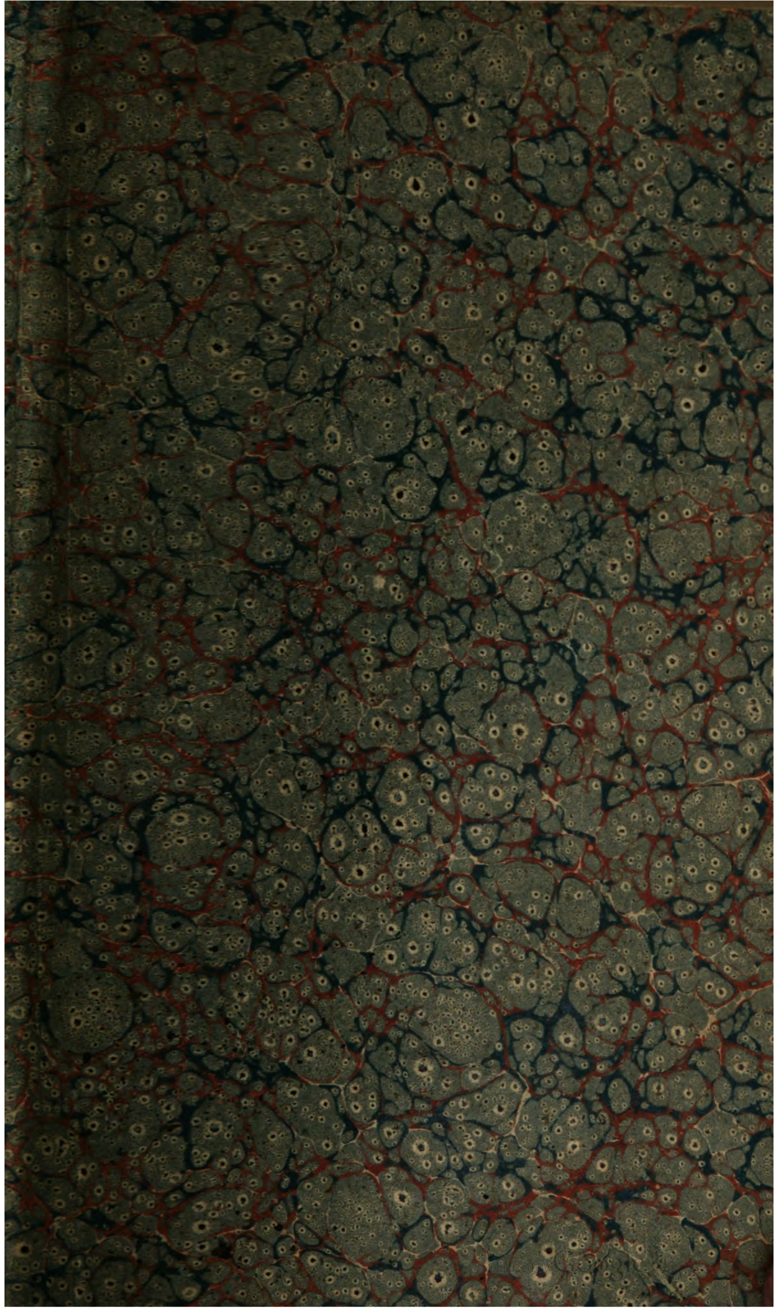
ŒUVRES

DE THIÉBAUT.

3


ALVMNVS BOOK FVND
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
A
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



LYON, IMPRIMERIE D'ANT. PERISSE,
IMP. DE N. S. P. LE PAPE ET DE S. É. MGR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE.

HOMÉLIES

SUR

LES ÉVANGILES

DES DIMANCHES

ET PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

PAR

THIÉBAUT,

LICENCIÉ, ET ANCIEN PROFESSEUR DE THÉOLOGIE,
SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE SAINT-SIMON DU DIOCÈSE DE METZ.

—

TOME TROISIÈME.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRERES,

LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 33.

PARIS, CHEZ PERISSE FRÈRES.

1845

HOMÉLIES

SUR LES

ÉVANGILES

DE TOUS LES DIMANCHES ET PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

ÉVANGILE

Du I. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Soyez miséricordieux, comme votre Père est plein de miséricorde. Ne jugez point, et vous ne serez point jugés : ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés : pardonnez, et on vous pardonnera : donnez, et il vous sera donné. On versera dans votre sein une mesure bien pleine, bien pressée, et surabondante : car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres. Il leur disait encore cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle? Ne tomberont-ils pas pas tous deux dans le précipice? Le disciple n'est pas plus grand que le maître; mais le disciple est parfait, lorsqu'il est semblable à son maître. Pourquoi voyez-vous une paille qui est dans l'œil de votre frère, et ne vous apercevez-vous pas qu'il y a une poutre qui est dans le vôtre? Ou comment pouvez-vous dire à votre frère : Mon frère, laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, vous qui ne voyez pas une poutre qui est dans le vôtre? Hypocrite, ôtez premièrement la poutre qui est dans votre œil, et

après cela vous verrez comment vous pourrez tirer la paille qui est dans l'œil de votre frère.

Homélie sur l'amour des ennemis.

Enfin, mes frères, le temps destiné à célébrer la mémoire des grands évènements du christianisme est passé : le Verbe éternel que saint Paul appelle par excellence *le mystère de l'amour* de Dieu envers les hommes, *s'est fait voir dans la chair*, *il a été manifesté aux Anges* dans l'étable de Bethléhem, il est mort sur une croix, il s'est ressuscité d'entre les morts par sa propre vertu; *il a été vu dans la gloire* de son Père, *il a été déclaré juste* et fils de Dieu par les prodiges éclatants que l'Esprit saint a opérés à Jérusalem en descendant sur les apôtres, *il a été prêché aux nations et cru dans le monde*. Tous ces mystères augustes de l'Homme-Dieu viennent, dis-je, de s'accomplir de nouveau dans l'esprit des fidèles. Grâces immortelles en soient rendues à la Trinité sainte, que l'Eglise propose aujourd'hui à notre adoration; fasse le Seigneur que désormais nous soyons des hommes morts au monde et à nous-mêmes, ressuscités à la grâce de Jésus-Christ, et remplis des dons de l'Esprit saint; que nous profitions des secours abondants qui nous ont été procurés dans ces jours de salut, et que nous ne soyons occupés sur la terre qu'à accomplir la volonté de celui avec qui nous devons éternellement régner dans le ciel. Ne sont-ce pas là vos souhaits, mes frères? ne désireriez-vous pas témoigner à Dieu votre reconnaissance pour les bienfaits immenses dont il vient de vous combler? est-il sacrifice qui vous paraisse difficile après celui que votre Dieu a fait pour vous? Immolez donc, mes frères, immolez dès ce moment au pied de ces autels toutes les haines, les inimitiés qui vivent dans votre cœur; c'est là la première victime que le Seigneur veut voir égorger devant lui : soyez miséricordieux, vous crie-t-il dans notre Evangile, soyez miséricordieux envers vos plus grands ennemis, comme votre Père céleste est miséricordieux envers les plus grands pécheurs : *estote misericordes*. Loin de vous toute action, tout désir, toute pensée de vengeance;

nolite judicare : pardonnez-leur du fond du cœur, nonobstant la qualité de la personne qui vous offense, nonobstant l'énormité de l'injure commise à votre égard, nonobstant le grand nombre des fautes qui se font contre vous; *dimittite :* donnez-leur tout ce qu'un sincère amour du prochain exige que vous donniez : je tiens comme fait pour moi-même ce que vous ferez pour eux, et je m'oblige de vous rendre tout ce que vous aurez avancé pour eux; *date et dabitur vobis.* Défiez-vous de tous les prétextes dont se pare la vengeance, c'est une passion aveugle qui vous ferait périr avec votre ennemi; *ambo in foveam cadunt :* c'est une passion horrible qu'il faut venger sur vous, avant de penser à vous venger sur votre frère : *ejice primùm trabem de oculo tuo, et nunc perspicies ut educas festucam de oculo fratris tui :* faites-moi, en un mot, le sacrifice de vos ressentiments, de vos chagrins, de vos dépits, de vos aigreurs, de tout ce qui blesse la charité chrétienne. Aimez-vous sincèrement les uns les autres.

Voilà, mon cher auditeur, ce que votre Dieu vous demande, pour reconnaître ses miséricordes envers vous; et c'est sur cet amour de vos plus dangereux ennemis que roule toute l'instruction qu'il vous fait dans notre Evangile; il vous en explique la nature, il vous en montre les effets, il vous découvre les excès du vice qui lui est opposé, il vous presse par les raisons les plus fortes de vaincre le mal par le bien. Voilà l'ample matière dont le Sauveur vous instruit, et que l'Eglise m'ordonne de vous exposer aujourd'hui : je le ferai donc, et cela le plus succinctement qu'il me sera possible; je saisirai cette occasion pour réprimer un des vices les plus communs de cette paroisse. Combien, mes frères, de scandaleuses inimitiés règnent dans vos maisons, dans vos familles, dans toute l'étendue de ce lieu confié à mes soins! Eh! d'où vient donc un vice si opposé à l'esprit du christianisme? De deux sources, mon cher auditeur, ou de ce que connaissant en général le précepte d'aimer vos ennemis, vous ignorez les obligations paticulières qui naissent de ce précepte, ou de ce que vous ne prêtez pas une attention suffisante aux motifs qui vous engagent à les aimer. Ainsi ce que

mon ministère exige de moi, c'est premièrement de vous montrer en quoi consiste l'obligation d'aimer ses ennemis, et c'est ce que je vous exposerai dans le premier point de cette Homélie; c'est secondement de vous faire voir les motifs qui vous engagent à remplir cette obligation, c'est ce qui fera le sujet de mon second point, et c'est à quoi je me borne aujourd'hui, me réservant de dire le reste au Dimanche vingt-unième après la Pentecôte.

PREMIER POINT.

Par le mot d'ennemi nous entendons ici non pas un homme contre qui nous avons de la haine, mais un homme qui en a contre nous, et qui cherche à nous nuire dans nos biens ou dans notre personne; cet homme qui nous déteste, nous sommes obligés de l'aimer; c'est à son égard que Jésus-Christ fait ce commandement inviolable : *soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux; estote misericordes sicut et Pater vester misericors est.* Ce sont là les premières paroles de notre Evangile dont il suffirait de connaître toute la force, pour connaître aussi la nature et toute l'étendue du commandement d'aimer ses ennemis; nous y trouvons le commandement, son objet, et le modèle que nous devons avoir devant les yeux pour l'exécuter : *estote, soyez*; voilà le commandement et un commandement qui nous avait déjà été proposé dans le verset qui précède celui-ci, aimez-vous, faites du bien à tous, prêtez sans rien espérer, et vous serez les enfants du Très-Haut, qui est bon aux ingrats mêmes et aux méchants : *soyez miséricordieux, estote misericordes.* Voilà l'objet qui nous est commandé par celui qui a un droit absolu sur nos cœurs et toutes les affections de notre cœur; c'est la miséricorde, c'est-à-dire, un amour qui bannisse du fond de notre âme toute froideur et toute indifférence; un amour qui nous rende sincèrement compatissants aux maux de nos ennemis; un amour efficace qui nous porte à les visiter s'ils sont malades, à les instruire s'ils sont ignorants, à les aider de nos conseils, de notre crédit, de nos biens, s'ils en ont besoin, à leur pardonner leur mau-

vaise volonté, leurs injures réelles, s'ils en commettent à notre égard; car c'est là l'œuvre principale de la miséricorde : *soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux ; estote misericordes sicut Pater vester misericors est.* Voilà le modèle admirable de la miséricorde que nous devons exercer à l'égard de notre prochain ; notre Père céleste aime intérieurement les ennemis de sa gloire, et nous devons aimer intérieurement les nôtres, et non-seulement de paroles et du bout de nos lèvres ; notre Père céleste aime efficacement ses ennemis, et quel gage précieux ne leur a-t-il pas donné de son amour ? *il les a tellement aimés*, dit saint Jean, *qu'il a donné son Fils unique, afin que tous ceux d'entre eux qui croient en lui ne périssent pas, mais aient la vie éternelle ; sic Deus dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret* (1). Nous devons aussi aimer nos ennemis efficacement, les aimer jusqu'à mourir pour leur salut, s'il était nécessaire. Notre Père céleste aime généralement ses ennemis, son amour les embrasse tous, sans exception d'un seul ; il embrasse le chrétien le plus débauché, l'hérétique le plus orgueilleux, l'infidèle le plus opiniâtre, le déiste le plus scandaleux, l'athée le plus désespéré ; il a aimé jusqu'aux bourreaux de son propre Fils, que dis-je ? il donnait même ce cher Fils, l'objet de ses complaisances, pour le salut de ces déicides. Nous devons donc aussi aimer tous nos ennemis, sans en excepter aucun : ni l'ambitieux qui travaille à établir sa fortune sur les débris de la nôtre, ni l'injuste qui s'empare à main armée du patrimoine de nos pères, ni l'ingrat que nous avons comblé de bienfaits, ni le perfide qui abuse de notre ancienne confiance pour nous perdre plus sûrement, ni le cruel qui n'attend que le moment favorable pour nous arracher la vie. Notre Père céleste aime infiniment ses ennemis ; eussent-ils multiplié leurs péchés comme les grains de sable de la mer, il est toujours prêt à leur pardonner. Ce n'est donc pas assez pour nous de pardonner sept fois, comme le disait saint Pierre, mais nous devons pardonner, suivant la réponse de Jésus-Christ, jusqu'à

(1) *Joan.* 3.

septante fois sept fois, c'est-à-dire, autant de fois qu'on nous aura offensés; *non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies* (1). Enfin notre Père céleste aime tendrement ses ennemis, il les attend à pénitence, il les y appelle, il les poursuit, il les reçoit avec bonté lorsqu'ils retournent à lui, il oublie leurs fautes; il craint même de leur en parler, pour ne les point attrister. Ah! si nous avions des entrailles de miséricorde, nous n'attendrions donc pas tranquillement que notre frère vînt à nous; mais nous courrions vers lui, nous y courrions avant de présenter notre offrande à l'autel, nous travaillerions à fléchir l'opiniâtreté de son esprit, à fondre la glace de son cœur; nous gémirions devant Dieu sur l'état de notre frère, et nous chercherions à gagner une âme qui se perd misérablement; voilà l'exemple que nous donne notre Père céleste. Considérez ce rare modèle dans toutes les occasions où il s'agira de vos ennemis, vous y trouverez la solution de toutes vos difficultés, l'éclaircissement de tous vos doutes, la condamnation de tous vos prétextes qui retardent votre réconciliation. Je le disais d'abord et je le répète encore, il suffirait de connaître la miséricorde de notre Dieu, de sentir toute la force de ces premières paroles de notre Évangile, *soyez miséricordieux comme votre Père*, pour être parfaitement instruit des obligations qui naissent du commandement d'aimer ses ennemis; cependant, en faveur de ceux qui ont besoin d'un détail circonstancié, voici de nouvelles observations que nous offre la suite de notre Evangile, et que je vous prie de bien graver dans votre mémoire.

Quelle est la nature de ce précepte qui nous commande l'amour de nos ennemis? ou plutôt, quelle est l'idée que nous en donne Jésus-Christ dans notre Evangile? il nous en donne (permettez-moi ici le langage de l'école, qui vous deviendra facilement intelligible), il nous en donne l'idée d'un précepte négatif et affirmatif, c'est-à-dire, d'un précepte qui nous défend certaines choses, et qui nous en ordonne d'autres; d'un précepte qui défend tous les mouvemens de

(1) *Matth.* 28.

haine, tant intérieurs qu'extérieurs, et qui nous oblige à tous les actes que l'amour du prochain exige de nous. C'est ce que je vais vous expliquer par vos propres sentiments.

Réfléchissez sur vous, mes frères, voyez ce qui se passe dans votre âme, considérez les mouvements différents dont elle est agitée, lorsque vous pensez avoir reçu quelque sujet de mécontentement; votre esprit n'est occupé que de l'injure que vous prétendez avoir reçue; votre imagination réalise celle qui n'est pas, et grossit à vos yeux celle qui subsiste à peine; votre cœur se livre à la tristesse la plus profonde, le sommeil fuit de vos yeux, vos occupations les plus sérieuses ne peuvent vous distraire sur la plaie qui vous afflige; une sombre mélancolie vous suit partout, l'abattement de votre visage indique à ceux qui vous connaissent la passion qui vous tourmente, et leur fait demander ce que Dieu demandait au premier des vindicatifs; *cur iratus es, et cur concidit facies tua? pourquoi êtes-vous en colère, et pourquoi votre visage est-il abattu?* Vous concevez de votre ennemi les pensées les plus noires, vous en portez les jugements les plus injustes; suivant vous, le principe de sa conduite à votre égard c'est la passion, la haine et la jalousie; la fin de ses actions, c'est votre chute ou votre humiliation; du moindre de ses défauts vous faites un vice capital, une faute passagère vous paraît une habitude invétérée, une action indifférente vous semble criminelle; vous avez le talent d'empoisonner les meilleures, en leur prêtant de mauvais motifs; vous ne trouvez plus aucune des vertus que vous admiriez en lui autrefois, la sincérité de votre ennemi n'est plus à vos yeux que dureté de caractère, son affabilité que déguisement, sa simplicité que défaut de génie, sa candeur qu'imprudence. Ne sont-ce pas là les jugements désavantageux que vous formez de votre prochain? ne sont-ce pas là les pensées meurtrières qui vous dévorent, lorsque vous croyez avoir sujet de vous en plaindre? Écoutez donc l'Evangile, et vous réformerez ces jugements iniques; écoutez Jésus-Christ, et vous concevrez des pensées qui rendront à votre âme le repos que lui enlève votre excessive sensibilité.

Ne jugez pas, vous dit celui qui doit nous juger tous; *ne*

jugez pas, et vous ne serez point jugés; nolite judicare, et non judicabimini : c'est-à-dire, ne recherchez pas curieusement la conduite de votre ennemi, mais occupez-vous sérieusement de la vôtre, puisque c'est la seule sur laquelle vous serez jugés; rendez à ses bonnes actions toute la justice qu'elles méritent, sans chercher à en diminuer le prix par de malignes réflexions; n'exagérez jamais les fautes que vous lui voyez commettre, et demandez-vous si dans une même occasion vous n'auriez pas été pires que lui; n'interprêtez jamais en mauvaise part ce que vous pouvez prendre en un bon sens; suspendez votre jugement sur l'intention, lorsqu'elle vous est inconnue; ne désespérez jamais de son changement, dans quelque désordre que vous le voyiez vivre, et vous calmerez par là ces diverses agitations qui troublent la paix de votre âme. Voilà le vrai sens de ces paroles du Sauveur, qui, en défendant aux particuliers de juger témérairement, laissent aux supérieurs tout le pouvoir nécessaire pour le maintien du bon ordre.

Jésus-Christ ajoute en parlant du précepte d'aimer ses ennemis en tant que négatif : *ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés : nolite condemnare, et non condemnabimini.* Il joint à la défense de juger celle de condamner, parce qu'il est rare que la passion de la haine se borne à juger témérairement d'un ennemi, et qu'elle ne passe jusqu'à le condamner. En effet, mes frères, on peut condamner quelqu'un en deux manières, ou bien (et cette première manière de condamner est autorisée de Jésus-Christ même) ou bien en infligeant une peine suivant l'équité des lois, et lorsqu'on est revêtu de l'autorité publique; ou en désirant à son prochain un mal qu'on ne peut lui faire, parce qu'on n'a point sur lui de juridiction. Vindicatifs qui m'écoutez, n'est-ce pas ainsi que vous condamnez l'ennemi que vous haïssez? tient-il à vous qu'il ne soit aussi misérable que vous le croyez heureux? qu'on l'estime, vous en êtes jaloux, qu'on l'aime, vous en êtes affligés, qu'on l'honore, vous êtes des orgueilleux Amans; désespérés qu'on l'élève au-dessus de vous, son pouvoir vous fait trembler qu'il réussisse dans ses entreprises, ses succès excitent votre envie; tour-à-tour vous

êtes donc agités, troublés, tourmentés par les passions de l'envie, de la jalousie, du chagrin, de la crainte, de la fureur et du désespoir, et cela parce que vous souhaitez du mal à votre ennemi : quel rigoureux supplice ! Cependant, pour y mettre fin, vous en préparez de plus cruels encore : pour recouvrer le repos de votre âme, vous donnez l'essor à la vengeance, et vous ne voyez pas que c'est une étincelle qui va causer un grand incendie ; vous entretenez vos enfants et votre famille de la faute qu'on a commise contre vous, et vous ne réfléchissez pas que c'est éterniser les inimitiés entre les deux maisons ; vous employez le crédit de vos amis pour traverser les projets d'un rival, et vous n'apercevez pas que ces amis détestent déjà votre caractère dangereux ; vous prétendez par vos artificieuses calomnies affaiblir l'estime qu'ont de votre concurrent certaines personnes en place, et vous n'imaginez pas que ces personnes vous regardent comme un serpent qui mord dans le secret, comme un lâche imposteur qui vient surprendre leur religion ; vous osez attaquer hautement un homme de qui vous ne dépendez nullement aujourd'hui, et vous ne prévoyez pas qu'un jour votre sort sera entre ses mains, que vous vous forgez des fers qu'il sera maître de serrer ou de briser. Ainsi le soin des intrigues secrètes, des trames odieuses, des détestables complots, vous accable aujourd'hui ; et dans peu vous serez accablés, percés par ces flèches que vous lanciez contre votre ennemi, et qui retomberont sur votre tête : concevez-vous toute l'horreur du supplice auquel la passion d'un vindicatif le condamne ? Ne souhaiteriez-vous pas, vous qui avez le malheur de l'être, ne souhaiteriez-vous pas que le calme vous fût rendu, et que vos sombres inquiétudes fussent dissipées ? Eh bien ! mes frères, suivez le précepte que vous fait Jésus-Christ dans l'Evangile, ne condamnez pas les hommes, et vous ne serez pas condamnés de Dieu ; *nolite condemnare et non condemnabimini.* Ne vous réjouissez pas du mal de votre ennemi, ne vous attristez pas de son bonheur, ne lui souhaitez aucune disgrâce, (à moins que devant Dieu vous ne la croyiez nécessaire pour sa conversion, et encore alors prenez bien garde d'avoir en vue votre propre satisfaction,) ne le con-

damnez pas par vos désirs, et vous ne serez pas condamnés à la fureur de vos ressentiments; *nolite condemnare et non condemnabimini.* Telles sont les obligations que vous impose le commandement d'aimer ses ennemis comme négatif, il vous défend toute action, tout désir, et même toute pensée de vengeance; il vous défend de rien penser, de rien dire, de rien faire de ce que vous seriez fâchés qu'on vous fît.

Comme affirmatif il vous oblige de faire pour votre ennemi tout ce que vous souhaiteriez raisonnablement qu'il fît pour vous; ainsi il vous oblige à lui remettre toutes les offenses dont il s'est rendu coupable envers vous, à lui pardonner du fond de votre cœur, à lui donner des marques extérieures de votre réconciliation dès qu'il revient à vous et qu'il vous offre une satisfaction convenable, à le voir chez lui et le recevoir chez vous, à lui faire les mêmes accueils et avec la même affabilité qu'auparavant, à ne point refuser de vous trouver à une compagnie où vous savez qu'il doit se trouver, à redoubler vos attentions pour lui à mesure que sa nécessité spirituelle ou temporelle augmente, à rechercher son amitié lorsque vous prévoyez que vos démarches pourront le gagner à Dieu. Vous y seriez tenu par justice, si vous aviez été le premier agresseur, et vous y êtes obligé par charité lorsque vous avez été seul offensé. Tous ces devoirs sont renfermés dans cette parole de notre Evangile : *dimittite et dimittemini : remettez et il vous sera remis.*

Mais, me direz-vous, il est quelquefois des esprits dangereux, desquels il n'y a rien de bien à espérer : il est des caractères dont la mauvaise humeur se réveillerait plutôt par une entrevue, qu'elle ne s'assoupirait; l'expérience du passé prouve que le grand ménagement qu'on doit à un ennemi, c'est de le voir rarement à l'avenir : que faire alors? Je l'avoue, mes frères, et mon aveu est fondé sur l'autorité de saint Bernardin et des théologiens : vous n'êtes point obligés alors de faire toutes ces démarches auxquelles la charité vous engagerait à l'égard de toute autre personne, il est même mieux que vous vous en absteniez, pourvu cependant que vous évitiez le scandale autant qu'il vous sera possible, et que sous prétexte de prudence, vous ne satisfassiez point

votre inclination. Mais je tremble pour ces ennemis inflexibles, à qui vous devez un tel ménagement; ils sont, dit saint Jean, comme Caïn, les enfants du démon, ils sont de cruels homicides aux yeux du Seigneur; *qui odit fratrem suum homicida est* (1); ils sont marqués du sceau redoutable de la réprobation; la haine de son prochain est un signe moralement sûr, fussent-ils d'ailleurs gens de bien, exacts aux devoirs de leur état, assidus aux offices de la religion, toutes leurs bonnes œuvres sont perdues pour l'éternité; leur probité ne sert qu'à augmenter le scandale qu'ils donnent à toute une paroisse. Eh! de grâce, qui ne serait scandalisé de voir des personnes qui font profession de piété, se soustraire aux premiers devoirs de la piété? n'est-ce pas le pardon des injures? Jésus-Christ n'ordonne-t-il pas la réconciliation avec son frère avant l'offrande de ses dons? le Seigneur n'a-t-il pas déclaré par son prophète qu'il voulait la miséricorde et non le sacrifice? *misericordiam volui et non sacrificium* (2). Faites-la donc, mes chers frères, soyez tous, comme vous le dit l'Apôtre, pleins de compassion et de tendresse les uns envers les autres, vous entre-pardonnant mutuellement, comme Dieu aussi vous a pardonnés en Jésus-Christ; *Donantes invicem sicut et Deus in Christo donavit vobis* (3).

Pardonner, c'est donc une obligation essentielle du précepte d'aimer les ennemis en tant que précepte affirmatif; mais elle n'est pas la seule : ce commandement nous oblige encore à donner, *à prier pour ceux qui nous persécutent*, afin que le Seigneur daigne changer les dispositions criminelles de leurs cœurs; *à faire du bien à ceux qui nous haïssent* (4) *en leur donnant à manger s'ils ont faim, en leur donnant à boire s'ils ont soif* (5); en les comprenant dans la distribution de nos aumônes selon leur nécessité, en les habillant s'ils sont nus, en les logeant s'ils ont besoin de retraite, en les visitant s'ils sont malades, en un mot, en leur rendant tous les devoirs que nous avons coutume de rendre

(1) I. *Joan.* 2. — (2) *Osée.* 6. — (3) *Ephes.* 4. — (4) *Matth.* 5. — (5) *Rom.* 12.



aux personnes de leur état, et que nous leur rendions avant qu'ils nous eussent fait tort. Pénétrez le sens de ces paroles de notre Evangile, *date et dabitur vobis, donnez et il vous sera donné;* et vous y trouverez toutes ces différentes obligations.

En trouverez-vous bien l'accomplissement dans votre conduite, mes frères ? y en eût-il jamais une plus opposée à la charité chrétienne que la vôtre ? Cette paroisse semble être un champ de bataille où on ne pense qu'à se perdre et à s'entre-détruire, on n'y entend parler que de querelles, de haines, de vengeances, de mauvais traitements, de calomnies, de dissensions. L'horrible dissension règne presque partout, elle règne dans vos maisons particulières entre des époux qui devraient s'aimer tendrement; elle règne dans vos familles, entre des parents qu'un léger intérêt divise; elle règne dans chaque quartier, entre des personnes d'un même état et d'une même profession, dont chacun veut l'emporter sur l'autre; elle règne partout où il y a des prétentions à discuter, les discussions entraînent avec elles les contestations, des contestations naissent les disputes, des disputes viennent les procès qu'on soutient, et dans quelles dispositions, je vous prie? dans des dispositions de haine et d'inimitiés, d'une vengeance qui tient souvent de la fureur. Il est rare de voir deux personnes qui plaident, ne pas rompre les liens de la charité qui les unissait; c'est assez qu'on soit en procès avec quelqu'un pour ne plus le voir, pour le traiter en ennemi, et pour chercher à lui nuire de toutes les manières possibles: dans ses biens, en faisant tomber sa vengeance sur ses animaux, sur ses héritages, sur sa maison, sur ses amis, sur tout ce qu'on sait lui être cher; dans sa réputation, en rapprochant tous les traits de sa vie qui peuvent le rendre odieux, et en y ajoutant ce que l'industrieuse calomnie peut rendre probable; dans l'honneur de sa famille, en allant fouiller jusque dans le tombeau des ancêtres, remuer leurs cendres et en faire revivre des horreurs dont les siècles avaient effacé la mémoire; voilà les cruelles dispositions de la plupart des plaideurs. Sont-elles concevables? ce que je conçois moins encore, c'est que les patrons de la justice deviennent le scan-

daleux écho de tous ces reproches, de ces invectives, de ces railleries offensantes, et de ces noires détraction aussi inutiles à leur cause que contraires à la charité. Ce qui me surprend étrangement, c'est qu'ils osent publier devant des magistrats respectables ce qu'ils n'oseraient répéter dans des assemblées de simples particuliers. Ciel! quand verrons-nous la fin de ce dangereux abus? quand verrons-nous demander justice plus justement? c'est déjà une grande imperfection que vous ayez des procès, vous dit saint Paul; *jam quidem omninò delictum est in vobis quòd judicia habetis inter vos.* Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt les injustices? pourquoi ne consentez-vous pas plutôt à être trompés? *quare non magis injuriam accipitis? quare non magis fraudem patimini* (1)? Si donc vous êtes obligés, ou pour la mauvaise volonté de votre adversaire, ou pour l'incertitude et l'obscurité dont est couvert votre droit, de recourir aux juges ordinaires, évitez alors une imperfection bien plus grande, évitez d'user de mauvaise foi, de supprimer de vrais titres, d'en produire de faux, de proposer des raisonnements captieux, de rien dire qui nuise à votre adversaire sans rendre meilleure votre cause, de rien faire que ce que vous voudriez raisonnablement qu'on vous fît; c'est la grande maxime que je vous prie tous de méditer en finissant cette première partie: vous y avez vu en quoi consistait le précepte d'aimer ses ennemis, voyez les motifs qui engagent à l'accomplir; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Plusieurs, dit saint Jérôme, jugeant des divins préceptes par la faiblesse qui leur est propre, et sans considérer la force toute divine qui a paru dans les Saints, croient que tout ce qui nous est ici commandé est impossible; que c'est assez pour un chrétien de ne pas haïr ses ennemis; mais que de lui ordonner de les aimer, c'est lui commander une chose qui est au-dessus de son pouvoir; *dicunt plus præcipi quàm*

(1) 1. *Corinth.* 6.

humana natura patiatur (1). Le moyen, nous disent-ils, d'aimer sincèrement celui qui nous hait, d'obliger celui qui travaille à notre perte, de dire du bien d'un calomniateur qui nous déchire, de rechercher la compagnie d'un homme qui nous déplaît et qui nous choque, de donner des marques de notre estime à un autre qui nous méprise, et qui serait ravi de nous voir humiliés ? A de telles maximes les sens se trémoussent, la nature se révolte, la raison se perd, et se demande comment on peut aimer ce qui n'offre rien d'aimable ? Au prétexte d'impossibilité on ajoute celui du danger d'autoriser les méchants, de les rendre plus audacieux, de s'attirer une seconde injure pour avoir paru être insensible à la première, et de se déshonorer dans le monde. Enfin, au prétexte de défendre ses droits et sa réputation on joint le prétexte de la charité, on oppose commandement à commandement, on s'autorise du prétexte de la correction fraternelle pour éluder le précepte de l'amour de ses ennemis ; voilà une partie des prétextes dont vous vous servez pour justifier à vos yeux votre haine, ou du moins votre indifférence à l'égard de vos ennemis. Faibles raisons, fausses excuses, prétextes frivoles, vous allez le comprendre par les trois motifs que je vais leur opposer. Vous dites, d'après les sentiments de la nature, qu'il est permis de haïr ses ennemis, parce qu'il est impossible de les aimer, dangereux de leur faire du bien, nécessaire de les punir ; et moi je vous dis avec Jésus-Christ : aimez vos ennemis, parce qu'il est possible, qu'il est utile, et qu'il est nécessaire de les aimer ; c'est ce que l'explication de notre Evangile pourra vous montrer.

Premièrement, il vous est très-possible d'aimer vos ennemis, et les premières paroles de notre Evangile auraient déjà dû vous le faire comprendre : *soyez miséricordieux*, y est-il dit, *comme votre Père est miséricordieux ; estote misericordes sicut Pater vester misericors est.* Approfondissez bien le sens de ces mots, *comme votre Père est miséricordieux ;* il vous découvrira dans votre ennemi des amabilités sans nombre que vous n'y connaissez pas ; vous y verrez que

(1) *Hieron. in cap. 3. Matth.*

cet homme en qui vous n'apercevez que des traits odieux, a dans le ciel le même Père que vous, c'est-à-dire, qu'il est comme vous la créature de Dieu, qu'il a été comme vous créé à l'image et à la ressemblance de l'Etre suprême, qu'il est comme vous capable de le connaître, l'aimer et le glorifier; vous y verrez que cet homme a reçu la puissance de devenir enfant de Dieu, et que comme tel il est uni avec vous par la même foi, la même espérance, et la participation aux mêmes sacrements; vous y verrez que cet homme est membre du même corps que vous, qu'il demeure dans la même maison et la même Eglise que vous, qu'il s'assied à la même table, et participe comme vous au sacré banquet du corps et du sang de Jésus-Christ: voilà une partie des amabilités que vous découvrira ce nom de Père de tous les hommes, de tous les chrétiens, et en particulier de ce chrétien que vous regardiez comme votre ennemi.

Ce titre de miséricordieux que le Sauveur donne à son Père Eternel ajoute encore de nouvelles amabilités aux précédentes; Dieu aime cet homme que vous prétendez être en droit de haïr, ses miséricordes envers lui sont infinies; s'il a été appelé à la religion chrétienne et régénéré dans les eaux du baptême, c'est par la miséricorde du Seigneur; s'il subsiste encore aujourd'hui, quoique digne suivant vous d'une mort éternelle, ce n'est que par la miséricorde du Seigneur; s'il est destiné à régner un jour dans le ciel, ce n'est que par la miséricorde du Seigneur, par une miséricorde qui a engagé Dieu le Père à *donner son* propre Fils pour le racheter, Dieu le Fils à verser son sang pour le purifier de ses péchés, Dieu le Saint-Esprit à descendre sur la terre pour le sanctifier: voilà une idée succincte des miséricordes du Seigneur envers votre ennemi, et quoique Dieu haïsse son péché, il aime et il aime infiniment le pécheur comme sa créature et son ouvrage. Je vous le demande donc, vous est-il impossible d'aimer celui que Dieu chérit, d'aimer dans votre ennemi l'image et les dons de votre Dieu? Les titres de frères, de chrétiens, de membres d'un même corps ne vous présentent-ils rien d'aimable? Jésus-Christ qui se met lui-même entre vous et votre frère pour fléchir votre colère, qui vous demande son par-

don, qui se met en quelque sorte à la place du coupable, et qui regarde comme fait à lui-même tout ce que vous accorderez à votre ennemi ; ce divin Jésus ne vous offre-t-il pas assez d'amabilités pour être aimé dans l'objet qui vous révolte ? Votre ennemi, considéré comme ennemi et comme injuste persécuteur, n'a rien, je l'avoue, qui puisse gagner votre cœur ; il vous est même permis de le haïr comme tel, parce que, comme tel, il est digne de la colère de Dieu et de l'horreur des hommes ; mais considérez-le dans des vues de religion, comme enfant du même père, comme frère en Jésus-Christ, comme héritier de la même couronne, ah ! c'est alors que des torrents de larmes couleront de vos yeux, comme de ceux de Joseph autrefois lorsqu'il reconnut ses frères. Approchez-vous de moi, disait ce patriarche à ses frères dénaturés qui avaient voulu le réduire en servitude, et même lui ôter la vie : *je suis Joseph votre frère que vous avez vendu à des marchands qui m'ont amené en Egypte ; ne vous affligez point, et n'entrez point en indignation contre vous-mêmes de ce que vous m'avez vendu pour être conduit en ce pays : ce n'est pas vous qui m'avez fait venir ici, c'est Dieu qui m'y a envoyé ; Non vestro consilio, sed Dei voluntate hùc missus sum.* C'est ainsi que ce saint homme consolait ses frères, le visage baigné de ses pleurs, et c'est ainsi que nous nous consolerions avec nos ennemis, si l'homme laissait agir le chrétien ; je suis votre frère, leur dirions-nous pour les rassurer ; *ego sum frater vester* (1). Vous et moi nous avons le même Jésus-Christ pour Père commun, et ce Père des miséricordes, avant sa mort, m'a fait dire de sa part que j'oublie votre crime ; *præcepit antequam moreretur ut diceremus : obsecro ut obliviscaris sceleris fratrum tuorum.* Comment pourrais-je m'en souvenir ? ah ! ce nom de père m'est trop cher pour lui refuser ; il ranime toute la tendresse de mon cœur, et je saisis avec empressement cette occasion, pour lui témoigner mon respect. Je conviens de ce que j'avais déjà enseveli dans un éternel oubli ; je conviens que vous aviez peut-être le dessein de me faire

(1) *Genes.* 15.

du mal; *vos cogitastis de me malum:* mais Dieu a changé ce mal en bien, et le grand bien que j'en ai tiré, a été de lui prouver ma fidélité, et de mériter par là un nouveau degré d'élévation dans le ciel; *sed Deus vertit illud in bonum ut exaltaret me* (1). Voilà ce que nous dirions et ce que nous penserions, si nos faisions attention à tous les titres par lesquels nos ennemis tiennent à Dieu, à son Eglise, et à nous-mêmes; et voilà ce qui nous rendrait possible l'amour des ennemis, avec la grâce de Jésus-Christ qu'il faut sans cesse demander.

Secondement, il est utile d'aimer ses ennemis; voici la preuve que nous en donne notre Evangile. L'amour de nos ennemis consiste en partie à ne les point juger, à ne les pas condamner, et à leur pardonner: or il vous est très-utile de remplir chacun de ces devoirs. Il vous est très-utile de ne point juger, pourquoi? parce que Jésus-Christ vous garantit que c'est un moyen sûr et infaillible de n'être pas jugés; *nolite judicare et non judicabimini;* ne jugez point et vous ne serez pas jugés, c'est-à-dire (et ce premier sens est le plus intéressant pour nous) c'est-à-dire, que Dieu à votre mort n'exercera pas sur vous la rigueur de ses jugements, qu'il exercera envers vous la miséricorde que vous aurez exercée envers vos frères, et qu'il vous sera propice dans ce moment redoutable qui décidera de votre éternité. Ah! qu'heureux seront donc alors les pacifiques! qu'heureux seront ceux qui font aujourd'hui ce qu'ils voudraient avoir fait alors! que cette considération est puissante pour quiconque sait combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant! *Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés;* c'est-à-dire encore, que vous serez traités des hommes comme vous les aurez traités, ils ne rechercheront point malignement votre conduite, ils ne concevront sur votre religion aucun soupçon désavantageux, ils ne formeront sur vous aucun jugement téméraire, si la charité vous a toujours inspiré d'eux des pensées favorables; or quelle douce satisfaction n'est-ce pas pour quelqu'un, de savoir que personne

(1) *Genes.* 15.

n'a de fâcheux préjugés contre lui ? Il nous est donc très-utile de ne point juger, plus utile encore de ne point condamner ; pourquoi ? parce que Jésus-Christ nous assure que celui qui ne condamnera pas ne sera pas condamné ; *nolite condemnare, et non condemnabimini.* Non-seulement nous ne serons pas condamnés de Dieu, mais des hommes encore.

Le monde, dites-vous, vous fait une loi de condamner votre ennemi, de laver dans son sang l'outrage dont il vous a couvert, de poursuivre l'injure que vous en avez reçue jusqu'à une réparation parfaite ; et si vous n'en suivez la maxime, il vous condamne vous-même comme un lâche, digne de confusion. Vous vous trompez dans vos principes, mon frère, la loi du monde n'est pas telle que vous le prétendez ; et fût-elle plus sévère encore, vous vous trompez terriblement dans les conséquences que vous en tirez.

Non, j'ose le dire, malgré la prévention commune, le monde n'oblige pas, comme on prétend, à la vengeance des injures : quel est, dites-le-moi, l'homme qu'il astreindrait à cette fatale nécessité ? serait-ce un homme consacré au service des autels ? mais le monde, toujours prêt à censurer en nous la moindre marque d'impatience, nous fait au contraire une étroite obligation de pardonner à nos ennemis ; serait-ce un homme chargé de l'administration de la justice ? mais le monde, par le ridicule qu'il a jeté de tout temps sur le magistrat qui se vengeait, lui a montré que sa loi n'était pas pour lui ; serait-ce pour un homme du peuple ? mais si le monde veut qu'il poursuive en justice la réparation d'une injure, il est encore assez équitable pour lui interdire tout mouvement de haine ; serait-ce donc le militaire et l'homme d'épée ? oui, direz-vous, et si cet homme ne tire vengeance de son ennemi, il doit s'attendre aux derniers outrages : on lui dira en face ce que Saül disait à son fils Jonathas, on lui dira qu'il ressemble au fils d'une mère infâme, qui est sans courage et sans force, qu'il se déshonore aux yeux de tout son corps, qu'il se charge d'une confusion qui rejaillit sur toute sa famille ; *fili mulieris virum ultrò rapientis, numquid ignoro quia diligis filium Isai in confusionem tuam, et in confessionem*

ignominiosæ matris tuæ (1). Ne voyez-vous pas, lui dira-t-on, que votre honneur doit vous être plus cher que la vie, que c'est de là que dépend votre établissement, et qu'il n'y en a point à espérer pour vous, tandis que ce lâche vous insultera impunément? *non stabilieris tu neque regnum tuum.* Allez donc et mourez en brave, ou faites retomber sur la tête du coupable toute la peine qui lui est due; *nunc mitte, educ eum.... filius mortis est.* Eh bien! mes frères qui me parlez de la sorte, je suppose que des hommes aussi passionnés que Saül, vous tiendront le langage barbare de ce roi furieux; ici il s'agit uniquement de me convaincre que vous n'êtes point un lâche. Que répondrez-vous, et que ferez-vous pour m'assurer de votre courage? je vais vous en faire comprendre le moyen par une question que vous me permettrez de vous faire. Quelle idée, je vous prie, vous formez-vous de ce Jonathas, à qui Saül faisait ces reproches? était-ce un grand capitaine à votre gré? que répond-il donc à son père qui l'exhorte à perdre son ennemi? il répond qu'il n'a rien fait qui soit digne de mort, et qu'il ne doit pas mourir; *quare morietur? quid fecit?* est-ce donc par lâcheté qu'il parle ainsi? ô que tout Israël en a porté un jugement bien différent! Après la mort de ce jeune prince, tous les enfants de Juda lui chantèrent ce beau cantique composé par David: *Considérez, ô Israël, la perte que vous avez faite sur vos collines, comment les vaillants sont-ils tombés morts? montagnes de Gelboë, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts! Montes Gelboë, nec ros, nec pluvia veniant super vos, quia ibi abjectus est clypeus fortium* (2)! *La flèche de Jonathas n'est jamais retournée en arrière, elle a toujours été teinte du sang des morts et du carnage des plus vaillants. Comment les forts sont-ils tombés dans le combat? comment Jonathas a-t-il été tué sur vos montagnes? Quomodo Jonathas in excelsis tuis occisus est?* C'est ainsi que de génération en génération le père apprenait à son fils à louer la grandeur d'âme de l'incomparable

(1) 1. *Reg.* 20. — (2) 2. *Reg.* 1.

Jonathas; c'est ainsi que tout un peuple distinguait le vrai héroïsme de la fausse valeur. Jonathas savait certainement que David régnerait à sa place, s'il ne le faisait mourir; il refuse néanmoins de l'exclure du trône par une voie violente; il se sert même de tout son pouvoir auprès de son père, sans que cette amitié soit taxée nulle part de lâcheté: pourquoi? parce qu'il était aussi ferme et aussi brave lorsqu'il s'agissait de vaincre les ennemis de la république, que fidèle à Dieu et à ses amis lorsqu'il s'agissait de ses intérêts personnels. Eh bien! mes frères, qui craignez de vous déshonorer devant les hommes en ne vengeant pas une injure, agissez de même, pardonnez volontiers toutes les querelles qui vous sont personnelles, allez décharger sur les ennemis de l'état tout le poids de vos ressentiments, remplissez exactement en paix les devoirs d'un bon chrétien. Montrez-vous un grand capitaine pendant la guerre, et jamais, je vous le promets, le monde ne vous blâmera de pardonner les injures; il vous en estimera au contraire, il pensera avec l'orateur Romain, qu'il vous est encore plus glorieux de vous être vaincu vous-même, que d'avoir vaincu les ennemis.

Je suppose cependant que quelque jeune téméraire se raille de votre conduite et prenne pour timidité ce qui est en vous religion; concluerez-vous pour cela que, pour le satisfaire, il faille arracher la vie de votre frère, ou lui présenter la vôtre? conséquence horrible, et contre toutes les règles du bon sens. Quoi, mon frère, d'un côté la probité, la vraie valeur, le public équitable, votre conscience, votre intérêt, l'état, l'Église, la religion, crient au pardon: de l'autre, quelque indiscret sans religion crie à la vengeance, et vous négligeriez la voix des premiers pour écouter celle-ci: quelle imprudence! quelle aveugle fureur! Leurs insultes m'obligeront, dites-vous, de quitter le corps: et les lois de votre conscience, puis-je vous répliquer, troubleront tout le repos de votre âme, et les lois de l'État vous excluerent de la société, et les lois de l'Église vous banniront de la communion, et les lois de Dieu vous fermeront l'entrée du ciel. Ah! c'est donc ici, mon frère, qu'il faut faire usage de ce que dit le Sauveur du monde dans son Evangile; *quid prodest homini*

si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur? « que sert-il à l'homme de gagner l'univers » entier, s'il a le malheur de perdre son âme? » ou, que lui importe de tout perdre, s'il sauve son âme, puisqu'il retrouve tout dans ce salut? C'est ici, mon frère, qu'il faut encore vous rappeler ce que dit Jésus-Christ dans notre Evangile : *pardonnez et on vous pardonnera : dimittite et dimittemini.* Supportez avec bonté les défauts des autres; prévenez-les avec des marques de respect et de civilité, selon leur rang; fermez les yeux sur les petites fautes qu'on commet à votre égard, c'est le moyen d'éviter tout démêlé et toute mauvaise affaire; et voilà ce qui achève de vous prouver invinciblement combien il est utile de pardonner à nos ennemis et de les aimer.

Troisièmement, il est nécessaire de les aimer; nécessaire, parce que la rémission de nos péchés y est attachée, et que Jésus-Christ vient de nous dire qu'il nous pardonnerait si nous pardonnions : *dimittite et dimittemini;* nécessaire, parce que toutes les lois divines le commandent; nécessaire, parce que nous ne pouvons réciter notre Oraison Dominicale sans pardonner, ou sans demander à Dieu qu'il nous condamne; nécessaire, parce qu'il rebute, il abhorre tous les actes de religion que fait un vindicatif; nécessaire, parce que la société ne peut subsister sans liaison et sans commerce, et que partout il n'y aurait bientôt plus de liaison ni de commerce, s'il était permis d'être froid et insensible à l'égard de quiconque nous manquerait; nécessaire enfin, parce que la haine nous expose à d'étranges méprises, comme Jésus-Christ nous le fait comprendre dans le reste de notre Evangile.

Il leur proposait aussi cette comparaison, dit saint Luc : *dicebat autem illis et similitudinem : un aveugle peut-il conduire un autre aveugle? ne tomberont-ils pas tous deux dans le précipice? numquid potest cæcus cæcum ducere? nonne ambo in foveam cadunt?* c'est-à-dire, suivant l'interprétation du vénérable Bède, celui qui est possédé par la passion de la haine et de la vengeance, est un aveugle qui ne se connaît pas lui-même, il n'est pas capable de distinguer

les motifs qui le font agir, il ne voit pas que c'est l'antipathie, l'amour-propre, une excessive délicatesse qui le déterminent, et non l'amour de la justice : or il est impossible ou qu'on ne sévisse contre un innocent, ou qu'on n'excède dans la punition du coupable, lorsqu'on n'a pas devant les yeux les lois de l'équité. Il est donc impossible qu'un vindicatif ne tombe dans beaucoup de fautes, s'il suit les mouvements de sa passion, il se nuira beaucoup à lui-même, sans profiter à celui qu'il reprend. *Le disciple* (ces paroles sont encore de notre Evangile) *le disciple n'est pas plus que le maître; mais tout disciple est parfait lorsqu'il est semblable à son maître; Non est discipulus super magistrum, perfectus autem omnis erit si sit sicut magister ejus.* Si donc le maître instruit mal, quelle attention peut-on espérer du disciple ; et si le maître reprend avec aigreur, quelle apparence y a-t-il que le disciple se soumette à sa correction sans ressentiment ; *si te ira contra violentum cæcaverit, numquid vitium ejus curare poteris* (1) ? Voilà le sens de la première parabole que Jésus-Christ propose dans notre Evangile.

La seconde est conçue en ces termes : *Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, lorsque vous ne vous apercevez pas d'une poutre qui est dans votre œil? Quid autem vides festucam in oculo fratris tui, trabem autem quæ in oculo tuo est non consideras?* Voilà l'effet naturel d'une haine orgueilleuse, c'est de faire remarquer les moindres fautes des autres, et de s'aveugler sur les siennes propres; *ou comment pouvez-vous dire à votre frère: mon frère, laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre? aut quomodo potes dicere fratri tuo, frater, sine ejiciam festucam de oculo tuo, ipse in oculo tuo trabem non videns?* Voilà l'effet propre d'une vengeance pharisaïque, c'est de vouloir, sous prétexte de zèle, reprendre dans son ennemi les plus légères imperfections, tandis qu'on se pardonne les vices les plus grossiers : *Hypocrite*, continue

(1) *Beda in hunc locum.*

Jésus-Christ, *ôtez premièrement la poutre qui est dans votre œil, et après cela vous verrez comment vous pourrez tirer la paille qui est dans l'œil de votre frère : Hypocrita, ejice primùm trabem de oculo tuo, et tunc perspicies, ut educas festucam de oculo fratris tui.* Voilà l'ordre de la charité que doit observer le vindicatif : il est bon, lui dit une passion maligne qui n'ose se produire au grand jour, il est bon de faire connaître qu'on a du sentiment, et qu'on n'est pas résolu à souffrir d'un tel homme qui s'en prévaudrait : c'est ici que la correction fraternelle doit avoir lieu : il faut, s'il est possible, l'humilier, afin de rompre la dureté de son caractère, et de le rendre plus souple et plus docile. C'est ainsi que l'esprit de vengeance s'enveloppe sous le manteau de la religion : hypocrite, répond Jésus-Christ, considérez dans quel état d'aveuglement vous jette votre passion ; vous ne voyez pas dans vous ce qui y est, et vous voyez dans les autres ce qui n'y est pas ; vous êtes aussi facile à prévenir, que difficile à guérir de vos préjugés ; l'amour de vous-même vous séduit, vos talents sont inférieurs de beaucoup à l'opinion que vous vous en formez, et la haine qui vous dévore, est comme une poutre qui vous empêche de voir ces défauts, qui sont le principe unique de tous vos désirs de vengeance ; vous ne voyez dans celui que vous regardez comme votre ennemi, qu'ambition, que dureté, que dessein de vous nuire ; et il n'y a en lui que résignation à la providence, qu'économie nécessaire, qu'amour légitime de ses droits. Vous apercevez donc en lui de mauvaises qualités qui n'y sont pas, et vous fermez les yeux sur les défauts palpables qui sont en vous. Voilà le vrai sens du texte sacré de notre Evangile, sens justifié par l'aveu de tous les vindicatifs qui sont revenus à eux-mêmes. En effet, mes frères, en fut-il jamais de plus outré que Saül à l'égard de David ? Ce roi d'Israël tombe entre les mains du fils de Jessé qu'il persécute, et dans le temps même qu'il est à la tête de ses armées pour le perdre, il entre seul dans la caverne d'Engaddi, il y est reconnu de David qui s'y était caché avec sa troupe, il court risque de périr par les mains de ce prince, que ses gens exhortent puissamment à s'en défaire. Il l'entend l'instant d'après qui crie : *mon Sei-*

gneur et mon Roi, vous voyez aujourd'hui de vos yeux, que le Seigneur vous a livré entre mes mains; on m'a voulu porter à vous ôter la vie, et je ne l'ai point voulu faire.... c'est aux impies à faire des actions impies.... qui poursuivez-vous, roi d'Israël? Après que David eut parlé de la sorte à Saül, Saül lui répondit: n'est-ce pas là votre voix que j'entends, mon fils David? en même temps il jeta un grand soupir, et versa des larmes, et il ajouta: vous êtes plus juste que moi; justior tu es quàm ego (1). Voilà l'aveu que feraient tous les vindicatifs, s'ils réfléchissaient; c'est celui que fit David lui-même peu de jours après.

Sa troupe errante se trouvait sans vivres et réduite à l'extrémité, il apprend qu'un seigneur puissant dans le voisinage donne une fête à ses amis, il lui fait demander quelques secours par des jeunes hommes qu'il lui envoie: il apprend à leur retour que Nabal (c'est le nom de ce seigneur) il apprend que Nabal les a renvoyés à leur maître avec des termes pleins de mépris, et sur-le-champ il jure la perte de ce mauvais riche et de toute sa maison; déjà il est en chemin pour exécuter le dessein qu'il a conçu d'exterminer la maison de Nabal, lorsque la prudente Abigaïl se présente à lui, lui offre des vivres, et l'apaise. Alors quelle nouvelle lumière luit à ses yeux; il revient à lui, et s'écrie en parlant à cette femme de Nabal: *Que le Seigneur le Dieu d'Israël soit béni, lui qui vous a envoyée au devant de moi, et soyez bénie vous-même, de ce que vous m'avez empêché de répandre le sang et de me venger de ma propre main: Benedicta tu quæ prohibuisti.... ne irem ad sanguinem* (2). Vous voyez ici, mes frères, un saint selon le cœur de Dieu, un saint qui vient de désarmer son ennemi par sa patience; un saint depuis long-temps à l'épreuve des tribulations, qui est près de souiller ses mains d'un horrible carnage, et d'y envelopper le juste avec le coupable, et cela parce qu'il agit dans le moment où sa colère est plus irritée. Je vous le demande, serez-vous plus capables de modération que ce prince? reconnaîtrez-vous mieux les règles de la justice que lui,

(1) 1 *Reg.* 14. — (2) 1. *Reg.* 25.

si vous punissiez dans le premier mouvement d'une passion naissante ? Concluez donc qu'il est important d'en laisser éteindre tous les feux avant d'agir ; concluez encore qu'il est nécessaire d'aimer son ennemi dans tous les temps, et surtout lorsqu'on le corrige, si on ne veut s'exposer à commettre bien des fautes ; concluez qu'il est utile d'aimer son ennemi, pour n'être ni jugé ni condamné de Dieu et des hommes, et pour être au contraire pardonné et comblé de biens de la part des hommes et de celle de Dieu ; concluez enfin qu'il est possible d'aimer son ennemi, puisque la foi découvre en lui mille traits qui le rendent aimable, c'est ce que je vous ai montré dans la seconde partie de cette Homélie. Dans la première, vous avez vu en quoi consistait le précepte d'aimer ses ennemis, ce qu'il défendait comme négatif, et ce qu'il ordonnait comme positif ; avec quelle attention vous deviez vous abstenir des pensées, des paroles et des actions nuisibles à son honneur et à ses biens, avec quel empressement il fallait lui pardonner et lui rendre toute sorte de bons offices ; enfin vous avez pu reconnaître par ce que j'ai dit dans tout ce discours, que vous n'étiez, hélas ! que trop coupables envers Dieu et votre prochain : envers Dieu, dont vous avez sacrilégement usurpé l'autorité, et méprisé les ordres les plus exprès et les plus réitérés ; envers votre prochain, dont vous avez empoisonné jusqu'aux démarches les plus innocentes, jusqu'aux intentions les plus saintes, et à qui vous avez refusé le pardon qu'il vous demandait au nom de Dieu, ou plutôt que Jésus-Christ même demandait à son nom ; oserais-je penser que vous avez gémi sur vous-mêmes, et sur la dureté de votre cœur ? Ah ! je vous en conjure au nom de ce Dieu Sauveur, qui de cette croix a prié pour les bourreaux qui l'y attachaient ; aimez-vous tous comme les enfants d'un même père, et les membres d'un même corps ; qu'au sortir de cette église, figure du ciel où vous devez être éternellement unis, vous donniez des marques d'une sincère amitié à vos plus grands ennemis, et que jamais on n'entende dans vos maisons et dans vos familles parler de haine et de dissensions. Combien de puissants motifs vous y engagent ! non-seulement vous le pouvez et vous le devez,

mais vos propres intérêts vous y engagent. *Donnez*, dit Jésus-Christ dans un endroit dont j'ai différé jusqu'ici l'application, *donnez et on vous donnera*, les hommes dans ce monde au centuple, et Dieu dans le ciel la vie éternelle; *date et dabitur vobis* : *on versera dans votre sein une bonne mesure pressée, entassée, et qui se répandra par-dessus;* c'est-à-dire, qu'au dedans votre âme sera toute pénétrée des dons ineffables du Seigneur, qu'elle sera comme enivrée par l'abondance qui règne dans la maison de Dieu, et qu'au dehors sa gloire rejaillira sur tout le corps, qui jettera un éclat semblable à celui du soleil; *mensuram bonam et confertam, et coagitatam, et superfluentem dabunt in sinum vestrum : on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres; eâdem quippè mensurâ quâ mensi fueritis, remetietur vobis* : c'est-à-dire, et comprenez bien ces paroles aussi terribles pour le vindicatif, que consolantes pour le miséricordieux, c'est-à-dire, qu'au jour des vengeances votre juge irrité vous présentera un calice plein du fiel de sa colère et de sa fureur, et qu'il fera pleuvoir sur vous, selon l'expression du Prophète, le feu, le souffre et le vent impétueux des tempêtes, si vous ne pardonnez; et au contraire, si vous aimez vos ennemis, ce juge redoutable, changé en un doux agneau, vous offrira une mesure pleine de miséricordes, et vous boirez dans le torrent des délices éternelles que je vous souhaite. *Amen.*

ÉVANGILE

Du II. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus dit à l'un de ceux qui étaient à table avec lui dans la maison d'un des principaux Pharisiens, cette parabole : Un homme fit un jour un grand souper, auquel il invita plusieurs personnes. A l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés de ve-

nir, parce que tout était prêt. Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une maison de campagne, et il faut nécessairement que j'aille la voir ; je vous prie de m'excuser. Un autre dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, je vais les éprouver ; je vous prie de m'excuser. Un autre dit : Je me suis marié, et ainsi je ne puis y aller. Le serviteur étant revenu, rapporta tout ceci à son maître ; alors le père de famille tout en colère, dit à son serviteur : allez promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Seigneur, dit le serviteur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé, et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse. Car je vous déclare qu'aucun de ceux que j'avais invités, ne goûtera de mon souper.

Homélie sur la fréquente communion.

Les saints Pères ont donné à cette parabole de notre Evangile deux sens également vrais et édifiants ; les uns, comme saint Hilaire, saint Chrysostôme, et saint Grégoire, ont entendu cette cène de l'Evangile même, du royaume des cieux auquel conduit la pratique difficile de l'Evangile : oui, disaient ces saints, (et je vous prie de faire attention à ceci, vous qui n'avez de goût que pour les choses du monde), oui, la loi de Jésus-Christ, toute sévère qu'elle paraît, est un festin accompagné de joies toutes célestes. Quelle différence entre les délices corporelles et les délices spirituelles ! celui qui ne jouit pas des premières, les désire avec ardeur, et à peine commence-t-il à en jouir qu'il en est déjà dégoûté ; celui au contraire qui ne fait pas la douce expérience des secondes, n'y voit rien que d'insipide ; mais qu'il commence à les goûter, il commence aussitôt à les aimer, et la possession ne fera qu'augmenter le désir qu'il en a conçu, *tantòque à comedente amplius esuriuntur quantò et ab esuriente amplius comeduntur*. Ce sont les paroles de saint Grégoire-le-Grand dans son Homélie sur notre Evangile.

Les autres Pères, comme saint Augustin et saint Cyrille, ont expliqué cette cène de la divine Eucharistie, et suivant eux, cet homme qui faisait un grand festin, c'est Jésus-Christ même; ce qu'il y présente, c'est son corps adorable et son sang précieux; le lieu où il y invite, ce sont nos églises; ceux qu'il invite, ce sont tous les fidèles sans distinction d'âge, ni de sexe, ni de condition; la préparation essentielle qu'il exige, c'est la pureté de cœur; et enfin ceux qu'il envoie pour inviter à ce banquet sacré, ce sont les ministres des saints tabernacles: voilà quelle est la pensée de ces saints sur la parabole de notre Evangile, et c'est à celle-là que nous nous fixerons; afin de nous conformer à l'intention de l'Eglise, qui nous la propose dans un temps destiné à la mémoire de cet admirable banquet que fit le Sauveur avec ses apôtres la veille de la passion.

Vous avez vu dans l'Homélie de jeudi dernier combien il vous importe de communier et de communier souvent. Vous avez vu que la divine Eucharistie est une nourriture qui soutient les faibles, et fortifie ceux qui sont déjà forts; un breuvage qui éteint les feux de la concupiscence, et nous inspire une sainte ardeur pour la gloire du Seigneur et le salut de nos âmes; un principe de vie en vertu duquel nous ne pensons, nous n'agissons plus que pour Jésus-Christ; un don inestimable qui nous assure la persévérance, et avec la persévérance une résurrection glorieuse et l'immortalité: voilà ce que vous avez vu, et, grâces en soient rendues à celui qui tient le cœur des rois en sa main, voilà ce qui a touché les vôtres, ce qui vous a persuadé, ce qui en a déterminé plusieurs à s'éprouver et se rendre dignes de participer à cette cène dont parle l'Evangile. Affermissons ceux-ci dans leurs généreuses résolutions, et s'il en est quelques autres qui aient été insensibles à leurs propres avantages, essayons de vaincre leur dureté, en leur faisant connaître, et l'excellence du banquet auquel ils sont invités, et les invitations réitérées que Jésus-Christ leur fait de s'y rendre, et la faiblesse des prétextes dont ils s'appuient pour ne point y acquiescer. C'est ce que je me propose dans ce discours, qui est la suite de celui de la fête précédente: dans ce premier vous vîtes la

fréquente communion fondée sur les avantages spirituels de de l'homme ; dans celui-ci vous verrez la fréquente communion fondée sur la sincère volonté de Dieu.

POINT UNIQUE.

Trois choses dans notre Evangile marquent le désir ardent que notre Sauveur a de se donner souvent à nous ; la première est la nature du sacrement sous lequel est renfermé son corps et son sang ; la seconde est le commandement exprès qu'il nous fait par ses ministres de nous en approcher ; et la troisième est le sens dans lequel les ministres qu'il envoie ont toujours entendu son commandement.

Un homme, dit le Sauveur, *fit un jour un grand souper auquel il invita plusieurs personnes*, *homo quidam fecit cœnam magnam et vocavit multos*. Cet homme, je l'ai déjà observé, c'est Jésus-Christ même qui s'est revêtu d'une chair mortelle semblable à la nôtre ; ce souper, c'est la cène eucharistique qu'il institua la veille de sa passion. Elle est grande, cette cène, et elle l'est à tous égards ; grande par celui qui la donne : ce n'est pas un roi de la terre, c'est le Roi des rois, c'est l'Homme-Dieu ; grande par la qualité de la nourriture qui nous y est servie : ce n'est pas la chair des anciennes victimes, c'est le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ ; grande par le motif qui a engagé notre Sauveur à instituer ce divin Sacrement, c'est son amour infini pour chacun de nous ; grande par les avantages qu'elle nous procure, celui qui y participe dignement reçoit toutes les fois de nouveaux gages de la vie éternelle ; grande par le nombre des conviés, ce sont tous les justes et même les pécheurs qui ont ordre de se convertir, afin de goûter de ce pain des Anges ; grande par l'étendue des lieux où elle se fait, c'est dans tout l'univers chrétien ; grande enfin par le désir sincère qu'a Jésus-Christ de s'y donner à nous, et par la manière dont il nous le témoigne en instituant le Sacrement de son corps adorable. Pour nous en persuader plus facilement, donnons un moment d'attention à ce que fit Jésus-Christ dans l'institution de cet auguste mystère. Ce Père commun de tous les hommes vou-

fait que les pauvres aussi bien que les riches pussent participer à son banquet, pour cela il choisit la nourriture la plus commune; il voulait que la crainte ne prévalût point sur l'amour, et pour cela quel prodige d'humilité n'opéra-t-il point! Au lieu de paraître comme autrefois sur le Thabor, environné de sa gloire, ou d'annoncer sa présence par le bruit des tonnerres, il se dépouille, pour ainsi dire, de sa propre grandeur, il s'anéantit jusqu'à se revêtir, non plus comme autrefois d'une chair passible, non pas même d'une substance, mais des viles espèces du pain; il voulait qu'aucun ne pût prétexter de répugnance naturelle, pour cela il offrit son corps sous l'apparence d'une nourriture que les hommes prennent sans répugnance; il voulait qu'on prît souvent cette nourriture, et pour le marquer il la donna sous la figure d'un aliment dont nous usons tous les jours, comme s'il nous eût dit alors que, de même que le pain matériel est la nourriture ordinaire de nos corps, aussi le pain sacré de l'Eucharistie devait être la nourriture ordinaire de notre âme. Quelle bonté de Dieu pour nous! quelle prodigieuse condescendance! Il la porte plus loin encore; nous lisons dans notre Evangile qu'à *l'heure du souper le maître envoya un serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt; et misit servum suum horâ cœnæ dicere invitatis ut venirent, quia jam parata sunt omnia.* Que signifie cette heure de souper dont parle ici Jésus-Christ? elle signifie le temps de cette vie, tout celui qui s'écoulera depuis Jésus-Christ jusqu'à la consommation des siècles. Ces paroles de l'Evangile nous marquent donc que notre divin Sauveur habitera toujours avec nous dans nos divins tabernacles, il n'y aura pas un seul instant où on ne puisse dire que tout est prêt; il y sera, non-seulement pour recevoir nos hommages, écouter nos prières et exaucer nos vœux, mais pour s'unir à nous par la communion de son corps adorable : tous les Evangélistes qui rapportent l'histoire de cette cène nous apprennent que telle a été sa principale intention en instituant l'auguste sacrement de nos autels. Quel excès de l'amour divin! quelle charité de Jésus-Christ envers nous! qu'elle est forte! qu'elle est généreuse! Ce divin Sauveur

prévoyait qu'il y aurait des Judas qui le trahiraient; des hérétiques qui l'outrageraient, de mauvais chrétiens qui le crucifiraient de nouveau par leurs sacriléges; ni ces sacriléges, ni ces outrages, ni ces perfidies n'ont été capables de l'arrêter, il faisait ses délices d'être avec les enfants des hommes, et il a voulu y être jusqu'à la fin des temps; il veut être avec nous dans nos Eglises, il veut y être jusque dans nos propres cœurs, en y faisant sa demeure, en nous incorporant à lui, en nous changeant en lui, et en élevant l'homme jusqu'à la nature de Dieu. O prodige, ô excès de tendresse d'un Dieu! ô insensibilité! ô ingratitude de l'homme encore plus incompréhensible! car ce que dit Jésus-Christ dans la parabole de notre Evangile, n'est-il pas une image naturelle de ce qui se passe sous nos yeux? Il y est dit que *tous les conviés de concert commencèrent à s'excuser; et cœperunt tunc omnes excusare: il y est dit que le premier répondit au serviteur qui lui était envoyé, qu'il avait acheté une terre, qu'il fallait nécessairement qu'il l'allât voir, et qu'il le priait de l'excuser; primus dixit: villam emi et necesse habeo exire et videre illam, rogo te, habe me excusatum.* Or que signifie, je vous prie, ce premier convié qui s'excuse sur l'achat d'une terre? il signifie les grands du siècle, répond saint Augustin; *ambitio seculi* (1). C'est-à-dire, mes frères, que les grands du siècle sont les premiers qui s'excusent de se trouver au banquet sacré auquel ils sont invités de la part de Jésus-Christ, et voilà sans doute ce qui n'est pas trop ordinaire dans le monde et dans cette paroisse en particulier. Il est vrai qu'il en est encore dont la tendre et solide piété nous édifie; il en est qui seraient des modèles, si par zèle ils faisaient en public les communions que leur humilité ou plutôt un reste de crainte humaine dérobe à notre connaissance; mais que ce nombre est petit! nous n'en faisons la réflexion qu'en gémissant. Les premiers, selon le monde, sont partout les derniers pour le salut; depuis une Pâque jusqu'à l'autre nous n'en voyons point ou presque point qui approchent de la sainte table. Et que dis-je? n'en est-il pas même ici qui

(1) *Serm.* 33 *de verb. dom.*

n'ont pas satisfait au devoir pascal ? Quel scandale pour des domestiques, pour un maître, pour tout ce peuple qui s'en aperçoit ! quelle damnable négligence pour son salut ! on dit pour s'excuser qu'on est dans un tourbillon continuel d'affaires, qu'on a des devoirs de bienséance à remplir, qu'il faut pendant les hivers rendre et recevoir des visites, que pendant l'été on va visiter ses terres, et qu'on n'y trouve pas les commodités qu'on souhaiterait, ou si on les a, on est sans cesse interrompu par des personnes à qui il faut faire compagnie ; *villam emi et necesse habeo exire et videre illam.* Quel pitoyable prétexte ! eh ! quoi donc, mon frère, occupez-vous dans le monde un rang supérieur à celui qu'y occupait un saint Etienne, roi de Hongrie, un saint Edouard, roi d'Angleterre, un saint Henri, empereur, un saint Louis en France, cependant ces saints communiaient tous très-fréquemment ; saint Louis s'approchait exactement des sacrements tous les vendredis. Etes-vous plus exposés au milieu du grand monde que ces princes ? avez-vous plus de plaintes à entendre, plus d'audiences à donner, plus d'hommages à recevoir que ces rois ? Ne dites donc plus que votre état vous dérobe le recueillement nécessaire à la communion, mais avouez sincèrement que si vous fréquentez si peu les sacrements, c'est faute de bonne volonté, faute de goût pour les choses saintes, peut-être même faute de foi : ah ! qu'elle est rare aujourd'hui chez les grands ! avouez que ce qui vous en éloigne, c'est l'ambition qui vous aveugle, l'ambition qui vous donne une idée basse de nos saints mystères, l'ambition qui vous présente comme quelque chose de grand tout ce qui vous environne. Premier obstacle à la fréquente communion.

Jésus-Christ nous en montre un autre dans notre Evangile ; il dit que *le second des conviés répondit à l'envoyé : J'ai acheté cinq couples de bœufs, et je m'en vais les éprouver, je vous prie de m'excuser ; et alter dixit : juga boum emi quinque, et eo probare illa, rogo te, habe me excusatum.* Que signifie encore cet homme qui s'excuse sur l'acquisition qu'il a faite de cinq couples de bœufs ? Selon l'explication de saint Augustin dans le même endroit, il signifie tous ceux qui travaillent à acquérir les biens de la terre,

concupiscentia oculorum. Eh ! qu'y a-t-il encore de plus ordinaire que de voir ces hommes s'excuser, et refuser de se trouver à la salle du festin ? celui qui manie les deniers du roi ou qui est chargé des affaires publiques, s'excuse en disant, qu'il faut vaquer à l'intérêt commun, qu'il lui suffit de communier une fois l'an. Celui qui exerce le négoce, s'excuse, en disant qu'il est difficile d'allier la profession dangereuse du commerce avec la communion fréquente. L'artisan s'excuse, en disant qu'il travaille toute une semaine, et qu'il n'a que le dimanche pour se récréer. Une mère de famille s'excuse, en disant qu'elle est trop occupée des soins de sa maison; tous s'excusent sur le peu de temps dont ils disposent, tous disent avec le convié de l'Evangile, qu'il faut exercer leur art, *eo probare illa.* Sans doute, mes frères, qu'il faut exercer chacun votre art ; mais n'avez-vous jamais compris ce que dit le Sauveur dans l'Evangile, qu'il faut faire l'un sans omettre l'autre, qu'il faut rendre à César ce qui est dû à César, et à Dieu ce qui est dû à Dieu ? Ne devez-vous pas à Dieu de paraître à sa table lorsqu'il vous y invite ? votre salut qui doit être à la tête de tous les intérêts, ne demande-t-il pas que vous y paraissiez, non pas une fois, mais plusieurs fois pendant l'année ? Les dangers de l'état où l'ordre de la providence vous a placé, n'augmentent-ils pas le besoin que vous avez de celui qui peut vous en délivrer ? avant d'y aller, ne pouvez-vous pas vous occuper des devoirs de votre état ? après y être allés, ne pouvez-vous pas retourner à vos travaux ordinaires ! quelle est la préparation essentielle qu'on vous demande, sinon d'avoir vécu saintement ? quelle est l'action de grâces qu'on exige de vous, sinon qu'au milieu de vos occupations vous vous rappeliez la grâce que le Seigneur vous a faite, et que votre vie soit une continuelle disposition à en recevoir une nouvelle ? Or quel temps faut-il pour tout cela ? nous en trouvons si aisément pour amasser des biens qui périront : ah ! si nous aimions autant ceux qui ne périssent pas, si nous pensions aussi sérieusement à les acquérir ; quel est l'homme si chargé d'affaires, qui manquerait d'une heure pour aller entendre une messe et communier dévotement ? Il n'en est

certainement aucun parmi nous qui ait les mêmes occupations qu'un saint Francois de Borgia, duc de Candie et vice-roi de Catalogne, ou qu'un Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre et martyr pour la foi; cependant le premier étant encore dans le monde, communiait tous les huit jours, le second tous les jours: et quand on lui reprochait qu'un laïque communiât si souvent malgré ses emplois, son travail et ses embarras: « Vous m'apportez justement, leur dit-il, » les raisons que j'ai de communier tous les jours. Ma dissi-» pation est grande, je me recueille en communiant; les oc-» casions d'offenser Dieu se présentent tous les jours, et je » me fortifie tous les jours contre elles par la communion; » j'ai besoin de lumières et de sagesse pour démêler des af-» faires très-embarrassantes, c'est pourquoi je vais tous les » jours consulter Jésus-Christ dans la communion. » Vivons, mes frères, vivons de la foi comme ces saints, nous trouverons comme eux le temps de manger le pain de la foi. Non, ce ne sont pas les nécessités de l'état et de la vie, c'est ou l'ambition, ou l'attachement aux biens de la terre, ou le penchant aux plaisirs, qui forment les plus grands obstacles à la communion; et de ces trois, le plus difficile à vaincre, c'est l'amour des plaisirs.

Jésus-Christ nous le fait entendre dans notre Evangile, lorsqu'il ajoute ces paroles: *et le troisième dit à l'envoyé: J'ai épousé une femme, et ainsi je ne puis y aller; et alius dixit: Uxorem duxi, et ideò non possum venire.* Cet homme qui a épousé une femme, est, suivant la pensée de saint Augustin, la figure des voluptueux et de tous ceux qui sont attachés à la vie des sens, d'un époux qui aime moins Dieu que son épouse; d'une femme plus attentive à plaire à son mari qu'à Jésus-Christ; d'un jeune homme engagé dans une habitude dont il craint d'être délivré; d'une fille mondaine, plus occupée des piéges qu'elle tendra, que du soin d'éviter ceux qu'on lui tend. Il n'est pas possible, disent ces personnes livrées à la corruption de leur cœur, il n'est pas possible que nous participions au banquet qui nous est préparé; y paraître avec nos dispositions actuelles, ce serait une horrible profanation, un crime énorme, qui mettrait le comble

à nos péchés, et qui serait comme le sceau de notre réprobation : quel malheur pour nous ! Y paraître avec des dispositions dignes du Sacrement, ce serait renoncer à une amitié qui est chère, à une société qui charme ; ce serait couper son bras droit, arracher son œil, mourir à ce qu'on aime le plus tendrement, s'ensevelir avant sa mort : quel sacrifice ! nous n'en sommes point capables ; *ideò non possum venire.* Ainsi raisonnent tous les esclaves de la volupté, les époux sensuels dans l'état du mariage, les jeunes gens dans leur état de liberté, les militaires dans leur état périlleux ; et ce raisonnement, tout faux et tout impie qu'il est, suffit pour les éloigner des années entières des saints mystères.

Eh quoi ! puis-je dire à tous ces pécheurs, et plût à Dieu que le nombre en fût moins grand dans cet auditoire ; quoi, mes frères, vous ne pouvez rompre les chaînes de votre honteuse captivité, et vous disposer à communier saintement ! mais Dieu vous ordonne de sortir de cet état malheureux du péché ; mais Dieu ne vous commande rien d'impossible ; mais Dieu vous accorde au moins la grâce de le prier, pour obtenir les autres qui vous sont nécessaires. Vous pouvez donc mortifier cette passion qui domine dans votre cœur, renoncer à ce commerce qui vous perd, éloigner de votre esprit toutes ces pensées qui nourissent vos criminelles habitudes ; vous pouvez tout cela, et à la mort vous voudriez l'avoir fait. Ah ! faites-le donc aujourd'hui qu'il est encore temps ; rentrez en vous-mêmes, considérez la brièveté du temps qui vous reste à vivre, et la longueur de l'éternité ; représentez-vous ce moment où, étendus sur un lit de douleur, vous recevrez la visite de Jésus-Christ dans le saint Sacrement, la visite de ce Jésus que vous aurez négligé pendant la vie, de ce Jésus dont vous aurez fui la présence, de ce Jésus sur lequel une vile créature aura eu la préférence dans votre cœur, de ce Jésus qui vous invitait à venir à lui, et à qui vous aurez répondu qu'il fallait vous occuper des plaisirs incompatibles avec son invitation ; pensez que vous touchez à ce moment fatal, où votre conscience vous accablera de tous ces reproches, et faites tout ce que vous inspirera cette pensée. Quel miracle de grâce s'opèrera tout-à-coup ! vos yeux

s'ouvriront, vos chaînes tomberont, vous courrez aux sacrés tribunaux de la pénitence, et de là à la table des anges où le Seigneur vous appelle, où il vous fait un commandement exprès de vous approcher, nouvelle preuve de la volonté sincère qu'il a de se donner à vous.

D'abord il vous la témoigne par le choix qu'il fait du pain et du vin pour se communiquer sous les apparences de l'un et de l'autre, ensuite il vous la témoigne par son invitation et par les prières les plus douces et les plus engageantes : *venez*, vous dit-il, *mangez le pain que je vous donne, et buvez le vin que je vous ai préparé ; venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis* (1). Et pour vous faire comprendre que son invitation est un ordre auquel il ne vous est point libre de résister, voici ce que Jésus-Christ ajoute dans la parabole de notre Evangile : *le serviteur étant venu, rapporta à son maître* la manière indigne dont les conviés s'étaient excusés ; *et reversus servus, nuntiavit hæc Domino suo : Alors le père de famille se mit en colère et* dit à son serviteur : *Allez-vous-en vitement dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux ; exi citò in plateas et vicos civitatis, et pauperes ac debiles et claudos et cæcos introduc hùc.* Dans ce texte seul combien de preuves qui établissent incontestablement au moins la nécessité de la communion ! (Prenez garde, s'il vous plaît, je dis de la communion précisément, et non de la fréquente communion, parce qu'il me paraît qu'à la vérité l'Ecriture en insinue la nécessité, mais qu'elle ne va pas jusqu'à déterminer combien elle doit être fréquente, et que pour le connaître, il faut y joindre les réflexions que je vous faisais jeudi dernier.) Vous voyez ici que le père de famille se met en colère contre ceux qui refusent de participer au banquet qu'il leur a préparé, *iratus*. Il ordonne à ses ministres d'en inviter d'autres qui prennent la place des premiers conviés. Il leur recommande d'amener tous ceux qu'ils rencontreront, après les avoir disposés et jugés dignes d'entrer dans la salle

(1) *Proverb.* 9. 5.

du festin ; or l'obligation est ici réciproque. Nous ne sommes obligés de vous inviter, de vous conduire à la table sacrée, qu'autant que vous êtes obligés de vous rendre à nos invitations : mais peut-être serez-vous encore plus convaincus par ce que nous lisons dans le chapitre sixième de saint Jean.

Dans cet endroit de l'Evangile on lit que Jésus-Christ, après avoir parlé du pain de la foi et de la nécessité de croire en lui, promit aux Juifs de leur donner son corps à manger et son sang à boire ; que le Juif charnel fut révolté de cette proposition ; que ses propres disciples en furent scandalisés ; que tous regardèrent comme un crime de manger le corps et de boire le sang du Fils de l'homme ; on n'y voit que l'horreur d'une manducation si grossière, le respect dû au corps de Jésus, l'indignité de l'homme, tout les éloignait de cette pensée que le chrétien dût jamais prendre en nourriture le corps et le sang de Jésus-Christ. L'homme attentif a peine à comprendre comment un Homme-Dieu s'abaissera jusqu'à devenir sa nourriture, et comment un homme osera se nourrir du pain des anges ? un seul mystère en présente à son esprit mille autres également obscurs. Cet esprit curieux et borné se demande d'abord comment cet Homme-Dieu peut donner sa chair à manger, comment il vivra s'il la distribue ; comment il la distribuera s'il est mort ; comment cette chair profitera si elle est inanimée ; comment on pourra la manger si elle est vivifiée par l'esprit ; comment elle se changera en nous, ou comment nous serons changés en elle ; comment elle subsistera dans un corps qui se détruit tous les jours ; ce qu'elle deviendra, si elle cesse d'exister en ce corps ; comment elle sera tout à la fois dans le ciel et sur la terre ; comment elle sera dans le même instant placée sur un million d'autels ; comment dans tous les lieux du monde on immolera une victime sainte qui sera partout la même ; comment ici elle sera dans un tabernacle fait de mains d'hommes, là dans le cœur des fidèles fait de la main de Dieu ? *Quomodo*, s'écrie cet homme animal avec le Capharnaïte et le Calviniste, *quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum : comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ?* Or à toutes ces difficultés, comment le Sauveur du

monde répond-il? les unes sont de pure curiosité, et à celles-là non-seulement Jésus-Christ ne fait aucune réponse, mais même il les augmente pour confondre l'orgueil de l'esprit humain. Il ajoute : si à présent que je converse avec vous sur la terre, vous avez peine à croire que je puisse me donner à vous, que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'Homme monter où il était auparavant? *si ergo videritis filium hominis ascendentem ubi erat prius?* Les autres difficultés sont des répugnances qui naissent de la vénération due à la personne de Jésus, et celles-ci, Jésus les lève par le commandement le plus positif : *si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme*, leur dit-il, *vous n'aurez pas la vie en vous*, vous mourrez à la vie de la grâce, vous vous rendrez dignes de la damnation éternelle; *nisi manducaveritis carnem filii hominis... non habebitis vitam in vobis.* Voilà le précepte de la communion; précepte qui oblige sous peine de damnation éternelle, tant il est rigoureux; précepte qui condamne la fausse dévotion de ceux qui s'en éloignent sous prétexte d'humilité; précepte qui oblige les pécheurs à s'en approcher saintement; précepte enfin qui, étant affirmatif, oblige au moins très-souvent dans la vie; et ce qui achève de le prouver invinciblement, c'est l'Oraison dominicale que nous récitons tous les jours.

Là nous demandons à Dieu qu'il nous donne notre pain de chaque jour. Quel est-il ce pain quotidien que nous prions Dieu de nous accorder? est-ce ce pain matériel dont nous nourrissons nos corps? ce pain dont nous avons ordre de ne pas nous inquiéter? Non, vous répondent les Pères, mais c'est le pain eucharistique; et ce qui le démontre, c'est qu'il s'agit d'un pain qu'un Evangéliste appelle pain au-dessus de toute substance; *panem supersubstantialem* (1). Or le seul corps de Jésus-Christ est un pain au-dessus de notre substance, par conséquent c'est le corps même de Jésus-Christ que nous avons ordre de demander tous les jours. Oui, Dieu nous commande de demander tous les jours son corps et son sang précieux pour nourriture, et par conséquent de le dé-

(1) *Matth.* 6.

sirer sincèrement tous les jours, de prendre tous les jours les moyens de contenter ces pieux désirs. Nous sommes donc obligés de communier fréquemment; cette conséquence essentiellement liée aux principes que je viens de poser, acquerra une force toute nouvelle, si nous y joignons le sens dans lequel le précepte de la communion a été entendu dans tous les temps.

Je l'ai déjà remarqué, ce serviteur que le père de famille envoie jusqu'à trois fois, est la figure de tous les ministres sacrés qui ont été envoyés pour inviter les fidèles au banquet sacré de la divine Eucharistie; ce serviteur comprenait sans doute la pensée de son maître, et les ministres de l'autel celle de Jésus-Christ; voyons donc en quel sens ceux-ci ont entendu le précepte de la communion, et nous serons sûrs d'en avoir l'explication véritable.

Que j'ouvre d'abord le livre des Actes des apôtres, j'y trouverai que les fidèles qui formaient l'Eglise naissante de Jérusalem *persévéraient dans la doctrine des apôtres et dans la communion de la fraction du pain*. Ce sont les paroles de saint Luc: *erant perseverantes in doctrina et in communicatione fractionis panis*. C'est-à-dire, comme l'expliquent les Pères et les interprètes, qu'on consacrait le corps et le sang de Jésus-Christ dans toutes les assemblées des fidèles, et qu'on y rompait les apparences du pain qui alors n'avaient pas encore la forme qu'on lui donne aujourd'hui, et que tous les fidèles communiaient à toutes les messes qu'ils entendaient; voilà ce que faisaient les trois mille personnes qui furent converties par le premier discours de saint Pierre; aussitôt qu'elles eurent reçu le baptême, et cela parce qu'elles persévéraient dans la doctrine des apôtres; ainsi nous ne pouvons douter que les apôtres n'aient insisté sur la fréquente communion.

Qu'ont fait depuis les dispensateurs des saints mystères? saint Justin nous l'apprend dans son Apologie; ils distribuaient le pain sacré à ceux qui étaient présents, et ils l'envoyaient aux absents par le moyen des diacres; et afin que les fidèles ne fussent pas pendant la semaine privés de cette nourriture divine, on leur permettait de l'emporter en leurs maisons

pour en user à leur dévotion. Saint Epiphane nous l'apprend dans son troisième livre contre l'hérésie ; ils admettaient les fidèles à la sainte table aux fêtes solennelles selon l'ordre des apôtres, et ces jours solennels, selon le même saint, étaient *le mercredi, le samedi et le dimanche de chaque semaine.* Saint Jérome nous l'apprend dans sa lettre à Licinius ; ils avaient réglé dans les églises de Rome et d'Espagne qu'on communierait tous les jours, et leur règlement était en usage. Voilà donc un usage de communier tous les jours dans les églises les plus célèbres, un usage de la plus haute, de la plus éclairée et de la plus pieuse antiquité, un usage connu et confirmé par la doctrine des Pères, des docteurs, et de toute l'Eglise, par la doctrine d'un saint Chrysostôme, qui enseignait à son peuple qu'on *n'était pas digne d'assister à la célébration des saints mystères quand on était indigne de communier* (1), *et que celui qui n'était pas coupable de péché mortel pouvait communier tous les jours* (2). Par la doctrine d'un saint Ambroise, qui parlait ainsi à son peuple : *si l'Eucharistie est le pain quotidien, pourquoi ne la recevez-vous qu'au bout d'un an? recevez-la tous les jours, afin qu'elle vous profite tous les jours* (3). Par la doctrine d'un saint Augustin, qui disait dans un sermon aux nouveaux baptisés, qu'*ils devaient recevoir tous les jours le corps de Jésus-Christ,* et dans une de ses lettres (4), *qu'il était le remède quotidien aux maladies de l'âme.* Par la doctrine de saint Bernard, qui disait *que le péché était une blessure, que le sacrement de l'Eucharistie en était le remède, et qu'en le recevant tous les jours on en serait guéri;* par la doctrine de saint Thomas, qui décidait dans sa Somme, qu'il est utile à l'homme de recevoir l'Eucharistie tous les jours, afin d'en recueillir chaque jour les fruits ; par la doctrine d'un saint Bonaventure, qui déclare qu'il est louable de communier tous les jours ; enfin par la doctrine de toute l'Eglise assemblée. Voici les termes du Concile de Basle. *Tous les docteurs catholiques enseignent,* disent les Pères, *que quand*

(1) *Homil.* 60. *ad pop.* — (2) *Homil.* 8. *in Matth.* — (3) *Lib.* 4. *de Sacrament.* — (4) 198. *in Joan.*

on veut avancer dans les voies du Seigneur, il est avantageux et même nécessaire de communier souvent et dévotement. Le Concile de Trente est conforme à celui de Basle, d'abord les Pères de cette assemblée distinguent (1) trois manières de communier. Ensuite ils ajoutent, en parlant de la communion spirituelle et sacramentelle : *Le saint Synode avertit avec une affection toute paternelle, il exhorte, il prie, il conjure par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, de vénérer les saints mystères du corps et du sang de Jésus-Christ, de manière à recevoir souvent le pain céleste.* Dans la session vingt-deuxième, ils souhaitent que les fidèles vivent assez saintement pour participer non-seulement de cœur et d'affection, mais réellement, à cet auguste sacrement : voilà le souhait que formait l'Eglise la dernière fois qu'elle s'est assemblée. Enfin voici comment un grand saint s'expliquait depuis sur la fréquente communion, c'est saint François de Sales dans sa Vie dévote : « Vous » savez, disait ce grand Evêque de Genève, vous savez ce » qu'on dit de Mitridate, roi de Pont en Asie, lequel avait » inventé une sorte de nourriture qu'il s'était rendue propre » pour se préserver du poison : il se fit un tempérament si » fort, qu'étant sur le point d'être pris par les Romains, et » voulant éviter la captivité, il ne put jamais s'empoisonner. » N'est-ce pas ce que le Sauveur a fait d'une manière très-réelle » dans le très-auguste sacrement de l'Eucharistie, où il nous » donne son corps et son sang comme une nourriture à laquelle l'immortalité est attachée ? c'est pourquoi quiconque en use souvent avec dévotion, en reçoit tant de force » et de vigueur qu'il est presque impossible que le poison » mortel des mauvaises affections fasse aucune impression » sur son âme. Non, l'on ne peut vivre de cette chair de vie » et mourir de la mort du péché. Si les hommes se fussent » préservés de la mort corporelle par l'usage du fruit de l'arbre de vie que le Créateur avait mis dans le paradis terrestre, pourquoi les hommes ne pourraient-ils pas maintenant se préserver de la mort spirituelle par la vertu du

(1) *Sess.* 13. *chap.* 3.

» sacrement de vie? Non, les chrétiens qui se damnent » n'auront rien à répondre au juste juge quand il leur fera » voir que sans aucune raison ils se sont laissés mourir spi- » rituellement, eux qui pouvaient si facilement se conserver » la vie en se nourrissant de son corps. Misérables, leur » dira-t-il, pourquoi êtes-vous morts ayant entre les mains » le fruit de la vie?

» *Communier tous les jours, c'est un usage que je ne » loue ni ne blâme; mais communier tous les diman- » ches, c'est une pratique que je conseille à tous les fidè- » les, et je les y exhorte, pourvu qu'ils ne conservent en » eux aucune volonté de pécher.* Ce sont les paroles de » saint Augustin, dont je prends ici le sentiment, pour ne » louer ni ne blâmer la communion quotidienne, sur laquelle » je renvoie les fidèles à leurs directeurs: voici donc les rè- » gles, ajoutait ce saint en parlant à sa chère Philothée, » voici les règles que je puis vous donner sur la fréquente » communion. Pour communier tous les huit jours, il ne » faut avoir aucun péché mortel, ni aucune affection au » péché, même véniel, et avoir de plus un grand désir de la » communion; mais pour communier tous les jours, il faut » encore avoir purifié son âme de presque toutes ses mau- » vaises inclinations, et ne le faire même que par le conseil » de son père spirituel. » Ainsi parlait ce saint, dont je vous prie de ne point oublier les dernières paroles surtout, jusqu'à ce que j'aurai occasion de vous parler plus au long des dispositions à la communion. Ainsi ont parlé les Conciles, les souverains Pontifes, les Docteurs et les Pères, les Apôtres mêmes, au sujet de la fréquente communion; et leur décision a été suivie par tous les vrais chrétiens dans tous les temps.

Cependant c'est le grand nombre de cette assemblée qui ne s'y conforme pas, et qui s'approche rarement des Sacrements. Ah! mes frères, c'est donc que le grand nombre n'est chrétien que de nom, et en apparence seulement; c'est que le grand nombre s'éloigne malheureusement de l'esprit de Jésus-Christ, néglige la doctrine infaillible de ses Apôtres, méprise le sentiment unanime des Pères, s'élève au-dessus

des Docteurs les plus éclairés, se soustrait aux décisions les plus solennelles de l'Eglise ; c'est que le grand nombre quitte la voie étroite par laquelle se sont sanctifiés les élus de Jésus-Christ, et court dans le chemin large qui conduit à la perdition. Enfants des hommes, jusqu'à quand serez-vous donc sourds aux invitations de votre Dieu ? il souhaite se donner à vous, il vous donne les signes les moins équivoques de son désir, il vous presse par les ordres les plus formels, il vous sollicite par la voix et l'exemple de presque tous les saints qui furent jamais. Le refus que vous feriez de vous y rendre désormais, ne vous rendrait-il pas dignes de toute sa colère ? Permettez que je fasse ici une supposition semblable à celle que faisait saint Grégoire à son peuple, en expliquant notre Évangile.

Je suppose, mes frères, qu'un grand roi fait aujourd'hui ce que fit autrefois l'empereur des Perses et des Mèdes. Ce prince, dans le dessein de montrer les richesses immenses de son empire, et de donner une haute idée de sa puissance, ordonna un festin splendide, qui devait durer six mois pour les grands, et sept jours pour le peuple ; il y invita tous les princes des états qui lui étaient soumis, tous les officiers de ses armées, toutes les personnes distinguées des provinces dont était composé son empire, tout le peuple immense qui se trouvait à Suse sa capitale, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Au rapport de l'Écriture, une magnificence royale éclatait de toute part, des tentes superbes furent dressées dans ses vastes jardins, le pavé sur lequel on marchait était d'un marbre rare et bien travaillé, les tables étaient couvertes des mets les plus exquis, un vin excellent coulait en abondance dans des vases précieux, les conviés servis par les officiers du roi, avaient tout à souhait (1).

Je suppose donc que votre Roi fasse pour vous ce que fit ce monarque à l'égard de ses sujets, combien ne serait-il pas indigné contre vous et contre les grands, qui pendant les six mois du festin ne paraîtraient qu'une fois ? Aussi ce n'est pas ce qui arriverait, chacun s'estimerait indigne de l'honneur

(1) *Esther*. 1.

qu'on lui fait, chacun répondrait avec humilité que l'invitation qui lui est faite, est un ordre qu'il exécutera ; chacun se préparerait sans délai, et voudrait y paraître dans toute la décence possible ; *de invitatione gauderet, humile responsum daret, vestem mutaret, ire quantociùs festinaret* (1). Là cependant c'est un homme qui vous invite, et ici, dans le Sacrement de nos autels, c'est le Roi des rois ; ce que ce monarque suprême veut vous donner, ce ne sont pas des mets terrestres, c'est son Corps adorable, son Sang précieux, c'est sa divinité même ; quelle injure ne lui ferez-vous donc pas en vous excusant d'y aller ?

Les excuses néanmoins sont le langage de tout le monde : les pécheurs, vous l'avez vu, s'excusent sur une prétendue impossibilité, qui ne naît que de la profonde corruption de leurs cœurs. Les justes ne sont pas toujours remplis de cette vive confiance que Jésus-Christ veut leur inspirer, la suite de notre Evangile nous l'insinue : nous y lisons qu'après que le serviteur eut parcouru les places et les rues de la ville, *il dit* à son maître : *Seigneur, ce que vous avez commandé est fait, et il y a encore des places de reste ; et servus ait : Domine, factum est ut imperasti, et adhuc locus est : allez, dit le maître au serviteur, allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse : et ait dominus servo, exi in vias et sepes, et compelle intrare, ut impleatur domus mea.* Deux réflexions bien intéressantes naissent de ces paroles, joignez-les aux précédentes, et vous trouverez que tous les hommes généralement sont appelés au banquet sacré de l'Eucharistie ; les grands, malgré la dissipation à laquelle les expose leur élévation ; les riches, malgré le soin et l'embarras des richesses ; les personnes mariées, malgré les difficultés qui se rencontrent dans leur état ; les pauvres, malgré le mépris qu'ont pour eux les mondains ; les affligés que le Seigneur ne dédaigne pas d'aller trouver, parce qu'ils ne peuvent venir à lui, les domestiques, les mendiants, ceux qui n'ont de retraite que le long des haies ; tous sont

(1) *Greg. magnus.*

les enfants du Très-Haut, et tous ont droit de s'asseoir à la même table. Voilà la première réflexion qui naît des dernières paroles que j'ai citées de notre Evangile, et qui est aussi consolante pour les petits, qu'elle est humiliante pour les grands. Elle apprend aux petits que Dieu ne fait acception de personne, qu'il est également le père de tous, que dans sa maison les premières places ne se donnent qu'aux mérites personnels : quel sujet de consolation pour eux ! Elle apprend aux grands que c'est en vain qu'ils se prévalent de leur rang et de leur fortune, que devant Dieu ils ne sont pas plus, et peut-être beaucoup moins que ceux qu'ils traitent avec mépris ; qu'au pied des autels toute distinction disparaît, et que le maître doit regarder son serviteur comme son propre frère : quel sujet de confusion pour des orgueilleux, qui se croient follement pétris d'une autre boue que le reste des hommes ! Ne serait-ce pas peut-être là un des motifs qui éloignent les grands de la table sainte ; ne serait-ce pas la crainte qu'ils auraient de se voir confondus avec un peuple qu'ils dédaignent ? eh bien ! encore un moment, hommes vains, et ce mélange ne sera plus à craindre pour vous. Ce peuple sera séparé de vous par un chaos immense, qui lui ôtera pour jamais toute communication avec vous ; ce peuple fidèle à l'invitation de son Dieu sur la terre, méritera de célébrer la cène de l'agneau dans la société des saints ; et le Seigneur jure dans sa colère que ni vous, ni aucun de ceux qui refusent de se rendre à son invitation ici-bas, ne goûtera de son souper, qu'ils seront ignominieusement chassés de la salle du festin, jetés dans les ténèbres extérieures, et condamnés à une faim et une soif éternelles ; *dico autem vobis quòd nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.* Voilà dans quel sens vous cesserez d'être confondus avec ces âmes simples dont vous dédaignez aujourd'hui la dévotion. Pesez cette première réflexion.

La seconde que me fournit le même texte sur lequel je viens d'insister, c'est que tous les justes n'observent pas une conduite uniforme à l'égard de la fréquente communion. Il en est dont la sainte passion est de communier souvent, qui ne cessent de se répéter, quand viendra cet heureux moment où

je paraîtrai devant mon Dieu, où je m'unirai à lui, et lui à moi, où je serai tout à mon bien-aimé, et mon bien-aimé tout à moi? qui sont dans une parfaite tranquillité lorsqu'ils ont reçu la sainte communion, et qui souffrent violemment lorsqu'ils ont été privés de ce bonheur; c'est de ceux-là dont parle le Sauveur, lorsqu'il dit simplement à ses ministres de les introduire dans la salle du festin; *introduc hùc*. Mais il en est d'autres en qui la crainte l'emporte sur la confiance, et qu'il faut en un sens contraindre d'aller à la sainte table. Ames timides, qui m'entendez, j'en appelle ici à votre propre témoignage; combien de doutes et de difficultés n'avez-vous pas à nous proposer, avant que nous puissions vous déterminer à communier! J'en suis indigne, dites-vous quelquefois avec le centenir de l'Evangile; je ne suis que cendre et que poussière, et celui qui se donne dans la divine Eucharistie, est le Dieu du ciel et de la terre. Oui, sans doute, vous en êtes indigne, et par indignité vous entendez la disproportion infinie qui est entre le créateur et la créature; mais vous avez la vie spirituelle de la grâce, votre âme est capable de recevoir une nourriture qui lui est propre. Qu'est-ce que Jésus-Christ exige de plus dans ceux qu'il envoie chercher dans les places et dans les rues? Mais je suis faible, dites-vous, et je suis sujet à mille imperfections; aussi Jésus-Christ ne demande pas que vous soyez parfaits; il vous déclare même par un de ses vicaires sur la terre (1), qu'il est faux qu'il faille éloigner de la communion celui qui n'a pas un amour pur et exempt de tout défaut: ne sont-ce pas là les faibles et les infirmes que Jésus-Christ invitait à son festin? Mais ces imperfections sont en moi la source de plusieurs fautes: ces fautes sont de rechute la plupart; après bien des communions je suis le même qu'auparavant, aussi vif, aussi distrait; il est donc inutile que je communie, Oui, il est inutile et très-criminel, si ces fautes sont mortelles, si elles sont de pure habitude, et si vous ne prenez d'ailleurs les moyens de vous en corriger. Mais si ces fautes sont de celles qui échappent à la vigilance même, et sur lesquelles vous gémissiez dans l'amertume de votre cœur

(1) *Alexandre VII*.

après les avoir faites, vous devez en aller chercher le remède dans l'Eucharistie, que le Concile de Trente appelle l'antidote aux péchés journaliers : *antidotum quo liberemur a culpis quotidianis*. Ne sont-ce pas en effet les boiteux et les aveugles que Jésus-Christ faisait appeler à son souper? Mais Salomon, dites-vous, employa sept ans à bâtir le temple de Jérusalem, Noé un siècle à construire l'arche, Dieu quatre mille ans à préparer les hommes à la venue du Messie; il me faudrait donc un certain temps pour préparer l'arche de mon âme à la communion, où le trouver? Où les conviés de l'Evangile trouvèrent-ils le temps de se préparer? ils allaient se revêtir de la robe nuptiale, ils se présentaient avec des sentiments dignes de celui dont ils célébraient les noces; le temps qu'il leur fallut, est l'unique temps qui vous soit nécessaire. Vivez bien, et vous serez toujours prêts. Mais je crains, dites-vous, de faire une communion indigne; quel malheur pour une âme qui communie en état de péché mortel! quel crime énorme! Il est terrible, j'en conviens; mais vous détestez sincèrement tous vos péchés, vous vous en êtes confessés après un examen exact, dans les sentiments d'une douleur souveraine, conçus en vue de Dieu, source de toute justice, dans une ferme résolution de n'y plus retomber. Dieu vous presse et vous force de paraître à sa table en cet état; quel puissant motif de confiance! Oui, devez-vous dire avec le Prophète; voici mon Sauveur et mon Dieu, j'agirai avec confiance, je ne craindrai point : *ecce Deus salvator meus, fiducialiter agam, et non timebo* (1) : que pourrai-je craindre en m'approchant de cet aimable Sauveur? il veut se donner à moi, il s'y donne en forme de nourriture ordinaire; pour vaincre ma répugnance, il me fait un commandement exprès de le recevoir; pour vaincre ma résistance, il m'instruit par ses ministres de la volonté sincère qu'il a de se communiquer à moi; que craindrai-je d'un Dieu qui, après m'avoir tout donné, se donne encore lui-même? O Dieu, que vous êtes bon et miséricordieux! eh! qui suis-je, pour que vous daigniez venir en moi? hélas! un pauvre pécheur qui

(1) *Isaïe*. 10.

ne subsiste que par vos bontés et vos miséricordes. Ah ! venez donc, mon divin Jésus, venez, le bien-aimé de mon cœur, venez, ma joie, ma consolation, ma force, mon espérance et mon bonheur; *veni, Domine Jesu :* venez dans mon âme et la sanctifiez, dans mon cœur et le purifiez, dans mon entendement et l'éclairez, dans ma volonté et la redressez; inspirez-moi assez d'amour et de confiance en vous, pour m'approcher de vous aussi souvent que vous voulez venir à moi, assez de docilité pour faire sur ce point tout ce que m'ordonnera un directeur zélé pour la gloire de l'auguste sacrement de votre corps, assez de courage pour ne me séparer jamais de vous dans le temps, afin de vous être uni pendant l'éternité. *Amen.*

ÉVANGILE

Du III. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, comme les publicains et les pécheurs étaient auprès de Jésus pour l'écouter, les Pharisiens et les Docteurs de la loi en murmuraient, et ils disaient : Quoi ! cet homme reçoit des gens de mauvaise vie, et mange même avec eux ? Alors Jésus leur proposa cette parabole : Qui est celui d'entre vous qui ayant cent brebis, et qui en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour aller chercher celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ? Et lorsqu'il l'a retrouvée, il la met sur ses épaules plein de joie, et étant arrivé chez lui, il assemble ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. Je vous le dis de même, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou qui est la femme qui ayant dix drachmes, et qu'elle en perde une, n'allume la lampe, ne balaie la maison, et ne la cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la

trouve? Et après l'avoir retrouvée, elle assemble ses amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. Je vous dis de même, qu'il y aura une grande joie parmi les anges de Dieu, pour un seul pécheur qui fera pénitence.

Homélie sur le Salut.

Jésus-Christ reçoit à ses instructions les publicains, les gens de mauvaise vie; les Pharisiens murmurent de l'accès facile qu'il leur donne : ce divin Sauveur justifie auprès de ces hypocrites la conduite pleine de miséricorde qu'il tient à l'égard des pécheurs. Voilà, mes frères, le précis de l'Evangile que vous venez d'entendre, et voici la force du raisonnement qu'il renferme. Que diriez-vous, demande Jésus-Christ à ses ennemis, en leur proposant les paraboles d'un bon pasteur, et d'une femme qui a perdu une drachme ; que diriez-vous d'um pasteur qui, ayant perdu une brebis, laisserait son troupeau qui est en sûreté sur la montagne, pour aller chercher celle qui s'est égarée ? que penseriez-vous d'une mère de famille, qui ayant perdu une drachme, la chercherait dans sa maison jusqu'à ce qu'elle l'aurait trouvée ? vous loueriez sans doute le soin de ce berger et la diligence de cette femme. Eh ! comment pouvez-vous donc censurer ma conduite ? l'âme de ce pécheur que vous voyez autour de moi, ne vaut-elle pas un vil animal et une pièce d'argent de bas prix ? en quoi donc puis-je vous paraître répréhensible, et pourquoi m'accuser de prévarication ? Tel est le sens de ces réflexions familières que Jésus-Christ proposait aux Juifs, et qu'il nous propose encore aujourd'hui, non plus pour nous confondre comme ces orgueilleux ; que ses vues sont bien différentes à notre égard ! mais pour nous faire connaître son amour infini pour nous, mais pour nous inspirer des sentiments de confiance en ses divines miséricordes, mais pour nous apprendre la manière dont il veut notre salut, et celle dont il nous faut le vouloir nous-mêmes. Entrons dans son dessein, mes chers frères, et pour cela étudions, approfondissons, autant qu'il nous sera possible, le sens des paraboles

pour le racheter; l'aimable vérité, s'écriait saint Paul lorsqu'il faisait cette réflexion, que *Jésus-Christ est venu dans le monde sauver les pécheurs!* la vérité consolante! qu'elle mérite d'être reçue avec joie et avec reconnaissance! *fidelis sermo et omni acceptione dignus* (2)! C'est ce que dirait tout pécheur, qui, comme cet apôtre, serait pénétré des grandes vérités de la religion qu'il professe; et c'est, je l'assure, ce que vous direz après avoir entendu l'explication de la première parabole de notre Evangile. Voici les termes dans lesquels elle est conçue.

Qui est l'homme d'entre vous, qui ayant cent brebis, et en ayant perdu une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller après celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve? Et ait ad illos parabolam istam, quis ex vobis homo qui habet centum oves, et si perdiderit unam ex illis, nonne dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad illam quæ perierat donec inveniat eam? Ces quatre-vingt-dix-neuf brebis qui restent en un lieu de sûreté dans le désert, sont, suivant le sentiment de plusieurs Pères, les ames que le Verbe a comme laissées dans le ciel lorsqu'il est venu s'incarner, ou plutôt elles sont la figure des justes, comme le marque un des versets suivants: ce que fait ce pasteur qui quitte les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour ramener à son troupeau celle qui est égarée, est une figure de ce que fait Jésus-Christ pour le salut d'un pécheur qui s'éloigne du vrai chemin. Examinons donc les caractères de la volonté que ce berger a de trouver son ouaille, et nous connaîtrons quelle volonté a Jésus-Christ de ramener les pécheurs.

La volonté que le pasteur de notre Evangile a de retrouver sa brebis égarée, est une volonté prévenante, il la cherche sans qu'elle se dispose de son côté à revenir; elle est sincère, il ne se contente pas de former des souhaits pour la découvrir, il quitte son troupeau, il interroge les passants, il cherche sur les collines, parmi les montagnes, dans les vallées, il pénètre, s'il est nécessaire, jusque dans le fond du

(1) 1. *Timoth.* 1.

désert ; c'est une volonté constante, il la cherche jusqu'à ce qu'il l'a trouvée, et ensuite il la caresse au lieu de la frapper, il la met sur ses épaules au lieu de se plaindre de la peine qu'il a de la reconduire. Pécheurs qui m'écoutez, soyez attentifs à ce portrait, il vous donnera du moins une idée imparfaite de la volonté qui est en Dieu, figuré par le berger, de vous ramener à lui. Dieu veut votre salut, et comment ? d'une volonté prévenante et gratuite, d'une volonté efficace et sincère, d'une volonté constante et affectueuse : reprenons.

Le pasteur qui a perdu une brebis, court après lorsqu'elle s'enfuit du troupeau, et Dieu veut notre salut lors même que nous l'oublions, à présent que nous avons peut-être le malheur d'être en état de péché. Oui, malgré la multitude et la grandeur de nos péchés, malgré notre éloignement actuel du Seigneur, nous entendons encore tous cette voix consolante du ciel : *nolo mortem peccatoris, sed ut magis convertatur et vivat ; je ne veux point la mort du pécheur, mais je désire qu'il se convertisse et qu'il vive.* Notre Dieu nous aime encore, il a pour nous les entrailles d'un bon père, il nous voit avec douleur dans l'état de mort où nous a réduits le péché, il nous témoigne qu'il veut notre conversion et notre vie, presqu'à chaque page de ses divines Ecritures il nous exhorte, il nous presse, il nous sollicite de retourner à lui. Pourquoi cet arbitre suprême de la vie et de la mort n'a-t-il pas frappé le dernier coup de ses vengeances, lorsque par notre iniquité nous nous sommes rendus indignes de ses bienfaits ? pourquoi dès cet instant Dieu ne nous a-t-il pas traités comme autrefois les anges rebelles ? pourquoi a-t-il usé de patience ? pourquoi en use-t-il encore tous les jours que nous ne cessons de l'outrager par des offenses nouvelles ? C'est, nous répond l'apôtre saint Pierre, que *Dieu ne veut la perte de personne, mais que tous fassent pénitence ; patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti.*

Pour sentir l'obligation que nous avons à Dieu de cette bonne volonté, remarquons d'abord qu'elle est également gratuite et prévenante de sa part : dans l'état actuel de péché où peut-être nous sommes malheureusement, il ne tient qu'à

lui de nous refuser le temps, les lumières, les secours extérieurs et intérieurs qui seraient nécessaires à notre conversion. Rien ne l'arrête de notre part, que dis-je? rien ne l'arrête, tout le porte à tirer de nous une vengeance éternelle; il voit en nous son image indignement défigurée, les traits de sa sainteté et de sa justice honteusement effacés, le caractère saint de notre adoption divine sacrilégement profané, un esprit révolté contre son autorité, une volonté rebelle à ses ordres, un cœur corrompu, une âme devenue l'habitation du démon; il voit en nous des esclaves ingrats qui osent fouler aux pieds le sang de l'alliance sainte par lequel ils ont été sanctifiés, ou en le regardant comme profane et comme impur, ou en le négligeant comme la chose la plus indifférente; en un mot, il voit en nous autant de monstres horribles qui s'opposent à Dieu, qui osent attaquer Dieu, qui détruisent, autant qu'il est en eux, les attributs de Dieu et Dieu lui-même; il voit en nous ce qu'il voit dans les damnés, ce qu'il punira éternellement dans les damnés; il voit en nous, hélas! ce que peut-être il y condamnera pendant l'éternité, parce que nous n'aurons pas voulu le condamner dans le temps; il y voit le péché, qui, comme parle Tertullien, frustre sa volonté, qui irrite sa volonté en la frustrant, et qui, en l'irritant, l'engagerait à nous faire sentir le poids de sa vengeance, si sa miséricorde n'arrêtait son bras étendu. C'est donc à elle seule que nous sommes redevables aujourd'hui, si l'arrêt de mort n'a pas encore été prononcé, si nous n'avons été rappelés de ce monde après cet entretien secret où nous avons déchiré la réputation de nos frères, après ce désir de vengeance qui nous faisait souhaiter l'humiliation de notre ennemi, après ces emportements injustes où le saint nom du Seigneur était déshonoré, après ces conversations scandaleuses où les droits de la chasteté étaient violés sans pudeur, après ces communions indignes où le corps adorable de Jésus-Christ n'a pas été distingué du pain commun; c'est la miséricorde divine qui s'intéressait pour nous, et qui s'opposait à notre perte éternelle; *misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.* Si dans l'état de péché nous pensons à retourner à Dieu, c'est encore un effet de sa pure miséricorde; si elle ne nous

prévenait en tout, nous ne pourrions faire un seul pas vers lui; nous ne serions capables ni de bons désirs, ni de bons sentiments, en un mot, d'aucun bien surnaturel qui nous rapprochât de lui; nous ne ferions guère que nous en éloigner davantage.

Oui, Seigneur, ce que vous avez fait pour les hommes confondus dans la masse de corruption, vous le faites encore tous les jours pour moi; vous avez envoyé votre Fils unique pour des pécheurs, vous ne l'avez pas envoyé en considération de leurs œuvres, mais selon les entrailles de votre miséricorde, et tous les jours vous me cherchez lorsque je suis loin de vous; vous pensez à moi lorsque je vous oublie; je vous suis cher lorsque je vous méprise; je suis le seul à plaindre, et vous seul vous plaignez, vous frappez à la porte de mon cœur, vous faites agir votre parole au dehors et votre grâce au dedans; vous me montrez l'horreur de mon péché en m'éclairant l'esprit, vous m'affectionnez au bien en m'inspirant de bons sentiments, vous reprenez, vous menacez, que dire de plus? vous nous priez même de rentrer en grâce avec vous. Ah! je peux donc bien m'appliquer cette parole excellente de l'Apôtre, *Christus dilexit me; Jésus-Christ m'a aimé*. Et pour marque de son amour il m'a choisi de toute éternité pour faire de moi un saint dans le temps, et un bienheureux dans l'éternité; il m'a prévenu en m'appelant à la grâce du baptême que je n'avais pas méritée, il me préserve de l'enfer que je ne pourrais de moi-même éviter, il m'offre des grâces sans lesquelles je serais incapable de former une bonne pensée relative au salut. Quelle bonté infinie du Seigneur envers moi et envers nous tous, mes chers frères, puisque ses bienfaits nous sont communs à tous! de quelle reconnaissance ne serions-nous pas pénétrés, si nous y faisions plus d'attention, si nous considérions de quel malheur la grâce nous délivre, quel bonheur elle nous procure, et combien il y a de créatures à qui elle a été refusée? O que ces considérations seraient propres à nous remplir de l'amour de Dieu! qu'il nous paraîtrait juste d'aimer un Dieu qui nous a tant aimés le premier, un Dieu qui nous a prévenus de ses bénédictions et de ses faveurs, un

Dieu qui nous a sauvés lorsque nous étions ses ennemis, un Dieu qui veut encore nous sauver, malgré nos rechutes continuelles.

Oui, mes frères, Dieu veut actuellement vous sauver, et il le veut d'une volonté sincère et efficace. Le pasteur de la parabole prouve par les effets celle qu'il a de trouver sa brebis ; il la prouve, *en abandonnant les quatre-vingt-dix-neuf autres sur la montagne, et en allant chercher partout celle qui est égarée ; Dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad illam quæ perierat.* En cela que fait-il qui puisse entrer en comparaison avec ce que Dieu a fait pour sauver les pécheurs ? le Père Eternel a donné son propre Fils, son Fils unique, l'objet le plus tendre de ses complaisances ; le Fils est mort par le supplice honteux de la croix, et pourquoi ? c'est pour sauver tous les hommes, et pour être le médiateur de ceux dont il est Dieu. Pour qui est-il mort ? pour tous ceux qui sont morts en Adam, comme le dit l'Apôtre, et comme l'enseigne saint Augustin, en appliquant la doctrine de saint Paul aux enfants mêmes, et comme l'a défini sous peine d'anathême un fameux Concile tenu à Arles au cinquième siècle : or je le demande après notre Sauveur même, quelle est la plus grande charité, quelle marque plus décisive demande-t-on d'une volonté sincère et bienfaisante, que de donner pour la prouver sa propre vie ? non, jamais on n'en donnera de plus certaine ; *majorem hâc dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (1). Mais non, dira quelque ennemi de la croix, Jésus-Christ n'est pas mort pour tous, ou s'il est mort pour tous, c'est dans ce sens que le prix de sa mort suffirait pour tous. Erreur, mes frères, et si vous y faites attention, vous verrez vous-mêmes que cette manière de parler, *Jésus est mort pour le salut de tous*, marque naturellement que Jésus a offert sa mort pour le salut de tous. Mais, ajoutera-t-on, il ne s'agit que d'un salut temporel. Nouvelle erreur encore ; et pour la réfuter, il suffit de remarquer qu'une telle réponse a été inconnue à l'antiquité, combattue par l'autorité

(1) *Joan.* 15.

des Pères, qui parlent constamment du salut éternel, détruite par l'idée même de la grâce, qui est le germe de la vie éternelle, et non précisément d'un salut temporel; c'est ce que nous apprend la saine Théologie, et de là je conclus qu'il n'est pas un chrétien, pas un pécheur parmi vous qui, pour exciter sa confiance, ne puisse se dire : oui, Jésus-Christ veut sincèrement mon salut éternel; et c'est en vue de ce salut éternel qu'il a prié, jeûné, voyagé et parcouru les provinces; c'est en vue de ce salut, qu'après avoir prêché et souffert une infinité de contradictions de la part des pécheurs, il a donné sa vie sur une croix : oui, Dieu veut sincèrement mon salut éternel, parce qu'il m'ordonne de l'espérer, parce que dans le baptême il m'a donné la grâce sanctifiante, qui en est le gage; il le veut sincèrement, parce qu'il m'exhorte à le faire, et que ses exhortations seraient frivoles, ridicules et trompeuses, s'il ne m'en donnait le pouvoir; parce qu'il m'accorde l'usage de ses Sacrements, qu'il me nourrit de son corps et de son sang, qui est autant que le salut même; parce qu'enfin tout ce que je suis, tout ce que j'ai, c'est lui qui me l'accorde, et il ne me l'accorde que pour mon salut. Oui, peut encore se dire un pécheur, oui, un Dieu est tout occupé de mon salut, il désire me communiquer sa béatitude, il me donne tous les secours nécessaires pour éviter le mal et faire le bien : il me protége contre les ennemis du dehors, en éloignant de moi les occasions où je périrais; contre ceux du dedans, en soumettant la chair à l'esprit par la force de sa grâce qui est le prix de son sang; voilà ce que peut se dire un pécheur, et de là il s'ensuit que chaque fois qu'il pèche, c'est à sa lâcheté et à sa malice qu'il doit imputer son péché, et non au défaut de secours; il s'ensuit que ce n'est pas le Seigneur qui lui manque, mais que c'est lui au contraire qui manque au Seigneur, qui ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces; il s'ensuit qu'il néglige la grâce, et qu'il crucifie de nouveau Jésus-Christ autant qu'il est en lui. Quel horrible sacrilége! et que ne puis-je vous en faire sentir ici toute l'énormité! il faudrait pour cela vous exposer par de longs discours, tout ce qui concerne la bassesse de l'homme et la grandeur de

votre ruine, et elle les renversait ; vous étiez insensibles, et elle vous attendrissait ; vous étiez orgueilleux, et elle vous humiliait ; vous étiez dans l'esclavage, et elle brisait vos liens ; vous aimiez les plaisirs, et elle répandait sur eux de salutaires amertumes ; vous vouliez jouir de la crainte, et elle vous forçait de crier : *vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur sera vide, inquiet, agité, tandis qu'il ne se reposera pas en vous* (1) ; vous couriez après des biens qui vous faisaient oublier les véritables, et elle fermait votre chemin avec une haie d'épines. Quelle attention singulière de la Providence sur vous, mes frères ! partout elle est admirable et je l'admire partout, je l'admire dans la structure de l'univers, dans l'harmonie qui règne entre toutes ses parties, dans la conservation et la reproduction des créatures de différentes espèces ; je l'admire dans l'incarnation du Verbe, dans l'institution des sacrements, dans l'établissement et la perpétuité de son Eglise ; mais je suis ravi quand je considère tous les ressorts qu'elle emploie pour retenir l'homme dans le devoir et l'y faire rentrer quand il en est sorti. Il n'est rien qu'elle ne fasse servir à son salut : la prédication de la divine parole, les suggestions intérieures de la grâce, la lecture d'un livre, l'aspect d'un cadavre, la lumière du jour, les ténèbres de la nuit, la santé, la séparation d'un ami, la mort d'un proche, les maladies, les tentations d'un démon, le péché même. Elle fait contribuer tout généralement au salut de ceux qui sont appelés selon le bon propos à être saints : *omnia cooperantur in bonum iis qui secundùm propositum vocati sunt* (2). Oui, voilà quel est le secret merveilleux de la Providence, elle trouve notre salut jusque dans nos péchés, elle nous cherche dans les déserts de notre indigence, à travers les montagnes de notre orgueil, dans les vallées de notre abattement, elle nous présente ces objets pour nous humilier, et nous inspirer une nouvelle ferveur ; elle est avec nous pour nous empêcher de tomber, et avec nous pour nous relever, si les pieds nous ont failli. Oui, Seigneur, disait le Prophète, *vous avez constamment soutenu ma main droite* dans les

(1) *Aug. in Confess.* — (2) *Rom.* 1.

états de ma vie les plus fâcheux, *vous m'avez conduit selon votre volonté et comblé de gloire* en me recevant entre vos bras; *tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tuâ deduxisti me, et cum gloria suscepisti me* (1); et en même temps pénétré de la plus vive reconnaissance, il s'écriait : *qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré-je sur la terre sinon vous? ma chair et mon cœur ont été dans la défaillance, ô le Dieu de mon cœur et mon partage pour toute l'éternité.* Entrons dans ces beaux sentiments, mes frères, ne désirons que Dieu et sa gloire, comme Dieu ne désire que nous et notre salut.

Une nouvelle preuve bien convaincante de ce désir sincère qu'il en a, c'est la manière dont il reçoit le pécheur qui vient à lui; le pasteur, *lorsqu'il a retrouvé sa brebis, la met sur ses épaules avec joie; et cum invenerit, imponit in humeros suos gaudens; et étant retourné à sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit: réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue: et veniens domum, convocat amicos et vicinos, dicens illis: congratulamini mihi quia inveni ovem meam quæ perierat.* Voilà l'idée que nous devons avoir du pasteur souverain de nos âmes; il conserve pour nous tous les sentiments d'un bon pasteur dans le temps de nos égarements, il se regarde encore alors comme notre père et nous comme ses enfants, il nous parle avec toute la tendresse d'une mère envers son fils : mon fils, nous dit-il, rendez-moi votre cœur, ayez piété de votre âme en cherchant de plaire à Dieu : *miserere animæ tuæ placens Deo.* (1) Souvenez-vous que vous êtes ma créature, considérez le sang qui a coulé de ces plaies pour vous racheter; connaissez par là la haine que j'ai pour le péché. Hélas! voudriez-vous redoubler mes douleurs, m'étendre de nouveau sur la croix en continuant à m'offenser? je vous ai délivré de la tyrannie de Pharaon, voudriez-vous, mon fils, pour ce bienfait me remettre entre les mains des bourreaux? je vous ai nourri de la manne céleste et abreuvé de mon sang, pourriez-vous, mon fils, me présenter encore une

(1) *Ps.* 72. — (2) *Eccl.* 30.

coupe remplie de fiel et de vinaigre ? j'ai frappé pour vous le prince des ténèbres, penseriez-vous à frapper ma tête de roseaux et à la percer d'épines ? Eh bien ! revenez donc à moi ; j'ai voulu souvent vous rassembler comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, cédez enfin à mes invitations, et cessez de vous révolter contre le meilleur de tous les pères. Voilà le tendre langage que le Seigneur tient au pécheur qu'il appelle à la pénitence ; s'il arrive que son cœur ne soit pas inflexible à ses exhortations puissantes, qu'il cède à ses paroles affectueuses, et qu'il prenne des résolutions, aussitôt il le prend sur ses épaules, c'est-à-dire, qu'il aplanit les chemins de la pénitence, qu'il lui rend douces les voies qui lui semblaient difficiles, qu'il le soutient, qu'il ménage sa faiblesse pour ne point le déconcerter, et quand une fois il est arrivé au lieu d'où il s'était éloigné, on dirait qu'il ne sait comment marquer sa joie. La conquête d'un pécheur fait sa félicité, tant est grand son empressemment ; il assemble ses amis et ses voisins, qui sont les justes et les saints qui environnent son trône, il leur fait part de son heureux succès, il les invite à partager avec lui sa joie, il désire qu'on félicite, non pas le pécheur qui est retrouvé, mais lui qui l'a retrouvé. Réjouissez-vous avec moi, leur dit-il, parce que je suis au comble du bonheur ; mes peines ne sont plus rien, ma brebis est retrouvée, je suis trop heureux ; j'étais auparavant triste et affligé de sa perte, mais enfin la perte est réparée, et vous devez m'en féliciter ; *congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat.* C'est ainsi que Dieu se plaît dans la conversion du pécheur, elle comble les saints et les anges d'une joie indicible, d'une joie qui surpasse même celle que leur cause la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, parce qu'ils trouvent dans la conversion d'un pécheur un sujet particulier de joie qui n'est pas dans les justes persévérants : *dico vobis quòd ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quàm super nonaginta novem justis qui non indigent pœnitentiâ.*

A la suite des deux paraboles de notre Evangile, on en lit une troisième qui marque cette joie d'une manière encore plus sensible. Cette parabole est celle de l'enfant prodigue ;

elle nous fait comprendre qu'à peine un pécheur a fait l'humble aveu de son crime, qu'aussitôt il reçoit son pardon ; le Seigneur lui rend son amitié, il commande aussitôt qu'on lui apporte la plus belle et la plus riche de toutes les robes, c'est-à-dire, qu'il soit revêtu de la grâce sanctifiante ; il lui fait mettre un anneau au doigt, comme un gage de la demeure de l'Esprit saint en lui ; il lui fait un festin magnifique, où Jésus donne son corps à manger et son sang à boire ; et lorsqu'on demande la raison de ce banquet solennel, mon fils était mort, dit ce bon père, et il est ressuscité ; il était perdu, et il a été retrouvé; il était en danger de ne plus revenir. Je lui donnais ma grâce, il est vrai, mais je faisais dépendre son efficacité de sa volonté, et il était à craindre qu'il n'y résistât, qu'il ne s'enfuît toujours plus loin de moi ; en un mot, il était réellement mort, parce qu'il l'était spirituellement, et le voilà rempli de vie. Ah ! il était donc bien juste de faire un festin et de nous réjouir ; *epulari et gaudere oportebat.* L'auriez-vous jamais cru, ô mon âme, que votre conversion pouvait causer tant de joie sur la terre et dans le ciel même, séjour de la félicité ? l'auriez-vous jamais pensé, que votre Dieu était si sensible à votre perte et si jaloux de vous posséder ? l'auriez-vous jamais espéré, que Dieu vous rechercherait si affectueusement, vous ramènerait si doucement, vous recevrait si magnifiquement ? Et vous, mes frères, êtes-vous enfin persuadés que Dieu veut votre salut, qu'il le veut selon ses grandes miséricordes, qu'il le veut sincèrement ? négligeriez-vous dorénavant un salut que Dieu désire si ardemment ? Voyons donc de quelle manière il faut le vouloir ; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

La seconde parabole de notre Evangile peut signifier trois choses, ou bien le soin que Jésus-Christ prend de notre salut, et c'est le sens que les Pères lui donnent plus communément ; ou bien le soin que l'Eglise et ses pasteurs se donnent pour coopérer au salut des âmes, et c'est l'explication que saint Ambroise lui a donnée ; ou enfin cette drachme si-

gnifie notre âme, et cette femme, le pécheur qui a perdu son âme, comme l'explique saint Grégoire; et par conséquent le soin de cette femme peut signifier le soin que chacun de nous doit prendre pour recouvrer la grâce et assurer son salut; et c'est à cette troisième signification que je vais m'arrêter.

Voici donc les termes de cette seconde parabole. *Qui est la femme qui ayant dix drachmes, et en ayant perdu une, n'allume la lampe, et balayant la maison, ne la cherche avec un grand soin, jusqu'à ce qu'elle la trouve? aut quæ mulier habens drachmas decem, si perdiderit unam, nonne accendit lucernam et evertit domum, et quærit diligenter donec inveniat?* Pesez attentivement ces paroles, mes frères; vous remarquerez d'abord que cette femme s'occupe promptement, efficacement et constamment à chercher sa drachme, et par là vous comprendrez que la manière dont vous devez vouloir votre salut, est de le vouloir promptement, efficacement et constamment.

Cette femme de l'Evangile recherche sans délai la pièce d'argent qu'elle avait perdue; aussitôt qu'elle s'aperçoit de la perte qu'elle en a faite, *elle allume une lampe*, et n'attend pas que le jour paraisse pour la chercher; *accendit lucernam.*

L'âme du pécheur, figurée par cette drachme, est d'un prix infiniment supérieur à celui de cette monnaie : ce n'est pas l'image d'un prince mortel qui y a été empreinte, c'est l'image de Dieu même; *non mediocris hæc drachma est, in quo principis est figura* (1). Il convient donc de la conserver avec toute l'attention possible, et de la rechercher avec plus de promptitude qu'on ne chercherait un trésor immense, si on a eu le malheur de la perdre; dès qu'on s'aperçoit de sa chute, il faut en gémir, s'en humilier devant Dieu, lui en demander pardon, prendre la lampe de la foi, la porter dans tous les plis de son âme, en rechercher exactement toutes les taches, les découvrir au ministre de la pénitence, afin de les laver dans les eaux de ce second baptême. Que fe-

(1) *Ambros. hic.*

riez-vous, mes frères, si avant de vous endormir vous aperceviez que vous êtes sur le bord d'un précipice, ou qu'un serpent dangereux est dans votre sein prêt à y lancer un venin incurable ? La seule pensée d'un abîme qui vous serait ouvert et d'un animal qui peut vous donner la mort, vous ferait jeter de grands cris ; vous demanderiez avec larmes qu'on vous délivrât du danger, et jusqu'à ce que vous en fussiez tirés, le sommeil fuirait loin de vos yeux. En ferez-vous moins pour la vie de l'âme que pour celle de votre corps ? la première n'est-elle pas incomparablement plus précieuse que la seconde ? Ah ! criez donc vers le Seigneur, conjurez-le par sa plus grande miséricorde d'avoir pitié de vous. La mort est dans votre sein tandis que le péché règne dans votre cœur, vous êtes sur le bord d'un précipice effroyable, l'enfer est ouvert sous vos pieds, et à chaque moment vous risquez d'y tomber ; comment donc osez-vous vous permettre un moment de repos avant d'avoir terrassé ce serpent et vous êtes rassurés contre le péril qui vous menace ? Vous le pouvez encore ; malgré votre indignité, Dieu vous en accorde le temps, il vous prévient de sa grâce, il vous sollicite, il vous presse d'en sortir, il se lève, selon l'expression d'un prophète, il se lève dès le matin pour vous exciter à la pénitence ; *de mane consurgens* (1). Je le vois tel que l'Ecriture me le représente, tantôt *debout à la porte* de votre cœur qui étudie le moment de s'en faire ouvrir l'entrée ; *ego stoad ostium et pulso* (2) : tantôt *fatigué* de vos retards, il s'assied avec douleur pour vous attendre ; *Jesus fatigatus ex itinere sedit* (3) : tantôt élevant sa voix avec l'époux du Cantique, et disant à votre âme : *ouvrez-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe ; aperi mihi, soror mea, amica mea, columba mea.* Seriez-vous insensibles à tant d'instances, de sollicitations, d'empressements, de plaintes, et à des prières si douces ? Ah ! mes frères, si vous ne pouvez prévenir un Dieu si bon et si miséricordieux, au moins suivez-le sans retard, suivez-le dès ce moment ; imitez tant de saints qui se sont distingués par leur docilité à la voix de la grâce : les Mages qui vinrent à la crè-

(1) *Jeremie* 7. — (2) *Apocalip.* 3. — (3) *Joan* 4.



che aussitôt qu'ils eurent apperçu l'étoile en Orient, le prince des Apôtres qui pleura amèrement au premier regard de son divin Maître, la Magdelaine qui courut arroser les pieds du Seigneur dès qu'elle sut qu'il était dans la maison de Simon le lépreux, Marie d'Egypte, cette femme si fameuse d'abord par ses impudicités, ensuite par la ferveur de sa pénitence. L'histoire de cette sainte vous est peut-être moins connue que les précédentes, et il ne sera pas inutile de vous en dire un mot ; j'ai souvent lu sa vie, jamais je ne l'ai lue sans en être vivement touché, je ne doute pas qu'elle ne fasse sur vous des impressions plus vives encore : en voici donc un abrégé.

Cette femme, née en Egypte, vint à Alexandrie à l'âge de douze ans, où elle se plongea dans des débauches et dans des vices honteux dont un chrétien devrait ignorer le nom ; il y avait dix-sept ans qu'elle y vivait lorsqu'elle vit des personnes qui s'embarquaient en foule pour aller à Jérusalem célébrer l'exaltation de la sainte Croix ; elle pensa à les suivre, ou plutôt à trouver une nouvelle occasion de continuer ses débauches qui lui plaisaient encore ; elle entre donc dans un vaisseau, elle passe la mer, elle arrive à Jérusalem, et veut visiter avec les compagnons de son voyage l'église où on montrait la Croix du Sauveur. Mais quelle surprise pour elle ! trois fois elle tente d'entrer, et autant de fois elle se sent repoussée par une main invisible. Effrayée de ce prodige, elle réfléchit sur elle-même, elle comprend que sa vie impure la rend indigne de paraître dans le lieu saint, et à l'heure même elle voue à la sainte Vierge un parfait changement de conduite ; voilà la promptitude de sa résolution, et avec quelle fidélité ne l'accomplit-elle pas ! A peine est-elle sortie de l'église où son vœu l'avait rendue digne de se présenter, qu'elle se fortifie par la réception des saints mystères, fait une provision de trois pains, et quitte la compagnie des hommes qui l'ont perdue, pour ne vivre plus qu'avec les animaux du désert. Hélas ! grand Dieu, combien de combats n'a-t-elle pas soutenus contre le démon et sa propre chair ! Tantôt c'est l'ennui qui l'abat, tantôt c'est un feu impur qui la dévore, tantôt ce sont les chansons profanes qui lui revien-

nent à l'esprit, tantôt ce sont les désordres de sa vie qui viennent salir son imagination et l'exposer à de nouveaux dangers. Que fait-elle pour triompher de ces ennemis? elle se prosterne en terre, elle l'arrose de ses larmes, elle se frappe la poitrine, elle recourt à la sainte Vierge, elle soupire vers le ciel qu'elle tâche de mériter par un martyre continuel; car qu'est-ce autre chose qu'une vie où on n'a de logement que le désert, de lit que la terre, de vêtement que ceux que la nature a donnés, de nourriture que des herbes sauvages? or telle fut la vie de Marie d'Egypte pendant l'espace de quarante-sept ans (1). Quelle pénitence! quel courage dans une personne jusqu'alors accoutumée aux plaisirs! quelle force de la grâce! quelle religion, qui produit des saints de cet ordre! O qu'il faut en avoir peu pour ne pas en apercevoir beaucoup dans un trait semblable! il présente à l'esprit mille réflexions édifiantes; mais voici celles que je vous prie de faire: une vie si pure fut le fruit d'une résolution formée aussitôt que la grâce agit: or, vous avez pu le remarquer, elle agit toujours en vous, quoique d'une manière moins sensible. Que conclurez-vous donc aussi? qu'il faut prendre la résolution de vous convertir au Seigneur; mais une résolution prompte, une résolution sincère et efficace, c'est ce que la parabole de notre Evangile nous insinue encore.

Cette femme, après avoir allumé sa lampe, *balaye sa maison*, fouille partout, cherche dans les coins les plus secrets, les plus reculés *pour retrouver sa drachme; evertit domum et quærit diligenter*.

Le pécheur, après avoir connu son état, et après avoir formé des résolutions de changement, et pensé aux moyens de les exécuter, doit mettre la main à l'œuvre, et ne pas regarder derrière; sans cela, il n'est pas propre au royaume des cieux; *nemo mittens manum ad aratrum, et respiciens retrò, aptus est regno cœlorum* (2). Si les projets de salut suffisaient pour l'opérer, les plus méchants seraient presque tous sûrs d'être sauvés: combien à l'instant de la mort s'écrient avec ce Prophète d'iniquité dont il est parlé

(1) *Fleury, tom. 3, Pères du désert, tom* 2. — (2) *Luc* 9.

dans le livre des Nombres (1), *utinam moriatur anima meo morte justorum ! que mon âme ne meurt-elle de la mort des justes !* et que la fin de ma vie ne ressemble-t-elle à la leur ! Combien, dit saint Grégoire, sont comme Balaam, touché de Dieu dans la prière, qui conçoivent de bons désirs, disent des paroles saintes, versent même des larmes, et changent leur langage, sans changer leurs cœurs ! *mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes* (2). Combien dans les enfers ont désiré le salut de leur âme, et qui cependant seront dans un désespoir éternel de ne l'obtenir jamais ! combien de vivants par conséquent, et peut-être combien d'entre nous dont la perte sera un jour irréparable, malgré les stériles souhaits qu'ils forment aujourd'hui ! Vous voulez votre salut, dites-vous, et quel est l'impie qui ne le veuille ? quel est le réprouvé qui ne le souhaite ? pour cela il ne faut que connaître l'éternité des peines et le bonheur des saints. Vous voulez votre salut, dites-vous, pourquoi donc prenez-vous un chemin qui vous en éloigne ? pourquoi ces entretiens satyriques ou inutiles, ces lectures dangereuses ou indifférentes, ces visites suspectes ou oiseuses, tant des moments passés à faire le mal ou à ne point faire de bien ? Vous voulez votre salut, dites-vous, pourquoi donc cette injuste rétention du bien d'autrui, ces inimitiés scandaleuses, ces intrigues noires contre quiconque ne se prête pas à vos désirs ? Vous voulez votre salut, dites-vous, pourquoi donc êtes-vous si ennemis de la mortification chrétienne, si amis du repos, si sensuels dans vos repas, si mous dans toutes vos actions ? Vous voulez votre salut, dites-vous, pourquoi donc êtes-vous si peu remplis de charité et si peu vides de vous-mêmes ? Vous voulez votre salut, dites-vous, et que faut-il donc faire ? que faites-vous pour l'obtenir ? *Si vous voulez obtenir la vie éternelle*, dit Jésus-Christ au jeune homme qui l'interrogeait, *gardez les commandements ; si vis ad vitam ingredi, serva mandata* (3). *Si quelqu'un désire que ses jours soient heureux*, dit saint Pierre, *qu'il se détourne du mal et fasse le bien* commandé ; *qui vult vitam diligere et dies videre*

(1) *Num.* 23. — (2) *Moral. lib.* 13. — (3) *Matth.* 19.

bonos, declinet à malo et faciat bonum (1). Si vous voulez vous sauver, il faut marcher *par la voie étroite, faire effort pour entrer, parce que plusieurs en cherchent les moyens, et ne le peuvent; contendite intrare per angustam portam, quia multi quærent intrare, et non poterunt* (2). Avez-vous fait tout cela? aurez-vous la présomption de me répondre que oui avec le jeune homme de l'Evangile? Eh! que signifient donc, vous répliquerai-je, les cris de tant de personnes que j'entends contre vous? *quæ est vox quæ resonat in auribus meis* (3)? Que signifient les cris de ces créanciers que vous avez trompés, et de ces ouvriers qui attendent leur salaire? *quæ est vox quæ resonat in auribus meis?* Que signifient les cris de ces domestiques que vous maltraitez, de ces inférieurs que vous opprimez, de ces veuves du bien desquelles vous vous emparez? *quæ est vox quæ resonat in auribus meis?* Que signifient les cris de ces personnes que vous avez scandalisées, ou rendues les complices de vos iniquités? *quæ est vox quæ resonat in auribus meis?* Que signifient les cris de cette conscience que vous tâchez d'étouffer ou que vous ne voulez point entendre? *quæ est vox quæ resonat in auribus meis?* Ah! mes frères, que ces réflexions sont capables de nous charger de confusion! car remarquez que de là il s'ensuit que jusqu'à présent nous n'avons pas voulu notre salut, que nous avons été indifférents à la possession de notre Dieu, que nous lui avons témoigné par nos actions que nous mettions ailleurs qu'en lui notre félicité, que nous avons renoncé à la terre de promission, que nous méritons que Dieu, dans sa colère, nous jure que nous n'entrerons pas dans cette terre que nous aurons méprisée. Quel sujet de frayeur et de crainte! ah! *craignons*, disait saint Paul aux Hébreux, *craignons qu'ayant négligé la promesse qui nous était faite d'entrer dans le repos de Dieu, quelqu'un d'entre nous n'en soit exclu; timeamus ergo ne fortè relictâ pollicitatione introeundi in requiem ipsius, existimetur aliquis ex vobis deesse* (4). Mais que cette crainte serve à nous faire chercher *ce repos avec plus d'ar-*

(1) 1. *Petr.* 3. — (2) *Luc.* 13. — (3) 1. *Reg.* 14. — (4) *Hæbr.* 4.

deur ; festinemus ergo ingredi in illam requiem (1). Hâtons-nous d'y entrer, de peur qu'il ne nous arrive ce qui est arrivé aux Juifs dans le désert; *ut ne in idipsum quis incidat incredulitatis exemplum.* Aujourd'hui que nous entendons encore la voix du Seigneur qui nous y invite, gardons-nous bien d'endurcir nos cœurs; *mais exhortons-nous tous les jours pendant que dure ce temps que l'Ecriture appelle aujourd'hui; sed adhortamini vosmetipsos per singulos dies donec hodiè cognominatur* (2). Ne nous contentons plus d'une volonté stérile et inefficace, mais souvenons-nous que le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a que ceux qui se la font qui l'emportent; à chaque occasion difficile qui se présente, appelons à notre secours cette pensée salutaire, *le royaume des cieux souffre violence;* s'agit-il de dissiper une pensée mauvaise qui nous tourmente? faut-il, pour nous en délivrer, employer des remèdes violents? les personnes avec lesquelles nous avons à vivre mettent-elles notre patience à l'épreuve? rappelons-nous le sens de ces mots : *regnum cœlorum vim patitur ; le royaume des cieux souffre violence.* Et cette sentence de l'Ecriture nous inspirera une volonté ferme d'exécuter les commandements du Seigneur, malgré les obstacles; une volonté efficace et une volonté persévérante.

Cette persévérance est la troisième disposition dans laquelle il nous faut vouloir notre salut; notre Evangile dit que cette femme cherchait avec grand soin, non pas une heure, un jour, une semaine, mais jusqu'à ce qu'elle l'a trouvé; *quærit diligenter donec inveniat.* Il doit en être de même de nous; ce n'est pas assez de chercher notre salut des semaines, des mois et des années entières, il faut le chercher toute la vie jusqu'à ce moment heureux où nous serons mis en sa possession; il faut que le sincère désir de l'opérer nous engage à remplir toute justice, que notre volonté ne se rebute pas par les difficultés, qu'elle ne se laisse point abattre par les sécheresses et le dégoût, qu'elle soit inébranlable au vent des tentations, qu'elle les prévienne par sa vigilance, qu'elle

(1) *Ibid.* — (2) *Hæbr.* 3.

les surmonte par son courage, qu'elle les méprise par son attachement à Dieu : que ni la vie, ni la mort, ni l'affliction, ni la misère, ni la famine, ni la soif, ni les persécutions ne puissent nous séparer de Jésus-Christ ; voilà comment il faut que nous voulions notre salut, il faut que nous le voulions toujours jusqu'à ce qu'enfin nous ayons trouvé ce trésor caché de l'Evangile. Ce n'est pas assez de bien commencer ; l'important pour nous, c'est de bien finir ; la persévérance est le grand don que nous devons tâcher d'obtenir, c'est à elle à couronner le commencement de nos bonnes œuvres, et la difficulté de l'obtenir, l'incertitude et le doute si nous l'obtiendrons, est ce qui doit nous faire opérer tous les jours notre salut avec crainte et tremblement. Eh ! mes frères, qu'y a-t-il de plus effrayant que ces tristes réflexions : je ne sais si je suis digne de haine ou d'amour, je ne sais si je mourrai dans l'amour ou dans la haine du Seigneur, je ne sais si mon séjour sera dans le ciel avec les bienheureux, ou si l'enfer sera mon sort et mon partage éternel ! Un Saül a plu un temps au Seigneur, et il est mort dans le péché ; un Salomon, admiré de toute la terre, a été pour un temps l'objet des complaisances du Seigneur, et on a lieu de douter de son salut ; bien des martyrs ont perdu la couronne qu'ils semblaient déjà avoir méritée ; je ne suis pas meilleur qu'eux, je n'ai rien fait qui approche de leurs mérites. Quoi de plus capable encore une fois de jeter l'horreur et l'effroi jusqu'au fond des cœurs ? c'est le dessein de Dieu qui permet ces cruelles incertitudes ; il veut nous faire marcher entre le désespoir et la présomption, pour nous tenir dans une crainte qui nous fasse espérer, dans une espérance qui nous fasse trembler, et dans un tremblement qui assure notre vocation par nos bonnes œuvres continuelles. L'Apôtre oubliait tout ce qu'il avait fait, il n'ouvrait les yeux que sur ce qui lui restait à faire, il se regardait toujours comme commençant ; *quæ retrò sunt obliviscens, ad ea verò quæ priora sunt extendens meipsum* (1). C'est ce que Dieu veut que nous disions chaque fois que l'occasion se présente de bien faire : il m'im-

(1) *Philip.* 3.

porte peu d'avoir bien fait autrefois, mais il m'importe de bien faire aujourd'hui; c'est non pas des œuvres précédentes, mais de celles-ci que dépend mon éternité. C'est le conseil que donnait à ses disciples saint Antoine, ce grand maître de la vie spirituelle; c'est celui que nous devons suivre, parce que c'est celui qui assure pleinement notre salut; c'est Jésus-Christ l'auteur et le consommateur de ce salut qui nous le dit : celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé; *qui perseveraverit usque in finem salvus erit* (1). Quelle joie ineffable nous goûterions, si nous avions un jour ce bonheur!

Notre Evangile dit que cette femme de la parabole, *après avoir retrouvé sa drachme, appelle ses amies et ses voisines, et leur dit: réjouissez-vous, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue; et cùm invenerit, convocat amicas et vicinas, dicens: congratulamini mihi, quia inveni drachmam quam perdideram.* Que signifie ceci, mes frères? est-il ordinaire qu'une femme, lorsqu'elle a perdu une vile monnaie, se livre à tous ces mouvements d'inquiétude et de joie, qu'elle la cherche d'abord avec tant de soin et qu'ensuite elle rassemble ses amies pour recevoir leurs compliments? Non, chrétiens auditeurs, et c'est ce qui me fait dire que Jésus-Christ, en ajoutant ces paroles, voulait élever nos esprits à un sens plus relevé, et les préparer à mieux comprendre ce qu'il dit en terminant la parabole, que *c'est une joie parmi les anges lorsqu'un pécheur fait pénitence; ita dico vobis gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.* Voici donc la pensée dont il semble que Jésus-Christ a voulu nous pénétrer: si la seule conversion d'un pécheur doit réjouir les anges qui possèdent le souverain bonheur, quelle joie ne leur procurerait pas le salut même du pécheur? si ces esprits bienheureux, si tous les saints dans le ciel prennent une part si sensible à notre salut, quels seront donc les torrents de douces délices dont nous serons alors enivrés? quelle sera la félicité dont nous jouirons? Non, mes frères, l'esprit de l'homme ne peut le comprendre ici-bas; *nec in cor hominis*

(1) *Matth.* 10.

ascendit quæ Deus præparavit iis qui diligunt illum (1). Et ce que je puis vous en dire aujourd'hui d'après notre Evangile, c'est que le salut de nos âmes est si grand aux yeux de Dieu, qu'il fait l'objet de ses désirs, qu'il le veut d'une volonté qui nous prévient des plus grandes miséricordes, d'une volonté si efficace, qu'après avoir tout donné, il se donne lui-même pour notre salut. Le sang d'un Dieu est donc, j'ose le dire, quelque chose de moindre aux yeux de Dieu même que le salut de mon âme; il est si grand, qu'un Dieu a cru que ce ne serait pas trop faire de se faire Homme-Dieu pour l'opérer; il est si grand, que la vie d'un Homme-Dieu en a été et pouvait seule en être le prix; il est si grand, que rien ne peut lasser la constance de Dieu à le vouloir. On le voit qui tour-à-tour crie ou dissimule, menace ou promet, ordonne ou conjure, punit ou caresse; on le voit en un mot qui emploie tous les moyens imaginables pour fléchir une âme et la gagner.

Il est si grand, ce salut, qu'il est l'unique chose nécessaire de l'homme; nous pouvons nous passer des biens de ce monde, des grandeurs de ce monde, des plaisirs de ce monde; plusieurs s'en passent effectivement, il faudra bien qu'un jour nous nous en passions tous; mais il n'en est pas ainsi du salut; ou il faut être sauvé, ou il faut être souverainement et éternellement malheureux: quelle horrible alternative! Il est si grand, ce salut, qu'à la mort il n'est personne qui ne l'estime, et qui ne voudrait y avoir travaillé sérieusement pendant la vie. Travaillons donc, mes frères, tandis qu'il est encore temps, travaillons-y promptement dès aujourd'hui, dès ce moment; pourquoi attendre un lendemain qui n'est pas à notre disposition? pourquoi différer, lorsque ces délais peuvent être suivis d'un malheur irréparable? Travaillons-y efficacement de tout notre cœur, de toutes nos forces, de tout notre courage. Un Dieu s'est donné pour gagner nos âmes, qu'est-ce qui pourrait nous coûter pour gagner Dieu et nous sauver nous-mêmes? Travaillons-y constamment tous les jours et tous les moments de notre vie, chaque instant peut être le dernier et décider de notre éternité, comment donc oserions-nous en passer un seul dans le péché?

(1) 1. *Corinth.* 2.

Non, Seigneur, nous ne voulons plus y vivre ni en commettre, la résolution en est prise, nous voulons notre salut, c'est la seule chose que nous demanderons, c'est l'unique que nous rechercherons; *unam petii à Domino, hanc requiram* (1). Il est vrai, et nous en faisons volontiers l'humble aveu devant vous; il est vrai, nous nous sommes égarés comme des brebis qui se sont perdues; *erravi sicut ovis quæ periit.* Nous avons fermé l'oreille à la voix qui nous appelait, et nous avons mérité d'être abandonnés pour jamais; mais nous avons recours à vos miséricordes; continuez, Seigneur, à nous chercher; *quære servum tuum.* Ramenez-nous dans la voie de vos commandements, inspirez-nous des sentiments de pénitence qui opèrent un salut stable et permanent, afin que les anges se réjouissent de notre conversion sur la terre, et que nous nous réjouissions de leur présence et de la vôtre dans le ciel. *Amen.*

ÉVANGILE

Du IV. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus étant sur le bord du lac de Génézareth, et se trouvant accablé par la foule du peuple qui le pressait pour entendre la parole de Dieu, il vit deux barques qui étaient arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étaient descendus, et lavaient leurs filets. Il entra dans l'une de ces barques qui était à Simon, et le pria de s'éloigner un peu de la terre: et s'étant assis, il enseignait le peuple de dessus la barque. Lorsqu'il eut achevé de parler, il dit à Simon: Menez votre barque au milieu de l'eau, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit: maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais néanmoins sur votre parole je m'en

(1) *Ps.* 26.

vais jeter le filet. L'ayant jeté, ils prirent une quantité de poissons telle que leur filet se rompait. Ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de les venir aider. Ils vinrent, et ils emplirent tellement les deux barques, qu'il s'en fallait peu qu'elles ne coulassent à fond. Ce que Simon-Pierre ayant vu, il se jeta aux pieds de Jésus, en disant : Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur. Car il était saisi de frayeur, aussi-bien que ceux qui étaient avec lui; particulièrement Jacques et Jean, fils de Zébédée et compagnons de Pierre, étaient dans le même étonnement, voyant la quantité de poissons qu'ils avaient pris. Alors Jésus dit à Simon : ne craignez point, vous serez désormais pêcheurs d'hommes. Et après avoir mené leurs barques à bord, ils quittèrent tout et le suivirent.

Homélie sur la pureté d'intention.

Une Eglise nouvelle que Jésus-Christ se forme du Juif et du Gentil; des pêcheurs qu'il appelle à lui pour en faire des apôtres, et les envoyer jusqu'aux extrémités de la terre; des peuples qui entrent en foule dans l'enceinte de cette Eglise; des hérétiques et des schismatiques qui déchirent bientôt après le sein de cette mère qui leur a donné naissance; voilà, mes frères, le grand mystère que toute l'antiquité a vu dans l'histoire de cette pêche miraculeuse dont parle notre Evangile. Les deux barques nous figurent le Juif et le Gentil, qui doivent ne faire plus qu'un peuple; l'ordre que le Sauveur donne à Pierre et à son frère de cingler en pleine mer, est une prédiction de ce qu'il ferait un jour en portant l'Evangile à toutes les nations. Le filet qui se rompt, annonçait ce que saint Paul a dit depuis, qu'il fallait qu'il y eût des hérésies dans l'Eglise, afin que les élus fussent éprouvés.

Sa prophétie s'est accomplie. Depuis sa formation, et du temps même des apôtres, elle a vu parmi ses enfants des hérésies, des schismes, de mauvais chrétiens, et elle en verra jusqu'à la consommation; elle est, suivant l'expression du Sauveur, comme un grand filet jeté dans la mer, qui ren-

ferme les bons et les méchants. Quel rang y tenons-nous, mes frères, est-ce celui de bons? est-ce celui de méchants? c'est ce qu'il nous est important de bien connaître. A la fin des siècles les anges viendront faire la séparation des uns et des autres; *exbibunt angeli, et separabunt malos de medio justorum :* les bons seront conservés, et les mauvais seront jetés dans une fournaise ardente, où seront les pleurs et les grincements de dents: *et emittent eos in caminum ignis, ibi erit fletus et stridor dentium* (1). Ah! il faut donc, mon cher auditeur, ne plus rien omettre pour devenir bons, si nous ne le sommes déjà; pour être des justes, si nous ne le sommes pas encore; c'est aujourd'hui qu'il nous faut apprendre la science des saints, cette science sublime qui sanctifie toutes nos actions, cette science céleste qui fait les saints dans le temps et des heureux dans l'éternité : c'est à moi, comme à Jean-Baptiste, que Zacharie son père a adressé ces paroles : *Et vous, serviteur du Seigneur, vous serez appelé le prophète du Très-Haut, vous ferez devant lui l'office de précurseur, et vous préparerez les voies, en communiquant la science du salut à son peuple;* c'est à moi, comme à saint Pierre, que le Seigneur ordonne d'avancer en pleine mer, de parler des mystères du salut, *duc in altum;* et c'est à vous, mes frères, qu'il propose l'empressement de ces peuples qui l'environnent près du lac de Génézareth, comme un modèle du zèle avec lequel vous devez m'écouter. Venez donc, âmes élevées et ambitieuses, et je vous indiquerai le sentier qui conduit aux véritables honneurs; venez à moi, vous qui formez des projets de fortune, et je vous montrerai le chemin qui y mène le plus sûrement; venez à moi, cœurs voluptueux et sensuels, et je vous découvrirai la voie abrégée des consolations et des plaisirs les plus doux; jetez votre filet au nom du Seigneur, vous dirai-je, ayez en tout ce que vous faites une intention droite, une intention qui vous porte à chercher en tout la gloire et la plus grande gloire de Dieu, c'est la voie sûre pour arriver à une félicité parfaite. Ayez cette intention, dit saint Bernard, et tout vous profite pour l'é-

(1) *Matth.* 13.

ternité, tout vous conduit directement à cette patrie céleste, après laquelle vous soupirez dans ce lieu de votre pélerinage; mais aussi quel malheur pour vous, si vous veniez à en manquer! rien ne vous servirait pour l'éternité, pas même les actions les plus difficiles et les plus héroïques; *cætera non prosunt, si sola defuerit* (1). C'est ce que j'ai à vous faire voir dans cette homélie, dont voici le plan en deux mots. Rien ou presque rien ne nous est méritoire pour le ciel, faute d'une pure intention, c'est ce qui fera le sujet de mon premier point: tout peut nous être méritoire pour le ciel avec une pure intention, ce sera le sujet de mon second point.

PREMIER POINT.

Avant d'en venir à l'explication de notre Evangile, il est important de bien savoir ce qu'on doit entendre par la pureté d'intention nécessaire pour mériter le ciel. En général l'intention est un acte par lequel notre volonté se porte efficacement vers l'objet qu'elle aime. Que faut-il pour que cet acte soit pur? saint Bernard nous l'apprend dans son traité du précepte et de la dispense: *Pour que cet œil intérieur soit simple*, dit ce Père, *deux choses sont nécessaires, l'une est la charité, et l'autre est la vérité dans le choix* qu'on fait de l'objet vers lequel on se porte; *ut interior oculus verè simplex sit, duo illi arbitror esse necessaria, caritatem in intentione, et in electione veritatem* (2). Pour commencer par la condition que saint Bernard met en second lieu, il faut premièrement que la vérité se trouve dans le choix qu'on fait d'un objet, c'est-à-dire, qu'il est nécessaire pour la pureté d'intention que l'objet de l'action que vous faites ne soit pas mauvais, par exemple, qu'un tel contrat que vous avez passé ne soit ni injuste ni usuraire; s'il était l'un ou l'autre, votre intention ne pourrait être pure, parce qu'elle ne serait point accompagnée de la vérité, puisqu'il n'est pas vrai que le contrat soit légitime. Seriez-vous

(1) *Bernard. de grat. et lib. arbitr. cap. 14.* — (2) *Bern de pr·cep. et dispens.*

donc coupables, si vous vous étiez proposé une bonne fin, si par exemple, vous aviez résolu de soulager les pauvres du profit que vous pensiez en tirer? Oui, mes frères, vous le seriez, si avant de passer ce contrat vous n'aviez auparavant fait moralement tout ce que vous pouviez pour découvrir la vérité, parce qu'il n'est pas permis de faire le mal, afin qu'il en arrive un bien; mais si vous avez prié, consulté, employé tous les moyens qu'on emploie en pareil cas pour ne se point tromper, alors vous êtes dans une erreur invincible; cette erreur vous excuse et même vous ne serez pas privés de récompense devant Dieu, qui est témoin de votre bonne volonté; *nec planè condignâ remuneratione fraudabitur in opere quoque non bono ipsa bona voluntas.* Nous avons dans l'Ecriture sainte une preuve de ce que dit ici saint Bernard: Pharaon, roi d'Egypte, grand ennemi des Juifs qui vivaient dans ses états, avait ordonné qu'on jetterait tous les enfants mâles dans le Nil; les sages-femmes à qui il avait donné cet ordre craignaient Dieu, et n'osèrent exécuter la volonté du roi. Lorsque ce prince cruel leur en fit des reproches, elles lui répondirent qu'il n'en était pas des femmes des Hébreux comme des Egyptiennes, et qu'elles accouchaient sans secours étranger; elles commirent donc un mensonge, et firent un mal plus grand, selon saint Augustin, que ne serait la destruction de l'univers entier. Cependant il est dit que Dieu leur fit du bien et bâtit leurs maisons pour récompenser leur bonne volonté. Pourquoi cela? parce qu'elles ignoraient ce que nous ne pouvons plus ignorer aujourd'hui, que le mensonge même officieux ne peut jamais être permis: l'ignorance, lorsqu'elle est involontaire excuse donc de péché, et fait que l'intention ne soit pas criminelle, mais elle ne la rend pas pure, parce qu'il est essentiel à l'intention pure d'être telle dans sa fin, dans son motif, dans ses moyens et dans son objet.

Secondement la charité est une qualité essentielle à la pureté d'intention, c'est-à-dire, un sincère amour du bien, un amour de Dieu par-dessus toutes choses, un amour vif dont vous fassiez de fréquents actes, un amour désintéressé et qui soit sans retour actuel sur votre intérêt propre, un amour

enfin, ou qui suppose, ou qui fasse naître en vous la grâce sanctifiante; car voilà quels doivent être les caractères de cette charité qui purifie l'intention nécessaire au mérite des bonnes œuvres; *caritate in intentione.* C'est ce que vous verrez plus amplement dans la suite de ce discours; venons à ce qui en fait la proposition principale.

Faute d'une intention pure, rien n'est méritoire de la vie éternelle, et voici quelle en est la preuve démonstrative: toutes nos bonnes actions peuvent se réduire à trois classes différentes qui sont marquées dans notre Evangile, ou à des actions qui doivent être cachées, et qui concernent la religion, ou à des actions communes qui concernent son état, ou enfin à des actions d'éclat et de ministère public: or aucune ou presque aucune de ces actions n'est méritoire de la vie éternelle, faute de pureté dans l'intention; vous allez le voir d'abord par rapport aux actes de religion.

Dans notre Evangile il est dit, qu'un jour *le peuple vint en grande foule pour écouter la parole de Dieu, et se jeta avec empressement sur Jésus-Christ qui était auprès du lac de Génézareth; cùm turbæ irruerent in eum ut audirent verbum Dei, et ipse stabat secùs stagnum Genezareth.* Il serait bien à souhaiter, mes frères, qu'on vous vît courir après la parole de Dieu avec la même avidité que ces peuples, que vous nous fissiez une sainte violence, pour nous engager à vous rompre ce pain spirituel, destiné à nourrir vos âmes. Qu'il est rare d'en trouver parmi vous qui soient insatiables de cette nourriture! cependant il est plus rare encore qu'on vienne nous entendre avec la pureté d'intention nécessaire. On y vient par bienséance, et pour ne point paraître négliger un devoir essentiel de la religion; on y vient avec un esprit de critique, comme ces pharisiens qui cherchaient à surprendre Jésus-Christ dans ses discours; *ut caperent eum in sermone* (1); on y vient par habitude et sans aucun dessein formé de s'appliquer les vérités qu'on y entendra. Or ce que je dis de cet acte de religion, je le puis dire de presque tous. Dans quelle intention les faites-vous? Quel est le

(1) *Matth* 12.

motif principal qui vous y détermine ? presque toujours celui de l'intérêt ou de l'amour-propre, des louanges ou d'autres semblables. Vos aumônes sont extrêmement faibles; et lorsque vous en faites, vous imiteriez volontiers ces hommes vains dont parle l'Evangile, qui faisaient sonner la trompette pour annoncer les leurs. La dévotion est méconnue et méprisée des uns, les autres ne veulent qu'une dévotion d'éclat, une dévotion qui fasse parler, et qui attire les yeux du public. Que sont vos jeûnes, vos abstinences, sinon un raffinement de sensualités ? Cependant, sous cette apparence de mortification, vous recherchez l'apparence d'un homme mortifié et dur à lui-même. Eh ! quelle pensez-vous donc que sera votre récompense, mes frères ? Jésus-Christ vous l'apprend dans l'Evangile, que vous n'en avez point à espérer pour l'éternité ; vous avez été vains, et vous n'en recevrez qu'une vaine, dit saint Augustin ; *vani vanam.* Quelle étrange folie de l'homme ! tous les actes de religion que vous faites, pourraient vous mériter le ciel, vous pourriez le mériter par un verre d'eau que vous donneriez au nom de Dieu, par une légère mortification que vous vous imposeriez pour glorifier Dieu, par une élévation de votre cœur vers les montagnes saintes ; et vous perdez, vous consentez à perdre ce trésor infini pour un applaudissement qui peut-être vous sera refusé. Quelle conduite insensée ! corrigez-la, mes frères, et profitez de ces avis que vous donne la sagesse souveraine dans l'Evangile : *prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés; lorsque vous faites l'aumône, qu'elle soit si secrète que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite; lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, et la porte en étant fermée, priez votre Père dans le secret, et votre Père qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en rendra la récompense*; *lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites, ne faites pas paraître aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père céleste qui est présent à ce qu'il y a de plus secret, et il vous en rendra la récompense.* Mais, me direz-vous, m'est-il donc défendu de faire mes bonnes œuvres aux yeux des hommes, ne devons-

nous pas nous édifier tous mutuellement? Jésus-Christ ne dit-il pas dans l'Evangile qu'il faut que nos bonnes œuvres luisent devant les hommes, afin qu'en les voyant ils glorifient le Seigneur? Oui, mes frères, il vous est permis de faire des bonnes œuvres en public; mais à quelle condition, s'il vous plaît? C'est à condition que vous chercherez, non pas à être vus et estimés des hommes, mais à faire glorifier le Seigneur en portant les témoins de vos actions à les imiter; c'est à condition que vous cacherez aux hommes cette bonne intention qui vous fait chercher la gloire du Seigneur; *sic autem sit opus in publico, quatenùs intentio maneat in occulto* (1). C'est à condition enfin que dans le secret vous vous dédommagerez de la contrainte où vous mettait l'édification publique; c'est-à-dire, que dans le secret vous prierez encore avec plus de ferveur et plus de recueillement qu'en public; c'est-à-dire, que dans le secret vous ferez des abstinences, vous exercerez sur votre chair rebelle des austérités qui ne seront sues que de Dieu et de vous seul; c'est-à-dire, qu'outre vos charités communes, vous en ferez aux pauvres honteux que vous déroberez à leur connaissance même, s'il était possible. Ainsi vous suivrez pour règle de faire secrètement le bien qui peut souffrir le secret: vous ne vous ouvrirez qu'à Dieu de la pureté de votre intention qui vous guide dans celui que vous faites publiquement, et cette intention aura pour objet la plus grande gloire de Dieu; sans cela, point de récompense à espérer dans le ciel où vous n'en aurez point cherché; il faudra vous contenter de celle que vous aurez reçue sur la terre; *receperunt mercedem suam.* Vous serez semblables à ces hommes, à ces pêcheurs de l'Evangile, qui avaient beaucoup travaillé sans succès, parce qu'ils avaient travaillé pendant la nuit; *per totam noctem laborantes nihil cepimus.*

Jésus *vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étaient descendus, et lavaient leurs filets; et vidit duas naves stantes secùs stagnum, piscatores autem descenderant et lavabant retia.* Ces pêcheurs dont il est ici

(1) *S. Greg.*

parlé, étaient Pierre et André son frère : après avoir pêché, *ils lavaient leurs filets*, et nous figuraient par là que dans les actions communes de la vie, et dans les fonctions de son état, on commet toujours quelques fautes qui ont besoin d'être lavées dans les eaux de la pénitence ; on en commet, ou par la négligence et la tiédeur avec laquelle on remplit ses devoirs, ou en s'y livrant avec un empressement qui épuise toute l'attention nécessaire aux devoirs de la religion, ou en s'y livrant dans des vues et pour des motifs qui ne sont pas autorisés par la religion. Ah! mes frères, que ne puis-je ici vous faire déplorer votre aveuglement, comme je le déplore moi-même! Oui, je suis touché pour vous de la plus vive douleur chaque fois que je fais cette réflexion, que vous travaillez beaucoup la plupart, et que vos travaux sont presque tous inutiles pour l'éternité. Que vois-je en effet, lorsque je considère les différents états qui composent cette paroisse, et la manière dont vous en remplissez les obligations? Je vois un magistrat qui sera occupé une partie du jour à s'instruire des lois, et l'autre partie à discuter les intérêts des citoyens; je vois un négociant qui, pour entretenir son négoce, est toujours disposé à quitter ses plaisirs et son repos; je vois des artisans dont les occupations se succèdent sans interruption depuis la première heure du jour jusqu'à la dernière; j'en vois même qui se refusent le repos de la nuit, comme ces pêcheurs dont parle notre Evangile. Vous allez, vous venez, vous courez, vous êtes dans un mouvement continuel; je vous vois en un mot faire tout ce qui serait nécessaire pour vous sauver. Ah! si ces personnes, me dis-je alors à moi-même, faisaient en vue du ciel et pour la gloire de Dieu tout ce qu'elles font, quel trésor de mérites elles s'acquerraient! si cet homme de robe dans son étude et au palais, si ce marchand dans son négoce, si cet artisan dans sa profession, si ce laboureur et ce vigneron, si tant d'hommes qui mangent leur pain à la sueur de leur front, offraient souvent à Dieu leurs peines et leurs travaux, quelle riche récompense ils s'assureraient! Si ce père, cette mère de famille, si ces enfants et ces domestiques qui partagent leurs travaux, si tous disaient à Dieu en se levant : mon

Dieu, que toutes mes actions commencent et finissent par vous ; si en commençant leurs actions principales, ils lui disaient : mon Dieu, c'est pour votre plus grande gloire que je vais faire cette action, donnez-moi votre secours pour la bien commencer, aidez-moi de votre secours pour la bien continuer, ne me laissez point sans votre secours, jusqu'à ce que je l'aie achevée ; si souvent pendant cette même action ils élevaient leurs pensées à Dieu, et lui disaient : vous savez, Seigneur, que c'est pour vous glorifier que je travaille, pour me conformer à votre volonté, pour expier mes péchés, pour me rendre digne de vous posséder un jour, ils sanctifieraient tous les moments de leur vie, et les rendraient méritoires d'une récompense dont le moindre degré l'emporte sur le monde entier ; c'est ce que je me dis, et ce que je désirerais que chacun de vous se dit. Mais, hélas ! que je pénètre dans le secret de votre cœur, je reconnais avec chagrin, que ces veilles, ces soins, ces projets, ces travaux, ces courses, que tout enfin est perdu pour le ciel. Quelles vues vous proposez-vous dans ce que vous faites ? hélas ! des vues purement humaines et trop souvent criminelles : on se propose de se distinguer dans sa compagnie, d'enfler sa fortune, de faire de riches héritiers, de subvenir aux besoins de la vie, de pourvoir à son pain quotidien, de captiver les bonnes grâces d'un patron ; voilà où vont aboutir ces mouvements qui vous fatiguent jusqu'à l'épuisement. Vous auriez pu les offrir à Dieu, en les lui offrant vous vous seriez assuré une gloire immortelle, cette assurance aurait allégé votre joug et répandu une douce onction sur vos croix, et vous vous êtes privés de cette gloire et de cette consolation uniquement, parce que vous n'avez pas voulu en faire l'hommage à Dieu : non, je ne puis assez concevoir une telle conduite, le refus d'un tel sacrifice est pour moi une énigme que je ne puis expliquer. De quels prétextes, je vous prie, pourriez-vous excuser une telle négligence ? que vous en coûterait-il de dire à Dieu que vous l'aimez et que vous travaillez pour l'amour de son nom ? ah ! formez-en donc la louable résolution, et suivez dans la pratique cette doctrine de saint Bonaventure, que pour rendre toutes vos actions méritoires

il ne suffit pas d'en avoir fait l'offrande à Dieu au commencement de la semaine, et même au commencement du jour, mais qu'il faut les lui offrir chacune en particulier avant de les commencer ; observez encore que si elles doivent durer quelque temps, il est bon de renouveler votre intention, afin de renouveler votre ferveur, afin de vous tenir toujours sous les yeux du Seigneur, afin de vous unir avec lui, afin encore d'empêcher que la première offrande que vous aviez faite à Dieu ne soit interrompue par des mouvements contraires, par exemple, de vanité ou d'intérêt.

A ces conditions essentielles pour rendre vos actions méritoires, il faut en ajouter une autre, dont j'ai déjà dit un mot; c'est qu'il est nécessaire qu'elles se fassent en état de grâce, et peut-être même par un principe de charité : ce que je vais vous dire de la troisième classe d'actions chrétiennes pourra vous en convaincre, et vous fera encore mieux sentir ce que j'ai dit jusqu'ici, combien nous faisons peu d'actions méritoires, faute d'une intention pure. Celle que fit Jésus-Christ dans notre Evangile, tient le premier rang parmi celles-là. *Il entra*, dit l'Evangéliste, *dans une de ces barques qui était à Simon, et le pria de s'éloigner un peu de la terre; et s'étant assis*, *il enseignait le peuple de dessus la barque; ascendens autem in unam navim quæ erat Simonis, rogavit eum à terrâ reducere pusillum, et sedens, docebat de navicula turbas.* Ces paroles de l'Evangile sont mystérieuses suivant les Pères : Jésus n'enseigne que dans une barque, c'est pour montrer que l'Eglise est une dans sa doctrine et dans son gouvernement ; il enseigne dans celle de Pierre, c'est pour nous marquer que hors de cette Eglise dans laquelle doivent présider les successeurs de saint Pierre, il n'y a qu'erreur et mensonge : il prie ce futur disciple à qui sans doute il a droit de commander, c'est pour insinuer à tous les pasteurs que leur gouvernement doit être un gouvernement de douceur et d'humilité; il s'éloigne un peu de la terre, c'est pour leur apprendre à éviter deux écueils dans leurs instructions, l'un de leur parler des choses terrestres, et l'autre de les entretenir des vérités célestes qui seraient encore au-dessus de leur intelligence. Jésus-Christ

enseigne les peuples et les derniers du peuple, c'est pour nous inspirer une haute estime pour le ministère apostolique. Et en effet, mes frères, quelle idée ne conviendrait-il pas que nous en eussions ? un ministère qui a spécialement Dieu pour auteur, un ministère dans lequel on ne peut entrer sans une vocation spéciale, un ministère dont un Homme-Dieu a rempli les fonctions pendant l'espace de trois ans : quel auguste ministère ! quelles sublimes fonctions ! cependant ces fonctions éclatantes perdent tout leur prix pour l'éternité lorsqu'en les remplissant on n'est en état de grâce. Oui, mes frères, dans l'état saint du sacerdoce auquel Dieu m'a appelé dans sa miséricorde, en vain je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, en vain j'aurais le don de prophétie, en vain je pénètrerais tous les mystères, en vain j'aurais une parfaite science de toutes choses, en vain j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes, en vain j'aurais le don des miracles, en vain je serais l'apôtre de cette paroisse, de tout le diocèse, du royaume et de tout l'univers entier, en vain je me verrais environné d'une multitude innombrable d'âmes que j'aurais gagnées au Seigneur, en vain composerais-je des volumes pour les instruire encore après ma mort, en vain je donnerais à ces travaux du ministère évangélique tout mon repos et mes moments, si je n'ai la charité, si je ne suis en état de grâce, je ne suis, hélas ! qu'un airain sonnant, qu'une cimbale retentissante ; *factus sum velut æs sonans et cymbalum tinniens* (1). Je paraîtrai peut-être quelque chose à vos yeux, mais que serai-je aux yeux du Seigneur ? un rien, *nihil sum*. Or, ce que je dis de moi et du ministère évangélique, après le docteur des nations, vous pouvez l'appliquer à toutes les actions d'éclat : le même Apôtre vous y autorise. En vain, peut se dire une personne riche, en vain visiterais-je les malades, en vain parcourrais-je les hôpitaux, en vain, en établirais-je de nouveaux à mes propres frais, en vain après avoir vendu tous mes biens, me vendrais-je moi-même pour distribuer tout aux pauvres, si dans toutes ces œuvres de miséricorde je n'ai

(1) 1. *Corinth.* 1

en vue la gloire de Dieu, si je ne suis en état de grâce, je perds tout, et je me perds moi-même avec tout ce que j'avais : *si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, nihil mihi prodest.* En vain peut se dire le chrétien le plus mortifié, en vain ferais-je profession d'une exacte continence, en vain me suis-je retiré du monde pour vivre dans la solitude et dans tous ses exercices, en vain ai-je renoncé à tout ce que le monde avait de doux et d'enchanteur, en vain j'immole tous les jours mon corps, et en fais une hostie vivante, si je ne l'immole au Seigneur, si le feu de l'amour divin n'embrase la victime, c'est un sacrifice inutile pour l'éternité. J'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai la charité, tout cela ne me sert de rien; *si tradidero corpus meum ità ut ardeam, caritatem autem non habuero, nihil mihi prodest.* J'en conviens donc avec vous, mes frères, occuper les premières places de l'état, en remplir les fonctions, et pour cela se reléguer dans un lieu écarté pour y former des projets, pour démêler un chaos d'affaires embrouillées, s'arracher du sein du repos et de sa famille, voler à l'ennemi de la patrie pour le repousser, s'exposer au danger et braver la mort, tout cela est quelque chose de bon et de louable; mais ne chercher en tout cela qu'une gloire humaine, oublier la gloire de Dieu, négliger son propre état, convenez-en avec moi, n'est-ce pas là se rendre méprisable au milieu des grandeurs ? n'est-ce pas ressembler à ce ridicule Empereur qui s'amusait à chasser aux mouches au lieu de tenir les rênes de son empire ? car les biens et les honneurs de ce monde, qu'est-ce autre chose que des mouches, si vous les comparez aux grandeurs de l'éternité ? J'en conviens donc avec vous, occuper les premières places d'une ville, se distinguer par son zèle pour réformer les anciens abus, par sa vigilance pour prévenir ceux qui pourraient naître, par son intégrité à rendre à chacun la justice qui lui est due, ce sont des actions qui, par elles-mêmes, méritent des applaudissements publics; mais vouloir seulement par là remplir son emploi avec honneur, se faire la réputation d'homme droit et intègre, se mériter l'estime et la protection des grands, ne point agir dans l'état de

grâce en vue de la gloire de Dieu, convenez-en avec moi, c'est être bien aveugle sur son grand intérêt, puisque c'est perdre tout son mérite devant Dieu et rendre tout inutile pour le ciel; *nihil prodest.* Non, rien absolument ne mérite le ciel, s'il ne se fait en état de grâce et même par un principe de charité : observez, s'il vous plaît, cette dernière expression, elle vous marque (et il est bon de vous instruire de ce sentiment qui est d'un grand nombre d'exacts théologiens, de peur que peut-être vos actions ne soient privées de la récompense la plus essentielle, faute d'instruction); cette expression vous marque, dis-je, que ce n'est pas assez qu'une action se fasse en état de grâce, que dans cet état elle soit bonne moralement, et même qu'elle ait pour fin un motif surnaturel, par exemple, la crainte ou l'espérance, pour être méritoire de la vie éternelle, mais qu'elle doit se faire par un motif de charité actuelle; la raison qu'en donnent ces théologiens, est que la même action qui mérite la vie éternelle, mérite aussi une augmentation de charité; or les seuls actes de charité peuvent mériter l'augmentation de cette vertu, les autres n'étant pas assez parfaits pour produire un effet si admirable et si sublime. Ainsi les actes d'une vertu surnaturelle, distinguée de la charité, peuvent bien, comme le dit saint Thomas, mériter un prix accidentel, mais les seuls actes de l'amour de Dieu peuvent mériter la récompense essentielle; *præmium laboris nostri attenditur primo secundum formam caritatis cui respondet merces essentialis* (1). C'est-à-dire, mes frères, que pour rendre nos actions méritoires de la vie éternelle, il faut que nous les offrions à Dieu par un acte qui bannisse jusqu'au moindre retour actuel sur nos intérêts; je dis sur nos intérêts non-seulement naturels, mais surnaturels, comme sont l'abondance des grâces, l'acquisition des vertus, et même la gloire. Cette considération est bonne sans doute; qui pourrait douter qu'il fût bon de craindre Dieu, et d'espérer en lui? cependant tandis que nous ne lui offrirons nos actions que pour éviter la peine, ou mériter la récompense, nous ne mériterons

(1) *Civ. Th. in cap.* 3. 1. *Corinth.*

pas celle que saint Thomas appelle essentielle, parce que nous n'aurons pas la pureté d'intention dans toute sa perfection, puisqu'elle consiste, suivant saint Bernard, à ne chercher que Dieu, et ne le chercher que pour lui seul; *requirere Deum propter ipsum solum, hoc solum est bipartitæ intentionis faciem habere pulcherrimam* (1).

Aviez-vous bien, mon cher auditeur, compris jusqu'à présent ce point de la perfection chrétienne? Cet état sans doute doit vous paraître bienheureux, puisqu'il est l'image de la félicité des saints, qui ne regardent que Dieu; mais qu'il y en a peu qui le possèdent, qu'il y en a peu en qui l'amour-propre ne domine pas, et qui éloignent de leur intention toute vue d'intérêt! Qu'il y a donc peu d'actions méritoires, faute de pure intention! C'est ce que je m'étais proposé de vous montrer, et pour reprendre en peu de mots que nous avons dit de la pureté d'intention nécessaire pour rendre nos actions méritoires, voici les qualités principales qu'elle doit avoir.

Premièrement, elle doit être éclairée, afin de ne point tendre à une bonne fin par un mauvais moyen; par exemple, à la concorde de la famille par le moyen du mensonge. Secondement, elle doit être accompagnée de la grâce sanctifiante; sans elle, il est vrai, il peut y avoir de bonnes actions dans l'ordre de la nature, il peut même y en avoir de très-utiles pour le salut: ce qu'il est important de remarquer, pour ne point désespérer les pécheurs; mais il ne peut y en avoir de méritoires avant la grâce de la justification; pourquoi? parce qu'avant cette grâce on est dans un état de mort; or les actions méritoires sont des œuvres vivantes; comment donc pourrait-on en faire dans l'état de péché? Troisièmement, elle doit avoir Dieu même et sa gloire pour fin; et la manière de la former, est de répéter souvent dans le jour ces paroles de saint François: *Mon Dieu et mon tout, Deus meus et omnia;* et ces autres de saint Ignace, qui méritent comme les premières d'être gravées dans tous les cœurs en caractères ineffaçables; *omnia ad majorem Dei glo-*

(1) *Serm. 40. in cantic.*

rium ; que tout, ô mon Dieu, et que cette action en particulier *soit pour votre plus grande gloire*. Rien ou presque rien ne nous est méritoire pour la vie éternelle, faute de cette intention : ni nos actions de religion, ni les peines de notre état, ni les fonctions des ministères les plus pénibles. Vous l'avez vu, et vous avez dû être touchés de la perte immense que vous avez faite jusqu'aujourd'hui pour l'éternité ; avec cette intention, tout peut vous être méritoire pour le ciel, vous le verrez dans mon second point.

SECOND POINT.

Lorsque Jésus-Christ eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau et jetez vos filets pour pêcher ; ut cessavit autem loqui, dixit ad Simonem : duc in altum, et laxate retia vestra in capturam. Le Sauveur, en donnant cet ordre à saint Pierre, se proposait deux choses ; l'une, de préparer son esprit à la foi par le prodige qu'il voulait faire ; et l'autre, de lui figurer qu'il l'enverrait dans la mer orageuse de ce monde, pour y attirer des âmes à Dieu. *Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; et respondens Simon, dixit illi : Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus.* Il avait travaillé beaucoup, mais sans aucun succès, parce que, disent les Pères, il avait travaillé dans les ténèbres, et que le soleil de la justice ne l'avait point éclairé. C'est, comme nous l'avons dit, ce qui arrive à tous ceux dont l'intention n'est pas pure. Après avoir travaillé beaucoup, ils se trouvent sans aucun préparatif pour le grand voyage de l'éternité, ils ont été comme endormis tout le temps de cette vie, quoiqu'on les ait vus s'agiter, courir et se fatiguer sans relâche, et à la fin de leurs jours ils ne trouvent rien dans leurs mains ; *dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt in manibus suis* (1). Leur intention n'était pas pure, leur lampe était ténébreuse, la lumière qui les éclairait était éteinte ; ils marchaient pendant la nuit : voilà pourquoi ils n'acquéraient rien pour l'é-

(1) Ps 75.

ternité ; *per totam noctem laborantes nihil cepimus.* C'est ce qu'ils peuvent dire avec saint Pierre, quoique dans un sens bien différent : cet Apôtre n'avait échappé qu'un petit gain temporel, au lieu qu'ils en ont perdu un éternel. Quel juste motif de tristesse pour eux ! qu'ils espèrent cependant, qu'ils redressent leur inclination, et qu'ils la purifient, elle rendra méritoire tout ce qu'ils feront dorénavant. Comment cela, mes frères ? c'est qu'elle sanctifiera les actions les plus indifférentes en elle-même, elle fera éviter les mauvaises, et toutes celles qui auront quelque apparence de mal ; enfin elle nous engagera à faire celles qui sont de précepte, et nous portera même à ce qui n'est que de conseil. L'exemple de saint Pierre va vous instruire sur tout cela.

Je jetterai néanmoins mon filet sur votre parole, ajoute cet Apôtre en parlant à Jésus-Christ ; *in verbo autem tuo laxabo rete : il le jeta en effet* avec André son frère, *et ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait ; et cùm hoc fecissent, concluserunt piscium multitudinem copiosam, rumpebatur autem rete eorum.* Jeter un filet dans l'eau, point d'action en elle-même plus indifférente ; cependant saint Pierre le fait au nom de Jésus-Christ, et parce qu'il le fait dans cette intention, il mérite que ce divin maître opère un prodige, le touche, et prépare son cœur à recevoir la foi. On peut donc faire au nom de Jésus-Christ et pour la gloire de Dieu ses actions les plus indifférentes. Tout chrétien le peut et même il le doit. Saint Paul nous en insinue le commandement dans plusieurs de ses Epîtres : *soit que vous mangiez ou que vous buviez*, écrivait-il aux Corinthiens, *quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu; sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* (1). Et parce que de nous-mêmes nous ne pouvons procurer aucune gloire à Dieu, dans une autre épître il montrait comme nous pourrions y contribuer, en disant, *quoi que vous fassiez ou en parlant ou en agissant, faites tout au nom de Jésus-Christ*, et en vous appuyant uniquement sur

(1) I. *Corinth.* 10.

les mérites de Jésus-Christ : *omne quodcumque facitis aut in verbo, aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi* (1). Rien, comme vous le voyez, n'est excepté du commandement, tout y est compris, le boire, le manger, les récréations, les promenades, les amusements innocents, le repos, le sommeil, tout en un mot doit être rapporté à la gloire de Dieu. Si vous prenez votre repas, il faut que ce soit pour réparer vos forces et vous mettre en état de glorifier ensuite Dieu par votre travail ; si vous vous permettez une récréation, soit en vous promenant, soit en conversant avec quelque personne, soit en rendant ou recevant quelque visite, il faut que ce soit pour rendre son activité à votre esprit fatigué, afin qu'il soit plus en état de vaquer à ses fonctions et de louer le Seigneur ; si vous prenez un moment de repos pendant la nuit, il faut que ce repos soit pris dans la vue de glorifier Dieu. C'est dans ce sens que le prophète invite la lumière et les ténèbres, le jour et la nuit, à bénir le Seigneur, parce qu'il n'y a aucun moment qui ne puisse ni qui ne doive être rapporté à sa gloire et être méritoire de la vie éternelle. Non, il n'y a pas jusqu'aux moments de notre sommeil qui ne puissent nous mériter le ciel ; c'est saint Thomas, ce sont les maîtres de la morale chrétienne qui vous le disent avec saint Thomas, et pour le prouver, voici la comparaison sensible dont quelques-uns se servent : ils supposent qu'un homme soit assez scélérat, assez désespéré pour dire en se couchant et avant de s'endormir : oui, je désire et je veux que toutes mes actions de cette nuit, que toutes les palpitations de mon cœur soient autant de péchés mortels ; toutes les actions de cet homme, tous les battements de son cœur sont certainement des péchés, parce que ce malheureux a voulu que ses péchés fussent aussi multipliés que ses mouvements. Si un chrétien, ajoutent-ils, était donc assez pieux pour dire à Dieu en se couchant : mon Dieu, je vous offre mon sommeil, je veux que tous les mouvements de mon repos soient rapportés à votre plus grande gloire, que toutes mes actions soient autant de louanges de votre majesté ; toutes les actions qu'il

(1) *Coloss* 3.

ferait pendant le sommeil seraient autant d'actes méritoires, parce qu'il l'aurait désiré, et que rien n'aurait interrompu l'influence de ses désirs. Un fait que nous lisons dans le troisième livre des Rois, achèvera de nous convaincre sur ce point : le roi Salomon étant allé à Gabaon, au commencement de son règne, offrir des sacrifices, *le Seigneur lui apparut pendant la nuit lorsqu'il était endormi, et lui dit : demandez-moi ce que vous voulez que je vous donne ; Salomon lui répondit :* vous savez, *ô Seigneur mon Dieu* qui m'avez fait régner, que *je ne suis encore qu'un enfant qui ne sait de quelle manière il faut se conduire ; je vous supplie donc de donner à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal ; car qui pourra rendre la justice à votre peuple, à ce peuple qui est si nombreux ? Le Seigneur,* continue l'historien sacré, *agréa la demande que lui fit Salomon et dit : parce que vous m'avez fait cette demande et que vous n'avez pas désiré que je vous donnasse un grand nombre d'années et de grandes richesses ; mais que vous m'avez demandé la sagesse, j'ai déjà fait ce que vous m'avez demandé, et je vous ai donné un cœur si plein de sagesse qu'il n'y a pas eu d'hommes avant vous, et il n'y en aura point après vous qui vous égale.* Ne perdez rien, s'il vous plaît, de ce trait d'histoire, vous y voyez que Salomon prie, que sa prière mérite d'être exaucée du Seigneur, que l'Esprit saint le loue de sa prière, et que cependant il la fait en dormant. On peut donc mériter, par les actions mêmes qu'on fait pendant le sommeil, parce qu'alors, dit saint Augustin, la bonne affection d'une âme qui a travaillé pendant la veille à étouffer les passions, la met en état de mériter devant Dieu, lors même que le repos semble lui ôter la liberté de ses fonctions ; *propter illam ergo affectionem animæ bonam quæ desiderio meliore mundata multas vigilans interficit cupiditates, etiam in somnis quædam ejus merita clarent* (1) ; ce sont les paroles de saint Augustin, qui, pour appuyer son sentiment, rapporte ensuite

(1) *De Genes. ad litt. lib.* 14. *cap.* 15.

ce que nous venons de remarquer, que Salomon, en dormant, préféra la sagesse à toutes choses ; et la demanda à Dieu préférablement à tout le reste ; *nam etiam dormiens Salomon, sapientiam præposuit omnibus, eamque neglectis cæteris est precatus à Domino.* Le cœur de Salomon priait donc lorsque son corps dormait, parce qu'il s'était endormi dans une sainte pensée, et tout rempli de reconnaissance *pour la grande miséricorde dont il avait plu à Dieu d'user envers David son père et envers lui-même, en le faisant asseoir sur son trône.* Suivons l'exemple de ce prince, mes frères, ne prenons jamais notre repos sans l'offrir à Dieu ; et, après avoir détesté nos péchés, tâchons de ne nous endormir que dans une sainte pensée, de la mort, par exemple, dont le sommeil est une image ; faisons à Dieu cette prière autrefois si familière à sainte Gertrude : Mon Dieu, je vous offre mon sommeil, et toutes mes actions du jour et de la nuit ; je vous demande, Seigneur, qu'il n'y ait en moi ni paroles, ni désirs, ni pensées, ni mouvements, ni palpitations de cœur, ni battements d'artères, qui ne contribuent à votre plus grande gloire ; faisons, dis-je, cette oraison à Dieu en nous couchant et en nous levant ; en travaillant, en sortant de la maison, en y rentrant ; elle sanctifiera en nous les actions les plus indifférentes ; premier effet de la pure intention.

Le second est de nous faire fuir jusqu'à l'apparence des mauvaises. L'histoire de notre Evangile dit que les deux frères voyant leurs filets remplis, *firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans une autre barque, de venir les aider : et annuerunt sociis, qui erant in alia navi, ut venirent et adjuvarent eos.* Dans un sens moral, cela signifie que quand nous avons reçu quelques nouvelles grâces du Seigneur, il est bon d'inviter nos frères à en glorifier Dieu avec nous. *Ils vinrent donc, et remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en fallait peu quelles ne coulassent à fond ; et venerunt, et impleverunt ambas naviculas, ita ut penè mergerentur.* C'était, comme je l'ai déjà observé, une figure des nations qui devaient entrer dans l'Eglise en foule, et une prédiction des schismes qui naîtraient dans son sein, et l'exposeraient à périr, quoiqu'elle fût sûre de ne périr jamais. Si-

mon Pierre ayant vu ce miracle, se jeta aux pieds de Jésus-Christ, en disant : Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur : *quod cùm videret Simon Petrus, procidit ad genua Jesu, dicens : exi à me, quia homo peccator sum, Domine ;* comme s'il eût dit : ah ! Seigneur, je le reconnais maintenant, vous êtes le maître de la nature et des éléments, vous exercez un domaine souverain sur les oiseaux du ciel et les poissons de la mer ; *volucres cœli et pisces màris, qui perembulant semitas maris* : tout obéit, tout tremble à la voix de votre commandement, je tremble moi-même à la vue de votre grandeur et de ma bassesse ; vous êtes le saint par excellence, et je suis un grand pécheur, je ne suis pas digne de paraître devant vous, il n'y a rien en moi qui ne puisse exciter votre colère. Ah ! je vous en conjure, détournez les yeux de dessus un coupable pénitent jusqu'à ce que votre grâce divine l'ait fortifié. Ce sont là les sentiments d'une âme qui a la pureté d'intention, et qui cherche sincèrement la gloire de Dieu dans tout ce qu'elle fait. D'abord elle en considère la nature et la majesté, elle voit que cette gloire est proprement le bien de Dieu et son unique bien ; que c'est la fin qu'il se propose dans toutes ses opérations, la fin qu'il s'est proposée dans la création du monde, dans l'incarnation du Verbe, dans la descente de l'Esprit saint, dans tous les mystères de notre sainte religion. Ensuite cette âme se dit à elle-même : ah ! si je pouvais procurer à Dieu le moindre degré de gloire, je ferais donc quelque chose de plus grand que ce qu'ont fait les Alexandre, les César, et les plus fameux conquérants ; leur conquête eût-elle été juste, eût-elle été du monde entier, n'aurait jamais été infinie ; et moi, en travaillant à la gloire de Dieu, je fais le bien de Dieu, un bien infini, un bien qui fait l'occupation de Dieu même pendant l'éternité. Mais, ce bien ajoute-t-elle ensuite en se repliant sur elle-même, ce bien, je ne puis le procurer parfaitement dans l'état du péché où je suis : ô que l'état du péché est donc un funeste ! ô qu'il me serait douloureux d'y rester plus long-temps ! ah ! Seigneur, éloignez vos yeux de mes péchés, *averte faciem tuam à peccatis meis ;* éloignez-vous de moi, ne venez pas vers moi comme un juge inexo-

rable, car je suis un pécheur qui succomberais sous le poids de vos jugements; *exi à me, quia homo peccator sum:* mais venez à moi comme le Dieu de mon salut, comme Sauveur et comme Rédempteur, et délivrez-moi d'une infinité de péchés dont je rougis; ah! mourir mille fois plutôt que d'en commettre un seul : c'est lui, Seigneur, c'est lui seul qui vous déshonore, et qui vous prive de cette gloire que vous avez droit d'attendre de toutes mes actions. Je l'éviterai donc, et fallût-il, pour l'éviter, m'exposer au danger d'encourir l'indignation de mes proches, de perdre mes biens et ma fortune, de me voir abandonné de mes proches, de mes amis et de mes protecteurs, je m'y exposerai généreusement, je serai toujours prêt à vous faire le sacrifice de mes intérêts les plus chers, lorsqu'ils seront incompatibles avec ceux de votre gloire. Ce sont là, mes frères, les sentiments d'une âme vivement pénétrée du désir de procurer la gloire de Dieu? sont-ce les vôtres? la gloire de Dieu vous paraît-elle préférable à la vôtre? la lui préférez-vous effectivement? vous sentez-vous disposés, par exemple, à renoncer à cet emploi qui vous honore devant les hommes, plutôt que d'y rester contre la volonté de Dieu? êtes-vous dans la disposition de restituer les biens qui sont entrés dans votre maison par une voie injuste, et de payer aux créanciers plutôt que de violer la loi qui vous l'ordonne? êtes-vous fortement résolus à ne goûter désormais de plaisirs que selon le bon plaisir de Dieu? la mort est-elle à vos yeux un moindre mal que les fautes les plus légères? Eh! pourquoi donc les multipliez-vous à l'infini? Pourquoi cette négligence à faire louer le Seigneur par des enfants et des domestiques, cette tiédeur habituelle dans vos prières, ces mensonges et ces médisances dans vos entretiens? Ignorez-vous que ces fautes et tant d'autres que vous ne cessez de commettre, déshonorent le Seigneur, qu'elles le privent de la gloire qui lui est due, et sont autant de larcins sacriléges? Non sans doute, vous ne l'ignorez pas; mais vous êtes insensibles à la gloire du Seigneur, que vous regardez comme indifférente par rapport à vous. Voilà pourquoi le nom du Seigneur est blasphémé parmi vous. Quelle ingratitude dans des enfants! quand enfin ré-

parerez-vous vos torts ? quand rendrez-vous à Dieu l'honneur que lui ont enlevé vos péchés ? quand direz-vous avec le prophète : Non, Seigneur, je ne prétends point à la gloire des hommes, je renonce à leur estime, je consens à vivre dans l'obscurité, seulement glorifiez votre saint nom, et faites que je lui rapporte toute la gloire de mes actions ; *non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Que ce soit dès aujourd'hui, mes frères, dès ce moment ; demandez à Dieu qu'il vous inspire dès cet instant un vif désir, une intention bien efficace de travailler à sa gloire ; alors vous fuirez le péché, vous lui rapporterez vos actions les plus indifférentes, et vous courrez avec amour et liberté dans la voie des commandements divins, et même des conseils ; c'est le troisième effet de la pure intention et l'exemple que nous donnent les Apôtres dont parle l'Evangile.

Pierre avait été épouvanté, aussi bien que tous ceux qui étaient avec lui, de la pêche des poissons qu'ils avaient faite ; stupor enim circumdederat eum, et omnes qui cum illo erant in captura piscium quam ceperant. Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon, étaient dans le même étonnement ; similiter autem Jacobum et Joannem, filios Zebedæi, qui erant socii Simonis ; c'est-à-dire, que ces hommes que Dieu destinait à l'apostolat, avaient été dans un étonnement mêlé de crainte et de respect, à la vue de la pêche miraculeuse dont ils étaient témoins ; que le Sauveur s'était servi de cette occasion, pour leur inspirer une haute idée de sa puissance, et une grande horreur de leur propre imperfection. Jésus-Christ les rassura cependant, et dit à Simon : *Ne craignez pas, votre emploi sera désormais de prendre des hommes ; et ait ad Simonem Jesus : noli timere, ex hoc jam homines eris capiens ;* c'est-à-dire (et ne nous oublions pas dans l'application de ce commentaire, nous tous qui sommes les ministres du Seigneur, et vous aussi qui êtes destinés à le devenir) c'est-à-dire, il est vrai, vous devez connaître ma grandeur infinie et votre extrême indignité ; vous ne pouvez assez considérer l'une et l'autre, mais prenez garde que cette considération ne vous jette dans le dé-

couragement; je suis juste, mais ma miséricorde surpasse ma justice; vous êtes faible, mais vous pouvez tout en celui qui vous fortifie: vous l'avez vu, l'inutilité de votre pêche nocturne n'a pas empêché que votre filet ne se remplit à mes ordres, et votre indignité, non plus que l'éloignement de Dieu dans lequel sont les nations, n'empêchera pas que vous ne deveniez pêcheurs d'hommes, de pêcheurs de poissons que vous êtes; *noli timere, ex hoc jam homines eris capiens;* c'est le sens de ce que dit Jésus-Christ à Simon.

L'Evangéliste ajoute, que lui et André son frère *ayant ramené leur barque à bord, ils quittèrent tout et le suivirent; et subductis ad terram navibus, relictis omnibus secuti sunt eum.* Voilà la perfection consommée à laquelle conduit enfin la pureté d'intention; non-seulement elle rapporte à la gloire de Dieu ce que nous faisons, mais il n'est rien qu'elle ne nous fasse faire pour procurer la gloire de Dieu; c'est un zèle ardent qui désire tout, un zèle actif qui entreprend tout, un zèle universel qui s'étend à tout; accomplir ce qui est de précepte, pardonner les injures; aimer ses ennemis, faire du bien à tout le monde, respecter les grands, supporter ses égaux, compatir à la faiblesse des petits, fréquenter les Eglises dans le temps prescrit, observer les abstinences et les jeûnes commandés, ces pratiques et cent autres qui sont ordonnées ne suffisent pas à la pure intention; elle vole à tout ce qui peut procurer la gloire de Dieu: et parce qu'elle la trouve dans la pratique des conseils, elle n'y voit rien de pénible, rien de difficile. Voyez ce que font les apôtres que cette intention conduit, ils abandonnent leurs filets, leurs maisons, leurs familles, leur patrie, toutes les espérances du siècle et leur volonté propre pour suivre Jésus-Christ, pour imiter ce grand modèle dans son application à procurer la gloire de son Père; *relictis omnibus secuti sunt eum.* Il est vrai, vous n'êtes pas tous appelés à cette perfection sublime, aussi nous ne l'exigeons pas de tous; mais ce à quoi vous êtes destinés, et ce que nous avons droit d'exiger, c'est qu'au moins vous soyez pauvres d'esprit; si vous ne quittez pas vos possessions comme les apôtres, c'est qu'au moins vous ne soyez pas opiniâtré-

ment attachés à votre sens ; si vous ne vous dépouillez pas de toute volonté propre par le vœu d'obéissance, c'est qu'au moins vous soyez chastes jusque dans le mariage, si vous ne vous obligez pas à une continence perpétuelle ; voilà ce que nous avons droit d'exiger et ce que vous êtes tenus de faire. Chaque état a des bonnes œuvres qui lui sont propres ; dans le mariage, les bonnes œuvres sont la fidélité mutuelle des époux, l'éducation chrétienne des enfants et la concorde des cœurs ; dans l'état de célibat et de viduité, c'est la retraite et la fuite du monde ; dans un état de supériorité, c'est la vigilance sur les inférieurs et le soin de les rendre aussi bons chrétiens que grands citoyens ; dans un état inférieur, l'obéissance et la soumission ; dans mon ministère, c'est de travailler à ma sanctification et à la vôtre. Occupons-nous chacun de ces bonnes œuvres qui sont de notre état, c'est tout ce que demande de nous un zèle selon la science ; il exige seulement, mais il exige indispensablement que vous fassiez tout le bien qui est de nécessité dans votre état, et que vous le fassiez sans aucunes vues humaines, au nom de Jésus-Christ et pour la plus grande gloire de Dieu ; *omnia ad majorem Dei gloriam*. Ah ! mes frères, combien de pressants motifs vous y engageraient, si vous y faisiez attention ! Travailler à la gloire de Dieu, c'est s'occuper de ce qui occupe Dieu même, et de ce qui l'occupe uniquement pendant toute l'éternité ; quelle occupation plus auguste et plus sublime ! Travailler à la gloire de Dieu, c'est faire ce que Jésus-Christ a fait tout le temps de sa vie mortelle ; quelle action plus sainte et plus glorieuse ! Travailler à la gloire de Dieu, c'est lui rapporter ses actions ; quelle fin plus noble et plus digne de nous ! Travailler toujours à la gloire de Dieu, c'est lui offrir toutes nos actions, et par là les sanctifier toutes, nous acquérir autant de nouveaux degrés de gloire dans le ciel qu'il se passe de mouvements dans notre cœur ; quel travail pourra nous procurer un tel avantage ? Je n'en dis pas encore assez pour vous donner une idée juste de la vertu presque infinie de l'intention pure. Toute l'Ecriture nous fait comprendre que l'intention est réputée pour le fait, et que la volonté, quand elle est bien efficace et bien sincère, mérite

autant que l'action. Abraham, pour avoir voulu immoler son fils, est récompensé de Dieu, comme s'il l'avait immolé effectivement (1); la veuve de l'Evangile est louée de Jésus-Christ pour avoir jeté deux oboles dans le trésor public, comme si elle avait offert des présents plus riches que tous les grands de sa nation (2); dans saint Matthieu on voit que celui qui reçoit un Prophète en tant que Prophète, et un juste en tant que juste, c'est-à-dire, dans l'intention d'aider le premier dans son ministère, et d'encourager le second dans la pratique de la piété, et parce qu'il est l'ami de Dieu; on voit, dis-je, qu'il recevra la récompense d'un Prophète et d'un juste, qu'il participera aux mérites de ce prophète et de ce juste, et à la récompense qu'ils recevront de Dieu. Quels biens immenses procure donc la seule intention lorsqu'elle est véritable! Désirez sincèrement d'honorer Dieu par toutes les bonnes actions qui se feront aujourd'hui dans cette paroisse, vous participerez aux bonnes œuvres de tous ceux qui la composent; désirez sincèrement d'honorer Dieu autant qu'il est honoré dans toute l'Eglise catholique, vous participerez au bien qui se fait dans toute l'Eglise jusqu'aux extrémités de la terre; désirez sincèrement d'honorer Dieu autant que les justes du purgatoire, que les saints sur la terre, que les bienheureux et que les anges dans le ciel, offrez-lui toutes leurs louanges, vous en partagerez le prix avec eux; désirez sincèrement de l'honorer autant qu'il est honoré par Jésus-Christ, par le sacrifice de sa croix, par toutes les messes qui se célèbrent dans le monde, le mérite vous en est appliqué. Quelle vertu de la pure intention! quels avantages! nous les négligeons cependant; chaque moment de notre vie employé pour la gloire de Dieu, pourrait nous valoir une nouvelle éternité bienheureuse, et cette gloire est ce que nous cherchons le moins dans nos actions. Quelle est, par exemple, l'intention dans laquelle vous faites la plupart de vos prières? une intention judaïque qui n'a en vue qu'un bien, qu'un établissement; une intention pharisaïque qui ne cherche que l'estime et la louange des hommes: une

(1) *Genes.* 21. — (2) *Luc.* 21.

intention païenne qui n'emploie, pour parvenir à son objet, que la longueur des prières, sans y joindre ni attention, ni ferveur ; une intention tout humaine qui se contente d'une probité naturelle et des qualités qui forment un homme pour la société ; une intention servile qui tend à éloigner des fléaux de la justice divine beaucoup plus qu'à effacer les péchés qui les ont mérités ; une intention sainte, si vous le voulez, mais qui veut votre salut éternel beaucoup plus ardemment que la gloire de Dieu inséparable de ce salut ; nulle part on ne trouve cette intention pure qui va directement à Dieu pour lui-même, c'est-à-dire, que nous ne faisons rien ou presque rién pour Dieu, fort peu pour nous et presque tout pour un monde mal instruit de nos services ; pour un monde impuissant, qui souvent ne peut récompenser nos services ; pour un monde ingrat, qui veut rarement récompenser nos services ; pour un monde injuste, à qui nos services mêmes deviennent quelquefois odieux ; c'est la réflexion que faisait peu avant sa mort le favori (1) d'un roi d'Angleterre (2), dont l'amitié venait de se changer en haine mortelle. Hélas ! disait-il, Dieu ne m'abandonnerait pas dans ma vieillesse si je l'avais servi aussi fidèlement que mon Roi ; mais il est juste, il me punit pour lui avoir été moins fidèle qu'à mon prince. Il est vrai, ma conscience me fait actuellement de cruels reproches, elle me tourmente, elle me déchire, mais pourquoi ? hélas ! c'est parce que j'ai négligé le service de Dieu pour celui d'un homme. Combien à la mort ont pensé comme ce ministre ! épargnons-nous cette douleur, mes frères, soyons amis officieux, citoyens zélés, sujets fidèles, Dieu l'ordonne, rien n'est plus louable ; mais que jamais les intérêts des hommes ne nuisent aux intérêts de Dieu, donnons toute la préférence à ceux-ci, en toutes nos actions cherchons la gloire de Dieu, disons-lui avant de les commencer : *Seigneur, je jetterai le filet sur votre parole*, je ferai ceci pour vous obéir et pour me conformer à votre volonté ; *in verbo tuo laxabo rete*. Retenons bien ces paroles de saint Paul : *soit que vous mangiez ou que vous bu-*

(1) *Le Cardinal Volfé*. — (2) *Henry VIII*.

viez ; quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu; sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite : ou ces autres de saint Ignace : *que tout, ô Dieu, soit pour votre plus grande gloire.* C'est dans cette intention, Seigneur, que j'ai commencé ce discours, c'est dans ce dessein que je le finis, c'est dans ce dessein que je vous prie de le bénir et de rendre ce peuple fidèle à cette instruction. O Roi des siècles, immortel, invisible, à l'unique Dieu soit honneur et gloire dans les siècles des siècles (1).

ÉVANGILE

Du V. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je vous déclare que si votre justice n'est plus parfaite que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel. Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point; et quiconque tuera, méritera d'être condamné par le tribunal du jugement. Et moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le tribunal du jugement : que celui qui dit à son frère, Raca, méritera d'être condamné par le conseil, et que celui qui lui dira : vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer. Si donc étant sur le point de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère; après cela vous viendrez présenter votre offrande.

(1) 1. *Timoth.* 1.

Homélie sur la colère.

Dico vobis quia nisi abundaverit justitia vestra plusquam Scribarum et Pharisæorum, non intrabitis in regnum cælorum; je vous le dis en vérité, que si votre justice n'est plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Sentence terrible, arrêt formidable pour chacun de nous, mes frères! car où trouver parmi nous un chrétien qui fasse ce que faisait ce Scribe et ce Pharisien que le Sauveur exclut du royaume des cieux? Celui-là passait ses jours à étudier la loi de son Dieu et la tradition de ses pères, à répondre aux doutes qu'on lui proposait, et à enseigner ceux qui avaient besoin d'instruction; celui-ci, selon le portrait qu'il fait de lui-même, et que Jésus n'a pas repris de mensonge, ne se rendait coupable ni de rapine, ni d'injustice, ni d'adultère, il jeûnait deux fois la semaine, il payait exactement la dîme de tout ce qu'il possédait, il priait long-temps, il faisait d'abondantes aumônes; en un mot, ses mœurs le séparaient du reste des hommes, et c'est de là que lui était venu le nom de Pharisien; cependant Jésus-Christ le déclare, ni l'un ni l'autre n'entreront dans le royaume des cieux, leur justice n'est point assez abondante pour le mériter: *nisi abundaverit justitia vestra plusquam Scribarum et Pharisæorum, non intrabitis in regnum cælorum.* Quelle donc doit être la nôtre pour être digne du ciel? vous me direz sans doute qu'ils péchaient dans l'essentiel, que leur culte était un culte extérieur, un culte d'hypocrites; vous ajouterez que Dieu veut être adoré en esprit et en vérité, que ce qu'il regarde, ce qu'il demande de nous, c'est le cœur. Je conviens de tout cela, mes frères, et je ne saurais trop vous recommander d'y faire attention: le cœur, la réformation du cœur et de ses penchants, un cœur pur, un esprit humble, un homme intérieur, c'est ce qu'il voit, c'est ce qu'il veut, *Dominus intuetur cor* (1). Mais aussi, vous devez en convenir avec moi, ces actions

(1) I. *Reg.* 16.

dont s'occupaient ces hommes, sont des actions commandées par la religion. C'est à nous tous qu'il est ordonné comme à eux de prier, de jeûner, de payer la dîme de nos biens, de nous abstenir de toute injustice et de toute impureté; d'étudier la loi sainte du Seigneur, pour marcher dans la voie de ses commandements. Cependant quelle est sur tous ces points notre exactitude? et pour descendre dans un détail qui ait plus de relation à ce que dit notre Evangile, notre justice à l'égard du cinquième commandement de la loi, est-elle plus parfaite que celle des Pharisiens? c'est ce que nous devons examiner aujourd'hui, et c'est ce qu'il est important de connaître; car combien de fautes ne commettez-vous pas tous les jours contre ce précepte du Seigneur par vos froideurs, vos vivacités, vos haines, vos divisions et vos désirs de vengeance! O si nous pouvions remédier à tous ces désordres subsistants, prévenir ceux qui sont à craindre pour la suite, faire de vous tous un même cœur et une même âme, et vous inspirer un amour vraiment fraternel les uns à l'égard des autres, quel bien infini en résulterait! Dieu en serait loué, son Eglise en serait édifiée, vous mériteriez d'être appelés les enfants de Dieu, parce que vous seriez les amis de la paix; c'est tout le fruit que je me propose de tirer de cette instruction; et afin d'y réussir, voici ce que j'ai dessein de vous montrer, donnez-y votre attention, s'il vous plaît. Combien grands sont les péchés commis contre le cinquième commandement; ce sera le sujet de mon premier point. Quels sont les moyens qu'il faut opposer à ces péchés; ce sera le sujet de mon second point.

PREMIER POINT.

Le cinquième commandement dont nous nous proposons de vous donner une idée aujourd'hui, est conçu en ces termes, dans le livre où nous avons puisé les premiers éléments de notre religion: *Homicide point ne seras de fait ni volontairement.* La justice des pharisiens consistait à accomplir la première partie de ce commandement, c'est-à-dire, à ne point faire de mal, et à ne point tuer; *justitia Pharisæorum*

est ut non occidant. La justice de ceux qui doivent entrer dans le royaume des cieux, consiste à ne vouloir point de mal, et à ne pas même se fâcher sans une juste raison : *justita eorum qui intraturi sunt in regnum cœlorum, ut non irascantur sine causâ.* Voilà la justice véritable que le Sauveur prétend introduire à la place de la fausse justice des pharisiens. *Vous avez appris*, leur dit-il, *qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et quiconque tuera, méritera d'être condamné par le jugement : audistis quia dictum est antiquis : Non occides, qui autem occiderit, reus erit judicio.* Vous pensez satisfaire à ce commandement, en vous abstenant de frapper et de commettre des meurtres ; et moi qui ai sur vos cœurs aussi bien que sur vos corps un pouvoir souverain et absolu ; et moi, qui suis venu du ciel en terre pour vous donner des lois ; et moi, qui suis le réformateur de vos erreurs et de vos fausses opinions ; et moi, à qui il appartient d'ordonner en maître : et moi, qui suis votre Seigneur, votre Roi, votre Dieu ; je vous le dis à vous dont je suis le sauveur, le médiateur et le bienfaiteur, je vous le dis à vous qui ne pouvez me rien refuser sans une injustice la plus criante et l'ingratitude la plus noire : *Je vous le dis, que quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le jugement ; ego autem dico vobis, quia omnis qui irascitur fratri suo reus erit judicio : Que celui qui dira à son frère, raca, méritera d'être condamné par le conseil ; qui autem dixerit fratri suo, raca, reus erit concilio : Et que celui qui lui dira, vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer ; qui autem dixerit, fatue, reus erit gehennæ ignis.* C'est ce que disait le Sauveur, pour nous donner une juste idée de l'étendue et de la perfection du cinquième commandement.

Ces paroles nous font comprendre que ce précepte renferme quatre défenses particulières ; la première est de ne point mettre à mort réellement de soi-même, et sans y être autorisé par la puissance publique ; ce qu'il est bon d'observer, parce que Dieu ne défend pas les justes guerres, et parce qu'il arme les puissances de son glaive pour venger le crime,

en prononçant ou en faisant prononcer des arrêts de mort. La seconde défense est de consentir à aucun mouvement intérieur de colère contre la personne du coupable, quoiqu'il soit permis d'entrer dans une sainte indignation contre son crime. La troisième est de ne point laisser échapper de propos délibéré contre son frère aucune parole de mépris ou d'indignation, telle que serait celle-ci : Vous êtes une tête légère, un pauvre esprit, ou un homme vide de bon sens (car c'est ce que peut signifier ce mot, *raca.*) Enfin la quatrième est de ne point appeler son frère insensé par colère ; je dis dans la colère, car pourquoi ne pourrions-nous pas faire dans un saint mouvement de zèle ce qu'ont fait les saints, ce que les saints ont imité des apôtres, et ce que les apôtres ont eux-mêmes imité de Jésus-Christ ? Or les saints sont entrés dans une sainte indignation contre les pécheurs, ils ont même traité leur conduite irrégulière de manies criminelles. Saint Chrysostôme appelait la contradiction qui se trouvait entre la croyance et les mœurs de son peuple, *une extravagance volontaire ; insania voluntaria.* Saint Paul, en écrivant aux Galates qui s'étaient laissé séduire par des faux apôtres, s'écriait, *ô Galates insensés ! qui vous a ensorcelés, pour vous rendre ainsi rebelles à la vérité ? ô insensati Galatæ ! qui vos fascinavit non obedire veritati ?* Jésus-Christ même, en parlant de cet homme qui ne pensait qu'à faire des provisions abondantes sur la terre, dit, en lui adressant la parole : *insensé, cette nuit même on vous redemandera votre âme ; stulte, hâc nocte animam tuam repetunt à te* (1). La religion autorise donc quelquefois les ministres du Seigneur à employer des termes durs en apparence pour guérir le pécheur de sa dureté effective ; mais ces cas doivent être rares, et n'empêchent pas de prononcer que jamais il n'est permis de rien faire, de rien dire, et même de rien penser qui puisse nuire à notre prochain ; et que violer le cinquième commandement dans un de ces quatre points dont j'ai parlé, c'est un très-grand péché, si on en juge par les effets et par les peines dont il est puni. N'échappez pas ces deux pensées qui font la matière principale de ce premier point.

(1) *Luc.* 12,

Si on juge de la colère (car c'est à ce péché principalement que je m'arrête) si, dis-je, on juge de la colère par ses effets, elle est un très-grand péché contre celui qu'elle possède, contre la société et contre Dieu. Un homme en colère pèche contre lui-même, parce que c'est pécher contre soi-même que de rien faire ou rien permettre qui trouble notre repos et la paix de notre âme. Or qu'est-ce, je vous prie, qui peut troubler davantage ce repos que la colère et les mouvements de haine qui la suivent ? Cette passion est une vipère qui déchire le sein qui l'a conçu, un feu dévorant qui consume l'âme et qui se rallume sans cesse, un trait qui s'enfonce de plus en plus par mille tristes réflexions qui se succèdent les unes aux autres. Entrez, si vous le pouvez, dans cet esprit possédé de la passion de la colère ou de la haine, vous le trouverez occupé à réaliser des fantômes, à se persuader qu'on lui rend de mauvais services, à supposer des rapports désavantageux, à prêter de mauvaises intentions, à les aider de ses conjectures; vous le trouverez, cet esprit, occupé à détester l'amitié qu'il a eue autrefois pour son ennemi, les services qu'il lui a rendus, et le bien qu'il lui a fait; à exagérer son ingratitude, sa dureté, son injustice, tout ce qui le peut rendre odieux; et à haïr tout ce qui l'oblige d'accorder son estime; vous le trouverez, cet esprit, tantôt occupé d'injures, de menaces, de noirs desseins qui font son supplice le jour et la nuit; tantôt incertain sur la nature de la vengeance qu'il exercera, et dans le doute si elle sera secrète ou déclarée; tantôt agité de perplexités cruelles sur les moyens nécessaires pour y parvenir; vous le trouverez dans ce moment révolté par les difficultés qu'il rencontre, ou à tenir son projet caché ou à calomnier avec succès, ou à persuader ceux qui ne se préviennent pas aisément, qui se défient de trop de crédulité, qui savent démêler les ressorts secrets qui remuent les cœurs; et dans l'instant suivant vous le verrez désespéré de l'impossibilité où il se trouve de nuire à son ennemi, soit parce que cet ennemi est un homme que son rang et son élévation mettent au-dessus de lui, un homme inaccessible à des traits impuissants qui retomberaient sur la tête du vindicatif, un homme comparable à ce pot de fer dont parle le Sage, qui

brise infailliblement le pot de terre qui se heurte contre lui ; soit parce que cet ennemi est un homme qui trouvera dans sa prudence des précautions contre les surprises des vindicatifs, dans ses amis de la protection contre ses intrigues, dans le crédit que lui a procuré son mérite, des ressources contre ses rapports calomnieux. Cet homme dont le cœur est rempli de fiel, est partout rêveur et distrait, il est incapable d'attention pour ceux qui lui parlent, d'intelligence pour ce qu'on lui dit, de réponse pour ce qu'on lui demande, de persuasion pour ce qu'on lui promet ; il n'ose plus s'ouvrir à personne, il craint que ces amis ne le soient encore plus de son ennemi : à ce nom seul d'ennemi, que de subites altérations sur son visage ! quelles mortelles agitations dans son âme ! Eh ! que sera-ce donc si quelqu'un vient à en parler avec estime ? il en sera percé jusqu'au vif, il ne peut souffrir que celui qu'il hait, trouve encore des égards dans le monde, comme Saül ; il se croit détesté de ses intimes, si ceux-ci n'entrent dans son ressentiment contre David, il se trouble de son repos, il se fait un tourment de son bonheur ; il pèche donc contre lui-même, parce qu'il n'a pas soin de réprimer les mouvements intérieurs qui troublent son repos : il y pèche encore, parce que c'est pécher contre l'humanité, que de faire des actions qui la dégradent, et que rien ne la déshonore plus que la colère. Un homme qui en est possédé, ne ressemble plus à un homme, le tremblement de ses membres, le feu qui lui sort des yeux, l'émotion qui paraît sur son visage, la difficulté qu'il a de s'énoncer, le défaut de respiration, l'irrégularité de ses gestes, l'élévation de sa voix, ses cris et ses clameurs, une infinité d'autres excès contraires à la bienséance, annoncent que la raison s'éteint en lui, que son emportement le tue, l'aveugle, et le rend semblable à un insensé ; *virum stultum interficit iracundia.* En cet état, il n'est plus capable de prendre ou de recevoir un bon conseil ; fut-il d'ailleurs le plus homme de bien, il cessera de l'être alors, il se répandra en injures, en invectives, en blasphèmes, en toutes sortes de paroles criminelles, dont il rougira lorsqu'il sera revenu à lui ; c'est ainsi que l'homme violent pèche contre lui-même, il pèche encore contre la société

Parcourez tous les états qui la composent, vous n'en trouverez pas un qui ne souffre considérablement d'un homme sujet à la colère. Qu'un mari dans l'état de mariage soit un homme violent, un Ajax emporté, ou qu'une épouse y soit acariâtre une Xantipe querelleuse, l'union des deux époux devient un enfer anticipé. Qu'un maître et qu'un chef de famille soit un homme dur et austère, il n'a la confiance de personne, chacun le fuit, chacun s'éloigne de lui, et personne n'a la force de lui dire ce qu'il serait essentiel qu'il sût de lui-même et de ses inférieurs. Qu'un homme en place et qui est obligé de recueillir les avis, soit un homme qui n'en puisse souffrir de contraires aux siens, tous les jours il sera exposé à absoudre le coupable, et à condamner l'innocent, pour peu qu'il laisse apercevoir son opinion, parce qu'on craindra les suites de son ressentiment. Que des pères et mères se mettent toujours en colère lorsqu'ils reprennent leurs enfants, ceux-ci tombent dans un abattement qui les met hors d'état de profiter d'une instruction; intérieurement ils se révoltent contre la correction qu'on leur fait, et lorsqu'ils peuvent se soustraire, on les voit abandonner la maison paternelle, pour devenir ailleurs le déshonneur de leur famille. Qu'une jeune personne parmi vous se croie destinée à vivre dans un cloître, et qu'elle y porte avec elle un caractère brusque et difficile, jamais elle ne sera l'amie de toutes; aujourd'hui elle cherchera à s'insinuer dans l'esprit des unes, pour former des plaintes contre les autres, demain elle se joindra à celles-ci, parce qu'elle aura été peu satisfaite des premières; lui faire voir son tort, c'est l'irriter; se taire, c'est la mépriser, l'outrager, lui manquer essentiellement: de là les disputes, les rapports, les schismes, et enfin l'extinction de la piété dans des maisons où elle doit être dans toute sa ferveur. Qu'un grand de la terre qui a en main l'autorité, soit prompt à se mettre en colère, il sera capable de commettre les violences les plus excessives. Nous en avons un triste exemple dans la personne du grand Théodose. Ce prince naturellement prompt ayant appris qu'il s'était élevé à Thessalonique une sédition où quelques-uns de ses officiers, et Botheric général de ses troupes en Illyrie, avaient été tués, il entra

dans une furieuse colère qui fut d'abord adoucie par saint Ambroise : étant ensuite aigri de nouveau par les principaux officiers de sa cour, il ordonna contre la ville de Thessalonique une sanglante expédition, où les innocents furent enveloppés avec les coupables, et où il périt environ sept mille personnes ; voilà l'excès coupable où un mouvement de colère a pu porter un des princes les plus dignes de l'empire. Combien, avant ce temps et depuis, la colère des grands n'en a-t-elle pas fait périr ! elle est donc un vice et un vice très-dangereux à la société, elle ne peut se soutenir que par l'étroite union des cœurs, et rien n'est si opposé à cette union que la colère. Enfin elle est un grand péché contre Dieu même ; grand, parce qu'elle usurpe un pouvoir que Dieu s'est réservé, qui est celui de la vengeance ; grand, parce qu'elle viole un commandement cent fois renouvelé dans les Ecritures, *d'éloigner de notre cœur tout mouvement de colère* (1), *de bannir d'entre nous toute aigreur, tout emportement, toute colère et toute crierie* (2), *de quitter l'aigreur, la colère et la malice* (3) ; grand, parce qu'elle est opposée à l'exemple que nous a laissé Jésus-Christ, qui s'est proposé pour un modèle de douceur et de bonté ; grand, *parce qu'elle n'accomplit pas la justice de Dieu*, comme le dit l'apôtre saint Jacques, *ira enim viri justitiam Dei non operatur* (4), parce qu'au lieu de l'accomplir, elle en enfreint tous les droits par les excès qu'elle fait commettre contre la charité, la patience, la prudence, l'équité et les autres vertus que la justice chrétienne demande de nous. Mais peut-être concevrez-vous encore d'une manière plus sensible la grandeur de ce vice par les châtiments mêmes dont Dieu le punit ; voici donc l'idée que nous en donne notre Evangile.

Quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le jugement ; omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio : celui qui dira à son frère, raca, méritera d'être condamné par le conseil ; qui autem dixerit fratri suo, raca, reus erit concilio : Celui enfin qui lui aura dit, vous êtes un fou, méritera d'être

(1) *Eccl.* 11. — (2) *Eph.* 4. — (3) *Coloss.* 3. — (4) *Jacob.* 1.

condamné au feu de l'enfer; qui autem dixerit, fatue, reus erit gehennæ ignis. Pour bien comprendre cet endroit de notre Evangile, il faut, mes frères, nous rappeler ici un point de l'histoire sacrée, qui concerne l'ancienne administration de la justice chez les Juifs. Il y avait chez cette nation trois sortes de tribunaux, le premier était composé de trois juges, et par cette raison appelé triumvirat ou le tribunal des triumvirs; celui-là jugeait des causes légères et de peu d'importance, et même des causes graves lorsqu'elles n'étaient point sujettes à discussion; le second était composé de vingt-trois, et c'était à lui à décider de la vie, de la mort, et des biens des particuliers en cas de difficulté et de discussion; le troisième était celui du grand conseil ou sanhedrin fixé à Jérusalem, à qui il appartenait de juger des causes universelles, comme sont celles qui regardent la religion et la guerre. C'est à ces différents tribunaux que Jésus fait allusion, et voici, selon la plus commune interprétation, ce que le législateur de la loi nouvelle prononce sur le péché de colère : dans l'ancienne loi, dit-il, celui qui avait tué un homme était digne de mort aux yeux, des magistrats; *reus erit judicio.* Et moi, je dis que celui qui aura consenti à un mouvement de colère qui tend à la vengeance, sera digne de la même peine, aux yeux de mon Père, c'est-à-dire, qu'il méritera la mort éternelle; *omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio.* Et moi, je dis qu'on sera condamné au conseil de Dieu, (ce qui annonce un crime plus énorme et une peine plus grande) quand on aura montré sa colère intérieure par quelques paroles de mépris, *qui autem dixerit fratri suo, raca, reus erit concilio.* Et moi, je dis enfin qu'on sera condamné sans discussion au feu de l'enfer, lorsque par colère on aura traité son frère d'insensé, *qui autem dixerit fratri suo fatue, reus erit gehennæ ignis.* Voilà les divers degrés de châtiments que Dieu prépare dans sa juste colère à ceux qui se seront livrés aux mouvements d'une colère injuste; tous seront condamnés à des peines éternelles proportionnées aux différents degrés de leur emportement. Grand Dieu, quelles seront-elles donc ces peines éternelles réservées à un mouvement d'impatience injurieux

au prochain ? Le terme dont se sert Jésus-Christ pour l'exprimer, fait frémir quand on y pense. Ce terme est celui de géhenne, *gehennæ ignis*, et voici quelle en est l'étymologie. Il y avait près de Jérusalem une vallée nommée Ennon; les Israélites, lorsqu'ils s'abandonnaient au culte superstitieux des idoles, immolaient là leurs enfants au Dieu Moloch, en les brûlant dans le sein enflammé de la statue qui représentait cette divinité : pendant ce sacrifice cruel, on jouait des instruments, afin que les pères et mères ne pussent entendre les cris horribles de leurs enfants désespérés; c'est le sacrifice impie de ces victimes innocentes qui a fait donner à l'enfer le nom de géhenne de feu; c'est la remarque que font sur ce lieu la plupart des interprètes, et cette remarque, quelle vive horreur ne vous inspire-t-elle pas de l'état où se trouve après cette vie un homme vif et emporté? Représentez-vous un homme enfermé dans une machine de fer, sans pouvoir se remuer; figurez-vous que cette machine est sur un brasier ardent qui l'enflamme de toute part, que cet homme y est pénétré des flammes les plus aiguës, que son supplice doit durer des années, des millions de siècles à recommencer toujours, qu'il sera là pendant une éternité la victime des vengeances divines : une telle pensée, mes frères, ne vous perce-t-elle pas de la crainte la plus vive? Si vous aviez sous vos yeux un instrument semblable, où vous fussiez sûrs d'être enfermés une heure, une minute, pour y expier le premier emportement auquel vous vous livreriez, vous en rendriez-vous jamais coupables? diriez-vous ce que vous ne cessez de nous dire, que votre passion est plus forte que vous, que les occasions sont trop fréquentes, que les tentations sont trop violentes? Non, je puis l'assurer, il n'y aurait personne ici qui ne sût réprimer les saillies de son tempérament, personne qui ne pût éviter toutes les occasions, fussent-elles plus fréquentes encore, personne enfin qui ne possédât son âme dans la plus grande patience au milieu des épreuves les plus fortes; ah! pourquoi donc ne la possédez-vous pas de même? La foi vous représente le supplice non pas d'une heure, mais d'une éternité qui expiera vos aigreurs et vos vivacités, et vous osez vous en permettre les désor-

dres? et vous prétendez les justifier à vos yeux, en disant que vous ne pouviez les prévenir ou les arrêter? et vous vous en feriez un sujet de vanité, en disant qu'un caractère vif est une preuve de son discernement et de la force de son esprit? Ah! qu'il est aveugle cet esprit qui ne sait se modérer! ah! qu'il est faible cet esprit qui ne peut se contenir lui-même! non, la religion, la raison même ne reconnaît de vraie grandeur qu'à se vaincre soi-même. Quand est-ce en effet que les Césars ont paru véritablement grands, sinon lorsqu'ils se sont vaincus eux-mêmes, et qu'ils ont étouffé en eux les mouvements de l'animosité? quand est-ce au contraire que les Alexandres ont paru petits, sinon lorsqu'ils se sont laissé vaincre par la colère? C'est ce que les païens ont reconnu eux-mêmes, et les plus sages parmi eux se sont toujours fait une étude particulière de la douceur et de la patience. Que ne doit donc pas faire un chrétien qui sait ce que ne savait pas le païen, que la colère est non-seulement un vice qui déshonore l'humanité, mais qui détruit la société, déplaît à Dieu, et mérite des supplices éternels? Que ne doit pas faire un chrétien qui sait que la colère est un péché mortel, digne des supplices éternels, lorsqu'on la produit à l'extérieur par une détraction et par un terme de mépris, et même lorsqu'on la concentre au dedans de son cœur, si elle tend à une vengeance considérable? Que ne ferez-vous pas, vous qui connaissez actuellement de combien de péchés vous êtes coupables devant Dieu? n'êtes-vous pas déterminés à prendre tous les moyens propres à expier vos emportements passés, et prévenir les rechutes à l'avenir? Je vais vous les montrer, ces moyens, dans la seconde partie de cette homélie.

POINT UNIQUE.

Je parle ici à deux sortes de personnes : les unes peut-être ont le malheur d'être dans une haine du prochain, et les autres sont promptes à s'emporter contre le prochain. Donnons ici des règles de conduite aux unes et aux autres. A l'égard des premières, voici ce que notre Evangile nous en-

seigne : *Si donc, lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère, puis vous viendrez offrir votre don. Si ergo affers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversùm te, relinque ibi munus tum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo.* Voilà la règle généralement prescrite à ceux qui par leurs emportements ont donné lieu de plaintes à quelqu'un. La première chose qu'ils doivent faire, c'est d'étouffer en eux tous les mouvements de haine, toutes les pensées et les désirs de vengeance. Quel tort infini le défaut d'une telle disposition ne leur ferait-elle pas ? sans elle, leurs meilleures actions deviendraient inutiles, parce qu'ils seraient et dans le péché, et dans la disposition de pécher encore. Je veux la miséricorde et non la justice, dit le Seigneur à ces personnes; en vain me présenteriez-vous de vos biens, en vain feriez-vous de longues prières, en vain répandriez-vous vos richesses dans le sein des pauvres, en vain imiteriez-vous les anachorètes dans leur jeûne et leur mortification, en vain livreriez-vous votre corps au martyre, si vous n'avez pour votre frère un amour véritable, vous serez coupables d'homicide à mes yeux, vous serez traités comme tels au tribunal de ma justice, je prendrai en main la la cause de celui que vous poursuivrez, et je vous poursuivrai à mon tour jusqu'à ce qu'enfin vous reconnaissiez le désordre de votre passion.

Après avoir réprimé les sentiments de colère au dedans de soi-même, il faut encore en donner des preuves à l'extérieur; et quelles sont-elles ? C'est, vous répond saint Augustin, en expliquant cet endroit de l'Evangile, c'est d'aller d'affection vous réconcilier avec votre frère, lors, par exemple, que votre frère est absent, parce qu'il suffit alors (mais il est absolument nécessaire) que vous alliez trouver votre frère par le mouvement de votre cœur, en vous prosternant intérieurement avec tendresse et humilité à ses pieds ; *pergendum est ergo non pedibus corporis, sed motibus animi, ut te humili affectu prosternas fratri.* C'est, dit encore saint Augustin,

d'y aller réellement lorsque les règles de la prudence le permettent; c'est d'y aller sans différer, parce qu'auparavant Dieu ne recevra pas nos bonnes œuvres; c'est d'avoir pour lui une charité sincère, une charité qui vous fasse prier spécialement pour lui, une charité qui vous porte à l'aider de vos biens temporels; voilà le premier moyen de ne pas violer le commandement dont nous traitons; il regarde ceux d'entre vous qui vivraient dans quelque dissension ou quelque prétendue indifférence : ce que je dirais de plus sur ce sujet regarde l'amour des ennemis et le pardon des injures, et je parle ailleurs de l'un et de l'autre. Ce qu'il est important de vous montrer ici, ce sont les moyens d'éviter la colère dans la suite; pour les bien connaître, il suffit d'en examiner les causes différentes. D'où viennent nos vivacités les plus ordinaires ? des accidents fâcheux, comme sont les afflictions et la perte de nos biens; de la conversation ou de la communication que nous avons avec notre prochain; de nous-mêmes et de notre tempérament; voilà les trois causes les plus communes de nos emportements. Opposons à la première une grande patience, à la seconde une charité sincère, et à la troisième de fréquents actes de douceur, et nous serons sûrs de triompher de cet ennemi capital de notre salut.

D'où viennent les guerres et les procès entre vous, demandait autrefois l'Apôtre saint Jacques ? *n'est-ce pas de vos passions qui combattent dans votre chair ? vous êtes pleins de désirs et vous n'avez pas ce que vous désirez; vous tuez et vous êtes jaloux; vous plaidez et vous faites la guerre les uns contre les autres.* D'où viennent ces querelles, ces dissensions, ces emportements qui vont quelquefois jusqu'à vous rendre coupables d'homicide ? c'est de votre attachement aux biens de ce monde; *undè bella et lites in vobis ? nonne hinc ex concupiscentiis vestris quæ militant in membris vestris ?* C'est ce que nous pouvons dire des fidèles de notre temps et de cette paroisse même : nous voyons avec douleur des familles qui sont désunies, des proches qui se rendent à peine les devoirs de la bienséance la plus commune, qui ne se rencontrent que pour se charger d'outrages, qui se fuient et s'abhorrent mutuellement; qu'ils examinent eux-mêmes

quelle est la cause de ces cruelles divisions, ils trouveront que c'est un léger intérêt qui ne mérite pas d'entrer en comparaison avec la charité qu'ils blessent; nous voyons des chefs de famille qui s'attristent, qui s'alarment, qui murmurent, et souvent contre la providence, lorsqu'il leur arrive une perte dans leurs biens, leurs négoces ou leurs moissons; nous voyons des pères et des mères inconsolables sur la maladie d'un enfant, et des enfants qui s'affligent à la manière des païens de la mort d'un père et d'une mère. Quelle est la source de tant de larmes? point d'autre, mes frères, que votre attachement à ce monde que Dieu vous défend d'aimer; ah! si vous chérissiez moins ce monde, si ses biens possédaient moins votre cœur, si vous n'aimiez la créature que par rapport au Créateur, quel admirable changement nous verrions parmi vous, mon cher auditeur! L'intérêt de la charité déciderait sur tous les intérêts temporels; cette parole froide de *mien* et de *tien*, comme parle saint Augustin, ne diviserait plus personne. On s'écrierait dans le temps de l'adversité avec le bienheureux Job : le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté; on imiterait, lorsqu'on serait méprisé et outragé, le silence du Sauveur à Jérusalem; on dirait à la mort de ses proches ce que disait le grand saint Louis : vous m'aviez prêté cette mère et ce parent, Seigneur, il est juste que je vous le remette et que je vous en témoigne mon action de grâces; chaque plaie dont Dieu nous frapperait serait une occasion de faire un acte de patience, et cette vertu à laquelle il appartient de nous faire souffrir avec modération tous les maux qui nous arrivent, multiplierait autant nos mérites que nous en multiplierions les actes, autant que nous dirions à Dieu : oui, Seigneur, je consens à tout perdre sur la terre, plûtôt que de perdre un seul degré de votre amour; non, je ne vous dois pas moins lorsque vous m'éprouvez par les afflictions que lorsque vous me comblez de vos bienfaits temporels. Opposons-la donc, cette précieuse vertu qui sanctifie toutes nos actions, à tout ce qui nous arrive de fâcheux; et afin de bien affermir notre volonté, pénétrons-nous bien de ces pensées, que la vie de Jésus-Christ notre chef a été un exercice continuel de patience, que c'est par elle que la pa-

role divine produit du fruit dans nos âmes, qu'il n'y a dans ce monde de vrai bonheur que dans les souffrances, que notre bonheur dans le ciel sera proportionné à nos travaux sur la terre, que la plus grande preuve que nous puissions donner à Dieu de notre amour, est de lui être attachés dans les temps d'épreuve et d'affliction. Considérons en tout la main de Dieu, sa bonté qui règle tout, sa sagesse qui dirige tout, sa providence qui dispose de tout, sa puissance qui exécute tout, et nous nous plaindrons amèrement de notre répugnance à souffrir; nous prierons le Seigneur de nous envoyer des croix, de nous faire marcher dans les eaux des tribulations, de nous y soutenir, et de ne point permettre que nous y soyons submergés; alors soutenus de sa grâce, *nous nous glorifierons de nos maux, dans cette pensée que la tribulation produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve une espérance qui ne confond point.* Ce sont les paroles du grand Apôtre, qui devraient bien nous faire connaître tout le prix des souffrances. En effet, mes frères, de quel bonheur pouvons-nous jouir ici-bas? le plus grand auquel nous puissions aspirer est d'être assurés que nous sommes du nombre des élus, et qu'un jour notre sort sera parmi les bienheureux: or cette assurance, selon la pensée de l'Apôtre, est l'effet précieux des tribulations. Comment cela? c'est que les tribulations, jointes à la grâce et au saint usage que nous en faisons, produisent en nous des actes de patience, de résignation et de parfaite soumission à la volonté de Dieu; cette résignation parfaite n'est ni l'effet de la raison, ni des efforts de la nature. Il est vrai, certains philosophes ont enseigné que l'homme pouvait de lui-même parvenir à une indifférence insensible au milieu des plus cruels supplices. Mais qu'est-il arrivé de leurs sublimes spéculations? elle a paru impossible au reste des hommes, et elle a été impraticable à ceux-mêmes qui la débitaient. La résignation parfaite ne peut donc être qu'un effet de la grâce, et d'une grâce héroïque qui nous élève au-dessus de tous les appuis humains pour ne nous attacher qu'à Dieu seul. Cette grâce héroïque suppose ou produit en nous la grâce sanctifiante. Elle nous prouve donc, cette soumission à la volonté de Dieu dans les tribulations,

que nous sommes les enfants de Dieu ; et cette preuve fortifie l'espérance que nous avons de participer un jour à la récompense des saints. Ainsi les tribulations acceptées en esprit de soumission, sont une assurance morale de notre prédestination. Quel motif de nous glorifier devant Dieu ! *gloriamur in tribulationibus, scientes quòd tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio verò spem, spes autem non confundit* (1). Vous le comprenez donc, mes frères, si vous recevez avec soumission aux ordres de la providence les maux dont elle vous affligera, ils ne vous exciteront plus à murmurer et à vous emporter, mais à vous réjouir et à chanter au Seigneur des cantiques d'actions de grâces. La patience est donc le remède infaillible qu'il faut opposer aux tentations de colère dans l'adversité. Première raison et premier moyen à opposer à une partie de nos vivacités.

La société et les différentes relations par lesquelles nous tenons à la société, sont une autre occasion d'aigreur et d'emportement. Combien de sujets de mécontentement n'en recevons-nous pas ! combien de personnes avec lesquelles nous avons à traiter ne sont-elles pas insupportables ! non, je ne sais quel mal je puis en dire pour les bien définir. Quel mélange monstrueux d'imperfection dans les hommes qui composent la société ! peut-on en entendre parler, sans être surpris que ces hommes portent le nom de chrétiens et s'en glorifient ? tous s'éloignent des sentiers de la justice ; *omnes declinaverunt :* il n'en est pas un qui fasse le bien ; *non est qui faciat bonum.* Leurs langues sont aiguës comme celles des serpents, le fiel et le venin distillent de leurs lèvres ; *venenum aspidum sub labiis eorum.* Leurs pieds sont prompts à courir pour répandre le sang ; *veloces pedes eorum ad effundendum sanguinem.* Il n'y a qu'oppression sous leurs pas ; *contritio in viis eorum.* Ils sont pleins d'injustices, de malice et d'envie. C'est ce que je pourrais dire d'abord de tous les hommes en général qui composent la société, et en le disant je ne ferais que répéter ce qu'ont dit avant moi le

(1) *Rom.* 5.

Prophète et l'Apôtre. Après leur avoir appliqué ces traits odieux, leur portrait ne serait pas encore achevé, eussé-je accumulé sur leurs têtes les noms d'insociables, d'inquiets, de jaloux, de soupçonneux, d'indociles, d'irréconciliables, de vains, d'impérieux, d'ingrats, d'insensibles, d'inhumains, de querelleux, d'indiscrets, je serai sûr de n'avoir pas encore tout dit, il me restera encore mille choses désavantageuses à dire des différentes classes d'hommes avec lesquels vous avez à vivre.

Vos enfants et vos inférieurs exercent votre patience, les uns par leur indocilité, les autres par leur dissipation; ceux-ci par leur négligence, et ceux-là par leur infidélité. Vos égaux exercent votre patience par la différence de leur caractère et du vôtre; ici vous en rencontrerez un qui vous rebute par une grossièreté qui lui est naturelle, et là vous en trouvez un autre qui vous offense par une incivilité volontaire. Vos supérieurs exercent votre patience; ils ont leurs défauts réels, et ces défauts, votre injustice est encore industrieuse à les grossir; s'ils vous reprennent, vous l'imputez à haine et à mauvaise volonté; s'ils se trompent en vous corrigeant, leur erreur est suivant vous malignité et envie de nuire: que faire au milieu d'une société de laquelle on a tant de sujets de mécontentement? Ce qu'il faut faire, mes frères, c'est d'user partout et à l'égard de tout le monde d'une grande charité. Est-ce un enfant dont les progrès ne répondent pas à vos désirs? rappelez-vous, afin de prévenir les impatiences, ces tendres années où vous exerciez la patience de vos maîtres, convenez avec vous-mêmes de l'équité qu'il y a d'en user envers vos enfants comme on en a usé envers vous: voyez s'ils ne sont pas mauvais disciples, peut-être parce que vous n'êtes pas bons maîtres, peut-être parce que vous n'étudiez pas assez leur portée que vous voulez forcer, peut-être parce que vous n'êtes pas assez patients pour dire deux fois ce qu'il ne suffit pas d'avoir dit une seule. Est-ce un maître, un citoyen, un voisin, un ami, un de vos égaux dont les défauts vous offensent? dites-vous à vous-mêmes, peut-être ai-je eu ces défauts, peut-être les aurai-je, peut-être en ai-je actuellement de plus insupportables encore. Oui,

je pouvais naître avec toutes les imperfections qui me déplaisent dans mon semblable, et il n'avait pas plus mérité que moi ces disgrâces : si j'ai quelques avantages qu'il n'a pas, ce n'est ni par mon mérite que je les ai ni par sa faute qu'il en est privé. Pourquoi donc le faire souffrir de ce qu'il n'a point des qualités qu'il n'a pu se donner? Ah! qu'il est bien plus digne de ma compassion, et que je devrais bien plutôt le plaindre d'être né avec une cupidité qui le tyrannise, avec un esprit léger et capricieux, avec un amour-propre qui ne veut rien que pour lui-même, avec une vivacité qui ne lui permet pas de rien endurer; lui-même ne se pardonne pas, il gémit de son mauvais naturel, il s'en humilie; aurais-je la cruauté de l'en humilier encore? ne dois-je pas au contraire le relever, le plaindre encore plus qu'il ne se plaint, être touché de son mal, et non des désagréments que je reçois de son mal; en un mot, faites usage de cette leçon de l'Apôtre, qui nous dit de supporter les faiblesses des infirmes; *debemus nos firmiores imbecillitates infirmorum sustinere* (1). Non-seulement je pouvais être faible comme mon frère, mais peut-être ai-je eu les mêmes défauts, la même hauteur, le même amour-propre, la même humeur. Hélas! oui, je le sais par mon expérience, combien il en coûte pour combattre un penchant mauvais, lorsqu'il est encore dans sa force; je frémissais à la vue de l'entreprise, je m'alarmais aux approches du changement, les progrès étaient lents, la longueur des combats m'ennuyait, je retombais sous mon propre poids. Eh! que serais-je devenu, si un directeur, par exemple, ne m'avait encouragé, s'il n'avait usé de patience à mon égard? Voici donc les sentiments que doit m'inspirer mon expérience; je sais combien il en coûte pour déraciner une habitude, et le souvenir d'une victoire si chère doit m'affaiblir avec ceux qui succombent, malgré les efforts les plus sérieux; j'en ai fait souffrir d'autres qui m'ont gagné par leur prudence; quoi de plus équitable que de souffrir à mon tour pour gagner une âme à Dieu! quoi de plus juste que de souffrir des hommes que Dieu souffre.

(1) *Rom.* 15.

Les défauts qu'ils ont, peut-être les aurai-je bientôt, si je ne les ai pas eus; leur misère les rend sensibles, parce qu'ils se croient méprisés; bientôt je serai plus sensible, parce que je serai plus méprisable encore. Ils conviennent aujourd'hui de leur caractère dur et mélancolique, eux qui étaient autrefois affables et prévenants; bientôt la hauteur de mes supérieurs, ou les soins d'un emploi me jetteront hors de mon naturel, et je serai étonné de me trouver des airs chagrins, que je ne connaissais pas. Quel est l'homme qui puisse se promettre un moment d'égalité? déjà nous voyons que nos années présentes sont le contraste de nos années précédentes; nous sommes changeants et presque assurés de changer, sans savoir si ce sera de bien en mal: il n'est point de fautes que fasse mon frère que je ne puisse faire, et les siennes m'avertissent de celles qui peuvent m'échapper. Eh! d'où me vient donc tant de mépris pour sa faiblesse, tant de murmures pour ses imperfections, tant d'impatiences à les supporter? ne dois-je pas l'instruire avec un esprit de charité, tourner mes regards vers moi; me dire avec saint Bernard: qu'aurait fait de moi cette tentation, si elle avait eu pouvoir sur moi? enfin, me souvenir de cet avis de saint Paul aux Galates: *Fratres, si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis: vous qui êtes spirituels, ayez soin de relever dans un esprit de douceur celui qui est tombé, craignant de tomber vous-mêmes* (1). Dans le même endroit, le saint Apôtre ajoute ces mots: *alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.* Le sens de ces paroles mérite toute votre attention; il nous fait entendre non-seulement que nous pouvions avoir, que nous avons eu, ou que nous aurons dans la suite de fâcheux défauts, mais que nous en avons tous; que les défauts qui nous blessent davantage sont ceux qui nous sont propres, (par exemple, que c'est notre orgueil qui s'irrite de l'orgueil), qu'à la vérité ils ne nous paraissent pas pesants, parce qu'ils sont chez nous comme dans leur centre, mais que ceux qui en portent

(1) *Galat.* 6.

le poids en pensant autrement. Ensuite il nous déclare que ce n'est que par le support mutuel que nous remplirons la loi de Jésus-Christ; pourquoi cela? c'est que la loi de Jésus-Christ veut que nous nous aimions : or l'amour, au lieu de nous indisposer contre nos frères pour leurs défauts, nous fait gémir sur ces défauts, comme étant les maux de nos frères ; c'est que la loi de Jésus-Christ veut que nous traitions les autres comme nous souhaitons d'en être traités : or nous sommes bien aises qu'on dissimule nos faiblesses, qu'on nous apprenne à les rompre sans rompre avec nous; c'est que la loi de Jésus-Christ veut que celui-là soit sans crimes qui jette la première pierre : or personne ne peut dire qu'il est sans péché, et quiconque le dirait serait son propre séducteur. Jésus-Christ condamne donc tous les coupables zélés qui se plaignent des coupables à qui ils ressemblent ; il condamne ces ouailles qui se plaignent de leur pasteur, qui sont pleines d'une attention maligne sur leur conduite, et qui usent d'une sévérité inexorable sur leurs moindres défauts, tandis qu'elles se pardonnent les défauts les plus grossiers; il condamne enfin ces hommes qui veulent jouir de la société de leurs frères, sans en supporter les désagréments, et substitue à ces injustes dispositions les sentiments d'une charité qui souffre tout, c'est le remède à toutes les contestations presque inévitables dans la société. Seconde raison et second moyen à opposer à une partie de nos vivacités.

La troisième est au-dedans de nous-mêmes! tantôt c'est un attachement à notre propre sens, qui nous empêche de reconnaître nos erreurs et nous les fait soutenir avec chaleur; tantôt c'est un amour-propre qui ne peut souffrir qu'on voie en nous des défauts, et bien moins qu'on nous en reprenne ; au lieu de les avouer humblement, et de nous en humilier devant le Seigneur, nous nous emportons contre celui qui nous avertit, et nous ne voyons plus en lui que haine, qu'injustice et qu'imprudence : tantôt c'est une vanité incommode, qui nous fait croire qu'à chaque instant on nous manque, qu'on ne nous prévient pas quand on le devrait, qu'on ne répond pas à nos honnêtetés, qu'on nous a reçus d'une manière peu convenable à notre rang, qu'on n'a pas eu pour

nous toutes les attentions qu'on a pour une personne qu'on estime et qu'on révère : tantôt enfin c'est un tempérament trop vif et trop prompt, qui nous rend sensibles au moindre manquement. Quel est le moyen de corriger ces défauts ? c'est un constant exercice des vertus d'humilité et de douceur. Ces vertus sont celles que Jésus-Christ a voulu que nous apprissions de lui principalement. Il ne nous a pas dit, comme le remarque un Père : *apprenez de moi à créer* de nouveaux mondes, à ressusciter des morts, à guérir des malades, *mais apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; discite me quia mitis sum et humilis corde* (1). Sa douceur était telle qu'un Prophète l'avait annoncée, comme une des marques qui caractériseraient le Messie ; *il ne disputera point*, disait le Prophète Isaïe ; *il ne criera point, et personne n'entendra sa voix dans les rues; non contendet, neque clamabit, neque audiet in plateis vocem ejus : Il ne brisera point le roseau cassé*, *et il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore; arundinem quassatam non confringet, et linum fumigans non extinguet.* Or pourquoi les prophètes nous ont-ils avertis de considérer en lui cette vertu particulière de douceur ? pourquoi le Sauveur nous a-t-il si fort recommandé d'apprendre de lui cette vertu ? En sage médecin, dit saint Grégoire, il opposait les contraires aux contraires, il voulait, pour nous guérir de nos emportements, que nous fissions un continuel usage de la vertu de douceur. A l'exemple de ce divin maître et pour seconder ses intentions, il faut donc, mes frères, nous faire une sainte habitude de ne jamais disputer avec contention, de ne jamais crier avec aigreur, de montrer toujours une grande douceur en tout, dans nos paroles, dans nos yeux, dans nos démarches et dans tous nos gestes ; et pour cela nous exercer souvent aux actes de cette vertu, cet exercice sera le moyen sûr de triompher de tous les mouvements de colère ; l'exemple de saint François de Sales peut en être une preuve. Ce saint Evêque de Genève était, comme vous pouvez le savoir, d'un

(1) *Matth.* 11.

tempérament très-vif, cependant il fut presque toujours un modèle de douceur. Pourquoi cela ? parce qu'il demandait souvent cette grâce à Dieu dans la prière, parce qu'il prévoyait dès le matin les occasions qui pourraient l'irriter, parce qu'il réfléchissait souvent sur la honte qui est empreinte sur le vice de l'emportement et sur les beautés charmantes de la douceur. Etudiez, imitez ce beau modèle, vous tous, mes frères, qui reconnaissez votre promptitude à vous fâcher; demandez tous les jours à Dieu le don de douceur, et gémissez sur la faiblesse de l'empire que vous exercez sur vos passions. Prévoyez de loin les occasions, afin de les éviter; lorsque ces occasions se présentent, recourez à la prière, faites des actes de modération, de patience et d'humilité; ne faites jamais rien dans le mouvement de la colère, comme vous le dit saint Paul : *date locum iræ* (1). Mais attendez que l'émotion soit passée, pour n'avoir pas lieu de vous repentir de ce que vous auriez fait.

Nous avons un bel exemple de cette modération dans le Prophète Elisée. Les trois rois de Juda, d'Israël et d'Edom l'avaient consulté pour savoir s'il fallait combattre les Moabites : *qu'y a-t-il*, répondit le Prophète au roi d'Israël, *qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? allez-vous-en au Prophète de votre père et de votre mère; je jure par le Seigneur en la présence duquel je suis, que si je ne respectais pas la personne de Josaphat roi de Juda, je n'eusse pas seulement jeté les yeux pour vous regarder.* Ainsi parlait l'homme de Dieu dans le juste mouvement de son zèle, et sur le moment il s'abstint d'agir, il demanda qu'on fît venir un joueur de harpe, pour calmer par le son de ce doux instrument l'émotion que le zèle avait fait naître dans son âme; et l'historien sacré remarque, que ce fut seulement alors qu'il reçut le don de prophétiser (2). Observez, s'il vous plaît, le motif pour lequel Elisée se fâchait; c'était pour la gloire de Dieu, et contre l'alliance impie que son roi avait faite avec le roi d'Edom. Sa colère était donc sainte et son zèle pur; cependant il croit que l'Esprit saint ne lui

(1) *Rom.* 12. — (2 4. *Reg.* 3.

communiquera pas ses lumières, qu'auparavant son âme ne soit rendue à sa première tranquillité. Comment donc pourriez-vous espérer le secours de cet Esprit, si vous agissiez dans le temps de la colère, vous dont le zèle est si peu ressemblant à celui du prophète? Attendez donc que les premiers mouvements en soient passés; jetez, pendant qu'il dure, les yeux sur la douceur de Jésus, l'auteur de votre foi, et conjurez-le de vous aider à vous vaincre; ce sont les moyens de triompher de ce vice odieux de la colère, dont les fruits sont ordinairement si funestes. Quel usage en avez-vous fait jusqu'à présent, mes frères? quelle a été votre patience dans les cas fâcheux qui vous sont arrivés? Avec quelle charité avez-vous supporté les défauts de votre prochain? où sont les précautions que vous avez prises pour pratiquer en tout cette douceur évangélique qui prévient les haines et les vivacités? Combien de fautes n'avez-vous pas commises contre le cinquième commandement pour avoir négligé la pratique de ces vertus! combien de fautes n'avez-vous pas commises par pensées, en entretenant votre esprit des sujets de mécontentement que vous prétendiez avoir reçus; par désirs, en souhaitant de jouir de la cruelle satisfaction de la vengeance; par paroles, en disant des injures et en chargeant de malédictions; par actions, en frappant et en outrageant ceux de qui vous prétendiez avoir raison de vous plaindre; par votre négligence, et donnant occasion à vos supérieurs de s'emporter contre vous; par vos conseils, en aigrissant les esprits que vous auriez dû calmer; par faiblesse, en ne reprenant pas l'emportement de ceux dont la conduite vous est confiée?

Que deviendrait donc aujourd'hui votre âme, si Dieu ne vous faisait miséricorde? car, vous ne pouvez plus l'ignorer, la colère est un péché mortel de sa nature; celui qui se fâche contre son frère mérite d'être condamné au jugement de Dieu; celui qui dans sa colère profère des termes de mépris, sans même avoir dessein de blesser sa réputation, est digne d'être condamné au conseil souverain du Seigneur; celui qui ajoute aux termes de mépris ce qui blesse l'honneur de son frère, subira un châtiment plus rigoureux en-

core que le précédent. Tous, hélas! seront condamnés à ce désespoir, à ces horribles grincements de dents dont leurs emportements étaient l'image effrayante. Quel horrible supplice, non pour un plaisir, car la colère n'en est pas un, mais pour la fureur d'un moment! ne désirez-vous pas sincèrement de l'éviter? ah! cherchez-en donc les moyens, et prenez la résolution d'en bien user. Et vous, Seigneur, dont l'esprit ne souffre pas l'émotion du cœur, daignez nous inspirer un esprit de patience, de charité et de douceur; faites qu'avec ce secours nous réprimions tous les mouvements de colère intérieurs et extérieurs que vous nous défendez; donnez-nous en ce point et en tous les autres une justice plus abondante que celle des Pharisiens, afin que nous méritions d'entrer dans le royaume des cieux. *Amen.*

ÉVANGILE

Du VI. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là: Comme il y avait encore à la suite de Jésus une grande foule de peuple qui n'avait pas de quoi manger, il appela ses disciples, et leur dit: J'ai grande compassion de ce peuple; car il y a déjà trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie chez eux sans manger, les forces leur manqueront en chemin; car il y en a parmi eux qui sont venus de loin. Ses disciples lui répondirent: D'où pourrait-on dans ce désert avoir assez de pain pour les rassasier? Jésus leur demanda: Combien avez-vous de pains? Sept, lui dirent-ils. Alors il commanda au peuple de s'asseoir sur la terre. Puis il prit les sept pains, et ayant rendu grâces, il les rompit, les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent au peuple. Ils avaient quelques petits poissons qu'il bénit aussi, et il commanda qu'on les leur distribuât. Ils mangèrent et furent rassasiés; et on emporta sept corbeilles pleines des

morceaux qui étaient restés. Or, ceux qui mangèrent étaient environ quatre mille, et Jésus les renvoya.

Homélie sur l'aumône.

Avoir soin des pauvres, rassasier ceux qui ont faim, revêtir ceux qui n'ont point d'habits, recueillir dans sa maison ceux qui sont sans auspice, se pencher vers ceux qui tombent pour les relever, soutenir les faibles pour prévenir en eux une prochaine défaillance; ce sont là autant de devoirs indispensables de la charité chrétienne, autant de devoirs fondés sur les lois de la nature les plus inviolables, sur les maximes de l'Evangile les plus expresses, sur les exemples des premiers fidèles les plus sensibles; autant de devoirs à l'accomplissement desquels sont attachées les récompenses les plus riches pour le temps et pour l'éternité. Vous l'avez vu dans l'explication de l'Evangile du quatrième Dimanche de carême. Que faire pour mériter ces récompenses? dans quelles dispositions faut-il distribuer ses aumônes? quelle doit en être la quantité? quels sont les prétextes qu'on apporte pour s'en dispenser? combien ces prétextes ne sont-ils pas frivoles et indignes d'un chrétien qui les propose? C'est ce que vous verrez dans l'explication de l'Evangile de ce jour, parce qu'il s'agit, comme dans l'autre, de la multiplication des pains, et qu'il convient de traiter de la même matière. Il est vrai, le miracle que rapporte saint Jean est différent de celui dont saint Marc vient de nous faire l'histoire: là il n'y a que cinq pains et deux poissons, ici il y a sept pains et quelques petits poissons: là il se trouva cinq mille hommes, et ici quatre mille; là on remplit douze corbeilles des restes, ici on n'en remplit que sept; mais cette différence même est une nouvelle preuve du soin que notre divin Sauveur a eu pour les pauvres: quelle charité, quelle immense charité n'a-t-il pas exercée à leur égard! Il prévenait leur besoin, il se laissait toucher de compassion à la vue de leur indigence, il les accueillait tous avec bonté, il les édifiait, et faisait servir le pain matériel qu'il leur procurait, à la nourriture spirituelle de leur âme; il les soulageait en Dieu, et leur

procurait des secours abondants. Riches du siècle, voilà votre modèle et votre loi, mais qu'ai-je dit en prononçant le mot de riches? chacun consent à le paraître par ostentation, et personne ne veut l'être pour en remplir les charges: chacun convient du précepte de l'aumône, et personne ne se croit dans le cas de pouvoir la faire, ou parce qu'on a des enfants à établir, ou parce qu'on occupe une place qui oblige à des grandes dépenses, ou par d'autres raisons qui en imposent peut-être à la cupidité, mais qui ne prévaudront jamais au tribunal de la souveraine vérité. Non, non, riches du monde, ce ne sont pas ces prétendues impossibilités qu'invente la passion, et que l'usage du monde justifie, qui vous délivreront des mains de celui qui s'appelle le Père des pauvres, et malheur à quiconque s'en laisserait plus long-temps séduire, il mériterait d'être traité comme ce mauvais riche dont parla hier l'Evangile; mais ce qui vous délivrera, ce sont vos aumônes seules; *eleemosyna à morte liberat.* Apprenez donc à en faire de la manière qu'il convient, et autant qu'il convient; c'est ce que j'ai à vous montrer beaucoup plus pour votre salut éternel, que pour l'avantage temporel des pauvres que je ne dois pas négliger. Vous verrez donc dans la première partie de ce discours quelles doivent être les qualités de l'aumône, et dans la seconde quelle en doit être la quantité; qualités et quantité de l'aumône, en deux mots voilà le sujet de votre attention.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que l'aumône dont nous parlons ici? c'est un acte de miséricorde par lequel nous soulageons la misère corporelle de notre prochain. Cet acte, pour être aussi parfait que le demande la religion, doit avoir quatre qualités marquées dans notre Evangile; il doit être prévenant, compatissant, prudent et désintéressé, prévenant à l'égard des misères du prochain, compatissant dans son principe, prudent dans son choix, désintéressé dans son motif, c'est l'exemple que nous donne Jésus-Christ dans l'Evangile.

En ce temps-là le peuple s'étant trouvé encore une fois

en très-grand nombre auprès de Jésus et n'ayant pas de quoi manger, il appela ses disciples; cùm turba multa esset cum Jesu, nec haberent quod manducarent, convocatis discipulis, ait illis. Ces paroles et les suivantes vous font voir l'attention avec laquelle Jésus-Christ prévoyait les besoins des peuples; il voit une foule qui l'environne, et qui oublie totalement la nourriture du corps pour se rassasier du pain de la divine parole. Sans attendre que ces peuples s'aperçoivent de l'extrémité à laquelle ils vont être réduits, il appelle lui-même ses apôtres, il leur représente l'état tout prochain de misère auquel ils sont exposés, il donne ses ordres pour les en préserver; il prévient ainsi tous les malheurs que le moindre délai leur aurait pu causer, et que notre négligence, hélas! ne cause tous les jours que trop réellement parmi nous. Ah! si vous les connaissiez comme nous ces malheurs, vous verriez des familles autrefois opulentes qui ne sont aujourd'hui dans la misère que faute d'un secours médiocre, faute d'un secours dont elles n'ont pas été prévenues à propos; vous verriez des négociants chargés d'une famille nombreuse dont le commerce n'est tombé que parce qu'ils n'ont pas osé s'ouvrir à vous sur l'état de leurs affaires; vous verriez des chefs de famille qui vendent à vil prix le patrimoine de leurs pères, et se réduisent insensiblement à la mendicité, parce qu'ils y sont forcés par une secrète nécessité; vous verriez des artisans, de pauvres vignerons, des laboureurs qui ne se dessaisissent des fruits de leurs travaux avant les récoltes, que pour trouver des avances dont ils paient des usures ruineuses; vous verriez des jeunes filles sans dot dont la chancelante vertu fera peut-être un triste naufrage, parce que vous n'aurez pas pourvu à leurs besoins; vous verriez des jeunes gens, qui, faute de moyens suffisants, sont exclus d'un état où ils feraient leur salut, et où ils se distingueraient par leurs talents; vous verriez des orphelines abandonnées de tout le monde, à qui la nourriture spirituelle manque autant que la corporelle; vous verriez des pauvres honteux dont le premier besoin est celui de pain, qui cependant vous paraissent ne manquer de rien, parce que leur état les met dans la dure nécessité de souffrir dans le silence;

vous verriez dans de sombres chaumières un père malheureux ou une mère infortunée qui succombe sous le poids de la maladie, sans secours, sans assistance, et cependant environnée d'une famille innocente qui manque des choses les plus nécessaires à la vie. Que verriez-vous encore dans nos prisons, nos hôpitaux, si votre charité vous y conduisait? combien de personnes misérables dans tous ces lieux et dans les maisons particulières, qui ne le sont que parce que vous ne les prévenez pas de vos aumônes? Voici donc ce que je souhaiterais de votre charité, afin qu'elle fût plus ressemblante à celle de Jésus-Christ. Je souhaiterais de vous, Magistrats, de ceux qui avec vous tiennent le premier rang dans cette paroisse, que vous eussiez chacun soin de votre quartier, et que vous procurassiez par vous et par d'autres des secours abondants à ces pauvres que vous avez rougi de connaître jusqu'aujourd'hui; je souhaiterais de vous, grands du monde, lorsque vous allez à vos campagnes, que vous vous informassiez des pauvres qui résident dans vos domaines, et qu'au lieu de les opprimer par d'injustes vexations, vous vous déclarassiez les pères et les protecteurs de vos vassaux, en remettant à l'un ce qu'il ne peut vous payer, et en donnant à un autre ce que peut-être vous en espériez; je souhaiterais de vous, mesdames, que votre charité fût plus inquiète, plus active et moins délicate, que vous entrassiez dans les réduits obscurs de tant de pauvres familles qui sont dans votre voisinage, que vous en vissiez par vous-mêmes la misère souveraine, et que vous portassiez les yeux d'une curieuse miséricorde sur les aliments dont ils se nourrissent, sur les haillons dont ils se couvrent, et sur le lit de douleurs qui est aussi pitoyablement que scandaleusement préparé à un nombre d'enfants de différent sexe; je consentirais à cette pieuse curiosité, afin que cette vue vous touchât le cœur, et vous engageât à solliciter la charité des fidèles avec plus d'instance, et (prenez-y garde, s'il vous plaît,) avec plus de modestie encore; car il me semble avoir ici à me plaindre de deux excès de votre part, l'un de n'avoir pas assez de charité pour les pauvres, et l'autre d'en avoir une trop mondaine et trop pompeuse. Rarement on trouve parmi vous des Tabithes qui

destinent l'ouvrage de leurs mains à revêtir les veuves et les orphelins : si au défaut d'un secours personnel vous en sollicitez un étranger, comment le faites-vous, je ne dis pas seulement dans le monde, mais dans ce lieu même et à la face de nos autels ? je me tais, mesdames, sur les airs mondains et trop scandaleux pour l'assemblée des fidèles, avec lesquels vous vous donnez, vous et vos filles en spectacle, et j'espère que mon silence, sans vous rebuter, corrigera un abus qui afflige les yeux chastes et amis de la simplicité chrétienne.

La seconde qualité que doit avoir votre aumône pour ressembler à celle de Jésus-Christ, c'est d'être compatissante dans son principe ; telle fut la charité que ce divin Sauveur exerça envers les peuples qui le suivaient : *il disait à ses apôtres : j'ai compassion de ce peuple, parce qu'il y a trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, et ils n'ont rien à manger, convocatis discipulis, ait illis : misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent.* Voilà comment Dieu aime les pauvres : il connaît leurs besoins, il fixe ses yeux sur leur misère, il s'attendrit à la vue de leurs maux, il en a le cœur pénétré de douleur, il souffre, il compatit sincèrement avec ces peuples avant même qu'ils sentent leurs propres nécessités ; deux considérations le touchent principalement, la qualité des personnes qui le suivent, et le danger auquel elles s'exposent en le suivant : usons-en de même, mes frères, allons plutôt dans les tristes asiles des misérables nous informer de leurs peines que dans les maisons des grands admirer leur magnificence au lieu de détourner notre vue de dessus les plaies des mendiants qui nous obsèdent : considérons-les attentivement, afin d'ouvrir ensuite plus facilement notre main à quelques libéralités ; et pour nous exciter à la pitié, considérons quel est celui qui souffre, et quels sont les maux qu'il souffre.

Quel est celui qui souffre ? c'est un homme, comme nous créé à l'image de Dieu, capable de le connaître, de l'aimer, et de le posséder éternellement ; c'est un homme connu et aimé de Dieu, un homme de la subsistance duquel Dieu

prend soin, et avec lequel il vous ordonne de partager vos biens; un homme pour qui le Père Eternel a donné son Fils unique, et ce Fils unique son propre sang; un homme appelé à la même société, à la même table, à la même félicité que vous; un homme qui est l'héritier de Dieu, et le cohéritier de Jésus; un homme qui, dans son état de pauvreté, représente la personne divine de Jésus-Christ, ou plutôt en la personne duquel Jésus-Christ mendie, puisque comme le dit un Père, Jésus-Christ est l'unique pauvre, le seul mendiant sur la terre, un homme enfin qui a Dieu pour père comme vous, et qui devant Dieu et selon la religion, est autant, et peut-être beaucoup plus que vous, parce qu'il le sert non pas en apparence comme vous, non depuis *trois jours* comme ces peuples de l'Evangile, mais intérieurement et depuis bien des années. Que souffre cet homme formé par la même main, et du même limon que vous, cet homme que la religion appelle votre frère, et qui vous tient à tant d'aimables titres? c'est ce qu'il faut que vous examiniez encore : ici vous en voyez un qui se présente à vous avec un visage pâle, défiguré, et ressemblant plutôt à un de ces cadavres que vit le prophète Ezéchiel, qu'à un homme vivifié par le souffle divin; là vous en trouvez un autre, qui, pour exciter votre compassion, vous découvre des plaies et des ulcères qui font horreur à votre délicatesse; quelques pas plus loin, c'en est un troisième exténué, mutilé, ou privé de l'usage des yeux, d'un pied, ou d'une main. Que vous entriez dans la maison d'une pauvre veuve, vous y verrez une famille composée de moribonds qui traînent à peine les tristes restes d'une vie languissante. Que vous passiez de cette maison à la voisine, vous trouverez un époux qui vit dans une continuelle dissension avec son épouse, parce que l'un ne peut fournir aux charges communes, ce que l'autre en espérait. Sortez ensuite dans les rues et les places publiques, qu'y verrez-vous encore? de pauvres orphelins qui n'ont pas de quoi se couvrir, des artisans sans travail, des étrangers sans hospice et sans ressource, grand Dieu, le spectacle touchant! qui pourra considérer tant de calamités publiques qui affligent l'état, et tant de misères particulières qui désolent les familles, sans

être pénétré de la plus vive compassion ? qui pourra rapprocher de ces misérables la dureté de tant de riches, et n'être pas transporté contre ceux-ci d'une sainte indignation : chose étrange de voir comment ils traitent Jésus-Christ dans la personne des pauvres ? On se contente de leur donner la plus vile monnaie qu'on trouve, sans voir de près si ce don est proportionné à leurs nécessités ; on leur donne à peine quelques restes dont on ne sait plus que faire dans une maison ; on a de grands biens, et les pauvres n'en sont que plus affligés, ils ne servent ou qu'à en acquérir de nouveaux, ou qu'à satisfaire de nouvelles passions ; on donne moins par esprit de charité que pour se délivrer de l'importunité des pauvres ; on les oblige de contrefaire les estropiés, les mutilés, d'exagérer leurs maux, parce qu'ils savent que des misères communes ne nous touchent plus. Loin de baiser leurs plaies, on ne jette les yeux sur eux qu'avec une certaine horreur ; on ne leur parle jamais que d'un ton dur, d'un regard fier et d'un air méprisant ; on n'emploie jamais à leur occasion que des termes odieux : lie du peuple ! vile populace ! gens de rien ! sont les noms dont on use pour les distinguer des gens, dit-on, d'une certaine façon ; on leur reproche leurs forces, leur santé, leur jeunesse ; avec un secours trop léger qu'on leur procure, on semble acheter le droit de les accabler d'injures. Est-ce ainsi, grand Dieu ! qu'on méprisera toujours les droits de votre souveraineté ? ces pauvres vous représentent, ils sont comme les receveurs de votre domaine, et cependant on les méprise. Si vous les soulagiez vous-même vous les soulageriez en Dieu, et on ne les soulage pas en hommes ; vous méritez les prémices, on est fâché d'avoir de vieux restes à vous donner ; on doit prévenir vos demandes, et on vous laisse crier inutilement tout le jour ; on devrait, comme Abraham, vous adorer dans la personne du pauvre, on vous rebute comme la balayure du genre humain ; vous ordonnez aux riches de répandre sur le pauvre vos bénédictions, et le riche se contente de souhaiter froidement au pauvre que vous le bénissiez. O l'effroyable dureté ! ô dureté infiniment plus terrible pour les riches que nuisible aux pauvres ! car non-seulement ils perdent par

là le fruit de leurs aumônes ; mais ils pèchent, et ils pèchent grièvement contre Dieu, dont ils maltraitent les envoyés ; contre Jésus-Christ, qu'ils méconnaissent dans la personne du pauvre ; contre ce pauvre, que leur mépris peut exciter aux murmures ; contre l'Eglise, dont les membres sont scandalisés d'une conduite si peu chrétienne. Oui, il y aurait peut-être moins de mal à refuser avec douceur que de donner avec cette dureté avec laquelle je vois que les riches font leurs aumônes : un pauvre souffre difficilement sa misère, mais il souffre encore bien plus difficilement le mépris ; dans tous les états ce mal est le dernier auquel on s'accoutume. Loin de vous donc, mes frères, toutes paroles d'aigreur, tout rebut, tout mauvais traitement, *non ex tristitiâ*, *aut ex necessitate*. Donnez doublement en donnant avec grâce, avec douceur, avec joie, et autant que vous le pourrez, en joignant un mot d'édification, ce sont là les aumônes agréables à Dieu ; *hilarem enim datorem diligit Deus* (1).

La troisième qualité nécessaire à l'aumône est la prudence, et cette prudence consiste à imiter la différente conduite que le Seigneur tient à l'égard des personnes différentes ; d'abord sa bonté s'étend à tous généralement, le Père Eternel fait luire son soleil également sur les bons et sur les méchants ; les pluies qui arrosent la terre sont en faveur des pécheurs aussi bien que des justes ; c'est par sa miséricorde que tous les hommes subsistent, c'est aussi pour tous les hommes que le Verbe Eternel s'est fait homme. Sa charité, lorsqu'il conversait parmi eux, ne se bornait ni à certains lieux, ni à certains secours, ni à certaines personnes ; partout il faisait toute sorte de bien sans distinction de personnes ; *pertransiit benefaciendo et sanando omnes*. Il n'y avait point d'étranger qu'il ne reçût, point de malades qu'il ne guérît, point de pécheurs qu'il n'accueillît, point d'ambitieux qu'il ne tolerât, point de traîtres à qui il n'offrît son pardon, point de persécuteurs pour qui il ne priât sur la croix ; *pertransiit benefaciendo et sanando omnes*. La charité de Jésus-Christ s'étendait donc à toutes sortes de personnes ; cependant elle avait de l'ordre et un or-

(1) 3. *Corinth.* 9.

dre de préférence : il faisait, par exemple, pour ceux qui le suivaient dans le désert, un miracle dont les absents pouvaient beaucoup moins profiter ; nous pouvons donc aussi et même nous devons observer un certain ordre dans nos aumônes. Ainsi, dans une nécessité égale, nous pouvons et nous devons préférer premièrement nos parents à des étrangers, et parmi nos parents, les plus proches à ceux qui sont plus éloignés. La religion n'efface pas les droits de la nature, seulement elle les perfectionne, et corrige ce qui pourrait s'y glisser de vicieux. Secondement nous pouvons et nous devons préférer des domestiques à des vassaux, des bienfaiteurs à ceux de qui nous n'avons pas reçu les mêmes services, une personne noble à celle qui ne l'est pas, un roturier qui a toujours été bien à celui qui est né dans le sein de la pauvreté ; parce que, dit saint Ambroise, ceux-là sont plus sensibles, et dès-lors plus misérables et plus dignes de compassion ; un pauvre qu'il faut soulager, à une église qu'on pourrait orner, parce que le temple vivant doit être préféré au temple inanimé. Trosièmement, nous pouvons et nous devons préférer un pauvre honteux à ceux qui se sont fait un art de la mendicité. Négligence criminelle ! s'écrie saint Ambroise, faute énorme ! si de votre connaissance un fidèle, et surtout un fidèle qui rougit de sa misère est dans la nécessité ; *grandis culpa, si sciente te, fidelis egeat, præsertim qui egere erubescat.* Votre vigilance, dit encore saint Léon, a dû vous le faire connaître avant qu'il vous exposât son besoin, afin qu'il ait tout à la fois la satisfaction d'être secouru dans son indigence et de n'en avoir pas rougi. Quel crime ne serait-ce donc pas, si après l'avoir connu, vous l'abandonniez ! Quatrièmement, nous pouvons et nous devons préférer un ministre du Seigneur à un simple fidèle, un simple fidèle qui est juste, ou du moins qui s'en est mérité la réputation parmi les hommes, parce que celui qui reçoit un Prophète comme tel, et celui qui donne à un juste comme tel encore, recevra la récompense du Prophète et du juste; *qui recipit justum in nomine justi, mercedem justi accipiet.* Lorsque la nécessité est égale, voilà l'ordre que met une charité éclairée dans la distribution de nos aumônes; mais loin de nous cette charité

qui n'a d'égard qu'aux personnes et non à la nécessité ; la nôtre doit s'étendre à tous les besoins et à toutes sortes de personnes ; c'est assez, suivant saint Léon, qu'elles participent à la même nature que nous pour avoir part à nos aumônes ; *in omnibus naturæ est diligenda communio.* C'est ce qu'avait dit saint Paul avant ce Père, en écrivant aux Galates, qu'ils devaient, pendant qu'ils en avaient le temps, faire du bien à tous, et surtout à ceux qui étaient unis par le lien de la foi ; *operemur bonum ad omnes, maximè autem ad domesticos fidei.* C'est ainsi qu'avait dit Jésus-Christ avant saint Paul, en montrant, par l'exemple du Samaritain, que nous devions exercer la charité envers nos ennemis mêmes, et ceux qui professent une religion différente.

Mais, me direz-vous, c'est un libertin dont les mœurs sont scandaleuses, et qui ne mérite que la haine publique. Juges aveugles, vous répond saint Chrysostôme, usurpateurs iniques, qui vous a confié le soin d'examiner la conduite et les mœurs de vos frères ? Votre obligation ne se termine-t-elle pas à soulager vos frères ? Dieu ne vous a-t-il pas déchargés de ces recherches malignes auxquelles vous engage votre cupidité ? Il voulait qu'on fît l'aumône sans prétexter de difficultés ; combien n'en eût-on pas formées, s'il eût ordonné de faire des informations de la vie et des mœurs avant que de donner l'aumône ! Pourquoi est-elle appelée de ce nom, sinon parce que les indignes mêmes y ont part ? Saint Paul n'ordonne-t-il pas de faire du bien à tous ? Si nous rebutons les indignes, à peine s'en présentera-t-il de dignes ; mais si nous ne donnons pas l'exclusion aux indignes mêmes, nous en rencontrerons aussi de dignes, qui répareront avantageusement la perte causée par les indignes, comme Abraham, ne refusant personne, reçut enfin des anges dans sa tante. Soyons donc ses imitateurs aussi bien que Job, qui assure que la porte de sa maison était toujours ouverte à tout le monde. Il y en a, dit encore ailleurs ce Père, qui s'informent de la patrie des pauvres, de leur vie, de leur métier, de leur santé, et qui leur font un crime de ce qu'ils se portent bien ; de là vient que plusieurs d'entr'eux feignent d'être blessés, afin que ces calamités imaginaires attendrissent le

cœur de ces impitoyables censeurs. Laissons donc toutes ces recherches, continue ce Père, puisque l'aumône nous est plus avantageuse et plus nécessaire à nous-mêmes qu'aux pauvres.

Mais, dites-vous encore, ce sont des fugitifs et des vagabonds qui quittent leur pays, peut-être parce qu'ils ont été chassés pour quelque grand crime; ce sont des paresseux que le libertinage expatrie : eh quoi! vous répond encore saint Chrysostôme, est-ce là le sujet de votre indignation? *et tu hâcne de causâ stomacharis?* ah! *si Dieu usait envers nous de la même rigueur dont nous usons envers les pauvres, il n'y aurait jamais de pardon pour nous ni de miséricorde; si Deus ita diligenter nos scrutaretnr uti nos causam pauperum, nullam unquam misericordiam vel veniam assequeremur :* pourquoi? parce que nous serons jugés comme nous aurons jugé; *in quo enim judicatis, dicit, et vos judicabimini.* Donnons donc, comme nous le dit Jésus-Christ dans l'Evangile, à tous ceux qui nous demandent : *omni petenti te tribue.* Donnez à vos concitoyens et aux étrangers, aux justes et aux pécheurs, à ceux que Dieu éprouve par des calamités domestiques, et à ceux qui se sont ruinés par leurs débauches, *omni petenti te tribue.* Considérez la personne de Jésus-Christ même dans le pauvre à qui vous donnez, sans vous informer qui il est lui-même; ne refusez personne, dit saint Augustin, de peur que celui à qui vous refuseriez quelque chose, ne fût Jésus-Christ; *date omnibus, ne cui non dederitis ispe sit Christus.* C'est là tout le discernement que la prudence chrétienne veut que nous fassions envers les pauvres à qui nous donnons.

La quatrième qualité essentielle au mérite de l'aumône, est qu'elle se fasse dans des vues pures et désintéressées. Quand Jésus-Christ voulut multiplier les pains, il se retira dans le désert, et ne voulut avoir pour témoins de son miracle que ceux en faveur desquels il le faisait : *il prit les pains et rendant grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent au peuple; accipiens septem panes, gratias agens, fregit et dedit discipulis suis ut apponerent, et apposuerunt turbæ.* J'ai déjà

remarqué ailleurs pourquoi Jésus, dans ce miracle, s'était servi du ministère de ses apôtres, soit pour faire la distribution des pains, soit pour en recueillir les restes; il voulait par là marquer à tous ses ministres qu'une de leurs principales fonctions serait de pourvoir aux nécessités des pauvres : veuille le ciel que je m'en acquitte avec tout le zèle que demande mon salut et celui des riches! L'action qui doit donc ici fixer spécialement notre attention, c'est l'action de grâce que fait Jésus-Christ à son Père. Quel était, en la faisant, le dessein de notre divin Sauveur? c'était de faire connaître à ce peuple qui l'environnait, que tout ce qu'il avait, sa nature divine, sa toute-puissance et les autres perfections, il les tenait de son Père; que le miracle qu'il allait faire ayant Dieu pour principe, il devait lui être rapporté comme à sa fin; c'était pour apprendre à ce peuple à commencer et à finir ses actions au nom du Seigneur, celles mêmes qui paraissent plus indifférentes, comme sont le boire et le manger; c'était encore pour nous apprendre à éviter le défaut d'amour-propre et de vanité qui corrompt une partie de nos aumônes. En dis-je trop, mes frères? réfléchissez sur vous-mêmes, et voyez quels sont plus ordinairement les motifs qui vous déterminent a exercer la charité; n'est-ce pas le désir d'être vus des hommes? si vous distribuez de vous-mêmes votre aumône, vous prenez le moment où vous aurez des témoins de votre distribution; si vous feignez de vouloir en dérober la connaissance, c'est pour ajouter à la réputation d'hommes charitables celle d'être humbles et modestes; si vous faites vos aumônes par des personnes étrangères, vous en choisissez dont la bouche soit comme cette trompette dont les Pharisiens publiaient leurs charités; si vous donnez aux hôpitaux, c'est afin qu'il soit parlé de vous à la reddition des comptes; si vous donnez à une sacristie, vous exigez cendre et poussière; que le nom de l'Éternel soit confondu avec le vôtre, et que vos armoiries annoncent que ce calice ou cet ornement est un effet de votre libéralité; si vous contribuez à la reconstruction d'une église, vous souffririez volontiers que son frontispice indiquât à tous les passants vos dons et vos bienfaits; si vous dotez une maison de charité, c'est à

condition qu'on gravera sur un marbre fragile une action, qui sans cela aurait mérité l'immortalité ; si vous soulagez un malheureux, si vous élevez un orphelin, si vous devenez protecteur d'un jeune homme sans crédit et sans ressource, c'est dans l'espérance qu'un jour il vous témoignera sa reconnaissance au moins par ses assiduités auprès de vous ; voilà le ver maudit qui enlève tout le mérite de vos aumônes, et que Jésus-Christ veut faire mourir : pour cela il vous enseigne ici, par son exemple, et ailleurs par sa doctrine, à n'exercer la charité qu'en vue de Dieu et pour sa plus grande gloire, à cacher vos aumônes à vos proches, à vous-mêmes et à celui à qui vous la faites, autant qu'il est possible, à vous refuser la satisfaction d'y penser et d'y faire aucune réflexion, de peur que l'amour-propre et la complaisance n'en diminuent le prix, à élever votre cœur à Dieu, et lui dire, lorsque ces sentiments de complaisance sont à craindre : c'est à vous, Seigneur, et non pas à moi qu'appartient toute la gloire de cette action ; soyez béni de m'avoir établi l'économe de ce pauvre, soyez-le de l'usage que je ferai de vos dons, soyez-le encore de celui en faveur duquel j'en ai disposé. Tels sont les sentiments dans lesquels Jésus-Christ veut que vous fassiez l'aumône, *afin qu'elle soit dans le secret, et que votre Père qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en rende la récompense : ut sit eleemosyna tua in abscondito, et Pater tuus qui videt in abscondito reddet tibi* (1).

Faut-il donc, me demanderez-vous, ne faire aucune aumône publique ? Ce n'est pas là, mes frères, ce que j'ai prétendu dire : ailleurs Jésus-Christ vous commande de manifester vos bonnes œuvres, afin que les hommes, en les voyant, glorifient son Père céleste ; vous devez porter votre prochain à la pratique de l'aumône, et vous ne le pouvez que par l'exemple que vous lui en donnerez ; si vous avez de grands biens, et que vous ne fassiez pas d'aumônes connues, il est impossible que vous ne soyez décriés comme un mauvais riche ; vous êtes obligés de veiller à votre réputation, et

(1) *Matth.* 6.

par conséquent il faut qu'on sache que vous êtes le père et l'ami des pauvres.

Mais, me demanderez-vous peut-être encore, comment allier ces deux endroits de l'Evangile, où il est parlé tantôt du secret et tantôt de la publicité de nos aumônes ? La conciliation, mes frères, est facile : *Dans l'un,* dit saint Augustin, *il nous est ordonné de faire nos aumônes de manière que les hommes les voient pour glorifier Dieu ; sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum* (1) *: Et dans l'autre il est défendu de les faire pour être vus nous-mêmes des hommes ; attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus ut videamini ab eis* (1). C'est-à-dire, qu'il faut quelquefois montrer nos bonnes œuvres, mais qu'il ne faut pas nous montrer nous-mêmes, et qu'en cherchant l'édification publique nous ne devons jamais chercher notre gloire ; mais celle de Dieu uniquement : voilà le sens de ces endroits de l'Evangile, où le secret et la publicité de nos bonnes œuvres nous semblent recommandés, le secret pour l'intention, la publicité pour l'action. Par l'action nous devons édifier nos frères, et par l'intention aller droit au cœur de Dieu ; son œil qui nous éclaire doit nous suffire. Malheur à nous, si nous cherchions celui des hommes pour en être applaudis ! notre récompense, hélas ! serait une malédiction plutôt qu'une récompense, parce qu'elle ne serait pas pour l'éternité, terme unique où doivent aboutir nos actions et nos aumônes en particulier. Faisons-les donc au nom de Dieu, avec prudence, avec douceur et promptitude ; ce sont les qualités qu'elles doivent avoir ; voyons quelle en doit être la quantité, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Les récompenses que Dieu promet à l'aumône, les malédictions dont il frappe les riches impitoyables, le respect humain, la crainte de passer pour inhumain, arrachent, je

(1) *Matth.* 5. — (2) *Matth.* 9.



le sais, quelques aumônes du sein de votre abondance ; mais ces aumônes sont-elles aussi copieuses qu'elles doivent l'être ? c'est ce que vous allez comprendre par la réponse à cette question, savoir, quelle doit être la quantité de nos aumônes.

Cette quantité, mes frères, doit se mesurer sur deux choses, sur le superflu des riches, et sur le nécessaire des pauvres : ce que vous avez de trop, ce que ceux-là ont de trop peu : voilà les deux règles qui déterminent dans toute l'exactitude possible la quantité des aumônes que nous devons faire, et qu'il faut développer en revenant à notre Evangile.

Les Apôtres, y est-il dit, *avaient encore quelques petits poissons*, que Jésus bénit aussi. (Observez ceci, grands du monde, qui auriez honte de bénir votre nourriture avant de la prendre, et cessez de rougir d'une action dont Dieu veut ici vous donner l'exemple) : *et habebant pisciculos paucos ; il commanda qu'on les leur distribuât de même : et jussit apponi.* Pesez bien ces deux termes, mes frères ; ils suffiront pour nous instruire pleinement sur l'obligation de disposer de notre superflu en faveur des pauvres, et sur la nature de ce superflu. Non, ce n'est pas un simple conseil, c'est une obligation indispensable pour les riches de donner leur superflu aux pauvres ; Jésus-Christ en fait ici un commandement exprès à tous les hommes dans la personne de ses apôtres ; *jussit.* Ce commandement est conçu en des termes plus précis encore dans saint Luc : *Donnez l'aumône de ce qui vous reste*, dit Jésus-Christ aux Pharisiens, *et toutes choses vous seront pures ; verumtamen quod superest, date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis* (1). Les Pères de l'Eglise ont tous pensé qu'il n'était pas libre aux riches de disposer de leur superflu autrement qu'en faveur des pauvres. Saint Basile proposait (2) à tous les fidèles cette règle de la morale chrétienne, que *tout ce que nous avons au-delà de ce qui nous est nécessaire pour la vie, nous le devons nécessairement donner aux pauvres, par le commandement exprès de celui de qui nous avons reçu tous ces biens ; quidquid habet quis ultra naturalem suam ad victum necessitatem.*

(1) *Luc.* 11. — (2) *Reg.* 47.

id necessariò in beneficium alterius debet conferre, ex mandato Domini, undè ea etiam accepimus quæ habemus. Saint Augustin, dans son explication du psaume cent quarante-septième, disait aux riches : Voyez ce que Dieu vous a donné, et prenez-en pour vous ce qui vous est nécessaire, *tout le reste vous est superflu et devient le nécessaire des pauvres; le superflu des riches est le nécessaire des pauvres: si vous retenez ce superflu, vous retenez le bien d'autrui: Cætera quæ superflua jacent, aliorum sunt necessaria; superflua divitum sunt necessaria pauperum : res alienæ possidentur, cum propria possidentur.* Saint Jérôme disait à la veuve Hedibia, dans une lettre qu'il lui écrivait : *si vous avez plus qu'il ne vous est nécessaire pour la nourriture et le vêtement, ce n'est pas assez que vous le donniez; mais en le donnant, il faut reconnaître que c'est un devoir que vous avez à remplir; si plus habes quàm quod ad victum vestitumque necessarium est, illud eroga, et in illo debitricem esse te noveris.* Saint Césaire d'Arles, dans son homélie vingt-et-unième, enseigne la même doctrine : *Excepté le vêtement et une nourriture honnête*, disait-il, *ce n'est pas pour vous que Dieu vous a donné ce que vous possédez, mais pour les pauvres, à qui il vous a confié le soin de les transmettre; quæ Deus, excepto mediocri et rationabili victu et vestitu, non tibi specialiter dedit, sed pauperibus per te eroganda transmisit.* Le langage des autres Pères est absolument le même que celui de ces saints; ce qu'ils nous disent, et que j'ai cru devoir rapporter un peu au long sur ce point intéressant, est fondé sur l'état primitif des choses. Vous le savez peut-être, mes frères, la nature au commencement nous avait établis dans une égalité parfaite de biens et de richesses; le péché donna entrée à l'inégalité, l'avarice fit des partages, cette différence de fortune introduite par le désordre de la passion fut approuvée ensuite, mais à une condition qui devait justifier la providence, c'est que le riche, au milieu de l'abondance, maintiendrait les droits de la nature, respecterait l'ancienne liberté, tâcherait d'effacer les marques honteuses d'une révolte criminelle, assisterait les pauvres de son superflu, fortifierait les faibles, et relèverait ceux qui

seraient abattus; voilà l'unique condition à laquelle Dieu permet que les riches, parmi nous, aient quelque chose de plus que les pauvres. A quelle autre fin, mon cher auditeur, Dieu vous aurait-il accordé les biens de la fortune? Serait-ce pour vous dispenser du travail et vous laisser vivre dans une molle oisiveté? mais nous sommes tous condamnés au travail comme chrétiens et comme pécheurs. Serait-ce pour étendre votre patrimoine et ajouter à l'héritage de vos pères? mais Dieu frappe de sa malédiction ceux qui s'occupent à joindre maison à maison, et un champ à un autre (1). Serait-ce pour avoir une table servie plus délicatement? mais l'Evangile ne reproche d'autre crime au mauvais riche que celui d'avoir vécu splendidement. Serait-ce pour élever dans nos villes et dans nos campagnes de superbes palais, cimentés de la sueur des pauvres et des artisans? Serait-ce pour forcer la nature à servir à vos commodités, pour vous donner au dedans de vos maisons et dans vos jardins tout ce qui peut récréer votre vue? mais dans votre baptême vous avez renoncé aux pompes et aux vanités du siècle, et qu'est-ce que tout cela, sinon des pompes et des vanités? Serait-ce pour tirer votre famille de l'état obscur où elle s'est vue naître, pour lui rendre l'éclat que des temps de disgrâce et d'inconduite lui avaient ôté? mais la religion pose pour fondement des vertus chrétiennes l'humilité et l'amour des humiliations. Serait-ce pour fournir à la passion du jeu et des plaisirs qui vous charment? mais rien ne vous est tant recommandé que le renoncement à vous-mêmes, et aux inclinations de votre cœur. Serait-ce pour thésauriser et vous faire une idole de votre or et de votre argent? mais à qui donc le royaume des cieux appartient-il? n'est-ce pas aux pauvres d'esprit et à ceux qui possèdent les biens de ce monde comme ne les possédant point? Pensez, réfléchissez tant qu'il vous plaira sur les fins différentes que Dieu a pu se proposer en vous donnant au delà de votre nécessaire, vous trouverez qu'il n'en a eu et qu'il n'a pu en avoir d'autres que le soulagement des pauvres dont il vous a ordonné de prendre le soin; tout votre superflu leur

(1) Isaïe. 5.

appartient ; ne le leur pas distribuer, c'est vous rendre coupables de cruauté envers eux, d'infidélité envers Dieu, de vol, d'injustice et de dissipation, parce que vous ne suivez pas le dessein du maître souverain à qui seul ces biens appartiennent.

De combien donc d'injustices n'êtes-vous pas coupable, mon cher auditeur ? combien de larcins n'avez-vous pas commis à l'égard du pauvre ? rappelez-vous pour les connaître ce que viennent de vous dire les saints Pères sur la nature du superflu : ils vous ont dit d'une voix unanime qu'ils appelaient superflu tout ce qui n'est pas nécessaire à la vie et à sa condition ; *si plus habes quàm quod tibi ad victum, vestitumque necessarium est.* Ainsi vous avez aussi longtemps commis des péchés d'injustice que vous avez retenu au delà de ce nécessaire à votre vie et à votre condition. Je vous le demande donc, et répondez-moi devant le Seigneur qui vous jugera sur l'usage que vous aurez fait de vos biens, est-il nécessaire à la conservation de votre vie que votre table soit tous les jours chargée de mets rares et exquis, tandis que le pauvre Lazare à votre porte demande de se nourrir des miettes qui tombent de votre table ? Est-il nécessaire à votre vie que vous ayez des habits précieux et sans nombre, tandis que votre Sauveur n'a pas de quoi se vêtir dans la personne du pauvre ? Est-il nécessaire à votre vie que vous soyez environné d'un cortége de domestiques inutiles, tandis que ce malade n'a personne de qui il puisse recevoir le moindre secours ? Est-il nécessaire à votre vie que vous perdiez à une seule séance de jeu des sommes dont une famille désolée se nourrirait des semaines entières ? Est-il nécessaire à votre vie que vous donniez des fêtes splendides, tandis qu'un chef de famille, plus malheureux que coupable, attend de votre part une libéralité qui le rendra à son épouse et à ses enfants désolés ? Est-il nécessaire à votre vie d'enrichir une maison étrangère où est l'idole que vous encensez, tandis que votre maison souffre les maux de l'indigence ? Est-il nécessaire à votre vie que vous fassiez tous les jours de nouvelles acquisitions, tandis que votre frère est obligé de vous céder, la moitié pour rien, l'héritage de ses pères ? Est-il nécessaire à votre vie que votre fortune s'élève sur les ruines

de vos voisins et de vos vassaux ? Est-il nécessaire à votre vie que votre patrimoine s'étende tous les jours pour engloutir enfin celui de vos frères que vous trouverez à votre bienséance ? Est-il nécessaire à votre vie que vous amassiez toutes les denrées d'un lieu pour y mettre la cherté, et vous enrichir aux dépens du peuple ? Est-il nécessaire à votre vie d'obliger ce débiteur à vous vendre ses biens à vil prix, pour satisfaire à la somme qu'il vous doit ? Est-il nécessaire à votre vie que la magnificence de vos équipages éblouisse les yeux de ces misérables qui vous crient que c'est à leurs dépens que vous brillez ?

Non, me dites-vous, cela n'est point nécessaire à la conservation de ma vie, mais la bienséance de mon état l'exige; ma condition demande que je paraisse dans le monde avec une certaine dignité. Je l'avoue, mes frères, la différence des états doit mettre de la différence dans la manière de vivre, de s'habiller, de se faire servir; le riche n'est pas tenu de se couvrir des vêtements sordides du pauvre, le pauvre ne doit pas prétendre à être vêtu aussi proprement que le riche; l'homme en place n'est pas obligé de paraître en tout comme un simple particulier, et le particulier aurait tort de vouloir marcher avec les grands sur le même niveau; mais, vous qui prétextez cet différence, en suivez-vous l'esprit ? n'est-ce pas parce que vous vous en écartez que les pauvres sont aujourd'hui si multipliés ? Aujourd'hui on ne met plus de bornes à sa vanité, personne ne veut se renfermer dans la sphère des gens de son état; le mercenaire s'efforce d'imiter celui qui vit de son fonds; celui-ci prétend qu'il lui est permis de faire, s'il le peut, la même dépense que le magistrat; ce dépositaire de la justice, pour n'être point confondu dans la foule, essaie de prendre un essor plus relevé : c'est ainsi que de degré en degré, l'inférieur le cède avec peine en magnificence à son supérieur, et que tous les états paraissent les mêmes à l'extérieur. De là qu'arrive-t-il ? l'orgueil des grands piqué de cette émulation insensée des petits, invente tous les jours des modes coûteuses pour se distinguer des petits; la vanité des petits leur fait faire les derniers efforts pour suivre les modes des grands, et les

pauvres contribuent malgré eux à nourrir l'orgueil des premiers et la vanité des seconds ; voilà peut-être une des raisons les plus sensibles de la dureté des riches envers les pauvres, et du grand nombre de pauvres qui remplissent les villes et les campagnes.

Cette raison deviendra plus sensible encore par une supposition contraire. Je suppose que demain vous soyez aussi attentifs à considérer les états inférieurs au vôtre, et aussi touchés de leur misère que vous êtes aujourd'hui curieux de savoir ce qui se passe chez les grands, et de les imiter, que vous vous disiez à vous-mêmes : je me plains de la frugalité de la table, eh ! combien vivraient avec la moitié de ce qu'on me sert ! je me plains de mon logement, eh ! combien qui me valent sont plus misérablement logés que moi ! je me plains de mon peu de revenus, eh ! combien n'en ont que celui de leurs mains ; je me plains aujourd'hui, eh ! que deviendrai-je un jour ? serai-je mieux que tant d'autres que je ne méprise que parce qu'ils sont malheureux ? Que souhaiterais-je alors ? que penserais-je ? que dirais-je d'un homme qui aurait mes facultés actuelles, et qui me refuserait un secours léger ? ne me paraîtrait-il pas un injuste, un cruel, un dénaturé, sans miséricorde et sans affection ? Ah ! voilà donc ce que je suis, ce que j'ai été jusqu'à présent, et ce que je dois n'être plus. J'en ai beaucoup plus qu'il n'est nécessaire à une personne de ma condition. Je puis dans ma condition me passer de ces tableaux de prix, de ces tapisseries rares, de ces buffets qui plient sous le poids d'une vaisselle platte, d'une partie de ces domestiques qui deviennent des fainéants dans ma maison, de ces parures qui absorbent une partie de mes revenus, de ces bibliothèques destinées à nourrir la curiosité et à désennuyer un lecteur oisif ; de ces vins exquis que je fais venir de loin et à grands frais. Je puis me passer de tout cela et de plusieurs autres choses : je suppose, dis-je, que chacun de nous fasse sérieusement ces réflexions, ne verrait-on pas bientôt le nombre des misérables diminué ? n'est-ce pas là le terme heureux où iraient aboutir les considérations que vous feriez sur un état inférieur au vôtre ? Faites-les donc, mes frères, et en les faisant

reconnaissez combien vous avez été injustes et infidèles jusqu'à présent dans l'administration de vos biens.

Ne vous en tenez pas là cependant ; j'ai encore un avis plus sûr à vous donner sur ce point. Voulez-vous savoir le degré précis, au delà duquel tout est superflu, même par rapport à votre condition, suivez cette maxime de saint Augustin, mettez-vous au pied de votre crucifix, examinez en présence de ce Dieu devenu pauvre pour vous ce que vous dépensez au jeu, aux spectacles, à votre table : c'est là, c'est là que vous trouverez l'éclaircissement de toutes vos difficultés, et la condamnation de bien des choses que vous regardez comme indifférentes. Quoi de plus indifférent, par exemple, qu'une dame, suivant l'usage de son temps, porte des rubans de soie sur ses souliers? cependant saint Chrysostôme le reprochait aux dames de son siècle. *Vous négligez*, leur disait-il, *Jésus-Christ*, qui dans la personne du pauvre *a besoin d'une nourriture nécessaire, et vous avez le moyen de parer vos souliers de rubans*; *Christum necessario cibo indigentem negligentes, vos sericum cum calceis inseritis.* Ah ! qu'aurait-il donc pensé de l'excès étonnant où les dames de nos jours ont porté le luxe et la vanité ? Ailleurs ce Père s'explique d'une manière admirable sur la nature du superflu ; je me contenterai d'un seul endroit, qui est tiré d'une de ses Homélies sur les Epîtres de saint Paul, et qui pourra vous donner une idée bien précise du nécessaire et du superflu. « Celui, dit ce Père, qui peut avec des herbes conserver sa vie et sa santé, ne doit rien désirer davantage ; celui qui se sent plus faible, et qui a besoin de légumes, peut en user aussi selon ses besoins ; s'il y en a de plus infirmes encore, et qui aient besoin d'un peu de chair, nous ne leur défendons pas, car notre dessein n'est pas d'affaiblir ou d'opprimer le corps, mais de retrancher le superflu et ce qu'il y a de trop : or le superflu est tout ce qui est au delà du nécessaire ; car, puisque vous pouvez vous en passer, il est sans doute superflu. Cette règle est générale, elle a lieu dans les habits, dans les aliments, dans les maisons, enfin en toutes choses où il ne faut demander que le nécessaire ; *hoc et in vestibus, et in mensa,*

» *et in domo, et in omnibus aliis rebus consideremus,* » *ac necessarium usum ubique quæramus.* » Toutes ces paroles sont remarquables. Vous le voyez, au jugement de saint Chrysostôme, il faut donner tout le superflu ; le superflu est tout l'inutile, l'inutile est tout ce dont on peut se passer absolument, et sans se trop incommoder ; s'en tenir à ce nécessaire, c'est le devoir de tous les chrétiens ; la perfection, suivant ce Père, demanderait qu'on retranchât de ce nécessaire. Que dis-je, la perfection ? ce retranchement est quelquefois indispensable, la preuve en est évidente ; la quantité de nos aumônes ne se règle pas seulement sur la quantité de nos revenus, mais aussi sur la nécessité des pauvres ; or il peut arriver, et il arrive très-souvent que cette nécessité est très-pressante, et qu'elle ne serait pas suffisamment soulagée par le superflu des riches. Par exemple, il peut arriver un temps où les grains seront hors de prix, et où les pauvres ne trouveront de nourriture que très-difficilement : il peut arriver qu'un ami, qu'un voisin, pour se tirer d'un mauvais pas qui le ruinerait, ait besoin que vous l'aidiez de ce qui est nécessaire à votre condition ; il peut arriver qu'un malade soit exposé à retomber si vous ne l'aidez de votre superflu ; il est donc dans ce cas et mille autres semblables une étroite obligation pour vous de prendre du nécessaire à votre condition pour aider votre frère ; tout vous y engage. Les apôtres vous en donnent l'exemple dans l'Evangile : ils n'ont que sept pains et quelques petits poissons, et cette provision qui sans doute ne vous aurait pas paru superflue, ils la donnent à cette foule de prosélytes qui suivaient Jésus-Christ. A cet exemple on peut joindre les commandements les plus positifs ; saint Jean ne disait-il pas à ceux qui venaient le trouver, que ceux qui avaient deux tuniques, devaient en donner une à celui qui n'en avait point ? (1) Que disait encore l'Apôtre saint Paul à ce sujet ? il écrivait dans un temps, hélas ! bien différent du nôtre, où des riches se réduisaient à une mendicité volontaire pour enrichir les pauvres de leur substance. Ne voulant donc pas les

(1) *Luc.* 3.

engager à ce sacrifice, mais seulement les contenir dans les bornes d'une exacte charité, il leur disait : *Je n'entends pas, mes frères, que les autres soient soulagés, et que vous soyez surchargés;* mais pour ôter toute inégalité, voici ce que je demande, c'est *que votre abondance supplée maintenant à la pauvreté des habitants de Jérusalem, afin que votre pauvreté soit un jour soulagée par leur abondance, et qu'ainsi tout soit réduit à égalité, selon qu'il est écrit de la manne, que celui qui en recueillit beaucoup n'en eut pas plus que les autres, et celui qui en recueillit peu n'en eut pas moins; qui multum, non abundavit, et qui modicum non minoravit* (1). Prenez garde, s'il vous plaît, à cette égalité que saint Paul veut mettre entre les riches et les pauvres, il ne demande pas que les riches se dépouillent de leurs possessions pour les donner aux pauvres, il ne prétend pas non plus que les pauvres administreront le bien des riches, mais il veut que les riches partagent par portion égale leurs revenus avec les pauvres; il fallait suivant l'Apôtre, que les chrétiens ruinés de Jérusalem ne fussent pas plus misérables que les Corinthiens dont les biens avaient été conservés. Pourquoi cela? le voici : suivant saint Paul, c'est que les hommes étant chargés de faire la distribution des biens temporels, doivent imiter de plus près qu'ils peuvent la conduite que le Seigneur tenait lorsqu'il le faisait par lui-même : or quelle était la proportion que Dieu gardait lorsque dans le désert il nourrissait son peuple d'une manne céleste? celui qui en avait peu ramassé en avait autant que celui qui en avait amassé beaucoup; il faut donc, conclut l'Apôtre, que celui qui a beaucoup de biens, se trouve n'en avoir pas davantage que celui qui en a peu par la distribution qu'il en fera dans le sein des pauvres; voilà le raisonnement de l'Apôtre dans toute sa force.

A ces préceptes positifs qui nous obligent quelquefois de partager notre nécessaire avec les pauvres, on peut joindre un raisonnement qui est fondé sur un des premiers principes de notre religion, et qui développera de plus en plus l'équité

(1) 1. *Corinth.* 1.

de celui que j'ai avancé d'abord. Nous devons faire pour notre prochain tout ce que nous voudrions raisonnablement que notre prochain fît pour nous : or il n'est personne de nous qui se trouvant dans ces circonstances fâcheuses, ne souhaitât, et ne souhaitât justement que son frère retranchât du nécessaire de sa condition, du nombre de ses domestiques, de la magnificence de ses habits, de la splendeur de sa table, afin de le délivrer du péril où il se trouve. Il est donc aussi obligé, il n'y a pas de doute ; disons plus, c'est qu'il faut que vous retranchiez, non une partie, mais tout le nécessaire à votre condition, si sans le sacrifice indispensable de ce nécessaire, votre prochain se voit exposé à un péril certain de perdre ou la vie, ou la raison, ou son honneur et sa réputation. Voilà jusqu'où peut se porter l'obligation de l'aumône chrétienne.

Vous me direz peut-être, car l'avarice ne manque pas de prétextes pour se dispenser de faire l'aumône ; vous me direz ce que disent les apôtres à Jésus-Christ, *comment pourrait-on trouver dans ce désert assez de pains pour rassasier la multitude? responderunt ei discipuli : unde illos quis poterit hic saturare panibus in solitudine?* Quel étrange aveuglement des apôtres ! peu de temps auparavant Jésus-Christ avait nourri cinq mille hommes de cinq pains dans le désert, et ils ont déjà oublié ce miracle, ils ne pensent pas que Jésus-Christ puisse en faire un semblable. Voilà votre aveuglement, mes frères, la providence ne vous a jamais manqué, vous en avez pardevers vous des preuves sensibles, et vous les oubliez pour vous livrer à vos défiances.

Vous me dites comment vous pourrez subvenir aux besoins de la multitude ; *unde quis poterit?* Ne donnez rien à votre passion, mes frères, rien à la vanité, rien à la mollesse, rien à l'avarice, rien à la volupté, vivez dans la même frugalité et la même simplicité, le même désintéressement que les premiers chrétiens, et vous verrez comment vous pouvez faire des aumônes.

Vous me dites que les temps sont mauvais, que les campagnes, autrefois chargées de riches moissons, sont stériles ou désertes ; *undè illos quis poterit hic saturare panibus*

in solitudine? Eh ! quoi, mes frères, les temps sont mauvais pour vous ! et pourquoi donc toujours ce même luxe et cette même magnificence ? pourquoi ces mêmes jeux et ces mêmes dépenses ? Les temps sont mauvais pour vous, vous qui moissonnez où vous n'avez pas semé ! comment ne le seront-ils pas pour ceux qui sèment où ils ne moissonnent pas ? Les temps sont mauvais pour vous, vous qui avez des provisions ! pour vous qui êtes propriétaires ! comment ne le seront-ils pas pour ceux qui n'ont ni fonds ni provision ?

Vous me dites qu'il ne faut point s'appauvrir, et que la prudence permet des réserves pour les besoins à venir ; oui, pour des besoins réels, pour des besoins sûrs, pour des besoins pressants, mais jamais pour des besoins imaginaires, pour des besoins qui peut-être ne seront pas, pour des besoins que la seule cupidité fait craindre. Hommes de peu de foi, où est votre confiance en la providence ? Vous craignez de vous appauvrir, vous ou vos enfants dont l'établissement vous occupe ; mais sans répéter ce que j'ai dit ailleurs des avantages de l'aumône, voyez ce qui arrive aux apôtres : ils ont donné sept pains et quelques poissons, *et ils ont remporté sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés ; et sustulerunt quod superaverat de fragmentis septem sportas.* Jésus-Christ sans doute n'a pas fait ce miracle sans dessein, et quel était-il sinon de nous marquer que l'aumône multiplie les biens entre les mains de celui qui la fait ?

Vous me dites que les pauvres sont en trop grand nombre, que pour un que vous soulagerez, il y en aura encore cent qui resteront dans la misère ; *unde illos quis poterit ?* Il est vrai, la multitude des pauvres ne fut peut-être jamais aussi grande. Mais n'est-ce pas cette multitude même qui devrait vous attendrir ? Comment pouvez-vous voir tous les membres de Jésus-Christ dans la souffrance, et affecter toujours le même air de grandeur et d'opulence ; avoir une table couverte de mets qui piquent votre sensualité, tandis que vos frères n'ont pas de quoi apaiser leur faim ? Secourez ceux que vous pouvez aider, peut-être votre exemple en portera d'autres à vous imiter, et le petit nombre des riches cessera de tyranniser le grand nombre des pauvres. Notre Evangé-

liste remarque à la fin de l'Evangile, que ceux qui mangèrent étaient environ quatre mille, et que Jésus-Christ les renvoya; *erant autem qui manducaverant quasi quatuor millia, et dimisit eos.* Vous ne ferez pas sans doute un miracle si sensible, mais la grâce se servira de vous pour disposer insensiblement les cœurs à la charité : dussent-ils y résister, du moins vous aurez la satisfaction devant Dieu d'avoir fait un usage légitime de votre talent.

Vous me dites, il ne me sera donc jamais permis d'enfler ma fortune, et de m'élever à un rang supérieur : non, il ne vous sera pas permis, si en devenant plus riches, vous en êtes moins charitables, si vos aumônes n'augmentent à proportion de vos biens, si les voies que vous employez pour vous enrichir, sont contraires à la charité, par exemple, si d'une calamité publique vous vous faites une prospérité personnelle. Imitez dans leur charité les Abrahams, les Josephs, les Tobies, et tous ces hommes que l'Ecriture appelle des hommes de miséricorde; après cela, élevez-vous, si vous le pouvez, à un plus haut degré de fortune qu'eux.

Vous me dites, à ma mort je ferai des legs pieux et des aumônes abondantes; il est vrai, mes frères, que dans ce terrible moment on peut encore donner à un riche avare cet avis de saint Chrysostôme : vous n'avez pas rassasié Jésus-Christ lorsque vous viviez, au moins avant de sortir de ce monde, pourvoyez de tout votre pouvoir à la subsistance des pauvres, *non pavisti Christum dum viveres, saltem abiturus hinc.... tua illi contribue.* Mais que penser de ces testaments? quel sacrifice fait-on alors? que coûte-t-il de distribuer ce qu'on ne peut emporter avec soi? quel mérite a-t-on de donner à Dieu ce que Dieu nous enlève malgré nous, ce que nous retiendrions encore si nous pouvions en jouir? quel scandale ces testaments ne causent-ils pas ordinairement? n'y en eût-il d'autre que de voir un chrétien qui ne s'est pas fait devancer de ses biens dans le ciel, c'en est toujours un trop grand. Evitons-le donc en donnant pendant notre vie tout ce que nous pouvons donner, et en donnant encore comme le dit le sage à la mort, ce que nous ne pouvions donner pendant la vie; *manè semina semen tuum, et vesperè ne cesset manus tua.*

Vous me dites, je soulagerais ce pauvre si un autre plus riche ne le pouvait plus que moi, si ce ministre des autels m'en donnait l'exemple. M'assureriez-vous, mes frères, que le mauvais riche n'ait tenu les mêmes discours par rapport au Lazare? cependant il a été enseveli dans les enfers : l'enfer est le supplice réservé à tous les imitateurs du mauvais riche ; à ceux qui ne donnent pas selon la nécessité des pauvres ; à ceux qui ne donnent pas tout leur superflu ; à ceux qui ne le donnent que pour être vus des hommes ; à ceux qui ne donnent ni comme il faut, ni autant qu'il le faut. Ah! mes frères, quel sujet de crainte pour vous! ne versez pas de votre abondance dans le sein des pauvres, peut-être perdrez-vous vos biens dans peu. D'où viennent en effet les pestes, les famines, les sécheresses, la perte des récoltes et tant d'autres fléaux? d'où vient la chute de tant de familles opulentes autrefois? de la dureté des riches envers les pauvres. Mais je suppose que Dieu dans sa colère ne vous ôte pas vos biens ; si vous ne les donnez pas pendant votre vie, vous les perdrez à la mort, et alors quel compte redoutable n'aurez-vous pas à rendre au protecteur des pauvres? *retirez-vous de moi, maudits*, dira ce vengeur des pauvres à tous les mauvais riches, *allez au feu éternel qui avait été préparé pour le démon : j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez pas logé : j'ai été sans habits, et vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité ; et alors, dit l'Evangéliste, ceux-ci iront dans le supplice éternel*. Quel arrêt formidable! méditez-le, hommes insensibles à la misère de votre prochain ; vous ne l'éviterez jamais, si vous ne suivez les règles que je viens de vous tracer ; le jugement dernier sera sans miséricorde pour celui qui ne l'aura pas faite.

ÉVANGILE

Du VII. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus dit à ses Disciples : Gardez-vous des faux Prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis, mais qui au dedans sont des loups ravissants. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? Ainsi tout bon arbre porte de bons fruits : et tout mauvais arbre porte de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre n'en porter de bons. Tout arbre qui ne porte point de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume du ciel ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, c'est celui-là qui y entrera.

Homélie sur la voie du salut.

Nous l'avons appris dès nos plus tendres années, mes frères ; Dieu ne nous a créés et mis au monde, que pour le connaître et le servir fidèlement sur la terre, afin de le posséder éternellement dans le ciel. Ce royaume est notre vraie patrie ; nous sommes faits, non pas pour ce monde, ni pour aucun objet de ce monde, mais pour Dieu même, pour le glorifier, l'aimer, jouir de son éternelle félicité dans la société des saints. Quelle glorieuse destinée de l'homme ! mais hélas ! combien il y en a peu qui arrivent à cet heureux terme auquel ils sont appelés ! combien peu connaissent la voie qui y conduit ! combien peu y marchent après l'avoir connue ? Le Sauveur du monde en faisait lui-même l'objet de sa surprise dans l'endroit qui précède notre Evangile : *Quàm angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam !* qu'il

y en a peu qui la trouvent! *quàm pauci sunt qui inveniunt eam!* qu'il y en a peu qui la suivent et qui y persévèrent jusqu'à la fin! *quàm pauci sunt!* Serons-nous de ce petit nombre ou n'en serons-nous pas? c'est ce que nous ne pouvons savoir, sans une révélation particulière. Quelle cruelle incertitude! ce que nous savons, et ce qui doit nous causer une sainte mais continuelle inquiétude, c'est que la voie du salut est très-difficile à connaître, plus difficile encore à suivre. Elle est difficile à connaître, parce qu'il est rare de trouver de bons guides qui nous y conduisent: ce n'est partout que faux Prophètes qui nous éloignent du vrai chemin; elle est plus difficile à suivre encore, parce qu'au dedans nous avons des passions qui nous affaiblissent, et qui nous font tomber à chaque instant: cependant rien n'est si important que le salut: c'est notre grande affaire, c'est l'unique qui mérite notre attention. Ah! il faut donc, quoi qu'il puisse nous en coûter, acquérir cette connaissance, et pratiquer ces œuvres qui nous assurent le ciel. Il faut donc nous prémunir contre la séduction; discerner les esprits, pour savoir s'ils viennent de Dieu; examiner leur vie, pour juger de leur doctrine; porter des fruits dignes de Dieu, et faire en tout sa volonté; car ce sont là les avis que nous donne le Sauveur dans notre Evangile; et c'est, mes frères, ce que je me propose de vous développer dans cette Homélie. Les moyens de connaître la voie du salut en feront le premier point; la nécessité de marcher dans la voie du salut en fera le second point. Donnez-moi votre attention tout entière, s'il vous plaît; l'importance de la matière le demande.

PREMIER POINT.

La voie du salut, la volonté de Dieu, les commandements du Seigneur, l'Evangile, les lumières de la foi sont la même chose, et ce que je dirai ici de l'un s'entend également de l'autre. Quels sont donc les moyens de connaître cette voie du salut? ne s'en point rapporter à soi-même, ne pas écouter indifféremment toutes sortes de maîtres, examiner mûrement ceux à qui on doit donner sa confiance par rapport

à l'affaire de son salut. Voilà les trois règles que nous trace Jésus-Christ dans notre Evangile, pour distinguer les lumières de la foi et nous éclairer sur les voies du salut.

Ne s'en point rapporter à soi seul pour connaître la voie de son salut, c'est la première règle que notre divin Maître suppose qu'on doit suivre, en nous ordonnant de nous donner de garde des faux prophètes ; *attendite à falsis prophetis*. Il suppose évidemment que nous nous adresserons à quelqu'un pour être instruits des desseins de Dieu sur nous ; quel serait en effet notre guide, si nous avions assez d'amour-propre et d'orgueil pour ne prendre conseil que de nous-mêmes? serait-ce notre raison ? Mais la raison de l'homme ne comprend pas les desseins de Dieu, elle ne peut, malgré ses fiers efforts, arriver jusqu'au conseil de l'Esprit saint, elle est sujette à se tromper et à se tromper très-souvent. Dans quelles erreurs n'est-elle pas tombée chaque fois qu'on l'a prise pour guide ? rappelez-vous, pour le connaître, les monstrueuses opinions du paganisme : serait-ce notre conscience ? mais la conscience la plus pure a ses doutes et ses perplexités sur certains points ; elle se tait sur d'autres qui ne sont fixes que par des lois positives ; et souvent la passion l'aveugle sur les plus intéressants. Les grands pécheurs en viennent quelquefois jusqu'à commettre le crime sans remords ; serait-ce la connaissance que nous aurions des sciences humaines ? mais la science de la plupart des simples fidèles est très-bornée : ceux qui en ont davantage ignorent ordinairement celle qui fait les saints, nos demi-savants sont presque toujours des hommes qui plient à tout vent de doctrine ; serait-ce l'inclination de notre cœur ? mais rien n'est si opposé à la pure lumière de l'Evangile que cette inclination ; l'une combat l'autre directement. L'inclination, par exemple, nous dit qu'il est bon d'être sur la terre quand on y mène une vie commode, et l'Evangile nous dit que la vie présente n'est qu'un songe qui ne mérite aucune attache de notre part ; l'inclination nous dit qu'il faut se plaire dans les honneurs, rechercher les places qui les procurent, poursuivre la vengeance d'une injure qui nous humilie, et l'Evangile nous dit qu'il ne faut se plaire que dans les humiliations

et dans le mépris, ne se glorifier que dans la croix de Jésus-Christ, ne considérer les grandeurs du monde que pour nous former une idée des grandeurs du ciel. C'est ainsi que partout les inclinations de l'homme luttent contre les lumières de l'Evangile et de la foi, souvent même sans qu'on s'en aperçoive ; un avare, par exemple, ne voit pas que c'est par attachement aux biens de la terre qu'il amasse et qu'il conserve des biens inutiles ; un intempérant ne convient pas qu'il excède les règles de la sobriété dans le boire et dans le manger ; un homme plein de lui-même prend pour élévation de sentiments ses idées ambitieuses ; notre passion nous cache une poutre dans notre œil, tandis que nous voyons une paille dans celui de notre frère. Ce n'est donc ni à nos inclinations, ni à nos connaissances, ni à notre conscience, ni à notre raison qu'il faut s'en rapporter sur la voie que nous devons tenir, Dieu nous le défend expressément par la bouche du Sage : *ne innitaris prudentiæ tuæ* (1) *; ne vous appuyez pas sur votre prudence : malheur*, dit-il encore ailleurs, *malheur à l'homme qui est seul, car lorsqu'il tombera, il n'aura personne pour le relever ; væ soli, quia cùm ceciderit, non habet sublevantem se* (2).

Que ferez-vous donc, mes frères, pour connaître la volonté de Dieu sur vous ? ce que font les enfants du siècle dans les affaires les plus ordinaires, ce que Dieu a fait faire à ses serviteurs par rapport à l'affaire de leur salut, ce qu'il nous ordonne à tous de faire exactement. Nous devons imiter la prudence des enfants de notre siècle : ceux-ci, lorsqu'il s'agit de faire une acquisition, de passer un contrat, d'entreprendre un procès, consultent les personnes qui connaissent mieux ces sortes d'affaires ; c'est ce qu'il faut que nous fassions tous lorsqu'il s'agit de notre salut ; il faut que nous consultions les maîtres de la vie spirituelle pour nous éclairer dans les voies du ciel. Nous devons faire ce que Dieu a fait faire à tous ses saints, par exemple, à un Moïse, à un saint Paul ; ni vous, ni moi, nous n'avons pas les mêmes lumières qu'avaient ces grands hommes. « Cependant le premier, quoique

(1) *Proverb.* 3. — (2) *Eccl.* 4.

» prophète du Seigneur, dit saint Augustin, reçoit de Jétrho » la manière pleine sagesse et de prudence dont il devait » gouverner le peuple dont il était conducteur; il quitte sa » pensée et se soumet sans peine aux conseils d'un autre, » parce qu'il n'a nulle attache à son propre sens, et qu'il » est aussi humble que sage. » Le second, quoique destiné à devenir l'Apôtre des nations, est obligé d'aller à Ananie, et d'apprendre de lui ce qu'il doit faire: voilà la manière dont la providence a conduit les hommes dans tous les siècles. Ceux-mêmes qu'elle proposait au gouvernement des autres, elle les obligeait à leur tour de s'instruire auprès d'autres hommes touchant leur propre conduite, pourquoi? pour les tenir dans des sentiments d'humilité, pour les rabaisser vers leurs inférieurs en les obligeant de prendre leur conseil. Enfin nous devons consulter, parce que Dieu ne cesse de nous en répéter le commandement dans ses divines Écritures. Ici il nous dit que *celui qui est sage écoute les conseils; qui sapiens est, audit consilia* (1). Là il nous apprend que *la vraie sagesse consiste à faire tout avec conseil; qui agunt omnia cum consilio, reguntur sapientiâ* (2). Dans un endroit il déclare qu'*il faut toujours prendre conseil d'un homme sage; consilium semper à sapiente perquire* (3). Dans un autre, il assure que *le moyen de ne se repentir jamais d'une action, c'est de ne rien faire sans conseil; fili, sine consilio nihil facias, et post factum non pœnitebit.* Observez bien, s'il vous plaît, toutes ces paroles, et vous verrez que l'Esprit saint ne distingue la qualité ni des personnes, ni des actions; c'est généralement pour toutes sortes d'actions qu'il ordonne de consulter; *sine consilio nihil facias.* C'est à tous ses enfants, par conséquent à toutes sortes de personnes que la Sagesse adresse sa parole; c'est à un fils à l'égard de ses pères et mères, c'est à une épouse à l'égard de son mari, c'est à une ouaille à l'égard de son pasteur, à un pénitent à l'égard de son confesseur, aux évêques mêmes et aux princes de l'Eglise à l'égard de leurs frères dans l'épiscopat. Saint Basile-le-grand élevé à la dignité d'archevêque, disait que

(1) *Proverb.* 12 — (2) *Proverb.* 13. — (3) *Tob.* 4.

ce serait un orgueil insupportable de penser que dans ces places on n'a pas besoin des conseils des autres, et qu'on verra bien de soi-même ce qui est utile à son salut; et saint Bernard, écrivant à un grand archevêque, lui disait qu'il commençait à bien espérer de lui, parce qu'il avait résolu de se soumettre aux conseils d'un évêque dont il estimait la lumière et la piété. Si ces hommes si éclairés dans les voies du salut, pensaient avoir besoin d'avis étrangers pour se conduire eux-mêmes, s'ils regardaient comme l'effet d'un orgueil insupportable de ne pas se soumettre à l'avis d'un autre, quel besoin n'en avez-vous pas, mes frères? et vous qui en prenez si rarement, de quel orgueil n'êtes-vous pas coupables?

Fausse piété, dites-vous quelquefois en parlant des personnes qui consultent, envie de parler, scrupule de dévots et de dévotes, ignorance grossière dans ceux qui interrogent, et lâche complaisance dans ceux qui répondent. Eh! quoi, juges iniques de votre prochain, une piété que suggère l'Esprit saint, est-ce une piété fausse; ne parler que pour s'instruire sur la plus importante de toutes les affaires, est-ce démangeaison de converser? Les fautes légères dans lesquelles le juste tombe sept fois, sont-elles ces scrupules chimériques aux yeux de la foi? le courage qui nous est nécessaire pour tempérer l'ennui presque inséparable de la direction des âmes, passera-t-il pour lâcheté? Ah! mes frères, si vous étiez vous-mêmes moins lâches, si vous travailliez avec plus de ferveur à votre salut, que votre langage serait bien différent! que vous trouveriez de religion dans ces âmes timorées, qui, comme le bienheureux Job, craignent pour toutes leurs actions, et n'en veulent faire qu'après s'être bien assurées de leur bonté! Les consultations peuvent dégénérer en abus, il est vrai, mais c'est le sort des meilleures choses, mais ce n'est pas à vous à réformer ces abus; Dieu qui les connaît ne vous dispense pas de consulter, mais il vous fait une obligation indispensable de consulter sur toutes les actions douteuses et équivoques de votre vie. Consultez donc, et cependant prenez-y garde, sans renouveler vos consultations autant de fois que vous voulez agir; ce que j'observe pour cer-

taines personnes qui se rendraient incommodes, il suffit de savoir une fois ce qu'on doit penser d'une action pour ne consulter pas une seconde, c'est ce qu'on pourrait alors appeler perte de temps, et désir inquiet de parler.

La seconde règle que nous trace Jésus-Christ dans notre Evangile, c'est de ne pas nous fier à toutes sortes de personnes, et de nous donner de garde des faux prophètes; *attendite à falsis prophetis*. Ils sont sans nombre, ces faux prophètes, partout on en rencontre, dans nos chaires, dans nos tribunaux, dans nos assemblées, dans nos maisons, dans nos livres, dans nous-mêmes.

Faux prophètes dans la chaire de vérité; ce sont ces prédicateurs du mensonge qu'on a vus dans tous les siècles corrompre la morale de Jésus-Christ, altérer ses dogmes, lever l'étendart de la révolte contre l'Eglise, attaquer ses décisions, mépriser la force de ses censures, et se former des partis sans chef, et un bercail sans pasteur légitime; tels étaient Luther et Calvin. Ce sont encore ces timides Jonas qui craignent d'annoncer la parole du Seigneur dans toute sa pureté devant ceux à qui cette liberté déplairait, parce qu'ils en attendent quelque grâce temporelle, ou qu'ils craignent leur ressentiment.

Faux prophètes dans nos chaires, faux prophètes encore dans nos confessionaux; les uns, (c'est ce qu'on a vu dans certains siècles malheureux, et fasse le ciel que ces siècles ne se renouvellent jamais), y ont fait profession d'un rigorisme outré, les autres y ont suivi une morale extrêmement relâchée; ceux-là, sans avoir devant les yeux la douceur de Jésus-Christ, ont traité leurs pénitents avec une dureté qui les révoltait; ceux-ci, oubliant le zèle et la fermeté de leur maître, ne savaient mêler le vinaigre avec l'huile pour guérir les plaies spirituelles des âmes; ceux-là, par goût et par tempérament, étaient toujours décidés pour le parti le plus sévère; ceux-ci, pour voir grossir la foule qui les suivait, accommodaient l'Evangile de Jésus-Christ au penchant des pécheurs, au lieu de réformer les penchants des pécheurs sur l'Evangile de Jésus-Christ; ceux-là interdisaient la participation au banquet sacré pour les imperfections les plus légères; ceux-ci l'accordaient

à presque tous indifféremment sans faire attention à l'habitude du péché; ceux-là rétrécissaient la voie du salut en imposant aux autres des fardeaux qu'ils n'osaient toucher du bout du doigt; et ceux-ci l'élargissaient en mettant, comme dit le prophète, des coussinets sous les coudes des pécheurs, et en faisant des oreillers pour en appuyer des personnes de tout âge, afin de surprendre ainsi les âmes (1). Juges de la térre, appliquez-vous ce que je dis des juges du ciel: l'iniquité du sanctuaire ne fut jamais que le reflux des désordres du siècle. Faux prophètes dans nos tribunaux.

Faux prophètes encore dans les assemblées du monde. Que sont-elles ces assemblées pour la plupart, sinon des écoles de satan; des écoles de jeux, où on lutte sans cesse contre la fortune; des écoles de médisances, où on déchire à mots couverts la réputation des absents; des écoles de plaisirs, où l'infâme volupté paraît avec ses dangereux attirails; des écoles de séduction, où celui-ci tient librement des propos enchanteurs auxquels celle-là donne malheureusement occasion; des écoles d'impiété, où les uns tiennent des discours hardis et licencieux contre la religion, et les autres attaquent avec assurance les plus grandes vérités de la morale; des écoles des passions suggérées sur les théâtres par des maîtres que vous payez à grands frais; des écoles d'où on revient l'esprit rempli de maximes mondaines qui corrompent le cœur et les bonnes mœurs? Voilà ce que sont les assemblées du monde: on n'y rencontre que de faux prophètes.

Faux prophètes encore dans les maisons particulières. Les pères et mères parlent devant leurs enfants le langage du monde, ils appellent heureux ceux qui possèdent les biens de ce monde, ils admirent ceux qui parviennent à se distinguer par leurs emplois, ils ambitionnent le sort des grands. Les enfants entendent ces discours, ils s'en remplissent l'esprit, et se mettent ainsi hors d'état d'y faire entrer les maximes évangéliques. Ce sont donc souvent les parents, les maîtres et les maîtresses qui sont les faux prophètes de leurs enfants et de leurs inférieurs dans les maisons particulières.

(1) *Ezech.* 13.

Faux prophètes dans les livres encore ; jamais on n'en fit ni en plus grand nombre ni de plus mauvais ; on retrouve dans ceux de nos jours tout ce que les poètes du paganisme ont dit de contraire à la pureté des mœurs, tout ce que les Celses et les Porphyres ont objecté contre la vérité de notre sainte religion, tout ce que le plus furieux fanatisme a pu inventer pour calomnier l'Eglise Romaine : romans impurs, libelles diffamatoires, critique chagrine et audacieuse de nos dogmes et de notre morale ; voilà ce qu'écrivent les plumes empoisonnées de nos esprits superficiels, ce qui fait gémir la presse de gens soudoyés de l'enfer, ce qu'achètent des curieux désœuvrés pour se fortifier dans leur irréligion. On leur présente la coupe empoisonnée sous de beaux dehors, et ils en boivent jusqu'à la lie ; on habille le mensonge et l'imposture de ce que le style a de plus léger, et l'éloquence de plus sublime ; et en admirant les tours ingénieux de l'écrivain frivole, on adopte ses pensées fausses et ses paralogismes : pourquoi ? parce qu'au dedans de nous-mêmes nous avons de faux prophètes qui se joignent à ceux du dehors pour nous séduire. Nous avons un cœur corrompu qui nous propose toujours des biens apparents, et presque jamais de solides et de véritables ; une raison orgueilleuse qui voudrait n'avouer que ce qu'elle comprend, une imagination qui combat les êtres spirituels, parce qu'elle ne s'en figure que de temporels. Combien de prophètes qui cherchent à nous séduire et à nous éloigner de la voie étroite du salut ?

Cependant ces séducteurs se cachent, *ils viennent tous à vous couverts de peaux de brebis, quoiqu'au dedans ce soient des loups ravissants ; veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecùs autem sunt lupi rapaces.* Que ferez-vous donc pour vous garantir de la séduction ? je vous le demande, mes frères, si vous voyagiez dans un pays étranger où chacun s'offrît à vous montrer le chemin, si vous étiez assurés que la plupart de ces personnes officieuses en apparence veulent vous égarer et vous dépouiller ensuite de ce que vous possédez, que feriez-vous ? quelles précautions ne prendriez-vous pas pour vous assurer de la bonne foi de vos guides ? Ah ! vous dit Jésus-Christ, veillez donc sur vous-mê-

mes, donnez-vous de garde des faux prophètes, usez de toutes les précautions que vous suggère la prudence chrétienne pour ne point tomber dans le piége, c'est la seconde règle à observer pour connaître la voie du salut; *attendite à falsis prophetis.*

La troisième, qui est une application de la seconde, et qu'il est important d'observer dans les temps et les lieux où l'hérésie prend naissance, est d'examiner les fruits que produisent les prophètes, et ceux qui se donnent pour guides dans la voie du salut, c'est ce qui nous est marqué par ces paroles: *vous les connaîtrez par leurs fruits; à fructibus eorum cognoscetis eos.* La prudence alors ne veut pas que vous vous arrêtiez aux feuilles, que vous regardiez quelqu'un comme un grand directeur dans les voies du salut, parce qu'il vous parle de piété, ou qu'il affecte une grande douceur, ou qu'il crie à la réforme et aux abus qui règnent dans l'Eglise; il peut se faire que ce soit là un loup ravissant qui se couvre de la peau des brebis. N'est-ce pas là en effet ce que faisaient les novateurs des derniers temps? jamais personne n'eut plus qu'eux l'amour de Dieu dans la bouche et moins dans le cœur: ce que la prudence exige donc dans ces temps malheureux, c'est que vous considériez les fruits que portent ces arbres; *à fructibus eorum cognoscetis eos.* Saint Paul dans son épître aux Galates en distingue de deux sortes, ceux de l'esprit et ceux de la chair; ceux de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la persévérance, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté; *fructus spiritûs est caritas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas.* Ceux de la chair sont l'impureté, la dissolution, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les débauches et autres choses semblables; *manifesta sunt opera carnis, quæ sunt fornicatio, immunditia, et his similia* (1). Joignez à cette doctrine de l'Apôtre ce que

(1) *Galat.* 2.

dit notre Evangile, qu'on ne peut cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces; *numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus?* Voici comment vous pourrez ensuite former votre jugement sur la bonté d'un guide spirituel; vous verrez ce qu'il est pour lui-même, et ce qu'il est pour les autres : ce qu'il est pour lui-même; par exemple, s'il est constamment charitable, constamment humble, constamment sobre, constamment chaste, constamment vertueux; ce sont là de bons fruits, et par conséquent d'excellents préjugés en faveur de l'arbre, puisqu'un mauvais arbre ne peut constamment porter de bons fruits. Mais s'il est dans des habitudes de haine, d'inimitiés, de dissensions ou d'autres péchés, c'est un mauvais arbre, parce que tout arbre qui est bon porte de bons fruits, et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits, *sic omnis arbor bona fructus bonos facit, mala autem arbor malos fructus facit.* Or s'il est mauvais pour lui-même, à qui sera-t-il bon? comment une langue souillée par des paroles impures servira-t-elle à faire aimer la chasteté? comment un esprit vain et présomptueux inspirera-t-il l'humilité? comment un cœur attaché au monde fera-t-il goûter des vérités qui n'annoncent que le détachement du monde? Ah! il est bien à craindre que ce ne soit là un de ces faux prophètes qu'il nous faut éviter! Néanmoins, parce qu'il peut faire mal et dire bien, parce qu'il n'y a pas de conséquence certaine de la mauvaise vie à la mauvaise doctrine; parce qu'au sentiment de sainte Thérèse, la science l'emporte sur la piété, quand il s'agit de direction difficile; parce qu'on se trouve quelquefois dans l'obligation de préférer un homme habile, mais peu vertueux, à un homme de bien peu éclairé, il faut voir les fruits que ce bon arbre produit dans les autres; c'est dans ce sens surtout qu'on peut entendre ces paroles : *qu'un bon arbre*, tandis qu'il est bon, *ne peut produire de mauvais fruits, et qu'un mauvais*, tandis qu'il est mauvais, *n'en peut produire de bons; non potest arbor bona malos fructus facere, neque arbor mala bonos fructus facere.* Si celui qui entreprend de vous guider, vous engage fortement à la paix, à l'amour de Dieu et du prochain, à la patience dans les tribu-

lations, s'il ne fait acception de personne, s'il montre les voies du salut et donne les moyens d'y rentrer; si vous voyez ceux qu'il conduit changer de mœurs et se convertir, s'il relève ceux qui sont tombés, s'il soutient les faibles; s'il affermit ce qui était déjà solide, c'est un bon arbre, parce qu'il porte de bons fruits, et que de bons fruits ne peuvent venir d'un mauvais arbre; *non potest.... arbor mala bonos fructus facere*. Mais si ce guide vous inspire du mépris pour la discipline, s'il vous éloigne de la soumission que vous devez aux premiers pasteurs de l'Eglise, s'il vous soulève contre son autorité, s'il vous laisse croupir dans les habitudes de haine, d'inimitié, d'impudicité, de perte de temps; s'il ne vous oblige à y renoncer par le refus de l'absolution, eût-il d'ailleurs les mœurs les plus austères, ah! c'est un prophète que Dieu nous ordonne de fuir; il veut votre perte, c'est un loup ravissant, un mauvais arbre bien sûrement, parce qu'il est impossible que ce soit un bon arbre qui porte ces mauvais fruits, *non potest arbor bona malos fructus facere*. O! si les fidèles avaient toujours eu devant les yeux ces règles saintes de l'Evangile, combien d'âmes béniraient éternellement Dieu, qui le maudiront à jamais! Si lorsque l'hérésiarque Luther secoua le joug de l'obéissance, on avait bien réfléchi que les hérétiques sont les premiers à se couvrir du prétexte de la religion, si on avait considéré ses vices scandaleux, et qu'on se fût dit : qu'un tel monstre d'impiété ne pouvait être suscité de Dieu pour la réforme du chef et des membres de l'Eglise, combien encore aujourd'hui seraient dans le sein de cette bonne mère, tandis qu'ils sont comme des brebis errantes sans pasteur légitime! Si on avait pensé que la joie et la paix spirituelles viennent du Saint-Esprit, que le trouble, la révolte viennent du démon, qu'aurait eu à craindre notre France de cette plaie que lui a faite le Calvinisme, et qui saigne encore après un si grand nombre d'années? Mais on touchait à ces temps que saint Paul avait prédits : les hommes ne souffraient plus la saine doctrine, ils avaient une extrême démangeaison d'entendre qui les flattait, ils avaient recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs; voilà ce qui engagea dans le piége des séducteurs presque toute l'Eglise du Nord.

Si vous voulez donc l'éviter, mes frères, voici ce que vous avez à faire : il faut avoir un désir sincère de connaître la voie du salut, demander à Dieu cette connaissance autant que le mérite une grâce de cette importance, dire souvent à Dieu avec David : *montrez-moi, Seigneur, la voie dans laquelle je dois marcher ; que votre Esprit saint,* ô mon Dieu, *me conduise dans une voie droite et assurée*, ou avec saint Saul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse.* Il faut ensuite examiner non pas chaque action en particulier des personnes qui s'offrent pour vous diriger, parce qu'un méchant peut en faire quelque bonne, de même qu'au plus juste il échappe tous les jours quelques fautes légères ; mais le corps des actions, parce qu'il est rare que l'hypocrisie ne se décèle, et que celui qui n'était qu'un sépulcre blanchi n'exhale quelque mauvaise odeur qui marque la corruption de ses mœurs. Il faut surtout considérer les fruits que produit la direction de ce guide spirituel ; voilà ce qu'il faut faire pour distinguer la vraie lumière d'une fausse lueur, et remarquez bien, s'il vous plaît, que cet examen est nécessaire, non-seulement par rapport aux personnes qui vous enseignent ou qui vous gouvernent, ou que vous fréquentez, mais encore par rapport à tous les mouvements de votre âme, qui peuvent être aussi de vrais ou de faux prophètes. Pour vous faire mieux comprendre ma réflexion, je suppose, par exemple, que la pensée de la mort vous effraie, ou que le souvenir de vos péchés vous afflige ; cette crainte et ce souvenir peuvent être bons, mais aussi ils peuvent être mauvais ; que ferez-vous pour le connaître ? le voici, mes frères : cette crainte vous fait-elle tomber dans le découragement ? vous trouble-t-elle jusqu'à nuire à vos devoirs ? c'est une marque qu'elle ne vient pas de Dieu, qu'elle n'est pas un bon arbre, parce que les fruits en sont mauvais ; *non potest arbor bona malos fructus facere.* Ce souvenir de vos péchés vous humilie-t-il, vous rend-il plus fervents ? vous fait-il fuir les occasions avec plus de soin ? c'est une marque qu'il est selon Dieu, parce que de bons fruits ne peuvent venir d'un mauvais arbre ; *non potest arbor mala bonos fructus facere.* J'en dis autant des autres mouvements de votre cœur, du

désir d'acquérir des biens pour relever votre famille, et de réussir dans vos autres projets : si ces désirs laissent le calme à votre âme, si avant toute chose vous cherchez le royaume de Dieu et sa justice ; si vous ne voulez vous avancer par aucune voie illégitime, si vous savez modérer votre joie dans la prospérité, et posséder votre âme dans l'adversité, c'est une preuve que ce désir n'est pas illégitime ; *non potest arbor bona malos fructus facere.* Ah ! mes frères, combien de péchés que vous eussiez évités, d'habitudes que vous eussiez corrigées, de sacriléges que vous n'eussiez jamais faits, si vous eussiez suivi ces maximes ? Pratiquons-les désormais, il est encore temps : consultons, *ne croyons pas*, comme le dit saint Jean, *à toute sorte d'esprit ; nolite omni spiritui credere ; mais éprouvons s'ils sont de Dieu*, en examinant leur succès ; *sed probate spiritus si ex Deo sint.* Ce sont là les règles pour connaître la voie du salut. Voyons la nécessité de la suivre, c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Notre divin Sauveur, en parlant de la voie étroite du salut, en avait dit deux choses ; l'une, qu'il y en avait peu qui la trouvassent ; et l'autre, qu'il fallait faire effort pour y entrer. Dans la première partie de notre Evangile, il a montré les moyens de connaître la voie du salut, et par là les œuvres qui conduisent au salut. Ici il va nous faire comprendre la nécessité d'entrer par la porte étroite, de marcher dans le chemin du salut, lorsqu'on l'a connu, et de joindre la pratique des bonnes œuvres aux lumières de la foi. Il la fonde, cette nécessité, sur deux raisons, qui nous montrent premièrement combien il est funeste, secondement combien il est inutile de connaître la voie du salut sans la suivre. Commençons par celle-ci, qui est la dernière dans l'ordre de notre Evangile.

Ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le Royaume des cieux : non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum.

Voilà l'assurance de la foi et des connaissances du salut pour opérer notre salut, lorsque cette foi et ces connaissances sont seules. Pour être sauvé, il ne suffit pas de croire de cœur qu'il y a un Dieu maître absolu et Seigneur souverain de tout; il ne suffit pas de le confesser de bouche, en l'appelant son Seigneur et son roi; il ne suffit pas de le connaître, mais il faut encore *faire sa volonté*, marcher dans la voie étroite du salut pour entrer dans le royaume des cieux; *sed qui facit voluntatem patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum.* Ce que le Seigneur dit ici, se trouve répété presque à chaque page des saintes Ecritures. Du temps des apôtres, il s'était élevé dans l'Eglise une secte d'hérétiques qui prétendaient que la foi sans les œuvres suffisait pour le salut; voici comment saint Jacques réfute cette hérésie, dans une Epître qu'il écrivit à tous les fidèles pour les en garantir: *Mes frères*, leur disait-il, *que servira-t-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? la foi pourra-t-elle le sauver? quid proderit, fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat? numquid poterit fides salvare illum* (1)? Comme s'il vous eût dit dans la personne de ces premiers fidèles: à quoi vous servira, mes frères, de croire un Dieu d'une majesté infinie, un Dieu présent partout, un Dieu juste et équitable, si vous ne l'adorez en lui faisant hommage de toutes vos actions, si vous ne respectez sa présence en ne faisant rien qui en soit indigne? à quoi, dis-je, vous servira cette foi, si vous ne craignez la sévérité de ses jugements? *quid proderit?* A quoi vous servira de croire qu'il y a un enfer pour les méchants, et un paradis pour les bons, si vous ne travaillez de toutes vos forces à éviter l'un, et à gagner l'autre? *quid proderit?* A quoi vous servira de croire que les ministres du Seigneur ont le pouvoir de lier et de délier sur la terre, si sentant le poids de vos chaînes, vous ne venez pas les prier de vous en décharger? *quid proderit?* A quoi vous servira de croire qu'un Dieu-Homme habite dans nos tabernacles, qu'il y est pour recevoir nos vœux, exaucer nos prières, se commu-

(1) *Jacob*. 2.

niquer à nous, si vous ne venez vous prosterner devant lui, exposer vos misères à ses bontés, et vous donner à lui avec autant d'ardeur qu'il veut se donner à vous? *quid proderit?* A quoi vous servira de croire que ni les avares, ni les orgueilleux, ni les ivrognes, ni les impudiques n'entreront pas dans le royaume des cieux, si vous ne travaillez à vous détacher du monde et de ses objets, de vous-mêmes et de vos passions? *quid proderit?* A quoi vous servira de connaître que vous êtes formés pour le ciel, et de croire que les bonnes œuvres y conduisent, si vous ne pratiquez pas en effet ces œuvres? *quid proderit?* C'est le sens des paroles de saint Jacques que je citais d'abord pour montrer ensuite par des raisonnements solides qu'une telle foi est inutile : voici ce qu'ajoute encore ce saint Apôtre.

D'abord il se sert de cet exemple sensible et familier : *si un de vos frères*, dit-il, *ou une de vos sœurs n'ont point de quoi se vêtir, et qu'ils manquent de ce qui leur est nécessaire chaque jour pour vivre, et que quelqu'un d'entre vous leur dise néanmoins : allez en paix, je vous souhaite de vous garantir du froid et de quoi manger, sans leur donner néanmoins ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi leur serviront vos paroles? en seront-ils plus réchauffés? seront-ils plus rassasiés? Il en est de même de la foi qui n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même; sic et fides, si non habeat opera, mortua est in semetipsa.* Comment donc, si elle est morte, pourrait-elle vous donner la vie de la grâce, et vous procurer ensuite celle de la gloire? elle ne peut pas plus servir à vous justifier et à vous sauver, que ces stériles souhaits servent à soulager ce pauvre que votre dureté renvoie à la providence. Une preuve nouvelle, (ce sont toujours les paroles ou plutôt le commentaire des paroles de saint Jacques), une nouvelle preuve que la foi seule ne peut vous sauver et vous justifier, c'est que l'Evangile demande que vous confessiez Jésus-Christ, non-seulement devant les tyrans, mais devant tous les hommes, que vous leur témoigniez que vous êtes prêts à mourir plutôt que de renoncer à un seul article de votre foi. Montrez-leur cette foi ferme sans les œuvres ; *ostende fidem tuam sine operibus*,

c'est une chose que vous ne pouvez leur persuader : vous dites, pécheur d'habitude, et vous dont la bouche est toujours ouverte aux imprécations, que vous croyez que les lèvres d'un chrétien doivent s'ouvrir uniquement pour louer le Seigneur, *tu fidem habes ;* quelle preuve me donnez-vous de cette croyance ? penserai-je que vous êtes disposés à couper cette langue, à la cracher comme certains martyrs au visage des tyrans, plutôt que d'en faire un mauvais usage ? ah ! si vous en faites aujourd'hui un instrument d'iniquité, qu'arriverait-il si la violence des bourreaux se joignait à votre inclination ? *ostende fidem tuam sine operibus.* Vous dites, jeunesse voluptueuse, que vous croyez la nécessité de mener une vie pure, et de vous abstenir de toute pensée et de tout désir contraire à la délicate vertu de chasteté ; *tu fidem habes.* Quelle assurance me donnerez-vous de votre parole, tandis que je vous verrai engagés dans des habitudes criminelles, entretenir des liaisons dangereuses, rechercher les occasions qui vous perdent ; *ostende fidem tuam sine operibus.* Vous dites, femmes du monde, que vous croyez que la vanité, l'amour-propre et trop de sensibilité sont des défauts ordinaires à votre sexe ; vous pensez, dites-vous, que la modestie dans le geste et les parures, la gravité dans les paroles, l'humilité des sentiments, sont les vertus qui vous conviennent; *tu fidem habes.* Cependant vous ne cessez de vouloir, par vos immodesties, inspirer aux autres l'amour excessif que vous avez de vous-mêmes ; comment concilierai-je votre conduite avec votre foi ? *ostende mihi fidem tuam sine operibus.* Vous croyez, hommes terrestres, que le mauvais riche demande depuis un grand nombre de siècles une goutte d'eau au Lazare pour se rafraîchir, qu'elle lui sera refusée pendant toute l'éternité, et que son tourment est la juste peine de sa dureté envers les pauvres ; *tu fidem habes.* Puis-je me persuader que vous avez cette foi, tandis que je vois votre avidité insatiable pour les biens de la terre ? quel moyen y a-t-il que je le pense, si enfin vous n'ouvrez votre main pour assister les pauvres ? *ostende mihi fidem tuam sine operibus.* Il est vrai, mes frères, il peut se faire que vous conserviez la foi lors même que vous péchez contre ses lumières ;

la foi est une vertu qui ne se perd que par le péché d'infidélité; mais qu'il est dangereux qu'on ne tombe dans ce péché quand on ne conforme pas ses mœurs à sa croyance! Du libertinage du cœur, il n'y a qu'un pas au libertinage de l'esprit, l'un dispose à l'autre : *on n'est pas loin de l'hérésie*, dit saint Chrysostôme, *quand l'on vit comme si on ne croyait pas; hæreticorum affines dico qui quasi non crederent, sic vivunt.* Nous ne décidons pas en voyant le dérèglement de vos mœurs que vous ayez fait naufrage dans la foi, mais nous vous disons avec l'Apôtre : *examinez-vous vous-mêmes pour reconnaître si vous êtes dans la foi*, car il y a contre elle un préjugé bien fort; *vosmetipsos tentate si estis ex fide : éprouvez-vous vous-mêmes; ipsi vos probate.* Et si, après cet examen et cette épreuve, vous ne connaissez pas que Jésus-Christ est en vous, que son esprit vous anime, que vous en êtes les images vivantes : *non cognoscitis quia Christus Jesus in vobis est :* Ah! je tremble pour votre foi, il est dangereux qu'elle ne soit perdue, et que vous ne soyez déchus de ce que vous étiez; *nisi fortè reprobi estis* (1). Voilà ce que nous vous disons, ou du moins ce que nous pouvons vous dire jusqu'à ce que vous nous aurez prouvé l'existence de votre foi par la bonté de vos actions : nous vous dirons que nous doutons raisonnablement si vous la conservez, et que quand vous l'auriez encore, elle ne peut seule vous justifier. Il est vrai, l'apôtre saint Paul dit que c'est par la foi qu'Abraham a été justifié; mais, vous répond l'apôtre saint Jacques, voulez-vous savoir que la foi sans les œuvres est morte? *vis autem scire, ô homo inanis, quoniam fides sine operibus mortua est?* Considérez quelle fut la foi de ce grand homme, elle va jusqu'à lui faire offrir son propre fils sur l'autel, sans entrer dans aucune défiance touchant les promesses de Dieu, et sans écouter les plus tendres sentiments de la nature; voilà la foi qui le justifia; ayez-en une semblable et vous serez également justifiés; séparez les œuvres de votre foi, celle-ci n'est plus qu'une foi morte, qu'une foi de démons : vous êtes semblable à cet homme qui a jeté,

(1) 2. Corinth. 13.

comme en passant, les yeux sur un miroir, et qui oublie à l'heure même quel il était. C'est ce que disait encore ailleurs le même apôtre; *si quis auditor est verbi et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo... et statim oblitus est qualis fuerit* (1). Saint Paul, sur l'autorité duquel se sont appuyés les hérétiques des derniers siècles pour nier la nécessité des bonnes œuvres, dit la même chose dans son épître aux Romains; il leur déclare que *ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu, mais que ce sont ceux qui gardent la loi qui seront justifiés; non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur* (2). En effet, pour en revenir aux paroles de notre Evangile, qui sont ceux qui seront sauvés, et par conséquent justifiés? ce sont ceux qui accomplissent la volonté de Dieu; *qui facit voluntatem patris mei, ipse intrabit in regnum cœlorum.* Or quelle est cette volonté de Dieu? c'est qu'à votre foi vous joigniez la pratique des bonnes œuvres. Quelle a été la volonté de Dieu, lorsqu'elle nous a élus en Jésus-Christ avant la création du monde? son dessein était que nous fussions saints et irrépréhensibles devant ses yeux (3). Quelle a été la volonté de Dieu en vous créant? il vous a créé pour le connaître, l'aimer et le servir, et par conséquent pour faire de bonnes œuvres. Quelle a été la volonté du verbe éternel en descendant sur terre? il y est descendu pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service, et fervent dans les bonnes œuvres (4). Quelle a été la volonté de l'Esprit saint en répandant ses dons sur les hommes? c'était de réformer leur cœur, rétablir la pureté des mœurs, et par conséquent changer leurs œuvres de ténèbres en œuvres de justice. Quelle a été la volonté de Jésus-Christ en annonçant son Evangile? il l'a publié non pour le faire croire seulement, mais pour en pratiquer les œuvres; et afin d'y engager plus efficacement, il a commencé par en donner l'exemple; *cœpit facere et docere* (5). Quelle a été sa volonté en instituant des sacre-

(1) *Jacob.* 11. — (2) *Rom.* 1.— (3) *Eph.* 1.— (4) *Ad Tim.* 2. — (5) *Act.* 1.



ments ? il les a établis pour nous relever de nos chutes, et nous fortifier dans la pratique des bonnes œuvres. Quelle est sa volonté en nous accordant ses grâces ? il n'y en a aucune qui par elle-même ne tende à la pratique des bonnes œuvres, du jeûne, de la prière et de l'aumône. Sur quoi nous jugera-t-il au grand jour de ses vengeances ? sur nos bonnes ou mauvaises œuvres. *Nous paraîtrons devant son redoutable tribunal pour y rendre compte de tout ce que nous aurons fait dans ce corps mortel* (1).

Hélas ! oui, chère jeunesse, vos œuvres sont l'unique bien qui vous suivra jusqu'au tribunal de votre juge souverain. Je vous le demande donc, s'il fallait y paraître à présent, avec quelle confiance vous y présenteriez-vous ? quelles bonnes œuvres auriez-vous à offrir ? très-peu, vous en convenez ; mais en même temps vous me dites qu'il faut que la jeunesse se passe, et qu'un temps viendra où vous réformerez votre conduite. Ah ! sans doute que la jeunesse doit se passer ; mais à quoi, mes frères ? à beaucoup de bonnes œuvres, parce que la jeunesse est le temps de beaucoup de passions ; par conséquent le temps de beaucoup de combats, de beaucoup de victoires, de beaucoup de bonnes œuvres ; hélas ! oui, femmes chrétiennes, vos œuvres sont l'unique bien qui vous suivra jusqu'au delà du tombeau ; ce qui vous occupe journalièrement, c'est ce qui fera la matière de votre jugement. Ah ! que penseriez-vous donc s'il fallait dans ce moment répondre à votre juge sur toutes les actions de votre vie ? qu'est-ce que la vie que vous avez menée, sinon un tissu d'actions vaines et inutiles ? Où sont les veuves que vous avez consolées ? les pauvres que vous avez soulagés ? Hélas ! oui, mes frères, nos œuvres seules sont immortelles aussi bien que nous, nous en rendrons tous un compte exact pour en recevoir ensuite le châtiment ou la récompense. Ah ! que dirai-je donc, et que ferai-je n'ayant rien à présenter à un juge si terrible ? que deviendra alors l'arbre qui n'aura point porté de bons fruits ? nous l'apprenons de l'Evangile.

Tout arbre qui ne produit point de bons fruits, sera

(1) 2. *Corinth.* 5.

coupé et jeté au feu ; omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur : il sera coupé, c'est-à-dire, comme l'explique saint Chrysostôme, que le chrétien qui n'aura pas fait usage de sa foi, qui n'aura pas suivi la voie étroite du salut, sera éternellement banni du royaume des cieux, jamais il ne verra Dieu, jamais il ne jouira de la société des saints ; cet enfant rebelle sera toujours séparé du meilleur des pères, éloigné de son centre, sans aucune espérance de pouvoir jamais s'y réunir ; *excidetur*. Voilà sa première et sa plus grande peine. Ah ! si la perte d'un faux bien afflige aujourd'hui si sensiblement le pécheur, quelle sera sa douleur, lorqu'il perdra le souverain bien, et dans celui-ci tous les autres ! La seconde peine, c'est qu'*il sera jeté au feu; in ignem mittetur*. Quel horrible supplice, mes frères ! pensez-y un moment, pour vous en inspirer une vive horreur ; le chrétien qui ne fait pas de bonnes œuvres, sera jeté dans un feu... dans un feu en comparaison duquel le nôtre n'est qu'un feu en peinture.... dans un feu dont les flammes aiguës le perceront et l'environneront de toutes parts.... dans un feu qui ne s'éteindra jamais.... dans un fèu qui brûlera toujours, sans consumer jamais celui qui brûle.... dans un feu préparé au démon et à ses anges.... dans un feu infiniment plus ardent pour le chrétien que pour le juif, le païen ou l'idolâtre, parce que le chrétien sera trouvé coupable de beaucoup plus de fautes que ces infidèles; coupable, parce que la foi était un talent que Dieu lui avait confié pour en faire usage, et qu'il l'aura enfoui comme le serviteur inutile de l'Evangile, qui mérita d'être jeté dans les ténèbres extérieures ; coupable, parce qu'il aura violé les promesses solennelles qu'il avait faites dans son baptême de renoncer à toutes les œuvres de satan, et de s'appliquer aux œuvres de lumières ; coupable, pour avoir négligé l'usage des sacrements dont il connaissait la vertu contre les tentations ; coupable, pour avoir connu le bien et les puissants motifs qui y engageaient, sans avoir eu le courage de le faire ; coupable, pour avoir eu les apparences du christianisme, sans en avoir la réalité ; coupable, pour avoir lavé les dehors de la coupe, sans nettoyer le dedans ; cou-

pable, pour avoir fréquenté nos églises, sans y apporter un esprit de sacrifice ; coupable, pour avoir paru à nos tribunaux, sans dessein sérieux de se corriger ; coupable, pour avoir participé à la sainte Table, sans y apporter l'innocence de cœur ; coupable, pour avoir manqué de reconnaissance envers l'auteur de sa vocation ; coupable, pour avoir profané le caractère auguste que la grâce du sacrement avait imprimé dans son âme ; coupable, par comparaison à tant de chrétiens qui auront acquis des mérites infinis avec les mêmes grâces que lui, et à une multitude innombrable de fidèles qui se seront sanctifiés avec moins de grâces que lui. Ah ! s'écrieront ces infidèles en voyant un chrétien oisif, condamné aux mêmes supplices qu'eux ; *tu as donc été percé de plaies aussi bien que nous, et tu es devenu semblable à nous ; et tu vulneratus es sicut et nos ; nostri similis effectus es : Ton orgueil a été précipité dans les enfers, ton corps mort est tombé par terre ; comment es-tu tombé du ciel, toi qui paraissais si brillant au point du jour ;* toi qui, par le droit de ton adoption, pouvais dire : *Je monterai au ciel, je m'asseyerai sur la montagne de l'alliance, je serai semblable au Très-Haut, parce que je le verrai dans son essence, et comme il est en lui-même ?* tu as néanmoins été précipité de cette gloire dans l'enfer jusqu'au plus profond de ses abîmes. Voilà les railleries piquantes que les réprouvés feront à un chrétien qui n'aura pas fait valoir le talent de sa foi. N'aurons-nous pas le malheur de les essuyer nous-mêmes ? quelqu'un parmi nous ne perdra-t-il pas la couronne que Dieu lui avait préparée dans le ciel ? ne sera-t-il pas tourmenté jour et nuit dans des flammes dévorantes ? quelqu'un n'est-il pas actuellement ce mauvais arbre qui n'est bon qu'à être coupé et jeté au feu ?

C'est ce que chacun peut connaître par lui-même, et par l'examen qu'il fera de ses actions. Si celles que vous avez faites jusqu'ici sont bonnes, l'arbre est bon, vous êtes ce bon serviteur de l'Evangile, ce serviteur fidèle et prudent à qui le Seigneur adressera un jour ces paroles consolantes : *courage, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous établirai sur beaucoup d'autres,*

entrez dans la joie de votre Seigneur. Mais si elles ne sont pas bonnes, si votre vie a été une vie oiseuse et inutile, *qu'on jette*, dira-t-il à ses anges, en parlant de vous, *qu'on jette ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures ; servum inutilem ejicite in tenebras exteriores.* Voyez donc quelles ont été les actions de votre vie, considérez si tout le corps en est bon, et si les fautes qui vous ont échappé ne sont que légères. Vous le savez, on appelle bons fruits une action méritoire de la vie éternelle, celle qui est faite en état de grâce par le mouvement de l'Esprit saint, et en vue de la plus grande gloire de Dieu. Pouvez-vous vous répondre que vous êtes dans la grâce de Dieu ? Quel est à cet égard le témoignage de votre conscience ? que vous dit-elle encore du principe qui vous fait agir ? est-ce l'esprit du monde, ou celui de Dieu ? oseriez-vous dire que c'est pour sa plus grande gloire que vous mangez et que vous buvez, que vous rendez des visites et que vous en recevez, que vous jouez ou que vous vous promenez ? auriez-vous la confiance de dire à Dieu : Oui, Seigneur, j'espère qu'un jour vous me récompenserez de toutes ces actions, parce que c'est pour vous, et non pour mon plaisir que je les ai faites ? De votre côté, ne consentiriez-vous pas à en perdre le mérite, si Dieu, de son côté, voulait renoncer au droit réel que sa justice a acquis contre vous ? Vous êtes donc, mon cher auditeur, pleinement convaincu que vos années sont des années vides de bonnes œuvres ; cependant n'en eussiez-vous jamais commis de mauvaises, il suffit de n'en avoir pas de bonnes pour perdre son salut éternel. Le serviteur infidèle de l'Evangile n'est pas accusé d'avoir fait du mal ; s'il est jeté dans les ténèbres extérieures, c'est parce qu'il n'avait pas fait de bien. Jésus-Christ, dans l'Evangile, a frappé de sa malédiction un figuier qu'il rencontra sur son chemin, ce n'est pas que ses fruits étaient mauvais, mais parce qu'ils n'en avait pas de bons. Le Psalmiste, et après lui le prince des apôtres, ne disent pas que pour parvenir à l'immortalité, il suffit d'éviter le mal ; mais ils ajoutent qu'il faut encore pratiquer le bien. Ah ! vous êtes donc contraint de l'avouer, si Dieu disposait de vos jours dans cet état, la vie éternelle ne serait pas votre

récompense, le ciel ne serait pas votre héritage, la société des saints ne serait pas votre compagnie; vous seriez condamné à une mort éternelle; mais votre partage serait d'être puni avec les hypocrites ; mais votre séjour serait le profond de cet abîme ténébreux, qui ne retentit que de pleurs et de grincements de dents; or qui vous a dit qu'il n'en disposerait pas dans peu? Voilà des mois, des années qu'il cherche en vous de bons fruits; las enfin de n'en point trouver, n'a-t-il pas déjà prononcé cet arrêt, *coupez cet arbre*, *pourquoi occupe-t-il la terre? succide illam, ut quid etiam terram occupat* (1)? Ah! disons donc avec le vigneron de l'Evangile: Laissez, Seigneur, laissez-nous encore ce jour, accordez-nous le temps nécessaire pour nous exercer à la pratique des bonnes œuvres, pour expier les fautes de notre négligence: nous vous en demandons pardon, nous vous promettons de ne respirer plus que pour vous, et de remplir tous nos moments de quelques bonnes œuvres concernant ou notre état, ou notre sainte religion; appuyez nos résolutions de votre grâce, éclairez-nous des lumières de la foi sur la route que nous devons tenir, inspirez-nous l'amour des bonnes œuvres, et aidez-nous à les pratiquer; *donnez-nous l'intelligence, et faites que nous nous appliquions à connaître votre loi, conduisez-nous dans le sentier de vos commandements, nous le désirons ardemment*, et nous demandons de le désirer jusqu'à ce moment où nous espérons recevoir la récompense éternelle. *Amen.*

ÉVANGILE

Du VIII. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole: Un homme riche avait un économe, qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé tout son bien. Et l'ayant fait ve-

(1) *Luc.* 13.

nir, il lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? rendez-moi compte de votre administration ; car je ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien. Alors cet économe dit en lui-même : que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne saurais travailler à la terre, et j'aurais honte de mendier. Je sais bien ce que je ferai ; afin que quand on m'aura ôté mon emploi, je trouve des personnes qui me reçoivent chez elles. Ayant donc fait venir l'un après l'autre tous ceux qui devaient à son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Cent barils d'huile, répondit-il. L'économe lui dit : Reprenez votre obligation ; asseyez-vous là, et faites-en vitement une de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et vous, combien devez-vous ? Celui-ci répondit : Cent mesures de froment. Reprenez, dit-il, votre obligation, et faites-en une autre de quatre-vingts. Et le maître loua cet économe infidèle d'avoir agi prudemment ; car les enfants de ce siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne sont les enfants de lumière. Je vous dis de même : Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.

Homélie sur le Jugement particulier.

Cette voix, mes frères, que le chef de famille adresse à son économe, et par laquelle il lui ordonne de rendre compte de son administration, nous sera un jour adressée à tous. Cet homme riche de notre parabole, c'est le Seigneur qui possède, et possède seul tous les biens de la nature et de la grâce. Cet économe, c'est vous et moi, ce sont tous les hommes à qui le Seigneur a confié une portion de ses biens de la nature et de la grâce ; ce compte que le maître fait rendre à son serviteur, est la figure de ce compte redoutable que nous serons obligés de rendre au Juge souverain des vivants et des morts, aussitôt après notre mort.

Oui, mon cher auditeur, tel est l'arrêt vraiment formidable porté contre les hommes ; nous mourrons tous une fois ;

statutum est hominibus semel mori : et dans le premier instant qui suivra celui de notre mort, nous serons appelés au tribunal de Jésus-Christ, pour y répondre sur les biens qu'il nous a confiés, sur l'usage que nous en aurons fait, sur tous les péchés que nous aurons commis ou fait commettre ; *post hoc autem judicium.* Nous y paraîtrons tous, et nous y paraîtrons seuls, sans appui, sans secours, sans protection, sans amis, suivis de nos bonnes et de nos mauvaises œuvres seulement. La sentence qui sera portée contre les pécheurs, les privera de tous les talents qu'ils avaient eus, sans aucune espérance d'en recouvrer jamais un seul ; *jam non poteris villicare* : jamais ils n'auront l'administration d'aucun bien : qu'elle parole accablante !

L'économe de notre Evangile en sent toute la force. Dans l'impossibilité où il se voit de gagner sa vie, ou en travaillant à la terre, ou en mendiant, il pense à se faire des amis, il appelle les débiteurs de son maître, il déchire les anciennes obligations, il leur en fait passer de nouvelles qui portent de moindres sommes, et se procure ainsi auprès d'eux un refuge dans le temps de disgrâce : faisons-en de même, employons notre santé, nos biens, nos talents, tout ce que nous sommes pour nous faire des amis dans le ciel ; c'est le conseil que nous donne le Sauveur, tant il désire lui-même de sauver ceux qu'il jugera ; il les avertit, il les instruit des moyens de se rendre leur juge favorable ; ces moyens, il les fournit lui-même. O qu'il est bon, ce juge ! qu'il est miséricordieux dans cette vie, mais qu'il est horrible de tomber entre les mains de ce Dieu vivant en l'autre ! Que la pensée de son jugement est effrayante ! vous le verrez dans mon premier point : dans le second je parlerai des moyens d'éviter la rigueur de ce jugement ; voilà, mes frères, tout ce qui sera aujourd'hui l'objet de votre attention. Mon Dieu, apprenez-nous à craindre vos jugements, afin de les prévenir en nous jugeant nous-mêmes, et afin qu'en nous jugeant nous-mêmes nous ne soyons point condamnés avec le monde.

PREMIER POINT.

Figurons-nous, mes frères, que dans ce moment où je vous parle notre âme est séparée de notre corps, que nous paraissons devant Dieu pour y rendre compte de tout ce que nous avons fait depuis le premier usage de notre raison jusqu'à celui-ci. Considérons bien attentivement ces trois points; 1° quelles sont les lumières du juge devant qui nous paraissons; 2° quels sont les chefs sur lesquels il va nous examiner; 3° quelle est la sévérité du jugement qu'il portera à la suite de cet examen; et voyons s'il est une seule de ces considérations qui ne porte la terreur jusque dans la moelle de nos os.

Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien; homo quidam erat dives qui habebat villicum, et hic diffamatus est apud illum quasi dissipasset bona sua. Cet homme riche, c'est Jésus-Christ à qui le Père donne tout ce qu'il a, en lui communiquant sa divinité: cet économe, ce sont tous les hommes en général, les grands et les petits, les riches et les pauvres, parce que relativement à Dieu, personne ne possède rien en propre. Nous ne sommes tous que des serviteurs et des dispensateurs des biens qu'il nous a confiés; c'est pour cela qu'il est dit que cet économe fut accusé d'avoir dissipé les biens de son maître. Sur cette accusation, celui-ci le cita à son tribunal, et lui demanda ce qu'il entendait dire de lui; *vocavit eum, et ait illi: Quid hoc audio de te.* C'est encore ce que fera Jésus-Christ par rapport à chacun de nous, à l'heure que nous y penserons le moins.

Quelle sera votre frayeur! quelle sera la mienne, lorsque je serai présenté à ce Juge! C'est un Juge éclairé, qui sonde et qui pénètre, dit saint Paul, jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, qui en connaît exactement les pensées, les désirs et les intentions, qui sonde jusque dans les jointures et dans les moelles, et qui démêle tous les mouvements du cœur. Nulle créature ne lui est cachée, tout est à découvert devant ses yeux; *omnia nuda et aperta sunt ocu-*

lis ejus (1). Tout ce que j'ai fait, ce que j'ai dit ou pensé depuis l'usage de raison, lui est aussi présent, que s'il n'avait jamais été occupé d'aucun autre objet : Il se souvient de toutes mes fautes, comme s'il n'y en avait qu'une seule.

Ce juge si éclairé sur ma conduite m'éclairera moi-même. Combien de fautes ne verrai-je pas alors qui me sont aujourd'hui inconnues ! une ignorance criminelle et des ténèbres coupables m'en dérobent une partie ; une conscience fausse et formée sur les maximes du monde, me rassure sur une autre ; la passion, de concert avec l'inattention sur moi-même, fait que le soir je me rappelle à peine les chutes les plus grossières du reste du jour : toutes ces fautes, toutes celles que j'ai oubliées, toutes celles dont je me souviens, seront réunies sous un même point de vue, sans cependant qu'il y ait aucune confusion. Je les verrai toutes distinctement, non plus avec cette funeste complaisance que je conserve encore pour elles, mais avec le regret inutile de les avoir commises, et le cruel désespoir de ne pouvoir les expier. Quel horrible spectacle pour le pécheur dans ce triste moment ! quelle sera alors sa confusion, lorsque sa conscience pleinement convaincue de ce que lui découvrira son Juge, il sera réduit au silence, sans pouvoir ni le tromper, ni colorer ses actions, ni s'excuser sur son intention ! Quelle surprise affligeante pour ce pécheur, lorsqu'il verra les bonnes œuvres sur lesquelles il s'appuyait, lui manquer ! lorsque ce qu'il prenait pour de l'or se changera en écume, comme dit saint Bernard (1), lorsque ses actions de justice lui paraîtront un objet d'horreur, parce qu'il aura fait pour le monde ce qu'il croyait avoir fait pour Dieu !

Vous pouvez encore, mes frères, éviter cette honte et cette douleur. Le moyen serait de ne pas attendre que Dieu vous convainque à son jugement de l'état malheureux de votre conscience ; il faudrait le prier de vous éclairer de ses divines lumières ; dès aujourd'hui il faudrait lui confesser vos fautes, vous en humilier devant lui, vous instruire sur vos devoirs, et les remplir en vue de sa plus grande gloire. N'est-

(1) *Hebr.* 4. — (2) *De div. Serm.* 28.

cè pas ce que vous voudriez avoir fait à la mort? que ne le faites-vous à présent? pourquoi différer jusqu'au moment où vous tomberez entre les mains de ce Juge qui vous éclaire. N'avez-vous jamais compris ce que dit le grand Apôtre, qu'il est horrible de tomber entre ses mains? *horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Il est horrible par rapport aux lumières profondes du Juge devant lequel le pécheur paraît : plus horrible encore, par rapport à l'étendue de l'examen qu'il doit faire de toute la vie.

Rendez-moi compte, nous dira-t-il alors, de la manière dont vous avez administré mes biens, *redde rationem villicationis tuæ.*

L'avez-vous entendu, mon cher auditeur? C'est de tous les biens que Dieu nous a confiés, c'est de leur usage, c'est des fautes étrangères et personnelles, secrètes ou publiques, que vous rendrez compte. Voilà l'étendue immense de l'examen que nous aurons à subir.

Dans l'ordre naturel, les biens qui nous ont été confiés, sont la raison, la science, les richesses, la naissance, le crédit, l'autorité, la santé, les forces et semblables qualités. Vous répondrez sur l'usage que vous aurez fait de tout cela; qu'aurons-nous à répondre? que répondrons-nous? La raison ne nous a été donnée que pour nous conduire selon ses lumières, et nous distinguer des créatures qui ne se conduisent que par l'instinct : que répondra, sur l'usage de cette raison, un voluptueux qui se sera abaissé jusqu'à la condition des animaux, et qui aura été moins modéré qu'eux dans ses plaisirs? Le talent de l'esprit ne nous a été donné que pour nous élever à la connaissance de Dieu, et pour nous apprendre à le glorifier : que répondra, sur l'usage de ce talent, celui qui l'aura employé contre Dieu même, sa religion sainte, et son Eglise? Les biens de la fortune ne nous ont été donnés que pour en aider les pauvres, dont nous sommes établis les économes : que répondra, sur l'usage de ces biens, le riche qui les aura dissipés, en vivant dans le luxe, ou qui aura voulu thésauriser sur la terre? La naissance est un bien qui engage à plus de vertus, et qui déshonore celui qui ne se distingue pas par sa probité : que répondra, sur l'usage

de ses titres, celui qui en aura exigé les honneurs, sans en avoir rempli les obligations ? Le crédit et l'autorité ne nous ont été confiés que pour soutenir les intérêts de la religion : que répondra, sur l'usage de son pouvoir, celui qui en aura abusé pour opprimer la veuve et dépouiller l'orphelin ? Que répondront tant de pères et de mères, de maîtres et de maîtresses, qui négligent l'instruction et les mœurs de leurs enfants et de leurs domestiques ? La santé ne nous est donnée que pour travailler chacun à remplir les fonctions de notre état : que répondront, sur l'usage de cette santé, tant de jeunes gens qui semblent ne l'avoir reçue que pour goûter les plaisirs du monde ? Que répondrons-nous tous sur l'usage des biens que nous avons reçus dans l'ordre naturel ?

Ceux qui nous ont été donnés dans l'ordre surnaturel, ce sont les Sacrements, et ce qui approche de la nature des Sacrements, ce sont les instructions et les livres saints où les ministres du Seigneur puisent leurs instructions ; ce sont les grâces intérieures de l'esprit et du cœur. Nous serons encore examinés sur l'usage que nous aurons fait de ces dons précieux : qu'aurons-nous à répondre ? le baptême nous avait fait enfants de Dieu et héritiers du ciel ; avons-nous reconnu notre dignité ? devenus participants de la nature divine, nous sommes-nous conduits d'une manière qui répondît à une si haute élévation ? La confirmation devait faire de nous de parfaits chrétiens, qui résistassent constamment aux ennemis de leur salut ; combien ces ennemis n'ont-ils pas remporté de victoires sur nous ! La pénitence est une planche de salut, à laquelle vous deviez recourir aussitôt après avoir fait naufrage dans la mer périlleuse de ce monde ; et les semaines et les mois se sont écoulés sans que vous y ayez pensé. L'Eucharistie est le pain des forts ; et, si vous exceptez quelques âmes élues, personne ne vient s'en nourrir : voilà l'usage qu'on fait des Sacrements ; ou on n'en use point, ou on n'en use que pour sa propre condamnation. Or ce que je dis des Sacrements, je pourrais le dire des livres saints et des autres secours surnaturels : on néglige les uns, et on abuse des autres ; qu'aurons-nous à répondre à notre Juge, lorsqu'il nous examinera sur l'abus de tant de grâces qui lui au-

ront coûté son sang et sa vie ? de quelle confusion un tel examen ne couvrira-t-il pas ! cet objet néanmoins n'est pas le seul auquel il s'étendra.

Nous rendrons compte, non-seulement des fautes que nous aurons commises par nous-mêmes, mais encore de celles qui se seront faites par notre sollicitation, notre approbation, notre conseil, notre silence, notre tolérance, notre ignorance, nos fausses décisions, notre exemple; c'est-à-dire, par exemple, qu'un jeune voluptueux sera chargé des fautes dans lesquelles il aura engagé un complice par ses prières criminelles, ses caresses meurtrières, et ses assiduités scandaleuses; c'est-à-dire, qu'un inférieur sera jugé sur toutes les injustices, les mauvais commerces qu'il aura témoigné approuver dans son maître; et qu'un lâche flatteur qui aura connivé à la passion, par exemple, à l'avarice d'un grand, en lui persuadant de se saisir du bien de son voisin, sera chargé des rapines, des violences, des meurtres qui suivront de son conseil; c'est-à-dire, un père et une mère seront repris de toutes les fautes qu'ils n'auront pas corrigées dans leurs enfants; qu'un magistrat et un homme en place rendra compte de tout le mal qu'il n'a pas empêché, comme il le devait par état; qu'un prêtre sera interrogé sur tous les dérèglements et les crimes que son ignorance aura causés dans une paroisse; que tous les jugements des maîtres, des juges, des pasteurs seront jugés selon l'équité et l'exacte vérité; c'est-à-dire enfin, que c'est à notre compte que se commettent tous les péchés qui ne seraient pas commis, si nous n'eussions donné le mauvais exemple. Combien donc les personnes en place n'ont-elles pas à craindre des péchés d'autrui, puisque leur exemple fait une si dangereuse impression ! combien de médisances, de mauvais discours, et d'autres crimes sur lesquels elles répondront, parce qu'elles y auront donné occasion ! c'est donc sur les fautes étrangères que nous répondrons aussi bien que sur les péchés propres que nous aurons commis nous-mêmes.

C'est encore sur les péchés purement intérieurs aussi bien que sur les extérieurs que nous serons interrogés, sur nos pensées les plus secrètes, sur nos désirs les plus cachés; sur

nos intentions les mieux voilées, sur nos jalousies et nos envies; sur la joie que nous cause le mal de notre prochain, et le chagrin que nous ressentons de son bonheur, sur notre hypocrisie et notre ambition. Je serai forcé de vous avouer tous ces mystères d'iniquité, Seigneur! parce que votre grandeur paraîtra d'une manière étonnante; *confitebor tibi quia terribiliter magificatus es*. Il n'y a rien en moi qui vous soit caché, vos yeux verront toutes mes imperfections, et je trouverai le détail de ma vie écrit dans votre livre; *imperfectum meum viderunt oculi tui, et in libro tuo omnes scribentur* (1). Mon Dieu, je vous en fais l'humble confession dès aujourd'hui, je reconnais que je ne suis qu'un sépulcre blanchi, qu'au dedans de mon âme ce n'est que péché, que déguisement. Ah! si le monde me connaissait comme vous me connaissez, quel serait son étonnement! Je suis moi-même effrayé de la multitude de mes fautes, le nombre s'en est multiplié à l'infini; pardonnez-les-moi, ô Dieu des miséricordes! je vous en conjure, purifiez-moi surtout de mes péchés cachés, et des péchés d'autrui dont je me suis rendu coupable; *ab occultis meis munda me, Domine, et ab alienis parce servo tuo* (2).

Ce n'est pas seulement sur le mal, mais sur le bien que nous aurons fait que le Seigneur nous jugera; *justitias judicabo*. Il examinera quel motif nous a fait agir, quelle a été notre ferveur ou notre négligence, notre attention ou notre dissipation, notre confiance ou notre légèreté; toutes ces secrètes dispositions entreront dans le compte qu'il faudra rendre, il n'y aura pas une parole oiseuse sur laquelle nous ne soyons obligés de répondre au jour du jugement, c'est notre juge même qui nous en avertit dans son Evangile: *omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii* (3).

Enfin je rendrai compte, mes frères, de chacune de vos âmes, et du zèle avec lequel je vous aurai instruits de vos devoirs, corrigés de vos désordres, relevés de vos chutes; et vous, vous rendrez compte de la docilité avec laquelle

(1) *Ps.* 138. — (2) *Ps.* 18. — (3) *Matth.* 12.

vous aurez reçu mes avis et mes instructions, et de l'usage que vous en aurez fait; je répondrai sur ce que je vous dis à présent, et vous, des dispositions dans lesquelles vous m'écoutez. Quel compte immense, mes frères! comment soutiendrons-nous cet examen? Si comme le dit l'apôtre saint Pierre, le juste s'y sauve avec tant de peine, que deviendront les impies et les pécheurs? *et si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt?* Que diront-ils ou que feront-ils lorsqu'il leur faudra paraître devant un si grand juge, les mains vides de bonnes œuvres? Malheur, ô mon Dieu, malheur à l'âme même la plus chrétienne et la plus religieuse dans l'estime des hommes, si vous l'examinez dans toute la rigueur (1). O que vos jugements sont terribles pour les méchants! ils le sont, parce que le coupable ne peut rien céler à son juge, et s'il veut disputer contre lui, il ne pourra, dit le saint homme Job, répondre sur une seule chose de mille que Dieu lui objectera; *si voluerit contendere cum eo, non poterit ei respondere unum pro mille* (2). Ils le sont, parce qu'on examine toutes les actions de la vie depuis le commencement jusqu'à la fin, les bonnes et les mauvaises, les publiques et les cachées, les fautes personnelles et les étrangères, l'usage de ces talents avec tous ces talents, et même de ceux qu'on n'a pas reçus, parce qu'on a mérité d'en être privé; car il en est de nous à l'égard du Seigneur comme de ce fermier de l'Evangile à l'égard de son maître: comme il est tenu des fruits qu'il n'a pas reçus par sa faute, et que le maître est en droit de lui demander ce qu'un autre fermier plus attaché à son devoir lui aurait valu, aussi nous serons jugés sur l'emploi des biens que nous aurons reçus et pu recevoir, nous rendrons compte du premier talent qui nous a été confié, et de celui que le premier aurait pu produire.

Enfin les jugements de Dieu seront terribles par la sentence qui sera prononcée. *Vous ne pourrez plus désormais gouverner mon bien*, dira le maître; *jam non poteris villicare.* Jusque-là c'était le temps des miséricordes; mais alors ce sera celui de la justice, et d'une justice inexorable, inflexi-

(1) *Aug.* — (2) *Job.* 9.



ble, sans mélange de miséricorde; alors s'accomplira ce que le Seigneur disait à son peuple par le prophète Ezéchiel: la fin des miséricordes vient; le temps de mes vengeances arrive; *finis venit, venit finis.* Je vais maintenant répandre ma fureur sur vous; *immittam furorem meum in te:* je vous jugerai selon les voies que vous avez choisies; et la foi, que vous avez lâchement abandonnée, fera la règle de mes jugements; *judicabo te juxtà vias tuas:* je ferai retomber toutes vos abominations sur vous; *ponam contra te omnes abominationes tuas:* mon œil verra, sans pouvoir être fléchi, le châtiment que l'impénitence de votre cœur vous a attiré, je n'en serai nullement touché de compassion; *et non parcet oculus meus super te, et non miserebor:* je mettrai sur vous le poids insupportable de vos crimes, dont il ne vous sera plus possible de vous décharger; *sed vias tuas ponam super te.* La fin vient, la fin approche, la fin avance contre vous, la voilà qui fond sur vous; *finis venit, venit finis: evigilavit adversum te, ecce venit.* Vous qui habitez la terre, une ruine entière vient vous accabler, le temps est venu, le jour est proche, le jour du carnage des hommes; et vous saurez que c'est moi, qui suis le Seigneur, qui vous frappe de ces plaies; *et scietis quia ego sum Dominus percutiens* (1). Ah! mes frères, peut-on entendre des menaces si terribles, sans en être effrayé?

Celles qu'on lit dans l'apôtre saint Paul sont aussi redoutables: il annonce aux fidèles que le Seigneur répandra sa fureur et sa colère sur ceux qui ne se rendent pas à la vérité; que l'affliction et le désespoir accablera l'âme de tout homme qui fait le mal: *iis qui non acquiescunt veritati, ira et indignatio, tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum.* Il ajoute ensuite ces paroles, qui sont, hélas! bien affligeantes pour les grands; c'est qu'ils paraîtront tous comme le reste des hommes devant celui qui a fait le monarque et l'esclave; c'est que Dieu ne fera acception de personne; *non enim est acceptio personarum apud Deum* (2). Tous les hommes sans aucune exception doivent

(1) *Ezech.* 7. — (2) *Rom.* 2.

comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qu'il est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps; *omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis* (1). Le prince y paraîtra avec le sujet, le grand avec le petit, le riche avec le pauvre, le maître avec le serviteur, et comme le serviteur; *omnes nos manisfestari oportet:* le plus grand conquérant, comme le dernier du peuple, y paraîtra seul, sans officiers, sans suite, sans défense, sans ressource, dépouillé de toutes les marques de sa grandeur, et réduit à la condition du dernier des hommes. Si sa qualité entre pour quelque chose dans son jugement, hélas! ce ne sera que pour le rendre plus sévère; car voici ce que dit le Sage à tous les grands du monde : *Vous donc, ô rois, écoutez et comprenez.... prêtez l'oreille, vous qui gouvernez les peuples, considérez que vous avez reçu votre puissance du Seigneur, qui interrogera vos œuvres, et qui sondera le fond de vos pensées, il se fera voir à vous d'une manière effroyable; horrendè et citò apparebit vobis : parce que ceux qui commandent les autres seront jugés avec une extrême rigueur; quoniam judicium durissimum his qui præsunt fiet: car on a plus de compassion pour les petits, et on leur pardonne plus aisément; mais les puissants seront puissamment tourmentés; potentes autem potenter tormenta patientur: Dieu n'exceptera personne, et il ne respectera la grandeur de qui que ce soit.* Quelle grandeur subsisterait devant lui? *mais les grands sont menacés des plus grands supplices; fortioribus autem fortior instat cruciatio* (2).

Quand on pense à toutes ces vérités, mes frères, quand dans un rang élevé on se dit: ce rang est un don de Dieu, plus ses dons se multiplient, plus le compte que j'aurai à rendre s'accroît; plus il s'accroît, plus mes fautes deviennent grièves; plus les fautes sont grièves, plus les châtiments seront terribles; quand on se dit encore: si j'étais dans une

(1) 2. *Corinth.* 5 — (2) *Sap.* 6.

condition médiocre du côté des biens et des honneurs, j'espèrerais un jugement plus doux; mais dans la condition où je suis, je dois m'attendre à un jugement plus sévère, à une sentence dont les suites sont bien plus terribles; quand on fait, dis-je, toutes ces réflexions, comment peut-on se plaire dans les premières places, et ne pas plutôt désirer de vivre dans l'obscurité? Car à quoi nous servirait d'avoir été pasteurs, magistrats, hommes publics, si nous avions un jour le malheur d'entendre cette parole de l'Evangile : *jam non poteris villicare.* Vous ne pourrez plus désormais gouverner mon bien, ce bien ne sera plus pour vous, votre talent vous sera ôté, il n'y aura plus pour vous de raison pour vous conduire, des richesses pour racheter vos péchés, de sacrement pour les effacer, de foi pour vous éclairer, d'espérance pour vous soutenir dans vos maux, de grâces pour opérer le bien; vous ne pourrez plus rien faire pour votre salut, parce que le mauvais serviteur est jeté pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures. A quoi nous servirait d'avoir conquis le monde entier, si un tel malheur nous était réservé?

Or voilà quelle est la triste destinée de celui qui succombe au tribunal du souverain juge, sans aucun délai Jésus-Christ prononce contre lui la même sentence qu'il prononcera un jour publiquement contre tous les pécheurs : retirez-vous de moi, lui dit-il; allez, maudit, au feu éternel qui avait été préparé pour le démon et pour ses anges; *discedite à me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.* Et dans l'instant ce juge inexorable disparaît aux yeux du coupable qu'il vient de condamner, son ange gardien l'abandonne, les saints qui ont demandé vengeance de ses crimes lui interdisent pour jamais l'entrée du ciel qui lui était préparé, les démons lui ouvrent les enfers, l'entraînent dans cet étang de feu pour le tourmenter dans les siècles des siècles. Grand Dieu, puis-je entendre tout cela sans frémir? se retirer de vous, mon Dieu et mon tout! être privé de votre héritage, être frappé de votre malédiction sans recevoir jamais une goutte de la rosée céleste, être jeté dans un feu éternel, quel arrêt! quel coup de foudre! Ce-

pendant cet arrêt peut être porté contre le pécheur à chaque moment, à chaque moment je puis mourir, ce moment de ma mort sera celui de mon jugement, ce jugement particulier qui sera prononcé à mon âme à l'heure de ma mort fixera mon sort pour une éternité bienheureuse ou malheureuse, et lorsqu'on verra encore des amis s'affliger autour de mon corps et lui rendre les derniers devoirs, il sera déjà vrai de dire que je suis assuré de ma destinée éternelle : ô que ces pensées sont effrayantes ! que faire pour se bien préparer à ce moment redoutable du jugement ? vous allez le voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Que fait l'économe de notre Evangile, pour ne point perdre tout en perdant sa charge, d'abord *il se dit en lui-même, que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien? ait autem villicus intra se : quid faciam, quia dominus meus aufert à me villicationem?* Il ne s'en tient pas à une simple pensée ; il considère s'il trouvera pardevers lui les moyens de se soutenir dans sa disgrâce ; il voit que ces moyens seraient de travailler à la terre ou de mendier, que le premier lui est impossible, et que le second ne lui convient point ; *fodere non valeo, mendicare erubesco : je sais* donc *ce que je ferai*, ajoute-t-il, *afin que lorsqu'on m'aura ôté ma charge, je trouve des personnes qui me reçoivent : scio quid faciam, ut cùm amotus fuero à villicatione, recipiant me in domos suas.* Voilà la première chose que fait l'économe de l'Evangile ; il pense à la perte qu'il va faire, il réfléchit, il raisonne sur les différents moyens qu'il peut avoir de l'éviter, ou au moins de s'en dédommager ; en un mot, il pense à son jugement et à ses suites.

Après avoir pris son parti, il emploie promptement les moyens que lui a suggérés la prudence humaine : *il fait venir chacun de ceux qui doivent à son maître, et dit au premier : combien devez-vous à mon maître? Convocatis singulis debitoribus domini sui, dicebat primo, quantùm debes domino meo.* Un seul dibiteur pouvait être un ingrat, et par

conséquent méconnaître la grâce que cet économe pouvait lui faire ; c'est pour cela qu'il les appelle tous, afin que si un appui manque, il en trouve un second. Le premier débiteur qu'il interrogea, répondit qu'il devait *cent barils d'huile*, et le second, *cent mesures de froment* : sur ces réponses, l'économe cassa les anciennes obligations, en passa de nouvelles, et fit grâce à l'un de cinquante barils d'huile, et à l'autre de vingt mesures de froment : voilà la seconde chose que fait ce serviteur ; il ne s'en tient pas à des désirs et à des projets, mais il les exécute, et travaille afin de prévenir le malheur dont il est menacé. Voilà les deux choses que fait cet économe pour éviter le malheur qui doit suivre son jugement ; il y pense, il travaille à le prévenir.

Or ce que fait cet économe pour éviter la sévérité des jugements de son maître, est le modèle de ce que nous devons faire pour éviter la sévérité des jugements divins, l'Evangile nous le marque dans les deux textes suivants ; dans l'un il est dit que *le maître loua ce serviteur infidèle de ce qu'il avait agi prudemment ; laudavit Dominus villicum iniquitatis, quia prudenter fecisset.* Pourquoi en effet cette remarque du Sauveur, sinon pour nous engager à imiter cette prudence ? Ce qui le montre encore mieux, c'est ce qu'il ajoute incontinent après, que *les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires que ne le sont les enfants de lumière ; quia filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.* Ces paroles ne sont-elles pas un reproche que le Sauveur fait aux enfants de lumière d'être moins prudents par rapport au salut, que les enfants du siècle à l'égard des affaires temporelles ? Et que signifie ce reproche, sinon que nous devons imiter dans l'affaire de notre salut la conduite que tiennent les mondains dans les affaires domestiques ?

Mais, direz-vous, y avait-il de l'équité dans ce serviteur à donner un bien qui ne lui appartenait pas ? non, mes frères, aussi ce que le maître loue, ce n'est pas la justice du moyen qu'avait pris le serviteur, mais la sûreté de ce moyen ; et ce qui le prouve, ce sont les paroles que je viens de rapporter, que les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs

affaires que ne sont les enfants de lumière ; car si ce serviteur est appelé ici enfant du siècle, il s'en suit que sa prudence est une prudence du siècle et selon la chair ; or la prudence de la chair opère la mort, par conséquent sa prudence opérait la mort, et était très-blâmable par rapport à l'injustice du moyen qu'elle renfermait. Mais revenons à notre principal objet : je disais donc que Jésus-Christ proposait ce monde qui est le théâtre du vice, comme une école où il veut que ses disciples apprennent à devenir vertueux : c'est ce que montre encore le dernier passage de notre Evangile, où il nous donne expressément le conseil d'imiter la prudence de ce serviteur : je vous dis donc de même, employez les richesses injustes à vous faire des amis ; *et ego dico vobis, facite vobis amicos de mammona iniquitatis*. Donc, ajouterai-je encore, nous devons penser souvent à notre jugement dernier, nous devons efficacement travailler à en prévenir les suites fâcheuses ; car c'est l'exemple que nous donne l'économe de notre Evangile, par rapport au compte qu'il avait à rendre ; c'est l'exemple que nous donnent les mondains dans la manière dont ils recherchent les biens du monde. Insistons encore un moment sur ces exemples, puisque notre divin maître veut que nous nous en instruisions.

Je ne sais, mon cher auditeur, lequel doit nous étonner davantage, ou que Dieu nous propose de semblables modèles, pour nous faire penser à nos intérêts éternels, ou que nous suivions si mal des exemples qui nous paraissent d'abord aisés à suivre. Pour convenir avec moi de la justesse de mon étonnement, considérez, s'il vous plaît, quelle est la différence qui se trouve entre la pensée des choses du monde, et celle du jugement et des suites de ce jugement. La pensée des biens présents peut être inutile pour les acquérir ou les conserver : par exemple, il était inutile que cet économe pensât à se soustraire à la misère dont il était menacé, si Dieu avait résolu de le réduire à celle que méritaient ses infidélités ; en vain aurait-il cherché des moyens, cherché des projets, le Seigneur s'en serait servi pour renverser ses desseins. La seconde, au contraire, est toujours utile à l'acquisition des biens éternels. Plus nous y pensons, plus nous

méprisons ce monde, plus nos désirs s'enflamment pour le ciel : première différence. La pensée des biens présents est souvent nuisible à nos intérêts, parce que cette pensée, quand on l'écoute, fait naître la passion, et la passion, toujours aveugle, fait prendre des moyens opposés à la fin qu'on se proposait ; par exemple, la pensée de cet économe pouvait lui causer un grand tort, si le maître eût voulu sévir contre la fraude ; la pensée des biens à venir, au contraire, loin de nuire est indispensable. Pour me sauver, il faut que je croie que je serai jugé, il faut que je craigne de succomber à ce jugement, il faut que j'espère y être justifié ; il faut donc que je pense à mon jugement et à ses suites importantes, puisque cette foi, cette crainte, cette espérance ne peuvent être sans cette pensée : seconde différence. La pensée des biens présents est souvent une pensée honteuse qu'on n'oserait avouer ; quel est en effet l'envieux, l'avare et le voluptueux qui avoue les pensées qui l'agitent, s'il n'a perdu tout sentiment de raison ? A qui l'économe de l'Evangile aurait-il fait l'aveu de sa fourberie ? il ne le fit pas même à ceux dont il cherchait les bonnes grâces, il craignait de passer dans leur esprit pour un homme dont il fallait se défier ; la pensée du siècle futur au contraire est une pensée sublime, une pensée digne de l'homme, une pensée qu'il confesse hardiment jusqu'à la face des tyrans : troisième différence entre la pensée des choses présentes et des choses à venir. Eh quoi, mes frères ! fallait-il donc que Dieu nous proposât de penser à acquérir le ciel comme les enfants du siècle pensent à s'assurer un héritage sur la terre ? quelle condamnation de notre oubli ! quelle honte pour nous, que l'application à des pensées inutiles, dangereuses et nuisibles, devienne un modèle de notre application à des pensées toujours avantageuses, toujours sublimes et nécessaires ! Cependant ce qui est plus honteux, encore c'est que ces pensées saintes nous occupent moins que les enfants du siècle ne sont occupés de leur fortune; ils ne la perdent jamais de vue, ils y pensent pendant le jour ; elle fait pendant la nuit l'objet de leurs songes et de leurs méditations ; ils en confèrent, ils cherchent, ils inventent des moyens ; le succès qu'ils s'en promettent les réjouit ; ils sou-

pirent après, le moindre retard les afflige. Entrez, si vous le pouvez, dans leur cœur, voyez ce qui se passe dans leur esprit; tous leurs sentiments se réduisent à cette pensée de l'économe : *quid faciam;* que pourrai-je faire pour me défendre d'un tel malheur? où me procurer un tel bien? Voilà donc ce que nous devrions faire aussi. Que ferai-je, faudrait-il nous dire souvent pendant la journée? que ferai-je lorsque je serai présenté devant mon souverain Juge? que penserai-je de ce monde et de tout ce qui y frappe mes sens? que penserai-je de ces vains honneurs, de ces louanges, de ces préséances, de ces dignités qui sont l'objet de mes désirs et de mes complaisances? que penserai-je de cette vie molle et voluptueuse que je partage entre le repos et le plaisir? que penserai-je de ces biens à la conservation desquels j'emploie mon temps et mes talents? hélas! je regarderai ces honneurs comme une ignominie, ces plaisirs comme une peine amère, et tous les biens du monde comme une vraie perte. Des biens dont la fin se termine à un malheur éternel! ah! de tels biens peuvent-ils en mériter le nom? Que penserai-je encore des humiliations de cette vie et de la patience qui les supporte? Que penserai-je de la mortification volontaire, des croix, des afflictions de mon état, et de l'amour pénitent qui les sanctifie? Que penserai-je alors de la pauvreté et du détachement intérieur qui fait les pauvres d'esprit? Quelle riche pauvreté, dirai-je alors, qui mérite d'être changée en un royaume céleste! quelle douce mortification à laquelle succède une consolation ineffable que rien ne pourra ravir! quelle glorieuse humiliation qui est exaltée au plus haut des cieux! Que ferai-je, ô mon Dieu, pour me rendre digne de ce bonheur? Je n'aurai pas toujours des biens à gouverner, des richesses à distribuer dans le sein des pauvres, des fonctions d'état à remplir, des travaux pénibles à essuyer, des grâces d'oraison pour implorer les miséricordes du Seigneur, des Sacrements à recevoir. Ah! je sais ce que je ferai, afin d'être reçu dans la société des saints, lorsque l'administration de ces biens me sera ôtée; *scio quid faciam, ut cùm amotus fuero à villicatione, recipiant me in domos suas.* Je me représenterai souvent comme étant devant mon Juge;

avant de commencer une action, je me demanderai si alors je voudrais l'avoir faite, et comment je voudrais l'avoir faite; je serai fidèle à tous mes devoirs de religion et de mon état, et je les remplirai tous dans cette pensée que je serai jugé sur la manière dont je les aurai remplis : voilà, mes chers frères, la pensée qui devrait nous occuper. Elle occupait continuellement les saints : saint Grégoire disait que la crainte du jugement ne lui permettait pas de respirer; il semblait toujours au grand Jérome que le bruit de la trompette retentissait à ses oreilles. Cette trompette effroyable sonne encore tous les jours de la vie pour les vrais chrétiens, tous les jours ils entendent cette voix de l'Archange : levez-vous, morts, paraissez au jugement; et cette autre parole du souverain Juge même : *rendez compte de votre administration; redde rationem villicationis tuæ.* Ils l'entendent et ils préviennent la rigueur de ce compte en se jugeant eux-mêmes, ils se demandent s'ils voudraient actuellement paraître devant Dieu, si telles et telles passions ne les inquièteraient pas, s'ils ne souhaiteraient pas en avoir arrêté les saillies, s'ils n'auraient rien à se reprocher sur leurs confessions passées, sur la sincérité de leur douleur et de leur résolution, et dans l'instant ils font tout ce qu'ils seraient fâchés d'avoir omis lorsqu'ils entreront dans le jour de leur éternité. Pensons comme ces saints à ce jour formidable; pensons-y du moins autant que les enfants du siècle s'occupent des biens de ce monde; c'est ce que nous demande le Sauveur dans l'Evangile; pouvait-il nous en demander moins? et cependant, qu'il s'en faut que nous suivions son conseil! Nous éloignons de nous cette pensée comme une pensée noire et chagrine, comme une pensée qui n'est propre qu'à troubler la paix que nous goûtons dans les plaisirs, comme une pensée qui répand l'amertume sur toutes les consolations de la vie; si nous y pensons, ce n'est que rarement, que superficiellement; si nous avions un procès pour un léger intérêt, nous en serions occupés, nous chercherions, pour le soutenir, les meilleures raisons qu'il nous serait possible, nous solliciterions nos juges, nous serions entre la crainte et l'espérance jusqu'au moment de l'arrêt. Nous avons un compte à

rendre où il s'agit de l'unique intérêt qui doive nous toucher. A chaque moment nous pouvons être appelés en jugement, et entendre l'arrêt qui fixera notre éternelle destinée, et nous n'en sommes pas occupés, et nous ne pensons pas à fléchir notre juge et à nous le rendre favorable : quelle stupidité pour les choses du ciel ! quelle prudence pour celles de la terre !

Ce n'est pas seulement pour trouver des moyens de s'enrichir que les enfants du siècle en ont, mais encore pour les appliquer effectivement, et pour travailler à leur fortune. L'économe de l'Evangile, après avoir vu ce qu'il pourra faire, appelle les débiteurs de son maître, et use de l'injuste artifice que sa prudence lui a dicté ; c'est encore à cet égard que le Sauveur nous propose l'exemple des mondains : je vous le dis donc de même, employez les richesses injustes, (c'est-à-dire, que nous nous approprions injustement, puisque nous n'en avons que la dispensation et l'usage) (1), afin que lorsque vous viendrez à manquer, il vous reçoive dans les tabernacles éternels ; *et ego dico vobis, facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut cùm defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.* Comme si Jésus-Christ disait : la prudence des enfants du siècle au défaut des moyens permis, les porte à en employer d'illicites ; la vôtre ne vous doit-elle pas porter à employer tous ceux que la religion vous permet ? Que cherchent-ils ces enfants du siècle ? des biens incertains que peut-être ils n'obtiendront jamais, des biens périssables qui leur échapperont peut-être au moment qu'ils les auront obtenus, des biens desquels ils seront peut-être dans peu arrachés par la violence de la mort, des biens dont la recherche peut-être renversera leur fortune déjà établie. Combien de peut-êtres et de doutes très-légitimes ! Cependant, malgré ces doutes et ces peut-êtres, voyez avec quelle ardeur les enfants du siècle travaillent à établir leur fortune : un jeune militaire ne sait si jamais il parviendra à quelque commandement ; supposé qu'après bien des années de service il obtienne le rang qu'il désirait, il ne sait si le même

(1) *Aug.*

jour qui le verra couronner, ne le verra pas aussi immolé à la fureur d'un rival; cependant ce jeune homme s'arrache du sein de sa famille, s'expatrie, s'expose aux intempéries de l'air et à des exercices durs, en vient même aux prises avec la mort pour cette gloire qui sera peut-être et qui peut-être ne sera pas. Un homme engagé dans le commerce ne sait si, en traversant les mers, il ne fera pas un naufrage où il périra avec ce qu'il possédait déjà; il ne sait s'il fera le gain qu'il espère, et supposé qu'il le fasse; il ne sait s'il en jouira long-temps; cependant cet homme de négoce quitte sa famille et ses enfants, s'expose au péril des mers, passe jusqu'aux extrémités de la terre, pourquoi? pour faire un gain qui sera peut-être, et qui peut-être ne sera pas. On voit quelquefois des familles entières qui s'exilent, vont dans un nouveau monde s'apprivoiser avec les peuples sauvages, pourquoi? pour être moins malheureux dans ces pays étrangers que dans leur pays naturel, pour y trouver un pain que leur refusait la terre qu'ils habitaient, peut-être ne trouveront-ils pas ce bien-être qu'ils cherchent; supposé qu'ils le trouvent, combien d'ennuis à dévorer, avant et même après y avoir réussi! cependant ces difficultés n'arrêtent pas lorsqu'il s'agit d'un intérêt temporel. Le vif aiguillon, (c'est toujours le sens des paroles du Sauveur), le vif aiguillon pour les enfants de la lumière! quelle confusion ne serait-ce pas pour eux, si pour les biens du siècle futur ils ne faisaient au moins ce que font les enfants des ténèbres! Au lieu que ceux-ci n'établissent leur espérance que sur un peut-être, ceux-là peuvent dire : je sais en qui j'ai mis ma confiance, et je suis sûr qu'il peut me garder mon dépôt jusqu'au grand jour; *scio cui credidi* (1). Au lieu que les enfants du siècle ne peuvent espérer qu'une fortune passagère, à qui ils manqueront ou qui leur manquera bientôt; les enfants de lumière en espèrent une qui sera comme eux éternelle et sans fin. Au lieu que les premiers risquent leur fortune en voulant la conserver ou l'augmenter, les seconds la conservent et l'augmentent à l'infini en la perdant volontairement pour Dieu. Au lieu que

(1) 2. *Timoth.* 1.

les uns ont à travailler beaucoup, et peut-être toujours, les autres n'ont que peu à travailler, parce que la grâce adoucit leurs peines, et soutient avec eux le poids de leur joug. Voilà donc, continue notre divin Maître, voilà le monde d'un côté qui invite à de grands et de longs travaux, qui n'assure aucune récompense, qui n'en donne aucune qui soit durable, qui oblige le plus souvent à travailler à ses propres frais, et même au péril de la vie, et les mondains embrassent ces travaux avec ferveur; vous les voyez aller et venir avec empressement, se lever matin et se coucher tard, se refuser quelquefois la nourriture nécessaire pour ne pas échapper une occasion apparente de gain; d'un autre côté mon Père Eternel appelle à des combats difficiles à la nature, il est vrai, mais que l'onction de la grâce rend faciles; il promet des récompenses certaines, éternelles, infinies, et les chrétiens ne courraient pas vers celui qui les appelle! O que cette lâcheté serait indigne de Dieu et de vous! voilà, mes frères, le discours que renferment ces paroles de Jésus-Christ, *et ego dico vobis, facite vobis amicos de mammona iniquitatis.*

Cependant, mes frères, cette lâcheté que Jésus-Christ nous reprocherait, si nous étions moins fervents pour Dieu que les enfants du siècle ne le sont pour le monde, n'est-elle pas le péché du grand nombre parmi nous? Hélas! oui, et nous le voyons avec douleur. Tel qui est engagé dans les finances, qui suit le barreau ou qui veut devenir homme de lettres, pourra bien se reléguer dans un lieu écarté et solitaire pour un gain temporel qu'il cherche, et n'aura pas assez de courage pour faire une retraite de quelques jours où il vaquerait à l'examen de sa conscience et aux exercices de piété; tel autre qui saura se faire à la faim et à la soif lorsqu'il s'agira d'une partie de chasse, violera hautement les lois de l'abstinence et du jeûne dans un temps d'oisiveté; telle femme qui passera une partie des nuits aux spectacles ou au jeu, ne pourra veiller avec le Seigneur; tel qui sera assez fort pour souffrir l'amputation d'un membre corrompu qui menaçait tout le corps, sera trop faible pour couper son bras, arracher son œil au sens de l'Evangile, et lorsqu'il faudra re-

noncer à une occasion prochaine qui expose l'âme à périr éternellement ; tels les pères et mères qui sont inconsolables sur la perte d'un enfant, seront insensibles à la perte de Dieu, et au péché qui aura causé cette perte. Hélas ! il n'est donc encore aujourd'hui que trop certain que les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne sont les enfants de lumière ; *quia filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.* C'est-à-dire, 1. que les enfants du siècle, par une fausse prudence, craignent beaucoup plus la perte d'un bien temporel et la misère de quelques moments, que nous ne craignons de perdre au jugement de Dieu des biens éternels, et d'être condamnés à une misère souveraine ; peut-on même dire que nous craignons ? serait-ce là connaître l'impression que la vue des jugements de Dieu fait sur l'homme qui les craint ? si la vue d'un seul ange réduisit Daniel à un tel affaiblissement qu'il lui disait : lorsque je vous ai vu, tout ce qu'il y a en moi de nerfs et de jointures s'est relâché ; *in visione tua dissolutæ sunt compages meæ.* Quelle doit être la terreur d'une âme qui se représente comme étant seule avec son juge, et comme ayant à soutenir tout le poids de sa majesté et toute la rigueur de sa justice ?

Nous avons dans la personne du roi Balthasar une image bien vive de cette frayeur dont sont saisis les méchants au moment qu'ils paraissent devant leur juge souverain ; l'histoire en est rapportée au chapitre cinquième de Daniel. Dans le temps que ce prince donnait un repas à tous les principaux seigneurs de sa cour, qu'il y profanait les vases sacrés du temple en y faisant boire les conviés, et qu'il ne pensait qu'à se divertir, il voit tout-à-coup les doigts et comme la main d'un homme qui écrit sur la muraille de la salle certains caractères inconnus : à ce spectacle, dit l'Ecriture, le visage du roi est changé, son esprit est saisi d'un grand trouble, ses reins se relâchent, et dans son tremblement, ses genoux se choquent l'un contre l'autre, il jette un grand cri, et ordonne qu'on fasse venir les mages, les Chaldéens et les Augures, pour lui expliquer le sens de ces caractères ; on fait entrer un grand nombre d'interprètes qui, loin de pouvoir

donner le sens des paroles mystérieuses, ne peuvent même les lire; le trouble du roi redouble donc, et toute l'assemblée est jetée dans la consternation. La reine, au bruit de cet accident, court au palais : vivez, ô roi, dit-elle à son fils pour tâcher de le consoler, il y a dans la ville un homme rempli de l'esprit de Dieu qui peut vous expliquer les choses les plus obscures, c'était Daniel dont elle voulait parler. On cherche donc aussitôt le prophète, on l'amène à Balthasar, à qui il donne le sens de ces trois mots écrits sur le mur, *mane*, *thecel*, *phares*. Voici, dit alors Daniel à Balthasar, quelle est l'interprétation de ce qui est écrit : *mane* signifie que Dieu a compté vos jours, et qu'il en a arrêté le nombre; *thecel* marque que vous avez été pesé dans la balance, et qu'on vous a trouvé trop léger; *phares* montre que votre royaume est déjà divisé, et qu'il va être livré aux Parthes et aux Mèdes.

Appliquez-vous tout ceci, mes frères, pensez que le nombre de vos jours est compté, que dans peu vos œuvres seront mises dans la balance, et que du côté qu'elle penchera, elle y restera toujours; figurez-vous que vous voyez une main qui écrit ici cet arrêt; quelle serait votre frayeur ! jugez-en par celle de ce roi impie, et si vous n'en avez pas été percé comme lui jusqu'à présent, concluez que vous n'avez pas pour l'éternité cette crainte qu'ont les enfants du siècle, et qu'ils vous surpassent en sagesse à cet égard.

Ils sont plus sages dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière, c'est-à-dire, 2° qu'ils y pensent, et qu'ils travaillent avec plus d'application que nous ne pensons et que nous ne travaillons pour le ciel. Le parallèle que j'ai fait de leur conduite avec la nôtre en est une preuve bien sensible, permettez que j'en fasse encore ici un autre qui peut-être ne sera ni moins instructif ni moins humiliant; c'est celui des chrétiens de nos jours avec ces solitaires dont parle saint Jean Climaque : le point d'histoire que je vais vous en rapporter a été mis tout récemment dans la dernière évidence, et il est hors d'atteinte à tous les traits du libertinage. Voici donc les choses admirables et effrayantes qu'il en raconte.

Etant entré, nous dit-il, dans le monastère des pénitents, j'en vis quelques uns qui passaient des nuits entières debout,

et exposés aux injures de l'air sans prendre aucun repos; si quelquefois, la nature n'en pouvant plus, ils se sentaient pressés du sommeil, ils se tourmentaient en différentes manières pour s'empêcher de dormir; d'autres, revêtus d'un rude cilice, n'avaient point d'autre lit que le pavé, et se frappaient continuellement la poitrine avec des pierres, et avec tant de violence qu'ils en jetaient le sang par la bouche en abondance; plusieurs se chargeaient de chaînes de fer dont le poids les accablait et les rendait immobiles; ceux-ci se déchiraient impitoyablement, demandant à Dieu de leur faire souffrir tout ce qu'il lui plairait dans cette vie, pourvu qu'il leur fît miséricorde; ceux-là fondant en larmes, poussaient des gémissements capables de toucher les plus insensibles. On en voyait qui, demeurant les jours entiers exposés au soleil, étaient brûlés d'une soif violente qui leur faisait tirer la langue comme de vils animaux; d'autres à peine avaient-ils pris un peu de pain qu'ils se l'arrachaient de la bouche, se jugeant indignes de ce soulagement; quelques-uns, tout couverts d'ulcères, se laissaient pourrir dans l'ordure, et manger tout vifs aux vers qui s'engendraient dans leurs plaies; les uns et les autres n'avaient presque point d'autre nourriture que leurs larmes; et après avoir vécu de cette manière durant trente et quarante ans, on ne pouvait encore les rassurer contre la terreur de la justice divine; ils tremblaient aux approches d'une mort qu'ils avaient hâtée par leurs austérités excessives, et qui était plutôt en eux l'effet de la pénitence que la peine du péché. Lorsque quelqu'un d'entre eux était à l'extrémité, une troupe de squelettes vivants, pâles et décharnés, les yeux enfoncés, les joues toutes cavées par l'abondance des larmes, s'assemblaient autour du moribond, car c'est le portrait que saint Jean Climaque nous fait de ces solitaires, et l'interrogeaient sur l'état dans lequel il était. Eh bien! mon frère, disaient-ils d'une voix lugubre et entrecoupée de sanglots, comment vous trouvez-vous? quels sont maintenant vos sentiments? avez-vous quelque espérance d'obtenir ce que vous demandez depuis si long-temps avec tant de gémissements et des larmes? ou bien êtes-vous encore dans l'incertitude de votre salut? Dieu ne vous a-t-il point fait connaître par quelques senti-

ments intérieurs qu'il acceptait votre pénitence et qu'il vous pardonnait vos péchés? que dites-vous, mon frère, ah! nous vous conjurons tous de nous expliquer vos sentiments, afin que nous puissions savoir ce que nous devons attendre. Vous voilà enfin au bout de votre carrière, et il n'y a plus de temps pour vous; croyez-vous que la justice divine se laisse fléchir par votre pénitence? Malheur, malheur à l'âme infidèle qui n'a pas eu soin de remplir les devoirs de sa profession! Ce sont jusqu'ici les paroles de saint Jean Climaque.

Quelle pénitence, mes frères! quelle crainte des jugements de Dieu après tant d'austérités! Ce saint, qui a rapporté ces merveilles, ajoute qu'après les avoir vus et après avoir comparé sa lâcheté avec leurs travaux, il ne s'en fallut guère qu'il ne tombât dans le désespoir. Faites-vous aussi l'application de tout ceci, mes frères. Je ne vous demande pas si vous avez vécu dans ces pratiques austères, je ne vous le conseille pas même; mais au moins j'ai droit de vous demander si vous avez rempli les devoirs de votre état avec édification; l'eussiez-vous fait, vous n'auriez pas moins à appréhender que ces saints solitaires. D'où peut donc venir cette fatale insensibilité, cette stupidité affreuse avec laquelle vous entendez les vérités terribles qui concernent votre jugement? qu'est-ce donc qui peut vous rassurer contre ses rigueurs? Il est vrai, la vue de votre juge peut encore vous inspirer aujourd'hui les sentiments de la plus vive confiance; ce juge conserve actuellement pour vous des entrailles d'une miséricorde infinie; ce juge qui connaît la boue dont il vous a pétris, compatit à vos faiblesses et à vos infirmités; ce juge est votre ami et il vous en a donné des marques les moins équivoques; ce juge s'intéresse encore aujourd'hui sincèrement à votre salut, il vous montre les moyens que vous avez d'éviter votre condamnation à son tribunal, il vous dit que ces moyens sont de penser à votre jugement, de travailler à en adoucir la rigueur, en employant vos talents à sa gloire, et en recherchant l'amitié des pauvres, (pesez ces paroles, riches de la terre! et voyez qui a plus besoin l'un de l'autre, le pauvre de vos largesses ou vous des suffrages du pauvre), en leur distribuant vos biens abondamment, afin qu'il vous reçoive dans les taber-

nacles éternels. Enfin ce juge non-seulement s'intéresse, mais il est intéressé à votre salut, puisqu'avec ce salut il triomphe de ses ennemis, et sans ce salut il perd les richesses de sa grâce. Quel motif de confiance en ce juge ! vous pouvez donc encore aujourd'hui vous rassurer contre le désespoir, pourvu que vous travailliez à vous rendre votre juge favorable comme il y travaille lui-même ; mais à la mort, ah ! le temps des miséricordes est passé, c'est celui d'une justice inexorable pour le pécheur, et peut-être sera-t-il tel pour moi.

Mon Dieu, préservez-moi de ce malheur, mon Dieu, faites que je m'en préserve moi-même avec le secours de votre grâce, et que je m'occupe de mon jugement dernier comme les enfants du siècle s'occuperaient d'un jugement d'où dépendrait leur fortune, et que par les œuvres de miséricorde je me fasse des amis qui me reçoivent dans les tabernacles éternels. *Amen.*

ÉVANGILE

Du IX. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, comme Jésus approchait de Jérusalem, jetant les yeux sur la ville, il se mit à pleurer, disant : Si vous aviez la connaissance encore en ce jour des choses qui se présentent pour votre bien et pour votre repos ; mais elles vous sont maintenant cachées. Les jours de votre adversité viendront, vos ennemis feront une circonvallation à l'entour de vos murailles : ils vous assiégeront, et vous presseront de toutes parts ; ils détruiront vos bâtiments, sans laisser une pierre sur l'autre : ils extermineront vos habitants, parce que vous n'avez pas connu le temps de votre visite. Et étant entré dans le temple, il en chassa ceux qui vendaient et qui achetaient, en leur disant : Il est écrit, Ma maison est la maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le temple.

Homélie sur l'attention aux visites du Seigneur, ou la correspondance à la grâce.

Un Père de l'Eglise l'a observé (1), ce n'est pas aux édifices et aux pierres que Jésus-Christ adresse la parole dans cet endroit de l'Evangile, c'est aux habitants de Jérusalem; des maisons ruinées, des murs démolis, un temple brûlé, une ville rasée, ce n'est pas là le grand objet sur lequel le Seigneur verse des larmes; ce qu'il déplore, c'est l'aveuglement des Juifs dans le temps même qu'ils paraissent le reconnaître pour leur roi, c'est l'infidélité dont il prévoyait que la synagogue allait se rendre coupable en le condamnant quelques jours après à une mort ignominieuse, c'est l'inattention à ses grâces et à sa visite, voilà la vraie cause des pleurs de Jésus-Christ; *eo quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ*. Cette inattention est le principe unique de tous les malheurs qui sont arrivés aux Juifs. Faute d'attention à la visite que leur a rendue le Messie, ils sont tombés dans l'aveuglement, de l'aveuglement ils ont passé à une incrédulité qui les a engagés à faire mourir leur propre Sauveur; ce crime a mis le sceau à l'endurcissement de leur cœur, et cet endurcissement les a réduits à cet état misérable où nous les voyons encore aujourd'hui : quelles suites funestes de leur inattention !

Elle n'en a pas de moins terribles par rapport à nous; sans attention aux visites du Seigneur, il est impossible que nous y répondions avec une exacte fidélité; sans cette fidélité, il est impossible que nous ne tombions dans des péchés d'ingratitude, et que ceux-ci ne nous conduisent à plusieurs autres qui enfin consommeraient notre réprobation éternelle. De quelle importance n'est-il donc pas pour le salut de notre âme d'être attentif aux différentes visites que lui rend le Seigneur? C'est, mes frères, l'objet principal dont j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui. Toute la terre est de nos jours dans une désolation et une dissipation extrême, ce n'est que dissipation dans tous les âges, dans tous les états, et dans toutes les

(1) *Hieronymus.*

conditions; dissipation dans la jeunesse, qui ne respire qu'après les plaisirs, et les plaisirs souvent les plus criminels; dissipation dans l'âge viril, qui ne s'occupe que de projets de fortune et d'élévation; dissipation dans la vieillesse, qui ne se distrait sur le grand vide des jours passés que par le vide qu'elle laisse encore dans les derniers temps de sa vie; dissipation dans la prospérité, dont on abuse pour mener une vie plus sensuelle et plus douce; dissipation dans l'adversité, qui fait bien des misérables, et presque jamais des pénitents; dissipation dans le mariage, dont on souille la sainteté par la conduite licencieuse qu'on y tient; dissipation dans le célibat, où les gens du monde ne vivent la plupart que pour n'être pas gênés dans leur libertinage; *desolatione desolata est omnis terra*. D'où vient donc cette dissipation universelle? de ce que personne n'est attentif à Dieu et à ses visites; *quia nullus est qui recogitet corde*. Apprenons donc aujourd'hui à remplir ce devoir essentiel du christianisme, et voyons d'abord combien l'attention aux visites du Seigneur est nécessaire; ce sera le sujet de mon premier point. Considérons ensuite quels sont les châtiments dont le défaut de cette attention est puni du Seigneur, ce sera le sujet du second point de cette instruction.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce qu'on entend communément par ce terme de visite du Seigneur! On entend généralement tout ce qui nous rappelle le souvenir de Dieu, tout ce qui vient de lui, ou qui nous porte à lui: ainsi les cieux qui roulent sur nos têtes, ces astres qui nous éclairent, ce soleil qui enrichit la terre, cette terre qui ouvre son sein pour nourrir l'homme qui y cherche sa vie, les fléaux de la guerre dont Dieu nous afflige, la santé et la maladie, la mort d'un proche ou d'un ami, la prédication de la divine parole, les sacrements que Jésus-Christ a établis pour la sanctification de nos âmes, et surtout celui de la sainte Eucharistie, les touches secrètes de la grâce, les remords de la conscience, sont autant de visites du Seigneur, parce que ce sont là autant de moyens

d'élever vers lui nos esprits et nos cœurs. Est-il bien nécessaire de prêter son attention à ces différentes visites ? c'est ce que vont vous faire comprendre les paroles de notre Evangile : les voici.

Jésus étant arrivé proche de Jérusalem, regardant la ville, il pleura sur elle, en disant : Ah ! si tu reconnaissais au moins en ce jour qui t'es encore donné, ce qui peut t'apporter la paix : ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super illam, dicens, quia si cognovisses et tu, et quidem in hâc die tuâ quæ ad pacem tibi ! Dans ces paroles, je remarque trois choses surtout, qui peuvent nous persuader la nécessité d'être attentifs aux visites de Jésus-Christ ; la première, est les larmes mêmes de celui qui nous visite ; la seconde est la brièveté du temps que durent ces visites ; la troisième, est la nature et les propriétés de ces visites.

Jésus étant arrivé proche de Jérusalem, et voyant la ville, pleura sur elle. Cette circonstance du temps où pleure Jésus-Christ, et que l'Evangéliste a eu soin d'observer, mérite que nous y fassions une réflexion particulière. Quand est-ce que Jésus-Christ verse des larmes ? c'est lorsque son peuple lui décerne les honneurs du triomphe le plus auguste, qu'il étend ses habits sous les pieds de l'animal qui le porte, et qu'il lui crie : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Pourquoi donc choisit-il ce temps ? c'est pour corriger un défaut trop ordinaire parmi nous, et qui entraîne après lui des suites de la dernière importance. Ce défaut est que dans le temps de la santé nous oublions celui de la maladie, dont le souvenir nous porterait à user saintement de nos forces ; ce défaut est que dans le temps de la jeunesse nous oublions celui de la vieillesse, dont la pensée nous engagerait à faire provision de bonnes œuvres, et à nous préparer de bonne heure à la mort ; ce défaut est, que dans le temps de la prospérité, nous oublions celui de l'adversité, dont la seule idée réprimerait les sentiments d'orgueil et de complaisance qu'inspirent les biens et les honneurs. C'est pour corriger ce défaut, que Jésus-Christ prend le temps de son triomphe pour pleurer sur Jérusalem ; c'est pour nous

apprendre par son exemple à pratiquer ce que dit le Sage, qu'il ne faut point perdre le souvenir du mal dans les jours heureux, et le souvenir du bien dans les temps malheureux; *in die bonorum ne immemor sis malorum, et in die malorum ne immemor sis bonorum* (1) : c'est afin que nous nous disions à nous-mêmes, lorsque nous jouissons de la santé et des autres avantages temporels : ce temps ne durera pas toujours, il viendra un moment (et je prévois que ce moment n'est pas éloigné) où la violence du mal m'empêchera de travailler, où je souhaiterais avoir rempli ma vie de bonnes œuvres, et où il me sera impossible d'en faire de méritoires; il viendra un moment, et ce moment touchera de près celui où ces grands biens qui m'occupent ne seront plus pour moi, où ces plaisirs qui m'enchantent finiront, et où l'opprobre prendra peut-être la place de ces honneurs qu'on me rend; combien avant moi semblent n'avoir été élevés au faîte des grandeurs humaines, que pour étonner l'univers par l'éclat de leur chute! telles sont, mes frères, les réflexions que le Sauveur nous apprend à faire, en entremêlant ses larmes aux cris de joie du peuple qui l'environnait.

Il regarda la ville, dit saint Luc, *et pleura; videns civitatem flevit.* C'est-à-dire qu'il considérait la disposition habituelle des Juifs, leur inattention à la visite; et ensuite de cette inattention, le changement qui se ferait dans leurs cœurs, la lâcheté avec laquelle les uns l'abandonneraient dans sa passion, l'impiété avec laquelle presque tous demanderaient tumultueusement sa mort, la fureur avec laquelle les chefs de la synagogue le condamneraient au supplice honteux de la croix, l'incrédulité qui rendrait l'effusion de son sang inutile au corps de la nation; il prévoyait tous ces crimes qui devaient causer la réprobation du peuple élu, et il se laissa toucher de compassion jusqu'à verser des larmes. Il fut tellement affligé de la perte de sa chère Jérusalem, que ses sanglots et ses soupirs entrecoupèrent sa voix, et que sa douleur ne lui permit pas d'énoncer toute sa pensée. Ah! s'écrie-t-il en voyant la ville, si tu eusses connu tout ce que

(1) *Eccl.* 11.

j'ai fait pour te procurer la paix, si tu considérais ce que les prophètes, depuis Moïse, ont annoncé de moi; *si cognovisses et tu!* si tu considérais que les semaines de Daniel vont être écoulées, et que le sceptre dont parle Jacob, ne tient presque plus à la maison de Juda; *si cognovisses et tu!* si tu voulais ouvrir les yeux sur les caractères que doit avoir le Messie, et sur ceux qui se trouvent en ma personne; *si cognovisses et tu!* si tu te rappelais comment l'Evangile a été annoncé aux pauvres, comment les boiteux ont marché, comment les sourds ont entendu, comment les aveugles ont vu, et comment les morts sont ressuscités: *si cognovisses et tu!* si tu pensais dans ce moment que c'est pour accomplir la prédiction d'un de tes prophètes, que ton Roi vient vers toi, monté sur un âne; *si cognovisses et tu!* C'est le sens de ce que dit le Sauveur. Que serait-il arrivé si le peuple Juif eût fait attention à tout cela? Jésus-Christ ne l'ajoute pas, tant la tristesse de son cœur est profonde, et tant il est touché de ce que son peuple n'a pas connu le temps de sa visite; *eo quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.* O que cette tristesse et ces larmes nous font bien comprendre combien l'inattention aux visites du Seigneur est un grand péché! Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que les pleurs de Jésus-Christ auraient dû en faire couler des torrents à ce peuple qui l'entendait? changer en deuil la fête qu'ils célébraient à sa gloire, et le porter à réfléchir sur ces paroles du fils de David? Il paraît, à la vérité, que c'est l'effet qu'auraient dû produire ses larmes et ses paroles, mais pourquoi donc y sommes-nous insensibles nous-mêmes? car enfin c'est à nous comme aux Juifs que le Seigneur crie: ô si vous connaissiez les malheurs qui vous menacent, si vous saviez quelle en sera la cause, si vous pensiez à vos infidélités passées, si vous profitiez de la visite que je vous rends pour vous les faire expier, si vous écoutiez la voix intérieure de la grâce qui vous appelle à la pénitence, si vous étiez attentifs aux remords de votre conscience, qui ne cessent de vous avertir du danger où est votre salut, si vous éleviez les yeux vers le ciel, pour lequel vous avez été formés, si vous descendiez en esprit dans les enfers où conduit le péché, si vous étiez dociles à mes instructions, si vous ve-

niez à moi avec autant d'amour que je m'offre à vous dans le sacrement de mon corps et de mon sang! *quia si cognovisses et tu!* Voilà ce que nous disait déjà notre divin Sauveur, en même temps qu'il adressait la parole aux Juifs; et parce qu'il prévoyait l'oubli dans lequel nous vivrions par rapport à l'éternité, et le peu d'attention que nous prêterions à ce qui pourrait nous en rappeler le souvenir, il en était pénétré de douleur, il était comme environné d'une mer de tristesse, il pleurait amèrement sur notre inattention, et sur les suites funestes de cette inattention. Oui, mes frères, un Dieu a pleuré sur vous-mêmes, sur le peu de cas que vous faites de ses visites, et la négligence avec laquelle vous en étudiez le moment; il a pleuré sur l'indifférence que vous lui témoignez dans l'augeste sacrement de nos autels; il a pleuré sur le peu d'usage que vous faites des sacrements qu'il a établis pour vous sanctifier; il a pleuré sur le peu de foi avec laquelle vous avez reçu les croix qu'il vous a envoyées, et les biens dont il vous a comblés; il a pleuré sur l'état malheureux où est peut-être votre âme actuellement, sur son attachement au péché, sur son endurcissement et son insensibilité sur les choses de Dieu. Ah! mes frères, comment pouvons-nous y réfléchir? comment pouvons-nous penser qu'un Dieu pleure pour nous, sans en être touchés jusqu'aux larmes? *O, qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit? quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo die ac nocte* (1)? Accordez-moi ce don, ô Dieu des miséricordes, et faites que j'efface avec des larmes de sang toutes mes infidélités à votre grâce, que j'y sois attentif, que je la connaisse, et que j'en suive les mouvements avec une exacte fidélité. Ah! qu'il m'est amer, ô mon Dieu, d'y avoir été infidèle! pourrais-je encore être assez malheureux pour vous méconnaître, assez dur pour n'être point attendri par vos larmes, et assez cruel pour vous faire pleurer encore? Non, Seigneur, il n'en sera pas ainsi, moyennant votre grâce: je considèrerai tout avec les yeux de la foi; si vous m'affligez, je pense-

(1) *Jeremie.* 9.

rai que c'est pour me détacher du monde, et pour me rappeler à vous; si vous me conduisez par une voie plus douce, je bénirai votre main qui ménage ma faiblesse et mon infirmité; si la mort m'enlève un de mes proches, je me souviendrai du terme où tendent tous les hommes; si je sens un ver rongeur qui trouble la fausse paix de mon âme, je remercierai votre providence, qui ne me permet pas de trouver ma félicité ailleurs qu'en vous-même; si je vois des pécheurs et des gens de mauvaise vie se convertir à vous, je me demanderai si je ne puis pas ce que peuvent ces hommes qui ont eu à combattre les mêmes tentations que moi; si je lève les yeux vers le ciel, ce sera pour admirer la parfaite docilité avec laquelle la milice des cieux vous obéit, et pour demander de faire en tout votre sainte volonté, avec la même fidélité que les êtres insensibles : voilà la résolution que je prends devant vous; ce qui me l'a suggérée, ce sont vos larmes sur le peu d'attention que l'on prête à vos visites; et une seconde raison qui l'exige, c'est la brièveté du temps que durent vos visites.

Cette raison nous est marquée par ces mots de l'Evangile : Si tu connaissais *en ce jour qui t'est encore donné ; et quidem in hâc die tuâ.* Voici le sens profond de ces paroles. Elles signifient, mes frères, qu'aucun des temps qui nous ont précédés, n'était notre jour, c'était le jour de ceux qui vivaient avant nous; aucun des temps qui suivront, ne sera notre jour, ce sera le jour de ceux qui seront après nous. Non (se peut dire tout chrétien qui réfléchit solidement sur l'inconstance de la vie) non, je n'ai point d'autre jour que celui-ci; mon jour, c'est le temps de cette vie remplie de tant de misères, de difficultés et de tentations; mon jour, c'est le temps qui m'avance à chaque instant vers la mort; c'est vraiment mon jour, parce que Dieu m'en laisse la libre disposition jusqu'au moment où viendra le sien, parce qu'il me l'a donné pour me sanctifier, parce que j'en peux faire un bon ou mauvais usage, parce qu'à chaque moment je puis m'enrichir pour l'éternité, parce que je puis par chacune de mes actions, même les plus indifférentes, m'acquérir un nouveau degré de gloire dans le ciel, parce que

Dieu me prévient encore, m'appelle encore à lui, me tend les bras, m'ouvre son sein, m'offre tous les secours et les moyens nécessaires pour me soutenir dans ses voies; *in hâc die tuâ :* c'est mon jour, hélas! parce que peut-être des ténèbres affreuses, une nuit sans fin succèdera à la lumière qui m'éclaire aujourd'hui; *in hâc die tuâ.* Ce temps est mon jour, et si je le compare au siècle futur, à peine y trouverai-je un jour. C'est un jour qui sera suivi d'années éternelles; et dès qu'une fois je serai entré dans la maison de mon éternité, selon l'expression du prophète, il n'y aura plus de jour pour moi, je ne reviendrai plus au temps, je serai dans un état fixe et permanent: tel est le décret de mon Dieu; ainsi l'a ordonné la sagesse suprême; et si je me trouve en état de grâce lorsque mon jour finira, je serai éternellement et souverainement heureux: et si (ce qu'à Dieu ne plaise) je suis alors dans un état de péché (ah! j'ai horreur de me faire l'application à moi-même) mon âme sera comme enchaînée à un malheur éternel, j'aurai eu mon jour et mon temps, ce jour et ce temps seront passés, je n'en aurai jamais d'autres à espérer; je serai à l'égard de ce monde comme n'ayant jamais été; transféré du sein de ma mère au tombeau, ma mémoire sera bannie de dessus la terre, et de l'esprit des mortels, qui passeront comme moi; si quelques-uns la conservent (ce qui m'importe peu, à moins qu'ils ne le fassent dans leurs prières, et que je ne sois en état d'en profiter) ils se formeront de moi l'idée d'une ombre qui fuit, d'une fumée qui disparaît, ou d'une fleur flétrie par les premiers rayons du soleil; c'est celle que je me forme aujourd'hui des plus grands hommes même de l'antiquité. Il me paraît toujours que le temps que je mets à parcourir l'histoire de leur vie, est la mesure de celui qu'ils ont vécu, peut-être eux-mêmes s'en forment-ils encore dans ce moment une moindre idée. Ce sont-là, mes frères, les tristes, mais salutaires réflexions que font naître ces paroles de notre Evangile *in hâc die tuâ ; en ce jour qui t'est encore donné.* Ah! mes frères, si ceci était bien profondément gravé dans notre mémoire et notre cœur, si ces sept tonnerres, dont il est parlé dans le livre de l'Apocalypse,

retentissaient continuellement à nos oreilles, et que nous vissions cet ange qui lève la main au ciel, et jure par celui qui vit dans le siècle des siècles, qu'il n'y aura plus de temps; *tempus non erit ampliùs :* si nous approfondissions bien le sens de ces paroles, et que nous nous dissions à nous-mêmes : l'arrêt irrévocable en est porté, après le reste de cette vie qui s'enfuit avec précipitation, il n'y aura plus de temps pour faire la restitution de ce bien acquis injustement, et pour satisfaire à ces créanciers qui souffrent depuis si longtemps de nos délais; *tempus non erit ampliùs :* il n'y aura plus de temps pour réparer ces torts que nous aurons causés à notre prochain, par nos médisances et nos discours sans charité; *tempus non erit ampliùs :* il n'y aura plus de temps pour ramener dans la voie du salut ceux que nous en avons égarés par nos conseils et nos sollicitations criminelles; *tempus non erit ampliùs :* il n'y aura plus de temps pour édifier ces enfants par le bon exemple, et pour instruire ces domestiques des devoirs de leurs religion; *tempus non erit amplius :* plus de temps pour témoigner à Dieu notre fidélité, en accomplissant la volonté de nos supérieurs, et en remplissant exactement les devoirs de notre état; *tempus non erit ampliùs ;* plus de temps pour dissiper ces ténèbres qui aveuglent notre esprit, pour réprimer ces passions qui corrompent notre cœur, pour redresser ces penchants furieux qui nous entraînent vers le mal, pour changer cette volonté révoltée contre Dieu, et lui en consacrer désormais tous les mouvements, *tempus non erit ampliùs ;* plus de temps pour user de ce monde d'une manière qui nous sanctifie, pour aimer les créatures sans passion, pour posséder ses biens sans attache, et jouir de ses honneurs ans complaisance; *tempus non erit ampliùs :* plus de temps pour repasser ses années dans l'amertume de son âme, pour faire aux ministres du Seigneur l'aveu de ses chutes et de ses faiblesses, et pour apprendre de lui ce qu'il faut faire pour être guéri de la lèpre de son péché; *tempus non erit ampliùs ;* plus de temps pour faire pénitence de ses fautes, pour apaiser la colère divine qu'elles ont irritée, et pour fléchir le bras d'un Dieu vengeur qu'elles

ont armé ; *tempus non erit ampliùs :* plus de temps pour éviter l'enfer et mériter le ciel, l'arbre restera éternellement du côté où il sera tombé ; *tempus non erit ampliùs :* plus de temps enfin où le Seigneur nous visite dans les entrailles de sa miséricorde, et où il accorde la moindre grâce au pécheur ; *tempus non erit ampliùs.* Ah ! mes frères, si nous faisions ces réflexions jusqu'à nous en bien pénétrer, avec quel soin et quelle attention n'étudierions-nous pas les moments où le Seigneur nous visite ! Quand on pense bien à ce que dit le Sage (1), que dans le sépulcre où nous courons, il n'y a plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science, quel puissant motif pour faire promptement tout ce que peut faire notre main !

Pensons-y donc sérieusement, représentons-nous souvent ce moment si terrible pour le pécheur, où il n'y aura pour lui ni temps, ni rien de ce qui passe avec le temps, ni main pour pratiquer des bonnes œuvres, ni raison pour guider dans la pratique des bonnes œuvres, ni sagesse pour inspirer l'amour des bonnes œuvres, ni science pour distinguer le bien du mal, ni foi, ni espérance, ni charité, ni grâces, ni Sacrements, ni exemples, ni instructions, ni récompenses, ni promesses ; *tempus non erit ampliùs.* Recevons aujourd'hui avec reconnaissance toutes ces visites que le Seigneur nous fait encore, et humilions-nous de les avoir si peu connues jusqu'à présent, les animaux mêmes peuvent ici servir à nous confondre. *Le milan*, dit Dieu par son prophète, *connaît dans le ciel quand son temps est venu, la tourterelle, l'hirondelle et la cigogne savent discerner la saison de leur passage ; milvius in cœlo cognovit tempus suum, turtur et hirundo, et ciconia custodierunt tempus adventûs sui : mais mon peuple n'a point connu le temps du jugement du Seigneur ; populus autem meus non cognovit judicium Domini* (2). Toutes les bêtes, dit saint Ambroise, savent discerner et chercher ce qui leur est salutaire, et toi, ô homme ! tu ignores les remèdes qui sont propres à te guérir, et tu ne sais pas connaître le temps de la visite du Sei-

(1) *Eccl.* 9. — (2) *Jerem.* 7.

gneur. Quelle stupidité dans les choses qui regardent notre salut ! jusqu'à quand durera-t-elle, mes frères ? les larmes de Jésus-Christ ne seront-elles pas capables de vous attendrir ? la brièveté du temps que le Seigneur nous visite, ne pourra-t-elle pas nous y rendre attentifs et fidèles ?

A ces deux raisons l'Evangile en ajoute une troisième, qui se tire de la nature et des propriétés des visites que nous rend le Seigneur. Ah ! si tu reconnaissais au moins en ce jour, dit Jésus-Christ, ce qui peut t'apporter la paix ! *quia si cognovisses tu quæ ad pacem tibi !* Qu'est-ce donc, demanderez-vous, que ces visites du Seigneur ? quelle en est la vertu ? Ces visites, je l'ai déjà observé, c'est en général tout ce qui peut nous rappeler le souvenir du Seigneur ; c'est en particulier la grâce de Jésus-Christ, grâce qui est le prix de son anéantissement, le prix de ses veilles et de ses jeûnes, le prix de ses fatigues et de ses travaux pendant l'espace de trente-trois ans, le prix de ses souffrances et de ses humiliations, le prix de son sang et de sa mort ; grâce qui nous donne la connaissance, la volonté et la force nécessaires pour opérer le bien ; grâce qui nous élève à l'auguste adoption des enfants de Dieu ; grâce dont l'effet principal est de nous procurer la paix ; voilà la fin où tendent d'elles-mêmes les grâces et les visites du Seigneur. S'il nous visite par les afflictions, par les revers de fortune, et par la perte de nos biens ; s'il nous visite par ses consolations et par la prospérité ; s'il nous visite par les lumières dont il éclaire notre esprit, par les inspirations dont il remue nos cœurs, toutes ces visites différentes ont pour fin de nous procurer la paix. Avant ces visites nous étions en guerre avec Dieu, et Dieu était en guerre avec nous, nous attaquions sa justice, sa sainteté et ses autres perfections par nos péchés, et Dieu nous haïssait, nous regardait comme des objets d'horreur et d'abomination, il nous jugeait dignes d'un supplice éternel, et nous condamnait à supporter le poids de sa colère pendant tous les siècles. C'est pour terminer cette guerre que le Verbe éternel est venu nous visiter, c'est pour cela qu'il a formé une alliance avec nous, porté une loi, établi des Sacrements, communiqué des grâces et donné des exemples ; c'est pour nous dé-

livrer des châtiments horribles que sa justice a préparés à ses ennemis, pour nous réconcilier avec son Père, et nous élever à la qualité d'enfants de Dieu. Non, il n'y a pas une visite du Seigneur, pas un moment de temps, pas une grâce qui d'elle-même ne tende à nous procurer ce bonheur. Quelle estime singulière ne devrions-nous donc pas faire du temps et de ces visites ? quelle juste idée pouvons-nous nous former du crime que nous avons commis en les négligeant ? le temps, par exemple, qui est une de ses visites et un moyen de salut présupposé à tous les autres moyens, nous était donné pour travailler à la gloire de Dieu et à notre salut, par conséquent nous avons péché contre l'intention et la volonté de Dieu dans tous les moments qui n'ont pas été rapportés à ces deux fins ; le temps nous était donné pour acquérir les talents nécessaires dans l'état auquel nous nous destinions, et pour en remplir les devoirs avec dignité, par conséquent les fautes que nous y ferons un jour, seront imputées à la perte que nous aurons faite de tant d'heures prodiguées à un repos excessif et à des amusements trop longs ; le temps nous était donné pour acquérir autant de degrés de mérites qu'il y avait de moments renfermés dans tout le cercle de notre vie raisonnable, par conséquent nous serons regardés comme coupables d'avoir négligé autant de degrés infinis de mérites et de bonheur qu'il y aura eu dans toute notre vie de moments qui n'auront pas été remplis de bonnes œuvres.

La grâce qui est une visite, qui seule peut sanctifier toutes les autres, nous était donnée pour obtenir la paix avec Dieu, avec le monde, avec nous-mêmes ; avec Dieu, par le moyen de la justice chrétienne ; avec le monde, en ne faisant, autant qu'il est en nous, qu'un cœur et qu'une âme, avec nous-mêmes, en calmant les troubles de notre conscience, et en mortifiant nos passions. Si nous ne goûtons pas aujourd'hui les douceurs de cette paix, nous sommes coupables d'avoir négligé un bien qui surpasse toute intelligence, un bien, dont le moindre degré vaut mieux que tous les biens de ce monde, et une infinité de mondes semblables. Nous sommes coupables *d'avoir tenu pour une chose vile et profane le sang de*

l'alliance, par lequel nous devions être *sanctifiés* (1). quel horrible attentat! c'est néanmoins celui que l'on commet, en ne faisant pas assez d'attention aux visites du Seigneur: concluons donc qu'il faut y en prêter une singulière, que leur nature et leurs propriétés, la brièveté du temps pendant lequel le Seigneur nous les accorde, les pleurs qu'il verse sur l'abus qu'on en fait, sont des raisons qui en prouvent l'indispensable nécessité. Voyons les châtiments dont Dieu en punirait le défaut: c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

La suite de notre Evangile nous marque deux sortes de châtiments dont le Seigneur punit le défaut d'attention aux temps de sa visite; les uns sont spirituels, et les autres corporels. Les premiers sont l'aveuglement de l'esprit, et l'endurcissement du cœur; les seconds sont la guerre, la peste, la famine, ou plutôt des tourments éternels dont ces trois fléaux peuvent être une figure. Notre Sauveur parle des premiers dans l'endroit de notre Evangile que j'ai déjà cité, en ajoutant, *mais maintenant tout cela est caché à tes yeux; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis;* comme s'il disait: jusqu'à présent j'ai signalé mes miséricordes envers toi, infidèle Jérusalem, je t'ai envoyé des prophètes pour t'instruire, j'ai fait pour toi des œuvres qu'aucun n'avait encore faites, j'ai fait des miracles dans l'enceinte de tes murs, et tu n'as voulu y voir que le doigt de Béelzebub prince des démons; j'ai enseigné dans tes synagogues et ton temple, et tu as refusé de croire; je t'ai corrigée, et mes répréhensions n'ont fait que t'aigrir; tu as été comblée, préférablement à toute autre nation, de toute sorte de grâces intérieures et extérieures, et tu y as toujours été rebelle; maintenant que tu parais m'être dévouée, tu as contre moi des préjugés qui te porteront à des excès inouïs. Ah! le temps est enfin venu de punir ces crimes; le premier et le plus grand châtiment que j'en tirerai, c'est de t'abandonner à toi-même, de te retirer

(1) *Hæbr.* 10.

mes grâces, et de permettre ton aveuglement, en laissant sur ton cœur le voile qui t'ôte la lumière : la résolution en est prise, ton héritage va passer à une autre nation, et ta maison à des étrangers. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Le temps s'approche que ta maison demeurera déserte ; *ecce relinquetur domus vestra deserta* (1). Voilà, mes frères, le premier degré de misère où Jérusalem est réduite pour son infidélité aux visites du Seigneur ; c'est d'être livrée à elle-même, c'est de ne plus voir, et même de n'avoir pas de grâces du moins prochaines pour se reconnaître. O l'état déplorable d'une âme qui se trouve ainsi délaissée ! par le moyen de certains secours que le Seigneur accorde à tous les hommes, selon l'ordre d'une providence générale et surnaturelle, elle pourra encore revenir à son Dieu, elle sentira encore quelques bons mouvements, il est vrai ; mais que ces grâces sont différentes de celles que lui eût méritées sa fidélité ! le seul exemple des Juifs errants depuis tant de siècles, en est, hélas ! une preuve bien triste pour eux, et bien humiliante pour nous. En effet, mes frères, quelle visite le Juif a-t-il reçue du Seigneur, qui ne nous ait été faite ? ou en quoi le Juif a-t-il péché que nous ne soyons aussi coupables que lui à cet égard ? Comme ce peuple, nous avons la loi qui nous montre le chemin que nous devons tenir ; quel cas en faisons-nous ? avec quelle application l'étudions-nous ? comment l'observons-nous ? Comme eux, nous avons Moïse et les prophètes, qui ne cessent de nous rappeler à nos devoirs ; comment les écoutons-nous ? Bien plus qu'eux, nous avons l'esprit éclairé des vérités surnaturelles ; sommes-nous moins charnels, moins avares, moins attachés à la terre ? Les biens spirituels ne nous sont plus proposés sous des ombres obscures comme aux Juifs ; nos désirs en sont-ils plus vifs, nos efforts surpassent-ils les leurs ? Notre cœur, bien plus que le leur, et notre volonté sont aidés de la grâce ; ils participaient à des

(1) *Matth.* 23.

sacrements qui la signifiaient sans la donner, et les nôtres nous donnent ce qu'ils signifient; leurs sacrifices pouvaient tout au plus laver et purifier en donnant une pureté extérieure et légale; le nôtre peut purifier notre cœur et nos consciences, nous séparer du péché pour nous consacrer à Dieu (1). Notre sainteté est-elle plus intérieure et plus réelle que la leur? la nation juive, cette portion choisie, ce saint héritage autrefois si chéri et encore aujourd'hui si cher à Dieu, par rapport à ses pères, a été rejetée pour n'avoir pas connu les moyens qui pouvaient lui procurer la paix; *quæ ad pacem tibi*. Les avez-vous donc mieux connus ces moyens? les connaissiez-vous quand vous entreteniez votre cœur dans des dispositions de haine, quand vous rouliez dans votre esprit des projets de vengeance, lorsque vous déchiriez la réputation de votre prochain, lorsque son bonheur excitait en vous des sentiments de jalousie, lorsque vous étiez rebelles à la volonté de vos parents et d'autres personnes établies pour vous gouverner, lorsque l'habitude du péché vous détenait captifs, et que vous vous plaisiez dans le honteux esclavage du crime? Si vous les connaissiez, pourquoi donc n'y recouriez-vous pas? pourquoi ne conjuriez-vous pas le ciel et ne le pressiez-vous pas par des prières continuelles? pourquoi ne mettiez-vous pas un frein à votre langue, et une garde sur les mouvements de votre cœur? pourquoi ne fréquentiez-vous pas les sacrements que Dieu a institués pour vous rendre victorieux de ces ennemis de votre salut? pourquoi aujourd'hui, malgré vos mauvais penchants qui subsistent toujours, malgré vos chutes qui se renouvellent presque à chaque moment, malgré votre faiblesse et les difficultés que vous rencontrez dans la vie spirituelle, pourquoi, dis-je, vous éloignez-vous si long-temps du sacré tribunal de la pénitence? Encore une fois, mes frères, connaissiez-vous les moyens qui conduisent à la paix chrétienne, à la paix de l'âme? si cela est, ah! vous avez donc abusé de vos connaissances, et votre condition en est devenue plus mauvaise devant le Seigneur, comme l'assure le prince des Apôtres (2); vous êtes dans un

(1) *Hæbr.* 9. — (2) 2. *Pet.*

danger plus prochain d'être exclus de la grâce, et d'être réduits à l'état horrible et désespérant de réprobation. Si, pour diminuer vos fautes, vous dites que vous ne les avez point connues, que vous ne réfléchissiez pas que la grâce à laquelle vous résistiez était un don infiniment précieux aux yeux de la foi, un bien qui l'emporte sur tous les biens terrestes et visibles, que vous ne pensiez pas quel était le prix du sang d'un Homme-Dieu, que vous ne remarquiez pas tous les moyens que vous fournissait la Providence divine, vous n'êtes point excusés pour cela ; il n'y a pas dans ces réponses de quoi calmer vos alarmes. Votre état est le même que celui des Juifs ; ils sont aujourd'hui dans l'aveuglement, parce qu'ils n'ont pas voulu connaître les visites du Seigneur ; et vous, si vous continuez à n'y prêter aucune attention, il est bien à craindre que, comme eux, vous ne tombiez un jour dans un état d'endurcissement et de réprobation. Qui doutera même, après ce que nous en dit saint Paul (1), qu'une âme abreuvée par les eaux salutaires de la parole, qu'une âme arrosée du sang de son Dieu, qu'une âme engraissée du corps de son Dieu, si elle l'eût voulu ; qui doutera qu'une terre ainsi préparée lorsqu'elle ne produit que les ronces et les épines de la vanité, de l'ambition, de la tiédeur et de l'indolence, ne soit en aversion à son maître, ne soit menacée de sa malédiction, et que sa fin ne soit le feu éternel ? *cujus consummatio in combustionem* (2). Nous restons comme immobiles, nous sommes insensibles à ces menaces. Est-ce donc qu'il y a moins d'apparence que Dieu doive les accomplir sur nous que sur les Juifs ? Me direz-vous que ces branches ont été rompues afin que vous fussiez entés à leur place ? J'en conviens, vous répond saint Paul (3), elles ont été rompues à cause de leur incrédulité, mais prenez bien garde de vous élever, tenez-vous au contraire dans la frayeur : si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, ah ! craignez qu'il ne vous épargne pas aussi, la sévérité qu'il exerce envers elles est une preuve indubitable de ce qu'il peut envers vous à qui il n'avait rien promis : tremblez à la vue de sa sévérité,

(1) *Hæbr.* 6. — (2) *Hæbr.* 6. — (3) *Rom.* 11.

tremblez à la vue même des miséricordes de Dieu sur vous, peut-être que dans peu elles se changeront en jugement par l'abus que vous en faites.

Encore, Seigneur, seraient-ils supportables ces jugements, si vous les exerciez sur nous en nous affligeant dans les biens de la fortune, dans ceux de la santé, dans ceux de l'honneur; mais c'est en endurcissant notre cœur, en retirant de nous les secours puissants de votre grâce, en privant notre esprit de cette lumière dont nous devions être les enfants, en nous laissant marcher dans nos voies, dans les voies du péché, du désordre, des sacriléges, des impuretés, de la perdition. O vous qui êtes encore éclairés des lumières d'en haut, combien terrible une telle punition ne vous paraît-elle pas! combien dur n'est-il pas de se voir méprisé, négligé, presque totalement abandonné de Dieu dès cette vie!

A parler exactement, il n'y a cependant pas encore là de punition; Dieu ne fait que renfermer dans son sein des miséricordes qu'il ne devait point, il ne fait que retirer des secours qu'on méprisait, et par lesquels on se rendait plus coupable. Quelle sera donc votre surprise quand vous aurez conçu une idée légère des châtiments corporels que Dieu tire des profanateurs de sa grâce et de ceux qui négligent de connaître sa visite? en voici un exemple que fournit notre Evangile : *Car il viendra un temps* malheureux pour toi, continue le Sauveur, adressant toujours la parole à Jérusalem, *que tes ennemis t'environneront de tranchées, qu'ils t'enfermeront, qu'ils te serreront de tout côté; quia venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te et coangustabunt te undique : Il viendra un temps que tes ennemis te renverseront par terre toi et tes enfants, jusqu'à ne laisser pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite; et ad terram prosternent te, et filios tuos qui in te sunt et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.*

L'évènement a pleinement justifié les menaces que fait ici le Sauveur. Trente-huit ans après la prédiction, Tite assiége Jérusalem, il l'environne de tranchées en tirant une ligne

de circonvallation à un quart de lieue autour de la ville, il la serre par un mur (construit par son armée dans l'espace de trois jours,) qui tient en son tour près de deux lieues pour empêcher que rien n'entre et ne sorte. Les Juifs combattent autant en insensés qu'en désespérés, refusent opiniâtrément les amnisties qui leur sont offertes, et ne veulent écouter que les prophètes qui les séduisent. Tite prend Dieu à témoin que ce sont eux qui veulent la guerre, il porte ses armes victorieuses sur toutes les parties de la ville, bientôt il en vient jusqu'au temple, il fait tous ses efforts pour le conserver, mais en vain. Un soldat Romain, poussé comme d'un mouvement surnaturel, y jette un tison qui fait du temple un incendie que l'empereur ne peut éteindre malgré tous ses soins. Le temple est donc brûlé, et le vainqueur, comme s'il eût été chargé d'exécuter la prédiction, y fait passer la charrue, sans laisser pierre sur pierre; mais c'est surtout aux châtiments que Dieu tire des Juifs avant, pendant et après ce siége, que je vous prie de faire actuellement attention, afin de comprendre la rigueur de ceux que Dieu tirera de nous, si nous ne sommes attentifs à ses visites.

Cieux, écoutez ce que je vais dire, et que la terre entende les paroles de ma bouche; *audite cœli quæ loquor, audiat terra verba oris mei* (1). Avant le siége de Jérusalem on voit paraître une foule de faux prophètes et de séducteurs, toute la terre retentit des bruits de la guerre, des phénomènes extraordinaires, des tremblements de terre, des pestes, des famines, et toute la nature en désordre effraie jusqu'aux Païens mêmes. Pendant le siége, cette ville infortunée est désolée au dedans par trois factions qui lui sont aussi funestes que les ennemis du dehors. La famine est telle, que la femme ôte le pain à son mari, le fils à son père, et, ce qui est de plus étrange, la mère à son enfant qui tombe entre ses bras. On fouille jusque dant les égoûts pour se rassasier de la fiente des bœufs qu'on y trouve : on met sous la dent ce qui ne serait pas à l'usage des bêtes les plus sales, des ceintures, des courroies de sandales, des cuirs de boucliers, des restes

(1) *Deut.* 32.

de vieux foins dont la moindre partie se vend au poids de l'or. Les femmes de la première distinction arrachent à leurs enfants la vie qu'elles leur ont donnée ; et par une cruauté presque inouïe jusqu'alors, ces tendres victimes deviennent à leur tour la nourriture de celles qui les avaient nourries. Par une seule porte, dans un mois et demi de temps, on enlève cent et quelques mille morts ; les maisons et les rues sont remplies de cadavres hideux, on voit des jeunes gens enflés se traîner comme des fantômes, puis tomber tout-à-coup. On n'aperçoit plus de larmes, on n'entend plus de cris, toute la ville est dans un silence profond par l'impossibilité de parler où les réduit leur langueur. Sans parler des transfuges et des captifs en nombre, onze cent mille hommes périssent misérablement dans ce siége ; voilà comment s'accomplissait ce qu'avait dit Moïse, que Dieu se vengerait de ses ennemis, qu'il les traiterait selon leurs mérites, qu'il enivrerait ses flèches du sang des hommes, que son épée se soûlerait de leur chair, et que ses armes seraient teintes du sang des morts ; *inebriabos agittas meas sanguine, et gladius meus devorabit carnes.* Comme si ce n'était là que le commencement de leur douleur, le reste de la nation est ensuite condamné à porter par toute la terre, les marques de sa réprobation, à vivre éloigné de la cité sainte de Sion, sans temple, sans autel, sans pontifes, sans victimes, sans roi, sans pasteur, sans espérance de changement ; elle est condamnée à devenir l'opprobre, le mépris des autres peuples qu'elle hait et dont elle est haïe réciproquement ; voilà l'état affreux où vous voyez les Juifs. Quel peut donc être le crime énorme qui a ainsi armé le ciel contre eux ? l'Evangile vous le dit : c'est parce qu'ils n'ont pas connu le temps où le Seigneur les a visités, *eo quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Voilà donc les châtiments dont on se rend digne par son inattention aux visites du Seigneur ; voilà, mes frères, une image légère, mais vive cependant, des peines qui attendent un chrétien qui ne reçoit point les visites de son Dieu. Ah ! gardons-nous d'insulter le Juif dans son malheur ; nous sommes, hélas ! mille fois plus malheureux que lui ; il l'est pour n'avoir pas connu les visites du Seigneur, et combien de fois ne

les avons-nous pas méconnues ! La misère dont on se plaint partout, la guerre qui désole tout, les infirmités et les maladies que Dieu nous envoie, sont des visites que Dieu nous rend pour nous avertir de retourner à lui, et elles ne font que nous en éloigner davantage ; les maux dont Dieu afflige nos corps sont destinés à nous faire reconnaître les misères dont notre âme est environnée, et au lieu de nous faire gémir après notre délivrance, ils ne font que nous porter à l'impatience et aux murmures ; les exhortations qu'on vous fait, les instructions qu'on vous procure, l'intelligence des divines Ecritures qu'on vous facilite, et les règles de votre état et du christianisme qu'on tâche de vous expliquer, sont autant de visites que vous rend le Seigneur. Quel est le fruit que vous en tirez ? quel est celui que nous produisons ? Hélas ! que cette considération est capable de vous humilier et nous aussi ! Dieu vous visite par les bons désirs, les mouvements pieux que la grâce excite en vous, vous y abandonnez-vous ? avez-vous soin de les étudier pour y être fidèles ? notre divin Sauveur vous visite par lui-même dans le sacrement de son amour, il vous tend les bras toutes les semaines, tous les jours, toutes les heures du jour. Ne dirait-on pas qu'il les tend à un peuple sans foi, à un peuple rebelle ? Si l'incrédulité n'est pas passée à votre cœur, que trouve-t-il que contradiction dans votre vie et vos mœurs ; c'est la plainte qu'il forme lui-même par son Prophète : *totâ die expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem* (1). Ne mériterions-nous pas, par nos immodesties dans le lieu saint, par nos distractions volontaires, par les pensées étrangères dont nous nous y entretenons, qu'il nous chassât ignominieusement de sa présence, comme ces marchands dont parle notre Evangile ? Il est écrit de son temple qu'il sera appelé une maison d'oraison ; *scriptum est quia domus mea domus orationis est :* et nous en faisons une caverne de voleurs en n'y venant que pour dérober à Dieu la gloire qui lui est due, et pour l'insulter jusque dans l'angle de la terre qu'il s'était réservé pour être à l'abri de nos outrages ; *vos autem fe-*

(1) *Isaie.* 5 *et Roman.* 10.

cistis illam speluncam latronum. Ce sont les paroles que Jésus-Christ adressait aux vendeurs du temple, lorsqu'il les expulsait du parvis extérieur où ils vendaient des animaux qui devaient s'offrir en sacrifices ; disons encore un mot de ce fait merveilleux que saint Luc a joint à la suite de notre Evangile, il pourra nous donner une idée du pouvoir divin dont Jésus-Christ était revêtu.

Cet Evangéliste rapporte donc que Jésus-Christ *étant entré dans le temple, commença à en chasser ceux qui y vendaient et y achetaient ; et ingressus in templum, cœpit ejicere vendentes in illo et ementes.* Et sur cela voici les observations que fait saint Jérome : la plupart, dit ce Père, regardent comme le plus grand de tous les miracles de Jésus-Christ, ou la résurrection de Lazare ou la guérison de l'aveugle-né, ou la transfiguration sur le Thabor ; mais pour moi, entre tous les signes miraculeux de sa puissance, je ne trouve rien de plus merveilleux que ce qui se passe ici. Un homme seul et un homme qui paraissait méprisable et qui fut depuis traité en effet comme le dernier des hommes jusqu'à être crucifié, a la force de chasser avec un simple fouet une si grande multitude de personnes, de renverser les tables des changeurs, de briser les bancs des vendeurs de colombes, et de faire d'autres choses que plusieurs troupes armées auraient eu peine à exécuter, et il le fait à la vue des docteurs de la loi, et des Pharisiens transportés de rage contre lui, et de ceux que la ruine de ce trafic regardait : il fallait donc, ajoute ce saint, qu'il sortît des yeux du Sauveur des traits de feu et des rayons tout célestes, et qu'il parût quelque lueur de sa majesté divine sur son visage, dont ils fussent éblouis ; *ignem enim quiddam atque sidereum radiabat ex oculis ejus, et divinitatis majestas lucebat in facie* (1). Il fallait donc, ajouterai-je encore pour tirer la conséquence qui suit des principes de ce saint docteur, il fallait qu'il y eût en Jésus-Christ un pouvoir surnaturel, une puissance souveraine et absolue sur les esprits et les cœurs.

Nous voyons encore par notre Evangile, qu'à cette autorité

(1) *Hieron. in hunc loc.*

sans bornes, il joignait une science infinie, que l'avenir lui était présent, qu'il voyait les choses qui ne sont pas encore comme celles qui sont déjà, et qu'il était un grand Prophète, ou plutôt la lumière des Prophètes, puisqu'il n'avait pas besoin d'être éclairé d'ailleurs pour prédire les évènements les plus impénétrables. Quel est en effet le caractère qui distingue le véritable Prophète? c'est le pouvoir qu'il a de découvrir sans hésiter des évènements éloignés dont la connaissance n'ait pu s'acquérir, ni par l'étude des lois de la nature, ni par les conjectures humaines; or Jésus-Christ découvre ici un évènement éloigné. C'est le siége et la ruine de Jérusalem qui n'arrive qu'un grand nombre d'années après sa mort; il prédit cet évènement sans hésiter, en termes précis et d'une manière très-circonstanciée; il le prédit sans qu'on puisse dire que sa connaissance fût fondée sur celle qu'il avait acquise de la nature et de ses lois nécessaires, ou qu'il s'appuyât sur des conjectures humaines, et pourquoi? parce qu'alors les apparences semblaient décider tout le contraire. Quand est-ce en effet que Jésus-Christ annonce l'infidélité des Juifs? c'est le jour même, dans le moment où le peuple, rempli de respect pour sa personne et d'admiration pour ses miracles, était sorti de la ville pour lui décerner le plus auguste de tous les triomphes. Qui eût jamais pensé que ce même peuple qui crie aujourd'hui, gloire au Fils de Dieu, eût dû, quelques jours après, demander sa mort par des cris séditieux? Quand est-ce encore que Jésus-Christ voit des jours malheureux où les ennemis de Jérusalem l'environneront, la serreront, la détruiront avec ses enfants? c'est dans un temps où ils crient qu'ils n'ont point d'autre roi que César, dans un temps où leur timidité écarte tout ce qui peut faire naître aux Romains leurs maîtres des soupçons de révolte de leur part, dans le temps qu'ils condamnent à mort les innocents pour sauver le peuple coupable en n'irritant point Rome. Je le demande donc, les lois de la nature qui ne décident que des évènements nécessaires, étaient-elles un livre où on pût apprendre la désolation de Jérusalem? c'est ce qu'on ne peut assurer, sans donner dans l'absurdité la plus ridicule. Il faut donc convenir que Jésus-Christ était vérita-

blement Prophète, qu'il avait une science infinie, qu'il lui appartenait d'enseigner dans le temple tous les jours, comme le dit l'Evangile; *erat docens quotidiè in templo :* qu'il avait une souveraine autorité, qu'il réunissait en lui toutes les perfections divines, qu'il est Dieu, et sa religion véritable et divine. Ces conséquences, je l'avoue, sont bien consolante pour les justes qui méditent jour et nuit la loi du Seigneur; mais qu'elles sont terribles pour le pécheur qui refuse de connaître le temps où son Dieu le visite dans sa miséricorde! car si notre religion est vraie, comme nous ne pouvons en douter, il s'ensuit que ce pécheur, que vous, mes frères, qui imitez ce pécheur en ne prêtant qu'une attention superficielle aux visites de Jésus-Christ, il s'ensuit, dis-je, que vous méprisez les dons inestimables de la grâce qui vous rend participants de la nature divine, et que vous abandonnez la pratique des bonnes œuvres, puisque, pour en faire, il faut donner son attention à la grâce qui en est le principe; il s'ensuit que vous n'êtes pas effrayés de la brièveté de votre vie, ni de la longueur de l'éternité, et que vous ne craignez pas d'abuser d'un temps après lequel il n'y aura plus un seul moment à votre disposition; il s'ensuit que vous voulez faire de nouveau pleurer Jésus-Christ sur votre perte, que vous vous jetez la tête baissée dans tous les désordres de l'esprit et du cœur, puisque, sans attention sur les mouvements de la grâce et les visites du Seigneur, il est impossible de les éviter, voilà votre péché; il s'ensuit que peut-être après trois ou quatre péchés encore, vous tomberez dans l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur. La table sainte, les livres divins seront comme un filet où vous vous trouverez enveloppés, les biens et les maux deviendront pour vous une pierre de scandale, vos yeux seront tellement obscurcis qu'ils ne verront plus; il s'ensuit enfin qu'après cette vie vous seriez dans une guerre continuelle avec Dieu; que vous seriez éternellement tourmentés par vos ennemis qui vous serreraient de toutes parts, et vous presseraient par la faim et les autres fléaux dont le siége de Jérusalem ne nous donne qu'une faible idée; voilà les châtiments que vous auriez à craindre, si vous négligiez plus long-temps les visites du Seigneur.

Que dis-je, mes frères? ne sont-ils pas bien à craindre pour vous dès ce moment? Vous l'avez vu, le Seigneur ne vous a pas moins visités que le Juif; tout ce qu'il a fait pour celui-ci, il l'a fait pour vous, et il a encore fait pour vous une infinité de choses qu'il n'a pas faites pour lui; cependant vous n'avez pas ouvert les yeux sur ses grâces, vous n'avez pas étudié tous les mouvements que produisait l'Esprit saint au dedans de vous; vous n'avez pas considéré avec les yeux de la foi ce qui se passait au dehors. Qu'est-ce donc qui peut vous rassurer contre les châtiments dont vous êtes menacés et dont vous avez devant les yeux des exemples si terribles? Ah! mes frères, voyez, je vous en conjure avec le grand Apôtre, voyez la bonté et la sévérité de Dieu; *Vide bonitatem et severitatem Dei.* Considérez sa sévérité envers ceux qui sont tombés; ils étaient les branches naturelles, et cependant Dieu ne les a pas épargnés : que ne doit donc pas craindre l'olivier sauvage? Considérez sa bonté envers vous, et craignez qu'elle ne se change encore en jugement; *in eos qui ceciderunt severitatem, in te autem bonitatem Dei.* Soyez attentifs à ne point manquer aux grâces et aux visites du Seigneur, *contemplantes ne quis desit gratiæ Dei* (1) : et parce que cette attention continuelle est une autre grâce nécessaire à l'usage de celle-ci, demandons-la avec toutes les instances dont nous sommes capables, et disons à Jésus notre Sauveur.

Non, mon divin rédempteur, je n'ai pas connu le prix des grâces que vous m'avez faites pour me procurer la paix avec vous, je n'ai fait qu'un mauvais usage de mon jour, un usage, hélas! auquel je ne devrais jamais penser sans verser des torrents de larmes; mon inattention à toutes les marques de bonté que vous m'avez données, en a tiré d'abondantes de vos yeux; ah! je suis donc aussi coupable que l'ingrate Jérusalem dont vous déplorez le sort, et si vous eussiez écouté les lois de votre justice, je serais depuis long-temps soumis à la même peine; préservez-moi de son châtiment en me délivrant de son crime, et en me rendant attentif et fidèle à vos

(1) *Hæbr.* 12.

visites; je vous le demande par les larmes que vous avez versées sur moi, afin qu'elles me purifient de mes péchés, et me procurent une paix éternelle dans le séjour des bienheureux. *Amen.*

ÉVANGILE

Du X. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole pour certaines gens qui présumaient d'eux-mêmes, et de leur propre justice, et qui méprisaient les autres : Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était Pharisien et l'autre Publicain : Le Pharisien étant debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont injustes, adultères, ni tel aussi que ce Publicain : Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Le Publicain au contraire se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. Je vous assure que celui-ci s'en retourna chez lui justifié et non pas l'autre : car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Homélie sur la Prière.

L'Eglise, mes frères, persuadée de la nécessité de la prière et de ses avantages, nous entretient aujourd'hui pour la troisième fois de ce moyen essentiel que Dieu nous a laissé pour opérer notre salut: elle nous a fait voir dans la personne d'un lépreux et d'un centenier que nous devions prier, et que notre oraison devait être humble, fervente, et accompagnée d'une grande confiance aux promesses de Jésus-Christ; elle nous a fait voir dans la personne des apôtres que Jésus-Christ

instruisait avant son ascension, que nous devions prier en tout temps, que l'ordre général de la Providence nous y obligeait, que les dispositions d'un Dieu qui connaît nos besoins, qui peut et qui veut nous accorder l'objet de nos demandes, étaient un motif puissant pour nous y engager. Aujourd'hui, pour ne rien laisser à désirer sur une matière si importante, elle nous marque quel est le vice que Dieu a en horreur dans un homme qui prie, quelle est la vertu spéciale qui fait exaucer nos prières; pour cela elle nous propose avec Jésus-Christ la parabole de deux hommes qui allèrent au temple pour y prier, l'un Pharisien, l'autre Publicain; l'un enflé de son mérite, l'autre humilié à la vue de ses imperfections; l'un qui paraît la tête levée devant Dieu, oublie qu'il est venu pour prier, ne fait mention que de ses bonnes œuvres, et accuse tous les hommes au tribunal du Seigneur, comme s'ils étaient tous des voleurs, des injustes, des adultères; l'autre qui s'éloigne de l'autel, se croit indigne d'en approcher, n'ose lever les yeux, se frappe la poitrine, et conjure le ciel de lui être propice; l'un enfin dont l'oraison orgueilleuse devient un nouveau péché, et l'autre à qui l'humilité de son oraison obtient la rémission de ses péchés; voilà la parabole que nous propose l'Eglise. Elle suppose donc, cette tendre mère, qu'elle nourrit encore aujourd'hui dans son sein de ces faux dévots qui se confient en eux-mêmes comme s'ils étaient saints, et qui ne regardent les autres qu'avec mépris. Hélas! oui, mes frères, il y a encore dans l'Eglise un grand nombre de personnes remplies d'elles-mêmes et de leurs mérites apparents, un grand nombre de personnes dont les prières sont défectueuses à bien des égards, la preuve en est sensible. C'est un principe certain que le Seigneur comble de ses grâces ceux qui les demandent avec un désir sincère de les obtenir; *esurientes implevit bonis*: que ceux au contraire qui sont riches à leurs yeux, il les renvoie vides de ses bienfaits et chargés de ses malédictions; *divites dimisit inanes*. C'est ce que la mère de Dieu nous a appris dans le cantique admirable que lui dicta le Saint-Esprit chez sa cousine Elizabeth: or nous n'obtenons presque rien de ce que nous demandons même dans les choses les

plus saintes; nous demandons de sanctifier le nom du Seigneur, et nous le déshonorons par l'infamie de nos mœurs; nous demandons qu'il règne dans nos cœurs, et nous y laissons régner le péché; nous demandons que sa volonté se fasse, et nous ne faisons d'autre volonté que celle de nos passions, de notre ambition, de notre haine, de notre envie, de notre volupté. Concluons donc que la plupart de nos prières sont défectueuses, et qu'il y a bien à réformer pour les ratifier : c'est ce que je me propose de vous montrer par l'explication de notre Evangile. Dans la première partie j'entrerai dans le détail des défauts dans lesquels on tombe pour l'ordinaire en priant, afin de vous les faire éviter; et dans la seconde, je ferai voir l'esprit de gémissements, de pénitence et d'humiliation dans lequel il faut prier. En deux mots, voici les deux pensées auxquelles je vous prie de donner votre attention; la manière dont on prie, vous la verrez dans mon premier point; la manière dont on doit prier, vous la verrez dans mon second point.

PREMIER POINT.

Le dessein de notre Seigneur en nous montrant les fautes que commettait le Pharisien dans ses prières, est de nous faire remarquer et éviter celles que nous avons commises jusqu'ici. Considérons donc attentivement quels sont les défauts que Jésus-Christ reproche à ce Juif, et nous comprendrons ceux que nous devons nous reprocher et corriger sans aucun délai. Ces défauts que reprend notre divin maître dans le Pharisien peuvent se réduire à trois principaux, qui sont l'orgueil, l'injustice et l'aveuglement; l'orgueil envers Dieu, l'injustice envers le prochain, et l'aveuglement envers lui-même; l'orgueil envers Dieu devant la majesté duquel il paraît avec hauteur et sans aucun sentiment de ses besoins, l'injustice envers les hommes qu'il regarde tous comme des pécheurs et des méchants, l'aveuglement à son propre égard en ce qu'il voit ce qu'il n'est pas, et qu'il ne voit pas ce qu'il est. Reprenons en particulier chacun de ces défauts, et comme les yeux de notre esprit ainsi que ceux du corps voient mieux ce qui

leur est étranger, étudions la conduite de ce Pharisien pour connaître la nôtre et la réformer.

En ce temps-là Jésus proposa cette parabole à quelques-uns qui mettaient leur confiance en eux-mêmes comme étant justes, et qui méprisaient les autres ; dixit autem et ad quosdam qui in se confidebant tanquam justi, et aspernabantur cæteros, parabolam istam.

Pour bien sentir toute la force du reproche que Jésus-Christ va faire à ces hommes qui mettaient en eux-mêmes leur confiance, il faut, mes frères, retracer devant vos yeux ce que ce divin Sauveur venait de dire de la prière et de la nécessité d'y persévérer : il avait dit auparavant qu'un chrétien doit toujours prier sans se lasser jamais, et afin que les retardements du Seigneur ne rebutassent point ses disciples, il leur avait proposé la parabole d'une veuve qui demandait justice à un juge inique, dont le cœur était fermé à tout sentiment de religion et d'humanité. Considérez bien l'exemple de cette veuve, leur disait-il, et voyez avec quelle assiduité elle insiste auprès de son juge pour obtenir la justice qui lui est due ; cette femme expose des raisons qu'on ne daigne pas écouter, elle emploie des sollicitations auxquelles on n'a point d'égard, elle verse des larmes qu'on méprise, elle s'obstine néanmoins à vouloir remporter par son importunité ce qu'elle ne peut obtenir, même en employant les motifs les plus pressants de l'équité et de la religion, et enfin elle triomphe de la dureté de son juge par sa longue persévérance. Beau modèle pour vous, continue le Sauveur, en parlant à ses disciples ! Ce que vous demandez ne vous est pas dû comme à cette veuve, ce que vous demandez est d'un prix infiniment supérieur à tout ce que pouvait demander cette veuve ; celui à qui vous demandez, vous le savez, n'est pas comme ce juge inique, sans miséricorde et sans bonne volonté pour vous, il est au contraire très-porté à faire justice à tous ceux qui crient à lui nuit et jour ; combien donc ne serait pas blâmable votre lâcheté, si vous abandonniez la prière, parce que vous n'auriez pas été exaucés d'abord ! cette femme s'élèverait au jour du jugement contre vous, et demanderait justice de votre honteuse désertion. Eh ! combien n'en condamnera-t-elle pas de

ceux qui viendront à la fin des siècles! presque personne, hélas! ne priera alors comme il faut et avec la persévérance nécessaire. Pour persévérer dans l'oraison, il faut connaître son besoin, il faut être touché de son besoin, il faut vivement désirer de sortir de son besoin, il faut tout espérer de Dieu et rien de soi-même; en un mot il faut une parfaite confiance Eh! combien d'affaiblissement cette confiance ne recevra-t-elle pas avant la fin des siècles! pensez-vous que le Fils de l'homme venant sur la terre y en trouvera encore? *filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra?* Ah! il n'y trouvera donc plus d'hommes de prières, parce qu'ils n'auront pas le courage d'y persévérer, et parce qu'ils auront trop de confiance en eux-mêmes, et trop peu en celui en qui ils doivent uniquement en avoir; voilà le sens de ce que disait Jésus-Christ dans l'endroit qui précède les paroles de notre Evangile: ce qui nous fait comprendre combien la confiance en soi-même est opposée à l'esprit de prière, et combien il est important pour nous de faire attention aux premières paroles que nous dit Jésus-Christ dans l'Evangile, et de ne point compter sur nos forces, de n'être pas justes à nos yeux, et de ne mépriser personne; mais venons à l'explication de la parabole.

Deux hommes montèrent au temple pour y faire leur prière, l'un était Pharisien, et l'autre était Publicain; duo homines ascenderunt in templum ut orarent, unus Pharisæus, et alter Publicanus. Ces paroles, mes frères, peuvent d'abord servir à nous faire comprendre une chose bien consolante pour les pécheurs, et ceux qui tiennent les dernières places en ce monde, c'est que le succès de nos prières dépend uniquement des dispositions dans lesquelles nous prions; ces deux hommes sont de la même nation, ils vont tous deux au même temple dans le même temps et dans le même dessein, c'est-à-dire, pour y prier; *ut orarent:* s'il y a de la différence entre les personnes, elle paraît toute à l'avantage du premier contre le second. Le premier est un Pharisien, c'est-à-dire, un homme séparé du reste des hommes par la sévérité de sa morale, et l'austérité de sa vie; un homme qui se donne pour dépositaire de la loi, pour maître

de la doctrine, et pour modèle vivant de sainteté ; un homme révéré et presque canonisé du peuple ; *unus Pharisæus.* Le second est un Publicain, c'est-à-dire, un homme public chargé de lever les impôts établis sur les Juifs, et par conséquent un homme que les Juifs regardent comme un pécheur public, comme un voleur, un injuste, un homme coupable de violences, de concussions et de tous les autres crimes pour lesquels on commet ordinairement ces premiers, *et alter Publicanus.* A l'aspect d'un semblable portrait, qui ne déciderait en faveur du Pharisien ? ne dirait-on pas que Dieu fixera des yeux de bonté sur ce premier, tandis qu'il ne regardera l'autre qu'avec un visage rempli de colère ? Ainsi penserait l'homme qui ne juge que sur les apparences ; mais que ses jugements sont différents des arrêts que prononce le scrutateur des cœurs ! *Le Publicain,* dit notre Evangile, *s'en retourna justifié dans sa maison, tout au contraire de l'autre, qui s'en retournera plus coupable qu'il n'était venu.* Pourquoi cela, mes frères ? parce que Dieu n'a égard ni à la qualité des personnes, ni à l'estime qu'en font les hommes, mais aux seules dispositions du cœur, et que les dispositions du Pharisien étaient très-criminelles, et celles du Publicain très-religieuses et très-louables.

Premièrement le Pharisien prie avec un orgueil insupportable, un orgueil qu'il laisse dominer partout, dans la posture de son corps, dans les sentiments de son âme, dans la formule de sa prière. *Il se tenait debout,* dit l'Evangile, *il priait ainsi en lui-même : mon Dieu, je vous rends grâces ; Pharisæus stans hæc apud se orabat : Deus, gratias tibi ago.* Ce n'est pas seulement dans les assemblées profanes que ce Pharisien veut occuper les premières places, c'est jusque dans les assemblées les plus augustes de la religion, c'est dans le sanctuaire, sous les yeux de son Dieu et de son juge : il entre dans le temple, il laisse, par un fier dédain, le reste des assistants derrière lui, il avance jusqu'à l'autel, il s'empare de la place la plus honorable comme la méritant plus que personne, et, la tête levée, il semble être venu exiger une dette plutôt que demander une grâce. Hommes du siècle, vous reconnaissez-vous à ce premier trait du tableau de l'or-

gueil pharisaïque ? n'est-ce pas celui qui convient à la plupart de nos mondains ? Aujourd'hui on ne fréquente la maison du Seigneur que rarement, et quand on y vient, comment y paraît-on ? On y entre avec une dissipation et un air de liberté que la modestie interdirait dans la maison d'un simple magistrat ; on laisse derrière soi un peuple avec lequel on ne souffrirait que très-difficilement de se voir confondu ; on s'avance en promenant ses regards çà et là, en saluant et recevant des saluts de tous côtés ; on arrive à la place que son état a désignée, ou que l'ambition a recherchée ; on fléchit à peine un genou, qu'on lève le moment d'après pour jeter de nouveau ses yeux sur toute l'assemblée des fidèles. Vous y paraissez, femmes chrétiennes, d'une manière qui nous fait gémir. Saint Paul reprochait aux femmes de son temps de paraître dans le lieu saint sans un voile qui couvrît leur visage, il leur en ordonnait l'usage au moins par respect pour les anges du ciel, si elles ne craignaient pas de devenir, par leur immodestie, un écueil aux anges de la terre qui sont les prêtres. Eh ! qu'aurait-il donc pensé de ces demi-parures qui font souffrir la pudeur de ceux qui vous voient ? qu'aurait-il dit de tout cet attirail de vanité, plus digne du théâtre que de l'église où vous le portez ? Le recueillement, la modestie, la retenue des sens, toute vertu essentielle à votre sexe, devrait vous distinguer surtout lorsque vous paraissez devant votre Dieu, et on dirait que vous n'y paraissez que pour partager son culte avec lui, fixer les regards des jeunes gens sans religion, occuper leur esprit, embraser leur cœur d'une flamme impure, recevoir des hommages insensés, et vous repaître d'un encens sacrilége. Quelle honte pour un sexe qui méritait autrefois le nom de sexe dévot ! l'envie que vous avez de voir et d'être vues, ce secret désir de plaire à d'autres qu'à votre Dieu, cette complaisance que vous mettez dans les attentions passionnées qu'on vous témoigne, seraient déjà des péchés horribles dans un lieu profane. Eh ! quel nouveau crime n'est-ce donc pas de commettre ces péchés devant un Dieu qui vous commande de trembler dans son sanctuaire ? Femmes chrétiennes, faites-y, je vous en conjure, une attention sérieuse, et si vous oubliez dans le monde cette belle

leçon de saint Pierre, souvenez-vous-en au moins dans nos églises ; *ne mettez pas votre ornement à vous parer au dehors par la frisure des cheveux, par l'étalage de l'or et par la beauté des habits, mais à parer l'homme invisible caché dans le cœur par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix, ce qui est un magnifique ornement aux yeux de Dieu* (1). Et vous, jeunes mondains, gens sans religion la plupart, sortez de nos temples, cessez d'y apporter le trouble et le désordre, d'y tendre des piéges à l'innocence, d'y enlever à Dieu ses adorateurs, d'y mépriser des cérémonies que vous ne connaissez pas, et de blasphémer contre des mystères que vous ignorez ; ou plutôt venez tous dans nos églises, mais entrez-y avec modestie, tenez-vous-y dans le recueillement, n'affectez aucun de ces airs de vanité qui vous sont ordinaires. Gens du monde, voilà le premier devoir que vous marque l'Evangile, de réformer cet extérieur de la vanité avec lequel vous osez paraître devant celui devant qui toutes les nations ne sont qu'un pur néant.

Le Pharisien, dit l'Evangile, *priait en lui-même ; apud se orabat :* c'est-à-dire, peut-être, ou qu'il regardait comme au-dessus de lui de réciter des prières communes au reste du peuple, ou comme l'a remarqué saint Basile, qu'il n'était occupé que de lui-même et non pas du Seigneur ; *apud se orabat quasi non apud Deum, quia ad seipsum redibat per peccatum superbiæ :* n'est-ce pas ce que vous faites encore ?

De quoi êtes-vous occupés pendant que vous priez dans nos églises ? rendez-nous compte ici de ce qui se passe au dedans de vous dans le temps de la prière : vous priez en vous-mêmes, c'est-à-dire, ou que vous pensez à vos affaires temporelles, à votre maison, à votre famille, à vos ajustements, à votre personne, à votre prétendu mérite, à des choses indifférentes et souvent même criminelles, ou que vous priez sans instance, sans désir véritable d'obtenir ce que vous demandez, sans connaître vos besoins, d'une manière toute na-

(1) 1. *Petr.* 3.

turelle et toute humaine, sans avoir imploré le secours de l'Esprit saint, sans avoir reconnu que de vous-mêmes vous ne savez ni ce qu'il faut demander, ni comment il faut le demander; *apud se orabat:* or ce défaut ne peut venir que d'un grand fonds d'orgueil. Et certes quel orgueil n'y a-t-il pas de paraître devant Dieu et ne pas en occuper son esprit! Un grand de la terre ne se croirait-il pas méprisé, si en sa présence on pensait à des objets étrangers, surtout si ces choses étaient vaines et criminelles! Quel orgueil n'y a-t-il pas à ne pas vouloir demander, solliciter! Le vrai humble ne regarde-t-il pas comme une grâce spéciale qu'il lui soit permis d'adresser ses vœux à Dieu à chaque instant du jour? quel orgueil n'y a-t-il pas de croire qu'on soit capable de soi-même de prononcer le nom de Jésus-Christ! Non, si nous nous attribuons quelque chose, ce ne peut être que par un orgueil insupportable; l'humilité ne s'attribue rien, parce qu'effectivement rien n'est à elle.

Voici donc la réforme que cette vérité exige que vous mettiez dans vos sentiments, elle veut qu'en commençant votre prière vous vous mettiez en la présence du Seigneur, que vous vous représentiez qu'il est au milieu de vous aussi présent à votre âme que votre âme peut l'être à votre corps, que vous considériez d'un côté la majesté infinie de ce Dieu devant qui vous paraissez, et de l'autre votre extrême bassesse; que vous invoquiez l'assistance de l'Esprit saint, et que vous reconnaissiez que de vous-mêmes vous n'êtes pas capables d'une bonne pensée seule; voilà ce que c'est que prier en Dieu et non en soi-même; et voilà la seconde obligation que vous impose l'Evangile.

Le Pharisien faisait en lui-même cette prière : *mon Dieu, je vous rends grâces; Deus, gratias tibi ago.* Toute sa prière n'est qu'une action de grâces continuelle, disons mieux, n'est qu'une fade louange qu'il se donne pendant tout le temps qu'il semble prier; car au lieu qu'il n'aurait dû rapporter qu'à Dieu le bien qui se trouvait en lui, s'humilier à la vue du mauvais usage qu'il a fait des grâces du Seigneur, et plus encore du compte qu'il en doit rendre, que fait-il? il feint de remercier Dieu, afin de faire connaître son mérite

par cette apparence de piété, de se l'approprier et s'y complaire; il ne voit aucun abus des dons excellents que Dieu lui a accordés, il s'érige un tribunal auquel il ose appeler tout le genre humain, au lieu de trembler pour lui-même; *orabat : Deus, gratias tibi ago;* il se croit riche en toute sorte de biens, il ne voit pas que rien lui manque : voilà le troisième caractère de son orgueil envers Dieu; ne serait-ce pas là notre vanité encore?

Il est bon sans doute que dans nos prières nous rendions grâces à Dieu des talents qu'il nous a confiés; mais afin que nos remercîments soient agréables à Dieu, et salutaires à nous-mêmes, il faudrait rendre au Seigneur seul la gloire de tout ce que nous sommes et de ce que nous avons, et nous appliquer ces paroles de saint Paul : « qu'avez-vous que vous » n'ayez reçu? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glo- » rifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu? » *quid habes quod non accepisti? si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis* (1)? Il faudrait réfléchir sur l'usage que nous en faisons, et nous humilier à la vue du compte rigoureux que nous en rendrons un jour : à ces conditions nos actions de grâces nous seraient utiles et conformes à la volonté de Dieu; mais que faisons-nous? si c'est dans le secret que nous remercions Dieu des talents qu'il nous à confiés, nous y mêlons des sentiments de complaisance qui en ôtent tout le mérite; si c'est en public, ce n'est que pour informer le genre humain de notre capacité et de notre mérite, de notre élévation, pour gagner par là son estime et attirer ses respects. Rarement dans nos remercîments réfléchissons-nous à l'usage des grâces que Dieu nous a faites, à celui que nous en pourrions faire, et au compte que Dieu nous en demandera un jour, pourvu qu'elles puissent servir à notre vanité, pourvu que nos biens nous fassent la réputation d'hommes opulents et généreux, nos emplois celle d'hommes puissants, notre science et nos talents celle d'hommes savants et profonds, c'est tout ce que nous souhaitons, et nous ne voyons pas que ces biens nous ont été confiés pour

(1) 1 *Corinth.* 4.

le soulagement des pauvres, ces emplois pour l'intérêt public, cette science pour l'édification du prochain, ces talents pour la gloire de Dieu ; enfin nous sommes tellement prévenus en notre faveur, que nous ne demandons rien à Dieu dans le temps de la prière, nous ne voyons pas même que nous ayons quelque chose à demander. Nous ressemblons à ces fidèles de l'Eglise de Corinthe à qui saint Paul faisait ce reproche humiliant : vous êtes rassasiés, vous croyez être riches et vous régnez sans nous, et plût à Dieu que vous régnassiez, afin que nous régnassions aussi avec vous ; *jam saturati estis, jam divites facti estis, sine nobis regnatis, et utinam ut et nos vobiscum regnemus* (1). Voilà pourquoi nous ne parlons pas dans nos prières de ce que nous avons à recevoir, et très-peu de ce que nous avons reçu ; voilà le secret orgueil qui nous enfle, qui nous aveugle jusque dans nos remercîments, et qu'il faut enfin réformer, non pas à la vérité en cessant de rendre grâces à Dieu, mais en cessant de nous glorifier de ses dons, mais en lui disant : je vous rends grâces, ô mon Dieu, de tout ce que vous avez fait pour moi jusqu'à ce jour, des biens de la nature que vous m'avez accordés, des biens de la grâce dont vous m'avez prévenu en m'appelant à votre Eglise, et en me faisant participant de ses mystères adorables, des biens éternels que vous m'avez préparés avant de les avoir mérités ; je reconnais, ô mon Dieu, le mauvais usage que j'ai fait de vos dons, je m'en humilie devant vous, et je vous en demande très-humblement pardon ; je tremble, ô mon Dieu, lorsque je pense à vos jugements, et au compte qu'il faudra rendre de mon administration. Ah ! il vaudrait peut-être bien mieux pour moi alors n'avoir eu qu'un talent que d'en avoir eu plusieurs que j'aurais dissipés ou enfouis ; ne permettez pas, ô mon Dieu, que j'abuse plus long-temps de ceux que vous m'avez mis entre les mains, accordez-moi la prudence et la fidélité pour user dignement des dons de votre grâce, afin que, comme le bon serviteur, je mérite d'entendre ces paroles : *venez, bon serviteur, et entrez dans la joie de votre Sei-*

(1) I. Corinth. 4.

gneur ; intra in gaudium Domini tui. Voilà, mes frères, un modèle imparfait de la manière de remercier le Seigneur et de réformer notre orgueil, premier défaut qui rend nos prières défectueuses.

Le second, je veux dire notre injustice envers le prochain, est marqué par ces paroles du Pharisien : *je ne suis pas comme le reste des hommes, voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce Publicain ; non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic Publicanus.* Reconnaissez-vous là, mes frères, le discours d'un homme qui était venu pour prier? n'est-ce pas plutôt le langage d'un homme vain qui n'est venu que pour se louer et insulter à son prochain ? Combien d'injustices réelles la fausse justice de cet homme ne lui fait-elle pas commettre ! Ce n'est pas assez pour lui qu'il se croie homme de bien pour contenter son amour-propre, il faut qu'il paraisse à ses yeux le seul homme de bien, il faut que tous les autres passent pour voleurs, injustes et adultères, et que les pénitents deviennent l'objet de son mépris et de ses insultes. Y aurait-il, mes frères, quelqu'un parmi nous capable d'une telle injustice ? Je l'avoue, je n'ai aucun lieu de le soupçonner, la vanité de plusieurs ne va que trop loin, j'en gémis, mais elle n'est pas encore portée au point de leur persuader qu'ils soient les seuls vertueux, ou que personne ne le soit autant qu'eux. Quelle est donc l'injustice dont vous vous rendez coupables dans vos prières ? c'est de vous y occuper des défauts de votre prochain, au lieu de réfléchir sur les vôtres ; c'est de les juger, au lieu de vous juger vous-mêmes, car *qui êtes-vous*, demande saint Paul, *pour oser condamner le serviteur d'autrui ?* s'il tombe, ou s'il demeure ferme. Cela ne regarde-t-il pas son maître ? *tu quis es qui judicas alienum servum* (1) ? Votre injustice, c'est de vous préférer, et même de vous égaler à qui que ce soit, c'est de n'user pas assez de compassion envers les pécheurs, et surtout envers les pécheurs pénitents : voilà les fautes qu'on commet plus ordinairement dans la prière à l'égard de son prochain, et

(1) *Rom.* 14.

voici la conduite opposée que vous devez tenir : il ne vous est point défendu, il faut même penser que le monde est rempli de crimes et de désordres ; mais comment faut-il y penser ? sans faire aucune application lorsque vous pouvez l'éviter, sans examiner la conduite de vos frères avec un œil de critique et de censure : il faut y penser, pour demander à Dieu la correction des pécheurs, pour vous attendrir sur les offenses qui se commettent tous les jours contre son saint nom, et non pour juger votre prochain. Dieu ne vous en a confié ni le soin, ni l'autorité ; il vous est permis de vous comparer à votre prochain, mais comment encore ? en considérant d'abord tout le bien que Dieu vous a fait et tout le mal que vous avez commis, et ensuite en vous disant : oui, je suis le plus grand de tous les pécheurs, je ne connais personne plus méchant que moi, personne qui ait reçu autant de grâces, et qui soit réduit à l'état malheureux où le péché m'a réduit. Combien se seraient sanctifiés avec ces secours qui serviront peut-être un jour à ma condamnation ! Il vous est permis de jeter les yeux sur un pécheur reconnu pour tel ; mais à quelle condition encore ? à condition que sa chute vous inspirera des sentiments d'humilité, de crainte, de reconnaissance, d'espérance et de compassion, à condition que vous ferez ces réflexions sur vous-mêmes : peut-être ne suis-je point coupable de ce péché ; mais combien n'en ai-je pas commis d'autres qui m'humilieraient encore plus devant les hommes s'ils parvenaient à leur connaissance ! Il est vrai, je crois être bien avec Dieu à ce moment, mais je n'en ai aucune assurance parfaite ; peut-être, hélas ! que demain je ne serai déjà plus ce que je suis aujourd'hui. Les cèdres les plus hauts ont été ébranlés, les colonnes les plus fermes ont été renversées ; que n'ai-je pas à craindre, moi qui ne suis qu'un faible roseau ? Il est vrai, *ce voleur*, *cet injuste*, *cet adultère* sont répréhensibles devant Dieu ; mais qu'aurais-je fait si je m'étais trouvé dans la même occasion ? j'aurais peut-être fait pis encore ; *il n'est péché que commet un homme qu'un autre ne puisse commettre aussi, si la grâce vient à lui manquer* (1). Quelles actions de grâces

(1) *Aug.*

n'ai-je donc pas à vous rendre, ô mon Dieu, de m'avoir éloigné de cette occasion? Oui, j'ai à vous remercier également et du mal que vous me pardonnez, et de celui dont vous me préservez, et du bien que j'omets par ma faute, et de celui que je fais par votre grâce : il est vrai, ce pécheur est aujourd'hui un objet d'abomination aux yeux du Seigneur; mais il peut encore devenir un saint, mais je dois espérer qu'avec la grâce qui lui est offerte, il deviendra l'ami de Dieu, l'objet de ses complaisances et l'héritier de son royaume. Quel respect ne mérite pas de ma part celui que Dieu destine à un rang si sublime? Il est vrai, c'est un grand mal qu'un tel ait abandonné son Dieu, mais ce pécheur est mon frère, il est membre du même corps que moi, n'est-il pas juste que je compatisse avec lui? la grandeur de son mal ne doit-elle pas exciter ma compassion? ne dois-je pas gémir avec ceux qui gémissent, et pleurer avec ceux qui pleurent? Voilà les réflexions que doit faire naître en nous la vue d'un pécheur, et c'est à condition que nous en ferons de semblables, que nous pourrons penser à lui dans nos prières; c'est à cette condition que nous prierons avec lui et pour lui : voilà le remède au second défaut de nos prières, et leur injustice.

Le troisième est l'aveuglement dans lequel nous sommes par rapport à nous-mêmes : comme le Pharisien, nous ne voyons pas ce qui est en nous, et nous y voyons ce qui n'y est pas; nous avons des défauts, et nous ne les apercevons pas; nous manquons de vertu, et nous croyons en avoir; *je ne suis pas*, disait le Pharisien, (et c'est ici le premier degré de son aveuglement) *je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes et adultères; non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri.* Il ne voyait pas, cet insensé, dit saint Augustin, qu'il ressemblait aux autres hommes par les vices qui lui étaient communs avec eux, que, comme les autres hommes qu'il accusait, il était lui-même au moins dans un sens spirituel un voleur, un injuste et un adultère : un voleur qui enlevait à Dieu la gloire qui lui était due pour se l'approprier, un injuste qui se servait des dons de son maître pour ses propres intérêts, un adultère qui profanait les grâces du Seigneur en les faisant

servir à sa vanité ; il ne voyait pas que, comme les autres Pharisiens, il était un avare, un hypocrite, un envieux, un ambitieux, sujet à tous les vices cachés que Jésus-Christ reprochait à sa secte ; il ne voyait pas qu'il était pire que le reste des hommes par son orgueil qui lui cachait ses autres vices, c'est ce que ne voyait pas ce Pharisien. Il voyait (et c'est ici le second degré de son aveuglement), il voyait encore en lui ce qui n'y était pas, il y voyait des vertus de pénitence et de religion que son amour-propre détruisait : *je jeûne deux fois la semaine*, disait-il, *et je donne la dîme de tout ce que je possède ; jejuno bis in sabbato, decimas do omnium quæ possideo.* Fausse pénitence, pouvait-on lui répondre, macréation inutile, la vertu de pénitence ne consiste pas précisément dans les jeûnes et les abstinences, mais dans des jeûnes et des abstinences dont la gloire de Dieu et l'abolition du péché seraient le motif; or vous ne jeûnez que pour paraître pénitent aux yeux des hommes, et pour vous attirer leurs louanges. Ah ! vous n'avez donc pas la vertu de pénitence comme vous vous en flattez, et votre récompense sera avec les hypocrites. Vaine religion ! exactitude superstitieuse ! pouvait-on lui ajouter encore : la religion véritable ne consiste pas seulement à donner la dîme de son bien, mais à la donner en vue de Dieu, et pour soulager le prochain ; or vous ne faites vos aumônes, vous ne remplissez vos devoirs de justice que par esprit d'ostentation, et qu'après avoir embouché la trompette pour en avertir le public. D'ailleurs ce que vous donnez, souvent n'est point à vous, mais aux veuves dont vous dévorez la substance. Ah ! c'est donc en vain que vous vous vantez de vos bonnes œuvres, elles n'en ont que l'apparence et non la réalité ; voilà ce qu'on pouvait répondre au Pharisien, ou plutôt n'est-ce pas ce qu'on pourrait vous répondre ? La plupart, hélas ! ne tiennent que trop le langage de cet aveugle superbe de l'Évangile.

Je ne suis pas, dites-vous avec lui, *comme le reste des hommes* ; mais je vous le demande, mes frères, d'où vous vient une telle assurance, hélas ! de ce que vous ne vous connaissez pas, de ce que vous ne voulez pas vous connaî-

tre, de ce que vous craignez de vous connaître, et pourquoi craignez-vous cette connaissance? parce qu'en vous connaissant, vous seriez obligés d'effacer l'image agréable que vous vous êtes faite de vous-mêmes, et que vous seriez frappés du portrait hideux que vous présenterait l'Evangile et votre conscience. Sondez-la cette conscience, considérez en tous les plis, et vous apprendrez non-seulement que vous êtes comme le reste des hommes, mais pire que la plupart d'entre les hommes.

Je ne suis, dites-vous, ni injuste, ni adultère, *comme les autres hommes;* mais, mon cher auditeur, dans le sens de l'Ecriture, une âme est injuste et adultère lorsqu'elle s'éloigne de Dieu pour s'attacher à la créature; comptez donc, si vous le pouvez, tous vos péchés, et vous connaîtrez le nombre de vos adultères spirituels et de vos injustices, vous connaîtrez si vous n'êtes coupables ni de vol, ni d'injustice.

Vous n'êtes ni injustes, ni adultères, je l'avoue; mais pourquoi vous comparer seulement à ces hommes qui sont tombés dans des fautes grossières; pour être trouvé innocent, suffit-il de n'être pas aussi coupable que les plus grands pécheurs; cessez de flatter votre amour-propre, comparez-vous à cent personnes de votre connaissance plus humbles, plus recueillies, et plus mortifiées que vous, et vous comprendrez combien votre jactance est déplacée.

Vous n'êtes, dites-vous, ni injustes, ni voleurs, non, peut-être; mais à la place de ces vices dont la honte seule fait la condamnation, vous en avez de plus spirituels, et par là de plus dangereux, vous êtes vains dans vos pensées, excessifs dans vos désirs, mal intentionnés dans vos jugements, opiniâtres dans vos sentiments, piquants dans vos paroles, lâches dans la pratique du bien, aigres dans vos ressentiments, brusques dans vos passions; arrêtez vos yeux sur ces vices réels, et non sur ceux que vous n'avez pas; ce sera le vrai moyen de vous humilier.

Vous vous prévalez de vos bonnes œuvres, de vos jeûnes et de vos aumônes, et en cela quel est encore votre aveuglement? Le voici, mes frères, c'est que vous prenez pour une bonne œuvre celle qui est gâtée dans son principe, et

que vous n'avez faite que par amour-propre, et pour mériter l'estime des hommes; c'est que vous prenez pour une action méritoire celle qui sera sans aucune récompense dans le ciel, parce qu'elle a été faite en état de péché; c'est que vous prenez pour accomplissement de la loi ce qui n'en est qu'une partie. L'aumône jointe au jeûne est bonne, j'en conviens; mais outre ces devoirs, combien d'autres vous imposent et la religion et votre état même! et ces devoirs comment les remplissez-vous? c'est ce qu'il fallait examiner avant de vous glorifier de vos bonnes œuvres; il fallait, pour juger sainement de vous-mêmes, juger de tout ensemble, des vices et des vertus, de leur principe, et de la fin que vous vous proposez en les pratiquant, autrement vous vous êtes exposés à voir en vous des vertus qui n'y sont pas, et à ne pas voir des vices qui y sont, à dire comme cet évêque de Laodicée dont il est parlé dans l'Apocalypse: *Je suis riche, je suis comblé de biens, et je n'ai besoin de rien; dives sum et locupletatus, et nullius egeo;* et à ne savoir *que vous êtes malheureux et misérables, et pauvres, et aveugles, et nus; et nescis qui tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.* Mon Dieu, préservez-nous de cet aveuglement qui nous cache notre misère, et nous empêche de crier vers vous dans nos besoins; préservez-nous de ces défauts d'injustice et d'orgueil, qui rendent nos oraisons criminelles à vos yeux; apprenez-nous la manière dont vous voulez être prié, c'est mes frères, le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Je serais infini, si je voulais ici parler de la ferveur de la foi, de la confiance, de la persévérance, et de toutes les autres dispositions nécessaires à la prière, j'en ai fait mention ailleurs; il me suffira donc ici d'opposer aux trois défauts que je viens de remarquer, trois dispositions qui leur sont directement contraires, et qui sont l'humilité envers Dieu, la justice envers le prochain, et la connaissance de soi-même: ce sont celles que nous marque l'Evangile dans la parabole du Publicain que je vais expliquer.

Ce Publicain se tenant bien loin, n'osait pas même lever les yeux au ciel ; Publicanus à longè stans nolebat nec oculos ad cœlum levare. Voilà la preuve de son humilité profonde ; d'un côté il considère la majesté infinie du Dieu qu'il vient adorer, sa sainteté qui fait l'admiration des Anges et l'horreur qu'il a des moindres souillures ; de l'autre il considère son extrême bassesse et ses imperfections, et au lieu de s'avancer hardiment comme le Pharisien jusqu'au sanctuaire, au lieu de se placer avec le peuple dans le parvis qui lui est destiné, il ose à peine entrer dans le temple, il tremble à ses approches, parce qu'il sait que ce lieu terrible est la maison de Dieu et la porte du ciel ; il se prosterne la face en terre devant l'autel, sans oser même lever les yeux vers le ciel. Voilà, mes frères, le modèle de l'humilité dans laquelle vous devez prier dans nos églises ; il faut, en y venant, vous entretenir de la grandeur de celui devant qui vous allez paraître, et de l'indignité avec laquelle vous allez y paraître ; en y entrant, vous pouvez dire tantôt avec saint Pierre : *retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur ;* il est à craindre que la vue de mes fautes n'allume votre colère contre moi ; *exi à me quia homo peccator sum* (1). Et tantôt avec le centenier de l'Evangile : Seigneur, je ne mérite pas d'être admis en votre maison, comment oserai-je m'y montrer après avoir profané le temple de mon corps consacré par la présence de votre esprist ? Lorsque vous êtes entrés, vous pouvez, (et si votre naissance et votre rang vous donnent une place distinguée dans l'église,) vous avancer jusque-là dans cette pensée cependant que vous en êtes indignes, que vous ne méritez pas même de tenir la dernière place dans la maison du Seigneur ; et afin de vous rendre cette pensée plus familière, il est bon de vous mêler quelquefois avec la foule, et de paraître devant votre juge comme vous y paraîtrez un jour, sans aucune marque de grandeur et de distinction. Etant arrivés au lieu que vous devez occuper pendant le saint office, il faut qu'on vous voie dans la posture la plus humble et la plus respectueuse, les genoux fléchis au moins

(1) *Luc.* 5.

dans le temps marqué par les rits de l'Eglise, la tête penchée, les yeux fermés pour l'ordinaire, ou recueillis et fixés sur votre livre ; sur quel autre objet pourrais-je les arrêter, devez-vous dire en vous-mêmes ? si je les lève vers le Ciel, hélas ! j'y verrai un Dieu que je n'ai cessé d'offenser depuis mes jeunes années, et que je continue encore tous les jours à offenser ; si je les porte vers l'autel, j'y verrai une victime innocente que j'ai immolée autant de fois que j'ai péché, un homme-Dieu qui m'a aimé jusqu'à mourir pour mon salut, et que je ne cesse de crucifier par mes infidélités ; si je jette la vue sur les fonts baptismaux, ils me rappelleront ce moment précieux où j'ai reçu la robe d'innocence dont je me suis honteusement laissé dépouiller. Si je considère la chaire évangélique, les sacrés tribunaux, la table sainte, hélas ! de quelle honte me couvrira cette considération ! combien de vérités oubliées ou méprisées, de confessions nulles, de communions indignes et sacriléges elle me fera connaître ! si je promène mes regards sur les assistants, partout je découvrirai ou des témoins de mon immodestie et de ma dissipation, ou même des complices de mes désordres : ah ! je me tiendrai donc dans le recueillement, je me renfermerai au dedans de moi-même, je m'occuperai de Dieu et de ma misère. Mon Dieu, dirai-je alors, qui êtes-vous ? et qui suis-je ? qui êtes-vous, Dieu du ciel et de la terre ? et qui suis-je, moi, cendre et poussière, moi ver de terre au-dessous du néant par mon péché ? c'est ainsi que vous vous humilierez d'esprit, en reconnaissant l'infinie majesté de Dieu, et votre souveraine indignité ; de cœur, en témoignant à Dieu la joie que vous avez de dépendre de Dieu en tout, en consentant à toutes les humiliations dont il lui plaira de vous éprouver ; de corps, en paraissant devant lui dans l'attitude qui marque le plus de vénération ; première disposition nécessaire à la prière, l'humilité.

La seconde est la justice envers le prochain : l'injustice du Pharisien consistait à vouloir occuper partout les premières places, et à condamner tous les hommes ; et la justice du Publicain consiste à prendre la dernière place, et à édifier tous les témoins de son oraison. Il se tient bien loin, dit l'Evangile, il se regarde comme un pécheur public indigne d'entrer

en communion avec le reste des fidèles; *Publicanus à longè stans*. Ce n'est pas assez pour lui de reconnaître son indignité à son propre tribunal, il la reconnaît devant tous les hommes, il veut que tous soient témoins de sa pénitence, comme tous l'ont été de ses fraudes, de ses concussions, et de ses autres péchés; c'est ce qu'il témoigne en se frappant la poitrine: *percutiebat pectus suum*. Voici donc aussi, mon cher auditeur, l'espèce de justice que vous devez à votre prochain dans vos prières: c'est de vous y regarder comme le dernier de tous les hommes, et comme le premier de tous les pécheurs; les plus grands saints s'appliquaient à eux-mêmes ce principe de la morale chrétienne: quelle difficulté pourriez-vous trouver à vous en faire l'application? Saint Paul, en parlant du dessein de Dieu dans le mystère de l'Incarnation, disait que Jésus-Christ était venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, et se mettait au premier rang parmi ces pécheurs; *quorum primus ego sum* (1). Saint François d'Assise disait qu'il ne connaissait point de plus méchant homme que lui sur la terre, et lorsque ses disciples étonnés lui demandaient s'il parlait bien sincèrement, il répondait que oui, et ajoutait qu'il n'y avait pas d'impie qui ne fût devenu meilleur que lui avec les grâces qu'il avait reçues de Dieu. Saint Bernard, pour marquer qu'il n'était rien moins que ce qu'il devait être, s'appelait la chimère de son siècle; ces saints cependant étaient des hommes consommés dans la vertu, des hommes dont les uns avaient des communications immédiates avec le Seigneur, et les autres avaient été ravis jusqu'au Ciel; vous, au contraire, à peine méritez-vous d'être mis au rang des pénitents. Eh! combien ici qui n'ont pas encore conçu un désir sincère de la pénitence! quelle est donc l'idée que vous vous formerez de vous-mêmes, si ces saints s'en formaient une si basse de leur personne? A quel rang pouvez-vous prétendre si vous consultez votre mérite personnel comme vous le devez? Rendez-vous justice, et convenez que s'il peut y avoir des disputes entre les uns et les autres, ce ne doit être que pour occuper les dernières places.

(1) 1. *Timoth*. 2.

C'est la réponse que le Seigneur faisait à ses apôtres quelque temps avant sa mort, sur la question qu'ils lui avaient faite, pour savoir quel est le plus grand dans le royaume des cieux; il appela un petit enfant et le mit au milieu d'eux, et leur dit : je vous dis en vérité que *si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*; *nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (1). Celui qui veut devenir plus grand parmi vous, disait-il encore ailleurs au sujet d'une pareille contestation, doit être le serviteur des autres, *et celui qui veut être le premier, il faut qu'il devienne le serviteur de tous; qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus* (2). Pénétrez-vous, mes frères, pénétrez-vous de ces sentiments dans la prière, faites-en usage dans toutes les occasions; rien n'est plus aisé, lorsqu'on connaît et qu'on avoue sincèrement ses fautes : or, vous êtes redevables de cet aveu non-seulement à vous-mêmes, mais encore à votre prochain; s'il connaît vos fautes, et s'il s'en est autorisé pour en commettre de semblables, la religion exige de vous que votre confession soit aussi publique que vos péchés; l'exemple que vous donne le Publicain est une loi que vous ne pouvez vous dispenser de suivre; parce que ses injustices et ses violences ont été connues, il en fait une pénitence publique, il se frappe la poitrine devant tous les fidèles qui entrent dans le temple; il avoue devant le ciel et la terre qu'il est un pécheur, c'est ce que vous devez faire aussi : il faut que votre pénitence ramène à Dieu ceux que le scandale de votre conduite en avait éloignés; c'est pour vous non-seulement un devoir de charité, mais encore de la justice la plus étroite. Oui, eussiez-vous scandalisé toute la terre, il faudrait, autant qu'il vous est possible, faire retentir toute la terre de cette voix que fit entendre Nabuchodonosor lorsqu'il fut revenu à lui-même. Il est vrai, ô pécheurs infortunés que j'ai séduits, et qui suivez mes traces, il est vrai, j'ai écouté la voix de mes passions, j'ai vécu dans le désordre, j'ai combattu ma conscience, j'ai méprisé la loi du Seigneur, j'ai

(1) *Matth.* 8 — (2) *Matth.* 10.

cherché à vous faire prendre le poison de l'erreur et de l'infidélité ; mais grâces au ciel qui a fait tomber le voile qui me dérobait la lumière, maintenant je loue le roi du ciel et de la terre, je publie sa grandeur et sa gloire, parce que toutes ses voies sont pleines de justice, et qu'il peut humilier les superbes quand il lui plaît ; *nunc laudo et magnifico, et glorifico regem cœli* (1). Je veux que tous les peuples et toutes les nations, quelque langue qu'elles parlent dans toute la terre, sachent la résolution que j'ai prise ; je publierai les prodiges du Très-Haut, parce qu'ils sont grands, et ses merveilles, parce qu'elles sont étonnantes, car son royaume est un royaume éternel, et sa puissance s'étend dans tous les siècles ; *placuit mihi prædicare signa ejus quia magna sunt, et mirabilia ejus quia fortia, et regnum ejus regnum sempiternum* (2). Ce sont les termes dans lesquels le roi de Babylone faisait la rétractation authentique de ses égarements après son humiliante métamorphose, et ils méritent bien de vous être proposés comme un modèle de ce que vous devez à ceux que vous avez scandalisés : je ne suis plus ce que j'étais, devez-vous leur dire, je louais le monde qui me charmait, et je loue maintenant le Dieu du ciel ; *nunc laudo... regem cœli.* Voilà la principale justice que vous devez à votre prochain dans vos prières.

Enfin la connaissance de vous-mêmes est la troisième disposition nécessaire à la prière. Voici celle que faisait le Publicain : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis pécheur ; Deus, propitius esto mihi peccatori.* Quelle beauté, quelle brièveté, quelle force dans cette prière, mes frères ! nous ne devons cesser de la répéter en tout temps, en nous éveillant, en nous endormant, en sortant et en rentrant, dans le secret de notre maison et en public, avant et après nos repas ; à toutes les heures de la journée nous devrions être occupés de cette prière ; *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur, mon Dieu et ma miséricorde. Deus meus, misericordia mea.* Mon Dieu, dont les miséricordes surpassent les nues, et s'étendent de génération en génération, mon Dieu,

(1) *Daniel* 4. — (2) *Daniel* 3.

qui m'avez créé, et qui m'avez racheté, et qui êtes encore le meilleur des pères à mon égard; *Deus*. Ayez pitié, usez de compassion, fléchissez votre colère, suspendez les coups dont votre bras allait me frapper, ouvrez le trésor de vos anciennes bontés; *propitius esto.* Ayez pitié à présent, dans ce moment et sans aucun délai; mon amour pour vous et la crainte de mon salut ne pourront souffrir aucun retard; *propitius esto.* Ayez pitié de moi qui suis encore l'ouvrage de vos mains, et l'image, quoique défigurée, de votre divinité; *propitius esto mihi.* Je l'avoue, mon Dieu, je suis très-indigne de vos bontés, j'ai été un ingrat, un profanateur, un sacrilége, un médisant, un ambitieux, un vindicatif, un impudique, un grand pécheur à tous égards; *peccatori;* mais je déteste sincèrement tous les égarements de ma vie passée, j'ai horreur de tant de crimes que j'ai eu le malheur de commettre, j'en suis pénétré de la douleur la plus vive, je suis résolu à mourir mille fois plutôt que de vous offenser jamais. Ayez pitié d'un pécheur pénitent; *propitius esto mihi peccatori.* Je vous demande cette grâce, non en vue de mes mérites, je n'en ai aucun, mais en vue de ceux de votre Fils mort pour tous les pécheurs dont je suis le premier; *propitius esto mihi peccatori.* C'est dans ce cœur que le péché s'est consommé; aidez-moi à le frapper, à le punir, à le convertir, et à le changer en un cœur nouveau; *propitius esto mihi peccatori.* Voilà, mes frères, ce que de malheureux pécheurs comme vous et moi devraient répéter cent fois dans le jour: rien n'est plus facile et plus doux; que nous en coûterait-il pour élever un instant notre cœur à Dieu, lui dire: mon Dieu, soyez-moi propice. Lorsque nous vous demandons de vaquer quelque temps à la prière, vous vous excusez toujours, et pour vous en dispenser, vous nous apportez des prétextes qui, quoique faux, ont au moins quelque apparence de vrais; ici toute excuse est frivole, tout prétexte s'évanouit. Quel est en effet celui dont vous prétendriez vous servir? diriez-vous que vos occupations vous empêchent? mais au milieu de l'occupation la plus sérieuse on peut se distraire un moment, et il n'en faut qu'un pour dire: mon Dieu, soyez-moi propice.

Objecteriez-vous qu'un esprit volage ne peut s'arrêter long-temps au même objet? mais l'intervalle le plus court suffit pour dire : mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ; prétexteriez-vous les sécheresses et les aridités qui vous rendent le temps de l'oraison ennuyeux ? quel pourrait être votre ennui à dire d'un instant à un autre : mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ? Plus on répète ces paroles, plus on voudrait les répéter, elles renferment un fonds inépuisable de consolations et de confiance, on en est attendri, touché jusqu'aux larmes, elles disposent, elles préparent le cœur à recevoir la grâce de la justification ; et elles obtiennent enfin ce don ineffable de la divine miséricorde c'est Jésus-Christ même qui nous en assure dans l'Evangile. je vous le déclare, dit-il, en parlant du Publicain, que celui-ci s'en retourna chez lui justifié et non pas l'autre ; *dico vobis ; descendit hic justificatus ab illo.* Voilà l'heureux terme où le conduisit son humilité, elle l'abaissait devant les hommes, et elle l'élevait devant Dieu ; et au contraire, l'orgueil du Pharisien l'élevait devant les hommes, et l'abaissait devant Dieu ; ce qui fait dire à Jésus-Christ en terminant notre Evangile, que celui qui s'élève sera abaissé, et que celui qui s'abaisse sera élevé : *quia omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur.* Il est donc très-nécessaire de nous humilier dans la prière, très-utile et très-consolant de répéter souvent ces paroles : *mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ; Deus, propitius esto mihi peccatori.* Je dis très-utile et très-consolant, prenez-y garde, non pas pour tous ceux qui les prononcent de bouche, mais pour ceux qui en sentent toute la force, qui s'en laissent toucher et pénétrer.

Or, sans la connaissance de soi-même, on ne peut en être attendri autant qu'il le faudrait : avec cette connaissance au contraire on voit la multitude de ses péchés légers et griefs, douteux et certains, étrangers et personnels, de fragilité et de malice ; cette vue inspire l'horreur de soi-même, on ne peut supporter l'image de son âme et les remords de sa conscience ; on a recours à Dieu, et on lui crie : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ; Deus propitius*

esto mihi peccatori. Voilà à quoi sert la connaissance de soi dans la prière, elle sert avec la justice à l'égard du prochain, et l'humilité envers Dieu, à faire exaucer nos prières, et à nous élever devant Dieu; tandis que l'ignorance de soi-même, l'injustice envers le prochain, et l'orgueil ne servent qu'à faire rebuter nos vœux, et nous humilier devant Dieu et devant les hommes, c'est ce que je m'étais proposé de vous montrer dans cette instruction.

Ah! mes frères, ne détesterons-nous jamais ces funestes dispositions? serons-nous encore long-temps aveugles sur une infinité de fautes que tous connaissent, excepté nous seuls? serons-nous toujours durs et sans compassion pour les pécheurs? ou ne craindrons-nous jamais que Dieu ne punisse l'orgueil avec lequel nous affectons de nous montrer jusque dans son temple? Prenons des sentiments plus justes, mes frères, humilions-nous devant Dieu de cœur, d'esprit et de corps; puisqu'il n'exauce que les prières des humbles; *respexit in orationem humilium, et non sprevit preces eorum* (1). Rendons au prochain la justice que nous lui devons en croyant tout le monde meilleur que nous, et en réparant hautement les scandales de notre vie passée. Disons souvent à Dieu avec saint Augustin : Seigneur, *que je vous connaisse, parce que plus je vous connaîtrai, plus je vous aimerai; mais en même temps, ô mon Dieu, que je me connaisse moi-même, parce que plus je me connaîtrai, plus je me mépriserai.* Faisons souvent cette prière de saint Augustin, afin de faire ensuite utilement cette autre du Publicain : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.* Prononçons ces paroles avec toute l'humilité possible, et si nous pensons qu'il n'y en a pas assez à proférer le nom redoutable de Dieu, retranchons-le encore de cette formule de prière : c'est ce que fit autrefois une célèbre pénitente dont l'histoire est rapportée dans la vie des saints du désert (2).

Cette pénitente dont je veux parler, est Thaïs, si connue par les désordres de son impudicité et ensuite par les austé-

(1) *Ps.* 101. — (2) *Tom.* 2.

rités de sa vie : jamais fille ne porta peut-être plus loin l'effronterie et le libertinage, ou ne causa plus de scandale aux jeunes gens. L'Abbé Paphnus, vieillard vénérable, inspiré de Dieu pour travailler à sa conversion, sortit du désert pour aller chercher cette brebis égarée, et la ramener au bercail. Je ne dis rien ici du moyen plus admirable qu'imitable dont il usa pour la gagner à Dieu ; l'ayant engagée à quitter le péché et toutes les occasions du péché, il la conduisit dans le désert, et l'enferma seule dans une cellule dont il fit murer la porte, ne laissant qu'une petite ouverture pour lui fournir un peu de pain et d'eau pour toute nourriture. Cette sainte, jusque-là accoutumée aux plaisirs et à la délicatesse, se soumit à cette rude pénitence ; elle vécut pendant trois ans dans sa solitude, uniquement occupée du soin de gémir sur ses crimes passés, et d'implorer la miséricorde de Dieu. Lorsquelle invoquait son secours, elle n'osait proférer son nom, et craignant d'en souiller la sainteté s'il se trouvait sur ses lèvres impures, elle disait seulement : ô vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi qui suis pécheresse ; *qui plasmasti me, miserere mei.* Usons-en quelquefois de même et dans les mêmes sentiments, et parce que ces sentiments sont l'effet d'une grâce particulière, demandons-la à Dieu, et disons-lui.

O vous qui m'avez formé, ne permettez pas que je mette jamais ma confiance en moi, ni en aucune créature, que je m'élève de vos dons, que j'en prenne occasion de m'en préférer à personne ; faites au contraire que je m'humilie à proportion de mes talents, que je paraisse toujours devant votre majesté et dans le lieu saint avec les marques et les sentiments de l'adoration la plus profonde, de la charité la plus tendre, et dans une conviction parfaite de mes besoins ; faites que tous ceux qui entreront dans ce temple pour vous demander quelque grâce, aient le bonheur d'obtenir tout ce qu'ils demanderont (1), et qu'ils méritent dans le temps par leur humilité d'être exaltés pendant l'éternité. *Amen.*

(1) *Collect. Eccl.*

ÉVANGILE

Du XI. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus quittant encore une fois le pays de Tyr, alla par Sidon vers la mer de Galilée, en traversant le pays de Décapolis. Alors on lui amena un homme sourd et muet, et on le pria de lui imposer les mains. Jésus le tirant à l'écart hors de la foule, lui mit les doigts dans les oreilles; et ayant pris de sa salive, il lui toucha la langue; puis levant les yeux au ciel, il jeta un soupir, et lui dit: Ephpheta, c'est-à-dire, ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, et sa langue se délia, et il parlait distinctement. Jésus leur défendit d'en parler à personne; mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient; et ils disaient dans l'admiration où ils étaient: Il a bien fait toutes choses; il a fait entendre les sourds et parler les muets.

Homélie sur la conversion du Pécheur.

Non-seulement Jésus-Christ a bien fait toutes choses, comme le disent les peuples de notre Evangile, mais il les a bien faites dans tous les lieux et à l'égard de tous les hommes: *il allait partout, il faisait du bien partout, il guérissait partout ceux qui étaient sous la puissance du démon; pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos à diabolo* (1). Non-seulement il les guérissait alors, mais il n'a cessé de les guérir depuis, et il ne cessera jusqu'à la consommation des siècles; *ses miséricordes se répandent d'âge en âge* sur tous les hommes, et spécialement *sur ceux qui le craignent* (2). Quel sujet de consolation pour ceux qui

(1) *Act.* 10. — (2) *Luc.* 11.

gémissent sous la puissance du prince des ténèbres, et par conséquent pour tous les pécheurs ! car tous, hélas ! sont les vils esclaves de ce maître odieux ; tous sont représentés par cet homme que guérit le Sauveur dans notre Evangile ; tous sont sourds, et n'entendent ni la voix de Dieu, ni la voix de sa grâce, ni la voix de ses ministres, ni la voix de leur conscience qui les rappelle sans cesse à eux-mêmes ; tous sont muets, non pas pour tenir des discours satyriques et indécents, mais pour parler au Seigneur dans l'oraison, mais pour parler aux ministres du Seigneur dans les tribunaux de la pénitence, et lorsqu'il faudrait consulter ces guides sur les voies du salut, mais pour entretenir le prochain des devoirs et des pratiques de la piété ; tous sont aveugles et ne comprennent rien dans les choses de Dieu qu'ils entendent comme ne les entendant pas ; tous sont l'objet de la haine, de la colère, de l'abomination, des vengeances du Seigneur les plus terribles ; tous sont sous l'empire du démon, destinés comme lui à un malheur éternel, s'ils ne viennent à résipiscence. Y a-t-il à délibérer pour eux dans une matière aussi importante ? l'état misérable où se trouve un pécheur, la crainte des jugements de Dieu, la sévérité de ses jugements, un ciel qu'il s'expose à perdre, un enfer dans lequel il est en danger de se précipiter, tout ne lui crie-t-il pas qu'il doit se convertir, et qu'il le doit sans délai ? Ne voudriez-vous pas, mes frères, est-il un pécheur parmi vous qui ne veuille être tout à Dieu, qui n'ambitionne la condition de ces âmes qui jouissent de la paix du Seigneur ? que vous répond là dessus votre conscience ?

Mais que faire, me demandez-vous, pour travailler à cette conversion ? combien d'obstacles s'y opposent ! le tumulte du monde, les embarras d'une famille, les occasions qui renaissent à chaque moment ; les rechutes fréquentes dans lesquelles on retombe, tout distrait, tout éloigne, tout décourage par rapport à cette grande affaire.

Ce qu'il faut faire, mes frères, suivez notre Evangile et il vous l'apprendra : non-seulement il vous montrera ce que vous devez faire pour mettre ordre aux affaires de votre conscience, mais encore ce que vous avez à faire pour main-

tenir cet ordre, car voilà l'idée générale à laquelle on peut réduire ce qui est dit dans cette partie de l'Evangile que vous avez entendu, d'abord on y voit ce que doit faire un pécheur avant sa conversion, et c'est ce qui fera le sujet de mon premier point : ensuite ce qu'il doit faire après sa conversion, c'est ce qui pourrait faire le sujet de mon second point ; mais je m'en tiendrai au premier, d'autant plus que j'aurai encore lieu plus d'une fois de parler de la matière du second point.

PREMIER POINT.

Jésus quittant les confins de Tyr, vint par Sidon vers la mer de Galilée, passant au milieu du pays de Décapolis : exiens Jesus de finibus Tyri venit per Sidonem ad mare Galileæ, inter medios fines Decapoleos. Ces premières paroles de notre Evangile peuvent nous donner une idée de la vie publique de Jésus-Christ, de la manière dont ce bon pasteur cherchait les brebis égarées d'Israël, et des peines qu'il s'est données pour la conversion des pécheurs, et la vôtre en particulier, puisque tout ce qu'il a fait, c'est en faveur de ses élus. Quelle obligation ne lui avez-vous donc pas de s'être ainsi fatigué pour votre salut !

Et quelques-uns lui ayant présenté un homme qui était sourd et muet, le suppliaient de lui imposer les mains ; et adducunt ei surdum et mutum, et deprecabantur eum ut imponat illi manum. Dans cet homme sourd et muet et qui fut présenté à Jésus-Christ, les saints Pères ont constamment vu la triste image d'un pécheur qui est actuellement en état de péché, et dans les moyens que le Seigneur a employés pour le guérir ; ils ont aussi vu quels moyens les pécheurs doivent employer pour se convertir parfaitement à Dieu. Que fait donc le Sauveur pour délivrer cet homme de la surdité ? il fait trois choses : *Il le tire de la foule ; apprehendens eum de turbâ seorsum : Il lève les yeux au ciel et gémit ; suspiciens in cœlum ingemuit : Il lui met ses doigts dans les oreilles, et de sa salive sur la langue, lui dit ephpheta : ouvrez-vous ;* et prélude ainsi aux cérémonies usitées depuis dans le baptême ; *misit digitos suos in auriculas ejus, et*

expuens tetigit linguam ejus, et ait : ephpheta. Voilà ce que fait le Sauveur, et ce qui nous apprend que la retraite, la prière et la fréquentation des Sacrements sont les trois moyens que le pécheur doit employer à sa conversion.

A ce mot de retraite, pécheurs, je vois déjà vos esprits effrayés et vos cœurs dans le trouble, me prétexter mille excuses pour vous en dispenser, et me demander comment vous pourrez la pratiquer, engagés que vous êtes dans les embarras du siècle ; mais un moment d'attention à ce que je vais vous dire, et vos prétextes, je l'espère, s'évanouiront, vos impossibilités cesseront de vous paraître telles.

Quelle est, mes chers frères, l'affaire la plus importante que vous ayez à traiter en ce monde ? n'est-ce pas celle de votre salut ? c'est pour celle-là uniquement que nous sommes tous dans ce monde, c'est à celle-là uniquement que doivent se rapporter toutes les autres ; il n'en est point de bonne que par rapport à celle-là. Que servirait à l'homme, s'écrie le Fils de Dieu, de gagner l'univers entier, s'il venait à perdre son âme ? *quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ?* Hélas ! rien du tout, parce qu'en perdant son âme, il perd ce qu'il avait de plus précieux, et avec elle ce qu'il possédait : d'ailleurs il n'est point de mauvaise affaire que par rapport à celle du salut. Que perd l'homme en perdant le monde entier s'il sauve son âme ? rien du tout, parce qu'avec son âme il retrouve en Dieu ce qu'il avait perdu. La première, la principale, ou plutôt l'unique chose qui doive donc vous occuper, la grande affaire dont le succès vous doive être cher, c'est l'affaire de votre salut ; n'en convenez-vous pas dans ce moment ? n'en conviendrez-vous pas à l'heure de votre mort ?

Or ce n'est pas dans ce monde, mais dans la retraite que vous réussirez dans l'affaire de votre salut ; que conclure de là, sinon qu'il faut vous en retirer d'esprit, de cœur et de corps autant que vous le pouvez, si vous le pouvez toujours ?

Ce n'est pas dans le monde qu'on fait son salut, quand on y tient d'esprit et de cœur, et qu'on ne fuit pas autant qu'il est possible cette Babylone infidèle. Qu'est-ce en effet que ce monde, et quelle est l'idée que nous en donne l'Esprit saint ?

suivez-moi, mes frères, ou plutôt suivez le Prophète dans le psaume cinquante-quatrième dont je vais vous exposer les pensées sur la corruption de son siècle, et vous saurez quelle idée vous former du nôtre, puisque le désordre y acquiert tous les jours une nouvelle force.

De ce lieu saint où nous a rassemblés la religion, je parcours en esprit tous les royaumes du monde, je m'arrête à ceux qui ont reçu la lumière de l'Evangile de paix, je considère ces villes et tous ces lieux où les pontifes du Seigneur offrent l'oblation pure de la nouvelle alliance, où se succèdent sans interruption de nouveaux apôtres également zélés pour la gloire du Seigneur, où les ministres du Tout-Puissant publient, comme autrefois les Prophètes à Jérusalem, la grandeur de sa miséricorde, et la rigueur de ses arrêts; et dans ces royaumes et ces lieux si favorisés de la providence qu'apperçoit l'œil simple dont parle l'Evangile? j'y cherche ces hommes qui fassent de leurs corps une hostie vivante, sainte et agréable au Seigneur, dont la pureté réponde à celle de la victime qui a expié leurs péchés; j'y cherche ces disciples qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, j'y cherche cette justice éternelle dont a parlé le Prophète, cette paix imperturbable promise aux enfants d'Abraham selon l'esprit, et qu'y aperçois-je, grand Dieu? quel ravage effrayant y ont fait les puissances de ténèbres! Les nations infidèles semblent être rentrées dans l'héritage d'où vous les aviez chassées, une partie de cette portion sainte que vous vous étiez choisie, est aujourd'hui comme brûlée par le feu de la cupidité, la crainte retient l'autre, et rend en elle la vérité captive: partout on voit l'iniquité marcher tête levée, la corruption est générale, le feu pénètre jusqu'au temple même, et si vous ne venez à notre secours, c'en est fait de votre religion dans ces lieux où nous habitons, ce n'est plus que contradiction dans les villes et les campagnes, partout on attaque également et la morale et le dogme. Autant d'hommes, autant d'esprits inquiets et curieux qui prétendent pénétrer dans les ombres respectueuses de nos saints mystères; la raison est à la plupart la seule règle de leur foi, c'est aujourd'hui un tribunal souverain devant lequel on cite l'autorité des

conciles et de l'Eglise ; le nombre, des méchants qui est aujourd'hui le grand nombre, contredit en tout aux ministres du Seigneur ; entre eux-mêmes il n'y a que confusion, parce qu'ils sont sans principe, et qu'il est ordinaire à l'iniquité de se mentir à elle-même ; *vidi iniquitatem et contradictionem in civitate*. Quel changement dans les mœurs et dans la foi ! c'est dans la piété, c'est dans la religion, c'est dans la prière des solitaires qu'on faisait autrefois consister la force des villes, et aujourd'hui on en confie la garde à l'iniquité même. On le voit, ce monstre, comme une sentinelle attentive et vigilante, paraître sur les murs de la ville, et environner l'enceinte de ses remparts : tel est le soutien des places ; la naissance, la protection, les richesses, voilà aujourd'hui ce qui tient lieu de vertus, de mérites et de talents ; *die ac nocte circumdabit eam super muros ejus iniquitas*. Dans l'intérieur ce n'est que gémissement de la part des saints et des justes affligés, et de quoi affligés ? des impiétés dont leurs yeux sont témoins, du mépris où ils voient la religion, des railleries, des blasphèmes et des discours impies des libertins ; *et labor in medio ejus*. De la part des citoyens de Babylone, ce sont des injustices continuelles ; ils veulent se bâtir sur la terre, et pour cela tous les moyens leur sont permis ; ils élèvent sans scrupule leur fortune sur les ruines de celle de leurs frères, ils emploient la ruse et la fraude dans les contrats, ils ne les exécutent que de mauvaise foi, ils donnent à leur vol secret le beau nom de compensation, ils font des exactions criantes, ils refusent de payer un salaire justement répété, et quand ils le peuvent impunément, ils exercent des concussions, des péculats, et d'autres injustices semblables ; *et injustitia*. Rien de si formellement défendu par la loi du Seigneur que l'usure, et cette défense est violée publiquement, on ne craindrait pas de l'exercer dans les places publiques, si l'autorité des magistrats n'en imposait aux usuriers, encore ceux-ci éludent-ils souvent l'autorité des premiers, ils trompent en mille manières leur vigilance, tantôt en vendant au delà du juste prix à ceux à qui ils font crédit, tantôt en achetant au-dessous du prix légitime de ceux à qui ils font des avances, tantôt en

déguisant leur gain usuraire sous l'apparence de profit cessant ou dommage naissant : *et non defecit de plateis ejus usura et dolus.* C'est ainsi, ô mon Dieu, que les mondains justifient tous les jours ces paroles de votre Apôtre, que ceux qui veulent s'enrichir tombent dans la tentation et le filet du démon, que l'avarice est la racine amère de tous les maux ; c'est hors de la ville, c'est dans son intérieur, c'est encore dans les maisons de chaque particulier qu'habite l'iniquité ; c'est dans les palais magnifiques comme dans la ténébreuse cabane du pauvre qu'elle trouve un asile assuré ; c'est dans son sein même, c'est dans son propre cœur qu'on lui offre une habitation. On contriste l'Esprit saint, on l'oblige de sortir d'une âme pour y donner une retraite au démon ; *nequitiæ in tabernaculis eorum, in medio eorum.* Quelle horreur ! quelle impiété ! c'est néanmoins dans ces horreurs, c'est dans ces impiétés que le monde vit, et que le monde se plaît sans qu'il soit presque possible de l'en tirer ; en vain lui rappelle-t-on le jugement dernier ; en vain lui représente-t-on un Dieu armé pour venger l'impiété ; en vain fait-on partir de ses yeux étincelants les éclairs qui précèderont ses vengeances ; en vain le montre-t-on la foudre à la main, prêt à la lancer contre les pécheurs ; en vain fait-on gronder son tonnerre sur la tête des coupables ; ni les promesse, ni les menaces ne sont capables de les changer ; et soit présomption téméraire qui compte trop sur les miséricordes du Seigneur, soit infidélité d'esprits forts qui ne craignent pas celui qui peut perdre l'âme et le corps tout à la fois, *non est illis commutatio et non timuerunt Deum ;* ils comptent pour rien de profaner l'alliance qu'ils ont contractée avec le Seigneur, de fouler aux pieds le sang de l'agneau dans lequel ils ont été lavés ; ils ignorent, aveuglés qu'ils sont par la passion, ils ignorent ce que dit saint Paul, que *celui qui violait la loi de Moïse était mis à mort sans pitié, et que celui qui aura regardé comme impur le sang de Jésus, subira des châtiments bien plus terribles ; contaminaveruut testamentum ejus, divisi sunt ab ira vultûs ejus.*

De là vous apercevez un autre écueil dans lequel donne le

monde, je veux dire la perfidie dans les liaisons les plus étroites ; dans le monde, tandis qu'on y est heureux, on y trouve des amis ; on s'y trouve seul dès que les temps deviennent malheureux. Que les Davids et les Jonathas sont rares aujourd'hui dans le monde ! Ce n'est pas seulement votre ennemi ouvert qui vous charge de malédiction, ce n'est pas seulement celui qui vous haïssait, qui déchire votre réputation, cela serait plus supportable, et on prendrait des précautions pour éviter les piéges de ces ennemis déclarés ; *si inimicus meus maledixissel mihi, sustinuissem utique, et si is qui oderat me, super me magna locutus fuisset ; abscondissem me forsitan ab eo.* Mais c'est votre ami ; l'intérêt vous l'attachait, l'intérêt vous l'enlève ; oui, voilà quelle est la noire perfidie du monde. On y voit des amis qui avaient toujours été du même sentiment, des amis qui s'étaient communiqué leurs desseins, qui s'étaient ouverts leurs cœurs, et fait confidence de leurs secrets ; des amis dont on avait suivi les lumières et estimé les talents, des intimes et des favoris, des hommes dont l'amitié faisait l'agrément, et pour ainsi dire, l'assaisonnement de ses repas, ces hommes avec lesquels on était lié par les liens les plus étroits de la société, et par les liens sacrés de la religion, qui changent, qui tournent comme la fortune de leurs amis, ennemis d'autant plus à craindre qu'ils le paraissent moins, qu'on s'en défie moins ; *ut verò homo unanimis dux meus, et notus meus, qui simul mecum dulces capiebas cibos, in domo Dei ambulavimus cum consensu.* Amis fourbes et trompeurs, ils affectent encore de paraître les vôtres lorsqu'ils ne le sont plus, ils vous parlent avec douceur, et ils cachent dans leurs paroles des dards dont la blessure est mortelle, ils semblent vous aider de leurs conseils, et leur vrai dessein est de vous perdre ; *appropinquavit cor illius, molliti sunt sermones ejus super oleum et ipsi sunt jacula.* Voilà l'extrême corruption du monde ; on y est infidèle à Dieu et aux hommes ; on n'y respecte pas plus le sacré que le profane, c'est peu d'y trouver des Sémeis qui insultent à un ennemi persécuté ; on y trouve des Achitopels qui persécutent leur prince, leur roi, leur ami, des Absalons qui emploient leur glaive contre ce-

lui de qui ils tiennent la vie, on y trouve des scélérats qui rompent sans remords les liens respectables de la société, souillent les nœuds sacrés qui unissent dans une même religion, et violent enfin les droits les plus inviolables de la nature. Grand Dieu, quel dérèglement dans ce monde pervers ! *Il n'y a plus de justes, il n'y en a pas un seul, il n'y a point d'hommes qui aient de l'intelligence, il n'y en a point qui cherchent Dieu, ils se sont tous détournés du droit chemin, ils sont tous devenus inutiles, il n'y en a point qui fassent le bien, il n'y en a pas un seul; leur gosier est un sépulcre ouvert, ils se sont servis de leurs langues pour tromper avec adresse, ils ont sur leurs lèvres un venin d'aspic, leur bouche est remplie de malédictions et d'amertumes, leurs pieds sont légers pour répandre le sang, leur conduite ne tend qu'à opprimer les autres et à les rendre malheureux, ils ne connaissent point la voie de la paix, ils n'ont point la crainte de Dieu devant les yeux:* ainsi s'en plaignait le Psalmiste, ainsi l'a répété le Docteur des nations; *non est justus quisquam* (1).

Le moyen, mes frères, de réussir dans l'affaire de son salut dans un tel monde, dans un monde maudit de Dieu, dans un monde réprouvé de Dieu, dans un monde qui, comme le dit l'Apôtre saint Jean, est tout sous l'empire du démon; *totus mundus in maligno positus est;* dans un monde où les maximes ne sont réglées que par les passions; dans un monde dont les coutumes ne sont que des abus et des erreurs, et les exemples que des scandales et des crimes; dans un monde qui ne présente que des objets capables d'irriter la concupiscence de la chair et des yeux? Si vous êtes avec un tel monde, vous penserez comme lui, vous parlerez comme lui, vous agirez comme lui, c'est ce que votre expérience vous apprend autant que l'Ecriture sainte. Et comment donc pensent ceux qui sont du monde? sur quoi roulent leurs conversations? quelle est leur conduite? Ils sont du monde, nous répond saint Jean, et par conséquent ils parlent du monde, et le monde les écoute; *ipsi de mundo sunt, ideò de mun-*

(1) *Rom.* 3.

do loquuntur, et mundus eos audit. La terre, les choses de la terre, les emplois, les dignités, les amusements et les richesses, voilà de quoi le monde entretient, et de quoi il aime d'entretenir ; toutes ses vues, tous ses projets, tous ses travaux se terminent au néant des créatures, presque jamais il ne porte ses espérances au delà de cette vie. Concluons que vous ne pouvez faire votre salut et être du monde tout à la fois, puisqu'être du monde, c'est imiter un monde que Dieu frappe de ses malédictions ; concluons donc encore que le parti de la retraite est le seul que vous ayez à prendre pour assurer le salut de votre âme.

Non, me dites-vous, je ne puis renoncer au siècle pour me livrer un seul jour à la retraite ; parce que je ne puis me retirer dans le fond des déserts, ou me condamner au silence du cloître ; parce que j'ai contracté dans le monde des engagements qui m'y retiennent, où je me sens appelé à y en contracter.

Aussi, mes frères, je n'ai pas prétendu vous faire abandonner ni votre état, ni vos emplois, ni votre vocation ; mais voici ce que j'ai eu dessein de vous insinuer, c'est la nécessité de prendre tous les ans une huitaine de jours pour vaquer uniquement aux exercices de la retraite, et ne penser qu'à votre salut ; (la pratique de cette retraite est en usage avec une grande édification dans plusieurs villes du royaume, vous trouveriez des congrégations même ici où vous pourriez la faire, et plusieurs ont le moyen de fournir à ces frais.) Ce que j'ai eu intention de vous montrer, c'est la nécessité de prendre tous les mois quelques jours de la semaine, toutes les semaines les jours de Dimanches et de fêtes pour vous tirer du monde, pour vous occuper uniquement de Dieu et de votre éternité.

Non, dites-vous encore, je ne puis me dispenser de voir le monde, la bienséance et la place que j'occupe, m'obligent à voir et à être vu, à des visites actives et passives. Aussi, mes frères, ai-je entendu que vous concilierez les devoirs de votre état avec ceux de la religion, et que rendant à Dieu ce qui est à Dieu, vous rendriez à César ce qui est à César : ce que je demande et à quoi vous ne pouvez vous refuser, c'est

que vous ne manquiez jamais à consacrer à Dieu ces temps sacrés dont je viens de parler ; c'est que vous soyez dans le monde sans être du monde, que vous le voyiez avec crainte, que vous le quittiez avec joie, que vous n'ayez aucune affection pour tout ce qui l'amuse, pour les jeux, les concerts, les spectacles, les repas et les promenades, et enfin que vous vous bâtissiez, comme dit le saint homme Job, une solitude au dedans de vous-mêmes : que vous la portiez partout avec vous, sans la quitter jamais.

Non, me dit un pauvre artisan, et tout autre qui est obligé de gagner son pain à la sueur de son front, je ne puis quitter un seul jour mon travail. Mais, mon frère, si Dieu vous affligeait d'une maladie, il le faudrait bien quitter ; vous le pouvez bien lorsqu'il s'agit de vos plaisirs, pourquoi ne le pourriez-vous pas lorsqu'il s'agit de votre éternité ? je suppose cependant que votre excuse soit réelle, au moins vous avez les jours de fêtes, vous avez ou vous pouvez avoir certains moments dans le jour, vous pouvez pendant votre travail même vous occuper de votre salut ; pourquoi négligez-vous tous ces moments ? Dieu vous déclare qu'il ne se trouve pas dans le trouble ; *non in commotione Dominus* (1) ; il vous dit que quand il voudra parler à une âme, et se faire entendre à son cœur, il la conduira dans la soilitude ; *ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus* (2). L'expérience d'ailleurs vous apprend que votre âme, lorsqu'elle a reçu quelque plaie mortelle, ne peut se guérir que dans la retraite intérieure et extérieure, autant que les devoirs indispensables de la vie vous le permettent ; pourquoi donc tarderiez-vous à vous éloigner des objets qui l'ont blessé, et qui peuvent la blesser encore ? serait-ce là faire de votre salut la capitale de vos occupations ? Formez donc la résolution de faire de la retraite l'usage que j'ai marqué, et d'y vaquer à la prière : second moyen de salut dont Jésus-Christ vous donne l'exemple dans notre Evangile.

Il leva les yeux au ciel, et jeta un soupir ; suspiciens in cœlum, ingemuit. Il en usa de la sorte, dit Bède le vé-

(1) 3. *Reg.* 19. — (2) *Osée* 1.



nérable, non qu'il eût besoin de soupirer, parce qu'il accordait lui-même comme Dieu ce qu'il demandait comme homme; mais pour nous apprendre par son exemple à gémir, lorsque nous invoquons pour nous ou pour notre prochain le secours de celui qui préside dans le ciel; *ut in nobis gemendi daret exempla.* Voici donc, mes frères, tout à la fois, et les soupirs que vous devez former dans la retraite, et les vues que vous devez vous y proposer, et les sentiments dans lesquels vous devez y vivre; c'est encore David qui va vous instruire sur tout cela. Je ne ferai presque qu'exposer sa pensée.

Qui me donnera, devons-nous dire avec lui, *qui me donnera des ailes semblables à celles de la colombe;* de ces ailes fortes, qui m'élèvent au-dessus des obstacles qui m'entraînent encore vers la terre; de ces ailes promptes et rapides, qui me mettent aussitôt hors de danger? *Et dixi : quis dabit mihi pennas sicut columbæ? avec elles je volerai* vers le lieu de ma retraite; *et volabo :* et lorsque j'y serai arrivé, j'imiterai un des grands Princes du seizième siècle, lequel, après avoir abdiqué l'empire en faveur de son frère, après avoir fait la démission de toutes ses provinces et de ses royaumes entre les mains de son fils, après l'avoir mis en possession de toutes terres et seigneuries dont il jouissait, après lui avoir recommandé la crainte de celui qui juge les rois, après avoir donné au monde des preuves certaines du mépris qu'il faisait de ses grandeurs, se mit en chemin pour se rendre au monastère de Saint-Juste en Espagne, qu'il avait choisi pour y finir le reste de ses jours. A peine eut-il quitté le vaisseau qui l'avait conduit, qu'il se prosterna la face contre terre, et dit en présence de ceux qui l'accompagnaient, qu'il la baisait avec respect comme la mère commune de tous les hommes; je suis sorti nu du sein de ma mère, ajouta-t-il, et je retournerai nu dans le sein de la terre; je suis sorti pauvre par nécessité du sein de ma mère, et je rentrerai volontairement pauvre dans le sein de la terre; en cela ce prince religieux imitait le bienheureux Job, et je tâcherai d'imiter l'un et l'autre. C'est ici, m'écrierai-je, le lieu que je me suis choisi, j'y habiterai tranquillement, j'en

ferai le lieu de mon repos, du repos de mon âme et de ma conscience ; *et requiescam.* Non, mes yeux ne verront plus les vanités du monde, je les fermerai pour toujours ; mes mes oreilles ne seront plus battues de ces discours inutiles et dangereux, je ne les ouvrirai qu'à la parole du Seigneur ; les compagnies ne me jetteront plus dans la dissipation, je promets de vivre à l'égard des mauvaises dans un divorce éternel ; les plaisirs qui m'enchantaient, et les passions, ces maîtres durs qui me tyrannisaient, ah ! tous ces vains enchantements ne seront plus pour moi, parce que je ne serai plus à eux après avoir été dans le monde agité par les vents des tentations, battu par les tempêtes, abandonné aux flots d'une mer en furie, flottant d'erreur en erreur, d'habitude en habitude ; chancelant entre Dieu et les hommes, entre la religion et l'indépendance, le devoir et les plaisirs. Ah ! je prendrai enfin mon essor, je m'éloignerai, je fuirai ce monde qui me fuit lui-même comme une ombre qui passe ; *ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine :* et je demeurerai dans la retraite, et je m'y reposerai selon le langage du Prophète : *et mansi in solitudine.* Mais quel repos y goûterai-je ? je cesserai de faire le mal, je rendrai à mon âme la paix que lui avait ôtée le péché ; voilà le repos auquel je me livrerai, du reste je serai totalement livré aux affaires de mon salut. Semblable à la colombe dont je parlais, je gémirai jour et nuit sur moi-même et sur les égarements du monde, sur la longueur de mon pélerinage, et sur les délais que Dieu apporte à la dissolution de mon corps ; je me rappellerai l'exemple d'Elie persécuté par Jézabel, et comme ce grand Prophète assis sous son genièvre, je m'écrierai en me lamentant : c'en est assez, Seigneur, ôtez-moi la vie, parce que je ne suis pas meilleur que mes pères ; *sufficit mihi ; Domine, tolle animam meam, neque enim melior sum quàm patres mei.* Que je meure, ô mon Dieu ! le feu de de mon zèle me dévore, je brûle du désir de la gloire du Dieu des armées, je vois que la loi de la nouvelle alliance est abandonnée, que les autels sont profanés, les ministres méprisés, ah ! c'est être trop long-temps le témoin de tant d'impiétés, je voudrais pouvoir en arrêter le cours, mais en vain je

tenterais-je, mes pères ne l'ont pu, et je ne suis pas meilleur qu'eux; *sufficit mihi, Domine, tolle animam meam, neque enim melior sum quàm patres mei.* Il est bon d'attendre le secours du Seigneur dans le silence; *bonum est præstolari cum silentio salutare Dei.* Je m'élèverai donc au-dessus de moi-même, je mènerai une vie solitaire et silencieuse, et j'attendrai dans cette chère retraite le Seigneur, qui relève ceux qui sont dans l'abattement, qui inspire le courage aux timides, et préserve ceux qui sont dans le péril des tempêtes; *expectabam eum qui salvum me fecit à pusillanimitate spiritûs et tempestate.* Tels sont, mes frères, les saints et pieux sentiments qui doivent vous conduire dans votre retraite, quelle qu'elle soit, de plusieurs jours ou d'un seul, extérieure ou intérieure seulement; et après être entré dans cette retraite, il faut encore vous dire avec le Prophète:

Quel heureux changement pour moi! autrefois je conversais avec les hommes, et je parlerai désormais le langage des Anges, c'est avec Dieu même que j'aurai le bonheur de converser; le matin, à midi et le soir, je m'entretiendrai des merveilles du Tout-Puissant; *vesperè et manè et meridiè narrabo, et annuntiabo.* Un premier jour le matin, *manè*, je méditerai sur la fin de l'homme, je considèrerai pourquoi Dieu m'a créé; si ce n'est pas pour procurer sa gloire et pour faire mon salut, je verrai quelle est la grandeur de cette gloire et le prix de ce salut, je m'humilierai d'avoir travaillé si peu à l'un et à l'autre, et je penserai solidement aux moyens de réparer le temps passé. Au milieu du jour, *meridiè*, je réfléchirai sur l'état du péché et je me demanderai à moi-même: quels fruits, quels avantages puis-je attendre en demeurant davantage dans l'état du péché? hélas! aucun bien et beaucoup de maux; je dois m'attendre à ne jouir d'aucun repos véritable, à être déchiré par les remords de ma conscience, rongé par ce ver qui ne meurt que par la pénitence, troublé par le souvenir de mes péchés toujours présent à ma vue; je dois m'attendre à vivre dans un ennui et une tristesse sur laquelle je ne pourrai me distraire un moment, que pour être replongé le moment d'après dans un accablement plus profond; je dois m'attendre à perdre d'abord les sentiments

de la piété, puis ceux de la religion, et ensuite ceux de la raison même, à n'avoir de goût et d'affection pour rien, pas même pour les plaisirs dont je suis l'esclave; je dois m'attendre à une mort éternelle, car c'est là le terme fatal où conduit le péché, *finis illorum mors est*. Voilà ce que je me dirai en réfléchissant sur le péché, ce dont je me pénètrerai jusqu'à me remplir d'horreur de moi-même. Le soir, *vesperè*, je penserai au bonheur des justes, au repos dont ils jouissent, aux mérites qu'ils acquièrent par toutes leurs actions, et à la récompense qu'ils ont droit d'espérer; j'élèverai mes yeux vers le ciel à l'exemple de Jésus-Christ dans l'Evangile : voilà, me dirai-je, quel doit être mon séjour éternel, mon habitation pendant tous les siècles. Ma patrie n'est point ici, elle n'est nulle part ici-bas, peut-être demain, peut-être aujourd'hui fermerai-je les yeux à ces différents objets qui m'environnent pour les ouvrir à la société des saints; ô que ne suis-je digne de jouir de ce bonheur! ô que le péché qui m'en exclut me doit faire gémir! mon Sauveur gémit lui-même sur le malheur dans lequel il précipite. Ah! quelles sont donc les larmes qui pourront effacer tant de fautes que j'ai commises! j'en demanderai le don, je pleurerai jour et nuit sur la misère d'une âme qui a abandonné son Dieu; c'est dans ces dispositions que je tâcherai de m'endormir au Seigneur. Un jour suivant je m'occuperai d'autres vérités importantes que mon confesseur m'indiquera, et tous les jours je me nourrirai, je me fortifierai de quelques réflexions qui me détermineront au bien efficacement; *vesperè et manè et meridiè narrabo et annuntiabo*. Je méditerai durant la nuit au fond de mon cœur, et m'entretenant avec moi-même, je dirai : Dieu me rejettera-t-il pour toujours, ou ne pourra-t-il plus se résoudre à m'être favorable? me privera-t-il éternellement, et dans la suite des siècles de sa miséricorde? oubliera-t-il sa bonté compatissante, et sa colère arrêtera-t-elle le cours de ses miséricordes? *numquid in æternum projiciet Deus* (1).

Voilà, mes frères, une idée de la manière dont un pé-

(1) *Ps*. 76.

cheur doit prier dans sa retraite pour obtenir sa conversion ; il y en a une infinité d'autres qu'il pourrait substituer à celle-là : il pourrait dire avec l'enfant prodigue : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; ou avec le Publicain : Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur ; ou avec David : Tirez mon âme du fond de l'abîme, ô mon Dieu; ou avec tous les fidèles dans l'Oraison Dominicale : Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés; ou avec l'Eglise dans son office : Seigneur, ayez pitié de nous. Mais ce que nous avons dit, suffit pour apprendre aux pécheurs à imiter le Sauveur, à lever les yeux vers le ciel, et à gémir pour l'œuvre de sa conversion.

Le troisième moyen que nous insinue l'Evangile est la fréquentation des sacrements. Jésus-Christ, pour guérir cet homme sourd et muet, use de trois cérémonies, dont l'Eglise s'est depuis servie en conférant le baptême : pourquoi cela, mes frères ? ce n'est certainement pas par impuissance. Cette parole, *ouvrez-vous, ephpheta,* et l'effet qui l'a suivi promptement, montrent bien le pouvoir souverain qu'il exerçait sur les corps. Ce n'est pas non plus pour opérer cette guérison par les secrets de l'art, qu'il mouille de sa salive la langue de ce muet, ou qu'il met les doigts dans ses oreilles ; mais il fait ces actions, qui par elles-mêmes n'ont aucune proportion avec un effet si subit et si parfait, pour nous dévoiler des mystères qui nous étaient inconnus ; il veut en général, dit le célèbre Théophilacte, nous faire comprendre que toutes les parties de son corps, par l'union qu'elles ont avec la Divinité, peuvent être très-salutaires et très-efficaces pour la guérison des maladies ; en particulier il voulait, dit saint Grégoire, en mettant ses doigts dans les oreilles, montrer que les oreilles du pécheur étaient bouchées à la voix du Seigneur, et que le secours de l'Esprit saint, appelé le doigt de Dieu, était nécessaire pour les ouvrir ; et en mettant de sa salive sur la langue, il voulait montrer que la sagesse avait quitté l'homme, et qu'il fallait lui rendre le goût des choses célestes. C'est le sens mystérieux que ce souverain Pontife a découvert dans ses actions. Voilà donc, mes frères, l'état

funeste où le pécheur est réduit, surtout s'il est pécheur d'habitude ; il est sourd à la voix du Seigneur, il n'a plus de goût pour les vérités du salut ; la componction, c'est saint Bernard qui parle ainsi, la componction ne le pénètre plus, la piété ne l'attendrit plus, la religion ne le touche plus, les menaces ne l'épouvantent plus, les châtiments ne le corrigent plus, la honte ne l'arrête plus, la raison ne le conduit plus, il méprise les devoirs les plus essentiels de l'humanité, il oublie le passé, néglige le présent, et vit sans prévoir l'avenir. Que dire de plus ? il s'élève contre Dieu même, refuse de se soumettre à sa volonté, regarde sa loi comme un joug pesant, dont il faut se décharger ; qui est le Seigneur, demande-t-il insolemment avec l'orgueilleux Pharaon, pour écouter sa voix ? comme Adam dans le paradis terrestre il n'osait d'abord y prêter l'oreille, tant il était persuadé qu'il devait la respecter, mais étant devenu plus hardi, il se prétend dispensé de l'entendre. Dieu lui parle en différents temps et en différentes manières, il lui parle par les cieux qui publient sa gloire, par les miracles qu'il a opérés dans tous les siècles, et qu'il opère dans l'Evangile de ce jour, par les prophéties qui annoncent sa sagesse infinie, par les lois qu'il a données à tous les hommes, par les livres saints qui renferment ses lois et ses merveilles, par les promesses qu'il lui fait, par les fléaux dont il l'afflige, par les bons exemples qu'il lui met devant les yeux, par la triste fin que font la plupart des méchants comme lui ; il lui parle par les remords de sa conscience, par les suggestions de son bon ange, par la bouche de ses ministres, par les inspirations de sa grâce. Mon fils, lui dit-il, je suis à la porte de votre cœur et je ne cesse d'y frapper, donnez-le-moi pour y faire mon habitation ; mon fils, ayez pitié de votre chère âme, ouvrez les yeux sur le ciel que vous perdez, et sur le précicipe creusé sous vos pieds ; mon fils, considérez ce que m'a coûté votre âme, voyez l'image de mon Fils attaché à la croix pour son salut, ah ! si vous ne m'aimez pas pour vous avoir créé, aimez-moi au moins pour vous avoir racheté de cette manière ; mon fils, convertissez-vous à moi de toute votre âme ; Jérusalem, Jérusalem, convertissez-vous au Seigneur votre

Dieu, que cherchez-vous hors de lui, ou qu'y a-t-il que vous ne trouviez en lui ?

Voilà la voix douce que Dieu ne cesse de vouloir faire entendre au pécheur ; ce pécheur, étourdi par la voix du monde et de ses passions, ou ne l'entend point, ou ne tient compte de l'entendre. O que cette espèce de surdité est terrible, mes frères, *si la voix*, dit saint Paul, *que le Seigneur a fait entendre par les anges a demeuré ferme, et si toutes les désobéissances ont reçu la juste peine qui leur était due, comment pouvons-nous éviter cette peine si nous négligeons celle qui nous annonce un salut si grand ? quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem* (1) ? *Ah !* dit encore ailleurs cet Apôtre, *prenons garde de mépriser celui qui nous parle, car si ceux qui ont méprisé celui qui leur parlait sur la terre, n'ont pu échapper la punition, nous pourrions bien moins l'éviter, si nous rejetions celui qui nous parle du ciel* (2). Ecoutez-la donc, mes frères, je vous en conjure, et parce que l'embarras des affaires, le tumulte du monde, la distraction continuelle à laquelle vous y êtes exposés, la présence des objets criminels qui excitent votre passion, vous empêchent de l'entendre, séparez-vous au moins pendant quelque temps du monde et de ses objets, pour vaquer aux exercices de la retraite, et surtout pour y faire une bonne confession, pour recevoir dignement le sacrement de pénitence : ce moyen est le plus efficace de ceux que j'ai indiqués jusqu'à présent, ce sacrement est la seconde planche que Jésus-Christ a réservée pour ceux qui auraient fait un second naufrage.

Il a presque la même vertu que le baptême auquel le Sauveur renvoie ici les sourds spirituels qui ne l'ont pas encore reçu ; comme le baptême, il opère tous les effets qui sont marqués dans la guérison de ce sourd et muet de l'Evangile, aussitôt que Jésus-Christ eut prononcé ce mot : *ephpheta, ouvrez-vous, ses oreilles furent ouvertes, et sa langue fut déliée ; statim apertæ sunt aures ejus, et solutum est vinculum linguæ ejus.* C'est ce que fait d'une manière spiri-

(1) *Hæbr.* 9. — (2 *Hæbr.*

tuelle le sacrement de pénitence : aussitôt que le prêtre a prononcé les paroles de l'absolution, les oreilles du pénitent sont ouvertes, sa langue est déliée, il revient à lui comme d'un sommeil léthargique ; il entend la voix de Dieu et de ses ministres ; il parle volontiers de ce qui concerne le salut, et écoute encore plus volontiers ceux qui en parlent. Quel heureux changement, mes frères, pour ce pauvre pécheur ! d'esclave du démon, il devient l'enfant de Dieu, et de proie de l'enfer, il devient héritier du ciel ; les inquiétudes inséparables de son état le tenaient dans une agitation continuelle, et il jouit d'un calme tranquille qu'il ne connaissait pas ; il voit, il entend, il parle, il goûte les vérités qui lui paraissaient fades et insipides auparavant. Quel bonheur pour cet homme d'être ainsi rendu à lui-même !

Prenez-y garde cependant, mes frères, ce bonheur n'est pas indifféremment pour tous ceux qui se confessent, mais seulement pour ceux qui se confessent avec toutes les dispositions nécessaires ; c'est-à-dire, (et ceci vous fera comprendre ce que vous avez encore à faire pour votre parfaite conversion) pour ceux qui, comme le prophète, pensent aux jours anciens, roulent dans leurs esprits les années éternelles ; repassent dans leur mémoire tous les bienfaits qu'ils ont reçus du Seigneur, l'usage, ou l'abus qu'ils en ont fait, gémissent sur leurs fautes, les accusent avec toute la douleur et l'humilité possible à un homme de Dieu éclairé dans les voies du salut : ce sont là les seuls pénitents qui peuvent prétendre à ces avantages dont j'ai parlé ; je vous exhorte, mes frères, de toutes mes forces à entrer dans leurs saintes dispositions, et pour fruit de cet entretien à prendre les résolutions suivantes.

Jusqu'à ce jour vous avez été répandus dans le monde, vous avez vécu dans la dissipation des visites, dans la dissipation des affaires, peut-être dans la dissipation criminelle des passions ; celle-ci, hélas ! n'est que trop ordinaire à la plupart des jeunes gens, trop ordinaire à beaucoup de personnes engagées dans l'état du mariage, j'ajouterais volontiers à beaucoup de célibataires. Formez la résolution de suivre ces pratiques de retraite et de recueillement dont j'ai

parlé d'abord. J'avoue que l'ennui sera une forte tentation pour vous ; mais cette tentation même est une preuve convaincante du besoin que vous avez de vous séparer du monde le plus qu'il vous est possible ; car d'où peut venir cet ennui, je vous prie, sinon de votre attachement au monde ; et à quoi devez-vous travailler davantage, sinon à affaiblir et à déraciner cet attachement qui vous perd ? ô que vous souhaiteriez ardemment de l'avoir fait à la mort ! ô que la mort sera terrible pour ceux qui se verront éloignés pour toujours de ceux dont ils n'auront pas eu le courage de s'éloigner un moment !

Jusqu'à ce jour les petits intervalles que vous avez consacrés à la retraite, soit dans l'intérieur de vos maisons, soit dans l'intérieur de votre cœur seulement, n'ont pas été suffisamment remplis, ou vous n'avez pas assez réfléchi sur vous-mêmes, et sur les vérités du salut, ou vos réflexions n'ont pas été suivies de bonnes résolutions ; prenez celles de mieux étudier les moyens de vous sanctifier, d'en tenir état dans votre mémoire, et de vous les rappeler dans l'occasion. Il est vrai que ceci demande que vous ayez une attention continuelle sur vous-mêmes, que vous soyez dans le monde comme n'étant pas du monde, que vous ne teniez que de corps à la terre, et que votre cœur soit dans le ciel par ses désirs et ses affections, que vous viviez dans l'oubli des créatures pour ne vous occuper que du créateur, que vous considériez exactement quels sont les principes, les occasions, et les autres circonstances de vos chutes, que vous fassiez entrer Dieu dans toutes vos délibérations et présider à tous vos conseils ; mais aussi cette vie est celle de tout bon chrétien ; celle dont on trouve les caractères tracés dans l'Evangile, n'est-ce pas celle que vous désirez exprimer dans toute votre conduite ?

Jusqu'ici les confessions que vous avez faites dans vos temps de retraite, comme les jours de fêtes solennelles où vous avez paru dans un plus grand recueillement, ces confessions, dis-je, ont été bien superficielles, et doivent la plupart vous être suspectes ; jugez-en vous-mêmes par les fruits qu'elles ont produits, quel changement ont-elles apporté dans votre conduite ? hélas ! c'est toujours mêmes occasions, mê-

mes passions dominantes, et mêmes fautes; formez donc la résolution de porter le fer et le feu jusqu'à la racine du mal, de vous adresser à un confesseur prudent et zélé, de lui faire l'aveu sincère de vos faiblesses, de toutes celles de votre vie, s'il le juge à propos; d'employer tous les remèdes qu'il vous indiquera pour vous guérir, et de votre surdité, et de vos autres maladies spirituelles. Je le prévois, la nature en sera effrayée, vos passions se soulèveront, le respect humain s'y opposera; mais réprimez les mouvements de cette nature corrompue, domptez ces passions, méprisez les discours des hommes, et souvenez-vous qu'après tout il vaut mieux se sauver avec un bras, comme le dit le Sauveur, que d'être jeté avec deux dans l'enfer.

Ce sont-là, mes frères, les trois résolutions que vous avez à former aujourd'hui pour achever le grand ouvrage de votre conversion. Combien de puissants motifs vous y engagent! c'est de ces résolutions et de votre fidélité à les accomplir que dépend votre salut, si vous donnez au recueillement, à la prière, et à la fréquentation des Sacrements ce que vous donniez à la dissipation et à vos plaisirs, vous vous assurerez une récompense éternelle; si au contraire vous continuez à fermer les oreilles à la voix du Seigneur, vous vous exposez à entendre à la mort cette voix horrible : allez, maudits, au feu éternel, préparé au démon et à ses anges. L'effrayante alternative, mes frères! pouvez-vous y penser et retarder un moment votre conversion à Dieu; il vous attend à pénitence, il vous tend les bras de sa miséricorde, il est encore rempli de tendresse pour vous, à peine vous serez-vous levé pour aller à lui qu'il courra vers vous pour vous embrasser tendrement comme le père de l'enfant prodigue, il fait infiniment plus que cet aimable père, il vous rappelle à lui, il vous presse de retourner à lui, il vous donne, et que ne vous donne-t-il pas pour votre conversion? il vous donne le temps, la santé, sa loi, ses ministres, ses Sacrements, sa grâce, son propre Fils, que peut-il faire de plus? et vous, mes frères, que pouvez-vous faire de moins que ce que vous avez fait? ô insensible stupidité de la part des chrétiens! et quel sujet de honte et de confusion pour vous, mes frères! il me semble que je

vous entends dire à présent dans le fond de votre cœur : oui, ma résolution est prise, et je veux commencer dès ce moment l'affaire de mon salut : *dixi, nunc cœpi.* Je vais y travailler en vivant dans un esprit de retraite et de recueillement, en m'occupant de la prière, en fréquentant les Sacrements, et en pratiquant les jeûnes et les œuvres de la charité chrétienne ; et lorsque je serai réconcilié avec le Seigneur, j'imiterai le muet de l'Evangile, il fait usage de sa langue en parlant distinctement ; *loquebatur rectè :* et je ferai servir à la justice tous ceux de mes membres qui ont auparavant servi à l'iniquité ; cette langue, dont je m'étais servi pour médire et tenir de mauvais discours, servira à prononcer les louanges du Seigneur ; ces yeux que j'employais à la lecture des romans et des comédies, des poèmes impurs et des livres dangereux, des libelles diffamatoires, et d'autres écrits plus amusants qu'utiles, je les appliquerai uniquement à la lecture des livres de piété ; ces oreilles que j'ai fermées jusqu'aujourd'hui aux conseils du salut, et cela pour les ouvrir à des discours mauvais, je les fermerai à tout entretien inutile pour ne les ouvrir qu'à la vérité, qu'aux instructions qu'on me fera ; ces pieds, ces mains, ce goût qui ont été les instruments de mon péché, seront des armes de vertus après ma conversion. Jusqu'à présent je n'ai fait que chanceler entre le vrai Dieu et Baal, mon cœur a été tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; on n'apercevra plus dans ma conduite ces bizarreries injurieuses à Dieu, cette vicissitude honteuse à la religion ; constamment mon cœur sera à Dieu, ma mémoire, mon esprit, ma volonté, toutes les facultés de mon âme seront consacrées au culte et à la gloire du Seigneur ; j'imiterai encore le sourd de notre Evangile dans un autre point : plus le Seigneur défend de publier le miracle qu'il a fait, plus il le publie lui et les témoins de sa guérison ; *quantò autem eis præcipiebat, tantò magis plus prædicabant.* Ils disent dans l'admiration extraordinaire où ils sont, il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets ; et *eò ampliùs admirabantur dicentes, benè omnia fecit et surdos fecit audire et mutos loqui.* Je les imiterai, je raconterai toutes les merveilles que le Sauveur a opérées en

ma faveur, et je ne cesserai de publier ses miséricordes: ne sont-ce pas là vos sentiments, mes frères?

Mon Dieu, bénissez-les, conservez-les, fortifiez-les, convertissez-nous à vous, et nous serons convertis; *converte nos ad te, Domine, et convertemur*. Ouvrez-nous les oreilles du cœur, afin que nous entendions, et que nous soyons dociles à votre voix, déliez notre langue, afin que nous ayons le bonheur de publier vos grandeurs pendant le temps et l'éternité. *Amen*.

ÉVANGILE

Du XII. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! Car je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu; et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. Alors un des Docteurs de la loi se leva, et lui dit pour le tenter: Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle? Jésus lui répondit: Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? Qu'y lisez-vous? Il repartit: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit: vous avez fort bien répondu, faites cela et vous vivrez. Mais voulant montrer qu'il était juste, il dit à Jésus: Et qui est mon prochain? Jésus prenant la parole, lui dit: Un homme qui allait de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent et le couvrirent de plaies, et s'en allèrent le laissant à demi mort. Il arriva qu'un Prêtre allait par le même chemin; il vit cet homme et passa outre. Un Lévite qui se trouva près de là, l'ayant vu, passa de même. Mais un Samaritain qui voyageait, vint à passer près de cet homme, et l'ayant vu, il fut touché de compassion. S'étant approché, il versa de l'huile et

du vin dans ses plaies, et les banda : il le mit ensuite sur son cheval ; et le mena dans une hôtellerie, où il prit soin de lui : Le lendemain il tira deux deniers, qu'il donna à l'hôte, en lui disant : Ayez soin de cet homme-là, et tout ce que vous avancerez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Qui de ces trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? Le Docteur répondit : c'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Jésus lui dit : Allez et faites de même.

Homélie sur l'amour du prochain.

L'oracle infaillible, la vérité par essence vient, mes frères, de le prononcer ; c'est déjà un bonheur pour nous de voir ce que nous voyons, et d'entendre ce que nous entendons ; nous sommes heureux de voir l'accomplissement des prophéties, la religion de Jésus-Christ établie, la foi de l'Evangile se perpétuer, et l'Eglise se soutenir constamment contre les forces de l'erreur et de l'infidélité ; nous sommes heureux d'entendre, non plus Moïse et les Prophètes, mais Jésus-Christ et les Apôtres qui nous expliquent les mystères du royaume des cieux ; beaucoup de prophètes et de rois ont désiré de vivre dans ces temps heureux, et leurs souhaits n'ont pas été accomplis. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu de cette préférence ? Un autre bonheur pour nous plus grand encore que ce premier, et sans lequel le premier cesserait d'en être un, c'est de recevoir ces mystères, et de plier notre esprit sous le joug de sa foi. Heureux, dit ailleurs Jésus-Christ, ceux qui sans avoir vu, n'ont pas laissé de croire ; *beati qui non viderunt et crediderunt.* Enfin le souverain bonheur pour nous, ce n'est pas précisément, ni de voir dans la subsistance de l'Eglise tous les miracles qui ont servi à l'établir, ni de croire tout ce qu'enseigne cette Eglise, mais de conformer notre conduite à notre créance, parce que la vraie justice ne consiste pas dans une foi stérile et de pure spéculation, mais dans une foi pratique qui opère par la charité ; *non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur* (1).

(1) *Roman.* 2.

Que faut-il donc que je fasse, me demandez-vous avec le docteur dont parle notre Evangile, pour obtenir cette justice? je sais que la vie éternelle qui la couronne, est l'unique bien pour lequel je suis créé, le seul digne de mes désirs et de mon ambition, le seul après lequel il me soit permis de soupirer; je sais qu'il n'est point d'intérêt si cher qui ne doive céder à celui-là; d'ailleurs il n'est point de moyens que je ne sois disposé à prendre, point d'obstacles que je ne sois prêt à surmonter, point d'attaches, ni aux biens, ni aux plaisirs, ni au repos, ni à la vie présente à laquelle je ne sois résolu de renoncer, afin de parvenir à la vie future. Que faire donc pour jouir de cette vie éternelle? *quid faciendo vitam æternam possidebo?*

Voici, mes frères, la réponse que je fais à ceux qui me proposent sincèrement cette question; c'est celle que Jésus-Christ fit à ce docteur de la loi qui l'interrogeait. Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? qu'y lisez-vous? vous y lisez qu'il faut aimer le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-mêmes, *faites cela, et vous vivrez* pour ne mourir jamais. Aimez le Seigneur votre Dieu, aimez-le de tout votre cœur, en lui en rapportant toutes les affections; de toute votre ame, en ne respirant que pour lui; de toutes vos forces, en les employant toutes à sa gloire et à la pratique de ses commandements; de tout votre esprit, en l'occupant principalement de ses perfections: voilà le premier moyen de parvenir à la vie éternelle, celui dont je vous parlerai plus amplement le dix-septième dimanche après la Pentecôte. Aimez votre prochain comme vous-mêmes, aimez-le dans le temps de la maladie corporelle comme le Samaritain de l'Evangile, aimez-le dans le temps de ses maladies spirituelles comme le vrai Samaritain dont celui de l'Evangile est la figure; voilà le second moyen que nous marque l'Evangile pour arriver au Ciel, et celui dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui, en vous montrant quelle doit être votre charité envers votre prochain dans le temps de maladie. Je réduirai tout ce que j'ai à dire sur ce sujet à ces deux questions: quels doivent être les caractères de votre charité par rapport au salut du corps? vous le verrez dans mon pre-

mier point : quels doivent-ils être encore par rapport au salut de l'âme ? vous le verrez dans mon second point. De la manière dont vous remplirez les devoirs de la charité envers les pécheurs et les infirmes, dépend votre salut éternel : concevez de là quel intérêt vous avez tous de m'entendre, et de pratiquer ensuite ce que vous aurez entendu.

PREMIER POINT.

Je n'ajouterai rien ici à ce que je viens d'observer touchant les premières paroles de notre Evangile, sinon que le Seigneur a plus fait pour vous et pour moi, que pour les Juifs à qui il adressait la parole ; parce que, si d'un côté ils avaient la consolation de voir de leurs yeux la sainte humanité de Jésus-Christ, les miracles qu'il opérait, de l'autre, ils avaient à vaincre l'opposition de leurs sens qui combattaient la divinité de celui qu'ils voyaient manger, dormir, et être presque en tout semblable aux autres hommes ; et vous au contraire, sans avoir à combattre le rapport de vos yeux, vous voyez encore toutes les merveilles opérées par Jésus-Christ, subsistantes dans leurs effets. C'est donc à vous, mes frères, plus qu'aux Juifs, que s'adressent ces paroles : heureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez ; *beati oculi qui vident quæ vos videtis.* C'est donc vous qui êtes plus heureux que beaucoup de Rois et de Prophètes même les plus saints de l'ancien Testament, parce que plusieurs d'entre eux ont désiré de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu ; *dico enim vobis, quòd multi Prophetæ et reges voluerunt videre quæ vos videtis et non viderunt, et audire quæ auditis et non audierunt.* C'est donc vous aussi qui devez plus que les justes de l'ancienne loi manifester et annoncer ces vérités sacrées par vos cantiques de louange et d'actions de grâces ; voilà l'importante réflexion que vous offrent les premières paroles de notre Evangile.

Alors, dit saint Luc, *un docteur de la loi se levant, lui dit pour le tenter*, c'est-à-dire, pour voir s'il ne changerait rien dans la loi, afin de l'accuser comme un imposteur s'il y

faisait quelque changement : *Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle? et ecce quidam legisperitus surrexit tentans illum et dicens, magister, quid faciendo vitam æternam possidebo? Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? qu'y lisez-vous?* répondit Jésus, voulant par là nous montrer deux choses, l'une, que ce n'est pas assez de consulter les ministres du Seigneur, mais que lorsqu'on en est capable ; il faut encore consulter la loi dont ils sont les interprètes, et l'autre, qu'avant de rien faire ou rien entreprendre, il faut d'abord nous faire cette question : qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? *in lege quid scriptum est?* Qu'y lisez-vous touchant l'amour du repos excessif, l'amour des plaisirs, l'amour des parures, l'amour des honneurs? *quomodo legis?* Qu'y lisez-vous touchant votre froide indifférence pour les intérêts du Seigneur? *quomodo legis?* Qu'y lisez-vous touchant les dissensions, les haines et les vengeances? *quomodo legis?* Voilà l'usage que Jésus-Christ par sa réponse nous apprend à faire de la loi.

Le docteur répondit à Jésus-Christ: qu'il y lisait : *vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même; ille respondens, dixit : diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua, et proximum tuum sicut teipsum.* Pesez bien ces dernières paroles, mon cher auditeur, *vous aimerez votre prochain comme vous-même*, elles vous donneront déjà une idée de la charité dont vous êtes redevables à votre prochain, vous devez l'aimer *comme vous-même; sicut teipsum.* Or quel est votre amour pour vous-mêmes dans tous les temps, et en particulier lorsque vous souffrez dans quelques-uns de vos membres? votre amour alors est un amour compatissant, un amour efficace, un amour universel : c'est un amour compatissant; lorsqu'une partie du corps est affligée toutes les autres souffrent; *si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra* (1). C'est

(1) I. Corinth. 12.

un amour efficace : jeûnes austères, longues abstinences, remèdes difficiles, vous vous assujettissez à tout cela lorsque vous en espérez quelque soulagement, souvent même vous faites des dépenses qui vous ruinent, et qui passent vos facultés ; c'est un amour universel, parce qu'il s'étend également à tous les membres de votre corps ; voilà déjà une notion de la charité que vous devez exercer envers les malades. Mais peut-être l'exemple fera-t-il sur vous plus d'impression, arrêtons-nous donc à celui que rapporte l'Evangile, puisque c'est à celui-là que Jésus-Christ nous renvoie tous aussi bien que le docteur de la loi.

Ce docteur, dit saint Luc, *voulant faire paraître qu'il était juste*, c'est-à-dire, ou qu'il avait fait justement sa question touchant l'amour du prochain, puisqu'on ne convenait pas qui était ce prochain ; ou qu'il ne lui manquait que de connaître le bien pour le faire, *dit à Jésus-Christ*, peut-être pour l'embarrasser par la difficulté de sa demande : *et qui est mon prochain? ille autem volens justificare seipsum, dixit ad Jesum : et quis est meus proximus?* Jésus, pour répondre à sa question, et en même temps pour lui marquer les principaux caractères de la vraie charité, lui proposa l'histoire, ou si vous voulez la parabole du Samaritain, que vous avez entendue, et qui a été de tout temps si célèbre dans l'Eglise ; c'est celle que je vais vous proposer pour vous faire connaître les qualités de la charité envers les malades, vous le connaîtrez par les qualités de celle du Samaritain.

Premièrement, sa charité fut compatissante, et c'est ce qu'il est aisé de comprendre par la comparaison que saint Luc fait de lui avec le prêtre et le lévite : *Un homme*, dit cet évangéliste, *qui descendait de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent le laissant à demi mort ; il arriva ensuite qu'un prêtre descendait par le même chemin, lequel l'ayant aperçu, passa outre ; accidit autem, ut sacerdos quidam descenderet eâdem viâ, et viso illo præteriit : Un lévite qui vint aussi au même lieu, l'ayant considéré, passa outre encore ; similiter et levita, cùm esset secùs locum, et videret eum, pertransiit.* Voilà l'extrême

dureté de ces deux hommes, ils voient un de leurs frères à demi mort sans le considérer, ou ils le considèrent sans se laisser émouvoir sur ses maux, ou s'ils sont émus, c'est un mouvement passager de compassion qu'ils étouffent dans leurs entrailles. *Le Samaritain au contraire passant son chemin, vient à l'endroit où est cet homme blessé, il s'approche de lui* pour le voir de plus près, au lieu de détourner ses yeux de dessus ses plaies encore sanglantes par une fausse délicatesse; il les considère, il les touche, il les manie jusqu'à ce que ses entrailles sont émues de compassion; *Samaritanus autem quidam iter faciens venit secùs eum, et videns eum, misericordia motus est.* C'est ce que fit ce Samaritain; c'est ce qu'ont fait depuis un saint Martin, une sainte Geneviève, un saint Louis, une multitude innombrable de saints qui embrassaient tendrement les lépreux, guérissaient les plaies des blessés par l'attouchement de leur bouche qu'ils y appliquaient, et recueillaient sans horreur les souffles puants et contagieux qui sortaient du sein des malades; c'est ce que font encore aujourd'hui avec édification ceux qui ont dans le cœur un véritable amour du prochain: on les voit, ces fidèles imitateurs de notre pieux Samaritain, s'informer avec une espèce d'inquiétude des maisons où il y a des malades. Qu'on leur dise avec les sœurs du Lazare: *celui que vous aimez est malade; ecce quem amas infirmatur*; aussitôt ils courent vers lui, ils s'informent du mal non par curiosité ou par manière de conversation, mais pour souffrir avec celui qui souffre, pour ressentir dans leur imagination tous les maux que leur frère souffre dans la réalité, ils n'omettent rien pour exciter en eux ce vif sentiment; et pour dilater leur cœur, ils donnent l'essor à leur esprit, ils considèrent que ce malade sur lequel Dieu a appesanti sa main, est comme eux l'ouvrage de Dieu, le fils du même père, l'enfant de la même maison, et membre du même corps; ils fixent leurs yeux sur leurs plaies, leur misère, leur visage pâle et défiguré, et sur tout ce qui peut exciter leur piété; la compassion les appelle auprès des malades, la compassion les y retient, les y fait passer des jours et des nuits sans qu'ils s'aperçoivent de leurs peines et des incommodités qui peu-

vent en résulter : voilà ce que nous voyons encore ; mais, hélas ! c'est ce que nous voyons bien rarement. Le grand abandonne les pauvres malades par indifférence, le riche par mépris, l'artisan par nécessité, la plupart, et surtout parmi vous, femmes du monde, par une délicatesse indigne du nom de chrétien que vous portez. Ce ne sont pas seulement les pauvres qu'on a la dureté d'abandonner dans la maladie ; mais les grands et les riches du siècle, liés en apparence d'une amitié étroite pendant les jours heureux, semblent s'oublier et se fuir pendant la maladie ; on voit ses amis de table, de jeux, de plaisirs se retirer de la maison de leurs amis dès qu'ils les savent dangereusement attaqués ; ceux-ci sont d'abord réduits à ne voir plus que quelques intimes, quelques prêtres pour qui leur maison avait été fermée pendant la vie, et dont ils sont bien aises d'éprouver la charité à la mort. Ils se plaignent alors de l'abandon presque universel où on les laisse ; mais de quoi se plaignent-ils qui ne soit la juste peine de leur dureté envers les autres ? Lorsqu'ils étaient en santé, ils s'ennuyaient du triste silence qui règne dans les appartements des malades : et on s'ennuie auprès d'eux, parce que les ris et les plaisirs sont bannis de leur chambre ; ils craignaient de n'entendre parler que des misères dont on leur avait parlé dans les premières visites, et on craint leurs redites et leurs plaintes toujours les mêmes ; étrangers à l'égard des discours de piété, ils avaient honte de ne pouvoir dire un mot de consolation, et on les laisse, parce qu'on n'aurait rien d'édifiant à leur dire ; ils avaient horreur d'un spectacle qui ne présente que des idées de mort, on a horreur de l'air qui les environne, du souffle qu'ils respirent, du mal qui les agite. Oui, avant votre mort même, hommes dédaigneux, et vous encore femmes délicates, on aura déjà horreur de votre personne. En vain, pour exciter la compassion au moins de vos proches, leur adresserez-vous ces lugubres paroles du bienheureux Job couvert de son ulcère, *ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, ayez pitié de moi, après que le Seigneur m'a frappé d'une telle plaie ; miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* Ces proches et ces amis seront sourds à

votre voix, parce que vous avez été sourds à la voix de vos proches et de vos amis. Quelle douleur alors de voir que le monde est déjà mort pour vous avant que vous ne soyez morts au monde ! et au contraire quelle serait votre consolation si vous aperceviez alors dans vos amis le même attachement, le même zèle, les mêmes attentions en ce qui vous concerne ! Cette consolation et d'autres infiniment plus douces ne peuvent vous manquer, si vous vous attendrissez sur la misère de votre prochain. Revêtez-vous donc des entrailles de miséricorde envers vos frères souffrants, pleurez avec ceux qui pleurent, le Seigneur vous fait un commandement exprès de cette compassion : *flere cum flentibus* (1). Les saints vous en ont donné l'exemple ; Job, pour exciter la miséricorde de Dieu sur lui par la vue de celle qu'il avait exercée envers ses semblables, disait : *Je pleurais autrefois sur celui qui était affligé, et mon âme était compatissante envers les pauvres, flebam quondam super eo qui afflictus erat ; et compatiebatur anima mea pauperi* (2). Enfin les Pères ont pensé que la compassion était la première et la plus essentielle qualité de l'amour du prochain. Voici comment saint Grégoire s'expliquait sur ce sujet en commentant les paroles que je viens de citer du livre de Job : « Il faut » considérer, dit ce grand pontife, que celui-là fait une au- » mône parfaite, qui en même temps qu'il assiste son pro- » chain qui est dans la misère, entre dans son affliction, et » y prend part, en sorte que ce don qu'il lui fait, parte d'un » cœur compatissant et percé de douleur ; car souvent c'est » plutôt l'abondance des richesses que la vertu de compas- » sion qui nous porte à donner l'aumône. En donnant notre » bien nous ne donnons que ce qui est hors de nous ; mais » en donnant notre compassion et nos larmes, nous don- » nons ce que nous avons de plus précieux, qui est notre » cœur ; ainsi la compassion qui accompagne l'aumône est » un plus grand don que l'aumône même. » Pourquoi cela ? c'est non-seulement parce que Dieu tient compte de toute la bonne volonté que l'on a ; « mais parce que celui qui a une

(1) *Rom.* 12 — (2) *Job.* 30.

» véritable compassion est incapable de refuser à son pro- » chain ce qui lui est nécessaire. » *Idcircò plus compassionem quàm datum dicimus, quia nunquam qui verè compatitur, quod necessarium proximo conspicit, negat* (1). Voilà la vraie marque de la compassion intérieure, ce sont les secours extérieurs, seconde qualité de la charité dont le Samaritain nous donne l'exemple.

Il s'approcha donc de cet homme blessé, il *versa de l'huile et du vin dans ses plaies, il les banda, et l'ayant mis sur son cheval, il l'amena dans l'hôtellerie et eut soin de lui; et appropians alligavit vulnera ejus, infundens oleum et vinum, et imponens illum in jumentum suum, duxit in stabulum, et curam ejus egit.* Combien de traits admirables de générosité dans la conduite de ce charitable Samaritain! Rapprochez-les, mes frères, de la conduite que vous tenez à l'égard des malades qui gémissent dans nos hôpitaux, dans votre voisinage, peut-être dans vos maisons. De quelle honte une telle comparaison ne vous couvrira-t-elle pas? le Samaritain s'approche de ce malheureux Juif que les voleurs ont laissé à demi mort, et vous aussi durs et aussi inhumains que les deux Israélites qui étaient passés, vous passez vous-mêmes les maisons où votre présence procurerait quelque consolation; vous resserrez vos entrailles, vous détournez vos yeux, vous bouchez vos oreilles pour n'être pas touchés des demi-accents que forment à peine des lèvres mourantes. Le Samaritain emploie les provisions qui lui sont nécessaires dans son voyage, il verse son huile et son vin sur les plaies de ce blessé; et vous, au lieu de vous priver d'une boisson nécessaire à un infirme, au lieu de partager avec lui votre propre subsistance, vous ne lui envoyez qu'avec peine les restes de votre table; et tandis que ce pauvre convalescent manque d'un doigt de vin pour rétablir ses forces, vous vivez, comme le mauvais riche, dans les délices de la bonne chère. Le Samaritain bande les plaies du Juif avec un linge dont un voyageur ne pouvait sans doute se passer que difficilement, et vous avec des armoires abon-

(1) *Moral. lib.* 22.

damment fournies, vous laissez manquer de draps et des linges les plus nécessaires à un pauvre infortuné étendu sur la paille ; car voilà l'extrême misère dont nos yeux sont souvent témoins. Après cela devez-vous être surpris que nous sollicitions votre charité ? ne devriez-vous pas au contraire nous savoir gré de ce que nous désirons en être les ministres envers les misérables ? Le Samaritain met ce Juif blessé sur son cheval, et prend soin de lui à l'hôtellerie ; et vous, loin de prendre par vous-mêmes le soin de vos malades, à peine consentez-vous qu'un de vos domestiques devienne l'infirmier de l'autre ; tous les moments qu'il n'emploie pas à vous servir vous semblent des moments perdus. Que dirai-je encore à la louange de notre Samaritain et à votre confusion ? *Le lendemain*, dit l'Evangéliste, *il tira deux deniers* (somme alors considérable) *qu'il donna à l'hôte, et alterâ die protulit duos denarios et dedit stabulario :* et vous ne donnez qu'avec une sorte de chagrin une vile monnaie qu'on vous demande pour les plus grandes nécessités. Le Samaritain dit à l'hôte *d'avoir soin de ce Juif, et que tout ce qu'il dépenserait de plus, il lui rendrait à son retour ; curam illius habe, et quodcumque pererogaveris, ego cùm rediero, reddam tibi.* Et vous, au lieu de contracter des dettes que vous pourriez ensuite éteindre sans beaucoup de peines, vous ne trouvez pas même de superflu au milieu de vos grands biens pour en aider un indigent. Si votre état et les fonctions de votre état vous empêchent de soulager constamment les malades par vous-mêmes, au moins devriez-vous, comme ce Samaritain, les visiter quelquefois pour connaître la misère humaine, et vous y rendre sensibles ; vous devriez au moins, à votre absence, constituer près des pauvres des personnes douces et compatissantes qui ne les abandonnassent point ; vous devriez vous charger de la subsistance des uns et des autres, chacun selon vos facultés. Dites-le-moi cependant, riches, avares, combien y a-t-il de malades dans cette paroisse qui doivent à votre charité la prolongation de leurs jours ? Enfin le Samaritain ne dit pas qu'il consent à donner une telle somme tous les jours pendant un certain temps ; mais généreusement charitable, il promet de donner généra-

lement tout ce qu'on aura dépensé pendant tout le temps de la maladie, et votre cupidité au contraire est toujours attentive à mettre des bornes étroites à votre charité ; si le mal vous paraît devoir tirer en longueur, votre ferveur se diminue insensiblement. Malheur, mes frères, malheur à tous ces hommes faibles et paresseux dans le bien ! *Malheur à ceux qui manquent de cœur*, dit le Sage, *malheur à ceux qui ont perdu la patience et qui ont quitté les voies droites ; væ dissolutis corde, væ his qui perdiderunt sustinentiam, et qui dereliquerunt vias rectas.* Non, mon cher auditeur, non, ce n'est pas assez de commencer le bien, il faut le conduire à sa perfection ; ce n'est pas assez d'avoir dans le cœur quelques sentiments de miséricorde contre lesquels vous vous roidissiez, il faut les fortifier et les seconder ; ce n'est pas assez d'être touchés de compassion, il faut le témoigner par des œuvres et des secours effectifs, en visitant les malades, en les consolant, en les pansant, en leur rendant les services les plus bas, en leur fournissant les remèdes et tout ce qui peut leur être nécessaire : *car si quelqu'un*, dit saint Jean, *a les biens de ce monde ; et que, voyant son frère dans la nécessité, il lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? quomodo caritas Dei manet in eo* (1) ? Ce n'est pas assez de servir les malades de sa bourse et de ses mains, on doit les assister avec humanité, les écouter avec bonté, leur refuser avec grâce, leur accorder avec prudence ; tout cela ne suffit pas encore, il faut que vos visites, vos soins, vos secours continuent autant que la maladie ; enfin il ne faut pas qu'une fausse compassion vous fasse prendre l'un de ces deux partis que prennent quelquefois des gens très-mal instruits ; d'abaisser la tête d'un malade agonisant, ou de faire une offrande à la Vierge dans certaines Eglises pour la prier de déterminer le mal par une mort ou une guérison prompte. Le premier tient du crime horrible de l'homicide, et l'autre est une superstition aussi meurtrière que scandaleuse ; je dois ajouter encore pour achever ce que j'avais à remarquer touchant

(1) I *Joan.* 3.

l'efficacité de la charité envers les malades, que jamais vous ne devez hasarder les remèdes, et qu'avant d'en donner il est nécessaire qu'au moins l'expérience vous ait assuré leur vertu. La prudence du Samaritain peut encore vous servir de modèle à cet égard; il ne fait une mixtion d'huile avec le vin que parce qu'il sait que le vin sans huile n'aurait fait qu'aigrir, et que l'huile sans vin n'aurait pas eu la force de purifier les plaies du sang corrompu qu'elles renfermaient; voilà ce que doit être votre charité, si vous voulez qu'elle soit efficace; et remarquez bien que ce n'est pas seulement à l'égard de vos parents, de vos alliés, de vos amis, c'est à l'égard du dernier, du plus inconnu des hommes qu'elle doit avoir ces caractères; les paroles de Jésus-Christ vont vous le prouver.

Après avoir rapporté la parabole du Samaritain, il demande au docteur de la loi : *laquel de ces trois vous semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? quis horum trium videtur tibi proximus fuisse illi qui incidit in latrones? Le docteur lui répondit : celui qui a exercé la miséricorde envers lui; at ille dixit : qui fecit misericordiam in illum : Allez donc, lui dit Jésus-Christ, et faites de même; vade et tu fac similiter*; comme s'il eût dit : de votre aveu, vous êtes obligé d'aimer votre prochain comme vous-même; or votre prochain, ce sont généralement tous les hommes, ceux qui sont vos ennemis, ceux qui sont d'une nation et d'une religion différente de la vôtre, fussent-ils des schismatiques et des idolâtres. En effet, les Samaritains ne sont unis aux Juifs ni par les liens respectables du sang, ni par les nœuds sacrés de la religion, ni par les devoirs indispensables de la reconnaissance, ni par les droits inviolables de l'amitié, puisque ces deux peuples s'excommunient mutuellement. Cependant vous regardez un Samaritain comme votre prochain, puisque vous dites qu'il est celui de votre frère; avouez donc que votre prochain c'est votre ennemi aussi bien que votre ami, l'étranger et le concitoyen, l'idolâtre et l'adorateur du vrai Dieu, le schismatique rebelle et le fidèle le plus soumis; avouez donc que vous êtes obligés d'aimer tous ces hommes; allez donc, et traitez-

les tous comme ce Samaritain, puisque c'est à titre de prochaim qu'il a ainsi pánsé un de vos frères; *vade et tu fac similiter.* Voilà, mes frères, le solide raisonnement que renferment les dernières paroles de notre Evangile; raisonnement qui vous montre que la vraie charité est universelle, que la vôtre doit s'étendre jusqu'à vos ennemis les plus dangereux, jusqu'à vos frères errants, jusqu'aux infidèles qui sont dans l'enceinte de vos murs; raisonnement qui vous prouve que la loi naturelle dicte seule ces sentiments dont j'ai parlé. En effet, quelle autre loi que la naturelle pouvait suivre ce Samaritain qui joignait à l'hérésie et au schisme le culte superstitieux des idoles? cet homme donc qui n'écoute que la voix de la nature, et qui ne fait que suivre le penchant de l'humanité, se porte de lui-même à compatir aux maux du Juif, à lui rendre tous les services réels qui dépendaient de lui. Que doit donc faire un chrétien qui écoute la voix de la grâce et de la religion; un chrétien qui a appris à regarder tous les hommes comme son prochain, et tous les chrétiens comme ses frères; un chrétien, à qui l'Evangile fait un commandement exprès d'aimer ses semblables; *diliges proximum: fac similiter:* un chrétien, à qui Jésus-Christ promet la vie éternelle pour la récompense de son amour; *hoc fac et vives:* un chrétien, qui pour prix de ses visites sera lui-même visité de son Dieu, et entendra cette parole consolante de son juge: *Venez, le béni de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, parce que j'ai été malade, et vous m'avez visité; eram infirmus et visitasti me.* Ces considérations faisaient tant d'impression sur les premiers fidèles, ils s'aimaient tellement que les païens attribuaient leur amour mutuel à un caractère superstitieusement imprimé sur leur chair. Je vous le demande, mon cher auditeur, si ces païens vivaient au milieu de nous, s'ils étaient témoins de notre conduite, seraient-ils encore tentés de nous accuser de magie, en voyant l'empressement avec lequel nous nous aidons réciproquement? Oui, si vous me permettez le terme consacré par l'usage qu'en a fait l'Apôtre, j'oserai le dire, ils admireraient encore parmi nous une sorte d'ensorcellement, mais de quel

genre? un ensorcellement d'indifférence, un ensorcellement de froideur et de mépris pour nos indigents et nos malades, car je ne sais comment nommer l'extrême négligence avec laquelle nous remplissons les devoirs de la charité. Saint Paul mettait au nombre des plus grands crimes qu'eussent jamais commis les idolâtres, celui d'être sans affection et sans miséricorde: *sine affectione, sine misericordiâ* (1): et notre cœur n'est touché d'aucun sentiment de pitié lorsque notre œil voit des objets les plus attendrissants; nous sommes donc aussi méchants dans la religion la plus sainte que les païens dans le temps des plus grands désordres. Ah! mes frères, que ces réflexions sont tristes pour ceux qui ont jusqu'aujourd'hui négligé la visite des malades; mais qu'elles sont salutaires! elles leur apprendront à compatir avec eux, à les visiter, les assister et les servir tous par eux-mêmes lorsqu'ils le pourront, et par d'autres lorsqu'ils ne le pourront plus; ces pensées, que c'est la personne du Sauveur qu'ils soulagent dans celle du malade, et qu'au jugement dernier il tiendra comme fait à lui-même ce qu'ils auront fait pour les infirmes; ces pensées, dis-je, les soutiendront, les fortifieront dans les exercices les plus pénibles et plus humiliants de la charité; peu contents de travailler au soulagement des corps, ils travailleront encore au salut des malades; second objet de la charité chrétienne; je vais vous en montrer les qualités dans mon second point.

SECOND POINT.

Ce que l'Evangile rapporte du Samaritain est-il une parabole? est-il une histoire? c'est là un point sur lequel les Pères et les interprètes ne conviennent pas également. Saint Jérome dans son commentaire sur saint Matthieu (1) remarque qu'il y avait sur le chemin de Jéricho un grand nombre de voleurs qui avaient accoutumé de blesser, et même d'y tuer ceux qu'ils y trouvaient; il y a donc beaucoup d'apparence qu'ils avaient réellement maltraité ce Juif, et que ce

(1) *Rom.* 1. — (2) *In Matth.* 20.

Juif avait reçu des secours effectifs de ce Samaritain. Quoi qu'il en soit de ces différents sentiments, l'important pour le règlement de nos mœurs est de bien connaître le sens de cette parabole ou histoire, et de nous en faire l'application ; on peut en distinguer deux, un littéral qui nous représente un pauvre malheureux laissé à demi mort sur le chemin de Jéricho, ville célèbre par la quantité de sang qu'on répandait sur son chemin, c'est celui que nous avons expliqué dans la première partie de cette instruction ; l'autre spirituel et mystique, c'est celui que nous allons expliquer, et qui nous apprendra que notre charité ne doit être ni moins compatissante, ni moins efficace, ni moins universelle par rapport au salut des malades que par rapport à leur santé corporelle.

Un homme, dit le Sauveur, *qui descendait de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent le laissant à demi mort; homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho, et incidit in latrones qui etiam despoliaverunt eum, et plagis impositis abierunt, semivivo relicto.* Quel est cet homme dont parle ici Jésus-Christ? de qui est-il la figure suivant la commune interprétation des saints Pères? cet homme, (dit saint Ambroise et avec lui saint Augustin, saint Basile, saint Chrysostôme et les autres Pères,) cet homme qui descend de Jérusalem à Jéricho nous représente la personne d'Adam ; Jérusalem signifie le paradis terrestre dans lequel il avait été établi, et Jéricho nous figure la corruption de ce monde où il a été exilé ; ces voleurs entre les mains desquels Adam est tombé, sont les démons qui l'ont dépouillé de la robe de son innocence et de la justice originelle ; ces anges de ténèbres l'ont couvert de plaies après l'avoir dépouillé, parce que le péché du premier homme a blessé l'âme dans toutes ses facultés; il l'a blessée dans son entendement devenu sujet à l'ignorance de ses devoirs les plus essentiels ; il l'a blessée dans sa volonté qui languit dans la pratique du bien le plus facile, et manque de courage pour les choses difficiles; il l'a blessée dans son cœur dont les désirs se portent naturellement vers le mal, et causent dans les membres du corps la révolte la plus affli-

geante : le serpent enfin a laissé l'homme à demi mort, parce qu'à la vérité il lui restait encore quelque connaissance, et quelque liberté pour le bien moral ; mais connaissance cependant et liberté avec lesquelles il serait péri éternellement, lui et toute sa postérité, si le Verbe éternel ne fût descendu du ciel pour racheter le genre humain, et c'est le mystère ineffable des divines miséricordes qui nous est marqué par les paroles suivantes de l'Evangile.

Il arriva ensuite, dit saint Luc, *qu'un Prêtre descendait par le même chemin, lequel l'ayant aperçu passa outre ; un Lévite qui vint en fit autant.* L'un et l'autre voient le mal sans le guérir ; c'est-à-dire, que l'homme, par le moyen de la loi naturelle et de la loi écrite, figurées par le Prêtre et le Lévite qui en étaient les ministres, pouvait bien distinguer la plaie du péché, mais n'y trouvait pas la vertu nécessaire pour l'effacer ; il fallait un remède plus puissant, il fallait la charité infinie du vrai Samaritain, c'est-à-dire, du Verbe éternel, qui passant son chemin du ciel en terre, vint prendre la ressemblance de notre chair criminelle pour en effacer les péchés.

Et quelle fût donc sa charité, elle fut compatissante, efficace, universelle, infiniment plus que celle du Samaritain figuratif; tels doivent encore être les caractères de notre charité par rapport au salut des malades. Premièrement, l'amour de Jésus-Christ pour les hommes a été un amour compatissant ; ce divin Sauveur a été touché de miséricorde, *misericordiâ motus est*, et il en a été touché jusqu'à verser des larmes : ce pieux Samaritain considérait ce que c'était qu'une âme mortellement blessée, ce qu'elle perdait en perdant le ciel, et ce qu'elle avait à souffrir en souffrant les supplices éternels de l'enfer, et cette vue attendrissait le cœur, émouvait ses entrailles, faisait couler des torrents de ses yeux sur les misères de cette âme : *Allez*, vous dit-il, *et faites de même ; vade et fac similiter*. Considérez lorsque vous assistez un malade, quel serait le malheur de cet homme s'il perdait son âme ; dites-vous à vous-mêmes pour vous attendrir sur son état : cet homme dans peu de temps paraîtra peut-être devant son juge, le premier effort qu'il fera le peut précipiter dans le tom-

beau, la prison où son âme est renfermée s'entrouvre de toute part, chaque moment y fait des brèches qui annoncent une prochaine liberté. Que deviendrait-il s'il succombait dans le compte terrible qu'il est sur le point de rendre ? hélas ! il serait éternellement l'objet de la haine du Seigneur, et la proie des démons; cependant ces esprits de ténèbres redoublent leurs efforts, et emploient toutes leurs forces et toutes les ruses dont ils sont capables ; ils savent qu'il ne leur reste que peu de temps après lequel il n'y en aura plus pour eux, et la crainte que leur proie ne leur échappe, les fait entrer dans une fureur qui annonce les plus grands périls ; saint Jean s'écriait en en considérant l'excès : *Malheur à la terre et à la mer; parce que le démon est descendu vers vous plein de colère, sachant le peu de temps qui lui reste ; væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet.* Il ne descend vers l'homme mourant que pour lui livrer les derniers combats. Eh ! le spectacle horrible que présentent à la foi ces combats ! ces combats où l'on voit le fort armé contre un Lazare faible et languissant, un ange contre un homme, un esprit immortel avec une âme mourante, une puissance céleste contre un demi-mort qui peut à peine respirer ; un démon d'un côté qui abat le courage de l'homme, assoupit ses sens, épuise ses forces, trouble son imagination et son esprit par l'idée de la mort, attriste son âme en lui présentant les objets les plus capables de l'affliger, des enfants qui pleurent, une épouse qui se désole, une fortune qui disparaît, des plaisirs qui cessent, et des péchés qui subsistent ; et de l'autre, un homme, hélas ! ou qui ne pense plus à rien, ou qui ne pense qu'à se distraire sur la rigueur du mal qui l'accable, sur les remords de sa conscience qui le troublent, sur la pensée de la mort qui l'effraie. A quels dangers de tels combats n'exposent-ils pas le salut de ce pauvre malade que je visite ? dites-vous tout cela, réfléchissez bien sur tout cela vous-mêmes, ô que ces pensées seront propres à vous exciter à la compassion ! les sentiments en croissent à proportion de la misère. Eh ! mes frères, quelle misère peut-on imaginer plus grande que celle d'un homme qui est peut-être actuelle-

ment dépouillé de la grâce, d'un homme de qui les puissances de l'enfer peuvent enlever le trésor de la gloire, d'un homme qui n'a en lui que de faibles ressources pour se soutenir contre les puissantes attaques de ses ennemis, et qui périra s'il vient à succomber? quelle considération pourra jamais vous toucher si vous êtes insensibles à celle-là? mais si vous êtes véritablement émus sur le danger de votre frère, que ferez-vous donc? vous imiterez votre Sauveur et votre modèle, sa charité n'est pas oisive. *Il versa de l'huile et du vin dans les plaies de l'homme blessé*, dit l'Evangéliste, *il les banda, et l'ayant mis sur son cheval, il l'amena dans l'hôtellerie.* Combien d'effets de l'amour de Jésus-Christ envers l'homme coupable, et envers chacun de nous, mes chers frères; il verse de l'huile et du vin sur les plaies de notre ignorance, de nos faiblesses et de nos fautes, il les serre, c'est-à-dire, comme l'explique saint Ambroise, que tantôt il emploie la sévérité des préceptes et des menaces, et tantôt il use d'une douceur pleine de miséricorde en remplissant l'âme de consolation et lui remettant ses péchés; *constringit vulnera austeriore præcepto, fovet remissione peccati.* Il met le blessé sur son cheval, c'est-à-dire, qu'il se charge de nos faiblesses et de nos iniquités, et que, comme un bon pasteur, il nous met sur les épaules de son humanité pour nous reporter dans le bercail d'où nous nous étions égarés; *audi quomodo te imponat, hic peccata nostra portat, et pastor imposuit ovem lassam super humeros suos.* Il nous conduit à l'hôtellerie, c'est-à-dire, comme l'explique saint Chrysostôme, à l'Eglise dans laquelle les voyageurs, fatigués et accablés par le poids de leurs péchés, viennent en déposer le pesant fardeau, se nourrissant de la parole et du corps de Jésus-Christ pour continuer leur voyage vers le ciel. Après avoir pris soin de nous par lui-même pendant sa vie mortelle, il donne à l'hôte deux deniers, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, qu'il donne à ses Apôtres le double amour de Dieu et du prochain pour en embraser ensuite tous les fidèles, il promet de rendre à son retour tout ce qu'on aura fait ou dépensé en faveur du prochain. « Eh! quand est-ce que vous reviendrez, lui demande saint Am-

» broise, sinon au grand jour du jugement? ce sera alors » que vous nous rendrez ce qui sera dû à chacun de nous; » heureux ceux de qui vous daignez être le débiteur! *beati » quibus es debitor!* et plût à Dieu que nous puissions nous-» mêmes rendre un bon compte de ce que nous avons reçu! » mais mon divin Jésus, comment nous rendrez-vous ce qui » nous sera dû? c'est en nous adressant ces paroles: venez, » ô bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en » peu de choses, je vous établirai sur beaucoup, entrez dans » la joie de votre Seigneur; *reddes cùm dices: euge, serve » bone.* » O que ce charitable Samaritain mérite que nous l'aimions! il nous a aimés en descendant vers nous, en souffrant pour nous, en purifiant nos consciences, en nous appelant à son Eglise, en nous y fortifiant de tous les secours les plus abondants, en nous promettant les plus riches récompenses dans le ciel. « Aimons-le donc, continue saint » Ambroise, comme notre Seigneur, et comme étant plus » que personne notre prochain; *diligamus eum quasi Do-» minum, diligamus et quasi proximum.* »

Mais comment lui témoignerons-nous notre reconnaissance pour tant de bienfaits; et puisqu'il nous ordonne de faire pour notre prochain ce qu'il a fait pour nous, *vade et tu fac similiter*, que ferons-nous pour le salut de nos frères, et surtout d'un frère mourant? quelle sera la ferveur et l'activité de notre amour? comment le lui marquerons-nous?

Comment le lui marquerez-vous, mes frères? vous le lui marquerez par les sages avis que vous lui donnerez, par les puissantes exhortations que vous lui ferez, par les ferventes prières que vous adresserez à Dieu pour son salut, vous le lui marquerez par la sagesse de vos avis que vous opposerez de toutes vos forces aux conseils des sages du monde. Ces prudents du siècle ont soin de cacher au malade son état véritable, les médecins n'osent s'en expliquer, ses amis le flattent par l'espérance d'une prompte guérison, ses parents éloignent toutes les pensées et tous les objets qui pourraient l'appliquer et troubler son repos; le malade lui-même regarde encore comme éloignée la mort qui est à la porte, et qui frappe déjà; il ne parle pas, et personne ne veut lui dire

de mettre ordre aux affaires de sa conscience ; ce serait, dit-on, lui apprendre qu'il est en danger, ce serait le troubler, l'effrayer, empirer son mal, il vaut mieux attendre qu'il ait recouvré la santé ; si on a le courage d'avertir un confesseur, c'est dans le temps que tout est désespéré, que les forces sont épuisées, que la mémoire ne fournit plus rien, que l'esprit est incapable de rechercher la vie passée, que le cœur ne peut plus détester ses péchés. Quelle espèce de charité est-ce là ? disons mieux, quelle barbarie ! quelle cruauté de préférer un moment d'une fausse paix à une paix éternelle ! Quelle épouvantable aveuglement de craindre moins une éternité de peines que le moment d'une salutaire inquiétude ! ô folie, ô fureur que la sagesse et la prudence de la chair ! Voici donc, chrétiens auditeurs, quelle prudence vous opposerez à celle-là ; vous paraîtrez, et vous entrerez véritablement dans les intérêts de votre frère malade, vous l'entretiendrez sur le néant du monde, sur les misères humaines, sur la brièveté du temps, et sur le danger d'une vie plus longue, vu le penchant furieux que nous avons tous à commettre le mal ; vous lui ferez remarquer ensuite que la plupart de nos maladies ont leur source dans nos fautes passées, que le vrai secret pour ôter le mal, c'est d'enlever la racine, qu'une bonne confession est le moyen d'y réussir, qu'elle peut profiter beaucoup à l'âme sans nuire jamais à la santé du corps ; qu'à tous les moments de sa vie il faut se tenir prêt, mais surtout lorsque des signes avant-coureurs nous annoncent une mort prochaine, et qu'enfin on ne peut, comme le dit saint Augustin, jamais prendre trop de sûreté quand il s'agit d'une éternité; *nunquam satis magna securitas ubi periclitatur æternitas*. Enfin vous le déterminerez à envoyer chercher son confesseur dès le commencement de sa maladie, et pendant qu'il a encore assez de mémoire pour se souvenir de ses péchés, assez de connaissance pour en apercevoir l'énormité, assez de force pour en témoigner son sincère repentir, assez de liberté pour former de saintes résolutions. Quelle obligation ce malade ne vous aura-t-il pas, si par vos bons conseils il fait une sainte

confession qui répare ses fautes, ses sacriléges, et tous les scandales de sa vie passée!

Vos soins à son égard ne doivent point se borner là, il faut joindre à ces premiers avis de fréquentes exhortations, lui faire faire des actes de foi, d'espérance, d'amour, de douleur, de désirs du ciel, de résignation à la volonté de Dieu, lui dire de bouche, afin qu'il répète dans le fond de son cœur : *Mon Dieu, je crois; seulement fortifiez ma foi; credo, Domine, adjuva incredulitatem meam : Vous êtes mon espérance, Seigneur, vous êtes mon partage dans la terre des vivants; tu es spes mea, Domine portio mea in terra viventium : Je vous aimerai, Seigneur, parce que vous êtes ma force, mon appui, mon refuge, et mon liberateur; diligam te, Domine, fortitudo mea, Dominus firmamentum meum, et refugium meum, et liberator meus : Mon Dieu, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde; miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam : Hélas! que j'ai commis de péchés pendant ma vie, que ferai-je, misérable que je suis? à qui aurai-je recours, sinon à vous, mon Seigneur et mon Dieu? Hei mihi! quia peccavi nimis in vita mea! quid faciam miser, ubi fugiam nisi ad te Deus meus? Je tremble à la vue de mes crimes, et je suis honteux de paraître devant vous coupable de tant d'infidélités; commissa mea pavesco et ante te erubesco : Que désiré-je dans le ciel sinon vous, et que puis-je souhaiter sur la terre après vous? quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram? Mon Dieu, je ne refuse point de travailler et de souffrir, que votre sainte volonté s'accomplisse en tout; non recuso laborem, fiat voluntas tua.* Voilà une idée des actes que vous pourrez faire faire au malade, non pas en même temps, mais à diverses reprises; d'autrefois vous pourrez lui présenter l'image du crucifix, et lui dire tantôt avec l'Eglise : voici le bois de la croix où a été attaché le salut du monde, venez l'adorer dans les sentiments de l'amour le plus tendre; tantôt avec saint Augustin, ouvrez les yeux, mon frère, sur votre Sauveur en croix pour vous, voyez comme il y est attaché, écoutez comme il prie pour

vous et pour tous les pécheurs : mon Père, pardonnez-leur : *vide pendentem, audi precantem : Pater, ignosce illis.* Considérez quel est le prix infini de votre âme, et ce que vous devez à celui qui l'a rachetée ; considérez les plaies de ce corps déchiré ; *inspice vulnera pendentis :* considérez le sang innocent de ce doux agneau immolé pour vous ; *inspice sanguinem morientis :* considérez le prix que ce rédempteur a donné pour vous, sa propre vie, *inspice pretium redimentis :* voyez comme il a la tête inclinée pour vous admettre à son baiser ; *caput habet inclinatum ad osculandum :* voyez comme il a le cœur ouvert pour vous aimer ; *cor apertum ad diligendum :* voyez comme il a tout le corps étendu et exposé aux outrages pour vous racheter ; *totum corpus extensum ad redimendum :* ô que tant de plaies et d'ouvertures font bien voir l'amour infini dont son cœur est embrasé pour vous ; *patent arcana cordis per foramina corporis* (1). Ne l'aimez-vous pas aussi de tout votre cœur ? c'est ce que vous pouvez dire en montrant au malade le signe de sa rédemption : les seuls sentiments de religion, si vous en êtes bien pénétrés, vous suggèreront une infinité d'exhortations semblables, et je ne crois pas nécessaire de vous en marquer un plus grand nombre ; ce qu'il est important d'observer en les faisant, c'est premièrement de ne point parler long-temps au malade, ni à voix haute, les longs discours le fatigueraient, et les cris seraient peut-être nuisibles, et sûrement inutiles ; peut-être nuisibles, parce qu'ils ébranleraient son cerveau, et pourraient lui causer des mouvements très-funestes d'impatience ; ils seraient sûrement inutiles, parce que, s'il a l'usage des sens, ses organes sont alors plus sensibles et plus délicats que jamais, quoique la maladie le mette hors d'état de le faire connaître ; s'il a perdu l'usage des sens, criassiez-vous plus haut encore il ne vous entendra pas. Ainsi il suffit de proposer quelques réflexions courtes d'une voix douce et onctueuse, en disant, par exemple : *Mon Dieu, vous savez que je vous aime*, ou bien *je remets, Seigneur, mon âme entre vos mains*, ou bien, *Marie mère*

(1) *Bernardus.*

de grâce et de miséricorde, recevez-moi sous votre protection à l'heure de ma mort. La seconde chose à observer, c'est d'exhorter le malade relativement à ses dispositions. Est-ce un homme qu'on sait n'avoir pas beaucoup de foi ? il faut lui en faire faire des actes fréquents, surtout sur les vérités qu'il contestait autrefois. Est-ce un homme que la vue de ses fautes porte au désespoir ? il faut lui parler souvent des miséricordes du Seigneur, des promesses qu'il a faites aux pécheurs pénitents de les recevoir, des gages précieux qu'il leur a donnés de son amour en leur donnant son propre Fils, des exemples des Publicains, des adultères et de tant d'autres fameux coupables auxquels il a accordé le pardon aussitôt qu'ils l'ont demandé. Est-ce un présomptueux qui compte trop sur ses mérites et sur la bonté divine, il faut lui répéter souvent ces paroles du Psalmiste : *si vous examinez, Seigneur, mes péchés à la rigueur*, hélas ! *qui pourra subsister ? n'entrez pas en jugement avec votre pauvre serviteur, car il n'y a point d'hommes vivants qui puissent se justifier en votre présence.* Est-ce un juste qui ait toujours aimé le Seigneur ? il suffit de lui suggérer cette aspiration et d'autres semblables : *Dieu de mon cœur et mon partage à jamais.* Telle est l'attention qu'on doit avoir, de proportionner ses exhortations aux besoins du malade.

Afin de les rendre plus efficaces, il faut y joindre de ferventes prières au Seigneur. *Dieu miséricordieux*, faut-il lui dire, *regardez d'un œil de compassion votre serviteur qui est ici malade, et exaucez la prière qu'il vous fait de tout son cœur de lui remettre ses péchés ; renouvelez en lui, Père très-doux, tout ce qui a été corrompu par la fragilité humaine, ayez pitié de ses gémissements et de ses larmes, et recevez au sacrement de votre réconciliation celui qui n'a de confiance que dans votre miséricorde par les mérites de Jésus-Christ.* Voilà une des prières qu'on peut faire utilement pour le salut du malade ; elle est tirée de celles que l'Eglise récite en faveur des agonisants ; c'est là que vous apprendrez à en faire d'excellentes. Je ne puis trop vous en conseiller la lecture pour vous-mêmes ; lisez-les, récitez-les souvent, elles vous détacheront des créatu-

res, elles vous rempliront de confiance en Dieu, elles vous disposeront à bien mourir. De quel vive impression ne frappent pas le pieux lecteur ces paroles terribles : *Sors de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père Tout-Puissant qui t'a créée, au nom de Jésus-Christ qui t'a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui t'a sanctifiée, etc.* Pensons, mes frères, pensons souvent que ces paroles nous seront un jour adressées ; ne les adressons nous-mêmes à un malade mourant, que dans les mêmes sentiments où nous voudrions être quand on nous le dira, ce sera le moyen de rendre nos prières utiles au salut du malade.

Enfin ce n'est pas seulement à un parent, à un ami, c'est à tous les fidèles, c'est à tous les hommes que ces obligations de charité s'étendent, eu égard à leur état ; en effet, elles s'étendent à quiconque est notre prochain. Nous devons regarder comme notre prochain tous ceux que le pieux Samaritain dont parle l'Evangile regardait comme son prochain ; or il ne regardait comme son prochain et il était vraiment prochain de celui envers lequel il exerçait la miséricorde ; il l'exerçait envers tous, et même ses plus grands ennemis. Jésus-Christ l'a exercée envers tous les hommes, puisqu'il est mort pour tous, et pour chacun des hommes. Il faut donc aussi l'exercer envers tous les hommes : oui, votre charité doit vous faire voler partout où vous savez qu'il y a des malades qui manquent de secours, chez vos amis et vos ennemis, à la maison du riche et du pauvre ; ô qu'il vaut mieux, dit le sage, aller à ces maisons de deuil qu'à une maison de festins ; *melius est ad domum luctûs, quam ad domum convivii :* car dans celles-là on est averti de la fin de tous les hommes. On voit à quoi aboutissent les biens et les maux de cette vie, la gloire de ce monde et ses humiliations, ses plaisirs et ses amertumes ; on y voit, hélas ! que tout n'est que fausseté, qu'inconstance, que néant ; *in illa enim finis cunctorum admonetur hominum :* alors on n'a pas besoin pour se souvenir de la mort, ou de traîner après soi son cercueil, comme faisait un empereur des derniers siècles, ou de coucher dans une bière comme ont fait quelques saints, ou de se faire avertir qu'on est mortel comme l'ont pratiqué quel-

ques princes. On pense assez à ce qui doit arriver quand on assiste un malade à la mort; *vivens cogitat quod futurum est* (1): on se demande alors, aurai-je des transports et des impatiences comme celui-ci? paraîtrai-je indifférent pour la vie, insensible à la mort comme celui-là. Dans l'un je vois un esprit aliéné, dans l'autre je remarque peu d'espérance et beaucoup de présomption; serai-je de même? Dieu me fera-t-il alors miséricorde? que penserai-je alors de ces plaisirs qui m'enivrent, de ces vanités qui me charment, de ce monde que j'aime encore? qu'en pense ce malade? hélas! il ne tient plus à rien de tout cela, ou s'il y tient, il est le plus malheureux de tous les hommes, parce qu'il ne pourra plus en jouir, et qu'il sera éternellement tourmenté de la pensée qu'il en a joui. Ah! il faut donc que je détache mon cœur de tous les objets créés qui m'environnent; voilà ce que se dit celui qui visite un malade avec des sentiments de religion, et c'est le premier avantage qu'il tire de ses visites. Le second est la récompense infinie que le Seigneur y a attachée; cette récompense, c'est le ciel, c'est la possession de Dieu même; voilà ce que Dieu promet à ceux qui soulagent corporellement les malades. Que ne donnera-t-il donc pas, demande saint Grégoire, à ceux qui soulagent leurs âmes? si on mérite le ciel pour délivrer de la mort un corps qui ne peut l'éviter, que méritera-t-on pour délivrer de la mort une âme qui doit vivre toujours? *si enim magnæ mercedis est à morte eripere carnem quandoque morituram, quanti est meriti à morte animam liberare in cœlesti patria sine fine victuram* (1)! Le troisième avantage est les suffrages du malade en votre faveur; si ce malade vient à mourir, et qu'il soit redevable à vos soins de son salut, si vous avez eu le bonheur d'y contribuer par vos exhortations, vos aumônes et vos services, il s'en souviendra auprès du Seigneur, il emploira son crédit pour vous aider dans l'affaire de votre salut; figurez-vous le cœur le plus généreux et le plus reconnaissant à qui vous avez procuré une fortune immense, des sceptres et des couronnes, que n'espèrerez-vous pas de ce

(1) *Eccl.* 7. — (2) *Greg. in cap.* 29. *Job.*

bon cœur ? Les saints dans le ciel ont pour nous une charité dont la générosité de cet homme ne pourra jamais approcher ; le moindre degré de la gloire dans le ciel, l'emporte sur tous les sceptres et les royaumes de ce monde ; si vous aviez donc procuré le royaume des cieux à un malade, que n'auriez-vous pas droit d'attendre de lui ? avant même qu'il meure, quelle estime ne devons-nous pas faire de ses prières et de sa bénédiction ? le bienheureux Job nous le marque bien, lorsque voulant fléchir la justice divine, il disait à Dieu : *Celui, Seigneur, qui était près de périr, me comblait de bénédictions : benedictio perituri super me veniebat :* car que prétendait-il par là, sinon que la bénédiction du mourant lui attirait celle de Dieu même ? « Pensons donc, reprend » saint Grégoire, pensons toujours à ces paroles de ce saint » homme, et gravons-les bien avant dans notre cœur ; *cogi-» temus super hunc versiculum, et corde teneamus.* Si nous » voyons un pauvre malade, aidons-le de nos biens, et de-» mandons que sa bénédiction vienne sur nous ; si nous » voyons un homme dont les pas chancelants et le visage » pâle nous annoncent l'extrême faiblesse, ne l'abandon-» nons pas ; si nous connaissons que le mal ou la misère » le conduise aux portes de la mort, courons le soulager, » souvenons-nous alors de dire : *que la bénédiction de ce » malade vienne sur moi, ô mon Dieu, et que je la mé-» rite par mes œuvres de miséricorde.* Faites que je me » rende digne de celle des mourants, de celle des vieillards » courbés sous le poids des années, de celle des blessés, » de celle de tous les hommes dangereusement malades : » *laudet te unusquisque moriturus, depositus ævo, con-» fectus vulnere, gravi morbo assumptus, et jam morti » proximus.* De quelle honte ces paroles ne doivent-elles » pas me couvrir ? et quelle douleur ne peuvent-elles pas me » causer, et à vous aussi, mes frères, si nous avons passé la » maison d'un mourant sans y entrer, si nous n'avons pas » visité celui qui était violemment attaqué par la maladie, si » nous avons méprisé le pauvre, et si nous avons négligé le » vieillard ? *quoties mihi pudorem incussit, si moriturum » præterii, si non visitavi graviter ægrum, si fastidivi*

» *inopem, si senem sprevi?* Ne perdez donc jamais de vue » ces paroles, qu'elles servent d'aiguillon aux plus durs en- » vers le prochain, et qu'elles rendent plus prompts ceux qui » l'étaient déjà. » Humiliez-vous à la vue des fautes que vous avez commises envers les infirmes, faute d'avoir eu pour eux une charité sincèrement compatissante, une charité fervente et active, une charité qui n'exceptât personne de ses secours, prenez la résolution d'imiter le Samaritain de Jéricho pour le soulagement des corps, et le Samaritain descendu du ciel dans la manière de soulager les âmes, afin qu'en sortant de leurs corps elles vous bénissent; *benedictionem tui egrediens corpore anima secum vehat* (1); et qu'elles continuent à vous bénir dans le ciel avec le Seigneur pendant l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

ÉVANGILE

Du XIII. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là Jésus allant à Jérusalem, passait par le milieu de la Samarie et de la Galilée. Et comme il entrait dans un village, il rencontra dix lépreux, qui se tenant éloignés, s'écrièrent: Jésus notre maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les eut aperçûs, il leur dit: Allez vous montrer aux prêtres. Et en y allant, ils furent guéris. L'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix. Et il se jeta le visage contre terre aux pieds de Jésus, lui rendant grâces. Or c'était un Samaritain. Alors Jésus dit: tous les dix ne sont-ils pas guéris? Où sont donc les neuf autres? Il n'y a que cet étranger qui soit revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu. Puis il lui dit: Levez-vous, allez, car votre foi vous a sauvé.

(1) *Ambr. de bono mortis. Epist.* 8.

Homélie sur la Confession.

Voilà, pécheurs, l'affreuse image de l'état de votre âme, et le bel exemple de ce qu'il faut faire pour en obtenir la parfaite guérison; cette lèpre hideuse dont ces hommes de l'Evangile sont couverts, est le symbole véritable du péché; car le péché imprime à l'âme une tache si horrible; que celle du juste, dit sainte Catherine de Sienne, se jette aussitôt de son propre mouvement dans les feux qui doivent la purifier, si elle aperçoit en elle la plus légère faute en sortant de ce monde: elle est quelque chose de si affreux aux yeux de Dieu même, qu'il faut de ces deux choses l'une, ou qu'il détruise le péché, en réformant le pécheur, ou qu'il précipite le pécheur avec son péché dans l'enfer pour y être éternellement l'objet de ses vengeances. Quelle haine de Dieu contre le péché mortel! quel juste sujet de craindre pour le pécheur! que fera-t-il? que ferez-vous, mes frères, pour expier vos fautes et en obtenir le pardon? il vous faut imiter les lépreux dont parle saint Luc dans notre Evangile. Ils s'approchent de Jésus-Christ avec les sentiments de l'humilité la plus profonde, ils élèvent leurs voix, ils lui crient d'avoir pitié d'eux, ils vont se montrer aux Prêtres de l'ancienne loi: un d'eux, voyant qu'il est guéri, vient rendre à Jésus-Christ des actions de grâces. Usez-en de même, allez vous jeter aux pieds d'un sage et zélé confesseur qui représente la personne même du Seigneur; allez à ce ministre qui tient la place de Jésus-Christ; dans le sentiment le plus vif de votre misère, faites-lui avec toute la sincérité possible, l'humiliant aveu de votre état, et après que vous serez sortis de son tribunal, n'oubliez pas, comme ces Juifs ingrats, d'en témoigner votre reconnaissance au Seigneur; ce sont là, mes frères, les moyens d'effacer la tache honteuse de vos péchés, et ceux dont je vous entretiendrai aujourd'hui en vous expliquant les principales qualités que doit avoir la confession; c'est l'unique point auquel je me bornerai; ce que j'en dirai suffira pour vous faire comprendre les dispositions qu'il faut y apporter, et la conduite qu'il faut tenir après l'avoir faite. Combien encore de fausses pé-

nitences, combien de confessions nulles, combien de communions indignes vous découvrira le détail dans lequel j'entrerai ! combien de consciences qui jouissent d'une paix dangéreuse vont être justement alarmées ! Faites, ô mon Dieu, que le trouble que votre grâce y jettera leur devienne salutaire, et qu'une bonne confession, une confession qui répare tous les sacriléges de la vie passée, soit le fruit de ce discours.

POINT UNIQUE.

Qu'est-ce que la confession sacramentelle qui est en usage dans l'Eglise Romaine ? quelles sont les qualités qu'elle doit avoir pour nous procurer les grands avantages qui lui sont attachés ? vous l'avez appris dès vos plus tendres années, la confession est une accusation de tous ses péchés faite au Prêtre pour en avoir l'absolution. On vous l'a dit encore, pour la validité de cette accusation, et la stabilité des biens spirituels qu'elle nous procure, trois conditions sont absolument nécessaires. Elle doit être précédée d'une vraie douleur, accompagnée d'une exacte sincérité, et suivie de la reconnaissance la plus vive : c'est de quoi l'exemple des lépreux va nous instruire.

Douleur nécessaire pour la Confession.

Premièrement, la confession que nous faisons de nos péchés doit être précédée de la douleur de les avoir commis ; tout ce que font les dix lépreux de notre Evangile pour obtenir leur guérison en est une preuve évidente. *Lorsque Jésus allait à Jérusalem*, dit saint Luc, *il passa par le milieu de la Samarie et de la Galilée*, c'est-à-dire, par le chemin qui était entre la Samarie et la Galilée ; *dum iret Jesus in Jerusalem, transibat per mediam Samariam et Galilæam : Etant près d'entrer dans un village, dix lépreux vinrent au devant de lui ; et cùm ingrederetur quoddam castellum, occurrerunt ei decem viri leprosi.* Que firent alors ces hommes couverts de lèpre qui ne marquât leur extrême affliction ? moins par respect pour la loi qui les séparait de la société des

hommes, que pour la personne sacrée de Jésus-Christ, *ils se tiennent éloignés de lui*, *steterunt à longè : ils élèvent leur voix* et crient de toutes leurs forces vers ce médecin charitable des corps et des âmes; *levaverunt vocem suam :* ils témoignent leur confiance en l'appelant *leur Sauveur et le Maître d'Israël; Jésu præceptor.* Enfin, s'avouant indignes de rien obtenir par eux-mêmes, ils ont recours à la seule clémence de Jésus-Christ, à qui ils adressent cette courte, mais fervente prière : *ayez pitié de nous ; miserere nobis.* Quoi de plus propre que ces prières, ces cris, ces gémissements, ces actes d'humilité pour nous marquer la douleur sensible que leur causait leur état ? Il faut donc aussi, si leur conduite est pour nous un modèle, que la vue de nos péchés nous pénètre de douleur, que nous en soyons sincèrement affligés lorsque nous allons nous jeter aux pieds du Prêtre pour en obtenir le pardon ; et remarquez bien que toute sorte de douleur ne suffit pas pour nous réconcilier avec le Seigneur par le moyen du Sacrement, il faut qu'elle soit intérieure, surnaturelle, universelle, souveraine et efficace; expliquons succinctement chacune de ces qualités de la douleur nécessaire pour une bonne confession.

Premièrement, la douleur d'avoir offensé Dieu doit être intérieure; c'est-à-dire, mes frères, qu'à la vérité il est bon de témoigner au dehors qu'on est bien contrit d'avoir abandonné le Seigneur ; il est bon de réciter des formules d'actes de contrition ; il est bon de n'approcher de nos tribunaux qu'avec des parures simples et modestes, quel scandale ne serait-ce pas que des personnes du sexe parussent devant leur juge avec les criminels attraits qu'elles doivent déplorer ! il est bon de se prosterner, comme le Prophète, le visage contre terre, et *de mettre sa bouche dans la poussière pour concevoir quelque espérance ;* il est bon de se frapper la poitrine avec le Publicain de l'Evangile, et de n'oser lever les yeux vers le ciel ; il est bon de verser des larmes et de pousser des soupirs : tous ces actes qui sont des signes de douleur sont bons; mais ils ne suffisent pas seuls, je dis plus encore, il ne suffit pas de se représenter vivement ses péchés, d'en considérer attentivement le nombre et l'énormité, de trem-

bler à la vue de ses fautes, de concevoir que rien ne mérite tant d'être détesté que le péché, pourquoi? parce que ce ne sont encore là que des actes de l'esprit et de l'imagination troublée par la difformité du péché. Or il faut un acte de douleur qui sorte du fond du cœur, et d'un cœur vraiment contrit, pénétré, brisé du poids de son affliction; il faut que ce soit du fond de votre cœur que vous criiez avec le Prophète: *C'est contre vous, Seigneur, que j'ai péché, et c'est en votre présence que j'ai fait le mal; tibi soli peccavi et malum coram te feci: Je me suis épuisé à force de soupirer; je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs, j'arroserai de mes larmes le lit où je suis couché; laboravi in gemitu meo, lavabo per singulas noctes lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo: Je repasserai devant vous toutes mes années dans l'amertume de mon âme; recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ.* C'est, dis-je, du fond de votre cœur que doivent sortir ces cris, et ce n'est qu'à cette condition que vous trouverez le Seigneur. *Si vous cherchez le Seigneur votre Dieu,* dit Moïse, *vous le trouverez, pourvu toutefois que vous le cherchiez de tout votre cœur, et dans l'affliction de votre âme; invenies eum, si tamen toto corde quæsieris, et totâ tribulatione animæ tuæ* (1). Vous voyez par ces paroles que ce n'est pas seulement le corps, mais l'*âme* principalement qu'il faut affliger, et noyer, pour ainsi dire, tout entière dans les eaux des tribulations; c'est ce qu'un autre Prophète marquait aux Juifs dans les termes les plus précis encore: *déchirez vos cœurs,* leur disait-il, *et non pas vos vêtements; scindite corda vestra, et non vestimenta vestra.* Ce que dit le saint Concile de Trente de la nature de la contrition, nous fait comprendre la même vérité; il dit que la contrition est une douleur de l'*âme*, et une détestation des péchés qu'on a commis avec la résolution de n'en plus commettre à l'avenir; et pour mieux faire connaître la nécessité de cette douleur *intérieure*, il ajoute que *ce mouvement de douleur a été nécessaire dans tous les temps pour obtenir la rémission*

(1) *Deut.* 3.

des péchés (1). Pourquoi cela, mes frères ? parce que c'est du cœur, dit Jésus-Christ, que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les blasphèmes, et les autres péchés ; c'est le cœur qui est le principe du mal, ainsi c'est le cœur qu'il convient de punir et de briser, c'est dans le cœur que doit être la douleur ; sans cela, toutes les marques extérieures de contrition ne sont rien devant Dieu. L'homme pourrait se contenter de ces apparences ; mais Dieu qui voit le cœur, veut qu'il déteste la créature autant qu'il l'a aimée. Quoi de plus juste, mes frères ? et cependant quoi de plus rare ! combien de fois n'avez-vous pas frappé votre poitrine sans toucher votre cœur ! et combien n'avez-vous pas récité de formules de contrition auxquelles votre âme n'avait d'autre part que le mouvement de vos lèvres ! combien donc de confessions nulles faute d'une douleur intérieure ! Première qualité essentielle à la contrition.

Secondement, elle doit être encore surnaturelle, non-seulement dans son principe, en ce sens qu'elle soit excitée par la grâce du Saint-Esprit, mais encore dans son motif. Pour comprendre ceci, il faut remarquer que les vues qu'on se propose pour s'exciter à la contrition ne sont pas toutes les mêmes ; la cupidité a les siennes, la nature en a qui lui sont propres, la grâce en a d'autres qui lui sont particulières. Un vieillard, par exemple, qui a passé une partie de sa vie dans le désordre, est touché de son péché, parce que les suites en sont funestes à sa santé ; il n'a de regret de ses fautes passées qu'autant qu'elles le mettent dans l'impossibilité d'en commettre de semblables à l'avenir ; un tel regret a son principe dans la cupidité, et loin de pouvoir justifier le coupable, il ne fait que le rendre plus criminel. Une jeune personne, par exemple, a commis par un honteux libertinage un crime qui la déshonore aux yeux du public ; elle déteste son infâme commerce ; elle verse des larmes sur son peché, parce que ce péché la rend la fable de toute une ville : une telle détestation qui n'est dictée que par les sentiments de la nature, ne peut servir à sa justification. Un enfant,

(1) *Sess. 14. cap. 4.*

un domestique, par exemple, ont commis quelque désobéissance, ils en sont affligés, parce que leurs fautes leur ont attiré de sévères reproches de la part de leurs parents, ou de leurs maîtres : cette affliction n'est pas un mouvement de l'Esprit saint, et ne peut faire partie du Sacrement de pénitence. Un homme qui se pique de se conduire par raison, a fait une chute qui l'humilie, il voit combien cette chute est opposée aux lumières naturelles, il l'abhorre comme indigne de l'humanité ; cette horreur est très-raisonnable, il est vrai, cependant elle ne peut encore contribuer à la justification de l'homme. Quels motifs devons-nous donc nous proposer pour que notre douleur nous dispose à la justice chrétienne ? les voici, mes frères : il faut d'abord considérer la laideur du péché qui nous dépouille des dons précieux de la grâce, rend notre âme hideuse aux yeux du Seigneur, nous prive des droits que nous avions au royaume des cieux, et nous assujettit aux peines éternelles de l'enfer ; premier motif d'une douleur surnaturelle. Il faut ensuite considérer l'injustice du péché qui a fait descendre du ciel le Verbe éternel, lui a fait souffrir toutes les misères de la pauvreté, tout l'opprobre des humiliations, et toute la rigueur des supplices ; l'a attaché à une croix infâme, a répandu son sang, et arraché son âme de son corps pour satisfaire à la justice de son Père : second motif d'une douleur surnaturelle. Enfin il faut considérer la malice énorme du péché qui prive le Seigneur de la gloire qui lui est due, lui déplaît, le déshonore, et tend, autant qu'il lui est possible, à la destruction de son être. Troisième motif d'une douleur surnaturelle, et motif, prenez-y bien garde, qu'il faut toujours se proposer, et la raison que je puis en donner, c'est que les deux premiers sont utiles, à la vérité, mais ne suffisent pas suivant un grand nombre de théologiens très-exacts, pour obtenir la rémission de ses péchés, même avec le Sacrement de pénitence. Examinez à présent lequel de ces motifs vous vous êtes proposé jusqu'à ce jour dans la détestation de vos péchés, et vous jugerez par là de la validité de vos confessions. Vous avez été affligés de vos péchés, lorsque vous vous êtes approchés des tribunaux de la pénitence, je veux bien le croire, mais de quoi

étiez-vous affligés? vous l'étiez, non pas d'être pécheurs, mais d'être obligés de le paraître; non pas d'avoir commis le péché, mais de dire que vous l'aviez commis; non pas d'avoir été dépouillés de la grâce du Seigneur, mais d'avoir perdu la bienveillance d'un parent ou d'un protecteur; non pas d'avoir perdu la couronne céleste, mais la réputation que vous vous étiez faite de la mériter; non pas de vous être rendus dignes de l'enfer, mais de ressentir par avance des peines qui annoncent la sévérité des jugements du Seigneur; non pas d'avoir fait souffrir votre divin Sauveur, mais de souffrir vous-mêmes dès ce monde la juste peine de vos crimes; non pas d'avoir déplu à votre Dieu, mais à des créatures à qui vous ne devez plaire que pour Dieu; voilà ce qui vous afflige. Combien donc de confessions nulles par le défaut d'une douleur surnaturelle! seconde qualité essentielle à la contrition.

Troisièmement, elle doit encore être universelle, et s'étendre à tous les péchés mortels. En effet, le Prophète ne nous dit pas de détruire une mauvaise habitude et de ménager l'autre; il ne nous dit pas de renoncer à un péché et de commettre l'autre, de faire un cœur nouveau sur un point et de conserver l'ancien cœur par rapport à un autre point; mais *convertissez-vous*, nous dit-il, *et faites pénitence de toutes vos iniquités; convertimini et agite pœnitentiam ab omnibus iniquitatibus vestris.* Ecartez loin de vous, ajoute-t-il encore, *toutes les prévarications*, toutes les fautes, tous les péchés par lesquels vous avez violé la loi du Seigneur, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau; *projicite à vobis omnes prævaricationes vestras in quibus prævaricati estis, et facite vobis cor novum et spiritum novum.* Il nous ordonne de détester tout ce qui nous fait perdre le ciel, tout ce qui nous rend dignes de l'enfer, tout ce qui déshonore Dieu; or tous les péchés mortels nous ferment l'entrée au royaume des cieux, tous sont dignes des supplices éternels, tous déshonorent l'infinie majesté de Dieu. Il faut donc que nous les détestions tous sans exception, et sans cette douleur universelle nous ne pouvons espérer le pardon d'aucun de nos péchés, parce que nous ne pouvons être amis et ennemis de Dieu tout à la fois : or nous serions

amis de Dieu, s'il nous remettait les péchés que nous détestons ; nous serions ennemis cependant, parce qu'il ne pardonnerait pas ceux que nous ne detesterions pas, puisque sans cette détestation il est impossible qu'ils soient remis, que les péchés, même véniels, ne se pardonnent pas sans la douleur de les avoir commis ; c'est ce que saint Augustin enseigne expressément. Ne pensez pas, dit ce Père, qu'un pécheur puisse sans pénitence se corriger d'un péché, quel qu'il soit : *nec quemquam putes à quocumque, seu magno, seu parvo peccato, ad correctionem sine pœnitentia posse transire.*

Faut-il donc, me demanderez-vous, faire un acte de contrition sur chacun de ses péchés en particulier ? non, mes frères, il suffit de faire un acte général de contrition, parce que cet acte s'étend à tout ce qui est véritablement offense de Dieu, et par conséquent à tous les péchés en particulier sur les péchés d'habitude, et même d'en examiner plus longtemps la honte et l'énormité, (à moins que ces fautes ne soient des fautes d'impureté), parce que cette considération fera sur nous plus d'impression, notre douleur en deviendra plus vive et notre résolution plus efficace. Pourquoi, en effet, retombons-nous toujours dans les mêmes fautes ? pourquoi après nos confessions sommes-nous les mêmes que nous étions auparavant, sinon parce que nous n'avons pas conçu une douleur sincère de nos péchés d'habitude ? ou pourquoi n'avons-nous pas conçu cette douleur, sinon parce que nous n'avons pas assez considéré leur laideur ? Combien même ne font à cet égard que des réflexions vagues, de peur de connaître l'obligation étroite où ils sont de reconnaître ces défauts, de s'en affliger et d'y renoncer absolument ! combien de confessions nulles par le défaut d'une douleur universelle, et qui s'étend jusqu'à la passion dominante ! Troisième qualité essentielle à la contrition.

Quatrièmement enfin, elle doit être souveraine, et plus grande que toutes les autres douleurs, plus grande que celle que vous causerait ou l'affront le plus sensible, ou l'abandon général des hommes, ou la plus affreuse solitude, ou la mort d'un ami intime, d'un père, d'une mère, d'un enfant, d'une

épouse tendrement aimée; plus grande que le chagrin que vous donnerait ou le revers de la fortune la plus florissante, ou la maladie la plus violente et la plus longue, ou les tourments les plus horribles. Si la douleur que vous causeraient ces maux, était supérieure ou égale à la douleur que vous causent vos péchés, celle-ci n'est plus digne de Dieu; celle qu'il exige est une douleur proportionnée à la grandeur du bien dont le péché vous prive, et du mal qu'il vous fait, et qu'il ferait à Dieu, s'il pouvait lui en faire : or ce bien dont il vous prive est infini, puisque ce bien est la possession de Dieu même; ce mal qu'il vous fait est infini, puisque ce mal est un supplice éternel; le mal qu'il ferait à Dieu, s'il pouvait lui en faire, serait infini, puisqu'il blesse et qu'il tend à anéantir ses infinies perfections; votre douleur, s'il était possible, devrait donc être infinie.

Mais, direz-vous, si telle doit être notre douleur, qui pourra jamais se persuader d'en avoir eu une suffisante pour la confession? A cela, mes frères, j'ai deux réponses à faire : la première est, hélas! un triste aveu que la vraie contrition est bien rare. Eh! comment la supposer en vous cette douleur? nous vous voyons quelquefois vous présenter au sacré tribunal avec une dissipation qui ne se trouve pas dans les actions les plus ordinaires de la vie; vous prenez à peine une heure ou deux pour vous examiner sur toutes les actions, les paroles, les désirs et les pensées d'un et quelquefois de plusieurs mois; après cet examen superficiel et nullement circonstancié, vous lisez ou vous récitez du bout des lèvres quelques prières tracées sur le papier, sans affection, sans ferveur, peut-être sans intelligence; ensuite vous abandonnez votre esprit à la distraction, souvent même vous nous interrompez par vos entretiens oisifs, et par vos disputes jusqu'au moment où votre tour sera arrivé de paraître devant votre confesseur; alors vous lui racontez froidement vos fautes, vous l'écoutez avec ennui, et vous le quittez, comment? dans une sécheresse plus grande encore qu'elle n'était d'abord. O que ces âmes dont parle le Prophète sont rares, qui marchent toutes courbées, tout abattues, toutes pénétrées de douleur à cause de la grandeur du mal

qu'elles ont fait ! voilà ma première réponse à votre doute. La seconde est, qu'il faut bien distinguer entre la douleur intérieure et la douleur extérieure ou sensible. La première, qui consiste dans la partie supérieure de l'âme, doit être souveraine dans le sens que j'ai dit ; c'est-à-dire, qu'un pénitent doit être dans la disposition de subir toute sorte de maux plutôt que de consentir à aucun péché, et qu'il devrait vouloir, s'il était possible, effacer ses péchés au prix de tout et de sa vie même. La seconde consiste à verser des larmes, à sentir des serrements de cœur, tomber au dehors dans la désolation, se livrer à des agitations violentes ; celle-ci n'est pas nécessaire, il suffit que le cœur soit touché, et il peut l'être sans que les sens le soient, et par conséquent sans que vous versiez des larmes, ou que vous ressentiez des serrements de cœur. Voilà ce qui doit consoler ceux qui n'expérimentent pas cette douleur sensible, et qui n'arrosent pas de leurs pleurs comme Magdelaine les pieds de leur Sauveur, mais cependant ce qui ne doit pas les rassurer absolument ; car, si nous y prenions bien garde, pourquoi les maux temporels font-ils sur nous de si vives impressions ? et pourquoi au contraire sommes-nous si peu touchés des maux spirituels ? Ah ! c'est que nous vivons de la vie des sens et non de la vie de la foi, et qu'elle ne nous montre pas assez la honte du péché, l'ingratitude qu'il renferme, et les suites funestes auxquelles il expose ; vivons au Seigneur, et notre douleur sera souveraine, et peut-être jusque dans nos sens ; elle sera universelle, et s'étendra à tous les péchés, ceux mêmes auxquels il nous est plus difficile de renoncer ; elle sera surnaturelle et fondée sur les motifs les plus sublimes que puisse proposer la foi, elle sera intérieure et beaucoup plus dans notre cœur que sur nos lèvres. C'est du fond de ce cœur que nous crierons avec le Prophète : grand Dieu, ayez pitié de moi, je suis digne de compassion à tous égards, mais surtout parce que je suis un pécheur et le plus grand des pécheurs. Vous voyez ma misère, Seigneur, daignez la soulager ; si elle était commune, je me contenterais d'une miséricorde ordinaire ; mais elle est extrême, c'est pour cela que j'ai recours à votre grande miséricorde, à cette mi-

séricorde qui s'élève jusqu'aux nues, de là jusqu'au plus haut des cieux; *miserere mei, Deus, secundùm magnam misericordiam tuam.* J'en suis indigne, je l'avoue, mais c'est mon indignité même qui fera mieux connaître sa grandeur infinie; ma malice ne doit pas vaincre votre bonté, elle est infinie, et vous en avez donné des preuves dans tous les temps; il y a eu peu de siècles qui n'aient produit des monstres d'impiété, des Caïns, des Lameths, des Chams, des Pharaons, des Achabs, des Jézabels, des Antiochus, des Judas; cependant vos miséricordes se sont étendues sur tous ces hommes, elles les ont tous invités à la pénitence, et la pénitence en a converti plusieurs. Non, il n'y a ni temps, ni lieu qui ne soit rempli de vos miséricordes, elles sont infinies dans leur essence, et multipliées jusqu'à l'infini dans leurs effets; voilà, mon Dieu, ce qui ranime ma confiance: j'espère que vous aurez pour moi les mêmes bontés que vous avez eues pour les plus grands pécheurs; *et secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam.* Lavez-moi de plus en plus, effacez en moi jusqu'aux moindres vestiges de la lèpre du péché; *à peccato meo munda me.* Telle est, dis-je, la prière que nous adresserions à Dieu, et que nous lui adresserions dans les sentiments du roi pénitent, si notre foi était plus vive, et si nos péchés étaient plus présents à notre esprit, leur nombre, leur espèce, et leur énormité.

Que faire, me demanderez-vous encore, pour les avoir ainsi présents à nos yeux? Le voici, mes frères; il vous faut faire avant la confession un examen sérieux de votre vie, un examen proportionné à l'affaire que vous allez traiter, qui est la plus importante de toutes, puisqu'il s'agit de celle de votre salut; un examen proportionné au nombre des péchés que vous avez commis, puisque un homme qui pour l'ordinaire ne commet que des péchés véniels et de pure fragilité, se rappelle plus facilement ses fautes que celui sur qui le péché ne fait plus d'impression; un examen proportionné au temps que vous avez mis sans aller à confesse, puisque l'examen d'un mois demande une discussion plus longue que celui de quelques jours; un examen qui ait pour objet d'un côté les

commandements de Dieu et de l'Eglise, les maximes et les exemples de Jésus-Christ, les devoirs particuliers de votre état; et de l'autre la manière dont vous avez rempli ces devoirs; un examen cependant qui ne charge pas trop votre mémoire, et pour cela il est bon que ceux qui ont des confessions générales à faire, suivent une certaine méthode qui la soulage, par exemple, celle de diviser le temps de leur vie en deux ou trois parties, et de ne s'examiner chaque fois que sur un certain nombre de commandements, un examen enfin, qui ait pour modèle celui que Dieu fera de nos consciences, quand il y portera les rayons de sa lumière au jour du jugement. Voilà quel est l'examen de conscience nécessaire pour vous exciter à une vraie douleur de vos péchés; concevez de là combien il est utile de faire tous les jours son examen de conscience, de se confesser souvent, de méditer comme David jour et nuit dans le fond de son cœur, de s'entretenir en soi-même, et se demander, *s'il nous rejettera pour toujours : numquid in æternum projiciet Deus?* et enfin, de considérer toutes les circonstances qui peuvent rendre le péché odieux à Dieu, puisque c'est de ces considérations que naît la douleur sincère, et que cette douleur est essentiellement prérequise à la validité de la confession. Première condition dont j'avais à parler.

Sincérité nécessaire de la Confession.

La seconde condition qui doit l'accompagner, est la sincérité. *Allez,* disait Jésus-Christ aux lépreux, *montrez-vous aux Prêtres,* faites-leur voir exactement tous les endroits que la lèpre avait infectés, ne leur déguisez rien, afin qu'ils puissent juger sans crainte d'erreur et de surprise que vous êtes véritablement guéris; *ite, ostendite vos sacerdotibus.* Allez, dit-il encore à tous les pécheurs figurés par ces lépreux, montrez aux Prêtres l'état de votre conscience, faites-vous connaître à ces médecins de vos âmes, comme vous vous connaissez vous-mêmes, et comme vous êtes connus de Dieu sans fraude, sans déguisement, sans aucune réticence, *ite, ostendite vos sacerdotibus.* Voilà le sens moral de l'ordre

que donne Jésus-Christ aux lépreux, et qui pourrait peut-être suffire pour montrer avec quelle sincérité se doit faire la déclaration de ses péchés, mais c'est surtout par l'idée même de la confession que je me propose de vous en faire connaître la nécessité.

Qu'est-ce en effet que la confession? je l'ai déjà observé: la confession est l'accusation de tous ses péchés, faite au Prêtre pour en avoir l'absolution. Telle est la notion que les premiers Pasteurs nous donnent de la confession; les paroles qui l'énoncent, établissent presque toutes l'exactitude avec laquelle la confession doit se faire. Vous allez le comprendre.

Premièrement, elle est une accusation, et le tribunal où se fait cette accusation est celui de la pénitence, que Tertullien appelle l'art d'humilier l'homme; *ars humilificandi hominis*. Le juge qui préside à ce tribunal, c'est le Prêtre qui porte des sentences d'absolution ou de condamnation, au nom et par l'autorité du juge souverain, qui est Jésus-Christ: quelle dignité de l'homme qu'un Dieu revêt de son pouvoir! quelle bonté de Dieu, qui veut bien en quelque sorte se dépouiller de son pouvoir en votre faveur! le pénitent est tout à la fois l'accusateur, le témoin et l'accusé: or un accusateur est attentif à n'avancer ni trop ni trop peu dans son accusation; un témoin a soin de ne rien dire dans sa déposition qui ne soit selon la plus exacte vérité. Avec quelle circonspection le pénitent ne doit-il pas réfléchir sur lui-même, sur ses actions, sur ses intentions avant de s'accuser? avec quelle précision ne doit-il pas s'expliquer dans le tribunal de la pénitence, pour déposer tout sans déposer trop, ou trop peu. Un accusé, lorsqu'il subit son interrogatoire, et qu'il répond sur les faits et les articles sur lesquels l'interroge son juge, ne fait point le narré de sa vie comme il raconterait une histoire? Il ne suffit donc pas que le pénitent dise ses péchés à un confesseur comme il dirait ailleurs une chose indifférente, mais il doit paraître comme un coupable, un criminel qui se dispose à entendre sa sentence, il doit en tenir la posture, en avoir les sentiments, et s'il y a quelque différence entre ce tribunal et les tribunaux séculiers, c'est que dans ceux-ci le coupable ne se déclare pas de lui-même, au lieu que dans

celui-là il faut qu'il fasse de son plein gré l'aveu de toutes ses fautes sans aucune exception, première preuve de la sincérité nécessaire à la confession.

Secondement, elle est une accusation de ses péchés, non de ses bonnes œuvres (à moins que le confesseur ne s'en informe pour être plus en état de conduire son pénitent), non de ses misères temporelles, le tribunal de la pénitence n'est pas le lieu où l'on doive en parler; non de ses défauts purement naturels, tels que seraient des distractions involontaires en elles-mêmes et dans leur cause : non des péches véniels *nécessairement*, on peut les expier en plusieurs autres manières, dit le saint concile de Trente; par exemple, on peut les expier par la récitation de l'oraison dominicale, par la réception de la divine Eucharistie, par l'aumône et par d'autres bonnes œuvres auxquelles on joint des actes d'amour de Dieu et de contrition. Je dis, *nécessairement*, parce que suivant les Pères du même concile, il est utile de confesser les péchés même véniels, parce que l'aveu qu'on en fait est humiliant, parce que celui à qui on le fait donne des moyens pour les éviter, parce que l'attention qu'on y prête sert à en éloigner, parce qu'il n'est pas si facile de les effacer par une autre voie, et enfin parce qu'il est dangereux que quelquefois on ne prenne pour véniels ceux qui sont mortels : or ceux-ci on est obligé de les déclarer tous selon leur nombre, selon leur espèce, selon leurs circonstances; c'est-à-dire, (observez bien, je vous prie, ce détail qui est très-intéressant,) c'est-à-dire, qu'il faut déclarer le caractère de celui qui a péché, parce qu'une personne consacrée à Dieu, par exemple, un religieux pèche plus grièvement qu'un laïque lorsqu'il a le malheur de tomber en quelques fautes; c'est-à-dire, qu'il faut déclarer la qualité de celui contre qui on a péché; parce que, si un enfant, par exemple, frappait son père, son péché serait plus grand que s'il avait frappé un étranger; c'est-à-dire encore, qu'il faut dire, si le lieu où on a péché était un lieu saint, parce qu'un crime commis dans une Eglise devient un sacrilége; c'est-à-dire encore, qu'il faut expliquer quels sont les moyens qu'on a employés pour pécher; c'est peut-être le mensonge, la calomnie qu'on a employés pour supplanter un

compétiteur, ou pour nuire à la fortune d'un ennemi ; c'est-à-dire encore, qu'il faut ajouter si c'est habitude, parce que l'habitude éloigne plus du Seigneur la volonté de l'homme, et l'attache plus à la créature, ce qui est plus horrible aux yeux de Dieu ; c'est-à-dire encore, qu'il faut exposer par quels motifs on a péché, ce sont peut-être des motifs d'ambition, d'intérêt, ou d'autres également mauvais qui ont fait agir, et qui ont communiqué toute leur malice à l'action principale ; c'est-à-dire encore, qu'il faut expliquer si vous avez agi dans l'ignorance ou avec connaissance, si vous avez prévu ou pu prévoir les suites scandaleuses de votre action, c'est-à-dire encore qu'il faut faire mention du temps où vous avez commis le péché, parce que si c'est un jour de fête ou de dimanche, il contractera une nouvelle malice, puisque les jours consacrés au Seigneur sont plus violés par le péché que par les œuvres serviles ; c'est-à-dire encore, qu'il faut dire ce qui aggrave le péché notablement, et qui, de véniel, peut le rendre mortel, par exemple, ne pas se contenter de dire : j'ai volé, mais j'ai volé telle chose en telle quantité ; c'est-à-dire enfin, qu'il faut dire combien de fois on a péché, et quand après un examen exact on ne peut dire le nombre précis, il faut autant qu'il est possible marquer à peu près combien de fois on a péché : voilà le vrai sens de ces paroles, *qu'il faut confesser ses péchés selon leur nombre, leur espèce et leurs circonstances*. Un détail semblable peut-il se faire sans la plus exacte sincérité ? autre raisonnement qui montre la nécessité de cette condition ; nouvelle preuve de la nullité de bien des confessions, car combien en trouve-t-on qui soient ainsi circonstanciées ?

Troisièmement, ce n'est pas assez de dire ses péchés, il faut les dire tous ; ceux qu'on a commis depuis sa dernière confession valide ; et ceux qu'on avait oubliés auparavant ; ceux de pensées, et ceux d'actions ; ceux qui sont sûrement mortels, et ceux dont on doute s'ils le sont, ceux qui sont contre les derniers commandements comme les autres ; quiconque par un silence criminel en omet un seul, fait une confession sacrilége, et commet un nouveau péché mortel. Or voici les cas où le silence est criminel, c'est lorsqu'on retient

un péché par une malice, (ceci est plus rare, et serait une horrible impiété ;) c'est lorsque le silence vient d'un oubli volontaire, et qu'on a négligé de s'examiner avec l'attention due et possible ; c'est lorsqu'on a péché par ignorance volontaire, et ne connaissant pas des devoirs qu'on aurait connus, en employant les moyens qu'on avait de s'instruire ; c'est enfin lorsqu'une mauvaise honte empêche de découvrir certains péchés de sa vie, par exemple, le vol, l'impureté, qui sont ceux, hélas ! qu'on dissimule trop ordinairement. Tel est donc l'artifice du démon, il cache ce que le péché a de honteux et d'horrible avant qu'on ne le commette, et il en fait voir toute la laideur après qu'on l'a commis. Ce sont des jeunes gens, ce sont des personnes de tout âge et de toute condition qui sont susceptibles de ce défaut criminel : eh ! combien de confessions sacriléges pour ce seul point ! combien d'excuses frivoles dont on voudrait se servir pour le justifier à ses yeux ?

Il est humiliant, dit-on, de dire à une personne avec qui on vit, des péchés qui portent avec eux une espèce d'infamie. Eh, mes frères ! n'est-ce pas parce que cet exercice est humiliant qu'il faut l'aimer ? vous vous êtes perdus pour n'avoir pas eu assez de honte, il faut vous sauver par la honte que doit vous causer la confession de votre péché. Pourquoi n'aurions-nous pas assez de force pour déclarer en secret des péchés qu'on déclarait autrefois en public avec tant de ferveur ? nous ne sommes pas retenus par la honte quand la vie de notre corps est en danger, et nous le serions quand il s'agirait de la vie de l'âme : quelle conduite ! quel aveuglement !

Il est difficile, dites-vous, de dire à un homme ce qu'on voudrait pouvoir se dérober. Eh, mes frères ! ne sera-t-il pas plus difficile de voir dévoiler les plis de votre conscience aux yeux de l'univers, quand se fera le jugement dernier ? honte pour honte, ne vaut-il pas mieux vous faire connaître en secret à un seul homme, qu'à la face du ciel et de la terre, des anges et des hommes, des saints et des damnés ? si un seul homme fait sur nous tant d'impression, quelle impression fera sur nous la vue de tous les hommes ?

Mais peut-être se servira-t-on de ma confession pour me

décrier dans le public. Eh, mes frères ! y pensez-vous ? quelle injustice ! quel défaut de charité de votre part envers un confesseur ! vous supposez donc qu'il est homme à pécher contre le droit naturel qui veut que tout secret soit inviolable, contre le droit divin qui veut que celui de la confession le soit quand il s'agirait de la vie des princes et du renversement des Empires, contre le droit Ecclésiastique qui condamne à une pénitence dure et perpétuelle dans un monastère quiconque l'aurait violé, contre le droit civil qui menace de la peine du feu celui qui serait trouvé coupable en ce genre. Quelle étrange supposition ! vous supposez donc que d'un côté il sait qu'il ne peut ni directement, ni indirectement user de ce secret, qu'il ne le peut sans commettre le plus grand crime, un crime mille fois défendu par l'Eglise, et que de l'autre côté cependant il se détermine à le commettre, ou pour servir l'Eglise qui le lui défend, ou pour contenter quelque passion cachée. Peut-on le soupçon le plus injurieux ? sur quelle expérience est-il fondé, je vous prie ? quand est-ce que vous avez vu qu'on violât le secret de la confession ? n'est-ce pas là un des points où la providence est spécialement admirable ? aucune raison ne peut donc justifier votre honte : on doit en avoir pour commettre le péché, mais quand il est commis, on doit le confesser non d'une manière qui semble forcée, mais d'un plein gré, sans que le confesseur soit obligé d'interroger, de questionner son pénitent, de lui tendre, pour ainsi dire, des piéges innocents pour l'obliger à convenir de ses fautes. Eh ! cependant, combien il y en a peu qui ne mettent leur confesseur dans cet embarras ? on dit, par exemple, j'ai eu de mauvaises pensées, et on s'en tient là, sans ajouter si ces pensées ont été suivies de désirs, si ces désirs ont été bien criminels, s'ils ont duré long-temps, s'ils n'ont pas eu de suites fâcheuses. Ministres du Seigneur, percez le mur comme le prophète vous l'ordonne, et vous verrez dans l'intérieur du temple des abominations connues de Dieu seul ; *fode parietem, et conversus adhuc videbis abominationes majores* (1).

(1) *Ezech.* 8.

Vous apprendrez que l'esprit, le cœur, la volonté ont pensé, désiré, et consommé le péché ; vous verrez que la cause de ce péché, ce sont des liaisons, des entretiens, des amitiés, ou qu'on avait regardées comme indifférentes, ou qu'on a voulu vous dérober ; vous verrez qu'un scandale irréparable en a été la suite funeste ; *fode parietem, et conversus adhuc videbis abominationes majores.* On dit, par exemple, je me suis fâché, sans déclarer quel a été l'objet de sa colère, le lieu, le motif de son emportement. Percez le mur, Directeur charitable, examinez toutes les circonstances de ces émotions violentes, et vous verrez que cette vivacité a son principe dans l'orgueil, vous verrez que c'est devant des enfants, des domestiques et des voisins qu'on a éclaté ; vous trouverez joints à la colère, des péchés de superbe, de calomnies, de scandales, de blasphêmes ; *fode parietem, et conversus adhuc videbis abominationes majores.* Que faut-il penser de ces confessions où on s'explique avec tant de peine? je n'en dis que difficilement ma pensée, ces confessions, hélas! sont sacriléges pour l'ordinaire. En effet, ou bien on tait quelques fautes mortelles, et alors l'absolution est nulle, ou on les dit toutes à la vérité, mais on avait le noir dessein d'en cacher une, si le confesseur n'eût été assez heureux pour la découvrir ; et alors comment présumer de la validité de cette confession? premièrement on ne s'accuse pas de ce noir dessein, et d'ailleurs quand on s'en accuserait, comment supposer que le cœur soit assez changé tout-à-coup pour le détester sincèrement? O que l'homme est insensé de vouloir ainsi se cacher à Dieu! qu'il est malheureux dans sa prétention, puisque sans pouvoir se cacher il mérite que Dieu se cache éternellement de lui, suivant cette pensée de saint Augustin : *nam et si confiteri tibi noluerim, te mihi abscondam, non me tibi.* O que l'idée d'un tel malheur devrait nous rendre sincères dans nos confessions ; troisième preuve de la nécessité de cette condition.

Quatrièmement, la confession est une accusation de ses péchés, des siens et non de ceux d'autrui. Que d'Eves et d'Adams dans le tribunal de la confession! celui-ci répondait à Dieu que c'était la femme qui lui avait offert du fruit défendu,

la femme rejeta la faute sur le serpent qui l'avait tentée. La faute des pères n'a pas rendu les enfants plus sages, au lieu que dans la confession nous devrions dire : *Mon Dieu, je suis un vrai pécheur, soyez-moi propice ; mon Dieu, je suis un pécheur, je le suis par ma faute, par ma propre faute, par ma très-grande faute.* Nous rejetons nos péchés sur les personnes avec lesquelles nous sommes obligés de vivre ; si on s'accuse, par exemple, de s'être fâché, on ajoute que c'est parce qu'on s'est vu méprisé ; si on déclare qu'on vit dans la haine, on s'excuse sur le mal qu'on souffre de la part de celui qu'on hait ; si on a médit, c'est parce que les autres médisaient ; si on a blessé la charité, c'est parce que la compagnie n'était pas assez réservée, quelquefois même on nomme son complice, on ne craint pas de commettre des détractions au tribunal où on vient expier ses médisances et les autres péchés. Qu'on l'apprenne donc une bonne fois, jamais il n'est permis de révéler son complice dans la confession, à moins qu'il n'y ait une grande nécessité, (ou une grande utilité,) par exemple, si étant obligé de vous confesser, vous ne pouviez avoir qu'un confesseur, et que ce confesseur ne puisse connaître votre crime, qu'il ne connaisse le complice ; ou une grande utilité, par exemple, lorsque je puis avoir un autre confesseur, mais en qui je n'aurais pas la même confiance, et de qui je ne tirerais pas les mêmes secours, encore ceci demanderait-il bien des explications.

Quand on ne peut se justifier en condamnant son prochain, on s'en prend à sa faiblesse, à la force de la tentation, à la surprise où on s'est trouvé ; pour cela on perd son temps à faire de longues narrations, on colore, on enveloppe, on cache, pour ainsi dire, le péché qu'on veut tirer des ténèbres, et on le cache tellement que le confesseur souvent ne peut le connaître qu'à demi ; et de là voici les fâcheuses conséquences qui résultent, c'est que ces pénitents subissent presque toute la honte d'une confession parfaite, et cependant ils n'en retirent aucun avantage, mais ils se chargent d'un nouveau sacrilége. Ah ! loin donc de nos confessions ces histoires faites à dessein de tenir notre crime enseveli ; loin

de nos confessions les expressions peu séantes et peu honnêtes, ou choisies à dessein d'adoucir le crime et de le rendre moins odieux; loin de nos confessions ces détours par lesquels nous semblons être venus pour nous justifier plutôt que nous condamner; loin de nos confessions toutes ces accusations ambiguës et embarrassées, où l'on dit trop, ou trop peu. Disons avec le prophète: donnez-moi, Seigneur, le don de la sincérité, mettez une garde à ma bouche, ne souffrez pas que mon cœur se laisse aller à des paroles de malice pour chercher des excuses à mes péchés, *non declines cor meum in verba malitiæ ad excusandas excusationes in peccatis.* Si nous devons être sincères dans toutes nos paroles comme David nous l'apprend ici, combien ne le devons-nous pas être davantage dans nos confessions!

Cinquièmement, la confession est une accusation de tous ses péchés, faite à un prêtre qui soit approuvé de l'évêque; c'est peut-être la seule qualité que vous ayez demandée jusqu'à présent dans vos confesseurs: il y en a peut-être qui n'ont ni la science de la vie spirituelle, et des règles qui y conduisent, ni la prudence nécessaire pour découvrir les plaies du malade et pour y appliquer les remèdes convenables, ni le zèle de la gloire de Dieu et du salut des hommes. On en trouve peut-être qui savent à peine s'il faut éprouver un pénitent, loin de connaître quel doit être le temps de l'épreuve; qui ont un goût décidé pour les opinions relâchées, qui en sont comme des coussins mollets pour perdre les âmes, qui attirent sur elles et sur eux ces terribles malédictions du prophète: malheur à ces âmes lâches qui préparent les coussinets pour les mettre sous les coudes, et qui font des oreillers pour appuyer la tête, afin de surprendre ainsi les hommes indiscrets (1); *væ quæ consuunt pulvillos sub omni cubito manûs, et faciunt cervicalia sub capite universæ ætatis ad capiendas animas.* Ne sont-ce pas ces directeurs que vous aimez? si vous n'êtes pas assez corrompus pour rechercher exprès des approbateurs de vos désordres, je vois au moins que le premier venu vous suffit; je

(1) *Ezech.* 13.

vois avec douleur que vous ne craignez pas de prendre pour guide un aveugle, et de tomber dans la même fosse que lui ; je vois, hélas ! que vous êtes bien moins prudents dans l'affaire du salut que pour les affaires temporelles. En effet, je vous le demande, confiez-vous la vie de votre corps à tout médecin dans une maladie dangereuse ? remettez-vous vos intérêts indifféremment entre les mains de tout avocat, lorsqu'il s'agit d'un procès qui décide de votre fortune ? pourquoi donc confiez-vous votre âme également à tout confesseur, sans choix, sans inquiétude ? il est approuvé, dites-vous, et cela vous suffit, mais ce médecin et cet avocat le sont pour leur fonction ; mais l'Evêque qui approuve y est souvent trompé ; mais il pouvait être capable pour d'autres, et ne l'être pas pour vous. Que voulait dire le saint prêtre d'Avila quand il demandait qu'on choisît un confesseur entre mille ? que voulait dire saint François de Sales, quand il ajoutait qu'on devait le choisir entre dix mille ? sans doute qu'ils voulaient nous apprendre qu'il fallait beaucoup de science dans un confesseur pour connaître les règles du christianisme, beaucoup de zèle pour les faire goûter, beaucoup de prudence pour les appliquer à propos, et faire expliquer les pénitents avec sincérité, et que très-peu avaient ces trois qualités.

Vous me demanderez peut-ère ici comment vous pouvez donc réussir dans le choix d'un bon confesseur : le moyen d'y réussir, mes frères, c'est de vous adresser à Dieu, et de lui demander cette grâce aussi long-temps qu'elle le mérite, parce que Dieu seul donne les bons pasteurs ; c'est de le chercher, ce bon confesseur, avec une grande simplicité de cœur ; *in simplicitate cordis quærite illum, quoniam invenietur ab his qui fidem habent in illum* (1). Le moyen enfin, je le dirai ailleurs qu'ici, ce serait de s'adresser exactement à ses pasteurs ordinaires ; mais je me contente de vous insinuer ici quel est votre devoir, en même temps que je m'humilie à la vue de nos défauts ; car, hélas ! où est ma science et mon zèle pour vous conduire ? mais venons enfin à la troisième condition nécessaire à la confession.

(1) *Sap.* 1.

Reconnaissance après la confession.

La raison le dit, et notre Evangile nous l'apprend encore ; ce qui excite notre reconnaissance, ce sont les bienfaits et les bienfaits seuls. Pourquoi en effet un des dix lépreux vint-il se prosterner aux pieds de Jésus-Christ ? Saint Luc nous le marque : *Lorsque tous allaient se montrer aux prêtres, ils furent guéris ; et factum est dùm irent, mundati sunt. L'un d'eux retourna sur ses pas en glorifiant Dieu à haute voix*, parce qu'*il aperçut qu'il était guéri* par la vertu miraculeuse qui était en Jésus-Christ ; *unus autem ex illis, ut vidit quia mundatus est, regressus est cum magna voce magnificans Deum.* Il est donc constant que les bienfaits engagent à la reconnaissance, et que plus les bienfaits sont grands, plus aussi la reconnaissance s'accroît : or combien de grâces le Seigneur ne nous accorde-t-il pas dans le Sacrement de la pénitence ! combien de précieux avantages ne retire-t-on pas de ce sacrement, lorsqu'on le reçoit dans ces dispositions de douleur et de sincérité dont je vous ai parlé ! il assure notre salut éternel, et il l'assure par rapport à l'avenir. Quel bien, quel avantage pourra jamais entrer en comparaison avec celui-ci ? et si vous le considériez bien, quelle estime ne concevriez-vous pas de ce sacrement ! avec quelle ferveur ne le fréquenteriez-vous pas désormais !

Premièrement, le Sacrement de pénitence assure notre salut, à l'égard du passé ; les péchés que nous avions eu le malheur de commettre dans les temps précédents nous fermaient l'entrée du ciel, et nous condamnaient à des peines éternelles. Comme ces lépreux de l'Evangile étaient bannis de la société des hommes par leur lèpre, nous étions exclus du royaume des cieux par nos péchés : or le propre effet du Sacrement de pénitence, c'est de les remettre ; c'est le grand miracle qu'opèrent la contrition, la confession et l'absolution jointes ensemble : la contrition, parce que, comme le dit le saint Concile de Trente, elle a été dans tous les temps utile et même nécessaire pour obtenir la rémission des péchés : la confession, parce qu'elle est une œuvre très-pénible, et

peut déjà tenir lieu d'une partie de la satisfaction due à la justice divine : l'absolution, parce que Dieu a donné aux Prêtres le pouvoir de retenir ou de remettre les péchés, et de changer les peines éternelles avec des satisfactions temporelles. Voilà dans quel sens la pénitence assure notre salut pour le passé; c'est qu'elle remet la coulpe et la peine éternelle due au péché, et même la peine temporelle, à proportion que la contrition est plus ou moins grande.

Secondement, ce Sacrement assure notre salut par rapport au présent, parce qu'en nous remettant nos péchés, il nous confère aussi la grâce sanctifiante; et cette grâce, concevez-en tout le prix, si vous le pouvez, cette grâce nous rend enfants de Dieu, nous rétablit dans la société des saints d'où nous étions exclus, nous donne droit à l'héritage céleste, en sorte que si nous mourions immédiatement après l'avoir reçue, ou si nous la conservons fidèlement jusqu'au moment redoutable de la mort, nous sommes sûrs de posséder un royaume, dont tous les membres sont autant de rois infiniment plus grands et plus heureux que ceux de la terre. La grâce sanctifiante que produit le Sacrement de pénitence, est le gage de cette glorieuse espérance. Quel avantage, mes frères, pouvez-vous imaginer qui soit plus digne de votre ambition? quel attrait à la fréquentation de ce Sacrement, si vous aviez plus de foi!

Enfin, ce Sacrement assure notre salut éternel par rapport à l'avenir; et en combien de manières ne l'assure-t-il pas! Il va jusqu'à la racine du mal, et affaiblit considérablement le principe de tous les péchés. Quel est-il en effet ce principe? c'est au sentiment des Pères et même de l'Esprit saint, l'orgueil ou l'amour déréglé de soi-même : or la confession confond cet orgueil, et mortifie cet amour-propre; j'en atteste votre propre expérience. Combien ne vous en coûte-t-il pas pour descendre dans le détail de toutes vos actions, pour rendre témoignage contre vous-mêmes, pour dire à un homme semblable à vous : Voilà quelles ont été mes pensées, mes paroles, mes actions contre tels commandements; voilà quelles ont été ma lâcheté, mon hypocrisie, mes faiblesses à l'égard de telles vertus; voilà quels sont mes vices, mes

inclinations, mes passions. Quel héroïsme d'humilité n'est pas nécessaire pour faire cet aveu ! quel coup mortel un tel exercice ne porte-t-il pas à la vanité ! La confession sert donc à humilier l'homme, et à détruire, autant qu'il est possible, la racine du péché ; elle rend aussi plus attentif sur soi-même. Celui qui se confesse souvent, s'il le fait religieusement, pense au temps où il satisfera à ce devoir, et à la manière dont il y satisfera ; cette pensée, qu'il doit dans peu rendre compte de ses actions, est un frein qui réprime ses désirs criminels, elle fait à proportion sur lui la même impression que le jugement ; or le souvenir du jugement dernier est un préservatif efficace contre le péché ; la pensée de la confession en préserve donc aussi. En effet, mes frères, pourquoi les hérétiques qui, dans les derniers siècles ont secoué le joug de la confession, tombèrent-ils tout-à-coup dans des désordres qui les surprenaient eux-mêmes ? pourquoi ceux qui fréquentent rarement le tribunal de la pénitence accumulent-ils dettes sur dettes, et péchés sur péchés ? c'est parce qu'ils négligent un Sacrement établi pour les éloigner du péché ; ils pèchent librement dans cette persuasion qu'il n'en coûtera pas plus d'en dire beaucoup que d'en dire peu ; au lieu que ceux qui se préparent prochainement à la confession, ou ne pèchent plus, ou ne pèchent qu'avec une certaine réserve et timidité. D'ailleurs à qui fait-on sa confession ? on la fait à un prêtre qui doit s'acquitter de la fonction de juge, de médecin et de guide ; ce juge fait connaître à son justiciable les devoirs qu'il a violés ou ignorés ; ce médecin découvre à son malade les misères spirituelles de son âme, leur cause et leur remède ; ce guide rappelle celui qu'il conduit de ses égarements ; le prêtre est obligé à tout cela par état : il reçoit donc la grâce de Dieu pour tout cela, et par conséquent la confession instruit le pénitent de ses devoirs, lui trace le régime d'une vie sainte, et lui montre le chemin qui conduit à la bienheureuse éternité. Enfin la confession a pour fin principale de nous faire persévérer dans les résolutions que nous inspire la pénitence. Or les Sacrements produisent les grâces nécessaires pour parvenir à la fin pour laquelle ils sont établis, la confession produit donc les secours

nécessaires pour persévérer, c'est-à-dire, des secours actuels pour prier, pour se soutenir dans les biens, et pour combattre les ennemis de son salut, l'incontinence, l'intempérance, la colère, la vanité, et une infinité d'autres passions.

Tels sont, mes frères, les avantages du Sacrement de pénitence; ceux qu'il procure infailliblement à tout pécheur qui le reçoit dans les dispositions nécessaires; je vous le demande, le cèdent-ils dans votre estime à la guérison des lépreux de l'Evangile? votre reconnaissance le cèdera-t-elle à celle du Samaritain? celui-ci, après avoir exécuté l'ordre de Jésus-Christ et s'être montré aux prêtres, *retourne* aussitôt vers son charitable médecin; *regressus est.* Refuseriez-vous d'aller vers Dieu lui témoigner tout ce que ressent pour lui votre cœur? le Samaritain *glorifie Dieu à haute voix; cum magna voce magnificans Deum.* Ne publierez-vous pas partout la louange et les miséricordes de celui qui vous a tiré des portes de la mort? le Samaritain *se jette aux pieds de Jésus-Christ le visage contre terre en lui rendant grâce; et cecidit in faciem ante pedes ejus gratias agens.* Ne quittez donc les pieds du prêtre que pour aller vous jeter aux pieds du Seigneur, et lui dire avec le prophète: *Bénis ton Seigneur, ô mon âme, et que toutes mes entrailles louent son saint nom; bénis le Seigneur, ô mon âme, et n'oublie jamais les grâces qu'il t'a faites; benedic anima mea Domino, et noli oblivisci omnes retributiones ejus.* C'est lui qui te pardonne toutes tes offenses, et qui te remet ces dettes immenses que tu avais contractées envers sa justice; *propitiatur omnibus iniquitatibus tuis:* c'est lui qui vient de guérir toutes tes infirmités, et te donner les forces pour le servir dans une sainteté véritable; *sanat omnes infirmitates tuas:* c'est lui qui vient de te racheter, et t'a tiré du gouffre de la mort; *redimit de interitu vitam tuam:* c'est lui qui te couronne de grâces et de miséricorde; *coronat te in misericordia et miserationibus* (1). Craignez que si vous n'entriez dans ces sentiments, le Seigneur ne vous retire ses grâces; il se plaint hautement de l'ingratitude des neuf Juifs qui ne

(1) *Ps.* 102.

vinrent pas le remercier, *tous les dix n'ont-ils pas été guéris*, demande-t-il ? *Où sont donc les neuf autres ? respondens autem Jesus, dixit : nonne decem mundati sunt et novem ubi sunt ? Ne s'en est-il point trouvé qui soit venu rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger ? non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena ?* O qu'il y a peu de sentiments et de religion dans une telle conduite ! c'est ce que voulait dire Jésus-Christ en faisant cette observation : combien donc ne détesterait-il pas l'ingratitude de celui qui aurait obtenu la guérison de son âme sans lui faire ses actions de grâces ? Evitez ces reproches, mon cher auditeur, et pour fruit de cette instruction formez les résolutions suivantes.

Avez-vous le malheur d'être en état de péché mortel ? confessez-vous sans délai ; c'est une obligation indispensable pour tous ceux qui sont en état de péché ; une obligation autorisée par l'Ecriture sainte, assurée par une tradition constante, reçue par la pratique des fidèles, et tout récemment confirmée par le Concile de Trente contre les hérétiques, c'est la première résolution que vous devez former.

Avez-vous le bonheur d'être en état de grâce ? confessez-vous souvent ou de vos fautes vénielles, ou des péchés de votre vie passée ; afin de participer aux avantages infinis que procure une bonne confession ; faites au moins tous les mois ce que les Xaviers et tant d'autres faisaient tous les jours, c'est la seconde résolution que vous devez prendre.

Vous disposez-vous à recevoir ce Sacrement ? excitez en vous une douleur intérieure, surnaturelle, universelle et souveraine, c'est la troisième résolution qu'il est essentiel de ne point oublier.

Etes-vous dans le tribunal de la pénitence ? déclarez tous vos péchés avec une exacte sincérité. Quel malheur, mes frères, ne serait-ce pas pour vous, si vous en aviez caché quelqu'un volontairement ? saint Cyprien rapporte qu'une femme ayant mangé des viandes consacrées aux idoles, et s'étant présentée à la sainte table sans avoir confessé ce crime, la divine Eucharistie fut pour elle non une nourriture, mais une épée et un poison, le sang du Seigneur demeura entre sa

gorge et son estomac, en sorte qu'il l'étouffait; étant ainsi opprimée par son crime, après plusieurs convulsions, elle tomba morte : le crime qu'elle avait dissimulé ne demeura pas long-temps impuni, et celle qui avait trompé les hommes, sentit les effets de la vengeance divine; *quæ fefellerat hominem, Deum sensit ultorem. Combien*, ajoûte ce Docteur, *en voyons-nous tous les jours qui ne faisant pas pénitence, et ne confessant pas leur crime, sont possédés par les démons; combien y en a-t-il qui perdent l'esprit et deviennent furieux! quàm multi quotidiè delicti sui conscientiam non confitentes, immundis spiritibus adimplentur! quàm multi usque ad insaniam mentis et cordis, dementiæ furore quatiuntur.* Que chacun donc confesse sa faute, continue ce saint Martyr, qu'il soit assez sincère pour n'en céler aucune pendant qu'il est encore au monde, pendant que le prêtre peut recevoir sa confession; *confiteantur singuli delcitum suum, dum adhuc qui deliquit, in sæculo est, dum admitti ejus confessio potest* (1). C'est la quatrième résolution à prendre.

Enfin, sortez-vous de nos confessionnaux? remerciez le Seigneur (dont la bonté est si manifeste dans ce Sacrement) d'avoir érigé un tribunal semblable; un tribunal où le criminel est condamné s'il s'excuse, où il est justifié, s'il se condamne; un tribunal où sa bonté et sa miséricorde paraissent si évidemment; *confitemini Domino, quoniam bonus.* Il est vrai, c'est là un sacrifice qui a ses peines, mais considérez que personne n'en est exempt, ni le prince, ni le sujet, ni le prêtre, ni le laïque, que tous y sont condamnés, sous peine de voir manifester au plus grand jour les plus secrètes pensées de leur cœur; considérez encore que celui à qui vous dites vos péchés, est un ministre de Dieu, plein de zèle et de bonne volonté pour vous, que c'est un homme faible, tenté de même que vous, qui saura par conséquent compatir à vos infirmités, qui gémira avec vous, et qui s'intéressera fortement pour vous; considérez enfin qu'une bonne confession rendra le calme à cette conscience agitée de mille remords;

(1) *Tract. de Lapsis.*

répandra la sérénité dans votre âme, la déchargera du fardeau pesant de vos péchés, et que vous entendrez au dedans de vous-mêmes cette parole que Jésus dit au lépreux Samaritain : *surge, vade, quia fides tua te salvum fecit : levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé* : cinquième résolution à former.

Enfin, confessez-vous, et n'attendez l'absolution que quand votre confesseur jugera à propos de vous la donner, quand il jugera que vous aurez sincèrement quitté le péché, renoncé à votre habitude, éloigné de vous l'occasion prochaine du péché, par conséquent après qu'il vous aura éprouvé des semaines, et peut-être plusieurs mois entiers, puisque quelquefois il faut des semaines, des mois, et des années entières pour éprouver suffisamment un pénitent ; sixième et dernière résolution à former. Qu'auront à y opposer ceux qui ne se sentent pas encore assez déterminés à quitter leur péché, à arracher cet œil qui les scandalise, à couper cette main qui les perd, à renoncer à tous les objets criminels de leurs passions ? S'ils consultent l'esprit de libertinage et d'impénitence, ils diront sans doute qu'il leur est inutile de se confesser, tandis qu'ils sont dans ces dispositions ; mais que leur dirait au contraire l'esprit de religion, s'ils en suivaient les avis ? il dirait que malgré ces dispositions ils doivent se confesser souvent, que Dieu aura égard à leurs démarches, que les soins avec lesquels ils le chercheront, le leur feront enfin trouver, qu'ils recevront des avis salutaires, des consolations, des exhortations, qu'on leur montrera les moyens de sortir des dangers où se trouve leur âme, que la nécessité de repasser dans leur esprit les péchés de leur vie, les préservera de l'endurcissement, que leur âme apprendra à gémir et à se convertir, que leurs satisfactions deviendront sacramentales, et qu'elles auront le mérite de l'obéissance ; voilà ce que répondrait aux pécheurs irrésolus l'esprit de Dieu, s'ils étaient dociles à ses suggestions.

Mais, me diront certains pécheurs d'une autre sorte, il est vrai, j'ai péché, mais je suis bien résolu de ne plus pécher à l'avenir, pourquoi me différer l'absolution, et me faire souffrir la peine et la honte du long délai ? Ah ! mes frères ! plût à

Dieu que ce propos de ne plus pécher fût aussi ferme que vous le dites ! j'en gémis devant Dieu, et souvent les Anges de paix en ont gémi pour vous. Combien se confessent pour se faire une réputation de piété, font servir les Sacrements à leur hypocrisie, les fréquentent par coutume plutôt que par dévotion ! parmi ceux qui n'ont pas des péchés véniels à dire, combien en commettent de mortels par la réception même du Sacrement, faute de préparation et de douleur ! Prenez garde cependant que cette réflexion ne vous éloigne du Sacrement ; ce qu'elle demande de vous, c'est que vous y apportiez toujours une nouvelle ferveur, une nouvelle douleur, une nouvelle résolution ; c'est que jamais vous ne fréquentiez les sacrés tribunaux par habitude et par routine, jamais pour paraître exacts à remplir les devoirs de la religion, jamais pour vous procurer une tranquillité de conscience purement humaine, ce piége est un de ceux dont ont à se défendre spécialement bien des personnes qui se croient fort spirituelles ; tout est pour elles matière de confession, non-seulement les péchés, mais les imperfections naturelles, les pensées involontaires, les accidents imprévus, les désirs de la concupiscence antérieure à la volonté, les occasions éloignées du péché, les prochaines qui ne dépendent pas d'elles ; elles sentent, ces personnes, qu'elles ne peuvent former le propos de corriger ces imperfections, d'éviter ces pensées, de prévenir ces accidents, d'arrêter ces désirs, de fuir ces occasions ; cependant elles se confessent de tout cela, pourquoi ? pour leur satisfaction, pour obtenir une paix humaine que désire leur amour-propre, c'est-à-dire, un amour qui fuit les croix, les inquiétudes, les agitations de conscience qui sont les peines les plus grandes et les plus méritoires, quand elles ne sont point causées par de vrais péchés subsistants et connus. Ce piége, je le sais, n'est pas celui dans lequel donne le grand nombre, mais ne fût-il à craindre que pour un seul, il était important d'en avertir ; mais revenons à ce que vous me proposiez.

Il est dur, dites-vous, de souffrir des délais, peut-être feront-ils parler, peut-être votre réputation en souffrira-t-elle ; non, mes frères, elle n'en souffrira point, ou elle n'en souf-



tira que parce que vous l'aurez voulu, parce que vous aurez trahi un secret auquel vous étiez tenu de droit naturel comme votre confesseur, et parce que vous aurez péché contre la charité dont vous êtes redevables à vous-mêmes; observez le silence, et on ne saura rien de ces délais; on ne pourra même les conjecturer si votre conduite est reconnue pour édifiante, puisque les plus saints s'abstiennent quelquefois de la communion par humilité; si elle est scandaleuse, qu'on le conjecture, la conjecture vous fait honneur; on doit en conclure que vous et votre confesseur avez fait votre devoir, on vous comblera de bénédictions l'un et l'autre; mais il est affligeant, dites-vous, d'être dans une guerre continuelle avec Dieu. Eh, mes frères! ne vous serait-il pas plus dur qu'on vous accordât une fausse paix, une paix qui ne ferait de vous ni un pénitent, ni un innocent, une paix qui vous autoriserait à commettre de nouveaux sacriléges, une paix qui vous damnerait, et celui qui vous l'aurait donnée? Ayez donc un esprit de docilité envers votre confesseur, laissez-vous conduire par le guide éclairé, prudent et zélé que vous vous serez choisi, sans le changer jamais que dans la nécessité. Pourquoi? parce que vous adressant toujours au même, il vous connaîtra mieux. La longue expérience qu'il aura de votre conscience, de vos penchants et de votre caractère, le mettra en état de vous mieux diriger, de vous donner un avis plus à propos, d'appliquer un remède plus à temps; si vous aviez le malheur d'oublier quelque péché, cet oubli serait plus aisé à réparer. Rien donc de si juste que le conseil de s'adresser toujours autant qu'il est possible au même confesseur, et cependant qu'il est peu suivi! Ah! mes frères, mes chers frères! je tremble pour vous lorsque je considère la manière dont vous vous confessez, le peu de préparation que vous apportez à vos confessions, le peu de sincérité avec laquelle vous les faites, et le peu de reconnaissance avec laquelle vous recevez un sacrement si salutaire.

Mon Dieu, nous le reconnaissons; la confession est une source féconde de grâces où nous pouvions purifier nos consciences, et cette source nous l'avons tarie, nous l'avons

empoisonnée par les dispositions sacriléges dans lesquelles nous nous en sommes approchés, nous avouons notre faute, et nous sommes bien résolus de la détester, de la confesser avec celles de notre vie. O que cette pensée du Prophète est consolante pour moi! je confesserai mon péché, je le confesserai dans toute la douleur de mon cœur, avec toute la sincérité possible, et ce péché me sera remis, mon âme deviendra plus blanche que la neige; *confitebor injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei.* L'heureux moment où je serai parfaitement réconcilié avec le Seigneur, je chanterai éternellement ses miséricordes; *misericordias Domini in æternum cantabo;* malheur au coupable qui ne court pas dès aujourd'hui se jeter aux pieds du Prêtre.

ÉVANGILE

Du XIV. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres; car ou il haïra l'un, et aimera l'autre : Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point pour votre vie, de quoi vous vous nourrirez; ni pour votre corps de quoi vous vous habillerez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que l'habillement? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans des greniers; mais votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup mieux que des oiseaux? Et qui d'entre vous peut avec tous ses soins ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? Pourquoi aussi vous inquiétez-vous de l'habillement? Voyez comment croissent les lis dans la campagne, ils ne travaillent, ni le filent; cependant je vous déclare que Salomon même avec toute sa magnificence, n'a jamais été vêtu aussi bien que l'est un de ces lis. Si donc Dieu a soin de vêtir ainsi une herbe de la campagne, qui est aujour-

d'hui, et qu'on jettera demain dans le four; combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, gens de peu de foi? N'ayez donc point d'inquiétude, et ne dites point: Que mangerons-nous? que boirons-nous? ou de quoi nous habillerons-nous? comme font les païens qui recherchent toutes ces choses: car votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par-dessus.

Homélie sur les biens que doit rechercher un chrétien.

Quel bien y a-t-il pour l'homme dans le ciel? ou quel bien distingué de Dieu l'homme peut-il vouloir sur la terre? c'est une question que le Prophète-roi faisait autrefois au Seigneur, et à laquelle le Seignenr répond spécialement dans l'Evangile de ce jour. Ah! prenez garde, nous dit-il, de vous faire des trésors sur la terre, où la rouille et les vers les mangent, et où les voleurs les déterrent et les dérobent; mais faites-vous des trésors dans le ciel où aucun de ces accidents n'est à craindre; renoncez non-seulement au désir d'avoir des biens superflus et des trésors, mais essayez le glaive évangélique sur la racine de ces désirs, éloignez de votre esprit toute défiance, toute inquiétude qui concerne les choses en apparence les plus nécessaires à la vie, la nourriture et le vêtement; vous ne pourriez vous livrer à des soins inquiets touchant ces biens temporels, sans partager votre cœur, et vous le devez tout à Dieu; vous ne pourriez craindre de manquer du nécessaire que vous ne doutiez de la providence, et les oiseaux dans les airs, les lis dans les champs, tout vous marque une providence qui veille à la conservation des moindres créatures; vous ne pourriez vous troubler à la vue de ce qui peut vous arriver dans la suite des temps, sans avoir quelque attache aux biens de ce monde, sans porter vos espérances sur les mêmes objets que les nations infidèles, et sans laisser affaiblir votre foi. Ah! ne vous inquiétez donc pas des biens de ce monde, mais cherchez le royaume des cieux, cherchez-le avant toute chose, cherchez-le, s'il est possible, autant qu'il mérite de l'être, et soyez altéré de cette justice qui en assure la possession.

Voilà, mes frères, ce que vous dit aujourd'hui notre divin Sauveur : ne dirait-on pas, à considérer vos mœurs, que c'est pour vous un nouvel Evangile ? Si ce divin législateur, en venant dans ce monde, vous eût donné pour maxime d'estimer les richesses, d'appeler heureux ceux qui les possèdent, de travailler sérieusement à les acquérir ; d'y rapporter vos pensées, vos projets, d'en faire le centre de vos désirs, s'il m'ordonnait présentement de vous renouveler ces mêmes principes, quel changement pourrai-je espérer de votre part ? que feriez-vous que vous ne fassiez à présent ? Hélas ! jamais on ne fut plus occupé de la terre, et moins appliqué aux choses du ciel qu'aujourd'hui ; on regarde sa vraie patrie comme un lieu d'exil, et du lieu de son exil on en fait sa patrie ; on pense à s'y établir, à s'y agrandir, et s'il se pouvait, à y fixer un séjour éternel. Conduite étrange pour des chrétiens et des hommes qui demandent tous les jours que le royaume de Dieu arrive ! serais-je assez heureux pour contribuer à la réformation d'un attachement aussi criminel aux choses de la terre ? C'est, mes frères, à quoi je destine cette homélie tout entière, et voici le plan que je me propose de suivre pour fixer votre attention et toucher vos cœurs. Dieu nous défend de nous inquiéter des biens de la terre, vous en verrez les motifs et les raisons dans mon premier point ; Dieu nous ordonne de rechercher les biens du ciel, vous en verrez la manière dans mon second point. Apprenez-nous, Seigneur, à tellement passer par les biens temporels, que nous ne perdions pas les éternels.

PREMIER POINT.

Ne soyez pas inquiets de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, ne vous inquiétez pas pour votre vêtement, ne soyez pas dans l'inquiétude pour le lendemain. Voilà une défense que le Seigneur nous répète jusqu'à trois fois dans l'Evangile de ce jour : pourquoi cela, mes frères ? Voici les raisons qu'il a bien voulu nous donner lui-même de sa loi, et qui doivent vous inspirer une horreur éternelle de l'avarice et de toute inquiétude pour les choses de ce monde ; c'est que cette

inquiétude est contraire aux vertus principales du christianisme ; elle est contraire à la vertu de religion, à la confiance que nous devons avoir en la Providence, et à la foi qui nous distingue des infidèles : l'explication de notre Evangile va vous convaincre.

Nul, dit Jésus-Christ, suivant un ancien proverbe, *ne peut servir deux maîtres qui commandent des choses contraires, ou différentes l'une de l'autre ; nemo potest duobus Dominis servire. Parce que ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il se soumettra à l'un et méprisera l'autre ; aut enim unum odio habebit et alterum diliget, aut unum sustinebit et alterum contemnet.* C'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, ou qu'il haïra le démon qu'on ne peut jamais chérir pour lui-même, quoiqu'on aime la concupiscence qui en est l'esclave et qu'il aimera Dieu qu'on ne peut haïr dans sa conscience, quoique souvent on n'aime pas ses préceptes ; ou qu'il se soumettra au démon en subissant le joug de son cruel empire et qu'il méprisera Dieu de la bonté duquel il croira être trop assuré ; cependant on ne saurait servir quelqu'un qu'on ne l'aime et qu'on ne l'estime, *on ne peut donc servir* en même temps *deux maîtres* qui ordonnent deux choses opposées : or, l'amour du Seigneur et l'amour des biens temporels ont des désirs, et produisent des effets nécessairement contraires l'un à l'autre. En effet, mes frères, qu'est-ce que l'amour de Dieu exige de nous ? ou comment un chrétien assez malheureux pour écouter la voix de l'avarice, répond-il à ce que le Seigneur demande de lui ? il exige que nous estimions notre âme plus que tous les biens de ce monde, et un avare *a une âme vénale qu'il est* toujours prêt à sacrifier à un léger intérêt ; *hic animam suam venalem habet* (1). Il demande que nous soyons droits et sincères dans nos paroles, et l'avare est un homme dont on a toujours à se défier, un homme qui règle ses discours, non sur la vérité, mais sur ses avantages temporels. De là tant de mauvaise foi dans le commerce, tant de fraudes dans les ventes et les achats, et tant de mensonges dans la société. Le Seigneur

(1) *Eccl.* 10.

nous ordonne de ne jamais prendre son nom en vain, et un avare qui se conduit selon les principes de sa cupidité, soutiendra par les serments les plus exécrables ce dont il connaîtra évidemment la fausseté ; le Seigneur nous dit d'abandonner notre tunique à celui qui veut se saisir de notre manteau, plutôt que de contester, et l'avare, loin de céder son manteau et sa tunique, intentera des procès pour les moindres raisons d'intérêts, il emploiera la violence, il usera d'exactions, il fera des prêts usuraires pour s'emparer par tous ces moyens injustes du bien de son frère ; le Seigneur nous propose sa douceur à imiter, et l'avare est un homme que la moindre perte met hors de lui-même, il crie, il s'emporte pour le moindre tort qu'il a à souffrir ; le Seigneur veut que nous exercions la miséricorde envers les pauvres, et un avare, dit le sage, *se dépouille tout vivant de ses propres entrailles* et de toute humanité ; *in vitâ suâ projecit intima sua.* Il se croit toujours aussi pauvre que le plus indigent ; il manque de ce qu'il a autant que de ce qu'il n'a pas, parce qu'il n'ose pas plus y toucher qu'à un bien étranger ; il se refuse à lui-même son nécessaire, comment l'accorderait-il aux pauvres ? Le Seigneur nous donne pour maxime d'être charitables, bienfaisants, de donner l'aumône de bon cœur, de faire part de nos biens, de nous faire un trésor et un fondement solide, afin d'arriver à la véritable vie (1), et les avares sont comparés à des sangsues qui se nourrissent du sang des pauvres, et boivent dans les coupes d'or les pleurs des malheureux ; le Seigneur nous recommande l'humilité comme la base de toutes les vertus, et l'avare, s'il est riche, se prévaut souvent de ses richesses pour mépriser ses inférieurs, oublier ses égaux, et marcher de front avec ceux qui lui sont supérieurs en naissance et en dignité ; un riche, pour l'ordinaire, n'amasse de provision que pour les vers et la rouille, ou n'emploie ses biens qu'à contenter la passion criminelle de son cœur, à contenter une infâme volupté en sacrifiant à l'idole de ses plaisirs la meilleure portion de son héritage, une intempérance excessive en dépensant dans un seul repas

(1) 1 Timoth. 6.

ce qui suffirait pour nourrir plusieurs pauvres des semaines entières, une folle vanité en affectant partout un air de grandeur et de magnificence, dans le goût des parures, dans le faste des équipages, dans le nombre des domestiques, dans l'éclat des meubles et la beauté des appartements. Il est donc un injuste s'il fait usage de ses biens, parce qu'il en fait un usage criminel; il est encore un injuste, s'il n'en fait point d'usage, parce qu'il ne les a reçus que pour en faire part aux pauvres; il est un injuste enfin, parce qu'il ne les acquerra souvent que par des voies très-illégitimes et très-opposées à la volonté du Seigneur. C'est ainsi que se vérifie ce que dit notre Seigneur dans l'Evangile, que vous ne pouvez servir le vrai Dieu et le dieu des richesses tout à la fois; *non potestis servire Deo et mammonæ.* Voilà donc, mon cher auditeur, l'alternative singulière qui vous est proposée, et qui ne souffre aucun milieu, ou que vous renonciez aux désirs des biens de ce monde, à cette inquiétude d'esprit avec laquelle vous les recherchez, ou il faut que vous renonciez au culte de Dieu même; l'un absolument incompatible avec l'autre. Une chose aussi évidente peut-elle être la matière de votre délibération? hésiteriez-vous un moment à vous détacher des choses de ce monde pour vous attacher uniquement à Dieu? qu'est-ce donc que les biens d'ici-bas en comparaison de ceux de l'éternité? Ah! *que vous servirait-il* de joindre maison à maison, héritage à héritage, *de gagner le monde entier*, dit le Fils de l'homme, *si vous veniez à perdre Dieu, qui est le salut de votre âme? quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur?* Hélas! à rien du tout, parce qu'en perdant son âme on perd, avec son repos, sa fortune, ses emplois, tout, en un mot, pour le temps et l'éternité; renoncez donc d'esprit et de cœur aux biens de ce monde, parce que la recherche de ces biens est incompatible avec le culte de Dieu, premier caractère de l'inquiétude qui les a pour objet.

Secondement, elle est contraire à la confiance que nous devons avoir en la providence. Cette divine perfection ne nous permet point de nous donner des inquiétudes inutiles; or, l'inquiétude que nous nous donnons pour acquérir et

conserver les biens de ce monde serait inutile : voici les moyens dont se sert le Sauveur pour vous le montrer. Qu'est-ce que vous pourriez souhaiter des biens du siècle présent ? serait-ce des biens superflus ? l'inquiétude que vous vous donneriez pour les acquérir serait elle-même inutile et superflue ? serait-ce des biens nécessaires ? mais il n'y a de nécessaire que la nourriture et le vêtement ; vous n'avez rien apporté dans ce monde, et il est sans doute que vous n'en emporterez rien ; ayant donc de quoi vous nourrir et de quoi vous couvrir, vous devez être content : *or vous ne devez avoir d'inquiétude ni pour la nourriture, ni pour le vêtement ; ideò, dico vobis, ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini* ; et d'abord vous ne devez pas en avoir à l'égard de la nourriture ; en effet continue le Sauveur, *votre vie n'est-elle pas plus que la nourriture ? nonne anima plus est quàm esca ?* Or Dieu vous l'a donnée avant que vous pussiez la demander, comment donc ne vous donnera-t-il pas la nourriture lorsque vous la lui demanderez avec confiance ? et si vous êtes sûr de l'obtenir lorsque vous la demanderez comme il faut, pourquoi serait-elle l'objet de votre inquiétude ? *votre corps n'est-il pas plus que votre habit ? et corpus plusquam vestimentum ?* Ce corps, Dieu l'a formé indépendamment de vous, c'est un bienfait auquel vous n'étiez pas capables de contribuer ; celui qui a fait le plus sans vous, ne fera-t-il pas le moins avec vous et pour vous ; c'est-à-dire, en considération de vos prières, et de votre confiance en son nom ? Vous qui n'êtes point avantagés des biens de la fortune, vous encore qui en possédez, que mille accidents peuvent vous enlever tous les jours, vous vous inquiétez de votre nourriture pour l'avenir ; *considérez*, je ne dis pas les oiseaux domestiques, à la nourriture desquels vous pourvoyez ; *mais ces oiseaux du ciel*, dont les hommes ne peuvent prendre soin, *ils ne sèment point, ils ne moissonnent point ; ils n'amassent rien dans les greniers ; respicite volatilia cœli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea :* aucun d'eux cependant ne périt que par la volonté du Seigneur ; *tous sont nourris par sa providence ; Pater vester*

cœlestis pascit illa. Lorsque les petits des corbeaux sont abandonnés de leurs père et mère, et que par un instinct naturel ils semblent *invoquer le secours de la providence, elle les nourrit*, en faisant naître des mouches et des vers autour de leur nid; *dat escam pullis corvorum invocantibus eum* (1). Comment donc ne vous reposeriez-vous pas sur elle de votre nourriture, vous envers qui Dieu prend la qualité de père et du meilleur des pères? Vous ne voyez pas qu'un père abandonne son enfant pour nourrir un oiseau; craindriez-vous cela de votre Père céleste, qui a en main la puissance souveraine? craindriez-vous qu'après vous avoir donné une âme capable de le connaître, de l'aimer et de le posséder, il vous refusât ce qu'il ne refuse pas à ces petits animaux? *nonne vos magis pluris estis illis?* Mais je suppose maintenant (c'est toujours le sens des paroles de Jésus-Christ) je suppose que vous prenez ces soins, que vous êtes dans ces timides inquiétudes qui concernent l'avenir; et qui est-ce qui n'a pas le malheur d'en être agité? à quoi vous serviront-elles? *vous ne pouvez*, quelque moyen que vous preniez, *ajouter une coudée à votre stature, comment*, dit saint Chrysostôme, *vos pensées*, vos réflexions, *vos recherches, pourraient-elles sauver le corps entier? quis autem vestrûm cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum? si autem vos cogitando modicam corpori vestro partem addere non potestis, quomodo cogitando salvandi estis in toto?* Voici, mes frères, à quoi serviront ces inquiétudes? à vous inspirer de la défiance, à vous porter ensuite à des révoltes intérieures et secrètes contre le Seigneur, à vous engager à des murmures, et peut-être à des blasphêmes, et à vous faire abandonner du Seigneur; il verra que vous êtes occupés de vous-mêmes, il cessera de s'en occuper, et par là vous réduira à cette nécessité et à cette indigence temporelle, que les saints ont craint comme dangereuse à l'innocence. Le parti que vous devez donc prendre, c'est d'attendre votre nourriture de la providence divine.

(1) *Ps.* 156.

Il en est de même de l'habit : *pourquoi vous en inquiétez-vous ? et de vestimento quid solliciti estis ?* comment ne l'accorderait-il pas à celui qui le demande avec humilité ? il l'accorde aux choses même inanimées, considérez les lis des champs, considérez ces vallons enrichis de fleurs admirables, voyez ces prairies riantes, et la diversité agréable qu'elles présentent à l'œil ; examinez toutes les campagnes, qui dans un temps réglé étonnent et réjouissent la vue : ces fleurs ne sont redevables de leur beauté qu'à la nature : *ces lis ne travaillent ni ne filent ; non laborant neque nent :* et quelle est cependant leur beauté ? représentez-vous ici tout ce que la sagesse humaine peut inventer, tout ce que l'art a de plus exquis, tout ce qu'une opulence royale a de plus merveilleux ; figurez-vous la cour d'un Salomon, les palais superbes qu'il habitait, les richesses immenses dont ils étaient embellis, l'ordre et l'arrangement qui régnaient partout, et faisaient l'admiration de la reine de Saba ; contemplez Salomon lui-même sur un trône éclatant, revêtu de tous les ornements royaux, et dans toute l'étendue de sa gloire : *Je vous le dis en vérité* poursuit Jésus-Christ, *un seul de ces lis l'emporte sur la magnificence et toute la gloire de ce prince ; dico autem vobis quoniam nec Salomon in omni gloriâ suâ coopertus est sicut unum ex istis.* Faisons sur cela nos réflexions, qui sont aussi celles de l'Evangile : ces lis, ces autres herbes que vous voyez faire les délices de l'homme, ne sont qu'un peu *de foin des champs ; fenum agri :* qualité qui commence déjà à nous en donner une idée peu avantageuse ; elles sont aujourd'hui, et demain elles seront jetées au four ; leur éclat qui paraît avec l'aurore, disparaît déjà lorsque le soleil n'est pas encore parvenu au milieu de sa course ; combien donc le Seigneur n'aura-t-il pas soin de vous vêtir, vous qui êtes créés à l'image de Dieu, vous qui êtes faits pour une éternité, vous qui attendez un héritage qui ne peut se détruire, ni se corrompre, ni se flétrir ! combien ne manquez-vous donc pas à la providence lorsque vous vous inquiétez ! qui dira même que vous n'êtes pas gens de peu de foi, puisque la foi est fondée sur la confiance que nous avons en la providence ? *si autem fenum*

agri quod hodiè est, et cras in clibanum mittetur, Deus sic vestit, quantò magis vos modicæ fidei!

Pesez bien ces dernières paroles de Jésus-Christ, elles vous font comprendre que l'inquiétude des biens temporels est contraire non-seulement aux vertus de religion et de confiance, mais à la foi même qui nous distingue des infidèles.

Qu'est-ce, en effet, mes frères, que la foi vous enseigne? elle vous apprend que l'Etre suprême n'est ni une divinité oisive qui néglige sa créature, et laisse tout aller à l'aventure, ni une divinité faible et imprudente, qui ait établi des lois générales d'où naissent des effets bizarres et imprévus; ni une divinité dédaigneuse, qui voie d'un œil indifférent nos joies et nos malheurs, nos pertes et nos prospérités, mais que sa providence s'étend généralement à toutes ses créatures, qu'il ne meurt pas un oiseau du ciel sans son expresse volonté, qu'il ne tombe pas un cheveu de votre tête qu'il ne le sache et qu'il ne le veuille. *Hommes de peu de foi!* pourquoi donc craignez-vous que cette providence si sage et si attentive ne vous manque? *modicæ fidei!* La foi vous apprend que tous les évènements de ce monde sont dirigés par une sagesse infinie, que rien n'arrive que par la volonté et la permission de Dieu, que suivant la pensée de saint Augustin, Dieu seul est à craindre dans les cas fâcheux de la vie; que si l'ennemi de notre salut nous attaque, si la maladie nous afflige, si la fortune nous semble contraire, si nos desseins échouent, c'est Dieu qu'il faut craindre en tout cela, parce qu'on peut bien avoir la volonté de nous nuire sans lui, mais la puissance d'exécuter cette volonté ne peut venir que de lui. *Hommes de peu de foi!* pourquoi donc ne baisez-vous pas la main qui vous frappe? pourquoi ne reconnaissez-vous pas le doigt de Dieu dans les maux dont vous vous plaignez? pourquoi en accusez-vous les créatures, plutôt que d'adorer les desseins du créateur? *modicæ fidei!* La foi ne vous représente les biens de ce monde que comme des biens inutiles et indifférents pour votre bonheur véritable; voyez-vous, vous dit-elle, combien sont parmi vous misérables ceux qui les possèdent, et combien sont contents plusieurs de ceux qui en sont privés sans les posséder? elle

vous les représente comme vils et indignes de votre cœur : qu'est-ce, vous dit-elle, que tout ce qu'il y a dans ce monde peut paraître à celui qui considère ce qui lui est préparé dans le ciel ? elle vous le représente comme nuisible et dangereux au salut : considérez, vous crie-t-elle, combien sont semblables aux Juifs, aveugles et rebelles à la vraie lumière comme les Juifs, parce qu'ils sont avares et attachés à la terre comme ce peuple ; elle vous représente les richesses comme quelque chose qui n'est propre qu'à inspirer de l'horreur, et elle vous met devant les yeux l'exemple de saint Paul qui les regardait comme des ordures depuis qu'il cherchait à gagner Jésus-Christ. *Hommes de peu de foi !* pourquoi donc les cherchez-vous comme utiles ? pourquoi les admirez-vous comme quelque chose de grand ? pourquoi les désirez-vous comme quelque chose de nécessaire ? *modicæ fidei !* La foi vous apprend qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire, qui est le salut ; que tous les biens de ce monde soient moins précieux que la vie présente, que néanmoins nous pouvons nous passer de cette vie misérable ; qu'il faudra même dans peu la quitter ; que nous pouvons donc aussi nous passer du vêtement et de la nourriture qui sont les moyens de la conserver. *Hommes de peu de foi !* pourquoi donc vous troublez-vous et vous inquiétez-vous de tant de choses ? *modicæ fidei !* La foi vous apprend que chercher les biens de ce monde, c'est le propre des païens, dont les espérances se bornent aux biens de ce monde ; parce qu'ils ne connaissent pas ceux du ciel, *hæc enim omnia gentes inquirunt ;* qu'un chrétien n'a point ici-bas de cité permanente, qu'il en attend une dont Dieu même soit l'architecte et le fondateur, et qu'il est étranger dans cette vallée de larmes. *Hommes de peu de foi !* pourquoi donc recherchez-vous des établissements et des fortunes avec la même ardeur que les gentils et les infidèles ? *modicæ fidei !* la foi vous apprend que vous êtes les enfants de ceux qui se faisaient également à tout, qui possédaient les biens de ce monde comme ne les possédant pas, qui en usaient comme n'en usant point, qui n'avaient rien comme ayant beaucoup ; elle vous montre des temps heureux où tout était en commun entre les fidèles, où les riches re-

gardaient les pauvres comme leurs créanciers et leurs trésors, ce sont les charitables expressions des Laurents Diacres, des Antoines, des Arsènes, des Paulins, des Jeans d'Alexandrie, des Laurents Justiniens. *Hommes de peu de foi!* pourquoi donc marquez-vous autant d'avidité à acquérir des biens que vos pères avaient de plaisir à les distribuer? *modicæ fidei!* la foi vous apprend que le royaume des cieux n'appartient qu'aux pauvres d'esprit, c'est-à-dire, qu'à ceux dont l'esprit ne s'occupe pas des héritages terrestres. *Hommes de peu de foi!* n'est-ce donc pas une chose indigne de vous que cet esprit si noble dans sa nature, si divin dans son principe, et si sublime dans sa destinée, soit absorbé dans le soin des affaires les plus basses? *modicæ fidei!* la foi vous l'apprend et l'histoire de tous les siècles vous l'assure, que Dieu connaît tout, qu'il dispose de tout, qu'il appelle par son nom ce qui n'est pas encore comme ce qui est déjà présent: lisez vous-mêmes, si vous le pouvez, les fastes sacrés et les annales du peuple juif, et ensuite celles du peuple chrétien; dans les premiers vous verrez, (car je ne puis ici rapporter que l'abrégé de quelques faits mémorables) vous verrez un peuple que Dieu sépare du reste des nations, à qui il prédit une dure captivité en Egypte, qu'il en fait sortir par des prodiges inouïs, qu'il nourrit, qu'il conserve pendant l'espace de quarante ans dans le désert par un miracle continuel de la providence, qu'il met lui-même en possession de la terre qu'il avait promise à ses pères, en ouvrant en faveur de ce peuple le sein des mers, en faisant remonter les fleuves vers leur source, en renversant les murs des villes au bruit des instruments et au son des trompettes, en arrêtant le soleil au milieu de sa course. Combien d'autres merveilles de la providence n'aurais-je pas à rapporter, si je voulais les discuter par ordre depuis la création du monde jusqu'au temps des rois! Si vous considérez ensuite ce qui s'est passé depuis cette époque jusqu'à l'avènement du Messie, vous y trouverez, entre mille choses qui vous charmeront, les prédictions les plus claires et les plus circonstanciées, des évènements les plus éloignés et les plus fortuits par rapport à l'homme; vous verrez dans le livre troisième des Rois, (car je ne puis

me dispenser de citer au moins un fait en particulier), vous y verrez un homme envoyé de Dieu qui vient de Juda à Béthel, lorsque Jéroboam encense l'autel qu'il avait élevé pour empêcher les Israélites d'aller sacrifier à Jérusalem, vous l'entendrez *qui s'écrie contre l'autel en parlant ainsi de la part du Seigneur :* Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur : il naîtra un fils dans la maison de David qui s'appellera *Josias, et il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui l'encensent maintenant, et brûlera sur toi les os des hommes.* Peuple d'Israel, n'en doutez nullement, *car voici ce que le Seigneur a dit pour preuve de ce que je vous dis : cet autel va se rompre présentement, et la cendre qui est dessus tombera par terre.* Ce sont jusque là les paroles du Prophète : examinez, je vous prie, de près les circonstances de sa prophétie, vous trouverez qu'un roi doit venir de Juda déterrer les os de ces prêtres idolâtres qui adoraient l'idole de Béthel pour les brûler sur cet autel même auprès duquel était Jéroboam ; que ce roi plein de zèle est appelé de son nom, et que cependant l'évènement était éloigné de plus de trois cents ans ; ailleurs vous verrez que ce Josias détruit le culte des idoles comme il avait été prédit, quelle profonde connaissance en Dieu !

Il a vu et annoncé avec la même précision la chute et la naissance des grands empires des Babyloniens, des Perses, des Mèdes, des Grecs et des Romains ; non-seulement il les a annoncés, mais on voit qu'il en est l'auteur, qu'il dispose tous le évènements pour la fin précise qu'il s'est marquée ; que c'est lui qui appelle les généraux, qui les conduit, qui dirige leur marche, qui inspire aux uns la prudence, tandis qu'il envoie chez les autres un esprit de vertige ; qu'il remplit ceux-là de courage, tandis qu'il répand la terreur parmi ceux-ci ; qu'il marque les limites des conquêtes, la rapidité étonnante avec laquelle elles doivent se faire, le temps qu'on doit y mettre, le court espace que les conquérants auront pour jouir de leurs travaux, et le partage qui doit ensuite se faire de leurs états : voilà une idée succincte des preuves que la providence a données d'elle-même dans l'ancien Testament. Dans le nouveau elles sont plus admirables

encore, et le moyen que le Seigneur a choisi pour établir son Église, qui était de l'abandonner au glaive des tyrans pendant l'espace de trois siècles, paraîtra un chef-d'œuvre de la sagesse infinie de Dieu à quiconque y pensera. Ce n'est pas seulement dans ces grands évènements, mais dans les moindres que paraîtrait la providence, si nous étions plus attentifs à ses voies : notre Evangile nous l'apprend, elle est grande jusque dans les détails les plus minces en apparence ; car n'est-ce pas une chose surprenante que Dieu s'occupe des petites choses sans se distraire des grandes, ou qu'il ait soin des grandes sans négliger les petites ? or il fait tout cela. Qu'y a-t-il en effet de plus méprisable qu'un oiseau du ciel, qu'un lis des champs, qu'un cheveu de notre tête ? cependant sa providence s'étend à tous ces objets. *Hommes de peu de foi !* que craignez-vous donc entre les mains d'un Dieu qui dispose de tout, et qui fait tout contribuer au salut de ceux qui l'aiment ? *modicæ fidei !* La foi vous le représente sous l'idée d'un père infiniment sage, infiniment puissant, infiniment bon, sage pour connaître nos besoins, puissant pour y apporter les secours nécessaires, bon pour le vouloir ; *scit enim pater vester quia his omnibus indigetis :* et vous vous défieriez de la bonté de ce père, vous craindriez qu'il ne pût vous délivrer de ce qui vous afflige, s'il le jugeait expédient pour votre salut, vous douteriez s'il connaît l'état misérable où vous êtes réduits ; où est donc votre foi ? *modicæ fidei !* . . . .

Où est votre raison, ajouterai-je encore ? car il me semble qu'il ne faut qu'avoir de la raison pour mépriser les biens de ce monde. En effet, si vous la consultiez, cette raison, que vous dirait-elle ? elle vous dirait que l'acquisition des richesses ne se fait que par beaucoup de travaux, qu'en s'épuisant de réflexions, qu'en formant des projets, qu'en prenant pour les exécuter des moyens durs et pénibles, qu'en se condamnant au silence de la solitude, ou en s'exilant de sa patrie, ou en joignant à l'assiduité laborieuse du jour, les veilles pénibles de la nuit ; elle vous dirait que leur possession est toujours accompagnée de crainte, que pour les conserver il faut du soin, parce que sans cela ils dépériraient ; de la

vigilance, parce que sans cela on les pourrait enlever ; de la prudence et de l'économie, parce qu'ils seraient bientôt dissipés, si on n'y faisait attention ; elle vous dirait que malgré ces inquiétudes et ces précautions, les maladies, la mortalité, le feu du ciel, la grêle, la sécheresse, le glaive de l'ennemi peuvent vous en priver pendant la vie ; qu'à la mort le riche n'emporte rien des grands biens qu'il possédait, qu'il les laisse à des étrangers ou à des parents qui peut-être ne lui en sauront aucun gré ; qu'il est sorti nu du sein de sa mère, et qu'il rentrera nu dans celui de la terre ; que son seul sépulcre sera désormais la demeure de son corps : voilà ce que la raison seule vous dirait, et voilà ce qu'elle faisait autrefois comprendre au fameux Saladin. Ce prince infidèle ; si connu par ses conquêtes immenses, un moment avant d'expirer ; appela (dit un historien de sa vie,) « celui qui portait » sa bannière devant lui dans toutes les batailles, et lui commanda d'attacher au bout d'une lance un morceau de drap » dans lequel on le devait ensevelir, de l'élever comme » l'étendart de la mort, et de crier, en le montrant à tout le » monde : voilà, voilà tout ce que le grand Saladin, tout ce » que le vainqueur et le maître de l'Empire d'Orient emporte de tous ses trésors ; voilà tout ce qui lui restera de » tant de conquêtes. » C'est là, mes frères, la belle réflexion que faisait ce grand conquérant à la mort ; faites-la pendant la vie ; faites-la aujourd'hui qu'elle peut vous être salutaire ; dites-vous, et dites-le souvent : à quoi bon amasser des biens qui ne peuvent me causer que des peines et des travaux pendant la vie, et que des regrets amers à la mort ? A cette première réflexion, joignez celle que vous propose la religion ; que l'inquiétude pour les biens de ce monde est contraire au culte du Seigneur, à la confiance en la Providence et même à la foi : *cessez de vous inquiéter, en disant : que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? nolite ergo solliciti esse, dicentes : quid manducabimus aut quid bibemus, aut quo operiemur ?* C'est ce que je me suis appliqué à vous persuader dans la première partie de ce discours. Voyons comment il faut chercher les biens du ciel, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu, et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par dessus : quærite ergo primùm regnum Dei, et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. Ce sont les dernières paroles de notre Evangile dans lesquelles on trouve, et le commandement de travailler, et la manière dont il faut travailler à acquérir les biens du ciel ; *cherchez le royaume des cieux ; quærite regnum Dei.* Voilà le précepte, l'ordre précis, l'ordre indispensable, l'ordre donné généralement à tous les hommes, aux grands et aux petits, aux rois et aux sujets, aux riches et aux pauvres, aux chrétiens et même aux infidèles ? *cherchez, quærite.* Tous sont appelés au royaume des cieux, tous sont faits pour y tendre, et reçoivent des secours nécessaires pour y parvenir, tous seraient sûrs de le trouver, s'ils le cherchaient comme il faut. Oui, si vous cherchiez le ciel comme il faut, vous seriez tous élevés au-dessus de toutes les misères de cette vie, assis sur des trônes de gloire, participants de la joie et du bonheur de Dieu même, comblés de biens infinis, de biens éternels, de biens qui ne sont autre chose que la possession de Dieu même : quelle glorieuse destinée de l'homme ! Pour la remplir, notre Evangile nous propose trois moyens : l'un, de chercher le royaume de Dieu comme la première et la principale fin de toutes ses actions ; l'autre, de chercher sa justice comme le moyen qui peut seul y conduire ; le troisième, d'attendre les biens de ce monde comme un surcroît indifférent à ce royaume et à cette justice.

D'abord il faut se proposer en tout le royaume de Dieu comme fin principale ; *quærite primùm regnum Dei.* En effet, par ce royaume de Dieu on entend ou la gloire de Dieu, ou le salut de l'homme : si on entend la gloire de Dieu, combien de motifs nous engagent à la chercher d'abord et avant toute chose ! Quoi de plus juste que de s'occuper d'abord à ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime et de plus essentiel à l'homme ? ou qu'y a-t-il de plus beau et de plus

nécessaire que de travailler à glorifier le Seigneur ? Chercher la gloire du Seigneur, c'est chercher un bien infini, un bien dont le moindre degré l'emporte sur tous les biens de ce monde, c'est faire des actions qui surpassent les actions les plus illustres des Alexandres et des Césars, c'est travailler à une conquête qui vaut mieux que celle des empires et du monde entier. Grands du monde, et vous ambitieux qui ne soupirez qu'après la gloire, celle-ci vous paraîtra-t-elle indigne de votre émulation ? Chercher la gloire de Dieu, c'est faire ce que Dieu a fait de toute éternité, ce qu'il s'est proposé dans la création du monde, ce qu'il avait en vue en envoyant son Fils unique sur la terre, et ce qui y a occupé tellement ce Fils, que pour le procurer il a cru que ce ne serait pas trop de devenir obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. Quelle occupation plus noble pouvez-vous désirer ? Cette occupation est celle de tous les bienheureux dans le ciel, des âmes justes dans le purgatoire, et des saints qui sont sur la terre ; ils ne cessent de lui répéter ici-bas ce beau cantique que les anges lui adressent sans cesse dans le ciel : *Bénédiction, gloire, actions de grâces, honneur, puissance, et force à notre Dieu dans tous les siècles ; benedictio et claritas, gratiarum actio, honor et virtus, et fortitudo Deo nostro in sæcula sæculorum.* Cette occupation est en un sens celle de toute la nature, des oiseaux dans les airs, des reptiles sur la terre, des poissons dans la mer, tous les êtres, les créatures même inanimées et insensibles bénissent à leur manière le saint nom de Dieu ; rien ne respire, rien ne vit, rien n'a l'être que pour louer le Seigneur ; qu'est-ce donc qu'un homme qui ne le loue pas sur la terre ? c'est un lâche qui se couvre de honte et qui se prépare une ignominie éternelle ; c'est un ingrat qui méconnaît son bienfaiteur jusqu'à abuser de ses bienfaits pour l'offenser ; c'est un disciple perfide qui abandonne son maître et méprise ses maximes ; c'est un monstre dans la nature, puisque rien n'est si monstrueux que de s'éloigner de la fin à laquelle on est naturellement destiné ; c'est un méchant pire que les serpents, puisque les serpents sont dociles à la voix de Dieu, et ne s'écartent pas des lois qui leur ont été impo-

sées : voilà ce que serait un homme, voilà ce que vous seriez vous-mêmes si vous ne cherchiez pas la gloire de Dieu, si vous ne la cherchiez en tout, et si vous ne la cherchiez avant toute chose, puisque c'est ne la point chercher que de chercher quelque chose avant elle ou avec elle, et que *tout doit se faire* uniquement *pour la plus grande gloire de Dieu; omnia ad majorem Dei gloriam*. Combien de raisons puissantes pour chercher premièrement le royaume de Dieu !

Si par ce royaume on entend le salut éternel, ce salut inséparable de la gloire de Dieu est encore la fin principale qu'il faut se proposer dans toutes ses actions ; dans le choix d'un état, dans un établissement temporel, poursuite d'une affaire, dans le châtiment d'un coupable, en un mot dans toutes les actions de sa vie : un détail abrégé pourra vous faire comprendre ma pensée.

Des jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe peuvent se destiner au mariage, ou au célibat, prendre parti dans le monde, ou se retirer dans la solitude des cloîtres. Mais avant de former une dernière résolution, quelle est leur première obligation ? de considérer mûrement si cet état auquel ils pensent sera pour eux un état de salut, si Dieu les y appelle, s'ils peuvent s'assurer de ses secours, s'ils ont les talents nécessaires pour en remplir les obligations, s'ils seront assez forts moyennant la grâce pour résister aux tentations et surmonter les difficultés qui s'y rencontrent : pourquoi ? parce que ce qu'ils doivent y rechercher, ce n'est pas le plaisir ou la liberté, les consolations humaines ou les commodités temporelles, mais avant tout cela le royaume des cieux et leur salut qu'ils doivent d'abord mettre en sûreté, *quærite primùm regnum Dei*. Un jeune homme peut se procurer un établissement dans le monde, former une alliance, aspirer à un emploi ; mais avant de fixer un établissement, de contracter cette alliance, et d'entrer dans cette charge, il doit préalablement penser aux suites éternelles qu'entraîne avec lui cet établissement, examiner de près si la passion n'y a point de part, si la personne avec laquelle il veut s'allier ne sera pas pour lui un sujet de scandale, si cette charge, ce négoce, cet art, ne l'exposera pas à des injustices, des frau-

des, des mensonges ou à d'autres péchés. Pourquoi? parce qu'il doit chercher, non pas le gain, ni la dignité, ni l'honneur, mais le royaume de Dieu et le salut de son âme avant toute chose; *quærite primùm regnum Dei.* Il est permis à celui à qui on a pris son bien de le redemander en justice, mais avant que de s'engager dans aucun procès il doit en prévoir les dangers, se demander s'il n'y perdra pas son temps en s'en occupant trop, s'il n'y blessera pas la charité, s'il est bien résolu de n'employer que des moyens légitimes pour rentrer dans son droit: craint-il que le ressentiment ne s'en mêle, que l'affaire de son salut n'en souffre? il faut qu'il soit prêt à céder sa tunique à celui qui a enlevé son manteau, pourquoi? parce que le royaume des cieux est la première des choses qu'il faut chercher; *quærite primùm regnum Dei.* Des pères et mères, des maîtres et maîtresses, peuvent sévir contre un enfant ou un domestique coupable, mais avant toute chose ils doivent étudier les mouvements de leur cœur, réprimer les saillies de la colère, pourquoi? parce que ce qu'ils doivent chercher dans la correction de leurs inférieurs, ce n'est pas leur propre satisfaction, mais la gloire de Dieu et le salut de leur âme; *quærite primùm regnum Dei.* Il n'est pas défendu de prendre quelque plaisir, de se récréer certains jours de la semaine, en certaines heures du jour, mais avant d'user de ces récréations il faut, avant toute chose, voir si elles sont nécessaires pour remplir mieux ses fonctions, si elles sont convenables à son état, si elles ne scandaliseront personne, si le Seigneur en sera béni et loué, pourquoi? parce que ce que nous devons chercher en tout, ce n'est pas le plaisir précisément, mais le salut de notre âme; *quærite primùm regnum Dei.* C'est l'exemple que nous donnaient les captifs à Babylone, lorsqu'ils pensaient à la cité de leurs pères: *Si j'oublie ma chère Jérusalem*, disaient-ils, *ah! que ma main droite périsse et mérite d'être dans l'oubli; que je sois sans voix et sans parole, si je ne me souviens de toi, et si je ne me propose pas Jérusalem comme le principal objet de ma joie; si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ* (1). Il est permis de

(1) *Ps.* 136.

voir et d'être vu, de recevoir et de rendre des visites, de fréquenter des compagnies et de donner la préférence à certaines; mais à quelle condition cela vous est-il permis, mon cher auditeur? à condition que ces visites ne nuiront pas aux devoirs de votre état, et qu'elles vous laisseront tout le temps nécessaire pour vaquer à ceux de la religion; à condition que ces compagnies n'affaibliront pas votre piété, et ne vous inspireront que le goût du siècle; à condition que ces liaisons particulières seront fondées sur le mérite des personnes, et ne seront point dangereuses dans leurs conséquences; à condition que vous ne chercherez en tout cela que votre salut, ou qu'à rendre à Dieu ce qui est dû à Dieu, en rendant aux hommes ce qui leur est dû; *quærite primùm regnum Dei.* La raison de tout ceci est sensible et doit faire une vive impression sur l'esprit de tout chrétien: il est juste de mettre à la tête de toutes ses affaires celle qui est la plus importante, la plus nécessaire, ou plutôt l'unique de toutes les affaires; or le salut est de toutes les affaires la plus importante. Qu'est-ce qui peut entrer en comparaison avec une éternité de bonheur? c'est la plus nécessaire, on peut se passer d'une charge, d'un emploi, d'un héritage, d'une société, de la santé, de la vie même, mais on ne peut se passer du salut: *Qui pourra*, dit le Prophète, *habiter dans un feu dévorant? quis poterit habitare de vobis cum igne devorante?* Enfin c'est l'unique affaire, la seule pour laquelle nous soyons dans le monde: nous n'y sommes ni pour acquérir une gloire humaine, ni pour nous faire un nom, ni pour posséder des richesses, tout cela est étranger à notre vocation; nous sommes appelés à nous sanctifier et à opérer notre salut avec crainte et tremblement; toutes les autres affaires cessent d'être affaires pour nous dès qu'elles sont incompatibles avec celle du salut: vous en convenez, mon cher auditeur, et cependant c'est à celle-ci que vous pensez le moins, celle que vous cherchez le moins; celle au contraire qui vous occupe le plus, c'est, hélas! de thésauriser ou d'amasser de quoi vivre, voilà l'affaire capitale de l'avare; celle qui vous occupe le plus, c'est le désir de vous avancer dans les dignités, voilà l'affaire principale de l'ambitieux; ce qui vous

occupe le plus, c'est de vous concilier l'estime et l'amitié des hommes, voilà l'affaire importante d'un sexe dont le plus grand nombre n'est occupé que de la bagatelle, et plût à Dieu que ces bagatelles fussent toujours innocentes ! O que l'homme est aveugle de faire ainsi le principal de ce qui n'est que l'accessoire, et de regarder comme l'accessoire ce qui doit l'occuper uniquement ! apprenons, mes frères, apprenons à mieux penser aujourd'hui, écoutons la voix de Jésus-Christ qui nous invite à chercher le royaume des cieux : cherchons d'abord, en nous proposant comme fin principale de toutes nos actions, le royaume de Dieu, c'est la première manière de le chercher.

La seconde est de chercher sa justice comme le moyen qui peut seul y conduire ; *quærite justitiam ejus.* Qu'est-ce que cette justice du royaume de Dieu ? Cette justice est la même chose que la sainteté intérieure, la grâce sanctifiante, la vie de l'âme et la charité parfaite ; ces noms différents signifient presque ici la même chose ; ainsi, lorsque le Seigneur nous commande de chercher la justice, c'est comme s'il nous disait ce qui se trouve si souvent répété dans d'autres endroits de l'Ecriture sainte : Soyez saints, parce que votre Père céleste est parfait ; sanctifiez Jésus-Christ dans vos cœurs en en bannissant toute souillure et toute impureté, ne vivez qu'en Dieu et que pour Dieu ; aimez-le de toute votre âme et de toutes vos forces, unissez votre volonté à la sienne, étudiez sa loi et pratiquez ses commandements ; leur accomplissement sera votre justice comme ils sont eux-mêmes la justice du Seigneur. Voilà ce que voulait dire Jésus-Christ en nous ordonnant de chercher la justice ; ce n'est pas encore là cependant le sens de sa proposition dans toute son étendue, il nous dit *de la chercher ; quærite :* il suppose donc que cette justice ne se trouve pas également partout, que ce n'est pas dans le commerce des gens du monde, dans les assemblées de plaisirs, dans les lieux de spectacle, *dans la terre de ceux qui vivent dans les délices, qu'on la trouvera ; non invenitur in terrâ suaviter viventium* (1). Où la cher-

(1) Job. 28.

cherez-vous donc, mes frères ? le saint Concile de Trente vous l'apprend dans l'endroit où il marque les dispositions à la justification, le voici presque tout entier.

« Les adultes se disposent à la justice, *disent les Pères de* » *ce Concile*, lorsqu'excités et aidés par la grâce de Dieu, » concevant la foi par l'ouïe, ils se tournent vers Dieu par » le libre mouvement de leur volonté, croyant et tenant » pour véritables les choses que Dieu a révélées et promises ; » et celle-ci surtout que c'est Dieu qui justifie le pécheur par » sa grâce en vertu de la rédemption de Jésus-Christ : en- » suite connaissant qu'ils sont pécheurs, et étant utilement » ébranlés par la crainte de la justice divine, ils passent de » cette contrainte à la considération de la miséricorde de » Dieu, s'élèvent à l'espérance, se confient que Dieu les » traitera avec miséricorde pour l'amour de Jésus-Christ, » commencent à l'aimer comme la source de toute justice, » et par une suite de cet amour, détestent leurs péchés, et » prennent enfin la résolution d'observer les commandements » de Dieu. » Voilà ce qu'enseigne le Concile dans la session sixième où il parle de la justification, et ce qui vous fait voir que les dispositions dans lesquelles vous trouverez la vraie justice, sont une foi vive de tout ce que Dieu a révélé, et que l'Eglise propose de croire, qui vous rende présents les biens de l'autre vie, une crainte salutaire qui naît d'un côté de la considération de ses péchés, et de l'autre des supplices éternels que mérite le péché mortel ; une espérance ferme que Dieu usera de ses miséricordes, quelque grands que soient vos péchés ; un amour de Dieu dont le motif soit la justice par laquelle il est juste lui-même, et celle par laquelle il nous justifie ; enfin la haine des péchés passés, et la résolution de n'en plus commettre à l'avenir. Entrez dans ces sentiments, et vous y trouverez sûrement la justice ; *hanc dispositionem justificatio ipsa consequitur* (1). C'est-à-dire que vous y trouverez une grâce qui vous rendra juste, saint, agréable aux yeux de Dieu, héritier du royaume céleste : quel précieux trésor, mes frères ? n'est-il pas bien digne de

(1) *Trident. sess.* 6 *cp.* 7.

vos recherches ? Si on vous disait qu'il y a un trésor caché dans un terrain qu'on vous indiquerait, si on vous assurait qu'en suivant les indices qu'on vous donnera vous le trouverez sûrement, si on ajoutait que cette découverte vous rendra heureux le reste de vos jours, je vous le demande, n'écouteriez-vous pas avec joie celui qui vous annoncerait cette nouvelle ? ne craindriez-vous pas d'oublier aucun des moyens qu'il vous aurait marqués ? ne les emploieriez-vous pas avec empressement ? le temps ne serait pas capable de diminuer votre ferveur, si on vous eût déclaré qu'il fallait de la constance. Hé bien ! aujourd'hui je vous annonce un trésor immense de la part de Dieu, je vous marque où il est sûrement, je vous découvre les moyens de le trouver, je vous assure qu'après l'avoir déterré, rien ne manquera plus à votre éternelle félicité, ah ! pourquoi donc le cherchez-vous avec tant de négligence ? pourquoi ne ranimez-vous pas votre foi, vous surtout pauvres pécheurs qui avez perdu ce trésor ? pourquoi ne travaillez-vous pas à acquérir ces dispositions de crainte et d'espérance, de haine et d'amour qui vous le feraient recouvrer ? Et vous, justes, ah ! je tremble pour votre salut, quand je vois la tiédeur de votre conduite, le peu de goût que vous avez pour l'oraison, la lâche indolence avec laquelle vous fréquentez les Sacrements, la témérité présomptueuse avec laquelle vous vous exposez au danger de pécher ; je tremble pour moi-même, ô mon Dieu, quand je rentre dans mon cœur, que j'y vois une foule de passions qui l'agitent, une multitude innombrable de péchés qui le souillent, et un dégoût général pour tout exercice de piété, une damnable sécurité qui ne peut provenir que d'un extrême endurcissement. O que je cherche peu la justice du Seigneur ! ô que je suis bien moins altéré de sa soif que de celle des plaisirs et des honneurs. Je travaille, il est vrai, je me consume en veilles, en réflexions, en études ; mais quelle est la fin de ces veilles, de ces travaux ? que cherché-je en tout cela ? est-ce le royaume des cieux ? est-ce sa justice ? je le devrais sans doute, c'est ce que le Seigneur ne cesse de me répéter, et cependant, au lieu de cette récompense certaine, éternelle et infinie, à laquelle je pourrais préten-

dre, je me contente d'une récompense incertaine, bornée et périssable. O que j'ai été insensible de perdre un temps si précieux à chercher des biens si frivoles! j'en prends la résolution devant vous, Seigneur, *je ne chercherai plus qu'une seule chose, qui est d'habiter dans votre maison tous les jours de ma vie; hanc requiram ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ.* Je cesserai de m'occuper des biens trompeurs de ce monde, et je les attendrai seulement comme un surcroît indifférent par lui-même à mon salut, et à la justice qui y conduit.

C'est, mes frères, la troisième manière dont Jésus-Christ veut que nous cherchions les biens du ciel; et *hæc omnia adjicientur vobis.* Faut-il donc négliger le travail, et attendre dans une molle oisiveté du corps tout ce qui est nécessaire à la vie? c'est, mes frères, ce que certains solitaires du temps de saint Augustin concluaient du discours de Jésus-Christ, et ce que ce saint docteur condamna comme une erreur très-dangereuse; il en écrivit même un livre fort long à Aurélien, évêque de Carthage, pour prévenir les suites funestes de cette damnable opinion. Non, disait ce Saint, le Seigneur n'a rien prétendu donner à l'amour excessif du repos, et lorsqu'il dit dans l'Evangile de ne se point inquiéter de la nourriture ni du vêtement, *il ne défend pas de se procurer des biens temporels autant qu'il est nécessaire, et par des voies légitimes; non ut ista non procurent quantum necessitate satis est unde honestè potuerint: Mais seulement il défend d'arrêter les yeux sur ces choses temporelles, et de les avoir en vue dans tout ce que l'on est obligé de faire pour l'Evangile; sed non ut ista intueantur, et propter ista faciant quidquid in Evangelii præmio facere jubentur* (1). Ailleurs et dans le même livre il remarque que saint Paul a travaillé et recommandé le travail, jusqu'à prononcer que celui qui refusait de travailler n'avait pas droit à sa nourriture, que le Seigneur a permis quelque provision aux fidèles, qu'il en a eu lui-même, et qu'il est louable de prévoir l'avenir, pourvu (prenez-y garde) que ce soit sans

(1) *Lib. de opere Monach. cap.* 26.

défiance, sans inquiétude, et sans préjudice du droit qu'ont les pauvres aux aumônes des riches : il est donc permis, il est même ordonné sous peine de damnation de travailler de corps, ou au moins d'esprit quand on est appelé à un état qui dispense des travaux corporels. Ce que défend donc Jésus-Christ dans notre Evangile, c'est ce qui vous arrive trop ordinairement, c'est de travailler comme si le succès dépendait uniquement de vos travaux, c'est de vous appuyer sur votre prudence et non sur la providence, c'est d'oublier que si le Seigneur ne bâtit avec vous, c'est en vain que vous voulez bâtir, et que vous veillez inutilement s'il ne veille avec vous ; ce qu'il veut, c'est que vous agissiez comme si tout dépendait de vous, et que cependant vous n'espériez rien que de lui, vous n'attendiez rien que de sa bénédiction, que vous soyiez pleinement résignés à tous les évènements, que vous lui disiez beaucoup plus de cœur que de bouche : mon Dieu, je travaille, parce que vous me l'ordonnez, parce que vous avez attaché vos éternelles récompenses à l'assiduité du travail, parce qu'il faut s'occuper pour expier le péché et pour l'éviter. Je sais ce que vous exigez de moi, vous ne demandez pas qu'à mon application j'ajoute le succès, il dépend de vous uniquement, vous êtes le Dieu des armées et des victoires, vous distribuez les couronnes et les sceptres, vous élevez les uns et vous abaissez les autres, vous donnez à celui-ci, et vous ôtez à celui-là ; frappez mes travaux de stérilité, donnez-leur une fécondité abondante, je bénirai également la main qui m'afflige ou qui me comble de ses grâces, je dirai avec le saint homme Job ; si nous recevons les biens de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux également ? Voilà les intentions dans lesquelles Dieu veut que vous travailliez, il veut que vous regardiez votre salut comme votre unique affaire, que tout le reste vous paraisse un surcroît, *et que vous en jetiez toutes les inquiétudes dans son sein, parce qu'il a soin de vous; omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum quoniam ipsi cura est de vobis* (1).

Non, me direz-vous, nous ne sommes plus dans un siècle

(1) 1. *Petr.* 5.

où cette morale puisse être d'usage, et quiconque s'abandonne absolument à la providence, est aujourd'hui moralement sûr de ne s'avancer ni dans le monde, ni dans l'Eglise. Le monde a des postes à confier, des ministères à distribuer, des grâces à accorder, l'Eglise a des biens à dispenser, et des dignités à conférer, des siéges et des places à remplir; mais pour qui sont les bénéfices ecclésiastiques et les emplois civils? pour ceux qui savent remuer les ressorts des intrigues, s'insinuer dans l'esprit des grands, servir les uns, et employer auprès des autres les louanges et les présents; ces hommes d'un mérite faux, superficiel et apparent emportent tout, tandis que le mérite solide demeure sans récompenses, parce qu'il est inconnu. Ah! il faut donc le faire connaître, et parce qu'il ne se fait connaître que sur le théâtre du monde, il faut y paraître, s'introduire dans les premières maisons, se faire des patrons et des protecteurs; à quoi servent dans le monde des talents cachés?

A quoi ils servent, mes frères? ils servent à sanctifier celui qui les a, à le faire vivre dans la justice, et à lui procurer une bonne mort. Ce juste, il est vrai, n'acquerra peut-être rien en ce monde, mais comptez-vous pour rien les riches trésors qu'il amasse pour l'éternité? il n'avancera peut-être pas sa fortune aux yeux des hommes, mais il avancera son salut aux yeux de Dieu; on ne parlera pas de lui dans la société des hommes, il est vrai, il ne s'y verra pas environné d'une multitude de flatteurs et de vassaux, il n'y sera pas honoré, mais il sera honoré dans le ciel; il sera réduit à vivre dans un état obscur et misérable, il est vrai, mais il aura la consolation de n'avoir pas trahi les intérêts de sa conscience par des bassesses indignes de l'homme; mais qu'ai-je dit? il sera misérable; non, mes frères, il ne le sera pas; persuadé de ce principe certain, qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire qui est le salut, tout le reste lui paraîtra indifférent, l'abaissement et l'élévation, les honneurs et les mépris, les plaisirs et les afflictions, les richesses et la pauvreté: je pourrais, se dira-t-il, me sauver dans un rang distingué, mais je le puis encore mieux dans un état d'abaissement où j'ai moins à craindre le ver de l'orgueil; je pourrais me sauver

dans un emploi honorable, mais je le puis encore mieux dans une condition privée où rien ne me distrait du grand objet de mon salut ; je pourrais me sauver, sinon dans des plaisirs où la passion aurait part, du moins dans ceux que la nécessité me permettrait, mais je le puis encore mieux dans la maladie et la tribulation, où l'idée de Dieu et de la mort m'est toujours présente ; je pourrais me sauver avec des richesses, combien de Jobs et d'Abrahams se sont sanctifiés en les possédant ! mais je puis encore mieux me sauver dans une honnête médiocrité qui me met à couvert de deux grands dangers, du désespoir que cause l'excessive pauvreté, et de l'arrogance qu'inspirent les richesses. Ce fidèle poussera ses réflexions plus loin encore : qu'on lui dise ce qu'on ne cesse de répéter dans le monde, qu'il arrive mille accidents imprévus, qu'une longue maladie est à craindre, qu'un accident fâcheux peut le mettre hors d'état de travailler et de pourvoir à sa subsistance, il vous répondra qu'il espère au Seigneur, et qu'il ne sera point confondu ; que si le Seigneur l'éprouve par la voie des tribulations, il les préfère aux commodités de la vie, parce qu'elles sont le moyen dont Dieu se sert pour le sanctifier : cette pensée qu'il ne souffre pas pour avoir dissipé l'héritage de ses pères, mais parce que Dieu le veut, le soutiendra, le consolera, le fortifiera, le rendra mille fois plus content que ceux qui sont redevables de leur fortune à tous les détours d'une politique basse et mondaine. O qu'on est heureux, qu'on est tranquille quand on se repose sur la providence, quand on remet tout entre ses mains ; qu'on voit et qu'on étudie sa conduite dans les divers évènements de la vie ! Qu'il est doux de penser que celui en qui on se confie est un bon père qui nous a promis de ne nous point abandonner ! *non te deseram, neque derelinquam* (1). Et au contraire qu'on est malheureux quand on se livre à la sollicitude des richesses et à la passion de l'avarice : *Rien*, dit l'Ecriture, *de plus méchant et de plus détestable qu'un avare et qu'un homme qui aime l'argent ; avaro nihil est scelestius, nihil est iniquius quàm amare pecu-*

(1) *Hæbr.* 13.

niam (1). Un avare qui s'inquiète des biens de ce monde est capable de tous les crimes, il est capable de faire un trafic honteux des choses sacrées, témoin Simon le magicien qui voulait acheter à prix d'argent la grâce du Saint-Esprit ; il est capable de donner les choses spirituelles pour en acquérir de temporelles, témoin Giézi, disciple d'Elisée, qui voulut profiter des présents de Naaman, que son maître avait eu le courage de refuser ; il est capable de répandre le sang innocent, témoin Achab et Jézabel qui firent accuser et mourir le juste Naboth pour s'emparer de sa vigne ; et de quoi peut-il être capable encore ? de vendre son Seigneur et son Dieu, témoin Judas qui livra son divin maître à ses ennemis pour trente deniers : se connaît-il rien de plus détestable qu'un homme capable de tous ces crimes énormes ? Rien de plus détesté encore ; un homme avare est détesté de tout le monde, il est détesté des pauvres envers lesquels il est inhumain ; détesté des riches plus généreux qui le méprisent comme une âme de boue ; détesté de ses enfants à qui il refuse cruellement les choses les plus nécessaires à leur éducation et à leur état, détesté de ses domestiques dont il achète les services les plus pénibles au prix le plus modique ; détesté des ouvriers et des créanciers qu'il cherche à tromper, ou dont il diffère souvent le salaire pour avoir plus long-temps le moyen d'exercer des usures ; détesté de Dieu même qui le frappe de sa malédiction dans cette vie ; *væ vobis divitibus* (2) ! et qui le prive dans l'autre de son royaume éternel ; *avari regnum Dei non possidebunt* (3). Un avare peut-il entendre tout cela sans avoir horreur de lui-même ? ô la passion abominable que celle des biens de ce monde ! passion cependant aussi commune qu'elle est criminelle : elle exerce partout la tyrannie la plus cruelle ; c'est elle, dit saint Pierre Chrysologue, qui met en mouvement toutes les nations de la terre ; *imperat gentibus* : c'est l'avarice qui commande et qui domine dans les royaumes et les empires, tout s'y fait en vue des richesses ; *jubet regnis* : c'est l'avarice qui arme les princes et les Rois les uns contre les autres ; *bella mandat* : c'est l'avarice

(1) *Eccl.* 10. — (2) *Luc.* 6. — (3) 1 *Ad Corinth.* 6.

qui rassemble les hommes, compose les armées, fait le soldat et l'officier; *comparat bellatores :* c'est l'avarice qui cause les querelles, les haines et les homicides; *agit mortes :* c'est l'avarice qui viole les secrets les plus intéressants, et rend traîtres à son roi et à sa patrie; *prodit patrias :* c'est l'avarice et le désir du gain qui assiége les villes, détruit leurs murs, et porte partout la désolation; *destruit urbes;* c'est l'avarice qui préside quelquefois sur les tribunaux de la justice, et qui dicte les sentences et les arrêts, *foro præsidet :* c'est enfin l'avarice qui rompt les liens de l'amitié la plus étroite, rend tout permis dans le commerce de la vie, la fraude, le mensonge, et les autres crimes; *fas, nefasque confundit, amicitiam subruit.* Quel déluge de maux dont le monde est inondé par la seule avarice! ce déluge est universel, il s'étend partout, mais c'est surtout dans cette paroisse qu'il paraît régner davantage. Le pauvre ne travaille que pour gagner, et le riche ne s'occupe que pour ne rien perdre de ses anciens fonds, et y en ajouter de nouveaux; on ne met point de fin à ses acquisitions; on achète tout dans le temps d'abondance pour mettre la cherté, et sucer par ce moyen la substance des pauvres; on n'a pour eux que de la dureté, on saisit avec avidité l'occasion d'acheter à vil prix le bien d'un infortuné débiteur à qui on aurait dû tendre une main charitable; cependant Jésus-Christ prononce contre tous ces hommes les anathèmes les plus terribles, il prononce contre les riches attachés à leurs biens, *qu'il leur sera plus difficile d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille; facilius est camelum per foramen acûs transire quàm divitem intrare in regnum cœlorum* (1). Il assure qu'ils *seront maudits de Dieu,* (2) *exterminés et condamnés aux enfers; exterminati sunt, et ad inferos descenderunt* (3). O mes chers frères, que deviendriez-vous donc si Dieu disposait de vos jours dans ce moment? que deviendraient tant de chrétiens qui oublient les biens du ciel, et n'ont d'inquiétudes que pour ceux de la terre? c'est, mon cher auditeur, la pensée

(1) *Matth.* 19. — (2) *Proverb.* 11. — (3) *Baruch.* 3

sérieuse dont je vous prie de vous occuper aujourd'hui et pendant cette semaine, principalement pour vous détacher de ce monde, et vous attacher à Dieu. Pensez souvent à ces deux obligations du chrétien, l'une de ne pas s'inquiéter des biens de cette vie, parce que cette inquiétude est contraire au service de Dieu, à sa providence et à la foi; l'autre de chercher la gloire de Dieu dans toutes vos actions, dans des dispositions de sainteté, et dans une indifférence parfaite pour tout ce qui n'est que temporel, c'est le moyen de le trouver à la mort, et de le posséder pendant toute l'éternité bienheureuse; je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Ainsi soit-il.*

ÉVANGILE

Du XV. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus allait dans une ville appelée Naïm, avec ses disciples et une grande foule de peuple; et lorsqu'il était près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort qui était le fils unique d'une femme, et cette femme était veuve, et elle était alors accompagnée d'une grande quantité de personnes de la ville. Le Seigneur l'ayant vue en eut compassion, et il lui dit: Ne pleurez point; et s'approchant il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit: Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. En même temps le mort se leva sur son séant, et commença à parler. Et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur; et ils glorifiaient Dieu, en disant: un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

Homélie sur la mort.

L'histoire de notre Evangile, chrétiens auditeurs, renferme en partie notre histoire, et celle de tous les hommes en gé-

néral. Qu'est-ce en effet qui est arrivé à cet homme qui ne doive un jour nous arriver à tous? il est mort, et nous mourrons tous; c'est un arrêt irrévocable porté par la divine majesté; il est mort, et suivant la loi générale, il ne devait mourir qu'une fois; nous mourrons tous pour ne reparaître jamais dans le monde : il est mort, et sa mort le séparait de tout ce qu'il avait de plus cher dans le siècle; nous mourrons à toutes les créatures qui nous environnent, sans espérance de les revoir ici-bas : il est mort, et ni la vigueur de l'âge, ni la force du tempérament, ni sa qualité de fils unique, riche peut-être, n'a pu retarder d'un moment l'exécution de l'arrêt; nous mourrons tous, le riche et le pauvre, le grand et le petit, l'inexorable mort est comme un instrument de moisson, qui jeté dans une prairie fait tomber sous ses coups indifféremment les herbes et les fleurs : il est mort, et nous ne savons ce que son âme serait devenue si elle eût été jugée au sortir de son corps; nous mourrons tous, et nous ne savons ce que nous deviendrons après la mort; serons-nous placés à la droite ou à la gauche de notre juge? passerons-nous de cette vie à une meilleure? notre première mort sera-t-elle suivie d'une mort plus terrible? Abîme profond, ténèbres épaisses dans lesquelles il ne nous est point permis de pénétrer! tout ce que nous pouvons en savoir, c'est que nous moissonnerons alors ce que nous aurons semé pendant cette vie : des larmes, hélas! et des gémissements, si nous avons l'iniquité; des consolations au contraire et des douceurs, si nous avons fait le bien; voilà ce que nous connaissons des suites de la mort, et ce que nous apprendrons davantage à connaître dans ce discours.

Nous n'y parlerons ni des divines lumières qui éclairaient les pas du Sauveur vers les portes de Naïm, pour y opérer un de ses plus grands miracles, ni de la puissance infinie qu'il y fait paraître, ni de la bonté miséricordieuse dont il use à l'égard de cette tendre mère affligée de la perte qu'elle a faite d'un fils unique, ni de cette providence pleine de sagesse qui saisit le moment où les témoins du prodige seront en plus grand nombre; nous passerons sous silence toutes ces réflexions pour nous entretenir uniquement de la mort et des vérités prin-

cipales qui concernent le redoutable moment de la mort, c'est-à-dire, pour nous entretenir de sa certitude, et de l'incertitude du moment où elle arrivera, de la nécessité de s'y préparer, et de la manière de s'y préparer, des impressions de crainte ou d'espérance qu'elle fait sur le mourant suivant qu'il est juste ou pécheur; c'est surtout à cette dernière idée que je me bornerai pour faire comprendre toutes les autres.

Vous craignez la mort, justes qui apprenez tous les jours à mourir! peut-être le sentiment de votre crainte est-il excessif, et il faut le modérer; vous insultez à l'aiguillon de la mort, pécheurs trop attachés à la vie! peut-être votre insulte se changera-t-elle bientôt en désespoir, et il est important de prévenir un moment si terrible. Voici donc les deux propositions qui pourront corriger la timidité des uns, et la témérité des autres; la mort des saints est une mort douce et consolante; comprenez bien cette vérité, justes, et vous craindrez moins; la mort des méchants est cruelle et terrible, concevez bien toute la force de cette pensée, pécheurs, et vous craindrez davantage.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la mort, mes frères, si nous la considérons en elle-même? La mort est la séparation du monde; la privation de ses biens, de ses emplois et de ses titres; l'éloignement éternel de ses proches, de ses parents et de ses amis les plus chers; la cessation de tout entretien et de tout commerce avec les hommes; les dépouillement général de toutes les choses du siècle présent; un état de solitude absolue qui rompt pour jamais tous les liens par lesquels on avait tenu à la société; voilà l'idée que nous donne de la mort le convoi funèbre dont parle notre Evangile.

En ce temps-là, dit saint Luc, *Jesus allait à une ville nommée Naïm, et ses disciples l'accompagnaient avec une grande foule de peuple; ibat in civitatem quæ vocatur Naïm, et ibant cum eo discipuli ejus et turba copiosa: Et lorsqu'il était près de la ville, on portait en terre un mort qui était le fils unique de sa mère; cùm autem appropin-*

quaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ. Mettons-nous, mon cher auditeur, un instant à la suite de notre divin Sauveur ; joignons-nous à ces disciples et à cette foule de peuple, fixons nos regards sur le cercueil de ce jeune homme.

Qu'est-il devenu à l'égard du monde, ou qu'est-ce que le monde est devenu par rapport à lui ? Hélas ! ce monde n'est plus rien pour lui, et il n'est plus rien pour ce monde ; c'était un jeune homme, un fils unique, qui peut-être (rien n'empêche de le supposer) qui peut-être avait de grandes espérances pour le siècle, qui pouvait aspirer à une alliance illustre, faire le bonheur d'une épouse dont il aurait été également chéri, occuper un rang distingué parmi ses concitoyens, se faire servir par un grand nombre d'esclaves, habiter de riches appartements, posséder de grands héritages, jouir d'un revenu considérable, paraître dans le monde avec cet éclat qu'on dit faire les heureux du temps ; espérance vaine ! confiance trompeuse ! vous avez tout-à-coup disparu. Ce jeune homme dans son cercueil n'a plus rien de ce qu'il possédait, il est généralement dépouillé de tout, comme celui qui passerait immédiatement du sein de sa mère dans le sépulcre ; j'arrête mes yeux sur son visage pâle et défiguré, et il ne me voit plus ; je lui parle, et il ne m'entend plus ; je l'interroge, et il ne me répond plus ; je l'appelle, et il ne peut venir à moi ; il ne tient plus au monde, et le monde qui lui rend dans ce moment les derniers devoirs de l'humanité, ne tiendra plus à lui le moment suivant, il sera condamné à un éternel oubli de la part des hommes et de ses proches, qui peut-être se réjouissent déjà de sa succession ; voilà les réflexions qui se présentent à moi lorsque d'un œil attentif et chrétien je considère ce jeune homme dans son cercueil : quelles sombres, quelles tristes pensées, mes frères !

Or ce qui lui est arrivé, nous arrivera à nous infailliblement. Bientôt hélas ! nous serons comme tant d'autres auxquels nous pensons si peu, conduits dans la région des morts avec des chants lugubres, et au son affligeant des cloches ; bientôt, mon cher peuple, je ne serai plus pour vous, et vous, mes chères ouailles, vous cesserez d'être à mon égard. Le tombeau

avec ses horreurs deviendra le lieu de mon habitation, le néant sera mon héritage, les vers qui me rongeront seront ma seule société, et la pourriture sera l'unique ornement de ce corps. Tel sera mon sort un jour, tel sera le vôtre, mes frères; sort terrible pour le pécheur qui ne voit en tout cela que sa destruction; mais sort bien doux et bien consolant pour le juste qui s'y est préparé tous les jours de sa vie, soit qu'il réfléchisse sur le passé, soit qu'il considère le présent, ou qu'il prévoie l'avenir, tout le console et le rassure.

Supposons en effet, mes frères, que ce jeune homme dont parle l'Evangile, était un de ces justes qui soupiraient après la rédemption d'Israel, ou plutôt supposons un chrétien, (car la mort de celui-ci est infiniment plus douce encore que celle du juif); supposons un chrétien de quel âge et de quelle condition il vous plaira, qui ait toujours, comme le grand Apôtre, souhaité d'être avec Jésus-Christ, et qui touche enfin à ce moment qui sera la fin de ses jours, et le commencement de son éternité: ah! qu'il est doux pour ce juste de se rappeler alors toutes les actions de sa vie! Il est vrai, dit un chrétien pénitent, j'ai fait le mal devant le Seigneur, je n'ai pas toujours été chaste dans mes désirs, réservé dans mes discours, et modéré dans mes actions; combien d'années, pour me servir des expressions figurées d'un Prophète, ont été dévorées par la chenille des passions honteuses, par la sauterelle d'une curiosité volage et inquiète, par le ver de l'ambition, et la rouille de l'avarice! Mais grâces éternelles en soient rendues aux miséricordes infinies du Seigneur, il a bien voulu me rendre ces années, me rappeler à lui, et me faire expier les désordres de ma jeunesse, par les exercices de la pénitence. O larmes précieuses qui avez eu la vertu de laver les taches horribles de mes péchés! ô cendre douce! cilice aimable qui avez expié tant de fautes, qu'une molle délicatesse et qu'une folle vanité m'avaient fait commettre! ô jeûnes! ô prières délicieuses qui avez eu le pouvoir de désarmer le bras vengeur du Seigneur! que votre souvenir m'est cher! qu'il vient à propos pour me soutenir contre le désespoir dans lequel me jetait la vue de mes péchés! O heureux l'homme qui revient de ses égarements et

se convertit au Seigneur ! *Beatus vir qui inventus est sine macula !*

Il est vrai, dit alors un riche charitable, le Seigneur m'avait confié les biens de la fortune, je pouvais, comme ces mauvais riches dont parle l'Evangile, ou les dissiper en vivant dans le luxe, ou les augmenter en usant d'une épargne sordide ; mais que le nom du Seigneur en soit loué ! j'ai pu faire le mal, et je ne l'ai pas fait, je n'ai possédé des biens que pour devenir le père des pauvres, l'asile des étrangers, le consolateur de la veuve et le protecteur de l'orphelin : l'échange précieux que j'en ai fait ! j'ai donné des biens que je quitterais aujourd'hui nécessairement, pour en avoir que je posséderai toujours ! ô que je me trouve heureux de m'en être ainsi dépouillé ! *Beatus vir qui inventus est sine maculâ !*

Il est vrai, dit un magistrat, un dépositaire de la justice, ou tout autre homme en place, j'avais en main l'autorité, je pouvais, si j'eusse voulu en abuser, m'enrichir par les présents, me ménager des protecteurs dans une disgrâce, et une ressource, dans un revers de fortune, éviter la haine des uns, et me concilier l'estime des autres ; mais, louanges en soient chantées au Seigneur ! j'ai pu faire le mal, et je ne l'ai pas fait, j'ai tout pesé au poids du sanctuaire, j'ai eu un front de bronze pour résister à l'injustice, j'ai été cette colonne d'airain dont parle le Prophète, que ni les menaces ou les promesses, ni les dons ou les persécutions ne peuvent ébranler, j'ai étudié les lois et j'ai jugé selon l'équité ; ô que je meurs content de n'avoir jamais blessé ma conscience dans les jugements que j'ai rendus ! *Beatus vir qui inventus est sine maculâ !*

Il est vrai, dit un artisan, un ouvrier qui a été obligé de vivre de ses travaux et de ses sueurs, j'aurais pu travailler moins et gagner davantage, si j'avais voulu être moins honnête homme et moins fidèle ; mais je me suis abstenu du mal que je pouvais faire ; je me suis vu souvent environné des eaux des tribulations, et elles ne m'ont point submergé ; le Seigneur m'a aidé, et j'ai sauvé ma foi du naufrage qui la menaçait ; j'ai combattu contre les murmures, les impatiences et les découragements dont j'étais tenté ; j'ai suivi des voies

dures, Seigneur, c'était pour vous témoigner ma fidélité et mon respect pour vos paroles ; *propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias tuas* (1). Que je me sais bon gré de ma patience aujourd'hui! qu'il m'est doux de me rappeler ces jours malheureux qui ont éprouvé ma constance, et de me souvenir que j'ai été trouvé sans tache! *Beatus vir qui inventus est sine maculâ!*

Il est vrai, dit alors un père et une mère de famille, j'ai eu à souffrir dans mon état; combien de violentes tentations contraires à la sainteté du mariage n'a-t-il pas fallu combattre! combien d'occasions de querelles et de dissensions n'ai-je pas dû éviter! combien d'inquiétudes et de chagrins ne m'a pas causé l'éducation de mes enfants! Je pouvais m'épargner bien des combats en cédant aux attraits de la volupté, et bien des peines en abandonnant mes enfants à eux-mêmes, et en dissipant le patrimoine de mes ancêtres; je ne l'ai pas fait, j'ai tâché au contraire de leur inspirer la crainte de Dieu, et de les rendre héritiers de mes sentiments et de ma religion : ah! qu'il est consolant pour moi d'avoir passé par le feu sans que la flamme ait pu me nuire! qu'il est glorieux de ne s'être pas souillé dans un état où la corruption est si générale! *Beatus vir qui inventus est sine maculâ!*

Oui, dit encore une jeune personne qui se voit aux portes de la mort, comme le jeune homme de notre Evangile, avant d'avoir atteint le milieu de sa carrière, j'ai été, comme le reste des hommes, enclin aux passions de mon âge, aux plaisirs de la volupté, à la dissipation du jeu, à la vanité des ajustements, je pouvais suivre le torrent, et me livrer à la force de mes penchants; gloire vous en soit rendue, Seigneur! j'ai pu faire le mal, et je ne l'ai pas fait; j'ai méprisé le monde et ses plaisirs, ses joies, ses divertissements, ses parures pour l'amour de Jésus-Christ, l'époux de mon âme en qui j'ai cru, que j'ai aimé et préféré à tout ce que le siècle pouvait m'offrir de plus flatteur; ô que je suis heureux d'avoir fui les compagnies dangereuses, et de m'être préservé de la corruption du siècle! *Beatus vir qui inventus est sine maculâ!* Vous m'aviez

(1) *Psal.* 16.

confié cinq talents, Seigneur, en voici cinq autres que j'ai tirés des cinq premiers. Vous m'avez appelé et je vous ai répondu ; vous m'avez mis au nombre de vos enfants ; j'ai conservé les titres augustes de mon adoption ; vous m'avez offert vos secours dans la participation de vos sacrements, et je les ai fréquentés avec toute la sincérité qu'il m'a été posssible; vous m'avez donné votre grâce et j'y ai été fidèle ; vous m'avez accordé le temps, j'en ait fait le meilleur usage que j'ai pu ; je suis entré dans cet état par vos ordres, j'en ai rempli exactement tous les devoirs ; tout ce que j'ai fait, ç'a été en vue de votre plus grande gloire ; ni l'intérêt, ni la vanité, ni le respect humain, ni sucune autre passion n'y a eu part ; je puis dire à l'ennemi de mon salut ce que disait le Patriarche Jacob à Laban, son beau-père et son persécuteur ; renversez, fouillez, cherchez, voyez ce qui peut être à vous : renversez tout, en considérant mes actions sous tous les aspects sous lesquels ont peut les considérer ; fouillez dans toutes les actions de ma vie en me rappelant celles de ma première jeunesse ; cherchez partout, dans ma mémoire, dans mon esprit et dans mon cœur ; voyez si ce cœur a conçu des désirs criminels, si cet esprit s'est entretenu des pensées mauvaises, si cette mémoire s'est souillée du souvenir de quelques objets dangereux ; si cela est, je reconnais là votre ouvrage, et je consens que vous l'emportiez ; *secrutare quidquid tuorum apud me inveneris et aufer*. Je puis avec confiance répéter ce que disait à la mort le grand saint Martin qui voyait le démon autour de lui : que fais-tu là, bête cruelle ? quelle est la proie que tu prétends dévorer ? qu'est devenu ton aiguillon ? *quid hic adstas, cruenta bestia ?* Non, tu ne trouveras pas en moi de quoi te prévaloir ; ou la grâce m'a guéri de tes blessures, ou elle a prévenu tes coups mortels ; *nihil in me funestè reperies*. Voilà ce que peut dire un juste en mourant. Si ce langage est consolant pour celui qui a encore une longue carrière à fournir, qui est plein de santé, et qui par là même se voit plus éloigné du port, et exposé plus longtemps au péril du naufrage, quelle est la consolation de celui qui se rappelle toutes les bonnes œuvres de sa vie passée, et qui les regarde presque comme étant déjà en lieu de sûreté !

Une autre consolation pour le mourant est la considération du présent, la considération du signe de sa rédemption qu'on lui présente, celle de son Sauveur qui vient le visiter en personne, celle des ministres de l'Eglise qui le fortifient en lui administrant les Sacrements, celle des assistants qui prient, celle enfin, je puis le dire, du mal même qui l'afflige.

A la vue de la croix qu'on met entre les mains d'un moribond, quel sentiment de force, de confiance et de résignation ne conçoit-il pas! Je ne sais ce que le Seigneur me fera alors la grâce de dire et de penser; mais voici ce que je dis et ce que je pense actuellement, et ce que je voudrais faire alors, parce c'est ce que font les justes: Je vous adore, mon divin Jésus, et je vous bénis, parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix: oui, c'est pour tous les hommes et pour moi en particulier que je crois que vous êtes mort; ô que vous m'avez aimé, mon Sauveur! voici le moment de vous témoigner mon amour et ma reconnaissance, faites que je meure pour votre gloire comme vous êtes mort pour mon salut. Ô croix précieuse, recevez entre vos bras le disciple de celui qui est mort sur votre bois! ô sainte croix, tirez-moi de la compagnie des pécheurs, rendez-moi à mon maître, et que je retourne vers celui qui m'a racheté par vous (1)! Père très-saint et très-adorable, regardez de votre sanctuaire et du temple de votre gloire cette sainte victime que vous offre notre grand Pontife, votre cher Fils Jésus notre Seigneur, pour le salut de ses frères; voilà le sang de Jésus notre frère qui crie vers vous de dessus de la croix: reconnaissez, Père charitable, la robe de votre fils Joseph, hélas! il a été dévoré par une bête très-cruelle, voilà son habit qui en est tout ensanglanté, qui est percé et déchiré de toute part. Ah! je vous en conjure, ne détournez jamais la vue des plaies qu'il a reçues pour l'amour de moi; pesez, Seigneur, pesez à la balance de la croix, les péchés que j'ai commis, et les douleurs qu'endure votre Fils très-innocent, et vous trouverez qu'elles surpassent infiniment tout le poids de mes iniquités (2). Mon aimable Jésus, permettez-moi de

(1) *Sanctus Andreas.* — (2) *Bernardus, serm. de passione.*

baiser tendrement ces pieds vénérables qui se sont fatigués à me chercher l'espace de trente-trois ans, ces mains bienfaisantes qui m'ont formé, et qui ont été cruellement percées pour l'amour de moi, ce côté sacré qui a été ouvert pour me recevoir et me cacher au grand jour des vengeances, ce chef adorable qui a été ignominieusement couronné d'épines pour me mériter une couronne et des délices éternelles ; permettez-moi de m'unir à vous, ma volonté à la vôtre, mes souffrances à votre passion, ma mort au supplice de votre croix. O croix adorable de mon Sauveur, c'est en vous que je mets mes espérances, c'est dans ce signe seul que je veux vaincre toutes les puissances de l'enfer; à cet aspect, que toutes les troupes ennemies qui m'environnent prennent la fuite ; *ecce crucem Domini, fugite partes adversæ*. Voilà une faible idée des sentiments dont les âmes saintes sont pénétrées à la mort en voyant la croix du Sauveur, n'en est-ce pas une bien convaincante des consolations intérieures qu'elles goûtent ?

La vue d'un Dieu qui veut bien visiter les justes en personne, leur inspire une joie douce qui l'emporte sur ces consolations. Voici, s'écrient-ils, mon Dieu et mon Sauveur, il s'est donné à moi pendant la vie, il ne m'oublie pas à la mort ; tout indigne que j'en suis, il veut bien entrer dans ma maison ; il sait que je suis violemment attaqué et que j'ai besoin de secours ; il vient à moi pour être mon protecteur et ma défense ; ô le généreux ami ! venez à moi ; ô l'époux chéri de mon âme, demeurez en moi, fortifiez-moi, soutenez-moi dans les combats terribles qui me sont livrés de la part des ennemis de mon salut. Sans vous, de quoi serais-je capable ? mais aussi avec vous que ne puis-je pas ? que craindrais-je de la part de ces esprits séducteurs qui m'environnent ? je marcherais au milieu de la mort, que je n'appréhenderais aucun mal ; *si ambula vero inmediò umbræ mortis, non timebo multa, quoniam tu mecum es*. Ce sont les sentiments pleins de courage dans lesquels entre un malade à la vue de son Sauveur, sentiments au reste appuyés sur les principes de la religion les plus solides, sur les oracles précis du Sauveur, qui assure que sa chair est une vraie nourriture, et que celui qui mange son corps vivra éternellement ; sur la doctrine

de l'Eglise, qui a toujours regardé la divine Eucharistie comme un puissant viatique pour le grand voyage de l'éternité ; sur la croyance des saints, qui disent qu'on n'est pas capable de souffrir la mort en bon chrétien quand l'Eglise ne fournit point d'armes pour combattre, et que le cœur manque à celui qui n'est point animé de l'Eucharistie ; *mens deficit quam non recepta Eucharistia erigit et accendit ;* sur les révélations qui en ont été faites à quelques âmes justes : une d'entre elles disait avoir appris par révélation que depuis qu'un malade a communié, les anges environnent son lit, et font, par respect pour celui qui l'a reçue, la garde autour de lui, qu'ensuite ils reçoivent son âme, et la portent au ciel avec réjouissance lorsqu'elle est purifiée suffisamment. Quelle grâce ! quelle consolation ! quelle joie pour le juste mourant ! Ah ! venez dans mon cœur, dit-il à son Dieu, que j'aie le bonheur de vous posséder, et de vous entretenir dans ce moment pour vous posséder et vous entretenir toujours. Non, ce n'est pas pour quelques heures que je souhaite m'unir à vous, mais pour toute une éternité ; je demande de vous voir face à face, et de vous contempler dans l'étendue de votre gloire ; ô vous qui êtes ici un Dieu caché, après vous être donné à moi tout entier, me refuseriez-vous cette grâce ? votre gloire, Seigneur, y est intéressée autant que mon salut, car si je perds ce salut, que deviendra votre grâce et ce sang que vous avez versé pour moi ? Ne souffrez donc pas que je me sépare plus de vous, et que je vous abandonne jusqu'à ce que vous ayez répandu sur moi vos éternelles bénédictions ; *non dimittam te donec benedixeris mihi.* C'est ce que se dit un mourant craignant Dieu, c'est ce que ne cessent de lui répéter les ministres de l'Eglise.

Ces anges de paix ne le quittent point jusqu'à ce qu'il se repose dans le sein d'Abraham, ils l'instruisent, ils l'exhortent, ils le raniment par leurs réflexions vives et frappantes, et plus encore par les Sacrements qu'ils confèrent, la pénitence qui le réconcilie avec le Seigneur, l'Eucharistie qui le fortifie dans la grâce du Seigneur, l'Etrême-Onction qui l'aide à mourir au Seigneur ; en remettant les péchés qui lui restent, en le fortifiant contre les tentations. Avec quels senti-

ments de reconnaissance et de consolation en mourant n'entend-il pas ces paroles : *Que le Seigneur, par cette onction de l'huile sacrée et sa pieuse miséricorde, vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par votre ouïe, votre odorat et tous les autres sens*, surtout lorsqu'il fait attention d'un côté que ces mêmes paroles ont la force et la vertu de remettre les péchés, et d'opérer ce qu'elles signifient, et de l'autre que les péchés qu'il a commis par ces sens sont multipliés à l'infini; quelle est encore sa satisfaction, lorsqu'il voit le Prêtre et les assistants qui prient pour lui, qui invoquent la sainte Trinité, les saints anges, toute la cour céleste pour assurer le salut de son âme, qui mêlent leurs prières de leurs larmes et de leurs soupirs ! Si la compassion des vivants est de quelque consolation pour les mourants, ô qu'un tel spectacle serait propre à en inspirer !

Mais nous supposons ici une chose qui n'est pas, c'est que le juste mourant soit affligé. Non, mon cher auditeur, rien à la mort n'afflige celui qui a su s'affliger dans la vie ; en effet, quel serait alors le motif de sa tristesse ? serait-ce de quiter le monde ? il en a détaché son cœur, et il n'y tient plus ; il perd sans peine ce qu'il a toujours possédé sans passion. Serait-ce la séparation de son corps ? il la désire depuis long-temps ; depuis long-temps il dit avec le Prophète : malheur à moi, parce que mon exil a été prolongé ; *heu mihi quia incolatus meus prolongatus est* : ou avec saint Paul : je désire de mourir et d'être avec Jésus-Christ ; *cupio dissolvi et esse cum Christo* : ou avec saint Augustin : ah, Seigneur ! faites que je meure pour vous voir, ou que je vous voie pour mourir ; *eia, Domine, moriar ut te videam, te videam ut moriar.* Serait-ce la maladie même ? mais les douleurs les plus aiguës ne semblent pas un mal aux saints : l'apôtre saint Paul disait qu'il était comblé de joie au milieu des plus grandes tribulations ; *superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* Saint François de Sales souhaitait qu'il n'y eût pas une fibre de son corps qui ne fût trempée de son sang pour mieux témoigner son amour à Jésus-Christ. Dans les relations que nous ont données les missionnaires du nouveau monde, nous lisons qu'un médecin ayant tâté le pouls à une femme sau-

vage nouvellement baptisée, et lui ayant dit qu'elle prît courage, qu'elle n'en mourrait pas : quoi, lui répliqua-t-elle tout étonnée, savez-vous que je suis baptisée ? pourquoi me tenez-vous ce discours ? Peut-on s'attrister quand on fait la volonté de Dieu, et qu'on sait que si on quitte la terre, c'est pour aller au ciel ? il arrivera de ma maladie ce qui plaira au Seigneur, je suis chrétienne et je ne m'en affligerai pas. Ainsi parlait cette femme, et dans cette réponse quelle foi, quels héroïques sentiments n'admirez-vous pas ? Ces sentiments sont ceux des saints à la mort ; s'ils sont si rares parmi nous, c'est, hélas ! qu'il y a peu de saints parmi nous, quoique tous doivent l'être sous peine de damnation éternelle.

Enfin, rien n'afflige, tout console le juste mourant, par rapport à l'avenir. Pour comprendre cette troisième vérité, comparons cet avenir avec le passé, la vie présente avec la vie future, les biens de ce monde avec ceux du ciel, l'inconstance effrayante de l'homme ici-bas avec l'heureuse immutabilité que les saints acquièrent à la mort. Qu'est-ce, mes frères, que le temps de cette vie mortelle, et comment en passons-nous les différents âges ? Hélas ! les pleurs et les gémissements accompagnent notre naissance, et semblent prédire tous les maux qui doivent la suivre. Une partie de nos jours s'écoule, sans connaître si nous avons l'être ; celle qui paraît plus heureuse, n'est que crainte, que travail, qu'inquiétude, et trop souvent que passion cruelle, qui nous prive du repos et de la tranquillité de l'âme. A celle-là en succède une autre, qui n'est plus que misère et qu'infirmité : dans tous les âges nous traînons avec nous un corps sujet à des maux sans nombre ; un corps tantôt brûlé par l'excès de la chaleur, et tantôt glacé par la rigueur des hivers ; un corps que le travail abat, que le repos affaiblit, que la faim accable, que la nourriture appesantit, que les éléments dont il est composé détruisent peu à peu par leur contrariété ; un corps qui se mine tous les jours du moins insensiblement, et par là nous avertit sans cesse de sa destruction prochaine et totale : voilà ce que c'est que la vie de l'homme, une mort continuelle.

Quels sont encore les biens dont il peut se promettre d'y

jouir ? peu les ont, vous le savez, le grand nombre est celui des pauvres et des indigents. Combien de chefs de famille ignorent le soir ce dont ils se nourriront, eux et leurs enfants, le lendemain ! Ceux qui les possèdent n'en sont pas plus heureux, souvent même ils n'en sont que plus à plaindre, parce qu'avec eux ils souffrent toutes les incommodités d'une pauvreté réelle, et ils sont en outre tourmentés du soin de les conserver, et de la crainte de les perdre.

Mais, que fais-je ici, mes frères, en vous représentant les misères temporelles comme un sujet d'affliction pour le juste ? non, ce n'est pas là ce qui l'afflige davantage, mais l'inconstance de sa volonté dans la pratique du bien, il ne sait s'il est digne de haine ou d'amour ; quand même il en serait moralement assuré, il ignorerait s'il persévèrera dans cet état jusqu'à la mort ; il connaît que de lui-même il est capable de toutes sortes de fautes, et le doute s'il n'en commettra pas effectivement, et s'il ne tombera pas de manière à ne se relever jamais, le jette dans la tristesse la plus profonde. Quoi de plus triste, en effet, que ces réflexions ! Ne deviendrai-je pas un jour un grand pécheur ? ne mourrai-je pas dans l'état du péché ? le ciel que je contemple d'ici-bas, sera-t-il pour moi ? ne le perdrai-je pas un jour par ma faute ? O la cruelle incertitude, mes frères ! la dure condition que celle des hommes sur la terre ! ô le joug pesant qui leur a été imposé ! ô l'heureux moment que celui qui nous en délivre ! Eh ! quel est-il ce moment, sinon celui d'une sainte mort ? Après elle il n'y a plus de pleurs, Dieu les essuie ; ni gémissements, la source en est tarie ; ni douleur ou maladie, le vieil homme est changé en un homme spirituel et nouveau ; ni faim ni soif, Dieu est le pain vivant qui rassasie les élus, et la source d'eau vive qui les désaltère : *Non esurient neque sitient ampliùs, nec cadet super illos sol, neque ullus æstus.* Tant de passions inquiètes qui exposent notre salut, trouveront là leur fin, et nous serons établis dans la nécessité de ne pouvoir plus pécher, de posséder le royaume céleste, et de ne le perdre jamais. Quelle heureuse nécessité ! Le juste mourant voit tout cela, il voit dans la mort la fin de beaucoup de maux, et le commencement de tous les biens : le

surtout les spirituelles d'un côté, et le ciel de l'autre, sont présents à son esprit; et quand on lui prononce son arrêt, il s'écrie dans un saint transport : *Je me réjouis de ce qu'on m'a dit que j'irais dans la maison du Seigneur*, que je passerais du temps à l'éternité, de la figure à la vérité, de l'inconstance à l'immutabilité, de la misère à la félicité, de la mort à l'immortalité, au centre de la paix, aux noces de l'agneau, au royaume de gloire : *lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus* (1). Quand, Seigneur, arrivera ce moment, quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de mon Dieu? *quando veniam et apparebo ante faciem Domini?* Tels sont, mes frères, les vifs désirs que la foi d'une vie meilleure inspire au mourant : or, pour nous assurer que nous les aurons à la mort, il faut les avoir tandis que nous sommes en santé, puisque la mort n'est que l'écho de la vie. Tâchons donc de les concevoir par de profondes méditations sur la mort même, et sur les suites éternelles qu'elle entraîne avec elle.

Vous en convenez, rien n'est si beau et si sublime que ces sentiments; vous l'avouez encore, il n'est pas possible que vous prononciez ces paroles de l'oraison dominicale, *que votre règne arrive*, sans vous rendre coupables d'hypocrisie, ou sans avoir quelque désir du ciel; mais, ajoutez-vous, la seule pensée de la mort me glace le sang, et ses suites répandent la terreur dans mon cœur : que dois-je penser, et que puis-je faire dans une disposition semblable?

Cette crainte, mes frères, peut n'être point mauvaise, nous avons l'exemple de plusieurs grands saints qu'elle a effrayés. Nous voyons dans Isaïe, que lorsque ce prophète vient trouver Ezéchias, et lui annoncer de la part du Seigneur qu'il est temps de mettre ordre à ses affaires, qu'il ne relèvera point de la maladie dont il est attaqué, ce pieux Roi est affligé, inquiet, pénétré de frayeur, il se tourne vers le mur, il répand devant le Seigneur des torrents de larmes; Seigneur, s'écrie-t-il dans le mouvement de sa douleur, je m'en vais donc, avant d'avoir passé le milieu de ma course, aux por-

(1) *Psal.* 121.

tes de l'enfer, et les sombres horreurs du tombeau vont me dérober à la lumière qui m'éclaire ; en vain chercherai-je à prolonger mes jours, je ne verrai plus le Seigneur dans cette terre des vivants ; en vain pousserai-je vers le ciel des cris comme le petit de l'hirondelle ; en vain mes soupirs imiteront-ils ceux de la colombe gémissante, l'arrêt est prononcé, il faut qu'il s'exécute. Seigneur, je souffre violence, soutenez-moi de votre secours ; *Domine, vim patior, responde pro me.* Un saint Paul gémissait de ce qu'il fallait quitter son corps pour aller à Dieu, et il eût souhaité que ce qu'il y avait en lui de mortel eût été absorbé par la vie. Saint Hilarion, depuis l'âge de quinze ans, avait renoncé à tout pour se retirer dans le désert ; nonobstant la délicatesse de sa complexion, il ne se couvrait que du cilice, du sac, il ne vivait que de pain d'orge et d'herbes cuites à l'eau, sa cellule ressemblait à un tombeau plutôt qu'à la demeure d'un homme vivant : après l'espace de près de soixante et dix ans passés dans ces austérités, il craint encore les approches de la mort : *Sors, mon âme,* se dit-il à l'agonie, *que crains-tu? il y a soixante et dix ans que tu sers le Seigneur, et tu crains encore la mort; egredere, anima mea, quid dubitas? septuaginta propè annis servisti Christo, et mortem times?* Enfin Jésus-Christ lui-même, auteur de la vie, a eu horreur de la mort : on le voit dans le jardin des Olives pâlir et trembler à ses approches ; *cœpit pavere :* il est accablé de douleur et d'ennui ; *tædere :* réduit à l'agonie, il demande de toutes ses forces d'être exempt du calice amer de la passion ; *in agonia prolixiùs orabat.* La crainte de la mort n'est donc pas une chose mauvaise, elle peut même être très-utile ; mais à quelle condition ? à condition que vous la rendrez efficace, en suivant les sentiments de détachement et d'abnégation qu'elle vous inspire ; à condition que vous ne l'éloignerez pas de vous comme un triste objet, en cherchant à vous dissiper et à faire diversion à la pensée de la mort ; à condition que vous la modérerez, en vous rappelant toutes les raisons qui vous présentent l'idée de la mort comme une idée consolante ; elle l'est véritablement par rapport au juste, vous venez de le voir ; mais elle est terrible par rapport au pécheur : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Le Seigneur, dit notre Evangile, *ayant vu cette veuve* qui venait de perdre son fils, *fut touché de compassion envers elle, et lui dit : ne pleurez point; quam cùm vidisset Dominus, misericordiâ motus super eam, dixit illi : noli flere.*

Si le spectacle d'un homme mort touche le Sauveur, parce que sa mort laisse une tendre mère sans appui dans ce monde et sans consolation, ah ! que le spectacle d'un pécheur mourant doit nous affliger bien davantage ! sa mort et celle de tous les méchants est très-funeste, dit l'Esprit saint ; *mors peccatorum pessima.* Elle l'est, reprend saint Bernard, et voici comment ; elle est funeste et malheureuse par la perte qu'ils font du monde ; *mala in amissione mundi* ; plus funeste et plus malheureuse encore par la séparation qui se fait de leur corps et de leur âme ; *pejor in dissolutione carnis* : très-funeste et très-malheureuse par les tourments de l'enfer, qui sont la solde de leurs péchés ; *pessima in tormentis inferi.* Suivons, mes chers auditeurs, les trois réflexions solides de ce grand saint, et que la crainte d'une funeste mort nous apprenne à en faire une qui soit précieuse aux yeux du Seigneur.

La mort des pécheurs est malheureuse par la perte qu'ils font du monde, *mala in amissione mundi.* Supposons, mes frères, pour nous bien pénétrer de cette première vérité, que nous sommes enfin arrivés à ce moment redoutable, où ce soleil et ces astres qui nous éclairent retireront de dessus nous les rayons de leur lumière ; à ce triste moment où il faudra fermer les yeux à tout ce qui nous environne pour ne le revoir jamais ; à ce moment fatal qui nous dérobera pour toujours à la vue des vivants, pour nous anéantir dans leur mémoire ; à ce moment horrible qui nous conduira dans la région des morts pour nous couvrir des ténèbres affreuses du tombeau ; à ce moment douloureux où il faudra quitter tout ce que nous avons, dire un adieu éternel à nos parents les plus chers et à nos amis les plus intimes ; à ce moment

lugubre où toute la nature sera dans un profond silence pour nous, où tout sera mort pour nous, comme bientôt nous serons morts à toutes choses. Supposons que l'Ange de l'Apocalypse nous adresse cette parole accablante, que nos jours ont été comptés, et qu'enfin il n'y en aura plus pour nous; *tempus non est ampliùs.* Supposons enfin, eh! combien n'y en a-t-il pas dans cet auditoire, à l'égard desquels ceci est moins une supposition qu'une réalité! supposons que nous ayons le malheur d'être dans l'inimitié du Seigneur, et en état de péché, ah! mes frères, quel serait notre désespoir lorsqu'en considérant le passé nous n'apercevrions qu'un vide affreux de bonnes œuvres, que tiédeur et que dégoût pour les exercices de piété, que perte d'un temps précieux, et que dissipation dans notre conduite, que projet de divertissements, et qu'oubli criminel de la grande affaire de notre salut! Quelle serait la tristesse de ce mauvais riche jusqu'alors occupé de ses grands biens! la moindre perte qu'il souffrait dans ses biens, l'exposait à l'impatience, au murmure, à de furieux emportements: ah! quelle sera donc sa douleur lorsqu'il lui faudra quitter ces grands héritages, ces maisons magnifiques, ces riches appartements, et ces trésors auxquels il donnait son cœur, lorsque de tout cela il ne lui restera plus qu'un drap pour son vêtement, et quelques pouces de terre pour sa demeure? O mort, que ton souvenir est amer à un homme qui vit en paix au milieu de ses biens! *ô mors, quàm amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis!* Quel serait l'accablement de ce voluptueux jusqu'alors attaché à l'idole de sa passion! il lui en coûtait des regrets, des ennuis, des larmes lorsque la nécessité de ses affaires l'en séparait quelques moments: ah! quelle sera sa douleur lorsqu'il se verra obligé de s'en séparer pour une éternité, et qu'il ne lui restera de ces plaisirs honteux que l'affligeante pensée d'en avoir joui? *ô mors, quàm amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis!* Quel serait le désespoir de ce grand du monde, ou de cet ambitieux qui n'est entêté que des titres de sa naissance, ou de la dignité de son ministère? ces superbes Amans ne peuvent voir sans entrer dans l'indignation les humbles Mardo-

chées leur refuser les marques d'honneur qui ne leur sont pas dues ; quelle indignation les transportera donc lorsqu'ils seront sur le point d'être dépouillés de tout le faste qui les environnait, et d'être mêlés avec le reste des hommes qu'ils méprisent ! car, hélas ! dans le tombeau tout est confondu, le riche avec le pauvre, le noble avec le roturier, et le prince avec le sujet. Avant qu'on y arrive, tout est déjà dissipé, les titres pompeux, les cortéges nombreux, les équipages somptueux ; la poussière du sépulcre rend égaux tous les hommes, il n'y a plus de marque de distinction ; *parvus et magnus ibi sunt, et servus liber à domino suo* (1). O que ces pensées sont humiliantes et amères pour ces grands qui se croient aujourd'hui pétris d'un autre limon que le reste des hommes ! *ô mors, quàm amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis !*

Nous avons dans la personne d'Antiochus un illustre exemple de l'impression que peut faire sur un homme mourant la perte du monde auquel il était attaché ; il apprend, lorsqu'il est en Perse, que son armée a été défaite dans le pays de Juda, et que les Juifs ses ennemis se sont enrichis de ses armes et de ses dépouilles ; à cette nouvelle il est saisi d'étonnement, et son trouble bientôt le met au lit : *il tomba*, dit le texte sacré, *dans la langueur par l'excès de sa tristesse, voyant qu'il était arrivé tout le contraire de ce qu'il s'était imaginé ; il appela donc tous ses amis, et leur dit en se plaignant de son sort : le sommeil s'est éloigné de mes yeux, mon cœur est tout abattu, et je me sens défaillir à cause du grand chagrin dont je suis saisi ; recessit somnus ab oculis meis, et concidi et corrui corde : J'ai dit au fond de mon cœur, à quelle affliction suis-je réduit, et en quel abîme de tristesse me vois-je plongé maintenant, moi qui étais auparavant si content et si chéri au milieu de la puissance qui m'environnait !* Ah ! *je me souviens à présent des maux que j'ai faits dans Jérusalem ; nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem* (2). Voilà, mes frères, une triste image des sentiments qui acca-

(1) *Job.* 3. — (2) 1. *Math.* 1.

blent le pécheur mourant. Je me souviens, dit à la mort cet usurier, cet homme dur qui opprimait la veuve et l'orphelin, ce maître inhumain qui traitait durement ses serviteurs et tous ceux qui lui étaient soumis, je me souviens des exactions, des injustices et des usures que j'ai commises pour amasser des richesses qui périssent; *nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.* Je me souviens, dit alors ce père et cette mère, qui ont négligé l'éducation de leurs enfants, des mauvais exemples que j'ai donnés à ma famille, et du peu de soin que j'ai apporté à la rendre pieuse et chrétienne; *nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.* Je me souviens, dit alors cet enfant, ce domestique qui n'a pas respecté comme il le devait les droits de ses supérieurs; de mes révoltes, de mes désobéissances, et de la négligence avec laquelle j'ai rempli les devoirs de mon état; *nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.* Je me souviens, dit alors tout pécheur impénitent, des grâces que Dieu me donnait, et de l'ingratitude avec laquelle je les ai reçues, du temps qu'il m'accordait, et du mauvais emploi que j'en ai fait, des sacrements qu'il m'offrait, et des sacriléges que j'ai commis en m'en approchant, des ordres qu'il m'intimait, et du mépris avec lequel je les écoutais, de l'édification dont il me chargeait, et du scandale que j'ai causé dans tous les lieux par où je suis passé; *nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.* Je reconnais, mais je reconnais trop tard, parce que mon cœur est encore trop attaché aux mêmes crimes, je reconnais que c'est pour cela que je suis tombé dans tous ces maux; *cognovi ergo quia propterea invenerunt me mala ista.* Et l'excès de ma douleur me fait maintenant périr dans une terre étrangère où je devais me sanctifier; *et ecce pereo tristitia magna in terra aliena.* Pensées cruelles! réflexions désespérantes! ne serez-vous pas les nôtres un jour? ne seriez-vous pas notre peine et notre premier supplice, si la mort inexorable venait à nous armée de toutes ses horreurs? ne tenons-nous à aucun de ces objets qui les font naître.

C'est, mon cher auditeur, ce qu'il nous faut examiner très-sérieusement; et si notre conscience nous reproche quel-

que attache criminelle à la créature : il faut y renoncer, quoi qu'il puisse en coûter à la nature, et pour cela prendre des leçons de la mort, nous demander ce que nous penserions alors de cette attache, si nous consentirions à mourir dans cet état, si nous ne serions pas bien aises d'avoir alors le cœur dégagé de tous les objets qui le fixent; méditer sur la caducité des choses de ce monde, nous dire maintenant : toutes choses passent, de peur de dire alors inutilement : toutes choses sont passées. Tous les jours on nous dit que les plaisirs ne sont qu'amertume, les honneurs qu'une vaine fumée qui se dissipe dans les airs, les biens qu'une tendre fleur qui se fane aux premiers rayons du soleil; la mort va nous prouver tout cela dans peu. Ah! mes frères, gardons-nous bien d'attendre ce moment pour nous en persuader, ce serait trop tard; commençons dès aujourd'hui à regarder comme de la boue tout ce qui ne contribue pas à notre salut éternel, c'est le vrai moyen d'éviter ce chagrin désespérant que cause la perte du monde au pécheur mourant, et qui rend sa mort si funeste; *mala in amissione mundi.*

La séparation violente du corps et de l'âme rend la mort du pécheur plus malheureuse encore, *pejor in dissolutione carnis.* Cette séparation se fera sûrement, nous mourons tous, l'arrêt en est porté par le juge suprême, mais quand et comment se fera-t-elle? quel sera le genre de mort qui terminera notre carrière? ce sont là des ténèbres dont la profondeur nous est impénétrable. On a vu des acteurs mourir sur le théâtre, des joueurs au milieu de leurs divertissements, des intempérants à table, des infâmes impudiques dans le lieu de leurs débauches scandaleuses; la mort surprend partout les pécheurs, et même les plus justes quelquefois; elle les surprend dans leurs propres maisons, en leur creusant un tombeau sous leurs ruines imprévues; elle les surprend dans la solitude, en les livrant entre les mains des voleurs; sur la terre, en ouvrant son sein pour les recevoir tout vivants; sur les fleuves et les mers, en excitant leurs vagues pour les faire périr; dans leur lit, par une révolution d'humeur, ou une suffocation de sang qui fait passer du temps à l'éternité; dans leur nourriture, en la changeant en

un poison mortel ; pendant le jour, en les frappant d'un coup de soleil ; pendant la nuit, en les conduisant dans les précipices ; dans un moment d'orage, en envoyant ses foudres pour pulvériser ses victimes ; dans un temps de contagion, où elle exerce son empire avec plus d'ostentation. Je serais infini si je voulais parcourir tous les genres de mort dont les hommes sont surpris tous les jours. Elle est hors de nous, et il n'y a point de créatures qui ne puissent nous la procurer, et desquelles nous ne la craignions effectivement ; nous la craignons d'un vil insecte, d'un reptile venimeux, d'un animal furieux, d'un homme sans religion, d'un ouragan qui s'élève : combien d'autres objets ne pourrais-je pas nombrer ici ? Elle est au-dedans de nous, nous y entendons tous une réponse de mort, comme parle l'Apôtre : notre vie dépend d'une veine qui peut s'ouvrir, d'une fibre qui peut se casser, de l'air qui peut nous manquer ou nous suffoquer ; en un mot, pécheur, votre vie et la mienne n'est attachée qu'à un fil qui peut se rompre à chaque moment : quel juste sujet de frayeur pour vous et pour moi !

Si ces dangers étaient présents à nos yeux comme ils devraient l'être, de quelle crainte ne nous pénétreraient-ils pas ! Je vais à cette occasion vous rapporter un exemple tiré de l'histoire profane, qui vous le fera concevoir, c'est celui de Damoclès dont le nom est si connu.

« Ce courtisan de Denis le tyran, homme aussi ambitieux » qu'habile dans l'art de flatter, ne cessait de vanter avec » une espèce d'extase les richesses de ce prince, sa gran» deur, le nombre de ses troupes, l'étendue de sa domina» tion, la magnificence de ses palais, l'abondance de ses » biens, et la douceur des plaisirs où il vivait. Puisque vous » pensez ainsi, lui dit le tyran, voulez-vous goûter vous-même » mon bonheur, et en faire l'épreuve ? Aussitôt, dit l'histo» rien, l'offre est acceptée avec joie. On place Damoclès sur » un lit d'or, les buffets sont chargés de vases d'or et d'ar» gent, des esclaves d'une rare beauté l'environnent, et » sont attentifs au moindre signal qu'il donnera, les essences » les plus exquises ne sont pas épargnées, la table est servie » à proportion. Quelle satisfaction pour l'ambitieux adula-

» teur! Déjà il nage dans la joie, et se regarde comme » l'homme du monde le plus heureux, lorsque levant les » yeux il aperçoit malheureusement la pointe d'une épée » suspendue sur sa tête, et qui ne tient au plancher qu'avec » un crin; il la voit à peine, qu'une sueur froide le saisit; » tout disparaît à ses yeux, et il ne voit que le glaive qui le » menace; il crie qu'on le laisse aller, et qu'il renonce au » bonheur qu'il avait souhaité. » Voilà la vive impression que le danger d'une mort prochaine fait sur ce païen : il est pénétré d'une frayeur extrême; sa crainte le détache de tout ce qu'il aimait, et lui fait détester un faux bonheur après lequel il avait soupiré; or, je vous l'ai montré, le glaive de la mort est continuellement suspendu sur notre tête, chaque instant de notre vie peut être le dernier. Quelle devrait donc être la frayeur du pécheur qui sait que si ce moment était le dernier de sa vie, il serait le commencement d'une éternité malheureuse! du pécheur qui connaît que les méchants périssent pour l'ordinaire d'une manière funeste, ou de mort subite, ou rongés de misère, ou entre les mains de la justice, dans les fers, sur les échafauds, et par le glaive! Mais ne parlons ici que du genre de mort le plus commun, et ce semble le plus tolérable. Ah! que cette mort est encore terrible pour le méchant! Elle est douce pour le juste, parce qu'elle est pour lui la matière du sacrifice le plus méritoire; le poids immense de gloire attaché au moment de ses souffrances, contrebalance de beaucoup le poids de la maladie. Mais il n'en est pas ainsi de l'impie, il ressent les douleurs de la mort dans toute leur étendue. Eh! combien horribles ne sont-elles pas ces douleurs! les expressions se trouvent ici beaucoup au-dessous des sentiments naturels; et de la nature elle-même, faute d'expérience, ne peut nous dire tout ce qui en est; la plaie est universelle, elle s'étend sur la mémoire, sur l'esprit, sur le cœur, sur le corps et sur l'homme tout entier : sur la mémoire, qui se rappelle à ce moment tous les péchés de la vie passée; sur l'esprit, incapable alors de remplir ses fonctions ordinaires; sur le cœur, qui tient au monde, et qui va perdre les objets de ses consolations; sur le corps, qui devient la première victime des péchés dont il a été l'ins-

trument, enfin sur l'homme tout entier qui commence à être immolé à une justice vengeresse, des mains de laquelle rien ne pourra le délivrer. Représentez-vous ici cet homme étendu sur ce lit de douleur d'où il ne doit pas se relever, ô le touchant spectacle qu'il vous présente! Vous y voyez à ce spectacle une main faible et chancelante qui tient à peine le signe de sa rédemption, des yeux desséchés et mourants, quelquefois enfoncés, et ne rendant qu'une sombre lumière, souvent arrêtés sur le même objet sans mouvement et sans force, presque toujours furieux et pleins de la colère divine; vous y voyez un visage pâle et défiguré, une peau sans chair, et collée sur un squelette hideux; vous y voyez un corps dont on craint les souffles contagieux, et dont on n'approche plus qu'avec l'horreur qu'on a pour les cadavres en pourriture; vous y voyez un homme tantôt abattu par sa propre faiblesse, et tantôt transporté hors de lui-même par la violence du mal, un homme aujourd'hui privé de l'usage de son esprit et de sa raison, et demain déplorer la condition humaine sujette à des révolutions si humiliantes; vous voyez, hélas! un homme puissant qui pouvait compter sur ses biens et sur le secours de ses alliés pour toute autre affaire, et qui ne peut en recevoir aucun service dans l'affaire qui le touche de plus près; un homme qui semblait avoir des amis, et duquel ces amis prétendus se sont déjà retirés sous prétexte de n'être pas incommodés; un homme qui était hier plein de vie, qui comptait sur la force de l'âge et du tempérament, et qui est aujourd'hui réduit à la condition des enfants, sans force et sans connaissance. Que voyez-vous encore, une famille éplorée qui l'environne, et qui n'ose l'avertir du danger où elle le croit, parce qu'elle sait combien il est terrible d'annoncer la mort à celui qui ne pensait qu'à la vie; vous voyez un ministre zélé qui l'entretient du passage redoutable du temps à l'éternité, et qui tâche de l'y disposer par les Sacrements de l'Eglise: voilà ce que vous voyez dans la mort du pécheur, et voilà ce qui vous fait trembler. Quelle est donc la frayeur accablante de ce coupable qui souffre, de ce pécheur qui souffre dans le désespoir et sans résignation, de cet impie qui est arraché par violence à l'objet de sa passion, et à qui

Dieu ôte une vie qu'il aimait ? Ah ! s'écrie-t-il avec ce roi idolâtre dont il est parlé dans le premier livre des Rois : est-ce ainsi, mort amère, que tu me sépares de tout ce que j'aime ? *siccine separat amara mors* (1) ? Est-ce ainsi que tu me prives de ces biens qui m'ont tant coûté de peines et de travaux, de ces emplois qui me donnaient ce crédit et cette autorité dont j'étais si jaloux, de cette épouse et de ces enfants que je chérissais si tendrement ? *siccine separat amara mors ?* Est-ce ainsi, mort cruelle, qu'après m'avoir enlevé ma fortune, mes plaisirs, ma puissance, et la liberté, tu veux m'enlever la vie même ? faut-il qu'après m'avoir séparé du monde, tu me sépares encore de moi-même ? *siccine separat amara mors ?* Ah ! faut-il que ce corps que je traitais avec tant de délicatesse, souffre des douleurs si aiguës, que ce corps dont la figure m'occupait, soit réduit à devenir cendre et poussière, que ce corps nourri des mets les plus exquis devienne la nourriture des vers ? *siccine separat amara mors ?* Faut-il que ce corps et cette âme, ces deux êtres si intimement unis, si étroitement attachés, soient si impitoyablement séparés l'un de l'autre ? *siccine separat amara mors ?* Telles sont, et plus amères encore, les plaintes des pécheurs mourants : ô que leur mort est donc funeste ! s'ils la considèrent par rapport au monde, ils le perdent, et ce qu'ils y avaient de plus cher : première considération qui la rend malheureuse ; *mala in amissione mundi.* S'ils la considèrent par rapport à eux-mêmes, ils y trouvent la destruction de leur propre corps bien plus violente que n'étaient leurs maladies et que ne seraient les opérations les plus sensibles, puisque tous les jours on souffre celles-ci pour éviter celle-là : seconde considération qui la rend plus malheureuse ; *pejor in dissolutione carnis.* Enfin combien n'est-elle pas plus terrible encore, s'ils la considèrent du côté des peines de l'enfer ? c'est surtout à cet égard qu'elle a paru funeste à saint Bernard, *pessima in tormentis inferi.*

En effet, pour ne rien dire ici de ces peines mêmes, mais seulement de la crainte que doit alors en avoir le pécheur,

(1) 1. *Reg.* 15.

représentons-nous cet homme au lit de la mort, sur le point de quitter ce monde qu'il aime ; ne pensant point trouver de consolation ni dans le passé qu'il regrette, ni dans le présent qu'il déteste, il en cherche dans un avenir dont il avait jusqu'alors affecté de douter ; mais que voit-il dans cet avenir qui ne le jette dans une tristesse désespérante ? S'il lève les yeux vers le ciel, ah ! il y voit un Dieu qu'il n'a cessé d'irriter pendant toute sa vie par ses paroles impies et ses actions criminelles, un Juge inexorable qui a la toute-puissance en main pour se venger de ses ennemis, une troupe innombrable de bienheureux qui demandent vengeance des mépris, des outrages et des violences que le pauvre opprimé à eu à souffrir de la part de ce méchant ; il voit qu'il était créé pour mériter le ciel, qu'il pouvait régner éternellement dans la société des saints, qu'il en avait tous les moyens, et que cependant l'entrée de cette cité céleste lui sera fermée pour jamais, qu'un chaos immense l'en séparera, et qu'éternellement il fera des efforts inutiles pour y entrer, parce qu'il a négligé dans le temps ceux qui pouvaient lui être utiles : quelle affligeante pensée ! S'il descend en esprit dans les enfers, il y voit une multitude presque infinie de réprouvés qui y sont tourmentés pour avoir commis les mêmes fautes que lui, il voit que ce lieu préparé au démon et à ses anges, est celui où il va être jeté pieds et mains liés ! quelle désespérante réflexion ! Si, pour calmer ses justes alarmes sur son sort, éternel il cherche des secours dans la religion, eh ! ce sont ces secours mêmes qui augmentent son désespoir ; la vue du crucifix qu'on lui présente lui remet devant les yeux tout le contraste qui s'est trouvé entre la vie de son Sauveur et la sienne, son attachement sordide aux biens de ce monde, et le dénûment parfait de toutes choses dans lequel Jésus-Christ a voulu vivre et mourir ; son ambition démesurée pour les honneurs, et les profondes humiliations d'un Dieu revêtu de la forme d'un esclave, et obéissant jusqu'à la mort de la croix ; son amour pour les plaisirs, et les souffrances de son Rédempteur depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'heure de sa mort ; l'amour infini de Dieu envers lui, et sa froide indifférence envers Dieu ; les bienfaits immenses

qu'il a reçus des miséricordes divines, et l'ingratitude monstrueuse avec laquelle il y a répondu; voilà ce que le spectacle de la croix lui rappelle, ce qu'il lui reproche, ce qui le charge de confusion, et le remplit d'une secrète horreur de lui-même. S'il demande un confesseur, c'est moins pour satisfaire aux devoirs de la religion qu'à ceux de la bienséance; s'il pense à examiner sa conscience, la violence du mal le distrait et l'empêche, son esprit affaibli ne voit qu'à demi les motifs qui peuvent lui inspirer de la douleur de ses péchés, son cœur languissant ou n'est point touché, ou ne l'est que faiblement. Quelle pénitence que celle du pécheur mourant, s'écrie saint Augustin, et qu'il est à craindre qu'elle ne meure avec lui? qu'il est rare qu'un pécheur veuille, à la mort, ce qu'il n'a pas voulu pendant la vie, qu'il le veuille dans un moment où les habitudes sont invétérées, les grâces plus faibles, et la volonté plus portée vers le mal! Supposons cependant qu'il pense sérieusement à son salut, et qu'il fait des efforts pour l'obtenir. Le démon qui est autour de lui redouble les siens; tantôt il cherche à lui inspirer des sentiments de désespoir en lui représentant d'un côté la multitude de ses péchés, et de l'autre la sévérité des jugements de Dieu; tantôt il travaille à le remplir d'une confiance présomptueuse, ou en lui donnant une fausse idée des miséricordes du Seigneur, ou en lui dérobant la vue de ses propres péchés; le plus souvent il l'attaque du côté de la foi, en lui faisant naître des doutes sur les plus augustes mystères de notre sainte religion, en lui demandant comment il peut se faire ou qu'il y ait trois personnes en Dieu, ou qu'il n'y ait qu'un Dieu, y ayant trois personnes; comment son Sauveur peut être sous les apparences du pain qu'on lui présente, et en même temps dans le ciel et sur des millions d'autels: voilà quelques-uns des piéges que le démon tend au pécheur mourant. Cet homme, pendant sa vie, n'a point appris à les distinguer, il ne connaît point l'art de combattre celui dont il a toujours été l'esclave, quelle sera donc l'issue de ce dernier combat que lui livre cet ennemi dangereux du salut? Hélas! il se terminera à une défaite irréparable pour le pécheur, il tombera pour toujours entre les mains de ce cruel ennemi, qui se sai-

sira de son âme pour l'entraîner dans les enfers aussitôt qu'elle sera séparée de son corps ; voilà la fatale destinée des méchants. O le sort terrible, mes frères ! ô que la mort des pécheurs est donc funeste ! Elle l'est par la perte du monde, par la séparation du corps et de l'âme ; elle l'est par les tourments de l'enfer qui en sont le terme malheureux. La mort des justes, au contraire, est douce et consolante, de quelque côté qu'on la considère, par rapport au passé, au présent, et à l'avenir. Qui de vous, après avoir entendu tout cela, ne formera ce souhait du prophète Balaam : que mon âme, ô mon Dieu, meure de la mort des justes, et que ma fin dernière soit semblable à la leur ? *moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia.* Mais à quoi servirait ce souhait, s'il ne vous faisait prendre de saintes résolutions pour la réforme de votre conduite ? ce prophète qui l'a conçu était un méchant vendu à l'iniquité, un impie qui faisait un trafic honteux des dons les plus sacrés ; on peut donc désirer de mourir comme les justes, et cependant mourir en pécheur. Que ferez-vous donc pour mériter de mourir entre les bras du Seigneur ? Vous retiendrez les réflexions suivantes, et vous en ferez la règle de vos mœurs, vous vous direz souvent :

Je mourrai certainement un jour ; la raison, l'expérience, toutes les créatures me l'assurent, de manière à ne me laisser sur ce point aucun doute ; la raison me dit que je meurs tous les jours, que je suis déjà mort autant de fois que j'ai vécu de moments, parce qu'aucun de ces moments ne sera plus jamais pour moi ; que chaque instant de ma vie est un pas qui m'avance vers le tombeau, et que tous les jours, à toutes les heures s'exécute l'arrêt de mort porté contre moi ; l'expérience me montre que depuis près de six mille ans que le monde existe, personne n'a été exempt de la mort ; l'histoire de tous les hommes qui ont vécu dans les siècles précédents se termine toujours en disant qu'ils sont morts, et qu'ils ont été réunis à leurs pères. Que sont devenus tant de puissants empires dont l'histoire nous a conservé la mémoire ? que sont devenus les peuples qui les composaient, et les drinces qui y commandaient ? Ces royaumes ont disparu, et

ces peuples sont morts avec les rois qui les commandaient? Que sont devenues tant de personnes que nous avons connues, et avec lesquelles nous étions liés de société? hélas! elles sont mortes, et bientôt nous mourrons comme elles. Ce monde est comme une prison où sont renfermés autant de coupables, à chaque moment on vient en tirer quelqu'un pour lui faire subir la peine qu'il a méritée pour ses crimes; voilà l'idée véritable que nous devons nous former de cette vallée de larmes où nous habitons, c'est ce que l'expérience de tous les âges nous apprend. Ils ne nous fournissent l'exemple que de deux hommes (Enoch et Elie) qui ayant disparu de ce monde sans mourir, encore reparaîtront-ils à la fin des siècles pour payer à la mort le tribut que lui doivent tous les hommes; toutes les créatures se joignent à la raison et à l'expérience pour me rappeler l'idée de la mort; je la vois partout gravée, sur la terre où je marche, et qui semble m'ouvrir son sein pour me recevoir, sur le marbre et le bronze qui couvrent les cendres des faibles mortels qui me précèdent dans les horreurs du tombeau, sur nos cimetières et nos ossuaires qui m'avertissent sans cesse de me souvenir que je ne suis que poussière, et que je retournerai en poussière, sur la place que j'occupe qui m'annonce que j'ai eu un prédécesseur qui n'est plus, et que j'aurai un successeur qui est proche; sur la maison que j'habite qui était habitée par d'autres avant moi, et qui le sera par d'autres après moi. Je la trouve, cette idée, dans mon sommeil, ma nourriture, mes récréations, la vicissitude des saisons, le vol des oiseaux, le cours rapide des fleuves, et dans toutes les créatures, et au dedans et au dehors de moi-même: il est donc certain que je mourrai, c'est un arrêt irrévocable et prononcé par le Juge suprême; *statutum est.* Je mourrai, c'est-à-dire, que rien de ce monde ne sera plus pour moi, que rien de ce monde ne me suivra que mes actions; il faut donc que je fasse provision de bonnes œuvres, que je meure d'une mort évangélique à tous les objets de ce monde, pour mourir un jour de la mort des saints. Pourquoi m'attacher à des biens qui passent à mon égard, et à l'égard desquels je passerai? première conséquence qui suit de la pensée de la mort.

Je mourrai certainement, mais quand mourrai-je ? sera-ce le soir ou le matin, au milieu du jour ou pendant la nuit ? je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que je mourrai dans un moment où je penserai que la mort est encore éloignée de moi : il n'y a point de vieillards, point de malades, point de criminels qui ne se promettent un moment de vie de plus. Mourrai-je cette année, cette semaine, ou ce jour ? Dans un mois, quelqu'un de ceux qui composent cette assemblée, n'aura-t-il pas franchi les pas terribles de son éternité ? nous l'ignorons : or Dieu, dit saint Augustin, a voulu nous cacher notre dernière heure pour nous rendre attentifs sur nous-mêmes tous les jours de notre vie ; *latet ultimus dies ut observentur omnes dies*. Il faut donc veiller sur nous, sur notre cœur, et sur toutes nos actions avec une grande crainte du Seigneur ; il faut, par exemple, nous dire le matin en nous levant : je ne sais si je verrai le soir, et le soir en nous couchant : je ne sais si je verrai le matin, ou bien en commençant une action : celle-ci est peut-être la dernière de ma vie ; si cela était, comment voudrais-je l'avoir faite ? seconde conséquence qui suit de la pensée de la mort.

Je mourrai sûrement, mais je ne sais de quel genre de mort ; mourrai-je subitement, ou à la suite d'une longue maladie ? aurai-je le temps de prévoir ma mort et de me disposer ? ou serai-je tout-à-coup emporté dans les horreurs du tombeau ? Dieu qui a arrêté le nombre de mes jours le sait seul ; ah ! il faut donc, je ne dis pas me préparer, mais être prêt à chaque moment à paraître devant Dieu ; *estote parati*.

Je mourrai, j'en suis sûr, mais dans quel état serai-je alors ? serai-je en état de grâce ? serai-je coupable de quelque péché mortel ? tiendrai-je encore à cet objet criminel qui m'enchante ? mon cœur sera-t-il tout à Dieu ? ce sont là des ténèbres épaisses dont je ne puis sonder la profondeur ; cependant de l'état où je serai alors dépend celui où je serai éternellement, parce que je ne mourrai qu'une fois ; *statutum est hominibus semel mori*. L'arbre restera dans le même endroit où il sera tombé ; si je meurs dans la grâce du Seigneur, je serai assuré de ne la perdre jamais, et sa possession me rendra heureux du bonheur de Dieu même pendant une éter-

nité; si au contraire la mort me surprend dans l'état du péché, jamais je n'en effacerai la tache, il subsistera toujours dans mon âme, il sera toujours puni des tourments éternels, sans être jamais expié, La terrible alternative, mes frères! ô que cette pensée d'un état qui nous fixe éternellement dans le bien ou le mal, est propre à nous faire concevoir la nécessité et les avantages d'une bonne mort!

Demandons-la au Seigneur, et prions-le d'opérer sur nos âmes le miracle qu'il opère sur le corps du jeune homme de notre Evangile : *Il s'approche, il touche le cercueil, il fait arrêter ceux qui le portent, et dit : jeune homme, levez-vous, je vous le commande; et accessit et tetigit loculum, hi autem qui portabant steterunt, et ait : adolescens, tibi dico, surge.* Demandons-lui de vouloir bien s'approcher de nous, de toucher notre cœur, d'arrêter le cours des passions où notre âme est ensevelie, et de la rendre docile à cette voix qui marque le souverain domaine du Seigneur sur toutes choses; *Levez-vous* de l'état du péché; *tibi dico, surge.* Il est dit qu'à cette voix le jeune homme se leva en son séant, qu'il commença à parler, et que Jésus le rendit à sa mère; *et resedit qui erat mortuus et cœpit loqui, et dedit illum matri suæ.* C'est aussi le miracle qui s'opèrera spirituellement en nous : nous nous relèverons de nos chutes, nous commencerons à parler du Seigneur, nous serons rendus à l'Eglise notre mère, et alors tous ceux qui avaient été témoins de nos égarements, seront saisis de frayeur, glorifieront Dieu, comme les peuples qui disaient qu'un grand prophête avait paru au milieu d'eux, et que Dieu avait visité son peuple; c'est ainsi que nous mériterons tous ensemble de passer à la glorieuse immortalité, que je vous souhaite. *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti.*

ÉVANGILE

Du XVI. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus entra un jour de sabbat dans la maison d'un des principaux pharisiens pour y prendre son repas : et ceux qui étaient là l'observaient. Or il y avait devant lui un homme hydropique. Jésus s'adressant donc aux Docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit : Est-il permis de guérir les malades au jour du sabbat ? Mais ils ne répondirent pas un mot. Et lui prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Puis il leur dit : Qui de vous, si son âne ou son bœuf vient à tomber dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt le jour même du sabbat ? Et ils ne pouvaient rien répondre à cela. Il proposa aussi cette parabole aux conviés, remarquant qu'ils choisissaient les premières places : Quand vous serez invité à des noces, leur dit-il, ne vous mettez point à la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un plus considérable que vous ; et que celui qui vous aura invités tous deux, ne vienne vous dire : cédez la place à celui-ci ; et qu'alors vous n'ayez la honte d'être mis à la dernière place. Mais lorsque vous serez invité, allez vous mettre à la dernière place ; afin que celui qui vous a invité, vous dise quand il viendra : Mon ami, montez plus haut. Alors vous serez comblé d'honneur devant ceux qui sont à table avec vous. Car quiconque s'élève sera abaissé ; et quiconque s'abaisse sera élevé.

Homélie sur l'Humilité.

Reconnaître que de nous-mêmes nous n'avons que l'ignorance et le péché, qu'au dedans de nous tout est propre à nous humilier, qu'au dehors rien ne serait capable de nous enorgueillir, si nous considérons tout ce qui nous environne

dans les vues de religion. Voilà l'objet de l'humilité de l'esprit dont nous vous parlâmes en expliquant l'Evangile du troisième Dimanche de l'avent. Outre cette humilité il en est une autre qu'on appelle l'humilité du cœur, c'est surtout celle-ci que le Sauveur a dessein de nous apprendre dans l'Evangile de ce jour : pour cela il nous dépeint l'orgueil qui lui est opposé dans ses principaux caractères, il nous le représente sous les couleurs les plus noires et les plus propres à le faire détester, comme une passion vaine, présomptueuse, jalouse, basse et rampante, qui fait seule la croix la plus pesante que l'orgueilleux ait à porter; comme une passion qui nous fait mépriser et fuir de tout le monde; comme une passion que Dieu couvre d'ignominie, quelquefois dans le siècle même et toujours dans l'éternité. Quel portrait pourrait nous inspirer plus d'horreur de ce vice ? à ce portrait de l'orgueil notre divin maître joint celui de l'humilité du cœur, il nous en donne des exemples, il nous en fait des leçons, il nous en montre les récompenses; il nous en donne des exemples dans la conduite qu'il tient avec les Pharisiens de notre Evangile; il nous en fait des leçons en nous apprenant quelles sont les places dont nous devons nous contenter; il nous en montre les récompenses pour nous engager à la pratique de cette vertu.

Aussi en faut-il de semblables, surtout dans le siècle malheureux où nous vivons, siècle, s'il en fut jamais, rempli d'orgueil, et déshonoré par tous les vices inséparables de l'orgueil, par la vanité des parures, par le luxe des habits et des meubles, par la fade présomption de ses talents, par l'ambition démesurée des premières places, par l'amour des nouveautés, surtout en matière de religion, par l'attachement opiniâtre à ses sentiments, par la désobéissance à ses supérieurs légitimes. Exposons-les donc ces motifs, et comprenons une bonne fois les dernières paroles de notre Evangile pour ne les oublier jamais, que celui qui s'élève sera abaissé, et que celui qui s'abaisse sera élevé. Arrêtons-nous à ces deux pensées qui feront tout le sujet de cette Homélie : voyons d'abord l'orgueil abaissé, ce sera le sujet de mon premier point; considérons ensuite l'humilité exaltée, ce sera le sujet de mon second point.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que l'orgueil considéré en lui-même? qu'est-ce que l'orgueil considéré par rapport aux hommes? qu'est-ce que l'orgueil considéré par rapport à Dieu? examinons ces trois questions en suivant notre Evangile, et concevons par l'examen que nous en ferons combien l'orgueil est une passion détestable et véritablement détestée. L'orgueil, disent les Théologiens, est un appétit déréglé de sa propre excellence et de son élévation. L'orgueil est *un appétit*, c'est-à-dire, ou un désir, par exemple, des honneurs et des dignités, ou un attachement opiniâtre à ses pensées, un amour excessif de soi-même, comme si on était quelque chose de fort excellent, ou une secrète complaisance en soi-même, en ses talents, en ses emplois, et en choses semblables. C'est un appétit *déréglé*, et déréglé en une infinité de manières, déréglé, parce que l'orgueilleux s'estime beaucoup plus qu'il n'est, et croit avoir ce qu'il n'a pas; déréglé, parce que l'orgueilleux fait consister sa grandeur et son mérite en ce qui n'en suppose aucun, par exemple, dans les biens de la fortune, les charges, la noblesse et les qualités purement naturelles; déréglé, parce que l'orgueilleux est trop attaché à son sentiment et à sa volonté; déréglé, parce qu'il n'est pas assez persuadé qu'il n'a rien dans l'ordre de la nature et de la grâce qu'il n'ait reçu de Dieu; déréglé enfin, parce que l'orgueilleux ne connaissant pas assez ses propres forces, entreprend quelquefois beaucoup plus qu'il ne peut. Cet appétit déréglé a pour objet *l'excellence propre*, c'est-à-dire, que l'orgueilleux rapporte tout à l'idée de sa propre excellence, et qu'elle est comme le centre et la fin dernière de ses actions, ensorte que, s'il jeûne, s'il fait une aumône, s'il travaille, c'est le désir de sa propre satisfaction qui le fait agir, et non celui de la gloire de Dieu: voilà l'idée que les Théologiens nous donnent du vice capital de l'orgueil; idée, comme vous allez le voir, qui n'est que trop justifiée par la conduite que tiennent les Pharisiens dans notre Evangle.

Un jour de sabbat, Jésus entra dans la maison d'un

des principaux d'entr'eux pour y manger du pain, c'est-à-dire, pour y prendre son repas; *cùm intraret Jesus in domum cujusdam principis Pharisæorum manducare panem.* Considérons et approfondissons le sens des paroles et des suivantes de notre Evangile, nous trouverons dans les Pharisiens presque tous les dérèglements de l'orgueil dont je viens de parler.

Donner un verre d'eau au dernier des hommes en vue de Dieu, c'est faire une action digne du royaume des cieux; recevoir un Prophète et un juste, comme Prophète et comme juste, c'est mériter la récompense de l'un et de l'autre; exercer l'hospitalité envers le juste par excellence, c'est donc faire l'œuvre de miséricorde la plus parfaite, et le Pharisien qui l'a faite eût mérité une récompense indicible, si son invitation n'eût été corrompue par les vues qu'il se proposait. Mais que le ver de l'orgueil est un ver dangereux! il se glisse partout, il se nourrit des meilleures actions, il se repaît des jeûnes et des abstinences dont il a soin d'imprimer des vestiges sur le visage et tout le corps; il se nourrit des longues prières qu'il affecte de réciter en public; il se repaît des aumônes qu'il expose au grand jour le plus qu'il peut; il se repaît de ses propres cendres; les pratiques de l'humilité la plus profonde sont souvent la nourriture de l'orgueil le plus fin. Tel était celui du Pharisien de notre Evangile, comme on peut le conjecturer par ce que dit le Sauveur des hommes à sa secte; sa passion dominante est de passer aux yeux du peuple pour un homme juste et craignant Dieu, et parce qu'il sait que le grand moyen de se faire cette réputation, c'est de voir des personnes d'une piété rare, de conserver avec elles des relations, d'entrer bien avant dans leur amitié et leur confiance; il invite Jésus-Christ à manger, afin que la ville soit bien informée que celui que tout Israel regarde comme un grand Prophète, fréquente sa maison et y prend même sa nourriture, premier caractère de l'orgueil du Pharisien et peut-être du vôtre; cet orgueil fait servir à votre vanité les actions les plus saintes, les longues prières, les communions fréquentes, la fréquentation des Eglises, l'assistance à toutes les cérémonies de dévotion, la visite des pauvres et toutes

les œuvres de charité, il ne peut souffrir qu'on ignore les relations que vous avez avec les grands du monde, avec les hommes qui se sont fait un nom parmi les savants, avec ceux qui se distinguent par leur éminente piété. Un orgueilleux se croit grand, savant et pieux, du moins il veut qu'on pense tout cela de lui, parce qu'il voit des personnes qui ont ces qualités : quelle folle vanité de l'orgueil !

L'Evangéliste remarque que les Pharisiens qui étaient invités pour faire compagnie à Jésus-Christ l'observaient : *et ipsi observabant eum.* Observer la conduite d'un saint dans la vue de s'instruire et de s'édifier, rien n'est plus conforme à la pratique des vrais fidèles, rien n'est plus utile et plus propre à inspirer le goût de la vertu ; les instructions les plus solides n'ont pas tant de force, et l'exemple des bons ministres de l'Evangile en convertit plus que leurs prédications. Aussi saint Paul, qui connaissait toute la force et toute l'efficacité du bon exemple, recommandait surtout aux Philippiens d'observer ceux qui se conduisaient selon le modèle qu'ils avaient vu en lui ; *observate eos qui ita ambulant sicut habetis formam nostram* (1). Ces Pharisiens de l'Evangile eussent donc suivi un conseil de la plus haute perfection, s'ils avaient observé les actions du Sauveur pour les imiter, pour devenir humbles et charitables comme lui. Mais dans quel dessein l'observaient-ils ? ils étaient jaloux de la réputation de Jésus-Christ, ils cherchaient à la diminuer, et pour cela ils observaient non pas ce qu'il ferait de bien pour l'imiter, mais s'il ne ferait rien contre la loi pour l'en reprendre et le diffamer : leur malice allait plus loin encore. Dans ce que saint Luc dit qu'il y avait devant lui un homme hydropique, *et ecce homo quidam hydropicus erat ante illum*, plusieurs interprètes prétendent trouver un nouveau trait de la jalousie des Pharisiens : ils pensent qu'ils avaient fait venir cet hydropique exprès pour tenter Jésus-Christ, et pour voir s'il guérirait un jour de sabbat. Second caractère de l'orgueil. Celui qui est tourmenté de cette passion ne peut se résoudre à bien penser de son prochain, il se croit toujours plus par-

(1) *Philip.* 3.

fait que le reste des hommes, il ne trouve rien de bien que ce qu'il dit ou ce qu'il fait lui-même ; il est, à son jugement, le seul qui entende les affaires, il n'écoute qu'avec un air de mépris l'avis des autres ; s'il examine ce que disent ou ce que font ceux-ci, ce n'est que pour en montrer le faible et pour les humilier ; il leur tendra même des piéges pour les surprendre et les faire tomber ; il craint que le mérite de ceux qui l'environnent n'efface le sien, et ne diminue la bonne estime qu'on a de lui ; il emploie le mensonge, la ruse, et même la religion, pour déprimer et avilir ceux qui lui font ombrage : quelle indigne jalousie de l'orgueil ! à ce caractère ne vous reconnaissez-vous pas ?

Jésus répondant non pas aux paroles, puisqu'ils ne disaient rien, mais à la pensée *des docteurs de la loi et des Pharisiens, leur dit : est-il permis de guérir les malades au jour du sabbat ? et respondens Jesus dixit ad legisperitos et Pharisæos, dicens : si licet sabbato curare ?* Quelle était donc la pensée de ces docteurs ? ils pensaient qu'il n'était pas permis de guérir un malade les jours où la loi défendait toute œuvre servile : ces hommes charnels, lorsqu'il s'agissait de leur intérêt, voyaient assez clair pour décider qu'on pouvait un jour de sabbat retirer un âne d'un puits ; mais lorsqu'il s'agissait des œuvres de charité, la jalousie et l'orgueil les aveuglaient au point de penser qu'on ne pouvait guérir un malade ce jour-là. Quelle erreur grossière ! ils n'osèrent cependant l'avouer, mais ils se turent, dit l'Evangile ; *at illi tacuerunt :* pourquoi ? parce que l'orgueil est non-seulement une passion vaine, jalouse, hypocrite, critique et aveugle, mais encore lâche et timide : ils demeurent dans le silence lorsque Jésus-Christ les interrogeait ; et pourquoi ? c'est qu'ils craignent qu'une mauvaise réponse ne les expose à la raillerie. En effet, qu'auraient-ils pu répondre qui n'eût tourné à leur honte et à la gloire de Jésus-Christ ? s'ils eussent dit qu'il était permis de guérir les malades, c'était autoriser Jésus-Christ à faire un miracle dans ce moment, et quel secret dépit n'excitaient pas en eux tous ceux qu'ils lui voyaient faire ? si au contraire ils avaient répondu qu'il ne lui était pas permis, que n'avaient-ils pas à craindre de la

force de ses réponses ? ils ne tardèrent pas de l'éprouver.

Jésus prenant la main de l'hydropique, le guérit et le renvoya ; ipse verò apprehensum sanavit eum ac dimisit. Il voulait par là montrer invinciblement qu'il avait droit de le guérir ; il leur dit ensuite pour achever de les confondre : qui est celui d'entre vous qui voyant son âne ou son bœuf tomber dans un puits, ne l'en retire aussitôt même le jour du sabbat ? *et respondens ad illos dixit, cujus vestrûm asinus aut bos in puteum cadet, et non continuò extrahet illum die sabbati ?* Comme s'il eût dit : la santé du prochain est un bien que nous devons préférer à un petit intérêt temporel ; cependant l'intérêt d'un vil animal, la crainte de perdre un bœuf ou un âne suffit pour vous dispenser de la loi du sabbat : quelles raisons avez-vous donc de douter que cette loi soit violée par la guérison d'un homme ? ce raisonnement était péremptoire, et les Pharisiens ne purent ; *et non poterant ad hæc respondere illi.* Remarquez ces paroles, s'il vous plaît, elles nous insinuent qu'à la vérité ces esprits orgueilleux furent réduits au silence, mais qu'ils ne le gardèrent que par nécessité, et qu'ils ne prirent ce parti qu'après avoir fait tous les efforts d'esprit dont ils étaient capables. De là qu'arriva-t-il ? le chagrin de se voir humiliés ne fit que les rendre plus furieux, et comme un abîme en attire un autre, au chagrin succédèrent les dépits, aux dépits la colère, à la colère une haine mortelle. Elles nous insinuent donc ces paroles, que tous les vices viennent successivement de la source empoisonnée de l'orgueil.

Le Saint-Esprit même nous le déclare expressément : l'orgueil, dit l'auteur de l'Ecclésiastique, est le principe de tout péché, *initium omnis peccati est superbia* (1). Mon fils, disait le saint homme Tobie à son fils, ne laissez point dominer l'orgueil ni dans vos sentiments ni dans vos paroles, car c'est de l'orgueil que vient la perte de tous les hommes ; *superbiam nunquam in tuo sensu aut in tuo verbo dominari permittas, in ipsa enim initium sumpsit omnis perditio* (2). Remarquez bien ces dernières paroles : c'est de l'or-

(1) *Eccl.* 10. — (2) *Tob.* 4.

gueil que vient toute perdition, la perte de tous les hommes ; et, comme parle Tobie, toute perte et tout sujet de damnation, la preuve en est sensible. D'où vient notre perte ? le prophète Osée nous l'apprend, elle vient de nous-mêmes ; *perditio tua ex te, Israel* (1). C'est-à-dire, qu'elle vient de quelque péché mortel qui se consomme dans notre cœur, ce péché mortel est une transgression de la loi divine, cette transgression est une révolte implicite contre Dieu même, cette révolte ne peut être causée que par l'orgueil ; ainsi toute révolte, toute violation de la loi, tout péché, toute perte vient de l'orgueil ; ainsi c'est par orgueil que vous recherchez la louange des hommes ; c'est par orgueil que vous ennuyez des histoires de votre noblesse, de vos alliances, de vos exploits et de vos intrigues avec les grands, quiconque a la patience de vous entendre ; c'est par orgueil que vous critiquez, que vous censurez la conduite de votre prochain ; c'est par orgueil que vous usez d'artifice, que vous tendez des piéges, et que vous nouez de secrètes intelligences pour perdre votre ennemi ; c'est par orgueil que vous êtes lâches et timides ; vous n'osez parler, de peur de ne pas bien dire ; vous n'osez interroger, de peur de paraître ignorants ; vous n'osez vous opposer à l'injuste vexation que vous souffrez par la crainte d'échouer et de voir triompher votre ennemi. Le dirai-je ? c'est même par orgueil qu'on tombe dans les fautes les plus grossières de l'impureté, saint Paul en a fait la remarque dans son épître aux Romains ; les Philosophes païens se livrèrent à des passions honteuses et à des infâmies dont la seule pensée fait horreur : quelle était l'origine de leur aveuglement ? c'était l'orgueil ; ils sont devenus insensés, dit l'apôtre, parce qu'ils se sont attribués le nom de sages ; *dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt :* ils s'étaient éloignés de Dieu, et Dieu s'était éloigné d'eux ; ils avaient résisté à Dieu, et Dieu leur résistait ; or que peut devenir celui à qui Dieu résiste ? il n'est plus de péché dont il ne soit capable, il est capable d'emportement, de violence, d'homicide et de tous les autres péchés ; *initium*

(1) *Osée* 13.

omnis peccati est superbia. Que dirai-je de plus encore? Ce vice, dit saint Jérome, est le propre vice du démon, et le premier de tous les péchés; *superbia proprium diaboli primumque peccatum.* Le démon, dit Job, est le roi qui commande à tous les enfants de la superbe et de la vanité; *ipse est rex super universos filios superbiæ* (1) : ce vice est une marque évidente de réprobation; *evidentissimum reproborum signum superbia est* (2) : il est, dit encore saint Bernard, ordinairement suivi de l'impénitence; *superbiam impœnitentia comitatur.* Voilà l'idée véritable du péché d'orgueil, en fallait-il autant pour vous apprendre à le condamner? quel vice plus détestable que celui qui me rend capable de tous les vices? non-seulement il est détestable en lui-même; mais il est détesté de tous les hommes, c'est ce qu'insinue Jésus-Christ dans la parabole de l'Evangile.

Alors considérant d'un côté comment les convives choisissaient les premières places, et avec quelle ambition chacun cherchait à tenir le premier rang, et de l'autre quelle remède serait propre à guérir l'enflure de leur cœur, marquée par l'hydropisie de ce malade qu'il avait guéri; il ne les reprit pas en termes exprès, de peur de les choquer, mais il leur proposa une parabole que chacun pouvait aisément s'appliquer. *Dicebat autem et ad invitatos parabolam, intendens quomodo primos accubitus eligerent. Quand vous serez conviés à des noces,* leur dit-il, *ne prenez point la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés une personne plus digne que vous; cùm invitatus fueris ad nuptias, non discumbas in primo loco, ne fortè honoratior te sit invitatus ab illo.* Des égaux ne souffrent pas que leurs égaux s'attribuent ces prérogatives, et affectent de se distinguer d'eux en aucune manière; le soupçon d'orgueil les révolte, et bientôt ils rabaissent le coupable autant qu'il s'était élevé : que dirait donc celui qui en aurait invité un plus digne que vous? peut-être vous dirait-il de donner votre place à celui-ci, et alors vous seriez réduit à vous tenir avec honte au dernier lieu, *et veniens is quis te et illum*

(1) *Job.* 41. — (2) *Greg.*

vocabit, dicat tibi, da huic locum, et tunc incipies cum rubore novissimum locum tenere. Voilà une image naturelle de la conduite que tiennent presque tous les hommes à l'égard des orgueilleux. L'Esprit saint l'a dit ailleurs, et l'expérience de tous les temps l'a confirmé, qu'un homme superbe est toujours un homme humilié et chargé de la malédiction des autres hommes, *qui tenuerit superbiam, adimplebitur maledictis* (1) : il en est chargé de la part de ses supérieurs, de ses égaux et de ses inférieurs. Un domestique, un enfant, un inférieur, quel qu'il soit, en est chargé de la part de ceux qui sont au-dessus de lui, parce qu'un orgueilleux est toujours un homme désobéissant ; la désobéissance est, pour ainsi dire, une conséquence nécessaire de l'orgueil. Dès qu'il faut obéir, il faut préférer le jugement des autres au sien, déférer à leur volonté, et reconnaître leur prééminence, et c'est le sacrifice le plus difficile qu'on peut exiger de l'orgueilleux : sa passion refuse de le faire, et lui fournit mille prétextes pour l'en dispenser ; tout le révolte dans le commandement qu'il reçoit, et la personne qui ordonne, et la manière dont elle ordonne, et les choses qu'elle ordonne. On obéit volontiers, dit-on, mais non pas à un père et une mère qui ne cherchent qu'à abaisser et qu'à chagriner ; non pas à un maître ou une maîtresse, qui n'aiment qu'à faire sentir le poids de leur autorité, qui ne savent ce que c'est que de dire une parole obligeante, qui n'occupent qu'à des choses basses et humiliantes, qu'on ne fait jamais à leur gré. Il désobéit donc cet inférieur qui raisonne de la sorte, ou s'il obéit, il laisse entrevoir la douleur que lui cause son obéissance ; par exemple, si on l'a repris de parler trop, il affectera de ne pas parler du tout ; de là les justes indispositions d'un maître contre lui, de là la perte de son estime, de là des épreuves plus dures et plus sévères encore, de là un doute légitime sur l'attachement et la fidélité de cet inférieur, de là l'obligation de le renvoyer, et de là enfin la nécessité pour celui-ci de mener une vie errante, et de porter comme Caïn partout avec soi le signe de la malédiction ; *qui tenuerit*

(1) *Eccl.* 10.

cam, adimplebitur maledictis. L'orgueilleux est encore chargé de la malédiction de ses égaux, c'est un homme ou qui croit toujours avoir raison, ou qui veut toujours paraître l'avoir; on le voit dans les conversations juger de tout avec un geste et une assurance qui excite tout ensemble, et la compassion et l'indignation de ceux qui l'écoutent: tout ce qu'il prononce, ce sont des sentences qu'il ne permet à personne d'examiner; si quelqu'un ose y contredire, aussitôt il se sent blessé jusqu'au vif, la douleur de voir qu'on se défie de ses lumières lui fait élever la voix, il dispute avec force et avec chaleur; et si dans la dispute on lui montre son erreur, il combattra encore contre la vérité qu'on lui aura fait connaître, il cherchera à se justifier par tous les détours que peut inventer la mauvaise foi; s'il se tait, son silence sera quelquefois un silence de mépris pour ce qu'on lui dit, et plus souvent une marque du désespoir où le jette son ignorance, l'impossibilité où il est de dire quelque chose de bon. Opposez-vous à l'homme insensé, dit le sage, et vous trouverez qu'il ne connaît point les paroles de prudence; *vade contra virum stultum, et nescit verba prudentiæ.* Un orgueilleux est donc un homme qui sème la discorde et la division dans sa maison, dans le voisinage, et quelquefois dans toute une ville; un homme qui fait naître des inimitiés, des jalousies, des querelles qui détruisent la charité jusque dans sa racine, c'est une peste publique, et comme tel il est fui de tous ceux qui n'aiment pas à lui ressembler; on tremble quand il entre dans la compagnie dont on est membre; on aimerait mieux, suivant l'expression du sage, rencontrer une ourse à qui on a ravi ses petits, que cet insensé qui se fie en sa folie; *expedit magis ursæ occurrere raptis fœtibus, quàm fatuo confidenti in stultitia sua.* On s'imagine à tout moment être aux prises avec lui, l'entendre comme un insensé, dire ce qu'il ne sait pas comme ce qu'il sait, se vanter de ce qu'il n'a pas comme de ce qu'il possède; qu'il abandonne l'assemblée, on s'en réjouit; qu'il y reste, bientôt il se voit presque seul, abandonné de tout le monde; les médisants déchirent sa réputation, les vertueux l'abhorrent, et nous avons toujours vu cette espèce d'homme réduit à une petite société dont tout le

reste se faisait un devoir de se retirer ; c'est ainsi que le superbe est comme l'anathême de ses égaux ; *qui tenuerit eam, adimplebitur maledictis.* Un orgueilleux est chargé de la malédiction de ses supérieurs, de ses égaux, il est encore chargé de celle de ses inférieurs ; à peine ouvre-t-il quelquefois la bouche pour leur parler ; s'il leur parle, c'est d'un ton dur et avec des termes de mépris qui leur font sentir la bassesse de leur condition ; s'il leur demande des services, c'est par voie d'autorité, rarement il emploie la persuasion et la douceur ; on dirait qu'il se croit pétri d'un autre limon que ses domestiques et ses inférieurs ; il oublie, je ne dis pas seulement les titres de frères et de cohéritiers que la religion donne à ceux-ci, mais souvent les droits de l'humanité ; il gouverne à la manière des Gentils, en maître dur et sévère, qui cherche plus à inspirer la crainte que l'amour et la confiance. De là qu'arrive-t-il ? que des inférieurs qui ont ou trop de susceptibillité, ou trop peu de religion pour en réprimer les saillies, refusent absolument leur confiance à leurs supérieurs, négligent leur intérêt, se vengent secrètement des mauvaises humeurs qu'ils essuient de leurs maîtres, demandent qui ils sont eux-mêmes et d'où ils viennent, et vont fouiller jusque dans les cendres de leurs ancêtres pour les humilier, et rendre leur mémoire ignominieuse. C'est ainsi que se vérifie cet oracle de l'Esprit saint, que l'orgueilleux sera chargé, rempli et accablé de malédictions de la part des hommes ; *qui tenuerit eam, adimplebitur maledictis.* Quel chagrin pour un homme qui recherche les louanges et l'estime des hommes, qui s'en croit seul digne, et qui cependant se voit méprisé, haï, détesté de tous ceux dont il est environné ! L'intérêt, j'en conviens, empêche les plus discrets de s'expliquer ouvertement, ils prodiguent l'encens de leurs louanges à celui qu'ils méprisent intérieurement, ils sont les perpétuels admirateurs de la droiture, de la sagesse, de la bonté d'un homme qu'ils regardent comme un maître austère, soupçonneux et sans affection. J'en conviens encore, ces démonstrations extérieures suffisent pour repaître l'amour-propre de l'homme superbe dont nous parlons, parce qu'il croit en imposer à ceux qui ont intérêt de le tromper lui-même ; mais

croit-il en imposer à Dieu ; ou pense-t-il que Dieu voie avec indifférence l'enflure de son cœur ? Non, non, le Dieu des humbles n'est ni insensible ni indifférent sur ce vice détestable, il le hait au contraire, il l'abhorre, il le punit plus qu'aucun autre, et il assure dans notre Evangile que quiconque s'élève sera abaissé ; *quia omnis qui se exaltat humiliabitur.* Dans tous les livres de la sainte Ecriture, l'orgueil nous est dépeint comme un vice abominable aux yeux de Dieu ; Salomon dit qu'il y a six choses que le Seigneur Dieu hait, et à la tête de ces choses, il met les yeux altiers ; *sex sunt quæ odit Dominus, et septimum detestatur anima ejus oculos sublimes* (1). Dans le chapitre huitième il dit que Dieu déteste l'insolence et l'arrogance : *arrogantiam et superbiam detestor* (2). Dans le seizième, il nous enseigne que ces sortes de péchés sont en abomination aux yeux du Seigneur ; *abominatio Domini est omnis arrogans.* C'est ainsi que l'Ecriture en parle partout ; comprenez-le donc, hommes orgueilleux, combien ce vice est un grand crime aux yeux de Dieu ; saint Grégoire nous le représente comme le roi de tous les autres péchés, comme un vice qui règne sur tous les autres vices capitaux, et son sentiment est appuyé de plusieurs endroits de l'Ecriture. Nous lisons dans le livre des Proverbes que l'orgueil précède la ruine de l'âme, et que l'esprit s'élève avant la chute ; *contritionem præcedit superbia et ante ruinam exaltatur spiritus.* L'auteur de l'Ecclésiastique nous a laissé ces paroles remarquables : le commencement de l'orgueil de l'homme est de commettre une apostasie à l'égard de Dieu, parce que son cœur se retire de celui qui l'a créé ; car le principe de tout péché est l'orgueil ; *initium superbiæ hominis apostatare à Deo, quoniam ab eo, qui fecit illum, recessit cor ejus, quoniam initium omnis peccati est superbia.* Il est donc certain que jamais nous ne tomberons dans de grands péchés, qu'auparavant nous ne nous soyons élevés d'orgueil ; que les autres péchés, et surtout ceux d'impureté, comme le dit saint Augustin, en sont de justes châtiments ; que pour prévenir les autres

(1) *Proverb.* 6. — (2) *Proverb.* 8.

fautes il est de la dernière importance d'humilier notre cœur ; et enfin que la superbe est le premier des péchés, c'est encore de tous les péchés le plus opposé à Dieu. A considérer la conduite du superbe, on dirait que tout ce qui est en lui vient de lui-même ; ou jamais il n'en remercie Dieu, ou s'il le fait, c'est moins pour l'en glorifier que pour se complaire en ses perfections ; il croit être redevable de tout à ses propres mérites, et ces mérites, il souhaite qu'on les voie bien plus que les dons de Dieu : d'où viennent pour l'ordinaire les autres péchés ? c'est tantôt de l'ignorance, quelquefois de la faiblesse, et plus souvent de la violence avec laquelle la passion nous entraîne vers l'objet créé : d'où vient au contraire l'éloignement qui se trouve entre Dieu et l'orgueilleux ? c'est, vous répond saint Thomas, après le célèbre Boétius, c'est que celui-ci ne veut se soumettre ni à Dieu ni à la loi de Dieu, c'est qu'au lieu que l'homme s'abandonnant à d'autres vices semble fuir la présence de son Dieu, le superbe seul a l'audace et la téméraire hardiesse de s'opposer à sa volonté, d'entrer en contestation avec lui, et de lui dire avec l'insolence de Pharaon : *quis est Dominus ut audiam vocem ejus?* quel est le Seigneur pour que j'écoute sa voix ? Voilà quelle est l'impiété de l'orgueilleux, impiété qui attire sur sa tête les châtiments les plus terribles ; les exemples que l'Ecriture nous en fournit sont sans nombre, et ma douleur est de me voir obligé de passer rapidement sur des faits qu'on ne saurait approfondir sans trembler. Dans le ciel même je vois un nombre presque infini d'esprits doués de qualités excellentes qui se permettent une réflexion de vanité à laquelle ils consentent malheureusement, et dans l'instant ils sont précipités dans un profond abîme, où Dieu les tient liés de chaînes éternelles ; *vinculis æternis sub caligine reservavit* (1). Dans le paradis terrestre le serpent séducteur fait espérer à Eve qu'elle deviendra semblable à Dieu, si elle mange du fruit défendu ; elle donne entrée dans son esprit à cette vaine pensée, elle engage Adam dans son péché d'orgueil, et aussitôt ces premiers parents sont condamnés avec

(1) *Jud.* 1.

toute leur postérité au travail, à la maladie, à la mort, à une infinité de misères corporelles et spirituelles que nous éprouvons tous les jours : que de ces temps plus reculés je passe au siècle de Noé, je verrai les cataractes du ciel qui s'ouvrent, les eaux qui s'élèvent au-dessus des montagnes, et tous les hommes qui périssent dans les eaux d'un déluge universel ; si j'en demande la raison à Moïse, il m'apprend que ce sont des hommes pleins de confiance en eux-mêmes qui ont irrité le Seigneur contre le genre humain ; *gigantes erant in diebus illis.* Si long-temps après Pharaon périt sous les eaux de la mer avec toute son armée, l'Ecriture sainte m'enseigne que son orgueil lui a préparé ce sépulcre. Qu'est-ce qui a conduit le superbe Aman au supplice honteux de ce gibet infâme qu'il avait fait dresser pour Mardochée ? c'est le dépit et le chagrin qu'il avait de se voir méprisé par ce vertueux Israélite. Qu'est-ce qui a réduit Nabuchodonosor à la condition des plus vils animaux ? c'est son orgueil. Ce prince s'arrête à des pensées vaines : n'est-ce pas là, dit-il, cette grande Babylone que j'ai bâtie par la force de mon bras ? Et sur-le-champ il est chassé de la société, et condamné à brouter l'herbe comme un bœuf pendant sept ans. Nous trouvons dans les actes des apôtres un châtiment d'une autre espèce encore : Agrippa harangue le peuple à Césarée, ses flatteurs crient : *c'est la voix de Dieu et non d'un homme ; Dei vox est et non hominis.* Il souffre cette impiété sans s'y opposer, et aussitôt un ange le frappe, et il meurt au bout de cinq jours rongé des vers, après de cruelles douleurs.

Quis sapiens, puis-je dire avec le Prophète et dans le même sens que lui, *quis sapiens et custodiet hæc ?* Quel est l'homme assez sage pour considérer ces choses et pour en devenir plus humble ? Comprenez-vous enfin, mes frères, ce que c'est que l'orgueil, combien ce vice est détestable par lui-même, et combien il est détesté de Dieu et des hommes ? *odibilis coram Deo et hominibus superbia.* Voyons comment l'humilité est exaltée, c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

L'humilité, et surtout l'humilité du cœur dont nous parlons, est la vertu directement contraire à l'orgueil : l'un nous porte à désirer notre propre excellence d'une manière déréglée, et l'autre modère ce désir, nous empêche de nous estimer trop, de nous élever au-dessus de l'état auquel la providence nous a appelés, et de nous attribuer quelque chose comme venant de nous-mêmes, ou comme étant un effet de notre mérite. Cette vertu, il est vrai, demande de nous des sacrifices, elle demande que nous soumettions notre raison curieuse aux lumières sombres de la foi, que nous renonçions à notre volonté, pour nous conformer en tout à celle de Dieu; que nous consentions à vivre dans le mépris et les humiliations : mais aussi combien de puissants motifs nous engagent à faire ces sacrifices, et même à les faire avec joie, à pratiquer tous les actes de l'humilité chrétienne, et à porter cette vertu au plus haut point de perfection qu'il nous est possible; Jésus-Christ a bien voulu exalter lui même cette vertu, et il l'a exaltée à tous égards; il l'a exaltée, en devenant lui-même le modèle, le docteur et le rémunérateur : que peut-il nous en coûter pour suivre ce modèle, pour écouter ce docteur, et pour mériter les bienfaits de ce rémunérateur ?

Premièrement : Jésus-Christ a été un parfait modèle d'humilité, nous le voyons par notre Evangile même; au lieu que l'orgueil pharisaïque dédaigne les pécheurs, ce divin Sauveur en recherche la compagnie; aujourd'hui il mange chez un Pharisien, quelques jours après il mangera chez le publicain Zachée; il parle à tous avec bonté, il les rassure, il leur inspire de la confiance par la douceur de ses paroles; il instruit ses ennemis sans les confondre, à moins qu'il ne soit nécessaire. Voilà l'exemple qu'il nous donne dans l'Evangile de ce jour, combien d'autres ne nous en a-t-il pas donnés pendant toute sa vie? riches du monde, grands du siècle, vous tous qui vous glorifiez dans vos talents, votre science, votre prière, votre crédit, c'est à l'exemple de cet homme Dieu

que je vous renvoie pour confondre votre orgueil et votre vanité ; quel en pourra désormais être l'objet, quand vous aurez bien considéré le modèle qui vous est proposé ? serait-ce votre naissance, votre autorité, la place que vous occupez ? Mais Jésus-Christ, dit saint Paul, *avait la forme et la nature de Dieu, il ne croyait pas que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu*, en lui seul était toute grandeur, et le principe de tout ce qu'il y a de sublime dans le ciel et sur la terre : cependant *il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme et la nature d'un esclave ; semetipsum exinanivit, formam servi accipiens* (1) : seraient-ce vos richesses, la magnificence de vos maisons, l'étendue de vos héritages ? *mais la terre avec tout ce qu'elle renferme appartenait à Jésus-Christ ;* cependant il a pris naissance dans le sein même de l'indigence, dans une pauvre étable, sur un peu de foin : avec quelle éloquence ne déclamait-il pas de là contre la vanité des biens de ce monde ! serait-ce la supériorité de votre génie, la profondeur de vos connaissances ? Mais Jésus-Christ en qui étaient renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, s'en glorifiait si peu, que jusqu'à l'âge de douze ans il ne laisse pas paraître une seule fois qu'il en ait plus qu'un enfant ordinaire : serait-ce la réputation que vous vous êtes faite, l'estime que vous vous êtes acquise auprès des hommes, les honneurs qu'on vous accorde ? mais quel cas le Sauveur a-t-il fait de ces biens ? on voulait le faire roi, et il s'est dérobé à la poursuite des Juifs qui voulaient le choisir ; on a publié ses miracles, et il imposait silence à ceux qui les publiaient ; il a même consenti à être accusé comme un séducteur, condamné comme un malfaiteur, et mis au rang des scélérats ; quel abîme d'humiliation pour un Dieu ! Seraient-ce les frêles agréments de la jeunesse, filles et femmes du monde ? serait-ce une beauté passagère qui serait l'objet de votre complaisance ? considérez en quel état votre roi a paru dans le temps de sa passion ; *nous l'avons vu sans beauté et sans éclat*, dit le Prophète, *il n'avait rien qui attirât l'œil, nous l'avons méconnu, il*

(1) *Philip.* 2.

nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleur, qui sait ce que c'est que souffrir. Jésus-Christ s'est donc privé de tous les objets qui nourrissent votre complaisance et votre orgueil, du moins il n'a pas voulu le faire connaître : pourquoi ? afin de vous inspirer à tous égards des sentiments d'humilité ; s'il a paru au milieu des hommes dans un état humble, dit saint Augustin, c'est pour combattre l'orgueil, qui est la source de tous les maux, et lui opposer l'humilité ; *humilis veni, humilitatem docere veni, ut causa omnium malorum curaretur, id est, superbia.* Après que le Fils de Dieu est descendu et s'est humilié, dit encore ce Père, de quoi pourriez-vous donc vous glorifier ? *descendit et humilis factus est filius Dei, quid superbis homo?* que pourrait-il vous en coûter pour vous humilier ? *peut-etre auriez vous honte d'imiter un homme*, de vous conformer à l'humble Joseph chargé de chaînes en Egypte, à l'humble David méprisé de son épouse pour sa piété, à l'humble Mardochée long-temps couvert de poussière à la porte du palais d'Assuérus ; mais auriez-vous honte *d'imiter un Dieu devenu humble pour vous? puderet te fortasse imitari humilem hominem... imitare humilem Deum* (1). Pesez bien ce terme du saint Docteur : *imitez un Dieu humble ; imitare humilem Deum:* il nous marque que cette imitation n'est pas de simple conseil, mais d'une obligation indispensable. Quel est en effet le précepte évangélique sur lequel Jésus-Christ ait plus appuyé que sur celui-ci ? dans son sermon sur la montagne, il appelle heureux les pauvres d'esprit, c'est-à-dire, ceux qui ont l'humilité chrétienne, suivant la plus commune interprétation. Dans la cérémonie de la cène, après s'être abaissé jusqu'à laver les pieds à ses Apôtres, il leur dit : Si moi étant le Seigneur et le maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds l'un à l'autre, c'est-à-dire, exercer l'humilité les uns à l'égard des autres ; car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes ce que j'ai fait à votre égard. En vérité, en vérité je vous le dis, le

(1) *Tract. 25. in Joan.*

serviteur n'est pas plus grand que le maître ; si vous comprenez ceci, vous serez heureux en le faisant (2). Longtemps auparavant il avait dit au peuple qui l'environnait : Venez à moi vous tous qui êtes fatigués, apprenez de moi, non à fabriquer un nouveau monde, non à créer les choses visibles et invisibles, non à faire des merveilles dans ce monde, non à ressusciter des morts, ce n'est pas là l'essentiel, mais apprenez que je suis humble de cœur, et alors vous trouverez le repos de vos âmes. Voilà la vertu que Jésus-Christ voulait qu'on apprît de lui principalement, c'était l'humilité de cœur, parce que cette vertu est comme la base et le fondement de toutes les autres vertus chrétiennes, parce que sans cette vertu il ne peut y avoir ni foi, ni espérance, ni charité, ni patience, ni union, ni prières, ni obéissance, ni crainte, ni aucune vertu ; sans l'humilité point de foi, c'est Jésus-Christ même qui le disait aux Juifs : comment pouvez-vous croire, leur disait-il, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres ; *quomodo potestis credere qui gloriam ab invicem accipitis* (1) ? En effet, pour croire, il faut soumettre et captiver son jugement : or l'humilité seule est capable de se sacrifier : d'où sont venues toutes les hérésies sinon de l'orgueil ? sans l'humilité point d'espérance, parce que l'espérance est autant fondée sur la persuasion de sa bassesse que sur la bonté de Dieu ; sans humilité point de charité envers Dieu, parce que rien ne sert tant à allumer ce feu divin dans nos cœurs que les bienfaits du Seigneur ; or l'humble seul connaît tout le prix et la grandeur de ces bienfaits, lui seul dit avec Marie : mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ; *quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* Sans l'humilité point de charité envers le prochain, parce que pour avoir un vrai amour du prochain il ne faut point porter de jugement désavantageux de lui, il faut de plus être bien aise qu'on nous préfère tout le monde ; or l'humilité seule nous dérobe les fautes d'autrui pour nous occuper des nôtres,

(1) *Joan* 3. — (2) *Joan.* 6.

l'humilité seule se réjouit qu'on fasse cas des autres, et qu'on ne se soucie pas de nous. Sans l'humilité point de patience ; quand on est vraiment humble on souffre avec résignation, on croit ses fautes dignes des derniers châtiments, au lieu de se plaindre de ceux qui arrivent, on dit avec le Prophète : je porterai le poids de la colère du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui ; *iram Domini portabo quia peccavi ei.* Mais quand on a le cœur rempli d'orgueil, on pense toujours souffrir ce qu'on n'a pas mérité, ou au-delà de ce qu'on a mérité, et on se livre à l'impatience et aux murmures. Sans humilité point d'union ; les humbles jouissent toujours d'une paix intérieure et solide suivant la promesse de Jésus-Christ ; il y a toujours des démêlés entre les orgueilleux, parce que tous ont leurs défauts, et personne ne veut en pardonner. Sans humilité point de bonnes prières ; l'oraison des humbles est la seule qui pénètre les nues et qui soit exaucée du Seigneur ; *oratio humiliantis se penetrat nubes.* Sans l'humilité point d'obéissance, parce que l'obéissance est une soumission de notre volonté à celle de nos supérieurs, et qu'une soumission parfaite demande un grand dépouillement de soi-même qui ne se trouve pas chez l'orgueilleux. Sans l'humilité point de crainte du Seigneur, parce que cette crainte est excitée autant par la vue de nos faiblesses et de nos fautes que par la pensée de ses jugements, et c'est le propre de l'humilité de nous faire voir nos infirmités. Sans l'humilité point de vertu chrétienne, et saint Bernard ne craint point d'avancer que sans elle la pureté même de Marie n'eût point été agréable à Dieu ; *sine humilitate, audeo dicere, nec virginitas Mariæ Deo placuisset.* Enfin sans l'humilité l'homme n'est capable de rien, quand il sera content de lui-même, qu'il croira avoir formé les meilleurs projets, choisi les moyens les plus efficaces, c'est alors qu'il verra l'accomplissement des paroles du Prophète : donnez-leur, Seigneur, mais que leur donnerez-vous pour châtiment ? étouffez leurs fruits dans leurs flancs, et tarissez le lait dans leurs mamelles (1). Voilà le châtiment de quiconque s'attribue un

(1) *Osée* 9.

bien qui n'appartient qu'à Dieu ; il ne peut espérer de réussir en rien ; ses desseins seront, par un secret admirable de la providence, renversés par ses propres desseins ; *dispersit superbos mente cordis sui.* Sans l'humilité nous ne pouvons donc rien pour le salut, elle est donc la base des autres vertus, et c'est la première que nous devons étudier en Jésus-Christ, il en est spécialement le modèle.

Il en est en second lieu le docteur, il nous en fait une leçon expresse dans notre Evangile : quand vous aurez été convié, vous dit-il, allez vous mettre à la dernière place, afin que lorsque celui qui vous a convié sera venu, il vous dise : mon ami, montez plus haut, et alors ce vous sera un sujet de gloire devant ceux qui seront à table avec vous ; *sed cùm vocatus fueris, vade, recumbe in novissimo loco, ut cùm venerit qui te invitavit, dicat tibi : amice, ascende superius, tunc erit tibi gloria coram simul discumbentibus.* Ces paroles pourraient faire douter si Jésus-Christ ne condamne pas ici toute préséance et toute distinction, ou s'il n'est pas permis de s'humilier dans le dessein d'être loué des hommes : voici donc les observations qui lèveront ces doutes. Non, mes frères, Jésus-Christ ne condamne pas les préséances et les distinctions, c'est Dieu qui a créé le petit et le grand, il est l'auteur de tous les états, il en dispose à son gré, il ordonne d'honorer le roi et ceux qui partagent son autorité ; ainsi il suppose que ceux qui sont appelés à un rang supérieur pourront recevoir les honneurs attachés à leur dignité, par exemple, occuper les premières places dans les cérémonies publiques. Qu'est-ce donc que le Sauveur condamne dans la parabole de notre Evangile ? le voici. Ni la république des Juifs, ni la loi de Moïse n'avait attaché à la qualité des Pharisiens aucune prééminence ; cependant ils affectaient dans toutes les occasions d'occuper les premières places, dans les assemblées et les cérémonies publiques : cette affectation avait pour principe un fonds d'orgueil qui prétend dominer partout, qui ne peut souffrir d'égal, qui veut que tout rampe à ses pieds. Voilà ce que Jésus-Christ condamne, c'est cet orgueil, c'est cette affectation, qui faisait passer les Pharisiens sur toutes les règles de la

bienséance, que le Sauveur condamne ici et non la distinction des états, et les marques d'honneur qui servent à les distinguer; voilà la réponse à votre premier doute. Le second est de savoir si on ne peut pas s'humilier dans la vue de s'exalter, et la raison d'en douter, c'est que Jésus nous propose de prendre la dernière place, afin que si on nous fait monter plus haut, nous soyons honorés devant tout le monde. Vous ne devez pas vous étonner, mes frères, que Jésus-Christ propose ce motif dans notre Evangile, il parlait à des Juifs et à des pharisiens, et il propose des motifs dignes des uns et des autres; vous craignez les humiliations, leur dit-il, vous avez horreur du mépris et de la confusion; vous cherchez les honneurs et la gloire. Pesez donc ces considérations qui ne sont inconnues à personne; quiconque est une fois connu pour un orgueilleux est aussitôt méprisé de tout le monde, chacun cherche à l'humilier, il veut voir tout le monde au-dessous de lui, et chacun le met au-dessous de soi; c'est ainsi que la gloire fuit celui qui la cherche, et qu'elle cherche celui qui la fuit. Que faut-il donc faire pour la trouver, continue le Seigneur? il faut la fuir, parce qu'en la fuyant on évite les chagrins de la confusion, et même on mérite d'être honoré; c'est ainsi que le Sauveur, dans ses discours, proportionnait ses instructions à la sagesse de son auditeur: ces Juifs étaient idolâtres de la gloire des hommes; demander qu'ils y renonçassent de cœur et sans aucun délai, c'est une perfection dont ils n'étaient pas encore capables; Jésus ménage leur faiblesse, il semble même seconder leurs intentions, afin de parvenir à la réformer; ils veulent être honorés des hommes, et Jésus le tolère; la civilité et la politesse sont des moyens de se faire estimer, Jésus les conseille, mais dans quelle vue? La politesse a deux avantages, le premier, c'est de nous attirer l'estime des hommes, et ce n'est pas sur celui-là que Jésus-Christ arrête ses vues; le second est que cette civilité qui nous attire l'estime de nos supérieurs et le respect de nos égaux, est une excellente disposition à l'humilité intérieure; c'est là le terme où Jésus voulait conduire les Pharisiens, et celui qu'il veut que nous nous proposions nous-mêmes; et parce que les vertus s'ac-

quièrent par les actes qu'on en fait, le premier conseil qu'il nous donne pour devenir véritablement humbles, est de prendre la dernière place, de céder volontiers la première à ceux avec qui nous nous trouvons ; de les regarder comme étant au-dessus de nous ; *in humilitate superiores sibi invicem arbitrantes* (1). De nous dire lorsque nous faisons ces actes extérieurs d'humilité : ces personnes avec lesquelles je suis sont des hommes formés à l'image de Dieu, des chrétiens rachetés du sang de Jésus-Christ, il ne m'est pas permis de les considérer sous un autre aspect ; je dois au contraire et je puis me regarder comme un pécheur ; je dois donc penser que je leur suis très-inférieur, que jamais je ne pourrai me mettre au-dessous de ce que je suis, parce que je suis un pécheur, et qu'un pécheur est au-dessous du néant ; c'est ce néant et quelque chose qu'il me semble concevoir au-dessous du néant, qui serait ma place si je pouvais m'y mettre ; voilà ce qu'il faudrait nous dire lorsque nous occupons la dernière place de notre choix : si nous l'occupons au contraire, parce que l'assemblée nous l'a désignée, si on nous a traité avec mépris, il faut joindre l'humilité intérieure à l'humiliation extérieure, et dire à Dieu : Mon Dieu, je me réjouis de ce que je suis méprisé pour votre saint nom, je consens à l'être encore davantage, je l'ai mérité par mes péchés. Ah ! si les hommes me connaissaient comme vous me connaissez, s'ils voyaient, comme vous les voyez, tant de fautes que je ne cesse de commettre, s'ils avaient du crime la même idée que vous en avez, ils auraient horreur de ma personne, ils me fuiraient et me banniraient de leur société ; puis donc qu'ils m'y souffrent encore, faites que je supporte avec patience et résignation tout ce qu'il leur plaira de me faire endurer ; faites que j'imite vos saints Apôtres qui se réjouissaient d'être trouvés dignes d'être couverts d'ignominies pour votre nom ; c'est la prière que nous devons faire lorsqu'on nous humilie, qu'on nous outrage, qu'on déchire notre réputation, qu'on trame notre perte, en un mot dans tous les temps de disgrâces. Si enfin, parce qu'on le veut (car

(1) *Philipp.* 2.

les résistances ne doivent pas être importunes) ou parce que notre emploi l'exige, nous occupons une première place; si on nous y rend des honneurs, si on nous loue de quelque belle action, réprimons alors tous les mouvements d'amour-propre et de vanité qui pourraient naître en nous, élevons notre esprit vers le ciel, disons à Dieu : Non, mon Dieu, je ne suis pas digne de ces honneurs, je ne mérite qu'humiliation et que confusion, à quoi me servent ces louanges qu'on me donne ? hélas ! si ma conscience est blessée de quelque plaie mortelle, ce ne sont pas ces éloges qui la guériront. Que m'importerait, au contraire, d'être blâmé des hommes si ma conscience ne me reprochait rien devant vous ? quel mal pourrait me faire leur blâme ? c'est, mes frères, ce que saint Augustin disait, et ce qu'il faut penser avec lui : *nec malam conscientiam sanat præconium laudantis, nec bonum vulnerat opprobrium conviciantis; senti de Augustino quidquid libet, sola me in oculis Dei conscientia non accuset.* Si les louanges qu'on vous donne sont véritables, si vous avez fait le bien dont on vous loue, rapportez-en toute la gloire à Dieu, puisque ce n'est pas vous qui avez fait ce bien, mais la grâce de Dieu avec vous; si vous ne l'avez pas fait, regardez les louanges qu'on vous donne comme autant d'avertissements des devoirs que vous avez à remplir, et que vous avez négligés : humiliez-vous à la vue de cette négligence et de vos autres péchés, ce sera suivre le conseil que vous donne Jésus-Christ de prendre la dernière place, parce que vous y serez de cœur lors même que vous occuperiez la première.

Pour entrer parfaitement dans l'esprit de ce conseil, ce n'est pas assez de vous regarder en tout comme le dernier, il faut pour être conséquent dans vos principes, ne jamais ambitionner les places qui sont au-dessus de la vôtre, vous contenter de l'état où Dieu vous a fait naître, fût-il le dernier de la société; c'est là que Dieu veut que vous trouviez la perle évangélique; et vouloir la chercher ailleurs, ce serait vous exposer à ne la trouver jamais. O, si l'on connaissait bien les dangers des fonctions publiques ! si on connaissait la douce tranquillité des fonctions privées ! qui oserait aspirer aux premières, et qui penserait à sortir des dernie-

res ? Enfin pour porter le conseil de Jésus-Christ à sa perfection, ce n'est pas assez d'être content des dernières places dans la république et dans l'Eglise, il faut consentir à tenir les dernières places dans l'esprit de son prochain, aimer à en être inconnu et regardé comme un vil néant ; il faut prendre les moyens qui peuvent nous faire réussir dans ce rare projet, par exemple, ne rien dire qui puisse donner quelque idée de notre science et de notre sainteté ; c'est l'avis que l'humble saint Bernard donnait à ses religieux : *Loquens nihil dicas unde multùm eruditus, multùmque religiosus possis putari ;* par exemple, si on a quelque naissance, n'avoir pas l'ennuyeuse passion d'en parler à tout le monde, observer un modeste silence sur la noblesse de son extraction, et le rang de ses ancêtres. On admire encore aujourd'hui le grand saint Jérome, et le fameux saint Arsène, que les Empereurs appelaient leurs pères ; le premier, de n'avoir rien écrit de l'antiquité de sa maison ; et l'autre de ce qu'il ne lui est jamais rien échappé depuis sa retraite qui marquât les honneurs qu'il avait reçus dans le monde ; il faut encore avouer humblement ses fautes, dans le dessein de s'en corriger ; reconnaître hautement son erreur lorsqu'on craint qu'elle nuise. Telle fut l'humilité de saint Augustin ; il a sur la fin de ses jours composé des livres, où il rétracte publiquement les erreurs et les fautes qu'il reconnaissait dans ses ouvrages ; il a lui-même écrit l'histoire de ses égarements, fait la confession de ses péchés à tous les hommes qui vivront jusqu'à la fin des siècles, afin que tous louassent les grandes miséricordes que Dieu avait exercées envers lui. Quel motif de confusion pour des pécheurs que leur orgueil empêche de déclarer leurs fautes à l'oreille d'un seul Prêtre ! On ne demande pas de vous que vous fassiez la confession publique de vos fautes, mais on voudrait au moins que vous eussiez assez d'humilité pour la faire au ministre de Jésus-Christ ; on voudrait que vous fussiez convaincus, pénétrés de votre néant, que vous fussiez dans la louable coutume de faire de fréquents actes d'humilité pendant le jour, que vous dissiez : qui suis-je sinon un pécheur, et le plus grand des pécheurs, un emporté, un voluptueux ?... qu'étais-je il y a quelques

années ? un pur néant ; que serai-je un jour ? peut-être un coupable impénitent, peut-être, ah ! la pensée me fait frémir, peut-être un réprouvé. Non, mon Dieu, vous ne le permettrez pas, je l'espère et je l'attends de votre grâce, je me jette entre les bras de vos miséricordes, je puis tout par votre secours, je vous le demande, quoique je ne l'aie pas mérité. Voilà, mes frères, les humbles pensées dans lesquelles je voudrais que vous vous entretinssiez mutuellement ; je souhaiterais, suivant la leçon que vous fait Jésus-Christ dans l'Evangile, que vous fussiez contents de la dernière place dans les compagnies du monde, dans les états différents qui composent la république, et dans l'esprit des hommes.

Si on suivait ces maximes exactement, me direz-vous, l'émulation cesserait, les sciences ne seraient plus cultivées, on n'oserait rien entreprendre, on mènerait une vie lâche et ignominieuse : ainsi en pense le monde ; mais que ses pensées sont différentes de celles de Jésus-Christ ! il nous le promet dans notre Evangile, que celui qui s'abaisse sera élevé, *qui se humiliat exaltabitur*. La mesure de nos humiliations sera celle de notre élévation ; plus nous nous serons humiliés pour Jésus-Christ, plus nous serons glorifiés en Jésus-Christ, lui-même sera le rémunérateur de la patience avec laquelle nous aurons souffert les mépris et les injures ; c'est en ce divin Sauveur que ces os humiliés tressailleront de joie, c'est lui qui les ramassera de la poussière où ils seront épars, pour les associer à l'éclat de son corps glorieux. Au jugement dernier, dit le Sage, *ces justes* qui vivent ici-bas dans l'obscurité, et qu'on regarde comme la balayure du monde, seront environnés d'une lumière éclatante, *ils brilleront* comme le soleil, *ils étincelleront* au milieu des méchants *comme des feux qui courent au travers des roseaux ; fulgebunt justi et tanquam scintillæ in arundineto discurrent : ils jugeront les nations* qui les ont injustement condamnés ; *ils domineront les peuples* qui les ont foulés à leurs pieds, *et leur Seigneur règnera éternellement* avec eux ; *judicabunt nationes et dominabuntur populis, et regnabit Dominus illorum in perpetuum* (1) *: les méchants*

(1) *Sap*. 3.

à cette vue seront saisis de trouble ; ce sont là, diront-ils, *ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres ; insensés que nous étions, leur vie nous paraissait une folie*, (reconnaissez ici votre langage, mes frères), *et leur mort honteuse, et cependant les voilà élevés au rang d'enfants de Dieu ; ecce quomodo computati sunt inter filios Dei.* Voilà l'heureux terme où les a conduits cette vie que nous appelions lâche et ignominieuse, et nous au contraire, *de quoi nous a servi notre orgueil ? qu'avons-nous tiré de la vaine ostentation de nos richesses ? quid nobis profuit superbia aut divitiarum jactantia quid contulit nobis ?* Hélas ! à rien du tout, toutes ces choses sont passées comme une ombre ; ah ! *nous nous sommes donc trompés : ergo erravimus.*. C'est la conséquence qu'avoueront alors les réprouvés, et qu'il vous est bien plus utile d'avouer maintenant, mes frères. Oui, vous vous trompez en pensant que la vie des humbles est une vie lâche et ignominieuse ; vivre dans l'humilité c'est suivre le Seigneur : quelle plus grande gloire que de suivre son Roi, son Seigneur Dieu ; *gloria magna est sequi Dominum* (1). Vivre dans l'humilité, c'est mortifier la plus vive, la plus subtile, la plus dangereuse, la plus universelle de toutes les passions, c'est faire le sacrifice de sa volonté et de la curiosité de son esprit, quelle force et quel courage ne demande pas un tel sacrifice ? Vivre dans l'humilité, c'est reconnaître son entière dépendance du Seigneur, lui rapporter la gloire de toutes ses actions, ne se rien attribuer de ses heureux succès : quoi de plus noble, de plus grand que de glorifier ainsi son Dieu ! Vivre dans l'humilité, c'est mériter la grâce du Seigneur, puisqu'il la refuse aux superbes, et qu'il la donne aux humbles : or de quoi n'est-on pas capable avec la grâce de Dieu ? *on est capable de tout*, dit saint Paul ; *omnia possum in eo qui me confortat.* Voilà ce qu'on peut dire de celui qui est humble ; rien, dit saint Léon, ne lui est difficile, il n'est point de travaux qu'il n'entreprenne, point de

(1) *Eccl.* 23.

projets qu'il n'exécute, point de dangers auxquels il ne s'expose, point de menaces et de tourments qu'il ne méprise dès qu'il connaît la volonté du Seigneur, parce qu'autant il est convaincu de sa propre faiblesse, autant il se repose sur le bras tout-puissant qui le fait aller; il sait que de tout temps Dieu a choisi ce qui paraissait plein de folie pour confondre les sages, ceux qui étaient faibles dans le monde pour confondre les forts, ce qu'il y avait de plus grand; et muni de cette pensée, que Dieu aime à se servir de vases de terre pour qu'on reconnaisse sa grandeur, que Dieu l'appelle, il répondra aussitôt : me voici, Seigneur, envoyez-moi.

En effet, mes frères, voyez un David à la rencontre du fameux Goliath; rien de plus humble que ce fils d'Isaï, et cependant dans toute l'armée de Saül il n'est personne qui ne lui cède en courage. Combien en effet de courage et d'humilité tout à la fois dans le discours qu'il adressa à Goliath : *Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier*, lui dit-il, *mais moi je viens à toi au nom du Seigneur, et tout désarmé que je suis, je me tiens certain de la victoire, le Seigneur te livrera entre mes mains, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israel, qui n'a besoin ni d'épée, ni de lance pour sauver les siens.* Voyez la vertueuse Judith couverte de cilice, et prosternée sur la cendre, elle seule a la force de délivrer Béthulie, et mettre en fuite le camp des Assyriens : voyez douze pauvres pêcheurs qui se partagent la conquête du monde entier, et qui en renouvellent toute la face; voyez un saint Paul, il est tout à la fois un prodige d'humilité et de magnanimité, il se traite de pécheur, de blasphémateur, de persécuteur de l'Eglise, d'homme indigne de l'apostolat, d'avorton, et cependant que n'a-t-il pas fait et souffert? il a été supérieur à tout, aux dangers, aux embûches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux opprobres, aux fers, à la faim et à la soif, au glaive, à la mort : nous sommes au-dessus de tout cela pour celui qui nous aime, disait-il, *in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.*

Comparez ces actions avec celles d'un homme qui ne met sa confiance que dans sa valeur et sa prudence; parcourez

les histoires, remontez jusqu'aux siècles des héros, en trouverez-vous un seul qui ait rien entrepris de si difficile, rien exécuté de si extraordinaire, rien accompli de si glorieux ? Il est donc certain que l'humilité n'est point opposée à l'émulation, mais qu'elle l'excite, qu'elle l'éclaire; il est donc certain que l'humilité ne néglige aucune science qui conduit au salut; il est donc vrai que l'humble n'entreprend rien contre la volonté de Dieu, qu'il ne pensera pas à s'élever aux premières places, lorsqu'il verra que la providence le veut dans un état obscur, mais qu'il est propre aux plus grandes actions, aux actes les plus héroïques lorsque Dieu l'y appelle. Ce n'est donc pas aux yeux de Dieu seul, c'est aux yeux des hommes que les humbles sont vraiment grands; la gloire les suit partout, dans la servitude, dans les prisons, dans les tribunaux, jusque sur les échafauds; si elle est obscurcie de quelques nuages, ce n'est que pour reparaître avec un éclat plus vif, du moins au grand jour de l'éternité.

Que voudrions-nous avoir fait alors, mes frères ? quel gré ne nous saurions-nous pas d'avoir en tout pratiqué l'humilité ? faisons-le donc à présent, si nous sommes sages; insinuons-nous donc tous les sentiments de l'humilité du cœur; *omnes invicem humilitatem insinuate* (1). Insinuez cette vertu, jeunes personnes du sexe, par un air recueilli, une contenance modeste, un visage composé, des sourcils et des yeux baissés, un geste uni, un maintien corporel où rien ne paraisse affecté, une parure simple et proportionnée à votre condition, une façon de vous habiller qui ne respire que la pudeur et la chasteté; voilà l'humilité extérieure qui vous convient: insinuez-la, riches du siècle, en suivant cette maxime de l'Apôtre, de n'être point orgueilleux, et de ne point mettre votre confiance dans les richesses incertaines et périssables, mais dans le Dieu vivant qui nous fournit tout en abondance. Insinuez-la, grands du monde, en ne mettant votre gloire que dans la croix du Sauveur, à l'exemple du même Apôtre, et en faisant consister la véritable grandeur dans l'exercice de la piété. *Humiliez-vous tous*, non sous la main des hommes

(1) I. *Petr.* 5.

pour une fortune d'un moment, mais *sous la main de Dieu*, en soumettant votre esprit à sa lumière, votre volonté à la sienne, et vos desseins à sa providence, en reconnaissant que tout le mal qui est en vous, vient de votre propre bien, et que tout le bien est un effet de la grâce ; *afin que dans le temps de sa visite il vous élève* (1) à cette gloire immense qui doit nous rendre éternellement heureux, et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

ÉVANGILE

Du XVII. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, les Pharisiens ayant appris qu'il avait fermé la bouche aux Sadducéens, tinrent conseil ensemble. Et l'un d'eux qui était Docteur de la loi, lui fit cette question pour le tenter : maître, quel est le plus grand commandement de la loi? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute vòtre âme, et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement. Et voici le second qui est semblable à celui-là : vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes se réduisent à ces deux commandements. Comme les Pharisiens étaient assemblés, Jésus leur fit cette question : Que pensez-vous du Christ? De qui est-il fils? De David, répondirent-ils. Comment donc, leur dit-il, David qui était inspiré, l'appelle-t-il son Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils? Personne ne pouvait lui répondre un seul mot; et depuis ce jour-là, qui que ce soit n'osa plus lui faire de question.

(1) *Timoth.* 6.

Homélie sur l'amour de Dieu.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces ; vous aimerez votre prochain comme vous-même; voilà, dit le Seigneur, les deux commandements qui renferment toute la loi et les Prophètes; *in his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ.* Comment cela, mes frères? c'est que quiconque aime son Dieu de tout son cœur, croit à sa parole avec une entière soumission d'esprit et de cœur, il met en sa puissance et sa bonté une confiance inébranlable, il adore sa souveraine majesté dans les sentiments de la religion la plus pure : *qui rectè amat.... rectè credit et sperat* (1). C'est que quiconque aime son prochain ne lui fait point ce qu'il serait fâché qu'on lui fît, il n'attente point à sa vie, il ne touche point à son honneur, il ne s'empare pas injustement de son bien, il en agit à son égard comme il souhaiterait qu'on agît envers lui; il pense bien sur sa conduite, il le prévient en tout, il l'aide lorsqu'il le peut, et que son frère est dans le besoin; en un mot, celui qui aime son prochain comme lui-même, remplit la seconde table de la loi, et celui qui aime véritablement Dieu, remplit la première et la seconde encore; voilà, mes frères, dans quel sens, aimer Dieu, c'est accomplir toute la loi.

Oui, aimez Dieu de l'amour qu'il nous ordonne, et vous avez déjà accompli la loi tout entière dans votre cœur, vous avez exécuté tous les préceptes de la loi naturelle, de l'Evangile, de l'Eglise et de l'Etat; vous avez rempli toutes vos obligations présentes et à venir, vous avez suivi les conseils de la plus haute perfection; pourquoi? parce que vous êtes près de vous retirer dans la solitude si vous vous apercevez que vous ne pouvez vous sanctifier dans le monde, vous êtes disposé à renoncer aux biens de ce monde si vous craignez que votre cœur ne s'y attache, vous êtes dans la résolution de donner votre repos, votre liberté, votre vie même pour

(1) *Ench. cap.* 117.



la foi, si la cause de l'Evangile l'exigeait jamais. Oui, aimez Dieu comme il le veut, et le reste de la loi vous est libre, il vous est permis de faire ce qu'il vous plaira, pourquoi? parce qu'il est sûr que rien ne nous plaira que la volonté de Dieu, et l'obéissance à ses commandements; oui, mes frères, aimez Dieu comme le porte son commandement, et il est certain que vous accomplirez la loi dans toute sa perfection, parce que vous l'accomplirez suivant le précepte et par le motif le plus parfait; aimez Dieu de tout votre cœur, et avec cet amour, s'il est parfait, vous rendrez méritoire votre obéissance aux autres commandements; au lieu que, sans cet amour parfait, hélas! tout est mort par rapport à l'éternité, parce que la seule charité, les seules œuvres de la charité sont immortelles, et passent au-delà des temps. Ah! mes frères, combien n'est-il pas important d'aimer le Seigneur notre Dieu! eh! cependant fut-il jamais moins aimé que de nos jours? Nous savons tous par notre expérience ce que savait le grand Augustin, que partout ailleurs qu'en Dieu on ne trouve que dégoût et que misère, non-seulement hors de soi, mais en soi-même encore; nous savons que *toute abondance qui n'est pas Dieu est une véritable indigence; omnis copia quæ Deus meus non est, egestas est.* Cependant, aveugles que nous sommes, nous continuons à courir après les créatures, et nous oublions le créateur pour lequel seul notre cœur a été créé.

Mon Dieu, donnez-vous à nous, afin que nous nous consacrions enfin à votre service; rendez-vous à nous, afin que nous vous rendions un cœur qui n'aura son repos qu'en vous; *da te mihi, Deus meus, redde te mihi* (1). Mon Dieu, découvrez-nous aujourd'hui vos amabilités infinies, montrez-nous comment vous voulez être aimé de nous, envoyez-nous votre Esprit saint, afin qu'il répande dans nos cœurs les dons de votre amour. C'est là, mes frères, la fin que je me propose dans toutes les exhortations que je vous fais; mon unique dessein est de vous faire aimer Dieu, de vous embraser de son amour, et je serais content si j'avais le bonheur de

(1) *Confess. lib.* 13. *cap.* 8.

vous voir marcher tous dans les voies de la charité ; aimez donc le Seigneur, c'est ce que je vous répèterai surtout aujourd'hui ; aimez le Seigneur, les plus puissants motifs vous y engagent ; aimez le Seigneur, vous avez pour vous guider dans cet amour les règles les plus certaines. Donnez, je vous prie, toute votre attention à ces deux pensées ; c'est de votre amour, ô mon Dieu ! que je vais parler, faites que j'en parle pour votre amour et par votre amour.

PREMIER POINT.

On nous l'a enseigné dès notre enfance, l'amour de Dieu ou la charité, car ces deux termes signifient ici la même chose, l'amour de Dieu est une vertu par laquelle nous aimons Dieu par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu ; une pente de notre cœur vers cet Etre suprême, qui doit être le centre de nos désirs, une affection de l'âme fidèle qui s'attriste de ce qui déshonore Dieu, qui se réjouit de ce qui le glorifie, qui s'occupe de ce qui peut lui plaire, et qui ne désire que lui ou rien qu'en lui. Voilà une idée de cet amour de Dieu dont je voudrais aujourd'hui embraser vos cœurs : combien de puissants motifs vous y engagent : sans sortir de notre Evangile, nous en trouvons quatre, dont un seul devrait suffire pour nous rendre, pour ainsi dire, tout charité, comme Dieu lui-même est tout charité.

En ce temps-là, dit saint Matthieu, c'est-à-dire, lorsque le Sauveur eut imposé silence aux Sadducéens par la sagesse de ses réponses, *les Pharisiens*, remplis d'une nouvelle fureur, *s'approchèrent de Jésus*, dans le dessein de lui proposer quelques questions auxquelles il ne pût répondre ; *in illo tempore accesserunt ad Jesum Pharisæi ; et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, le tenta*, non pas peut-être avec le mauvais dessein de ses collègues ; car on lit dans saint Marc que cet homme n'était pas éloigné du royaume de Dieu, mais pour éprouver par lui-même cette science profonde qu'on admirait dans tous les discours de Jésus-Christ ; *ce docteur*, dis-je, *le tenta, en lui faisant cette question : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? et inter-*

rogavit eum unus ex iis legis doctor tentans eum : Magister, quod est mandatum magnum in lege ? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, c'est le premier et le plus grand des commandements ; ait illi Jesus : Diliges Dominum Deum tuum.... hoc est maximum et primum mandatum. Réfléchissons, mes frères, sur cette réponse de Jésus-Christ, et sur toutes les paroles qu'elle renferme ; chaque mot nous présente un nouveau motif d'aimer l'Etre suprême. *Vous aimerez le Seigneur, diliges Dominum :* premier titre qui lui donne droit à la possession de notre cœur, sa souveraineté à notre égard. *Vous aimerez.... Dieu : diliges.... Deum :* second titre, en vertu duquel nous devons notre amour au Seigneur, sa divinité même et les infinies perfections que renferme sa divinité. *Vous aimerez le Seigneur* votre Dieu ; *diliges Dominum Deum tuum :* troisième titre qui fonde l'obligation que nous avons d'aimer Dieu, son amour spécial envers nous. *C'est le premier commandement; est primum mandatum :* quatrième motif, qui nous engage à aimer Dieu, le précepte particulier que Dieu en a fait aux hommes dans tous les temps. Reprenons et abrégeons autant qu'il sera possible.

Souveraineté de Dieu : premier motif de l'amour dont nous sommes redevables à Dieu ; *diliges Dominum.* Dieu est notre Seigneur souverain à titre de création, *c'est lui qui nous a formés, et non pas nous ; ipse fecit nos, et non ipsi nos :* il l'est à titre de conservation ; c'est sa main qui nous empêche de tomber dans le néant d'où il nous a tirés : il l'est à titre de coopération ; avec l'être et la vie, il nous donne encore le mouvement, et agit en tout avec nous : il l'est à titre de rédemption ; c'est par sa miséricorde que nous sommes sortis du profond abîme où nous avait précipités le péché. Combien de titres qui le rendent le Seigneur souverain de nos corps et de nos âmes ! Quel amour ne nous découvrent-ils pas en lui à notre égard ! ils nous montrent un amour aussi ancien que Dieu même ; aussi nous assure-t-il par son Prophète qu'il nous a aimés d'une charité éternelle ; *caritate perpetuâ dilexi te :* ils nous montrent un amour infiniment sage et attentif ; afin que rien ne nous manquât, il a créé

pour notre usage l'univers et tout ce qu'il renferme, tout généralement a été fait pour nous, *soit le monde*, comme dit saint Paul, *soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes ou les futures; omnia vestra sunt, sive mundus, sive vita, sive mors, sive præsentia, sive futura* (1). Ils nous montrent, ces titres, un amour de préférence; le créateur à notre place aurait pu tirer du néant un nombre infini d'autres hommes qui l'auraient beaucoup mieux servi que nous, et il a jeté les yeux sur nous lorsque nous n'étions pas encore, pour faire de nous autant de saints dans le temps, et de bienheureux dans l'éternité; ils nous montrent, ces titres, un amour pur et désintéressé; qu'avait-il besoin de nous? que lui rendons-nous qu'il ne nous ait donné le premier? *quis prior dedit illi et retribuetur ei* (2)? Quel intérêt avait-il de former des créatures qui n'ont presque jamais fait que l'outrager? Ils nous montrent, ces titres, un amour tendre, semblable à celui d'un bon père envers ses enfants qu'il chérit, à celui d'un ami généreux envers le plus intime de ses amis, à celui d'un tendre époux à l'égard d'une épouse chérie, à celui d'une nourrice qui serre sur son sein l'enfant qu'elle allaite, d'une mère qui en a les sentiments les plus vifs. Ils nous montrent, ces titres, un amour fort et supérieur à toutes les difficultés, à celles mêmes qui paraissent les plus insurmontables; quelles difficultés plus grandes que d'aimer ce qui est dans le néant, que de l'en tirer ensuite, que de le chercher après qu'il y est retombé par son péché, sans être rebuté par cette rebellion? voilà cependant ce qu'a fait l'amour de Dieu pour nous. Enfin ils nous montrent un amour infini, un amour infini en lui-même, puisque l'amour dont Dieu nous aime est celui dont il s'aime; infini dans sa fin, puisque le bien qu'il nous veut en nous aimant n'est autre chose que lui-même et la vie éternelle; infini dans ses moyens, Dieu a tellement aimé le monde, dit saint Jean, c'est-à-dire, le monde qui était son ennemi, et qui continuait à l'outrager, qu'il a donné non pas un esclave pour racheter son fils, mais son fils pour racheter les esclaves; non

(1) *Ad Corinth.* 3. (2) *Rom.* 11.

pas son fils adoptif, mais son propre fils, son fils unique, pour donner la vie au monde qui croirait en lui; *sic Deus dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret :* et après nous l'avoir donné une fois sur la croix, il nous le donne encore tous les jours dans le sacrement de son amour : voilà les caractères admirables de l'amour divin envers l'homme. Est-il un cœur assez dur pour n'en être pas touché ? tant de bienfaits, mon cher auditeur, ne seront-ils point capables d'en fondre la glace ? c'est la seule marque de reconnaissance que Dieu demande de vous, la lui refuserons-nous ? Ah ! Seigneur, au lieu d'un cœur, que n'en ai-je mille pour vous aimer ! amour pour amour, quoi de plus juste que d'aimer dans le temps celui qui m'a aimé de toute éternité ? d'aimer d'un amour filial et attentif à ses intérêts celui qui s'est occupé des miens avant les siècles, et qui s'en occupe encore tous les jours; d'un amour de préférence celui qui a fait pour moi ce qu'il a refusé aux intelligences célestes; d'un amour tendre et généreux celui qui m'a aimé en un sens plus que lui-même, puisqu'il s'est donné pour moi ? Ah ! Seigneur, si je vous dois mon cœur tout entier pour l'avoir créé, que ne vous dois-je pas pour l'avoir racheté, et racheté d'une manière si admirable ? *si totum me debeo pro me facto, quid addam pro refecto* (1) ? Oui, je vous aimerai, Seigneur, et vous serez l'unique maître de mon âme, *diligam te, Domine :* je suis faible et malade, et je vous aimerai, vous qui êtes ma force et mon médecin : *diligam te, Domine, fortitudo mea :* ma volonté est chancelante, mes résolutions sont timides, et je vous aimerai, vous qui en êtes le soutien inébranlable; *diligam te... firmamentum :* mes ennemis se multiplient et me persécutent, et je vous aimerai, vous qui êtes le refuge où je me retire pour me préserver de leur fureur : *diligam te... refugium meum :* je suis esclave du péché et de mes passions, et je vous aimerai, vous qui êtes mon Rédempteur et mon Sauveur; *diligam te... liberator meus :* je suis votre disciple, votre enfant, votre sujet, et je vous aimerai, vous qui êtes mon maître, mon père et mon

(1) *Bernardus.*

roi, mais un roi qui m'aide dans ce qu'il me commande; *diligam te.... adjutor meus* (1) : oui, ce Dieu qui me commande de l'aimer, me donne pour cela sa grâce et son saint Esprit. Ah ! que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ? *quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? je prendrai le calice du salut*, je me soumettrai à toutes les peines et les afflictions dont il plaira au Seigneur de m'éprouver, et *j'invoquerai* sans cesse *son saint nom ; calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo* (2). Je servirai le Seigneur, non comme un esclave sert son maître, mais comme un fils sert son père, et comme une épouse est soumise à son époux : ce fils ne craint rien tant que de déplaire à son père, il étudie en tout sa volonté, il l'exécute avec une exacte fidélité ; cette femme prévient les désirs de son époux, elle s'afflige de ce qui pourrait affaiblir son amitié envers elle, et elle évite avec soin tout ce qui l'offenserait; c'est ce que je ferai pour mon Seigneur souverain : j'examinerai toutes mes actions, de peur que quelqu'une ne lui déplaise, je ferai toute mon étude de sa loi, je mettrai tout mon plaisir à l'exécuter, et je regarderai comme le plus grand malheur celui de m'en écarter dans la moindre chose. Tels sont, mes frères, les sentiments d'amour que doit exciter en nous le titre de Seigneur souverain que Dieu prend à notre égard.

Sa divinité et les infinies perfections qu'elle renferme, sont un nouveau motif plus pressant encore que le premier. En effet, qu'est-ce que Dieu qu'on nous dit d'aimer ? à ce nom seul ne sentez-vous pas, mes frères, vos cœurs s'embraser d'une flamme toute nouvelle ? ce Dieu est l'être par excellence, un être qui est le principe de tout ce qui existe ; c'est ce que renferment ces paroles de Dieu qui furent autrefois adressées à Moïse du buisson ardent : *ego sum qui sum*. Un être, le premier de tous les êtres, la plénitude de tous les êtres. O que Dieu doit vous paraître aimable sous cette idée ! Vous aimez des créatures qui n'ont de perfections que celles qui en sont émanées comme de leur source; vous

(1) *Psal.* 17 — (2) *Psalm.* 117.

aimez des créatures dont les perfections sont passagères et muables, quel doit être votre attachement à Dieu qui est éternel et immuable dans toutes ses perfections ! Vous aimez des créatures dont souvent une perfection est incompatible avec l'autre, quel doit donc être votre amour pour Dieu en qui toutes les perfections sont d'un merveilleux accord ! Vous aimez des créatures dont les faibles vertus sont, hélas ! souvent mêlées de grands vices, comment donc n'aimeriez-vous pas celui qui possède toutes les perfections sans aucune imperfection ? Vous prenez plaisir à voir la beauté du soleil, de la lune et des étoiles, vous admirez l'activité du feu et la force des vents, vous aimez à contempler la variété des plantes, l'éclat des fleurs, et la structure des corps ; cependant ces astres dont la lumière vous éblouit, ces éléments dont les qualités vous surprennent, tant d'êtres différents dont la multiplicité vous étonne, ne sont que des êtres empruntés. Ah ! concevez donc de là, vous dit l'auteur de la Sagesse (1), combien celui qui en est le maître est plus beau et plus parfait ; *quanto his dominator eorum speciosior est.* Si le pouvoir et les effets de ces créatures nous paraissent si dignes d'admiration, comprenez combien grand, combien fort, combien admirable doit être celui qui les a créées ; *aut si virtutem et opera eorum mirati sunt, intelligant ab illis quoniam qui hæc fecit fortior est.* Non-seulement vous prenez plaisir à considérer l'ordre de la nature et la sagesse infinie qui règne partout ; mais qu'une louable curiosité vous ait conduits à la cour d'un prince également puissant et magnifique, la majesté du monarque, les respects qu'on lui rend, le faste des personnes qui en approchent, l'éclat de l'or et de la pourpre, les richesses immenses que vous remarquez partout, le goût qui domine, l'ordre qui règne, tout vous enchante, tout vous enlève ; cependant l'esprit qui a inventé tant de merveilles, l'adresse qui les a dirigées, la main de l'ouvrier qui les a travaillées, sont des dons de Dieu. Quelle idée devez-vous donc vous former de ce Dieu lorsque vous élevez votre âme vers cet être suprême ? quels peuvent être alors

(1) *Sap.* 13.

les sentiments de votre âme, son admiration, sa joie, son amour pour Dieu? Quand saint Augustin, à Rome, assistait à certaines cérémonies où les Empereurs se montraient avec plus d'éclat, mon Dieu, s'écriait-il, si tout ceci est si auguste, qu'est-ce de vous-même, et si cette pompe se voit hors de vous, que verra-t-on en vous? C'est, mes frères, ce que nous pouvons dire à la vue de certains objets dont la splendeur surprend notre esprit: Mon Dieu, pouvons-nous dire, si la beauté de vos créatures, si leurs ouvrages ont de quoi me toucher et me ravir, ah! quelle est donc votre beauté, vous qui êtes la plénitude de leur être et de leurs perfections? quel doit être mon empressement pour la contempler à jamais.

Voici une nouvelle réflexion qui pourra vous en donner une idée plus parfaite encore: passez de la considération des corps à celle des esprits, et de cette considération à celle de Dieu même, l'être suprême vous paraîtra toujours plus admirable et plus aimable. Quoi de plus parfait que ces substances si simples qui ont la force de réunir dans la pensée les siècles les plus éloignés, le présent et l'avenir le plus reculé? vous admirez ici la justesse du raisonnement de l'un, là les recherches profondes et utiles de l'autre; ailleurs une étendue presqu'immense de vues, une supériorité de lumière, et une fermeté d'âme qui soumet à son obéissance des millions d'hommes; cependant ces esprits sont créés, leurs perfections approchent plus du néant d'où ils sont sortis que de l'être qui les a produits. Quel est donc cet esprit qui crée et qui donne l'adresse, la science, la sagesse, la douceur, la droiture, et tant d'autres perfections? Nous estimons naturellement les hommes savants, quoique souvent la science les enfle; nous aimons partout l'équité et les talents de l'esprit et du cœur, quoique très-bornés dans les hommes. Mon Dieu, permettez donc que je vous témoigne ici une estime et un amour qui réponde, s'il est possible, à l'immensité de vos connaissances et de vos autres perfections: oui, Seigneur, j'aime cette sagesse suprême qui voit tout, cette providence qui règle tout, cette lumière qui éclaire tout. Que vois-je en vous, ô mon Dieu! et qu'êtes-vous, sinon le maître de toutes choses? vous êtes un être infiniment juste,

infiniment miséricordieux, infiniment immuable, infiniment aimable; vous aimez sans passion, vous êtes jaloux sans trouble, vous vous repentez sans vous rien reprocher, vous vous fâchez sans émotion, vous changez vos opérations sans changer vos desseins, vous retrouvez sans avoir jamais rien perdu, vous aimez à gagner sans avoir aucune indigence, vous exigez du profit de vos dons sans jamais être avare; mais qu'est-ce que tout ce que je dis, ô mon Dieu, ô mes chastes délices? *et quid dicimus, Deus meus, vita mea, dulcedo mea sancta?* Et que dit-on de vous quand on en dit les plus grandes choses? *aut quid dicet aliquis cùm de te dicet?* Et cependant *malheur à celui qui se tait sur vos grandeurs; væ tacentibus de te : O qui me donnera de me reposer tranquillement en vous,* d'être uni à vous, d'être joint inséparablement à vous? ô l'époux de mon âme! *qui me donnera que vous veniez dans mon cœur, que* vous y fassiez votre habitation, que *vous l'enivriez du torrent de vos délices? quis mihi dabit acquiescere in te? quis mihi dabit ut venias in cor meum et inebries illud* (1) : *Seigneur Dieu des vertus, qui est semblable à vous? Domine Deus virtutum, quis similis tibi?* Vous réunissez en vous toutes les perfections, c'est-à-dire, des perfections infinies dans leur nombre et dans leur étendue, des perfections qui me charment, une gloire, une majesté qui me ravit, des amabilités qui blessent mon cœur, qui le font languir et soupirer; beauté souveraine, quand aurai-je le bonheur de vous voir face à face! beauté souveraine, quand aurai-je celui de vous aimer? quand aurai-je sincèrement cette justice qui me sanctifie, cette sagesse qui m'éclaire, cette providence qui me guide? quand serai-je juste comme vous, saint et parfait comme vous? car tel est, Seigneur, l'amour que vous exigez de moi, tel est celui auquel m'engage votre souveraineté et votre divinité.

Ce n'est pas seulement comme Dieu et souverain Seigneur que nous devons aimer l'être suprême, mais nous devons l'aimer comme étant notre Seigneur et notre Dieu d'une ma-

(1) *Aug. lib. 1. Conf. cap 4 et 5.*

nière spéciale; *diliges Dominum Deum tuum.* Comment cela, mes frères? c'est que Dieu a fait autrefois, c'est qu'il fait à présent, c'est que nous avons espérance qu'il fera un jour ce qu'il n'a pas fait, et ce qu'il ne fera pas pour le grand nombre des hommes; il nous a comblés jusqu'aujourd'hui d'une infinité de grâces qu'il a refusées à la plupart de ses créatures, il a refusé aux anges, les plus excellentes de ses créatures, de leur donner un rédempteur, et il nous a envoyé son propre Fils nous visiter dans les entrailles de sa miséricorde; il a laissé tous les hommes, excepté peut-être la cinquantième partie, les uns dans les ténèbres de l'infidélité, et les autres dans le désordre de l'idolâtrie; ceux-ci dans l'hérésie et ceux-là dans le schisme et la révolte contre les pasteurs légitimes; et par une miséricorde ineffable, il nous a tirés de la puissance des ténèbres pour nous communiquer la lumière de son Evangile, il nous a fait naître de parents chrétiens, il nous a appelés à la grâce du baptême; comptez, si vous le pouvez, toutes les grâces particulières que vous avez reçues depuis ce moment, il vous en offre encore de nouvelles aujourd'hui. Avez-vous le bonheur d'être du nombre des justes? il vous offre le secours de sa grâce sans lequel vous ne pourriez persévérer dans l'état de justice; êtes-vous dans le rang des pécheurs? il vous rappelle à lui, il vous recherche le premier, il vous assure le pardon de vos péchés, si vous vous convertissez à lui de tout votre cœur; eussiez-vous, comme Israel, immolé à Baal et sacrifié aux idoles, il vous promet de vous tenir lieu d'un bon père qui nourrit près de lui son enfant, *ego quasi nutritius Ephraïm;* de vous porter sur ses bras et sur son sein pour calmer vos alarmes excessives, *portabam eos in brachiis meis.* Les menaces et les promesses, les châtiments et les récompenses sont les motifs qui font agir les enfants d'Adam, et il emploie tous ces moyens pour vous gagner à lui; *in funiculis Adam traham eos:* ces moyens sont autant de formes différentes que prend sa charité pour nous; *in vinculis caritatis.* Si la voie de douceur ne lui réussit point pour vous convertir, il ne se détermine qu'avec une sorte de peine à prendre celle de la rigueur, il voudrait

savoir de vous-même la manière dont vous voulez être conduit. Comment vous traiterai-je, vous demande-t-il, par le même prophète? *quomodo dabo te?* prendrai-je encore votre protection? vous abandonnerai-je comme Adam? vous exterminerai-ie comme Seboïm? mon cœur est ému en moi-même, il est agité de trouble et de repentir; *conturbata est pœnitudo mea.* O que toutes ces expressions nous marquent bien le tendre amour de Dieu envers le pécheur! Ne croiriez-vous pas entendre la voix d'une mère dont le fils coupable est digne de châtiment? cette mère, qui aime tendrement son fils, ne peut se résoudre à le punir; ses entrailles sont émues lorsqu'il faut en venir à quelques corrections sévères, le premier signe de repentir, le premier cri de cet enfant la désarme et fait tomber la verge de sa main. Pécheurs qui m'entendez, voilà ce que votre Dieu est encore par rapport à vous, il conserve encore actuellement pour vous des sentiments de bonté que cette mère n'aura jamais pour son fils; et qu'il n'aura pas lui-même pour le plus grand nombre des hommes; car n'est-ce pas le grand nombre qu'il laisse marcher dans la voie de perdition? Enfin vous espérez, il vous fait même une obligation d'espérer qu'il sera votre Dieu, le Dieu de votre salut pendant l'éternité; il vous donne pour garant de votre espérance sa bonté, sa puissance, sa parole, les dons de son esprit, et son propre Fils. Ah! mes frères, mes chers frères, que ces considérations sont bien propres à attendrir notre cœur! oui, ce sont surtout ces grâces particulières qui excitent en lui l'amour le plus vif et le plus reconnaissant. Qu'on me dise en effet que Dieu m'a créé, qu'il veille à ma conservation, et que c'est en lui que j'ai la vie et le mouvement, sans rien ajouter de plus, j'en serai moins touché, parce que ces bienfaits sont communs à tous les hommes; je douterai si ces bienfaits en sont pour moi, parce que je ne saurai encore à quoi Dieu me destine; qu'on me dise que Jésus-Christ est mort pour le genre humain et non pas pour mon salut éternel en particulier, qu'on m'enseigne qu'il n'y en a qu'un certain nombre fixe dont Dieu veut efficacement le salut, que les autres n'ont point de grâces, ou n'en ont que de temporelles, je ne puis m'exciter ni à aimer

Dieu par le plus grand de tous les bienfaits qui est la rédemption du genre humain, ni à lui témoigner mes actions de grâces, parce que je ne sais si je suis du nombre de ceux qu'il a voulu racheter, ou si j'ai la grâce, ou si Dieu ne m'abandonnera pas : et voilà ce qui me donne horreur des dernières hérésies qui ont osé enseigner cette fausse et pernicieuse doctrine, l'ennemi capital de l'amour de Dieu ; mais quand je considère toutes les avances que Dieu a faites pour mon salut, et toutes les grâces particulières dont il ne cesse de me combler, quand je m'applique ces paroles de l'Apôtre : *Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me; Jésus-Christ m'a aimé, il s'est livré lui-même pour moi.* Ah ! c'est alors que je me sens pénétré de tout ce que le pur amour peut avoir de plus tendre, de plus doux, et de plus affectueux, les expressions me manquent pour témoigner à Dieu tout ce que je sens au dedans de mon âme. Oui, Seigneur, lui dis-je alors, je suis sûr de votre tendresse pour moi, je suis certain que vous m'aimez, je suis pleinement convaincu que c'est par pure amitié pour moi que vous m'avez appelé à votre Eglise, et rendu participant de vos saints mystères ; je suis convaincu par les lumières de la foi que c'est pour moi, indigne que je suis, que vous vous êtes fait homme, et que vous êtes mort sur une croix. O que ne puis-je mourir avec vous et pour vous ! que ne puis-je vous aimer autant que vous m'avez aimé ! éprouvez mon amour, Seigneur, ordonnez-moi quelque chose de difficile ; non, il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour reconnaître votre charité infinie pour moi, point d'intérêt temporel auquel je ne renonce, point d'attache criminelle que je ne sacrifie, point d'injure que je ne pardonne, point de croix que je n'accepte pour vous témoigner que je vous aime ; et comment pourrais-je ne pas vous aimer, vous qui êtes si aimable, vous qui m'avez tant aimé, et qui m'aimez encore jusquà m'offrir le pardon de mes fautes après m'avoir déjà tant de fois pardonné ? Magdelaine vous aima beaucoup, parce que vous lui aviez remis beaucoup de péchés : ah ! combien donc vous aimerai-je, moi qui ne cesse d'en commettre, vous qui ne cessez de m'en remettre ? Mon Dieu,

permettez-le à un amour pénitent, que je me jette à vos pieds, que je les embrasse tendrement, que je les arrose de mes larmes, que je ne les quitte qu'après avoir obtenu votre sainte bénédiction. C'est là, mes frères, la moindre partie des choses que dit à son Dieu une âme qui se rappelle les bienfaits de son Dieu ; si elle jette les yeux vers l'avenir, tantôt elle s'écrie avec le Prophète : que désirai-je dans le ciel, et qu'aimai-je sur la terre, que vous seul ? ma chair et mon cœur se consument d'amour. O Dieu, vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité ; ceux qui s'éloignent de vous périront ; pour moi, mon bonheur est de me tenir uni à Dieu, et de mettre mon espérance dans le Seigneur mon Dieu (1) : comme le cerf soupire après les eaux des torrents, aussi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ; mon âme brûle d'une soif ardente de jouir de Dieu, du Dieu vivant : quand arrivera cet heureux moment où je paraîtrai devant la face de Dieu, où je la contemplerai à découvert sans nuages et sans voiles (2) ; d'autres fois elle souhaite avec saint Paul d'être dégagée des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ comme ce qui est sans comparaison le meilleur (3) ; et d'autres fois elle dit encore avec saint Augustin : quand sera-ce, ô mon Dieu ! que je goûterai pleinement et sans partage le repos qui se trouve en vous ? quand sera-ce que vous me transporterez hors de moi-même par une sainte ivresse qui me fasse oublier mes maux passés pour ne me plus souvenir que de vous, et pour m'attacher à vous seul comme à mon unique bien (4) ! Je serais infini si je voulais rapporter toutes les expressions dont se servaient ces saints pour montrer au dehors ce feu sacré qui les consumait au dedans ; imitons-les, mes frères, élançons-nous vers Dieu par de vives aspirations et par de saints transports, témoignons-lui un saint désir, un désir ardent de l'aimer toujours, et de persévérer dans son amour; protestons-lui de vouloir être toujours unis à lui, soupirons après la possession de cet être si aimable, affligeons-nous de ne le pas aimer autant qu'il mérite de l'être, et qu'il veut l'être

(1) *Ps.* 72. — (2) *Ps.* 41. — (3) *Ad Philipp.* 1. — (4) *Lib.* 1. *Conf.*

effectivement. Quatrième motif d'aimer Dieu, le commandement qu'il nous en fait.

Ce précepte, dit Jésus-Christ, est le plus grand et le premier de tous; *hoc est maximum et primum mandatum :* c'est le précepte le plus grand, parce que rien n'est plus noble et plus sublime que d'aimer Dieu; la charité est la reine de toutes les vertus; c'est le premier des préceptes, parce que tous les autres n'ont été donnés que pour celui-ci, et qu'ils se rapportent à lui comme à leur fin dernière : *finis præcepti est caritas* (1). C'est le plus grand et le premier de tous les préceptes, parce que c'est celui dont l'exécution est la plus nécessaire, et la plus indispensable, et la plus avantageuse; plus nécessaire, pourquoi cela ? c'est qu'en vain vous parleriez le langage des hommes et des anges, en vain vous pénètreriez les mystères les plus sublimes, en vain vous auriez une foi capable de transporter les montagnes, en vain vous vous dépouilleriez de vos biens, et vous livreriez votre corps au martyre, si vous n'accomplissez le commandement de la charité dans toute son étendue, si votre cœur n'est point embrasé de l'amour du Seigneur, si cet amour ne domine point dans votre ame, s'il n'est supérieur à tous les autres amours, avec ce don des langues vous n'êtes qu'une cymbale retentissante, avec cette science et cette foi vous n'êtes rien devant Dieu, avec ce désintéressement et ce sacrifice vous n'acquérez rien pour le ciel, *et tout cela ne vous sert de rien; nihil prodest.* Ni les talents les plus distingués dans l'ordre de la nature, ni les dons les plus excellents dans l'ordre de la grâce ne sont d'aucune utilité sans la charité; voilà ce qui montre combien elle est nécessaire. Elle est encore indispensable, parce qu'il est indispensable pour nous d'éviter les derniers malheurs, de ne point demeurer dans un état de mort, d'être uni avec Dieu par la grâce en cette vie, et dans l'autre par la participation à la gloire; or, sans l'amour de Dieu, nous méritons d'être frappés des anathêmes du Seigneur, et l'Apôtre les a déjà prononcés contre nous; *si quis non amat Dominum sit anathema* (2). Sans cette robe nuptiale, nous serons infailli-

(1) *Ad Tim.* 1. — (2) *Ad Corinth.* 16.

blement jetés pieds et mains liés du festin des noces dans les ténèbres extérieures ; sans elle, on nous empêchera, comme les vierges folles, d'entrer dans la salle de l'époux ; sans elle, nous serons jugés dignes de notre mort ; *qui non diliget manet in morte* (1). Combien donc n'est-il pas indispensable d'avoir la charité ! enfin elle est la plus utile de toutes les vertus ; avec elle, nous sommes sûrs d'obtenir la rémission de nos fautes, c'est la charité qui les remet ; d'être aimés de Dieu et de devenir son habitation, c'est la charité qui le fait descendre vers nous ; d'être comblés de ses bienfaits, de trouver son joug léger, et de le porter avec joie, c'est la charité qui en diminue le poids, rien n'est difficile à celui qui aime ; de voir changer cette joie passagère en une joie éternelle, c'est l'influence de la charité qui élève les moindres de nos actions à ce degré de mérite. O la vertu précieuse que l'amour de mon Dieu ! ô Dieu qui êtes tout charité, embrasez-moi de cet amour, qu'il soit encore plus dans mon cœur que sur mes lèvres, qu'il soit dans mon âme, dans mon esprit, dans toutes mes actions, partout où il doit régner, et pour cela apprenez-moi la manière de vous aimer ; c'est, mes frères, le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, et vous l'aimerez premièrement *de tout votre cœur*, secondement *de toute votre âme*, troisièmement *de tout votre esprit ; diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in totâ animâ tuâ, et in totâ mente tuâ.* Comprenons bien ces paroles, et nous comprendrons de quelle manière nous devons aimer le Seigneur.

La première manière de l'aimer, c'est de l'aimer *de tout votre cœur ; ex toto corde tuo.* Ce n'est pas assez de prononcer certaines paroles de prière que nous appelons actes d'amour de Dieu, ce n'est pas assez de dire de bouche que nous l'aimons, il faut que ces sentiments soient dans notre

(1) 1. *Joan.* 3.

cœur ; c'est ce cœur que Dieu demande, avec lui il est content; sans lui, rien ne peut le contenter; il ne suffit pas de le lui donner une fois, d'en renouveler la donation tous les ans, ni tous les mois, ni même toutes les semaines, mais il faut la recommencer tous les jours; rien n'est mieux que de dire le matin, à midi, et le soir, et plusieurs autres fois dans le jour : Mon Dieu, je vous donne mon cœur ; mon Dieu, possédez seul mon cœur et possédez-le tout entier ; je vous aime plus que toute chose, faites que mon amour croisse de plus en plus : il ne suffit pas de donner à Dieu une partie de notre cœur, il le veut tout entier, c'est un Dieu jaloux (c'est le nom qu'il prend lui-même, et qui nous est bien glorieux,) c'est un Dieu jaloux qui ne souffre aucun partage, aucune division, qui se fâche, qui s'irrite, qui menace des derniers châtiments celui qui aimerait quelque chose avec lui, autant que lui, et qu'il n'aimerait pas pour lui. Aimer donc Dieu de tout son cœur, c'est l'aimer intérieurement, c'est faire souvent des actes de cet amour, c'est l'aimer d'un amour de préférence, c'est-à-dire, non-seulement l'estimer plus qu'aucune créature, car qui pourrait refuser à Dieu ces sentiments d'estime que les démons mêmes sont obligés de lui accorder ? mais lui être plus attaché qu'à tout ce qui est distingué de lui ; c'est l'aimer plus que son père, plus que sa mère, plus que sa femme, plus que ses enfants, plus que tout ce qu'on a de plus cher en ce monde, son honneur, sa réputation, sa fortune, son repos, sa vie même ; c'est être dans les généreuses dispositions dans lesquelles était l'Apôtre lorsqu'il disait : *Qui pourra nous séparer jamais de l'amour de Jésus-Christ? quis ergo nos separabit à caritate Christi? Sera-ce l'affliction, ou la misère, ou la famine, ou la nudité, ou les périls, ou la persécution, ou l'épée? tribulatio, an angustia, an fames, an nuditas, an periculum, an persecutio, an gladius?* Mais parmi *tous ces maux nous demeurons victorieux pour l'amour de celui qui nous a aimés* le premier. Oui, je suis assuré que *ni la mort* avec toutes ses horreurs, *ni la vie* avec toutes les douceurs, *ni les anges* de ténèbres avec toutes leurs ruses, *ni les puissances* avec leur pouvoir redoutable, *ni les choses présentes* avec les promesses les plus

flatteuses, ni l'éclat des dignités, ni la crainte des humiliations, *ni aucune autre créature* ne pourra jamais me séparer de l'amour de Dieu; *certus sum quia neque mors, neque vita.... neque creatura alia poterit nos separare à caritate Dei.* Ce sont là, dis-je, les dispositions où nous devons être pour aimer Dieu de tout notre cœur : car observez, je vous prie, les expressions de l'Apôtre, vous verrez qu'il ne dit pas que rien ne pourra le séparer de Dieu, lui disciple de Jésus-Christ; mais qu'il parle au nom de tous les chrétiens, pour montrer que le devoir essentiel de tous les fidèles, c'est d'être disposés à tout quitter, à tout perdre, à tout souffrir plutôt que de permettre le moindre affaiblissement de l'amour de Dieu. Le Sage avant saint Paul avait déjà parlé de cette disposition comme d'un caractère essentiel à la charité : *l'amour*, avait-il dit, *est fort comme la mort; fortis est ut mors dilectio.* En effet, si on voit souvent des hommes possédés d'un amour criminel qui ne la craignent point, ceux qui ne sont possédés que de l'amour pur du Seigneur la craindront-ils? *le zèle de l'amour est inflexible comme l'enfer;* l'enfer même n'est pas capable d'inspirer un amour étranger à l'âme qui a pris Jésus-Christ pour époux, *les lampes de son zèle sont des lampes de feux et de flammes; lampades ejus, lampades ignis et flammarum.* Les grandes eaux des tribulations n'ont pu éteindre la charité, et les pleurs n'auront point la force de l'étouffer : *quand un homme aurait donné toutes les richesses pour le saint amour, il les mépriserait comme s'il n'avait rien donné*, il croirait avait tout gagné d'avoir tout perdu pour son Dieu, pourquoi? parce qu'il ne reconnaît de vrai bien que Dieu; tout, hors de lui, lui paraît vil et méprisable; hors de Dieu, il ne voit rien qui puisse l'attirer, rien qui puisse être l'objet de ses désirs; voilà, suivant le Sage, les généreux sentiments qu'inspire l'amour souverain qui occupe tout le cœur.

Qu'est-ce encore qu'aimer Dieu de tout son cœur? c'est lui en rapporter toutes les affections comme à leur centre, n'avoir d'espérance qu'en Dieu, ne craindre que Dieu, ne se réjouir qu'en Dieu, ne s'attrister que par rapport à lui, et ne rien réserver de son cœur non-seulement pour les

créatures, mais pour soi-même. Seigneur, disait saint Augustin sur le Psaume cent trente-septième, que *les flammes de votre amour embrasent tout mon cœur, qu'il ne me reste rien à moi-même de moi-même*, en sorte que *je ne me considère et je ne me regarde plus en rien moi-même; totum cor meum flamma tui amoris accendat, nihil in me relinquatur mihi nec quò respiciam ad me ipsum*. Que je vous désire avec ardeur, que je brûle tout entier de votre amour, que je vous aime de tout moi-même, c'est-à-dire, qu'il n'y ait plus rien en moi qui ne serve et ne contribue à votre amour; *totus in te æstuam, totus in te ardeam, totus diligam te tanquam inflammatus abs te*. Tels sont les vifs élans, les saints transports que formait dans saint Augustin le pur amour qui remplissait son cœur.

Mais, direz-vous, il n'est donc pas permis d'aimer son prochain et de s'aimer soi-même? non-seulement cet amour est permis, mais il est même très-expressément recommandé dans notre Evangile; voici, dit le Sauveur, *le second précepte qui est semblable au premier: vous aimerez votre prochain comme vous-même; secundum autem simile huic: diliges proximum tuum sicut te ipsum*. Dans ces paroles il y a trois choses à observer, l'une que nous pouvons et que nous devons nous aimer, la proposition de Jésus-Christ le suppose; l'autre, que nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes; la troisième, que nous nous aimerons nous et notre prochain en Dieu, comme Dieu et par rapport à Dieu: en Dieu, c'est-à-dire, comme étant son ouvrage, l'objet de ses soins, et le prix de ses travaux; comme Dieu, c'est-à-dire, suivant le modèle que Dieu vous a donné; pour Dieu, c'est-à-dire, en vue de ses récompenses et de sa gloire, car il est dit que ce second commandement est semblable au premier. Pourquoi semblable? c'est, dit saint Augustin, parce que le chrétien, en aimant son prochain comme lui-même, rapporte tout cet amour à l'amour souverain qu'il a pour Dieu, à cet amour jaloux qui ne souffre pas qu'on détourne aucun ruisseau de sa source dont le partage l'affaiblisse; *dilectionem sui et proximi refert in illam dilectionem Dei quæ nullum à se rivulum duci extra se patitur cujus deri-*

vatione minuatur. Ces paroles de saint Augustin méritent d'être remarquées, on voit d'un côté que quand nous aimons quelqu'objet distingué de Dieu, il faut que cet amour se tourne promptement vers l'objet souverain où se porte toute l'impétuosité de notre amour, comme dit ce saint Docteur dans le même endroit; *illuc rapiatur quo totus dilectionis impetus currit.* D'un autre côté on voit (ce qui peut obvier à bien des scrupules qu'a fait naître l'esprit de mensonge,) on voit que ce rapport surnaturel de l'amour de nous-mêmes et du prochain à Dieu, n'est nécessaire, pour ne point blesser sa jalousie, que lorsque ce partage diminuerait l'amour que nous avons pour lui; et aussi ce saint Evêque, en parlant ailleurs des différentes amitiés dont est susceptible le cœur humain, en distingue de divines et d'humaines: et parmi les humaines il en distingue de criminelles et d'innocentes, *telle est celle d'un époux* modéré *à l'égard d'une épouse* vertueuse; *licita est humana caritas quâ uxor diligitur.* Saint Grégoire enseigne la même chose: celui-là, dit ce grand Pontife, a vraiment la charité dans le cœur, qui aime son ami en Dieu, et son ennemi par rapport à Dieu. *On en trouve*, continue ce saint Pape, *qui aiment leur prochain, mais selon le sang et la chair,* d'une affection toute naturelle; *sed per affectum cognationis et carnis. Il est vrai que les oracles sacrés ne condamnent pas une telle amitié, mais aussi quelle différence entre cette amitié qu'on accorde au penchant de la nature, et celle qu'on accorde à l'obéissance qu'on doit à l'Evangile?* Celle-ci mérite les récompenses les plus riches, *celle-là est stérile devant Dieu, parce que c'est la chair et non l'esprit qui en est le principe; hi sublimia dilectionis præmia non consequuntur, quia uxorem suam non spiritualiter, sed carnaliter impendunt.*

A quoi donc, me demandez-vous, se réduit l'obligation de rapporter à Dieu les affections de son cœur? Vous avez déjà pu le comprendre par les observations que nous avons faites sur les paroles de saint Augustin, vous le comprendrez encore mieux par l'explication de ces paroles de notre Evangile: *Vous aimerez votre Dieu de toute votre âme; diliges ex tota anima.*

Quel peut être le sens de ces paroles, mes frères? signifient-elles que nous ne pouvons innocemment concevoir une pensée, pousser un soupir, former un projet, exécuter un dessein, à moins que cette pensée, ce soupir et ce projet ne soient autant d'actes d'amour, si non habituel, au moins actuel et imparfait? signifient-elles qu'il n'y a de bonnes actions que celles qui ont la charité pour principe, que tout ce qui n'en vient pas, n'est que le fruit corrompu d'une cupidité criminelle, que rien n'est bon que ce qui est rapporté à Dieu par un motif de charité surnaturelle? Fausse interprétation, langage de l'erreur, qui tend à anéantir les autres vertus sous le spécieux prétexte d'établir celle de la charité; propositions scandaleuses, qui ont mérité d'être proscrites par les décisions de l'Eglise les plus authentiques. En effet, mes frères, une action qui est conforme à la droite raison, n'est-elle pas une bonne action, quoique non méritoire? Cette action, par exemple, cette aumône ne peut-elle pas être conforme à la raison, et ne provenir que d'une compassion tout humaine, et non de la charité? Un acte par lequel je crains Dieu et ses jugements, un acte par lequel je crois à sa parole, un acte par lequel j'espère en sa bonté et ses promesses, ne sont-ils pas des actes très-légitimes et ordonnés par la loi du Seigneur? ces actes cependant, au lieu d'être les fruits précieux de la charité, ne sont souvent que des dispositions qui lui préparent une place dans le cœur; une action peut donc être bonne, sans avoir pour principe la charité, et sans être rapportée à Dieu par un motif de charité.

Voici donc, selon saint Augustin, le sens, le vrai sens de ces paroles: *Vous aimerez Dieu de toute votre âme, c'est-à-dire, que vous devez rapporter toute votre vie à celui de qui vous la tenez, qu'il ne doit y avoir aucune partie qui soit vide de son amour, et dans laquelle il soit permis de vouloir jouir d'un autre objet que lui; diligere præciperis ex tota anima, ut omnem vitam tuam in illum conferas à quo habes ea quæ confers* (1). Observez bien toutes ces paroles, s'il vous plaît: vous devez rapporter à Dieu toute

(1) *Lib. 1. doct. ch. cap. 4. 12.*

votre vie sans en excepter un seul moment, tous depuis le premier jusqu'au dernier, depuis notre naissance jusqu'à la mort doivent être au Seigneur ; c'est ce que saint Paul enseignait en termes exprès dans son Epître aux Romains : *Nul de nous*, leur disait cet Apôtre, *ne vit pour soi-même ; et nul de nous ne meurt pour soi-même ; soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons ; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur*. Or tout ce que fait un esclave, c'est au nom et au profit de son maître qu'il le fait : ainsi tout ce que nous faisons doit être fait pour le Seigneur, et soit que nous mangions, comme dit encore ailleurs le même Apôtre, soit que nous buvions, soit que nous fassions toute autre chose, nous devons le faire pour la gloire du Seigneur, c'est-à-dire qu'il faut que notre action soit telle, qu'elle puisse d'elle-même être rapportée au Seigneur. Il y a plus encore, c'est que suivant l'orde établi de Dieu, il faut que nous la rapportions à Dieu par un motif de charité habituelle, si nous voulons qu'elle soit méritoire de la vie éternelle, et c'est pour cela que saint Paul recommande ailleurs que toutes actions se fassent dans la charité, non pas qu'elles soient mauvaises, si la charité en est le principe, l'âme et la vie, mais parce que sans cette disposition nous sommes mauvais nous-mêmes, et que rien alors ne peut nous mériter le ciel ; or il est pour nous d'une nécessité indispensable de le mériter, de n'être pas du nombre des méchants, concluons donc qu'il est encore d'une nécessité indispensable d'être dans un état de charité qui est celui de la grâce sanctifiante ; qu'il faut, non pas pour rendre bonnes nos actions, mais pour nous rendre bons nous-mêmes, et dignes des récompenses éternelles, offrir à Dieu toutes nos actions, les lui offrir au commencement de la journée, et plusieurs fois pendant le jour, les lui offrir pour sa plus grande gloire, et même les lui offrir dans un état de grâce ; voilà votre devoir, le remplissez-vous, mes frères ?

Une autre obligation que nous a encore marquée saint Augustin, *c'est de ne laisser aucune partie de notre vie qui*

soit vide de l'amour divin, parce que le Seigneur n'en a point accordé où il soit permis de jouir d'un autre objet que lui; nullam vitæ nostræ partem reliquit quæ vacare debeat, et quasi locum dareut aliâ re velit frui (1). Enfants des hommes, considérez ces paroles, et vous y trouverez la condamnation d'un langage qui ne vous est, hélas! que trop ordinaire: il faut, dites-vous, que la vie se passe, et comment? le temps de l'enfance à des puérilités, celui de la jeunesse dans la dissipation, celui de l'adolescence aux jeux et aux plaisirs, celui de l'âge viril à s'avancer dans le monde, celui de la vieillesse à mettre un intervalle entre la vie et la mort; voilà ce que pensent, ce que disent plusieurs, et presque tous remplissent les articles de ce plan, excepté celui de se préparer dans les derniers jours à la mort, comme on s'en était flatté lorsqu'on était plein de vie. Que vous dit l'Evangile au contraire? il vous dit d'aimer Dieu dès votre enfance, et de lui donner votre cœur innocent avant qu'il soit infecté de la corruption du siècle; il vous dit d'aimer Dieu dans la jeunesse, et de fuir dès-lors toutes les mauvaises compagnies qui pourraient vous apprendre le mal; il vous dit d'aimer Dieu dans l'adolescence, et de prier avec plus de ferveur, de pratiquer plus de jeûnes et d'austérités dans un temps où les passions sont plus violentes; il vous dit d'aimer Dieu dans l'âge le plus mûr, et de détacher votre cœur des grandeurs et des biens de la terre, dans ce temps où on ne roule dans sa tête que des idées de fortune; il vous dit qu'il faut aimer Dieu dans la vieillesse, et lui donner au moins un reste de vie que vous ne pouvez plus donner au monde, et dont le monde ne se soucie plus; il vous dit, pauvres humiliés, riches du siècle, grands du monde, hommes de plaisirs, jeunes voluptueux, filles et femmes mondaines, qui ne pensez qu'à inspirer à d'autres l'amour que vous avez pour vous-mêmes; que la piété, la dévotion, la ferveur de l'amour divin sont de tous les âges, de toutes les conditions, et de tous les états; que jamais il n'est permis à personne de vouloir jouir d'un autre objet que de Dieu; que notre cœur est l'autel où

(1) *Aug. Ibidem.*

le feu du divin amour doit être allumé continuellement; voilà ce que vous dit l'Evangile, et ce que Dieu lui-même avait pris soin de nous figurer dans l'ancien Testament. *Le feu*, avait-il ordonné dans le Lévitique, *le feu brûlera toujours sur l'autel sans qu'on le laisse jamais éteindre; ignis est iste perpetuus qui nunquam deficiet in altari.* Car quel est cet autel, demande saint Grégoire dans son commentaire sur Job (1), « cet autel, dit ce saint Pontife, (et sa réponse va » vous apprendre encore ce que c'est qu'aimer Dieu *de tout* » *son esprit, ex totâ mente*), cet autel du Seigneur est notre » cœur sur lequel le feu de la charité doit toujours brûler; » *altari quippe est cor nostrum in quo jubetur ignis sem-* » *per ardere.* Nous devons avoir soin de l'entretenir en y » mettant chaque jour du bois, c'est-à-dire, en le nourris- » sant continuellement des saintes maximes de l'Ecriture, et » de l'exemple des vertus qui ont éclaté dans les Saints. En » effet, continue ce grand Pape, notre charité se refroidit » réellement dans le commerce du monde où nous sommes » contraints de vivre à cause des nécessités de la vie pré- » sente; il faut donc l'entretenir, la fortifier, et la ressusci- » ter en quelque manière, en nous occupant très-souvent des » vérités de l'Ecriture, et en repassant de temps en temps » dans notre esprit la vie sainte et édifiante que les justes ont » menée sur la terre. » Voilà, chrétiens auditeurs, ce que c'est qu'aimer Dieu *de tout son esprit, ex totâ mente.* C'est en éloigner, autant qu'il est possible, toutes les pensées du monde, et particulièrement celles qui nous rappellent des objets dangereux; c'est l'entretenir des vérités du salut, l'appliquer à la méditation des choses saintes, lire les divines Ecritures, les livres de piété, les histoires des Saints, les regarder comme des modèles de conduite et de sentiments; c'est penser souvent à Dieu, en parler et en entendre parler volontiers; voilà ce que fait celui qui aime véritablement Dieu. Je pourrais vous faire sentir ceci par une comparaison si elle pouvait convenir à une matière aussi sainte que celle que je traite; je suppose, (hélas! ma supposition n'a que trop de réalité,)

(1) *Lib.* 25. *cap.* 7.

je suppose quelqu'un parmi vous qui soit possédé d'un esprit d'ambition tel que fut autrefois celui d'Adam; quel est, je vous le demande, l'objet auquel il pense le plus souvent? n'est-ce pas le poste, la dignité, le ministère dont il est follement épris? cet objet est continuellement présent à son esprit, il y pense le jour et la nuit, seul et dans les compagnies, au mileu de ses occupations et dans son temps de loisir, son retard l'ennuie, sa possession le réjouit, le soupçon d'avoir déplu à un particulier l'inquiète et l'afflige, et sa perte lui cause un chagrin mortel; parler et entendre parler de son élévation prochaine : voilà ce qui fait le plaisir de cet homme dont le cœur est pasionné pour la gloire. Je pourrais en dire autant d'un vindicatif et d'un voluptueux, et de tout autre qui serait vivement possédé de quelque passion; voilà donc ce que peut un amour profane sur l'esprit de l'homme, il l'occupe tout entier. Pourquoi donc l'amour divin ne pourrait-il pas le remplir aussi? c'est, me dites-vous, que ces objets de la passion tombent sur vos sens, touchent vos yeux, frappent vos oreilles; il est vrai, mes frères, le Dieu de votre cœur habite une lumière inaccessible, et est par lui-même invisible à vos yeux; mais en combien de manières ne se rend-il pas sensible à votre égard? il l'est par les cieux qui roulent sur vos têtes, il l'est par la terre qui est sous vos pieds, il l'est par toutes les créatures qui vous environnent, ce ciel, cette terre, ces bienfaits tout en un mot vous crie que ce Dieu que vous adorez est infiniment aimable, que lui seul mérite de posséder votre cœur, votre âme et votre esprit. Encore une fois, pourquoi donc lui en refuserez-vous la possession? ah! c'est que vous négligez les moyens les plus ordinaires d'exciter en vous la pure flamme de la charité; ces moyens seraient de considérer les infinies perfections de Dieu, ce qu'il est en lui-même, ce qu'il a fait pour tous les hommes, et pour vous en particulier, et vous ne prenez pas le temps d'y penser, vous regardez comme une occupation puérile d'y penser. Est-il surprenant que cette étincelle ainsi négligée disparaisse? Voulez-vous donc que votre cœur soit moins vide de l'amour de Dieu? remplissez plus votre esprit des vérités de la foi, et surtout de celles que vous pro-

pose l'Evangile de ce jour, je veux dire l'humanité sainte et la divinité de Jésus-Christ ; on y trouve ces deux articles clairement établis, voici comment.

Les Pharisiens étant assemblés dans le temple pour tâcher de surprendre Jésus-Christ en quelque manière, après avoir satisfait à leur première question, il n'attendit pas qu'ils lui en fissent une seconde, mais il leur *en proposa une lui-même ; congregatis autem Pharisæis interrogavit eos Jesus : Il leur dit donc, que vous semble-t-il du Christ ? de qui est-il fils ? dicens, quid vobis videtur de Christo ? cujus filius est ?* Il ne leur demande pas, comme autrefois à ses apôtres, ce qu'ils pensent de lui-même, parce que suivant la pensée de saint Chrysostôme, ils n'auraient pas manqué de répondre qu'il était un séducteur et un méchant mais seulement ce qu'ils pensent du Messie qu'il suppose être né pour les obliger de reconnaître sa naissance actuelle ; *ils lui répondirent de David ; dicunt ei David.* Leur réponse était véritable en ce sens que le Christ devait naître de David selon la chair, mais elle était fausse en ce qu'ils prétendaient qu'il ne devait être qu'un pur homme ; aussi le Sauveur ne tarda pas à leur en démontrer la fausseté : comment donc, leur dit-il, s'il n'est qu'un pur homme, David, inspiré par le Saint-Esprit, l'appelle-t-il son Seigneur, pourquoi le déclare-t-il Juge universel ? pourquoi lui attribue-t-il la souveraine puissance ? car voici ce qu'on lit dans le Psaume cent cinquième : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied ; dixit Dominus Domino meo, sede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* Or cette ressemblance du même nom de Seigneur que David donne à Dieu et au Christ, ce privilége d'être assis à la droite de Dieu même ; cette gloire de voir tous ses ennemis abattus sous ses pieds, marquent clairement et l'unité d'essence qu'il a avec Dieu comme Seigneur, et la qualité de Juge qu'il possède comme devant être assis à sa droite, et la souveraine puissance qui doit lui être commune avec lui par l'assujettissement de ses ennemis. *Comment donc est-il fils de David, lui que David appelle son Seigneur,*

son Juge, son souverain? *si ergo David vocat eum Dominum, quomodo filius ejus est?*

Personne, ajoute l'Evangéliste, *ne lui put rien répondre, et depuis ce jour-là nul n'osa plus lui faire de question.* De cette remarque de l'Evangéliste, voici les conséquences qui s'ensuivent; la première est que c'est David qui parle dans ce psaume, les plus éclairés des Juifs en convenaient alors, malgré l'intérêt qu'ils avaient de le nier; la seconde est que celui que David appelait son Seigneur, et qu'il égalait à Dieu, est le Messie: la troisième enfin est que Jésus-Christ étant le vrai Messie, il est donc vrai Dieu engendré du Père Eternel avant l'aurore, et vrai homme né de David dans la plénitude des temps; voilà ce que vous enseigne notre Evangile.

Fixez maintenant les yeux sur cet Homme-Dieu, considérez d'abord le Verbe dans le sein de son Père Eternel avec lui, saint comme lui, aussi sage, aussi puissant, aussi miséricordieux que lui: voyez-le ensuite revêtu de notre humanité, suivez Jésus rédempteur de la crêche où il a pris naissance en Egypte, où il s'est retiré; d'Egypte à Nazareth sa patrie; de Nazareth dans toute la Judée jusque sur le calvaire: rappelez-vous les exemples d'humilité, de douceur, de zèle, de patience et de charité qu'il a laissés dans tous ces lieux; prenez son image entre vos mains, voyez ses bras étendus pour vous embrasser, son cœur ouvert pour vous y recevoir; ô le spectacle touchant! ô l'aimable Jésus! ô que ce Jésus doit vout paraître digne de tout votre amour!

Ah! quel bonheur pour moi qu'il me soit permis de vous aimer, ô mon Dieu, et de vous témoigner que je vous aime! non-seulement vous le permettez, mais vous me l'ordonnez: ô que vos miséricordes sont grandes, Seigneur! car qui êtes-vous par rapport à moi? *et qui suis-je à votre égard, pour m'honorer d'un commandement* aussi doux et aussi agréable qu'est celui *de vous aimer, et pour ne pouvoir souffrir que j'y manque sans vous mettre en colère contre moi, et sans me menacer de grandes misères? quid tibi sum ipse ut amari te jubeas à me, et nisi faciam, irascaris mihi, et mineris ingentes miserias! Hélas! Seigneur, n'est-ce*

pas une grande misère que de ne pas vous aimer ? parva ne ipsa est miseria si non amem te ? C'est un enfer anticipé, la plus grande peine des damnés c'est de ne pouvoir vous aimer ; hélas ! Seigneur, que le nombre de ces malheureux est donc grand sur la terre ! car combien en trouve-t-on qui aiment Dieu sincèrement ? ô qu'il y en a peu qui puissent dire avec saint Augustin : *Oui*, mon Dieu, *je sais certainement, et ma conscience me rend témoignage que je vous aime ; non dubiâ sed rectâ conscientiâ amo te.* Si je demande à chacun de vous, mes chers auditeurs, s'il aime le Seigneur, *il me répond aussitôt avec une pleine confiance et une parfaite assurance, je l'aime : totâ fiduciâ et securâ mente respondet, diligo* (1). Rien n'est si ordinaire que ces sortes de protestations, parce que rien n'est si aisé que de les prononcer ; la marque, ajouté-je aussitôt, *la marque* à laquelle vous pouvez connaître *si vous aimez Dieu, c'est la pratique constante des bonnes œuvres ; probatio dilectionis exhibitio est operis* (1). *Mais celui qui assure qu'il aime Dieu et ne garde pas ses commandements, est coupable de mensonge ; qui dicit diligo Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est.* Les observez-vous ces commandements ? préfèreriez-vous de mourir plutôt que d'en violer un seul, plutôt que de médire de votre prochain, que de lui faire tort dans ses biens, que de blesser les règles de la tempérance ou de la pureté, que de causer dans une famille des haines et des dissensions ? est-ce là ce que vous avez fait jusqu'aujourd'hui ? Quand l'amour de Dieu règne dans un cœur, il n'y est jamais oisif ; s'il est vif et ardent, il fait de grandes choses pour la gloire du Seigneur ; dès qu'il cesse d'opérer, c'est une marque qu'il cesse d'exister. Ah ! qu'il est donc faible en vous ! que vous avez lieu de craindre qu'il ne soit pas dans vos cœurs ! à peine y a-t-il une action dans toutes celles de votre journée qui puisse être rapportée à sa gloire ; on ne remarque en vous ni zèle pour ses intérêts, ni fidélité à accomplir les devoirs de votre état, ni attention affectueuse à sa divine présence. Ac-

(1) *Greg. Mag.* — (2) *Greg. ibidem.*

tuellement ce cœur que tant de pieuses réflexions auraient dû enflammer, est dans une indifférence qui tient de la froideur; il est insensible à la beauté des perfections infinies du Seigneur, insensible aux bontés infinies du Seigueur envers les hommes, insensible à des grâces sans nombre qu'il a reçues du Seigneur. O l'état funeste d'un cœur qui n'aime pas son Dieu! j'en gémis sincèrement, je voudrais que les chaînes qui le tiennent à la créature fussent rompues; mais, hélas! aucun de nous n'a eu le courage de les rompre; je voudrais ne respirer que pour Dieu, mais trop souvent je tourne encore mes pensées et mes désirs vers la séduisante Babylone. Mon Dieu, je condamne mes égarements, et j'ai peine à me souffrir moi-même; *serò te amavi, bonitas antiqua et semper nova :* Je vous ai aimé trop tard, *beauté ancienne et toujours nouvelle : ô amor qui semper ardes et nunquam extingueris, caritas Deus meus, accende me* (1). *O amour, qui brûlez toujours, et qui ne vous éteignez jamais, charité qui êtes mon Dieu, embrasez-moi de vos flammes. Ainsi soit-il.*

(1) *Lib. Conf.* 10. *cap.* 25.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

ŒUVRES

DE THIÉBAUT.

4

LYON, IMPRIMERIE D'ANT. PERISSE,
IMP. DE N. S. P. LE PAPE ET DE S. É. MGR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE.

HOMÉLIES

SUR

LES ÉVANGILES

DES DIMANCHES

ET PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

PAR

THIÉBAUT,

LICENCIÉ, ET ANCIEN PROFESSEUR DE THÉOLOGIE,
SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE SAINT-SIMON DU DIOCÈSE DE METZ.

—

TOME QUATRIÈME.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRERES,

LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 33. | PARIS, CHEZ PERISSE FRÈRES.

1845

HOMÉLIES

SUR LES

ÉVANGILES

DE TOUS LES DIMANCHES ET PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

ÉVANGILE

Du XVIII. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus étant monté dans une barque, il repassa le lac, et entra dans sa ville, où des gens lui présentèrent un paralytique couché sur un lit. Jésus voyant leur foi, dit au paralytique : mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Alors quelques-uns des Docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : cet homme blasphème. Mais Jésus connaissant ce qu'ils pensaient, leur dit : pourquoi faites-vous en vous-mêmes des jugements injustes? lequel est le plus aisé, ou de dire : vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez : or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit, et allez-vous en chez vous. Le malade se leva, et s'en alla à sa maison. Le peuple voyant cela, fut saisi de crainte, et rendit gloire à Dieu, de ce qu'il avait donné un tel pouvoir aux hommes.

Homélie sur la foi.

Le Sauveur, dit saint Jean Chrysostôme, avant d'opérer ce miracle de notre Evangile, avait déjà donné aux hommes différentes preuves de sa puissance souveraine; il en avait donné en enseignant les hommes en maître absolu, et non comme les Scribes et les Pharisiens (1); il en avait donné dans la personne du lépreux, en lui disant: *je le veux, soyez guéri;* il en avait donné dans la personne du centenier en guérissant son serviteur d'une parole; il en avait donné en calmant la mer irritée, et en se faisant obéir de cet élément indocile; il en avait donné en obligeant les puissances infernales de confesser son autorité suprême (2); mais il n'en avait pas encore donné qui montrassent évidemment sa parfaite égalité avec son Père, et c'est ce qu'il veut faire aujourd'hui: *hic alio majori modo inimicos ejus cogit confiteri æqualitatem honoris ad Patrem.* Pour cela, que fait-il? il quitte le pays des Géraséniens, il retourne à Capharnaüm, il y ménage l'occasion d'opérer le plus grand des miracles, en inspirant d'abord à un paralytique et à ses infirmiers la foi la plus vive, et ensuite en récompensant leur foi de la guérison corporelle et spirituelle de ce malade. Les Pharisiens, je l'avoue, contestent le miracle, et accusent même Jésus-Christ de blasphémer lorsqu'il assure le malade que ses péchés lui sont remis; mais quelle honte pour ces accusateurs jaloux, lorsqu'à leurs yeux ce jeune homme se lève, prend sur ses épaules son lit et s'en va à sa maison! quelle joie au contraire pour les peuples qui voient la vérité triompher du mensonge! ils sont remplis de crainte, et glorifient Dieu qui a donné une telle puissance aux hommes; voilà l'impression que faisaient sur les peuples les miracles de Jésus-Christ. Il est vrai, cette impression était imparfaite encore, ce n'était pas assez de glorifier Jésus-Christ comme un homme revêtu d'un pouvoir divin, il fallait le glorifier comme une personne divine revêtue d'une chair humaine; mais aussi les miracles ne

(1) *Matth.* 7. — (2) *Matth.* 8.

devaient conduire les peuples à la foi que comme par degré, cette foi ne devait s'accroître et se fortifier qu'à proportion que ces principes deviendraient plus évidents et plus certains.

Vous le paraissent-ils assez aujourd'hui, mes frères, pour y ajouter une croyance absolue et entière? cette foi ne la détenez-vous pas dans l'injustice? en faites-vous l'usage auquel est destiné ce don précieux. Voilà, mon cher auditeur, ce qui doit aujourd'hui faire le sujet de vos réflexions et des miennes; ce n'est pas assez pour notre salut éternel d'avoir reçu le don de la foi, il faut user de ce don dans les vues de Dieu; ce n'est pas assez pour notre salut éternel de dire que nous croyons, mais nous devons croire effectivement, et savoir pourquoi nous croyons; sans ces deux choses, ou notre croyance n'est que superficielle, irraisonnable et facile à ébranler. Il faut donc connaître les divines opérations que peut produire la foi dans nos âmes, et les raisons sur lesquelles est appuyée cette foi, c'est ce que nous verrons dans ce discours. La foi considérée dans ses effets fera le sujet de mon premier point; la foi considérée dans ses principes fera le sujet de mon second point; tel est l'ordre que je suivrai, parce qu'il me paraît être celui de l'Evangile. Il s'agit ici, Seigneur, de persuader les cœurs et de convaincre les esprits; cet ouvrage ne peut être que celui de votre grâce, joignez-la donc à mes paroles, afin que nous apprenions à croire, et plus encore à pratiquer ce que nous avons cru.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la foi dont nous avons à vous montrer les admirables effets? *La foi est le fondement des choses que l'on doit espérer; Est autem fides sperandarum substantia rerum. Elle est une pleine conviction de celles qu'on ne voit pas; Argumentum non apparentium. C'est par elle que les anciens Pères ont mérité le témoignage* avantageux d'être justes; *in hâc testimonium consecuti sunt senes.* Telle est l'idée que l'Apôtre donnait aux Hébreux de la foi véritable.

La foi est le fondement des choses que l'on doit espérer,

c'est-à-dire, qu'elle rend les biens du siècle à venir aussi présents que si on les possédait déjà, qu'elle anime à la pratique de la vertu comme si le fidèle voyait de ses yeux les récompenses éternelles; *elle est une pleine conviction de ce qu'on ne voit point*, c'est-à-dire, qu'elle instruit, qu'elle éclaire sur les vérités qui concernent nos fins dernières et les temps les plus reculés; *elle a mérité aux anciens ce témoignage* glorieux qu'ils étaient justes, c'est-à-dire, que la foi vive et efficace leur a été imputée à une justice réelle, comme ce même apôtre le dit, dans son épître aux Romains, du patriarche Abraham. C'est donc à dire, mes frères, que la foi, dans l'idée du Docteur des nations, produit trois effets principaux, qui sont d'éclairer, de fortifier la volonté, et de purifier le cœur; d'éclairer l'esprit en lui montrant la fin principale à laquelle il doit tendre, et les moyens par lesquels il y doit tendre; de fortifier la volonté en lui proposant des motifs qui puissent l'exciter; de purifier le cœur en le détachant de ce bas monde pour l'attacher à Dieu seul par la pratique constante des vertus chrétiennes. Telle fut la foi du paralytique de notre Evangile, et de ceux qui en avaient soin; étudions ce beau modèle, et n'omettons rien pour l'imiter.

Jésus étant monté dans une barque, repassa le lac, et revint à sa ville, c'est-à-dire, selon la remarque de saint Chrysostôme, à la ville de Caphanaüm, où il résidait plus ordinairement, et non à Bethléhem, lieu de sa naissance, ni à Nazareth où il avait été élevé; *ascendens in naviculam transfretavit et venit in civitatem suam. Et on lui présenta un paralytique couché dans un lit; et ecce offerebant ei paralyticum jacentem in lecto.* Quelle fut la lumière qui conduisit vers Jésus-Christ ce paralytique, et les quatre hommes qui avaient soin de lui? Les trois Evangélistes qui ont rapporté ce fait nous l'apprennent, ce fut leur foi en ce divin Sauveur, ce fut elle qui leur découvrit qu'il était le maître de la vie et de la mort, qu'il lui appartenait de mortifier et de vivifier, et qu'il commandait avec une autorité absolue à la santé et à la maladie; ce fut ce flambeau qui éclaira ce paralytique sur l'état de son âme, qui lui fit apercevoir les péchés qui avaient

pu occasionner sa paralysie, et qui lui montra en Jésus-Christ un Dieu qui pouvait ôter la cause de sa maladie en remettant ses péchés; enfin ce fut la foi qui instruisit ces hommes de ce qu'ils devaient à cet infirme qu'ils soulageaient : or ce que fit la foi à l'égard de ces hommes, elle le fait encore par rapport à nous; c'est-à-dire, que la foi et la foi seule nous éclaire avec évidence, avec sûreté, et avec l'étendue nécessaire sur la divinité, sur nous-mêmes, et sur les devoirs que nous avons à remplir à l'égard du prochain.

En effet, quelles furent autrefois les ténèbres épaisses de l'homme sur ces points avant que cette céleste lumière parût à ses yeux ! abandonné à ses propres lumières, il adopta les erreurs les plus grossières touchant la Divinité, sa nature et ses perfections; la foi nous montre qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, et l'homme multipliait le nombre des dieux à l'infini. Chaque empire, chaque ville, chaque famille, chaque province, chaque homme, chaque rivière, chaque montagne, chaque lieu avait son Dieu tutélaire qui lui était propre, et qui le défendait contre le Dieu de son voisin. La foi nous montre un Dieu dont le pouvoir souverain et absolu s'étend à tout, et l'homme adorait une foule de divinités dont les unes ne pouvaient rien sur la terre, et les autres sur la mer; il assignait, pour ainsi dire, à chacune le district où elle pourrait commander. La foi nous montre un Dieu dont la providence dispose de tout, et l'homme attribuait tout à un aveugle hasard qu'il ne pouvait définir. La foi nous montre un Dieu qui du haut des cieux pénètre les plis les plus secrets de nos cœurs, et l'homme adorait des dieux qui se cachaient en voyage pour apprendre ce qui se passait parmi les hommes. La foi nous montre un Dieu parfaitement libre, qui fait dans le ciel et sur la terre tout ce qu'il veut, et l'homme soumettait à je ne sais quel destin la volonté de ses dieux. La foi nous montre un Dieu éternel dans sa durée, et l'homme mettait au rang de ses dieux des hommes comme lui, qu'il avait vus naître et mourir, il y mettait ses passions et les maux dont le genre humain est affligé. La foi nous montre en Dieu une pureté souveraine, une équité parfaite, une bonté infinie, toutes les perfections

possibles, sans mélange d'aucune imperfection, et l'homme adorait une infâme Vénus destinée à jeter une flamme impure dans le cœur de ses adorateurs : un Mercure qui justifiait le vol par ses larcins, un Jupiter ambitieux et adultère qui autorisait par son exemple la révolte des enfants contre leurs pères. Qu'adorait-il encore ? le soleil, la lune, les étoiles, les oiseaux du ciel, les reptiles de la terre, les plantes des jardins. Voilà les erreurs monstrueuses qui étaient révérées comme des dogmes sacrés, je ne dis pas par des peuples sauvages et barbares, je ne dis pas par des hommes qui ne faisaient aucun usage de leur raison, mais par des nations qui surpassaient toutes les autres en sagesse, par les Egyptiens, les Grecs et les Romains, qui se faisaient, comme dit saint Léon, un point capital de religion de ne rejeter aucune superstition. On voyait alors des princes qui prodiguaient un encens sacrilége à de vils animaux, et qui en même temps s'égalaient au maître de l'univers. Quelle extravagance ! quel égarement de la raison, lorsqu'elle n'est point éclairée de la foi ! elle seule pouvait nous éclairer sur la Divinité, et c'est elle qui nous instruit sur nous-mêmes.

Sans elle, l'homme est à lui-même un abîme impénétrable, il se voit environné de misère, sans en connaître l'origine ; il sent en lui-même la loi de ses membres, qui le porte au péché, sans découvrir la source infectée d'où sort une inclination si malheureuse ; le vide que les créatures et leur jouissance laissent dans son cœur, lui fait entendre qu'il est fait pour un objet plus grand, et cet objet est caché à ses yeux ; les désirs de son âme lui prouvent qu'elle survivra à la destruction de son corps, sans qu'il connaisse rien de cette éternité qui l'attend ; il est effrayé par l'idée de la mort, tourmenté par la considération de l'avenir, affligé par la rapidité du temps qui l'emporte, sans pouvoir percer le sombre nuage qui sépare le temps de l'éternité ; les sentiments élevés qu'il se connaît, avec tant de bassesse qu'il ne peut se cacher, sont pour lui une énigme qu'il n'expliquera jamais sans le don de la foi. Mais supposez-le une fois éclairé de cette divine lumière, ses ténèbres se dissipent, ses erreurs disparaissent, la foi est pour lui une lampe qui l'éclaire dans les lieux les

plus obscurs de son cœur; il connaît alors l'origine de ses inclinations, il voit pourquoi il est tout à la fois capable de grandeur et de bassesse, il sait quels sont les désirs de l'esprit qui combat la chair, et ceux de la chair qui combat l'esprit, ce qu'il était avant le péché de notre premier père, et ce qu'il est devenu depuis; il est instruit de sa destinée, et il apprend à tendre vers une glorieuse immortalité qui lui était inconnue. La mort, le jugement qui la suit, l'éternité bienheureuse ou malheureuse, la gloire des saints, les peines des réprouvés, toutes ces grandes vérités dissipent les incertitudes effrayantes où le jetait un avenir qu'il ne connaissait pas; il connaît, par le moyen de la foi, ce qu'il sera un jour, ce qu'il est actuellement, et ce qu'il a été autrefois: quelle connaissance plus étendue pouvait-il désirer de lui-même?

Enfin la foi l'éclaire sur les devoirs qu'il a à remplir à l'égard de son prochain: avant que cet astre brillât aux yeux des nations, dans quelle profonde ignorance n'étaient-elles pas sur ce point! leurs philosophes mêmes, et ceux qui se piquaient de sagesse, étaient livrés à un sens réprouvé, pleins d'injustices, de malice, d'avarice, envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs, calomniateurs, orgueilleux, désobéissants, sans affection, sans foi, sans miséricorde (1). On voyait un père qui, par principe de religion, immolait son fils à une divinité qu'il désirait enivrer de ce sang innocent. On voyait un fils qui croyait exercer un acte d'humanité, en donnant de ses propres mains la mort à ses parents, lorsque le poids des années les courbait vers la terre. On voyait des vieillards se préparer eux-mêmes le bûcher qui devait les réduire en cendres. Tels étaient les principes suivant lesquels se conduisait le genre humain avant qu'il fût éclairé de la foi. Et qu'étaient-ce que ces principes, sinon autant d'erreurs contraires à la droite raison et à l'humanité? La foi les réforma donc, en apprenant à l'homme à se contenter de son propre bien, à ne point envier celui du prochain, à être véridique dans ses discours et fidèle à ses supé-

(1) *Rom.* I.

rieurs, à prévenir ses égaux par des marques d'honneur et de vénération, à témoigner beaucoup de charité à ses inférieurs, et à attendre en paix le moment où Dieu disposera de ses jours.

Non-seulement la foi a répandu ces lumières admirables dans les esprits, mais elle a inspiré la force et le courage de les suivre. On ne voit qu'avec une sorte d'étonnement celui des Capharnaïtes dont parle l'Evangile : saint Marc et saint Luc observent que ces hommes qui portaient le paralytique, après avoir bien cherché, *ne trouvant pas où ils le feraient entrer à cause de la foule du peuple, ils le montèrent sur le haut de la maison d'où ils le descendirent par les tuiles avec le lit où il était, et le mirent au milieu de la place devant Jésus.* Quelle force et quel courage dans cette foi! elle a fait l'admiration de Jésus-Christ même, elle a mérité l'éloge du Saint-Esprit, elle a été jugée digne d'être proposée à la postérité comme un modèle; tout cela est renfermé dans ce mot de notre Evangile : *Jésus vit leur foi; videns Jésus fidem illorum.* D'où leur venait donc ce courage et cette force ? des biens mêmes que la foi leur proposait, de la santé corporelle qu'ils espéraient, et de la guérison spirituelle de leurs âmes qu'ils désiraient.

Eh bien! mes frères, considérons comme ces hommes les motifs et les récompenses que nous propose la foi, alors aucun obstacle ne nous empêchera de les mériter. Que l'homme est faible de lui-même! mais qu'il est fort quand il est aidé de la grâce! qu'il est lâche tandis qu'il rampe sur la terre! si comptant sur ses forces il entreprend de réformer ses penchants, la réforme n'arrivera jamais à sa perfection; s'il combat l'avarice, ce sera par des sentiments de vanité; s'il cesse d'être pusillanime, il deviendra ambitieux; s'il oblige, c'est pour se faire des créatures ;s'il paie ses dettes, c'est par la honte d'être trop long-temps débiteur; sa modestie est un art de cacher son orgueil; le désintéressement, un intérêt délicat; la pudeur, une affection de taire ce qu'on désire dans le cœur. Sa volonté, dit saint Prosper, ne peut être sans aimer quelque chose; elle va d'objet en objet, elle se jette d'une passion dans une autre; elle est toujours errante, toujours vagabonde dans

la poursuite des biens périssables ; sa vanité et son indigence la rendront volage et inquiète dans ses craintes et ses désirs : de quelque côté qu'elle se tourne, elle tombe presque à chaque pas qu'elle fait ; *in vulnera vulnere surgit* (1).

Voilà l'écueil funeste où viennent échouer les efforts de la sagesse humaine : pourquoi ? parce que cette vaine philosophie ne peut proposer aucuns motifs assez puissants pour contrebalancer les passions charnelles. Quels seraient-ils en effet ces motifs ? serait-ce la satisfaction intérieure qu'on goûte en pratiquant la vertu ? mais je suppose un homme que le poids de ses inclinations entraîne vers les plaisirs sensuels, quelle impression pensez-vous que cette satisfaction produira sur son cœur ? Serait-ce la beauté de la vertu ? il est vrai, elle a quelque chose qui charme, qui enlève nécessairement notre suffrage ; les plus mondains en conviennent, et sont quelquefois touchés jusqu'aux larmes des exemples de vertus qu'ils ont devant les yeux ; mais, hélas ! leurs louanges se terminent presque toujours à une stérile admiration, sans aller plus loin. Serait-ce la réputation d'hommes sages et modérés ? que deviendra donc cette sagesse et cette modération, lorsque les yeux des hommes cesseront de les éclairer ? Qu'est devenue la sagesse de ces philosophes qui n'agissaient que selon ces vues humaines ? ils composaient des traités admirables sur la vanité des richesses, et des richesses immenses ne suffisaient pas pour contenter leur cupidité ; ils admiraient la continence et la sobriété dans les plaisirs, et ils étaient les honteux esclaves de la volupté ; ils enseignaient à mépriser les honneurs, c'était par un orgueil raffiné, et afin de paraître au-dessus des honneurs mêmes ; ils affectaient en particulier de connaître la divinité, et en public ils refusaient de lui rendre le culte qui lui est dû ; de sorte qu'on peut dire avec saint Augustin, qu'il n'y avait point de véritables vertus parmi eux ; qu'ils faisaient très-peu de bien, et que ce peu de bien se faisait presque toujours mal. Concevez de là quelle était la faiblesse de l'homme dans l'ordre naturel.

(1) *Carmine de ingr. cap. 27.*

Si de cet ordre nous passons à celui qui est élevé au-dessus de la nature, ce n'est plus faiblesse, c'est impuissance absolue : de nous-mêmes nous ne pouvons prononcer le nom de Jésus-Christ ; *nemo potest dicere Dominus Jesus nisi in Spiritu sancto* (1) : de nous-mêmes nous ne pouvons former un seul bon désir, une seule bonne pensée ; *non quòd sufficientes sumus cogitare aliquid à nobis quasi ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est* (2) : de nous-mêmes et sans la foi en Jésus-Christ, nous ne pouvons rien faire qui soit digne de lui ; qui nous l'a appris ? c'est Jésus-Christ lui-même dans son Evangile ; *sine me nihil potestis facere ; sans moi vous ne pouvez rien faire* (3). Non-seulement nous ne pouvons par nos forces rien faire qui soit digne de lui, mais *quiconque n'est pas enté en lui* par la foi, *sera coupé comme un sarment inutile ; il sèchera et sera jeté au feu éternel ; Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet.* Voilà l'effrayante destinée de l'homme qui n'a pas la foi ; fût-il d'ailleurs un homme austère à lui-même, un homme à miracles, le ciel sera éternellement fermé pour lui, parce qu'il n'y a que les bonnes œuvres accompagnées de la charité qui l'ouvrent, et que sans la foi il n'y en a point de cette sorte ; il y en a même très-peu de bonnes dans l'ordre naturel, parce que l'homme n'est que faiblesse tandis qu'il rampe sur la terre.

Mais qu'il prenne son essor, qu'il éleve son esprit vers les cieux, c'est là qu'il se revêtira de la *force d'en haut*, qu'il s'animera, se remplira d'un courage propre à le faire triompher des plus grands obstacles à son salut, de la crainte des hommes, de leurs caresses, de leurs menaces, de leurs promesses, de la séduction des plaisirs, du piége des richesses, de l'appât des dignités et des grandeurs. Rien n'était impossible à la foi des anciens, rien ne sera impossible à la nôtre, quand nous le voudrons. *C'est par la foi* que le juste Noé.... a triomphé de la critique des hommes ; *fide Noë... metuens aptavit arcam.... per quam damnavit mundum :* et par

(1) *Corinth.* 12. — (2) *Corinth.* 3. — (3) *Joan.* 15.

elle nous triompherons de la censure de nos proches et de nos amis, lorsqu'ils s'opposeront à notre perfection. *C'est par la foi qu'Abraham a habité comme un étranger dans la terre qui lui était promise; fide demoratus est in terrâ repromissionis tanquam in alienâ:* et c'est par elle que nous possèderons les biens de ce monde comme ne les possédant pas. *C'est par la foi que Moïse a renoncé à la qualité de petit-fils de Pharaon; fide Moïses grandis factus denegavit se esse filium filiæ Pharaonis.* C'est par la foi que nous renoncerons à l'amitié des grands, lorsque nous verrons que l'intérêt de Dieu n'est pas compatible avec leurs inclinations. C'est par la foi que Moïse *a préféré d'être affligé avec le peuple de Dieu, plutôt que de goûter les plaisirs criminels d'un moment; Magis eligens affligi cum populo Dei, quàm temporalis peccati habere jucunditatem.* C'est par elle que nous nous détachons des plaisirs, des liaisons suspectes, et même des personnes dont la présence affaiblit en nous la piété, dût-il nous en coûter notre établissement et la fortune la plus éclatante. *C'est par la foi qu'il a plus estimé l'opprobre de Jésus-Christ que les trésors d'Egypte; Majores divitias æstimans thesauro egyptiorum improperium Christi*(1). C'est par elle que nous nous glorifierons de la perte de nos biens et de nos souffrances pour la foi de Jésus-Christ. *C'est par la foi que les femmes de mauvaise vie ont mérité de ne point périr avec les incrédules; fide Rahab meretrix non periit cum incredulis.* C'est par une vive appréhension des vérités éternelles que nous éviterons d'être enveloppés dans l'anathème prononcé contre les pécheurs; rien de tout cela n'est impossible à la foi : si on en avait, dit le Sauveur, comme un grain de sénevé, on dirait aux arbres et aux montagnes de se jeter dans la mer, et ils s'y jetteraient (2).

Pourquoi donc, mon cher auditeur, tout devient-il facile à un homme qui croit? c'est que la foi lui propose des récompenses qui l'emportent sur les sacrifices les plus durs à la nature; par exemple, pour une censure que nous aurons

(1) *Hæbr.* 11. — (2) *Matth.* 17. *et Luc.* 17.

méprisée, elle nous promet d'être loués de Dieu même dans l'assemblée des saints ; pour un bien passager que nous aurons abandonné, elle nous montre des biens infinis dont la durée sera éternelle ; pour une dignité que nous aurons refusée, elle nous propose l'auguste dignité d'enfants de Dieu sur la terre, et un poids immense de gloire dans le ciel ; pour un moment d'afflictions, elle nous assure une joie que rien ne pourra altérer ; pour une vie temporelle que nous n'aurons pas voulu racheter aux dépens de la vérité, elle nous en découvre une éternelle après la résurrection. Elle nous dédommage donc abondamment de toutes les pertes que la pratique de la vertu peut occasionner ; si elle exige de grands travaux, elle accorde des récompenses encore plus grandes. En comparant les uns avec les autres, on s'écriera toujours : quelle proportion y a-t-il entre le mépris des hommes et la louange que les saints reçoivent de Dieu ; entre la privation des biens présents, et la possession des biens éternels ; entre une gloire qui se flétrit, et une couronne incorruptible ; entre les tribulations de ce moment présent, et le bonheur ineffable dont jouissent les saints dans le ciel ? *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Voilà ce qu'on dit avec saint Paul (1), en comparant ces récompenses de l'éternité avec les travaux et les peines de cette vie.

Si d'un autre côté on considère les biens de ce monde et les peines de l'enfer, si l'on fait attention qu'un moment de plaisir qui délecte est suivi d'une éternité qui tourmente, qu'un orgueilleux sera couvert d'une ignominie et d'un opprobre éternels, qu'un mauvais riche demandera toujours une goutte d'eau qui ne lui sera jamais accordée ; si on fait, dis-je, cette réflexion, et cent autres de la même nature, quels puissants motifs n'y trouvera-t-on pas pour suivre les lumières de la foi, pour craindre Dieu, aimer ses frères, et purifier son cœur en le détachant des objets de ce monde ? c'est le troisième effet que produisit la foi dans le paralytique de notre Evangile.

(1) *Rom.* 1.

Jésus dit à ce Paralytique : mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis ; Jesus dixit Paralytico : confide, fili, dimittuntur tibi peccata tua. Voilà l'heureux terme où conduit la foi des adultes quand ils en suivent l'impression. « D'abord ils se tournent vers Dieu par le libre » mouvement de la volonté, dit le saint Concile de Trente (1), » en croyant et tenant pour véritables les choses que Dieu a » révélées et promises, et celle-ci surtout, que c'est Dieu » qui justifie le pécheur par sa grâce en vertu de la rédemp- » tion de Jésus-Christ ; ensuite connaissant qu'ils sont pé- » cheurs, et étant utilement ébranlés par la crainte de la » justice divine, ils passent de cette crainte à la considération » de la miséricorde divine ; ils s'élèvent à l'espérance, se » confiant qu'ils seront traités de Dieu avec miséricorde pour » l'amour de Jésus-Christ ; ils commencent à l'aimer comme » la source de toute justice, et par une suite de cet amour, » ils haïssent et détestent leurs péchés ; enfin ils prennent la » résolution d'observer les commandements de Dieu, cette » disposition est suivie de la justification. » Voilà, suivant la doctrine du saint Concile, quels sont les différents degrés qui conduisent à la justification. La foi, comme vous le voyez, est le premier de tous, elle dispose à la crainte, par la crainte à l'espérance, par l'espérance à l'amour divin, par cet amour à la haine du péché, par la haine du péché à la résolution d'observer tous les commandements, et enfin par cette résolution à la justification même ; par cet enchaînement de dispositions vous voyez encore que la foi justifie à la vérité, mais qu'elle ne justifie pas seule, qu'elle ne justifie que moyennant ces vertus dont je viens de parler, et qu'autant que le pécheur en suit l'impression, qu'il craint lorsque la foi lui propose des motifs de crainte, qu'il espère lorsque la foi lui propose des motifs d'espérance, et qu'il aime lorsqu'elle lui propose des motifs d'aimer le Seigneur. C'est ainsi que la foi conduit à la justification, sans s'arrêter là néanmoins ; car, après avoir donné naissance à la justice, saint Paul nous apprend qu'elle la pefectionne encore ; *jus-*

(1) *Sess.* 6.

titia ex fide in fidem. Comment donc, me demandez-vous, la foi conduit-elle la justice à sa perfection ? le voici, mes frères, une réflexion que l'Apôtre ajoute à celle que je viens de rapporter, peut vous le faire comprendre aisément, c'est que le juste vit de la foi ; *justus autem ex fide vivit* : c'est-à-dire, qu'il agit en tout selon les maximes de la foi, et dans des vues de religion ; voilà pourquoi la foi perfectionne la justice. Suivant cette idée, voici donc, mes frères, quelle doit être la vie d'un chrétien, et quelle doit être la vôtre en particulier ; il faut que la foi et les motifs surnaturels que propose la foi, soient le principe et le premier mobile de toutes vos actions ; votre lever, vos prières, vos travaux, vos repas, vos conversations, vos visites, votre sommeil, tout en un mot doit être animé d'un principe de foi ; votre lever, en offrant à Dieu toutes les actions qui le suivront pendant le jour ; votre prière, en la faisant avec une foi aussi vive que le centenier de l'Evangile ; vos travaux, en y cherchant les biens éternels plutôt que ceux de la terre ; vos repas, en soupirant après ce banquet sacré qui se célèbre dans les cieux avec l'agneau ; vos conversations, en les assaisonnant toutes du sel de la grâce ; vos visites, en vous rappelant que vous voyagez vers l'éternité, et que tous vos pas vous conduisent à votre tombeau ; votre sommeil, en vous le représentant comme une mort d'un instant qui sera sans doute suivie d'une autre qui décidera de votre sort éternel.

Ce n'est pas assez encore que vous fassiez ainsi vos actions par des motifs surnaturels, il faut qu'elles soient toutes selon la plus exacte analogie de la foi, qu'avant d'en commencer aucune importante vous vous disiez à vous-même : que me dit la foi de cette action que je vais faire ? Il faut, par exemple, qu'un jeune homme qui se dispose à un état, se dise : que m'enseigne la foi touchant les dispositions nécessaires à cet état ? consent-elle que j'y entre dans des vues purement humaines ? Il faut qu'un époux et une épouse se disent : que m'enseigne la foi touchant la sainteté avec laquelle je dois vivre dans le mariage ? permet-elle que je viole les lois de la pudeur et de la modestie ? Il faut qu'un père idolâtre de ses enfants se dise : que m'enseigne la foi touchant l'amour que

je dois avoir pour un enfant? m'enseigne-t-elle de rapporter tous mes soins et mes travaux à son établissement temporel? Il faut qu'une mère trop esclave du goût dépravé du siècle se dise : que m'enseigne la foi touchant l'éducation que doit une mère chrétienne à sa fille? lui dit-elle de faire paraître une vierge innocente dans cet état immodeste qui alarme la délicate chasteté? Il faut qu'un enfant dur et indocile à l'égard de ses parents se dise : que m'enseigne la foi touchant les devoirs que j'ai à remplir envers mes parents? permet-elle que je leur parle avec dureté, et que je les abandonne dans la nécessité? Il faut qu'un magistrat qui n'apporte à l'étude de la loi qu'un souverain dégoût, se dise : que m'enseigne la foi touchant les obligations d'un juge? permet-elle qu'il ignore la jurisprudence, et qu'il laisse par sa négligence les parties se consumer en frais? Il faut qu'un grand du siècle dont la passion est de paraître magnifique en tout, se dise : que m'enseigne la foi touchant le luxe de la table, le luxe des équipages, le luxe des domestiques, le luxe des meubles, le luxe du jeu? le regarde-t-elle comme une chose indifférente par rapport au salut? ne prononce-t-elle pas des malédictions contre les maisons où il règne? il faut qu'un mauvais riche se demande : que m'enseigne la foi touchant l'usage légitime de mes biens? me permet-elle indifféremment d'en distribuer le superflu aux pauvres, ou que je le fasse servir à mes plaisirs? Il faut qu'un homme engagé dans les affaires du monde se demande : que m'enseigne la foi touchant la fidélité nécessaire à mon état? me laisse-t-elle la liberté de me contenter d'un gain honnête, ou de recevoir de toute main, et de m'enrichir aux dépens du public et du prince? Il faut qu'un négociant se demande : que m'enseigne la foi touchant mon commerce et la manière dont je dois le conduire? m'apprend-elle à employer le mensonge et le jurement, à avoir poids et poids, à vendre au-delà du juste prix? Il faut qu'un cœur possédé par la passion du plaisir se demande : que m'apprend la foi touchant cette inclination et les moyens dont j'use pour la nourrir? au jour du jugement ne maudirai-je pas le moment qui l'a vue naître? Voilà un modèle abrégé des interrogations que nous devons nous faire

touchant nos habitudes, nos fonctions, notre état, et toutes les actions de notre vie. Il faut ensuite, et avant de rien entreprendre, bien savoir ce que nous répond la foi, et sur sa réponse retrancher de notre conduite à tout ce qu'elle y trouve de condamnable, et ne nous rien permettre qu'elle n'autorise de son suffrage.

Ce n'est pas encore assez; pour vivre de la foi, il faut en faire souvent des actes exprès, le matin, à midi, le soir, et plusieurs fois dans le jour, par exemple, lorsqu'on a quelque tentation qui l'attaque directement; voilà ce que vous devez faire pour vivre de la foi. Vous le comprendrez mieux encore si vous considérez la conduite d'un homme qui vit des sens; par exemple, d'un ambitieux; que fait cet homme qui est dévoré par son ambition? s'il a en vue quelque poste et quelque dignité, le désir d'y parvenir devient le motif de la plupart de ses actions; s'il en accepte un emploi, s'il forme une alliance, s'il se fait de nouveaux amis, il a vu auparavant comme cet emploi, cette alliance, ces amis pourraient faciliter l'exécution de ses projets : la pensée de ce rang auquel il aspire est le dernier qu'il quitte, et la première qu'il reprend; voilà quelle est la vie de l'ambitieux, quelle est à proportion la vie d'un avare, d'un voluptueux. Que fera donc un fidèle? que ferez-vous, mon frère, pour vivre de la foi? les grands objets qu'elle nous propose seront l'unique motif de vos actions, vous jugerez du monde, de ses honneurs et de son mépris, de ses plaisirs et de ses persécutions, de tout en un mot selon les pures lumières de la foi. Qu'est-ce que cela, direz-vous avec un grand saint des derniers temps, qu'est-ce que cela par rapport à l'éternité? s'il en éloigne, ah! il faut donc y renoncer sans délai; s'il n'y conduit pas, ah! il ne mérite que de l'indifférence; s'il y est utile, ah! il faut m'y livrer de tout mon cœur. Enfin vous ferez souvent des actes de foi pendant le jour, puisque c'est par elle qu'on devient fort contre l'esprit tentateur; c'est ainsi que la foi vous justifiera de plus en plus, qu'elle vous purifiera, vous fortifiera, et vous éclairera; vous l'avez vu, ce sont là les trois effets de la foi; voyons-en les principes, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Les principes de la foi sont-ils bien certains? les motifs sur lesquels elle est appuyée sont-ils bien solides? les preuves qui vous déterminent à croire sont-elles bien évidentes? voilà, mes frères, l'objet principal que j'ai à traiter dans cette seconde partie. Je ne fatiguerai pas aujourd'hui votre attention à vous rapporter en particulier les miracles qui se sont autrefois opérés en faveur de la foi, leur nombre, leur supériorité, leur certitude; je suivrai la méthode que Jésus-Christ même semble me tracer dans notre Evangile; je n'emploierai pour vous convaincre des miracles passés que ceux qui subsistent actuellement, encore le ferai-je très-succinctement, afin de ne point laisser échapper les réflexions morales que nous présente la suite de notre Evangile.

Jésus dit au Paralytique : *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis; confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.* Combien d'instructions intéressantes sont renfermées dans ces seules paroles! ô humilité surprenante, s'écrie saint Jérome! le Seigneur appelle son fils un homme faible et méprisé, que les prêtres de la loi auraient dédaigné de toucher; ô charité plus grande encore! il nous témoigne ici qu'il aime les hommes de toutes les conditions et dans tous les états, qu'il n'y a qu'une seule chose dont il ait horreur, c'est le péché.

Il dit à cet homme d'avoir une ferme confiance d'obtenir ce qu'il demande, et aussitôt il ajoute que ses péchés lui sont remis; pourquoi? pour faire connaître aux assistants que ce paralytique cherchait moins la guérison de son corps que celle de son âme, ou plutôt qu'il cherchait celle de son âme, afin d'obtenir ensuite celle de son corps, pour apprendre, mes frères, que la plupart de nos maladies sont causées par nos péchés; *ubi datur nobis intelligentia propter peccata plerasque evenire corporum debilitates* (1) : et que notre premier soin doit être de recourir à la pénitence, et de

(1) *Hieron. in catena div. Thomæ.*

rentrer avec le Seigneur, afin que la cause du mal étant ôtée il soit plus aisé de le guérir.

Le Sauveur en proférant ces paroles : *Vos péchés vous sont remis*, opère lui-même cette rémission. Il fait donc le plus grand des prodiges, il fait un miracle plus difficile que ne serait la résurrection d'un mort, s'il y avait, par rapport à Dieu, quelque chose de plus ou de moins difficile. En effet, pour ressusciter un mort et pour faire de semblables miracles, Dieu n'a besoin que de sa parole ; il parle, et tout est fait, rien ne résiste à sa volonté ; mais s'agit-il de convertir un pécheur ? alors, pour ménager sa liberté, il faut qu'il prie, qu'il menace, qu'il tonne, qu'il effraie, et souvent sans aucun succès, parce que les passions s'y opposent. Nous en avons un exemple bien mémorable dans la personne de Pharaon : Dieu, pour toucher son cœur, remplit le ciel et la terre de prodiges, il change une baguette en serpent, l'eau en sang, le jour en ténèbres palpables ; cependant ces changements ne sont pas capables d'opérer celui de Pharaon ; la parole divine, qui triomphe de la nature et des éléments, ne peut triompher de son cœur. Il est donc vrai que Jésus-Christ, en remettant les péchés, opère un prodige qui ne peut venir que de la droite du Très-Haut.

Les Scribes convenaient ; et parce qu'ils ne regardaient Jésus-Christ que comme un pur homme, *quelques-uns d'eux dirent*, non pas tout haut, mais *en eux-mêmes : cet homme blasphème ; Et quidam de Scribis dixerunt intra se, hic blasphemat.* Quel étrange aveuglement de ces hommes ! ils accusent le Sauveur de blasphèmes, et ils ne voient pas que leur pensée seule est un blasphème horrible devant Dieu. Il est vrai qu'un pur homme qui aurait prononcé ces paroles de Jésus-Christ, comme ayant de lui-même le pouvoir de remettre les péchés, aurait blasphémé ; mais combien n'avaient-ils pas de preuves qui pouvaient les convaincre de la divinité de Jésus-Christ ! Ah ! ils méritaient donc d'être livrés à leur aveuglement volontaire ; cependant c'est de cette disposition même que se sert Jésus-Christ, pour leur donner une nouvelle preuve de son pouvoir.

Ayant connu ce qu'ils pensaient, il leur dit : pour-

quoi avez-vous de mauvaises pensées dans vos cœurs? Et cùm vidisset Jesus cogitationes eorum, dixit: ut quid cogitatis malè in cordibus vestris? comme s'il leur eût dit: je puis sans doute, et vous ne pouvez en disconvenir, *je puis remettre les péchés* de ce Paralytique *par la même puissance par laquelle je pénètre le fond de vos pensées; Eâdem potentiâ quâ cogitationes vestras intueor, possum et hominibus delicta remittere.* Or vous ne pouvez nier que je ne connaisse distinctement les réflexions méchantes qui sont au fond de votre cœur, et que je vous découvre. Avouez donc aussi que j'ai pu remettre les péchés de ce Paralytique; *ex vobis intelligite quid Paralyticus consequatur.* C'est le raisonnement que saint Jérome a trouvé dans les paroles de Jésus-Christ; les suivantes en renferment un second qui n'est pas moins solide.

Lequel, demande Jésus-Christ, *est le plus aisé de dire, vos péchés vous sont remis, ou de dire, levez-vous et marchez; Quid est facilius dicere, dimittuntur tibi peccata tua, aut dicere, surge et ambula?* Le plus facile est sans doute de faire marcher un Paralytique, et le plus difficile est de remettre les péchés; mais comment prouver que je les remets véritablement, puisque cette rémission est une chose cachée? un tel miracle ne peut être connu aux hommes par lui-même, et il en faut faire un autre visible, pour faire connaître celui-là qui est invisible. *Afin donc que vous sachiez que le fils de l'homme sur la terre a le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous, dit alors Jésus au Paralytique, emportez votre lit et vous en allez en votre maison; Ut autem sciatis quia filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata, tunc ait Paralytico, surge, tolle lectum tuum, et vade in domum tuam.* La guérison corporelle de ce paralytique est, comme vous le voyez, le moyen dont se sert Jésus-Christ, pour montrer la vérité d'une autre guérison plus importante. Il fait un miracle moins difficile, mais bien plus connu, pour en manifester un autre plus difficile, mais moins connu; *facit minus quod est manifestius, ut demonstret majus et non manifestum* (1). C'est cette

(1) *Chrisost. hic.*

méthode que je me suis proposé de suivre, pour vous convaincre des miracles de la primitive Eglise que vous ne voyez pas ; vous en avez de sensibles sous vos yeux ; étudiez-les, et vous connaîtrez comme votre foi est certaine dans ses principes. Je m'arrête à trois seulement dont l'existence est manifeste et dont l'existence est liée essentiellement avec la vérité de la foi.

Le premier est la disposition du peuple Juif. *Je commanderai*, avait dit le Seigneur par le prophète Amos (1), *que la maison d'Israel soit jetée confusément par la terre, par une agitation semblable à celle que l'on donne au blé quand on le secoue dans un crible, et un seul grain ne tombera pas ; et non cadet lapillus super terram.* Nous voyons de nos yeux le parfait accomplissement de cette prophétie : la nation juive est comme semée au milieu des autres peuples (suivant la prédiction d'un autre prophète,) (2) sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel et sans éphod. Cette dispersion, on ne peut en douter, est un châtiment de ce peuple, également terrible et miraculeux. Quel sujet de douleur pour tous les enfants de Jacob, de se voir partout méprisés, proscrits et détestés, partout misérables, et partout traités comme dignes d'être plus misérables encore ! Quel miracle en même-temps qu'un peuple ainsi répandu jusqu'aux extrémités de la terre depuis dix-sept siècles, subsiste séparément, sans faire néanmoins un corps qui se gouverne suivant ses lois ! ce prodige est unique. Rappelez-vous l'histoire des grands empires du monde, que sont-ils devenus ? les Chaldéens ne sont plus, les Mèdes et les Perses ont disparu, les Grecs ont fait place aux Romains ; et ceux-ci, vainqueurs pendant un grand nombre de siècles, ont enfin été vaincus et tellement confondus avec leurs maîtres, qu'aujourd'hui il est impossible de discerner aucuns des descendants des anciens Romains. La nation juive est la seule qui puisse remonter à sa première origine par une tradition constante, qui soit dispersée parmi tous les autres peuples, sans s'incorporer à aucun, malgré l'intérêt qu'elle semblait avoir

(1) *Amos* 9. — (2) *Osée* 3.

à le faire. Voilà un de ces miracles qu'on ne peut nier, sans renoncer à la lumière de ses propres yeux.

Je le demande à présent, pourquoi le Seigneur punit-il les enfants d'Israel d'une manière si terrible ? quel est le crime par lequel ils ont pu mériter un châtiment si sévère ? ce ne peut être leur idolâtrie, puisque depuis leur retour de la captivité ils n'ont point abandonné le culte du Dieu véritable ; ce n'est pas la corruption de leurs mœurs, puisqu'elle n'est pas portée aujourd'hui à l'excès où elle était parvenue avant la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor, et que cependant leur servitude ne dura que soixante et dix ans. Disons-le donc, ce crime est l'impiété, qui leur a fait mettre à mort le Saint des saints. En effet c'est l'unique raison qu'en donna le Prophète Daniel, du temps même de la première captivité. *Le Christ sera mis à mort, et la Nation qui l'aura rejeté, cessera d'être son peuple.* Le ciel se déclare donc visiblement contre les Juifs pour la cause de Jésus-Christ : il n'était donc ni un séducteur, ni un imposteur, comme ils l'en accusaient ; mais la foi qu'il annonçait était véritable. Voilà la conséquence qui suit nécessairement de ce que vous voyez de vos yeux. En voyant un de ces infidèles que la vengeance divine poursuit dans tous les coins de la terre, vous pouvez dire sûrement : le ciel venge sur ce malheureux la mort de Jésus-Christ ; donc Jésus-Christ était protégé du ciel, et sa cause est celle de Dieu même.

Le second miracle subsistant est l'existence du christianisme. Vous ne doutez pas qu'il ne subsiste ici, qu'il ne subsiste dans cette province, dans ce royaume ; et vous ne pouvez douter que dans toutes les parties connues du monde il n'y ait des chrétiens. Vous êtes également sûrs qu'il y a moins de dix-huit siècles que l'univers (si on en excepte un petit coin du monde occupé par les Juifs) était comme un vaste temple où l'on encensait des dieux d'argile et de fonte. Dites-moi, je vous prie, comment la face de cet univers a-t-elle pu être renouvelée dans moins d'un demi-siècle ? ou ce changement s'est fait sans miracle, et alors ce miracle surpassera tous ceux que nous prétendons avoir été faits. Quel prodige en effet ne serait-ce pas, que douze pauvres pêcheurs,

sans talents, sans éloquence, sans science, sans biens, sans crédit, eussent soumis à la foi les poètes, les philosophes, les prêtres, les princes et les peuples, qu'ils eussent soumis par la seule force de leurs paroles, et en leur annonçant sans éloquence des maximes qui révoltaient leurs passions, et des mystères qu'ils ne pouvaient comprendre? Si cela vous paraît impossible, comme il l'est effectivement, concluez donc avec le grand Apôtre, que Dieu même a rendu témoignage à votre foi par les miracles, par les prodiges, par les différents effets de sa puissance, et par la distribution des grâces du Saint-Esprit, qu'il a partagées comme il lui a plu; *contestante Deo signis et portentis, et variis virtutibus, et Spiritûs sancti distributionibus.* Ajoutez encore avec le même docteur des nations, que si la loi qui a été annoncée par les anges, est demeurée ferme, si tous les violements de ces préceptes ont reçu la punition qui leur était due, comment pourrions-nous éviter le châtiment que mériteraient nos désobéissances, si nous négligions l'Evangile du salut? Il faut donc nous attacher aux choses que nous avons entendues, et nous y attacher avec un grand soin, pour n'être pas comme l'eau qui s'écoule et qui se perd (1): telles sont les solides pensées que la seule vue d'un chrétien exciterait en nous, si nous remontions en le voyant jusqu'à l'origine du christianisme! son existence rappelle d'abord tous les miracles qui ont fait connaître sa divinité.

Le troisième miracle subsistant est la perpétuité de l'Eglise. Cette barque depuis dix-sept siècles a été accueillie par les plus violentes tempêtes. Pendant l'espace de trois siècles, les empereurs païens ont employé pour la submerger toutes les forces de l'empire; il y a eu pendant cet intervalle quatorze édits de persécutions contre les enfants de la foi, qui ont tous été exécutés avec une rigueur extrême. En voyant si long-temps, si constamment, si universellement conduire ces agneaux innocents à la mort, qui n'eût pensé que ce troupeau si petit dans ses commencements, disparaîtrait bientôt, pour ne plus reparaître jamais? tout le contraire

(1) *Hebr.* 2.

arrivait ; plus on en moissonnait, plus le nombre augmentait, le sang des chrétiens était une semence féconde qui portait au centuple, et bientôt l'empire Romain, vainqueur de l'univers, se vit heureusement vaincu par la douceur et la modestie de ces hommes dont ils détestaient la foi. Le démon trompé dans son premier dessein en inventa un second. Il est vrai qu'il avait tenté de semer l'ivraie de l'hérésie dans le champ du Sauveur dès le commencement ; mais la vigilance des pasteurs avait détruit ses projets. Que fit-il donc ? il prit le moment où ils commençaient à respirer sous l'empereur Constantin, pour faire naître la plus impie et la plus dangereuse des hérésies, celle d'Arius, qui eut des suites si funestes en Orient et en Occident. L'univers entier, dit saint Jérome, fut étonné de se voir Arien, tant il avait été près de le devenir ; à ce danger combien d'autres ont succédé depuis, de la part des Nestorius, des Eutichès, et de tant d'autres ! combien de nouvelles sectes ont paru depuis ce temps jusqu'à celui de Luther, dont l'hérésie a été si funeste à la plupart des Eglises du Nord ; jusqu'à Calvin, dont nos ancêtres, hélas ! ont adopté la plupart des dogmes impies ; jusqu'à ces novateurs de nos jours, qui en voulant rester dans le sein de l'Eglise qu'ils déchiraient, ont distillé un poison plus subtil et plus dangereux que les précédents : soyez-en béni, ô mon Dieu ! ni la persécution des hommes, ni les piéges de l'erreur, n'ont pu prévaloir contre votre Eglise : la vérité a toujours triomphé du mensonge, et le dogme aussi bien que la morale ont été conservés dans toute leur pureté.

Prenez-y garde cependant, mon cher auditeur, cette pureté de la morale n'a pas toujours paru avec le même éclat dans les mœurs des chrétiens. Quelle différence entre celles des premiers fidèles et les nôtres ! il y avait une telle conformité entre la conduite et la croyance de ces premiers disciples du Sauveur, qu'un de leurs apologistes parlant aux tyrans qui voulaient brûler l'Evangile, pour ensevelir le christianisme sous ces cendres, s'écriait hardiment, que ce dessein était chimérique. Vains projets, disaient-ils, efforts inutiles, tous les enfants de l'Eglise sont des Evangiles vivants, tous par leur conduite sont d'excellents originaux, dont on

peut tirer des copies fidèles; ou cessez vos poursuites, ou faites périr tous les chrétiens, parce qu'un seul suffira pour perpétuer la foi. En dirait-on autant de nous, mes frères? sommes-nous des Evangiles vivants par la régularité de notre conduite? hélas! nous le lisons rarement dans les livres, et on le lirait bien plus difficilement dans nos mœurs. Saint Bernard disait des chrétiens de son temps, que la douleur de l'Eglise avait été amère dans les persécutions, plus amère dans celui des hérésies, très-amère dans celui de la paix par la corruption de ses enfants; ne pourrions-nous pas dire la même chose et avec plus de justice encore des chrétiens de nos jours? quelles plaies la religion ne reçoit-elle pas de leurs dérèglements! la plupart sont déréglés dans leur cœur, dans leur esprit et leurs actions. Tous les jours la corruption du cœur donne naissance au libertinage de l'esprit; rien n'est si commun que de voir des personnes, surtout d'un certain rang, affecter un pirrhonisme universel en matière de religion. Quel tort ces ennemis cachés, ces artificieux suppôts de l'enfer ne font-ils pas à la religion et à l'Eglise! elle subsiste cependant malgré les coups qu'ils lui portent, ce qu'elle perd dans un Royaume, elle va le recouvrer avec usure dans un autre, fût-il au-delà des mers. Quel miracle de la Providence! il étonnait déjà les saints au quatrième siècle de l'Eglise; ce qu'ils avaient vu alors leur suffisait pour être pleinement assurés de sa perpétuité; qu'eussent-ils donc pensé, si au lieu de son quatrième siècle, ils l'avaient vue dans son dix-huitième?

Reprenons ces réflexions, mes frères, et concluons. L'Eglise dans laquelle vous avez le bonheur de vivre, est subsistante depuis dix-huit siècles, le présent vous assure du passé; jamais on ne montrera une heure, un moment de défection. Cette Eglise subsiste malgré la corruption de ses enfants, dont les passions demanderaient plus de complaisance, elle a subsisté au milieu des plus violentes persécutions et des hérésies les plus dangereuses : toute faible qu'elle était par elle-même, elle est sortie de ses combats avec un nouvel éclat : il était humainement impossible qu'elle pût se soutenir au milieu de ses écueils et de ses dangers; donc

il ne lui a été possible que parce qu'elle était aidée par une puissance surnaturelle, surhumaine et divine : donc la cause de l'Eglise est celle de Dieu même, et la Foi qu'elle professe a certainement Dieu pour auteur ; c'est ce que prouvent ces trois miracles subsistants à vos yeux, la dispersion du peuple Juif, dont un grand nombre est renfermé dans l'enceinte de vos murs, l'existence actuelle de la religion chrétienne, et la perpétuité de l'Eglise. Voilà ce que j'avais à vous montrer dans mon second point, pour vous assurer des principes de foi que vous professez. Dans le premier, vous avez vu que la foi nous éclaire dans les voies du salut, qu'elle nous fortifie par les motifs qu'elle nous propose, et qu'elle nous justifie par les vertus qu'elle nous fait pratiquer.

Ce grand don de la Foi, Dieu vous l'a accordé dans sa miséricorde, et il vous l'a accordé par préférence à une infinité d'autres créatures. Quelle bonté du Seigneur à votre égard! quelle vive reconnaissance n'exige-t-elle pas de votre part! Vous étiez autrefois dans les ténèbres les plus épaisses, ne sachant ni ce que vous étiez vous-mêmes, ni le terme où vous tendiez; et aujourd'hui vous êtes environnés de la lumière la plus pure. Autrefois vous étiez faibles, languissants pour le bien, vous vous livriez sans remords à toute sorte de dissolutions; et aujourd'hui que le ciel et l'enfer sont ouverts à vos yeux, que vous êtes placés entre l'un et l'autre, pour choisir celui qui vous plaira davantage, quelle force et quel courage ne vous inspirent pas tant de biens à acquérir, et tant de maux à éviter! Autrefois, pécheurs d'origine, vous suiviez sans vous contraindre toutes les inclinations de votre cœur corrompu; aujourd'hui la vie vous est rendue par la foi en Jésus-Christ, et il vous a ressuscités et fait asseoir avec lui dans le ciel. Tant de gloire et tant de bienfaits vous touchent-ils, mes frères? vous sentez-vous pénétrés d'amour pour un Dieu qui vous aime tant? comment avez-vous répondu à ces avances que le Seigneur a faites pour vous? réfléchissez-y maintenant, et voyez si vous êtes du nombre de ceux en qui la foi opère ces effets merveilleux; car, ne vous y trompez pas, ce n'est pas dans tous les hommes, ce n'est pas même dans tous les fidèles qu'elle produit ces fruits

excellents. Il est vrai, la foi est un flambeau qui éclaire ; mais qui ? ce sont ceux qui ouvrent les yeux à sa divine lumière, et non pas les aveugles volontaires ; ce sont ceux qui lisent les livres saints, qui se nourrissent de leur méditation, qui écoutent la divine parole avec le recueillement de Marie assise aux pieds de Jésus. Le faites-vous ? Il est vrai que la foi, suivant l'expression du prince des Apôtres, nous rend forts contre le démon ; *fortes in fide* (1) : elle nous propose des motifs puissants, elle nous fait des promesses qui surpassent tout désir, mais sur qui ces motifs et ces promesses font-ils impression ? sur ceux qui travaillent à se dégager de la vie des sens, qui éloignent leurs yeux, leurs oreilles, leurs pieds des objets enchanteurs du monde, qui cherchent à en vider leur cœur pour le remplir des objets de la foi ; le faites-vous ? il est vrai, la foi purifie les cœurs, comme le dit saint Luc ; *fide purificans corda eorum* (2) ; mais de qui les purifie-t-elle ? de ceux qui se conduisent selon ses lumières en tout ce qu'ils font, qui pratiquent ce que dit saint Pierre, qui joignent à leur foi la vertu, à la vertu la science, à la science la tempérance, à la tempérance la patience, à la patience la piété, à la piété l'amour fraternel, et enfin à l'amour fraternel la charité ; le faites-vous ? hélas ! je vois ce que vous avez à me répondre. Les miséricordes de Dieu n'ont servi jusqu'à présent qu'à vous rendre plus coupables, la lumière de la justice n'a pas lui pour vous, vous lui avez préféré vos ténèbres, et vous êtes encore assis dans les ombres de la mort. Ah ! *levez-vous* donc, vous dit Jésus-Christ, *emportez votre lit et vous en allez en votre maison*, votre âme est abattue à terre par les désirs charnels qui l'occupent ; levez-vous en renonçant à ces désirs et à vos attaches criminelles, *surge ;* vos passions vous ont servi de lit jusqu'à présent ; vous y mettiez votre repos, et vous y succombiez sans résistance ; prenez ce lit, chargez-vous du poids de vos passions, c'est, dit saint Grégoire, le commandement que vous fait Jésus-Christ ; *per lectum voluptas corporis designatur... infirmus jacet in voluptatibus carnis, sed sanatus hoc portat.*

(1) 1 *Petr.* 5. — (2) *Act.* 15.

Il est vrai, ce fardeau sera pesant dans les commencements de votre conversion; qu'il sera difficile de ne plus penser à ce jeu, de ne plus voir ces compagnies, de ne plus retourner à ses anciennes habitudes! *ejusdem carnis contumelias postmodum tolerat quod intus prius desideriis requiescebat.* Cette difficulté, mes frères, est la première peine de votre péché, il faut vous y attendre, vous y soumettre avec résignation, la souffrir avec courage; plus vous différerez de l'accepter, plus elle s'augmentera: prenez donc votre lit sur vous; *tolle grabatum tuum.* Vous étiez sortis de votre maison en vous épanchant vers les créatures, retournez vers votre céleste patrie d'où vous vous étiez éloignés, *rentrez dans la maison* de votre cœur en vous convertissant à Dieu; *vade in domum tuam.* Imitez le paralytique de notre Evangile, *il se leva* aussitôt *et s'en alla à sa maison; surrexit et abiit in domum suam.* Pourquoi la parole du Seigneur serait-elle moins efficace sur votre cœur que sur le corps mort de cet homme?

L'Evangéliste ajoute, que *le peuple voyant ce miracle fut rempli de crainte, et rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes; videntes autem turbæ timuerunt et glorificaverunt Deum qui dedit potestatem talem hominibus.* Ces sentiments de crainte et d'adoration sont louables à la vérité; mais quel aveuglement dans ce peuple, s'écrie saint Chrysostôme! il sait que Dieu seul peut remettre les péchés, Jésus-Christ les remet: pour prouver la vérité de cette rémission il fait un autre prodige éclatant, et après cela ce peuple ne le regarde encore que comme un homme et non comme un Homme-Dieu; que cela nous montre bien, mes frères, que la foi est un don distingué de la vue des miracles, un don rare que nous ne saurions assez demander à Dieu. Hélas! que serions-nous sans lui? et au contraire que ne pouvons-nous pas avec lui?

Oui, Seigneur, nous pouvons tout avec la foi en votre saint Nom, nous n'avons été si lâches dans le bien, que parce que nous n'en avons pas assez fait d'usage; nous vous en demandons pardon, nous formons devant vous une meilleure résolution pour l'avenir: donnez-nous donc, nous vous en

conjurons, cette foi qui éclaire, qui fortifie et qui justifie ; mais faites, par une nouvelle grâce, que nous nous laissions éclairer, fortifier et justifier dans le temps, pour être glorifiés dans l'éternité. *Amen.*

ÉVANGILE

Du XIX. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus parlant aux Princes des Prêtres et aux Pharisiens en paraboles, leur dit : Le Royaume du Ciel est semblable à un Roi, qui voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour faire venir ceux qui étaient invités ; mais ils ne voulurent point y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, auxquels il dit : Dites à ceux qui sont invités : J'ai préparé mon festin ; j'ai fait tuer mes bœufs, et tout ce que j'avais fait engraisser : tout est prêt, venez aux noces. Mais eux ne s'en mirent point en peine ; et ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, et l'autre à son trafic. Les autres se saisirent de ses serviteurs ; et après leur avoir fait plusieurs outrages, ils les tuèrent. Le Roi l'ayant appris, en fut ému de colère ; et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers, et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est tout prêt, mais ceux qui y avaient été invités, n'en étaient pas dignes ; allez-vous-en donc dans les carrefours, et invitez aux noces tous ceux que vous trouverez. Ses serviteurs s'en allant par les rues, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais ; et la salle des noces fut remplie de gens qui se mirent à table. Le Roi étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'avait point de robe nuptiale, et il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici, n'ayant point de robe nuptiale ? Et cet homme demeura muet. Alors le Roi dit à ses officiers : Liez-lui les

mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Homélie sur le petit nombre des Elus.

Plusieurs Pères de l'Eglise, et après eux plusieurs interprètes de l'Ecriture sainte l'ont pensé : la parabole que vous venez d'entendre est la même qui est rapportée dans le chapitre quatorzième de saint Luc, et dont nous faisions le sujet de nos réflexions le second Dimanche après la Pentecôte ; nous disions alors que cette grande cène dont parlait l'Evangile était entendue diversement; que les uns l'expliquaient de la divine Eucharistie, et les autres du royaume des cieux ; nous proposâmes ces deux sens que Jésus-Christ avait sans doute également en vue, (car les divines Ecritures sont d'une admirable fécondité ; nous insistâmes sur le premier en montrant quel était le désir véhément qu'a le Sauveur de se donner souvent à nous dans le Sacrement de nos autels, et plût à Dieu que dès-lors vous en eussiez eu aussi un semblable de le recevoir : enfin nous nous réservâmes de vous exposer aujourd'hui le second sens qui explique cette cène et les noces du royaume des cieux, et c'est ce que nous allons faire. Voici donc le sens mystérieux que renferment les parties principales de la parabole ; ce Roi dont il est parlé, c'est le Père Eternel ; ce fils dont il fait les noces, c'est le Verbe fait chair ; ces noces sont l'union du Verbe éternel avec la nature humaine, celle de Jésus-Christ avec son Eglise, et celle des saints avec leur divin chef dans les cieux, ou plutôt, comme je le disais d'abord, c'est toute l'économie du royaume des cieux ; les personnes qui y invitent sont les ministres du Seigneur, soit de l'ancien, soit du nouveau testament ; les conviés sont les Juifs d'abord, et les Gentils au refus des premiers. Ce Roi qui entre dans la salle du festin, c'est le souverain juge qui entre dans la discussion de toutes nos œuvres ; la robe nuptiale est le symbole de la grâce sanctifiante, et enfin cet homme qui en est privé signifie la société de tous les mau-

vais chrétiens, comme le disent saint Jérome et saint Augustin; *unus iste, omnes qui sociati sunt malitiâ intelliguntur;* et comme le fait entendre la conclusion que Jésus-Christ tire de l'exemple de cet homme, en disant qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, (j'avouerai cependant que ces paroles peuvent aussi très-bien se rapporter à la première partie de la parabole où il est dit que le grand nombre des Juifs fut appelé, quoiqu'il n'en soit venu qu'un très-petit); voilà en abregé ce que signifient les circonstances essentielles de la parabole.

Jésus-Christ s'y proposait deux choses; l'une était de prouver combien petit serait le nombre des élus; et l'autre de détromper la plupart des hommes qui s'assurent facilement qu'ils seront de ce petit nombre. L'exemple de la nation Juive qui a refusé sous divers prétextes de croire en lui, est la preuve de sa première proposition; la substitution des Gentils à la place des Juifs, l'exemple de cet homme qui n'avait pas la robe nuptiale est une preuve de la seconde. Le petit nombre des élus, voilà donc le dogme terrible de notre sainte religion, sur lequel il nous faut aujourd'hui instruire, si nous voulons entrer dans l'esprit de notre Evangile; c'est-à-dire, qu'il faut que je vous montre que le nombre de ceux qui meurent dans le Seigneur, et qui vont ensuite se reposer dans le sein d'Abraham, est le plus petit; que le nombre de ceux qui expirent dans l'état horrible du péché, et qui sont au même moment ensevelis dans les enfers, est le grand nombre, le grand nombre parmi les chrétiens, le grand nombre, le dirai-je? le grand nombre peut-être parmi ceux qui m'écoutent. Quelles accablantes réflexions! et parce que chacun cherche à se rassuser, et se rassure effectivement contre ce que ce point de notre religion a de plus terrible en s'appuyant sur des prétextes qui les perdent, il faut que j'entre dans le détail de ces prétextes, et que j'en expose le faible, c'est ce que je tâcherai d'exécuter dans cette homélie; je n'emploierai aujourd'hui ni l'autorité des Ecritures, ni les figures qu'elles renferment, ni la doctrine des Pères, ou j'en parlerai peu, parce que j'aurai occasion de le faire en expliquant les épîtres; c'est de vous-mêmes que je tirerai

mes preuves, c'est par vous-mêmes que je veux vous convaincre, et voici comment : la vérité du petit nombre des élus démontrée par votre propre conduite, c'est ce que vous verrez dans mon premier point ; la fausseté des raisons qui vous rassurent contre cette vérité redoutable du petit nombre des élus, c'est ce que je vous démontrerai dans mon second point. Demandons à Dieu de nous convaincre du sens de notre Evangile, de nous pénétrer de toute la crainte qu'il est capable d'inspirer, et de nous préserver de ces malheurs éternels dont il y est parlé, c'est le fruit précieux que je désire recueillir de ce discours.

PREMIER POINT.

On ne peut légitimement espérer d'être un jour du nombre des prédestinés, qu'on n'observe pendant la vie les devoirs de la religion et de son état; sans la crainte de Dieu, l'exécution de ses commandements, l'homme n'est rien dans l'ordre de la grâce, et son sort ne peut être qu'un anathême éternel, cette vérité est incontestable. Jésus-Christ déclare en termes précis que si vous voulez entrer en la vie il faut observer les commandements; *si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Or c'est le petit nombre dans tous les âges et dans toutes les conditions qui observe les commandements de Dieu. C'est le petit nombre dans tous les âges ; sur cela notre vie, nos mœurs, et toutes nos actions forment un cri qui s'élève jusqu'au ciel, et plût à Dieu que l'attention que nous allons prêter à ce cri, nous pénètre des plus vifs sentiments de componction, et nous fasse gémir sincèrement sur les misères de notre âme. Appliquons le détail que Jésus-Christ fait dans notre Evangile à celui que je vous propose.

Jésus parlant encore aux princes des prêtres et aux Pharisiens, *en parabole, leur dit : le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulant faire les noces de son fils ; loquebatur Jesus principibus sacerdotum et Pharisæis in parabolis, dicens : simile factum est regnum cœlorum homini regi qui fecit nuptias filio suo.* C'est-à-dire, il est arrivé dans l'Eglise quelque chose de semblable à ce que fit

un roi qui voulut célébrer les noces son fils ; ce roi d'abord prévint ceux qu'il convenait d'inviter, afin qu'ils eussent le temps de se préparer, et lorsque le temps des noces fut arrivé, il les en avertit, afin qu'ils se trouvassent au jour marqué, c'est ce que fait Dieu le Père. Avant l'incarnation du Verbe il a envoyé ses serviteurs pour prévenir les Juifs d'abord ; ensuite il a envoyé annoncer l'heure où paraissait le divin époux, afin de leur ôter tout prétexte d'ignorance : ces différentes missions sont marquées par les paroles suivantes ; *et misit servos suos vocare invitatos ad nuptias et nolebant venire.* Ces termes, *il envoya appeler ceux qui étaient conviés ; vocare invitatos,* montrent que le Seigneur envoya en plusieurs temps ses ministres pour préparer les Juifs à la foi de Jésus-Christ ; il invita d'abord les Juifs par Abraham, par Moïse, par David, et par tous les anciens prophètes à s'approcher de Dieu, par une foi vive aux promesses solennelles qui avaient été faites au genre humain touchant l'avènement du Messie, c'est ce que signifie le mot de *conviés, invitatos.* Ensuite il envoya les derniers prophètes, il fit entendre sur les bords du jourdain cette voix de Jean-Baptiste, *faites pénitence, parce que le royaume des cieux approche ; pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum* (1). Depuis ce temps le divin époux criait lui-même : *Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi, et qu'il boive ; si quis sitit, veniat ad me et bibat* (2) : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai ; venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (3). Enfin, parce que ceux qui étaient invités refusèrent : *il envoya une troisième fois ; iterum misit alios servos :* et ceux qu'il envoya alors furent ses apôtres qui eurent ordre de parcourir toutes les villes de la Judée avant de s'adresser aux Samaritains et aux Gentils. Dans ces différents âges les Juifs furent également incrédules et même rebelles, le grand nombre refusa toujours constamment d'écouter la voix de Dieu et de ses serviteurs, et par là de participer à la grâce du royaume des cieux, c'est ce que nous faisons dans tous les âges.

(1) *Matth.* 3. — (2) *Joan.* 7. — (3) *Matth.* 11.

Ce qui précède dans les enfants l'usage de la raison et de la liberté, n'est que corruption et qu'injustice, qu'envie, que colère, et d'autres passions portées aux derniers excès. Saint Augustin en fait la remarque dans ses confessions : un enfant ne peut souffrir qu'un autre enfant approche du sein de sa mère ; si on le contredit, il crie, il pleure, il frappe, et se venge en la manière qu'il le peut. Il est vrai que jusque là ces inclinations ne sont criminelles que dans leur source ; mais comment y résistent-ils, lorsqu'ils ont assez de lumière pour savoir qu'il y a du mal à s'y livrer ? Vous, mes frères, comment y avez-vous résisté ? considérez bien la manière dont vous avez passé les premières années de votre vie, qu'y trouverez-vous ? vous y trouverez, hélas ! un grand oubli de Dieu, une aversion extrême pour les devoirs de la piété, un dégoût presque insupportable pour l'étude de la religion, un attachememt opiniâtre à votre sens, des emportements violents contre ceux qui osaient vous résister, des désirs insatiables pour toutes sortes d'amusements. Ce que disait donc saint Augustin des enfants de son temps vous regarde spécialement ; presque tous parmi vous ont commis des péchés damnables dans les premières années de leur âge, presque aucun ne les a expiés alors ; il aurait fallu pour cela détester ces péchés, non-seulement réciter des formules de prières, mais les comprendre, mais les pénétrer, mais les goûter de manière à changer son cœur et sa conduite ; il aurait fallu pour cela confesser ces péchés, satisfaire à Dieu pour ces mêmes péchés, en concevoir une douleur qui surpassât celle que causeraient les plus grands malheurs ; il aurait fallu pour cela considérer l'énormité du péché, sentir sa misère, demander avec ferveur d'en être délivré. Combien tout cela ne coûte-t-il pas à des enfants ! Qui croira qu'alors vous avez conçu tous ces sentiments qui demandent tant d'application d'esprit, que vous avez été pénétrés de cette douleur qui fait la vraie conversion, que vous vous êtes appliqués à satisfaire à la justice divine par des peines proportionnées à vos offenses ? qui pourra se le persuader ? non-seulement des enfants, mais des jeunes gens depuis douze ans jusqu'à vingt-cinq et trente ans.

Saint Grégoire le remarque ; dans tout cet intervalle où l'on se trouve tyrannisé de deux passions surtout, de la vanité qui élève l'esprit, et de l'impureté qui corrompt la chair ; de la vanité dont nous voyons avec douleur que la plupart des jeunes personnes du sexe sont les tristes victimes, tout en elles n'est et ne respire que la vanité ; vanité dans l'usage qu'elles font de leur temps ; ou elles le passent à ne rien faire, ou à faire mille petits riens ; vanité dans les talents qu'elles cultivent, ce sont ordinairement ceux qui forment pour une société mondaine, et non pour une piété solide ; vanité dans le genre d'esprit pour lequel elles se décident : c'est rarement un esprit grave et réfléchi, presque toujours un esprit enjoué jusqu'à la dissipation ; vanité dans les parures et les ajustements, c'est là comme le centre de tous leurs soins et de leurs conversations ; vanité dans les jugements qu'elles forment, elles ne jugent du mérite que par ce qui les touche, et rien ne les touche tant qu'un mérite faux et superficiel ; vanité dans leurs airs, leurs démarches, on y remarque presque toujours une certaine affection propre à attirer les regards des imprudents ; voilà le premier vice d'une jeunesse qui doit se distinguer par sa modestie ; un second plus dangereux et plus commun encore que le premier, c'est l'impureté, ce péché dont le nom seul inspire de l'horreur. Pendant tout ce temps dont je parle, ces flammes mortelles sont entretenues par la vigueur de l'âge, par la chaleur du tempérament, par la vivacité de l'imagination, par la curiosité, et trop souvent encore par la vie molle et dissipée ; car combien ne voyons-nous pas de jeunes gens sans emplois, sans occupations sérieuses, sans travail suivi ? Pour éteindre ces flammes il faudrait macérer sa chair, se lever de bonne heure, et pratiquer les veilles ; il faudrait jeûner, s'appliquer à quelque chose qui demandât de l'attention, et qui servît par-là à éloigner les mauvaises pensées ; il faudrait prier, fréquenter les Sacrements, et surtout celui de la divine Eucharistie qui fait les vierges, et on mène une vie désœuvrée, on passe la meilleure partie du jour dans un repos honteux, on prononce à peine quelques mots de prières du bout de ses lèvres, on ne tient compte d'entendre une messe les jours

ouvriers ; les jours de fêtes on n'y assiste que d'une manière scandaleuse, on n'a que du dégoût pour la manne céleste et le pain des anges. Qu'y a-t-il de surprenant que des jeunes gens de cette trempe commettent des crimes énormes en secret et sous les yeux de Dieu, et même des actions scandaleuses qui soient connues de tout un peuple ? Les saints ne résistent aux tentations de cet âge qu'avec de grands efforts de vertus, que par le moyen d'une continuelle mortification ; comment ceux dont nous parlons éteindraient-ils les traits enflammés que leur lance l'esprit impur ? je me rappelle ici, et je ne me rappelle qu'avec un secret frémissement la pensée d'un savant cardinal, qui dans son temps faisait l'honneur du sacré collége : de cent mille personnes qui se damnent, il y en a plus de quatre-vingt mille qui périssent par le vice d'impureté, et ce qui confirme sa pensée, c'est qu'il y a peu de jeunes gens qui passent le temps de leur adolescence dans une exacte continence, et il est encore plus rare que ceux qui ne la gardent point se corrigent parfaitement, s'abstiennent absolument de leurs anciens désordres, et condamnent leurs égarements par un sincère repentir.

Que dirai-je encore de l'état de vie qu'on embrasse ? c'est à cet âge qu'on délibère sur le choix qu'on en doit faire ; on devrait en prendre un qui servît à expier ses péchés, on en cherche un qui procure le moyen d'en commettre de nouveaux ; on devrait envisager les biens de la grâce, on ne voit que ceux de la fortune ; on devrait avoir le cœur pur pour voir les desseins de Dieu sur soi ; et au lieu de se rendre digne de sa réponse, au lieu de le consulter, on ne consulte que la chair et le sang, ses parents, ses intérêts ; on entre donc trop souvent dans un état auquel on n'était point appelé d'en haut. Pour s'y sauver il faudrait s'acquitter des devoirs qui y sont attachés, pour s'en acquitter il faudrait des grâces d'état, ces grâces manquent ordinairement à ceux dont l'état est de leur choix et non de celui de Dieu. Ah ! ils ne peuvent donc s'acquitter de leurs fonctions, ils sont donc exposés sans cesse à pécher, pèchent aussi longtemps que dure leur état, à moins qu'ils n'en changent : et combien en voyons-nous qui soient assez forts pour prendre

et pour exécuter une telle résolution ? Combien, par exemple, voyons-nous de ministres des autels qui se confinent dans un cloître, parce qu'ils sont mauvais prêtres dans le siècle ; ou des Juges qui descendent des tribunaux où les a élévés leur ambition, s'ils n'ont pas la science et la fermeté nécessaire pour juger selon l'équité ; ou de militaires qui abandonnent le parti des armes, s'ils ne se sentent pas assez de courage pour résister aux occasions de pécher si fréquentes dans cet état ; ou de négociants et d'artisans qui quittent leur négoce et leur art, si ce négoce et cet art les exposent à trahir les intérêts de leur conscience ? Combien même y en a-t-il dont l'état est fixe et immuable, par exemple, celui du mariage, qui par conséquent ne peuvent l'abandonner, qui n'ont d'autre ressource que de gémir sur la passion qui les a conduits, que d'implorer la grande miséricorde du Seigneur, et qui cependant font de leur condition un état de damnation plutôt qu'un état de pénitence. Voilà ce qui est vrai du grand nombre et ce qui prouve que jusqu'à l'âge de trente ans et plus, presque tous sont pécheurs sans être dans la suite pénitents. Quels seraient-ils ces pénitents ? seraient-ce les orgueilleux ? l'orgueil est un vice d'enfer dont le caractère principal est l'opiniâtreté. Seraient-ce les incontinents ? les désordres de l'incontinence abrutissent l'homme, et lui ôtent tout sentiment de religion et de piété, l'inclination vit encore dans le cœur lors même que le corps est à demi mort. Seraient-ce les avares ? l'avarice est une faiblesse d'esprit qui augmente avec l'âge, et l'expérience, aussi bien que la raison, nous apprend qu'un avare devient difficultueux et défiant à proportion qu'il avance en âge. C'est donc de l'avare, c'est du sensuel, du prodigue, de l'ambitieux et de tous les pécheurs que s'entend ce que dit le sage, que le jeune homme ne quitte point sa voie, lors même qu'il est sur le point de quitter le monde ; *adolescens juxtà viam suam, etiam cùm senuerit, non recedet ab eâ.* On trouve donc peu de pénitents dans le dernier âge, et dans le premier le grand nombre est celui des pécheurs ; il est donc trop certain que dans tous les âges c'est le petit nombre qui observe les commandements de Dieu.

J'en dis autant des différentes conditions de la vie, on s'y

comporte encore aujourd'hui comme autrefois, plus nous avançons vers la fin des siècles, plus la charité se refroidit, plus par conséquent le nombre des prévaricateurs s'augmente; or voici l'extrême indifférence et l'aversion criminelle qu'avaient à l'égard de la religion du temps du Sauveur, et avant sa naissance, les personnes de différentes conditions.

Ce Roi qui faisait des noces à son fils, envoya encore d'autres serviteurs, avec ordre de dire de sa part aux conviés : *J'ai préparé mon dîner, j'ai fait tuer mes bœufs et ce que j'avais fait engraisser, tout est prêt, venez aux noces; ecce prandium meum paravi, tauri mei et volatilia occisa sunt, et omnia parata, venite ad nuptias.* Voilà d'un côté les avances miséricordieuses que Dieu faisait à la synagogue après avoir fait tuer les bœufs et la volaille : c'est-à-dire, après avoir mis fin aux anciens sacrifices qui se faisaient de boucs, de taureaux et d'oiseaux, après avoir laissé couler le sang des Prophètes et de Jésus-Christ même, figuré par les anciennes victimes, après avoir tout préparé pour les noces spirituelles, ses sacrements, sa divine parole, et l'abondance de sa grâce, il envoya ses Apôtres pour presser leurs frères de venir s'asseoir à ce banquet spirituel; mais d'un autre côté comment ces conviés répondirent-ils à cette honorable invitation? *ils ne s'en mirent pas en peine*, dit le texte sacré, *mais ils s'en allèrent l'un à sa maison des champs, l'autre à son négoce; illi autem neglexerunt et abierunt, alius in villam suam, alius verò ad negotiationem suam. Les autres* ajoutèrent au mépris des injures outrageantes et meurtrières, *ils se saisirent de ses serviteurs, et les tuèrent après leur avoir fait plusieurs outrages; reliqui verò tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt.* C'est ce qui s'est exécuté à la lettre chez le peuple Juif; les uns ont négligé d'écouter la bonne nouvelle du royaume des cieux qui leur était annoncée; d'autres, aveuglés par leurs passions, ont porté leur fureur jusqu'à mettre à mort les Apôtres, c'est ainsi que se vérifiait la prophétie du Sauveur que les Juifs à qui ils annonceraient sa parole se tourneraient contre eux et les déchireraient (1). Faisons maintenant l'application de ceci aux mœurs présentes.

(1) *Matth.* 7.

Je le disais ailleurs avec saint Augustin en expliquant la même parabole telle que saint Luc la rapporte, les trois différentes classes de personnes que Jésus-Christ a voulu marquer sont les grands, les riches, les époux sensuels, et quiconque imite leur sensualité; ces personnes qui avaient ou acquis une terre, ou acheté des bœufs, ou pris une femme, ne voulurent pas se trouver à la cêne; celles que je viens de nommer devaient donc aussi ne pas célébrer les noces de l'agneau, c'est la prédiction que fait le Sauveur, et c'est ce que nous ne voyons, hélas! que trop exactement se vérifier sous nos yeux.

Les grands ne tiennent compte de paraître au festin auquel ils sont invités; *abierunt in villam suam.* A peine en trouve-t-on un dans leur grand nombre qui soit aussi bon chrétien devant Dieu qu'il a soin de paraître homme de probité devant les hommes. Le Seigneur, dans le dessein qu'il avait de pardonner à Jérusalem, disait autrefois à ses ministres : *Allez dans toutes les rues de cette grande ville, voyez et considérez, cherchez dans toutes ses places si vous trouvez un seul homme qui agisse selon la justice, et qui cherche la vérité, et je pardonnerai à toute la ville; Quærite an inveniatis virum facientem judicium, et quærentem fidem, et propitius ero ei.* (1) J'irai donc, dit aussitôt le Prophète Jérémie avec un esprit de docilité, *j'irai trouver* les princes, *les grands*, tous ceux qui ont quelque autorité parmi le peuple; *Ibo ad optimates et loquar eis.* Il y fut en effet, il chercha soigneusement dans toutes les places et dans toutes les maisons, depuis celle du roi jusqu'à celle du dernier Officier, il considéra la vie et les mœurs de tous avec une exactitude incroyable. Qu'aperçut-il ? ou que vit-il qu'on n'ait vu depuis ce temps jusqu'à ce jour parmi la plupart des grands ? il vit que *ceux-là avaient conspiré avec une hardiesse étonnante à briser le joug du Seigneur et à rompre ses liens; confregerunt jugum, ruperunt vincula.* Et on a vu depuis ce temps que les grands surtout ont été les premiers à secouer le joug de l'Evangile, à se soustraire aux ordonnances

(1) *Jerem.* 6.

de l'Eglise, et à ne regarder comme péché que ce qui attaque les droits de la nature ; il vit parmi eux un grand nombre d'impudiques infâmes qui violaient les lois sacrées du Mariage ; *saturavi eos et mœchati sunt :* et depuis ce temps on a vu que parmi les grands le traité le plus mal observé était celui qui a pour objet la foi conjugale. Le Prophète vit qu'*ils avaient renoncé le Seigneur, qu'ils avaient prononcé qu'il n'était pas Dieu ; Negaverunt Dominum et dixerunt, non est ipse :* et depuis ce temps on a vu non-seulement qu'on le renonçait, mais qu'on l'attaquait par des écrits remplis de blasphèmes, qu'on dévorait avec avidité ces volumes empoisonnés, qu'on tâchait de les fortifier de ses propres réflexions, qu'on reléguait dans la classe des esprits faibles ceux qui font profession de piété, et qu'on croyait n'avoir véritablement de l'esprit que quand on était devenu incrédule et déiste. La religion de bien des grands, hélas ! est de se mettre au-dessus de toute religion, et de croire qu'elle n'est que pour le peuple ; quel monstre dans la société ! non, je ne puis penser qu'il s'en trouve de semblable dans cet auditoire. Le Prophète vit que les grands oubliaient qu'ils tenaient de la libéralité du Seigneur *les fruits de la terre*, les pluies qui leur sont nécessaires, *et leurs abondantes moissons* ; qu'ils ne se pressaient pas de lui en marquer leur reconnaissance, et qu'ils étaient des ingrats ; *et non dixerunt : metuamus Dominum.... qui dat nobis... plenitudinem annuæ messis ;* et nous voyons que les grands, quoique les plus intéressés, s'intéressent le moins auprès de Dieu pour obtenir la fertilité des campagnes ; que les grands, quoique les mieux partagés, témoignent moins de sensibilité que les plus pauvres ; ils rougissent de faire en public des actions de religion, ils auraient honte de se disposer, par une courte et fervente prière, à prendre saintement leur nourriture, ils auraient honte de rendre à Dieu des actions de grâces après le repas, de se confondre avec le peuple dans une église, de ne pas s'y distinguer par des airs de fierté, de s'asseoir avec eux à la table sacrée, et d'accompagner le saint Sacrement lorsqu'on le porte aux malades ; suivre Jésus-Christ, c'est le partage des pauvres : ah ! quel sera donc le chef des grands ? Le Prophète, après avoir considéré les

grands de l'état civil, considéra les grands de l'état lévitique, et s'écria : *Les choses étranges qui se sont faites sur la terre !* peut-on ne les pas écouter *avec le dernier étonnement ? stupor et mirabilia facta sunt in terra !* Et quelles étaient-elles ces choses étranges qui faisaient, si j'ose le dire, l'étonnement de Dieu-même ? c'était l'union des Prophètes, des Prêtres et des peuples, pour se tromper mutuellement : les premiers *prophétisaient le mensonge*, et les seconds *leur applaudissaient*, au lieu de leur résister comme à de faux Prophètes, et les troisièmes *étaient bien aises qu'on leur annonçât des choses agréables*; *Prophetæ prophetabant mendacium, et sacerdotes applaudebant, et populus dilexit talia.* Considérons aussi ce qui se passe dans le sanctuaire. La manière.... Mais que fais-je ? j'oublie qu'il m'est défendu de toucher aux oints du Seigneur ; j'oublie qu'il serait inutile d'y toucher, parce que le grand nombre a les yeux ouverts sur notre conduite pour la censurer avec une sévérité souvent très-injuste et toujours inexorable ; j'oublie qu'il serait dangereux d'y toucher, parce que peut-être des âmes faibles et peu instruites en prendraient occasion de mépriser notre saint et redoutable ministère ; j'oublie que je parle dans une église, dans un diocèse et dans un royaume, dont le clergé se distingue par son zèle et sa piété. Continuez donc, fidèles Ministres du Seigneur, à honorer vos fonctions par la pureté de vos mœurs et la ferveur de votre charité, soutenez-vous dans la crainte de votre Dieu, et pour cela pensez souvent au petit nombre de ceux qui seront sauvés dans notre état : faisons tous ces réflexions, (et faisons-les souvent) que nous ne sommes pas meilleurs que du temps de saint Paul, que cet Apôtre se plaignait déjà que les Ministres de l'Evangile recherchaient leur intérêt et non celui de Jésus-Christ. A cette première réflexion ajoutons-en une seconde, que la charité est refroidie dans le Sacerdoce autant que du temps de saint Chrysostôme ; qu'aujourd'hui il n'y en a pas plus de sauvés dans notre état que dans le siècle de ce saint, et que cependant ce Père s'expliquait déjà sur cette matière en des termes qui font trembler : *Je ne parle point au hasard*, disait-il, *mais je l'assure selon que j'en suis intérieurement con-*

vaincu ; je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de Prêtres sauvés, mais je suis persuadé au contraire qu'il y en a beaucoup plus qui tombent dans le malheur éternel qu'il n'y en a qui l'évitent. Faisons, dis-je, ces accablantes réflexions et faisons-les souvent, afin d'opérer notre salut avec cette frayeur qui faisait dire au grand Apôtre, qu'il craignait d'être réprouvé lui-même après avoir annoncé l'Evangile aux autres. Et vous, mon cher auditeur, qui formez le plus grand obstacle à notre prédestination par le poids immense dont nous charge votre conduite, joignez vos vœux aux nôtres, afin que notre ministère auprès de vous soit un ministère de sanctification, et que nous puissions assister aux noces de Jésus-Christ avec son Eglise.

Mais il est temps de revenir à notre Evangile. Le vice des grands, c'est donc de dédaigner les noces du Seigneur ; celui des riches est de n'y pas penser, de s'occuper de leur commerce, d'inventer des moyens d'augmenter leurs biens ; *abierunt in negotiationem suam.* Les grands pèchent contre Dieu qu'ils oublient ; les riches pèchent contre le prochain qu'ils refusent de soulager ; ils sont dans l'étroite obligation de donner aux pauvres tout leur superflu, et personne n'y satisfait, presque tous semblent ignorer ce devoir ; au lieu d'amasser pour le ciel où la rouille n'est pas à craindre, tous leurs soins et leurs travaux tendent uniquement à thésauriser sur la terre ; au lieu de répandre leur argent dans le sein de l'indigent, ou ils le renferment, comme dit saint Basile, dans le vaste sein de leur cupidité, ou ils l'emploient au jeu, au luxe de la table, des meubles, des habits, des maisons et des équipages ; et parce qu'ils ont toujours de nouvelles passions à satisfaire, ils commettent toujours de nouvelles injustices, tantôt en refusant de payer les dettes les plus légitimes, et tantôt en s'appropriant le bien d'autrui par les voies les plus injustes. Aussi nous voyons partout dans l'Evangile que les malédictions du Seigneur donnent comme à plomb sur la tête des riches ; nous y lisons même ces formidables paroles : qu'il *est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche n'entre dans le royaume des cieux ; Facilius est camelum per foramen acûs transire, quàm*

divitem intrare in regnum cœlorum. Ah ! quel est donc, pouvons-nous demander avec les apôtres, quel est celui qui pourra se sauver? *quis ergo poterit salvus esse?* Sera-t-il pris du nombre des pauvres? sont-ils plus fidèles à la loi du Seigneur que les grands et les riches? Le Prophète l'avait d'abord pensé, peut-être ce juste se trouvera-t-il parmi les indigents, s'était-il dit, *peut-être* est-il caché dans cette *foule de pauvres* que le monde traite *en insensés; ego autem dixi, forsitan pauperes sunt et stulti.* Mais qu'il fut bientôt détrompé! il remarque tout ce que nous remarquons dans les pauvres qui nous obsèdent de toute part: nous remarquons que souvent ils ignorent jusqu'aux premiers éléments de notre sainte religion; qu'ils sont encore plus tièdes dans les prières qu'ils font à Dieu, que fervents dans celles qu'ils adressent aux hommes pour en être secourus; qu'ils sont aussi riches en désirs qu'ils sont pauvres en effets; qu'ils sont sujets à s'impatienter en eux-mêmes, à murmurer contre ceux qui les renvoient, et à blasphémer contre la providence; nous remarquons que la pauvreté des uns ne vient que de leur fainéantise et de leur aversion pour le travail, celle des autres de leur amour pour la bonne chère, et de leur défaut de conduite; que très-peu du grand nombre qui habite au milieu de nous, entrent dans les desseins de la providence qui les afflige, et qu'enfin on pourrait les comparer au fer qui s'endurcit à mesure qu'on le bat. C'est ce que dit le Prophète: *Vous les avez frappés*, s'écriait-il en parlant à Dieu, *et ils ne l'ont point senti, vous les avez brisés de coups, et n'ont point voulu se soumettre aux châtiments; Percussisti eos et non doluerunt, attrivisti eos et renuerunt accipere disciplinam. Ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, et ils n'ont pas voulu revenir à vous; Induraverunt facies suas supra petram, et noluerunt reverti* (1). Ce n'est donc pas parmi les pauvres que le grand nombre observe les commandements du Seigneur, parce qu'ils sont riches d'affection, et souvent plus que les riches mêmes.

Où trouverons-nous donc un état où le grand nombre se

(1) *Jerem.* 5.

sanctifie en gardant la loi du Seigneur ? serait-ce celui du mariage ? hélas ! non, les Pères en ont fait la remarque; au lieu que les grands et les riches s'excusent de ne pouvoir venir à la cène, les époux (sous le nom desquels on comprend toutes les personnes sensuelles) disent simplement qu'ils ont pris un engagement : ils ne proposent aucune excuse suivant saint Luc (1) ; ils font plus encore suivant notre Evangile; ils se saisissent des serviteurs qui leur sont envoyés, et leur font ôter la vie après leur avoir fait toute sorte d'outrages ; *reliqui verò tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt.* C'est donc à dire, mes frères, que l'état du mariage, loin de rendre meilleur, ne fait très-souvent que rendre pire : pourquoi cela ? je m'en suis déjà expliqué auparavant; c'est qu'on ne forme cet engagement que dans des vues criminelles, d'intérêt, de liberté ou de plaisir; c'est que quand il est formé on se livre les premières années à une vie toute païenne ; c'est que dans la suite on n'est plus occupé que de l'établissement de ses propres enfants et de celui de ses petits-fils; si on les voit, on souffre les maux de chacun d'eux comme s'ils étaient personnels. D'un côté on s'aperçoit bien à la vérité qu'on n'est pas dans le droit chemin, qu'il faudrait réparer le passé par une bonne confession ; mais le chaos d'une conscience depuis long-temps négligée, la multitude des fautes, l'embarras des affaires qui se suivent sans interruption, rebutent ou font différer à un autre temps où on espère plus de loisir, et où on en trouvera moins encore : et après avoir bien différé on se trouve enfin à l'heure de la mort sans y être préparé. Quelle sera-t-elle donc cette mort ? que deviendront tant de personnes qui ont si fort négligé leur salut ? comment Dieu traitera-t-il à son jugement tant de conviés ingrats et rebelles qui ont refusé de célébrer ses noces ?

Il est dit dans notre Evangile, que *ce roi ayant appris le refus des conviés, en fut ému de colère, et qu'ayant envoyé ses armées, il extermina les meurtriers, et brûla leur ville; Rex autem cùm audisset, iratus est, et missis*

(1) *Luc.* 14.

exercitibus suis, perdidit homicidas illos, et civitatem illorum succendit. C'est ce que fit le Seigneur quarante ans après la mort de notre divin Sauveur : il envoya contre les Juifs coupables de ce déicide, les armées romaines, et ruina Jérusalem de la manière que nous l'avons dit ailleurs. C'est encore le jugement terrible qu'il exercera contre les mauvais chrétiens dont je viens de parler : il enverra ses anges à la fin des siècles, leur voix se fera entendre dans l'horreur du tombeau ; ces pécheurs sortiront pour entendre l'arrêt de leur éternelle condamnation, et pour être en un même moment précipités en corps et en âme dans les flammes dévorantes de l'enfer ; tel sera le sort funeste du grand nombre des chrétiens. Pouvez-vous y penser, mes frères, sans être saisis de frayeur ? Si on vous annonçait qu'un seul de cette assemblée dût subir un sort aussi terrible, chacun tremblerait pour soi. Eh ! qu'est-ce donc qui vous rassure contre cette vérité que parmi vous-mêmes peut-être le petit nombre est celui des élus ? Hélas ! ce n'est que le soin que vous avez de votre innocence, puisque très-peu l'ont conservée ; ce n'est pas la pénitence que vous avez faite de vos fautes, puisqu'il est encore plus rare de trouver parmi vous de vrais pénitents ; ce n'est pas le saint usage que vous avez fait des grâces de votre état, puisque d'un état de salut vous êtes presque tous convaincus d'en avoir fait un état de damnation. Qu'est-ce donc qui peut vous rassurer, mes chers frères ? c'est ce que je vais examiner dans le second point où je me suis proposé de vous montrer la fausseté des raisons qui vous tranquillisent sur un article aussi effrayant.

SECOND POINT.

Le dessein du Seigneur, en nous proposant le petit nombre des élus, est d'inspirer au chrétien les sentiments d'une crainte qui le rend plus actif et plus vigilant par rapport à l'affaire de son salut ; le fruit au contraire que l'homme en retire, c'est de devenir plus négligent sur ce même salut. Il dit pour se rassurer contre la juste terreur qui naît de cette vérité redoutable du petit nombre des élus : il est inutile que

je pense à mon éternité, parce que les décrets de Dieu sont immuables, et que celui de m'accorder la couronne de l'immortalité précède toutes mes pensées et mes désirs; voilà la première erreur que j'appelle erreur de raisonnement et philosophique, parce qu'elle est particulière à certains esprits qui se prévalent de leurs lumières. Il dit encore, il est vrai, dans une religion étrangère j'aurais tout à craindre; mais les miséricordes dont Dieu m'a prévenu en m'appelant à la véritable, les grâces continuelles qu'il m'y accorde, sont un gage sûr du bonheur qu'il m'y réserve: voilà la seconde erreur que j'appelle une erreur de préjugés et populaire, parce que c'est celle-là qui séduit le commun des fidèles. Montrons que ce sont là des erreurs, démontrons-en la fausseté, et continuons à jeter dans vos cœurs une vive crainte des jugements de Dieu. Elle est infiniment préférable à cette fausse paix dont vous jouissez; le texte de notre Evangile est un de ceux dont on abuse pour établir la première erreur, et il est important de bien l'entendre. Le voici.

Alors le roi dit à ses serviteurs: le festin des noces est tout prêt, mais ceux qui y avaient été appelés (c'est-à-dire le peuple Juif) *n'en étaient pas dignes; Tunc ait servis suis: nuptiæ quidem paratæ sunt, sed qui invitati erant non fuerunt digni: Allez donc dans les carrefours*, et dans tous les lieux du monde, et *appelez aux noces tous ceux que vous trouverez*, toute sorte de personnes, de toute nation, de tout peuple, de tout sexe, de toute profession; *Ite ergo ad exitus viarum, et quoscumque inveneritis, vocate ad nuptias: Ces serviteurs s'en allant alors par les rues, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent bons et mauvais;* c'est-à-dire, ceux qui étaient auparavant d'insignes scélérats, aussi bien que ceux qui menaient dans le monde une vie moralement bonne et réglée, *et la salle des noces fut remplie de personnes qui se mirent à table; et impletæ sunt nuptiæ discumbentium.* Sur ces passages de notre Evangile chacun fait ses réflexions, mais dans des vues bien différentes; les uns pour soutenir leur erreur, et les autres pour la combattre; les premiers nous disent donc pour abandonner l'affaire de leur salut avec une espèce de tranquillité.

Le peuple juif et le peuple gentil étaient la figure de chaque homme en particulier, comme ils étaient eux-mêmes figurés par Jacob et par Esaü. Or *il fut dit à l'aîné* de ces peuples, c'est-à-dire aux Juifs, qu'*il serait* rejeté et *assujetti aux plus jeunes*, c'est-à-dire, aux gentils qui seraient appelés *non à cause de leurs œuvres, mais à cause de l'appel et du choix de Dieu; Non ex operibus, sed ex vocante dictum est, quia major serviet minori.* Ces peuples ont donc été l'un appelé, l'autre réprouvé *avant d'avoir fait ni bien ni mal, avant même leur naissance; Cùm nondum nati fuissent, aut aliquid boni egissent aut mali.* Ainsi nous avons été rejetés ou appelés avant d'avoir rien fait, avant notre naissance, avant la prévision de notre conduite, car telles sont la vocation de Jacob et la réprobation d'Esaü. Voici donc ce que nous pouvons tous dire chacun par rapport à soi : ou Dieu, avant même d'avoir prévu nos actions, a déterminé d'une manière absolue de m'admettre au nombre de ses élus, ou non; s'il l'a déterminé, je ne puis, par mes mauvaises actions, changer son décret, et je serai sûrement sauvé; s'il n'a pas déterminé de me rendre heureux, je ne puis par mes bonnes actions mettre dans sa volonté un décret qui n'y est pas, il est immuable : *je suis le Seigneur*, dit-il lui-même par un Prophète, *et je ne change pas; ego Dominus et non mutor* (1). Voilà ce que disent ceux d'entre vous, mes frères, qui sont plus instruits des grands mystères de la prédestination, mais qui cependant ne le sont pas assez, il s'en faut de beaucoup : j'ai proposé sans déguisement ce qu'ils pouvaient proposer de plus fort, et les prie à leur tour d'écouter mes réponses sans esprit de contention, et dans l'unique dessein de profiter.

J'avoue donc que la réprobation du Juif et la vocation du gentil figurent la réprobation ou la vocation de chaque homme en particulier; mais de quelle vocation s'agit-il, je vous prie? les théologiens en distinguent de deux sortes, l'une à la grâce, et l'autre à la gloire éternelle. La première, il est vrai, est purement gratuite, nous sommes appelés à la

(1) *Malach.* 3.

grâce, et à la foi en Jésus-Christ indépendamment de nos bonnes œuvres, ou plutôt nous ne sommes pas capables d'en faire qui préviennent la grâce et méritent la foi. L'Eglise a prononcé sur ce point, et il n'est pas permis d'en douter; mais il n'en est pas ainsi du second, et s'il a toujours été permis dans l'Eglise de dire que Dieu nous prédestine à la gloire d'une manière absolue avant d'avoir prévu nos bonnes œuvres, il a aussi toujours été très-libre de penser, et de dire qu'il le faisait après les avoir prévues : ces réflexions supposées, voici les réponses auxquelles je vous prie de prêter toute votre attention.

La première est qu'en matière de prédestination vous ne pouvez ni ne devez vous engager dans une opinion qui vous éloigne de la pratique excellente que conseille saint Pierre, *d'assurer votre vocation éternelle par vos œuvres : Satagite ut per bona vestra opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* Si l'idée que vous vous formez de ce mystère vous fait négliger vos devoirs, vous devez dès-lors la regarder comme fausse ou suspecte, ou comme mal entendue de votre part; il est vrai, il vous est permis de raisonner sur ce mystère, mais il vous est défendu de trop raisonner, de raisonner d'une manière qui irait à éteindre en vous le désir des bonnes œuvres, au lieu de le faire naître; il est vrai, vous pouvez raisonner sur ce mystère, mais non pas perdre votre temps à disputer, au lieu de vous rendre le choix de Dieu favorable; mais en sorte que vous raisonniez encore plus sur vous-même, et que vous preniez soin d'y imprimer les caractères d'un prédestiné. Voilà ma première réponse qui consiste à vous dire qu'il ne peut y avoir de vrais systèmes sur la prédestination que celui qui anime à la pratique des bonnes œuvres; par conséquent, si celui que votre objection me propose, ne produit point en vous cet effet, il faut vous défier ou de sa vérité, ou de vos lumières dans la manière de l'expliquer : cette réponse, fondée sur un principe de foi, l'emportera sans contredit sur une difficulté qui fait une raison incertaine et flottante.

La seconde est que quelque systême que vous embrassiez, il est de foi que c'est à vous et à la grâce conjointement avec

vous, à opérer votre salut; que vous en êtes, pour ainsi dire, les artisans, que la vie et la mort sont entre vos mains, que vous pouvez étendre la main à l'une et à l'autre selon votre bon plaisir; en un mot que votre salut vous est très-possible, et que celui qui vous a fait sans vous, ne vous sauvera pas sans vous; *qui fecit te sine te, non salvabit te sine te* (1). En vain m'arrêteriez-vous ici, en prétendant qu'il ne dépend pas de vous d'avoir le don de persévérance auquel néanmoins votre salut est attaché; en vain, dis-je, feriez-vous ici cette observation, parce qu'elle est très-fausse dans le sens que vous lui donnez. Qu'est-ce en effet que la persévérance finale? c'est un acte par lequel la volonté de l'homme juste coopère à la grâce dans le dernier moment de sa vie; or il dépend de l'homme juste de coopérer à la grâce dans ce moment, autrement il faudrait avancer, contre tous les principes de la foi, ou que la grâce manque alors au juste, ou que le juste n'a pas la liberté de consentir à la grâce; le seul sens qu'on puisse donner à cette proposition, que la persévérance finale ne peut se mériter, est donc que l'homme juste ne peut mériter que Dieu le tire de ce monde lorsqu'il est en état de justice; encore celui-ci est-il faux à certains égards, puisque, selon saint Augustin, on peut le mériter par ses humbles et ferventes prières; *suppliciter emereri potest.*

Une troisième réponse dont je vous fais part, non que vous soyez obligés de l'admettre comme étant de foi, mais parce qu'elle est pour moi d'une consolation singulière, c'est que j'ai cherché à m'instruire pleinement sur ce mystère redoutable de notre sainte religion, j'ai examiné avec toute l'attention dont je suis capable les endroits de l'Ecriture où il en est fait mention, j'ai lu exactement les livres de saint Augustin qui concernent la grâce et la prédestination, et je n'y ai rien vu qui établisse la prédestination absolue à la gloire avant la prévision des bonnes œuvres. Il me semble voir constamment que ma bonne conduite forme le décret de ma prédestination éternelle, comme la mauvaise vie forme celui

(1) *Aug.*

de la réprobation, et voilà ce qui me remplit d'une nouvelle confiance, et me fait dire avec l'Apôtre, que je suivrai ma course pour tâcher d'atteindre où le Seigneur Jésus-Christ m'a destiné en me prenant; *sequor... si quomodo comprehendam in quo et comprehensus sum* (1).

Mais, me dira encore quelqu'un, je le suppose, que Dieu ne me prédestine absolument à la gloire de l'immortalité, qu'après avoir prévu mes bonnes œuvres, je puis toujours faire ce raisonnement : ou je suis prédestiné ou non; si je le suis, je n'ai rien à craindre, tôt ou tard je me convertirai; si je ne le suis pas, mes soins et mes travaux ne sont pas capables de me sauver.

Ah! mes frères, qu'on raisonne bien différemment quand il s'agit d'affaires temporelles! tout persuadé qu'on est de la providence, on ne néglige rien pour guérir d'une maladie, pour se tirer d'un mauvais pas, pour réussir dans une entreprise; Dieu sait ce qui arrivera, dit-on, mais il veut que je m'aide, mais sa prédestination m'engage à prendre les moyens qu'il me présente. Prudents du siècle, qui raisonnez de la sorte, c'est par votre confession que je vous juge; si quelqu'un (ces termes sont de saint Augustin) si quelqu'un est prédestiné pour être rejeté, ce ne peut être que par ses mauvaises œuvres; il n'en fait de mauvaises que parce qu'il peut s'en abstenir; qu'il s'en abstienne donc, et jamais l'arrêt d'une réprobation éternelle ne pourra s'exécuter sur lui; si au contraire vous êtes prédestinés à la gloire, ce ne peut être que dépendamment des moyens renfermés dans la prédestination : ces moyens, c'est le soin de votre salut, et la crainte des enfants de Dieu, c'est une vigilance exacte qui serve de frein à vos passions; il faut donc que vous les preniez ces moyens qui vous sont possibles et qu'on vous offre; il faut donc que vous observiez ces lois du combat, sans cela jamais vous ne serez couronnés; *non coronabitur, nisi qui legitimè certaverit.*

C'est la simple, mais solide réflexion que fit autrefois un sage médecin à Louis Landgrave de Turinge, et qui opéra

(1) *Philip* 3

sa conversion. Depuis long-temps ce grand du siècle s'abandonnait à la débauche, et ne voulait écouter aucun des avis qu'on lui donnait sur son salut. Lorsqu'on lui faisait une remontrance, sa réponse ordinaire était qu'il se convertirait un jour s'il était prédestiné, et qu'il ne changerait jamais si Dieu n'avait pas prévu son changement. Etant tombé malade, il fait appeler son médecin, homme d'une piété rare et d'un mérite distingué : celui-ci examine le mal, en cherche les causes, pense aux remèdes qu'il faut opposer; mais avant de les indiquer : « Prince, dit-il à son malade, il est inutile de » vous faire prendre aucun remède; ou Dieu a prévu que vous » mourrez de cette maladie ou non : s'il l'a prévu, en vain em- » ploierons-nous tous les remèdes de notre art; si au contraire » il a prévu que vous ne mourrez pas, vous guérirez infail- » liblement. Eh! comment donc, reprit le prince effrayé » du danger où son médecin semblait résolu de l'abandonner, » ne voyez-vous pas que si vous ne me secourez au plus tôt, » la violence du mal m'emportera infailliblement, et qu'il est » de la prudence de ne rien négliger dans de semblables ren- » contres? » Alors le médecin, dont le dessein avait été de guérir l'ame de son malade avant de travailler à la guérison de son corps, lui répliqua habilement : « si mon raisonne- » ment vous paraît défectueux, maintenant qu'il s'agit de la » vie de votre corps, eh! pourquoi donc voulez-vous vous en » servir lorsqu'il s'agit du salut de votre âme? si l'incertitude » du temps de votre mort vous engage à tout employer pour » vous conserver la vie, que ne fera pas sur votre cœur l'in- » certitude de votre éternité bienheureuse ou malheureuse? » Ce discours fit sur l'esprit du Landgrave une telle impression, que sur l'heure il résolut de changer de vie. En fait-il sur le vôtre, mon cher frère? apercevez-vous la faiblesse du raisonnement captieux qui vous en avait imposé? Oui, vous l'apercevez, et je présume trop de la droiture de votre jugement pour en douter. Reprenons donc ensemble le texte de notre Evangile, et pénétrons-nous des vérités qu'il renferme.

Le peuple Juif a été réprouvé, j'en conviens; mais pourquoi cela? ce n'est pas, comme vous l'avez entendu jusqu'ici, parce qu'il avait plu à Dieu de le rejeter, sans d'autres rai-

sons que son bon plaisir : notre Evangile nous en donne la vraie raison, c'est parce qu'il ne s'est pas rendu digne d'être du nombre des Elus ; *Qui invitati erant, non fuerunt digni.* C'est celle que saint Paul donnait aux Juifs à Antioche de Pisidie, lorsque remplis de colère et d'envie, ils s'opposaient à ses discours. *Il fallait*, leur dit-il, *premièrement vous annoncer la parole du Seigneur ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous en allons dès à présent vers les gentils, selon l'ordre que le Seigneur nous en a donné* (1). Ces dernières paroles de saint Paul sont encore un commentaire de ce passage de l'Evangile, où Jésus-Christ ordonne à ses Apôtres *d'aller dans les rues et les carrefours pour assembler toute sorte de personnes.* Il marque que le crime du Juif a été le salut du gentil ; *illorum delicto salus est gentibus :* dans le sens qu'au refus des Juifs, l'Evangile a été prêché aux Gentils. *Considérez donc*, conclut l'Apôtre, dont je vous prie de vous appliquer les paroles, *considérez donc la clémence et la sévérité de Dieu; sa sévérité envers ceux qui sont déchus de sa grâce, et sa clémence envers vous, si toutefois vous demeurez fermes en l'état où sa bonté vous a mis, autrement vous serez retranché comme eux ; ah! prenez garde de vous enfler* d'orgueil, *mais demeurez dans la crainte, car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles*, qu'il est à appréhender qu'il ne vous épargne encore moins ! (2) Ajoutez encore à ces considérations de l'Apôtre, qu'il n'est pas de péché mortel que Dieu n'ait droit de punir d'un éternel abandon comme il en a puni le Juif; que la grâce à laquelle vous participez aujourd'hui est celle-là même qu'a refusée ce peuple infidèle qui vit dans l'enceinte de vos murs, et que sa perte est devenue votre salut; *Dominatio eorum divitiæ gentium.* Dans ces considérations combien ne trouverez-vous pas de sujets de craindre le péché, d'admirer la divine Providence, et d'espérer de ses miséricordes ! Espérez donc et craignez, ce sont les deux sentiments que veut nous inspirer Jésus-Christ dans notre Evan-

(1) *Act.* 13. — (2) *Rom.* 11.

gile, et qu'il faut opposer à cette funeste sécurité que produisait l'erreur du raisonnement.

La seconde erreur que j'appelle erreur de préjugé, sans être moins dangereuse, est encore beaucoup plus universelle; on se voit dans une religion sainte, dans une Eglise sainte, dans l'exercice de plusieurs actions saintes, on prie soir et matin, on assiste aux offices de sa paroisse les jours commandés, on se confesse dans le temps marqué, on se sent quelques mouvements de piété, on ne fait tort à personne, voilà le préjugé qui séduit le grand nombre. Après tout, dit-on, si nous n'étions sauvés, il faudrait damner le grand nombre, Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre. Ainsi raisonnent une infinité de chrétiens qui voudraient être au monde et à Dieu tout à la fois. Mais que leurs pensées sont différentes des pensées du Seigneur! il entrera à la mort, et il entre déjà aujourd'hui dans le cénacle de votre cœur, il en éclaire tous les plis de sa divine lumière; il voit, il examine vos pensées, vos désirs, la pureté de vos intentions, tous les mouvements de votre âme; *Intravit autem rex ut videret discumbentes.* Il est vrai, mes frères, si Dieu, dans cet examen, ne cherchait que le caractère du chrétien, l'apparence de piété, des prières récitées par habitude, des confessions superficielles, des sentiments passagers de dévotion, d'une probité morale, il trouverait peut-être tout cela en vous; mais non, ce n'est pas là ce qu'il cherche, il examine si la charité est le principe de vos actions, si vous êtes animés de son esprit et non de celui du monde, et si vous avez la grâce sanctifiante; c'est pour cela qu'il est dit dans l'Evangile, que le Roi *aperçut un homme qui n'était pas vêtu de la robe nuptiale*; *Et vidit ibi hominem non vestitum veste nuptiali.* Ce Roi considérait si tous avaient l'habit dont on usait en pareille cérémonie, et Dieu considère si vous êtes revêtus de l'innocence des mœurs, qui est la seule robe avec laquelle on puisse paraître à son banquet. *Mon ami,* dit-il à celui qui ne l'a point, *comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Amice, quomodo huc intrâsti non habens vestem nuptialem?* Que ces paroles seront accablantes pour le pécheur au dernier jour! Il est dit de cet homme qu'*il de-*

meura muet : At ille obmutuit : c'est ce qui arrivera à tous les réprouvés lorsqu'ils paraîtront devant leur juge. Ah ! ils ne diront plus ce qu'ils nous disent aujourd'hui, qu'ils n'ont fait que ce que faisait le grand nombre, parce qu'ils reconnaîtront que ce nombre était celui des méchants ; ils ne diront plus que Dieu ne les a pas créés pour les perdre, parce qu'ils seront dans le désespoir de s'être eux-mêmes perdus, malgré le sincère désir que Dieu avait de les sauver ; ils ne nieront plus ce qu'ils niaient avec tant d'assurance, parce que les anges et les hommes sont autant de témoins qui déposeront contr'eux ; *Non erit locus impudentiæ nec negandi facultas, cùm Angeli et mundus ipse sit testis peccatorum.* Cette révélation qui se fera de leur hypocrisie aux yeux de l'univers, sera une de leurs peines, mais elle ne sera pas la seule : notre Evangile ajoute qu'*alors le Roi dit à ses gens : liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, c'est-là qu'il y a aura des pleurs et des grincements de dents ; Tunc dixit Rex ministris : ligatis pedibus et manibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores, ibi erit fletus et stridor dentium.* Voilà, mes frères, le second, mais terrible châtiment que la justice divine réserve à tous les mauvais chrétiens dans l'autre vie : leurs mains seront liées, *ligatis manibus*, parce qu'ils seront enveloppés de ces ténèbres où personne ne peut travailler, il n'y a plus de temps, plus de grâces, plus de Sacrements, plus de suffrages, plus de prières, plus de Sauveur, plus de Dieu : quelle horrible nuit ! Leurs pieds seront liés, *Ligatis pedibus*, parce que les affections seront immuables ; ils voudront toujours ce qui ne sera jamais, et ils ne voudront jamais ce qui sera toujours ; ils voudront toujours posséder Dieu, et jamais ils ne verront cette lumière ineffable ; ils ne voudront jamais souffrir, et ils seront toujours dans un état de souffrances indicibles : quel cruel supplice ! Ils seront jetés dans les ténèbres extérieures, *Mittite in tenebras exteriores*, parce qu'alors la lumière divine cessera d'éclairer non-seulement leurs cœurs comme aujourd'hui qu'ils sont dans les ténèbres extérieures, mais leur esprit, toutes leurs facultés ; l'homme tout entier. Si les ténèbres nous inspirent à présent

tant d'horreur, ah ! que sera-ce donc lorsqu'à travers de ces ténèbres éternelles on n'apercevra que des spectres, des démons ? Là il y aura des pleurs, *Ibi erit fletus ;* parce qu'ici on aura été dans la joie et dans les plaisirs, et parce qu'on aura voulu être de toutes les parties du monde, de ses jeux, de ses promenades, de ses assemblées. Au lieu que dans le ciel le Seigneur essuyera les larmes précieuses des justes, il condamnera les pécheurs à en verser d'inutiles sur tout ce qui les charme aujourd'hui. O s'ils faisaient bien cette seule réflexion : je gémirai, je pleurerai, je détesterai éternellement tous ces amusements qui m'occupent, qui voudrait goûter de ce poison mortel ? Là il y aura des grincements de dents, *Stridor dentium*, ce sera l'horrible effet de la rage et du désespoir continuel auquel se livreront les damnés ; la longueur infinie d'une éternité malheureuse sera toujours présente à leur esprit... Grand Dieu, je n'y pense qu'avec frayeur, j'en suis percé de crainte jusqu'à la moëlle de mes os..... Mon Dieu, un tel malheur arriverait-il à quelqu'un d'entre nous ? hélas ! oui, mes frères c'est même au plus grand nombre qu'il arrivera, le plus grand nombre des jeunes personnes sera perdu pour l'éternité, parce que toutes sont esclaves de la vanité ou de l'impudicité ; le plus grand nombre des personnes plus âgées sera perdu pour l'éternité, parce que l'âge ne fait que fortifier leurs inclinations et les endurcir. Quelle pénitence voyons-nous qu'on fasse des péchés de la jeunesse ? le plus grand nombre des personnes distinguées dans l'État ou l'Eglise même, sera perdu pour l'éternité, parce que ce seront la plupart des ingrats orgueilleux qui méconnaissent Dieu leur bienfaiteur ; le plus grand nombre des riches sera perdu pour l'éternité, parce qu'ils se font un Dieu de leur argent, et qu'ils n'ont pour les pauvres que des entrailles de bronze ; le plus grand nombre des personnes mariées sera perdu pour l'éternité, parce qu'il est rare que leur amitié soit assez pure et assez chrétienne. Que deviendront encore ceux qui, dans l'état du célibat, mènent une vie molle et sensuelle ? hélas ! ils seront encore perdus pour l'éternité. Ce sont là autant de vérités effrayantes justifiées par votre conduite, et renfermées dans ce texte de

l'Evangile : il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : *Multi enim sunt vocati, pauci verò electi.* Quel prodigieux aveuglement du genre humain ! Dans les divines Ecritures je vois que Dieu a préparé deux cènes différentes, l'une à son propre Fils, et l'autre aux puissances de l'air qui sont les démons. Saint Jean dans l'Apocalypse, parlant de celle-ci, dit : *J'ai vu un ange qui était dans le soleil, et qui criait à haute voix, en disant à tous les oiseaux du ciel : venez, assemblez-vous pour être au grand souper de Dieu, pour manger la chair des rois, la chair des officiers de guerre, la chair des chevaux, et de ceux qui sont dessus, la chair de tous les hommes libres et esclaves, grands et petits.* Quelle différence immense entre ces deux cènes ! Dans la première Jésus-Christ même devient la nourriture de ses élus, et dans celle-ci les hommes deviennent la nourriture des démons. Cependant le grand nombre se décide pour celle-ci ; beaucoup sont appelés aux noces que l'Epoux célèbre dans le ciel avec les bienheureux, et peu célèbreront ces noces avec le divin Epoux qui les a invités ; beaucoup sont appelés au royaume des cieux, et peu s'asseyeront avec Abraham et les Patriarches dans ce royaume, à la conquête duquel ils sont invités ; beaucoup sont appelés par la loi naturelle, par la loi écrite, par la prédication de l'Evangile, les impressions intérieures de la grâce, et peu écoutent la voix de la grâce, peu vivent de la vie de la grâce, peu persévèrent dans la vie de la grâce. Le petit nombre est celui des élus, *Pauci electi;* par conséquent le grand nombre est celui des réprouvés. Tandis que quelques hommes choisis retournent dans le sein du Seigneur qui les a créés, la foi me fait voir une multitude innombrable qui descend à chaque instant dans les enfers pour y souffrir des supplices éternels : oui, c'est le grand nombre qui se damne, c'est le grand nombre des chrétiens, c'est le grand nombre des états les plus parfaits, c'est le grand nombre des personnes de mon état, je ne puis en douter que je ne doute de ma religion même. Sur cet article de ma créance, il n'y a qu'une voix des Prophètes, des apôtres et des saints, de celui qui fait les saints, et même de la raison, qui assure ce mystère qu'elle ne peut

comprendre ; peu de chrétiens sont sauvés, le grand nombre des chrétiens est réprouvé. Ah, mes frères, la pensée effrayante, lorsqu'on l'approfondit autant qu'elle mérite de l'être ! Je le dis sans crainte d'être désavoué, les vérités de la religion les plus terribles ne le sont que par rapport à celle-ci : quelque effroyable que soit le malheur de la damnation éternelle, je l'appréhenderais moins s'il arrivait à moins de personnes ; je suis au contraire saisi de l'horreur la plus vive quand une fois je suis convaincu que ce malheur arrive à la plus grande partie des fidèles. Fasse le ciel, mes frères, que cette horreur nous rende plus vigilants et plus attentifs sur nous-mêmes, qu'elle nous fasse renoncer au monde et à ses convoitises, à nous-mêmes et à toutes nos mauvaises inclinations, qu'elle nous fasse marcher dans la voie étroite du salut, user de tous les moyens qui nous rendent possible notre salut, des Sacremens, de la prière, de la retraite, de la mortification, des réflexions pieuses que suggère la foi, et surtout de la pensée du ciel, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

ÉVANGILE

Du XX. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaum. Cet Officier ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, alla le trouver, et le supplia de venir chez lui, pour guérir son fils qui se mourait. Jésus lui dit : Si vous ne voyez vous autres des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. Cet Officier lui dit : Seigneur, venez avant que mon fils meure. Allez, lui dit Jésus, votre fils se porte bien. Il crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en alla. Comme il était en chemin, ses Serviteurs vinrent au devant de lui, et lui dirent que son fils se portait bien. Il s'informa d'eux

à quelle heure il s'était trouvé mieux. Ils lui dirent : Hier à la septième heure la fièvre le quitta. Ainsi le père reconnut que c'était l'heure même où Jésus lui avait dit : Votre fils se porte bien ; et il crut, lui et sa famille.

Homélie sur la Foi.

La foi d'un officier dont le fils était malade, son commencement, ses progrès et sa perfection, voilà, comme vous avez pu le remarquer avec le vénérable Bède, les points principaux que renferme l'Evangile de ce jour, et ce qui nous fait d'abord comprendre quel est le dessein de l'Eglise en le proposant à nos réflexions. Elle voit avec douleur, cette tendre mère, combien la foi est languissante, combien petit est le nombre des vrais fidèles, combien grand au contraire est le nombre de ceux qui font naufrage dans cette vertu, et il n'est pas de moyens qu'elle n'emploie pour la ressusciter en nous. Alarmée par le danger d'une malheureuse éternité à laquelle vous êtes exposés, elle vous en montre la grandeur, elle vous conduit en esprit dans les enfers pour vous en inspirer toute l'horreur possible ; elle vous y fait voir des millions de chrétiens qui ont cru et vécu comme vous ; elle vous crie de ne pas vous conformer au grand nombre, parce que le grand nombre est celui des réprouvés : c'est l'effrayante, mais salutaire leçon qu'elle vous faisait Dimanche dernier, afin de vous engager à vivre, non plus de la vie des sens comme auparavant, mais de la vie du juste, qui est celle de la foi. Aujourd'hui elle vous instruit sur les qualités que doit avoir cette foi ; elle vous propose pour exemple la foi d'un grand en qui elle paraît d'abord imparfaite à la vérité, mais qui est peut-être un modèle pour vous jusque dans son imperfection. Pourquoi ? parce que la vôtre est plus imparfaite encore. Eh ! combien même en qui elle ne reste plus ? Jésus-Christ disait autrefois à ses apôtres : Pensez-vous que le Fils de l'Homme trouvera encore de la foi sur la terre lorsqu'il y viendra à la fin des siècles (1) ? On dirait que nous touchons à ces temps malheureux où la foi

(1) *Luc.* 18.

expirante ne jettera plus qu'une faible lueur ; déjà elle n'éclaire plus nos pas, elle ne règle plus nos pensées, elle ne forme plus nos jugements, elle ne sanctifie plus nos désirs. Quel est parmi nous l'homme dont l'esprit et le cœur ne soient occupés que des grands objets que propose la foi ? Pensez-vous que le Fils de l'Homme en trouverait un seul dans tout cet auditoire ? *Filius Hominis veniens putas inveniet fidem in terra ?* Pourquoi donc négligeons-nous un don si précieux, un don que Jésus-Christ nous a acquis par son sang ? Nous le négligeons, ou parce que nous n'en connaissons pas assez l'utilité, ou parce que nous ne nous en formons pas une idée exacte. Il serait donc important de vous montrer ici deux choses, les avantages que produit la Foi et les conditions qu'elle doit avoir ; mais parce que l'explication de ces deux points excèderait la mesure de votre attention, et que dans une Homélie précédente j'ai parlé suffisamment du premier point, je m'en tiendrai au dernier, et je me bornerai à vous entretenir des qualités d'une foi véritable et chrétienne.

PREMIER POINT.

Nous l'avons appris dès nos plus tendres années ; la Foi est une vertu par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu nous a révélé, et que l'Eglise nous propose de croire. Développons bien cette idée que l'Eglise nous donne de la Foi, et nous y trouverons les principales qualités qu'elle doit avoir. La Foi est une vertu surnaturelle, qui a Dieu même pour objet, sa véracité pour motif, sa bonté et sa miséricorde pour principe. *Il vous a été donné de croire en Jésus-Christ*, dit saint Paul ; *vobis donatum est pro Christo ut in eum credatis* (1) : c'est dans sa grande miséricorde et par pure grâce qu'il nous a appelés, et non selon nos mérites : *Nos vocavit vocatione suâ sanctâ, non secundùm opera nostra, sed secundùm propositum suum et gratiam* (2) : loin que de nous-mêmes nous puissions croire ou nous disposer à croire, nous ne sommes pas même ca-

(1) *Philipp.* 1. — (2) 2. *Timoth.* 1.

pables de former une pensée, toute notre capacité vient de Dieu seul; *Omnis sufficientia nostra ex Deo est;* et la fin qu'il se propose en nous accordant ce don, est de nous donner le pouvoir de devenir enfants de Dieu; *Dedit potestatem filios Dei fieri his qui credunt in nomine ejus* (1). A quelle gloire immense nous sommes appelés, mes frères! quelle miséricorde infinie de Dieu qui nous y appelle! et quelle estime ne devons-nous pas faire de la foi qui nous y conduit!

C'est une vertu, et une vertu si nécessaire, que sans elle il est impossible de plaire à Dieu; *Sine fide impossibile est placere Deo* (2). Elle est, comme dit le saint Concile de Trente, l'unique fondement du grand ouvrage de notre justification; pour être justifiés, il nous faut aimer Dieu de tout notre cœur, pour lui-même et plus qu'aucune créature; il faut le regarder comme un juge souverainement équitable qui sait rendre à chacun selon ses œuvres; et parce que ce n'est pas dans cette vie présente que se fait cette juste distribution, il faut que nous soyons convaincus de l'existence d'une autre vie après celle-ci, des peines de l'enfer, et du bonheur des saints dans le ciel. Or, sans la foi il est impossible, ici-bas, d'être pénétré de ce vif amour de Dieu, et d'être convaincu des suites éternelles qu'a la mort de l'homme; la Foi est donc une vertu nécessaire pour être justifié; *Justificati ex fide* (3).

C'est une vertu *par laquelle nous croyons*, on ne dit pas *par laquelle nous sommes disposés à croire*, mais par laquelle nous croyons, pour nous faire comprendre que l'habitude de la Foi ne suffit pas pour le salut, mais qu'il en faut produire les actes, qu'à la vérité il est indispensable de croire de cœur pour être justifié, mais que ce n'est pas assez, qu'il faut encore confesser sa foi par ses paroles et ses œuvres pour obtenir son salut, *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem* (4): je dis par ses paroles et ses œuvres; une remarque d'un moment vous fera connaître ma pensée.

(1) *Joan* 1. — (2) *Hæbr.* 11. — (3) *Rom.* 5. — (4) *Rom.* 10.



On distingue communément deux sortes de foi, une foi spéculative, et une foi pratique : la première est celle qui contemple son objet sans pouvoir opérer sur le même objet ; par exemple, le mystère de la Trinité, de l'Eucharistie, du jugement dernier qu'elle se contente de considérer, et dont l'existence ne dépend pas d'elle : la seconde est celle qui peut opérer ce qu'elle croit ; par exemple, le pardon des injures que nous croyons nécessaire pour obtenir miséricorde de Dieu, et que nous pouvons accorder ; par exemple, la pénitence intérieure et la mortification des sens, sans lesquelles nous ne pouvons ni être justifiés ni satisfaire pour nos péchés, et dont la pratique dépend de nous, et ainsi des autres points qui concernent la morale chrétienne. Nous confessons par parole cette foi spéculative qui a le dogme pour objet, en disant, par exemple : mon Dieu, je crois que vous êtes un seul Dieu en trois personnes ; mon Dieu, je crois la sainte Eglise catholique ; mon Dieu, je crois qu'un jour je paraîtrai devant votre tribunal pour être jugé selon mes œuvres. Nous confessons par nos actions la foi pratique, ou la foi dont l'objet est praticable, par exemple, nous confessons la vertu d'humilité en nous humiliant à la vue de nos imperfections. Tels sont les actes différents qui nous sont marqués par ces mots, *par laquelle nous croyons*, termes qui nous prouvent que la Foi doit être agissante.

C'est une vertu par laquelle nous croyons *fermement*, c'est-à-dire, qu'une autre qualité de la Foi est qu'elle soit ferme et inébranlable ; enfin c'est une vertu par laquelle nous croyons fermement *tout ce que Dieu a révélé* sans aucune exception, ce qui marque que notre foi doit être universelle et s'étendre à tous les objets révélés ; ainsi, pour ne m'arrêter qu'à ces trois dernières qualités qu'il est plus intéressant de vous faire connaître, notre foi doit donc être une foi vive et agissante, une foi ferme et inébranlable, une foi universelle et également soumise à tous les articles de notre croyance, c'est ce que l'explication de notre Evangile nous fera voir.

Il y avait un Officier dont le fils était malade à Capharnaum ; Erat quidam regulus cujus filius infirmabatur

Capharnaum. C'était cette maladie même qui, dans les desseins de Dieu, devait opérer le salut de ce père, de son enfant, et de toute la maison; nous avons vu dans un autre endroit de l'Evangile (1) que ce Roi qui célébrait les noces de son fils, contraignait les conviés d'entrer dans la salle où se faisait ce banquet sacré. Dans quel sens doit-on entendre ces paroles? est-ce que Dieu use de violence et de contrainte envers ceux qu'il appelle? Non, sans doute, reprend saint Grégoire, Dieu laisse toujours à l'homme une pleine liberté touchant la conversion; mais sans blesser cette liberté, quelquefois il envoie des afflictions à ceux qui aimaient le monde et ses plaisirs; il veut les en détacher, et pour cela il les frappe par l'adversité; il s'oppose à la jouissance de ce qu'ils recherchent; il les arrache en quelque façon au monde qu'il rend contraire à tous leurs désirs; il les oblige de revenir avec une sainte confusion à leur créateur dont ils s'étaient éloignés par l'orgueil; il les affaiblit par la langueur et la violence de la maladie; il les abat par le mépris dont il les couvre de toute part; il les afflige par les pertes qu'ils souffrent dans leurs biens, et les contraint ainsi de se tourner vers lui, tout appui leur manquant du côté de la créature; *Sæpè namque nonnulli ad temporalem gloriam proficere volentes, aut longâ ægritudine tabescunt, aut afflicti injuriis concidunt, aut percussi graviùs damnis affliguntur et in mundi dolore... ad Deum corda convertunt* (2). C'est la manière dont Dieu en usa à l'égard de l'Officier de notre Evangile : fasse le ciel que tous ceux qui sont dans l'affliction en profitent pour leur salut comme lui.

Aussitôt qu'il eut appris que Jésus venait de Judée en Galilée, il l'alla trouver, et le pria de venir chez lui pour guérir son fils qui allait mourir. Hic cùm audisset quia Jesus adveniret à Judeâ in Galilæam, abiit ad eum, et rogabat eum ut descenderet et sanaret filium ejus, incipiebat enim mori. Voyez, mes frères, quelle est dans ce grand l'activité de sa foi tout imparfaite qu'elle est d'ailleurs. Ce Seigneur que notre Evangile qualifie de *petit roi*, *regu-*

(1) *Luc* 14. *Matth.* 22 — (2) *Hom.* 36. *in Evang.*

lus, ne pense pas que ce soit assez de croire ; et on pourrait dire de lui ce que l'apôtre saint Jacques remarque du patriarche Abraham : sa foi agissait dans ses œuvres, et ses œuvres consommaient la foi ; *Fides cooperabatur operibus illius, et ex operibus fides consummata est.* Il ne se contentait pas de dire : le fils de David peut guérir mon fils, mais il ajoute : j'irai donc le trouver, et il y allait sans délai ; *Cùm audisset, abiit.* J'irai donc, devons-nous dire chacun dans nos besoins particuliers, afin de rendre notre foi agissante ; comme cet officier, j'irai donc vers le Dieu de mon salut dans toutes les tribulations qui m'arriveront. Je suis tenté par le démon de l'impureté, et je crois que le vin Eucharistique est celui qui conserve la pureté. Ah ! j'irai donc à l'autel du Seigneur, et j'y prendrai le précieux calice de mon salut : je suis abattu par un esprit de langueur qui règne dans toutes mes actions, et je crois que la pensée d'un Dieu qui me voit et qui me jugera, peut m'exciter à la ferveur. Je marcherai donc en votre présence, Seigneur, et vous serez toujours devant mes yeux, tantôt comme un puissant protecteur qui m'anime au combat, et tantôt comme un juge équitable qui ne décerne la couronne qu'à celui qui a légitimement combattu. Je suis tourmenté du désir de me venger d'un ennemi qui a flétri mon honneur, et je crois que la vengeance est révélée à Dieu seul : ah ! je ferai donc le généreux sacrifice de mes ressentiments, et j'irai, s'il le faut, trouver celui qui m'a offensé, pour le gagner à Dieu. Je retiens entre mes mains un bien qui ne m'appartient pas, et je crois que c'est un crime de priver le mercenaire de sa récompense, ou le créancier du prix qui lui est dû : ah ! je réparerai donc tous les dommages causés par mes injustices, et je rendrai ces biens au quadruple, plutôt que de charger ma conscience ; *Si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum :* périssent pour jamais ces biens dont l'attachement me ferait périr, et si j'en possède, que ce soit pour les partager avec les pauvres ; je désire la gloire, et je crois que la gloire de l'immortalité est la seule digne de l'ambition d'un chrétien ; je consentirai donc à vivre dans l'obscurité, le mépris et les humiliations, puisque c'est la voie qui conduit à

une fin glorieuse ; je crains extrêmement la maladie et la mort, et je crois que tous les pécheurs impénitents seront condamnés à une mort éternelle où ils souffriront des maux infinis ; je demanderai donc le don de pénitence, et je la ferai sur la cendre et sous le cilice, j'arroserai mon lit de mes larmes, et je condamnerai à une mortification perpétuelle ces yeux et ces mains, et tous ces sens immortifiés jusqu'aujourd'hui. Je suis dans une occasion prochaine de pécher en voyant cette personne, je sais que quiconque aime le péril y périra ; j'arracherai donc cet œil, je couperai ce bras, je retrancherai ce pied qui me scandalise ; il vaut mieux, comme le dit l'Evangile, se sauver avec un œil et une main, que d'être jeté dans le profond abîme avec tous ses membres, ainsi raisonne dans chaque occasion particulière celui dont la foi agit ; ainsi raisonnait l'officier de notre Evangile ; ainsi ont raisonné ces saints dont saint Paul fait un si magnifique éloge dans son épître aux Hébreux. Pourrons-nous, mon cher auditeur, nous rappeler leur exemple, et n'en être pas humiliés jusqu'à la confusion ! quelle différence entre leur foi et la nôtre ! que la leur était active, et que la nôtre est lâche et paresseuse ! La croyance est la même ; mais que les effets sont peu ressemblants. Comme Abel innocent, vous croyez encore, riches du monde ! que ce n'est qu'en immolant à Dieu, c'est-à-dire, en donnant aux pauvres ce que vous avez de mieux, que vous rendez à sa majesté l'hommage qui lui est dû, et à peine offrez-vous avec Caïn la moindre partie des fruits que vous produit la terre. Comme le juste Noé, vous êtes encore, grands du siècle, et vous tous qui vivez dans le tumulte du monde ? vous êtes encore aujourd'hui les tristes témoins de l'iniquité qui s'y commet, vous en êtes les ouvriers la plupart, vous êtes comme ce patriarche avertis qu'un déluge de feu doit, comme alors celui de l'eau, purifier la terre des abominations qui la souillent tous les jours ; que faites-vous pour n'être point enveloppés dans ce désastre universel ? ce juste que saint Paul appelle l'héritier de la foi, est occupé pendant un siècle entier à bâtir l'arche qui le doit préserver d'un malheur commun, sans que la difficulté du projet, la longueur du temps, les railleries des impies, soient

capables de lui faire abandonner son dessein, et vous, pour éviter un malheur plus terrible, à peine employez-vous quelques années. Comme autrefois le peuple Juif, nous nous glorifions d'être les enfants d'Abraham, qui de nous se pourra donc glorifier d'être héritier de sa foi? nous devons l'être tous, j'en conviens, et l'Apôtre nous fait entendre (1) qu'il n'y a point de justice pour nous, si notre foi ne ressemble à la sienne; mais sera-ce vous, sera-ce moi qui reconnaîtrons en nous cette foi qui lui a mérité le nom de père des croyants? jugeons-en par la manière dont la foi agissait en lui, et dont elle agit en nous. Une voix céleste se fait entendre, Dieu lui ordonne de quitter ce qu'il a de plus cher, son pays, ses parents, sa propre maison, et dans l'instant il quitte tout, il se met en marche sans savoir où il ira; *exiit nesciens quò iret.* Quelle prompte obéissance! quelle soumission à la providence! il a près d'un siècle à vivre dans une terre excellente qui doit devenir son héritage et celui de sa postérité, la promesse du Seigneur y est formelle; comment y vit-il cependant? hélas! comme un étranger, habitant sous des tentes, ne pensant à bâtir ni ville ni maison, ne possédant pas un pouce de terre, toujours prêt à partir au moindre signal. Quel détachement de toutes les choses du monde! le Seigneur lui a promis une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel, il voit sa femme naturellement stérile, déjà âgée de quatre-vingt-dix ans; lui-même a atteint l'âge de près de cent ans, sans que ces deux considérations lui fassent naître la moindre défiance touchant les promesses du Seigneur; après un long temps paraît au monde le fils de la promesse, et pourquoi? pour mettre la foi d'Abraham à une épreuve qui surpassât toutes les précédentes. A peine ce cher enfant est-il parvenu à l'âge de raison, que Dieu adresse à Abraham cet ordre dont toutes les paroles exigent un sacrifice particulier : *Abraham, prenez avec vous Isaac* en qui j'ai promis de bénir votre race, *Isaac votre fils, et* non pas un de vos serviteurs, *votre fils unique* qui vous est né de Sara, cette chère épouse, *votre fils que vous aimez*, et

(1) *Rom.* 4.

dont il vous est plus difficile de vous priver, *allez en la terre de vision, et là, vous,* son père, *vous me l'offrirez,* non en simple oblation, mais *en holocauste,* non dans un lieu sombre qui vous déroberait l'horreur du spectacle, mais *sur une haute montagne que je vous montrerai* lorsque je le jugerai à propos; *Tolle filium tuum unigenitum quem diligis, Isaac, et vade in terram visionis, atque ibi offeres eum in holocaustum super unum montium quem monstravero tibi.* Vous frémissez, pères et mères, en entendant ces paroles, chacune vous perce le cœur, et vous fait demander : que ferais-je, Seigneur, si Dieu mettait ma foi à une telle épreuve ? Abraham en fut affligé sans doute, la nature lui fit sentir qu'il était père, mais la foi lui fit connaître qu'il avait lui-même un père à qui il devait une obéissance sans borne; il part donc, il emmène avec lui la tendre victime, il l'étend sur le bûcher, il élève le bras pour frapper cet innocent agneau, si un ange ne l'arrête et ne l'assure que Dieu est satisfait de sa volonté. Quelle foi ! quel héroïsme de la foi ! c'est néanmoins celle qui nous est proposée pour modèle; les sacrifices les plus difficiles ne doivent plus l'être pour nous dès que la foi nous montre la volonté du Seigneur; un père et une mère doivent être dans la sincère disposition de remettre entre les mains du Seigneur leurs enfants les plus chers quand il lui plaira de les appeler à lui; un enfant doit aussi, comme Isaac, voir la volonté de Dieu dans ses parents, et s'y soumettre avec la même douceur et la même tranquillité. La foi de ces Patriarches leur faisait attendre cette cité bâtie sur un fondement dont Dieu même est le fondateur, elle leur rendait en quelque façon présents les biens éternels, et détachait leurs cœurs de ceux du monde; elle doit opérer en nous le même effet, il faut que la foi nous montre le ciel comme notre seule patrie, qu'elle porte la conviction et la persuasion des vérités célestes jusqu'au fond de l'âme, c'est ce qu'elle devrait faire par rapport à nous. Mais, hélas ! que faisons-nous ? nous ne pensons qu'à des habitations commodes, qu'à des établissements fixes, qu'à des fortunes qui nous assurent contre l'avenir; nous nous plaisons dans notre exil, une seule chose nous y inquiète, c'est la crainte de revoir

bientôt cette patrie où la foi nous appelle ; notre foi même spéculative devrait être une foi pratique, et la foi pratique n'est chez nous qu'une foi de pure spéculation ; il n'est point de mystères dont la considération ne puisse nous engager à quelques saintes pratiques, par exemple, la considération du mystère de la Trinité pourrait nous engager à sanctifier les trois facultés de notre âme qui en sont le symbole, et il n'est presque point de vérités morales que nous suivions exactement. Aujourd'hui on voit peu de Moïses qui renoncent aux vains désirs du monde, aux plaisirs de la cour, aux trésors d'Egypte, pour partager avec Jésus le poids de ses afflictions, et l'opprobre de son supplice. On croit bien une autre vie, la résurrection des morts et le jugement dernier, et cette croyance si capable de jeter la terreur dans les cœurs, demeure stérile et sans fruit dans la plupart des cœurs. Eh ! qu'est-ce donc qu'une telle foi aux yeux du Seigneur ? Ce que je vais vous dire doit vous faire horreur : ceux d'entre vous qui ont une telle foi n'ont pas une foi de chrétiens, mais une foi de démons, une foi pire que celle des démons ; les démons croient, dit saint Jacques, et en croyant ils tremblent, et nous trouvons mille pécheurs qui croient sans craindre ; ni le châtiment des anges, ni la destruction de l'univers, ni la ruine de Sodôme, ni les menaces d'un feu éternel ne sont capables de les intimider ; à quoi donc vous servira cette foi morte, ce corps sans âme ? à rien du tout. Eussiez-vous, dit saint Paul, une foi capable de transporter les montagnes, si elle n'opère par la charité, elle ne vous sert de rien ; mais je me trompe, mes frères, elle servira, mais à quoi ? à rendre votre jugement plus terrible par le compte exact que vous demandera le juste juge de tant de grâces dont vous aurez abusé : *Quiconque fait le bien sans le pratiquer, se rend coupable d'un nouveau péché*, dit saint Jacques; *Scienti bonum et non facienti, peccatum est illi : Il eût été meilleur de ne connaître pas la voie du Seigneur*, dit saint Pierre, *que de la quitter après l'avoir connue ; Melius erat non cognoscere viam Domini, quàm post agnitionem retrorsùm converti :* et Jésus-Christ ne nous dit-il pas lui-même que *ce ne seront pas ceux qui diront, Seigneur, Seigneur, qui seront sauvés,*

mais quiconque aura fait la volonté de son Père? Tous les autres fussent-ils des Prophètes, des Thaumaturges, ils seront traités en ouvriers d'iniquités; non-seulement ils seront punis de l'abus qu'ils auront fait de leurs connaissances, mais encore du scandale qu'aura causé leur vie, mais des obstacles que leur vie mondaine aura apportés au progrès de l'Evangile; c'est donc un grand bien, un trésor inestimable que le don de la foi, mais ne pas conformer ses mœurs à sa croyance, croire en chrétien, vivre en païen, c'est un malheur qu'on ne saurait assez déplorer. Les habitants de Sodôme et de Gomorrhe seront traités moins sévèrement au jour des vengeances que ce mauvais chrétien qui n'aura point prouvé sa foi par ses œuvres, parce que l'activité était la première qualité qu'elle devait avoir.

La seconde qui nous est marquée par les paroles suivantes de l'Evangile, est la fermeté. *Jésus dit à cet officier, si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point; Dixit ergo Jesus ad eum : nisi signa et prodigia videritis, non creditis.* On est ici également étonné de deux choses, et que Jésus-Christ reproche à cet officier de ne point croire, et qu'il le blâme de ne point croire s'il ne voit des miracles; s'il ne croit point, pourquoi donc est-il venu de loin demander la guérison de son fils? se serait-il adressé à Jésus-Christ, s'il ne l'eût regardé comme le Sauveur de son fils? non sans doute, répondent saint Chrysostôme et saint Grégoire; *Neque enim ab eo quæreret salutem, quem non crederet Salvatorem.* En supposant d'ailleurs qu'il n'ait pas cru avant d'avoir vu des miracles, en quoi méritait-il le blâme de Jésus-Christ? n'est-il pas dit dans l'Evangile que les Juifs seraient sans péché, si le Sauveur n'eût fait parmi eux des miracles qu'aucun autre n'avait faits; *si opera non fecisset quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent* (1). Pourquoi donc cet officier essuie-t-il ce double reproche, et de ne point croire, et de ne croire qu'après avoir vu des miracles? La réponse à ces justes questions vous fera connaître que la foi doit être ferme et inébranlable : la voici donc.

(1) *Joan.* 20.



Considérez bien, dit saint Grégoire, ce que cet officier a demandé, et de quelle manière il a demandé; vous reconnaîtrez d'abord que cet homme n'avait qu'une foi douteuse et chancelante; *Mementote quid petiit, et apertè cognoscetis quia in fide dubitavit :* il avait déjà demandé en arrivant, et il demande encore après le reproche que lui fait Jésus-Christ, *qu'il descende et qu'il vienne à Capharnaum avant que son fils ne meure; dicit ad eum regulus, Domine : descende priusquàm moriatur filius meus.* Quelle différence entre la foi du centenier qui n'était que gentil, et la foi de cet officier qui était Juif! le centenier s'avouait indigne de recevoir Jésus dans sa maison, et celui-ci le prie d'y venir; celui-là croyait que ce fût assez d'une parole pour guérir son serviteur; pour obtenir cette parole, il employait la médiation des principaux de la Synagogue, et celui-ci prétend par lui-même obtenir que Jésus fasse un long voyage: le premier témoige à Jésus qu'il le regarde comme le maître souverain de la vie et de la mort, que les maladies et les maux sont à sa solde comme des soldats qu'il envoie, et qu'il fait revenir quand il lui plaît: le second prétend au contraire que Jésus ne peut rien ni sur les absents ni sur les morts; voilà pourquoi il le conjure de venir en sa maison, et d'y venir avant que son fils ne meure; *descende priusquàm moriatur filius meus.* Il fallait un nouveau prodige, il fallait qu'à l'instant même et d'une seule parole, Jésus rendît la santé au moribond, pour détruire cette double erreur, et c'est de quoi se plaint le Sauveur, parce que les miracles précédents suffisaient pour établir son autorité souveraine, et que d'ailleurs ii ne voulait pas prodiguer ses miracles. Ainsi quand le Sauveur lui reproche de ne pas croire qu'il n'ait vu des miracles, il ne veut pas lui dire qu'il devait croire légèrement et sans preuve, mais qu'il avait des preuves suffisantes du pouvoir qu'il avait de guérir les malades, quoiqu'absent; qu'il en avait, dis-je, des preuves dans toutes les merveilles dont il avait entendu parler, et qu'il avait peut-être vues de ses yeux. Voilà le vrai sens des paroles du Sauveur, qui montrent que cet officier était doublement coupable, et de douter dans sa foi, et de ne point fortifier

sa foi par les motifs de crédibilité qui pouvaient l'appuyer. Ces défauts ne seraient-ils pas les vôtres, mes frères ? êtes-vous plus intimement convaincus que cet officier, que Dieu est également présent dans tous les lieux, qu'il voit ce qui se passe dans le plus grand secret de votre cœur, qu'il est l'arbitre souverain de la vie et de la mort, que d'une seule parole il peut tout dans le ciel et sur la terre, que sa sagesse dirige tous les évènements de cette vie, que sa providence aujourd'hui cachée aux yeux des impies, sera manifestée et justifiée devant tout l'univers, que sa puissance ne rencontrera aucun obstacle à la résurrection des hommes dont les os sont épars çà et là ? Croyez-vous les mystères de la trinité et de l'incarnation, et tous les autres mystères de la religion aussi fermement que les vérités les plus évidentes ? que la vérité de votre existence ? car telle doit être la fermeté de votre foi. Saint Augustin la portait plus loin encore : oui, disait-il, je douterais plus facilement de ma propre existence, que de la vérité de ce que j'ai appris de la religion chrétienne ; *faciliùs dubitarem vivere me, quàm vera esse quæ audivi.* Elle doit donc être sans défiance, sans incertitude, sans le moindre soupçon de fausseté, plus inébranlable que les montagnes qu'elle transporte, supérieure à toutes les épreuves les plus dures et les plus séduisantes, aux tourments et aux plaisirs, aux mépris et aux grandeurs, aux anges et aux hommes, à la vie et à la mort, c'est l'éloge que saint Paul fait de la foi des saints de l'ancien Testament, d'un Abel, d'un Noé, d'un Abraham que j'ai déjà cités, d'un Gédéon, qui croyant à la parole du Seigneur, n'oppose aux armées des Madianites, des Amalécites, et des peuples de l'Orient, que trois cents hommes armés de trompettes seulement, et de pots de terre vides avec des lampes au milieu des pots ; d'un Barac qui croit, selon la révélation de Débora, que Dieu l'a choisi pour délivrer son peuple, et défaire l'armée de Sisara; d'un Samson qui croit, selon la révélation faite à sa mère, que Dieu l'a destiné à la délivrance de son peuple, et remporte sur les Philistins ces victoires signalées dont on parle toujours avec une nouvelle admiration ; d'un Jephté qui consacra sa fille au Seigneur comme Samuel le fut depuis par

Anne sa mère ; d'un Samuel lui-même dont toute la vie fut un exemple de foi, de religion et de piété ; d'un David que sa foi rendait victorieux des lions, des géants et des armées. *Le temps me manquerait*, dit saint Paul, *si je voulais rappeler toutes les preuves que ces grands hommes ont données de leur foi ; Deficiet enim me tempus enarrantem de Gedeon, Barac, Samson, Jephte, David, Samuel et Prophetis : C'est par leur foi*, ajoute ce saint Apôtre, *qu'ils ont conquis les royaumes, accompli les devoirs de la Justice et de la vertu ; c'est par la foi qu'ils ont reçu l'effet des promesses, fermé la gueule aux lions, arrêté la violence du feu, évité le tranchant de l'épée ; c'est par la foi qu'ils ont été guéris de leurs maladies, qu'ils ont été remplis de force et de courage dans les combats, et qu'ils ont mis en fuite les armées des étrangers, et qu'ils ont rendu aux femmes leurs enfants, les ayant ressuscités après leur mort ; les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection ; les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons ; ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toute manière, ils sont morts par le tranchant de l'épée ; ils étaient vagabons, couverts de peaux de brebis et de chèvre, étant abandonnés, affligés, persécutés ; ils ont passé, eux dont le monde n'était pas digne, leur vie, errant dans les déserts et sur montagnes, se retirant dans les antres et les cavernes de la terre : tous ont combattu pour la foi, et ont vaincu le monde avec le bouclier de la foi ; omnes testimonio fidei probati sunt.* Dites-le-moi, mes chers frères, quelle impression fait sur vous l'exemple de ces saints ? n'êtes-vous pas touchés jusqu'aux larmes d'entendre tous ces maux qu'ils ont soufferts pour la foi ? n'admirez-vous pas cette inébranlable fermeté avec laquelle ils ont triomphé des mépris, des persécutions, des exils, des chaînes, des cachots, des scies, des glaives, des gibets, des feux et de la mort ? *Je sais*, disaient-ils tous avant le grand Apôtre, *je sais quel est celui en qui je crois, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me conserver, jusqu'au grand jour, le dépôt que je*

lui ai confié; scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem (1). *Je souffrirai donc, mais je n'en rougirai pas*, et je ne me laisserai point abattre par le découragement, je ne serai pas confondu par une honteuse défaite, mais je compterai mes victoires par mes combats et mes périls? *ob quam causam etiam hæc patior, sed non confundar.* Encore une fois ces beaux sentiments ne vous édifient-ils pas? ne fortifient-ils pas votre foi? ne vous semble-t-il pas que vous seriez actuellement disposés à verser votre sang plutôt que de trahir votre foi? ou ne trouvez-vous pas de quoi confondre ici votre lâcheté? Hélas! la foi de ces saints triomphait des plus grandes persécutions, et nous voyons tous les jours que la plus légère difficulté triomphe de votre foi; je ne veux pas pour vous en convaincre entrer dans un long détail, je comparerai seulement la conduite différente que vous tenez à l'égard des pauvres et des riches, avec celle que Jésus-Christ tient dans notre Evangile. Il dit à l'officier : *allez, votre fils se porte bien*, et ne voulut point aller avec lui, *vade, filius tuus vivit.* Quelle est la raison de cette conduite du Seigneur, demande saint Grégoire? un grand du monde vient le prier de venir trouver son propre fils, et il refuse d'y aller; un centenier, au contraire, le prie de ne pas se donner cette peine, et il promet d'aller guérir non pas son fils, mais son serviteur; quel était en cela le dessein du Seigneur, sinon de réprimer notre orgueil, et de nous donner une leçon d'humilité? Qu'un homme de basse condition nous fasse prier de passer chez lui pour lui rendre quelques bons offices, aussitôt nous sentons notre amour-propre qui se révolte, et qui nous dit, qu'y aller ce serait compromettre notre honneur, nous avilir et nous rendre méprisables; nous rougissons si on s'aperçoit que nous connaissons un pauvre; qu'un grand au contraire nous invite à venir à sa maison, nous y courons, nous nous en glorifions, et nous voudrions que chacun fût instruit de l'honneur que ce grand nous fait; voilà l'orgueil de l'homme, et la plaie profonde que Jésus-Christ veut au-

(1) 2. *Timoth.* 1.

jourd'hui guérir en nous. Il refuse d'aller chez ce grand de sa nation, il veut aller voir en personne un pauvre esclave, c'est pour nous apprendre à ne faire acception de personne, à estimer les personnes à cause de leur mérite, et non à cause du vain éclat qui les environne; *Superbiæ nostræ retunditur quæ in hominibus non naturam quâ ad imaginem Dei nati sunt, sed honores et divitias pensamus.* Voilà la leçon que nous faisait Jésus-Christ en refusant d'aller à Capharnaum visiter le fils de cet Officier; comparez sur ce seul point votre conduite avec celle du Sauveur; en est-il un seul à qui sa conscience ne fasse de secrets reproches? c'est une maxime aujourd'hui communément reçue dans le monde, qu'il faut toujours voir ceux qui sont dans un rang supérieur à celui dans lequel on est; on est assidu auprès des grands, on oublie ses inférieurs, et quelquefois ses égaux; les états obscurs sont dans le mépris, les pauvres s'en plaignent et avec raison; mais sont-ils moins répréhensibles que les riches? où est, par exemple, celui d'entre eux qui estime sa condition? qui se glorifie sincèrement de n'avoir que de pauvres parents comme lui? qui ne se croie plus honoré d'être connu d'une personne au-dessus de lui que de son égal? L'éclat des richesses, la pompe et le luxe avec lequel paraît un riche nous impose, nous l'accueillons avec honnêteté, nous lui donnons partout la première place, tandis que nous disons à peine à un pauvre de s'asseoir à nos pieds: n'est-ce pas là, dit saint Jacques, suivre des pensées injustes? *nonne facti estis judices cogitationum iniquarum?* Voilà comment le préjugé, la coutume et le respect humain triomphent de notre foi dans les occasions les plus aisées, voilà quelle en est la fermeté; quelle honte pour nous!

Ma croyance, dites-vous, serait plus ferme, si je vivais du temps des miracles: erreur, mes frères! cet Officier dont parle l'Evangile vivait dans ce temps, et cependant Jésus-Christ lui reproche de ne point croire. Combien alors méritaient le même reproche à Jérusalem et dans la toute la Judée! Au moins, dites-vous, je les croirais, si je les voyais de mes yeux; voilà ce qui vous trompe encore. Il y a beaucoup d'apparence que cet Officier en avait vu plusieurs, puisqu'il vi-

vait dans une ville où Jésus-Christ en avait fait un grand nombre ; cependant cette vue n'a produit en lui qu'une foi chancelante. Les Pharisiens avaient demandé et vu des miracles plus grands que ceux qu'ils avaient demandés, cependant ils sont restés dans leur infidélité ; Pharaon a demandé à Moïse des preuves de sa mission, à quoi ont servi les preuves les plus éclatantes sinon à l'aveugler et l'endurcir ? ni le changement de la baguette en serpent, des eaux en sang, du jour en des ténèbres très-épaisses, ni la pluie de sauterelles, ni la peste, ni les ulcères, ni la perte des moissons de l'Egypte, ni la mort de tous les premiers-nés n'ont été capables de le convertir; les eaux de la mer Rouge si célèbre par la défaite de cet impie armé contre le Seigneur, annoncent encore aujourd'hui à l'univers l'obstination dont l'homme est susceptible lorsqu'il s'abandonne à lui-même. Un autre exemple de mille que je pourrais rapporter, c'est celui que nous lisons dans le quatrième livre des Rois. L'impie Ochosias étant tombé malade, envoie consulter le Dieu d'Accaron. Elie qui rencontre les envoyés du roi leur ordonne de retourner, et de dire à leur maître qu'il ne descendra point du lit sur lequel il est couché : tout Israel sait que ce prophète a en main le pouvoir de Dieu, le roi peut moins qu'un autre l'ignorer. N'importe, il ordonne à un officier de prendre sa troupe, et d'amener le serviteur du Seigneur pour le punir de sa funeste prédiction; le militaire veut faire la cour à son roi aux dépens de sa conscience et des intérêts de Dieu ; il part donc, il arrive à la montagne où est le prophète, et il lui commande d'en descendre et de le suivre. Elie, pour châtier l'impiété de l'officier et du roi qui l'a envoyé, fait tomber du ciel un feu qui dévore la troupe et celui qui la commande. Ne direz-vous pas que le roi effrayé cessera de faire la guerre à un homme que Dieu protége si visiblement? cependant le contraire arrive : Ochosias, devenu plus furieux envoie une seconde troupe composée de cinquante hommes aussi déterminés que les premiers à servir leur roi contre Dieu même : quelle faiblesse pour le culte de l'Être suprême! quelle force et quel courage pour le service des hommes! Le Prophète, pour punir cette injuste préférence, réduit tous ces hommes en cendre

par un feu aussi miraculeux que le premier. Ochosias, plus endurci qu'auparavant, envoie une troisième fois sans vouloir reconnaître que c'est à Dieu même qu'il s'attaque. Voilà, chrétiens, ce qu'opèrent les miracles sur les libertins déclarés ; s'ils les instruisent, ce n'est que pour les rendre plus coupables ; il est donc certain que les miracles seuls ne suffisent pas pour changer le cœur de l'homme, mais il faut que le cœur de l'homme se joigne aux miracles, qu'il y cherche sincèrement la vérité ; et c'est ce qu'il fait rarement.

L'officier de notre Evangile le fit néanmoins : *Il crut*, dit l'Evangéliste, *à la parole que Jésus lui donna, et s'en alla ; Credidit homo sermoni quem dixit ei Jesus, et ibat.* Il croyait déjà auparavant, mais sa foi par la même parole divine qui avait guéri son fils, reçut un nouvel accroissement ; un seul et même commandement du Sauveur, dit saint Cyrille, agit extérieurement sur le corps du fils, et intérieurement sur l'âme de son père, et en même temps qu'il rétablit la vie dans le corps de ce premier, il inspira la foi dans le cœur de ce dernier ; cette foi cependant n'était pas encore parvenue à sa perfection, et voici ce qui en fut comme la consommation et le sceau.

Comme il était en chemin, dit l'Evangile, *ses serviteurs* (ce qui prouve encore, suivant Origène, que c'était une personne distinguée) *vinrent au devant de lui*, non-seulement pour lui *dire que son fils se portait bien ; Jam autem eo discedente, servi occurerunt ei et nuntiaverunt, dicentes quia filius ejus viveret ;* mais encore, comme le remarque saint Chrysostôme, pour épargner à Jésus la peine de venir à Capharnaum, où il s'attendait qu'il dût venir, *æstimantes superfluam esse Christi præsentiam, quem credebant accedere. L'officier s'enquit donc* (pour s'assurer encore plus de la vérité du miracle qu'il croyait déjà sur la parole de Jésus-Christ) *de l'heure qu'il s'était trouvé mieux, et ils lui répondirent : hier, environ la septième heure du jour la fièvre le quitta ; interrogabat ergo horam ab eis in qua meliùs habuerit, et dixerunt ei, quia heri horâ septimâ reliquit eum febris ;* il doutait donc encore, me dira quelqu'un, puisqu'il cherchait à s'assurer ; non, mes frères, et

l'examen ne suppose pas toujours un doute. Nous lisons dans les Actes que les Juifs de Béroé avaient reçu l'Evangile avec beaucoup d'affection et d'ardeur, et que cependant ils examinaient tous les jours les Ecritures, pour voir si ce qu'on leur disait était véritable; *quotidie scrutantes Scripturas si hæc ita se haberent* (1). On peut donc examiner les motifs de sa foi, ou avec prévention et malignité, et alors cet examen suppose un péché d'infidélité; ou pour s'affermir de plus en plus dans sa croyance, et alors cet examen est non-seulement permis, mais même souvent recommandé dans les saintes Ecritures, qui nous déclarent tantôt que *c'est légèreté de croire d'abord*, tantôt que *notre foi doit être éclairée et raisonnable*, et tantôt enfin qu'*il faut toujours être prêt à rendre raison de son espérance et de sa foi.* Je puis bien ajouter que cet examen est aujourd'hui bien nécessaire; car, je vous prie, pourquoi la foi de tant de chrétiens est-elle si faible et si chancelante? c'est qu'il y en a très-peu qui sachent les motifs sur lesquels est appuyée leur croyance; très-peu qui connaissent les prophètes qui l'annonçaient plusieurs siècles auparavant; très-peu qui aient assez approfondi la pureté de sa morale, pour prononcer qu'elle ne peut venir que de Dieu; très-peu à qui le langage des écrivains sacrés soit assez familier pour y reconnaître celui de Dieu même; très-peu qui aient assez étudié le génie des premiers prédicateurs de l'Evangile, pour voir évidemment qu'ils n'ont ni pu ni voulu vous tromper; très-peu qui se soient assurés de la vérité des miracles qui ont converti le monde; très-peu qui aient bien réfléchi sur la nécessité des miracles, pour faire embrasser aux Juifs et aux gentils une religion qui était opposée tout à la fois et à leurs préjugés, et à leurs intérêts temporels, et à leurs plaisirs, et à toutes les vues humaines qu'on peut s'imaginer; très-peu enfin qui aient fait attention à ce simple raisonnement, qui seul suffit pour convaincre les plus incrédules, et qui pourra vous affermir dans votre croyance.

Il y a aujourd'hui une Eglise chrétienne et subsistante;

(1) *Act.* 13.

cette Eglise chrétienne et subsistante s'est formée du judaïsme et du paganisme : les partisans de ces deux religions, gens voluptueux et opiniâtres, n'ont pu se déterminer à quitter leur religion qui favorisait leurs passions, pour en embrasser une autre qui en est l'ennemie, sans avoir de puissants motifs ; ces motifs ne peuvent être que ceux-là mêmes dont je viens de parler. Donc l'Eglise subsistante nous assure les prophéties, les miracles, et tous les motifs de crédulité qu'on fait remonter aux premiers siècles de l'Eglise : or ces motifs sont le langage de Dieu même ; donc Dieu a parlé aux hommes. Dieu ne peut se tromper ni nous tromper dans ce qu'il nous dit ; donc nous sommes sûrs (puisque c'est lui qui a parlé par les Prophètes et les Apôtres) que la loi et les Prophètes ne renferment que la plus exacte vérité ; et si la chose n'était ainsi, nous aurions droit de dire avec Hugues de saint Victor : s'il y a de l'erreur dans votre loi, Seigneur, oui, nous osons l'assurer, c'est vous-même qui nous avez trompés. Tel est le raisonnement simple que tous les fidèles pourraient opposer aux incrédules, raisonnement qui rendrait leur foi inébranlable, et les disposerait à tout entreprendre, à tout souffrir, et même à mourir plutôt que d'y renoncer ; car telle est la dette que contracte tout fidèle dans son baptême : sa foi doit être si ferme, qu'il doit s'exposer au martyre plutôt que de l'abandonner ; *fidem martyrii debitricem* : enfin elle doit être universelle.

Le père de cet enfant *reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit : votre fils se porte bien, il crut lui et toute sa famille ; Cognovit ergo pater quia hora illa erat in qua dixit ei Jesus : filius tuus vivit, et credidit ipse et domus ejus tota.* D'abord cet officier avait cru que Jésus avait le pouvoir de guérir les malades lorsqu'il était présent, ensuite il l'avait regardé comme un grand Prophète qui avait pu connaître la guérison de son fils, malgré la distance des lieux. Enfin il s'informe du temps auquel son fils a été guéri ; et voyant que c'est à l'heure même que Jésus lui a dit, il conclut que c'est sa parole toute-puissante qui a opéré ce grand miracle, et dans l'instant même il ne se contente plus de regarder Jésus comme un Prophète, il le re-

çoit comme le Messie donné de Dieu, comme le Verbe incarné, comme le restaurateur du royaume d'Israel à qui il donne une croyance sans bornes ; il devient lui-même l'Apôtre de sa maison, il annonce les grandeurs de celui qui se déclare si puissamment le maître de la vie et de la mort, et sa reconnaissance n'a point de repos, que tout son domestique n'ait embrassé la même foi ; *Credidit ipse et domus ejus tota.* Voilà seulement la perfection de la foi.

Quelles conséquences, mes frères, tirerons-nous de ces principes de notre Evangile pour notre édification ? les voici : la foi de ce seigneur s'étend à toutes les vérités qu'il pouvait alors connaître de Jésus-Christ, et la nôtre pour une foi parfaite doit être non-seulement agissante et inébranlable, mais encore universelle ; c'est-à-dire, qu'il ne suffit pas de croire un ou plusieurs articles, mais qu'il est d'une nécessité absolue de les croire tous également, parce que c'est la même autorité qui nous les propose, je veux dire, l'autorité de l'Eglise également croyable partout ; et qu'ainsi ne les pas croire tous, c'est n'en croire aucun : Voici comment ; c'est qu'il ne peut y avoir de vraie foi qui ne soit fondée sur l'infaillibilité de l'Eglise ; c'est pour cela qu'il ne peut y en avoir chez les hérétiques qui la rejettent, et qui prétendent juger par eux-mêmes du sens des Ecritures : or quiconque rejette ou doute de quelques-uns des articles, n'admet point cette infaillibilité, autrement il se contredirait dans ses principes, et on aurait droit de lui dire : si vous admettez ici l'infaillibilité de l'Eglise, pourquoi ne l'admettez-vous pas là : et si vous la rejetez, pour un point, pourquoi l'admettez-vous pour un autre ? ce qui prouve qu'elle est infaillible ne s'étend-il pas à tout ce qui concerne le dogme et les mœurs ? Choisissez donc ; ou convenez de l'infaillibilité de l'Eglise dans toutes ses décisions dogmatiques, ou n'en convenez pour aucune, la vraie foi ne souffre aucune exception ; voilà ce qu'on pourrait dire à celui qui ne croirait pas tout ce que l'Eglise propose de croire, et voilà, chrétiens, ce qui nous apprend à avoir une soumission égale à toutes les décisions de l'Eglise, à croire de cœur ce que vous professez tous les jours de bouche par ces paroles que vous adressez à Dieu : Mon Dieu, je

crois fermement *tout* ce que vous avez révélé, et que l'Eglise me propose de croire.

Mais, me direz-vous peut-être, je ne puis croire que ce que je connais, et je ne puis connaître toutes les vérités qui sont de foi.

Il est vrai, mes frères, il en est que vous ne pouvez connaître d'une connaissance distincte et particulière, et je vous avoue aussi que vous n'êtes pas obligés d'en former un acte de foi distingué ; il suffit, à leur égard, que vous soyez disposés à croire en particulier tout ce que vous en apprenez de nouveau ; et que vous croyiez en général tout ce que l'Eglise propose à croire. Mais il y a d'autres vérités que vous êtes tous obligés de connaître distinctement, si vous ne voulez exposer votre salut éternel, et ces vérités sont, (prenez bien garde à ce détail qui est intéressant,) ces vérités sont, 1° les mystères de la Trinite, de l'Incarnation et de la Rédemption, et ce qui en est traité dans le catéchisme ; ces vérités sont 2° celles qui sont renfermées dans le symbole des Apôtres, qui contient les articles principaux de notre foi ; ces vérités sont 3° ce qui regarde les sacrements, et surtout ceux que chacun est obligé de recevoir dans son état, comme le Baptême, la Pénitence, l'Eucharistie et l'Extrême-Onction à l'égard des adultes, le Mariage à l'égard de ceux qui y sont appelés, et l'Ordre à l'égard des clercs ; ces vérités sont, 4° les commandements de Dieu et de l'Eglise, c'est l'Oraison Dominicale et la salutation Angélique, lesquelles vérités on doit savoir par cœur et dans sa langue ; ces vérités sont enfin ce qui concerne le culte des Saints, la vénération due aux reliques, les indulgences, le purgatoire, l'utilité des prières qu'on fait pour les âmes qui y sont détenues, et voilà ce qui m'oblige de vous adresser des plaintes qui peut-être n'ont que trop de fondement. Votre catéchisme ne renferme certainement rien au-delà de ce que je viens de détailler, et cependant combien d'articles sont ignorés, je ne dirai pas par des enfants seulement, et des domestiques qu'on n'a pas soin d'instruire et de faire instruire, mais par des personnes avancées en âge, par des vieillards, par des personnes qui se croient instruites, et qui peut-être le sont sur toute autre

chose, et non sur ce qu'il y a pour elles de plus essentiel. Que nous fassions notre devoir à l'égard de toutes ces personnes, que nous leur demandions compte de leur croyance, ils nous répondent qu'ils ont su autrefois leur religion, et qu'ils l'ont oubliée : cette réponse, quand on y réfléchit, fait trembler ; c'est donc à dire qu'autrefois vous aviez la foi que la religion vous commandait, et qu'aujourd'hui vous l'avez perdue ; qu'aujourd'hui vous consentez à la perte de votre âme, que vous prétendez qu'il est trop tard pour vous sauver, puisqu'à votre jugement il est trop tard pour savoir ce qui est nécessaire. O négligence digne de nos larmes ! jusqu'à quand, mes frères, serez-vous si insensibles à une affaire qui vous touche de si près ? n'êtes-vous pas enfin déterminés à apprendre tous ces points de votre religion dont je viens de vous faire l'énumération ? Ne croyez-vous pas (c'est ce que nous vous demanderons un moment avant votre mort,) ne croyez-vous pas dès ce moment tout ce que l'Eglise vous propose de croire ? ne voulez-vous pas y vivre et mourir ? car c'est dans ce sens que votre foi doit être universelle ; elle ne doit pas être la foi des lieux, comme parle un Père, mais la foi des évangiles qui s'étend à toutes les vérités qui y sont contenues, et à tout le temps de la vie ; elle doit encore avoir une autre sorte d'universalité.

Il est dit que *toute la maison de cet Officier crut*, parce qu'il en devint le prédicateur et l'Apôtre ; il en doit être de même de votre Foi, vous devez la communiquer autant que vous le pouvez à vos inférieurs, à vos parents, à vos amis, à vos concitoyens ; c'est le devoir essentiel de tous les chrétiens, et en particulier des pères et mères, des maîtres et maîtresses, ils doivent tous, suivant la pensée des Pères, gouverner leur famille comme un Evêque et un pasteur gouverne son église et son diocèse. Mes frères, disait saint Augustin, dans cette grande corruption de mœurs où le monde est aujourd'hui, ah ! je vous en conjure, ayez soin de bien régler vos maisons, et de bien gouverner vos familles. Souvenez-vous, et ne l'oubliez jamais, que comme il est de notre devoir de vous parler et de vous instruire dans l'Eglise, il est aussi du vôtre de travailler dans vos maisons, afin que

vous rendiez bon compte de ceux qui vous sont soumis : c'est ce qu'il disait en expliquant un endroit des Psaumes à son peuple. Ailleurs il emploie cette comparaison pour engager les pères de famille à remplir ce devoir : lorsque vous entendrez le Seigneur qui dit : *mon ministre sera où je suis*, ne vous représentez pas seulement les bons ecclésiastiques et les bons évêques, vous pouvez aussi chacun selon vos forces servir Jésus-Christ, et faire la fonction de ses ministres en faisant connaître son nom et sa doctrine à qui vous pourrez l'annoncer. Que chacun reconnaisse qu'il doit, pour Jésus-Christ, témoigner à sa famille une affection de père en lui procurant la vie éternelle ; qu'il avertisse, qu'il enseigne, qu'il exhorte, qu'il reprenne ses enfants et ses domestiques, qu'il établisse un bon règlement dans sa maison ; par exemple de faire la prière en commun soir et matin, de faire en commun une lecture spirituelle tous les jours, d'exiger tous les Dimanches que chacun rende compte de sa foi ; c'est ainsi qu'il fera l'office de prêtre et d'évêque ; c'est ainsi, ajouterai-je, qu'il méritera de jouir de tous les avantages de la Foi, et de s'assurer les biens de la vie présente et de la vie future, car tels sont ceux qu'obtient l'Officier de notre Evangile par la sienne. Il obtient pour lui la guérison de son âme, et pour son fils la guérison de son corps ; et nous, par notre foi, nous obtiendrons les biens temporels autant qu'ils sont nécessaires à la vie du corps ; par elle nous éteindrons tous les traits enflammés du méchant, nous deviendrons victorieux du monde, nous vivrons de la vie du juste, et nous serons consommés dans la justice : toutes ces expressions sont de l'Ecriture. Non, mes frères, il n'y aurait plus rien dans le monde qui pût nous vaincre, si nous avions une foi parfaite ; il n'y aurait plus de voluptueux, si la Foi leur représentait vivement les feux de l'enfer qui succèderont à celui de la passion ; plus d'ambitieux, si la Foi leur rappelait l'ignominie dont ils seront couverts dans l'autre vie ; plus d'hommes attachés à la terre, si la Foi rendait comme visibles les biens invisibles du siècle à venir.

Nous ne l'avons donc pas eue, ô mon Dieu, cette vraie Foi, puisque nous avons tant péché ; notre foi a été une foi

morte, une foi stérile, une foi lâche, une foi imparfaite. Souffrez donc que nous vous adressions la prière de vos apôtres : Seigneur, *perfectionnez notre Foi; Adauge nobis fidem* (1). Donnez-moi une foi active et animée de la charité, une foi ferme et supérieure à toutes les tentations, une foi sans bornes; hélas ! sans cette foi, notre salut est perdu, notre âme meurt, notre mort est plus certaine que celle de ce moribond de l'Evangile. Oui, Seigneur, je vous le promets, je seconderai cette grâce que je vous demande instamment; la foi sera mon étoile et mon guide, je ne ferai rien que la Foi ne m'éclaire; c'est, mes frères, le moyen de gagner la récompense éternelle, je vous la souhaite.

Ainsi soit-il.

ÉVANGILE

Du XXI. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Le Royaume du Ciel est semblable à un Roi qui voulut se faire rendre compte par ses serviteurs. Quand il eut commencé à se faire rendre compte, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu'il fût vendu avec sa femme, ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour l'acquit de cette dette. Le serviteur se jetant à ses pieds, le suppliait, en disant : Accordez-moi quelque délai, et je vous payerai tout. Le Maître du serviteur ayant pitié de lui, le laissa aller et lui remit sa dette. Mais ce serviteur ne fut pas plus tôt sorti, que trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit à la gorge et l'étranglait, en disant : Paye-moi ce que tu me dois. Son compagnon se jetant à ses pieds, le conjurait, en disant : Accordez-

(1) *Luc.* 17.

moi quelque délai, et je vous payerai tout. Mais il ne voulut point, il alla le faire mettre en prison, jusqu'à ce qu'il payât sa dette. Les autres serviteurs voyant ce qui se passait, en furent fort affligés, et avertirent leur Maître de tout ce qui venait d'arriver. Alors son Maître le fit venir, et lui dit : Méchant serviteur, je vous ai remis toute votre dette, parce que vous m'en avez prié ; ne deviez-vous donc pas aussi avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous ? Et étant ému de colère, il le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il payât toute la dette. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur.

Homélie sur le pardon des injures.

Aimez-vous les uns les autres ; le grand commandement de la loi nouvelle est qu'il y ait entre vous tous un amour fraternel ; cet amour est la marque à laquelle on doit reconnaître que vous êtes les disciples de Jésus-Christ ; aimez non-seulement vos amis et ceux qui vous font du bien ; que feriez-vous en cela de plus que les païens et les infidèles ? mais aimez vos ennemis mêmes, soyez miséricordieux envers eux, pardonnez-leur lors même qu'ils ne vous pardonnent pas, voilà, mes frères, les grandes maximes que nous trouvons partout répandues dans les livres saints, et que retrace devant nos yeux l'Evangile de ce jour. Saint Pierre venait de demander à Jésus-Christ combien de fois il serait obligé de pardonner à celui qui l'aurait offensé : *sera-ce jusqu'à sept fois*, disait cet Apôtre, pensant porter à un haut degré la charité chrétienne ? *Usque septies ?* Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, lui avait répondu notre divin Sauveur, mais *jusqu'à septante fois sept fois*, c'est-à-dire, autant de fois qu'il vous offensera ; *Usque septuagies septies.* C'est cette réponse dont Jésus-Christ veut faire sentir la justice dans tout notre Evangile. Pour cela il fait cette comparaison familière et sensible : il suppose qu'un grand Roi oblige ses serviteurs de lui rendre compte de leur administration, que

le premier qui se présente lui est redevable de sommes immenses, et qu'il lui en fait grâce sur la seule demande qu'il lui fait de quelque délai ; il suppose ensuite que ce serviteur, à peine sorti de la présence de son maître, rencontre un de ses compagnons qui lui doit quelques deniers, qu'il en exige le paiement avec une extrême rigueur jusqu'à le prendre par la gorge, l'envoyer en prison ; les témoins d'un procédé si violent sont affligés pour ce dernier débiteur, et frémissent d'indignation contre l'ingrat créancier qui le traite de la sorte. Changez donc, continue Jésus-Christ, en appliquant la comparaison, changez l'objet de votre indignation, attristez-vous sur vous-même, si jamais vous refusez de pardonner. N'eussiez-vous dans toute votre vie commis qu'un seul péché contre votre Dieu, ce péché vous rend redevable d'une somme infinie ; votre prochain eût-il commis contre vous des fautes sans nombre, ces fautes ne sont qu'une dette modique ; Dieu cependant veut bien vous remettre les dettes immenses dont vous êtes tenu envers lui, il vous le remet aussitôt qu'il vous voit prosterné à ses pieds, il vous relève avec bonté, il vous accorde, au lieu d'un délai, la quittance de toute la somme que d'abord vous lui deviez. Ah ! vous êtes donc un inhumain si vous poursuivez la réparation des injures dans un esprit de vengeance, vous êtes un ingrat qui méritez que Dieu vous traite dans toute la sévérité de ses jugements, et si vous prétendez en éviter la rigueur, il faut que vous pardonniez toujours, et que vous pardonniez de tout votre cœur. Voilà, mes frères, le raisonnement que renferme la parabole de notre Evangile, et dont je dois vous faire connaître toute la force dans cette Homélie en deux mots, voici la manière dont je me propose de le faire. L'extrême bonté de Dieu à pardonner les injures, vous le verrez dans mon premier point; l'extrême méchanceté de l'homme à exiger la réparation des injures, vous le verrez dans mon second point. Veuille le ciel répandre sur mes paroles sa sainte bénédiction, afin que nous concevions tous une vive horreur du péché, afin que notre unique, notre souveraine douleur soit d'en avoir jamais commis ; et que pour en obtenir le pardon nous accordions volontiers celui même qu'on ne nous demande pas.

PREMIER POINT.

Le royaume des cieux est comparé à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs ; Assimilatum est regnum cœlorum homini regi qui voluit rationem ponere cum servis suis. Ce royaume des cieux dont parle l'Evangile, c'est l'Eglise ainsi appelée à raison de son chef qui fait son habitation au plus haut des cieux, et de ses membres qui sont appelés à la possession de ce royaume ; dans cette Eglise il arrive quelque chose de semblable à ce que fit un roi dans ses états : ce roi voulut que les officiers de sa couronne et de sa maison lui rendissent un compte exact de leur administration, et le Seigneur tous les jours nous cite au tribunal de notre conscience pour y reconnaître nos infidélités ; à celui de la pénitence, pour en faire l'humble aveu aux pieds de son ministre ; à celui de ses vengeances, pour jeter une frayeur salutaire dans nos cœurs, et nous faire prévenir la rigueur de ses jugements, en nous jugeant nous-mêmes dans la plus exacte sévérité. Commençons-le, ce jugement de nous-mêmes, entrons un moment dans la discussion de nos œuvres, voyons de combien nous sommes redevables à la justice divine ; par là nous apprendrons à connaître l'extrême bonté de Dieu dans le pardon des injures, et surtout de celles dont nous nous sommes rendus coupables envers son infinie majesté ; la suite de notre Evangile pourra nous le faire comprendre.

Il y est dit que ce roi *ayant commencé à se faire rendre compte, on lui présenta un de ses serviteurs qui lui devait dix mille talents ; et cùm cœpisset rationem ponere, oblatus est ei servus qui debebat ei decem millia talenta :* plus bas il est dit encore que *cette dette fut remise tout entière à la seule prière de ce serviteur* qui se jeta aux genoux de son prince ; *Omne debitum dimisi tibi quoniam rogasti me.* Joignons ces deux idées, c'est-à-dire, et la grandeur de la dette, et la facilité avec laquelle ce créancier l'efface, ou plutôt joignons à l'énormité de nos péchés la facilité avec laquelle Dieu nous les pardonne, et nous concevrons

au moins imparfaitement combien le Dieu d'Israel est bon pour ceux qui se convertissent à lui.

On est d'abord surpris d'entendre qu'un serviteur devait à son maître dix mille talents : cette somme monterait à plus de quarante-six millions de notre monnaie. Fut-il jamais un serviteur redevable d'une telle somme à son maître ? en trouverait-on un seul exemple dans l'histoire des siècles et des empires ? C'est, mes frères, cette difficulté même qui nous oblige de quitter le sens littéral de la parabole pour recourir au sens spirituel, celui seul que Jésus-Christ avait en vue ; pénétrons-le bien, et nous verrons bientôt que ce qui était une exagération selon la lettre, était encore trop faible en le prenant selon l'esprit. Que signifie donc ici cette somme surprenante de dix mille talents ? elle signifie le péché mortel, et tous les droits que le péché mortel donne sur nous à la justice divine ; ce péché, n'en eussiez-vous jamais commis qu'un seul, vous obligerait infiniment plus envers Dieu, que ce serviteur n'était obligé envers son roi. Eh ! qu'est-ce donc, me demanderez-vous, que le péché mortel qui nous rend aussi redevables à la justice divine ? vous dire, mes frères, que le péché mortel est une transgression réfléchie de la loi de l'Eternel en une matière considérable, une désobéissance grièvc à la volonté du Tout-Puissant dans un point important, à une révolte audacieuse de la créature contre son créateur, ce n'est vous rien dire qui en montre la noirceur et l'énormité ; il faudrait, pour vous répondre exactement, concevoir d'un côté ce que c'est que cette créature qui se révolte contre son créateur, et ce qu'elle fait ; il faudrait connaître, de l'autre, la grandeur de ce Dieu créateur, et des bienfaits dont il comble sa créature à l'instant même qu'elle l'offense ; c'est de ces deux idées réunies que naît la plus exacte notion que nous puissions nous former du péché mortel, et c'est à ces idées que je vais m'attacher.

Qu'est-ce que l'homme qui ose lever l'étendard de la rébellion contre son Dieu ? et que fait-il en commettant le péché ? Hélas ! cet homme est un ver de terre, une vile poussière, un atôme imperceptible, un vrai néant devant Dieu, devant qui toutes les nations sont comme n'étant pas. Ce ver de terre

est assez audacieux pour obliger la sainteté par essence de servir à son iniquité : si Dieu lui donne les biens de la fortune pour se sanctifier par ses aumônes, il les emploie à satisfaire son ambition et sa sensualité ; si Dieu l'élève à un rang distingué, pour être plus en état de soutenir les intérêts de sa gloire, il oublie celle de Dieu, et ne pense qu'à la sienne propre ; si Dieu lui accorde des jours pleins de santé ; pour en être servi avec plus de ferveur, ces jours, il les donne à ses plaisirs, à ses affaires, à ses travaux, hélas ! presque toujours inutiles pour l'éternité : il a une langue pour bénir le Seigneur, il s'en sert pour maudire les hommes ; il a une mémoire pour y conserver le souvenir des grâces qu'il a reçues d'en haut, il la remplit de choses vaines et dangereuses ; il a un esprit pour penser aux grandes vérités de la religion, il l'occupe à former des projets insensés de grandeur et de volupté ; il a un cœur pour l'embraser de l'amour divin, il le remplit de l'amour du monde et de ses objets enchanteurs ; il n'a de vie que pour glorifier le Seigneur par ses actions, il le déshonore par le mauvais usage qu'il en fait ; cette vie, il la reçoit à chaque instant de Dieu qui peut la lui ôter, et il s'en sert pour insulter à celui qui la lui conserve. Quelle étrange fureur ! que diriez-vous, mes frères, d'un homme qui serait suspendu au-dessus d'un brasier ardent, et qui se révolterait contre celui qui le soutient et l'empêche de tomber ? Voilà une faible idée de ce que fait l'homme pécheur : Dieu le soutient et l'empêche de retomber dans le néant d'où il l'a tiré ; Dieu le préserve d'un précipice infiniment plus effroyable que ce brasier, et il l'offense, il se soulève contre lui, quoique dans cet état de dépendance absolue. Une semblable témérité se conçoit-elle ? L'audace du pécheur va plus loin encore : il sait que ce même Dieu qui soutient tout par sa puissance, est présent partout, qu'il pénètre les plis du cœur les plus secrets, et cet œil clairvoyant n'est pas capable de lui en imposer ; il fait hardiment en présence de son Dieu ce qu'il n'aurait pas la hardiesse de faire devant son semblable ; un serviteur qui se conduirait de la sorte sous les yeux de son maître, se verrait à l'instant chargé de l'indignation publique. Que sera-ce donc qu'un pécheur aux yeux de Dieu,

sinon un objet de haine et d'abomination ? peut-être sa désertion serait-elle moins insupportable, s'il quittait son Dieu pour trouver un bien semblable ; mais ce bien ne peut se trouver nulle part ; hors de vous, Seigneur, tout n'est que péché et qu'affliction ; mais il le quitte pour un plaisir qui passe, pour un bien qui périt, pour un honneur qui n'est pas. Oui, mon frère, c'est un rien, un néant que vous préférez à votre Dieu ; c'est pour jouir de ce qui n'est rien que vous consentez à perdre la possession de tous les biens véritables, concevez-vous bien toute l'indignité de l'outrage que vous faites à Dieu ? chaque fois que vous péchez, vous faites, suivant la pensée de Tertullien, une secrète comparaison entre le créateur et la créature ; disons quelque chose de plus terrible, entre Dieu et le démon. Vous délibérez à qui vous donnerez votre cœur, après y avoir réfléchi vous décidez enfin qu'il faut le livrer à ce cruel ennemi de votre salut : nous ne voulons pas, dites-vous insolemment, que le Seigneur règne sur nous, son joug est un joug dur et pesant qu'il faut secouer ; *Nolumus hunc regnare super nos*. Vous ne le dites pas, et je pense que vous seriez saisis d'horreur, si jamais votre bouche eût proféré ces blasphêmes ; cependant c'est ce qu'a certainement décidé votre cœur chaque fois que vous avez offensé votre Dieu. Cieux, frémissez donc d'étonnement, et vous, portes du ciel, pleurez amèrement, soyez inconsolables sur les maux que font les pécheurs ; *Obstupescite cœli super me, et portæ ejus desolamini vehementer* (1). Ils se creusent des citernes amères, ils courent à des eaux mortes plus capables de les empoisonner que de les désaltérer, et ils vous abandonnent, vous, Seigneur, qui êtes une source d'eau vive, vous qui les avez aimés de toute éternité, vous qui les avez formés dans le temps à votre image, vous qui les avez élevés à l'auguste adoption d'enfants de Dieu, vous par qui ils subsistent, et qui les comblez de vos bienfaits, vous qui leur préparez des délices éternelles, vous à qui toutes ces grâces ont coûté le Fils unique que vous chérissez, vous qui leur appliquez ces grâces par préférence à tant d'au-

(1) *Joam.* 2.

tres personnes qui en useraient mieux ; mais je me trompe, ils ne vous abandonnent point, ils courent même vers vous, mais dans quels sentiments ? dans les sentiments les plus détestables, dans le désir de vous anéantir s'il leur était possible. Oui, pécheurs, voilà l'excès de votre fureur contre votre Dieu, vous dites dans votre cœur qu'il n'est point de Dieu, parce que vous le souhaitez ; vous savez qu'il ne peut y en avoir sans sagesse souveraine, sans toute-puissance, sans justice, sans providence, et vous voudriez pouvoir détruire ces divines perfections, cette sagesse qui éclaire toutes vos mauvaises œuvres, cette puissance qui est prête à châtier toutes vos mauvaises œuvres, cette juste providence qui vous rendra un jour selon toutes vos mauvaises œuvres ; vous voudriez donc ou détruire la divinité, ou vous faire un Dieu monstrueux ; vous faites contre le Seigneur, ce que faisaient autrefois les peuples d'Ethiopie, lorsque le Soleil, dans son plein midi, les brûlait de ses rayons, ils lançaient contre lui des flèches impuissantes qui venaient leur retomber sur la tête, et vous, vous décocheriez contre votre Dieu les traits de votre malice s'ils pouvaient arriver jusqu'à lui ; voilà votre désespoir. *Cieux, frémissez d'étonnement sur cette audace du pécheur ; obstupescite, cœli, super hoc : Et vous, portes du ciel, soyez inconsolables sur son impiété ; portæ ejus desolamini vehementer.* Ah ! je connais à présent combien le péché est horrible, et combien il est un grand mal ; il est si grand qu'il n'y a que Dieu qui puisse le comprendre, parce que pour le comprendre parfaitement, il faudrait avoir une connaissance parfaite, et de la bassesse de la créature qui offense, et de la grandeur du Dieu qui est offensé, et il n'y a que Dieu qui puisse avoir une connaissance si étendue ; il est si grand qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse l'expier : tous les hommes ensemble, les anges mêmes avec toute leur sainteté n'eussent pas été capables d'en obtenir la rémission ; il attaque un être infini, et dès-lors il devient infini lui-même, et il ne peut être effacé par un être infini. Péché maudit, ah ! que tu es donc terrible, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse détruire ton Empire ! que tu es énorme, puisqu'il faut pour t'abolir qu'un Dieu s'anéantisse ! que tu es affreux, puis-

qu'il faut le sang d'un Dieu homme pour te laver ! Ah ! pécheurs, qui traitez le péché de rien, apprenez de cette croix quel est ce rien qui peut faire mourir un Dieu homme ; et vous qui pensez que Dieu est insensible, indifférent sur les fautes des hommes, jetez les yeux sur ce Jésus mourant pour les expier : un objet indifférent aurait-il jamais exigé un tel sacrifice ? Enfin le péché est si grand qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse le punir autant qu'il le mérite. Les hommes peuvent charger de chaînes un criminel, le priver de ses biens, et de sa liberté, le condamner à l'exil, le mettre entre les mains des bourreaux, le faire expirer dans des tourments cruels ; mais après tout il expirera, et ses tourments finiront, et parce qu'ils finiront, ils ne pourront être le juste châtiment de l'homme pécheur. La justice demande qu'il y ait de la proportion entre la faute et la peine, et il n'y a qu'une éternité de tourments qui répondent à l'énormité du péché. Vous seul, ô mon Dieu, pouvez donc punir le péché autant qu'il le mérite, parce que vous seul pouvez toujours faire mourir le pécheur sans lui ôter la vie ; vous vous réservez la vengeance, parce que vous seul pouvez être le vengeur équitable de l'iniquité, vous seul pouvez le punir, vous seul pouvez l'expier, vous seul pouvez le comprendre. Pesez bien ces réflexions, mes frères, sachez et voyez combien le péché est un grand mal, combien il est amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu ; *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (1). Comprenez combien le péché est un grand mal par rapport à Dieu, qu'il prive d'une partie de sa gloire dont le moindre degré l'emporte sur tous les biens créés ; combien il est un grand mal par rapport à vous, qu'il dépouille de la grâce sanctifiante et de tout droit à l'héritage céleste, qu'il rend les vils esclaves du démon, et qu'il condamne à des supplices éternels. O que saint Chrysostôme disait avec raison, que le péché était l'unique chose à craindre dans ce monde ! n'eussé-je jamais commis qu'un péché mortel pendant toute ma vie, grand Dieu ! quel aurait donc été mon malheur ! Cependant au lieu

(1) *Jerem.* 2.

d'un seul ; combien un examen même superficiel de ma vie n'en met-il pas devant les yeux ! David se plaignait que ses fautes surpassaient le nombre des cheveux de sa tête ; ses plaintes, hélas ! nous conviennent beaucoup mieux qu'à ce célèbre pénitent ; dans soixante années de vie et peut-être davantage, l'Ecriture ne remarque en lui que deux péchés plus énormes ; et moi, combien n'en ai-je pas commis de scandaleux ! combien n'ai-je pas vécu de mois et d'années dans l'habitude de ces crimes ! ah ! j'ai donc contracté envers la justice divine des dettes immenses, des dettes dont il me demande compte dans ce moment même, des dettes, hélas ! pour lesquelles il m'est impossible de satisfaire par moi-même ; que ferai-je donc ? que ferez-vous, mes frères ? le voici.

Il est dit dans notre Evangile que *comme ce serviteur n'avait pas le moyen* de rendre les dix mille talents, son maître *commanda qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants*, (c'était alors le droit des créanciers) *et tout ce qu'il avait pour satisfaire à cette dette ; Cùm autem non haberet undè redderet, jussit eum Dominus ejus venumdari, et uxorem ejus et filios, et omnia quæ habebat et reddi.* Voilà l'image véritable de celui qui est en état de péché, il n'a pas plus le moyen de satisfaire à Dieu que ce serviteur à son maître. D'un côté le péché a détruit en lui le mérite de ses bonnes œuvres passées, et de l'autre il ne trouve pas en lui les forces nécessaires pour se relever de sa chute. Cependant j'entends déjà le souverain juge qui fait gronder son tonnerre sur la tête du coupable, qui menace de le vendre, lui, sa femme et ses enfants ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, de lui faire souffrir dans l'éternité toutes les peines que méritent ses péchés, et les convoitises qui en ont été le principe corrompu. Que fera donc ce pécheur ? que ferez-vous, mon cher frère, pour vous soustraire aux coups redoutables de ses vengeances ? le serviteur de notre Evangile va vous l'enseigner.

Il se jetait aux pieds de son maître et le conjurait, en lui disant : Seigneur, ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout ; Procidens autem servus ille, orabat eum

dicens : patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. Jetons-nous de même aux pieds de notre roi et de notre juge, et disons-lui : Mon Dieu, je viens d'entendre la voix puissante qui me criait à votre tribunal, la crainte de vos jugements a percé mon âme, je suis rentré en moi-même, et j'ai reconnu ce que vous voulez me faire connaître, j'ai reconnu que je suis un grand pécheur, que je suis infiniment redevable à votre justice, que si vous la laissez agir sur moi je suis perdu pour jamais. Ce ciel, séjour des délices où vous habitez, ne sera plus pour moi, je serai exclu de cette céleste Jérusalem sans aucune espérance de voir cette aimable patrie : je serai livré entre les mains d'un ennemi cruel qui châtiera par des supplices éternels les péchés qu'il m'aura fait commettre lui-même : vous pouvez, ô mon Dieu, dès ce moment prononcer l'arrêt terrible de ma condamnation, vous pouvez exécuter les menaces effrayantes que vous me faites dans votre saint Evangile. Eh ! combien n'y en a-t-il pas dans les enfers qui l'avaient moins mérité que moi. Oui, j'ai mérité d'être relégué dans ces cachots ténébreux dont la seule idée me fait frémir, et ce n'est que par vos miséricordes que j'en ai été préservé jusqu'ici ; il est vrai que je me suis rendu indigne de vos bontés par le mauvais usage que j'en ai fait ; mais je suis résolu à en user mieux à l'avenir, *ayez encore un peu de patience ; Patientiam habe in me* : donnez-moi avec votre grâce le don de vous satisfaire, *je vous rendrai tout ; Et omnia reddam tibi.* Je ferai servir toutes les facultés de mon corps et de mon âme à la justice, comme elles ont servi jusqu'ici à l'iniquité, je vivrai en pénitent, j'unirai mes satisfactions à celles de mon Sauveur, et je puiserai dans le trésor de ses mérites de quoi acquitter mes dettes ; *Omnia reddam tibi.* Faisons à Dieu cette prière, faisons-la dans toute l'amertume de notre cœur, et dans la ferme résolution de nous corriger, et notre Evangile nous assure qu'il pardonne nos péchés.

Nous y lisons que *le maître de ce serviteur étant touché de compassion, le laissa aller et lui remit sa dette ; Misertus autem dominus servi illius, dimisit, et debitum dimisit ei.* Quelle extrême facilité dans ce maître à acquitter ses

débiteurs ! on lui doit quarante-six millions, on promet de les lui payer, on ne lui demande qu'un délai, et avec ce délai il accorde la remise de toute la somme. Quelle générosité ! telle est, et plus grande infiniment celle de notre Dieu en nous pardonnant nos fautes. Ce roi de l'Evangile, dit saint Chrysostôme, ne menaçait de faire vendre à son serviteur ce qui lui appartenait que par bonté, et afin qu'il reconnût sa dette et qu'il parût en posture de suppliant; il en est de même du Seigneur : si après avoir long-temps usé d'un ton de douceur à notre égard, il menace et semble vouloir foudroyer, ce n'est qu'afin de jeter la terreur dans nos cœurs, et nous obliger de le désarmer. Nous en avons une preuve sensible dans l'histoire de la conversion des Ninivites : *encore quarante jours*, leur criait le prophète Jonas, et *Ninive sera détruite* en punition de vos crimes; *Adhuc quadraginta dies et Ninive subvertetur* (1). Cette courte, mais terrible menace, est tout ce que l'Ecriture rapporte de la prédiction du Prophète : il ne dit pas, votre ville sera détruite si vous ne faites pénitence; l'arrêt qu'il porte paraît absolu et irrévocable, il fixe le temps de son exécution à quarante jours. Qui n'eût pensé que cette grande ville allait périr au bout du temps marqué ? tout le peuple le crut; et s'il jeûna, et s'il se couvrit de cilice, s'il coucha sur la cendre, ce ne fut qu'en doutant du succès : peut-être, se disent-ils, Dieu nous pardonnera-t-il ? *Quis scit, si convertatur et ignoscat Deus ?* le prophète en fut lui-même si persuadé, que n'osant rester dans la ville de peur d'être enseveli sous ses ruines, il se retira à la campagne sous un arbre, pour être là le témoin des vengeances du Seigneur : mais qu'il connaissait peu les miséricordes de son Dieu ! aussi le Seigneur ne tarde pas à l'en instruire. *Il envoie le matin dès le point du jour un ver, qui ayant piqué la racine de son lierre, le rendit tout sec : le soleil ayant paru ensuite, et ses rayons ayant donné sur la tête de Jonas, ce Prophète se trouva dans un abattement extrême, souhaita de mourir, en disant : la mort m'est meilleure que la vie. Quoi, lui dit le Sei-*

(1) *Joan* 2.

gneur, vous vous fâchez pour un lierre qui ne vous a point coûté de peine, qui est crû sans vous, qui est né en une nuit, et qui est mort la nuit suivante, et moi je ne pardonnerai pas à la grande ville de Ninive, où il y a tant de peuples et tant d'âmes innocentes! ces hommes ne sont-ils pas mon ouvrage? n'est-ce pas par mes soins qu'ils ont subsisté? ne sont-ils pas créés pour vivre toujours? comment donc ne serais-je pas touché de leur perte? pourquoi ne me laisserais-je pas fléchir par leur pénitence et ne leur accorderais-je pas la vie? *Et ego non parcam Ninive civitati magnæ?* oui, je leur pardonnerai; je ne les avais menacés que pour les faire revenir à moi; ils y sont venus et je suis satisfait. C'est le sens de ce que le Seigneur dit à son prophète, et c'est ce qui nous fait comprendre que les plaintes, les reproches et les menaces du Seigneur ne sont qu'un effet de sa miséricorde et de sa patience envers nous, comme l'ordre en apparence inhumain de ce roi était une marque de sa bienveillance ineffable; *Non ex crudelitate jussit, sed ex ineffabili affectione* (1).

Ce maître, dont il est parlé dans la parabole, *se laissa toucher de compassion à la seule prière de son serviteur, lui remit toute sa dette.* C'est encore ce que fait le Seigneur à l'égard des pécheurs et des plus grands pécheurs, pourvu qu'ils reviennent sincèrement à lui. A peine David a-t-il prononcé ce mot, *j'ai péché*, qu'aussitôt le prophète lui déclare que son péché a été remis; à peine Manassès roi de Juda, si fameux par ses crimes effroyables, a-t-il élevé sa voix du fond de sa prison, que le Seigneur l'exauce et lui rend son trône d'où ses abominations l'avaient chassé; à peine la femme pécheresse a-t-elle versé quelques larmes sur les pieds de Jésus, qu'il l'assure de la rémission de ses péchés; à peine l'usurier Zachée a-t-il témoigné au Sauveur le désir de le voir, que son salut entre dans sa maison; à peine un des voleurs attaché à une croix à côté de son rédempteur, a-t-il demandé qu'il se souvînt de lui dans son royaume, qu'aussitôt il lui en promet la possession; à peine l'enfant prodi-

(1) *Sanctus Chrysostomus.*

gue est-il aperçu de son père, que celui-ci court, l'embrasse, ordonne qu'on lui donne un habit digne de sa naissance, qu'on lui apporte un anneau précieux, et qu'on prépare un festin magnifique. Que de réflexions consolantes naissent de tout ceci, mes chers frères ! quelle bonté de notre Dieu envers les pécheurs ! quel sujet de confiance pour nous ! tout ce que Dieu a fait à l'égard de ces illustres coupables, il est disposé à le faire envers chacun de nous. Tous ces hommes n'ont ressenti les effets d'une miséricorde qu'ils ne méritaient pas, que parce que Dieu en voulait montrer l'étendue, et donner des exemples qui rassurassent les plus grands pécheurs contre les pensées du désespoir. Fussiez-vous donc coupables d'un sang innocent comme David, d'impudicité, d'injustice, de cruautés, de magie, d'idolâtre comme Manassès, de débauches ou d'un libertinage honteux comme la Magdeleine, d'usure, de concussion comme Zachée, de rapine, de vol, de brigandage comme le bon larron, vos crimes fussent-ils plus horribles encore, et plus multipliés que tous ceux-là ensemble, vous êtes sûrs de votre pardon; pourvu cependant (eh ! que cette condition est acceptée de peu de personnes) pourvu qu'après avoir imité ces pécheurs dans le crime, vous les imitiez dans la pénitence; pourvu que comme David vous fassiez l'humble aveu de vos fautes, et que vous soyez préparés à tous les fléaux dont le ciel aurait dû vous punir; pourvu que comme Manassès vous vous humilliez sous les coups de la divine justice, et que vous deveniez des hommes d'oraison; pourvu que comme la Magdeleine vous baigniez de vos larmes les pieds de l'aimable Jésus, et qu'il soit désormais l'unique époux de votre âme; pourvu que comme Zachée vous répariez le tort fait à votre prochain, et qu'en pénitence de l'offense commise envers Dieu vous donniez la moitié de vos biens aux pauvres; pourvu que comme le bon larron vous ne soyez plus occupés que du ciel, et que votre regret soit de n'y avoir pas assez pensé; pourvu enfin que vous n'apportiez plus aucun retard à votre pénitence, et que vous ne disiez pas ce que disent les impénitents dans le livre de l'Ecclésiastique; *la miséricorde du Seigneur est grande, et il aura*

pitié du grand nombre de mes péchés. Il est vrai, mes frères, le Seigneur est miséricordieux, mais ce qui doit vous faire trembler, c'est que son indignation est aussi prompte que sa miséricorde est patiente; c'est que celui qui a promis le pardon à la pénitence, n'a pas promis le temps de faire pénitence; c'est que chaque moment, hélas! peut être le dernier de votre vie; c'est qu'enfin il y a pour tous les hommes une certaine mesure de grâces, que chacun en a une qui lui est propre, et qu'après l'avoir épuisée, il n'en reste plus que de faibles. Ah! *ne différez donc pas de vous convertir, et ne remettez pas de jour en jour. Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem.* Et pour hâter votre conversion, pénétrez-vous bien de ces réflexions : que ce roi de notre Evangile c'est le souverain monarque du ciel et de la terre; que ce serviteur qui devait dix mille talents, ce sont tous ceux d'entre vous qui sont coupables de péché mortel; que ce péché vous dépouille de la grâce, fait de vous des objets d'abomination aux yeux du Seigneur, des vases d'ignominie, des victimes de sa colère qui allument le feu dévorant de l'enfer. Quels motifs de crainte et d'horreur! Considérez ensuite que chaque moment de délai que vous apportez à votre conversion vous expose à une réprobation éternelle, qu'il n'y a pas d'instant où la vengeance de Dieu ne puisse éclater sur vous, que l'arrêt de votre condamnation est déjà dressé, et qu'il s'exécuterait infailliblement si vous mouriez en cet état. Quel est le stupide, l'insensé qui n'en préviendrait le coup désespérant, s'il lui était possible? Considérez enfin la bonté infinie de Dieu qui veut bien changer son arrêt, vous remettre toutes les dettes dont vous êtes tenus envers sa justice, vous rétablir dans tous les droits de votre divine adoption aussitôt que vous l'en priez. Quelle est l'âme si désolée qui n'espèrera dans une telle clémence? Oui, mon Dieu, j'y espère, et je suis sûr de n'être pas confondu; mes péchés fussent-ils plus grands encore, je continuerais à y espérer; vos miséricordes sont infinies, elles s'élèvent jusqu'aux nues, elles s'étendent à tous les crimes, elles les surpassent tous. Telle est, mes frères, l'idée que Jésus-Christ nous donne de sa bonté

dans la première partie de notre Evangile, elle est infinie dans le pardon des injures, vous l'avez vu; la méchanceté de l'homme au contraire est extrême par la réparation qu'il en exige; vous allez le voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Notre Evangile dit que *ce serviteur* à qui son maître venait de remettre sa dette, *ne fut pas plus tôt sorti, que trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit à la gorge et l'étouffait presque, en lui disant : rends-moi ce que tu me dois; Egressus autem servus ille invenit unum de conservis suis qui debebat ei centum denarios, et tenens suffocabat eum dicens : redde quod debes.* Dans ces paroles de notre Evangile on peut surtout remarquer deux choses qui font connaître l'extrême méchanceté de l'homme dans la réparation des injures, l'une est la légèreté des offenses qu'il reçoit, et l'autre la rigueur avec laquelle il exige qu'on le satisfasse.

La somme de cent deniers en comparaison de dix mille talents n'est rien ou presque rien, et les fautes qu'on commet envers nous ne sont rien ou presque rien, si nous les comparons avec celles que nous commettons contre Dieu. Non, mes frères, les fautes dont vous vous plaignez ne sont souvent rien, et ce qui rend les autres plus coupables à nos yeux, c'est ou votre antipathie, ou votre amour-propre, ou votre vanité, ou de semblables défauts; c'est votre antipathie, personne parmi vous qui n'en soit susceptible, et sur qui elle ne fasse des impressions plus ou moins sensibles; si vous y prenez garde, vous verrez que trop souvent le premier coup d'œil, la première entrevue vous a décidé contre une personne que vous n'avez pas encore eu le temps de connaître; son extérieur vous a-t-il déplu? dès-lors la voilà dépouillée des droits qu'elle avait comme les autres hommes à vos égards, à vos attentions, à vos bons offices, dès-lors vous regardez avec une froide indifférence ses meilleures qualités, dès-lors son attachement, ses assiduités, ses empressements à vous servir ne font que vous causer du chagrin, vous ne voyez en

tout cela que de la bassesse ou de la flatterie, vous aimez mieux vous passer des avis qu'elle pourrait vous donner que de paraître en avoir besoin; vous renoncez aux secours qu'elle pourrait vous procurer, parce qu'il faudrait les recevoir d'une manière plus agréable; vous fuyez certaines sociétés où les discours vous édifieraient et le bon exemple vous toucherait, parce que vous y trouveriez cette personne avec laquelle vous ne sympatisez pas; voilà les effets ordinaires de l'antipathie. Concevez de là, mes frères, combien cette passion est dangereuse, c'est une passion aveugle qui ne se conduit que par les sens, une passion bizarre qui nous fait juger des actions suivant que les personnes nous plaisent, une passion injuste qui trop souvent donne sujet de se plaindre à ceux dont nous nous plaignons injustement, c'est cette passion qui rend souvent coupables à ses yeux les plus innocents.

C'est encore votre amour-propre. Le premier effet de l'amour véritable serait de nous faire considérer notre prochain comme un autre nous-mêmes, c'est au contraire le dernier effort de la vertu. Qu'il est rare, qu'il est difficile de tenir les poids égaux entre nous et ceux avec qui nous sommes liés! C'est toujours de notre côté que la balance penche, notre prochain nous semble n'être point notre égal; on dirait qu'il nous doit tout, et que nous ne lui devons rien; nous nous établissons comme le centre de nous-mêmes, sur ce principe il n'est plus rien de bien ou de mal que ce qui flatte ou offense notre amour idolâtre. Disons plus encore, rien ne nous flatte et tout nous offense; nous sommes offensés du bien qu'on nous fait, parce qu'à notre gré jamais on ne nous en fait autant que nous en souhaitons, ou de la manière que nous le souhaitons; nous sommes offensés du bien même que nous faisons, parce que nous ne le faisons jamais sans vue d'intérêt, de louange et d'applaudissement, parce que souvent ces louanges nous sont refusées, et qu'alors il est, pour ainsi dire, nécessaire que notre intérêt devienne une semence de dépit. Renonçons à cet amour de nous-mêmes, à cet amour qui nous persuade que nous ne devons point nous gêner dans la société, à cet amour qui nous fait passer sur

les bienséances, ou croire qu'elles ne sont faites que pour nous, à cet amour qui nous permet de montrer notre mauvaise humeur, et parler de nos maladies sans permettre à d'autres de nous entretenir de leurs désagréments ; alors nous verrons que nos frères nous aiment assez, parce que nous ne nous aimerons plus trop, nous serons plus contents des autres, parce que nous serons moins contents de nous-mêmes ; enfin ils paraîtront plus innocents, parce que l'amour-propre les rendra moins coupables à nos yeux.

Un autre sentiment qui contribue encore à former des jugements fâcheux sur la conduite de notre prochain, c'est le sentiment de notre excellence ; aveugles sur nos imperfections, habiles à découvrir les avantages de la nature ou de la grâce qui sont en nous, avides de quelques louanges que d'indignes adulateurs nous prodiguent, quelle estime ne concevons-nous pas de nous-mêmes ! et cette estime de nous-mêmes, si nous ne l'apercevons pas dans les autres, quel tourment cruel ne nous cause-t-elle pas ! Ni la violence qui nous ôte nos biens, ni la calomnie qui ternit notre honneur ne nous est aussi sensible que le mépris ; c'est une plaie que rien ne peut guérir, une plaie qui nous fait jeter les hauts cris. Aujourd'hui il nous semble qu'un supérieur nous a reçus trop froidement ; demain un ami, un voisin nous aura parlé trop impérieusement, et nous aura refusé une grâce que nous pensions nous être due ; une autre fois celui-ci n'aura pas assez connu notre mérite, et celui-là l'aura négligé ; l'erreur de l'un sera criminelle, et l'indifférence de l'autre sera fierté ou injustice. Oui, sans doute qu'il y a ici de l'injustice, de la fierté et de l'erreur, mais qui devons-nous en accuser sinon votre vanité ? A force d'avoir bonne opinion de vous-mêmes, vous croyez que les autres l'ont mauvaise ; voilà votre injustice. A force d'élever votre prétendu mérite, ils ne peuvent atteindre l'idée que vous vous en êtes formée, voilà votre fierté. Peut-être ne voient-ils que vanité en vous, tandis que vous les pensez prévenus de votre mérite ; voilà votre erreur, et voilà ce qui prouve qu'avec moins de vanité, moins d'amour-propre, et moins d'antipathie, vous jugeriez mieux de vos frères ; que souvent ils ne sont en faute

envers vous que parce que vous vous le persuadez faussement.

Supposons néanmoins que ces fautes dont vous vous plaignez aient quelque réalité, qu'est-ce que ces fautes en comparaison de celles que vous commettez contre Dieu? des fautes légères et presque imperceptibles; celui qui vous offense, offense son semblable, et vous, quand vous offensez le Seigneur, vous offensez l'Etre suprême, le meilleur de tous les pères, votre Dieu, votre créateur, votre rédempteur, et votre souverain bien; il y a donc une distance infinie entre l'injure dont vous vous rendez coupables envers Dieu, et celle dont votre frère se rend coupable envers vous; parce que la différence de l'une à l'autre dépend des objets qui sont offensés; or celui que vous osez attaquer est un être infini en toute sorte de perfections, et vous au contraire vous n'êtes que cendre et poussière, et par conséquent les fautes qui vous concernent ne sont presque rien en comparaison de celles qui concernent le Seigneur; cependant plein de miséricordes, il veut bien vous pardonner vos fautes tout énormes, tout infinies qu'elles sont. Ah! il serait donc bien juste qu'en reconnaissance d'un si grand bienfait vous pardonnassiez aussi toutes les fautes qu'on commet à votre égard, c'est ce que notre divin Sauveur veut vous marquer par la circonstance de cent deniers.

Cependant l'homme est si ingrat, si méchant, que loin de remettre libéralement les dettes qu'on contracte envers lui, il en exige le paiement en exacteur violent, *il prend*, comme le dit l'Evangile, *son débiteur à la gorge, et l'étouffe presque pour lui faire rendre ce qu'il doit; Tenens suffocabat eum dicens: redde quod debes.* Voilà le portrait naturel de tous les vindicatifs; ils se vengent toujours ou d'une injure qui n'est pas, ou qui est moindre qu'ils ne se l'imaginent, ou qu'ils n'ont pas droit de punir, et qu'ils ne punissent qu'en portant toujours leur vengeance bien au-delà de l'injure. L'Ecriture sainte nous en fournit des exemples sans nombre. Dans la Genèse (1), on voit les enfants de Jacob,

(1) *Genes.* 34.

qui, pour venger l'outrage fait à leur sœur par Sichem, passent au fil de l'épée tous les habitants de la ville du même nom, confondent l'innocent avec le coupable, ravissent un bien qui ne leur appartient pas, et troublent le repos de leur père pour satisfaire leur animosité. Quel droit ces hommes avaient-ils au-dessus de Dieu pour laver le crime d'un seul dans le sang de tout un peuple? Quelle proportion y avait-il entre le péché du fils d'Emor et le meurtre de tous les sujets de ce prince? Quelle proportion y avait-il encore entre l'injure que reçoit la femme d'un Lévite, et la réparation qu'il en exige des Gabaonites; ceux-ci étaient coupables, il est vrai, et horriblement coupables, les jeunes gens de leur ville, gens sans religion, sans pudeur, sans sentiment, et livrés à la corruption de leur cœur, avaient insulté l'épouse d'un homme de la tribu de Lévi, et chargé cette femme malheureuse d'une confusion qui la conduisit au tombeau. Quelle espèce de vengeance son infortuné mari choisit-il pour satisfaire sa douleur? il coupe le corps de sa chère épouse qu'il trouve étendu sur le seuil de la porte, il en fait douze parts qu'il envoie aux douze Tribus de la Nation; toutes s'élèvent à l'instant contre celle de Benjamin qui est coupable du crime, la guerre se déclare, les armées paraissent en campagne, on livre des combats sanglants qui ne finissent qu'après qu'Israel deux fois vaincu devint enfin vainqueur, et réduisit la malheureuse tribu de Benjamin à six cents hommes de vingt-cinq mille et au-delà qu'elle était auparavant (1). Dans ce seul trait d'histoire, combien de leçons importantes nous y trouvons! les jeunes gens y apprennent que quand ils ne résistent pas de bonne heure aux tentations de la chair, il n'est plus d'excès dont ils ne deviennent coupables dans la suite, et que bientôt ils sont l'abomination du genre humain. Les dames et les autres personnes de leur sexe y apprennent à estimer la chasteté conjugale plutôt que leur vie même. Qu'il eût été bien plus louable à cette femme de mourir en combattant pour la justice que de mourir de honte pour l'avoir violée!

(1) *Judic.* 19 *et* 20.

Nous apprenons tous combien nous devons avoir horreur du péché de l'impureté ; il scandalise tellement tout un peuple, il le remplit d'une telle indignation, que tous ses membres sont prêts à le venger par leur propre mort : zèle admirable s'il n'eût été excessif ; mais la vengeance ne connaît point de modération, elle tend à ses fins par les voies les plus injustes et les moyens les plus violents, la fougue et l'emportement en sont le propre caractère.

La vengeance, j'en conviens, n'est pas toujours ni si éclatante, ni si excessive ; mais pourquoi ? parce que tous ne peuvent pas la porter jusque-là. Chaque état semble avoir sa manière propre de se venger : les potentats de la terre se vengent en envoyant des armées contre leurs ennemis ; le militaire, en exposant sa propre vie pour arracher celle de son rival ; l'homme en crédit, en s'en servant pour renverser la fortune d'une personne en place ; le magistrat et le prêtre (n'ai-je pas trop dit, et le cruel esprit de vengeance animerait-il des hommes destinés par état à maintenir la paix) ? hélas ! non. Ces hommes ne sont pas exempts de cette passion tyrannique ; et ce qu'il y a de plus injuste, c'est que le saint ministère devient quelquefois le sujet de leurs vengeances. L'homme du monde se venge, en refusant de voir la personne de qui il croit avoir été offensé ; et parmi le peuple on se venge, en employant les injures, les médisances et la satyre la plus grossière. C'est ainsi que dans chaque état on vérifie ce que dit l'Evangile, qu'on prend son débiteur à la gorge, et qu'on le suffoque. Voilà ce que font des hommes, des concitoyens, des chrétiens, des frères, et voilà ce qui peut vous donner une idée de l'excessive rigueur avec laquelle on exige la réparation d'une injure ; ce qui suit dans notre Evangile la fait encore mieux comprendre.

Et son compagnon, y est-il dit, *et son compagnon se jetant à ses pieds, le conjurait, en lui disant : ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout : Et procidens conservus ejus rogabat eum, dicens : patientiam habe in me, et omnia reddam tibi.* Il n'est pas une seule circonstance marquée ici, qui ne doive fléchir la colère de cet homme irrité de la parabole. Celui qui l'a offensé avoue son

tort, il s'en humilie, il se prosterne à ses pieds; *procidens.* Celui qui paraît devant lui dans cette posture est son semblable, créé comme lui à l'image de Dieu, enfant de la même Eglise, membre du même corps, serviteur du même maître; *conservus ejus.* Ce serviteur à qui des titres si chers et si nobles semblent assurer le pardon, le prie, le conjure, le presse de lui rendre son amitié; *rogabat eum.* Ce suppliant use comme son compagnon de la même formule dont celui-ci avait usé auprès de son roi. *Ayez un peu de patience,* lui dit-il, croyant qu'il aurait quelque respect pour une prière à laquelle il doit son salut, *et je vous rendrai tout, patientiam habe in me, et ego reddam tibi.* Qui ne dirait, en considérant la posture humiliante du coupable, sa qualité, sa prière, sa promesse, qu'il va recevoir les témoignages d'une parfaite réconciliation? cependant celui qu'il a offensé est inflexible, *il ne veut pas l'entendre, il s'en va et le fait mettre en prison,* pour l'y tenir *jusqu'à ce qu'il lui rende ce qu'il lui doit; Ille autem noluit, sed abiit et misit eum in carcerem donec redderet debitum;* l'Evangile ajoute que *les autres serviteurs ses compagnons voyant ce qui se passait, furent affligés; videntes autem conservi ejus quæ fiebant, contristati sunt valdè;* et ne l'êtes-vous pas, mes frères, d'en entendre le seul récit? si vous connaissiez parmi vous un homme assez cruel pour se refuser à une telle satisfaction, ne vous semblerait-il pas un monstre dans la nature? auriez-vous des termes assez forts pour exprimer votre indignation? arrêtez-la, mes frères, tournez contre vous cette indignation. Je connais les inimitiés qui règnent entre vous et vos proches; je ne déciderai pas ici qui de vous a droit; mais je sais que ces proches et ces voisins dont vous vous plaignez, ont fait des démarches pour se réconcilier avec vous; ils vous ont parlé et fait parler; ils vous ont demandé votre amitié, et vous ont promis la leur, ils vous ont même offert toutes les satisfactions convenables, et vous, ennemis de la paix, vous avez rejeté toute proposition d'accommodement, et vous, vindicatifs insensibles, vous avez vu avec une secrète satisfaction le chagrin que vous causiez à votre ennemi par votre division; et vous ingrats, vous n'avez

rien accordé à la médiation des personnes à qui vous deviez tout ; et vous, injustes, ce n'était pas assez qu'on vous promît de vous rendre ce qu'on vous devait, il vous fallait intenter des procès, consumer en frais inutiles la fortune de l'ennemi que vous aviez résolu de perdre ; et vous, inhumains, vous auriez souhaité de voir cet ennemi ou chargé de fers dans un sombre cachot, ou obligé de quitter sa patrie, pour aller traîner des jours languissants dans une terre d'exil et de larmes. Quelle cruauté ! quel sujet de gémissement pour les saints ! Il est dit dans l'Evangile, que *les autres serviteurs avertirent leur maître de ce qui était arrivé ; narraverunt domino suo omnia quæ facta fuerunt ;* et les anges, dit un Père, les ministres de l'Evangile, tous les vrais fidèles s'attristent de votre perte, en témoignent à Dieu leur sincère douleur.

Mais non, me dira ici quelqu'un, ce n'est pas moi qui l'ai offensé le premier : je l'ai été sensiblement, et par qui ? par un homme que j'avais essentiellement obligé ; par un homme que je mettais au nombre de mes amis, par un de mes alliés et des mes proches : c'est ce proche, cet ami, cet homme que j'ai servi, qui attaque mon honneur et en veut à ma vie. Hé bien, mon frère ! je veux croire qu'on vous a manqué, que l'injure qu'on a commise contre vous est aussi grande que vous le prétendez, qu'elle est un trait violent qui se fait sentir au cœur le plus dur : je le sens avec vous, et je compatis à votre douleur ; mais que ferez-vous ? quels conseils vous donnerai-je pour calmer cette douleur ? ceux-là mêmes que vous donne la religion. Je vous dirai de faire souvent ces réflexions : quel est aux yeux de Dieu celui qui m'a offensé ? c'est l'ouvrage de sa toute-puissance, l'objet de ses miséricordes, le fruit des recherches de Jésus-Christ, la fin de ses travaux et le prix de son sang. Quel mal son offense m'a-t-elle fait ou peut-elle me faire ? elle ne peut me nuire que dans mes biens, ou dans mon honneur ou ma vie ; or qu'est-ce que tout cela si on le considère dans les vues de la religion ? les biens ne sont qu'une ombre qui passe, les honneurs qu'une fumée qui se dissipe, la vie, hélas ! qu'une fleur qui se flétrit au premier rayon du soleil ; mais les biens ne servent qu'à multiplier nos

charges et nos obligations, les honneurs nous exposent à la vanité, la vie la plus longue est trop souvent la plus criminelle, les biens de ce monde sont frappés des anathêmes de Jésus-Christ, la grande réputation n'a rien de comparable au témoignage d'une bonne conscience. Que m'importe d'être calomnié des hommes, si Dieu me justifie? ou que me servirait-il d'être absous au tribunal des hommes, si j'étais condamné à celui du juge souverain? enfin un grand nombre d'années ne ferait que retarder mon bonheur éternel, au lieu qu'une prompte mort au Seigneur me procurerait l'immortalité; voilà les réflexions que je vous prierai d'abord de faire, ensuite je vous proposerai l'exemple des saints, et je m'arrêterai spécialement à celui de David. Ah! c'est surtout dans son exemple que vous et ceux qui comme vous se plaignent, trouveront la condamnation des murmures, des ressentiments et de tous les emportements auxquels ils se livrent. De quoi se plaint-on? qu'a-t-on à pardonner dont ce prince n'ait eu à se plaindre et qu'il n'ait pardonné? on se plaint d'avoir à souffrir de ceux à qui on a rendu des services; et quels services n'avait-il pas rendus à Saül son ennemi implacable? il avait délivré ses armées des insultes des Philistins en renversant de sa fronde le fameux Goliath; il avait tiré souvent son glaive à la tête des troupes du roi, et jamais ne l'avait remis en vain dans son fourreau; il avait souvent rendu au prince des services personnels, en apaisant par son instrument de musique l'esprit mauvais dont il était agité; on se plaint qu'on est persécuté par des proches, et de la part de qui David l'était-il? de la part de son beau-père même, puisqu'il avait épousé la fille de Saül; on se plaint qu'on veuille nous nuire dans notre fortune, qu'on blesse notre réputation, qu'on attente à notre liberté, et même à notre vie, et quelle fut la persécution que Saül suscita à l'aimable David? deux fois il veut le percer de sa propre main, dans l'instant il joue de son instrument pour apaiser son mauvais esprit; une troisième il ordonne qu'on le prenne dans sa maison, une quatrième il envoie contre lui, et va lui-même à Najoth après trois messages rendus miraculeusement inutiles; une cinquième il le cherche accompagné de ses gardes; une sixième

il se met à la tête de son armée, résolu de le trouver et de le perdre, fût-il caché dans les rochers les plus escarpés. David ne se défera-t-il pas d'un tel ennemi, s'il en trouve l'occasion, ne le pourra-t-il pas ? vous le diriez sans doute, et on l'a pensé avant vous : suspendez un moment votre jugement et vous connaîtrez la pensée de David lui-même. Saül entre dans une caverne où David est retiré avec sa troupe, et se trouve ainsi sans le savoir entre les mains de son compétiteur : dans l'instant la perte du prince aurait été conclue, si David eût suivi l'opinion de ses officiers ; on lui fait entendre qu'il est important pour l'état qu'un roi depuis long-temps réprouvé de Dieu même ne commande plus la nation, que depuis long-temps chacun sait qu'il est élu roi, et que Samuel lui en a donné l'onction ; on lui fait entendre qu'il faut seconder les desseins du Seigneur, que c'est Dieu même qui fait naître cette occasion, que jamais il ne pourra régner paisiblement que cette tête ne soit abattue, qu'après tout il est permis à un roi de prévenir celui qui veut lui ôter la vie, qu'il ne peut agir autrement sans trahir ses intérêts et ceux de tant de fidèles compagnons de sa disgrâce. Je l'avoue, ces raisons sont apparentes, elles nous frappent, et il nous paraît qu'elles auraient dû frapper un héros à qui elles ouvraient un chemin libre vers le trône. Malgré ces motifs que la passion exagère autant que la religion les condamne la plupart, que fait le vaillant David, ce David qui, peu auparavant, renversait des géants et déchirait des lions ? il se contente de couper le bord de son manteau, et encore pense-t-il en avoir trop fait, et se frappe-t-il un moment après la poitrine pour avoir commis cette action : voilà ce qu'a fait un grand roi, ce qu'il a fait aussi souvent que l'occasion s'est présentée, et ce qu'il a fait dans le secret même, afin qu'on ne dît pas un jour qu'il était soutenu par la gloire humaine. Etudiez bien cet exemple, mes frères, comparez-vous à David, vos ennemis à Saül, la nature des offenses commises contre vous à celle qu'il souffrait de la part de son roi. Quelle héroïque charité vous trouvez dans le fils d'Isaï ! quelle faiblesse vous remarquerez en vous, et que cette comparaison sera propre à exciter dans votre cœur l'amour de vos ennemis !

A ce premier exemple je pourrais joindre celui d'un saint Etienne, qui s'écriait les genoux en terre lorsqu'on le lapidait : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché.* Je pourrais joindre celui de tous les Martyrs, qui ont généreusement pardonné leur mort aux tyrans qui les condamnaient ; mais je me bornerai à l'exemple que nous cite notre Evangile, en voici la suite.

Alors le maître de ce dur serviteur l'ayant fait venir lui dit : méchant serviteur, je vous avais remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en avez prié ; tunc vocavit illum dominus suus et ait illi : serve nequam, omne debitum dimisi tibi quoniam rogasti me : Ne fallait-il donc pas que vous eussiez aussi pitié de votre compagnon comme j'avais eu moi-même pitié de vous ? nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui sicut et ego tui misertus sum ? Voilà, mes frères, et le modèle admirable que le Seigneur vous ordonne d'avoir toujours devant les yeux, et le reproche sévère qu'il fera au jugement dernier à quiconque refuse de pardonner. *Méchant serviteur*, dira-t-il alors aux vindicatifs, à qui la force de sa parole et l'onction de sa grâce ne peuvent aujourd'hui arracher le pardon d'une légère injure, méchant serviteur, tu avais contracté des dettes immenses envers moi ; de combien de péchés n'étais-tu point coupable ! tu as passé tes jeunes années dans l'oubli du Ciel, tu as donné au monde et à tes plaisirs un temps que tu devais à ma gloire, tu as profané la sainteté de mon nom en le proférant sans respect, tu as changé mes solennités en des jours de divertissements et de débauches. Les membres de ton corps m'appartenaient, et tu les as employés à des usages sacriléges ; ton cœur était mon temple, et tu l'as profané par les désirs d'une infâme volupté, d'une ambition outrée, d'un intérêt sordide ; ces fautes que tu reconnais aujourd'hui distinctement, tu les as multipliées comme le sable de la mer ; ver de terre, tu avais l'audace de te révolter contre ton Dieu sans respecter sa présence, sans craindre sa toute-puissance, sans être retenu par la vue de sa justice ; tu méritais donc d'être brisé, écrasé sous le poids de mes vengeances, cependant j'ai bien voulu te pardonner, parce que tu m'en as prié ; *omne debitum dimisi tibi quoniam rogasti me*. Ah ! il fallait donc, ce n'était pas

un conseil, c'était une obligation indispensable; *oportuit*, il fallait avoir pitié de ton compagnon comme j'en avais eu de toi, c'est-à-dire, lui pardonner aussi souvent, aussi promptement, aussi sincèrement que je t'ai pardonné; *nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum?* Ainsi parlera le Seigneur au grand jour de ses vengeances à quiconque aura eu la témérité de les prévenir. Qui de vous pourra soutenir ce langage accablant? l'Arrêt suivant sera plus formidable encore. Il est dit que *le maître* de la Parabole *étant ému de colère livra son serviteur entre les mains des bourreaux, jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il lui devait; et iratus Dominus ejus tradidit eum tortoribus, quoadusque redderet universum debitum. C'est ainsi*, ajoute aussitôt Jésus-Christ, *que mon Père qui est dans le ciel vous traitera, si chacun de vous ne pardonne du fond de son cœur à son frère qui l'a offensé; sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.* O la formidable sentence, mes frères! et que ne puis-je vous en faire comprendre toute la force! peut-être en seriez-vous salutairement effrayés.

Le maître de l'Evangile répète toute la somme qu'il avait remise, et Dieu punit à son jugement toutes les fautes qu'il avait pardonnées à un vindicatif impénitent; c'est-à-dire, comme l'explique saint Thomas, que la circonstance d'ingratitude qui accompagne le péché de vengeance, est presque aussi énorme que tous les péchés pardonnés, et mérite d'être aussi châtié que tous ensemble l'auraient été s'ils n'eussent été remis.

Ce maître livre son serviteur entre les mains des bourreaux, et par ces bourreaux, dit un Père, on doit entendre les démons toujours prêts à se saisir des hommes réprouvés pour les tourmenter éternellement.

Ce maître retient son serviteur en prison jusqu'à ce qu'il ait satisfait, et Dieu retient le vindicatif dans une prison où on ne satisfait jamais. Descendez, mes frères, descendez en esprit dans ces sombres demeures, demandez-vous lequel est le plus difficile et le plus dur, ou de pardonner aujourd'hui, ou d'être un jour livré à tout ce que le désespoir a de plus

accablant, à tout ce que les ténèbres ont de plus désolant, à tout ce que le feu éternel a de plus cuisant. Demandez-vous ce que vous voudriez avoir fait à l'heure de votre mort, et faites dès ce moment ce que vous désireriez avoir fait alors; pardonnez donc, les motifs les plus pressants vous y engagent; pardonnez, et vous ne serez point jugés des hommes; pardonnez, et les hommes vous pardonneront; pardonnez, et vous éviterez des fautes infinies qu'entraîne avec elle la vengeance (c'est ce que vous voyez dans l'homélie du premier dimanche après la Pentecôte;) pardonnez, (c'est ce que vous avez entendu aujourd'hui); pardonnez à un ennemi que Dieu aime, et qui loin de vous nuire, vous procure l'occasion de mériter; pardonnez, les exemples des saints, surtout celui de votre Dieu vous y invitent; pardonnez, parce que sans cela vous n'avez point de pardon à espérer de Dieu, et vous vous condamnez vous-mêmes dans votre prière dominicale, chaque fois que vous récitez ces paroles : *pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, c'est comme si vous disiez : oui, Seigneur, je consens que vous soyez indifférent pour moi comme je le suis pour mon prochain, insensible à mes maux et à mes besoins comme je le suis aux siens, ennemi de mon bonheur comme je le suis du sien; je consens que vous m'abandonniez, que vous me persécutiez, que vous me traitiez dans votre colère comme je voudrais le traiter dans la mienne. Quelles malédictions, mes frères, vous prononcez donc contre vous, puisque vous priez la vengeance dans le cœur! le démon dans sa fureur pourrait-il vous en inspirer de plus terribles? cependant ces malédictions auront leur effet, si vous ne pardonnez; *sic Pater meus cœlestis faciet vobis si non remiseritis :* elles auront leur effet, si vous ne pardonnez *tous*, la loi est générale, elle concerne les pères et mères comme les enfants, les maîtres comme les domestiques, les épouses aussi bien que les époux, *unusquisque :* si vous ne pardonnez *à tous vos frères* sans exception, et quels que puissent être vos prétextes, *fratri suo :* si vous ne pardonnez véritablement, sincèrement, *du plus profond de votre cœur, de cordibus vestris.* Y êtes-vous enfin déter-

minés, mes frères? puis-je espérer qu'au sortir de ces augustes mystères qui nous unissent, vous vous donnerez des marques d'une parfaite réconciliation? Ah! je vous en conjure par la médiation de celui par qui seul nous jouissons de la paix en Dieu; pardon pour cette épouse affligée, cet enfant abandonné, ce domestique désolé; pardon pour tous ceux qui vous ont offensés, grands et petits, égaux ou supérieurs; pardon pour tous les torts que vous avez jamais reçus dans vos biens ou votre honneur; pardon par celui qui criait du haut de sa croix : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font;* pardon par celui qui vous dit encore de son calvaire : Mon fils, mon cher fils, pardonnez à vos ennemis, et tout ce que vous leur accorderez, je le tiendrai comme fait pour moi; pardon par celui qui ne fait miséricorde qu'à ceux qui en ont usé, qui ne pardonne que comme on a pardonné; pardon dès ce moment même; ce Dieu qui voit vos cœurs, vous ordonne de lui faire dans l'instant présent le sacrifice de toutes les peines que vous avez à pardonner. Oserez-vous paraître sous ses yeux sans lui immoler vos ressentiments? c'est de sa part que je vous demande, ou plutôt c'est lui qui vous demande de ne pas laisser coucher le soleil sur votre haine; il vous le demande pour une âme qu'il aime comme son épouse et sa fille, à qui peut-être il communiquera un jour toute sa gloire; il vous le demande par tout ce qu'il a jamais fait pour vous, en vous créant, en vous rachetant, et en vous sanctifiant.

Grand Dieu, ces cœurs sont-ils enfin touchés? Ah! si vous l'êtes, mes frères, donnez-vous-en donc sans délai, sans crainte, sans haine, les marques que Dieu demande. Que dès aujourd'hui toutes les anciennes inimitiés soient détruites, que la paix et la concorde règnent dans toutes les familles et toutes les maisons, qu'on se pardonne pour jamais de tout son cœur tous les anciens sujets de division, qu'on cimente une paix solide et éternelle, je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

ÉVANGILE

Du XXII. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, les Pharisiens s'étant retirés, délibèrent entr'eux des moyens de surprendre Jésus dans ses paroles, et ils lui envoyèrent leurs disciples avec des Hérodiens, qui lui dirent : Maître, nous savons que vous êtes vrai dans vos paroles, et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans égard pour qui que ce soit ; car vous ne considérez point la qualité des personnes. Dites-nous donc votre avis sur ceci : Est-il permis de payer le tribut à César, ou non ? Mais Jésus connaissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la monnaie dont on paye le tribut ? Ils lui présentèrent un denier. Alors Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ? De César, lui dirent-ils. Jésus leur répondit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Homélie sur les Conversations.

Quelles sont les conversations des gens du monde ? quelles doivent être les conversations que nous avons avec les personnes du monde ? voilà, mes frères, ce que l'entretien qu'ont aujourd'hui les Juifs avec Jésus-Christ, et ce que les réponses du Sauveur aux Juifs nous remettent devant les yeux : quelle est la manière dont nous conversons, ou nous entendons converser ? ou on nous reprend de nos fautes, et nous nous emportons contre celui qui a la charité de nous instruire ; ou on fait de nous des portraits flatteurs, et nous croyons imprudemment qu'ils sont tirés au naturel ; ou on attaque la réputation des absents, la pureté des mœurs et la sainteté de la religion, et par une lâche et criminelle timi-

dité, nous abandonnons le parti de la vérité ; ou nous adressons la parole aux autres, et alors que leur disons-nous, et que leur demandons-nous ? nous leur disons des choses inutiles et souvent mêlées de mensonges ; nous leur demandons des choses de pure curiosité et qu'il serait souvent bon d'ignorer ; voilà quels sont nos entretiens les plus ordinaires, nous n'en sortons presque jamais que nous ne soyons devenus moins hommes, comme disait un ancien, c'est-à-dire, moins raisonnables et moins chrétiens ; où trouver l'homme parfait qui n'y pèche pas ?

Faut-il donc, pour éviter les péchés dans la conversation, fuir toute conversation avec les hommes ? la chose n'est pas possible, vous avez des devoirs à remplir envers la société, qui s'y opposent, et qui vous mettent dans la nécessité indispensable d'un commerce mutuel ; apprenons donc à le sanctifier ce commerce, notre Evangile peut nous en enseigner les moyens.

En effet, pour devenir saints dans toutes nos conversations ainsi que nous l'ordonne le prince des apôtres, deux choses suffisent et sont nécessaires ; l'une de connaître les défauts dans lesquels nous tombons plus souvent dans la conversation ; l'autre de savoir et d'employer les moyens de corriger les défauts, et de pratiquer les vertus contraires. Or la conduite des Pharisiens qui cherchent à surprendre Jésus-Christ dans ses discours, l'éloge que leurs émissaires font de Jésus-Christ et de sa doctrine, la manière dont Jésus-Christ reçoit leurs louanges, et répond à leurs questions, tout cela, dis-je, nous apprend, et les défauts qu'il faut éviter, et les vertus qu'il faut pratiquer dans les conversations ; c'est ce que je me propose de vous faire voir dans un seul point qui renferme tout le sujet de cette homélie.

POINT UNIQUE.

Par le terme de conversation j'entends ici ce qu'entendait le prince des Apôtres, lorsqu'il écrivait aux fidèles *d'avoir une bonne conversation avec les gentils ; conversationem vestram inter gentes habentes bonam* (1) : j'entends toute

(1) I. Petr

notre conduite extérieure par rapport à la société, mais surtout les discours que nous tenons, et les entretiens que nous avons les uns avec les autres. S'ils étaient toujours saints et édifiants, saint Jacques nous assure que nous serions des hommes parfaits, mais en combien de manières n'y manquons-nous pas? nous y manquons, parce que nous haïssons la vérité qui reprend, nous proférons des mensonges qui plaisent, nous conformons notre langage à la façon de penser des autres, nous y ouvrons l'oreille aux discours flatteurs, nous nous y entretenons de choses plus curieuses qu'utiles, ne sont-ce pas là, mon cher auditeur, les défauts les plus ordinaires dans lesquels fait tomber le commerce du monde? Apprenons donc aujourd'hui les moyens de les corriger, en apprenant à aimer la vérité qui nous instruit, à être véridique en toutes nos paroles, à écouter le langage de la religion et non celui des hommes, craindre l'adulation, et à ne tenir que des discours édifiants: ce sont là, mes frères, autant de vertus qu'il faut apprendre à pratiquer dans la conversation; fasse le ciel que l'explication de notre Evangile vous en inspire l'amour.

En ce temps-là, les Pharisiens s'étant retirés, délibérèrent entr'eux sur les moyens de surprendre Jésus dans ses paroles; Tunc abeuntes Pharisæi consilium inierunt, ut caperent eum in sermone: et pourquoi donc ces hommes conçoivent-ils aujourd'hui un si noir dessein? Quel motif peut les engager à conspirer contre l'honneur et la vie de notre divin Sauveur? le voici, mes frères. Ce jour-là même Jésus-Christ avait fait un discours qui fut le dernier qu'il adressa publiquement aux Juifs. Dans ce discours il avait fait connaître les Pharisiens, repris leur conduite irrégulière, et dévoilé leur séduisante hypocrisie; il leur avait déclaré en termes précis, que les Publicains leurs ennemis, et même les femmes prostituées, les devanceraient dans le royaume des cieux; il leur avait prédit qu'ils seraient exclus de la nouvelle alliance en punition de leurs désordres, et de l'horrible déicide dont ils se rendraient bientôt coupables à son égard: quelle triste prédiction pour des hommes pleins d'eux-mêmes, et remplis de mépris pour le reste du genre humain!

Les orgueilleux Pharisiens ne peuvent soutenir le poids d'une humiliation si profonde; des vérités si importantes, au lieu de les corriger, les révoltèrent contre celui qui les leur annonçait; ils regardèrent comme une persécution la liberté avec laquelle Jésus-Christ reprenait leurs vices, ses avis leur étaient odieux, parce qu'ils les démasquaient aux yeux du public dont ils cherchaient l'estime; *voilà pourquoi ils délibérèrent comment ils surprendraient Jésus-Christ dans ses discours.* C'est du moins la raison qu'en donne saint Augustin conformément au contexte de l'Evangile: Seigneur, disait-il, en adressant la parole à Dieu même, comment peut-il se faire que cette vérité qui vient de vous attire la la haine des hommes, et pourquoi l'Homme-Dieu envoyé de votre part s'est-il fait leur ennemi en prêchant la vérité, puisqu'il est naturel à l'homme d'aimer la vie bienheureuse qui n'est autre chose qu'une joie intérieure de la vérité? *Cur, Domine, veritas odium parit, et quare inimicus factus eis homo tuus verum prædicans, cùm ametur beata vita quæ non est nisi gaudium de veritate?* Ensuite répondant lui-même à sa question, il ajoute: je comprends le mystère de cette conduite des hommes, ô mon Dieu, ils aiment une vérité éclatante et spécieuse, une vérité qui les éclaire sur les défauts des autres, une vérité qui leur procure de nouvelles connaissances sans leur imposer de nouvelles obligations; mais s'agit-il d'une vérité qui les concerne, qui les reprenne, et qui exige un changement de vie? ah! c'est alors que le dépit se saisit de leur cœur, et qu'ils se livrent à tous les sentiments de la haine et de la vengeance; *Amant veritatem lucentem, oderunt redarguentem.* Image affreuse, mais trop naturelle des hommes de notre siècle, les plus grands pécheurs devant Dieu souhaitent de paraître justes devant les hommes; les Saüls réprouvés du Seigneur demandent encore que les Samuels les honorent en public. Peu se connaissent eux-mêmes, très-peu consentent d'être connus des autres à certains égards affligeants, presque aucun ne souffre d'être repris de ses défauts; pourquoi? parce que tous sont épris de l'amour d'eux-mêmes, et de cette source empoisonnée; que peut-il sortir, sinon des eaux amères? de

là, pour commencer par les conversations les plus saintes, de là cette honte qui vous fait chercher à excuser, à diminuer, à pallier vos fautes dans le tribunal de la pénitence, de là ces traits satiriques que lancent les pécheurs contre les mystères de l'Evangile lorsqu'ils en sont repris, et de là toutes ces précautions qu'il nous faut prendre pour ne point trop alarmer votre fausse et pernicieuse délicatesse. Saint Paul nous ordonne de reprendre en secret et en public, à temps et à contre-temps, et le monde introduisant un nouvel Evangile, voudrait nous réduire à ne parler que dans cette chaire de vérité; et comment encore? à condition que nous ne déclamerons contre le vice que d'une manière vague et générale, que nous ne descendrons point dans le détail de ses mœurs, et que nous ne tracerons que des portraits où personne ne puisse se reconnaître; car du moment qu'il s'aperçoit qu'on prêche ses vérités, il les méprise, et ne pense plus qu'à exercer sa satire sur le prédicateur qui les a annoncées. Saint Paul demandait autrefois aux Galates s'il était donc devenu leur ennemi, en leur disant la vérité; *Ergo inimicus factus sum verum dicens vobis* (1). Je vous parle d'une manière plus affective; combien dans cet auditoire à qui je suis devenu odieux pour avoir rempli les devoirs de mon ministère à leur égard! de là ce profond silence que les inférieurs observent sur les défauts qu'ils remarquent dans leurs supérieurs; de là cette timidité avec laquelle les égaux reprennent leurs égaux : un époux son époux, un voisin son voisin, un ami son ami le plus intime; de là cette lâcheté honteuse d'un grand nombre des maîtres à corriger leurs inférieurs, personne n'ose élever sa voix contre le vice, parce que personne ne veut se faire des peines et s'attirer des chagrins; de là enfin ce dérèglement des mœurs qui règne dans toutes les conditions.

En effet, pour vivre d'une manière régulière et édifiante, il faut nous connaître nous-mêmes, nos mauvaises inclinations pour les redresser, les imperfections de notre caractère pour les réformer, nos fautes pour les corriger; or il est impossible de nous connaître aussi parfaitement, si nous refusons

(1) *Galat.* 4.

d'entendre ceux qui nous avertissent de nos défauts. Pourquoi cela? parce que l'amour-propre qui nous flatte, la passion qui nous aveugle, la dissipation qui nous éloigne de nous-mêmes, les dérobent à notre vue pour la plupart; concluons donc que pour nous connaître et nous voir aussi imparfaits que nous sommes, que pour nous corriger et devenir aussi parfaits que nous devons être, il est pour nous d'une nécessité indispensable de recevoir des avis de ceux avec lesquels nous vivons; d'accueillir avec bonté ceux qui nous les donnent, de les écouter avec humilité, et de leur témoigner notre reconnaissance par de vives actions de grâces, enfin de les engager par cette douceur à nous rendre à l'avenir ce bon office avec une entière liberté.

Telle a été la conduite des saints dans tous les temps; ils mettaient au nombre de leurs amis véritables ceux qui les avertissaient charitablement de leurs défauts; c'est ainsi qu'en usaient en particulier saint Grégoire-le-grand, et saint François de Sales. Dans les premiers siècles, les premiers pasteurs de l'Eglise portaient encore plus loin le désir de leur perfection, ils avaient toujours avec eux un syncelle, c'est-à-dire, un clerc de leur Eglise pour être le témoin fidèle de toutes leurs actions, et le censeur exact de leur conduite; pourquoi? afin que dans aucun temps ils ne se permissent rien qui ne pût soutenir la vue des hommes et les regards du Seigneur; c'est ce que nous pourrions imiter chacun dans notre conduite, si nous avions plus de zèle pour notre salut. Qui empêcherait des époux, par exemple, de s'avertir mutuellement de leurs imperfections, des domestiques de se reprendre charitablement de leurs défauts, des amis de convenir ensemble que leur amitié consistera surtout à se faire remarquer leurs fautes réciproquement? O si cette louable coutume pouvait s'introduire parmi vous, mes frères, combien on verrait dans peu de désordres réprimés, et de vertus régner à la place du vice! Formez la résolution de vous y conformer, et de témoigner autant d'amour à ceux qui vous reprendront, que les Pharisiens conçurent de haine contre Jésus-Christ lorsqu'il les reprenait: c'est la première instruction que nous pouvons tirer de notre Evangile, les

paroles suivantes nous en font une seconde qui concerne le mensonge et la crainte qu'un chrétien doit avoir de le commettre.

Les Pharisiens envoyèrent donc leurs disciples avec les Hérodiens lui dire : Maître, nous savons que vous êtes véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité; Et mittunt discipulos suos cum Herodianis dicentes : Magister, scimus quia verax es et viam Dei in veritate doces: Dites-nous donc votre avis sur ceci, nous est-il libre de payer le tribut à César, ou de ne le pas payer? Dic ergo nobis quid tibi videtur; licet censum dare Cæsari, an non?

Qui étaient ces Hérodiens que les Pharisiens joignirent à leurs disciples pour tenter le Sauveur? étaient-ils d'une secte qui prît quelques-uns des Hérodes pour le Messie? ou simplement quelques gens de la suite d'Hérode? étaient-ils disciples des Sadducéens ou d'un certain Judas Gaulonite qui prétendait que le peuple Juif ne pouvait en conscience payer le tribut à César? c'est un point de controverse parmi les interprètes sur lequel il n'est ni facile, ni nécessaire de prononcer. Un fait certain et qu'il suffit de savoir ici, c'est que parmi les Juifs, les docteurs étaient divisés sur cette question de droit, savoir, s'il était libre aux Juifs de payer des tributs à des idolâtres tels qu'étaient alors les Romains leurs maîtres, depuis que Pompée avait réduit la Judée en Province. Ce fait supposé, on peut, avec saint Jerome et saint Chrysostôme, dire comme quelque chose de probable, que de ces envoyés les uns prétendaient que la nation Juive devait, et les autres qu'elle ne devait pas se rendre tributaire. Enfin des hommes si opposés sur un point aussi intéressant, quel parti le Sauveur pouvait-il prendre qu'il ne se fît des ennemis? c'est là précisément ce que souhaitaient les Pharisiens, ce qu'ils pensaient devoir arriver infailliblement. S'il décide en faveur de César, se disaient-ils, il se rendra odieux à ceux qui croient qu'envoyer de l'argent aux Romains, c'est concourir à leur idolâtrie; s'il décide contre l'obligation du tribut, il sera traité comme un homme rebelle à la puissance légitime, conduit au tribunal des Romains pour

y être jugé et condamné; voilà le piége secret que les orgueilleux Pharisiens tendaient au Sauveur, et pour le mieux cacher, comment leurs émissaires paraissent-ils devant Jésus-Christ? Ils affectent un extérieur modeste et composé, ils feignent des embarras de conscience sur la question qu'ils viennent lui proposer, ils cherchent à s'insinuer dans son esprit par les éloges qu'ils font de sa personne; ils le louent en particulier de son amour pour la vérité, de sa fermeté à l'annoncer, afin de le mettre ici au-dessus de la crainte des hommes, s'il en était susceptible, et de l'engager à prononcer plus librement sur un point dont ils pensaient que la décision lui coûterait la vie.

Maître, lui disent-ils après l'avoir salué respectueusement, *nous savons que vous êtes véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité;* c'est-à-dire, que vous connaissez parfaitement toutes vérités même les plus cachées, que vous en êtes l'ami sincère, et que vous les annoncez dans toute la pureté; *Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces.* Mais, pouvait-on leur répliquer, si vous savez que ce docteur d'Israel connaît toute vérité, s'il l'enseigne sans aucun mélange d'erreur, si d'ailleurs vous le regardez comme votre maître, pourquoi donc refusez-vous de l'entendre? pourquoi méprisez-vous ses discours? et pourquoi, loin d'en profiter, cherchez-vous à le confondre et à le perdre? Ah! mes frères, n'en soyons point surpris. Jésus-Christ était véridique au jugement de ses ennemis; mais il leur annonçait des vérités qui choquaient leur amour-propre, qui les tiraient d'un aveuglement dans lequel ils se plaisaient, qui les décréditaient dans l'esprit d'un peuple qu'ils séduisaient par une fausse apparence de piété; voilà ce qui les indispose contre Jésus-Christ, et qui leur fait préférer leurs ténèbres à la lumière qui venait les éclairer. O vanité! ô estime des hommes! que tu es donc funeste au salut, puisque tu rends sourd aux vérités les plus importantes du salut, et furieux contre ceux qui les annocent! Faites, Seigneur, que par votre grâce je me dépouille de tout amour de moi-même, de tout désir de paraître quelque chose aux yeux des hommes, afin que je

vous écoute toujours avec respect, et que je suive vos leçons avec docilité.

Ce que disent ici les envoyés des Pharisiens peut nous servir et nous instruire sur un point de morale très-nécessaire ; ils louent Jésus-Christ de sa véracité, ils nous apprennent qu'il est la vérité même, qu'il l'enseigne dans toute l'exactitude possible, qu'il l'aime singulièrement, et qu'il a horreur du mensonge : ah ! il faut donc aussi (puisque nous adorons ce Jésus-Christ comme notre Dieu, et que nous faisons profession d'être ses disciples), il faut que nous recherchions exactement la vérité que nous aimions de l'entendre, quelle qu'elle soit, et de qui que ce soit, et que jamais il ne nous échappe de dire un mensonge. Voilà la leçon que nous fait l'exemple du Sauveur, leçon sur laquelle il serait bien important d'insister aujourd'hui ; le mensonge, hélas ! est un péché dont on ne s'inquiète plus, un péché que l'on commet, afin d'éviter d'autres péchés, un péché de tous les âges et de toutes les conditions, au moins quand on espère qu'il ne sera pas aperçu des hommes ; un péché de toutes les conversations, car quelle est celle où on n'y profère pas ou des mensonges officieux pour faire plaisir et pour apaiser quelqu'un, ou des mensonges d'excuses pour paraître moins coupable, et même se justifier, ou des mensonges d'opiniâtreté pour soutenir une opinion fausse qu'on a embrassée, ou des mensonges de vanité où l'on se vante de ce qui ferait honneur s'il était vrai.

Cependant combien de motifs pressants devraient en inspirer la crainte à tous les chrétiens ! vous, âmes justes, qui étudiez sans cesse les perfections infinies de votre Dieu, et qui méditez sa loi jour et nuit, vous le savez, c'est un attribut essentiel au Seigneur *de ne pouvoir mentir ; impossibile est mentiri Deum* (1), et un de ses commandements les plus exprès est que *nous n'usions pas de mensonges les uns avec les autres ; nolite mentiri invicem* (2). Vous connaissez encore ce que dit saint Augustin, que le mensonge même officieux est un si grand mal qu'il vaudrait mieux que l'uni-

(1) *Hæbr.* 6. — (2) *Coloss.*

vers périt que d'en commettre un seul. Avec quelle attention ne devez-vous donc pas veiller sur vos lèvres pour n'en prononcer jamais ! Vous, chers enfants qui employez le mensonge pour excuser vos fautes auprès de vos pères et mères, n'auriez-vous pas horreur d'avoir le démon pour père et de devenir ses enfants ? cependant c'est ce qui vous arrive chaque fois que vous avez recours au mensonge ; le démon en est le père et l'auteur, *pater ejus*, et tous ceux qui mentent sont ses enfants, c'est ce que Jésus-Christ vous déclare dans l'Evangile ; *vox ex patre diabolo estis* (1). Quelle crainte ne devriez-vous donc pas avoir de proférer le mensonge le plus léger ? et vous, âmes timides, sur qui les jugements du Seigneur font de si vives impressions, et qui cependant succombez à la tentation du mensonge presque sans combat, de quelle frayeur ne seriez-vous point saisies, si vous aperceviez que le chemin que vous suivez, est un chemin qui conduit à la mort éternelle ! Cependant c'est le terme fatal où conduit infailliblement l'habitude du mensonge ; c'est le Saint-Esprit qui nous en avertit dans le livre de la Sagesse ; *la bouche qui ment*, dit le Sage, *tuera l'âme ; os quod mentitur occidit animam*. Et vous, âmes lâches et insensibles à ces grandes vérités de notre sainte religion, de quelle crainte ne seriez-vous point frappées, si Dieu punissait de mort à vos yeux un homme qui se serait rendu coupable de mensonge ! cependant c'est là le châtiment terrible qu'il a exercé dans les commencements de l'Eglise, afin d'intimider les menteurs, et d'inspirer une extrême horreur de ce péché. Nous en lisons l'histoire dans le livre des Actes ; Ananie et Saphire sa femme feignant de se conformer à la coutume de ces heureux temps où l'on aliénait ses héritages pour en donner le prix aux pauvres, vendirent un champ dans le dessein de donner une partie du produit aux apôtres, et se retenir l'autre secrètement ; Ananie ayant mis aux pieds des apôtres ce qu'il avait résolu de donner, voulant faire croire que c'était là tout le prix de son héritage, aussitôt saint Pierre lui dit : Ananie, comment Satan vous a-t-il tenté jusqu'à vous faire

(1) *Joan*. 8.

mentir au Saint-Esprit ? votre champ ne demeurait-il pas à vous si vous aviez voulu le garder, et après l'avoir vendu, le prix n'en était-il pas à vous, si vous eussiez voulu le conserver ? comment ce dessein d'en imposer aux fidèles a-t-il pu entrer dans votre cœur ? c'est à Dieu même et non aux hommes que vous avez menti. Voilà la sainte indignation du prince des apôtres contre le mensonge d'Ananie, voici la peine dont Dieu le punit : le saint Apôtre eut à peine prononcé ces mots que cet homme tomba mort, et rendit l'esprit dans l'assemblée des fidèles; *audiens Ananias hæc verba, cecidit et expiravit.* Sa femme entre trois heures après, saint Pierre lui demande si le champ n'a été vendu que cela, et sur sa réponse conforme à celle de son époux, Pierre lui dit : Comment vous êtes-vous accordés ensemble pour tenter l'esprit du Seigneur ? voilà ceux qui viennent d'enterrer votre mari qui sont à cette porte, et vous vont porter en terre ; en même temps elle tomba à ses pieds et rendit l'esprit; c'est ce que dit le texte sacré : et remarquez bien que dans tout cela saint Pierre ne reproche uniquement que le mensonge, qu'il le traite de péché contre l'Esprit saint qui est un esprit de vérité ; remarquez encore que ce mensonge ne faisait tort à personne, il nuisait à l'âme de ceux qui mentaient, il offensait la suprême majesté de Dieu, c'en est assez pour mériter la peine de mort. C'est ainsi, mes frères, que Dieu a puni une fois des fautes qui nous sont si familières, pour nous apprendre à les éviter, en nous apprenant combien terribles sont les châtiments qu'il en tire dans l'autre vie, puisqu'il en a quelquefois exercé de si terribles dans cette vie même.

Profitons-en donc, mon cher auditeur, et prenons la résolution que saint Paul désirait inspirer aux Ephésiens, celle de nous éloigner de tout mensonge, et de parler à notre prochain dans la vérité, comme étant membres les uns des autres ; *deponentes mendacium, loquimini veritatem unusquisque cum proximo suo quoniam sumus invicem membra ;* c'est la seconde leçon que nous fait notre Evangile.

Une autre louange que reçoit Jésus-Christ de la part de ses ennemis et qui peut nous instruire touchant le respect humain si ordinaire dans les conversations, c'est *de n'avoir*

égard à qui que ce soit, et de ne point considérer la personne dans les hommes ; non est tibi cura de aliquo, non enim respicis personam hominum. Ils avaient la preuve de ceci dans la conduite même que notre divin Sauveur venait de tenir à l'égard des pharisiens ; ces hommes tenaient le premier rang dans leur nation, l'austérité de leurs mœurs leur attirait des respects de toute part, leurs décisions étaient reçues comme autant d'oracles infaillibles, presque partout ils exerçaient un empire égal sur les esprits et les cœurs ; si le respect humain eût eu quelque pouvoir sur Jésus-Christ, de quel ménagement n'aurait-il donc pas usé à leur égard ? il aurait étudié leur caractère, il aurait adopté leurs pensées, il aurait favorisé, ou du moins il n'aurait pas combattu ouvertement leur penchant. Cependant que fait-il ? il les attaque dans leurs mœurs, il censure hautement leur conduite, il les reprend dans le temple en présence de tout le peuple, de leur injustice, de leur impureté, et de leur hypocrisie ; c'est ainsi qu'il justifiait par avance la louange que devaient lui donner ses ennemis *de ne point considérer la personne dans les hommes*, et de ne faire attention qu'à la cause seulement.

Conduite admirable du Sauveur qui peut servir de modèle dans toutes les conversations, dans tous les entretiens de religion, de société, et généralement dans toute notre conduite extérieure, et les devoirs que nous avons à remplir envers le prochain ! elle vous apprend, ministres de l'Evangile, à élever votre voix contre les scandales, à annoncer à Juda ses crimes, à faire connaître à la maison de Jacob ses péchés, à vous opposer au torrent de l'iniquité comme une colonne de bronze, et comme un mur d'airain, à vous présenter devant les grands de ce monde avec une noble assurance, à imiter la fermeté d'un Nathan envers David, le zèle d'un Elie envers Achab, et le courage d'un Jean-Baptiste à l'égard d'Hérode. Elle vous apprend, juges de la terre, que dans les jugements que vous prononcez, vous ne devez avoir aucun égard aux richesses, ou à la pauvreté des personnes qui vous confient leurs intérêts, à leur naissance, ou à l'obscurité de leur maison, au rang qu'elles occupent, ou à l'hu-

miliation dans laquelle elles vivent, aux présents dont leurs mains sont remplies, ou aux avantages que vous pourriez en espérer, mais uniquement à la justice de la cause, ou aux titres de vos clients. Elle vous apprend, pères et mères, à ne marquer pas plus de bonté à un enfant qu'à un autre, à les aimer tous également, et à n'aimer davantage que ceux qui ont plus de vertu, encore est-il alors très-dangereux de marquer cette préférence; l'histoire de Joseph en est une preuve sensible. Elle vous apprend cette conduite du Sauveur, que ceux parmi vous qui ont des distributions d'aumônes à faire, ou des emplois à conférer, ou des bénéfices à donner, ne doivent considérer qu'une chose : savoir si les uns ont les talents requis pour remplir les devoirs d'un tel état, et si les autres sont dans une pauvreté réelle qui leur donne droit aux aumônes communes. Elle nous apprend cette conduite du Sauveur, celle que nous devons tenir à l'égard des riches et des pauvres, bien différente sans doute de celle que nous avons tenue; car avec quel mépris ne traitons-nous pas ordinairement ceux-ci? et au contraire, quelles marques d'estime et de respect ne donnons-nous pas à ceux-là? S'il entre (c'est la remarque qu'un apôtre faisait déjà aux fidèles de son temps) s'il entre dans notre assemblée deux hommes dont l'un ait un anneau d'or qui brille entre ses doigts, et un habit magnifique qui annonce ses richesses, tandis que l'autre n'a qu'un méchant habit, que faisons-nous? nous arrêtons notre vue sur celui qui est magnifiquement vêtu, nous lui disons, en lui présentant une place honorable : *asseyez-vous ici; tu sede hîc benè* (1). Au lieu que nous daignons à peine jeter un regard sur le pauvre, lui dire de se tenir debout ou de s'asseoir à nos pieds; *tu sta illic aut sede sub scabello pedum meorum.* Voilà ce que nous faisons tous les jours sans rien trouver de répréhensible dans cette conduite. Eh! quoi donc, reprend le saint Apôtre, agir de la sorte n'est-ce pas mettre en vous-mêmes de la différence entre le riche et le pauvre, élever celui-là, et rabaisser celui-ci, estimer l'un parce qu'il possède le bien de la fortune, et mépriser l'autre

(1 *Jacob.* 2.

parce qu'il en est dépouillé ? ah ! que de tels jugements sont iniques ! que de telles pensées sont injustes ! car enfin penser et juger autrement que Dieu, c'est s'égarer dans ses pensées, et se perdre dans ses jugements. Or quel est le jugement que Dieu prononce entre le riche et le pauvre ? auquel des deux a-t-il donné des marques d'une amitié particulière ? n'est-ce pas aux pauvres ? *Ecoutez*, mes chers frères, *Dieu n'a-t-il pas choisi ceux qui étaient pauvres en ce monde pour être riches dans la foi, et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment?* Jésus-Christ n'a-t-il pas choisi des hommes pauvres et sans crédit, pour assujettir à l'opprobre de la croix les riches et les puissants du siècle ? partout il donne aux pauvres la préférence sur le riche ; vous renversez donc l'ordre du Seigneur lorsque vous préférez le second au premier précisément à raison de ses richesses ; *vous vous rendez donc coupables de péché*, parce que les richesses ne sont pas une raison de préférer le riche au pauvre, et qu'au contraire la foi nous enseigne que la pauvreté est préférable aux richesses : *vous êtes donc condamnés par la loi comme en étant les violateurs ; si personas accipitis, peccatum operamini, redarguti à lege quasi transgressores.* Ce sont les paroles de l'apôtre saint Jacques, qui nous montrent, hélas ! bien des fautes auxquelles nous n'avions jamais pensé, car à qui réservons-nous nos mépris et nos paroles d'aigreur, sinon aux pauvres ? pour qui sont nos démonstrations d'honneur et d'amitié, sinon pour les riches ?

Cependant, pour ne point vous engager dans l'erreur et ne point faire naître de fausse conscience, il est bon d'observer, 1° qu'honorer un riche préférablement à un pauvre, non parce qu'il est riche, mais parce qu'il est né d'un sang illustre, parce qu'il occupe un ministère public, parce qu'il est revêtu d'une dignité civile ou ecclésiastique, ce n'est pas un péché, mais, dit saint Jacques, un accomplissement de la loi royale de la charité, qui veut qu'on rende à chacun ce qui lui appartient. Il est bon de remarquer 2° que le péché d'acception de personnes n'est point de sa nature un péché mortel, mais véniel, comme l'enseignent les théologiens ; 3° il est nécessaire d'observer enfin que ce péché néanmoins

peut devenir mortel en bien des occasions, par exemple, si dans le choix d'un ministre de la justice ou de la religion on avait plus d'égard à la personne qu'aux qualités requises pour remplir dignement les fonctions attachées à cet état; c'est ce que l'Apôtre insinue, lorsqu'il dit que violer ce seul point de la loi, c'est être coupable comme l'ayant toute violée; *factus est omnium reus.* Réformons donc aujourd'hui notre conduite à cet égard; honorons les riches, rien n'est plus juste, ils sont hommes, et saint Pierre nous ordonne d'honorer tous les hommes: *omnes honorate* (1). Mais gardons-nous de négliger les pauvres du Seigneur, ayons pour eux au contraire des sentiments d'une amitié particulière; respectons en eux la personne de Jésus-Christ, donnons-leur en toute occasion des preuves d'une estime singulière, et si nous usons de ménagement à l'égard de quelqu'un, qu'il soit en faveur du pauvre plutôt qu'en faveur du riche, c'est ce que la religion demande de nous, et voilà ce que c'est que ne pas considérer la personne dans les hommes; *Non enim respicis personam hominum.*

Le sens de ces paroles bien approfondies peut nous fournir une réflexion encore plus intéressante que celles qui ont précédé: *Jésus-Christ ne regardait pas la personne des hommes*, c'est-à-dire, qu'il parlait et qu'il agissait en tout sans respect humain, sans désir de plaire aux hommes, et d'obtenir leurs applaudissements; il faisait tout pour la plus grande gloire de son Père, il la cherchait dans toutes ses actions, il se la proposait comme fin principale de ses desseins. Cette pensée bien méditée peut détruire le plus commun et le plus funeste des principes qui corrompent la plupart de nos actions, je veux dire le respect humain ou la considération des hommes.

Nous avons tous de l'amour-propre, les uns plus et les autres moins, suivant que nous nous appliquons à le combattre; le premier fruit qu'il produit en nous, c'est la vanité et le désir d'occuper une place honorable dans l'esprit des hommes; pour mériter leur estime et leur approbation, com-

(1) 1. *Petr.* 2.

bien de soins et de précautions ne prenons-nous pas ! Nous faisons une étude particulière de leur goût, de leurs inclinations et de leur caractère, nous nous abstenons de ce qui pourrait leur déplaire, et nous courons au devant de ce qui peut leur agréer, nous les flattons, nous les approuvons en tout ce qu'ils font, afin qu'à leur tour ils nous approuvent en ce que nous faisons, au lieu que le juste, guidé par la crainte filiale du Seigneur, considère uniquement la volonté divine dans ses actions ; le politique mondain conduit par le respect humain, ne considère en toutes ses démarches que ce qu'en disent les hommes, c'est sur leur jugement qu'il trace le plan de sa vie ; s'il prie, c'est à condition que ses prières seront connues des gens de bien et ignorées des méchants ; s'il fait des aumônes, c'est à condition qu'il n'aura pour témoins de sa charité que des hommes charitables, et non des prodigues ou des avares ; s'il jeûne, c'est à condition que les pénitents et non les voluptueux pourront observer ses macérations sur son visage pâle et exténué ; s'il se retire des compagnies pour penser à son salut, c'est à condition qu'on n'en parlera pas dans le monde ; s'il rompt quelques liaisons funestes à l'innocence de son âme, c'est à condition qu'on ne l'accusera pas d'inconstance et d'ingratitude ; s'il fuit les spectacles, les bals et les comédies, c'est à condition qu'on ne le critiquera pas. Disons mieux, l'homme vain se trouve présent à toutes ces synagogues de Satan, entretient des habitudes criminelles, fréquente des compagnies suspectes, vit dans le luxe et la bonne chère, craint de paraître homme religieux et dévot, parce qu'il craint le qu'en-dira-t-on, parce qu'il considère ce que pensent les hommes. O que le respect humain empêche de bonnes œuvres ! qu'il en corrompt qui seraient méritoires de la vie éternelle avec une intention plus pure ! qu'il en fait commettre de mauvaises dans tous les états ! dans l'état du mariage il en fait commettre à des époux qui souvent exigent l'un de l'autre ce que la pureté de la religion ne leur permet point. Dans un état de magistrature il en fait commettre à des juges qui n'ont pas la force de s'opposer au grand nombre, et de faire revenir à une nouvelle opinion ; dans un état de servitude, il en fait commettre à des domestiques

qui n'osent se déclarer pour Dieu contre leur maître ; dans une fonction publique, il en fait commettre à des ministres qui craignent que leur zèle et leur exactitude ne leur fassent des ennemis qui trament leur perte ; dans les compagnies et les assemblées du monde, il en fait commettre à des âmes timides qui rougissent de confesser le nom de Jésus-Christ devant ceux qui attaquent la religion, de défendre la cause des absents dont on déchire la réputation, et de prendre le parti de la vertu opprimée. Qu'est-ce qui porta le prince des Apôtres à renier son divin maître ? ce fut le respect humain ; la crainte d'une faible servante ; qu'est-ce qui engagea Hérode à décoller le saint Précurseur ? le respect humain, une complaisance criminelle pour son épouse et sa fille ; qu'est-ce qui détermina Pilate à condamner le Sauveur dont il connaissait l'innocence ? le respect humain, la pensée qu'il passerait pour ennemi de César, s'il ne satisfaisait la fureur des Juifs ; qu'est-ce qui fait profaner le corps et le sang de Jésus-Christ par une infinité de communions indignes ? le respect humain, le désir de paraître pieux et régulier dans ses mœurs : voilà les nobles victimes qui ont été et qui sont tous les jours immolées à la passion lâche du respect humain. Quelle horreur ne doivent pas nous inspirer de semblables excès ! quelle faiblesse de l'homme qui se rend ainsi l'esclave des pensées et de l'opinion des hommes ! quel aveuglement de craindre ceux qui ne peuvent rien que sur le corps, et de ne pas craindre celui qui peut envoyer le corps et l'âme dans les enfers ! O que cet aveuglement volontaire sera terriblement puni ! Le Seigneur menace par un de ses Prophètes, qu'*il brisera les os de ceux qui s'attachent à plaire aux hommes, qu'il les couvrira de confusion et du dernier mépris ; Deus dissipabit ossa eorum qui hominibus placent.* Jésus-Christ déclare dans son Evangile que *si quelqu'un rougit de lui et de ses paroles, le fils de l'homme rougira aussi de lui lorsqu'il viendra dans sa gloire ; Qui me erubuerit et meos sermones, hunc filius hominis erubescet cùm venerit in majestate suâ.* Un tel malheur ne vous paraît-il pas bien terrible, mes frères ? ne désirez-vous pas sincèrement de l'éloigner de vous ? confessez donc Jésus-Christ devant les

hommes, afin qu'il vous confesse devant son Père ; confessez-le par vos paroles, en déclarant hautement votre foi devant les libertins incrédules ; confessez-le par vos actions, en les réglant toutes sur les principes et les maximes de l'Evangile, pensez souvent à Jésus-Christ votre modèle *qui ne considérait point la personne dans les hommes*, mais uniquement la gloire de son Père en tout ce qu'il faisait. Dites avec l'apôtre saint Paul, je me mets fort peu en peine d'être jugé par quelque homme que ce soit ; *Mihi pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die* (1). Que m'importe le jugement qu'ils porteront de moi ? à quoi peut-il me servir ou me nuire ? il me laisse tel que je suis devant Dieu, sans pouvoir rien augmenter ou diminuer de mes bonnes ou mauvaises qualités ; si je suis bon, il ne me rendra pas mauvais, et si je suis méchant, il ne pourra me rendre bon ; si Dieu me condamne, il ne pourra m'absoudre, et si je suis absous de Dieu, qu'ai-je à craindre des hommes ? Non, Seigneur, je veux ne craindre que vous, n'espérer qu'en vous, ne considérer que vous dans toutes mes actions, ne consulter que votre loi dans toutes mes délibérations. Lorsque le démon, pour dissiper mes bonnes résolutions, me demandera ce que dira le monde si je les exécute, qu'en dira Dieu, lui répliquerai-je, si je ne les exécute pas ? lequel de ces deux maîtres mérite la préférence ? lequel suis-je plus intéressé de servir ? quelle raison ai-je de quitter un maître si puissant, si miséricordieux, et si libéral ? qu'est-ce que le monde peut m'offrir pour me dédommager de la perte infinie que je ferais en perdant un si bon maître ? si je voulais plaire aux hommes, je ne serais plus serviteur de Jésus-Christ ; *Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem.* Or je veux être son serviteur fidèle jusqu'à la mort ; lui seul sera mon roi, mon juge, ma louange et ma récompense, et dès ce moment je renonce pour toujours à l'estime et à l'approbation des hommes, si je ne peux l'obtenir qu'en me rendant indigne de celle de Dieu. Voilà, mon cher auditeur, la pensée dont il faut vous munir contre la tentation du respect

(1) 1, *Corinth.* 4.

humain ; troisième défaut à éviter dans la conduite extérieure, et surtout dans les conversations.

Un quatrième défaut dont le Sauveur nous apprend à nous garantir, est la flatterie, et de quelle importance n'est-il point pour nous de profiter de la leçon qu'il nous fait ? quel langage fut jamais plus universellement répandu, ou plus dangereusement écouté que celui de l'adulation ? ce langage est aujourd'hui dans la bouche de presque tous les hommes ; il est dans la bouche d'un ami lâche et intéressé, qui ne voit ou feint de ne voir dans son ami que des talents rares et propres à être exposés au grand jour ; il est dans la bouche d'un séduisant voluptueux, qui offre continuellement l'encens profane d'une criminelle adulation à l'idole de chair que sa passion lui fait adorer ; il est dans la bouche d'un courtisan habile dans l'art de plaire, qui élève sans cesse les grands qu'il approche, au-dessus du reste des hommes, en leur prêtant des vues plus sublimes et des inclinations plus nobles ; il est dans la bouche des pères et mères qui donneront bien pour leçon à leurs enfants d'avoir toujours quelque chose d'honnête et de gracieux à dire, et qui oseront rarement ajouter, pourvu que ce soit sans préjudice de la vérité et de l'humilité ; il est dans la bouche des hommes revêtus d'un ministère public qui, sous prétexte de donner l'essor ou d'exciter l'émulation, font les portraits les plus rares des hommes les plus médiocres et les plus communs ; il est (ô abus sacrilége de la fonction la plus sainte) il est quelquefois dans la bouche d'un orateur chrétien, qui dans une pompe funèbre, au lieu de se restreindre à des vérités qui procurent le soulagement du mort et l'édification des vivants, s'étend sur d'autres dont tout l'effet est de nourrir la vanité d'une famille. On l'aperçoit ce langage sur le frontispice des maisons de charité, à la tête des livres mêmes de piété, sur le bronze et le marbre qui couvrent les cendres des morts ; on ne parle plus en particulier, on n'écrit plus, on ne grave plus que des éloges flatteurs et des mensonges obligeants ; ô que la vérité est rare ! qu'elle est étrangère dans la bouche des hommes !

Ces éloges cependant séduisent, et ces mensonges persuadent ; cet ami, en qui on ne remarque que des vertus, se

croit bientôt sans vices et néglige de travailler à sa perfection; cette femme qu'on ne cesse d'admirer se persuade aisément sans peine qu'elle possède dans un degré éminent tous les talents de l'esprit et les qualités du cœur, quoique peut-être elle manque également de toutes; ce grand qu'on divinise, pour ainsi dire, s'accoutume bientôt à regarder ses inférieurs comme pétris d'un autre limon que lui, et à ne traiter plus avec eux que d'une manière dure et pleine de mépris; cet artiste, cet orateur et cet écrivain présument tout de leurs talents, parce qu'on a paru en remarquer quelques-uns en eux; les mondains ne s'occupent qu'à la recherche des biens et des honneurs, parce qu'ils voient qu'on n'appelle heureux que ceux qui les possèdent. Que conclure de là? que l'adulation est un vice très-funeste à la vertu, et très-contagieux dans la société; qu'il rend les uns tièdes et paresseux en leur faisant croire qu'ils ont assez travaillé; les autres orgueilleux et hautains, en ne mettant devant leurs yeux que ce qui peut entretenir leur amour-propre; et les autres ambitieux, cruels et impies, en les élevant au-dessus de tout.

On serait surpris des excès extravagants où font tomber les flatteurs, si les histoires les plus certaines ne nous en assuraient. Joas, élevé par les soins du souverain Pontife Joïada, vit dans la piété pendant tout le temps qu'il écoute ce maître sage et vertueux; il gouverne Juda avec équité, il témoigne un zèle singulier pour la maison du Seigneur, et donne des ordres pour en réparer les ruines; mais commence-t-il à négliger les instructions et les avis de ce Pontife à qui il est redevable de sa couronne, ouvre-t-il l'oreille aux discours des flatteurs, dès-lors le respect qu'il avait pour les prophètes se change en mépris, et son ancienne bonté en une cruelle tyrannie, il fait mourir entre le vestibule et l'autel le fils de celui qui l'avait délivré des mains sanguinaires de l'implacable Athalie; il permet l'idolâtrie dans son royaume; il consent même à être regardé comme un Dieu, et à recevoir les adorations de ses sujets; *Ingressi Principes adoraverunt regem, qui delinitus obsequiis eorum acquievit eis* (1). Voilà

(1) *Paralip.* 24.

les changements étonnants que la flatterie est capable de produire dans le cœur le mieux fait. Qu'est-ce qui avait longtemps auparavant changé celui de nos premiers parents ? c'est l'adoration du prince des ténèbres. Le Seigneur, par un jugement secret et adorable, permet qu'il entre dans un serpent, qu'il revête ses organes, qu'il produise des sons, articule une voix, et que tout le discours de cet enchanteur tende à persuader à la femme qu'elle deviendra semblable à Dieu : quelle grossière adulation ! Cependant Eve y ajoute foi, elle mange du fruit, elle en offre à son mari qui le goûte, et par son action elle nous plonge dans le malheur que nous déplorons tous les jours. Quel profond abîme dans lequel précipite la flatterie ! Il est rare, il est vrai, que les piéges soient toujours aussi sensibles, il est rare qu'on n'y mêle quelque apparence de vérité. Vous voyez que les Pharisiens qui abordent Jésus ne lui disent rien que de vrai, savoir, qu'il est véridique, qu'il enseigne la vérité et la voie de Dieu, qu'il n'a égard à personne ; mais c'est cela même qui rend l'adulation plus dangereuse encore ; parce qu'on mêle quelque vérité à ce qu'on nous dit d'obligeant, nous croyons tout, nous concevons des sentiments avantageux de nous-mêmes, nous nous enflons, nous nous arrêtons au milieu de notre course, et dans l'instant, hélas ! nous perdons les fruits des vertus que nous avons amassés pendant plusieurs années. Quel remède, mon cher auditeur, à un défaut si pernicieux ! le voici : le moyen qu'il faut employer pour s'exempter de toute faute à cet égard, c'est d'étudier et d'imiter la conduite que tient aujourd'hui Jésus-Christ à l'égard des traîtres qui le flattent : *Hypocrites, leur dit Jésus-Christ, connaissant leur malice, pourquoi me tentez-vous ?* Pourquoi y a-t-il sur vos lèvres des expressions de confiance en moi et d'amour pour la vérité, tandis que dans l'intérieur vous êtes remplis de haine contre ma doctrine et ma personne ? pourquoi me tentez-vous contre l'obéissance due à l'autorité légitime ? *Cognitâ autem Jesus nequitiâ eorum ait : quid me tentatis, hypocritæ ?* Si vous n'adressez pas les mêmes paroles à certains flatteurs que vous connaissez sûrement pour tels, il faut au moins avoir d'eux les mêmes pensées, 1. les regar-

der comme des hypocrites, qui peut-être vous méprisent intérieurement, tandis qu'ils vous prodiguent les marques de leur estime, qu'ils louent votre libéralité en votre présence, et néanmoins vous accusent d'avarice lorsqu'ils ne sont plus sous vos yeux; admirent ici l'étendue de votre génie, ou la justesse de vos réflexions, et ailleurs vous refusent les connaissances les plus ordinaires. Qu'est-ce en effet que les louanges des hommes, sinon des mensonges agréables, et des exagérations enveloppées sous une apparence de vérité? rarement ceux qui les disent en sont persuadés; c'est presque toujours contre leur espérance et leur intention qu'on les croit, ils sont même les premiers à se railler des imprudents qu'ils ont eu le secret de tromper.

2° Il faut les regarder comme de faux amis, ou plutôt comme des vrais ennemis, et en combien de manières ne le sont-ils pas la plupart? ils le sont, parce qu'ils ne nous flattent que pour nous inspirer d'abord beaucoup d'amour-propre, et ensuite pour nous engager dans leurs desseins criminels; ils le sont, parce qu'en nous faisant présumer de nos mérites, ils nous en dépouillent devant Dieu, et nous exposent à paraître devant son tribunal dénués de bonnes œuvres; ils le sont, parce qu'ils veulent nous tromper dans l'affaire importante de notre salut, en nous cachant nos vices, en les excusant, ou même en les traverstissant en vertus; ils le sont, parce qu'ils nous tentent contre la gloire qui est due à Dieu, en nous inspirant une secrète complaisance dans ses dons, comme s'il les accordait à nos mérites, ou si nous les avions de nous-mêmes; ils le sont, parce qu'ils nous méprisent, et se forment de nous une idée très-désavantageuse en pensant qu'ils pourront nous tromper et nous faire conniver à leurs passions. Hypocrites, devons-nous leur dire intérieurement, suppôts de Satan, ennemis de mon âme, pourquoi me tentez-vous? *Quid me tentatis, hypocritæ?* Ah! retirez-vous loin de moi; c'est en vain que vous essayez de flatter mes oreilles de ces vains éloges, elles sont fermées à la voix du serpent enchanteur, j'écouterai les répréhensions miséricordieuses du juste; mais je ne permettrai jamais que le pécheur me donne de fausses louanges, et qu'il

parfume ma tête de son huile; *Corripiet me justus in misericordia et increpabit me, oleum autem peccatoris non impinguet caput meum* (1). Tel est la sainte indignation que doivent nous inspirer les discours flatteurs; je dis contre les discours, et non pas toujours contre ceux qui les tiennent, parce que la charité les excuse quelquefois sous ce prétexte qu'ils ne nous connaissent pas assez, et que ne nous connaissant pas ils peuvent parler sincèrement; tel est le remède au quatrième défaut des conversations, la flatterie, caractère bas et rampant, indigne d'une âme bien née.

Un cinquième défaut dans les conversations est la curiosité; on s'y informe de tout, de la naissance des uns et des facultés des autres, de la conduite de ceux-ci, des talents de ceux-là; on cherche à pénétrer dans le secret des familles; on s'efforce de s'élever au-dessus de soi-même, et de sonder la profondeur des mystères du Seigneur; on veut savoir tout ce qui se passe dans une ville, on court le matin dans un quartier pour apprendre des nouvelles inutiles qu'on portera le soir dans l'autre, on s'occupe fort sérieusement des affaires de l'état et du gouvernement, de l'élévation des uns et de la chute des autres, question indiscrète, recherche téméraire, curiosité contraire à l'honneur des familles, sacrilége dans la religion, séditieuse pour le gouvernement de l'état; voilà donc ce qui fait la nature des conversations du monde, et ce que l'exemple du Seigneur nous apprend à en retrancher. Il dit à ceux qui l'interrogeaient : *Montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut; Ostendite mihi numisma census : Et eux lui ayant présenté un denier, Jésus-Christ leur dit, de qui est cette image et cette inscription? At illi obtulerunt ei denarium, et ait illis Jesus : cujus est imago hæc et superscriptio?* Il fait cette question, non sans doute qu'il ignorât ce qu'il demandait, lui qui connaissait le fond des cœurs, et découvrait l'hypocrisie de ceux qui lui parlaient, mais pour nous inspirer un généreux mépris des richesses qu'il paraissait ne pas même connaître, et surtout pour nous apprendre à ne nous

(1) *Ps.* 140.

point mêler des affaires qui ne nous concernent point, à être discrets dans nos questions, prudents dans nos recherches, graves et sérieux dans toutes nos conversations, à parler peu, et travailler beaucoup, c'est l'avis que l'Apôtre donnait aux fidèles de l'Eglise de Thessalonique : *Nous avons appris, leur disait-il, qu'il y a parmi vous quelques gens inquiets, qui ne travaillent point, et qui se mêlent curieusement de ce qui ne les regarde point; Audivimus quosdam ambulare inquietè nihil operantes, sed curiosè agentes : Or nous ordonnons à ces personnes, et nous les conjurons par notre Seigneur Jésus-Christ de manger leur pain en silence; Iis autem qui ejusmodi sunt, denuntiamus et obsecramus in Domino Jesu Christo, ut cum silentio operantes suum panem manducent.* Remarquez, s'il vous plait, les expressions du saint Apôtre, il commande, il menace, il prie, il conjure, il emploie le nom adorable de Jésus-Christ pour réprimer les esprits curieux, et les réduire au silence. Ah! il faut donc que la curiosité soit un défaut bien dangereux, puisque le Saint-Esprit le reprend avec tant de force. Serions-nous insensibles, mes frères, à des instances aussi pressantes? refuserions-nous quelque chose aux prières d'un Apôtre, à l'ordre d'un ministre évangélique, au nom respectable de notre Sauveur? renonçons donc à toute curiosité dans les conversations. Nous lisons dans le livre des Actes que parmi les chrétiens nouvellement convertis à Ephèse par les soins de saint Paul, plusieurs de ceux qui avaient exercé les arts curieux, apportaient les mauvais livres dont ils s'étaient servis, et les brûlaient devant tout le monde; *Multi ex eis qui fuerant curiosa sectati, contulerunt libros et combusserunt coram omnibus.* Imitons ces fidèles, renonçons à tout ce qui pourrait nourrir en nous une curiosité damnable ou dangereuse, aux mauvais livres, aux peintures déshonnêtes, aux regards trop libres, à tout discours qui ne sert pas l'édification, à la raillerie, à la médisance, à la bouffonnerie, aux paroles sales ou équivoques; car ce sont là autant de défauts qui rendent criminels la plupart de nos entretiens, et dont il serait bien nécessaire de vous inspirer

de l'horreur, mais j'aurai occasion de le faire ailleurs, et il est temps de finir l'explication de notre Evangile.

Les Juifs ayant dit que l'image et l'inscription était de César, *rendez donc, leur répondit Jésus-Christ, rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; Dicunt ei Cæsaris; tunc ait illis, reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.* C'est-à-dire, comme l'explique saint Jérome, payez à César le tribut qu'il exige, l'image empreinte sur votre monnaie est une preuve de cette obligation, vous en convenez, cette image est celle de César, à quelle fin y est-elle gravée? c'est pour marquer qu'elle vient de lui et qu'elle lui appartient à titre de souveraineté. Quoi donc de plus juste que de lui offrir votre monnaie, vos tributs et votre argent? *Nummum, tributum, et pecuniam.* Mais en même temps rendez à Dieu ce qui est à Dieu, payez exactement ce que la loi ordonne touchant les dîmes, les prémices, les oblations et les victimes; *Decimas, primitias, oblationes.*

Les réflexions que renferment ces paroles de Jésus-Christ et le commentaire de ce saint Docteur, ne furent peut-être jamais plus nécessaires. Nous vivons dans un siècle où on semble méconnaître les droits inviolables de la puissance civile et ecclésiastique; on se plaint des tributs qu'on exige, on murmure contre les impôts, on fait des déclarations peu exactes de ses biens, on fraude les décimateurs, on ne satisfait à ces devoirs que par nécessité, par force et par contrainte, on voudrait même pouvoir douter que ce soient là autant de devoirs de conscience. Ignorance affectée! doute volontaire! erreur grossière qui disparaît à l'ouverture des livres saints! Ici le Sauveur du monde vous apprend que l'effigie des princes gravée sur l'or et l'argent, est une preuve incontestable du droit qu'ont les princes sur vos biens dont l'or et l'argent sont le prix. L'Apôtre réglant les devoirs des chrétiens à l'égard des princes, vous ordonne de rendre à chacun ce qui lui est dû; le tribut à qui vous devez le tribut, les impôts à qui vous devez les impôts, la crainte à qui vous devez la crainte, et l'honneur à qui vous devez l'honneur; et il ajoute que c'est un devoir auquel il faut se soumettre par un

principe de conscience, et non-seulement par la crainte du châtiment; *non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.* Le prince des apôtres recommandait aux fidèles de son temps d'obéir à leurs maîtres légitimes, fussent-ils d'ailleurs durs, fâcheux, méchants, idolâtres et cruels, tels qu'étaient les Nérons de ce temps-là; saint Bernard décide jusqu'où doit aller cette obéissance, il déclare qu'elle doit s'étendre à tout ce qui n'est pas évidemment contre la loi de Dieu. Qu'y a-t-il contre la loi de Dieu qu'on paie des impôts, des tributs, des décimes? ou plutôt qu'y a-t-il en tout cela qui ne soit ordonné par la loi de Dieu? soumettez-vous-y donc sans murmure et sans crainte, pour ne point perdre le mérite de votre obéissance extérieure; soumettez-vous-y donc sans fraude et sans artifice, de peur de vous rendre coupables d'injustices, et de contracter devant Dieu l'obligation de restituer; soumettez-vous-y avec respect, comme si vous receviez immédiatement de Dieu toutes les lois qui vous sont adressées, puisque, comme le dit saint Paul, les princes ne sont que les ministres et les images du Seigneur; soumettez-vous-y avec joie dans cette pensée solide et consolante que rien de ce que vous ferez par esprit de subordination ne sera perdu pour l'éternité, pourvu cependant que vous le fassiez en état de grâce, et que vous accomplissiez dans toute son étendue ce grand précepte que nous fait ici Jésus-Christ de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire, pourvu que vous consacriez à Dieu l'usage des facultés de votre corps, les pensées de votre esprit, les désirs de votre cœur, tous les mouvements de votre âme, votre âme en un mot avec toutes ses facultés.

Pourquoi en effet est-on obligé de payer tribut au prince? c'est parce que son image est empreinte sur la monnaie dont on le paie; or l'image du Seigneur est gravée sur nos âmes; quoi donc de plus juste que de les lui rendre en tendant vers lui comme vers notre fin dernière? Nos âmes sont les images du Seigneur; ô que cette pensée devrait nous rendre attentifs à en conserver toute la beauté! nos âmes sont les images du Seigneur, parce qu'elles sont libres comme lui, ah! gardons-nous donc de les rendre esclaves des passions

et du péché ; nos âmes sont les images du Seigneur, parce qu'elles sont spirituelles comme lui, ah ! gardons-nous donc de les rendre terrestres et charnelles en les attachant à des objets bas et terrestres ; nos âmes sont les images du Seigneur, parce qu'elles sont immortelles comme lui, ah ! gardons-nous donc du péché mortel qui leur donnerait la mort, et de tout ce qui porte au péché mortel ; nos âmes sont les images du Seigneur, parce qu'elles ont reçu de lui un domaine universel sur toutes les créatures destinées à l'usage de l'homme, ah ! gardons-nous de nous laisser dominer par aucun objet créé, réservons nos âmes tout entières à Dieu, rendons-lui tout ce qui est à lui, notre esprit par la foi, notre volonté par l'espérance, notre cœur par un amour pur et constant. Rendons à César, c'est-à-dire à l'autorité temporelle tout ce qui est à elle, la soumission de la volonté, l'honneur et les secours effectifs qu'elle exige, et qui dépendent de nous ; ce sont là les devoirs principaux que nous marque notre Evangile et dont l'accomplissement nous sanctifiera.

Pensons souvent à ce que dit l'Esprit saint, que les blessures d'un ami sont plus salutaires que les caresses d'un flatteur ; *Meliora sunt vulnera diligentis; quàm fraudulenta munuscula odientis* (1). C'est le remède qu'il faut opposer à la haine de la vérité qui nous humilie, et le premier devoir que nous prescrit notre Evangile ; en l'accomplissant nous apprendrons à nous connaître et à réformer nos défauts, et en ne les accomplissant pas nous manquerons de la plus nécessaire de toutes les connaissances qui est celle de nous-mêmes ; quel puissant motif pour le remplir !

Pensons souvent à cette loi que le Seigneur nous fait au bruit des tonnerres sur le mont Sinaï : Vous fuirez le mensonge ; *Mendacium fugies* (2) : c'est la pensée qui vous préservera du mensonge dans vos entretiens ; les saints en ont eu tant d'horreur, que quelques-uns ont renoncé à leur fonction publique pour en avoir proféré un seul (3). Dans le monde on ne supporte pas un menteur, on le regarde com-

(1) *Proverb.* 27. — (2) *Exod.* 23. — (3) *Saint André Avellin.*

me un homme indigne de la société : serons-nous ici d'une morale moins sévère que le monde ?

Pensons souvent à cette ordonnance du Seigneur : Vous ne considèrerez point la personne dans les hommes ; *Non accipies personam* (1) : prenons pour devise ces paroles : c'est le Seigneur qui me jugera et non les hommes : *Qui judicat me Dominus est* (4) : c'est le moyen de nous mettre au-dessus du respect humain, et le troisième devoir que nous trace l'Evangile. O que les âmes timides et les ambitieux ont besoin de ces réflexions ! les uns pour éviter le mal avec plus de courage ; et les autres pour travailler avec une intention plus droite.

Pensons souvent à cette sentence de saint Maxime, *de ne louer l'homme qu'après sa mort, et dans un temps où la flatterie et la vaine gloire ne sont plus à craindre pour celui qui loue et celui qui est loué*. C'est la réflexion qu'il faut opposer à l'adulation, vice qui rend criminelles la plupart des conversations.

Pensons souvent à ce que dit l'Apôtre, que notre conversation doit être dans les cieux, et ne se point porter curieusement sur les objets de ce monde, c'est le cinquième devoir que nous présente notre Evangile. En deux mots, rendons toujours à Dieu et à la société tout ce que nous leur devons, à Dieu la piété la plus tendre, à la société la justice la plus exacte, et tous nos entretiens seront sanctifiés.

C'est la généreuse résolution que nous prenons au pied de vos autels, ô mon Dieu ; nous voulons observer nos voies avec soin, afin de ne point pécher par notre langue ; *Dixi, custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua mea*. Mais que deviendrait-elle cette résolution, si vous ne la souteniez de votre grâce ? ah ! combien de fois n'y ai-je pas été infidèle ? quelle a été la matière de mes confessions la plus ordinaire sinon les fautes que j'ai commises dans les conversations ? Mettez donc vous-même, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte à mes lèvres, qui les ferme exactement ; *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium cir-*

(1) *Deut.* 16. — (2) 1. *Corinth.* 4.

cumstantiæ labiis meis. Ne souffrez pas que mon cœur se laisse aller à des paroles de malice pour chercher des excuses à mes péchés; *Non declines cor meum in verbo malitiæ ad excusandas excusationes in peccatis* (1). Faites que je sois saint dans mes conversations comme vous êtes saint vous-même, afin qu'après avoir prononcé vos louanges avec des lèvres pures sur la terre, je mérite de les chanter dans le ciel pendant l'éternité bienheureuse. Je vous le souhaite, etc.

ÉVANGILE

Du XXIII. Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là, comme Jésus parlait à un grand nombre des Juifs assemblés autour de lui, un Chef de la Synagogue s'approcha de lui, et l'adora, en disant: Seigneur, ma fille vient de mourir; mais venez lui imposer les mains et elle vivra. Jésus se levant aussitôt, le suivit avec ses disciples. En même temps, une femme qui depuis douze ans avait une perte de sang, s'approcha de Jésus par derrière, et toucha le bord de sa robe. Car elle disait en elle-même: Si je touche seulement sa robe, je serai guérie. Mais Jésus s'étant retourné et la voyant, lui dit: Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a guérie. Et à l'heure même la femme fut guérie. Jésus étant arrivé à la maison du Chef de la Synagogue, et voyant les joueurs de flûte, et une troupe de gens qui faisaient grand bruit, il leur dit: Retirez-vous, car cette fille n'est pas morte; mais elle dort. Et ils se moquaient de lui. Après qu'on eut fait sortir tout le monde, il entra; il prit la jeune fille par la main, et elle se leva. Aussitôt le bruit s'en répandit dans tout le pays.

(1) *Ps.* 141.

Homélie sur la vérité de la religion.

L'Apôtre saint Jacques disait que la religion pure et sans tache aux yeux du Seigneur, consistait dans un éloignement total du siècle et de sa corruption; *Religio munda et immaulata apud Deum et Patrem, hæc est immaculatum se custodire ab hoc sæculo.* Sans blesser le respect dû à ce grand apôtre, je pourrais dire en renversant sa proposition, que l'exemption parfaite de la corruption du siècle présent consiste à avoir un grand fonds de religion, et à être, pour parler le langage d'un autre apôtre, enraciné dans une foi ferme et inébranlable. Dans ce monde malheureux où vous vivez, vous êtes les témoins, disons mieux, les complices d'une infinité de désordres, vous y voyez et vous imitez ces hommes injustes dont les actions sont des œuvres de ténèbres chargées de la haine publique; *Dolosè egit ut inveniatur iniquitas ejus ad odium:* dont les paroles ne sont que fourberies et mensonges; *Verba oris ejus iniquitas et dolus:* dont l'esprit n'est occupé que de noirs desseins, et leur cœur prêt à toute mauvaise action: *Iniquitatem meditatus est in cubili suo, adstitit omni viæ non bonæ* (1). Vous y voyez des hommes tels que les dépeint encore ailleurs le prophète, inutiles à tout bien et corrompus et abominables dans leurs désirs, et d'où vient donc un désordre si universel dans les mœurs? On ne connaît pas la voix de la paix, on n'a pas la vérité de la religion devant les yeux; *Viam pacis non cognoverunt, non est timor Dei ante oculos eorum.* Voilà la source de tous les maux, et il ne faut pas en chercher d'autre, c'est là un principe incontestable, et qui servait de règle à l'Eglise primitive dans les pénitences publiques qu'elle ordonnait; les pénitents des premiers siècles, après avoir été long-temps prosternés à l'entrée des Eglises pour se recommander à la piété des fidèles, étaient enfin admis parmi eux et au nombre des auditeurs. Là les prêtres leur rappelaient et la vérité et la sainteté de la religion contre laquelle ils

(1) *Ps.* 41.

avaient péché, et pourquoi? c'est qu'ils ne pouvaient se persuader qu'on fût bien convaincu et persuadé de l'un et de l'autre, quand on avait le malheur de violer les engagements contractés dans le baptême. Ah! mes frères, vous n'avez donc été ni convaincus ni persuadés de la vérité de notre sainte religion. Hélas! non, j'ai même eu quelquefois la douleur d'en voir plusieurs sur lesquels le commerce des infidèles et des hérétiques faisait la plus funeste impression, de ces hommes à qui il ne restait plus que l'auguste nom de chrétiens, qu'ils profanaient; j'en ai entendu qui disaient autrefois: qu'ont ces Juifs et ces réformés de moins que les enfants de l'Eglise romaine? quel est l'avantage de ceux-ci sur les premiers? *multum per omnem modum*, pourrais-je leur dire avec saint Paul: leur avantage est grand en toute manière, et principalement en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés; *primùm quidem quia credita sunt illis eloquia Dei*: c'est-à-dire, ces dogmes d'une religion qui triomphe de l'infidélité et de l'hérésie sur tous les points qu'on lui conteste, c'est ce que l'Evangile de ce jour peut prouver.

Qu'est-ce en effet que l'infidèle reproche à notre religion? c'est la fausseté de ses miracles, et par une conséquence ultérieure la fausseté de sa doctrine même. Qu'est-ce que les hérétiques qui vivent au milieu de nous reprochent à l'Eglise romaine? c'est surtout l'honneur qu'elle rend aux reliques; or nous trouvons dans notre Evangile de quoi répondre à ces reproches; dans la guérison de la fille de Jaïr, de quoi répondre aux premiers; et dans la guérison de la femme incommodée du flux, de quoi nous défendre contre les seconds; c'est ce que je me propose dans cette instruction. La religion chrétienne justifiée en général aux yeux des infidèles, c'est ce que je ferai voir dans mon premier point; la religion romaine justifiée en particulier sur la vénération des reliques aux yeux des hérétiques, c'est ce que je montrerai dans mon second point.

PREMIER POINT.

Les miracles de Jésus-Christ tels qu'ils sont rapportés dans l'Evangile, voilà les faits merveilleux, qui avec les prophé-

tics sont la preuve principale du christianisme ; nous sommes chrétiens, parce que nous croyons que Jésus, fils de Marie, a été conduit à sa crèche par une étoile miraculeuse, parce que nous croyons que pendant l'espace de trois ans qu'il a prêché en Judée, il a partout laissé des marques d'une bonté toute puissante, parce que nous croyons qu'à sa mort la nature frémissante d'horreur a produit de son sein les prodiges les plus effrayants, et que cette mort a été suivie des mystères les plus glorieux ; cette croyance du chrétien est traitée par les impies de superstitieuse, leurs discours en séduisent tous les jours un grand nombre, ce nombre s'augmente par la secrète défection de plusieurs que la passion aveugle. Combien parmi vous dont la foi est faible et chancelante ! combien succomberaient peut-être un jour aux tentations violentes dont la foi est attaquée, s'ils n'y étaient affermis par une instruction solide ! Ah ! je vous le demande donc par le salut de votre âme, par tout ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour établir son Eglise, prêtez une attention sérieuse aux preuves que je vais vous donner de votre religion, je les renfermerai dans ce simple raisonnement.

Une religion fondée sur des miracles également certains et divins, est une religion surnaturelle et divine ; je regarde cette proposition comme certaine et évidente par la notion seule des termes : une religion est divine lorsqu'elle est appuyée sur la parole de Dieu ; or des miracles certains et divins sont la parole de Dieu, et le langage par lequel Dieu fait connaître aux hommes ses volontés.

Or la religion chrétienne est fondée sur des miracles également certains et divins ; elle est fondée sur des miracles certains, voici la preuve qu'en fournit d'abord notre Evangile : quoi de plus certain, par exemple, que ce miracle par lequel est ressuscitée la fille de Jaïr ; rappelez-vous-en ici l'histoire telle que vous la rapporte saint Matthieu et les autres Evangélistes.

Lorsque Jésus parlait aux disciples, *un chef de la synagogue*, (c'est ce Juif que les autres évangélistes appellent Jaïr), *s'approcha de lui et l'adorait, en lui disant : Seigneur, ma fille est morte présentement, mais venez lui*

imposer les mains et elle vivra ; ecce Princeps unus accessit et adorabat eum dicens : Domine, filia mea modò defuncta est, sed veni, impone manum tuam super eam et vivet. Je ne m'arrête point à vous faire considérer combien la foi de cet homme était imparfaite, puisqu'il ne croit pas que Jésus-Christ puisse ressusciter sa fille s'il n'est présent, et s'il ne lui impose les mains ; je ne vous ferai pas non plus observer combien les pères et mères estiment la vie temporelle de leurs enfants, et combien ils négligent souvent la vie spirituelle de leur âme ; ce que je remarque spécialement, c'est le témoignage que rend ce père de la mort de sa fille, et qui sûrement n'était point hasardé, puisque nous voyons dans saint Marc qu'il vint des gens de sa nation lui en donner avis.

Une seconde preuve de la réalité de cette mort, est que *Jésus étant arrivé dans la maison du chef de la synagogue, vit des joueurs de flûte, et une troupe de personnes qui faisaient grand bruit ; et cùm venisset Jesus in domum Principis et vidisset tibicines, et turbam tumultuantem.* C'est la présence de ces personnes et le bruit qu'elles font qui prouvent que cette fille était expirée ; en effet, c'était la coutume chez les Juifs de faire venir dans la maison où il y avait un mort des pleureurs et des pleureuses qui chantaient des lamentations sur un ton musical ; une foule de passages de l'ancien testament montrent l'antiquité de cette coutume ; on lit, par exemple, dans les Paralipomènes que *Josias mourut, qu'il fut mis dans le tombeau de ses pères, et que tout Juda et Jérusalem le pleura, et particulièrement Jérémie dont les lamentations sur la mort de Josias se chantent jusqu'à cette heure par les musiciens et les musiciennes, et que c'en est une espèce de loi dans Israël* (1). Vous voyez par ce passage de l'Ecriture qu'à la mort du roi Josias il y avait des musiciens qui chantaient des lamentations sur la perte de ce pieux prince ; lors donc que vous lisez dans notre Evangile qu'il y avait chez Jaïr de ces joueurs d'instruments, n'est-ce pas une preuve indubitable que sa fille était morte, et qu'on en faisait déjà le deuil ? ce

(1) 2. *Paralip.* 35.

qui met la chose dans le dernier point d'évidence, c'est ce qu'ajoute saint Matthieu, que ces joueurs se moquaient de Jésus lorsqu'il leur disait de se retirer, et que cette fille n'était point morte, mais seulement endormie; *dicebat, recedite, non est enim mortua puella, sed dormit, et deridebant eum.* Non, rien ne prouve plus évidemment et la réalité de cette mort et la persuasion intime où étaient à cet égard les assistants, que ces ris et ces railleries.

Mais, direz-vous, pourquoi Jésus-Christ assure-t-il qu'elle dort seulement? c'était, vous répond saint Chrysostôme, pour montrer par ces paroles qu'il lui était aussi facile de délivrer cette fille de la mort que de la réveiller d'un sommeil léger; c'était encore pour marquer que la mort ne devait plus être regardée que comme un sommeil depuis la grâce ineffable de l'incarnation.

Mais, ajouterez-vous, pourquoi fait-il retirer ces hommes à l'écart? saint Jerôme vous en donne la raison (1), c'est parce qu'ils s'étaient rendus indignes de voir opérer ce miracle en se moquant de celui qui devait l'opérer; c'est, dit encore saint Chrysostôme, pour nous apprendre à ne plus pleurer nos morts à la manière des païens; s'il excluait alors les pleureurs, dit ce Père, comment ne les exclurait-il pas aujourd'hui où on est assuré que la mort est changée en un doux sommeil après la résurrection de Jésus-Christ? ne serait-ce pas faire un outrage à la victoire qu'il a remportée sur la mort, que de les pleurer comme si on les avait perdus (2)? Enfin c'est pour nous apprendre qu'une âme qui veut ressusciter spirituellement à la grâce, doit s'éloigner au moins pendant quelque temps du tumulte du monde, et vaquer pendant quelque temps aux exercices de la retraite, pour s'y occuper de sa propre misère, et s'en humilier devant Dieu.

Après donc que Jésus eut fait sortir tout le monde et qu'il eut évidemment fait connaître la réalité de la mort, *il entra*, et rendit la résurrection de cette fille aussi certaine que sa mort: *il lui prit la main, elle se leva*, et

(1) *Chap.* 20. — (2) *Hom.* 32. *in Matth.*

comme le remarquent les autres Evangélistes, elle marcha, et fut en état de manger sur l'heure même; *et cùm ejecta esset turba, intravit et tenuit manum ejus, et surrexit puella.* Quelle preuve plus solide pouvez-vous désirer de sa résurrection? mais ce n'est pas de ce miracle seulement, c'est de tous en général que je me propose de vous montrer la certitude, et voici comment.

Qu'exigez-vous, mes frères? que pouvez-vous raisonnablement exiger pour vous assurer pleinement d'un fait ancien? exigez-vous qu'il soit rapporté par des auteurs contemporains? nos miracles l'ont été par des auteurs contemporains; exigez-vous qu'il y ait parmi ces auteurs des témoins oculaires? nous en avons; demandez-vous que ces témoins soient véridiques? ceux que nous citons sont au-dessus de toute exception; demandez-vous que les faits soient publics? ceux que rapporte l'Évangile ont été exposés au plus grand jour; ajouterez-vous qu'ils doivent être intéressants? on n'en peut concevoir de plus intéressants que ceux de l'Évangile; voulez-vous que ceux qui avaient intérêt de les nier en soient convenus? nous avons l'aveu de nos plus grands ennemis touchant les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples; plus on les examine sous quelque rapport qu'on puisse les examiner, plus ils deviennent certains. Oui, j'ose le dire par avance, le détail abrégé dans lequel je vais entrer sur ces points avec quelques-uns des apologistes de notre sainte religion, vous convaincra que l'article des miracles évangéliques est porté au souverain degré de certitude.

Miracles de religion, miracles certains, si on s'en rapporte comme on le doit à des auteurs contemporains, parce que ceux qui ont écrit les prodiges de Jésus-Christ vivaient du temps même de Jésus-Christ : qui sont en effet ceux qui ont transmis ces prodiges à la postérité? c'est saint Marc qui vivait dans les mêmes contrées que Jésus, et qui ne pouvait pas plus ignorer l'histoire de son temps et de son pays que nous pouvons ignorer ce qui se passe au milieu de nous. Disons plus, c'est qu'au rapport d'Eusèbe et de saint Jérome, saint Marc n'a fait que rapporter ce qu'il avait entendu de saint Pierre; ce prince des apôtres approuva l'ouvrage de

saint Marc, et consacra par son autorité l'usage qu'en faisaient les Eglises; d'où on peut inférer que le livre du second Evangéliste est également l'ouvrage de saint Pierre et de saint Marc; c'est saint Luc qui a encore écrit les miracles de Jésus-Christ, et qui a été du nombre des soixante-deux disciples, comme l'apprend une tradition constante, et par conséquent qui a vu Jésus, ou du moins qui était né dans les lieux voisins de la Palestine, et a pu s'instruire des faits de l'Évangile dans tout le pays, et même auprès des apôtres du vivant desquels il écrivit son Evangile; nous avons donc des auteurs contemporains qui nous assurent les miracles de Jésus-Christ.

Miracles de la religion chrétienne, miracles certains par conséquent par rapport au temps auquel ont écrit les auteurs; plus certains encore, si on s'en rapporte comme on le doit à des témoins oculaires, parce qu'ils ont été publiés par des témoins de cette espèce. Qui sont encore une fois ceux qui ont publié les actions de Jésus-Christ? c'est saint Matthieu qui, en l'année trente-cinquième de Jésus environ, composa son Évangile, et avait été témoin de ce qu'il assure, ayant accompagné Jésus-Christ dans les travaux pénibles de sa mission; c'est saint Jean qui ne put jamais être arraché à son divin maître, qui le suivit au jardin des olives et sur le Calvaire, qui fut un des premiers témoins de sa résurrection, et dont l'Evangile parut vers l'an quatre-vingt-dix-huit. Saint Jacques, saint Jude et saint Pierre dont nous avons des Épîtres, avaient suivi Jésus dès le commencement de sa mission. Il est donc certain que les apôtres ont tous vu Jésus, saint Pierre demande même ces deux conditions dans le successeur qu'il veut donner à Judas; la première, qu'il ait été avec Jésus depuis le baptême de saint Jean; et la seconde, qu'il l'ait vu jusqu'à l'ascension.

Mais, direz-vous, les quatre Evangiles n'auraient-ils pas paru au jour peut-être plusieurs siècles après l'établissement du christianisme? sont-ils effectivement du temps des apôtres, et leur ouvrage? et si cela n'était pas, quelle croyance mériteraient-ils, puisqu'ils porteraient le titre d'apostoliques qu'ils ne mériteraient pas? soyez attentifs, s'il vous plaît,

aux réponses que je vais faire à ces questions : quelqu'un, dites-vous, aura emprunté le nom des apôtres plusieurs siècles après, et aura donné, comme venant d'eux, ce qu'il aurait inventé à loisir long-temps après les apôtres. Je le demande à l'incrédule qui fait cette supposition, sur qui fera-t-il tomber le crime de l'imposture ? sera-ce sur le païen ? mais il ne prenait point de part à nos dogmes ; d'ailleurs s'il eût voulu nous décrier, le seul moyen qu'il aurait employé aurait été d'effacer les miracles et la sagesse de la morale qui est renfermée dans les saints livres : sera-ce sur les Juifs ? mais les traits fréquents de censure par lesquels Jésus attaque les Pharisiens, ne peuvent être la production d'une main juive : serait-ce donc sur les chrétiens ? mais jamais tous les chrétiens à la fois ne se seraient liés de concert pour falsifier leurs écritures ; mais jamais l'altération n'eût été unanime, mais si une partie en eût voulu corrompre l'intégrité, l'autre s'y serait opposée, le fidèle à l'hérétique, et l'hérétique au fidèle ; mais aujourd'hui on pourrait encore nommer l'auteur, les circonstances et le temps, et c'est ce que ne pourra jamais l'incrédule. Il n'est pas moins certain que les livres saints sont du temps de ceux dont ils portent le nom, et ce qui nous en convainc, c'est qu'ils n'avancent rien que de conforme aux usages, aux mœurs, à la religion, au gouvernement civil établi dans les lieux dont ils parlent, c'est que leurs livres sont célèbres dès leur origine, et cités par de grands hommes contemporains des apôtres ou de leurs premiers disciples : par un saint Clément connu de saint Paul, par un saint Barnabé, ou l'auteur de la lettre qui porte son nom, par Papias, saint Polycarpe, saint Ignace et d'autres ; c'est parce qu'ils sont cités et reconnus comme l'ouvrage des apôtres. Que peut-on exiger de plus pour assurer que ce sont les apôtres qui ont publié les miracles de Jésus-Christ ?

Miracles de la religion chrétienne, miracles certains par conséquent du côté des témoins qui sont oculaires, plus certains encore, si on s'en rapporte, comme on le doit, à des témoins qui aiment la vérité. Peut-on en désirer de plus véridiques que les Apôtres ? quelle simplicité en eux ! tout ce qu'il y a d'ouvrages anciens favorables ou contraires à la foi,

nous représente les auteurs de la vie de Jésus comme des hommes ignorants, bornés, sans éducation et sans culture; quelle sincérité! il donne à la postérité un compte fidèle de leurs faiblesses, de leur ignorance, de leurs murmures, de leurs disputes, de leurs défiances, de leur désertion, de leur incrédulité; quel éloignement de la fraude! Ils écrivent sans ordre, sans ornements, sans arts, d'un style inexact et confus, et souvent plein de barbarismes: quelle innocence de mœurs! Les ennemis du christianisme les plus implacables n'eurent jamais rien à dire contre eux, et la calomnie n'osera jamais entreprendre de les noircir.

Et comment, je vous prie, auraient-ils trompé dans une matière si importante, eux qui apprenaient à mourir plutôt que de mentir en des choses légères? quel intérêt les engageait à tromper? le désir de la gloire? on sait que suivant les prédictions de Jésus ils ne doivent s'attendre qu'aux mépris, tant de leurs frères que des étrangers; on sait que l'ambition des Apôtres, s'ils en ont eu depuis la Pentecôte, a été d'être humiliés devant les tribunaux où on les traînait, et que jamais douze pauvres pêcheurs de concert ne mirent leur gloire à prêcher la divinité d'un pur homme crucifié; est-ce l'amour des richesses? ils n'avaient rien, et le peu qu'ils avaient, ils l'ont encore abandonné, souffrant souvent toutes les rigueurs d'une extrême pauvreté; est-ce l'amour du repos? eh! quel repos devaient attendre de grossiers imposteurs tels que seraient les Apôtres suivant l'incrédule? au dedans ils auraient eu à combattre sans cesse contre les remords de leur conscience, au dehors contre l'ignominie, les persécutions, les fers, les prisons, contre mille morts avant la mort même, et ensuite contre les horreurs d'un jugement où ils devaient être sévèrement punis; ainsi l'amertume des humiliations les plus profondes, l'incommodité de la dernière indigence, l'horreur des supplices les plus cruels, voilà ce qu'ils pouvaient entrevoir dans l'avenir. Si l'incrédule prétend qu'ils ont voulu tromper, il doit avouer que ces hommes timides ont généreusement surmonté cette crainte, qu'ils ont annoncé le mensonge avec cette noble fierté qui sied à la vérité seule, qu'ils ont méprisé les menaces de la mort à la

mort même, sans que jamais il se soit trouvé un Judas qui, au milieu des tourments décelât toute la fourberie ; il doit avouer plus encore ; c'est que les Apôtres ont fait l'impossible ; prenez garde en effet à ce raisonnement.

Il est constant que les Apôtres ont prêché à Jérusalem, que Jésus y avait paru comme un homme envoyé de Dieu, qu'il avait prouvé sa mission par les prodiges et les miracles que Dieu avait faits par sa main ; qu'il avait lui seul chassé deux fois des millions d'hommes qui profanaient la sainteté du temple par leur commerce ; qu'il avait ouvert les sépultures aux portes de Jérusalem ; qu'il avait fait voir les aveugles, marcher les boiteux et les paralytiques, nettoyé la lèpre de ceux qui en étaient infectés, nourri des milliers de personnes dans le désert ; que le soleil avait souffert une éclipse de trois heures qui répandait des ténèbres par toute la terre. Il est constant, dis-je, que les Apôtres ont publié ces faits dans la Palestine, qu'ils ont assuré qu'ils y étaient arrivés récemment, qu'ils en ont pris les Juifs à témoin, et que dans la Palestine tous les Juifs et tous les Païens qui se sont convertis les ont crus ; or tous ces faits étant faux, comme le prétend l'incrédule, il était impossible que ces hommes les crussent, à moins de supposer qu'ils avaient perdu et le bon sens, et la mémoire ; autre absurdité. Donc, suivant l'incrédule, les Apôtres ont fait l'impossible ; s'ils ont été des imposteurs, dans quel abîme tombe la superbe raison de l'homme quand elle résiste à la lumière qui l'éclaire d'en haut !

Miracles de la religion chrétienne, miracles certains par conséquent du côté des qualités personnelles des témoins qui les ont publiés, plus certains encore, si on considère la publicité de ces miracles. Demande-t-on pour les croire qu'ils soient faits publiquement et annoncés de même ? nous acquiescerons volontiers à la justice de cette demande ; on est prudemment en garde contre un miracle qui se fait sans témoins, et qui se débite dans le secret des ténèbres ; c'est le propre de la noire fourberie de craindre le grand jour. Grâces en soient rendues au ciel ! la foi des fidèles n'a encore rien à appréhender de ce côté-là, les miracles qui sont renfermés dans les livres Evangéliques ont des millions d'obser-

vateurs et d'observateurs curieux; qu'une étoile miraculeuse conduise des Mages aux pieds de mon Sauveur, c'est toute la ville de Jérusalem consternée qui me l'assure; qu'en conséquence des ruisseaux de sang coulent dans Bethléhem et les environs, que les enfants au-dessous de deux ans soient impitoyablement égorgés, que Rachel se lamente et soit sans consolation, ce sont des Empereurs qui en sont instruits, et qui font passer leurs réflexions sur la cruauté d'Hérode aux siècles futurs; que Jésus ait choisi douze Apôtres qui l'ont suivi aussitôt, qu'il leur ait confié sa doctrine, qu'il se soit déclaré le Messie promis, ce sont des faits manifestes que nulle obscurité ne peut dérober; que des ténèbres épaisses se soient répandues sur la terre à la mort de Jésus, c'est un fait aussi public que le soleil même, et un fait dont la mémoire s'est conservée jusque dans les archives de la Chine; que Jésus lui-même, pendant sa vie, ai fait des miracles, les places publiques, les villes, les campagnes, le temple et l'autel en rendent témoignage, le bruit s'en est répandu partout, comme l'observe saint Matthieu dans l'Evangile de ce jour; *et exiit fama hæc in universam terram illam*: il les a faits à Jérusalem, à Cana, à Bethsaïde, à Naïm, partout il a laissé des traces de sa puissance et des vestiges de sa miséricorde; *pertransiit benefaciendo et sanando omnes* (1): il les a faits à la vue de ses ennemis dont la censure a achevé d'y porter le jour. Quels miracles que ceux qui affrontent hardiment les épreuves d'une critique jalouse jusqu'à la haine! mais encore où sont-ils annoncés? ce n'est pas d'abord chez des nations barbares et ignorantes, mais dans l'empire Romain, dans les plus grandes villes, les plus riches, les plus savantes, les plus polies, les plus voluptueuses, à Antioche, à Alexandrie, à Ephèse, à Corinthe, à Athènes, à Rome enfin la capitale de l'empire. Je laisse maintenant le choix à l'incrédule, il est forcé malgré lui à cette alternative, ou à admettre la vérité des faits, ou à dire que le siècle d'Auguste, siècle éclairé, n'a nulle part fourni des yeux assez clairvoyants pour en découvrir l'imposture; supposition ab-

(1) *Act.* 10.

surde, qui montre combien les miracles de la religion chrétienne sont certains du côté de leur publicité, plus certains encore du côté de l'intérêt qu'on avait à les examiner de près. Il est vrai que les incrédules osent avancer que personne n'était intéressé à découvrir l'imposture, que rien n'excitait la curiosité des savants, et qu'ils se contentaient de regarder ces faits comme des prestiges; voilà comment, pour éviter une absurdité honteuse, on tombe dans une autre plus honteuse encore. C'est donc à dire, suivant nos esprits forts, que le Juif n'était point intéressé à publier la fausseté des faits qui tendaient directement à abolir une loi pour laquelle il portait le respect jusqu'à la superstition; c'est-à-dire, que le paganisme n'était point intéressé à examiner des faits de la vérité desquels résultait le silence de ses oracles, la destruction de ses autels, et le mépris de ses dieux; c'est-à-dire, que le genre humain était insensible, indifférent pour des faits qui devenaient le fondement d'une réforme générale du cœur et de l'esprit, qui tendaient à établir une religion qui révoltait l'esprit par l'élévation de ses mystères, le cœur par la sévérité de sa morale, et qui entraînaient avec eux des destinées éternelles. Où seront jamais les événements intéressants, si ceux-là ne sont de cette nature? Je reconnais ici, ô mon Dieu, la vérité de ce qu'a dit Salomon, lorsque l'impie est tombé dans le fond de l'abîme, il méprise tout, il est indifférent pour tout, et jugeant les autres sur lui-même, il prétend que l'éclat le plus vif d'une nouvelle religion ne les a jamais intéressés sérieusement. Il prétend plus encore, et sa prétention va jusqu'à dire que les seuls chrétiens intéressés à soutenir leur mensonge, parlent des miracles, que le juif et le païen n'en disent rien, et de là il conclut qu'ils ne les ont pas connus, autrement ils en eussent parlé. Humilions ces esprits vains et orgueilleux, montrons-leur qu'ils n'ont ni la connaissance de l'histoire, ni la justesse du raisonnement; je ne répèterai pas ce que j'ai dit, que les apôtres prenaient à témoin les juifs de cette foule de mirales qui nous étonnent, et qu'ils étaient avoués par les juifs, c'est aux livres des juifs et des païens que j'ai recours à présent; l'histoire du juif Josèphe, l'un des plus précieux ouvrages de l'antiquité,

est encore entre nos mains. Quel témoignage ne rend-il pas à la sincérité de nos actes ! *en ce temps*, dit-il en parlant de notre Seigneur, *en ce temps parut un homme sage, si néanmoins il faut l'appeler homme, il était puissant en merveilles, le maître de ceux qui aiment la vertu, il parut vivant à ses disciples trois jours après sa mort suivant les prophéties*. En deux mots voilà la sainteté et la toute-puissance de Jésus reconnues par Josèphe, malheureux sans doute de n'avoir pas suivi le rayon d'une lumière si pure qui brillait à ses yeux ; le talmud est encore parmi les juifs un livre consacré par leur vénération. Que lit-on dans ce talmud ? l'aveu le plus formel sur les miracles de Jésus ; l'animosité des talmudistes dans son plus grand excès ne put jamais rien contre la notoriété de ces faits ; eux-mêmes racontent les histoires qui nous étaient inconnues, par exemple, qu'un enfant juif qui avait avalé du poison fut guéri au nom de Jésus : les Porphyres, les Celses, les Juliens, quel témoignage ces hommes ennemis du nom chrétien jusqu'à la fureur, n'ont-ils point rendu à la sainteté et à la puissance de Jésus ? Qu'on lise les ouvrages des Eusèbes, des Origènes, des Cyrilles, on trouvera que ces païens, forcés par l'évidence, ont avoué qu'il avait guéri les boiteux, les aveugles et les autres malades. Un Tibère propose au sénat de mettre Jésus au rang des dieux, l'empereur Adrien avait fait bâtir dans différentes villes des temples sans statues qu'il destinait à Jésus ; Alexandre-Sévère rendait ses hommages à notre Seigneur dans un oratoire domestique. Qu'on lise les apologies qu'ont faites en faveur du christianisme les Quadrats, les Justins, les Athénagores, les Tertulliens, les Minutius Félix, et on verra qu'ils renvoyaient les empereurs aux archives conservées à Rome, pour s'assurer des miracles de Jésus. Qu'on lise, (car il faut tout citer) l'Alcoran du faux prophète Mahomet, et on verra que cet imposteur a reconnu Jésus pour un prophète envoyé de Dieu, pour un homme à miracles, et pour le Messie ; voilà sans doute de quoi charger de confusion l'ignorance crasse de nos esprits forts touchant l'histoire. Ils n'ont pas plus de justesse dans le raisonnement : les étrangers, disent-ils, n'ont point parlé de vos miracles, on

vient de montrer la fausseté du principe ; donc, ajoutent-ils, ils ne les ont point connus, conséquence fausse, erreur intolérable dans les hommes qui doivent connaître le cœur humain ; est-ce donc qu'on ne connaît que ce dont on parle ? est-ce qu'une prudence mondaine n'a pu retenir la vérité captive ? Les ennemis des chrétiens n'ont rien écrit des Eglises qui étaient à Smyrne, à Thessalonique, à Alexandrie ; niera-t-on qu'elles aient existé du temps des apôtres et des disciples des apôtres ? Disons donc mieux, s'ils n'ont point écrit ce qu'ils savaient des merveilles du christianisme, c'est qu'ils n'auraient ni pu, ni voulu ; ils n'auraient pu, ils en étaient mal instruits, ils craignaient la société des chrétiens, et regardaient comme une persuasion bien triste la foi de ces hommes que tous les jours on conduisait à la mort ; ils n'ont point voulu, de peur de faire tort à leur parti, ou d'être accusés eux-mêmes comme chrétiens. Saint Jean remarquait dans son Evangile qu'à la fête de Jérusalem quelqu'un disait de Jésus qu'il était bon, mais qu'il n'osait le dire tout haut par la crainte qu'il avait des Juifs. O que l'intérêt, l'amour de la gloire, la crainte des supplices, agissent sur nous bien plus fortement que l'amour de la vérité ! et si la passion n'aveuglait l'homme, quel est celui qui tiendrait contre les miracles de Jésus ? ils sont certains à tous égards, parce qu'ils sont rapportés par des témoins contemporains, oculaires et véridiques, parce qu'ils sont publics, intéressants et avoués par ceux qui étaient intéressés à les combattre.

Ces miracles certains sont encore marqués au caractère de la divinité, et leur nombre, la manière dont ils se sont faits, et leur supériorité montrent qu'ils sont l'œuvre de Dieu seul ; le Juif l'a nié autrefois, il persiste à le nier encore aujourd'hui ; les princes des prêtres et les Pharisiens assemblés avouent (1) que Jésus-Christ fait des miracles, ils craignent que tous ne croient en lui, que les Romains ne viennent, et ne détruisent leur temple et leur ville s'ils souffrent que Jésus continue. Ailleurs (2) les Juifs, convaincus de ses merveilles, ne s'occupent qu'à distinguer celui qui leur en don-

(1) *Joan.* 11. — (2) *Matth.* 14.

ne le spectacle ; la renommée porte ses prodiges jusqu'aux oreilles d'Hérode, ce prince demande quel est ce nouveau Moïse qui se remontre sur la terre, chacun ouvre son sentiment ; les uns disent que c'est Elie, les autres que c'est un ancien Prophète, Hérode lui-même pense que c'est Jean-Baptiste à qui il a fait trancher la tête ; ailleurs enfin ils reconnaissent que Jésus chasse les démons, mais qu'ajoutent-ils, que ce n'est que par Béelzébub, prince des démons ; suivant eux, c'est le démon et non la divinité qui opérait en lui tous ces miracles. Quel horrible blasphème ! Oui, la seule malice des démons a été capable de l'inventer, et jamais la calomnie ne pourra tenir contre la divinité des miracles de Jésus. Que de différence en effet entre les merveilles qu'opère le démon et les œuvres miraculeuses de Jésus-Christ ! Le démon a fait des merveilles ; Tatien en convenait dans son traité contre les Grecs, et saint Justin son maître l'avouait dans une des apologies qu'il présenta aux Empereurs Romains ; les Magiciens en ont fait à la cour de Pharaon ; Apollonius de Thiane, si cependant son histoire est vraie, (car deux raisons démontrent sa supposition, il ne laissa ni disciple, ni sectateurs, et sa vie n'a été écrite que plus de cent vingt ans après sa mort par Philostrate le sophiste, à qui sa manière d'écrire attire peu de croyance,) (1) cet Apollonius, dis-je, a annoncé et fait des choses au-dessus d'un pouvoir purement humain ; mais ces prodiges vrais ou faux, prestiges ou non, étaient des prodiges qui n'avaient rien d'étonnant par leur nombre. Les miracles du Fils de Marie, au contraire, sont si multipliés, qu'un Evangéliste, pour en faire sentir la multitude, dit qu'il ne croit pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en écrirait, si on en rapportait le détail. Le démon a fait des miracles, quand nous en conviendrions, qu'en résulterait-il ? nous apprenons par l'histoire de Job que son pouvoir n'a d'étendue que celle que Dieu lui accorde, il ne peut toucher ni aux biens, ni à la personne de Job, qu'après en avoir obtenu la permission, et il ne l'obtient qu'avec un ordre exprès de conserver sa vie ; le Fils de

(1) *Fleury Hom.* 1. *pag* 253.

Marie au contraire exerce un pouvoir souverain sur tous les éléments, un pouvoir tellement indépendant que ses disciples n'opèrent des miracles qu'à son nom ; il commande aux flots irrités de la mer, et la mer docile à sa voix devient calme et tranquille ; il ordonne aux démons de quitter les corps des possédés, et les démons humiliés devant lui sont contraints de lui demander la permission d'entrer dans des pourceaux pour les précipiter dans la mer ; on lui présente des malades de toute espèce à guérir ; et ni les paralysies, ni les fièvres, ni la lèpre, ni aucune autre maladie ne lui résiste, une seule de ses paroles en détruit jusqu'aux ressentiments les plus légers, de ces guérisons il en forme des preuves du pouvoir qu'il exerce sur les âmes en remettant les péchés.

Le démon a fait des prodiges sans doute, mais des prodiges qui ne montreront jamais qu'une puissance dépendante des causes secondes. Que dans l'Égypte les magiciens aient changé une baguette en serpent, de l'eau en sang, qu'ils aient fait des prodiges plus merveilleux encore ; nous n'en serons point surpris, les esprits de ténèbres sont assez subtils pour enlever aux yeux des spectateurs une baguette à laquelle ils substitueront un serpent ; que tous les jours ils secondent vos superstitions criminelles ; que vos animaux par sa vertu soient guéris, rien en cela d'étonnant, pourquoi ? parce qu'il suffit pour cela qu'ils aient des connaissances plus étendues, des remèdes plus sûrs que n'en peuvent avoir les hommes, et de ceux surtout qui peuvent opérer plus promptement ; qu'ils guérissent des malades, qu'ils chassent les démons leurs suppôts ; la chose est facile à expliquer, ils sont eux-mêmes les auteurs de ces maladies et de ces possessions : ils guérissent donc, ajoutent les Pères de l'Église, ils guérissent les hommes quand ils cessent de leur nuire. Ainsi, que Vespasien ait rendu la vue à un aveugle en lui crachant sur les yeux, qu'en marchant sur la main d'un estropié il lui en rendit l'usage, ce ne sont pas là des miracles du Fils de Marie, puisque les médecins que Vespasien consulta dirent que ces yeux et cette main étaient humainement curables. Le Dieu des chrétiens rend la vue, et c'est à des aveugles ; il rend la

santé au serviteur du centenier, à une infinité d'autres, c'est d'une seule parole; il guérit le fils mourant d'un seigneur de la cour d'Antipas, c'est à dix-huit lieues de distance qu'il opère cette guérision; dans l'Evangile que je traite, notre Hémorroïsse se trouve tout-à-coup soulagée, c'est la vertu de son manteau qui arrête la perte de son sang.

Le démon fait des miracles, mais quels miracles fit-il jamais qui approchassent de ceux du Sauveur? c'est ici que les magiciens sont obligés de s'avouer vaincus, et de reconnaître le doigt de Dieu. Dieu seul est le maître de la vie et de la mort, c'est lui qui conduit aux enfers et qui en rappelle quand il lui plaît; jamais les causes secondes ne produiront une résurrection, et jamais le démon n'en a opéré et ne pourra en opérer. Il est donc certain que le Sauveur jouit d'une puissance supérieure à toutes les puissances créées, que son pouvoir est vraiment divin, si les morts sont ressuscités à sa voix. Eh bien! pour nous convaincre du fait, ouvrons les histoires de cet Homme-Dieu, qu'y verrons-nous? à Naïm on porte en terre un jeune homme fils unique de sa mère, le convoi funèbre est composé d'une partie de la ville, les témoins par conséquent sont en grand nombre, le prestige ne peut avoir lieu, Jésus s'approche du mort, et de ce ton de voix qui sied à ce grand roi pour qui toutes choses sont vivantes, il prononce ces paroles qui sont entendues de toute l'assemblée: *jeune homme, levez-vous*, je vous le commande; et à l'instant le mort se lève et est rendu à sa mère. Dans le voisinage de Capharnaum (ce fait est celui que rapporte notre Evangile,) un prince de la Synagogue vient prier Jésus de se rendre chez lui pour ressusciter sa fille; déjà la chambre retentit des cris lamentables des pleureuses; déjà on entend autour du mort les chants lugubres des joueurs d'instruments; Jésus entre, il répète les mêmes paroles qu'il avait adressées au fils de la veuve de Naïm, et la fille de Jaïr est dans l'instant en état de prendre de la nourriture. A Béthanie, le Lazare meurt, on l'embaume, on l'enveloppe de bandelettes, on le met dans le sépulcre de ses pères; ses sœurs Marie et Marthe sont dans le deuil, les Juifs s'assemblent chez elles pour les consoler; Jésus vient au

bout de quatre jours à Béthanie, fait ôter la pierre du sépulcre, rend grâces à son Père, et s'écrie d'une voix forte : *Lazare, veni foras;* Lazare, sortez du tombeau ; et sur le champ paraît le Lazare les pieds et les mains encore liés de bandelettes, et le visage enveloppé de linges. Quel prodige inouï dans la nature ! cependant ce c'est pas encore celui qui doit vaincre l'incrédulité opiniâtre du peuple Juif, il est un signe de Jonas supérieur à tous les autres signes ; il est un miracle, c'est la résurrection de Jésus-Christ : le Fils de Marie humilié d'abord par le supplice honteux de la croix, se ressuscitant ensuite lui-même, sortant victorieux de la mort et du tombeau par son propre pouvoir, ouvrant de nouveau à la lumière des yeux que la mort avait fermés, recommençant d'être par lui-même lorsqu'il n'était plus, quel excès de prodiges ! Or de toutes les vérités du christianisme celle-ci qui est tout à la fois la plus importante et la plus incompréhensible, est prouvée par un grand nombre de raisons sans réplique, vous les avez autrefois entendues (1). Concluons donc que Jésus-Christ a fait des miracles dont le nombre, la manière et la supériorité prouvent invinciblement sa divinité ; que ces miracles divins ont le plus haut degré de certitude qu'aucun fait puisse avoir, que la religion qu'ils établissent est véritablement divine, et disons ensuite hardiment à Dieu : oui, Seigneur, s'il y avait de l'erreur dans la religion chrétienne, c'est vous-même qui m'auriez induit à erreur ; *si error est, Domine, à te decepti sumus.* Oui, je puis le dire avec une entière confiance, que s'il y a de l'erreur dans la religion, je n'en suis point coupable, c'est Dieu même qui me trompe, parce qu'il m'a mis dans l'obligation de la choisir, la démonstration en est facile, n'en perdez rien.

Dieu me met dans l'obligation de suivre le parti que ma raison bien exercée juge seul raisonnable ; or la raison me dit qu'en matière de religion le seul parti raisonnable, c'est d'embrasser la religion chrétienne, parce qu'elle me dit que le seul parti raisonnable à prendre en matière de religion, c'est de choisir celle qui possède, et qui seule possède les

(1) *Homélie du jour de Pâques.*

caractères de la divinité ; or la religion chrétienne possède les caractères de la divinité. Vous venez de le voir, elle possède seule les caractères de la divinité, puisqu'elle condamne toutes les autres comme fausses et impies, et qu'il n'y en a pas une qui ne renferme des faussetés et des impiétés manifestes. Dieu me met donc dans la nécessité de choisir la religion chrétienne, et si elle renfermait quelque erreur, elle ne pourrait m'être imputée ; mais il ne peut y en avoir, parce qu'il est impossible que Dieu veuille me tromper, je suis donc sûr que la religion chrétienne est vraie ; voilà ce qui la justifie aux yeux des infidèles. Voyons ce qui justifiera l'Église romaine sur sa vénération pour les reliques aux yeux des hérétiques, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Notre Évangile fait mention de deux miracles. Dans la première partie de ce discours, nous avons rapporté de suite toutes les circonstances qui assuraient la résurrection de la fille de Jaïr, ici nous expliquerons ce qui concerne la guérison de l'hémorrhoïsse de manière à nous inspirer une sainte vénération pour les reliques des saints.

Jésus ayant entendu la prière du chef de la Synagogue, *se leva, le suivit avec ses disciples ; et surgens Jesus sequebatur eum, et discipuli ejus : En même temps*, ajoute l'Évangéliste, *une femme qui depuis douze ans était affligée d'une perte de sang, s'approcha de lui par derrière, et toucha la frange qui était au bas de son vêtement; et ecce mulier quæ sanguinis fluxum patiebatur duodecim annis, accessit retrò, et tetigit fimbriam vestimenti ejus.* Voilà encore une de ces maladies que Dieu seul peut guérir, et que Jésus-Christ guérira néanmoins. Combien de circonstances la rendent humainement incurable ! elle est par elle-même très-difficile à guérir, elle dure depuis douze ans, et par conséquent est comme enracinée dans le corps ; les médecins y ont inutilement employé toute sorte de remèdes, et ces remèdes n'ont fait qu'épuiser la santé de cette femme et l'appauvrir. Quelle apparence y a-t-il qu'elle guérira désormais ? Elle ne l'espère pas des hommes, il est vrai, mais

elle met toute sa confiance en Jésus-Christ ; vous la voyez qui s'approche avec une humilité que rien ne peut exprimer : la pudeur l'arrête, dit saint Chrysostôme, elle se regarde comme une personne impure, elle se cache et évite de paraître devant le Sauveur, elle ose à peine toucher ses habits en secret et par derrière, *elle se dit en elle-même : si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie ; dicebat enim intra se ; si tetigero tantùm vestimentum ejus, salva ero.* Quelle foi ! quelle humilité ! aussi Jésus ne tarda pas de la récompenser ; *se retournant alors et la voyant, il lui dit : Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a guérie, et cette femme fut guérie à l'heure même ; At Jesus conversus et videns eam, dixit : confide, filia, fides tua te salvam fecit, et salva facta est mulier illa ex illâ horâ.* Voilà comment Jésus-Christ, d'une seule parole, opéra la guérison de cette femme ; sa reconnaissance fut semblable à sa foi et à son humilité ; les historiens ecclésiastiques rapportent qu'étant de retour à Césarée de Philippes d'où elle était, elle érigea devant sa propre maison une statue qui représentait un homme tendant sa main à une femme à genoux devant lui, on tient même qu'il croissait au pied de cette statue de notre Seigneur une espèce d'herbe inconnue, qui du moment qu'elle était montée jusqu'à la frange de sa robe, devenait un remède souverain pour toute sorte de maladies. Le modèle admirable, mes frères, que trouve un pénitent dans cette sainte femme ! il apprend à se regarder comme indigne de paraître devant celui qu'il a offensé, à redouter la face de ce juge qu'il a irrité ; il voudrait, s'il était possible, arracher de lui la grâce de son absolution sans en être vu ; il se nourrit des Ecritures saintes, et du pain de sa douleur en attendant qu'il soit en état de manger celui des anges, et de participer à la table du Seigneur ; il s'humilie, il craint, il espère, il aime ; il obtient par la vivacité de ses sentiments la guérison spirituelle de son âme, et après l'avoir obtenue, il n'oublie plus le bienfait qu'il en a reçu, il en témoigne sa reconnaissance, il veut que tout le monde sache et prenne part à la grâce qu'il a reçue des miséricordes de son Dieu, et après avoir travaillé à son propre salut, il devient en état de tra-

vailler encore à celui des autres ; mais venons à notre objet principal.

Je dis donc que l'exemple de l'hémorrhoïsse de notre Evangile est une des preuves qui justifient le culte que nous rendons aux reliques dans l'Eglise romaine, et à cet exemple combien d'autres ne peut-on pas joindre qui l'autorisent également ?

En effet, dans l'Eglise romaine on distingue trois sortes de reliques qui font l'objet de la vénération des fidèles : les linges qui ont touché les corps des saints, les corps même des saints, ou en tout ou en partie, et troisièmement les lieux saints ; or le culte de ces reliques différentes se trouve autorisé par la conduite des premiers fidèles, et d'abord celui qu'on rend aux linges et aux autres choses qui ont touché les corps des saints ; vous voyez dans notre Evangile que l'hémorrhoïsse honore les habits du Sauveur, que le Sauveur récompense l'honneur que sa foi leur fait rendre ; or la récompense n'est due qu'à une bonne œuvre ; donc c'est une bonne œuvre d'honorer les reliques de Jésus-Christ et des saints ; cet exemple, fût-il seul, suffirait pour confondre les hérétiques dans ce point qui les partage avec nous ; mais au lieu d'un exemple, combien l'histoire de l'Eglise n'en fournit-elle pas ! Nous lisons au chapitre dix-neuvième des Actes que les mouchoirs et les linges qui avaient touché le corps de saint Paul étant appliqués aux malades, ils étaient guéris de leurs maladies ; *Ita ut super languidos deferrentur à corpore ejus sudaria et semicinctia, et recedebant ab eis languores.* Saint Grégoire observe que jusqu'à son temps on n'envoyait comme reliques des saints apôtres que les linges qui avaient touché leur sépulcre, ou des clefs d'or qui renfermaient de la limaille de leurs chaînes, parce que alors l'usage n'était pas encore introduit de diverser, ou de transporter les corps saints ; ainsi nous sommes sûrs que dans les premiers et les plus beaux siècles de l'Eglise, que du temps des apôtres et de Jésus-Christ même, on a distribué des linges en forme de reliques à tous les fidèles, que les fidèles les ont reçus avec respect, qu'ils s'en sont servis pour obtenir des guérisons et d'autres grâces, qu'ils n'en ont pas été repris, qu'ils y ont même été

autorisés par les apôtres, et par Jésus-Christ, qui récompensait leur foi par des miracles. Vous pouvez donc, mes frères, porter sur vous des scapulaires, des bagues, des croix, des rubans bénits, ou qui ont touché la châsse de quelque corps saint, vous pouvez porter sur vous par dévotion l'Ecriture sainte, c'était encore la dévotion des premiers fidèles; lorsqu'on découvrit le corps de l'apôtre saint Barnabé, il avait sur la poitrine l'original de l'Evangile selon saint Matthieu: vous pouvez, dis-je, porter ces sortes de reliques, les vénérer, et croire que peut-être Dieu vous accordera quelque grâce en considération de ceux dont elles auront touché les corps. Mais ici l'excès de la confiance est à craindre aussi bien que l'incrédulité; on trouve des personnes (et ces personnes superstitieuses ne sont que trop communes) qui regardent les reliques qu'elles portent comme des moyens infaillibles d'attirer sur elles toute sorte de grâces, et même la grâce d'une bonne mort, de quelque manière qu'elles aient vécu. Voici la réflexion qui doit corriger l'excès de cette confiance: ces reliques n'ont pas sans doute à beaucoup près le même pouvoir que la présence de Jésus-Christ; or la présence de Jésus, lorsqu'il était sur la terre, ne sauvait pas seule, c'était la vertu et une vertu exacte: il nous apprend dans l'Evangile qu'il dira à ceux mêmes qui ont bu et mangé avec lui, qu'il leur dira au jugement qu'il ne les connaît pas; ce n'est donc pas la présence des reliques, l'attouchement des habits des saints et de Jésus-Christ qui nous sauvera, mais une vie chrétienne à laquelle ces reliques doivent nous exciter; voilà ce que j'avais à observer sur la première espèce des reliques.

La seconde espèce qu'honore l'Eglise Romaine sont les corps des saints ou leurs membres. Un hérétique, nommé Vigilantius, qui vivait du temps de saint Jérome, osa autrefois faire ce que font encore nos frères errants, condamner ce culte, nommer Cinéraires ou idolâtres ceux qui honoraient les reliques des martyrs, et traiter de superstition païenne l'usage d'alumer en plein jour des cierges en leur honneur. Voici le style véhément dont usait saint Jérome pour le réfuter: (il serait bien à souhaiter que les hérétiques

qui nous environnent y fissent attention) : ô homme, s'écrie-t-il, ô homme également malheureux et digne de nos larmes! *infelicem hominem et lacrymarum fonte plangendum!* Il ne comprend pas, ce téméraire injurieux, que c'est retomber dans un grossier judaïsme que de penser que les corps des morts peuvent souiller quelqu'un; il ne comprend pas que nous n'adorons que Dieu seul, que l'honneur que nous rendons aux reliques se rapporte aux martyrs, et que l'honneur que nous rendons aux martyrs se rapporte à Dieu même : *honoramus servos ut honor servorum redundet ad Dominum.* Quoi donc, les reliques des martyrs sont-elles impures? *ergo martyrum immundæ sunt reliquiæ.* Le corps de Moïse enseveli par le Seigneur, le corps du Seigneur gardé par des anges, seraient des corps immondes, pourquoi les apôtres ont-ils permis qu'on ensevelît le corps de saint Etienne avec un grand appareil? Pourquoi disons-nous que la mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur? pourquoi Dieu a-t-il voulu qu'un corps mort ressuscitât par l'attouchement du corps mort d'Elisée? pourquoi Joseph a-t-il transporté avec un si grand appareil les os de Jacob à Hébron? pourquoi les Israélites ont-ils porté les os de Joseph et des patriarches avec eux l'espace de quarante ans? ô homme, ô langue digne des derniers châtiments! *O linguam præscindendam à medicis!* Voilà où me porte ma douleur, et le zèle avec lequel j'entends de tels sacriléges; *Fatebor tibi dolorem meum, sacrilegium tantum patienter audire non possum.* Ainsi parlait saint Jérome : je suis persuadé qu'il en fallait moins pour vous convaincre; la pratique des premiers fidèles aurait seule suffi pour porter une pleine conviction dans vos esprits. Quelle était en effet leur ardeur et leurs soins pour avoir des reliques des corps saints! combien de miracles le ciel n'a-t-il pas faits pour récompenser leur zèle! L'histoire de l'Eglise nous apprend que quand saint Cyprien eut la tête tranchée, les fidèles avaient étendu des linges autour de lui pour en recevoir le sang; on amassa celui de saint Hippolyte avec des éponges, les disciples de saint Ignace rapportèrent ses reliques de Rome jusqu'à Antioche, quelquefois on allait en chercher à grands frais jusqu'aux extrémités de l'empire; on

s'exposait même à verser son sang pour recueillir celui des martyrs ; sept femmes qui avaient ramassé celui de saint Blaise furent mises à mort. Il était si notoire que les chrétiens des premiers siècles honoraient les reliques des saints, qu'un Centenier fit brûler le corps de saint Polycarpe à la sollicitation des Juifs, qui craignaient, disaient-ils, que les chrétiens ne quittassent le Christ pour honorer Polycarpe. Quels tendres sentiments de piété s'excitaient en eux à la vue d'un corps ou d'un membre d'un martyr ; voilà, disaient-ils, ces os brisés et humiliés qui tressailleront de joie quand la trompette sonnera pour assembler les hommes devant le tribunal de Jésus-Christ ; voilà ces pieds qui ont été dans les fers ; voilà ces mains qui ont combattu pour la foi ; voilà ces yeux qui ont été fermés à la vanité, et qui n'ont été ouverts que pour le ciel ; voilà cette langue qui a hardiment confessé le nom de Jésus-Christ devant les tyrans ; voilà ces oreilles qui ont moins écouté leurs menaces que les promesses de Jésus-Christ ; voilà cette bouche qui a donné des malédictions à ceux qui la chargeaient de malédictions ; voilà ces membres qui paraissaient morts, et qui sont vivants dans la main de Dieu ; voilà le corps de ces saints dont la mort est précieuse aux yeux de Dieu. Ah ! que n'ai-je le bonheur de les imiter, de n'avoir des pieds que pour courir dans la voie des commandements de Dieu, des mains que pour les remplir de bonnes œuvres, des yeux que pour regarder le ciel cette aimable patrie, de langue que pour publier les grandeurs de Jésus-Christ ; que ne puis-je, par mes jeûnes, mon travail, mes sueurs, mes larmes, me préparer à vaincre, comme ces saints, les chevalets, les roues, et les autres instruments de supplices ! tels sont les pieux sentiments que la vue des reliques, d'un caillou, d'une prison, d'une chaîne, excitait dans les fidèles, et qu'elle exciterait en nous, si nous les regardions avec plus de religion ; or cette dévotion des premiers chrétiens de combien de miracles n'était-elle pas récompensée ? Vous rapporterai-je ici ceux qui se sont faits à Milan en faveur des corps de saint Gervais et de saint Protais ? ajouterai-je ceux que les reliques de saint Etienne ont opérés en Afrique, et que saint Augustin a décrits pour faire taire les Infidèles qui

nous reprochaient de n'avoir plus de miracles ? Je craindrais, mes frères, d'abuser de votre patience, et je pense que ces courtes réflexions suffisent pour montrer combien le culte des reliques de seconde espèce est autorisé.

Celles de la troisième sont les lieux saints, Jérusalem, le calvaire, Bethléhem, Rome et les autres endroits célèbres par les saints qui y ont vécu, ou par les corps saints qui y reposent. Quelle fut autrefois la ferveur des chrétiens pour les visiter ! c'est alors, dit saint Jérome, dans la lettre éloquente qu'il écrivait à Marcelle pour l'engager à venir de Rome visiter la terre sainte, c'est alors qu'on voyait déjà s'accomplir cette parole de Jésus, que les aigles s'assembleraient où le corps aurait été ; des Gaules, de la Bretagne, de la Perse, de l'Arménie, de l'Inde, de l'Egypte, de l'Ethiopie, de la Mésopotamie, de tout l'Orient on voyait aborder à Bethléhem et à Jérusalem des peuples nombreux ; *huc properat divisus ab orbe nostro Britannus ; quid referamus Armenos, quid Persas, quid Indiæ, quid Æthiopiæ populos... cunctaque Orientis examina ?* Les Evêques avaient dit auparavant : les confesseurs, les martyrs, les Docteurs, tous les grands hommes du Christianisme se croient sans religion, sans science, sans perfection, tant qu'ils n'ont point adoré Jésus dans les lieux saints. La piété de ces pélerins, ajoute ce Père, est admirable, chacun excelle en quelque vertu particulière, il n'y a entr'eux rien de différent que le langage ; c'est en tous même religion, mêmes sentiments, même empressement pour s'obliger mutuellement ; ces pélerins viennent nous édifier, et sont à leur tour édifiés par les naturels du pays ; partout règnerait un silence profond, si on n'entendait le chant des Psaumes ; ici c'est un laboureur qui conduit sa charrue en chantant un alleluia ; là c'est un moissonneur baigné de sueur qui charme sa fatigue par la mélodie du Psautier ; plus loin c'est un vigneron qui accompagne son travail des hymnes de David ; voilà le portrait que faisait saint Jerome des pélerins de son temps ; toute sa lettre a pour but de persuader le pélerinage à la terre sainte, c'est donc ce Père, ce sont les Evêques, les martyrs, tous ceux qui excellaient dans la piété qui le croyaient permis. Saint

Chrysostôme dans un de ses discours sur l'Epître aux Romains s'écrie : ô qui me donnera la consolation d'aller me prosterner aux pieds de Paul, et de demeurer attaché à son sépulcre ? *quis mihi nunc dabit circumvolvi corpori Pauli, affigi sepulcro?* O si je pouvais être assez heureux pour voir les cendres de ce corps qui accomplit en lui ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ ! *viderem pulverem corporis illius quæ adhuc in Christo deerant implentis !* Je vous aime, ô Rome, non pour votre grandeur, non pour votre antiquité, non pour votre beauté, non pour la multitude que renferme vos murs, non pour l'étendue de votre empire, non pour vos richesses, non pour vos victoires et vos héros ; mais ce qui fait que je vous aime, c'est la présence des corps de Pierre et de Paul. Voilà la pensée de ce Père sur le pèlerinage de Rome, il ne l'exprime que par la vivacité du désir qu'il avait de le faire. Ces désirs, me demanderez-vous peut-être, étaient-ils bien éclairés ? le ciel s'est-il jamais déclaré en faveur des pèlerinages ? Oui, mes frères, il s'y est déclaré ; Eusèbe, le plus ancien historien de l'Eglise, nous apprend qu'Hélène ayant fait bâtir une église dans l'endroit où le Sauveur était monté au ciel, jamais on ne put paver le lieu où étaient imprimés les vestiges du Sauveur ; saint Augustin ajoute que de son temps les fidèles prenaient de la terre de cet endroit où Jésus-Christ avait laissé les vestiges de ses pieds, et qu'on avait une grande confiance en cette terre ; Bède le vénérable assure que cela se pratiquait encore de son temps, sans que ces mêmes vestiges aient jamais pu être effacés ; ces miracles ne prouvent-ils pas évidemment que le ciel approuve la dévotion aux lieux saints ? J'en remercie le Seigneur, nous respectons les décisions de l'Eglise sur ce point, et nous pensons que la dévotion à ces lieux et aux autres reliques est louable et utile ; mais qu'il est rare de la voir pratiquer avec une piété bien tendre et bien éclairée ! C'est aujourd'hui un problème de savoir si on doit conseiller les pèlerinages : on les voue sans réflexion, on les fait sans recueillement, on visite les lieux de piété sans sentiment de pénitence, on en revient sans être changé ; et que dis-je ? on n'entreprend plus ces voyages

de piété que par partie de plaisir, on y cherche une compagnie qui plaise, et à qui on veut plaire; on salit sa route de propos indécents, on honore du bout de ses lèvres un saint devant lequel on est venu de loin se prosterner, et on réserve son cœur à l'idole de sa passion; voilà ce qui nous fait trembler quand nous savons que des jeunes gens de différents sexes pratiquent ensemble ces sortes de dévotion. Il n'est pas non plus ordinaire que les pélerinages sanctifient des personnes plus avancées en âge; on n'en fait que pour des motifs temporels, des pertes, des maladies, des disgrâces; on y mêle souvent beaucoup de superstitions, on vit dans la dissipation, on abandonne le service d'une paroisse où on s'instruirait, on quitte une maison qui demande la présence de la personne qui voyage, les inférieurs profitent de l'absence d'un maître et d'une maîtresse pour mener une vie plus licencieuse; combien d'autres inconvénients naissent des pélerinages! les histoires sont remplies des crimes qu'on a commis, surtout dans les bas siècles de l'Eglise, à leur occasion.

Nous ne nions donc pas qu'il ne se glisse des abus dans l'usage et la vénération des reliques; on abuse des pélerinages, parce que souvent c'est un esprit de libertinage qui les fait entreprendre; on abuse des reliques des saints, parce que souvent on aura pour elles plus de respect que pour le saint sacrement de nos autels, on fera à peine une demi-génuflexion devant le corps adorable du Sauveur, tandis qu'on se prosternera devant celui d'un saint le visage contre terre; on abuse des linges et de ce qui a touché les membres des saints, parce qu'on y met une confiance que la religion ne permet pas. Faut-il donc imiter la ferveur des hérétiques, brûler ces corps exposés à la vénération des fidèles, et en jeter les cendres au vent? Ah! mes frères, loin de nous une impiété dont le seul souvenir inspire de l'horreur : ce qu'il faut que nous fassions, c'est de respecter ces linges par rapport au corps qu'ils ont touché, ce corps pour le martyr, le martyr pour Jésus-Christ, afin que toute gloire et toute louange se terminent au Père par Jésus-Christ; c'est de regarder les corps des saints comme les anciens temples de

l'Esprit saint, comme conservant en eux le germe d'une glorieuse immortalité, et comme autant de monuments que garde la Providence pour nous inviter à leurs combats ; c'est de n'y faire des pèlerinages que dans les sentiments d'une sincère pénitence, avec un cœur pur, ou du moins un grand désir de le purifier. Sans ces dispositions, les saints dont vous visiteriez le tombeau vous diraient intérieurement : sortez de ces lieux où la seule pénitence a droit d'introduire, allez honorer ces cadavres que l'ambition, l'avarice et l'impureté ont autrefois souillés ; invoquez ces hommes de chair et de sang à qui vous avez voulu ressembler ; pourquoi venez-vous troubler notre repos ? nous ne le goûtons aujourd'hui que parce que nous y avons renoncé sur la terre ; apprenez donc à y renoncer aussi, ou ne venez pas nous insulter en demandant que nous vous soyons propices sans vouloir nous imiter : voilà ce que vous dirait votre conscience même, si vous visitiez les tombeaux des saints dans une disposition criminelle.

Lors donc que vous allez visiter quelques lieux célèbres par les reliques qui y reposent, entrez dans les sentiments dans lesquels entra autrefois le martyr Boniface, en partant de Rome pour aller chercher des reliques en Orient ; ce Boniface avait pendant long-temps vécu dans un commerce criminel avec Aglaé, dame Romaine, dont il administrait les grands biens. La grâce toucha d'abord le cœur de celle-ci : vous voyez, dit-elle à Boniface, dans quel péché nous sommes engagés, sans penser qu'il faudra un jour rendre compte du mal que nous avons fait dans ce monde ; je viens d'apprendre que les serviteurs de Jésus-Christ sont persécutés en Orient pour la cause de Jésus-Christ, allez donc, apportez-nous des reliques des martyrs, afin que par leur moyen nous soyons sauvés, et sachez que les corps des fidèles qui vont recueillir ceux des martyrs doivent toujours être sans tache.

Boniface partit donc, et il se disait en lui-même par le chemin : il est juste que je ne mange point de chair et que je ne boive point de vin, puisque tout indigne et tout pécheur que je suis je dois porter les reliques des saints martyrs ; et levant les yeux au ciel, il dit : Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de votre fils unique, venez à mon secours, et conduisez

mon voyage, afin que votre nom soit glorifié dans tous les siècles. A la vue des martyrs qu'il voyait dans les tourments à Tarse, il s'écriait : qu'il est grand le Dieu des chrétiens, qu'il est grand le Dieu des martyrs! je vous prie, serviteurs de Jésus-Christ, priez pour moi, afin que je participe à votre couronne ; il embrassait leurs liens, et les baisait, en disant : combattez, serviteurs de Jésus-Christ, un peu de patience, le travail est petit, et la récompense est grande ; il la mérita lui-même, et après avoir été éprouvé en plusieurs manières, il eut la tête tranchée, et ses reliques furent rapportées à Rome, à Aglaé, qui les plaça dignement. Imitez ce saint, mes frères, honorez les reliques des martyrs dans des désirs du martyre, et dans l'espérance vive de parvenir à leur immortalité ; cette disposition justifiera votre vénération pour les reliques, la sanctifiera, méritera des grâces de conversion aussi puissantes que celles de ce courageux martyr, et de cette illustre pénitente.

C'est ce que j'avais à vous montrer dans cette seconde partie pour vous affermir dans le culte des reliques, contre les fausses accusations des disciples de Luther et de Calvin ; dans la première vous avez vu la vérité de la religion chrétienne prouvée contre les infidèles par les miracles ; vous avez donc de quoi, mes frères, soutenir votre croyance contre l'hérésie et l'infidélité, notre Evangile seul vous en fournirait les moyens nécessaires. Quelle consolation pour un chrétien de connaître que sa foi est appuyée sur des fondements aussi solides, et de pouvoir se dire : oui, je suis sûr que la religion que je professe est la véritable, que je puis y faire mon salut, et que c'est la seule où je puisse le faire : quelle obligation n'ai-je pas à Dieu de m'avoir appelé à cette religion ! Mais en même temps, hélas! mes frères, nous avons bien sujet de nous humilier ; ces miracles nous annoncent une religion pure, une religion sainte, une religion qui ne reconnaît pour ses membres vivants que des saints, et nous vivons dans des habitudes criminelles qui déshonorent l'humanité ; ces miracles ont changé les idolâtres en chrétiens fervents ; et nous, avec la foi de ces miracles, nous menons une vie toute païenne ; la foi obtenait ces miracles ; et ces

miracles ne font point sur nous assez d'impression pour nous inspirer une foi vive et inébranlable. Qu'est-ce donc que Dieu fera ? que pouvez-vous exiger du Seigneur pour vaincre votre incrédulité ? rien, mes frères, rien, vous êtes inexcusables de ne pas croire et de ne pas agir selon votre croyance, si vous ne profitez de cette lumière qui vient de vous éclairer sur la vérité de votre religion, si vous ne la suivez dès ce moment jusqu'à la mort, ah! je tremble pour vous.

Mon Dieu, ne permettez pas que nous ayons ce malheur : vous nous avez parlé par tous les prodiges que votre bras a opérés sur la terre, faites que nous vous écoutions; et vous, esprits célestes dont nous vénérons les reliques sur la terre, intercédez pour nous dans le ciel, afin que nos corps puissent ressusciter avec les vôtres pour l'éternité bienheureuse. *Amen.*

ÉVANGILE

Du XXIV. et dernier Dimanche après la Pentecôte.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le Prophète Daniel : (que celui qui lit entende bien ce qu'il lit.) Alors que ceux qui seront dans la Judée, s'enfuient sur les montagnes ; que celui qui sera sur le toit ne descende point pour emporter quoi que ce soit de sa maison ; et que celui qui sera dans les champs ne retourne point pour prendre son vêtement. Malheur aux femmes qui en ce temps-là seront grosses ou nourrices. Priez Dieu que votre fuite n'arrive point pendant l'hiver, ni au jour du sabbat. Car la misère de ce temps-là sera si grande, que depuis le commencement du monde jusqu'à présent, il n'y en a point eu de pareille, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'avaient été abrégés, nul homme n'aurait été sauvé ; mais ils seront abrégés en faveur des élus. Alors, si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou il est là ; ne le croyez point ; parce qu'il s'élèvera de faux

Christs et de faux Prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire même les élus s'il était possible. J'ai voulu vous en avertir auparavant. Si donc on vous dit : Le voilà dans le désert, ne sortez point pour y aller. Si on vous dit : Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, n'en croyez rien. Car l'avènement du Fils de l'homme sera comme l'éclair qui part de l'Orient, et se fait voir jusqu'à l'Occident. Quelque part que soit le corps, les aigles s'y assembleront. Mais sitôt après ces jours d'affliction, le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel, et les vertus célestes seront ébranlées. Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel ; tous les peuples de la terre feront éclater leur douleur : et ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Il enverra ses anges qui feront entendre le son éclatant de la trompette, et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. Apprenez une comparaison prise du figuier. Lorsque ses branches sont tendres, et que ses feuilles commencent à paraître, vous connaissez que l'été est proche : de même, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche ; et qu'il est à la porte. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point, que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront point.

Homélie sur la résurrection générale.

Vous l'avez entendu, mon cher auditeur, *le ciel et la terre passeront, et les paroles du Seigneur ne passeront pas* sans avoir eu leur entier accomplissement. Ah ! il viendra dans un moment funeste, où l'abomination sera dans le lieu saint, et la désolation universellement répandue sur toute la terre ; il viendra donc un moment de douleur, où la persécution fera sentir toutes ses rigueurs d'une extrémité du monde à l'autre ; il viendra un moment dangereux, où la séduction

accompagnée de faux prodiges serait à craindre pour les élus mêmes, s'il était possible qu'ils fussent séduits ; il viendra donc un moment, où ce soleil, cette lune, et ces étoiles placés au-dessus de nos têtes ne nous éclaireront plus ; il viendra donc un moment formidable au pécheur, où la voix de l'Archange se fera entendre des morts jusque dans les horreurs du tombeau ; il viendra donc un moment, et ce moment s'approche sans cesse de nous avec une rapidité impétueuse que rien n'est capable de retarder, il viendra un moment, où nous sortirons tous de la poussière du sépulcre pour paraître devant notre juge, et recevoir de lui la récompense de nos œuvres ; la parole de Jésus-Christ m'annonce toutes ces vérités, tous ces signes éclatants, tous ces miracles intéressants, et il est impossible que cette parole ne s'accomplisse dans toute son étendue.

Oui, la foi me l'apprend, et je fais tous les jours profession de cette croyance en récitant ces paroles du Symbole : *je crois la résurrection de la chair*, je ressusciterai un jour revêtu de cette chair pour entendre devant tous les hommes la sentence qui fixera irrévocablement mon sort éternel ; vérité terrible ! mais vérité salutaire ! vérité que tous les saints se sont rendue familière pour éviter le péché ! vérité terrible : saint Ephrem ne pouvait se la rappeler sans sentir un tremblement universel dans tout son corps, et saint Grégoire dit qu'elle ne lui laissait pas la liberté de respirer ; vérité salutaire ! le Saint-Esprit nous conseille de nous en souvenir pour ne pécher jamais ; *memorare novissima tua, et in æternum non peccabis* (1). Vérité enfin que l'exemple des saints doit nous rendre familière ! Il semblait continuellement au grand saint Jérome que le bruit de la trompette se faisait entendre à ses oreilles, et c'est dans cet état que nous les trouvons partout représentés.

Pensons-y donc, mon cher auditeur, à ce moment où nos corps se réveilleront du sommeil de la mort, méditons sur les évènements épouvantables qui les précèderont, sur les circonstances qui l'accompagneront ; mais méditons sur une

(1) *Eccl.* 7.

matière si touchante de manière à percer nos chairs, comme dit le Prophète, de la crainte la plus vive, à ressusciter aujourd'hui spirituellement, et à mener une vie nouvelle en Jésus-Christ, afin de participer un jour à la résurrection glorieuse, c'est le fruit précieux que je souhaite tirer de ce discours dont voici le plan.

Le mystère de la résurrection générale est un mystère plein de crainte et de terreur pour les hommes; vous le verrez par les figures qui en seront les avant-coureurs, et ce sera le sujet de mon premier point.

Le mystère de la résurrection générale, est un mystère plein de gloire pour Jésus-Christ, chef de tous les hommes; vous le verrez surtout par les circonstances qui l'accompagneront, et ce sera le sujet de mon second point.

PREMIER POINT.

Nous ressusciterons tous un jour, c'est-à-dire, comme l'explique le prophète Daniel, que *la multitude de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront* au commandement du Seigneur et au son de la trompette, *les uns pour la vie éternelle, et les autres, hélas! pour un opprobre éternel qu'ils auront toujours devant les yeux; multi de his qui dormiunt in terra pulvere evigilabunt, alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper.* Nous ressusciterons tous; c'est-à-dire, que notre âme, après avoir été quelque temps séparée du corps, reprendra non un autre corps plus subtil et d'une autre espèce; mais le même, (comme l'expliquait autrefois saint Grégoire à un patriarche de Constantinople, et comme l'enseigne l'Église) pour ne plus le quitter jamais. Nous ressusciterons tous; mais avant que cette résurrection générale arrive, grand Dieu! quel spectacle donnerez-vous à cet univers? la seule idée que vous nous en donnez dans notre Evangile nous glace, et nous pénètre d'une frayeur mortelle; ah, quelle sera donc la crainte de ceux qui en seront les témoins oculaires? sur la terre, ce sera de la part de l'antechrist la guerre la plus dangereuse; dans les cieux, ce seront les phé-

nomènes les plus extraordinaires et les plus épouvantables ; sur la mer, les ondes en fureur jetteront la terreur dans les cœurs les plus assurés. Le mystère de la résurrection sera donc un mystère terrible par rapport aux signes qui le précèderont, terrible du côté des prestiges que l'antechrist emploîra pour pervertir les fidèles, terrible par la persécution qu'il exercera, terrible par la séduction qu'il opèrera, terrible par le changement qui s'apercevra dans les cieux et sur la mer ; c'est à ces quatre signes que je m'attache en suivant l'explication de notre Evangile.

Quand vous verrez, dit Jésus-Christ, *l'abomination de la désolation qui a été prédite par le prophète Daniel dans le lieu saint, que celui qui lit entende bien ce qu'il lit ; cùm videritis abominationem desolationis quæ dicta est à Daniele prophetâ stantem in loco sancto, qui legit, intelligat.*

Ces premières paroles de notre Evangile sont une partie de la réponse que fit le Sauveur à deux questions que lui avaient proposées ses apôtres ; en sortant de Jérusalem ils s'étaient approchés de leur divin maître pour le prier de considérer le temple, et d'admirer avec eux la magnificence de l'architecture, les ornements du dehors, et les richesses immenses de tout le bâtiment : vous voyez ces grands édifices, leur avait répondu Jésus-Christ, et vous en regardes la structure avec complaisance, eh ! cependant, quelle sera dans peu la destinée de ce monument, la gloire d'Israel, l'étonnement des nations, et la merveille du monde ! bientôt il ne sera plus, il sera renversé, brûlé, détruit sans qu'il en reste pierre sur pierre. *Dites-nous donc*, avaient répliqué les apôtres surpris d'une si triste prédiction, *en quel temps votre parole s'accomplira, et quel signe précèdera votre avènement et la consommation des siècles ? dic nobis quando hæc erunt, et quod signum adventûs tui et consummationis sæculi ?* C'est à ces deux questions dont l'une regarde la ruine de Jérusalem, et l'autre la fin du monde que Jésus-Christ répond ici, mais à la dernière surtout, en sorte que tout ce qui est dit ici de la destruction de Jérusalem comme de la figure, s'entend de la destruction du monde comme de la vérité figurée.

Qu'est-ce donc que nous devons entendre par cette abomination de la désolation dont parle Daniel et le Sauveur ensuite ?

Suivant le sens littéral, et selon une interprétation fort commune, par cette abomination on doit entendre ou les enseignes romaines où étaient peintes les images des fausses divinités, et qui environnaient Jérusalem lorsque Cestius peu avant Tite fit le siége de cette ville ; ou bien on doit entendre les horribles profanations que commirent pendant ce siége les impies zélateurs qui s'y étaient retirés, et qui répandirent le sang d'un grand nombre de leurs concitoyens.

Suivant le sens figuré, et selon l'explication de saint Hilaire, par cette abomination on doit entendre l'antechrist, c'est-à-dire, l'adversaire déclaré, l'ennemi juré de Jésus-Christ et de sa gloire. Quelle abomination ne sera-ce pas en effet que ce descendant de Jacob ? et quelle désolation ne causera-t-il pas ? cet homme né d'entre les Juifs sera, suivant les Ecritures saintes, un homme composé, pour ainsi dire, de l'homme et du péché ; *homo peccati* : un homme dont toute l'occupation sera une opposition formelle à Dieu, à Jésus-Christ, et à son Evangile ; *qui adversatur et extollitur supra id omne quod dicitur Deus* : un homme dont le caractère sera un orgueil diabolique qui le placera dans le temple de Dieu ; *ita ut in templo Dei sedeat* : un homme dont la religion aura pour but de se faire adorer lui-même ; *ostendens se tanquam sit Deus* : un homme enfin appelé fils de perdition, parce que Jésus le détruira par le souffle de sa bouche ; *filius perditionis... quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui.* Mais avant qu'il périsse, ô Dieu ! de quels maux n'affligera-t-il pas votre Eglise sainte ? il emploira contre elle et contre ses enfants pour les engager dans son parti, tout ce qui sera plus propre à ébranler leur courage, les douceurs du monde, ses rigueurs et ses fureurs ; ses douceurs d'abord, et comment cela ? en étalant aux yeux des mortels tout ce qui peut les éblouir, et piquer la curiosité, tout ce qui peut charmer les sens et procurer une vie agréable, tout ce qui peut nourrir l'amour-propre et contenter l'ambition. Il proposera donc aux âmes vaines des em-

plois et des dignités dans le vaste empire qu'il possèdera sur la terre ; aux âmes sensuelles et charnelles, les plaisirs de la table, du jeu, de la volupté et du repos ; aux âmes basses et terrestres, les biens de la fortune en abondance. Il leur dira comme autrefois Satan à Jésus-Christ : *prosternez-vous devant moi*, reconnaissez-moi pour votre libérateur et votre Dieu, *et je vous donnerai tout* ce que vous désirez ; *hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* (1). O ! combien de chrétiens seront alors trop faibles pour résister à cette triple concupiscence ! Déjà nous voyons aujourd'hui non-seulement qu'elle fait sentir son aiguillon, mais encore qu'elle domine partout et que tout ce qui est dans ce bas monde n'est plus, comme dit saint Jean, que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie. Ah ! quel sera donc son pouvoir, lorsque la charité sera encore plus refroidie !

L'antechrist, après avoir épuisé les moyens de douceur, essayera les voies de rigueur, il allumera le feu d'une persécution universelle, il soulèvera l'époux contre l'épouse, et la femme contre son mari, le père contre le fils, et le fils contre le père, le frère contre sa sœur, et la sœur contre son frère, les royaumes contre les royaumes, et les nations contre les nations ; on le verra cet homme d'iniquité désigné dans les prophètes sous le nom de Gog, on le verra à la tête d'une armée composée de presque toutes les nations de la terre, des Arabes, des insulaires, des peuples du Nord, de la Perse, de l'Ethiopie, de la Libye, de l'Asie mineure ; et pour expliquer encore plus clairement le Prophète (2), on le verra à la tête des peuples idolâtres, des hérétiques et des schismatiques, porter partout le fer et le feu, détruire les temples, renverser les autels, abolir le sacrifice et les cérémonies, imprimer son caractère sur le front des déserteurs de la foi, et tourmenter les plus fermes d'entre les catholiques par les supplices les plus rigoureux ; que penser alors ? et que faire à la vue de tant de misères ?

L'Evangile nous le dit, mon cher auditeur, ce qu'il faudra penser en lisant la Prophétie et la comparant à l'événement,

(1) *Matth.* 4. — (2) *Ezech.* 38 et 19.

c'est que la fin de toutes choses n'est pas éloignée : *qui legit, intelligat :* ce qu'il faudra faire, si nous y sommes, ce sera de nous retirer sur les montagnes ; c'est le moyen que Jésus-Christ suggère à ceux qui sont dans l'Eglise catholique figurée par la Judée ; *tunc qui in judæa sunt fugiant ad montes :* ce sera, si on est sur la platte-forme d'un toit qui se trouve de plain-pied avec la terre, de ne point descendre dans la maison pour en rien prendre, mais de s'enfuir dans le désert ; *et qui in tecto, non descendat tollere aliquid de domo suâ :* ce sera de ne point retourner chez soi pour y prendre son manteau ou d'autres provisions, si on est à la compagne, mais de fuir, sans regarder derrière soi, avec toute la diligence possible ; *et qui in agro, non revertatur tollere tunicam suam.* Quelle peut être la raison de cette fuite précipitée ? c'est que, suivant la pensée d'un interprète, il pourrait y avoir dans chaque état un jour destiné et inconnu pour contraindre tous les chrétiens à renoncer à leur foi sous peine de mort ; et dans cette supposition, qui doute qu'il sera plus expédient de s'enfuir sans habit et sans provision, que de retourner à la maison ? qui ne conçoit encore, dans une semblable supposition, ce que dit ici le Sauveur : *Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourrissent : væ prægnantibus et nutrientibus in illis diebus.* Car quel malheur plus grand pour une mère que de périr en restant, ou de se sauver en perdant ce qu'elle a de plus cher, le tendre fruit de ses entrailles ? Ce qu'il faudra faire dans ces temps malheureux, ce sera enfin de prier que cette fuite n'arrive, ni dans une saison d'hiver où il y aurait trop à souffrir, ni un jour de fête qui pourrait la retarder ; pourquoi ? parce que l'affliction de ce temps-là sera si grande qu'il n'y en a point eu de pareille dès le commencement du monde, et qu'il n'y en aura jamais, c'est la raison qu'en donne l'Evangile ; *erit enim tunc tribulatio magna qualis non fuit ab initio mundi usque modò, neque fiet.* Quel juste motif de crainte pour la foi des fidèles qui seront alors ! On craignait pour la constance des chrétiens du temps des premiers persécuteurs, c'est-à-dire, lorsque la charité était dans sa première ferveur ; d'un côté ce feu sacré sera presque éteint à la fin des

siècles, et de l'autre la persécution sera plus violente que jamais : ô quelle sera donc bien capable de faire alors trembler le juste !

Un autre sujet de crainte dont Jésus-Christ nous avertit encore ici, c'est la voie de séduction dont usera l'antechrist, et qui fera tomber la plupart de ceux que la violence n'avait qu'ébranlés : *il s'élèvera*, dit le Sauveur, *de faux Christs et de faux Prophètes qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire même les élus, s'il était possible ; surgent enim pseudochristi et speudoprophetæ, et dabunt signa magna et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.*

Il tentera donc de séduire, l'imposteur, et pour y réussir il emploîra les moyens les plus propres, il emploîra les faux prophètes qui l'annonceront comme s'il était le Messie, l'attente des juifs et le désiré des nations, il paraîtra avec une apparence de piété qui attirera sur lui des regards d'estime et de respect, sa science fera douter s'il ne lit pas dans les secrets de Dieu, il montrera une puissance à laquelle les éléments, la mort, toute la nature semblera soumise ; *adventus* (*ejus*) *secundum operationem satanæ, in omni virtute et signis, et prodigiis mendacibus* (1). Les fidèles verront à son commandement le feu descendre du ciel, les statues inanimées de la bête qui parleront, et la bête elle-même reparaître vivante après avoir semblé morte de sa blessure.

Mon Dieu, pourquoi permettez-vous ces prodiges ? et pourquoi laisserez-vous à votre ennemi un pouvoir si grand ? vous nous l'apprenez par votre apôtre, Seigneur, c'est pour punir ceux qui n'ont pas aimé la vérité qui devait les sauver (2) ; vous envoyez à ceux qui ne la reçoivent pas, des opérations efficaces pour qu'ils croient au mensonge, et que les ennemis de la vérité soient jugés dans toute la rigueur de vos jugements ; *ideò mittet illis Deus operationem erroris ut credant mendacio, ut judicentur omnes qui non crediderunt veritati.* Ah ! mes chers frères, nous devons donc la rechercher cette vérité qui opère notre salut, l'aimer, la

(1) 2. *Thessal.* 2. — (2) 2. *Thessal.* 2.

recevoir, et plus encore la pratiquer. Nous devons donc prendre pour nous l'avertissement que nous donne ici notre divin maître ; il nous trace et à tous les fidèles des derniers temps ces règles de conduite, d'être attentifs sur nous-mêmes, et sur les évènements qui se passeront, de regarder comme prestiges ou simples merveilles de la nature les prodiges étonnants qu'opèrera l'antechrist, de ne point croire les faux prophètes qui annonceront que leur Messie prétendu est dans le désert ou dans l'intérieur du temple ; *si ergo dixerint vobis, ecce in deserto est, nolite exire ; ecce in penetralibus, nolite credere.* Pénétrons aujourd'hui notre esprit de ces vérités, afin d'en faire un saint usage dans le temps où il serait nécessaire ; ayons sans cesse devant les yeux ces objets de terreur dont vient de parler notre Evangile, afin de vivre dans une crainte et un tremblement continuel. Combien de puissants motifs doivent nous l'inspirer ! d'abord ç'a été l'intention de Jésus-Christ en nous en parlant : il a voulu, dit saint Grégoire, troubler la fausse paix que nous goûtons dans le crime, afin de nous rappeler à lui par la crainte des malheurs à venir ; en second lieu, c'est que ces signes annoncent aux pécheurs des malheurs éternels infiniment plus terribles que les maux présents ; en troisième lieu, qui de nous sait certainement s'il ne sera pas enveloppé dans ces malheurs ? enfin quels malheurs essuyera-t-on alors, que nous n'apercevions dès à présent ? il y aura alors un antechrist, et aujourd'hui il y en a plusieurs. L'antechrist alors emploira toutes les voies possibles pour corrompre l'intégrité des mœurs et de la foi, et les antechrists de nos jours les emploient toutes, celles de la douceur, celles de la rigueur, et celles de la séduction.

Il y a aujourd'hui plusieurs antechrits parmi nous ; l'apôtre saint Jean le disait déjà dans une épître qu'il adressait aux fidèles de son temps ; *nunc antichristi multi facti sunt.* Quelles auraient été ses plaintes, s'il eût vécu dans notre siècle ? ô que le nombre de ces antechrists s'est multiplié ! tous les ennemis de la croix, tous les ennemis de l'Evangile, tous les ennemis de la vertu sont des antechrists, des hommes opposés à Jésus-Christ ; ainsi je puis donc regarder

comme un antechrist un sensuel qui refuse de mortifier sa chair et ses sens, un voluptueux qui ne travaille point efficacement à détruire l'habitude du péché, un orgueilleux, un ver de terre, qui veut paraître quelque chose, et qui s'élève au-dessus de ses semblables ; or le monde, le monde même chrétien est rempli de cette race maudite de Chanaan. On y voit des hommes qui sont devenus chairs comme les objets auxquels ils se sont attachés, des intempérants, des incontinents, des hypocrites, des ambitieux qui courent après les honneurs et les dignités ; ah ! l'abomination de la désolation est donc dans le lieu saint, elle pénètre jusque dans nos âmes qui devraient être le sanctuaire du Seigneur ; l'abomination y est, parce que le péché les rend abominables aux yeux du Seigneur, en fait autant d'objets de sa haine et de sa fureur ; la désolation y est, parce que le péché les dépouille de la grâce sanctifiante, des dons de l'Esprit *saint*, des mérites qu'elles avaient acquis, des droits qu'elles conservaient sur l'héritage céleste, de l'amour du Seigneur, et du bonheur de le posséder. Quelle effrayante désolation ! quelle horrible abomination ! et combien d'antechrists, puisque tous ceux en qui se trouve l'abomination du péché sont autant d'antechrists ! . . . .

Ces ennemis du Sauveur, comme le grand antechrist dont ils sont les précurseurs, emploient les mêmes voies d'erreur, de douceur et de rigueur pour nous corrompre ; ils ne cessent de vanter les richesses, de relever les avantages de la fortune, d'admirer le faste et la magnificence, de répandre des maximes contraires à l'Evangile sur l'amour des ennemis, le pardon des injures, la mortification des sens, et les autres vertus chrétiennes ; le mystère de la séduction est, comme le dit saint Paul, un mystère qui s'opère tous les jours ; toutes les créatures sont autant de filets cachés devant nos pieds pour nous surprendre ; les richesses attirent nos regards, les plaisirs enflamment notre concupiscence, les honneurs excitent notre ambition, le vice chez les hommes passe pour amabilité, la vertu pour austérité inutile, pour singularité, pour orgueil et bizarrerie : au dedans, au dehors les passions et le monde crient contre les résolutions que

forment la grâce et l'Evangile, nous disent que le salut n'est point incompatible avec telle liaison, telle inclination, telle habitude, nous rappellent à tous les désordres d'une première jeunesse ; c'est ainsi que s'opère déjà le mystère de la séduction.

A une jeune personne sans expérience, les antechrists de nos jours proposent les plaisirs des sens pour lui enlever le trésor précieux de la pureté ; à un cœur vain qui aime à se repaître des honneurs, ils offrent l'estime des hommes pour lui faire mépriser les lois et la gloire de Dieu ; à une âme basse et rampante, ils présentent des biens temporels pour l'engager à trahir les intérêts de sa conscience ; voilà la voie de douceur. Quelle persécution n'exercent-ils pas encore par le mépris qu'ils font de la vertu, et par leurs satyres contre quiconque s'en déclare le protecteur ? Vous le savez, amis abandonnés, parce que vous avez refusé d'entrer dans les noirs complots de votre ami ; vous le savez, épouses désolées, parce que vous témoignez avec courage la juste horreur que vous avez des inclinations de vos époux déréglés ; vous le savez, enfans maltraités, parce que vous préférez la modestie chrétienne à une parure mondaine, et une pieuse retraite aux spectacles dangereux. O ! que toutes ces considérations seraient capables de nous pénétrer de crainte, si nous y pensions plus souvent et plus mûrement ! que ferons-nous donc au milieu de tant de piéges cachés devant nous de toute part ?

Un mot de l'Evangile impose silence à tous ces faux prophètes, Jésus-Christ a prédit leur langage ; il en a découvert la fausseté, ceux qui se laisseront séduire, il les écrasera par le poids de ses vengeances ; comme un éclair qui passe dans un clin d'œil d'orient en occident il paraîtra tout-à-coup, les surprendra dans leur apostasie, et les écrasera comme la foudre qui suit l'éclair ; *sicut enim fulgur exit ab oriente et paret usque in occidentem, ita erit et adventus filii hominis.* Il ajoute, selon l'explication de quelques interprètes, qu'il les livrera en proie aux aigles de l'enfer qui fondront sur eux comme les aigles s'assemblent autour des cadavres ; *ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et*

nquila. Réfléchissons à ces vérités, et nous y trouverons la réponse qu'il faut faire à tous les ennemis de Jésus et aux séducteurs de nos âmes, c'est le moyen que nous devons opposer aux erreurs du siècle, et le premier avis que le Sauveur nous insinue dans l'Evangile.

Fuyons vers les montagnes, aimons la solitude, bâtissons-en une dans notre cœur, portons-le avec nous dans le monde, lorsque le devoir ou la bienséance nous y appelle; évitons avec soin la compagnie des méchants, et ne pratiquons que ceux qui sont élevés au-dessus de la corruption générale par la solidité et l'éminence de leur vertu, c'est le second avis que nous donne le Sauveur dans notre Evangile pour nous garantir de la persécution des hommes.

Ne descendons pas en notre maison pour y prendre notre provision, c'est-à-dire, renonçons à nos intérêts les plus chers, au vêtement, à la nourrriture, à la vie même plutôt que de retourner dans cet endroit où notre innocence est en danger, c'est le troisième avis que nous donne le Sauveur dans notre Evangile, afin de nous préserver des attraits du siècle.

Renonçons à toutes les attaches et à toutes les inquiétudes qui appesantiraient notre cœur, et retarderaient son mouvement vers Dieu, ne concevons et ne nourrissons que des désirs de salut, c'est encore un quatrième avis que Jésus-Christ nous donne dans l'Evangile.

Ce n'est pas assez de fuir; la femme de Loth fuyait, mais elle regretta Sodome, elle tourna la tête vers cette ville pour voir la flamme qui la consumait avec les biens qu'elle y avait laissés; et dans l'instant elle perdit le fruit de sa retraite, elle fut sur le moment changée en une statue de sel en punition de son crime; il faut donc fuir sans regarder derrière soi, fuir avec ferveur et constance, c'est le cinquième avis que nous donne le Seigneur dans notre Evangile, lorsqu'il nous dit de prier que notre fuite ne se fasse pas en hiver, c'est-à-dire, comme l'explique saint Jérome, dans des temps où la charité serait refroidie en nous, ni dans un jour de sabbat; c'est-à-dire, dans un temps où nous serions dans une oisiveté criminelle à l'égard de la piété; *ut non refrigescat*

in Christum caritas, neque otiosi in opere Dei torpeamus virtutum sabbato.

Mon Dieu, nous profitons de votre avis salutaire, nous vous prions que notre fuite n'arrive point dans un temps d'hiver, et que nous ne soyons pas exposés à de grands combats dans des temps de tiédeur : vous le savez, les occasions de péché sont continuelles dans cette vie, la plupart demandent de grandes forces (1) pour ne pas dire toutes les forces de la volonté. Ah ! que celles-là ne se présentent point dans des temps de langueur et d'inaction, dans ces temps d'hiver ou de stérilité où mon âme se trouve trop souvent, mais dans des temps d'ardeur et d'activité ; et de peur que je ne succombe avant le terme, abrégez les jours de mon combat ; c'est la grâce que je vous demande par votre Fils le chef de tous les élus, parce que c'est celle qu'il promet lui-même à ses élus ; *propter electos breviabuntur dies illi.* Tels sont, mes frères, les sentiments dans lesquels vous devez entrer à la vue des dangers que vous avez sûrement à craindre de la part des antechrists de ce siècle, et que vous éprouverez peut-être de la part du grand antechrist : vous l'avez vu, les douceurs qu'il emploiera, les rigueurs qu'il exercera, la séduction qu'il opèrera sont des signes terribles de la résurrection générale ; il nous reste à dire ici encore un mot d'un quatrième signe peut-être moins dangereux, mais non moins formidable.

Ce signe sera, dans les cieux, l'obscurcissement des astres, et sur la mer une tempête effroyable. *Aussitôt après ces jours d'affliction,* dit le Sauveur, (c'est-à-dire, après un petit nombre d'années ; car après la mort de l'antechrist les Juifs auront encore le temps et le bonheur d'entrer dans le sein de l'Eglise,) *aussitôt le soleil s'obscurcira, et la Lune ne donnera plus sa lumière, les Etoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées ; statim autem post tribulationem dierum illorum sol obscurabitur, et luna non dabit lumen suum, stellæ cadent de cælo, et virtutes cælorum commovebuntur.*

(1) *Aug.*

On peut dire avec saint Augustin, et dans un sens spirituel, que *le soleil* de justice et de vérité qui est Jésus-Christ même, *s'obscurcira* dans l'esprit des hommes, par l'erreur et le mensonge que les faux prophètes y auront répandu. On peut dire que *la lune*, c'est-à-dire, l'Eglise qui n'a de lumière que celle qu'elle reçoit de Jésus-Christ, sera à peine visible sous la persécution de l'antechrist, parce que les lâches succomberont, et que les plus forts chercheront un asile dans les antres et les rochers pour y assurer le dépôt de leur foi; *Ecclesia non apparebit impiis, tunc persecutoribus ultra modum sævientibus.* On peut dire que les étoiles tomberont, et que les vertus des cieux seront ébranlées, parce que plusieurs de ceux dont la science et la vertu jetaient dans l'Eglise un éclat semblable à celui des étoiles dans le firmament, oublieront leur première voie, et que d'autres, qui semblaient être des colonnes, seront terriblement agités par le vent de la tentation; *multi qui gratiâ Dei fulgere videbantur, persequentibus cedent et cadent, et quidam fortissimi, turbabuntur* (1). C'est le premier sens qu'on peut donner aux paroles de notre Evangile que nous expliquons, et qui renferme un motif de crainte bien puissant; car si les plus vertueux cèdent alors, si les plus fermes sont ébranlés, eh! que deviendront les faibles? que deviendrions-nous si Dieu nous réservait à de telles épreuves? vous seul le connaissez, Seigneur; mais nous avons bien lieu de craindre pour nous lorsque nous réfléchissons à notre lâcheté actuelle; nous vous abandonnons aujourd'hui dans les moindres occasions, et lorsque les tentations ne sont qu'humaines; ah! que ferions-nous donc, lorsque Satan sera délié, et pourra exercer tout son pouvoir contre nous? vous nous aimez, ô mon Dieu; et nous vous demandons pour gage de votre amour, ou de n'être pas témoins de ces jours malheureux, ou de nous défendre dans cette guerre terrible où tant d'âmes périront.

Un autre sens du texte sacré, fondé sur la lettre même et l'explication des Pères et des interprètes, est que ces astres

(1) *Ep.* 80. *post.*

qui brillent sur nos têtes le jour et la nuit, seront véritablement obscurcis. Le soleil fatigué d'éclairer les péchés des hommes retirera ses rayons de dessus la terre, et la laissera dans des ténèbres épaisses; cet astre, dit saint Jean, semblera s'être revêtu de sac et de cilice pour pleurer sur l'iniquité des mortels, et les malheurs qui en seront le châtiment; *sol factus est niger tanquam saccus cilicinus.* La lune qui empruntait sa lumière du soleil en sera privée, et paraîtra teinte de sang (1); des comètes et des globes de feu qui se détacheront du firmament, sembleront annoncer la chute des étoiles; les vertus des cieux, les cieux mêmes souffriront des secousses épouvantables; la mer, (autre signe aussi terrible que les précédents) la mer en fureur portera ses flots à la hauteur des montagnes, et menacera la terre d'un déluge universel, ses vagues indomptées n'attendront que l'ordre de Dieu pour engloutir les vivants; l'univers entier, tout ce qu'il renferme, s'armera et combattra pour le Seigneur contre les pécheurs insensés (1); pourquoi cela, mon cher auditeur? comprenez-en bien la raison, et apprenez aujourd'hui à user mieux des créatures que vous n'avez fait jusqu'à présent. L'univers et toutes les créatures seront armées contre vous, dit saint Grégoire, parce que vous péchez les premiers contre elles toutes, vous les contraignez malgré elles à servir à vos iniquités, vous obligez les astres et toute la milice céleste à être témoins de vos désordres, vous forcez la terre à porter des criminels qu'elle rejette de son sein, vous usez de ses fruits pour contenter votre sensualité, vous employez ses biens à satisfaire votre vanité et votre ambition, vous engagez les hommes à être complices de vos impuretés, et vous faites de votre propre corps l'instrument du péché. C'est ainsi, pécheurs, que vous armez aujourd'hui toutes les créatures contre votre Dieu; mais encore un moment, et ce Dieu à son tour armera puissamment toutes ses créatures contre vous; il armera ce voluptueux qui abuse de sa santé pour faire le mal, les maladies les plus aiguës et les plus cruelles; il armera contre ce mauvais riche

(1) *Apocalip.* 6. — (2) *Sap.*

qui vit dans le luxe et la bonne chère, lorsque le pauvre manque de tout à sa porte, la sécheresse, la stérilité, la famine et la peste; il armera contre tant de chrétiens criminellement indolents sur l'affaire de leur salut le fer et le feu pour les tirer de leur assoupissement, de toute part les glaives meurtriers seront tirés contre le pécheur; c'est son ami, c'est son frère qui enivrera ses flèches de son sang; la terre tremblera sous ses pieds, et portera le tremblement jusque dans ses os. Eloignez alors, ô mortels impénitents, éloignez, si vous le pouvez, vos yeux de cet horrible spectacle qui paraîtra sur la terre; où les porterez-vous pour n'en voir pas un plus horrible encore? si vous les élevez vers le ciel, des nuages ténébreux vous en déroberont l'aspect, ces nuages ne s'ouvriront que pour vous laisser entrevoir des signes épouvantables, des feux qui semblent déjà se jouer de leur proie; la mer disputera à ces feux l'honneur de venger le créateur commun, elle ordonnera la tempête, elle fera souffler ses vents, elle élèvera ses ondes, et mugira par la violence de ses transports contre vous.

A ce récit seul, vous pâlissez, têtes criminelles, la crainte se saisit de vos cœurs, l'effroi se répand dans tous vos membres. Ah! que deviendront donc les hommes quand ces choses arriveront? interdits, immobiles, ils sècheront dans l'attente de leur malheur, *arescentibus præ timore*: mais quoi! ils attendront les malheurs préparés au monde: n'est-elle donc pas encore venue la fin de ces malheurs? hélas! non.

L'univers est souillé par le crime des hommes, et il faut qu'il soit purifié par les flammes qui éprouveront leurs actions: un feu dévorant partira donc du visage enflammé du souverain juge prêt à paraître, et une tempête violente l'environnera, *ignis in conspectu ejus exardescet, et in circuitu ejus tempestas valida* (1). Ce feu, écoutez, mortels, votre destinée et celle de toutes choses, ce feu s'allumera tout-à-coup jusqu'aux extrémités de la terre, et embrasera les hommes des villes et des campagnes, des provinces et des

(1) Ps. 49.

royaumes, de l'univers entier, sans qu'un seul puisse échapper à l'incendie général ; les cieux et la terre vomiront des tourbillons violents d'une flamme dévorante, partout on n'entendra que cris, que rugissements effroyables des vieillards et des enfants, *dans le bruit d'une tempête impétueuse*, dit saint Pierre, *les cieux passeront, les éléments se dissoudront, la terre et tout ce qu'elle contient sera brûlé ; cœli magno impetu transient, elementa verò calore solventur, terra autem et quæ in ipsa sunt opera exurentur.* Voilà la dernière plaie temporelle dont l'homme est menacé, et voilà, mes frères, la triste fin de toutes choses, vérités affligeantes ! mais vérités salutaires ! car voici les solides réflexions qu'elles nous fournissent : toutes les créatures dont nous aurons usé contre les desseins de Dieu, s'élèveront contre nous, ah ! nous devons donc nous en servir dans des vues de salut, ne point nous y attacher, mais faire au monde une guerre continuelle, si nous ne voulons à la fin en avoir une terrible à soutenir de sa part.

Le ciel, la terre, les éléments, tout passera ; ah ! quel doit donc être notre désir de posséder Jésus-Christ seul, puisque lui seul nous restera après la fonte des éléments ? quel doit être notre soin pour être trouvés irrépréhensibles à son jugement, quelle doit être notre piété, notre détachement de tout ? *cùm igitur hæc omnia dissolvenda sint, quales oportet vos esse in sanctis conversationibus et pietatibus* (1) ? C'est la conséquence que le prince des Apôtres tirait, et que tout chrétien doit tirer de cet embrasement général. Sa pratique est le fruit que j'attends de cette première partie de mon discours ; vous y avez vu que le mystère de la résurrection était un mystère terrible par les signes qui le précéderont, voyons par les circonstances qui l'accompagneront, combien ce mystère est glorieux à Dieu, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Notre divin Sauveur a eu depuis sa naissance, et il aura jusqu'à la consommation des siècles des ennemis qui feront

(1) 2. *Petr.* 3.

tous leurs efforts pour obscurcir la gloire de son nom ; autrefois le Juif perfide le regardait comme un homme faible qui avait succombé sous le poids de sa croix par nécessité ; le gentil dédaigneux le méprisait comme un vil esclave que sa nation avait impunément couvert d'opprobres ; dans tous les temps on a attaqué la divinité de sa religion sous ce spécieux prétexte que les plus justes y étaient souvent les plus misérables. Pécheurs incrédules qui m'entendez, n'est-ce pas ce silence de la providence à l'égard des bons et des méchants ? n'est-ce pas ce mépris où a vécu notre Sauveur, n'est-ce pas sa faiblesse apparente qui vous rend incertains et indécis sur le parti de la religion ? vos doutes et vos incertitudes seraient peut-être pardonnables, si l'état des choses présentes devait être éternel, et si l'homme mourait pour ne revivre jamais ; mais levez la tête, suivez les lumières que vous présente la foi, portez votre vue jusqu'à la fin des siècles et ce Dieu en qui vous ne reconnaissez encore rien que d'humain, considérez-le d'abord comme ressuscitant les morts par la vertu qui lui est propre, ensuite comme assis sur un trône placé au milieu des nues, et enfin comme rendant à chacun selon ses œuvres ; alors, alors le scandale de la croix et de ses humiliations disparaîtra à vos yeux, vous adorerez sa puissance sans borne, vous vous prosternerez devant sa majesté suprême, vous admirerez l'équité de ses jugements, car telles sont, mes frères, les perfections infinies que nous découvrent les circonstances de la résurrection générale, et voilà ce qui montre combien ce mystère est glorieux à Jésus-Christ.

Et d'abord quelle idée de la toute-puissance de Jésus-Christ ne nous donne pas la résurrection générale ? ce pouvoir souverain, il est vrai, a déjà paru en différentes occasions ; il a paru lorsqu'il ordonnait à Lazare de sortir de son sépulcre, lorsqu'il disait au fils de la veuve de Naïm de se lever, lorsque de son seul attouchement il rendait la vie à la fille du prince de la synagogue, surtout lorsqu'il brisait par sa propre vertu les liens qui les retenaient dans le tombeau ; mais que ce pouvoir paraîtra d'une manière bien plus admirable à la fin des siècles, lorsque cette parole de l'Ecriture sera accomplie, *la mort a été absorbée par la victoire*,

bui est, mors, victoria? tua ubi est, mors, stimulus tuus (1)?

Supposons en effet, ce qui ne sera pas, que nous survivrons à nous-mêmes, et à cet embrasement général qui purifiera cet univers; supposons que, comme le prophète Ezéchiel, nous voyons d'un coup d'œil les ossements de tous les hommes qui ont vécu depuis Adam jusqu'à la consommation des temps, tous les hommes eux-mêmes étendus çà et là, sans mouvement et sans vie, dans quel prodigieux étonnement ne vous jetteraient pas alors le silence de toute la nature? combien de doutes et d'incertitudes naîtraient dans notre esprit sur le sort de ces millions d'hommes endormis du sommeil de la mort? combien d'obstacles nous sembleraient rendre impossible leur retour à la lumière? les uns, dirons-nous, ont été consumés par les flammes, les autres ont été dissous par les eaux, d'autres ont pourri dans le sein de la terre, plusieurs ont été changés en d'autres substances qui s'en sont nourries, tous enfin sont desséchés et ne renferment aucun germe de vie. Quel moyen de faire renaître, ou du milieu des fournaises, ou du profond de l'abîme, ou du sein de la terre, ces corps qui ne sont plus? combien de difficultés insurmontables! ah! nous voilà donc sans espérance pour ces morts, nous sommes pour toujours rétranchés de leur société; *aruerunt ossa, periit spes nostra; et abscissi sumus* (1).

Voilà ce que dirait l'homme abandonné à ses propres pensées; qu'est-ce que l'esprit de l'homme pour connaître tout le pouvoir de son Dieu! ou qu'y a-t-il, je ne dis pas d'impossible, mais de difficile au Seigneur? confondez-vous donc, mortels, et apprenez aujourd'hui avec quelle facilité il opèrera le grand mystère de votre résurrection. *Il enverra ses anges*, dit l'Evangile, *qui feront entendre le son éclatant de leur trompette, et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre; et mittet angelos suos cum tubâ et voce magnâ, et congregabunt electos ejus à quatuor ventis, à summis cœlorum usque ad terminos eorum.* Voilà tout ce qu'il en coûtera à

(1) 1. *Corinth.* 15. — (1) *Ezech.* 17.

notre juge souverain pour appeler à son tribunal les vivants et les morts, il enverra ses anges, et aussitôt tous les élus seront rassemblés devant son trône ; ô qu'il est digne d'un Dieu de prédire de si grands évènements en des termes aussi simples ?

Ah ! que le spectacle que m'offre ici la foi est glorieux à Jésus-Christ, qu'il est consolant pour le juste, et qu'il est terrible pour le pécheur ! Mon Dieu, pénétrez-moi ici de tous les sentiments dont je voudrais être pénétré lorsque cette trompette se fera entendre, rendez-moi intimement présent à ce moment fatal, et frappez-moi d'une crainte salutaire à la vue des merveilles qu'opèrera alors votre bras tout-puissant.

J'entends ici le maître absolu qui commande, et dans l'instant les anges ministres de sa justice volent aux quatre coins de la terre, l'archange sonne sa trompette mystérieuse, et les horreurs du tombeau retentissent de ces mots ; levez-vous, morts, et paraissez au jugement, *surgite, mortui, venite ad judicium :* à cette voix épouvantable ceux qui sont détenus dans les liens de la mort se réveillent, et marquent leur docilité à la voix du Fils de Dieu ; *omnes qui in monumentis sunt, audiunt vocem Filii Dei.* O ! la vertu admirable de la parole de mon Sauveur ! le mouvement est aussi général que le bruit est universel ; dans tous les lieux qui ont servi de sépulcre je vois sur-le-champ des os qui s'approchent l'un de l'autre, et qui se placent chacun dans sa jointure, des nerfs qui se forment sur ces os, des chairs qui paraissent, et la peau qui s'étend, l'esprit entre dans ces corps, ces corps deviennent vivants, forment une armée innombrable, et tous enfin à travers les ténèbres palpables d'une nuit profonde, (car l'Evangile nous apprend que l'époux viendra au milieu de la nuit) tous s'avancent vers le juge commun pour apprendre de sa bouche leur destinée éternelle.

Je serai de ce nombre, ô mon Dieu, je suis certain que ce corps, après avoir servi de pâture aux vers, ou de nourriture aux oiseaux du ciel, reparaîtra plein de vie à la fin des siècles ; la foi m'apprend que de corruptible et mortel qu'il était, il deviendra incorruptible, immortel de même que mon âme ; faites que je règle toutes les actions de ma vie sur cette

croyance, que je vive comme je désirerais ressusciter. Eh! quel est-il cet état dans lequel je voudrais me trouver alors? quel désireriez-vous que fût le vôtre, mes frères? sans doute qu'alors nous souhaiterions être dans la paix du Seigneur, dignes d'une glorieuse immortalité : or cette couronne, vous le savez, est la récompense d'une sainte mort, et une sainte mort est le fruit d'une bonne vie. Ah! vivons donc dans la crainte du Seigneur et la pratique de ses commandements, soyons, comme dit l'Apôtre, fermes et inébranlables dans l'œuvre de Dieu, travaillons-y sans cesse, sachant que notre travail ne sera pas sans récompense, c'est la conséquence que l'Apôtre tirait de cette importante vérité de notre religion, que nous ressusciterons tous, et que la corruption ne peut posséder l'héritage incorruptible; *itaque fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Domini semper, scientes quòd labor vester non est inanis in Domino* (1).

Un nouveau motif pour nous engager à mener une vie sainte et toute en Dieu, c'est le grand objet, objet adorable qui se présentera d'abord à nos yeux à la résurrection. *Alors*, dit l'Evangéliste, *le signe*, c'est-à-dire la croix, comme l'explique saint Chrysostôme, *le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel; et tunc parebit signum filii hominis in cœlo.* Vous verrez alors, âmes justes, le bois sacré par lequel vous avez été rachetées, et cet instrument des douleurs de votre Dieu vous rappellera tout ce qu'il a fait pour vous, l'amour infini qu'il a eu pour vous, la patience avec laquelle il vous a cherchées, la bonté avec laquelle il vous a reçues, la soif ardente dont il a brûlé pour votre salut, les plaies et les opprobres dont il a été couvert pour l'opérer. O la douce consolation que vous goûterez, mes chers frères, en vous souvenant que votre vie a été conforme à la sienne! qu'elle a été une vie de croix et de tribulations comme la sienne, que vous avez constamment porté la mortification de Jésus-Christ sur votre corps, que vous avez prévenu les révoltes de votre chair en la crucifiant avec ses vices et sa concupiscence, que vous avez expié vos fautes en faisant de vous-mêmes une hos-

(1) 1. *Corinth.* 15.

tie vivante, sainte et agréable à Dieu. O croix adorable de mon Sauveur! ô espérance unique de notre salut! que votre vue inspirera de joie et de confiance à vos disciples! ah! puissé-je y avoir part lorsque vous paraîtrez dans les cieux! puissé-je éviter les justes reproches que votre vue fera aux pécheurs impénitents, et la confusion dont vous les couvrirez! ô que votre aspect condamnera hautement leur conduite, leur attachement aux biens de la terre, aux créatures et à eux-mêmes! ils verront que l'étendard sous lequel ils devaient combattre, était un signe de pénitence et qu'ils ont été délicats; un signe d'humilité, et qu'ils ont été vains et ambitieux; un signe de détachement, et qu'ils ont recherché les richesses avec une âpre inquiétude, un signe de patience et de charité, et qu'ils ont été vindicatifs et cruels; un signe de douceur et de modestie, et qu'ils ont été emportés et turbulents; un signe de pureté et de continence, et qu'ils ont souillé leur esprit par des pensées impures, et leur corps par des actions infâmes; un signe de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et qu'ils ont presque oublié ces fins pour lesquelles ils étaient créés; un signe de douleur, et qu'ils ont vécu dans la joie et les divertissements profanes du siècle; un signe de foi et de soumission, et qu'ils ont renoncé à la foi, ou vécu comme n'ayant point de foi; voilà ce que verront les chrétiens, les Juifs, et tous les infidèles. O l'affreux désespoir dont ils seront alors saisis! tous ces peuples, dit l'Evangile, seront dans les pleurs et dans les gémissements; *et tunc plangent omnes tribus terræ :* ils seront dans les pleurs pour n'avoir pas voulu profiter du bienfait de la croix; dans les pleurs, pour avoir profané le sang précieux répandu sur la croix; dans les pleurs, pour avoir abusé des Sacrements, sources des grâces de la croix; dans les pleurs, pour avoir secoué le joug aimable de la croix; dans les pleurs, pour ne pouvoir désormais tirer aucun avantage de la croix. O la triste pensée, mon cher auditeur! la réflexion désespérante pour les pécheurs impénitents! *ils verront alors* non plus le signe, mais *le fils de l'homme même qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté; videbunt filium hominis venientem in nubibus*

cœli cum virtute multâ et majestate. Pesez bien chacune de ces paroles, et comprenez quelle sera la majesté de celui qui était sur la terre l'opprobre du monde, et le rebut des nations; *ils verront alors* celui qu'ils ont percé par leurs langues et par leurs flèches, celui qu'ils n'avaient pas voulu voir, celui dont l'image les rebutait, celui dont ils rougissaient de prononcer l'auguste nom; *videbunt : ils verront alors le Fils de l'homme,* le Verbe éternel devenu pauvre, abject passible, et mortel pour des ingrats qui l'ont méconnu dans son état d'abjection et de misère, et qui leur dira à son tour qu'il ne les connaît point; *videbunt filium hominis : ils le verront,* non plus comme un Dieu véritablement caché sous les apparences de l'humanité, mais descendant des cieux, porté sur des nuages lumineux qui lui serviront de marche-pied, qui annonceront la grandeur du roi qu'ils environnent : *videbunt filium hominis venientem in nubibus cœli :* ils les verront, non plus comme un homme faible de lui-même, et sans secours du côté de Dieu et des hommes, mais revêtu *d'une puissance souveraine* dans le ciel et sur la terre, à laquelle rien ne peut résister; *videbunt filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multâ :* ils le verront enfin, non plus couvert d'ignominies et rassasié d'opprobres, mais environné d'une gloire et d'une majesté infinies; *videbunt filium hominis in majestate :* ils le verront, non plus trahi par un disciple apostat, mais hautement confessé par une multitude innombrable de fervents chrétiens; non plus abandonné par des disciples timides, mais suivi par une troupe généreuse de glorieux martyrs; non plus soumis à une nation révoltée contre lui, mais à la tête de toutes les nations soumises à sa puissance; non plus traîné de tribunaux en tribunaux, mais triomphant des rois, comme dit un prophète, et traitant les tyrans comme les derniers de ses sujets; *ipse de regibus triumphabit, et tyranni ridiculi ejus erunt* (1) : non plus la tête couronnée d'épines, mais du diadême qu'il aura reçu de son Père; *videbunt in majestate.* Voilà le glorieux état où les justes et les méchants verront leur

(1) *Habac.* I.

juge commun, voilà ce qui jettera ceux-ci dans le désespoir, et qui comblera ceux-là de la joie la plus parfaite. Le pécheur désespèrera, pourquoi ? ah ! c'est qu'il ne verra plus dans le Fils de l'homme qu'élévation, que puissance et que majesté ; qu'élévation pour humilier son orgueil, que puissance pour punir sa rebellion, que majesté pour lui inspirer autant de crainte qu'il avait de présomption ; cet Homme-Dieu ne prendra plus à son égard les aimables titres de Sauveur, de libérateur, de pasteur, de frère et d'ami, mais de juge inflexible, de roi irrité, de Dieu vengeur ; voilà ce que verra le pécheur, ce qui le transportera de fureur, ce qui le fera sécher ; *peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet.* Le juste au contraire se réjouira, pourquoi encore ? parce que le moment de s'unir éternellement à son Dieu sera arrivé.

En effet, et c'est ici que paraîtra surtout la justice de notre divin rédempteur, aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange. Le Seigneur, dit saint Paul, descendra lui-même, et nous serons sans aucun délai emportés dans les nues pour aller au devant du Seigneur ; *rapientur in nubibus obviam Christo in aera, et sic semper cum Domino erimus* (1). C'est ce que nous marque notre Évangile par ces paroles : *Partout où sera le corps, là s'assembleront les aigles ; ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ.* C'est-à-dire, où sera le corps glorieux de Jésus-Christ, là se porteront de toutes leurs forces les âmes saintes figurées par les aigles, parce que, comme ces oiseaux, elles s'élèvent jusque dans le sein de la divinité par leurs pensées et leurs désirs ; c'est l'interprétation qu'ont donnée au texte sacré saint Hilaire, saint Jérome et Origène ; quelques interprètes très-judicieux en ajoutent une seconde suivant laquelle ce corps set les pécheurs, et ces aigles sont les puissances des ténèbres qui se jetteront sur les méchants à la résurrection pour les entraîner dans les enfers : ces deux explications que nous pouvons réunir ici parce qu'elles nous présentent des vérités d'ailleurs très-certaines, nous donnent

(1) 1 *Thessal.* 4.

une idée du sort des justes et des pécheurs au jugement dernier, quelle différence infinie entre la destinée des uns et des autres ! Les justes s'avanceront avec une sainte confiance devant leur juge, et les méchants ne paraîtront qu'avec timidité dans la pensée de leurs péchés; *venient in cogitatione peccatorum suorum timidi* (1). Les justes seront enlevés de dessus la terre pour se joindre à la milice céleste qui environnera Jésus-Christ, et les pécheurs y seront laissés pour descendre vivants dans les entrailles de l'abîme; les justes seront comme des agneaux innocents placés à la droite du bon pasteur, et les pécheurs comme de sales animaux seront laissés à la gauche de ce pasteur changé en lion pour eux; les justes brilleront comme les étoiles du firmament, et les pécheurs seront revêtus d'un corps hideux et difforme; les justes auront un corps vigoureux, qui plus agile que l'éclair passera de l'orient à l'occident sans rencontrer d'obstacles, et les pécheurs seront pieds et mains liés et jetés dans une fournaise ardente sans pouvoir se remuer; les justes ne seront plus exposés à la douleur et aux maladies, et les pécheurs auront un corps passible et soumis aux douleurs d'une mort éternelle; les justes reprendront un corps qui ne sera pas plus sujet que les esprits à la faim, à la soif, et aux autres nécessités, et le corps des pécheurs souffrira une faim et une soif que rien ne pourra soulager; et pourquoi donc cette distinction étonnante ? tâchons d'en comprendre la raison, afin de mériter une place parmi les premiers.

Votre corps ressuscitera sous la figure d'un infect cadavre et d'un sépulcre hideux, chrétiens voluptueux et sensuels, c'est parce que vous l'avez souillé par des actions contraires à la pureté; votre corps ressuscitera sans vigueur et sans agilité, riches avares, c'est parce que vous l'aurez courbé vers les biens de la terre auxquels vous donnez aujourd'hui votre cœur; votre corps ressuscitera passible et corruptible, femmes vaines et délicates, c'est parce que vous aurez trop usé de ménagement pour cette chair de péché qui devait être la victime de la pénitence; votre corps ressuscitera tout ani-

(1) *Sap.* 4.

mal et terrestre, hommes intempérants et amis de la table, c'est parce que vous ne l'aurez pas réduit en servitude par les austérités du jeûne et de l'abstinence.

Et vous, justes, vous ressusciterez avec un corps plus lumineux que les astres, plus prompt que l'éclair, plus fort que la mort, et aussi subtil et impassible que les esprits, parce que vous en aurez conservé la pureté, parce que vous n'aurez pas permis que ses désirs appesantissent votre âme, parce que vous n'aurez pas refusé de porter votre croix, parce que vous l'aurez soumis à votre esprit, et votre esprit à Dieu : voilà, mon cher auditeur, ce qui fera la différence des bons et des méchants, et ce qui montre 1° que si notre Dieu est un Dieu patient et miséricordieux, il est aussi un Dieu juste et rempli d'équité ; 2° que s'il a paru ici-bas comme l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple, il paraîtra alors un Dieu plein de majesté ; 3° que si on l'a cru faible et sans défense, il prouvera qu'il est un Dieu d'une puissance infinie.

Quand est-ce donc, me demanderez-vous, que ce moment arrivera ? Question inutile, mes frères, curiosité dangereuse ! Question inutile, parce que Jésus-Christ nous assure dans l'Evangile que nul, pas même les anges dans le ciel, ne savent cette heure ; *de die autem illa et hora nemo scit, neque Angeli cœlorum* (1) : curiosité dangereuse, parce qu'il est important d'opérer votre salut dans la crainte, et que l'incertitude de la dernière heure est très-propre à nourrir cette crainte ; curiosité cependant à laquelle Jésus-Christ satisfait jusqu'à un certain point dans notre Evangile. *Ecoutez*, vous dit-il, *une comparaison prise du figuier ; ab arbore autem ficulneï discite parabolam : Quand les branches* de cet arbre, qui a besoin d'une grande chaleur, *sont déjà tendres, et qu'il pousse ses feuilles, vous jugez que l'été s'approche ; cùm jam ramus ejus tener fuerit, et folia nata, scitis quia propè est æstas : de même lorsque vous verrez toutes ces choses*, c'est-à-dire, l'abomination de la désolation dans le lieu saint, la persécution de l'antechrist, la séduction des hérésiarques et des faux prophètes, les phénomènes extraordinaires dans la nature, *sachez que* le royaume de Dieu *est*

(1) *Matth.* 24.

proche, et qu'il est comme *à la porte : ita et vos cùm videritis hæc omnia, scitote quia propè est in januis.* Mais quand ces signes paraîtront-ils ? sera-ce dans quelques mois, dans quelques années ? ou faut-il reculer à des siècles ces évènements ? tout ce qu'on en a dit, tout ce qu'on en dira désormais jusqu'au moment où ils arriveront, n'est que conjecture, qu'opinion humaine très-douteuse, et très-incertaine ; tout ce que nous savons de certain à cet égard, c'est que nous ressusciterons tous, et que la résurrection générale est un mystère propre à inspirer la terreur aux fidèles par rapport à la douceur, à la persécution, à la séduction qu'emploira l'antechrist pour faire tomber les fidèles, et au bouleversement général qui paraîtra avant qu'il ne s'opère ; un mystère d'ailleurs où la providence sera pleinement justifiée, l'homme récompensé, et Jésus-Christ glorifié, parce qu'alors il dévoilera sa puissance, sa majesté, et sa justice jusqu'alors inconnue à la plupart des hommes ; voilà ce que nous savons de certain, et ce que vous avez vu dans ce discours. De là voici, mes chers frères, quelques conséquences qui pourront servir à la réformation de vos mœurs, et que je vous prie de graver profondément dans votre mémoire.

Nous ressusciterons tous ; c'est un point de foi fondé sur la résurrection de Jésus-Christ, sur la prédication des apôtres, sur la justice divine, et sur les preuves les plus incontestables que saint Paul a recueillies dans son épître aux Corinthiens (1), que les païens et les infidèles s'attristent donc sur la perte de leurs proches, eux qui demandent si un homme mort peut vivre de nouveau ; *putasne mortuus homo rursum vivet ?* Mais pour vous, disciples fidèles de Jésus-Christ, consolez-vous dans cette douce espérance que bientôt vous reverrez les parents et les amis que la mort vous a enlevés ; ils vous devancent seulement de quelques jours, après lesquels vous les rejoindrez ; ils ne sont morts que pour jouir d'une vie meilleure, c'est ce que vous avez droit d'espérer, vous ne cesserez de vivre au monde que pour vivre toujours en Dieu ; ô que cette espérance des chrétiens est douce pour ceux qui vivent saintement !

(1) I. *Corinth.* 15.

Nous ressusciterons tous, sans cela nous serions les plus misérables des hommes, mais que ce moment sera terrible, et avant qu'il arrive, combien de phénomènes épouvantables paraîtront sur la terre et dans les cieux ! *ce sera*, dit le Prophète, *un jour de colère, un jour de tristesse et de serrement de cœur, un jour d'affliction et de misère, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuages et de tempêtes; dies iræ, dies illa, dies tribulationis et angustiæ, dies calamitatis et miseriæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis* (1). Et pourquoi paraîtront-ils ces signes et ces maux qui désoleront la terre ? ce sera, répond saint Grégoire, pour donner aux mortels une idée des maux sans fin qui vont les suivre : *multa debent mala prævenire, ut malum valeant sine fine nuntiare.* Grand Dieu ! quels seront-ils donc ces maux de l'autre vie ? hélas ! des maux éternels, des maux continuels, des maux universellement répandus sur le corps et l'âme du pécheur impénitent. Ah ! il faut donc que je me convertisse au Seigneur, afin de les éviter ; il faut que je me juge et que je me condamne moi-même à une sévère pénitence, de peur d'être jugé et condamné.

Nous ressusciterons tous, et en ressuscitant nous ne retrouverons que nos bonnes ou nos mauvaises actions, nous ne reviendrons plus dans ce monde, nous n'y possèderons plus ni bien, ni charge, ni emploi, je dois donc m'appliquer non pas à acquérir des richesses, ou à m'avancer dans les dignités, mais à faire provision de bonnes œuvres pour le grand jour de l'éternité, elles seules me suivront jusques-là ; ô que je serai heureux de les trouver pour appui !

Nous ressusciterons tous pour paraître devant un juge équitable pour nous rendre la justice qui nous sera due, éclairé pour discerner le bien du mal, et le vrai du faux, tout-puissant pour punir nos fautes et récompenser nos vertus. Que dirions-nous, ou que ferions-nous, s'il nous fallait paraître devant ce juge dans ce moment où nous n'avons aucun bien à lui présenter ? que lui répondrions-nous ? et quel

(1) *Soph.* 1.

patron aurions-nous droit de réclamer? nous avons encore le temps de nous en faire : les grâces, les sacrements, la prière, le jeûne, l'aumône en sont autant de moyens; employons-les donc ces moyens, usons-en dès aujourd'hui, dès ce moment, parce que tout délai est ici de la dernière conséquence.

Nous ressusciterons tous, et nous ressusciterons avec des corps glorieux comme celui de Jésus-Christ; mais à quelle condition? saint Paul nous l'apprend dans ses Epîtres : *Si nous sommes entés en lui par la ressemblance de sa mort, nous y serons aussi entés par la ressemblance de la résurrection; si nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous croyons que nous vivons aussi avec Jésus-Christ* (1); *si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons aussi avec lui; si nous souffrons avec lui, nous règnerons aussi avec lui* (2); *si nous traitons ce corps comme un esclave vil et abject, il le transformera, et le rendra conforme au sien par cette vertu efficace par laquelle il peut s'assujettir toutes choses* (3) : c'est à ces conditions que nous participerons à la gloire de Jésus-Christ.

Mourons donc, mon cher auditeur, mourons au monde et à tout ce qui nous environne dans ce monde, mourons à nous-mêmes et à notre volonté propre, soyons en tout conformes à Jésus-Christ pauvre, humble et souffrant sur la terre, afin de lui être conforme dans le ciel; il nous en coûtera peut-être d'abord; mais que nous serons ensuite abondamment dédommagés de nos peines et de nos sacrifices! qu'il nous sera doux de paraître devant Jésus-Christ avec les plaies de la pénitence et les cicatrices de la mortification chrétienne! et au contraire quel serait notre désespoir, si nous n'avions qu'une chair délicate et sensuelle à lui présenter, qu'une chair qui jusqu'alors aurait été l'instrument du péché!

Eh! cependant, mes frères, quelle autre victime aurions-nous à lui offrir, s'il disposait actuellement de nos jours? quel usage avons-nous fait de ce corps et de ces membres qui devaient être les temples de l'Esprit-saint? quel est l'état présent de notre âme? est-ce à la droite de notre juge, ou à sa

(1) *Rom.* 6. — (2) 1 *Timoth.* 2. — (3) *Phil.* 3.

gauche que nous serions, s'il fallait ressusciter dans ce moment? quelle place occuperions-nous plus vraisemblablement? les plus justes sont à cet égard dans une incertitude qui les fait trembler; et nous, pécheurs, nous serions tranquilles sur un point aussi terrible! ô funeste insensibilité! ô endurcissement effroyable! qui pourra désormais nous éveiller si nous dormons au bruit de ces vérités?

Ah! mes frères, je vous en conjure, n'attendez pas pour sortir du sommeil profond de vos âmes, que la trompette du jugement se fasse entendre, il serait trop tard; écoutez-la dès aujourd'hui, représentez-vous souvent les signes qui le précèderont, et qui l'accompagneront, afin de vous pénétrer de crainte à la vue des jugements du Seigneur; cette considération est un des moyens de salut les plus efficaces; Jésus-Christ, les Apôtres et les saints l'ont conseillé, comme celui qui pouvait mieux nous faire paraître un jour avec assurance devant notre juge souverain; l'Eglise est si persuadée de son efficacité qu'elle le propose trois fois dans l'année à ses enfants pour le sujet de leur méditation: le premier Dimanche de l'Avent, pour purifier les cœurs, et les préparer à recevoir dignement le Messie; pendant le carême, pour disposer les fidèles à célébrer saintement les fêtes pascales: à la fin de l'année qui est ce jour présent, pour nous apprendre à commencer et à finir nos actions dans la crainte des jugements de Dieu. Pensons-y donc, et ne les perdons de vue dans aucun temps de notre vie, adressons souvent à Dieu ces paroles du bienheureux Job:

Je sais que mon Rédempteur est vivant, et j'espère que je ressusciterai un jour comme lui; je sais que je reprendrai ce même corps, et que je le verrai dans cette même chair; c'est vous, Seigneur, qui m'avez formé de la terre (1) et qui m'avez revêtu de cette substance mortelle, ne permettez pas qu'elle me soit désormais une occasion de chute, faites qu'elle soit un instrument de vertus et de bonnes œuvres, et qu'elle ressuscite au dernier jour pour en partager la récompense pendant l'éternité bienheureuse. Je vous le souhaite, etc.

(1) *Offic. Eccles.*

HOMÉLIES

SUR LES

ÉVANGILES

DES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

ÉVANGILE

Du jour de la Nativité de notre Seigneur.

En ce temps-là, on publia un Edit de César Auguste, pour faire un dénombrement des habitants de la terre. Ce fut le premier dénombrement qui se fit par Cyrinus, Gouverneur de Syrie. Et chacun s'allant faire enregistrer dans la ville dont il était, Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David, appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse qui était grosse. Pendant qu'il était en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit. Elle enfanta son fils premier-né, et l'ayant emmaillotté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or il y avait en cet endroit des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour-à-tour à la garde de leur troupeau. Et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna, ce qui les remplit d'une extrême crainte. Alors l'Ange leur dit : Ne craignez point ; car je vous viens apporter une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui dans la ville de David il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur ; et la marque à laquelle vous le reconnaîtrez, c'est que vous trouverez un enfant emmaillotté, couché dans

une crèche. Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu, et disant: Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Homélie sur le mystère de la nativité de Notre-Seigneur.

Ce ne sont pas seulement les anges dans les airs, ce sont les Pontifes à l'autel, les peuples dans nos églises, c'est vous et moi, mes frères, qui, pendant la célébration de nos augustes mystères, entonnons dans les sentiments de la joie la plus pure ce cantique admirable : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté; gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*, Non, ce n'est plus sur la terre cette *guerre* qui portait partout la désolation, ce n'est plus cette confusion d'idées, ce désordre de crimes, cette tyrannie des passions qui régnaient auparavant dans l'esprit et le cœur des hommes; doutes cruels, incertitudes affreuses, opinions humaines sur les devoirs et la destinée éternelle de l'homme; non, vous n'êtes plus, le soleil de justice a paru de l'orient, et le premier de ses rayons a déjà dissipé vos ténèbres; ambition jalouse, lâche et honteuse volupté, attachement furieux aux biens de la terre, non, vous n'êtes plus. Les cieux se sont ouverts, le juste, le saint par excellence, le désiré des nations a paru, le vaste océan que vous formiez l'a vu, et il s'est enfui avec précipitation, il a laissé un passage libre aux enfants de Jacob, ils peuvent aujourd'hui briser les chaînes pesantes de leur servitude, se délivrer de ce peuple infernal et barbare sous la puissance duquel ils gémissaient, s'avancer avec assurance vers la terre des saints; le Seigneur vient les y introduire, il vient réconcilier le ciel avec la terre, abolir le mur de séparation que nos péchés avaient élevé entre l'un et l'autre, réformer nos penchants par ses leçons, et nos fautes par l'oblation de lui-même ; voilà la paix infiniment avantageuse qu'il veut nous procurer, et pour laquelle il ne demande qu'une seule chose de nous : *Que nous soyons sed hommes de bonne volonté; in terrâ pax hominibus*

bonæ voluntatis. Quel motif de joie pour nous, mes frères !

Mais ce n'est pas notre intérêt seul qui doit nous en inspirer les sentiments ; Dieu, dans ce mystère et par ce mystère, est glorifié au plus haut des cieux ; il y est glorifié, parce que le nom de l'Eternel, ignoré et blasphémé jusqu'aujourd'hui, sera désormais connu parmi toutes les nations, et adoré par tous les peuples de la terre ; il y est glorifié, parce que Dieu manifeste aux anges et aux hommes des mystères de miséricorde, de sagesse et de toute-puissance qu'ils n'avaient jamais bien connus. Quel nouveau sujet de joie pour l'homme sensible à la gloire de son Dieu ! réjouissons-nous donc au Seigneur en ce jour, mes frères, entrons dans ces sentiments que l'ange inspirait aux pasteurs de Bethléhem, et pour cela montrons par notre Evangile même ces deux vérités que les esprits célestes ont exprimées dans leur cantique sacré ; 1° que le mystère de l'Incarnation est sur la terre pour les hommes de bonne volonté un mystère de paix, ce sera le sujet de mon premier point ; 2° que le mystère de l'Incarnation est dans le ciel pour le Seigneur un mystère de gloire, ce sera le sujet de mon second point. O Dieu qui vous abaissez aujourd'hui jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à vous, Verbe fait chair, qui prenez la nature humaine pour nous rendre participants de la nature divine, apprenez-nous par ce discours à ne point retourner dans notre ancienne bassesse par des mœurs indignes de notre élévation ; c'est, mes frères, tout le fruit que je me propose de tirer de ce pieux entretien.

PREMIER POINT.

La paix du cœur, le témoignage d'une bonne conscience, la soumission de la chair à l'esprit, et de l'esprit à Dieu, voilà, mes frères, le plus grand bien, le seul bien véritable que l'homme puisse souhaiter sur la terre ; avec lui il est parfaitement heureux, et sans lui il est souverainement malheureux ; j'en appelle ici au sentiment des justes et des pécheurs pour les faire convenir de ces vérités. Annoncer à quelqu'un la paix intérieure, la paix avec Dieu et avec lui-même, c'est donc lui annoncer la nouvelle la plus agréable et la plus intéressante, et c'est celle que je vous annonce aujourd'hui avec

les anges, le divin enfant qui nous est né ne vient que pour la procurer, et voici quel moyen il emploie.

Le péché seul et les passions, sources fécondes de péché, peuvent troubler la paix de l'homme avec Dieu : or le Verbe incarné devient dans sa naissance réformateur sévère des passions et des crimes qui naissent des passions ; c'est ce qu'une simple exposition de notre Evangile vous fera comprendre. Vous y verrez 1° un Dieu qui confond l'orgueil des hommes par son anéantissement dans le mystère de l'Incarnation ; vous y verrez 2° un Dieu qui condamne la vie molle de la plupart des hommes par les souffrances auxquelles il s'assujettit dès sa naissance ; vous y verrez 3° un Dieu qui réprouve l'attachement que nous avons tous aux biens de ce monde par l'extrême pauvreté dans laquelle il prend naissance ; vous y verrez par conséquent un Dieu qui réforme toutes les passions de l'homme, puisque *dans ce monde tout est*, comme dit saint Jean, *ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ; omne quod in mundo est, concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.*

Le vice capital de notre premier père dans le paradis terrestre, fut l'orgueil, et il est encore aujourd'hui le premier de ses enfants dans le lieu de leur exil ; porter des édits, envoyer des ordres, considérer l'étendue de sa domination avec complaisance, étaler sa fortune avec ostentation aux yeux du public, croire qu'on en est redevable à ses talents et à son industrie, affecter de tenir tout le monde dans la dépendance sans dépendre soi-même, voir autour de soi un domestique nombreux, dont les yeux, comme parle le prophète, sont continuellement attachés sur les mains de son maître pour en observer le moindre signe ; voilà, si les hommes en avaient le choix, l'occupation qui leur plairait davantage, et telle était (c'est le saint Evangéliste qui nous fournit cette remarque), telle était celle d'un grand empereur romain peu de temps avant la naissance du Sauveur. Des combats livrés, des victoires remportées, des ennemis subjugués, des pays conquis, les grands noms de César et d'Auguste qu'Octave avait pris, ou qu'on lui avait donnés, la réputation de grand

capitaine, de prince sage, modéré, l'univers pacifié par sa prudence et ses soins, tout cela ne suffisait point encore à sa vanité. Après avoir terminé les guerres qui désolaient l'empire romain, et procuré au monde cette paix dont avaient parlé les prophètes, il voulut moins pour le bien public, comme le disent les Pères, que pour satisfaire son amour-propre, savoir à combien de millions de sujets il commandait, combien étaient en état de porter les armes, et quels tributs il pouvait faire entrer dans le trésor public, et pour cela il met tout l'empire dans un mouvement général : *Il porte un édit pour faire le dénombrement de tous les habitants de la terre qui lui* est soumise ; *in diebus illis exiit edictum à Cæsare Augusto, ut describeretur universus orbis :* Il l'envoie à tous les intendants des provinces ; *Cyrinus, gouverneur de Syrie* et voisin de la Judée, *est chargé pour la première fois de faire ce dénombrement* chez les juifs ; *hæc descriptio prima facta est à præside Syriæ Cyrino : Et tous sont obligés d'aller pour se faire enregistrer chacun dans sa ville*, non pas celle où il demeure, mais celle où sont situés les fonds et les terres de sa famille ; *et ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem.* Voilà, mes frères, quelques traits qui caractérisent l'orgueil d'un prince de la terre ; en voici d'autres bien différents qui vous feront connaître la profonde humilité.

Il est dit dans notre Evangile que *Joseph partit aussi de la ville de Nazareth qui est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David appelée Bethléhem, parce qu'il était de la famille de David : ascendit autem et Joseph à Galilæâ, de civitate Nazareth in Judæam, in civitatem quæ vocatur Bethlehem, eò quòd esset de domo et familiâ David.* Le verset suivant marque que Joseph partit avec *Marie qui était enceinte, et qu'ils vinrent pour se faire enregistrer ; ut profiteretur cum Mariâ desponsatâ sibi uxore prægnante.* Le divin enfant partit donc aussi, et sous le nom de Joseph et de Marie, ce Dieu vraiment caché, comme l'appelle un Prophète, s'humilia jusqu'à obéir à l'édit d'Auguste ; on sait que le renoncement à sa volonté propre, et l'obéissance parfaite, est de tous les actes d'humilité celui qui coûte le plus à

l'homme. Quelle est cependant l'obéissance du Verbe éternel dans les jours qui précèdent sa naissance ? ce n'est pas assez pour son humilité d'obéir à la voix de son père, de s'être soumis aux soins de Joseph et de Marie, il veut faire la volonté du prince idolâtre l'ennemi de sa gloire ; ce n'est pas assez pour lui d'obéir en un certain temps, il obéit sans retard aussitôt que l'ordre est donné ; Marie est enceinte de neuf mois ; elle a les raisons les plus plausibles pour différer son voyage, et cependant le fruit béni qu'elle porte dans ses chastes entrailles, lui inspire de quitter Nazareth sans aucun délai ; ce n'est pas assez pour lui d'obéir lorsqu'il en coûte peu, il veut que sa sainte mère se mette en voyage sans se rebuter ni de la longueur du chemin, ni par la rigueur de la saison. Quelle obéissance, mes frères, quelle soumission, et quelle humilité de notre Sauveur ! étudions-en bien, je vous en conjure, les caractères, apprenons à connaître, et plus encore à détester le contraste étonnant qui se trouve entre notre conduite et celle de notre divin chef ; son humilité lui inspire d'obéir aux hommes tout Dieu qu'il est, et notre orgueil nous révolte contre Dieu, quoique nous ne soyons que cendre et poussière ; son humilité le rend obéissant non-seulement à des hommes justes tels que sont Joseph et Marie ; mais à des méchants, des impies tels qu'est César-Auguste, et notre orgueil souffre à peine d'être condamné par des maîtres pieux ; l'humilité du Sauveur l'empêche de chercher aucun prétexte de délai, et notre orgueil ne trouve jamais commode le temps qui nous est fixé pour travailler à quelque chose ; l'humilité de Jésus-Christ ne lui permet pas d'user des prétextes les plus légitimes pour se dispenser de l'obéissance, et notre orgueil nous en fait trouver dans la bassesse des personnes qui nous commandent, dans la manière impérieuse dont elles nous commandent, et dans la nature des choses mêmes qu'elles nous commandent ; l'humilité de Jésus-Christ se cache, et il veut la pratiquer lors même que ses humiliations ne peuvent être connues, et notre orgueil s'il s'accorde quelquefois avec des pratiques d'humilité, c'est lorsque les hommes nous voient, et que nous espérons leurs louanges et leurs applaudissements. Ainsi nous

prenons la dernière place lorsque nous pensons qu'on s'en apercevra, et qu'on nous offrira la première; nous parlons de nous avec modestie, lorsque les personnes à qui nous parlons savent apprécier le mérite de cette vertu; nous visitons les pauvres et les hôpitaux lorsque nous espérons que le bruit de nos charités retentira dans toutes les maisons d'une ville.

Que dirons-nous encore de l'humilité de Jésus-Christ et de notre orgueil? et quelles nouvelles observations me fournit notre Evangile? Il est le fils unique de Dieu, égal à son Père, et la splendeur de sa gloire; et par humilité il consent à passer dans l'opinion des hommes pour le fils d'un pauvre charpentier; nous au contraire, nous avons la plupart des motifs de modestie dans notre extraction, dans la conduite de nos pères et mères, dans l'obscurité de quelques-uns de nos parents, et notre orgueil, ô pitoyable délicatesse! notre orgueil étend un voile sur toutes ces choses qui nous humilieraient selon l'injuste opinion des hommes. *Jésus est de la maison et de la famille de David* selon la chair, et par humilité il attend que le sceptre en soit sorti, que la souveraine puissance soit passée aux empereurs romains, que ceux-ci envoient en Judée leur gouverneur pour y exécuter leurs ordres, que la gloire de la maison de David soit tombée dans l'oubli, et que sa famille, la plus illustre qui fut jamais, ait perdu tout l'éclat de son ancienne beauté pour y prendre naissance; et nous qui ne sommes la plupart que des hommes obscurs, nous tâchons les uns de le faire oublier, les autres de découvrir des titres qui parlent de leurs ancêtres avec éloge; d'autres enfin remonteraient, s'il leur était possible, jusqu'aux héros de la fable, et perdraient leur nom dans le chaos embrouillé de l'histoire; voilà l'orgueil des grands surtout.

Enfants des hommes, jusqu'à quand serez-vous épris de vanité? Considérez l'exemple que vous donne aujourd'hui votre Sauveur, voyez comment il descend du sein de son Père céleste pour s'anéantir dans celui de Marie, comme il y dérobe sa gloire aux yeux des hommes, comme il y pratique ce qui coûte le plus à l'orgueil, la vertu d'obéissance, comme

celui qui ordonne le dénombrement spirituel de tout l'univers en distinguant le petit nombre des élus du grand nombre des réprouvés, se soumet à celui qui ne peut en ordonner qu'un temporel et borné de toutes parts; voyez comment il se dépouille de ce qui paraît grand aux yeux des hommes pour vivre dans les humiliations et l'obscurité; considérez tout cela attentivement, et dites-vous ensuite : *Où Jésus-Christ s'est trompé en s'humiliant ainsi, ou le monde se trompe* en fuyant les humiliations; *aut iste fallitur, aut mundus errat.* Or la sagesse éternelle est incapable de se tromper et de nous tromper, c'est donc le monde, c'est donc moi qui me trompe lorsque je pense à m'élever, lorsque je m'attribue quelques bonnes qualités, lorsque je crois en avoir de moi-même, lorsque je me persuade qu'elles sont l'effet de mon mérite, lorsque je m'en prévaux, lorsque je cherche à les faire connaître, lorsque je n'en rends pas à Dieu toute la gloire. Hélas! oui, je me trompe très-dangereusement : l'exemple du Seigneur qui a choisi le parti le meilleur et le plus utile à mon salut, doit m'apprendre à condamner tout sentiment de vanité, d'ambition, d'amour-propre, et me convaincre que la voie des humiliations est pour moi *la meilleure, la plus utile, et la préférable; id ergo melius, id potius eligendum* (1). Son exemple nous apprend donc à réformer le vice que saint Jean appelle la superbe de la vie. Il nous apprend encore à réprimer la concupiscence de la chair, je veux dire, ces secrètes révoltes des membres contre l'esprit, ces désirs charnels qui nous entraînent vers les créatures, ces inclinations honteuses qui nous portent aux plaisirs grossiers des sens, cette sensualité qui nous fait rechercher d'une manière inquiète les commodités du repos, de la table, des habits, des appartements, des maisons, des équipages, cette curiosité avec laquelle nous promenons notre esprit sur tous les objets qui se présentent à lui, cette démangeaison que nous avons de tout dire et de tout entendre, car tout cela est renfermé dans la concupiscence de la chair, et je ne puis trop vous le faire remarquer avec saint Bernard,

(1) *S. Bern.* § 3. *in Nativit.*

le jugement que le monde porte sur tout cela, est réfuté, renversé, et réprouvé par Jésus-Christ dans le mystère de ce jour ; *in his omnibus judicium mundi arguitur, subvertitur, refutatur.*

Il arriva, dit saint Matthieu, que *pendant qu'ils étaient en ce lieu, que le temps auquel elle devait accoucher, s'accomplit; factum est autem cùm essent ibi impleti sunt dies ut pareret.* Remarquez ce terme : *le temps s'accomplit*, c'est-à-dire, que celui dont l'immensité renferme l'univers, consentit à être renfermé comme les autres enfants pendant neuf mois dans le chaste sein de Marie, qu'il n'abrégea pas ce temps d'un seul jour, et même qu'il y en ajouta plusieurs ; puisque son âme sainte fut unie à son corps aussitôt qu'il eut été formé par l'opération ineffable de l'Esprit saint. Or, pendant tout ce temps, quelle fut la mortification de notre Seigneur ? Nicodème est effrayé lorsqu'on lui parle de renaître, et qu'il pense qu'il lui faudra rentrer dans le sein de sa mère ; nous aurions comme lui une répugnance invincible de revenir à l'état où nous étions au moment de notre conception ; cependant Jésus-Christ aussi sage, aussi saint, aussi puissant, aussi adorable qu'il l'est aujourd'hui à la droite de son Père, veut bien être pendant neuf mois dans le sein de Marie, sans faire aucun usage de ses sens ; il se soumet à y souffrir tout ce que souffrirait et plus que ne souffrirait un enfant raisonnable dans celui de sa mère. Quelle leçon de mortification ne nous donne-t-il pas dès-lors ! avec quelle force ne condamne-t-il pas la liberté de nos sens ! quelle différence entre l'usage qu'il fait là de ses sens, et celui que nous faisons des nôtres ! Il a les yeux fermés à tous les vains objets du monde, et nous, nous arrêtons notre vue sur les objets les plus scandaleux sans en être alarmés, nous lisons avec une sorte de fureur les plus mauvais livres, tandis que nous ne regardons les meilleurs qu'avec un dédain fastidieux ; nous fuyons les spectacles édifiants de la religion, et nous assistons exactement aux spectacles dangereux du siècle ; voilà l'usage criminel que nous faisons de nos yeux, et que Jésus-Christ condamne par son exemple ; il s'assujettit dans le sein de sa mère à un silence profond, quoiqu'il ne peut sor-

tir de sa bouche que des paroles de bénédiction, et notre langue sans frein critique tout, médit de tout, sème partout la division et la discorde; il témoigne à son Père Eternel qu'il n'a d'ouïe que pour être attentif à ses ordres, et pour exécuter ses volontés; *aures perfecisti mihi.... dixi ecce venio* (1); et nos oreilles sont ouvertes tantôt pour recueillir les nouvelles les plus indifférentes, souvent pour entendre des rapports désavantageux à la réputation de notre prochain, presque jamais pour écouter les sages avis qui nous corrigeraient; Jésus-Christ dont toutes les actions étaient saintes, n'en fait aucune de ses pieds et de ses mains, il resserre dans son cœur toute la force et l'activité de son tendre amour pour les hommes; et nous, nous faisons de nos pieds et de nos mains autant d'instruments d'iniquité pour courir dans la voie du crime, et pour commettre l'injustice; voilà l'abus sacrilége que nous faisons de nos sens et de nos membres, et que Jésus-Christ réprouve par sa mortification dans le chaste sein de Marie.

Si après l'accomplissement des temps il paraît dans ce monde, cieux quel spectacle il offre à nos yeux! vous penseriez sans doute, mes frères, si la foi ne vous avait prévenus, qu'il prendra naissance dans un palais magnifiquement orné, dans un appartement commode, au milieu de l'abondance et parmi un peuple d'adorateurs, que le paradis descendra avec lui dans le lieu où il prendra naissance, qu'il paraîtra environné de gloire et de majesté, accompagné de la milice des anges, et des esprits célestes disposés à le servir. Mais que les pensées des hommes sont différentes de celles du Seigneur! Marie, dit l'Evangéliste, *enfanta son fils premier-né, et l'ayant emmaillotté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie; et peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio.* Voilà l'état de souffrance où veut naître le Sauveur, il veut naître dans l'obscurité d'une nuit profonde, au mois de décembre, lorsque la rigueur de l'hiver se fait

(1) *Ps.* 39.

sentir, dans une étable où il est dénué de tout secours humain, excepté celui de sa sainte mère, couché sur la paille dans une crèche, parce que le maître du monde ne trouve point de place dans une hôtellerie. Oui, mon Sauveur, voilà l'état de mortification où je vous vois naître, et celui dans lequel je vous reconnais pour mon Seigneur et mon Dieu; je ne vois, il est vrai, qu'un enfant, et cependant j'adore un Dieu; je vois un enfant faible, et j'adore un Dieu tout-puissant; je vois un enfant qui pleure, et j'adore un Dieu qui fait la joie des bienheureux; je vois un enfant qui souffre, et j'adore un Dieu qui essuie les larmes de ses élus; je vois un enfant abandonné de tous, et j'adore un Dieu qui vient pour être le libérateur de tous. Oui, mon divin Jésus, c'est pour nous et pour notre salut que vous êtes descendu du ciel en terre, c'est pour attirer notre tendresse que vous paraissez aujourd'hui comme un enfant parmi nous, pour ne nous point rebuter, pour nous donner un libre accès auprès de vous: venez donc entre mes bras, ô divin enfant, et que je puisse jouir du bonheur de tenir mon Dieu, et d'embrasser mon Dieu, de jouir des caresses de mon Dieu; venez dans mon cœur, prenez-y naissance, préparez-vous une habitation éternelle au milieu de mon âme, recevez l'hommage que je vous fais d'elle et de tout ce que je suis, et tous mes désirs sont satisfaits; ce sont là, mes frères, les sentiments d'adoration, d'offrande, de reconnaissance et d'amour que nous devons tous vouer au Dieu de notre salut au moment qu'il paraît au milieu de nous, mais surtout ne manquons pas de nous recueillir et de prêter l'oreille aux leçons des souffrances qu'il nous fait: *fuyez les plaisirs, faites pénitence; fuge voluptatem, age pœnitentiam:* voilà, dit saint Bernard, le précis de sa doctrine sur la sévérité chrétienne. *C'est là,* dit ce Père, *ce que nous prêche* éloquemment *l'étable où il est né; hoc tibi prædicat stabulum. C'est la voix de la crèche* où il a été couché; *hoc præsepe clamat. C'est le langage énergique que nous tiennent les langes* dont *ses membres délicats* sont enveloppés; *hoc membra infantilia manifestè loquuntur. C'est l'Evangile* austère *que nous annoncent ses larmes et ses sanglots; hoc lacrymæ et vagitus evangelizant.*

Quelle impression fait sur vous, mes frères, ce discours si pathétique et si véhément? non, Seigneur, dites-vous en l'entendant, non je n'aurai plus besoin d'exhortation à la pénitence, la vue seule de votre fils à la grotte de Bethléhem me touche jusqu'aux larmes, et m'inspire une horreur de moi-même que je ne puis exprimer. Eh, quoi! dites-vous encore, mon Dieu expose son tendre corps à la rigueur des froids, et moi je crains l'incommodité des saisons; mon Dieu est né dans une étable, et moi je suis logé magnifiquement; un Dieu enfant est couché dans une crèche, et je suis couché mollement; un Dieu est enveloppé de pauvres langes, et j'ai des habillements de tout prix et de toute saison; un Dieu pleure, et je ris; non je n'y puis penser que je n'abhorre cette chair de péché, cet amour excessif du repos qui m'amollit, ce plaisir de la table qui m'entraîne, cette volupté criminelle qui me corrompt, ces jeux qui me dissipent, ces divertissements qui absorbent le temps précieux qui est destiné à l'affaire de mon salut, cette délicatesse qui fait les moindres incommodités du froid et du chaud, de la faim et de la soif, des veilles et des travaux; je déteste tout cela, je renonce à tout cela du fond de mon cœur. Eh! comment ne le détesterais-je pas lorsque je vois mon Dieu qui verse des larmes pour l'expier? quel touchant spectacle que celui d'un Dieu qui pleure sur le péché de sa créature! c'est cependant ce que fait Jésus-Christ; oui, dit saint Bernard, Jésus-Christ a pleuré en entrant dans ce monde, mais il n'a pas pleuré comme les autres enfants, ou du moins par le même principe que les autres enfants: *Ceux-ci pleurent par le seul sentiment de leur propre misère, Jésus pleure par le sentiment d'une misère étrangère* qu'il s'est appropriée; *in aliis sensus, in Christo prævalebat affectus. Les enfants pleurent par faiblesse et par passion, Jésus-Christ pleure* par affection, par amour, par compassion: *illi ex passione lugent, Christus ex compassione. Les enfants commencent à gémir sous le joug pesant qui accable les enfants d'Adam, et Jésus-Christ déplore les péchés des enfants d'Adam; illi jugum grave... Christus filiorum Adæ peccata deplorat.* C'est sur les péchés de tous les hommes,

c'est sur les vôtres et sur les miens que Jésus-Christ pleure aujourd'hui, et non content des larmes qu'il verse à sa naissance, il versera bientôt son sang pour nous. Y pensons-nous, mes frères, *ô dureté du cœur humain*, qui n'est point attendri de ces larmes! *ô duritia cordis humani!* O mes frères, que votre cœur est endurci dans le crime, si ce spectacle d'un Dieu qui vous aime si tendrement ne vous touche point! *ô duritia cordis humani! O mon Dieu, que mon cœur devienne un cœur de chair, je vous en conjure par la promesse que vous nous avez faite* d'ôter notre cœur de pierre et de nous en donner un nouveau! *utinam, Domine, sicut Verbum caro factum est, ita et cor meum caro fiat, siquidem et hoc pollicitus es per prophetam.* Ce sont les paroles de saint Bernard, c'est-à-dire, d'un saint pour qui le monde était crucifié, et qui était lui-même crucifié au monde, d'un saint qui mourait tous les jours à lui-même pour ne plus vivre qu'au Seigneur; si ce saint se plaignait si amèrement de la dureté de son âme, s'il demandait avec tant d'instance qu'elle fût attendrie, ah! mes frères, quelles seront donc nos plaintes et nos vœux? en continuant son discours à ses solitaires, il ajoutait encore: non, mes frères, je ne puis penser aux *larmes* affectueuses *que mon Sauveur a versées* pour moi, *que je ne sois couvert de honte et pénétré* de la plus vive *douleur; lacrymæ Christi mihi pudorem pariunt et dolorem.* J'étais, hélas! un serviteur coupable, condamné à une mort éternelle avant même que je fusse en état de le savoir; le Fils unique du Très-Haut a bien voulu par une miséricorde infinie se faire homme, pleurer, souffrir et mourir pour me rendre la vie, et moi qui suis le plus grand des pécheurs je me suis livré aux folles joies du siècle, j'ai goûté ses plaisirs insensés, j'ai vécu selon les désirs de la chair, quel sujet de confusion pour le membre d'un Dieu souffrant! ne faut-il pas être insensé, avoir perdu, je ne dis pas tout sentiment de piété, mais être privé de raison, pour ne point suivre l'exemple de cet homme Dieu? Non, il n'y a qu'un homme dépourvu de sens qui puisse refuser de pleurer avec l'enfant qui nous est né; *ecce undè pudor*: cependant je l'ai refusé, j'ai fait plus encore, je lui

donne tous les jours de ma vie de nouveaux sujets de pleurer ; mes péchés étaient la cause de ses pleurs, et je n'ai cessé d'en commettre de nouveaux ; depuis que j'ai l'usage de raison, il ne s'est peut-être pas passé un jour que je ne l'aie offensé par quelques pensées mauvaises, quelques désirs déréglés, quelques paroles indiscrètes, quelques actions criminelles ; ce n'était pas assez pour contenter ma haine de faire pleurer, j'attachais de nouveau à la croix cet admirable Sauveur qui y était monté pour m'en faire descendre. O mes frères, mes chers frères, pouvons-nous penser à ces excès de fureur et de cruauté sans ressentir toutes les amertumes de la douleur ? ô que cette considération a de quoi nous affliger et nous intimider ! *sic et doloris mihi et timoris exaggeratio est.*

Hélas ! oui, mes frères, la vue d'un Dieu souffrant, et pleurant pour nous a de quoi nous effrayer, car ou c'est lui qui se trompe, ou c'est nous qui nous trompons, puisqu'il réprouve ce que nous choisissons, et qu'il choisit ce que nous réprouvons ; *aut iste fallitur, aut mundus errat. Lequel est le plus prudent* du monde ou de Jésus-Christ ? *quis prudentior è duobus ? De qui le jugement est-il plus équitable, et le sentiment le plus vrai ? cujus judicium justitius, cujus sententia sanior ?* C'est sans doute celui de la sagesse éternelle incapable de se tromper et de nous tromper. Ah ! le monde se trompe donc, et je me trompe avec le monde lorsque je cherche les plaisirs du siècle, les plaisirs du repos et de la volupté, les plaisirs des compagnies et des spectacles, les plaisirs des conversations et des lectures inutiles, les plaisirs de l'esprit et du cœur ; oui, je me trompe lorsque je recherche d'autres plaisirs qu'en Dieu et pour Dieu. L'exemple de Jésus-Christ qui choisit le plus utile à mon salut, doit m'apprendre à me glorifier dans la croix, à recherecher avec joie, ou du moins à me soumettre avec patience à tous les maux du corps, et à toutes les afflictions de l'esprit dont il voudra m'éprouver, à regarder la voie des souffrances *comme la meilleure* et *la plus utile ; id melius, id utilius, id potius eligendum.* Enfin l'exemple de Jésus-Christ doit nous instruire sur le détachement des biens de la terre qui sont

l'objet de la concupiscence des yeux, la suite du texte sacré vous le fera comprendre.

Marie, dit le saint Evangéliste, *enfanta son premier-né*, (c'est ainsi qu'il appelle notre Sauveur, pour montrer non sans doute que la sainte Vierge eût eu d'autres enfants après, mais qu'elle n'en avait pas eu auparavant.) *Et l'ayant emmaillotté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie; et peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio.* Voilà, mes frères, l'état de la pauvreté où naît votre Dieu, une pauvre mère, une pauvre étable, de pauvres langes, tout est pauvre autour de Jésus-Christ, il est pauvre lui-même. O pauvres du Seigneur! ah! je vous en conjure, *venez* à la crèche du Seigneur, *et voyez les merveilles que Jésus-Christ y opère* en notre faveur; *venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram.* O que cet état où il paraît renferme de gloire et de consolation pour vous! vous habitez des retraites obscures où est peinte partout l'image de la pauvreté, et votre Sauveur naît dans une étable ouverte de toutes parts aux intempéries de l'air; vous êtes couverts de haillons, qui loin de vous garantir des rigueurs de l'hiver, couvrent à peine votre nudité, et votre Sauveur environné de gloire dans le ciel est couvert de vieux langes dans une caverne; vous avez à peine où reposer votre tête pendant la nuit, et votre Sauveur n'a pour berceau qu'une crèche; vous êtes peut-être contraints de prendre votre repos parmi de vils animaux, et votre Sauveur, suivant une tradition très-ancienne, n'est réchauffé que du souffle de deux animaux dont les Prophètes avaient parlé; vous êtes dédaignés, méprisés, rebutés des riches du siècle, et Jésus-Christ est rebuté des hôteliers de Bethléhem dans la personne de sa mère; vous êtes nés de parents pauvres, et ceux de votre Sauveur sont si indigents qu'ils n'ont pas le crédit d'obtenir un logement commode pour y adorer le divin enfant; vous regrettez une fortune opulente qui est sortie de votre famille par le malheur des temps, quelle ne fut pas autrefois la grandeur de la famille de Marie dans la tribu de Juda, elle à qui

le sceptre appartenait de droit ? vous êtes donc, vous pauvres et abandonnés des hommes, dénués de tout, vous êtes en tout semblables à votre Dieu naissant ; quel puissant motif de consolation pour vous ! car voici ce que vous pouvez vous dire : l'état que Jésus-Christ a choisi est le plus sûr, le plus saint, celui qui mérite la préférence sur les autres : quelle voie plus sûre que celle qu'un Dieu a marquée de ses pas ! quelle condition plus sainte que celle que Jésus-Christ a sanctifiée ! quel état plus décoré que celui qu'un Dieu a choisi ! Or l'état où je vis est celui que le Seigneur a préféré, il y est né, il y a vécu, il y est mort. Ah ! je suis donc dans la voie du salut la plus sûre, je puis donc faire mon salut dans le sein de l'indigence, et je le puis plus facilement que les riches et les grands du siècle, pourvu que je me résigne à la volonté de mon Dieu, que je supporte avec patience les misères de la pauvreté, et que j'aie le cœur aussi détaché des biens de la terre que j'en possède peu : la pauvreté n'est donc pas un état malheureux comme je l'avais pensé, mais un état saint, un état honorable, un état aussi grand aux yeux de Dieu, qu'il est vil est méprisable aux yeux des hommes. Voilà ce que vous pouvez vous dire, et ce que vous disait l'Apôtre saint Jacques lorsqu'adressant la parole aux fidèles persécutés et privés de leurs biens, il les exhortait à se glorifier de leur indigence même, et à la considérer comme le plus haut point d'élévation auquel un homme puisse aspirer sur la terre ; *glorietur autem frater humilis in exaltatione suâ* : et vous, riches, ajoutait-il, confondez-vous à la vue de vos richesses, elles sont pour vous le sujet de l'humiliation la plus profonde ; *dives autem in humilitate sua*. En effet, mes frères, n'est-il pas bien humiliant pour vous d'être dans un état où vous soyez moins ressemblants à votre Dieu, dans un état où vous paraissiez oubliés de votre Dieu, dans un état chargés des malédictions de votre Dieu ? tel est cependant le vôtre, riches avares : quelle ressemblance avez-vous avec le Sauveur qui naît aujourd'hui ? il est dans une grotte, et vous occupez des appartements aussi commodes que magnifiques ; il est enveloppé de pauvres langes, et vous avez des habits aussi inutiles que somptueux ;

il n'a pas où mettre sa tête, et vous reposez dans des lits également mous et précieux; il est dénué de tous secours humains dans un temps où ils paraîtraient nécessaires, et jamais vous n'apercevez la nécessité, tant vous êtes ou tant on est attentif à la prévenir pour vous; il est exposé à la faim, à la soif, à la chaleur du jour, et au froid de la nuit, et vous ne supportez ni faim, ni soif, et les intemperies de l'air qu'autant qu'il en faut pour le plaisir et la santé. Vous êtes donc dans un état qui n'a nulle ressemblance avec celui de votre chef, dans un état que votre chef paraît oublier et dédaigner. En effet, s'il appelle quelques adorateurs à sa crèche, il les tire du nombre des pauvres; *il y a* au faubourg de Bethléhem et *près de l'étable des bergers qui passent la nuit dans les champs, et veillent* tour-à-tour *à la garde de leurs troupeaux; et pastores erant in regione eadem vigilantes, et custodientes vigilias noctis super gregem suum.* Ce sont ces bergers, ces hommes sans naissance et sans éducation à qui *il envoie les esprits célestes*, ministres de ses volontés, *et ecce Angelus Domini stetit justà illos.* Ce sont ces hommes ignorants qu'*il environne d'une lumière divine; et claritas Dei circumfulsit eos.* Ce sont ces âmes mercenaires qu'*il intimide d'abord; et timuerunt timore magno*, et qu'il rassure ensuite par le ministère de son ange : *Ne craignez pas*, leur dit-il, *parce que je vous annonce ce qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; et dixit Angelus, nolite timere, ecce enim Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo.* Voilà ce que Jésus-Christ fait pour des pauvres, je ne dis pas pour des pauvres inutiles et paresseux, des pauvres vagabonds sans piété, des pauvres qui se damnent dans leur état de pauvreté qu'ils détestent; mais je dis des pauvres *laborieux*, des pauvres *vigilants; vigilantes et custodientes :* des pauvres remplis de bonne foi et de probité, des pauvres qui glorifient Dieu de les avoir fait naître dans leur état de pauvreté. Voilà, dis-je, ce que Dieu a fait pour les pauvres de cette sorte, et pendant ce temps, dit saint Bernard, combien de sages de ce siècle, combien de nobles et de puissants selon la chair reposent dans des lits préparés par la délicatesse et la sensualité, et

ne se sont trouvés dignes ni de la visite de l'Ange, ni de la lumière céleste, ni de cette joie ineffable qui est publiée aux environs de la caverne de Bethléhem ! N'entendez-vous pas, ne vous semble-t-il pas entendre notre Sauveur élever sa voix du fond de sa grotte contre ces riches impitoyables ? et dire ce qu'il répétait depuis contre tous les mauvais riches de la terre : Malheur à vous riches, malheur à vous qui avez votre consolation en ce monde, malheur à vous qui riez ; ô que le riche entrera difficilement dans le royaume des cieux ! il lui sera moins facile qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Ne sont-ce pas là autant d'anathèmes que le Sauveur lance contre vous, âmes terrestres ? contre vous, âmes dures et insensibles à la misère du pauvre ? contre vous, âmes basses et vénales qui ne les comptez pour rien en comparaison des biens de la terre pour lesquels vous vous perdez ? contre vous, âmes idolâtres de vos héritages et de vos trésors ? O que l'étable, les langes, et la crèche du divin Enfant sont une voix terrible contre vous ! car voici une réflexion qui vous accable nécessairement de son poids : *Ou Jésus-Christ se trompe* en réprouvant, je ne dis pas l'état des riches, prenez-y garde, mais l'attachement aux richesses ; *ou vous vous trompez* en l'approuvant par vos maximes, et en l'autorisant par votre conduite ; *aut iste fallitur, aut mundus errat.* Or il est impossible que Jésus-Christ la sagesse éternelle se trompe, c'est donc vous qui vous trompez en travaillant avec inquiétude à vous procurer les biens de ce monde, en les cherchant avec avidité, en les possédant avec une attache secrète, en vous affligeant de leur perte ; or en vous trompant, quelle perte ne faites-vous pas ! vous renoncez à un héritage céleste, à un royaume éternel, à une récompense qui est Dieu même l'unique et le souverain bien. Instruisez vous donc, mes frères, instruisons-nous tous par l'exemple du Sauveur qui nous est né, allons à sa crèche dans les sentiments de religion les plus vifs, contemplons avec toute l'attention possible l'état d'humiliation, de souffrances, et de pauvreté où la foi nous représente Jésus-Christ, et prenons la généreuse résolution de conformer nos sentiments aux siens, de nous humilier en tout comme il s'hu-

milie, de souffrir comme il souffre, et de fouler aux pieds les biens de ce monde comme il les foule. C'est ainsi que nous réformerons nos passions, que nous jouirons de la paix qu'il a apportée aux hommes de bonne volonté sur la terre, premier effet du mystère du Verbe naissant, comme vous l'avez vu : il est non-seulement un mystère de paix pour nous, mais un mystère de gloire pour le Seigneur, c'est ce que vous allez voir dans le second point.

SECOND POINT.

Un mystère où je trouve des signes évidents des perfections adorables de mon Dieu, des signes qui annoncent ses infinies miséricordes, des signes qui découvrent sa profonde sagesse, et qui font connaître sa toute-puissance, un tel mystère, dis-je, n'est-il pas bien glorieux au Seigneur ? quelle autre gloire peut-il attendre de ses ouvrages ? Or tel est le mystère dont nous renouvelons aujourd'hui la mémoire ; c'est un mystère qui nous fait connaître : 1° la bonté extrême de Dieu envers nous ; 2° la sagesse admirable qui règne dans toutes ses œuvres ; 3° l'étendue de sa puissance, c'est ce que vous allez voir par l'explication de notre Evangile.

Je vous annonce un grand motif de joie, dit l'ange aux pasteurs, *parce qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur ; quia natus est vobis hodiè Salvator :* Et le signe qu'il en donne aux bergers, c'est qu'ils trouveront un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche ; *et hoc vobis signum, invenietis infantem pannis involutum in præsepio.* Voilà, mes frères, le signe auquel les bergers devaient reconnaître que le Christ nouvellement né venait les sauver, ce signe n'était ni le faste des grandeurs humaines, ni la douceur et la commodité de la vie, ni l'éclat de l'opulence et des richesses ; mais un état d'humiliation, un état de souffrance, un état de pauvreté ; était-ce donc là un signe bien propre à leur faire reconnaître pour Sauveur le Fils de Marie ; encore aujourd'hui est-il un signe qui puisse nous convaincre aisément de cette vérité ? Oui, mon cher auditeur, et voici comment : c'est que le Verbe éternel, pour opérer la grande af-

faire de notre salut, devait expier nos péchés, et nous montrer la manière de les expier nous-mêmes ; un signe par conséquent qui nous montre dans la personne de ce divin Enfant un docteur qui nous instruit, et un prêtre qui expie nos péchés par la victime qu'il offre, est un signe très-propre à le faire recevoir en qualité de Sauveur ; or c'est là ce qu'il fait dans la crèche, et ce que nous marque le signe de l'ange aux bergers. Que nous apprend, par exemple, le signe de ses humiliations ? il vous montre, âmes vaines et orgueilleuses, que Jésus-Christ expie vos péchés d'orgueil, de vanité, d'ambition, et que l'unique moyen de les expier vous-mêmes avec lui, est de vous humilier sous la main puissante du Seigneur, de vous pénétrer des sentiments de votre bassesse, et de consentir à être méprisé, oublié de tout le monde. Que nous apprend encore le signe de ses souffrances ? il vous apprend, hommes charnels et sensuels, que Jésus-Christ expie vos péchés de mollesse et de *sensualité*, de paresse et d'intempérance, d'impureté, d'impatience, et que le moyen de les expier avec lui, c'est de souffrir le mépris des hommes, le froid des saisons, les injures de l'air, la honte de la pauvreté, et la mortification de vos sens. Que vous apprend enfin le signe de sa misère extrême ? il vous apprend, pauvres sans résignation, et vous riches sans miséricorde, il vous apprend que Jésus-Christ expie vos péchés de murmure, de blasphème, d'emportement, de dureté, d'avidité à rechercher les biens de ce monde, et que le moyen de les expier avec lui est d'être pauvre d'esprit et de cœur, de se contenter de l'état où on se trouve, de savoir vivre comme l'Apôtre, dans la pauvreté et l'abondance, se faire à tout, aux bons traitements et à la faim, à l'abondance, et à l'indigence ; voilà ce que vous apprennent ces signes du divin enfant couché dans la crèche ; ils nous apprennent que notre Dieu s'humilie, qu'il souffre, qu'il se réduit à l'état des plus misérables pour les péchés dont nous nous sommes rendus coupables. Quel étonnant spectacle où l'on voit un Dieu qui s'anéantit devant un Dieu pour l'homme criminel, un Dieu qui devient une victime d'humiliation, de souffrance et de pauvreté, qui s'immole à la justice de son Père, et qui n'est

pas plus tôt entré dans ce monde qu'il offre déjà l'hostie de son corps, et pour qui ? pour vous et pour moi, c'est-à-dire, pour des pécheurs, pour des ingrats, pour des méchants condamnés à des supplices éternels dont ils n'auraient jamais pu se garantir par eux-mêmes. Quelle miséricorde de Dieu envers nous ! Oui, mes frères, il nous était impossible de rentrer en la grâce du Seigneur par nous-mêmes, et voici pourquoi : l'offense que nous avions commise contre Dieu était infinie, parce qu'elle attaquait un être infini ; il fallait par conséquent, pour la réparer, une satisfaction d'un prix infini, Dieu seul était capable d'offrir à Dieu une telle satisfaction, et ni le sacrifice des animaux, ni celui des hommes, ni celui des anges, ni celui de toutes les créatures ensemble n'aurait jamais suffi pour venger l'injure que le péché avait faite à la majesté du Seigneur ; s'il nous eût abandonnés à nous-mêmes, notre sort, hélas ! aurait été semblable à celui des anges rebelles, nous aurions été perdus sans ressource, éloignés pour jamais de la présence de Dieu, jetés dans un étang de soufre allumé par la colère de Dieu, sans moyen, sans espérance d'en sortir jamais. Dans quel état malheureux nous étions, mes frères ! quel bonheur pour nous d'avoir aujourd'hui un Sauveur qui nous en préserve ! quelle bonté infinie du Seigneur qui veut bien sans aucun mérite de notre part, mais par sa pure miséricorde, nous visiter, se substituer à la place des coupables, lui qui est la sainteté même ! Non, mon Sauveur, je ne puis ici concevoir l'étendue de vos miséricordes pour moi, il faudrait que je connusse pour cela toute la grandeur de votre majesté, et toute la profondeur de vos humiliations, tout le bonheur dont vous jouissez en vous-même, et toutes les douleurs que vous endurez pour moi, toutes les richesses qui sont renfermées dans votre sein, et l'indigence extrême dans laquelle vous avez paru ; il faudrait que je connusse toute mon indignité, tous mes péchés, toute l'ingratitude de celui pour qui vous vous livrez, et je ne le saurais ; ce que je peux par votre grâce, ô mon Dieu, c'est de vous dire que je suis pénétré de la reconnaissance la plus vive, que je chanterai éternellemen vos miséricordes, que je joins mon sacrifice à celui que vou

Fils fait de lui-même. Puisez, Père céleste, dans ce trésor inépuisable le prix de mes péchés, puisez dans l'humilité de cet Homme-Dieu la satisfaction de mes désobéissances et de mes révoltes, dans ses douleurs l'expiation de mes plaisirs criminels et de mon excessive sensualité, dans sa pauvreté le rachat de mes injustices; elles sont grandes, il est vrai, mais les mérites de celui que je vous offre sont infiniment plus grands; je vous les présente, daignez m'en faire l'application et me rendre humble comme lui, patient comme lui, détaché du monde comme lui; voilà, mes frères, la prière qu'il nous faut faire instamment à Dieu, parce que ce n'est qu'à cette condition qu'il sera vrai de dire qu'il nous est né un Sauveur, sans cela il deviendrait pour nous un juge terrible, et ses miséricordes se changeraient en arrêts formidables contre nous.

Secondement, le Sauveur qui nous est né à Bethléhem est le Christ, l'oint du Seigneur, *et le signe que l'Ange en donne aux bergers, c'est qu'ils trouveront un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche; et hoc vobis signum, invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.* Quel signe, s'écrie ici le Juif incrédule! ce n'est pas celui auquel les Prophètes ont voulu que nous les reconnaissions; ah! ils nous l'ont annoncé sous des caractères infiniment plus sublimes et plus augustes. Voici, suivant le prophète Isaïe, quelques-uns des titres avec lesquels il doit paraître: *Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de paix; et vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, Deus fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis.* Quelle différence entre ces titres et ceux d'un enfant pauvre! Il est vrai, reprend saint Bernard, le Messie a dû être admirable, et il l'a été, mais comment? par le changement qu'il a fait dans nos cœurs; le Messie a dû être le conseiller, et il l'a été, mais comment? par le conseil divin qu'il nous a donné de préférer la rigueur salutaire de la voie étroite à la facilité mortelle de la voie large; le Messie a dû paraître en Dieu fort, et il l'a effectivement paru, mais comment? par le pouvoir qu'il a exercé en remettant les péchés, et en sou-

tenant notre faiblesse contre les efforts de la chair et du démon ; il a dû être, et il a été le père du siècle futur, mais comment ? par la foi et l'espérance qu'il nous a données des biens à venir : il a dû être, et il a été un prince de paix ; mais comment ? par la grâce qu'il nous a présentée pour nous réconcilier avec Dieu. Son empire, il est vrai, a dû s'étendre de plus en plus, il a dû s'asseoir sur le trône de David, il a dû posséder son royaume pour le fortifier dans le bien ; et il a fait tout cela, mais comment ? d'une manière toute spirituelle ; son empire s'est étendu, parce qu'aujourd'hui son Eglise est universellement dispersée dans toutes les parties du monde ; il a pris en main le sceptre, mais celui de la justice et de l'équité comme David l'avait prédit ; *virga directionis ; virga regni tui :* il a fortifié son royaume en faisant naître des chrétiens du sang des martyrs pendant trois cents ans ; or en tout cela qu'y avait-il d'incompatible avec ce signe que l'ange donne aux pasteurs ? je ne dis pas assez, non-seulement ce signe n'était pas incompatible avec les grandeurs de Jésus-Christ, mais il était tellement nécessaire, que sans lui le Messie n'eût pu être reconnu ; pourquoi cela, mes frères ? parce qu'il fallait que toutes les prophéties qui parlaient de Jésus-Christ fussent accomplies ; or les Prophètes avaient annoncé que le Messie ressemblerait *aux petits enfants dans sa naissance ; parvulus natus est nobis* (1). Les prophètes avaient annoncé qu'*il serait pauvre ; ego autem mendicus sum et pauper* (2). Les prophètes avaient annoncé qu'il naîtrait au milieu des animaux, et dans l'état le plus humiliant (3) ; il fallait donc que le Messie naquît en cet état de misère et de pauvreté pour être reconnu des pasteurs. Aussi l'Evangéliste remarque que *ces bergers*, loin d'être choqués de la bassesse apparente de Jésus-Christ, *reconnurent* par là même la vérité de ce que *l'ange leur avait dit que cet enfant* était leur Sauveur, leur Christ et leur Seigneur ; *videntes cognoverunt de verbo quod dictum erat illis de puero hoc.* C'est ce que nous devons tous reconnaître également, c'est ce que je fais profession de croire en mon

(1) *Isaie* 9. — (2) *Ps.* 39. — (3) *Habacuc juxtà LXX. et Patres.*

particulier ; oui, les langes de Jésus-Christ, sa crèche et toutes les marques de son indigence doivent fortifier notre foi, loin de l'ébranler ; oui, si je voyais mon Sauveur environné de la pourpre, logé dans un appartement riche et commode, adoré à sa naissance par les grands de son peuple, je douterais légitimement que ce fût lui, parce que je ne verrais pas celui qu'ont annoncé les prophètes ; mais quand je le vois abandonné des hommes et n'ayant de retraite que parmi les animaux, ah ! c'est alors que je m'écrie avec saint Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu, oui, divin Jésus, je vous adore né dans ma chair, j'adore ce corps, cette âme, cette divinité, cette miséricorde avec laquelle vous venez vers les hommes ; ah ! je vous en conjure, venez à moi, entrez et naissez dans mon âme, contentez le désir qu'elle a de vous posséder, vous êtes le désiré des nations, le Messie, l'envoyé, je vous reconnais à votre voix, à vos habits, à votre état, et j'admire la manière dont les prophéties commencent à s'accomplir en vous : à cet aspect, quelle sagesse, et quelle science je découvre dans l'Etre suprême qui gouverne cet univers ! un Dieu à qui tout est également présent, un Dieu qui pénètre dans les ténèbres les plus profondes des temps les plus reculés, un Dieu qui annonce les choses les plus abstraites plusieurs siècles avant qu'elles arrivent ; un Dieu qui voit d'abord la naissance, et ensuite la chute des empires, le temps que doit durer le règne du péché, et celui auquel celui de la justice lui sera substitué ; un Dieu qui prédit le temps, le lieu, les circonstances humiliantes où doit naître le Messie qu'il enverra, et qui pour l'exécution de ses prophéties se sert des péchés des hommes, de la vanité des empereurs dans le dénombrement qu'ils ordonnent. O que ce Dieu est admirable en sa sagesse et dans ses connaissances ! or, c'est ce qu'a fait notre Dieu quatre mille ans avant de nous donner un Messie : il a marqué tout ce qui concernait sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, l'établissement de son Eglise; chaque circonstance était marquée par un signe : le signe de sa naissance était une étable, une crèche, des langes ; *et hoc vobis signum.* Le signe de sa mort était l'immolation du jeune Isaac, le signe de sa résurrection était la

baleine de Jonas. Je serais infini, si je voulais poursuivre le détail qui se présente ici à mon esprit; ce peu suffira sans doute pour vous faire admirer la sagesse infinie de notre Dieu; prenez garde cependant de vous en tenir à une admiration stérile: ce Dieu des sciences ne connaît pas moins ce qui vous concerne que ce qui concerne le mystère de son Fils; toutes les pensées de notre esprit et tous les désirs de notre cœur lui sont connus, il sonde jusque dans les plis et les replis de notre âme. Marchez donc avec une vigilance pleine d'une crainte respectueuse *comme étant toujours en sa présence*, comme étant toujours éclairés de cet œil jaloux à qui rien n'échappe, et comme lui devant rendre compte de tout ce qu'il y a de plus secret dans votre intérieur; voilà, ô homme! vous dit un Prophète, *ce qu'il y a de plus utile pour vous, et ce que le Seigneur demande de vous; indicabo tibi quid sit bonum, et quid Dominus requirat à te.... sollicitum ambulare cum Deo tuo.* Agissez comme si Dieu était sensiblement présent devant vos yeux, admirez cette pénétration qui le rend invisiblement présent dans tous les temps et tous les lieux, fortifiez-vous dans ces pensées en considérant comment les prophéties s'accomplissent aujourd'hui; c'est ainsi que ce mystère sera pour le Seigneur un mystère de gloire: quel honneur en effet peut-il attendre de sa créature, sinon qu'elle connaisse et qu'elle respecte ses grandeurs infinies? ce que je viens de remarquer vous fait connaître sa science infinie, ce que je vais ajouter vous instruira de sa toute-puissance.

Troisièmement, le Sauveur qui vous est né, dit l'ange, est *le Seigneur* souverain, *Dominus; et la preuve* qu'il en donne aux bergers, *c'est qu'ils doivent trouver leur Messie dans l'état d'un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche; et hoc vobis signum, invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.* Eh quoi donc, mes frères! quelle proportion y a-t-il entre le Tout-puissant et un enfant faible et souffrant? entre le maître de toutes choses et celui qui manque de tout? entre celui qui est dans la gloire du Père Éternel, et celui qui est dans un abîme d'humiliation? Comment cet état d'anéantissement peut-il être le

signe d'un pouvoir absolu? c'est ce que pouvaient dire les pasteurs, s'ils n'eussent été éclairés du don de la foi, c'est peut-être ce que plusieurs d'entre vous sont tentés de dire. Mais que ces doutes se dissipent facilement lorsqu'on médite avec attention sur les œuvres du Seigneur! Oui, je le soutiens, et ma proposition ne sera pas long-temps un paradoxe pour vous; la puissance de notre Dieu paraît en quelque sorte avec plus d'éclat dans le mystère de l'incarnation que dans la création du monde, et l'harmonie étonnante dans laquelle il est conservé. En effet, qu'on me dise qu'un Être suprême travaille sur le néant, que d'une parole il crée le ciel et la terre, qu'il captive les mers, qu'il enchaîne les frimas, qu'il commande aux vents et à la tempête, qu'il guérit les malades et qu'il ressuscite les morts, rien en tout cela ne me paraît surprenant. L'idée d'un Être suprême semblait m'instruire de tout cela avant que la foi me l'eût enseigné; mais que cet Être suprême puisse se rendre petit, *faible*, délicat comme les petits enfants, que l'Eternel puisse naître dans le temps, que l'Immortel puisse participer à notre mortalité, endurer et souffrir comme nous, que la Sagesse incarnée puisse paraître sans raison, que le Verbe éternel puisse être muet d'abord, bégayer ensuite à la manière des tendres enfants, que celui qui est la grandeur puisse s'élever encore, et qu'il ne s'élève qu'en s'abaissant: ah! voilà ce que ma raison ne peut pas même entrevoir; et parce qu'elle ne le peut, je conclus que rien n'est si propre à me faire comprendre la puissance infinie du Seigneur que le mystère du Verbe naissant, pourquoi? parce que plus une perfection me paraît incompréhensible, plus elle me paraît divine; elle cesserait même de l'être, si je la concevais parfaitement; je vais plus loin encore, et je dis que le pouvoir infini du Seigneur paraît non-seulement dans l'alliance de la nature divine avec la nature humaine, dans l'union des perfections infinies de l'une avec les faiblesses de l'autre, mais encore dans les choses merveilleuses et surprenantes que le Verbe incarné commence à opérer dès sa naissance. Si l'histoire de l'Eglise ne nous en instruisait suffisamment, nous pourrions l'apprendre par une vision effrayante qu'eut autrefois le roi

Nabuchodonosor, et qui est rapportée dans le livre de Daniel. Voici, disait le Prophète au roi qui l'avait fait venir pour lui rappeler son songe, et pour en avoir l'explication : voici, ô roi, ce que vous avez vu, il vous a paru comme une grande statue d'un regard effroyable, sa tête était d'un or très-pur, sa poitrine et ses bras étaient d'argent, le ventre et les cuisses étaient d'airain, les jambes étaient de fer, une partie des pieds était de fer aussi, et l'autre d'argile; vous étiez attentif à cette vision lorsqu'une pierre se détacha d'elle-même, et sans la main d'aucun homme, de la montagne, et frappant la statue dans ses pieds de fer et d'argile, elle les mit en pièces; alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent tout ensemble, et devinrent comme la menue paille, et la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre; voilà, ô roi, votre songe, et nous l'interprèterons devant vous; les empires des Babyloniens, des Perses, des Grecs et des Romains figurés par les différents métaux passeront; le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui renversera et qui réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement; le Fils unique de Dieu, figuré par la pierre, se détachera de la céleste montagne pour opérer cette merveille, il quittera le sein de son Père pour s'incarner dans celui de Marie, et sans main d'homme, sans secours naturels, sans force, sans armes, sans sagesse humaine, il frappera les empereurs et les rois désignés par la tête d'or de la statue; les grands et les puissants marqués par les bras et la poitrine d'argent, les orateurs et les philosophes représentés par le ventre et les cuisses d'airain, les ignorants et le peuple figurés par les pieds et les doigts d'argile, tous seront humiliés par la vertu divine de la pierre miraculeuse; la puissance sera convaincue de faiblesse, la fortune apparente des autres ne paraîtra plus que vanité, la sagesse des philosophes sera confondue, et tous les hommes apprendront que dans ce monde il n'y a rien de puissant, rien de fort, rien de sage, que Dieu est le seul grand, le seul à qui appartient toute gloire dans les siècles des siècles.

C'est le sens que les Pères ont donné à l'interprétation de

Daniel, ou plutôt son interprétation même, et voilà ce que nous commençons à voir dès aujourd'hui dans la personne des bergers et des Mages; on voit aujourd'hui (quel changement admirable dans les mœurs! et de qui peut-il venir sinon de la droite du Très-Haut?) on voit des simples que Dieu éclaire des mystères les plus sublimes et les plus abstraits, des pauvres qui estiment et sanctifient leur pauvreté, des indigents qui sont enrichis des dons précieux de la grâce, des bergers qui deviennent des apôtres, et qui annoncent avec succès la gloire du Sauveur; on voit des sages qui renoncent à leur propre sagesse pour suivre la lumière de la foi; des riches, des grands et des rois qui viennent déposer leurs trésors aux pieds de Jésus-Christ, et lui faire hommage de leur couronne; on voit un enfant qui paraît sous les dehors de la faiblesse même, et qui éclaire les esprits, touche les cœurs, appelle les uns, réprouve les autres, fait l'office de Juge en abandonnant la synagogue, et n'invitant à sa table que quelques pauvres bergers d'abord et les Mages ensuite, détruit la grande Ninive, sinon dans ses murs et ses forteresses, du moins dans ses mœurs corrompues et ses passions criminelles; *stantibus mœnibus eversa est in perditis moribus* (1). Or ces prodiges, mes frères, et l'union ineffable d'une nature pauvre et souffrante avec une nature infinie dans ses perfections, tout cela réuni ne vous fait-il pas connaître ce que je disais, que le mystère de la crèche, aussi bien que celui de la croix est la force de Dieu, et que la faiblesse que les païens ont cru y remarquer est plus forte que toute la force des empereurs réunis?

Concluons donc, mes frères, que ce mystère dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire est un mystère de la toute-puissance d'un Dieu où s'opèrent les miracles les plus surprenants; un mystère de la sagesse divine où les prophéties s'accomplissent, où les ombres font place à la réalité, où la grandeur s'allie avec la bassesse, et la miséricorde avec la justice, où Dieu pardonne à l'homme coupable sans rien perdre du droit de ses vengeances, où les sages du monde et

(1) *Aug. lib. de civit. Dei.*

les esprits de ténèbres sont confondus dans leur prudence, où enfin les principautés et les puissances qui sont dans les cieux, apprennent, comme le dit saint Paul, à connaître la sagesse merveilleuse de Dieu (1); un mystère de la miséricorde divine, où le Père Éternel donne à l'homme pécheur son fils innocent, son fils unique, son fils l'objet de ses complaisances, et où le fils s'immole pour le salut éternel de ceux qui ne cessent de l'outrager; c'est ce que je vous ai fait voir dans mon second point, et c'est ce qui vous a fait comprendre que la naissance du Verbe était pour le Seigneur un mystère de gloire, puisque ses divines perfections y paraissent avec tant d'éclat. Dans le premier vous avez vu que ce même mystère était un mystère de paix pour l'homme, parce qu'il renferme tout ce qui peut troubler et altérer la paix de l'homme; Jésus-Christ y réforme l'orgueil en s'humiliant, et en apprenant à l'homme à s'humilier jusque dans la poussière; il réforme la concupiscence de la chair et tout excès dans les plaisirs, en souffrant et en apprenant à l'homme à souffrir des hommes, des éléments, de la faim, de la soif, et généralement de tout; il réforme l'avarice en naissant pauvre, et en apprenant au pauvre à se plaire dans son état, et au riche à se détacher de ses biens; voilà les salutaires, les importantes leçons que le Sauveur nous fait de la crèche où il est assis comme dans une chaire de vérité.

Eh bien! mes frères, quelles résolutions prendrons-nous à la vue de ce Dieu humilié, souffrant, réduit pour nous à la dernière misère? n'irez-vous pas, hommes orgueilleux, et vous, femmes mondaines, n'irez-vous pas déposer aux pieds de ce Dieu anéanti pour vous toutes les marques de votre vanité, tous les sentiments de votre amour-propre, et tous vos désirs ambitieux, et vous, jeunesse voluptueuse, n'irez-vous pas aux pieds de ce Dieu souffrant, renoncer aux plaisirs infâmes de la chair et des sens, aux plaisirs de la table, du jeu et du repos excessif auxquels vous vous livrez? vous enfin, âmes basses et terrestres, qui cherchez les biens de ce monde jusqu'à l'oubli du ciel, n'apporterez-vous pas aux

(1) *Eph.* [illegible]8.

pieds de ce Dieu pauvre vos trésors, vos espérances et vos souhaits? oui, vous irez en esprit, je l'espère, et là vous comparerez ce que vous avez fait pour le Seigneur avec ce que le Seigneur a fait pour vous; vous vous confondrez à la vue de vos péchés et de l'état où votre Dieu a voulu naître pour les expier; vous prendrez la résolution d'imiter son humilité en vous traitant comme le dernier des hommes, sa mortification en vous mortifiant dans le boire et le manger, dans le sommeil, dans les récréations, dans l'usage de la langue et des autres sens; sa pauvreté, en ne rougissant pas de paraître pauvre dans vos habits, dans vos meubles et dans vos maisons; vous y adorerez sa puissance, vous y admirerez sa sagesse, vous lui témoignerez votre reconnaissance pour ses miséricordes, vous y mêlerez votre voix avec celle des Anges. L'Evangéliste nous dit qu'*au même instant il se joignit à l'Ange une grande troupe de l'armée céleste louant Dieu; et subito facta est cum angelo multitudo militiæ cœlestis laudantium Deum:* Vous le louerez donc, et vous direz avec eux: *gloire à Dieu au plus haut des cieux; gloria in excelsis Deo: Paix aux hommes de bonne volonté sur la terre; in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

Donnez-nous-la, Seigneur, cette bonne volonté qui vous désire, qui vous cherche, et qui vous suive dans vos humiliations, vos souffrances, et votre pauvreté, afin qu'après avoir goûté votre paix sur la terre, nous méritions de vous glorifier avec les Anges et les bienheureux dans le ciel. Ainsi soit-il.

ÉVANGILE

Du jour de la Circoncision de Notre-Seigneur.

En ce temps-là, le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, il fut nommé Jésus, qui était le nom que l'Ange avait donné, avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

Homélie sur le Mystère de la circoncision de Notre-Seigneur.

Un enfant Dieu qui se soumet à la loi douloureuse de la circoncision ; un enfant Dieu qui reçoit dans cette cérémonie et par cette humiliante cérémonie le nom de Jésus ou de Sauveur, ce sont là, mes frères, les deux vérités importantes que renferme notre Evangile, celles dont l'Eglise veut entretenir ses enfants au commencement de cette année. Pourquoi cela, mes frères ? en voici les raisons, je vous prie de les bien comprendre : qu'est-ce que nous annonce la révolution des temps, le renouvellement des années, et en particulier ce jour que la providence nous a ménagé ? tout cela nous annonce, hélas ! que nous marchons à grands pas vers notre éternité, que nous approchons des portes de la mort, et qu'il est temps de nous y préparer, voilà ce que nous annonce cette rapidité avec laquelle nous voyons aujourd'hui les jours et les nuits s'écouler. En quoi consiste la véritable manière de se préparer à la mort ? elle consiste à mourir tous les jours à soi-même, à mortifier ses passions, à réprimer les désirs de la sensualité, à vivre au Seigneur, et à retrancher tout ce qui pourrait nuire à la vie spirituelle de notre âme ; voilà en quoi consiste la préparation à la mort ; or notre Evangile nous apprend à faire ce retranchement, et il nous propose les motifs les plus propres à nous y déterminer. Oui, mes frères, j'ose le dire, et ce que je dis prouve la sagesse de l'Eglise dans le choix des vérités qu'elle présente à notre esprit ; oui, une profonde méditation des deux points essentiels que renferme notre Evangile, peut nous apprendre ce que nous avons à retrancher dans nos désirs dans nos pensées, dans nos discours, dans nos actions, dans nos biens, dans nos visites, dans nos meubles, dans nos repos ; elle peut nous porter à renoncer à tout superflu, à nous contenter du nécessaire ; disons plus encore, elle peut nous porter à ne regarder comme nécessaire que la seule volonté du Seigneur, à être indifférents sur tout le reste, pourvu que cette volonté suprême s'accomplisse ; elle peut

tez-le sur vos yeux, portez-le sur vos oreilles, portez-le sur tout votre corps, portez-le sur votre esprit, n'épargnez pas les désirs les plus chers de votre cœur ; voilà ce que publient partout les Ministres du saint Evangile, et voilà en particulier ce à quoi le Sauveur nous engage aujourd'hui par son exemple.

Il n'est pas certainement soumis à la loi de la circoncision, et bien des raisons peuvent nous en convaincre : celui qui recevait ce sacrement de la loi ancienne faisait, en le recevant, profession de croire au Messie promis dès l'origine divine du monde ; Jésus-Christ aurait-il pu croire ou espérer au Messie ? le penser ce serait une impiété, et le dire ce serait un blasphème horrible, première raison. Celui qui se soumettait à l'observance de la circoncision s'engageait à retrancher toutes les affections déréglées de son cœur, c'est ce que marquait le signe extérieur de la circoncision : y avait-il dans l'âme sainte du Seigneur des mouvements à réprimer ? Calvin seul a osé le dire dans les derniers siècles, et sa mémoire est encore en horreur parmi les chrétiens pour avoir osé proférer une parole aussi scandaleuse, seconde raison. Celui qui imprimait sur sa chair le caractère de la circoncision s'avouait ou coupable du péché de nos premiers pères, ou en recevait la rémission au sentiment de saint Augustin ; cet aveu pouvait-il concerner le Sauveur ? Non, sans doute, répond saint Bernard, puisqu'il avait Dieu même pour père, et pour mère la plus pure de toutes les vierges ; troisième raison qui montre que le divin enfant n'était point obligé à la loi de la circoncision. Il pouvait donc ne pas s'y soumettre, et cependant il le fait, pourquoi cela ? c'est non-seulement afin que les Juifs ne le rejettent point sous le prétexte spécieux de son incirconcision, c'est non-seulement pour prouver la vérité de son incarnation ; mais il le fait, et cette pensée n'est pas moins autorisée des Pères que les précédentes ; il le fait, chrétiens, pour nous apprendre par son exemple à condamner l'usage que vous faites de votre liberté, et cet esprit d'indépendance qui régne partout aujourd'hui ; ô temps ! ô mœurs ! que vous êtes changés ! Autrefois ceux qui étaient libres à l'égard de tous devenaient les serviteurs de tous, il

n'y avait de contestation entre les fidèles que pour les services de charité que chacun voulait rendre ; et aujourd'hui chacun veut commander, personne n'aime d'obéir : la religion demande d'un domestique de ne point porter avec peine son état de servitude, et les pieuses Saras ont à se plaindre de l'ingratitude et de l'insolence de leurs Agars, comme les Philémons de la fuite des Onésimes. La religion demande des enfants une entière soumission à la volonté de leurs parents, et combien, jaloux d'une liberté qui leur sera bientôt funeste, disent avec le prodigue de l'Evangile : donnez-moi ce qui doit me revenir de mon bien, et j'irai vivre sous d'autres lois que les vôtres ? La religion demande que des épouses soient soumises à leurs maris, comme l'Eglise l'est à Jésus-Christ, et combien de Job et de Tobie dont la patience est exercée par l'esprit impérieux de leurs femmes ; Jésus-Christ, dit saint Paul, est le chef de l'homme, comme l'homme est le chef de la femme, combien cependant en trouvons-nous qui soient les dignes membres d'un chef si illustre ? Hélas ! nous voyons avec une douleur extrême que partout on lève l'étendard de l'irréligion, la raison orgueilleuse de l'homme ne sait plus plier sous le joug de la foi, le cœur se révolte contre la pureté austère de la morale, ce n'est pas aux supérieurs seulement, c'est à Dieu même qu'on a l'audace de refuser le juste tribut de l'obéissance. Si on ne dit pas toujours comme l'impie roi d'Egypte : *Qui est le Seigneur pour que j'entende sa voix? quis est Dominus ut audiam vocem ejus* (1) ? de combien de prétextes ne se pare-t-on point pour se soustraire à la loi de l'obéissance ! on s'en dispense sous prétexte ou que la loi n'oblige pas, ou du moins qu'elle n'oblige pas en conscience, ou qu'elle n'est pas suffisamment connue, ou qu'elle est négligée par le grand nombre ; et de là, prudents du siècle ! cette attention frauduleuse avec laquelle vous célez vos revenus chargés d'impôts par l'autorité légitime ; de là ces précautions artificieuses que vous prenez pour éviter de payer des droits dus aux officiers constitués par le prince ; de là ces commerces prohibés dont on s'accuse si rarement

(1) *Exod.* 5.

dans le tribunal, commerces cependant qui ne subsistent que par des injustices, que par des désobéissances à des lois toujours respectables, et souvent par des fautes très-grièves contre la charité. On se dispense d'obéir à la loi sous prétexte que le législateur n'a pas eu en vue des personnes de son état et de sa condition; ainsi vous vous absentez de votre paroisse, grands du monde, parce que vous vous persuadez que l'Eglise n'avait intention d'y faire assister que les gens peu instruits; ainsi vous fréquentez les spectacles, parce que vous les regardez comme un amusement nécessaire dont on n'a pu vous priver; vous vous permettez la lecture de toutes sortes de livres, la liberté des regards, parce que ces regards et ces lectures ne font sur vous aucune mauvaise impression. O la dangereuse, la terrible insensiblité, pourrais-je vous répondre! ah! qu'il faut avoir commis de péchés pour ne plus voir le péché et pour n'en être plus effrayé! Mais achevons le détail que nous avons commencé: on se dispense enfin d'observer la loi, parce qu'elle gêne, parce qu'elle incommode; ainsi le vindicatif refuse le pardon qu'on lui demande, parce qu'il lui en coûte trop pour pardonner à son ennemi du fond de son cœur; un médisant ne veut point réparer les torts de sa langue, parce que l'incendie qu'elle a allumé est devenu trop universel; un homme riche du bien d'autrui ne peut se résoudre à restituer, parce qu'il faudrait qu'il déchût de l'état où l'ont fait monter ses injustices; une femme délicate viole les lois ecclésiastiques de l'abstinence et du jeûne, parce qu'elle en craint des infirmités qu'elle ne s'est peut-être jamais mise dans le cas d'éprouver; un voluptueux engagé dans l'habitude du crime vit dans l'occasion, parce qu'il lui paraît impossible de l'éloigner. Je serais infini si je voulais suivre le détail que me fournissent les prétextes dont on se pare pour ne point obéir à la loi; mais, puis-je dire à ces hommes qui cherchent bien à se tromper, mais qui ne parviendront jamais à tromper le souverain juge, considérez l'exemple de votre Sauveur: la lettre de la loi ne le comprend point, la fin que le législateur s'est proposée en la donnant ne le concerne point, l'exécution de cette loi avait pour lui des difficultés très-grandes;

cependant il l'observe, pourquoi donc n'observeriez-vous pas celles qui vous sont données ?

Vous avez été appelés à un état de liberté, dites-vous, et vous pouvez en jouir ; il est vrai, vous répond l'Apôtre ; Jésus-Christ vous en a procuré une parfaite ; *in libertatem vocati estis.* Mais quelle est cette liberté qu'il vous a procurée ? c'est une liberté qui vous délivre de la servitude de la loi ancienne, de la servitude honteuse du péché, de la servitude à laquelle la crainte des châtiments et l'espérance des biens temporels soumettaient nos pères ; c'est une facilité (concevez le prix de cette grâce que vous procure l'Evangile), c'est une facilité de remplir votre mémoire des choses divines, d'occuper votre esprit des vérités de la religion, d'élever votre cœur vers le ciel par de vives et de fréquentes aspirations vers Dieu, de sanctifier vos sens et l'usage que vous en faites ; voilà la liberté à laquelle vous avez été appelés dans le christianisme. Ah ! prenez donc garde, continue l'apôtre, que cette liberté ne vous serve d'occasion pour vivre selon la chair ; *tantum ne libertatem in occasionem detis carnis* (1). *Vous êtes libres*, il est vrai, vous dit encore un autre apôtre, *non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaises actions, mais pour agir en serviteurs de Dieu*, mais pour être plus soumis à l'ordre de Dieu, à ceux à qui cet ordre vous assujettit ; *quasi liberi et non quasi velamen habentes malitiæ libertatem, sed sicut servi Dei* (2). Mais pour changer de servitude, pour passer de la servitude honteuse des passions à la servitude glorieuse de la justice, pour vous décharger du poids pesant du péché, et pour vous imposer le joug léger de Jésus-Christ ; *liberati autem à peccato, servi facti estis justitiæ* (2). Voilà la nature de la liberté dont la grâce évangélique vous met en possession, elle vous délivre de la servitude du péché pour vous faire entrer dans la servitude de la justice. Laquelle de ces deux servitudes vous paraît préférable, mes frères ? vous avez été autrefois les esclaves du péché ; *quels fruits*, demande l'Apôtre, *quels fruits tirez-*

(1) *Galat.* 5. — (2) 1. *Petr.* — (3) *Rom.* 5.

vous de vos désordres qui étaient les chaînes qui formaient votre esclavage ? hélas ! *vous en rougissez encore aujourd'hui.* Vous recueillez des fruits amers, *des fruits qui portaient* à votre âme *le coup de la mort* pour le temps et pour l'éternité ; pour le temps, en la plongeant dans un océan de tristesse, de mélancolie, de dépits ; pour l'éternité, en la dépouillant de la grâce dont elle vivait, et en l'exposant à un malheur sans fin ; *quem ergo fructum habuistis tunc in illis in quibus nunc erubescitis ? nam finis illorum mors est.* A présent au contraire, si vous êtes *affranchis* du péché *et devenus esclaves de Dieu, le fruit que vous en retirerez est votre sanctification, et la fin sera la vie éternelle ; servi facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem verò vitam æternam.* O que cette vie et que cette sainteté méritent bien que vous soupiriez après la liberté des enfants de Dieu ! que vous lui consacriez la vôtre dès ce moment, et que vous lui disiez du fond du cœur : mon Dieu, je vous remercie de la liberté que vous m'avez donnée de choisir entre la vie et la mort, de porter ma main au feu ou à l'eau ; je vous la remets entre les mains, je ne veux en faire d'usage que pour accomplir votre volonté et celle de mes supérieurs, que pour procurer votre plus grande gloire, et que pour mériter le bonheur préparé à vos élus ; c'est, mes frères, le sacrifice dont Jésus-Christ vous donne l'exemple dans le mystère de la circoncision.

Le second est un exemple d'humilité, et peut-être de la plus profonde humilité qui ait jamais paru dans ce Dieu des humbles. En effet, si vous parcourez avec moi les différentes circonstances de la vie où il paraît s'être humilié davantage, vous apercevrez partout quelques rayons de sa grandeur à travers les nuages obscurs qui la dérobent à vos yeux ; se cache-t-il à sa naissance sous de vieux langes dans l'obscurité d'une caverne ? les anges descendent du ciel, et les étoiles se détachent du firmament pour publier sa majesté ; vient-il au temple se confondre avec les enfants coupables d'Israel ? les justes et les prophètes annoncent qu'il est la lumière des gentils et la gloire de son peuple ; paraît-il sur les rives du Jourdain pour y recevoir le baptême du divin précurseur ? l'Esprit

saint descend en forme de colombe pour assurer qu'il est le Fils unique de Dieu, et le souverain législateur que nous devons entendre; est-il au jardin des oliviers livré entre les mains des pécheurs? d'une seule parole il renverse la cohorte qui est venue se saisir de lui; meurt-il sur une croix entre deux scélérats comme s'il était plus méchant qu'eux encore? le soleil qui s'obscurcit, le voile du temple qui se déchire, les rochers qui se fendent, les morts qui sortent de leurs sépulcres, toute la nature en deuil annonce à l'univers que son auteur expire. Ici au contraire je vois mon Sauveur dans le plus grand abaissement sans aucune marque de grandeur. La circoncision est la marque du péché, et il consent à ce qu'elle soit imprimée sur sa chair innocente; il consent donc à paraître pécheur, à porter la peine du péché, à expier sur son corps tous les crimes de tout le genre humain; à devenir la malédiction des hommes pour nous délivrer de la malédiction du Seigneur, pour nous faire retrancher de notre esprit toute pensée orgueilleuse, de notre cœur tout désir d'ambition, de notre extérieur toute marque de vanité, et pour nous porter à l'humilité.

Mais *non*, dit saint Bernard, *ce n'est pas ainsi qu'en agissent les méchants; non sic impii, non sic: Ce n'est pas ainsi que se conduit la méchanceté de l'orgueil humain; non sic agit perversitas elationis humanæ.* Celui, dit ce Père, que personne ne peut reprendre de péché, prend avec le remède du péché tout ce qu'il a d'humiliant et d'amer, et nous au contraire sans honte pour nous souiller des obscénités du crime, nous rougissons de la pénitence qui l'expie, nous n'osons en faire l'aveu à l'oreille d'un prêtre, nous craignons de revenir de nos égarements, de peur qu'il ne paraisse que nous nous sommes égarés; voilà la délicatesse de notre amour-propre. Notre Sauveur veut passer pour pécheur sans l'être, et nous voulons l'être sans passer pour tels; ce n'est pas seulement aux yeux des hommes que nous cachons nos vices, que nous avons et que nous affectons les dehors de la vertu que nous n'avons pas; il y aurait quelquefois autant de prudence que d'hypocrisie; mais c'est à notre religion, c'est à notre raison que nous voulons faire

illusion, ce vice est commun dans tous les états de la société, c'est le vice des grands, des riches, des pauvres, de toutes les conditions. Illusion des grands! ils appellent apanage de la grandeur les façons hautaines et orgueilleuses avec lesquelles ils traitent leurs inférieurs; illusion des riches! ils appellent usage légitime de leurs biens, le luxe de leurs meubles, de leur table, de leur jeu; illusion des petits! ils appellent leurs murmures sensibilité raisonnable, et leurs rapines, compensations permises; illusions des jeunes gens! ils appellent passe-temps innocents, des conversations, hélas! qui ne tendent qu'à amollir le cœur et à affaiblir la vertu; illusion de tant de vierges, qui, comme dit saint Paul, ne devraient pas moins l'être d'esprit qu'elles le sont de corps! elles appellent éducation, agrément ce qui est souvent langage du serpent et de la passion pour elles-mêmes la plus dangereuse; illusion de tant de mondains qui vivent dans une oisiveté criminelle, et une tiédeur effrayante pour les devoirs de la religion! ils se croient innocents, pourvu qu'ils n'aient point commis de fautes qui les déshonorent dans la société; illusion de tant de vindicatifs qui se font une fausse idée de la vengeance! pourvu que leurs mains ne soient pas souillées du sang de leurs ennemis, ils se persuadent avoir le cœur pur devant Dieu, quoiqu'ils aient critiqué leur conduite et déchiré leur réputation; illusion des âmes ambitieuses! elles nomment élévation des sentiments ce qui est désir excessif des honneurs et des dignités; illusion des âmes vénales et terrestres! elles donnent à leur cupidité démesurée le nom de sage prévoyance pour un avenir incertain; c'est ainsi qu'on change les vices en vertu, qu'on voudrait se persuader que des œuvres de ténèbres sont des œuvres de lumière. C'est ainsi, dit saint Paul, que *le Dieu de ce siècle aveugle les esprits*, afin qu'ils ne soient point éclairés par la lumière de l'Evangile; *Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium.* Ou plutôt c'est ainsi que nous nous aveuglons nous-mêmes par trop de précautions en notre faveur, par trop peu d'attention aux motifs réels qui nous font agir, et par les flatteries peu sincères des gens qui nous obsèdent. Avec moins d'orgueil et plus d'humilité, ô Dieu, de quelle frayeur ne se-

rions-nous pas saisis en nous regardant nous-mêmes ! quel spectable horrible ne seraient pas pour nous tant de fautes, ou que nous croyons vertus, ou que nous nous dissimulons ! Mon Dieu, soyez-moi propice, nous écrierions-nous; parce que je suis un pécheur, et un très-grand pécheur; non-seulement nous nous estimerions tels, mais nous consentirions à être réputés pour tels, à être méprisés comme tels, à souffrir de la part des hommes tout ce que le péché mérite de la part de Dieu. Touchés de cette pensée qu'un Dieu, dans le mystère de la circoncision, veut paraître pécheur, quoiqu'il ne puisse l'être, nous regarderions avec saint Bernard comme le comble de la folie de vouloir être pécheurs sans le paraître, *comme une démence extrême d'aimer nos plaies et de rougir de leur guérison*, d'être dénués de toutes vertus, et de désirer qu'on nous croie vertueux; *extrema dementia : malè proni in vulnera, pejus in remedia verecundi.* Détruisez donc en moi, Seigneur, cet esprit d'orgueil qui me cache mon propre état, éclairez-moi sur mes défauts et mes vices, afin qu'en les voyant je m'humilie, et que mon humilité soit telle qu'elle circoncise dans mon cœur tout sentiment d'amour-propre, tout retour sur moi-même, tout désir déréglé des louanges et des honneurs; seconde instruction que nous donne Jésus-Christ dans le mystère de la circoncision.

La troisième nous apprend à circoncire et à retrancher de notre cœur toute inclination vers les plaisirs même permis; on ne voit pas que Jésus-Christ en ait goûté aucun pendant toute sa vie, elle a été une vie de gémissements et de peines, il dit de lui-même par un prophète qu'*il a été dans les travaux dès sa jeunesse; in laboribus fui à juventute meá.* Et certes, pour ne parler que de ce qu'il a souffert aujourd'hui, quelles ne furent pas les douleurs de sa circoncision ! il reçoit ce signe de l'alliance ancienne sur une chair aussi délicate qu'innocente, il le reçoit avec une connaissance entière qui lui laissait éprouver tout le sentiment de sa plaie, il commençait dès-lors à verser son sang pour notre salut, afin de nous marquer le désir qu'il avait de nous le donner dans la suite jusqu'à la dernière goutte. Ah ! mes frères, quel pro-

dige de l'amour infini de notre Dieu envers nous! quelle puissante exhortation à la mortification et au retranchement! je ne dis pas, remarquez bien, au retranchement des plaisirs criminels, d'une intempérance marquée, d'une infâme volupté, d'un jeu passionné, d'une satire maligne, d'une vie molle et sensuelle, la raison seule, si elle vous guide, doit suffire pour condamner ces sortes d'excès; mais quelle exhortation au retranchement des plaisirs même naturels et permis en eux-mêmes! Oui, mes frères, voilà ce que nous enseigne aujourd'hui le Sauveur dans le mystère de sa circoncision; il renonce au plaisir innocent qu'il aurait pu goûter, au lieu de ressentir en son corps les douleurs aiguës de la circoncision, et par là il nous invite à retrancher tout superflu dans nos plaisirs permis: par exemple, à retrancher de votre sommeil ces longues matinées qui devraient être consacrées à la prière et au travail; de votre table, tous ces mets dont l'effet ordinaire est d'affaiblir et non de fortifier la santé; de votre récréation, tous ces moments qui ne sont pas nécessaires pour rendre à votre esprit son activité; de vos amusements, tout ce qui peut faire naître l'inquiétude et la passion; de vos visites actives et passives, toutes celles que la bienséance vous permet ou de ne point rendre ou de ne point recevoir. Il faut que cette circoncision se fasse dans le cœur d'abord; *c'est du cœur*, dit Jésus-Christ, *que part tout ce qui peut rendre l'homme impur, les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les paroles outrageuses; quæ de corde exeunt, ea coinquinant hominem* (1). C'est donc sur notre cœur qu'il faut d'abord porter le couteau de la circoncision, c'est de ce cœur qu'il faut arracher l'ivraie des désirs inquiets et superflus, et c'est dans ce cœur qu'il faut dès leur naissance étouffer tous les penchants au plaisir.

A la circoncision du cœur il faut joindre celle de l'esprit en purifiant, et en demandant à Dieu de purifier nos pensées, d'arrêter nos imaginations, de modérer nos craintes, de retenir la légèreté et la témérité de nos soupçons, et de nous

(1) *Matth.* 5.

empêcher de nous arrêter à notre propre sentiment; et parce que les pensées de l'esprit, aussi bien que les désirs du cœur, viennent souvent des objets extérieurs par le moyen des sens, à la circoncision du cœur et de l'esprit il faut joindre celle de l'ouïe; c'est-à-dire, qu'il faut fermer nos oreilles à tous les discours inutiles, à tous ceux qui attaquent ou la vertu de chasteté, ou la réputation du prochain, ou la pureté de la morale chrétienne, ou l'existence des mystères de la religion, et prier le Seigneur de nous donner celles dont parle l'Ecriture qui *écoutent avec une extrême ardeur les paroles de la sagesse divine; auris bona cum omni concupiscentiâ audiet sapientiam* (1).

A cette circoncision de l'oreille il faut ajouter celle de la vue, c'est-à-dire, détourner les yeux de tous les objets qui pourraient les scandaliser, les détourner des personnes d'un sexe différent, des peintures obscènes, des livres mauvais, et généralement de ceux qui n'ont pas pour but de faire de pieux philosophes, de bons citoyens, et de zélés chrétiens.

A cette circoncision des yeux il faut joindre celle de la langue, c'est-à-dire, parler peu, parler bien, et adresser souvent à Dieu cette prière du Psalmiste : *Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte à mes lèvres; pone Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis.*

A cette circoncision des lèvres il faut unir celle de tout le corps, et voilà, dit saint Bernard, les différences essentielles qu'il doit y avoir entre la circoncision des Juifs et celle des chrétiens : celle-là était tout extérieure et toute charnelle, celle-ci doit être intérieure et toute spirituelle; *circumcisio cordis in spiritu non littera* (2) : celle-là était l'ouvrage des hommes, celle-ci est l'ouvrage de Dieu même, un effet de sa grâce; *circumcisio non manufacta* (3) : celle-là ne se faisait que sur un membre, celle-ci ôte tout le corps du péché; *in expoliatione corporis carnis;* or ce corps du péché, dit saint Bernard, *occupe généralement toute la chair de l'homme; universam occupat carnem* : depuis la plante

(1) *Eccl.* 3. — (2) *Rom.* 2 — (3) *Coloss.* 2.

des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en lui, ce n'est partout que blessure, que contusion, que plaie enflammée, il faut donc appliquer un remède qui s'étende *à toutes les parties du corps ; non uno membro, toti corpori simul :* et n'user des créatures qu'autant que leur usage est nécessaire.

Donnons, s'il est possible, une idée encore plus exacte de la circoncision chrétienne : elle consiste à retrancher de son cœur tout désir, de son esprit toute pensée, de sa mémoire tout souvenir, de ses sens toute action, de sa table et de ses revenus, tout superflu, tout ce qui n'est pas nécessaire à la vie et à la santé. Allons plus loin encore, elle consiste à retrancher toutes ces nécessités imaginaires que suggère la cupidité par rapport à la magnificence des meubles, au luxe des équipages, au prix des habits, à la longueur du repos, à la continuité des divertissements, car combien de ces nécessités ne suggère pas l'insatiable cupidité ! Vous le connaîtrez aisément, mon cher auditeur, si aux pieds du crucifix vous considérez combien il faut peu pour nourrir et habiller un homme même suivant son état, pourvu que ce ne soit pas aussi selon sa passion. Disons quelque chose de plus encore, elle consiste, cette circoncision, à retrancher tout désir même de la vie et de la santé, à ne croire rien de nécessaire dans ce monde que de servir Dieu, et travailler à son salut. En effet, mes frères, rien n'est nécessaire ici-bas que ce dont nous ne pouvons nous passer ; or nous pouvons nous passer des biens temporels et des honneurs, combien en sont privés ! c'est le plus grand nombre des hommes : nous pouvons nous passer de la santé, combien sont accablés de continuelles infirmités ? nous pouvons nous passer de la vie, et nous devons même dans peu nous en passer ; notre salut est donc l'unique nécessaire dont nous ne puissions manquer sans être souverainement malheureux, travaillons-y donc de toutes nos forces, imprimons sur toutes les facultés de notre âme et sur tous nos sens le caractère de la circoncision spirituelle, nous en trouvons les motifs les plus puissants dans le mystère de ce jour, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Le divin Enfant *fut nommé Jésus comme l'ange l'avait nommé avant qu'il fût conçu dans le sein* de sa mère; *vocatum est nomen ejus Jesus quod vocatum est ab Angelo priusquam in utero conciperetur.* L'enfant *fut nommé Jésus :* prenez garde à cet auguste, à cet aimable nom, s'il vous plaît, c'est en lui que je trouve les motifs les plus propres à nous engager à la circoncision spirituelle dont je viens de parler; c'est 1° dans les significations différentes qui lui conviennent; c'est 2° dans le prix qu'il a coûté à notre Seigneur; c'est 3° dans les effets admirables qu'il a la vertu de produire; ne perdez rien, je vous prie, de ces trois pensées.

Que signifie le nom de Jésus que reçoit le fils de Dieu dans la circoncision? L'ange du Seigneur l'expliqua à Joseph lorsqu'il pensait à quitter sa sainte Epouse: *Ne craignez pas de prendre avec vous Marie*, lui dit-il, *car ce qui est né dans elle a été formé par le Saint-Esprit, elle enfantera un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus*, pourquoi? *parce que ce sera lui qui sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés; ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.* Prenez garde à ces dernières paroles dont se sert l'envoyé du ciel: de quoi, dit-il, que le fils de Marie nous sauvera? il dit qu'il nous sauvera des misères spirituelles et non de celles du corps, des maladies de l'âme, et non des maux dont les sens seuls sont affligés, de la mort éternelle et non d'une mort dont l'unique effet est de séparer notre âme d'avec notre corps, de la servitude des démons et non de l'esclavage des hommes, ce sont là les chaînes que le Verbe éternel est venu briser; *in hoc apparuit filius Dei ut dissolvat opera Diaboli* (1). C'est ce que signifie le nom de ce Sauveur, nom vraiment adorable, *devant lequel tout genou fléchit dans le ciel et sur la terre, et dans les enfers; in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum* (2). Nom vraiment terrible et puissant, dont *la seule*

(1) *Joan.* 4. — (2) *Philip.* 3.



prononciation suffit pour mettre en fuite les puissances des ténèbres, pour faire mourir les serpents, empêcher l'effet du poison, ressusciter les morts, et *rendre la santé aux malades; in nomine meo dæmonia ejicient, serpentes tollent, super ægros manus imponent, et bene habebunt* (1). Nom vraiment salutaire, et le *seul sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés; nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri* (2). Nom divin qu'il n'est point permis de proférer qu'avec un profond respect, et qu'on ne peut prononcer qu'avec le secours de l'Esprit saint; *nemo potest dicere Dominus Jesus in Spiritu sancto* (3). Nom unique et merveilleux, dit saint Bernard, qui renferme lui seul tous les noms d'Admirable, de Dieu, de Fort, de Conseiller, de Prince de paix, qui lui ont été donnés par le Prophète (prenez-y garde, cette remarque est importante à mon sujet); nom *qui ne* signifie pas que le Verbe fait chair nous sauve seul, et sans aucune coopération de notre part. Loin de nous une erreur si pernicieuse: celui, dit saint Augustin, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous; mais il signifie que notre Sauveur nous prévient de ses grâces pour nous porter au bien, qu'il nous soutient de sa grâce lorsque nous faisons le bien, qu'il nous accompagne de sa grâce après que nous avons fait le bien pour l'en remercier; il suppose par conséquent que conjointement avec Jésus-Christ nous serons nous-mêmes les sauveurs de nos âmes, que nous nous sauverons de nos péchés, que nous nous délivrerons de ceux que nous avons commis, et que nous nous préserverons de ceux que la tentation pourrait nous faire commettre; c'est l'obligation que le nom de Sauveur rappelle à tous les chrétiens; sa signification seule peut nous porter à circoncir notre cœur, puisque sans cette circoncision nous ne pouvons être sauvés de nos péchés.

Mais ce qui doit nous y engager plus efficacement encore, c'est le prix auquel le Verbe éternel s'est acquis le doux nom de Jésus. O mystère profond, s'écrie saint Bernard! *ô Sa-*

(1) *Marc.* 16. — (2) *Act.* 4. — (3) 1. *Cor.* 11.

crement admirable ! magnum et mirabile Sacramentum ! on circoncit l'enfant, et on lui donne le nom de Jésus ; *circumciditur puer et vocatur nomen Jesus. Quel rapport ont entre elles ces deux choses ?* d'un côté la circoncision, et de l'autre le nom de Sauveur : si le Verbe est Sauveur, pourquoi prend-il sur soi la marque, la confusion et le remède du péché ? s'il est circoncis, pourquoi ne s'appelle-t-il pas élu, racheté et sauvé plutôt que Sauveur ? la circoncision ne dénote-t-elle pas un captif délivré plutôt qu'un puissant Monarque qui délivre ? *quid sibi vult ista connexio ? circumcisio namque salvandi potiùs quàm Salvatoris esse videtur ?* voici le dénombrement de ce mystère ? il fallait, dit ce Père, qu'il fût circoncis comme fils d'Abraham, appelé Jésus comme fils Dieu ; d'ailleurs il fallait un médiateur entre Dieu et les hommes, quel pouvait être ce médiateur ? ce ne pouvait être un pécheur : comme tel il n'eût mérité que l'indignation du Seigneur, ce ne pouvait être un juste sans ombre de péché, jamais le ciel n'eût exigé de ce juste les droits que nos péchés avaient donnés à sa justice contre nous ; il fallait donc qu'il eût l'apparence du péché sans en avoir la réalité, c'est pour cela qu'il se soumet aujourd'hui à la loi de la circoncision, c'est pour pouvoir devenir notre médiateur et notre Sauveur. Quand donc l'Evangéliste marque que l'enfant fut circoncis et qu'il fut appelé Sauveur, c'est comme s'il disait : O que le nom de Jésus-Christ doit nous paraître grand et illustre ! le Fils de Dieu ne l'avait point par sa génération éternelle, sa naissance temporelle dans un état de souffrance et de pauvreté ne le lui avait pas encore fait donner ; il a fallu qu'il souffrît les cruelles douleurs de la circoncision, et qu'il versât une partie de son sang pour l'acquérir ; voilà la raison de la liaison que met l'Evangéliste entre la circoncision du Sauveur et son nom, c'est que la circoncision est le prix du nom admirable de Jésus. Je pourrais même ajouter qu'elle n'en a pas été le prix tout entier, et que Jésus-Christ n'a joui de toute la gloire de ce nom que pour avoir versé tout son sang sur la croix, et en l'ajoutant, je ne ferais que répéter les paroles de saint Paul : *Il s'est rabaissé lui-même se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix ; c'est*

pourquoi, c'est-à-dire, c'est pour cet anéantissement, c'est en vue de cette obéissance, c'est en vue de ce sacrifice sanglant que *Dieu l'a élevé par-dessus toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchit; propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur.* Voilà quelle a été la récompense de tous ses travaux, c'est le nom de Sauveur; nom que les démons ont éte forcés de lui donner, nom qui a été affiché sur le haut de sa croix par ordre de Pilate même, nom qu'il conserve précieusement aujourd'hui qu'il est assis à la droite de son Père; nom qu'il prouve par les cicatrices dont son corps est couvert, semblable aux conquérants qui montrent leurs blessures comme des preuves de leur valeur; nom qu'il ordonne à ses Ministres de porter devant les Princes et les Rois de la terre; nom dont il veut que l'Eglise son épouse célèbre une fête particulière. Eh! je vous prie, pourquoi cet Homme-Dieu paraît-il jaloux de ce nom? pourquoi l'a-t-il acheté à si grand prix? Ah! c'est que ce nom nous renferme toute l'histoire de ses combats et de ses victoires, celle de ses conquêtes et de ses triomphes, il paraît sensible au salut des âmes qu'il a sauvées. Oui, mon cher auditeur, notre divin Sauveur est sensible au salut de vos âmes, et il l'est jusqu'aux pleurs; il en fait un tel cas, que pour les racheter il donne son propre sang en échange, il semble que son occupation la plus digne soit de travailler à leur rédemption; c'est pour lui une telle gloire et un tel sujet de joie d'en sauver quelqu'une de la puissance du démon, qu'il se fait un nom de ce salut, et un nom qu'il préfère à tous les noms.

Ah! mes frères, si nous faisions mûrement ces réflexions, quelle estime ne nous inspireraient-elles pas pour nos âmes et pour le salut de nos âmes? ô qu'elles sont propres à nous engager à la circoncision de nos cœurs! En effet, quand je pense qu'un Dieu pleure sur la perte de mon âme, puis-je être indifférent à cette perte? lorsque je vois qu'un Dieu aime mon âme plus que son sang, puis-je la mépriser et l'exposer pour un plaisir passager, pour un bien périssable? lorsque

je contemple des yeux de la foi un Homme-Dieu qui commence à circoncire, et qui, comme dit saint Bernard, circoncira bientôt son corps tout entier sur la croix, puis-je refuser de circoncire mon cœur et ma volonté, toutes les facultés de mon âme et de mon corps? lorsque je réfléchis que le titre de Sauveur est l'unique récompense des fatigues et des douleurs de Jésus-Christ, qu'il prend ce titre à mon égard toutes les fois que je pèche mortellement, et par conséquent que je le prive, autant qu'il est en moi, du prix de ses travaux infinis, puis-je ne pas m'indigner contre mon ingratitude et ma dureté? Entrons donc, mes frères, entrons dans une sainte indignation contre nous-mêmes; car, hélas! combien parmi nous méritent ce reproche que saint Etienne faisait aux Juifs! *Têtes dures, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit; durâ cervice et incircumcisis cordibus et auribus, vos semper Spiritui sancto resistitis.* Combien de ces têtes dures qui sont insensibles aux bienfaits du Seigneur, et même qui les méconnaissent! combien de ces cœurs incirconcis qui retranchent peut-être bien des choses extérieures, mais qui ne vont pas jusqu'à retrancher leurs inclinations déréglées! combien de ces oreilles incirconcises qui sont sourdes à la voix de Dieu, qui, au lieu de l'entendre, courent après une foule de Docteurs propres à satisfaire leurs désirs! si vous me demandez combien sont de ce caractère judaïque, je vous réponds que tous ceux qui ne sont ni touchés, ni attendris de ces réflexions que je viens de proposer, sont dans ce nombre; que tous ceux-là résistent actuellement à l'esprit de Dieu, que tous méprisent le sang de l'alliance par lequel Jésus-Christ les a rachetés, et que tous, hélas! courent en aveugles à leur perte éternelle. O Dieu de miséricorde, préservez-nous de ce malheur, donnez-nous une volonté plus docile à votre grâce, un cœur de chair qui se prête aux mouvements de l'Esprit saint, des oreilles intelligentes qui vous écoutent avec soumission et avec joie; et vous divin Jésus notre rédempteur, l'objet de notre amour et de nos désirs, soyez garant des résolutions que nous formons ici devant vos saints autels, il vous en a coûté pour acquérir le nom de Sauveur, nous voulons qu'il

nous en coûte pour mériter celui de sauvés ; nous ne serons plus comme autrefois des prodigues de nos âmes, nous ne les donnerons plus pour un vil intérêt de fortune, de gloire ou de plaisir ; nous retrancherons soit du monde qui est hors de nous, soit du monde qui est au-dedans de nous, tout ce qui pourrait nous retarder dans la voie du salut ; ne sont-ce pas là, mes frères, les résolutions que vous formez sincèrement en considérant à quel prix Jésus-Christ est devenu notre Sauveur ? Ce divin nom peut donc nous inspirer la résolution ferme de circoncire nos cœurs, si on considère ce qu'il a coûté à Jésus-Christ.

Il peut encore servir à fortifier cette résolution si on en considère les effets. Me permettriez-vous, mes frères, de rapporter ici un abrégé fidèle de ce qu'en a écrit saint Bernard avec son onction ordinaire, en expliquant ces paroles du sacré Cantique : *oleum nomen tuum; votre nom est comme une huile* (1). La comparaison du nom de Jésus avec l'huile, dit ce Père, est bien juste et bien naturelle ; car quelles sont les propriétés de l'huile ? elle en a trois principales : elle éclaire, elle nourrit, elle oint et adoucit ; or ce sont là aussi les propriétés de l'auguste nom de Jésus ; il éclaire, il nourrit et il guérit : *il éclaire les* ténèbres de notre cœur *lorsqu'on le prêche*, il en *devient la nourriture* spirituelle *lorsqu'on y pense, il en est la douceur et la consolation lorsqu'on l'invoque ; lucet prædicatum, pascit recogitatum, invocatum lenit et ungit.*

Et d'abord il éclaire lorsqu'on le prêche. Le monde en effet, ajoute ce même Père, le monde, vous le savez, était couvert des ténèbres épaisses de l'idolâtrie ; elles ont été tout-à-coup dissipées, une grande lumière a paru, et chacun a été instruit des devoirs qu'il ignorait ; d'où est venu cette clarté si grande et si subite, sinon de la prédication du saint nom de Jésus ? n'est-ce pas par l'éclat de ce nom que Dieu nous a appelés à la lumière admirable de son Evangile ? C'est aussi ce nom adorable que l'Apôtre a ordre de porter devant les rois, les nations et les enfants d'Israel ; c'est ce nom qu'il

(1) *Cant.* 1.

portait partout comme une lumière, lorsqu'il criait : *la nuit est déjà fort avancée, le jour s'approche, ah! quittons enfin les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière, il est temps; abjiciamus ergo opera tenebratum, et induamur arma lucis.*

Non-seulement ce nom a été une lumière qui a éclairé le monde, et qui nous éclaire encore aujourd'hui, mais il est une nourriture qui nous soutient. J'en appelle à votre propre expérience, ne vous sentez-vous pas remplis d'un nouveau courage et d'une nouvelle force chaque fois que vous y avez pensé? O nom tout-puissant de Jésus! non, rien ne rend la vigueur à l'esprit fatigué, rien ne soutient la vertu chancelante, rien ne maintient la pureté des mœurs, rien n'excite dans nos âmes les pieuses affections avec la même facilité que vous; toute nourriture que vous n'assaisonnez pas, est pour elles une nourriture aride; si vous écrivez, hommes de lettres, il me sera impossible de goûter vos écrits et vos livres, à moins que je n'y trouve le nom de Jésus; si vous instruisez, ministres du Seigneur, si vous disputez contre les ennemis de la vérité, si vous tenez des conférences de piété, si vous annoncez aux peuples le saint Evangile, à moins que vos instructions, vos conférences et vos discours ne retentissent du nom de Jésus-Christ, vous me paraîtrez un airain sonnant et une cymbale retentissante. O le doux nom que celui de mon Jésus! c'est un *miel* délicieux *sur mes lèvres*, une *mélodie* charmante *à mes oreilles, le transport d'une joie* ineffable *dans mon cœur; Jesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilus.*

Ce nom incomparable est encore un remède excellent contre tous les maux : êtes-vous dans la tristesse? pensez au nom de Jésus, placez ce nom dans votre cœur, prononcez-le avec confiance; aux premiers rayons de sa lumière tout nuage se dissipe, le serein reparaît, une douce consolation se répand dans votre âme; avez-vous eu le malheur de tomber dans le crime? la pensée que vous êtes un grand pécheur vous jette-t-elle dans l'abattement? marchez-vous d'un pas désespéré vers l'impénitence finale? ah! invoquez avec confiance le nom consolant de Jésus, et le nom d'un Dieu mort

pour votre salut vous rendra la vie, vous encouragera, vous inspirera des sentiments de pénitence et de conversion. Eh! qui pourra jamais se plaindre d'avoir invoqué ce nom de Jésus sans avoir obtenu ce qu'il demandait? où est le cœur dur? où est l'âme tiède? où est l'esprit lâche et paresseux qui l'ait prononcé, et qui ne soit devenu plus vigilant, plus attendri, plus fervent qu'il n'était auparavant? où est l'homme qui l'a réclamé dans un péril et dans un moment de crainte, qui n'ait été rassuré? C'est ce nom puissant qui dissipe nos doutes, qui relève notre courage, qui calme les emportements de notre colère, et qui guérit l'enflure de notre orgueil; c'est lui qui réprime les mouvements honteux de la chair, éteint la flamme impure de la concupiscence, et tempère la soif de l'avarice; c'est ce nom ineffable enfin qui tarit la source des crimes pour faire couler celle de la pénitence. Et en effet, qu'est-ce que je me représente lorsque je nomme Jésus? je me représente un homme Dieu, humble de cœur, bienfaisant, sobre, chaste, miséricordieux, excellent en vertu et en sainteté, et en même temps je me représente un Dieu puissant qui me conduit par son exemple, et m'aide de son secours; c'est ce que porte à mon esprit le nom de Jésus lorsqu'il frappe les oreilles de mon corps; *hæc omnia simul mihi sonant cùm insonuerit Jesus* (1). Oh! mon Jésus est donc bien différent de ceux que la Synagogue a possédés! Ces anciens sauveurs portaient un nom plein de sens et vide d'effets; mais il n'en est pas ainsi de celui qui nous est donné, *le nom qu'il porte n'est pas un nom vain, neque enim ad instar priorum meus iste Jesus nomen vanum aut inane portat.* Il n'est pas l'ombre d'un grand nom, mais la réalité; *non est in eo magni nominis umbra, sed veritas* (2). Ce sont jusqu'ici les pensées et presque les paroles de saint Bernard, appliquons-les et concluons.

Que demande de vous cette véritable circoncision dont parle l'Apôtre, cette circoncision qui se fait par l'esprit, et que je vous prêche aujourd'hui? elle vous demande de corriger les erreurs de votre esprit, et de substituer aux fausses

(1) *Serm.* 15. *in Cant.* — (2, *Bern. Serm.* 1. *de Circ.*

maximes du monde les maximes salutaires de l'Evangile; elle vous demande de ménager le tendre germe de vertu que la grâce a produit en vous, de le nourrir, et d'écarter tout ce qui s'opposerait à son accroissement; elle vous demande d'appliquer les remèdes convenables aux maladies de votre âme; or le saint nom de Jésus, cet aimable nom dont rien ne peut exprimer la douceur, a la vertu de vous éclairer, de vous fortifier, et de vous guérir de tous vos maux spirituels, il renferme donc en lui tous les secours nécessaires pour la circoncision de vos cœurs. O que cette circoncision qu'on vous prêche aujourd'hui est donc facile! car, que vous commande-t-on pour la faire? si on vous ordonnait de longs voyages, vous pourriez vous en dispenser, et dire: *qui pourra monter au ciel* pour en faire descendre tant de forces? *quis ascendet in cœlum?* Si on vous imposait des travaux durs et pénibles, des aumônes abondantes, vous pourriez vous en excuser, et dire: *qui pourra descendre au fond de la terre* pour en tirer des trésors assez grands? *quis descendet in abyssum?* Mais que dit l'Ecriture? la parole qui vous est annoncée *n'est pas éloignée de vous*, elle est dans l'Evangile, elle est dans vos lèvres, *elle est dans votre bouche;* et si l'ignorance vous prive de la consolation des livres, si la maladie vous empêche d'ouvrir vos lèvres, vous la trouverez *dans votre cœur; propè est verbum in ore tuo, et in corde tuo.* Oui, confessez de bouche le Seigneur Jésus, et si vous ne pouvez hautement faire cette profession de foi, ayez-la dans le cœur, votre salut est assuré. *tous ceux qui invoquent le Seigneur* avec une foi vive, *seront sauvés; omnis enim quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit.* Invoquons-le donc aujourd'hui, mes frères, et tous les jours de notre vie, invoquons-le, à quelque tentation que nous soyons exposés, dans quelques circonstances que nous nous trouvions, invoquons-le dans nos doutes, dans nos perplexités, dans nos afflictions, dans nos chutes en disant: Jésus, soyez-moi Jésus maintenant et à l'heure de ma mort. Appliquons-nous spécialement à connaître ce qu'il signifie, ce qu'il coûte à Jésus-Christ, et ce qu'il opère pour notre salut quand nous l'invoquons avec tout le respect

et l'amour qu'il mérite ; nous trouverons dans ces trois considérations les motifs les plus puissants pour circoncire nos cœurs, le renouvellement des années m'en fournit un quatrième qui ne fera pas une moins vive impression sur bien des âmes.

Qu'est-ce, mes frères, que l'homme sur la terre ? Hélas ! une tendre fleur qu'on voit paraître le matin, éclore ensuite, briller d'un éclat merveilleux, et qui est déjà fanée, durcie et desséchée le soir. L'homme prend naissance le matin, passe tout-à-coup à l'âge viril, et le soir il meurt ; son cadavre se roidit, et bientôt il est porté dans la poussière pour y devenir la nourriture des vers ; *mane sicut herba transeat, mane floreat et transeat, vespere decidat, induret, et crescat* (1). Qu'est-ce encore que l'homme ici-bas ? hélas ! (ce sont les comparaisons dont se sert l'Esprit saint dans le livre de la Sagesse) (2) *un vaisseau qui, porté par les vents, ne laisse sur la mer aucun vestige de lui-même ; navis cujus vestigium non est invenire : Un messager qui passe* et qu'on ne voit plus le moment suivant ; *nuntius percurrens : Une flèche décochée* par un bras puissant *vers son but ; sagitta emissa in locum destinatum : Un oiseau qui fend l'air* par la rapidité de son vol ; *avis quæ transvolat in aere :* un fleuve qui roule sur lui-même avec une force impétueuse jusqu'à ce qu'il se soit précipité dans le grand abîme ; *quasi aquæ dilabimur quæ non revertuntur* (3). Toutes ces choses sont autant d'images ressemblantes de la vitesse avec laquelle nous passons du temps à l'éternité. Que sont les jours de l'homme même les plus longs, si on y pensait bien ? hélas ! ce sont *de petites pailles que le vent emporte ; lanugo est quæ à vento tollitur : Une écume légère qui est dissipée par la tempête ; spuma quæ à procella dispergitur : Une fumée que le vent dissipe ; fumus qui à vento diffusus est. Toute votre vie n'est qu'un vent*, parce qu'elle passe aussi vite que le vent, et qu'elle en dépend, *ventus est vita mea.* Dut-elle durer mille ans, ce qui ne sera certainement pas, *elle ne serait au jugement de Dieu que comme un jour, non pas un jour présent,*

(1) *Ps.* 87. — (2) *Sap.* 5 — (3) 2. *Reg.*

mais un jour passé; mille anni ante occulos tuos tanquam dies hesterna quæ præteriit (1). Voilà l'idée que l'Esprit saint nous donne de la vie présente, et l'idée que nous rappelle ce premier jour de l'an.

A quoi, mon cher auditeur, êtes-vous résolu de passer une vie si courte? Si on vous disait que vous n'avez plus qu'un mois, plus qu'un jour, plus qu'une heure à vivre, comment vous semble-t-il que vous emploieriez ces moments? eh bien! le temps qui vous reste comparé avec l'éternité est plus court encore. Quels souhaits formez-vous donc aujourd'hui pour ce peu de temps dont vous avez à disposer? sont-ce ceux que forment aujourd'hui les pécheurs, ou ceux que conçoivent les justes devant le Seigneur? vous en êtes tous les témoins les uns à l'égard des autres; le mondain en forme et le juste aussi, quelle différence entre les souhaits de l'un et de l'autre? L'un et l'autre souhaitent des places honorables, mais où? le mondain sur la terre parmi les siens, le juste dans le ciel parmi les bienheureux; l'un et l'autre souhaitent des spectacles qui réjouissent leur vue, mais quels spectacles? le mondain en demande de profanes et dangereux, le juste désire de voir son Dieu, de jouir de la présence de son Dieu dans la compagnie des saints; l'un et l'autre souhaitent d'être rassasiés, mais quand? le mondain dès le temps présent, dès aujourd'hui, le juste au matin de l'éternité; *repleti sumus manè;* l'un et l'autre souhaitent d'être rassasiés, mais comment encore? le mondain voudrait l'être des biens de ce monde, et le juste *de cette miséricorde* qui met en possession du souverain bien; *repleti sumus misericordiâ tuâ:* l'un et l'autre souhaitent des plaisirs, mais quels plaisirs? le mondain court après des plaisirs sensuels et passagers, et le juste soupire après ceux qui doivent durer pendant toute son éternité; *omnibus diebus nostris:* l'un et l'autre souhaitent la joie et la satisfaction; mais quelle joie et quelle satisfaction? le mondain souhaite celle que procure le crime et le désordre, le juste *celle qu'on goûte* lorsqu'on se souvient des *années d'afflictions* qui ont mérité le ciel: *lætati sumus pro*

(1) *Ps.* 39.

diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala. Le mondain, décidé pour la bénédiction d'Esaü, n'est occupé que de la graisse de la terre, de longues années, une vieillesse heureuse, une vieillesse toujours en état de jouir de la vie, de goûter des plaisirs qui charment ses ennuis, et qui éloignent de ses yeux les horreurs d'une mort prochaine; voilà les souhaits que le mondain fait pour lui, et que peut-être il vous a déjà faits. Le juste au contraire, s'élevant au-dessus de ses sens, ne désire pour lui et pour les autres que le ciel, que la vertu, et les moyens de vertu qui conduisent au ciel; persuadé qu'il est de la brièveté de la vie présente et des misères qui l'accompagnent, il lève la tête vers sa patrie dans l'attente d'une rédemption prochaine: le temps est trop court, se dit-il en homme sage, et l'éternité est trop longue pour ne pas tout employer l'un à la préparation de l'autre; nous ne sommes, la mort et moi, séparés, pour ainsi dire, que d'un pas, encore dépend-il d'elle et non pas de moi de le franchir. Ah! que puis-je donc désirer sur la terre? et quelle folie serait-ce à moi de ne point retrancher tout ce qui m'empêcherait de porter librement mes regards vers le ciel.

Voilà, mes frères, les sentiments du juste et du mondain, la différence immense qu'il y a entre les souhaits de l'un et de l'autre. Lequel des deux voulez-vous imiter? quel maître voulez-vous suivre? est-ce le monde ou votre Dieu? est-ce le monde aveugle qui ignore souvent ce que vous faites pour lui, ou un Dieu dont l'œil éclaire toutes vos démarches? est-ce ce monde ingrat et méchant qui exige des travaux sans récompense, ou Dieu dont la miséricorde récompense toujours au-delà du travail? est-ce ce monde faible et perfide qui ne paie vos soins que de paroles trompeuses, ou Dieu dont les promesses sont également magnifiques et certaines? Cette année, mes frères, est probablement la dernière de plusieurs d'entre nous, l'an prochain plusieurs qui m'entendent dormiront du sommeil de la mort: combien qui assistaient à la solennité de ce jour il y a un an, qui reposent aujourd'hui dans les horreurs du tombeau! la dernière heure peut frapper pour nous comme pour eux; que sais-je, hélas!

si un autre que moi ne remplira pas cette chaire dans ce temps ? que savez-vous si d'autres que vous n'occuperont pas vos places, et si nous n'irons pas tous troubler le repos des morts ?

Mon Dieu, faites que nous soyons occupés, touchés, vivement pénétrés de ces pensées salutaires pendant cette année ; nous faisons une réparation publique à votre majesté suprême pour nos années malheureusement passées dans le crime et l'oisiveté ; nous vous offrons celle que nous commençons, et nous sommes disposés à en consacrer tous les moments à votre service ; nous voulons, (écoutez bien ceci, mon cher auditeur, et que votre cœur ne démente aucune de mes paroles), nous voulons, Seigneur, que toutes nos actions pendant cette année, que toutes nos paroles, que tous les désirs de notre âme, que toutes les pensées de notre esprit, que toutes les palpitations de notre cœur soient autant d'actes faits à votre plus grande gloire ; tout ce qui ne tend pas à ce terme nous le retrancherons avec le couteau de la circoncision, la pensée du saint nom de Jésus nous armera de ce glaive spirituel. O Jésus, mon aimable Jésus ! *pénétrez-nous pour toujours du respect* profond, et du tendre *amour que mérite votre saint nom ; sancti nominis tui, Domine, timorem pariter et amorem fac nos habere perpetuum* (1). Accordez-nous, qu'après avoir honoré cet auguste nom sur la terre, nous jouissions de votre présence dans le ciel pendant les années éternelles qui succèderont à ce jour qui passe ; c'est, mes frères, le souhait que je forme pour vous au commencement de cette année, je vais en demander l'accomplissement dans la célébration des saints mystères, formez-en un semblable pour mon salut ; je vous en conjure, travaillons tous de concert cette année à notre sanctification mutuelle, afin qu'au grand jour du Seigneur nous recevions la couronne incorruptible promise à la persévérance. Ainsi soit-il.

(1) *Orat. Eccl.*

ÉVANGILE

Du jour de l'Epiphanie.

Jésus étant né dans Bethléhem, ville de Judée, du temps du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent : où est celui qui est né le roi des Juifs? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Ce que le roi Hérode ayant entendu, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui. Et ayant assemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il s'informa d'eux où devait naître le Christ. Ils lui dirent que c'était dans Bethléhem, de la tribu de Juda, selon ce qui a été prédit par le prophète : Et vous Bethléhem, terre de Juda, vous n'êtes pas la dernière d'entre les principales villes de Juda : car c'est de vous que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israel. Alors Hérode ayant appelé les Mages en secret, s'informa d'eux avec exactitude du temps que l'étoile leur était apparue ; et les envoyant à Bethléhem, il leur dit : allez, et éclaircissez-vous de tout ce qui concerne cet enfant ; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi moi-même l'adorer. Ayant entendu ces paroles du roi, ils partirent : et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient parut, et elle allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés de joie, et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant en terre ils l'adorèrent. Puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et ayant reçu en songe un avertissement du ciel, de n'aller point trouver Hérode, ils s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin.

Homélie de l'Epiphanie sur la fidélité à la grâce.

La miséricorde du Seigneur envers les Gentils, sa sévérité envers les Juifs, la vocation des premiers, la réprobation des seconds, l'abandon des uns, la substitution des autres; voilà, mon cher auditeur, les mystères que l'Eglise propose aujourd'hui à ses enfants pour le sujet de leur méditation, mystères consolants pour les uns, mais mystères terribles pour les autres! mystères consolants pour le chrétien, puisque les Gentils qui descendent de leurs trônes pour se prosterner dans une crèche aux pieds du divin enfant, sont ses pères selon la chair, et ses prémices selon la religion; mais mystères terribles pour le juif, puisque le trouble d'Hérode, l'alarme de Jérusalem, l'indifférence criminelle que marque la synagogue, annoncent de la part de Dieu un oubli général de la nation, un oubli dans lequel il la laissera jusqu'à la consommation des siècles; mystères, dirai-je, consolants ou terribles pour nous!

Ces différents effets dépendent de nous-mêmes; si comme les Mages de l'Evangile nous marchons sans délai au flambeau de la foi qui nous éclaire, si nous nous rendons vers la céleste Jérusalem avec ce courage qui les a conduits à la Jérusalem terrestre, si nous offrons sans retour les dons spirituels figurés par leur encens et leur myrrhe, réjouissons-nous au Seigneur, parce que ce jour est un jour de salut pour nous; mais si, comme le juif orgueilleux et endurci, nous apercevons la lumière sans la suivre, si nous montrons la voie aux autres sans y entrer nous-mêmes, si les difficultés qu'elle nous présente nous effraient et nous rebutent; si après y avoir couru pendant quelque temps nous nous lassons, ah! craignons, mes frères, bientôt l'étoile qui nous éclaire se retirera de nous, et nous serons livrés à des ténèbres palpables; voilà le triste sort de ceux qui ne cherchent pas le Seigneur, ou qui ne le cherchent pas avec toute la fidélité nécessaire.

Oui, mes frères, ne point chercher le Seigneur avec toute la fidélité que demande la grâce, c'est s'exposer à toutes les

suites funestes qu'entraîne après soi l'abus de la grâce ; à l'aveuglement de l'esprit, à l'endurcissement du cœur, à l'oubli de son salut, à l'impénitence finale, à la réprobation éternelle, à un feu qui ne s'éteindra jamais. Mon Dieu, quelqu'un de cet auditoire serait-il assez malheureux pour s'exposer à ce danger ? ce que je vais vous dire des qualités que doit avoir la fidélité à la grâce vous le fera connaître.

Quels furent les caractères de la foi des Mages : d'abord vous les voyez qui quittent tout pour suivre l'étoile aussitôt qu'ils l'ont aperçue, premier caractère de leur fidélité, elle est prompte. Ensuite vous pouvez remarquer qu'ils ne font aucune attention aux obstacles qui s'opposaient à leur voyage, second caractère de leur fidélité, elle est courageuse. Enfin vous êtes témoins que les plus fortes tentations ne sont point capables d'ébranler leur constance ni à Jérusalem ni à Bethléhem, troisième caractère de leur fidélité, elle est constante et persévérante. Or la fidélité des Mages doit être le modèle de la nôtre : ces premiers disciples de la grâce de Jésus sont devenus des maîtres de la grâce par rapport à nous, et l'Église ne nous propose aujourd'hui leur exemple qu'afin que nous en devenions les imitateurs ; il faut donc (et ce sont ici les trois résolutions qui partageront cette Homélie ;) il faut 1° que notre fidélité à la grâce soit prompte et sans délai, première réflexion opposée à la présomption de ceux qui diffèrent de jour en jour dans l'espérance de trouver un temps plus favorable ; 2° il faut que notre fidélité soit forte ; généreuse, pour vaincre les obstacles du salut, seconde réflexion opposée à la lâcheté de ceux que la vue des obstacles rebute et décourage ; il faut, 3° que notre fidélité soit constante et persévérante pour être couronnée dans le ciel, troisième réflexion opposée à l'inconstance de ceux qui sont flottants entre le vice et la vertu.

C'est à vous, ô mon Dieu, que je m'adresse pour toucher efficacement les cœurs de ces fidèles, à vous qui en avez sanctifié les prémices en ce jour, daignez vous servir de ma parole pour en sanctifier la masse, je vous le demande par la gloire que vous ont procurée et que vous procureront les nations converties pendant toute l'éternité.

PREMIER POINT.

Dès que Jésus fut né à Bethléhem de Juda du temps du roi Hérode, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem; cùm notus est Jesus in Bethlehem Juda in diebus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam. Toutes ces paroles de l'Evangéliste mériteraient une remarque particulière, si l'exécution de notre dessein le permettait; il dit que *Jésus naquit à Bethléhem de Juda*, c'est pour montrer que notre divin Sauveur naquit où le Messie devait naître suivant les anciennes prophéties; il ajoute qu'il naquit *du temps d'Hérode l'Iduméen*, c'est pour insinuer que le sceptre était sorti de la tribu de Juda, qu'il était entre les mains des étrangers; et par conséquent que le temps auquel le désiré des nations devait paraître était accompli; il ajoute encore que les Mages vinrent *à Jérusalem*, pour montrer qu'ils devaient apprendre dans ce lieu où était né le roi des Juifs, et en même temps que c'est aux pasteurs de l'Église que nous devons avoir recours dans nos doutes sur l'affaire du salut; mais venons à notre dessein principal, et voyons d'abord avec quelle promptitude les Mages suivirent l'impression de la grâce, afin que nous les imitions ensuite.

Etant venus à Jérusalem, dit saint Matthieu, ils demandèrent: où est le Roi des Juifs qui est nouvellement né? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer; *dicentes ubi est qui natus est rex Judæorum? vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.* Considérez, je vous prie, l'expression de ces zélés prosélytes dans la crèche: ils ne disent pas nous avons vu l'étoile, et nous avons curieusement recherché ce qu'elle signifiait, nous avons consulté les savants pour n'être point trompés dans nos recherches, nous avons assemblé nos Etats, mis ordre à nos affaires civiles, attendu la belle saison, préparé ce qui pouvait rendre commode un voyage si long et si pénible; ce n'est pas leur langage, parce que ce n'est pas celui d'une âme fidèle à la grâce. Elle ne sait, dit saint Ambroise, ce que c'est que prévenir, et encore moins ce que

c'est que retarder les desseins du Seigneur ; *nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia.* Ils disent qu'*ils ont vu l'étoile* et qu'*ils sont venus ; vidimus stellam ejus et venimus.* Point d'intervalle, comme vous voyez, entre voir et faire, entre apercevoir la lumière qui guide et tendre au terme où elle conduit, entre connaître sa vocation et y répondre, entre apprendre ses devoirs et les pratiquer ; voilà, mon cher auditeur, la promptitude à suivre l'attrait de la grâce qui est proposée pour modèle à tous les pécheurs, et qui sans doute leur est proposée avec bien de la justice.

Car pourquoi, je vous le demande, ces princes déjà chrétiens de cœur sont-ils si attentifs au moment de la grâce ? et quels motifs ont-ils d'être si dociles à son impression que vous n'ayez pas ? ils sont pécheurs, ils peuvent devenir des saints dans le moment présent, peut-être ne le pourront-ils plus dans le moment suivant, s'ils retardent jusques là ; voilà ce qui les détermine à obéir sans la moindre résistance, à courir sans délai vers le Sauveur qui leur est montré. Quel est notre état actuel, se disent-ils en voyant le rayon de lumière qui les éclaire sur eux-mêmes ? hélas ! nous sommes des esclaves du péché, des coupables sans médiateur, des étrangers à l'égard de l'alliance du Seigneur, des aveugles livrés à notre propre sens, des sensuels plongés dans la vie des sens, des adorateurs superstitieux d'idoles sans parole et sans sentiment, des malheureux proscrits de devant la face du Seigneur ; voilà ce que nous sommes aux yeux de l'Être suprême. O que cet état est horrible ! grâces éternelles en soient rendues à notre Seigneur ! nous pouvons encore en sortir, nous pouvons aujourd'hui nous approcher de celui dont le péché nous avait tant éloignés ; c'est pour cela qu'il nous est né un Sauveur, le sang qu'il vient de répandre sur la terre est le ciment sacré qui doit nous unir à la nation sainte, il ôtera lui-même la muraille de séparation pour ne faire plus qu'un peuple des deux ; d'étrangers nous pouvons devenir citoyens de la cité des saints, enfants de la maison de Dieu, membres spirituels de cette Eglise toujours auguste à laquelle ont travaillé les patriarches et les prophètes, dont les Apôtres jetteront les fondements, et dont le Sauveur sera

lui-même la pierre angulaire. O que ce nouvel état est digne de nos souhaits et de toute notre ambition ! ô l'heureux moment que celui où il nous est offert ! peut-être après-lui il n'y en aura plus, ils sont tous dans la disposition du Seigneur, il lui a été libre de ne se point manifester jusqu'à ce jour, et après ce jour il pourrait se cacher de nouveau pour ne se remontrer jamais ; ah ! qu'il est donc important de ne point différer ce voyage d'où dépend notre salut : tels étaient, sinon les expressions, du moins les sentiments des Mages au moment qu'ils virent l'étoile, et c'est ce qui les décida à partir sur-le-champ.

N'est-ce pas aussi, mes frères, ce qui doit décider tout pécheur parmi nous à se convertir, non pas, comme il l'espère toujours, et toujours très-mal à propos ; non pas, dis-je, à la fin de la vie, ou dans quelques années, ou dans un temps plus commode, mais aujourd'hui, mais à l'heure et au moment que je lui parle ? Ces prémices de la gentilité se hâtaient de se jeter entre les bras de leur Sauveur, parce que sans lui ils périssaient ; or tout pécheur marche également sur le bord du précipice : l'enfer à chaque moment peut s'ouvrir pour le recevoir, celui qui n'est encore aujourd'hui que l'esclave du démon demain peut être sera sa proie, il est déjà mort aux yeux de Dieu, il est un cadavre hideux, un objet de sa fureur ; peut-il, dans cet état, ne pas trembler sous le glaive de la justice divine suspendu au-dessus de sa tête criminelle ? peut-il rester un moment sous ce glaive, sans s'efforcer de l'éloigner ? Ah ! convertisssez-vous donc à Dieu, coupables mortels, et puisque vous ne pouvez éviter ses coups qu'en vous jetant entre les bras de la divine miséricorde, puisque peut-être il ne vous les tendrait plus le moment suivant, allez-y dès celui-ci pour vous soustraire à ses vengeances, premier motif de conversion.

Ces premiers chrétiens passent de leurs palais à l'étable de Bethléhem avec une sorte de précipitation, parce qu'ils connaissent le prix de la grâce qui les y appelle, et les avantages infinis de cette grâce. Ah ! pécheurs, *si vous connaissiez* comme eux *ce don de Dieu*, et ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour vous le mériter ; *si scires donum Dei !* si

vous pensiez que ce don est le prix de sa conception dans le sein d'une vierge, de son anéantissement dans une crèche, d'une retraite obscure de trente ans à Nazareth, de trois ans d'un ministère laborieux et plein de contradiction, de la mort ignominieuse qu'il a endurée sur une croix, et du sang précieux qu'il y a versé; *si scires donum Dei!* si vous pensiez que ce don vous procure les titres augustes d'images de la divinité, d'amis de Dieu, d'enfants du Seigneur, d'héritiers du ciel; *si scires donum Dei!* si vous pensiez que ces titres élèvent au-dessus de toutes les grandeurs de ce monde, et qu'un pauvre couvert de vieux haillons, mais revêtu de la robe d'innocence, est infiniment plus devant Dieu que tous les princes de la terre avec toute leur puissance; *si scires donum Dei!* si vous pensiez que ce don est ce qu'il y a de plus précieux aux yeux de Dieu même, que c'est lui qui a préparé Marie à la sublime dignité de mère de Dieu, que c'est lui qui fait les saints sur la terre, lui qui peuple le ciel de citoyens, lui qui attire sur l'homme les regards complaisants du Seigneur; *si scires donum Dei!* si vous pensiez que sans ce don il n'y a point de vrai bonheur, qu'avec ce don on est heureux au milieu des plus grandes afflictions, et qu'alors on s'écrie avec saint Ignace: *ampliùs Domine, ampliùs:* encore plus, Seigneur, encore plus de ces larmes que vous essuyez, et de ces douleurs que vous soulagez; *ampliùs, Domine:* encore plus de ces contradictions des hommes, et de ces traverses de la fortune; *ampliùs:* encore plus de ces pertes temporelles qui me ruinent, et de ces maladies qui me conduisent au tombeau; *ampliùs:* encore plus de ces humiliations qui m'avilissent, et de ces croix dont on me charge de toutes parts; *si scires donum Dei!* si vous saviez qu'avec ce don on n'est affligé de rien, on ne désire rien qu'en Dieu, on possède tout en lui; *si scires donum Dei!* ô que tant de gloire, tant de beautés seraient capables de vous charmer, de vous inspirer la généreuse résolution de vous donner tout à Dieu! cependant ce sont là autant de vérités indubitables, autant de vérités que la religion nous enseigne. Quel motif plus puissant désirez-

vous, mes frères, pour suivre l'étoile qui vous éclaire sur vos désordres et sur les devoirs de la pénitence?

Un troisième, qui acheva de déterminer les mages, était la crainte que le Seigneur ne punît leur retard par la soustraction de ses grâces; ils savaient déjà ce que saint Paul a dit depuis, que les Gentils n'étaient appelés à la grâce de l'Evangile que par pure miséricorde; *gentes super misericordiâ honorare Deum* : que Dieu qui l'avait tenue dans son sein pendant un grand nombre de siècles pouvait encore l'y renfermer, qu'à la vérité il avait promis le pardon à tout pénitent, mais qu'il ne s'était pas engagé à accorder le temps de faire pénitence, et que chaque moment pouvait être le dernier : ce fut sur ces grands principes que les mages se déterminèrent d'abord, et l'évènement montra qu'ils ne s'étaient pas déterminés trop tôt. En effet, que leur serait-il arrivé après quelques jours de retard? hélas! le Messie que l'étoile leur avait indiqué n'aurait plus été pour eux; en vain les Scribes leur eussent-ils montré le chemin de Bethléhem, le Seigneur s'en était retiré; en vain seraient-ils retournés sur leurs pas à Jérusalem, le divin enfant avait fui en Egypte; en vain l'eussent-ils cherché dans cette domination étrangère, il s'y était caché pour y vivre inconnu. Un seul moment de retard jetait donc infailliblement les mages dans le plus grand des malheurs, ne vous y jettera-t-il pas aussi, mes frères? dites-le-moi, de grâce, sur quoi comptez-vous pour user si long-temps de coupables délais? est-ce sur quelques promesses claires et précises que le Seigneur vous en a faites? au contraire, il ne cesse de vous avertir par ses prophètes qu'un temps viendra où les pécheurs crieront, et qu'ils ne seront point exaucés; *clamabunt, et non exaudiet eos* (1). Est-ce sur ses miséricordes? direz-vous avec le peuple Juif que ces menaces ne tomberont point sur ceux qui sont à Dieu? *non stillabit super istos.* Il est vrai, vous répond le prophète, le Seigneur n'a que des pensées de bonté, mais pour qui? pour ceux qui marchent dans la droiture du cœur (2), il est bon avec les bons, mais il est terrible pour

(1) *Mich.* 3. — (2) *Mich.* 2.

les méchants qui refusent de faire pénitence. Est-ce sur quelques années de vie que vous vous promettez encore ? eh, mes frères ! qui vous a dit, non pas que cette année, mais que ce jour présent aurait pour vous un lendemain ? Hier à moi, vous disent les morts, aujourd'hui à vous, les jours suivants à celui seul qui tient dans sa main la destinée des temps ; frivole espérance, par conséquent vaine présomption du pécheur lorsqu'il dit qu'il ira chercher ou qu'il appellera à lui les ministres de l'Evangile, qu'il les entendra parler de ses obligations, qu'il pensera à la grande affaire de son salut, et qu'il ne négligera rien alors pour la consommer. Ouvrez le livre des Actes, lisez dans le chapitre vingt-quatrième de ce livre l'histoire que saint Luc y rapporte, vous trouverez la preuve la plus terrible de cette vérité que je vous prêche. Le proconsul Félix et sa femme Drusille, tous deux fameux dans la Judée, l'un par ses injustices, l'autre par le dérèglement de ses mœurs, entendent à Césarée l'Apotre saint Paul qui leur parle d'abord des devoirs de la justice et de la chasteté, et qui ensuite leur présente les jugements du Seigneur sous les images les plus vives, et les plus capables d'effrayer ; quel coup de grâce pour ces époux criminels s'ils eussent voulu en profiter ! grâce inutile cependant, parce que l'une a trop long-temps négligé la grâce qui la combattait, et que l'autre n'en use pas aussitôt qu'il en peut user. Drusille élevée dans la religion sainte du Seigneur a été instruite dès sa plus tendre jeunesse de la morale qu'on lui annonce, elle a agi contre ses propres lumières, elle a cherché à les éteindre, à étouffer les remords de sa conscience pour pécher plus librement ; ce qu'elle a souhaité est devenu la peine de son péché, elle ne sent plus ces remords lors même qu'un Apôtre emploie toute la force et la véhémence de son zèle pour les faire revivre. Félix au contraire est ému, il est pénétré de crainte, il est saisi d'horreur et d'effroi, ne sera-t-il pas aussi convaincu, persuadé, converti à la foi de Jésus-Christ ? il le pouvait, c'était le moment où la grâce l'attendait, elle avait opéré ce qui dépendait d'elle, et il ne restait plus à Félix que d'y ajouter le consentement de sa volonté ; il ne le refuse pas absolument, seulement il diffère à un au-

tre temps à s'appliquer aux vérités qu'il a entendues, c'en est assez pour cette heure, dit-il à Paul, allez, je vous rappellerai dans un temps plus commode, et je vous promets mon attention pour le moment que je choisirai; *quod nunc attinet, vade, tempore autem opportuno accersam te.* Eh! quoi donc, prince coupable, vous ne pensez pas que l'irrésolution est un vrai refus, que votre délai est une résistance positive, que cette résistance mérite un abandon éternel de la part de Dieu! Vous dites que c'en est assez pour cette heure, est-ce donc assez que vous craigniez le Seigneur comme un esclave craint son maître? ne veut-il pas être aimé de vous aussi tendrement qu'un bon père l'est de ses enfants? Vous manderez, dites-vous, l'Apôtre lorsque vous aurez le temps; vous sera-t-il donné ce temps? vous sera-t-il libre d'avoir la grâce avec le temps?

Il le pense sans doute ce pécheur téméraire; mais il se trompe, dans peu de temps il sera appelé à Rome où il n'y aura plus de Paul pour le faire trembler, plus de grâce pour lui inspirer la crainte du Seigneur, plus de temps pour opérer sa conversion; il a échappé l'occasion, elle ne se présentera plus, et il mourra dans l'impénitence finale. O jugements de mon Dieu, que vous êtes terribles! ô aveuglement de l'homme, que vous êtes profond! Voilà cependant quel est le vôtre, vous qui différez depuis des semaines et des mois de vous donner à Dieu. Jusqu'à ce jour, pour une étoile vous en avez eu mille pour vous éclairer: a-t-il fallu des exemples pour vous édifier? vous en avez eu devant les yeux; a-t-il fallu des guides pour vous diriger? vous avez pu les trouver à quelques pas de votre maison? a-t-il fallu des Sacrements pour vous soutenir dans la voie de la vertu? ce trésor précieux de l'Eglise a toujours été ouvert à vos besoins, et vous avez pu y puiser abondamment; a-t-il fallu des maux pour vous éprouver, des biens pour vous consoler? la Providence vous a ménagé les uns et les autres par intervalle; a-t-il fallu de pieuses suggestions de la grâce, des attraits intérieurs à la pratique du bien? vous les avez sentis, et vous convenez du bonheur de ceux qui y cèdent; a-t-il fallu des prédicateurs évangéliques qui vous étonnassent sur la rigueur des juge-

ments divins, sur le sort éternel des justes et des pécheurs? vous en avez eu; et c'est pour cela que le Seigneur m'envoie encore aujourd'hui vers vous; il me charge de vous dire ce que disait le Prophète Jonas aux Ninivites : peut-être encore quarante jours, peut-être encore une semaine, peut-être encore une heure, et Ninive ne sera plus, et votre âme sera séparée de votre corps, et le temps des miséricordes sera passé, il aura fait place à celui des vengeances. O! je vous *en conjure*, mes chers frères, *ne recevez pas en vain la grâce qui* vous est offerte; *exhortamur ne in vanum gratiam Dei recipiatis.* Je vous en conjure par cet instant même que vous ne pouvez perdre sans risquer de vous perdre éternellement; je vous en conjure par la grâce même qui vous est offerte, et que vous ne pouvez refuser sans renoncer à la gloire des enfants de Dieu, et au bonheur des saints dans le ciel; je vous en conjure par votre âme que cette grâce divine élève à l'adoption divine, et enrichit des dons du ciel les plus précieux; je vous en conjure par votre salut qui est le terme où aboutit cette grâce, par l'honneur, la félicité qui vous est préparée dans le royaume des cieux; je vous en conjure par le sang de Jésus-Christ qui est le prix de cette grâce, par la lance, les clous, la couronne d'épines, tous les instruments de sa passion; je vous en conjure par celui même qui vous offre sa grâce, par le nom adorable du Seigneur, et si vous refusez de vous rendre à la voix qui vous appelle, ah! je n'ai plus que des choses affligeantes à vous prédire, que des menaces à vous faire, que des malédictions éternelles à vous annoncer; *lamentationes, et carmen et væ* (1). Votre cœur, mes frères, est-il assez endurci pour n'être point touché de tout ceci? quel obstacle pourra donc s'opposer à votre conversion? c'est ce que je vais considérer dans le second point.

SECOND POINT.

Une seconde qualité de la fidélité à la grâce, est qu'elle soit généreuse, entreprenante et courageuse pour s'élever

(1) *Isaïe* 2.

au-dessus des obstacles qui s'opposent à l'efficacité de la grâce; combien, hélas ! n'en rencontrons-nous pas dans la voie du salut ! Si cette voie était jonchée de roses, si elle était large, et partout aplanie, qui refuserait d'y marcher? mais qu'il s'en faut bien que ce soit là l'idée que l'Evangile nous en donne ! c'est une voie étroite, un chemin difficile à trouver, plus difficile encore à suivre, et il faut de la force et du courage pour y entrer; c'est l'exemple que nous donnent les Mages dans l'Evangile de ce jour; étudions-le, il a de quoi nous édifier.

Ils vinrent, dit saint Matthieu, *d'Orient à Jérusalem, et demandèrent: où est le roi des Juifs qui est nouvellement né? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer; Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam dicentes: ubi est qui natus est Rex Judæorum, vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.* L'Evangéliste ajoute que *le roi Hérode ayant appris cela, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui; audiens autem Herodes Rex turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo.* Développons bien le sens de ces paroles, vous y trouverez, pécheurs, tous les prétextes que vous apportez d'ordinaire pour différer votre conversion, vous verrez que les Mages ont généreusement triomphé de ces prétendus obstacles qui vous rebutent, que vous pouvez en triompher de même, que votre perte ne vient que de votre lâcheté seule, et si, après toutes ces réflexions, vous êtes encore infidèles à la grâce qui vous appelle, hélas ! il ne reste plus qu'à prier et gémir sur votre sort.

Non, mes frères, vous n'avez point d'obstacles à vaincre, que les mages n'aient eu à surmonter, je pourrais même ajouter qu'ils en ont eu plusieurs à franchir, dont vous êtes préservés par votre état et votre condition; et, pour rendre cette vérité sensible, je n'ai qu'à examiner ces trois questions: qu'étaient ces Mages? c'étaient des idolâtres et des sages du paganisme: que quittaient-ils? leurs palais, leur état, leur famille; que virent-ils à Jérusalem? toute la ville dans le trouble d'abord, ensuite dans l'indifférence. Prenez garde à ceci, s'il vous plaît, parce que vous comprendrez que ni les dis-

positions personnelles, ni la crainte des hommes, ni le mauvais exemple, qui sont les plus grands obstacles à la conversion du pécheur, ne doivent pas être des obstacles à la vôtre.

La morale chrétienne vous effraie, hommes accoutumés à suivre les penchants funestes de votre cœur, et la sévérité des maximes évangéliques retarde l'affaire de votre conversion; un vindicatif la diffère, et pourquoi? parce que, selon l'Evangile, la première condition de sa conversion serait qu'il pardonnât du fond de son cœur, et qu'il ne se croit pas encore capable d'un tel sacrifice; un usurier la diffère, et pourquoi? parce que, selon l'Evangile, la première condition de sa conversion, serait qu'il restituât les usures qu'il a tirées du passé, et qu'il cessât d'en exercer dans la suite, et qu'il voudrait, sinon continuer son commerce, du moins être exempt de réparer ses injustices passées; une personne engagée dans une habitude scandaleuse diffère sa conversion, et pourquoi? parce que, selon l'Evangile, la première condition de sa conversion serait qu'elle arrachât l'œil qui la scandalise, qu'elle quittât cette occasion qui la perd, et cet œil lui est encore cher, elle ne peut se résoudre à rompre les liens criminels qui la captivent; un joueur, un ivrogne la diffèrent, et pourquoi? parce que, selon l'Evangile, la première condition de leur conversion serait que l'un modérât son jeu, et que l'autre se réduisît à une tempérance exacte, et ni l'un ni l'autre ne veulent porter sur leur cœur le glaive de la mortification chrétienne. Quand nous parlons de pénitence à tous ces hommes qui n'ont connu jusqu'à présent que la vie des sens, toutes les saintes pratiques que nous leur suggérons les rebutent et les éloignent de nous; leur proposer quelque temps de retraite, c'est les enterrer tout vivants; leur marquer des méditations pour chaque jour, c'est les élever à une spiritualité dont ils ne sont point capables; leur recommander l'exercice de la prière et des lectures spirituelles, c'est leur prescrire un exercice ennuyeux; leur ordonner de suivre un règlement de vie, de se lever matin pour louer le Seigneur, et travailler à sa gloire, c'est les assujettir à l'impossible; leur conseiller des jeûnes, et des abstinences, des pèlerinages, c'est abréger leurs jours, affaiblir leur tempéra-

ment, ruiner leur santé. Est-ce donc là le langage d'un chrétien? est-ce la voix d'un disciple de la croix? considérez, hommes délicats, sensuels, considérez l'exemple des Mages, et apprenez à vous confondre; ils n'avaient pas eu le bonheur d'apprendre comme vous dès leur plus tendre jeunesse que la vie de l'homme devait être une guerre continuelle contre soi-même, ils avaient au contraire entendu souvent répéter à la cour, dans les compagnies, et sur les théâtres, que les heureux du siècle étaient les riches, que l'homme était fait pour les honneurs, et les plaisirs des sens pour l'homme; ils étaient des idolâtres suivant l'opinion générale des Pères de l'Eglise, et si nous en croyons saint Ignace, Origène, saint Ambroise, saint Hilaire, ils étaient des idolâtres adonnés à la magie, et exerçant les arts diaboliques de la superstition. Quel éloignement de Jésus-Christ et de sa doctrine! cependant aussitôt qu'elle leur est proposée ils l'embrassent; ils condamnent, sans hésiter, les maximes qu'ils ont approuvées jusque-là, et ils adoptent sans peine celles qu'ils avaient réprouvées; les honneurs qu'ils recevaient à leur cour, les commodités qu'ils y trouvaient, les plaisirs que d'habiles courtisans sont attentifs à leur procurer, les complaisances dont chacun s'empresse à l'envi de donner des preuves, tous ces objets qui les flattaient auparavant, ont perdu leurs attraits, une seule chose fixe leurs désirs, c'est d'aller adorer un Dieu fait homme; ils sont situés vers l'Euphrate dans la Chaldée, selon une commune opinion, et par conséquent le voyage qu'il faut faire, est de plus de deux cents lieues; on est dans un temps d'hiver; et le froid s'y fait sentir, leur cœur idolâtre n'a pas été sans doute sans attache secrète ou publique, et il faut y renoncer. Placés dans de telles circonstances, qu'auriez-vous fait, vous qui vous plaignez de la difficulté de votre conversion? Ni la longueur du voyage, ni la rigueur de la saison, ni la séparation des objets les plus agréables ne leur coûtent rien; ils voient l'étoile, et sans délai ils se mettent en chemin, ah! c'est qu'ils comprennent, ces hommes, que Dieu mérite la préférence sur toute chose, qu'il n'y a de gloire ni le grandeur qu'à le servir, que ses récompenses sont dignes des plus grands sacrifices, et que les peines de cette vie

n'ont nulle proportion avec le bonheur auquel elles disposent : enfants des hommes, ne le comprendrez-vous jamais ?

J'entends ce que me dit ici un esprit fort, un sage selon le monde. Non, ce n'est point la sévérité de la morale chrétienne qui empêche cette conversion que vous exigez de moi ; tout austère qu'elle est, la lumière naturelle en découvre la vérité, et la raison lui rend ce témoignage qu'elle est pure en tous ses points ; mais adorer un Dieu en trois personnes, une de ces trois personnes née dans une crèche, et morte sur une croix, ah ! voilà ce que je ne puis avouer, ce que combat ma raison, et ce qui m'éloigne de la société qui me propose ces articles.

Ces vérités et bien d'autres de notre religion sont sublimes, je l'avoue, elles sont au-dessus de notre raison, et à certains égards très-obscures, j'en conviens avec vous, pourvu que vous conveniez avec moi qu'aucune n'est contraire à la lumière naturelle ; mais, puis-je ajouter en même temps, ces Mages ne se piquaient pas moins de prudence que vous, leur état même leur avait acquis le nom de sages parmi les leurs, ils ont cru néanmoins, et ils ont cru avant d'avoir vu tous les miracles que vous voyez encore aujourd'hui par les yeux de l'histoire ; ah ! c'est qu'ils savaient en quoi consiste la vraie sagesse, elle veut qu'on se serve de sa raison pour le Seigneur contre soi-même, et c'est ce qu'ils faisaient ; ils pensaient que la sagesse de Dieu, sa puissance et ses autres perfections sont incompréhensibles à la raison de l'homme, qu'il cesserait même d'être Dieu, s'il n'était ou s'il ne pouvait que ce que l'homme peut comprendre ; et au contraire, la sagesse de nos prétendus esprits forts consiste à raisonner toujours contre Dieu même en leur faveur, ils ne croient, au moins en matière de religion, que ce qu'ils conçoivent comme possible. Quelle sagesse ! Dieu la réprouvera, la confondra, la détruira, c'est, selon la remarque de saint Paul, ce qu'il a déclaré par ses prophètes ; *Scriptum est enim, perdam prudentiam prudentium, et sapientiam sapientium reprobabo* (1). Et ces menaces, il les a exécutées dans toute

(1) I. *Ad Corinth.* I.

leur rigueur au commencement de l'Eglise ; car, comme l'observe le même apôtre, que devinrent alors les sages ? que devinrent les docteurs de la loi ? que devinrent les esprits curieux des sciences ? Dieu ne convainquit-il pas alors de folie la sagesse de ce monde ? c'est ce qu'il fait encore tous les jours ; on voit que dans ce siècle ceux qui ont le moins de foi ce sont des demi-savants, des hommes qui se donnent pour philosophes, des esprits faux, des hommes au-dessous du médiocre communément, qui affectent un air d'érudition, des hommes en un mot qui veulent trop abonder dans leur raison. Dieu, il est vrai, en a appelé quelques-uns pour montrer que la folie de sa croix était plus sage que la sagesse même des hommes, il a appelé les Mages d'abord, les Justin, les Cypriens, et plusieurs autres ensuite ; mais on peut dire que le plus grand nombre des faux sages s'est aveuglé sur l'Evangile par sa propre raison ; servez-vous-en donc, j'y consens, il le faut, mais servez-vous-en pour la fin que Dieu s'est proposée en vous la donnant ; servez-vous-en pour vous conduire à la foi, et alors elle sera un moyen et non un obstacle à votre conversion : suivez l'exemple des Mages, et alors vos dispositions personnelles, je veux dire, les ténèbres de votre esprit, la corruption de votre cœur, ne formeront aucune difficulté réelle.

Prétexteriez-vous donc la crainte des hommes ? ô qu'il y en a effectivement qui se perdent pour craindre plus les hommes que le Seigneur ! souvent un domestique ne fait tort à son voisin que pour faire plaisir à son maître avare ; souvent une pauvre servante ne ment que parce qu'elle craint les reproches trop amers d'une maîtresse impérieuse ; souvent un enfant ne se trouve aux spectacles que pour obéir à des parents qui lui donnent une éducation mondaine ; souvent un homme engagé dans les affaires n'entre dans les injustices d'un supérieur, que parce qu'il craint de perdre son emploi ; souvent une jeune personne n'oublie les devoirs essentiels d'une vierge que pour se délivrer de l'indigence qui la poursuit ; souvent une âme lassée dans les voies de l'iniquité, et déjà convertie dans le cœur, ne refuse de le paraître extérieurement, que parce qu'elle craint de la part de ses complices les

accusations d'inconstance et de légèreté ; souvent un pécheur que la grâce a touché, n'est plus arrêté que par le qu'en-dira-t-on, que par les discours du monde, s'il vient à se convertir. Epargnez-moi ici un détail qui demanderait un discours entier, et apprenez encore des Mages à vous mettre au-dessus de la crainte des hommes pour ne craindre que Dieu seul.

Que n'avaient-ils pas à craindre de leurs peuples, de leurs voisins, et d'Hérode chez qui ils allaient ? De leurs peuples, ils avaient à craindre (car ils étaient rois, selon Tertullien et saint Thomas), ils avaient à craindre la mésintelligence, la sédition, la révolte que peut causer une absence de quelque temps ; de leurs voisins, ils avaient à craindre le mépris et la dérision, qui nous assurera qu'en effet leur dévotion ne passait pas pour une folie ? d'Hérode, roi des juifs, ce n'est plus seulement le mépris, mais la mort même qu'ils ont à appréhender ; pourquoi cela, mes frères ? c'est qu'Hérode étant un prince qui joignait à une ambition démesurée une cruauté inouïe, s'était emparé du trône de Juda par sa politique, et il était résolu de s'y maintenir par la violenc et par le meurtre ; lui annoncer qu'il est né un roi des juifs, c'est donc lui annoncer qu'il ne l'est pas, et le frapper à l'endroit le plus sensible ; ajouter qu'on va l'adorer, c'est inviter le peuple à abandonner l'usurpateur pour suivre l'héritier légitime : cependant, ô force digne des plus généreux martyrs ! la noble assurance avec laquelle les Mages paraissent devant Hérode en impose à ce prince. Un prophète, lui disent-ils, a annoncé, il y a quinze cents ans qu'une étoile sortirait de Jacob, c'est-à-dire, qu'il naîtrait un roi de Jacob, dont l'avènement sera annoncé par une étoile, *elle nous a paru lorsque nous étions en Orient ; vidimus stellam ejus in Oriente.* Il est donc né, ce roi, nous ne pouvons en douter, *nous venons* seulement nous informer du lieu de sa naissance *pour aller l'y adorer ; venimus adorare eum.* Eh ! quoi donc, confesseurs du Verbe incarné, ne savez-vous pas à quel danger vous vous exposez ? n'apercevez-vous pas dans quel trouble votre première question a jeté le prince à qui vous parlez ? pourquoi donc ajouter que vous adorerez celui

qu'il persécute déjà dans son cœur ? Oui, nous le connaissons, répondent-ils, mais Dieu voulait vous faire triompher en nous de la crainte des hommes ; nous avions méprisé chez nous les biens de ce monde ; chez nos voisins, l'estime des hommes ; ici il nous fallait mépriser la vie même, pour vous rendre inexcusables chaque fois que la crainte de perdre quelques-uns de ces objets l'emporterait sur vos devoirs ; c'est pour cela que nous confessons hautement le nom du Christ devant Hérode, le premier des antechrists, et malheur à celui qui ne nous suit pas ! nous nous élèverons contre lui au jour du jugement, et nous le condamnerons, parce qu'il n'aura pas voulu suivre la voie que nous lui avions tracée. Qu'aurez-vous à répondre alors, mes frères ? direz-vous que la morale de l'Evangile était trop sévère ? ces rois s'élèveront contre vous et vous répondront que le royaume du ciel méritait bien qu'on souffrît violence pour lui ; direz-vous qu'on vous proposait à croire des mystères trop relevés ? ces justes s'élèveront contre vous, et répondront qu'ils ont cru les mêmes vérités que vous lorsque les apparences alarmaient le plus les sens ; direz-vous, ce que vous ne cessez de répéter, que vous n'avez pu faire autrement ? ces saints s'élèveront contre vous, et répondront que vous avez pu, avec la grâce qui ne vous manquait pas, ce qu'elle faisait faire à tant d'autres ; direz-vous que l'exemple du grand nombre vous entraînait ? c'est ici surtout que l'exemple de ces sages vous condamnera encore, parce que, sans avoir un bon exemple devant les yeux, ils en ont beaucoup de mauvais et de très-dangereux.

Ils ont l'exemple d'Hérode qui aurait dû inviter tout son peuple par un édit public à reconnaître le Messie : *Ce Prince*, dit l'Evangile, *entendant* les mages, *en est troublé; audiens Herodes Rex turbatus est.* Le Roi des Juifs est-il homme seulement, ou est-il Dieu encore ? vient-il pour m'arracher le sceptre des mains, ou me laissera-t-il possesseur paisible de mon Royaume ? puis-je compter sur la fidélité de mes sujets, ou ne prendront-ils pas parti pour lui contre moi ? supposé qu'il me laisse sur le trône que j'ai usurpé, n'en fera-t-il pas descendre mon fils ? voilà ce qui inquiète, ce qui

trouble, ce qui alarme vivement l'ambitieux Hérode. Eh! quoi, prince cruel, s'écrie saint Augustin, vous craignez déjà le tribunal d'un enfant couché pauvrement dans une crèche! ah! craignez donc le tribunal de cet enfant lorsqu'il sera porté sur les nues : vous tremblez, vous pâlissez lorsque ce divin Enfant est entre les bras de Marie, ah! tremblez pour le moment où il sera assis à la droite de son Père; *quid erit tribunal judicantis, quomodo superbos Reges timere faciebat Nativitas infantis?* Un roi troublé à la nouvelle d'un Messie, voilà donc le premier exemple que les Mages ont devant les yeux.

Le second est celui de tout Jérusalem. Soit complaisance pour Hérode, soit crainte de persécution de sa part, toute la ville entre dans son trouble et dans sa passion; *et omnis Jerosolyma cum illo.* Eh! de quoi tremblez-vous donc, enfants de Jacob? celui qu'on vous annonce est celui que vos Patriarches ont désiré, celui que vos prophètes ont prédit, celui qui doit vous racheter de la captivité, et que vous demandez tous les jours. Ah! je le comprends avec saint Chrysostôme, c'est que les méchants ne peuvent se réjouir de l'avènement du juste, c'est que le prince des ténèbres craint de perdre son empire, et qu'il excite les siens à s'armer pour sa défense : Hérode, sous prétexte d'assurer le sceptre dans sa famille; le Juif, sous prétexte de conserver l'amitié de son prince, second exemple que voient les Mages.

Le troisième est celui des princes des prêtres, c'est-à-dire, des premiers des vingt-quatre familles qui servaient au temple, celui des Scribes, c'est-à-dire, de ceux à qui était confié le dépôt des livres sacrés, et qui étaient chargés d'en donner l'explication au peuple. Hérode assemble cette troupe de docteurs pour savoir d'eux où doit naître le Messie; *congregans omnes Principes Sacerdotum et Scribas populi, sciscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur. A Bethléhem de Juda, lui répondent-ils* sans hésiter, parce que, comme le remarque saint Chrysostôme, ils n'avaient encore conçu aucune envie contre Jésus-Christ; *at illi dixerunt in Bethlehem Juda :* car il est ainsi écrit par le prophète, ajoutèrent-ils, *et toi, Bethléhem terre de Juda, tu n'es pas la*

dernière d'entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israel; et tu Bethlehem terra Juda, nequaquam minima es in Principibus Juda, ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israel.

A entendre la décision de ces docteurs, pourrait-on penser qu'ils ne préviendront pas les Mages à la crèche? ces hommes sont par état occupés à méditer la loi du Seigneur, à étudier les prophètes pour connaître le temps et le lieu où doit naître le Messie, et même à demander son arrivée; aujourd'hui, afin qu'ils soient inexcusables, des étrangers leur déclarent qu'il est né, ils cherchent quel doit être le lieu de sa naissance, et ils trouvent que c'est Bethléhem; cependant, quoique éloigné tout au plus de quelques lieues de Jérusalem, ils demeurent immobiles, ils croient avoir tout fait, parce qu'ils ont rempli une fonction de leur état qui était de répondre sur les difficultés qu'on leur proposait; mais n'étaient-ils que Scribes et prêtres? n'étaient-ils pas enfants coupables d'Adam? n'avaient-ils pas besoin d'un libérateur? ils ne paraissaient pas y faire la moindre attention; la naissance, et par conséquent la divinité de ce libérateur est clairement annoncée dans l'endroit des prophètes qu'ils ont cité; *egressus ejus à diebus æternitatis.* Loin de faire cette remarque à Hérode qui lui ferait peut-être déséspérer de réussir dans ses noirs desseins, ils la négligent pour eux-mêmes, et demeurent aussi tranquilles à Jérusalem, que si cette naissance ne les eût point regardés. O aveuglement profond! signe terrible de la réprobation prochaine de la Synagogue orgueilleuse! elle ressemble, dit saint Augustin, à ces ouvriers qui travaillèrent à l'Arche de Noé, et qui oublièrent de se sauver eux-mêmes; elle peut encore être comparée aux poteaux placés sur les routes publiques qui montrent le chemin aux voyageurs sans sortir de leur place.

Si l'exemple, mes frères, a dû jamais faire quelqu'impression, n'est-ce pas ici surtout qu'il devait en faire? les Mages font deux cents lieues de chemin pour venir en Judée adorer le Roi des Juifs qui vient de naître: ils entrent à Jérusalem qui en est la capitale, personne n'y est informé de

cette naissance ; ils viennent à la cour du prince régnant pour en être instruits, on l'ignore à la cour, on assemble les chefs de la Synagogue pour le savoir, et la Synagogue qui marque le lieu de cette naissance, paraît indifférente pour cette nouvelle, qui cependant l'intéressait singulièrement, si elle pouvait intéresser quelqu'un ; chose étrange, pas un seul homme, ni du peuple, ni de la cour, ni de la Synagogue, ajoutons ni de la ville, ni de la campagne, ni de toute la Judée, ni même de tout le monde entier, ne se joint aux Mages pour le voyage de Bethléhem ; un silence si profond, une indifférence si marquée, un oubli si général, à quelle tentation tout cela ne devait-il pas exposer les Mages ? La pensée seule accable l'incrédule de son poids, une étoile qui ne paraît qu'à des Mages, et qui laisse le reste des hommes dans les ténèbres, un Dieu qui vient attirer tout à lui, et qui se laisse ignorer de presque tous les hommes : oui, ces seules pensées sont pour les incrédules une tentation contre la foi d'un Dieu fait homme, à laquelle ils succombent sans résistance, bien injustement néanmoins, prenez-y garde ; car s'ils pensaient plus solidement, ils se diraient : ces Mages, malgré le mauvais exemple des Juifs, continuent leur chemin vers Bethléhem ; ah ! ils étaient donc bien persuadés qu'une étoile miraculeuse les avait éclairés, et que le Verbe éternel s'était fait homme. Ces Mages, malgré le mépris que le Juif témoigne à son Sauveur, et malgré l'ignorance du Gentil à l'égard de sa naissance, courent vers la crèche pour lui présenter leur hommage ; ah ! c'est qu'ils savent que Dieu est le maître de ses dons, qu'il appelle qui il lui plaît, que personne n'a droit de lui dire : Seigneur, pourquoi n'avez-vous pas fait ainsi ? c'est qu'ils voulaient nous apprendre à ne point suivre le torrent du mauvais exemple, et à nous ranger du côté des élus qui sont partout le petit nombre ; voilà ce que l'impie devrait se dire, ce qui devrait enfin vous faire convenir d'une infinité de péchés que vous commettez par imitation, et rassurés par l'exemple de la multitude. Et certes, mes frères, si vous y réfléchissiez, vous reconnaîtriez bientôt que l'exemple du grand nombre est le principe qui vous justifie à vos yeux sur la plupart de vos actions ; vous

fréquentez les spectacles, gens du siècle, vous vous livrez au plaisir de la table, vous jouez dans cette saison plus que dans un autre temps, c'est parce que le grand nombre le fait; vous paraissez dans les compagnies, femmes du monde, de manière à faire baisser des yeux modestes, et qui rougissent pour vous, c'est que le plus grand nombre ne se croit plus décemment orné qu'il ne passe les règles de la décence chrétienne; vous égayez les cercles de vos délicates médisances, langues empoisonnées, c'est que le plus grand nombre ne se plaît qu'à entendre ou qu'à dire du mal; vous assistez rarement aux offices de la paroisse, enfants indociles de l'Eglise votre mère, c'est parce que le grand nombre se contente d'entendre une messe basse à la hâte les jours de fêtes et de dimanches; on veut tout faire comme le grand nombre, on n'aime pas à se singulariser, on craint de faire murmurer et de devenir l'objet de la critique publique; en un mot, on ne peut, dit-on, vivre autrement que le monde dès que l'on vit dans le monde.

Eh quoi, mes frères! le mauvais exemple est-il donc aujourd'hui plus universel que du temps de ces Mages? vous est-il plus difficile de le mépriser qu'à ceux-ci? seraient-ils innocents s'ils eussent imité le peuple de Dieu? ah! ne vous y trompez donc pas, le grand nombre ne vous excusera pas, il vous précipitera dans l'abîme où il court lui-même, il vous damnera éternellement. Puisque le grand nombre est celui des réprouvés, fuyez donc le grand nombre, méprisez son empire, mettez-vous généreusement au-dessus des obstacles qui s'opposent à votre conversion, mettez-vous y constamment, c'est une troisième qualité de cette fidélité à la grâce dont les Mages nous ont donné l'exemple, et le sujet d'une troisième réflexion que j'abrégerai le plus qu'il me sera possible.

SECOND POINT.

La disparition de l'étoile, la pauvreté du lieu où était né le Sauveur, l'ordre de ne point retourner vers Hérode, ce sont les trois moyens dont le Seigneur se servit pour éprouver

la fidélité des Mages ; la conduite qu'ils tinrent dans ces occasions, sera la preuve de leur constance ; mais avant de l'examiner il nous reste encore un mot à dire de la conduite d'Hérode. Ayant appris des docteurs de la loi en quel lieu le Messie devait naître, *il fit venir les Mages en secret*, afin que les Juifs ne pussent soupçonner son dessein ; il s'enquit d'eux avec grand soin du temps auquel l'étoile leur avait apparu, afin de connaître le jour auquel le roi des Juifs pouvait être né, et de l'envelopper dans un massacre général, au cas qu'il n'apprît point des Mages où il était ; *tunc Herodes clam vocatis magis diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis.* O Malice ! ô stupidité ! puis-je m'écrier avec saint Chrysostôme, un homme révolté contre Dieu même, un homme devenu le persécuteur de son Dieu, un homme qui veut être le meurtrier de son Dieu ! ô crime ! ô impiété inouïe ! y fait-il attention cet impie ! s'il ajoute foi aux divines Ecritures ne voit-il donc pas l'impossibilité d'exécuter son projet, et de rendre vains tous les oracles qui ont annoncé un Sauveur à Israel ? s'il n'y ajoute pas foi, a-t-il quelque chose à craindre pour lui de cet enfant ? ô que la sagesse des hommes est insensée lorsqu'elle s'élève contre la sagesse divine ! en voici une nouvelle preuve : *Allez*, dit-il aux Mages *en les voyant à Bethléhem, informez-vous exactement de cet enfant ; et mittens illos in Bethlehem dixit : ite, interrogate diligenter de puero : Et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi moi-même pour l'adorer : et cùm inveneritis, renuntiate mihi ut et ego veniens adorem eum.* Est-ce donc là ce que dictait la prudence la plus ordinaire s'il pouvait y en entrer dans le dessein de cet impie ? au lieu de s'en rapporter à la bonne foi de ces étrangers, ne devait-il pas envoyer quelques ministres de sa cruauté pour s'assurer de ce qui le troublait si fort ? il ne le fait pas cependant, et Dieu qui veut différer à un autre temps la mort de son Fils, se sert de sa politique contre sa politique même ; d'un côté Hérode veut se défaire de l'héritier légitime du trône de David, mais de l'autre il craint que son dessein ne devienne public s'il députe de ses officiers à Bethléhem : Dieu se sert de cette crainte

pour faire échouer le dessein que ce prince cruel a formé de perdre le Messie qu'il a envoyé aux hommes, c'est ainsi que Dieu gouverne les cœurs des rois, et qu'il renverse leurs desseins par leurs desseins mêmes, vous le verrez lorsque nous parlerons de la troisième épreuve où fut mise la fidélité des Mages.

La première fut l'absence de cette étoile admirable qui les avait appelés à Jérusalem. Saint Matthieu dit que *les Mages ayant ouï le roi, ils partirent, et qu'en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux; qui cùm audissent regem abierunt, et ecce stella quam viderunt in Oriente antecedebat eos.* Ils avaient donc cessé de la voir avant que d'entrer à Jérusalem, puisqu'il est dit qu'ils la virent après; oui, dit saint Chrysostôme, et Dieu le permit ainsi, d'abord pour obliger ces rois idolâtres à s'informer à Jérusalem de la naissance du divin enfant, et en s'en informant à faire aux juifs le reproche secret, que tandis que des étrangers venaient de loin chercher le Messie, ils ne daignaient pas le visiter, quoiqu'il fût au milieu d'eux; une autre raison pour laquelle Dieu le permit encore fut pour éprouver la fidélité des Mages. En effet, à ne considérer les choses qu'humainement, quelle dut être leur surprise, leur chagrin, leur abattement lorsqu'ils se virent privés de la lumière qui les avait guidés? la vue de l'étoile en Orient ne leur paraîtra-t-elle pas un songe? ne se croiront-ils pas dupes de leur crédulité? ne seront-ils pas tentés de retourner sur leurs pas? fausses conjectures! questions injurieuses à la mémoire des princes! ils se sont d'abord assurés du miracle de l'étoile, et ils ont vu, dit saint Chrysostôme, qu'elle avait des propriétés qui lui étaient uniques; ils ont vu qu'elle allait du septentrion au midi, qu'elle imitait la colonne de feu qui conduisait les Israélites dans le désert, qu'elle avançait ou s'arrêtait à propos, que sa lumière n'était pas éclipsée par celle du soleil en plein midi, qu'elle avait d'abord paru plus élevée, et qu'elle s'était ensuite abaissée à proportion qu'ils approchèrent du lieu; ils ont vu tout cela : et s'étant une fois bien affermis dans la foi du miracle par ces observations astronomiques, rien n'a plus été capable d'ébranler leur

créance. Modèle admirable, mes frères, de la conduite que vous devez tenir dans le temps des tentations où l'étoile de la grâce semble s'échapper ; êtes-vous tentés, par exemple, de révoquer en doute quelque vérité de la religion ? imitez ces Mages, n'entrez alors dans aucune discussion avec l'esprit tentateur, mais contentez-vous de lui dire : Oui, je crois très-fermement que tous ces points de ma religion sont vrais, et je verserais plutôt la dernière goutte de mon sang que d'en révoquer un seul en doute ; j'ai vu sur quels principes cette religion est établie, ils ont porté dans mon esprit la conviction la plus parfaite, ces principes n'ont rien perdu de leur force et de leur évidence, donc je dois mépriser toutes les difficultés que m'oppose actuellement un esprit d'erreur et de séduction. Etes-vous tentés d'abandonner vos exercices de piété sous prétexte de sécheresse ? imitez les Mages, ne consultez pas le moment présent pour juger les douceurs de la dévotion, mais ceux où le Seigneur s'est autrefois communiqué à vous ; dites-lui avec autant de résignation que de confiance : que sont devenus, ô mon Dieu, ces moments heureux où vous parliez à mon âme, où mon âme vous parlait et vous goûtait ? hélas ! ils sont passés, vous observez un profond silence à mon égard ; est-ce un silence de colère ? est-ce un silence d'épreuve ? ah ! je le reconnais, je me suis rendu indigne de vos entretiens, je me soumets à tout ce que vous exigez de moi, pourvu que vous ne me réprouviez pas dans votre fureur ; cependant permettez que je répande devant vous les sentiments de mon cœur. Ah ! que je souhaiterais bien que vous me rendissiez au plustôt la joie intérieure de votre Esprit saint ! qu'il est triste pour moi de marcher dans les ténèbres, sans consolation, sans goût, sans ferveur, sans ces gages précieux de tendresse que vous donnez aux âmes choisies ! J'y marcherai cependant dans cette confiance que vous me prendrez sous votre protection, et que vous ne me cacherez pas toujours votre visage ; la vertu ne me sera pas moins précieuse qu'elle m'a paru aimable autrefois. Etes-vous tenté de retourner vers l'infidèle Babylone qui vous présente le coup fatal des plaisirs ? imitez les Mages, et sans trop prêter d'attention à ses trompeurs attraits, rap-

pelez-vous ce que vous pensiez autrefois des criminels amusements du siècle : vous pensiez qu'il n'était point raisonnable de faire ce dont on devait se repentir, que cependant la plupart des divertissements du siècle étaient de cette nature, qu'il fallait verser sur eux des pleurs infructueux pendant l'éternité, ou en tarir la source pendant le temps de cette vie en laissant couler de ses yeux des torrents de larmes ; voilà ce que vous pensiez lorsque vous étiez plus à vous-mêmes : c'est ce qu'il faut vous rappeler au temps de la tentation, il faut suivre le chemin de la céleste Jérusalem lors même que l'étoile nous manque, dans l'espérance qu'elle reparaîtra bientôt.

C'est ce qui arriva aux Mages lorsqu'ils sortaient de Jérusalem ; *leur étoile* se représenta, *les précéda jusqu'à ce qu'étant arrivée au lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta*, elle s'abaissa, elle descendit, pour ainsi dire, jusque sur la tête du divin enfant pour le désigner ; *antecedebat eos usque dum veniens staret suprà ubi erat puer. O qu'il est consolant* pour une âme qui s'est vue comme abandonnée pendant quelque temps, de retrouver ainsi des marques sensibles de la présence de son Dieu ! Il est dit des *Mages que voyant l'étoile, ils furent transportés de joie ; videntes autem stellam gavisi sunt gaudio magno valdè.* Le même changement arrive dans un cœur que Dieu prévient des bénédictions de sa douceur, il se fait en lui un tressaillement indicible. Où étiez-vous, ô mon Dieu, s'écrie-t-on alors dans un saint transport de joie ? pourquoi m'aviez-vous quitté, ô le plus aimable des époux ? que votre absence m'était pénible, et que votre visite m'est chère ! qu'elle m'est agréable ! c'est ce que dit une âme à laquelle Dieu se montre lorsque les temps d'épreuves sont passés.

Elle ne doit pas cependant espérer que ces moments précieux dureront toujours, il y a des temps d'épreuves, puis des temps de visites, et à ces visites succèdent encore des épreuves ; c'est ce que nous voyons d'une manière singulière dans l'histoire des Mages.

En entrant dans la maison ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère ; et intrantes domum invenerunt puerum

cum Maria matre ejus. Cette maison où ils entrèrent était, selon saint Jérome, la crèche où Jésus et Marie étaient restés depuis sa Nativité : ce fut, dit ce Père, *dans ce petit trou de la terre qu'il naquit, qu'il fut enveloppé de langes, qu'il fut vu par les bergers, désigné par l'étoile, et adoré par les Mages ; hic involutus pannis, hic visus à pastoribus, hic demonstratus à stellâ, hic adoratus à Magis*. Ils cherchent un Homme-Dieu, et ils trouvent un enfant, un enfant pauvre, un enfant abandonné de tout le monde, un enfant revêtu de la forme d'un esclave, un enfant qui se nourrit du lait de sa mère comme les autres enfants ; *invenerunt puerum cum Mariâ matre ejus*. Le ciel changé en une étable, un Dieu devenu enfant, l'Éternel né dans un temps, le maître souverain de l'univers réduit à l'indigence. O Dieu, l'épreuve terrible à laquelle vous mettez encore ces illustres confesseurs ! leur fidélité, mes frères, est partout la même : malgré les combats d'une raison apparente, ils se prosternent devant l'enfant, ils l'adorent, et en l'adorant ils le reconnaissent pour leur Roi, leur Dieu et leur Sauveur : *procidentes adoraverunt eum*. « Que faites-vous donc, s'écrie saint Bernard, adressant la parole à ces Mages ? *quid facitis, ô Magi ? quid facitis ?* vous adorez un enfant à la mamelle, couché dans une étable enveloppé de langes ; *lactentem puerum adoratis in tugurio vili, in vilibus pannis*. Est-ce donc que celui que vous adorez est Dieu ? mais Dieu n'a-t-il pas son trône dans le ciel, et vous le cherchez dans un lieu si pauvre, entre les bras de sa mère ? où est donc son palais ? où est son trône ? où est sa cour ? ce palais serait-il l'étable ? ce trône serait-il la crèche ? cette cour, Joseph et Marie ? Comment des hommes aussi sages sont-ils tombés dans une telle folie d'adorer un enfant aussi méprisable par son âge que par sa pauvreté ? » N'y avait-il pas à craindre, ajoute ce saint, en adressant ensuite la parole à ses frères, « n'y avait-il pas à craindre que ces hommes ne fussent scandalisés et ne se crussent trompés en voyant des choses si indignes de Dieu ? cependant ni cette étable ne leur cause point d'horreur ; *non illis sordet stabulum :* ni ces langes ne choquent point leur vue, ni cette enfance

» qui le soumet à tous nos besoins ne les scandalise point ; » *non pannis offenduntur, non scandalisantur lactentis* » *infantiâ.* » Ils lui présentent de l'or (car leurs présents étaient tous mystérieux selon les Pères) *ils lui présentent de l'or* comme à leur Roi, et au Monarque suprême ; *ils lui présentent de l'encens* comme à leur Dieu, et à celui à qui appartient tout culte sur la terre ; *ils lui présentent de la myrrhe* comme à un Dieu fait homme, et en signe de sa sépulture ; *et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham.* A ces traits, chrétiens auditeurs, reconnaissez quelle fut la foi de vos pères, et quelle fut leur constance à suivre la lumière qui les éclairait.

Le ciel mit encore à une troisième épreuve leur constance et leur fidélité : *ils reçurent*, dit l'Evangile, *pendant qu'ils dormaient, un avertissement de n'aller point retrouver Hérode ; et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem.* Or cet avis, réfléchissez-y, je vous prie, ne pouvait-il pas faire naître des soupçons et des doutes très-violents sur la puissance du Verbe incarné ? comment en effet ne raisonnèrent-ils pas ainsi, demande saint Chrysostôme ? si cet enfant est quelque chose de grand, et s'il a véritablement quelque pouvoir, pourquoi sommes-nous obligés de nous retirer secrètement ? *si magnus est puer hic, quæ necessitas fugæ et occultæ recessionis ?* Dieu n'est-il pas tout-puissant pour sauver celui que les oracles représentent comme devant être lui-même le Sauveur des peuples ? et pourquoi nous oblige-t-il de nous enfuir en quelque sorte pour tromper Hérode ? ne peut-il pas empêcher par d'autres voies l'exécution de sa mauvaise volonté ? Sages du monde, prudents du siècle, c'est ainsi que vous auriez pensé ; mais que la vraie sagesse, la sagesse selon Dieu raisonne bien différemment ! elle avoue que rien n'est impossible à Dieu, mais en même temps elle ajoute que Dieu ne fait pas tout ce qu'il peut, que sa puissance est dirigée par une sagesse infinie, que les secrets de cette sagesse sont impénétrables, qu'il est de la dernière témérité de vouloir les sonder, et que le *parti d'obéissance*, comme l'observe saint Augustin, *est le seul que l'homme ait à prendre, lorsque Dieu commande ; divina*

intonante præcepto obediendum est non disputandum. Tel fut celui des Mages sur l'ordre du Seigneur, *ils s'en retournèrent dans leur pays*, dit saint Matthieu, *par un autre chemin; per aliam viam reversi sunt in regionem suam.*

Voilà le fait que vous rappelle aujourd'hui la manière de présenter votre offrande à l'autel, vous y venez par une autre voie, c'est d'abord pour vous souvenir que les Mages prennent un autre chemin que celui qui conduisait à Hérode; mais en même temps c'est pour vous rappeler une vérité bien plus intéressante à votre salut, c'est pour vous faire souvenir que nous devons tous mener une vie nouvelle en Jésus-Christ, et ne plus nous engager dans la servitude du démon figuré par Hérode : comme ces Mages, nous devons penser à retourner dans notre patrie après que nous aurons adoré le divin enfant; eh! quelle est cette patrie sinon vous, céleste Jérusalem, qui devez être notre demeure éternelle? c'est de vos chers tabernacles que nous avons été *bannis.* Notre orgueil, notre désobéissance, notre avidité pour les biens de la terre, notre goût décidé pour les plaisirs nous en a chassés; *à regione nostra superbiendo, inobediendo, visibilia sequendo, cibum vetitum gustando discessimus.* Il faut donc faire des efforts pour y rentrer, opposer des vertus contraires à ces vices pour lesquels nous sommes dans cette terre d'exil; à l'esprit d'orgueil un esprit d'humilité et de gémissement sur notre malheur; *flendo :* à celui de révolte un esprit d'obéissance et de soumission aux volontés du Seigneur, *obediendo :* à celui d'avarice un esprit de détachement de tous les biens de ce monde; *visibilia contemnendo :* et enfin à celui de la volupté, la mortification et les pratiques de pénitence; *atque appetitum carnis refrænando ad eam necesse est redeamus.* C'est la leçon de fidélité à la grâce que nous font les Mages en retournant de Bethléhem : combien d'autres infiniment utiles ne nous avaient-ils pas faites auparavant touchant cette fidélité? je vais vous les rappeler en peu de mots, afin que vous n'en perdiez aucune, et que vous les mettiez toutes en pratique.

Ils ont obéi promptement à la grâce; aussitôt qu'ils ont vu l'étoile, ils sont venus pour adorer le roi des Juifs qu'elle an-

nonçait ; allez donc sans délai vous jeter aux pieds de ce divin enfant, l'étoile vous y appelle aujourd'hui. Oui, c'est dans ce jour que le Seigneur veut se manifester à vous-mêmes comme il s'est à pareil jour manifesté à vos pères ; c'est dans ce moment favorable qu'il vous appelle des ténèbres du péché à la lumière admirable de son Evangile ; c'est dans cet instant que je vous parle qu'il veut vous arracher des puissances de l'enfer pour vous placer dans son royaume éternel. O la nouvelle heureuse que je suis chargé de vous annoncer, mes chers frères ! nations, louez-en le Seigneur, et vous, peuples, exaltez sa magnificence par les cris d'une sainte allégresse, dites que c'est aujourd'hui que sa miséricorde s'est fait sentir à nous ; âmes justes, joignez vos actions de grâces à celles de l'Eglise qui reçoit les Gentils dans son sein ; et vous, pécheurs, ah ! je vous en conjure, ne permettez pas que des étrangers viennent vous ravir le royaume des cieux, ne différez pas votre conversion de jour en jour, commencez-la dès aujourd'hui, dès cet instant, première résolution qu'il faut prendre en ce jour.

Les Mages ont obéi à la grâce avec un courage que les obstacles les plus grands n'ont pu ralentir, ils ont triomphé de l'amour du repos qu'ils goûtaient au milieu de leurs peuples, du mépris des étrangers chez qui ils devaient passer, de la crainte des puissances temporelles qu'ils alarmaient à Jérusalem. Allez triompher de même, et des passions criminelles de votre cœur, et des faux préjugés de votre esprit, et de la crainte humaine, et du qu'en-dira-t-on, inquiétez-vous de ce que dira le juge suprême, et non de ce que diront les hommes, seconde résolution que vous devez prendre en ce jour.

Les Mages ont obéi à la grâce jusqu'à la fin. Ni l'absence de l'étoile, ni la bassesse apparente du Verbe incarné, ni l'ordre de ne point retourner vers Hérode n'ont pu ébranler leur constance, ils ont continué à servir le Seigneur, leur ferveur et leur piété s'est accrue de jour en jour, et lorsque les apôtres, dit saint Chrysostôme, pénétrèrent dans leur pays pour y prêcher l'Evangile après la mort de Jésus-Christ, ils joignirent leur pouvoir, leurs soins, leurs exemples au zèle des apôtres pour la conversion de leurs peuples, ils mérité-

rent eux-mêmes de finir leurs jours dans les tourments pour la foi de Jésus-Christ, l'Eglise de Cologne en célèbre la mémoire par une fête particulière établie en leur honneur. Allez donc vous prosterner devant l'enfant Dieu, qui dès sa crèche exerce déjà l'office de juge souverain, réprouve les uns et appelle les autres, abandonne la synagogue infidèle, et se souvient de la gentilité païenne, fait trembler les rois impies sur leur trône, et attire les plus sages à son étable pour lui faire hommage de leur diadème; présentez-lui, comme les Mages, de l'or, de l'encens et de la myrrhe; l'or de la charité, en vous dépouillant de vos biens en faveur des pauvres; l'encens de vos prières, en lui offrant le sacrifice de vos lèvres et de votre cœur, en vous adressant à lui comme le médiateur de votre réconciliation, en allant à la table sainte de la communion, non pas comme Hérode voulait aller à Bethléhem pour faire mourir le Sauveur, mais comme les Mages, pour adorer sincèrement le Verbe incarné, pour confesser son humanité, sa royauté et sa divinité; la myrrhe de la mortification, en renonçant pour toujours aux convoitises de la chair, et en la crucifiant jusqu'à la mort, comme le dit saint Paul, avec ses vices et ses concupiscences, c'est la troisième résolution que doit vous inspirer l'exemple des Mages.

N'est-ce pas celle que vous formez effectivement, mes frères? Après avoir si long-temps mené une vie toute païenne, n'êtes-vous pas résolus à en mener une chrétienne, à être aussi prompts que vous avez été lents, aussi généreux que vous avez été lâches, aussi constants que vous avez été faciles à ébranler? ne seront-ce pas là désormais les caractères de votre fidélité à la grâce? Ah! je vous en conjure par l'étoile que le ciel vous envoie, par l'exemple des Mages vos pères dans la foi, par l'enfance du Verbe fait chair, rompez, brisez les liens qui empêchent votre conversion, et si vous craignez qu'il ne vous en coûte trop, allez à la crèche du Sauveur, considérez curieusement tout ce qu'il y fait pour votre salut, voyez sa pauvreté extrême, son humilité profonde, l'abandon général où il est de la part des créatures. O que ce spectacle sera propre à vous confondre! que la pensée d'un Dieu ainsi anéanti pour le pécheur pourrait lui

inspirer de force et de courage, s'il se la rendait plus familière! entretenez-vous-en donc souvent, mes frères, occupez votre esprit et votre cœur des mystères qui se sont opérés dans ce jour, craignez que, différant plus long-temps de vous convertir au Seigneur, il ne vous abandonne comme il a abandonné le peuple Juif. Quel malheur ne serait-ce pas pour vous? remerciez-le de vous avoir appelés à la connaissance de son Evangile par préférence à tant d'autres nations qui ne le connaissent point, ou qui ne le connaissent point dans sa pureté. Imitez la fidélité des Mages, allez aujourd'hui et tous les jours de cette octave adorer votre Sauveur dans la crèche, et dites-lui avec les sentiments de la plus grande piété.

Je vous reconnais, divin enfant, pour mon Dieu, pour mon roi et mon rédempteur, je vous rends grâces des célestes lumières que vous me communiquez aujourd'hui. Quel bonheur infini pour moi que vous daigniez dissiper mes ténèbres et me faire connaître les mystères adorables de votre sainte religion! Je l'avoue, ô Verbe fait homme! j'ai été un ingrat, jusqu'à ce moment j'ai été trop peu sensible à votre bienfait, je rougis de mon ingratitude, je vous en demande pardon, et pour la réparer je vous offre tout ce que j'ai comme à mon Roi, tout ce que je suis comme à mon Dieu, tout ce qui me manque comme à mon Sauveur, à celui qui vient fortifier ma faiblesse : ne rejetez pas cette offrande d'un cœur pénétré de vos bontés, bénissez-la, sanctifiez-la, conservez-la, faites par votre grâce que nous suivions l'étoile de la foi qui nous guide dans ce lieu obscur, que nous la suivions promptement, généreusement, constamment, jusqu'au moment où le jour du Seigneur paraîtra, et où l'étoile du matin (1) de l'éternité s'élèvera dans nos cœurs, c'est, mes frères, ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

(1) 2. *Petr.*

ÉVANGILE

Du jour de la Purification.

En ce temps-là, après que le temps de la Purification de Marie fut accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : Tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur ; et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice, selon la loi du Seigneur, deux tourterelles, ou deux petits de colombes. Or il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui attendait la consolation d'Israel, et le Saint-Esprit était en lui. Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint par un mouvement du Saint-Esprit dans le temple. Et comme l'Enfant Jésus y fut porté par ses parents ; afin d'accomplir pour lui ce qui était ordonné par la loi, il le prit entre ses bras, et bénit Dieu, en disant : C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez pour être exposé à la vue de tous les peuples, pour être la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israel.

Homélie sur le Mystère de la Purification.

Un enfant Dieu qui est présenté et qui se présente lui-même à Dieu, une Vierge qui observe les cérémonies d'une purification légale, un juste rempli de l'Esprit saint qui fait l'éloge de cette Vierge sainte en faisant celui de son fils adorable : voilà, mes frères, en trois mots le précis de l'Evangile que vous venez d'entendre, et des mystères sublimes

qu'il renferme. Mais, que dis-je ? mystères sublimes ! nous l'avouons, Seigneur ! des mystères où le Tout-Puissant paraît avec la faiblesse de l'enfant, la majesté même sous la forme d'un esclave anéanti, et l'innocence avec les dehors du pécheur digne de vos anathèmes et de vos malédictions, des mystères où la pureté par excellence est confondue avec le péché, et les marques honteuses du péché, où la créature la plus riche, selon vous, paraît la plus pauvre selon les hommes ; encore une fois, nous l'avouons, ce sont là des mystères ineffables, des mystères adorables, et nous les adorons, nous les respectons véritablement ; mais ne sont-ils pas moins élevés que profonds, moins augustes qu'humiliants ? Ils sont, mon cher auditeur, l'un et l'autre tout ensemble, ce sont des mystères bas, des mystères humiliants en apparence, parce qu'il semble indigne de Jésus et de Marie de se montrer au temple avec toute la ressemblance des pauvres pécheurs : ce sont néanmoins des mystères sublimes par leur profondeur même ; car quoi de plus digne de Dieu que ce que l'homme borné dans ses lumières ne peut comprendre ? sublimes par les soins de la providence à faire connaître la gloire du Fils et la dignité de la Mère ; sublimes par les leçons importantes que nous donnent les personnes dont nous parle l'Evangéliste.

Je dis leçons importantes, et en effet, chrétiens auditeurs, si vous prenez garde à la manière dont vous paraissez devant Dieu, aux sentiments dont vous êtes pénétrés en sa divine présence, ne comprendrez-vous pas d'abord le besoin que vous avez d'une instruction solide et sensible sur ce point ? quelle sécheresse dans le cœur de la plupart ! quelles distractions dans l'esprit ! quelle dissipation dans les yeux ! et souvent quelle immodestie dans le maintien ! Eh bien ! ouvrez les yeux sur le divin enfant qui est présenté dans le temple, sur la mère qui le présente, et sur Siméon qui le reçoit entre ses bras ; suivez exactement les démarches de ce saint, vous comprendrez avec quel recueillement et avec quel esprit il faut se tenir en la présence du Seigneur, soit dans nos églises, soit ailleurs ; combien ce Dieu est grand tout caché qu'il est, et quelles sont les dispositions qu'il demande dans ceux à qui

il veut se communiquer, c'est ce que je me propose de vous montrer dans ce discours, et pour y réussir voici le plan que je suivrai, je vous prie d'y donner toute votre attention : les mystères de ce jour sont des mystères où Jésus et Marie cachent leurs véritables grandeurs, vous le verrez dans mon premier point ; les mystères de ce jour sont des mystères où le Seigneur révèle les véritables grandeurs de Jésus et de Marie, vous le verrez dans mon second point : le premier vous apprendra les sentiments d'humilité et de sacrifice dans lesquels vous devez paraître devant Dieu, et le second vous apprendra surtout quelle est la grandeur de celui devant qui vous paraissez ici dans la maison du Seigneur.

Esprit saint qui ouvrîtes autrefois la bouche du vénérable Siméon pour annoncer les desseins de Dieu sur Jésus et Marie, daignez purifier mes lèvres, afin que j'instruise utilement ce cher peuple des desseins de miséricorde que vous avez sur lui, des obligations que vous lui imposez, et des grands exemples que vous lui procurez en ce jour, je vous le demande par le salut de l'Ange à Marie.

PREMIER POINT.

Quels sont les mystères de notre religion dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la solennité ? c'est ce qu'il est important de connaître d'abord pour mieux comprendre tout ce que nous en dirons dans la suite.

Ces mystères sont la présentation de Jésus au temple et la purification de Marie ; par la présentation du Sauveur on entend l'offrande que Marie fit de Jésus, et Jésus de lui-même à son Père Eternel entre les mains des prêtres lévitiques dans le temple de Jérusalem, quarante jours après sa naissance ; par celui de la purification à laquelle Marie voulut bien se soumettre, quoiqu'elle ne fût pas comprise dans les termes de la loi, on entend une cérémonie qui consistait en ce que toutes les femmes devaient venir au temple aussitôt qu'elles seraient relevées de leurs couches pour se purifier ; c'est dans cette cérémonie et cette offrande que Jésus d'abord et ensuite Marie cachent leur gloire et leur dignité pour

pratiquer devant Dieu l'humilité la plus profonde : vous allez comprendre ces deux vérités par l'explication de l'Evangile.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, Joseph et Marie *portèrent Jésus à Jérusalem; postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moisis, tulerunt illum in. Jerusalem.* Quelle était, mes frères, cette loi de Moïse dont parle ici l'Evangéliste ? c'est une loi en vertu de laquelle une femme qui avait conçu par la voie ordinaire, et mis au monde un enfant mâle, devait d'abord demeurer sept jours séparée à cause de l'impureté légale qu'elle avait contractée, faire circoncire son enfant le huitième jour, rester encore après cela trente-trois jours sans pouvoir rien toucher de ce qui était consacré à Dieu, et enfin le quarantième jour se présenter au prêtre avec son offrande; voilà la loi dont parle saint Luc dans les paroles que je viens de rapporter. Une de ces paroles qui me frappe d'abord et m'étonne, c'est qu'on ait *porté Jésus à Jérusalem; tulerunt illum in Jerusalem;* Quoi donc, mes frères, est-ce là l'idée que les oracles sacrés nous avaient donnée de son entrée en son temple ? est-ce là le portrait qu'ils nous avaient tracé de la gloire et de la puissance avec laquelle il y paraîtrait ? Armez-vous de force, avait dit le prophète Aggée de la part du Seigneur à ces Israélites qui désespéraient de revoir jamais dans sa première gloire le temple de Salomon ruiné par Nabuchodonosor, et rebâti par les soins de Zorobabel, armez-vous de force, vous tous qui êtes restés de mon peuple, travaillez hardiment, car voici ce que le Seigneur des armées dit : *Encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers; adhuc unum modicum et ego commovebo cœlum et terram, mare et aridam : J'ébranlerai tous les peuples, et le désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison, dit le Seigneur des armées; et movebo omnes gentes, et veniet desideratus cunctis gentibus, et implebo domum istam gloriâ, dicit Dominus exercituum.* Vous regrettez le premier temple, l'étonnement des étrangers, et la merveille du monde; vous versez des larmes sur les ruines d'un monument dont la beauté vous pa-

raissait devoir être éternelle; pleurs inutiles, larmes injurieuses à Dieu, cessez de couler. *Le Messie, le maître du temple viendra prendre possession lui-même, et la gloire de cette maison sera encore plus grande que celle de la première; magna erit gloriâ domûs istius novissimæ plusquam primæ* (1). Réjouissez-vous, avait encore dit un autre prophète au peuple d'Israel, *je vais envoyer devant moi un précurseur qui préparera ma voie, et aussitôt le dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance si désiré viendra dans son temple; et statim veniet ad templum suum dominator.* Qui pourra seulement penser au jour de son avènement? ou *qui pourra en soutenir la vue? quis stabit ad videndum eum* (2)*?* Tels sont, mes frères, les pompeux éloges que les prophètes avaient faits de la puissance toute pleine d'éclat avec laquelle le Messie devait entrer dans son temple. (L'Eglise les a insérés dans son office, comme convenant à la solennité de ce jour, et par conséquent ils lui conviennent au moins dans un sens spirituel). Un ange terrible, dont les regards portent la terreur, un dominateur qui vient plutôt prendre possession de ses conquêtes que conquérir, un aimable Monarque à qui il suffit de se présenter pour subjuguer les cœurs, des peuples innombrables en mouvement de joie, tout l'univers dans l'action pour accompagner le désiré des nations lorsqu'il vient dans son temple, n'est-ce pas là, mes frères, ce que je devais espérer de voir en entendant les prophètes? Cependant quel spectacle se présente à mes yeux dans la cérémonie de ce jour? non-seulement les étrangers sont dans l'inaction, mais son peuple ignore son arrivée; Hérode et la synagogue alarmés de sa naissance ne savent pas qu'il est à Jérusalem, les prêtres entre les mains desquels il est mis le touchent sans le connaître. Eh! mon divin Sauveur, qu'est-ce qui vous ferait connaître dans cet état? vous paraissez en tout semblable à ceux dont vous avez pris la nature, vous paraissez sans parole, sans usage de raison, sans force comme le reste des enfants; vous qui de trois doigts soutenez la machine de l'u-

(1) *Aggée* 2. — (2) *Malach.* 3.

nivers, vous semblez avoir besoin d'être soutenu vous-même, des bras de Joseph et de Marie; comment seriez-vous reconnu des vôtres dans une humiliation si profonde? mais comment donc s'accompliront les prophéties? Comment elles s'accompliront, mes frères? dans le même sens qu'elles ont été dictées par l'Esprit saint, si on les rapporte à la cérémonie sainte de ce jour, (car elles ont été pleinement justifiées dans d'autres circonstances de la vie du Sauveur.) Selon ces divins oracles, le Messie en entrant dans son temple devait, il est vrai, paraître environné de gloire et revêtu d'un grand pouvoir; mais, ô mon Dieu! qu'y a-t-il de véritablement grand, de puissant et de glorieux à vos yeux? voilà ce que nous ignorons, et ce que nous apprend aujourd'hui votre Fils. Il nous apprend que la mortification de notre amour-propre, que la vive persuasion de notre néant, et l'aveu sincère que nous faisons de notre extrême faiblesse, est tout ce qu'il y a de plus grand à votre jugement, et que c'est dans ses humiliations mêmes qu'il a dû vérifier les prophéties qui parlaient de cette gloire avec laquelle il paraîtrait dans son temple; voilà l'importante leçon que nous fait aujourd'hui votre Fils. Il est l'Ange de notre alliance avec vous; il est le maître absolu de nos cœurs; il est le Seigneur souverain de ce temple où il entre aujourd'hui; il pourrait y entrer avec une magnificence dont l'éclat effacerait la gloire des Alexandres et des Césars, et cependant il veut paraître devant vous comme un enfant qui ne peut rien de lui-même; pourquoi? pour nous apprendre à connaître notre insuffisance pour le bien, à nous en convaincre intimement, à nous regarder comme des enfants qui ne peuvent rien sans le secours de leur mère, et à ne nous jamais présenter à vous que dans ces sentiments, jamais avec cet amour-propre qui nous cache nos besoins, jamais avec cette tiédeur qui nous empêche de les sentir, jamais avec ce faste orgueilleux qui vient étaler l'extérieur des vertus plutôt qu'avouer des vices; voilà, mes frères, la première leçon que vous fait l'homme-Dieu, leçon salutaire qu'il veut que vous suiviez non-seulement dans nos Eglises et dans nos Oratoires, mais partout où vous puissiez être, vous rappelant cette pensée du pro-

phète, que le Tout-puissant n'est point resserré dans les temples faits par la main des hommes, que le ciel est son trône, et la terre son marche-pied (1), qu'il est également partout, que partout il est seul grand, seul puissant, que *toutes les nations* assemblées sous ses yeux *sont un vide, un néant, un rien devant lui; omnes gentes quasi non sint sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei.*

Une autre leçon qu'il nous donne et qui n'est pas moins nécessaire que cette première, est de nous anéantir devant Dieu par un sacrifice entier de nous-mêmes, c'est ce qu'il fait et ce qui nous est marqué par ces paroles du texte sacré : *ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.* Dieu tout puissant, disaient alors Joseph et Marie, vous êtes le Seigneur souverain de toutes choses, en vous seul est la plénitude de toutes les créatures, c'est par vous que tout subsiste et que nous subsistons nous-mêmes, il est juste que nous vous fassions l'hommage de tout ce que nous sommes et de ce que nous avons. Mais que serait-il cet hommage, si nous le séparions de ce cher Fils en qui vous mettez vos complaisances ? Lui seul peut vous louer et vous remercier autant que vous méritez, parce qu'il possède tout et qu'il possède seul avec vous toutes les perfections de la divinité dans une égalité parfaite; recevez-la donc cette victime sainte et innocente, et par elle tout l'honneur et toute la gloire qui sont dus à votre majesté, et par elle tout le prix des grâces que vous nous avez accordées, et que nous vous prions de nous accorder encore, et par elle toutes les actions de grâces dont nous vous sommes redevables pour vos bontés et vos miséricordes, et pour celles que vous nous faites aujourd'hui en particulier de nous confier un dépôt si précieux. Oui, Seigneur, c'est aujourd'hui que *nous recevons votre miséricorde au milieu de votre temple; suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui*, parce que nous y recevons celui que vous avez donné dans votre miséricorde, et qui vient nous visiter dans les entrailles de son amour. Tel et mille fois plus vifs étaient les sentiments de Joseph et

(1) *Isaïe* 66.

de Marie lorsqu'ils offraient au temple le divin enfant pour eux-mêmes et pour vous, mes frères, car nous ne pouvons douter qu'ils ne l'aient offert pour tout le monde entier, c'est aussi ce que Jésus-Christ faisait conjointement avec eux.

Dès son entrée dans le monde il avait fait hommage à son Père Eternel de son humanité : je sais, lui avait-il dit dès-lors, je sais que les victimes anciennes ne vous sont point agréables, et *que les holocaustes* de la loi *ne vous* ont jamais *plu* par eux-mêmes; *holocautomata pro peccato non tibi placuerunt*. Me voici, je viens, selon qu'il est écrit de moi à la tête du livre, pour faire ô Dieu votre volonté; vous m'avez formé un corps qui a pris la place de ces victimes, je viens vous l'immoler, c'est ce que Jésus-Christ avait dit à son Père en entrant dans ce monde; or, ce sacrifice commencé dès-lors, il le renouvelle aujourd'hui, il le perfectionne en l'offrant au temple, en paraissant sur l'autel, en se livrant entre les mains des Prêtres; il consent déjà à souffrir dans son cœur tout ce qu'il aura à souffrir dans la suite de la part des hommes, leurs mépris, leur contradiction, leur cruelle persécution. Pensons-nous bien à ceci, mes frères, pensons-nous que celui qui s'offre aujourd'hui est un Dieu égal en tout à son Père, un Dieu devant lequel les Anges couvrent leur face, un Dieu que les puissances et les dominations n'adorent qu'en tremblant, un Dieu dont la majesté remplit le ciel et la terre? Il la cache cependant, il l'anéantit en quelque sorte devant son Père; tout Dieu qu'il est, il s'offre, il se sacrifie, il s'immole sans se rien réserver de la victime. Quelle gloire infinie pour Dieu! quel bonheur de l'homme pour qui cet homme Dieu veut bien s'offrir et s'immoler! Prenez-y garde cependant, mes frères; ce sacrifice, il est vrai, est offert pour tous; mais le mérite (je parle de celui qui rend l'homme juste et agréable à Dieu), ce mérite n'est pas également appliqué à tous, et il ne l'est qu'à ceux qui unissent leur sacrifice à celui de Jésus-Christ, qui s'immolent aussi sincèrement, aussi promptement, aussi universellement, aussi volontairement que Jésus-Christ.

Oui, mon cher Auditeur, il faut pour obtenir la grâce d'une vraie purification intérieure, que vous suiviez exacte-

ment le modèle qui vous est tracé aujourd'hui dans la personne du Sauveur présenté au temple ; son sacrifice n'est pas un sacrifice des lèvres seulement, c'est un sacrifice sincère, un sacrifice qu'il a désiré. Eh ! combien ne s'est-il pas senti pressé de ce désir jusqu'au moment où il est arrivé, et en quels termes affectueux ne s'en est-il pas expliqué lui-même ? Le sacrifice que vous êtes donc venus faire aujourd'hui au pied de ces autels sacrés doit être sincère, et tel devant Dieu scrutateur des cœurs qu'il paraît aux yeux des hommes qui jugent selon les apparences ; il ne suffit pas de dire que vous renoncez à vos attaches criminelles, à l'amour des plaisirs, à la fureur du jeu, à la dissipation des spectacles, à la vanité des parures, à la cupidité des biens ; il faut y renoncer réellement, et changer votre cœur pour changer vos mœurs, puisque, selon saint Augustin, ce second changement dépend du premier : *muta cor et mutabitur opus.*

Le sacrifice du Sauveur est universel, il s'étend aux distinctions humaines, jamais il n'en accepta ; aux biens de la fortune, jamais il n'en posséda ; aux plaisirs, jamais il n'en goûta ; son esprit fut livré à la tristesse jusqu'à la mort ; son âme fut absorbée dans une mer de douleur jusqu'à ce qu'il l'eût remise entre les mains de son Père, et sa vie de trente-trois ans fut un martyre continuel de la vérité. Il faut donc aussi que par un juste retour toutes vos passions soient immolées aujourd'hui, et en particulier de cette passion dominante qui est comme le centre de toutes vos pensées et de tous vos travaux, il faut, comme le dit l'Apôtre, que *cet homme coupable de vol* et d'usure, au lieu de *s'emparer d'un bien étranger,* se désaisisse du sien propre en faveur des pauvres, et s'il n'en a point, *qu'il travaille pour avoir de quoi faire la charité ; qui furabatur jam non furetur, magis autem laboret..... ut habeat undè tribuat necessitatem patienti* (1). Il faut que cette jeune personne du sexe, attentive à plaire aux hommes beaucoup plus qu'à son Dieu, renonce à ces soins criminels pour être, comme le veut encore le Docteur des Gentils, sainte de corps et d'esprit ; *ut sit sancta*

(1) *Ephes.* 4.

corpore et spiritu (1). J'en dis autant d'un ambitieux dont le but principal est de s'avancer dans le monde ; d'un avare qui ne pense qu'à thésauriser sur la terre ; d'un vindicatif qui ne peut se résoudre à pardonner ; d'une personne vive que la moindre occasion met hors d'elle-même, et généralement de tous ceux qui ont une passion dominante. Il faut que Saül immole sans pitié toutes ces précieuses dépouilles d'Amalec, que le puissant Agag ne soit point épargné, qu'il soit mis en pièces avant toutes choses, parce que Dieu se repaît surtout de l'odeur des victimes qui nous sont plus chères, il méprise les sacrifices de Caïn, et ne regarde que ceux d'Abel qui sont plus gras.

Enfin, pour rendre votre offrande semblable à celle du Sauveur, il faut la faire, non par nécessité, non avec tristesse, mais avec une pleine volonté, pour accomplir celle du Seigneur, procurer sa gloire, et opérer son salut. Combien de motifs puissants n'avez-vous point pour vous y déterminer ! vous voyez tous les jours dans le monde des hommes avides de gloire ou de biens qui entrent dans la carrière d'une milice longue et pénible pour arriver à ce terme ; ces hommes, sûrs de leurs travaux, sont incertains de la récompense ; vous êtes incertains des travaux, la grâce en diminue toujours la difficulté et en ôte quelquefois le sentiment. Pourquoi donc refuserez-vous de donner votre nom à cette milice spirituelle à laquelle votre chef vous invite ? Si son exemple si puissant, si les récompenses, si l'autorité suprême que Dieu a essentiellement sur vous en qualité de créature, ne vous touchent pas, et ne vous persuadent pas de vous présenter ici à votre Dieu, de vous donner à lui sans réserve, ah ! de grâce dites-le moi, qu'est-ce donc qui pourra vous y déterminer ? et si vous ne vous y déterminez pas, pour qui seront donc ces restes de vie que vous refusez de lui immoler ? Hélas ! ils seront pour la créature, pour le démon qui lui dispute la possession de votre cœur ; ô l'injuste, ô le sacrilége ! ô l'abominable préférence, mes frères ! n'en comprenez-vous pas vous-mêmes toute l'impiété ? Anéantissez-vous donc devant le Seigneur

(1) *Corinth.* 7.

par l'entier sacrifice de vous-mêmes, à l'imitation de votre chef qui cache aujourd'hui sa suprême majesté dans l'offrande totale de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il a.

Il y cache encore son innocence, c'est ce que prouve encore la remarque que fait l'Evangéliste après les paroles que j'ai déjà expliquées : il dit que Jésus fut présenté au Seigneur *selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur, que tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur; sicut scriptum est in lege Domini, quia omne masculinum adaperiens vulvam sanctum Domino vocabitur.* Voilà la loi à laquelle se soumet aujourd'hui le souverain législateur, loi (comprenez ici toute l'humilité dont votre Dieu vous donne l'exemple), loi qui dérobe aux yeux des hommes sa sainteté infinie pour le confondre avec des pécheurs, et des pécheurs indignes de la vie. Et certes, mes frères, de qui s'agit-il dans cette loi? d'enfants conçus par la voie ordinaire, d'enfants qui naissent, comme parle le disciple bien-aimé, de la chair et du sang, d'enfants par conséquent qui sont aussitôt coupables qu'existants, aussitôt condamnés à une mort éternelle qu'appelés à une vie temporelle. Sur cela, je vous le demande, mes frères, quiconque ne perçait pas les voiles de l'humanité de Jésus-Christ ne pouvait-il pas conclure que l'enfant présenté par Marie était un fils coupable d'Adam? les termes dans lesquels la loi est conçue pouvaient le faire penser, et l'occasion à laquelle la loi fut portée par Moïse donnait une nouvelle force à cette opinion. La voici, mes frères, Abraham l'a vue en songe, et il en a été frappé d'horreur, parce qu'il y voyait ce que le pécheur mérite de la part de son Dieu; infiniment plus coupables que ce Patriarche, en serez-vous moins effrayés?

Nos pères, vous le savez, gémirent long-temps en Egypte sous le poids d'une dure captivité, figure terrible de celle que le pécheur éprouve sous l'empire du démon. Après bien des années d'oubli ils se souvinrent enfin du Dieu de leurs pères, ils élevèrent les yeux vers le ciel, ils implorèrent la divine miséricorde par des cris puissants et redoublés; le Seigneur touché de leurs larmes exauça leurs prières, et Moïse fut envoyé pour être médiateur de leur délivrance au-

près de l'orgueilleux Pharaon; mais avant d'obtenir le consentement de ce prince inhumain, combien de combats ne fallut-il pas livrer à son opiniâtreté! elle fut enfin vaincue au moins pour un temps par une dixième plaie que Moïse ajouta à neuf autres terribles qui l'avaient précédée. Anciens d'Israel, avait dit Moïse, en prédisant le malheur dont le Seigneur avait résolu de frapper l'Egypte, écoutez la voix de votre Dieu, que dans chaque famille on immole un agneau, qu'on applique de son sang sur la porte de la maison, parce que c'est à ce signe que l'Hébreu sera victorieux de l'Egyptien: l'Ange du Tout-Puissant passera cette nuit, il frappera de mort tous les premiers-nés des maisons qui ne seront pas teintes du sang de l'agneau, et Pharaon vaincu vous laissera la liberté de sortir: voilà la plaie universelle qu'annonça Moïse pour vaincre la résistance du prince incrédule, elle s'étendit sur tous les premiers-nés des Egyptiens, sans excepter même le fils de Pharaon, et les seuls Israélites furent épargnés.

Cette grâce singulière est ce qui donne occasion à cette loi dont nous parlons; les Hébreux ne l'avaient pas méritée certainement, l'inclination qu'ils conservèrent toujours à l'idolâtrie dans le désert, montre assez qu'ils n'étaient guère moins coupables que les Egyptiens leurs maîtres, et par conséquent guère plus dignes de ce privilége; ils en jouirent donc, non à cause de leurs œuvres, mais par un pur effet de la bonté du Seigneur; de même, mes frères, ce n'est pas selon vos bonnes actions, mais selon la grande miséricorde du Seigneur que vous avez été appelés à la vie de la grâce par préférence à tant d'autres peuples. Quelle marque de reconnaissance un si grand bienfait n'exigeait-il pas du peuple de Dieu! mais quel peuple fut jamais plus ingrat et moins appliqué à reconnaître la protection du Tout-Puissant à son égard? Le Seigneur qui connaissait ce caractère d'ingratitude, ordonna donc, pour s'assurer le tribut annuel de sa reconnaissance, que tous les premiers-nés seraient consacrés au Seigneur, c'est-à-dire, serviraient à son tabernacle en mémoire de ce prodige opéré par l'Ange exterminateur; et parce que ce ministère appartint dans la suite à la seule Tribu de Lévi

les premiers-nés furent depuis obligés de se racheter en donnant cinq sicles au tabernacle ; c'est ce que Jésus-Christ fait aujourd'hui dans le temple. Il s'offre, dit saint Bernard, en sacrifice du matin, et jusqu'au moment où il sera substitué au sacrifice du soir ; il se rachète de cinq sicles, comme s'il était compris dans le nombre des coupables, comme s'il eût mérité la mort, et comme s'il voulait devoir sa vie à un prix étranger, lui qui devenait le prix de notre salut éternel. Quelle profonde humiliation de mon Sauveur ! ah ! il faudrait, pour le comprendre, savoir ce que c'est que le péché aux yeux de Dieu, combien il lui paraît abominable, et combien les seules apparences en sont honteuses ; il faut qu'elles le soient extrêmement, puisque Jésus-Christ, le Saint des saints, pour s'en être revêtu, s'est vu d'abord environné des périls de l'enfer et des douleurs de la mort.

Après cela, mes frères, rougirons-nous de nous avouer coupables, de quitter hautement des habitudes scandaleuses qui font murmurer, de faire pénitence de peur qu'on ne croie ce qu'on ne faisait que soupçonner ? fussions-nous des justes, il faudrait ou nous confondre avec les pécheurs, ou cesser de marcher sur les pas de Jésus-Christ ; et quoique pécheurs, nous chercherions une place parmi les justes ! Non, mes frères, il n'en sera pas ainsi, et, je l'espère, vous entrerez dans l'esprit de la cérémonie qu'observe Jésus-Christ, vous ferez aujourd'hui pour être délivrés de la captivité du péché, tout ce que firent les Hébreux pour être tirés de la captivité d'Egypte ; ils crièrent vers le Seigneur, vous y crierez, et vous implorerez ses miséricordes du fond de votre cœur ; ils offrirent le sang d'un agneau pour leur délivrance, vous offrirez le sang précieux de l'agneau immolé dès le commencement du monde pour les péchés des hommes ; ils consacrèrent les premiers-nés au Seigneur, vous vous consacrerez au culte du Dieu vivant, et votre don sera sans repentir, vous ne tournerez plus la tête vers l'Egypte de ce monde, vous conserverez votre âme à celui qui l'a rachetée à grand prix : telles sont, mes frères, les leçons que nous fait aujourd'hui notre divin maître en se soumettant à la loi de la présentation au temple ; il y cache ses véritables grandeurs, et

surtout sa puissance en se montrant avec la faiblesse d'un enfant, sa majesté en s'anéantissant par le sacrifice de lui-même, son innocence en se soumettant à la loi des pécheurs, vous l'avez vu jusqu'à présent. Marie, dans le mystère de la Purification, dérobe aussi ses priviléges aux yeux des hommes, et surtout celui de sa pureté sans tache, et de son crédit auprès de Dieu, c'est ce que je vais vous faire voir en peu de mots par la suite de l'Evangile.

Ils portèrent le divin enfant, dit saint Luc, *à Jérusalem pour donner ce qui devait être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes; et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege Domini, par turturum aut duos pullos columbarum.* Soyez attentifs, je vous prie, à la conduite que tient aujourd'hui Marie, vous y trouverez la condamnation d'une infinité de prétextes dont vous vous couvrez pour vous dispenser d'obéir à la loi; prétextes fondés sur une naissance qui vous distingue, et qui ne permet pas, dites-vous, que vous soyez confondus avec une vile populace; c'est celui de ces âmes follement entêtées de leur noblesse qui se persuaderaient presque qu'elles sont d'une autre nature que le reste des hommes. Prétextes fondés sur la difficulté d'observer sa loi; c'est celui de ces âmes lâches qui se font autant d'obstacles ou des fonctions de leur état, ou des inclinations criminelles de leur cœur. Prétextes fondés sur l'esprit de la loi; c'est celui des esprits orgueilleux, qui croiraient se dégrader en s'assujettissant à la lettre, et des pécheurs encore timides, qui n'osant dire avec l'Israélite rebelle qu'il *ne servira point, non serviam* (1), cherchent des adoucissements à la loi par de fausses interprétations : autant de prétextes réfutés par l'exemple que nous donne Marie. Et certes, mes frères, qu'ordonnait la loi à laquelle elle se soumet aujourd'hui? *qu'une femme relevant de ses couches présenterait un agneau ou deux tourterelles pour son péché;* c'est-à-dire, ou pour cette impureté légale qui l'éloignait de la société, ou pour cette faute originelle dont la conception ordinaire

(1) *Jerem.* 2.

est l'occasion, ou pour des fautes dont les époux ne souillent que trop souvent la sainteté du mariage; *deferet pro peccato* (1). Si Marie eût donc consulté la lettre de la loi, si elle eût voulu n'en prendre que l'esprit, si elle eût cherché seulement à se conformer à l'intention du législateur; bien plus, si elle eût fait attention à la dignité de son Fils ou à sa propre pureté, combien, dit saint Bernard, n'eût-elle pas trouvé de prétextes pour se dispenser de cette humiliante cérémonie de la purification! Si elle eût consulté la lettre, elle eût vu que cette lettre ne parle que des femmes qui ont enfanté selon les lois de la nature, et qu'elle avait mis au monde par un miracle de la toute-puissance qui a interrompu les lois de la nature; si elle n'eût voulu prendre que l'esprit de la loi, cet esprit semblait autoriser Marie à n'entendre la loi que de celle en qui se trouvera au moins quelqu'apparence de péché, et il n'y en a pas l'ombre en elle; si elle n'eût voulu que suivre l'intention du législateur, ne semblait-il pas lui dire ce que disait le grand Assuérus à son aimable Esther? *ce n'est pas pour vous*, mon épouse et ma sœur, *que cette loi a été portée; non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est.* Si elle eût fait attention à la dignité de son Fils, ne s'opposait-elle pas à sa démarche? n'était-ce pas assez qu'il eût été mis au monde entre deux animaux? fallait-il qu'il fût encore confondu à Jérusalem avec les pécheurs? enfin Marie ne pouvait-elle pas dire: *Qu'ai-je besoin de purification? quid mihi opus est purificatione? Pourquoi m'interdirai-je l'entrée du temple, puisque moi-même j'ai eu le bonheur de devenir le temple du Saint-Esprit? cur abstineam ab ingressu templi cujus uterus factus est templum Spiritûs sancti?* Pourquoi n'entrerai-je pas dans le temple, moi qui ai conçu le maître du temple? Y avait-il donc ou dans la conception, ou dans la naissance de mon Fils quelque chose d'impur et de criminel, quelque chose à purifier? non certainement, et en devenant mère je ne suis devenue que plus pure, puisque j'ai engendré le Dieu de toute pureté. Qu'est-ce donc que l'observa-

(1) *Levit.* 12.

tion de la loi purifiera en moi ? Non certainement, reprend saint Bernard, vous n'aviez pas l'ombre du péché à purifier, ô Vierge bienheureuse ! mais vous avez voulu vous confondre avec toutes les femmes d'Israel dans la purification, comme votre Fils était confondu avec tous les enfants d'Adam dans sa présentation, et comme il l'avait déjà été dans sa circoncision ; vous saviez qu'il y avait une loi, vous aviez devant vos yeux l'exemple de votre Fils ; c'est tout ce qu'il fallait pour vous déterminer au parti d'une humble soumission.

Eh bien ! mes frères, vous faudra-t-il des motifs plus puissants ? l'ordre d'un Dieu toujours juste dans ce qu'il exige de sa créature, l'exemple d'un Sauveur qui veut que vous suiviez son obéissance simple, l'exemple d'une Vierge mère de Dieu qui vous est proposée pour modèle, tout cela ne suffirait-il pas pour vous faire renoncer à vos fausses interprétations de la loi ? Chercherez-vous encore à corrompre par vos gloses artificieuses et corrompues la pureté de l'Évangile sur le pardon des injures, sur la fréquentation des spectacles, sur l'usage de vos biens et sur la médisance ? Direz-vous, par exemple, que l'amour des ennemis est impossible en certaines circonstances de la vie ? direz-vous qu'il y a autant d'exemples pour, qu'il y a de raisons contre votre assiduité aux spectacles ? direz-vous que vous avez un libre usage de vos biens, et que la misère des temps doit le resserrer dans le sein de votre famille ? que la médisance est le sel de vos conversations, et qu'elle rend les coupables plus circonspects ? que la modestie doit se régler sur les modes du temps, et non les modes sur les règles de la modestie ? ô qu'il y aura de prudents du siècle condamnés pour ces opinions commodes et ces tempéraments relâchés ! malheur au docteur qui les invente, et au disciple qui les suit ! Pour vous, mes frères, j'espère mieux de votre religion, j'espère qu'étant une fois assurés que Dieu a parlé, vous obéirez sans trop disputer sur le sens de la loi, sans chercher trop curieusement quelle a été l'intention du législateur ; il saura vous le faire connaître par ses ministres, lorsqu'il voudra vous dispenser de la loi générale, et jusqu'à ce moment il faut croire que vous y êtes compris comme le reste des hommes, c'est le

premier exemple que vous donne Marie : elle voyait sans doute aussi bien que vous toutes les raisons qui pouvaient l'en dispenser ; cependant, parce que le ciel est dans le silence, elle refuse de s'en rapporter à son jugement particulier, elle suit la loi générale, et elle consent à paraître souillée, quoique la plus pure de toutes les créatures.

Elle ne cache pas avec moins de soin son crédit auprès de Dieu. La loi ordonnait que la femme offrirait un agneau avec une tourterelle, ou bien qu'elle offrirait deux tourterelles, si elle était trop pauvre pour avoir un agneau ; ainsi n'offrir que des tourterelles ou des colombes, c'était faire un aveu public de sa misère à la face du temple et de ses autels, c'est cependant ce que fait Marie. Elle avait, comme remarque Béde le vénérable, entre les bras celui à qui appartiennent tous les animaux de la campagne ; elle tenait de lui une toute-puissance suppliante : si elle eût donc voulu avoir de quoi fournir au sacrifice comme les riches, que lui en eût-il coûté ? une parole ; cependant elle ne la prononce pas, elle souffre sans se plaindre les humiliations de la pauvreté en offrant celui en qui est renfermé la plénitude des êtres.

Riches du monde, ambitieux du siècle, est-ce là, je vous le demande, l'état dans lequel vous auriez préféré de paraître ? à votre avis, quelle honte n'était-ce pas pour Joseph et Marie de ne pouvoir soutenir une dépense aussi modique ? Vous ne supportez, fiers mortels, votre misère, vous ne la supportez qu'avec chagrin ; vous rougissez de celle de vos proches, leur obscurité est à vos yeux un vice, et peut-être quelque chose de pis. Vous prétendez que la confusion était inséparable de l'offrande que faisait la sainte famille ; mais que les pensées des mondains sont différentes de celles des saints ! Joseph et Marie savaient qu'il n'y a rien de honteux que le péché, ils avaient devant les yeux l'exemple d'un Dieu pauvre, et ils se croyaient heureux de lui ressembler ; ils étaient infiniment riches, parce qu'ils possédaient Dieu et toutes choses en Dieu. O mes frères, mes chers frères, que ces sentiments sont grands pour quiconque est pénétré de sa religion ! qu'ils sont dignes d'un chrétien, d'un disciple de Jésus-Christ, le père et le protecteur des pauvres ! qu'ils sont

dignes d'un serviteur de Marie ! elle règne aujourd'hui dans le ciel pour avoir vécu pauvre sur la terre, et pour avoir hautement fait profession de pauvreté. Demandez donc au Seigneur qu'il vous les inspire, qu'il vous fasse mener une vie cachée en Jésus-Christ, et de tenir secret tout ce qui pourrait vous relever aux yeux des hommes ; c'est l'exemple que nous donne Jésus-Christ et Marie dans les mystères de ce jour ; vous l'avez vu, vous allez voir comment leurs grandeurs ont été exaltées, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Saint Luc dans la seconde partie de notre Evangile fait deux choses, il trace le portrait du juste Siméon, et rapporte le beau cantique que ce juste adressa au Sauveur lorsqu'il le tenait entre ses bras. Suivons, mes frères, le plan du saint Evangéliste, et considérons premièrement quel est celui qui publie les louanges de Jésus et de Marie dans les mystères de ce jour. Voyons secondement quel est l'objet des louanges qu'il donne à Jésus et à la mère au moins indirectement ; ces deux considérations nous feront comprendre ce que je disais que les grandeurs de l'un et de l'autre sont manifestes d'une manière admirable dans la cérémonie de ce jour ; mais en même temps que nous le comprendrons, n'oublions pas notre instruction propre, ayons soin de nous appliquer tout ce qui sera dit de la piété et des sentiments du saint vieillard Siméon.

Il y avait à Jérusalem, dit saint Luc, *un homme juste et craignant Dieu nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israel, et le Saint-Esprit était en lui ; et ecce homo erat in Jerusalem cui nomen Simeon, et homo iste justus et timoratus expectans, consolationem Israel, et Spiritus Sanctus erat in eo.* Voilà en peu de paroles l'éloge rare que le Saint-Esprit fait de celui qui rend témoignage à Jésus-Christ dans le temple ; c'est un vieillard vénérable, attentif et docile à la voix du Seigneur, c'est ce que signifie son nom *mystérieux ; ecce nomen Simeon :* c'est un de ces justes de l'ancienne alliance qui vivaient de la foi, qui

ne jugeaient des biens et des plaisirs de ce monde que par les lumières de la foi, qui avaient toujours le Seigneur devant les yeux par le moyen de la foi, pour se soutenir dans la pratique de la vertu au milieu des tentations; *homo justus;* c'est une de ces âmes timorées qui aiment le Seigneur comme le meilleur des pères, mais qui le craignent comme le juge le plus terrible, qui lui témoignent leur amour et leur crainte en fuyant jusqu'à l'apparence du mal, et en faisant tout le bien qui leur est possible; *timoratus :* c'est un de ces zélés Patriarches qui gémissaient sur les malheurs spirituels du genre humain, désiraient voir le jour du Seigneur, et soupiraient ardemment après la venue du Messie, parce qu'ils savaient qu'il serait le rédempteur d'Israel; *expectans consolationem Israel;* c'est un prophète à qui l'Esprit saint révèle les mystères les plus cachés, un saint qui ne vit que de l'esprist de Dieu, qui ne suit de lumières que celles qui lui sont communiquées d'en-haut, qui n'a de volonté que celle de Dieu, de cœur que pour aimer Dieu, de lèvres que pour prononcer ses louanges; *Spiritus sanctus erat in eo :* c'est un grand serviteur de Dieu qui, peut-être comme Joseph et Marie n'a aucun nom dans le monde, vit comme ces deux illustres époux dans une retraite obscure, du moins il n'a la qualité ni de grand-prêtre ni de prêtre du temple, ni aucune autre qui nous soit connue. La sagesse éternelle ne nous le montre que par ce qu'elle estime elle-même, elle nous le fait voir comme un humble et vertueux Israélite à qui son humanité même et sa vertu donnent le droit de former les souhaits des plus grands prophètes, d'interroger celui qui a en main la destinée des temps sur ceux qu'il lui a plu de fixer pour envoyer le libérateur. C'est un prophète *qui apprend de l'Esprit-Saint même qu'il ne mourra point qu'il n'ait vu le Christ du Seigneur; responsum acceperat à Spiritu sancto, non visurum se mortem nisi prius videret Christum Domini.* Un prophète que *l'Esprit saint* même *conduit au temple* lorsque Jésus y est présenté; *et venit in Spiritu in templum.* Non, dit ici éloquemment le grand saint Ambroise, non, ce n'est plus seulement des anges descendus du ciel, des prophètes élevés au-dessus des choses terrestres,

des pasteurs prosternés dans une crèche, de Joseph et Marie ses parents, mais c'est des vieillards et des justes que nous apprenons que le Verbe s'est fait chair. Consultez les anges, interrogez les personnes de différent sexe, considérez les évènements, ouvrez les yeux aux miracles, tout assure ce point de notre foi d'une voix unanime, qu'un Dieu s'est fait homme, afin que les hommes fussent élevés à la qualité d'enfants de Dieu ; c'est le témoignage d'une *Vierge qui conçoit* sans détriment de sa virginité, d'une *femme stérile qui devient* miraculeusement *féconde*, d'un *muet à qui* la naissance de son fils rend *l'usage de la parole*, d'une *femme qui prophétise, des Mages qui l'adorent*, d'un *enfant qui tressaille dans le sein de sa mère, d'une veuve qui l'annonce*, et *d'un juste qui l'attend : Virga generat, sterilis parit, mutus loquitur, Elizabeth prophetat, Magus adorat, utero clausus exultat, vidua confitetur, justus expectat.* Quelle consolation pour nous, mes frères, de voir que notre foi est établie sur des témoignages si respectables ! de quel poids en particulier ne vous paraît pas celui de ce vénérable vieillard dont parle notre Evangile ? c'est un homme juste, ami par conséquent de la vérité ; un homme timoré, qui par conséquent fuit le mensonge dans la crainte des jugements de Dieu ; un homme éclairé sur le point des prophéties, qui peut par conséquent moins se tromper sur les temps du Messie ; un homme instruit de la part de Dieu, incapable par conséquent de séduire ou d'être séduit ; avec quel respect ne devons-nous pas recevoir le témoignage de ce saint ! avec quel contentement pensez-vous que le reçurent Jésus et sa sainte mère ! quelle satisfaction n'était-ce point pour Marie, peut-être alors méprisée des pécheurs, de voir un saint, et un saint du premier ordre, accomplir en sa présence ce qu'elle avait prédit dans son sacré cantique, *que toutes les nations l'appelleraient heureuse !* Et son divin enfant qui se plaît à être honoré des hommes, quoique vrai Dieu, avec quelle complaisance n'entendit-il pas ce saint dont il ouvrait lui-même la bouche !

Mais de quoi vous occupé-je, mes frères ? non, le principal, l'important ici n'est pas précisément d'élever les vertus

de Siméon, et la gloire que son témoignage pouvait procurer à la sainte famille; mais de mériter la grâce que le Seigneur accorde à ce vénérable vieillard : le plus grand bonheur que nous puissions et que nous devions désirer, c'est qu'il daigne se manifester à nous sur la terre en nous inspirant une foi vive et animée de la charité, afin que nous lui soyons présentés dans le ciel qui est le temple de sa gloire; ce bonheur est le seul nécessaire, le seul digne de nos désirs. Mais à qui Dieu le prépare-t-il ? est-ce aux princes de la terre ? est-ce aux grands du monde ? est-ce aux riches du siècle ? aucun de ces hommes, il est vrai, n'est exclu de la visite du Seigneur par son état; mais aussi ce ne sont pas là les qualités qu'il exige de ceux à qui il veut se faire connaître. O combien n'y en avait-il pas de cette sorte à Jérusalem, à qui le Sauveur ne daigne pas se montrer ! ce qu'il vous demande, mes frères, c'est que vous soyez justes, que vous craigniez Dieu, que vous mettiez en lui toute votre consolation, et que votre cœur soit le temple de l'Esprit saint comme celui de Siméon : telles sont des personnes à qui le Seigneur se manifeste.

Il faut que vous soyez justes comme ce saint homme, c'est-à-dire, que, comme lui, vous cherchiez le salut de vos frères en même temps que vous opérez le vôtre, que vous viviez de la foi, que vous soupiriez après les biens du ciel, que vous usiez de la prière, des sacrements, et des autres moyens qui peuvent nous le procurer; que vous désiriez d'être avec Jésus-Christ dans le ciel, et que vous gémissiez de voir le temps de ce pélerinage prolongé, car voilà, dit saint Ambroise, ce qui avait mérité à Siméon le nom de juste; *et bene justus quia non suam sed populi gratiam requirebat cupiens corporeæ vinculis fragilitatis dissolvi.* Il faut que vous soyez, comme Siméon, d'une conscience timorée, c'est-à-dire, que, comme lui, vous craigniez pour toutes vos actions, même pour les meilleures, parce qu'il est rare qu'il ne s'y mêle quelque imperfection; que vous soyez souvent occupés de cette pensée, que si le Seigneur ne règne sur vous par amour, et comme un bon père, il y règnera un jour par justice, et comme un maître alors inexorable : il faut que

vous soyez, comme Siméon, dans l'attente de la consolation d'Israel, c'est-à-dire, que, comme lui, vous alliez vous jeter aux pieds du Dieu de toute consolation dans vos chagrins domestiques, et dans tous les maux dont il plaît à la providence de vous affliger; que vous lui offriez, et que vous lui demandiez avec instance la force nécessaire pour porter votre croix. Quel autre que lui peut être le consolateur d'Israel? il faut que le Saint-Esprit soit en vous comme en Siméon, c'est-à-dire, qu'il faut que vous soyez non pas inspirés comme lui, mais que vous soyez les temples vivants de l'esprit de Dieu, qu'il habite en vous par la charité, qu'il répande ses dons dans votre cœur, que vous en éloigniez tous les désirs qui pourraient le contrister, et que vous traitiez vos corps avec tout le respect dû à la présence de l'esprit qui les vivifie, c'est à ces conditions que Jésus se manifestera à vous dans le séjour de sa gloire.

Les avez-vous remplis, mes frères? votre conscience vous rend-elle ce témoignage avantageux que vous avez vécu comme des justes sur la terre, ne nuisant à personne dans ses biens ni dans son honneur, exerçant la charité envers tout le monde, ne mettant votre confiance que dans la protection divine, et ne souhaitant d'autre récompense que Dieu même? Il est difficile, dites-vous, de mener une vie aussi sainte et aussi parfaite dans un siècle et dans des lieux aussi corrompus; il est difficile, je l'avoue, mais que peut-il y avoir de trop difficile, pour acquérir un royaume éternel? il est difficile, mais quelle difficulté subsiste à la vue du ciel? il est difficile dans ce siècle et dans ces lieux, mais ce siècle est-il plus mauvais que celui d'Auguste? ces lieux sont-ils plus dangereux que la Jérusalem terrestre où les Juifs crucifièrent le Sauveur? C'est là cependant, c'est au milieu d'un peuple infidèle que Siméon se sanctifie, que Siméon devient un juste zélé, et un grand Prophète, comme vous pouvez le remarquer parce qu'il dit dans son divin cantique; le voici, mes frères, et je vous prie de renouveler encore un moment votre attention.

Comme le père et la mère de l'enfant le portaient au temple, dit saint Luc, *afin d'accomplir pour lui ce que la*

loi avait ordonné ; cùm inducerent puerum Jesum parentes ejus ut facerent secundum consuetudinem legis pro eo : il le prit entre ses bras ; ipse accepit eum in manus suas. Ne passons pas légèrement sur cette action, je vous prie, et avant d'expliquer le sacré cantique divin, tâchons de comprendre les sentiments de reconnaissance, de respect, d'adoration dont il fut pénétré, pour les recevoir ensuite dans notre cœur. Mais que dis-je, concevoir des sentiments ? ah ! il faudrait pour cela le cœur des Térèses, des Augustins, des Pauls ravis dans le ciel, pour les sentir. Non, ni votre ferveur, âmes justes, ni l'ardeur avec laquelle vous courez au sacré banquet, ni les saints transports avec lesquels vous recevez votre Sauveur, ni le feu du divin amour qui vous dévore, ni la vivacité de cette flamme pure qui vous embrase, ni la douceur de vos entretiens, ni le repos que vous goûtez dans ce Dieu de votre cœur, ne peuvent vous donner une idée du bonheur dont jouissait alors l'âme de Siméon, et des sentiments qu'il éprouva en tenant son Sauveur et son Rédempteur entre ses bras. Dans l'instant même l'Esprit saint se saisit de son esprit, l'élève au-dessus de lui-même, lui découvre les mystères de l'Eglise chrétienne, la vocation des Gentils, la réprobation de la Synagogue.

Seigneur, s'écrie-t-il en ce moment extatique, *c'est maintenant que vous laissez aller votre serviteur en paix*, jusqu'à présent il n'y en a point eu pour moi, j'ai eu une guerre continuelle à soutenir contre ma propre chair et les ennemis de mon salut, j'ai vécu dans une continuelle inquiétude sur ma destinée éternelle. Mon Dieu, disais-je souvent, aurez-vous pitié de moi ? me donnerez-vous le don de la persévérance ? aurai-je le malheur de tomber avant d'arriver au terme ? ma perte sera-t-elle sans ressource ? mes yeux témoins de tant de crimes le seront-ils aussi du Rédempteur qui doit les expier ? voilà les sombres pensées qui me troublaient l'esprit, qui m'ôtaient le repos de l'âme, et me faisaient désirer que le ciel s'ouvrît, et nous envoyât le juste par excellence. Soyez-en béni, Seigneur, vous avez accompli mes souhaits, vous m'avez fait connaître que vous me rappelleriez à vous lorsque j'aurais vu le jour de votre Christ, ah !

je touche donc au moment où mon corps va être remis dans le sein de la terre, et mon âme entre vos mains. Les prévarications de mon peuple ne m'affligeront plus, je ne serai plus en danger d'offenser celui que je désire d'aimer toujours, je vais mourir dans cette douce espérance que vous me fortifierez à ce moment terrible, que mon Rédempteur viendra dans peu me visiter dans le tombeau, que je ressusciterai un jour dans votre paix pour ne la perdre jamais; *nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.*

Oui, je mourrai dans une paix profonde, et sans nul regret, (ne perdez rien, s'il vous plaît, mes frères, de toutes ces pieuses réflexions qui vous intéressent tous, et qui sont toutes tirées du texte sacré.) Qu'est-ce en effet qu'un juste regrette à la mort? qu'est-ce que je peux regretter? seraient-ce les biens de la fortune? j'en ai eu peu, et ce peu que j'ai possédé sans attache, je le quitte sans chagrin; seraient-ce les amusements de ce siècle? vous le savez, Seigneur, jamais je n'ai voulu goûter de joie qu'en vous; serait-ce un temps passé que j'aurais perdu? tous les moments que vous m'avez accordés ont été employés à votre service? serait-ce un temps à venir, que je pourrais mieux employer? non, Seigneur, parce que le mieux est de faire votre volonté, et que votre volonté est que je meure, c'est la réponse que m'a donné l'Esprit saint? serait-ce la consolation de voir le désiré des nations? mais c'est cette consolation même qui me fait considérer les approches de la mort avec tranquillité. Oui, je meurs en paix, parce que j'ai vu ce que beaucoup de prophetes ont désiré de voir, et qu'ils n'ont point vu: *Je mourrai content,* disait autrefois Jacob à son cher Joseph, *parce que je vous ai vu, et que je vous laisse après moi; lætus moriar quia vidi faciem tuam, et superstitem te relinquo.* Ah! qu'est-ce donc qui m'inquièterait aujourd'hui que le fils du père de famille entre dans son Royaume, que le prince des pasteurs vient prendre soin de son troupeau, aujourd'hui que je tiens entre mes bras l'auteur de mon salut et le Rédempteur de tout Israel? *quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Voilà, mes frères, un effet de la toute-puissance miséricordieuse du Verbe fait chair; c'est, comme le dit saint

Paul, de délivrer de la crainte de la mort ceux qu'elle tenait dans une servitude continuelle. Que penser donc de ceux que cette crainte jette encore dans le découragement, sinon que l'empire du démon n'est pas encore assez détruit en eux? que leur conseiller, sinon de se fortifier par l'exemple de leur chef, et la confiance en sa bonté?

Peuples de la terre (c'est encore le vénérable Siméon qui parle, et qui annonce une nouvelle heureuse dans laquelle nous avons eu le bonheur d'être compris), peuples de la terre, réjouissez-vous; et vous, nations étrangères, mêlez vos concerts mélodieux avec ceux de la nation sainte, parce que le temps de votre vocation est arrivé. Non, il n'y aura plus de différence entre le Juif et le Grec, le Scithe et le Barbare; car voilà quel sera le doux pouvoir qu'exercera sur les cœurs ce divin enfant, il les attendrira, il les convertira; il a été préparé avant les siècles, et il est exposé aujourd'hui à la vue de tous les hommes comme l'objet de leur culte et de leur foi, comme le terme de toutes leurs espérances, comme le centre de tous les mouvements de leur âme, comme l'étendard sous lequel ils doivent combattre, et le signe auquel ils seront sauvés; *quod parasti ante faciem omnium populorum.*

Il est exposé aux yeux des hommes. Pourquoi encore? pour dissiper les ténèbres du paganisme, renverser ses idoles muettes, abattre ses autels sacriléges, imposer silence à ses oracles, éclairer les nations, et leur rendre la lumière dont le péché les avait privés; *lumen ad revelationem gentium.* Il est exposé aux yeux des hommes, et pourquoi encore? pour tirer le peuple d'Israel du mépris qu'en font les autres peuples, pour justifier les prophéties qui lui ont été confiées, pour montrer l'estime que Dieu en a faite en prenant naissance dans une de ses tribus, en conversant familièrement avec ses frères selon la chair, et en les visitant tous les uns après les autres; *et gloriam plebis tuæ Israel.*

Voilà le sens véritable des paroles du juste Siméon: ainsi ce saint homme inspiré de Dieu annonçait déjà à Marie ce que saint Paul disait depuis, que son fils serait la paix de la terre avec le ciel, qu'il serait le salut éternel de tous les mor-

tels, la lumière qui éclairerait tout homme venant au monde, et le restaurateur de la gloire de son peuple. Quoi de plus glorieux à Jésus et à Marie que l'attribution de toutes ces qualités? l'Evangéliste nous le fait bien comprendre lorsqu'il ajoute que *Joseph et Marie entendant ces choses étaient dans l'admiration*. Comment donc n'y serions-nous pas aujourd'hui que nous sommes témoins des évènements qui ont été prédits? aujourd'hui que l'histoire sainte nous montre des millions de martyrs qui ont généreusement méprisé la mort et les supplices les plus cruels pour en assurer la vérité; aujourd'hui que nous voyons dans l'Eglise des peuples de toutes les parties du monde; aujourd'hui que le vrai Israel de Dieu subsiste malgré les schismes, les hérésies, et les persécutions de dix-sept siècles et au-delà. Comment, en rapprochant l'évènement de la prophétie, douterions-nous que le saint Evangile ne fût la vraie lumière qu'il faut suivre?

Cependant, hélas! nous vivons comme si nous en doutions, et comme si ce divin enfant n'avait pas encore paru au milieu de nous. Au lieu de désirer la mort, nous la regardons comme le souverain malheur; son idée seule nous jette dans le trouble et l'abattement; nous tâchons de justifier ces troubles à nos yeux sous prétexte que la mort a des suites terribles, et que ces suites nous sont inconnues, et nous ne voulons pas convenir avec nous-mêmes, que si nous la craignons, c'est que nous avons trop sujet de craindre que notre Juge ne nous soit point favorable. Au lieu de fixer nos regards sur Jésus-Christ comme l'auteur de notre foi, et le consommateur de notre salut, nous regardons ses dogmes comme des inventions contraires à la raison, nous nous plaignons de la difficulté de la morale chrétienne, nous ne pouvons concevoir qu'on puisse être élevé sans hauteur, noble sans fierté, grand sans vanité, riche sans luxe et sans profusion, occupé sans préjudice de la piété, brave sans désir de la vengeance. Comment, disons-nous, faire du bien à ceux qui nous font du mal, louer ceux qui nous blâment, prier pour ceux qui nous persécutent, ne point suivre les voies tortueuses d'une politique humaine, tandis qu'il n'en reste plus d'autre pour avancer sa fortune? tout cela nous paraît

impraticable, et très-peu le pratiquent en effet. Au lieu de suivre l'exemple qu'il nous donne aujourd'hui avec sa sainte mère, au lieu de reconnaître notre faiblesse et notre indigence, on pourrait nous appliquer ce que disait saint Paul de quelques Fidèles de Corinthe, nous paraissons toujours devant Dieu comme si nous étions riches et rassasiés; au lieu de nous anéantir à la vue de sa majesté, et de faire de notre cœur un autel où brûle continuellement le feu de la charité, hélas! nous n'y allumons qu'un feu impur; au lieu de nous confondre avec les pécheurs et avec les pauvres par humilité, nous fuyons ceux-ci par mépris, et nous nous confondons avec ceux-là par imitation. Ah! mes frères, que vous dirai-je donc pour purifier vos consciences de ce vieux levain? ce que disait le vénérable Siméon lorsqu'il tenait le divin enfant entre ses bras : Considérez cet enfant présenté au temple, c'est lui *qui sera la ruine de plusieurs; ecce hic positus est in ruinam multorum.* Il sera la ruine de quiconque ne sera pas devenu aussi petit à ses yeux qu'un enfant, aussi petit que lui-même entre les bras de Siméon, et par conséquent de tous ces beaux esprits qui s'évanouissent dans leurs pensées; *ecce hic positus est in ruinam multorum.* Il sera la ruine de quiconque ne s'immolera pas à la gloire de son Père, ou voudra retenir quelque chose de son obligation, et par conséquent de tous ces mondains qui sacrifient leurs jours pour acquérir une gloire passagère, et pour jouir d'un plaisir d'un moment, ou bien qui n'ont jamais renoncé sincèrement à leur passion dominante; *ecce hic positus est in ruinam multorum.* Il sera la ruine de quiconque n'imitera pas la charité qui le conduit au temple, la pauvreté, la simplicité, et les autres vertus avec lesquelles il y paraît. Eh! mon Dieu, que deviendront donc, que deviendront tant de chrétiens sans miséricorde, tant de riches sans détachement, tant de grands et même de petits qui n'ont jamais e cette modestie et cette simplicité qui sied si bien à des dis ciples d'un enfant Dieu? que deviendrons-nous tous? qu deviendrais-je moi-même, si je n'avais soin de me purifier au jourd'hui des taches honteuses du péché? hélas! ce divi enfant qui n'est venu que pour me ressusciter avec lui, cau

serait ma ruine, il deviendrait ma perte, il m'accablerait du poids de ses vengeances au jour du jugement. Allons donc, mes frères, allons tous au pied des autels renouveler les promesses de notre baptême, et nous consacrer à Dieu de nouveau à l'exemple de Jésus-Christ; allons nous jeter aux pieds du prêtre, et purifier nos consciences dans les eaux salutaires d'une pénitence laborieuse, comme Marie est allée au temple pour se purifier d'une impureté qui n'était qu'apparente.

Ce sont là, mes frères, le direz-vous, autant de résolutions que vous avez déjà prises dans la procession solennelle que nous avons faite; vous y avez marché deux à deux, vous aviez un cierge à la main, ce cierge était allumé et béni. Que signifient ces cérémonies? saint Bernard nous les a toutes expliquées dans son premier discours sur la Purification, et je n'en fais ici qu'un extrait abrégé; vous avez marché deux à deux, c'était, dit ce Père, pour marquer l'union parfaite dans laquelle doivent vivre des disciples de Jésus-Christ; vous aviez un cierge à la main, c'était pour vous avertir qu'il était temps de faire provision de bonnes œuvres, parce qu'on ne paraît pas les mains vides devant le Seigneur; vous avez tenu ces cierges allumés, ce feu vous marquait que la divine flamme de la charité devait être le principe de ces bonnes œuvres que le Seigneur exige de vous; *opera nostra in finem agenda sunt, ut sint lucernæ ardentes in manibus nostris*. Vous avez présenté ces cierges à bénir, cette bénédiction vous enseignait que le feu de la charité, signifié par celui des cierges, était l'effet d'une bénédiction divine, et qu'il fallait la demander par les prières de toute l'Eglise; vous avez marché hors de cette enceinte, c'est non-seulement pour représenter plus vivement le voyage de la sainte famille à Jérusalem, mais encore pour vous souvenir que vous n'êtes sur la terre que comme des pélerins et des exilés, que vous ne devez vous attacher à aucun de ces objets; que *s'arrêter un* moment *dans la voie du salut, c'est reculer; in viâ vitæ non progredi, regredi est.* Voilà le sens mystérieux de cette procession que nous avons faite avant l'office; n'aviez-vous pas déjà résolu de l'exprimer dans votre

conduite? exécutez donc votre résolution, mes frères, entrez dans l'esprit des mystères que vous célébrez, purifiez vos cœurs, présentez à Dieu vos âmes et vos corps. Notre chef (c'est la remarque de saint Bernard), notre chef et notre modèle lui *offre* aujourd'hui *pour notre salut l'hostie la plus précieuse qu'il avait*, son corps, son sang, son âme jointe à sa divinité, *par conséquent l'hostie la plus précieuse qui pouvait être; ille pro nobis obtulit hostiam pretiosiorem quam habuit, nimirùm quâ pretiosior esse non potuit: Offrons donc avec lui* et par lui *tout ce que nous pouvons*, tout ce que nous avons de plus cher, *tout ce que nous sommes*, notre corps, notre âme, toutes les affections de notre cœur, nos désirs, nos pensées, nos biens, nos maux, nos peines, nos plaisirs; *et nos ergo faciamus quod possumus optimum, quod habemus offerentes illi, quod sumus utique nosmet ipsi.*

C'est bien tard, Seigneur, mais aussi c'est bien sincèrement que nous venons nous présenter à vous; nous vous offrons dans l'esprit de la plus profonde humilité, et avec le cœur le plus contrit, tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons: notre esprit pour l'éclairer, notre volonté pour la fortifier, notre cœur pour le purifier, notre corps pour le sanctifier, nos vices pour les détruire, nos vertus pour les augmenter, notre fortune pour en disposer. Daignez recevoir notre offrande, ô mon Dieu, et avoir pour agréable notre sacrifice; *in animo contrito et spiritu humilitatis suscipiamur, sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodiè ut placeat tibi* (1). Nous savons, Seigneur, ce que mériterait ce sacrifice, s'il était seul; ah! ce serait à vos yeux une abomination; mais nous y joignons celui que vous fait aujourd'hui notre chef, notre pontife, et notre frère, qui est l'objet de vos complaisances. Quelle offrande rejetterez-vous si celle de votre fils lui est unie? nous vous en conjurons en vertu de sa présentation et de la purification de sa sainte mère, purifiez nos cœurs sur la terre, afin qu'ils puissent vous être présentés avec Jésus et Marie dans le ciel, c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

(1) *Dan.* 3.

ÉVANGILE

Du jour de l'Annonciation.

En ce temps-là, l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une Vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée ; et cette Vierge s'appelait Marie. L'Ange étant entré où elle était, lui dit : Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes. Mais elle, l'ayant vu, fut troublée de ses paroles ; et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. L'Ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David son Père : il régnera éternellement sur la maison de Jacob ; et son règne n'aura point de fin. Alors Marie dit à l'Ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? L'Ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Aussi je vous annonce qu'Elizabeth votre cousine a conçu un Fils en sa vieillesse ; et c'est ici le sixième mois de celle qui est appelée stérile, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Alors Marie lui dit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

Homélie sur le mystère de l'Annonciation.

La plénitude des temps est enfin arrivée, mes frères, et nous avons le bonheur de toucher à cet heureux moment où se va conclure l'affaire importante de la réconciliation des

hommes avec le ciel : un ange de paix leur est envoyé de la part du Seigneur jusqu'alors irrité ; Marie reçoit, au nom de tout le genre humain, l'ambassade célèbre dont le but et la fin est de traiter de cette alliance nouvelle dont les promesses sont aussi anciennes que le monde. Une vierge apprend qu'elle est choisie pour devenir la mère d'un Dieu, ce Dieu doit s'appeler et être véritablement le Sauveur des hommes ; voilà la bonne nouvelle que nous annonce l'histoire de ce jour, et dont nous devons faire le sujet de notre dévotion. Quel riche fonds de réflexions pieuses nous est offert aujourd'hui, mes frères ! Un Dieu qui envoie son Fils unique, un Fils unique égal à son Père Eternel qui s'anéantit en prenant la forme d'un esclave, les esclaves rachetés par l'anéantissement de ce Fils adorable, ce sont les premières réflexions que nous présente la lecture de notre Evangile ; pouvons-nous les faire sans admirer l'excès de l'amour que Dieu a eu pour les hommes, ou sans comprendre quel devrait être l'amour des hommes envers Dieu ?

Les autres considérations que renferme notre Evangile, et sur lesquelles je me propose d'insister spécialement, ont pour objet la Vierge sainte, par laquelle Dieu a opéré tous ces prodiges de sa charité éternelle envers les hommes ; on voit une Vierge saluée d'un ange comme pleine de grâces, comme ayant le Seigneur avec elle, comme bénie entre toutes les femmes, comme devant mettre au monde le Fils de Dieu ; on voit une Vierge qui relève ses honneurs par une vertu presque aussi sublime qu'eux, par l'éclat de sa pureté, l'héroïsme de sa foi, la profondeur de son humilité. Voilà ce que nous voyons dans notre Evangile, et que nous avons tous un très-grand intérêt de bien connaître ; très-grand, parce que nous avons l'honneur d'avoir Marie pour mère, et que la gloire de la mère rejaillit jusque sur les enfants ; très-grand, parce qu'il est bon d'avoir une grande confiance en Marie, et que la confiance que nous avons en elle dépend de l'idée que nous nous formons de ses grandeurs ; très-grand ; parce qu'il est important que nous ayons devant les yeux des modèles qui nous forment, et que Marie est entre toutes les créatures le plus parfait modèle que nous puissions nous

proposer ; très-grand, parce qu'il s'agit ici du premier mystère de la religion chrétienne, du mystère d'où dépend notre salut et toutes les grâces du salut ; très-grand enfin, puisque l'Eglise trois fois le jour rappelle ce mystère dans la mémoire de ses enfants.

Apprenons donc aujourd'hui à nous le rappeler utilement, et pour cela considérons ces deux choses dans des sentiments de la piété la plus tendre : premièrement quelles sont les éminentes prérogatives de Marie dans le mystère de l'annonciation, les faveurs insignes qu'elle reçoit du ciel, et les dignités éclatantes dont le ciel la décore aujourd'hui. Secondement, la conduite qu'elle tient avec l'ange qui lui propose ces dignités et ces honneurs, la manière dont elle lui répond et dont elle se soumet aux desseins de la providence ; voilà le plan dans lequel je renfermerai toute l'explication de notre Evangile. Les grandeurs véritables de Marie dans ce jour feront le sujet de mon premier point ; les solides vertus de Marie dans le mystère de ce jour feront le sujet de mon second point. Obtenez-moi, Vierge sainte, que mes paroles servent à votre gloire et à notre sanctification, je vous le demande par le salut angélique dont toute l'Eglise chrétienne retentit en ce jour.

PREMIER POINT.

Saint Bernard, ce dévot zélé de Marie, en parlant à ses religieux sur le même endroit de l'Evangile que nous expliquons, s'écriait : malheur à moi, non pas parce que je me suis tu comme le prophète, mais parce que j'ose parler, puisque je suis un homme dont les lèvres sont souillées. Eh ! combien de discours vains, combien de faux, combien de honteux ne sont pas sortis de cette bouche qui profère ici les paroles les plus saintes ! *heu quot vana, quot falsa, quot turpia per hoc ipsum os evomuisse me recolo, in quo nunc cœlestia revolvere verba præsumo !* Quel sujet n'ai-je pas de craindre que Dieu ne me dise par son prophète : pourquoi racontez-vous mes justices ? et pourquoi avez-vous mon alliance dans votre bouche ? c'est ce que ce

saint disait, et ce que je puis bien me dire ici en me rappelant d'un côté la sainteté du mistère dont j'ai à parler, et de l'autre tant d'entretiens et de paroles qui ont souillé mes lèvres ; cependant, malgré mon indignité trop réelle, je vais, avec l'assistance de Marie, essayer de vous donner une idée de ses grandeurs ; il me suffira pour cela de vous exposer le vrai sens des paroles de notre Evangile, et de m'arrêter à trois sortes d'éloges que j'y trouve, trois éloges qui concernent : l'un, Marie considérée par rapport à ses ancêtres ; l'autre, Marie considérée par rapport à elle-même ; et le troisième, Marie considérée par rapport au Fils qui lui est promis : disons un mot de chacun de ces points différents.

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une Vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée, et cette Vierge s'appelait Marie ; missus est angelus Gabriel in civitatem Galileæ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, de domo David, et nomen Virginis Maria. C'est dans ces premières paroles de notre Evangile que je remarque le premier éloge de Marie, il a pour objet l'ange qui est envoyé, Dieu qui l'envoie, Marie à qui il est envoyé, et surtout les ancêtres de Marie comme je l'ai déjà observé. Combien d'honneur et de gloire pour Marie en tout ceci ! celui qui est envoyé vers elle pour lui annoncer le grand mystère de notre salut n'est pas seulement ou un homme de son peuple, ou un prophète inspiré du Seigneur, ou un prince de sa nation, c'est un ange et un ange du premier ordre, un de ces esprits célestes qui sont toujours présents devant la majesté du Seigneur pour recevoir ses ordres immédiatement de lui ; cet ange appe[lé] la force de Dieu même, (car c'est ce que signifie le nom d[e] Gabriel), cet ange qui a l'honneur de paraître debout devant le trône de l'Eternel, ne paraît devant Marie qu'en qualité d'ambassadeur, il se prosterne devant elle, il la reconnaît pour reine des hommes et des anges mêmes ; *missus est angelus Gabriel.* Quelle élévation dans Marie, puisque les anges les plus élevés s'abaissent devant elle ! par qui cet esprit céleste est-il envoyé ? c'est par le Seigneur même, c'est-

à-dire, par le Roi des rois, et le Souverain des souverains, c'est par celui qui est la grandeur même à celle qui se regarde comme la bassesse même, par le maître absolu de toutes choses à une humble servante, par le créateur à la créature; *missus à Deo, à celso ad humilem, à Domino ad ancillam, à creatore ad creaturam.* Le lieu où il est envoyé est un lieu pauvre à la vérité, mais célèbre par ce qu'en ont dit les prophètes en parlant du Messie et de sa demeure : c'est la ville de Nazareth, située dans la Galilée; *in civitatem Galileæ, cui nomen Nazareth.* La personne à laquelle cet ange est envoyé est une Vierge, et comme le dit saint Bernard, une Vierge de corps, une Vierge d'esprit et de cœur, une Vierge de profession, une Vierge enfin telle que la dépeint l'apôtre, une Vierge sainte selon le corps et l'âme; *ad virginem carne, virginem mente, virginem professione, virginem denique qualem describit apostolus mente et corpore sanctam.* Une Vierge élue avant tous les siècles, connue dans la prescience du Très-Haut, conservée par les anges, figurée par les patriarches, et promise par les prophètes; *à sæculo electam, ab altissimo præcognitam, ab angelis servatam, à patribus præsignatam, à prophetis promissam.* Voilà, mes frères, quelle est, suivant ce saint et suivant toutes les divines Ecritures, l'origine et l'antiquité de Marie; elle est aussi ancienne dans les Livres saints que les Livres saints sont anciens eux-mêmes; il est parlé d'elle à la tête du premier de tous comme de celle qui doit écraser la tête du serpent. Comme Jésus-Christ y est figuré par Adam, Marie y est figurée par Eve, ces deux femmes y sont représentées avec un caractère admirable d'opposition, de séduction et de fidélité, d'orgueil et d'humilité, de désobéissance et de soumission; l'une est représentée comme croyant légèrement aux paroles trompeuses de l'esprit de ténèbres, l'autre comme n'ajoutant foi qu'aux paroles d'un ange de lumière qu'elle sait être l'écho de celui qui est la vérité même; l'une paraît flattée de la fausse espérance de devenir semblable à Dieu, l'autre paraît consentir à ce que Dieu devienne semblable aux hommes; l'une présente à l'homme la coupe fatale qui doit lui donner la mort, et l'autre offre au genre humain un fruit

de vie qui doit procurer son salut ; l'une cause par sa désobéissance la perte de tous ses enfants, et l'autre par son obéissance rend à tous les enfants de cette mère ambitieuse l'innocence dont son ambition les avait dépouillés. Presque partout on voit le portrait de la mère tracé avec celui du fils ; Abraham, sorti de son pays et du sein de sa famille, représente Jésus quittant en quelque sorte le sein de son Père pour converser avec les hommes ; et Sara, donnant au monde un enfant qu'elle doit à sa foi et non à la nature, représente une vierge qui met au monde un Fils en demeurant vierge. Moïse, délivrant les Hébreux, figure Jésus-Christ se purifiant un peuple saint, et Marie sa sœur, à la tête des femmes d'Israel, figure une autre Marie qui sera bénie sur toutes les femmes. Si on trouve des Josués, des Jephtés, des Samsons pour ajouter quelques traits au tableau du Messie promis, on trouve aussi des Déboras, des Esthers, des Judiths pour tracer celui de Marie ; et comme si les qualités, les vertus réunies de ces illustres héroïnes ne suffisaient point pour rendre l'ouvrage parfait, la toute-puissance emprunte les nuances qui lui manquent d'une Vierge qu'elle fait fleurir sans être plantée, d'une toison qu'elle trempe de rosée au milieu d'un aire desséché par les ardeurs du soleil. Quel honneur à Marie de voir son créateur déjà occupé à la former, lorsque le monde n'était encore que dans son berceau ! que dis-je ? avant même que les siècles ne fussent, elle était déjà créée dans les desseins de Dieu ; *ab initio et ante sæcula creata sum* (1). Si des ancêtres qu'elle peut compter dans l'état de nature nous passons à ceux qu'elle a eus dans la loi écrite, si, sans parler d'Abraham et des autres patriarches, nous passons au temps des rois, nous verrons que c'est le sang des Davids, des Salomons, des Ezéchias qui coule dans ses veines. Le sang des plus distingués par leur piété dans la religion, par leur valeur dans les combats, par leur prudence dans la paix, leur sagesse et leur puissance. Combien d'illustrations dans la famille de Marie ! quelle suite de gloire, si cependant c'est une gloire réelle d'être née d'ancêtres distingués !

(1) *Eccl* 24.

Telle fut celle de Marie, une simple remarque que fait l'Evangéliste ne nous permet pas d'en douter, il dit qu'un homme de la maison de David avait épousé Marie; *desponsatam viro cui nomen erat Joseph de domo David.* Pourquoi fait-il cette observation? pour montrer que Marie appartenait à tous les princes de la maison de David, à David lui-même, par David à Juda, chef de la tribu, par Juda à Jacob, à Isaac, à Abraham, à Sem, à Noé, à Adam, et à Dieu même. Il l'a fait aussi afin que nous comprissions que cette promesse de Dieu à David : je mettrai sur votre trône après vous votre Fils qui sortira de vous, et j'établirai pour jamais le trône de son royaume; *suscitabo semen tuum post te, et stabiliam thronum regni ejus usque in sempiternum* (1); afin, dis-je, de nous faire comprendre que cette promesse avait eu son accomplissement dans Marie. En effet, que fallait-il pour cela? que Jésus descendît de David selon la chair, et que son règne fût éternel; or la remarque de saint Luc nous assure que Jésus-Christ avait David pour père, pourquoi? parce qu'il était de la même maison que Marie; or Marie était de la tribu de Juda et de la maison de David, autrement l'Evangéliste aurait inutilement observé que Joseph était de l'une et de l'autre; donc Jésus-Christ était aussi de la tribu de Juda et de la maison de David : son règne d'ailleurs, comme l'Ange le dira, devait être éternel; par conséquent les prophéties, et celle-ci en particulier a été accomplie en Marie; par conséquent elle a été l'objet des types et des figures de l'ancien testament, elle est née de la maison la plus illustre qui fût jamais, elle a reçu de la part de Dieu la visite d'un des premiers de la cour céleste; quelle grandeur, je ne dis pas seulement aux yeux de la foi, mais aux yeux du monde même.

Saint Bernard en découvre jusque dans son nom même : elle s'appelait Marie, dit le texte sacré; *et nomen Virginis Maria :* c'est-à-dire, étoile de la nuit. Oui, dit le saint Abbé, en considérant l'étymologie de ce nom, Marie est très-justement comparée à une étoile, parce que comme le rayon ne

(1) 2 *Reg.* 7.

diminue rien de la clarté de l'astre, aussi le Fils de Marie est né d'elle sans blesser sa virginité ; elle est cette noble étoile de Jacob dont le rayon éclaire tout l'univers, dont l'éclat éblouit dans les cieux, et pénètre jusque dans les enfers, dont la douce chaleur fait éclore les vertus, et sèche jusqu'à la racine des vices ; elle est un astre suspendu sur la vaste mer de ce siècle, pour y briller par ses mérites et guider par ses exemples. O vous donc, s'écrie ce saint, ô vous qui regardez ce monde non comme une terre ferme, mais comme une mer agitée des orages et de la tempête, ne perdez jamais de vue cet astre lumineux, si vous ne voulez pas être ensevelis sous les flots de cette mer, si le vent des tentations s'élève, si vous donnez contre l'écueil des tribulations, *considérez cette étoile, invoquez Marie ; respice stellam, voca Mariam.* Si vous avez à craindre de devenir le jouet des ondes de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance ou de la jalousie, *considérez cette étoile, appelez Marie ; respice stellam, voca Mariam :* si la colère ou l'avarice, ou les attraits d'une concupiscence criminelle battent le vaisseau de votre âme, considérez l'étoile qui vous guide, *invoquez le saint nom de Marie ; respice stellam, voca Mariam :* si troublés par l'énormité de vos crimes, si confus à la vue d'une confiance hideuse et souillée de péchés, si frappés de l'horreur des jugements de Dieu, vous commencez déjà à succomber sous les poids de votre douleur, et à désespérer de votre salut, élevez votre esprit vers le ciel, *pensez à Marie ; cogita Mariam :* dans tous vos dangers, dans toutes vos peines, dans tous vos doutes, *pensez à Marie, invoquez Marie ; Mariam cogita, Mariam invoca :* et afin d'obtenir les suffrages de ses prières, suivez en tout son exemple, vous ne pouvez ni vous égarer en la suivant, ni désespérer en la priant, ni adopter l'erreur en y pensant, ni tomber étant soutenus de sa main, ni craindre étant appuyés de sa protection, ni vous fatiguer l'ayant à votre tête, ni échouer avant le terme si elle vous est propice : *c'est ainsi que vous pouvez prouver par vous-mêmes avec combien de raison il est dit qu'elle s'appelait Marie ; et sic in te-*

metipso experiris quàm meritò dictum sit, et nomen Virginis Maria (1).

L'ange étant entré où elle était, lui dit, (et c'est ici l'éloge que l'Ange fait du mérite personnel de Marie), l'ange (je vous prie d'être bien attentifs à la paraphrase que je vais vous faire d'une prière que vous faites plusieurs fois le jour, afin d'en bien comprendre le sens) *l'ange dit : je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes; et ingressus angelus ad eam dixit : ave, gratiâ plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus*. Comme s'il eût dit : je vous salue, ô reine du ciel et de la terre, et le salut que je vous porte est un souhait que je vous fais de la part du Tout-Puissant qui va vous combler de toute sorte de bénédictions, *Ave;* vous êtes remplie de grâce, non-seulement vous avez celle de la naissance, c'est le sang des rois et des princes qui circule dans vos veines, non-seulement vous avez toutes celles de la nature, les filles de Jérusalem ne vous les disputeront pas, elles applaudiront à ces paroles que vous leur adressez dans le cantique : je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem, comme les tentes de cèdres et les pavillons de Salomon; *nigra sum, sed formosa, filiæ Jerusalem* (2). Vous possédez celles qui font les saints non comme les autres saints les ont possédées, mais dans leur plénitude. Un saint Etienne après vous sera plein de grâce, les apôtres seront remplis du Saint-Esprit, mais bien différemment de vous; vous êtes pleine de grâce, parce que la grâce vous a préservée du péché originel, parce que vous avez toujours été fidèle à toutes les grâces, parce que votre fidélité va attirer en vous celui en qui habite la divinité corporellement; vous êtes pleine de grâce, *gratiâ plena*, et ces grâces ont un attrait si véhément que l'époux de votre âme s'écrie : *Que vous êtes belle, ô mon amie, que vous êtes belle.... vous avez blessé mon cœur, ma sœur, vous avez blessé mon cœur; quàm pulchra es, amica mea, quàm pulchra es, vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum* (3).

(1) *Bern. hom.* 2. *super miss.* — (2) *Cantic.* 1. — (3) *Cant.* 4.



Le Seigneur est avec vous, non pas seulement comme les autres saints, mais d'une façon toute singulière ; il va se former une liaison si parfaite entre le Seigneur et vous, qu'il s'unira non-seulement votre volonté qui lui est déjà unie, mais votre chair ; de votre substance et de la sienne il ne se fera qu'un seul Christ, et quoiqu'il ne soit tout entier ni de Dieu ni de vous, il sera néanmoins *tout à Dieu, tout à vous*, n'étant qu'un seul et unique fils de l'un et de l'autre ; *totus Dei, et totus Virginis : Le Seigneur* sera donc *avec vous*, non-seulement le Fils qui se revêtira de votre chair, mais encore le Saint-Esprist de qui vous concevrez, et le Père qui a engendré de toute éternité, celui que vous aurez conçu dans le temps ; le Père sera avec vous, lui qui fera que vous deveniez mère de celui qui est son fils avant tous les temps ; le Fils sera avec vous, lui qui entrera dans votre chaste sein d'une manière toute miraculeuse ; le Saint-Esprit sera avec vous, lui qui sanctifiera conjointement avec le Père et le Fils votre sein virginal. *Le Seigneur est donc avec vous ; Dominus ergo tecum :* (1) Le Père Eternel vous chérit déjà comme sa fille, le Fils comme sa mère, le Saint-Esprit comme son épouse, *Dominus tecum.*

Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes, celles-ci comparées à vous sont ce que peuvent être des épines qui environnent les lis des champs ; *sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias* (1). La première femme a attiré la mort et tous les autres désordres dans le monde par son péché, et vous donnerez la vie au monde par votre vertu, les bénédictions spirituelles que Dieu a versées dans votre âme attireront sur vous la bénédiction de tous les siècles. On ne pourra voir le Fils qu'on ne s'écrie en publiant la louange de la mère : *Heureuses sont les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont nourri ; beatus venter qui te portavit ; et ubera quæ suxisti.* Vous êtes bénie sur toutes les femmes, et d'où vous vient ce bonheur ? de ce que le fruit de vos entrailles vous a prévenue de ses bénédictions, répond saint Bernard, de ce qu'en devenant mère de

(1) *Bernard. hom. 3. num. 4. super miss.* — (2) *Cant. 2.*

ce Fils qui est Dieu, béni dans tous les siècles, vous recevrez de sa plénitude avec tous les autres, quoique d'une manière bien différente des autres. Préparez donc, ô Vierge sainte vos chastes entrailles, parce que le Tout-Puissant va faire de si grandes choses, que dans la succession de tous les siècles vous serez nommée bienheureuse : *benedictatu in mulieribus.*

Voilà, mes frères, le sens des paroles que l'Ange adressa à Marie, et qu'il vous faut conserver religieusement dans votre cœur, afin de les réciter dans les mêmes sentiments de piété dans lesquels elles ont été prononcées par l'Ange même ; il faut, quand vous dites cette prière, vous pénétrer de votre néant et des grandeurs de Marie, vous rappeler comment elle a été pleine de grâce, c'est-à-dire, comme elle a eu toute sorte de grâce, comme elle les a eues toutes dans un degré éminent, comme elle les a eues dans tous les temps, comme elle en a conservé et augmenté le trésor dans chaque moment de sa vie. Considérez comment le Seigneur a été avec elle pour l'éclairer de ses lumières, et pour la soutenir dans la voie de la perfection; vous souvenir qu'elle est bénie entre toutes les femmes, et qu'elle est la seule qui ait été mère sans cesser d'être Vierge, et dire ensuite : *je vous salue*, ô vous qui êtes au plus haut des cieux, vous qui êtes la plus pure et la plus excellente de toutes le créatures. *Je vous salue*, moi le dernier, et le plus méchant des hommes, j'espère que vous me le permettrez, parce que vous êtes le refuge des pécheurs et des misérables ; *vous êtes pleine de grâce*, vous êtes le canal par où elles passent toutes, vous en êtes établie la dispensatrice, usez en ma faveur de la grande autorité que le Seigneur vous a confiée, usez de tout votre crédit pour me procurer tous les secours dont j'ai besoin dans ce lieu d'exil; obtenez-moi que j'y sois fidèle comme vous, que ma fidélité à employer ceux que j'aurai reçus m'en mérite toujours de nouveaux. *Le Seigneur est avec vous*, et il a été en vous, vous êtes la fille du Père, la mère du Fils, l'épouse du Saint-Esprit, le Père Eternel vous aime ; le Fils vous vénère, le Saint-Esprit vous chérit, que n'ai-je pas droit d'attendre de celle qui peut tout auprès de Dieu, et

qui est toute miséricordieuse à mon égard? intéressez-vous donc pour moi, afin que jamais je ne me sépare de lui. *Vous êtes* bénie entre toutes les femmes, parce que vous nous avez rachetés de la malédiction que la première femme avait attirée sur nous; faites que jamais je ne retombe sous cette malédiction; je vous demande ces grâces par le salut angélique dont le souvenir vous sera infiniment cher pendant l'éternité, *ave, gratiâ plena.* Voilà, mes frères, quelques-uns des sentiments dans lesquels il est bon d'entrer en récitant la Salutation angélique.

Marie, dit saint Luc, *ayant entendu l'Ange, fut troublée de ses paroles, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation; quæ cùm audisset, turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* C'est le propre des Vierges, dit saint Ambroise, il leur convient de trembler à la vue des hommes, et de craindre leurs entretiens; *trepidare virginum est, et ad omnes viri ingressus pavere, omnes viri affatus vereri.* Marie fut donc troublée, dit encore saint Bernard, et c'est un effet de sa pudeur virginale; cependant son trouble n'alla pas jusqu'à lui faire perdre la réflexion, et ce fut un effet de sa force; elle pensait en elle-même quel pouvait être ce salut, et c'était un effet de sa prudence; d'un côté elle savait, cette Vierge sainte, que l'Ange de ténèbres se change souvent en Ange de lumière, et de l'autre elle était trop humble pour soupçonner qu'un saint Ange lui fût envoyé; voilà pourquoi elle réfléchissait sur la nature de cette visite. L'Ange s'aperçut de l'inquiétude de Marie sans qu'elle eût besoin de s'en expliquer; et pour l'en tirer, voici le discours qu'il lui adressa, et qui contient l'éloge du fils qu'elle devait mettre au monde : Vous êtes troublée, ô Vierge incomparable, par le discours que je vous ai tenu; mais rassurez-vous, il n'y a ici ni surprise à craindre, ni artifice à soupçonner, ni embuches à éviter, je ne suis pas un homme, mais un pur esprit, un Ange du Seigneur, et non de Satan; *ne timeas.* O si vous saviez combien votre humilité plaît au Seigneur, et quelle est la sublime grandeur où votre humilité vous élève à ses yeux, non, vous ne vous croiriez plus indigne de la conversation e

du service des Anges. Eh ! pourquoi penseriez-vous que les Anges ne vous sont point redevables, vous qui avéz trouvé grâce devant Dieu ? vous avéz trouvé ce que vous demandez, vous avez trouvé ce que personne avant vous n'avait pu trouver, vous avez trouvé grâce devant Dieu ; quelle est cette grâce ? la paix de Dieu et des hommes, la destruction de la mort et la résurrection à la vie ; vous demandiez un Sauveur au monde, vous criez avec plus de force que les anciens Patriarches : *Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie, que la terre s'ouvre, et qu'elle germe un Sauveur* (1). Votre prière est exaucée, l'effet ne dépend plus que de votre consentement. Il est prédit qu'une Vierge doit concevoir, c'est vous que le Prophète a voulu désigner : vous concevrez un fils qui vous comblera de gloire et d'honneur, *ecce concipies in utero, et paries filium*. La gloire du fils fait celle de la mère ; or quelle ne sera pas la grandeur du fils que vous enfanterez ! Il sera grand ce divin enfant que vous porterez en votre sein, il le sera à tous égards, et vous aussi par conséquent ; *erit magnus*. Il sera grand dans sa fonction, il rachètera son peuple de ses péchés, et vous lui donnerez le nom de Jésus ; *vocabis Jesum* ; par conséquent vous serez aussi regardée comme la réparatrice du genre humain. Il sera grand, et il l'est déjà dans sa génération éternelle, il portera le nom, et il a déjà la réalité du fils du Très-Haut ; *hic erit magnus et filius Altissimi vocabitur* ; ainsi vous serez honorée comme la mère du fils du Très-Haut, et comme la mère d'un homme-Dieu. Il sera grand dans sa dignité, il s'assiéra sur le trône de David, il règnera sur les âmes par la foi et par la charité, comme David a régné sur les corps par la force et l'autorité ; il commencera son règne par l'exercice de la prédication, il le perfectionnera lorsqu'il aura pris séance à la droite de son Père, et le consommera en jugeant les vivants et les morts ; *dabit illi Dominus Deus sedem David Patris ejus*. Il sera grand par l'étendue de son empire, ce sera non plus sur deux ou trois, mais sur toutes

(1) *Isaïe* 45.

les tribus qu'il dominera, et par ces tribus ou cette maison de Jacob on comprendra toute l'Eglise composée des descendants de ce Patriarche et des Gentils appelés à la foi; *regnabit in domo Jacob in æternum.* Il sera grand par la durée de son règne, le règne qu'il exercera n'aura point de fin, les méchants éprouveront celui de sa justice, et les bons celui de ses miséricordes pendant une éternité; *et regni ejus non erit finis.* Il sera grand dans sa génération temporelle, comme homme il n'aura point de père, l'Esprit saint qui est aussi la vertu du Très-Haut descendra en vous; il vous environnera de son ombre, c'est-à-dire que le Père Eternel, par le Saint-Esprit qui est sa vertu et sa fécondité, formera d'une manière spirituelle et ineffable un corps à son Fils de votre sang le plus pur; *Spiritus sanctus, superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi:* et par cette raison le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu, parce que Dieu et non l'homme sera le principe actif de sa naissance humaine; *ideòque et quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei.*

Tel fut, mes frères, le discours admirable que l'envoyé de Dieu tint à Marie, discours où l'on voit une pauvre fille d'Israel, l'épouse d'un charpentier pauvre comme elle, destinée à sauver, pour ainsi dire, le monde, en lui donnant un Sauveur; devenir la mère d'un enfant ordinaire, non d'un fils destiné à amasser un fonds d'abondantes richesses, à rendre à l'état des services éclatants, à se distinguer par des talents rares, à porter une couronne brillante, mais à devenir mère d'un fils qui distribue les couronnes, qui donne les talents, et qui partage les richesses, d'un fils qui est Dieu: quelle bonté de Dieu! quelle excellence de la Vierge! *quanta Dei dignatio! quanta Virginis excellentia!* Imaginez tous les honneurs possibles, rassemblez toutes les grandeurs humaines, réunissez l'éclat de tous les sceptres et des diadèmes, que sera-ce que tout cela en comparaison de la gloire à laquelle Marie est élevée aujourd'hui? elle devient la mère de la toute-puissance, de la miséricorde, de la charité, et devient par là en quelque sorte toute puissante, toute miséricordieuse, et remplie d'une charité infinie. Quel motif de

confiance pour nous, mes frères! que cette pensée est capable de nous en inspirer! celle dont nous célébrons aujourd'hui le bonheur est devenue notre mère en concevant Jésus-Christ, qui a bien voulu devenir notre frère et en prendre le nom; cette mère est une mère presque toute-puissante qui peut subvenir à tous nos besoins par sa médiation, une mère charitable et pleine de tendresse qui veut sincèrement nous aider de tout son pouvoir: intéressons-la donc cette tendre mère à tout ce qui concerne l'affaire de notre salut: et afin de mériter le suffrage de ses prières, suivons le conseil de saint Bernard, marchons sur ses pas et imitons sa conduite; *ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum:* pour cela voyons les vertus dont Marie nous donne l'exemple dans le mystère de ce jour, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Jusqu'à présent nous avons surtout expliqué le sens des paroles de l'Ange à Marie, il nous reste à méditer sur les paroles de Marie à l'ange; dans cette méditation nous verrons que la foi, la pureté et l'obéissance sont les trois vertus qui ont paru avec plus d'éclat dans le mystère de l'Incarnation, et de là nous conclurons que ces trois vertus sont celles que nous devons principalement imiter en Marie.

Premièrement, Marie a donné l'exemple d'une foi héroïque dans le mystère de l'incarnation. Lorsque l'ange lui eut annoncé qu'elle était choisie pour mettre au monde le Messie, elle s'écria: *quomodo fiet istud? comment cela se fera-t-il?* or tous les Pères ont remarqué dans ces paroles un acte de foi, et de la foi la plus ferme et la plus soumise. Saint Ambroise qui est un de ceux qui ont plus approfondi le sens de ce passage, voyait autant de fidélité dans la réponse de Marie à l'ange, que Zacharie, père de Jean-Baptiste, avait marqué de défiance lorsque l'ange lui prédit la naissance du précurseur; celui-ci, dit ce Père, tombe dans un vrai doute, il demande comment il s'assurerait de la naissance du fils qui lui est promis, et avoue son incrédulité en demandant com-

ment il pourra savoir la vérité de ce que l'ange lui annonce? *undè hoc sciam?* Marie, au contraire, ne doute pas que la chose ne puisse se faire, elle s'informe seulement de quelle manière elle se fera, parce qu'elle craint pour son vœu; *non dubitavit de effectu, sed qualitatem ipsius quæsivit effectûs.* Saint Augustin s'explique à peu près de la même façon sur ce sujet, la difficulté que Marie propose à l'ange, dit ce Père, n'était pas un refus de croire; *non est Virginis Mariæ diffidentiæ;* mais seulement elle demandait de quelle manière se ferait une chose qu'elle savait sûrement devoir arriver; *quod enim futurum esset, certa erat, modum quo fieret inquirebat.* C'est ce qu'en dit encore saint Bernard; elle ne doute point du fait, dit ce Père; mais elle interroge pour connaître de quelle manière elle doit concourir à ce grand mystère qui lui est annoncé, elle ne demande pas s'il s'opèrera, mais comment il s'opèrera, comme si elle disait: le Seigneur mon Dieu qui est le témoin des secrets les plus cachés de ma conscience, connaît le vœu que j'ai fait de ne point connaître d'hommes; s'il faut que je viole ce vœu pour mettre au monde ce fils, je me réjouis de cette naissance à la vérité, mais quelle sera ma peine de manquer à mon engagement? *doleo de proposito?* voilà le sens que tous les Pères ont donné à ce passage. Après cela, mes frères, n'est-il pas surprenant qu'un hérésiarque des derniers siècles accuse Marie d'incrédulité? quel blasphème contre la mère de Dieu! quel mépris insensé de la tradition la plus vénérable!

Mais, dira Calvin pour soutenir son impiété, voici ce que l'ange dit encore à Marie: *Sachez que votre cousine Elisabeth a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse, et que c'est ici le sixième mois de la grossesse de celle qui est appelée stérile; et ecce Elisabeth cognata tua, et ipsa concepit filium in senectute suâ, et hic mensis sextus est illi quæ vocatur sterilis.* Or pourquoi l'ange a-t-il rapporté cet exemple, sinon pour assurer Marie par l'idée d'un miracle? elle doutait donc de la possibilité du fait et c'est pour cela que l'ange ajoute qu'il *n'est rien d'impossible à Dieu; quia non erit impossible apud Deum omne Verbum.*

« Ah loin de nous une telle pensée, répond saint Bernard,

» *absit*; car nous voyons bien que Zacharie fut puni par ce » même ange pour son incrédulité, mais on ne voit pas que » Marie ait été reprise en quoi que ce soit. L'ange lui an» nonce donc la conception miraculeuse qui s'était faite dans » une femme stérile et âgée, afin qu'ajoutant un miracle à un » autre, il la comble en même temps d'une double joie ; *ut* » *dum miraculo miraculum additur, gaudium gaudio* » *cumuletur :* ou afin qu'apprenant d'un ange et non d'un » homme ce que tous les hommes allaient savoir, elle parût » entrer dans les conseils de Dieu même ; ou afin que sa» chant la grossesse d'Elisabeth, elle ne tardât point à lui » rendre sa visite. » Voilà quelques-unes des raisons qu'apporte saint Bernard pour expliquer ce que Gabriel dit à Marie de sa cousine Elisabeth, raisons sans doute qui suffisent pour réfuter Calvin, et montrer que la foi de Marie n'a été mêlée d'aucune défiance.

Ce qui en fait encore mieux connaître la perfection, ce sont les obstacles qu'elle avait à surmonter : obstacles du côté de la nouveauté ; le mystère qui est annoncé à Marie est caché dans Dieu de toute éternité, les puissances supérieures ne l'ont point su, il est sans exemple qu'une Vierge ait jamais enfanté, c'est la première fois que le miracle est promis ; *hodie primùm auditur : Spiritus sanctus superveniet in te.* Obstacles du côté du mystère même ; un ange apprend à Marie qu'elle va devenir la reine des anges et des hommes en concevant le Dieu du ciel et de la terre ; il lui déclare que le fils qu'elle enfantera sera le Sauveur d'Israel, le fils du Très-Haut, le roi immortel des siècles ; quoi de plus difficile à croire pour une Vierge si humble de cœur et d'esprit ! Nouvel obstacle encore, sa bassesse et son indignité durent d'abord se présenter à ses yeux, elle dut avoir la disproportion infinie qu'il y avait entre le fils qu'on lui promettait et celle qui était choisie pour être la mère d'un tel fils ; cette comparaison dut livrer un combat des plus terribles à sa foi ; cependant sa foi triompha de toutes ces difficultés, la nouveauté du mystère ne l'étonna point ; Dieu parle, et aussitôt elle fait à Dieu le sacrifice de son esprit, elle renonce à ses lumières pour suivre celles de la foi. C'est aujourd'hui, dit

saint Ambroise, qu'elle entend pour la première fois ces paroles : le Saint-Esprit surviendra en vous, et elle les croit aussitôt qu'elle les entend ; *hodiè primùm auditur : Spiritus Sanctus superveniet in te, et auditur et creditur* (1). Or une foi qui fait croire sans hésiter les mystères d'un Dieu homme, d'un enfant Dieu, d'une seule et même personne tout à la fois mortelle et immortelle, éternelle et temporelle, impassible et passible, d'une Vierge qui devient mère sans cesser d'être Vierge, quelle foi n'est-ce pas ? n'en est-ce pas l'héroïsme ? elle a été admirée de Dieu même ? l'Esprit saint en a fait l'éloge par la bouche d'Elisabeth. *O que vous êtes heureuse*, dit à Marie cette pieuse femme d'Israel, *que vous êtes heureuse d'avoir cru ! ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli ; beata es quæ credidisti, perficientur in te quæ dicta sunt tibi à Domino.* Elle a été heureuse de concevoir, et plus heureuse encore de croire ce qu'elle concevait, tant sa foi était grande ; *beatior fuit percipiendo fidem Christi, quàm concipiendo carnem Christi.* Ce sont les paroles d'un grand saint qui expliquait ce que répondit Jésus-Christ à une femme qui louait sa mère : cette femme élevant la voix du milieu du peuple, criait : heureuses sont les entrailles qui vous ont porté ! Jésus lui dit : mais bien plutôt heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la pratiquent, comme s'il eût dit, reprend encore saint Augustin : oui, ma mère est heureuse non-seulement de m'avoir eu pour fils, mais d'avoir gardé ma parole ; *non quia in illa Verbum caro factum est, sed quia custodit ipsum verbum Dei.* O que ces paroles devraient nous remplir de consolation, mes frères ! on est heureux quand on écoute la parole de Dieu et qu'on la pratique ; ceux qui croient et qui conforment leur conduite à leur croyance, peuvent participer au bonheur de Marie ; Dieu veut bien nous accorder le don de la foi et les autres dons nécessaires à l'accomplissement de sa loi ; nous pouvons donc devenir heureux, parvenir à la même gloire que Marie, quoiqu'à un degré inférieur au sien. Ah ! croyons donc à l'Evangile, mais croyons d'une

(1) *Ambr. in hunc loc.*

foi comme celle de Marie qui n'hésite pas, d'une foi qui n'examine pas dans un esprit de doute et de curiosité, d'une foi ferme et généreuse qui surmonte tous les obstacles que lui oppose l'esprit de ténèbres, d'une foi pratique qui nous fasse mettre en usage tout ce que nous croyons, qui fasse habiter Jésus-Christ en nous par la grâce, par la réception des Sacrements, par une entière conformité de notre volonté à la sienne, par une étude exacte de ses desseins sur nous; car tels furent les caractères de la foi dont Marie nous a donné l'exemple.

Secondement, elle nous a donné l'exemple d'une pureté plus qu'angélique dans un corps animal et terrestre : un Ange lui est envoyé du ciel, pour lui annoncer que l'Eternel a arrêté les yeux sur elle pour l'élever à la maternité divine; que le fils qu'elle mettra au monde sera aussi le Fils de Dieu; que le Seigneur lui donnera le trône de David son père, que son royaume n'aura point de fin : qu'il ne sera pas composé comme les états temporels, des différentes personnes qui succèdent les unes aux autres; que tous les citoyens de ce royaume seront immortels. Quel honneur! Marie cependant n'en est point éblouie. Comment cela se fera-t-il, s'écrie-t-elle, tout inquiète du danger où elle croit être de perdre sa virginité, car je ne connais point d'homme? *quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Non-seulement je ne connais point d'homme, non-seulement j'ai pris la résolution de n'en point connaître, ma difficulté n'aurait rien de solide; mais avant même de contracter le mariage dans lequel vous me voyez engagée, j'ai fait vœu de virginité; ainsi je dois allier les engagements du vœu, les devoirs de la virginité avec ceux de la maternité. *Comment cela se fera-t-il? quomodo fiet istud?* Si l'alliance de ces deux états est impossible, si pour devenir Mère de Dieu, il faut cesser d'être vierge, et perdre jusqu'aujourd'hui un trésor précieusement conservé, ah! mon choix est tout fait; je renonce, s'il m'est permis, à la qualité de mère de Dieu pour conserver celle de vierge; *virum non cognosco.* Quelle fermeté, mes frères, quel amour de la virginité! un Ange promet à Marie un Dieu pour fils, et sa promesse trouve Marie inébranlable dans sa

résolution ! quelle idée un tel sacrifice ne vous donne-t-il pas de la pureté de Marie ?

Cette circonstance n'est pas la seule qui serve à en relever le mérite. Dans quel temps, je vous prie, chez quel peuple, dans quelle tribu, sous quelles lois, dans quel état fait-elle son vœu de virginité ? elle le fait dans un temps où cette vertu est absolument sans exemple connu dans les personnes de son sexe ; elle le fait chez un peuple où les seins stériles sont maudits ; elle le fait dans une tribu, dont toutes les filles aspirent à l'honneur des noces, pour parvenir à celui d'être mères du Libérateur promis à la maison d'Israel. Saint Bernard, en considérant sous quelles lois elle le fait, s'écrie : ô Vierge dévote ! qui vous avait enseigné que la virginité était agréable à Dieu ? quelle loi, quel conseil, quelle page de l'ancien Testament, ou vous commandait, ou vous exhortait à mener une vie spirituelle et angélique dans un corps animal et terrestre ? *Où aviez-vous lu*, Vierge bienheureuse, que la prudence de la chair cause la mort (1) ? *ubi legeras ? où aviez-vous lu* que les Vierges dans le ciel chantent un cantique nouveau que personne autre ne peut chanter, et qu'il leur est donné de suivre l'agneau partout où il va ? *ubi legeras ? où aviez-vous lu* que ceux qui s'engageaient à une perpétuelle continence pour le royaume des cieux, *étaient* louables et loués de Dieu ? *ubi legeras ? où aviez-vous lu* que marier sa fille, c'est bien faire, et mieux faire encore de ne point la marier ? *ubi legeras ? où aviez-vous entendu* qu'il était bon à l'homme de vivre dans la continence ? *ubi audieras ?* Non, vous n'aviez ni loi, ni conseil, ni exemple ; la seule onction de celui qui vous enseignait toutes choses, vous avait appris à lui vouer votre virginité, et à choisir d'être maudite de votre peuple, plutôt que de cesser d'être vierge. Oui, c'est sous une loi où la virginité était en opprobre, que Marie la conserve précieusement ; c'est dans l'état même du mariage, autre circonstance remarquable. Joseph a l'honneur, il est vrai, de devenir son époux ; mais quels sont les desseins du ciel qui le lui a donné ; c'est, suivant les Pères.

(1) *Rom.* 8.

afin de cacher à l'esprit de ténèbres la divine conception du Verbe ; afin de démontrer par Joseph la généalogie royale de Marie ; afin d'empêcher qu'elle ne soit lapidée par les Juifs comme adultère ; afin de l'accompagner en Egypte et dans tous ses voyages, mais surtout afin d'être le gardien de sa pureté ; il est si penétré de respect pour sa vertueuse épouse, que lorsqu'il s'aperçoit qu'elle a conçu, il ne lui en parle point ; il se croit indigne de vivre avec elle, et il se détermine à la quitter plutôt que de la traduire comme coupable. Mais c'est peut-être trop m'étendre sur un point connu de tous les fidèles, et l'important serait de nous en faire l'application.

Le beau modèle de charité que nous trouvons dans la personne de Marie ! combien de leçons importantes cette Vierge nous fait touchant cette vertu précieuse ! Marie, persuadée que la compagnie des hommes est dangereuse à l'innocence d'une vierge, fuit leur société, prend le parti de la retraite, s'y occupe de la prière, et y vit dans le silence et le recueillement. Ah ! mes frères, si cette Vierge sainte, comblée des grâces du Seigneur, ne se croyait en sûreté que dans la solitude, nous qui en avons si peu, avec quelle attention ne devrions-nous pas fuir toutes les assemblées d'un sexe différent ? Marie tremble aux approches mêmes respectueuses des Anges, quand ils sont revêtus de la forme humaine ; elle craint le piége jusque dans leur discours, et les discours les plus religieux. Gabriel la félicite de ce qu'elle est pleine de grâce, de ce que le Seigneur est avec elle, de ce qu'elle est bénie par-dessus toutes les femmes ; cet Ange est aussi ennemi de la flatterie, qu'ami de la vérité ; son éloge n'a rien de frivole, il n'y est parlé ni de la naissance de Marie, ni de sa beauté, ni de son esprit ; cependant les paroles de l'Ange la troublent, *turbata est.* Infiniment plus faibles que cette Vierge, pourquoi donc ne tremblerions-nous pas, surtout lorsque nous nous trouvons seuls avec une personne d'un autre sexe ! pourquoi retarderions-nous d'un seul moment à mettre notre salut en sûreté par la fuite de l'occasion ? Et vous, personnes du sexe, pourquoi prêteriez-vous l'oreille aux fades louanges que vous donnent des hommes dangereux ? d'où peut venir

Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon vôtre parole; ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. Telles sont les paroles saintes auxquelles nous devons notre salut, et toutes les grâces avec lesquelles nous l'opérons. Au moment que Marie les eût prononcées, l'Ange se retira, et le Verbe éternel prit dans le sein de la bienheureuse Vierge un corps et une âme comme les nôtres. O grâces ineffables, s'écrie saint Augustin, ô humilité de la foi de Marie, qui a eu la force de faire descendre dans son chaste sein le créateur tout-puissant des cieux! ô le moment précieux! pouvons-nous y penser, sans être pénétrés de la reconnaissance la plus parfaite envers cette Vierge de qui dépendait notre salut? Quel fut alors notre bonheur! quelle fut la gloire de Marie, et néanmoins quelle fut son humilité au milieu de tant d'honneurs! Quelle est, s'écrie saint Bernard, cette humilité, si sublime et si divine qui ne se laisse point enfler par les grandeurs, et à qui la gloire n'est pas un sujet de vanité? Marie entend dire qu'elle est choisie pour être la mère de Dieu, elle se nomme sa servante; *mater Dei eligitur, et ancillam se nominat.* C'était déjà une grande vertu dans Marie d'être humble auparavant, puisqu'elle descendait des rois de Juda, et qu'elle était comblée de grâces, mais elle n'était pas à un souverain degré alors, parce que d'un côté il n'est pas difficile d'être humble dans l'abaissement, et que de l'autre sa race était alors dans l'humiliation; la splendeur de sa maison était obscurcie par son état d'indigence, et son mérite caché dans la retraite et dans l'abaissement; mais quel prodige de vertus n'est-ce pas d'être humble au milieu des honneurs? *non magnum est esse humilem in abjectione, magna et prorsùs rara humilitas honorata.* Saint Bernard en tire la preuve de lui-même; si l'Eglise, ajoute-t-il, trompée par quelque apparence de vertus qu'elle voit en moi, jette les yeux sur un homme aussi misérable que je suis, pour m'élever à quelque petit degré d'honneur... dans l'instant je perds de vue ce que j'ai été, pour ne plus me regarder que selon l'idée avantageuse qu'en ont les hommes qui ne voient pas le fond de mon cœur. Ecoutons donc, conclut-il, écoutons, nous tous qui sommes sujets à cette

faiblesse, ce que répondit alors celle qui, se voyant élevée à la dignité de mère de Dieu, et étant toujours également humble, dit à l'Ange qu'elle était la servante du Seigneur. Est-il rien qui puisse vous donner une idée plus parfaite de l'humilité de Marie? c'est en effet comme si elle eût dit : Jusqu'à présent toute ma gloire a été de servir le Seigneur, et dans la suite je ferai consister mon bonheur à le servir encore avec plus de fidélité; ni l'éloge que vous faites de ma vertu ne m'enorgueillira, ni la dignité de mère ne me fera oublier celle de servante; *ecce ancilla :* le Dieu qui vous envoie vers moi, c'est le Seigneur souverain, je me soumets à ses volontés; *ecce ancilla Domini.* Il est vrai, l'ordre qui m'est donné a pour moi quelque chose de rigoureux : vous me dites que ce Dieu sera le Sauveur du monde, *vocabis Jesum;* c'est en un mot me dire tout; ce fils sera par conséquent cet homme rassasié d'opprobres, dont ont parlé des prophètes, cet homme de douleur que sa nation condamnera à une mort honteuse; mon cœur sera donc aussi un jour percé du glaive de douleur. Eh bien! j'y consens, je le désire. Quel bonheur pour moi, je ne dis pas de devenir la mère de mon Dieu, et d'être honorée comme telle par toutes les nations, mais de donner au monde le désiré des nations! ah! qu'il me soit donc fait selon votre parole, que je conserve ma virginité, et que je devienne mère; que je meure pour tous les hommes, en leur donnant un Sauveur qui meurt pour leur salut!

Quelle humilité, mes frères, quel courage et quelle charité de l'humilité de Marie! qu'est-ce qui pourra désormais vous inspirer de l'amour-propre et de l'orgueil, si vous avez son exemple devant les yeux? seraient-ce vos liaisons et vos relations avec les grands du monde? Marie en a avec les anges et avec Dieu même, et elle se tient dans le rang de servante du Seigneur : serait-ce votre naissance, ou la noblesse de votre extraction? Marie était de la maison la plus illustre qui fût jamais, et elle oublie ce qu'elle est selon le monde, pour ne se souvenir que de la qualité de servante du Seigneur? serait-ce des dons de la grâce? Marie en est remplie; et après en avoir usé avec une exacte fidélité, elle se regarde

encore comme la servante inutile du Seigneur : serait-ce le rang que vous occupez dans le monde et dans l'Eglise ? quel rang, quelle qualité fut jamais comparable à celle de Mère de Dieu ? cependant Marie ne prend que le titre de servante du Seigneur, elle ne s'est prévalue d'aucun avantage de la nature et de la grâce.

Elle nous a appris par son exemple, premièrement, à nous humilier autant que nous sommes élevés, suivant cet oracle de l'Esprit saint : *quanto major es, humilia te in omnibus.* Secondement, à croire que rien n'est impossible à Dieu, qu'il peut faire qu'un Dieu se fasse homme, que l'homme soit élevé jusqu'à la divinité, qu'une vierge devienne mère, et qu'une mère reste vierge. Troisièmement, à faire une estime singulière de la pureté ; à garder précieusement la chasteté, ou de vierge, ou d'épouse, ou de veuve, suivant l'état où nous sommes ; à mourir plutôt que de nous souiller d'un seul péché d'impureté. C'est surtout par la pratique de ces vertus qu'elle nous a appris à célébrer dignement la mémoire de ses grandeurs. Refuserons-nous de le faire ? cette Vierge sainte nous a témoigné dans le mystère de ce jour un amour presqu'infini, c'est pour tous les hommes, c'est en particulier pour vous et pour moi qu'elle a consenti au mystère de l'incarnation ; c'est pour votre salut et pour le mien qu'elle a souhaité de voir la parole de l'ange s'accomplir, et de devenir mère d'un fils en qui elle souffrirait toute sorte de peines. La reconnaissance ne nous engagerait-elle pas à faire quelque chose qui lui plût ? Ah ! je vous en conjure donc par le plus grand de tous nos mystères, celui qui s'opère aujourd'hui, renoncez dès aujourd'hui, dès ce moment à toutes vos attaches criminelles, évitez toutes les occasions funestes à votre pureté ; plus d'entrevues, plus d'entretiens, plus de relations avec les personnes dont la compagnie ou la pensée serait dangereuse à votre innocence. Croyez sans inquiétude, sans défiance, sans aucun doute, tout ce que les anges de Dieu qui sont les vrais pasteurs, vous proposent de croire ; humiliez-vous en tout, et en tout temps, en tout lieu, en toutes vos actions, en tout votre extérieur, envers toute sorte de personnes ; *humilia te in om-*

nibus : chérissez ces vertus, puisqu'elles sont spécialement chéries de Marie votre modèle, votre bienfaitrice et votre mère ; chérissez-les, parce que, comme elles ont élevé Marie à la suprême dignité de mère de Dieu, et qu'elles ont attiré le Verbe éternel dans son chaste sein, elles vous élèveront aussi à la dignité d'enfants de Dieu, et attireront en vous la sainte Trinité qui y viendra faire son habitation. Oui, mes frères, voilà quel est, selon l'Apôtre saint Jean, le pouvoir que le Verbe aujourd'hui incarné nous donne, c'est de devenir enfants de Dieu si nous croyons en son nom, et si nous ne vivons pas selon les désirs de la chair ; *dedit eis potestatem filios Dei fieri*. Quelle gloire immense à laquelle l'homme est élevé dans ce jour !

Faites, ô mon Dieu, que nous nous en assurions la possession éternelle, et pour cela venez régner dans la maison de Jacob ; venez régner dans nos cœurs, qui sont cette maison spirituelle. Vierge sainte, ah ! nous vous en prions par le souvenir de ce jour qui vous fut si glorieux ; ne nous oubliez pas auprès de votre cher Fils ; conjurez-le de disposer nos cœurs à sa réception, de s'incarner en nous par le Sacrement de son Corps adorable, et d'y habiter jusqu'à l'heure de notre mort, où nous remettrons notre âme entre vos mains, pour être associés à votre gloire éternelle.

Ainsi soit-il.

ÉVANGILE

Du jour de l'Ascension.

En ce temps-là, Jésus apparut aux onze disciples lorsqu'ils étaient à table ; et il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de n'avoir point cru ceux qui l'avaient vu ressuscité. Et il leur dit : Allez par tout le monde ; prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé ; mais celui qui ne

croira point, sera condamné. Voici les miracles que feront ceux qui croiront : Ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues, ils manieront les serpents ; et s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur fera point de mal ; ils mettront les mains sur les malades, et les malades seront guéris. Le Seigneur Jésus, après leur avoir parlé, fut élevé dans le Ciel, où il est assis à la droite de Dieu ; pour eux, ils allèrent prêcher partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant sa parole par les miracles dont elle était accompagnée.

Homelie sur le Mystère de l'Ascension.

De quels sentiments, mes frères, vos cœurs ont-ils été touchés en entendant l'histoire sacrée de notre Evangile ? notre divin Sauveur, cet aimable Jésus qui nous aime, et qui nous honore du doux nom de frère, se soustrait aux yeux des hommes, il va prendre une place à la droite de son Père pour ne paraître plus dans ce monde que pour juger les vivants et les morts. Combien amère ne vous paraît pas la séparation d'un objet si cher et si précieux ? consolez-vous néanmoins, âmes fidèles, considérez le triomphe de votre Dieu, la gloire dont il est environné, la fin qu'il se propose en retournant à son Père, et votre tristesse se changera en une douce consolation que rien ne pourra troubler. Peuples de l'univers, s'écriait le Prophète, lorsque le Seigneur lui manifestait ce mystère, témoignez aujourd'hui votre joie par des signes sensibles, chantez la gloire de Dieu par des cris d'une sainte allégresse ; *omnes gentes, plaudite manibus :* dites-lui qu'il est le Seigneur, le seul grand, et le seul redoutable, qu'il est le Roi suprême qui a empire sur toute la terre ! *Dominus excelsus, terribilis, Rex magnus super omnem terram* (1) ! O Dieu notre Seigneur, que votre nom est admirable sur toute la terre dès ce moment, que votre grandeur est élevée au-dessus des cieux ! *Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra !*

(1) Ps. 46.

Tels sont, mes frères, les saints transports dans lesquels David invitait les nations à applaudir au triomphe de notre divin Rédempteur. L'Eglise qui renferme ces nations dans son sein, remplit parfaitement la prophétie, elle consacre à la mémoire d'un fait si mémorable huit jours entiers, elle joint à ses offices toute la majesté et la pompe qu'il lui est possible, ses hymnes sacrées sont toutes des hymnes de joie, d'espérance et de consolation, elle suit des yeux de la foi jusque dans les cieux le pontife de sa religion, elle admire la gloire dont il brille de toute part, et la puissance dont il est revêtu; ses désirs sont autant de saints élans vers lui, elle espère en lui, et s'y attache comme à une ancre ferme jusqu'à ce qu'elle ait conduit ses enfants au même port où arrive son époux.

Ah! mon cher auditeur, puissions-nous être pénétrés de ces doux sentiments de joie, d'admiration et d'espérance qu'éprouvent aujourd'hui les chastes épouses de Jésus-Christ! combien de motifs les exciteraient en nous, si nous y faisions quelque attention? nous avons les motifs les plus propres à les exciter, c'est aujourd'hui surtout que le chemin du ciel nous est montré, aujourd'hui que ses portes, depuis long-temps fermées, nous sont ouvertes, aujourd'hui que notre chef y entre glorieux, aujourd'hui qu'il y va préparer une place à ses membres, aujourd'hui qu'il va faire pour nous les fonctions de prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech; ce sont autant de vérités constantes que nous apprend l'Evangile de ce jour, autant de motifs d'une espérance ferme et inébranlable, autant de raisons qui m'engageront aujourd'hui à vous en inspirer les sentiments selon qu'il m'en sera possible; voici comment.

L'Ascension glorieuse de Jésus-Christ notre chef est un mystère d'espérance pour nous tous qui sommes ses membres; voilà la proposition principale de cette homélie qui servira à mon dessein, en voici les preuves qui seront le sujet d'autant de réflexions différentes.

L'Ascension de Jésus-Christ est un mystère d'espérance: 1° parce qu'elle l'établit; 2° parce qu'elle la fixe; 3° parce qu'elle la soutient; elle l'établit, parce que Jésus-Christ

témoins irréprochables, et au-dessus de toute exception ? Eh ! mes frères, quelle serait donc aujourd'hui notre excuse, si nous refusions de croire, et si nous endurcissions notre cœur contre la vérité de la résurrection ? non-seulement nous connaissons les prophéties qui l'annonçaient dans l'ancien et le nouveau Testament ; non-seulement nous avons le témoignage des esprits célestes, des saintes femmes et des deux disciples, mais nous avons celui des apôtres mêmes, nous avons celui de plus de cinq cents fidèles à qui le Sauveur s'est montré, et dont plusieurs vivaient encore du temps de saint Paul ; nous avons celui de la synagogue, qui a assuré la résurrection par les fables mêmes qu'elle a inventées pour en affaiblir la croyance ; nous avons le témoignage de la gentilité, qui ne s'est convertie que par conviction de ce mystère ; celui de plusieurs millions de martyrs qui ont tous versé leur sang pour la défense de cet article fondamental de notre religion, celui d'un nombre presqu'infini d'hommes puissants en œuvres et en paroles, celui enfin de l'Eglise universelle qui ne subsiste que par ce point de notre foi, que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts ; voilà les témoignages authentiques qui nous assurent le grand mystère de la résurrection du Sauveur. Si les apôtres ont mérité que Jésus-Christ leur fît des reproches d'incrédulité et d'endurcissement pour avoir méprisé ce qu'on leur disait d'abord de la résurrection, quels reproches ne mériterions-nous pas si nous résistions à cette nuée de témoins dont nous sommes pour ainsi dire accablés ? nous devons donc tenir pour une vérité certaine que Jésus-Christ s'est délivré des liens de la mort, et qu'il est ressuscité comme il l'avait prédit par les prophètes annoncé à ses apôtres. Or ce point essentiel de notre sainte religion une fois établi, que peut-il manquer à la certitude de notre espérance ? quel peut être l'objet de notre espérance dont nous ne pussions nous tenir pleinement assurés ? sont-ce les grâces nécessaires à la sanctification de nos âmes que nous espérons ? Notre espérance à cet égard ne peut nous tromper, parce que Jésus-Christ est ressuscité, et il est ressuscité surtout pour opérer notre justification ; *resurrexit propter justificationem nos-*

tram (1). Espérons donc de ressusciter un jour de la poussière du tombeau, notre confiance touchant ce point ne peut être vaine, parce qu'il est impossible que Jésus-Christ soit ressuscité, et qu'il n'y ait pas de résurrection générale; *si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit* (2). Espérons-nous de participer un jour à la gloire dont il est environné dans le ciel? nous ne pouvons être confondus dans cette attente, parce que c'est lui-même, dit saint Léon, qui nous ordonne d'y aspirer; *quò præcessit gloria capitis, eò spes vocatur et corporis.* Parcourons ainsi les différents objets de notre espérance, cette pensée, *Jésus-Christ mon espérance est ressuscité; surrexit Christus spes mea :* cette pensée, dis-je, peut nous les assurer tous, parce qu'il est impossible que Dieu nous trompe, parce qu'il est impossible que Jésus-Christ ressuscité ne soit Dieu, et par conséquent que tout ce qu'il nous propose à croire ou à espérer ne soit très-certain, et très-véritable; première preuve de l'espérance chrétienne que nous donne Jésus-Christ dans l'Evangile; la seconde se tire de l'ordre qu'il donne à ses apôtres de prêcher l'Evangile, et du succès qu'eut leur prédication.

Il leur dit : allez par tout le monde, prêchez l'Evangile à toutes les créatures; et dixit eis; Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Ici le Sauveur ne défend plus à ses apôtres, comme autrefois, d'aller vers les Gentils, ou d'entrer dans les villes des Samaritains; il veut au contraire qu'ils se partagent le monde entier, pour lui en faire la conquête. Quelle surprenante entreprise! qui sont ceux qu'il envoie? vers qui les envoie-t-il? et pourquoi les envoie-t-il? considérez bien tout cela, et vous comprendrez quel miracle de la toute-puissance il a fallu pour attirer à Jésus-Christ les nations qui composent l'Eglise. Ceux qu'il envoie sont douze hommes sans lettres, sans talents, sans crédit, sans nom, sans protection, sans bien, sans autorité. Ceux à qui il envoie ces douze hommes sont toutes les créatures sans exception; *omni creaturæ.* C'est le juif et le gentil, le grec et le barbare, le sage et l'insensé, le

(1) *Rom.* 4. — (2) 1. *Corinth.* 15.

philosophe et l'orateur, le prêtre et le magistrat, les empereurs et les souverains de toutes les nations. Il les envoie prêcher l'Evangile; c'est-à-dire, annoncer aux juifs que leur religion donnée par les anges, et promulguée par Moïse, est enfin abrogée, et que celui qu'ils ont fait mourir sur une croix était leur Messie et leur Dieu. Quel nouveau dogme pour ce peuple si attaché à la loi de ses pères! Il envoie prêcher l'Evangile, c'est-à-dire, déclarer aux Gentils que leurs divinités ne sont que du bois, de la pierre ou du métal; que leur religion n'est que mensonges, que superstitions, qu'impuretés. Quelle doctrine pour des hommes plongés dans la vie des sens! il envoie prêcher l'Evangile, c'est-à-dire, publier des dogmes, dont les uns sont infiniment au-dessus de l'esprit humain, comme les mystères de la Trinité et du péché originel, et dont les autres paraissent indignes de Dieu même, comme sont les mystères de l'incarnation et de la rédemption. A quel mépris ne doivent pas s'attendre les prédicateurs de ces dogmes inouïs? il envoie prêcher l'Evangile, c'est-à-dire, ordonner à des hommes lâches et sans joug jusqu'alors, d'embrasser une morale sévère et contraire à leurs passions, à des orgueilleux de s'humilier, à des voluptueux de renoncer à leurs habitudes criminelles, à des vindicatifs de pardonner, à des avares de donner abondamment. Combien durs ont dû paraître des discours si opposés aux sentiments de la nature! il envoie prêcher l'Evangile, c'est-à-dire, publier qu'il n'y a de salut à espérer pour les hommes, qu'à condition qu'ils croiront tous les points de la religion chrétienne, qu'ils en feront toutes les œuvres, qu'ils s'obligeront solennellement à l'un et à l'autre par les promesses du baptême, et par conséquent, qu'à condition qu'ils feront le sacrifice de leur esprit par la foi, et celui de leur cœur par la charité. Combien les passions n'ont-elles pas dû s'opposer à cette réforme! il envoie prêcher l'Evangile, c'est-à-dire, menacer les hommes d'une damnation éternelle, et d'un feu dévorant, s'ils refusent de faire ce double sacrifice : *Qui non crediderit, condemnabitur*. Voilà l'œuvre importante à laquelle sont destinés les apôtres. Ces douze hommes sans lettres sont choisis pour convaincre de folie

les philosophes et les sages du siècle ; *quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes* : ces hommes faibles selon le monde, sont envoyés pour confondre les puissants ; *et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia*. Ces hommes les plus vils et les plus méprisables selon le monde, sont destinés à détruire ce qu'il y avait de plus grand : *et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt, destrueret*. Un tel dessein est-il prudent ? Quel sera le succès d'une entreprise ainsi concertée ? quelle apparence y a-t-il que ces douze hommes puissent renouveler la face de la terre, changer les esprits et les cœurs, convertir les juifs, les gentils, les plus grands ennemis de la religion chrétienne ?

Cependant malgré la faiblesse et l'opposition des moyens, ils l'ont fait ; des Juifs rebelles et opiniâtres, ils en ont fait des chrétiens dociles et soumis ; des païens superbes et voluptueux, ils en ont fait des victimes de la pénitence et de l'humilité. L'existence du christianisme en est une preuve convaincante. Ah ! c'est donc que le doigt de Dieu y était, c'est que nos cœurs, ô mon Dieu, sont entre vos mains, vous en disposez comme il vous plaît, vous conduisez vers vous les volontés les plus inflexibles comme il vous plaît et quand il vous plaît ; si vous négligez les secours humains, c'est que vous pouvez tout par vous-même, c'est que personne ne résiste à votre vouloir, lorsque vous voulez d'une manière efficace et absolue : vous annonciez contre toutes les apparences le changement du monde, c'est que ce changement dépendait de vous, en même temps que vous le faisiez dépendre des hommes. Que ces considérations, mes frères, sont propres à relever notre courage abattu ! Il est vrai, Seigneur, je ne puis rien par moi-même ; depuis longtemps je fais une triste expérience de ma faiblesse extrême ; mais la conversion du monde m'apprend que je puis tout avec votre grâce. Ah ! je vous en conjure humblement, daignez donc me la donner, accordez-la-moi cette grâce qui éclaire les esprits, cette grâce qui touche les cœurs, cette grâce qui nous détache de la terre et de ses criminels objets, cette grâce qui rompt les attaches coupables à la créature,

cette grâce qui éteint le feu impur des passions charnelles, cette grâce qui nous remet entre les mains de votre providence pour en dépendre uniquement. Mon cœur, il est vrai, est malheureusement livré à un endurcissement que rien n'amollit; mais quel endurcissement tiendra contre les secrètes influences de vos miséricordes, lorsque vous aurez efficacement résolu de le vaincre? Mes péchés, il est vrai, me rendent indigne de cette bonté particulière; mais quelle gloire ne sera-ce point pour vous, lorsqu'au jugement on connaîtra toute ma malice et toute votre clémence? O vous qui connaissez le limon dont vous nous avez formés, ayez donc pitié de moi, tirez-moi du profond abîme où m'a jeté le péché; vous connaissez mon état, vous pouvez m'en délivrer; vous le voulez, pourvu que je le veuille aussi sincèrement que vous. Ce que vous avez fait pour le monde infidèle et idolâtre, est un gage certain de ce que vous voulez et de ce que vous pouvez pour moi; que ne puis-je donc pas espérer de vos miséricordes? Voilà, mes frères, ce que nous pouvons dire à Dieu dans des temps de langueurs et d'abattement. Jetons alors les yeux sur le monde converti au culte du Dieu vivant par la prédication de douze pêcheurs, et nous conviendrons que nous pouvons donc aussi renoncer au péché dont nous sommes esclaves, et servir le Seigneur avec une nouvelle ferveur. Cet exemple sera pour nous un second motif de l'espérance chrétienne, comme il en est un principe infaillible; les paroles suivantes nous en fournissent une troisième.

Ces miracles, dit Jésus-Christ, *accompagneront ceux qui auront cru, ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront de nouvelles langues; signa autem eos qui crediderint hæc sequentur : in nomine meo dæmonia ejicient, linguis loquentur novis*. A ces deux espèces de miracles, le Sauveur en joint encore trois autres immédiatement après. Il dit qu'*ils prendront les serpents avec la main, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal; ils imposeront les mains sur les malades, et ils seront guéris; serpentes tollent, et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit; super ægros manus imponent, et bene habebunt.*

Quelle force de la foi, mes frères, et de l'auguste nom de chrétiens dont vous êtes honorés ! Si tant de promesses solennelles ont eu leur accomplissement parfait, pouvez-vous douter de toutes celles qui vous sont faites dans l'Evangile ? ne devez-vous pas dans toutes vos peines spirituelles, espérer contre toute espérance même ? le passé ne vous assure-t-il pas pleinement de l'avenir ? Ouvrons donc les histoires sacrées, et comparons-les avec les paroles de l'Evangile, et par celles-là convainquons-nous de la vérité de celles-ci. Ici nous voyons que les fidèles chasseront les démons, et là, dans une apologie que Tertullien adressait aux gouvernements des provinces en faveur de la religion chrétienne, nous lisons ces paroles : « Que l'on amène devant vos tribunaux quel-
» qu'un qui soit reconnu pour possédé du démon ; que le
» premier venu d'entre les chrétiens commande à cet esprit
» de parler, il avouera également qu'il est un démon, et
» qu'ailleurs il se dit faussement un Dieu ; de même, qu'on
» amène ici quelqu'un de ceux qu'on croit être agités par
» quelqu'un de vos dieux, si ceux qui les agitent ne confes-
» sent pas qu'ils sont des démons n'osant pas mentir à des
» chrétiens, répandez sur-le-champ le sang de ce chrétien
» téméraire. » Voilà une preuve publique et certaine du pouvoir des chrétiens sur les démons, preuve admirable de la faiblesse des hommes et de la force de la croix, de la fausseté du paganisme, et de la vérité de notre religion, des ténèbres où étaient plongés les hommes, et des avantages de l'Evangile qui nous a délivrés de cette puissance de ténèbres. Que ceci, mon cher auditeur, mériterait de reconnaissance de notre part, et cependant que nous y sommes peu sensibles ! la grâce ne fait ici que des ingrats ; si les possessions étaient aussi fréquentes que dans les anciens temps, et que des exorcistes en délivrassent, nous en louerions le Seigneur, et parce que Satan est enchaîné, nous jouissons de notre bonheur sans remercier celui qui en est l'auteur ; quelle ingratitude ! mais suivons notre Evangile.

Ici nous lisons que les fidèles parleront de nouvelles langues, et là, dans les actes des apôtres, nous voyons que ces hommes ignorants surent le jour de la Pentecôte se faire en-

tendre à dix-sept sortes de Juifs de langues différentes ; ce don était si commun parmi les fidèles de la primitive Eglise, que l'apôtre saint Paul se crut obligé de proposer aux Corinthiens un règlement touchant la manière dont ils en useraient.

Ici nous lisons que *les fidèles prendront les serpents*, soit avec la main, soit en les ôtant des lieux où ils nuisaient aux hommes, et là, dans le livre des Actes joint à la tradition, nous apprenons que saint Paul a fait l'un et l'autre, qu'il était dans l'île de Malte dans un temps d'hiver et de pluie, qu'ayant amassé une brassée de sarments pour faire du feu, une vipère qui était cachée sentit de la chaleur, se lança et se prit à sa main où elle demeura suspendue. Quel homme est celui-ci, se dirent aussitôt les barbares de l'île qui ne le connaissaient point? c'est sans doute un malfaiteur insigne, un meurtrier fameux que la providence poursuit, et qu'elle n'a garanti du naufrage que pour le faire périr par cet horrible animal. L'histoire sacrée ajoute que ces hommes fixant ensuite les yeux sur l'Apôtre, s'imaginaient à chaque instant voir l'effet du venin qui le ferait tomber mort à leurs pieds, mais que voyant enfin qu'après avoir secoué la bête dans le feu il n'en souffrait aucun mal, ils s'écrièrent dans un sentiment d'admiration dont ils ne pouvaient revenir : c'est un Dieu qui est descendu vers nous, et non un homme que la providence veuille immoler à cette justice, parce qu'il n'appartient qu'à un Dieu d'ôter au serpent sa malignité ; ils ne savaient pas, ces insulaires, que Dieu avait donné aux hommes le pouvoir d'arrêter le venin des vipères par un seul acte de leur volonté, c'est pour cela qu'ils voulaient rendre à saint Paul la gloire qui n'est due qu'à Dieu.

Non-seulement cet apôtre se débarrasse de sa vipère, mais on assure que depuis ce temps-là tous les serpents du pays ont été privés de leur venin comme en punition de cet attentat que commit celui-ci sur la vie d'un apôtre ; combien d'autres faits semblables prouveraient également la vérité de ce pouvoir sur les serpents dont parle notre Evangile !

Ici nous lisons encore que les fidèles seront garantis des funestes effets d'un breuvage mortel, nous voyons *que la*

prophétie s'est accomplie à l'égard de plusieurs saints, et en particulier de saint Benoît ; nous apprenons que des disciples incorrigibles à qui ses charitables avis déplaisaient, avaient résolu de s'en défaire, et qu'ils lui avaient donné du vin empoisonné. Quelle fureur et quelle haine de la vérité de la part de ces hommes ! mais quelle soin de la providence encore ! comme il venait à table on lui présenta le verre à benir suivant la coutume du monastère, il étendit la main, fit le signe de la croix, et aussitôt le verre, quoiqu'éloigné, se cassa comme s'il y eût jeté une pierre ; ce fait en rapport dans l'histoire de l'Eglise.

Enfin ici nous lisons que les fidèles guériront les malades par l'imposition des mains, et nous apprenons dans les Actes que les apôtres faisaient plus encore, puisque leur ombre seule rendait la santé aux infirmes ; il est donc constant que les paroles de l'Evangile ont eu leur accomplissement littéral dans le sens qu'elles ont été dites, c'est-à-dire, dans ce sens que dans les premiers siècles où les miracles étaient nécessaires pour la conversion des infidèles, les chrétiens, sinon tous, du moins un grand nombre ; avaient l'*un le don de sagesse, l'autre celui de la science, un autre celui de la foi, un autre celui de guérir les maladies, un autre le don des miracles, un autre le don de prophétie, un autre le discernement des esprits, un autre le don des langues.* C'est ce que nous marque en termes exprès l'Apôtre saint Paul dans sa première Epître aux Corinthiens (1).

Elles se sont accomplies dans un sens littéral, et elles s'accomplissent encore tous les jours dans un sens spirituel que saint Bernard a eu soin de nous marquer dans un discours qu'il adressait à ses religieux en expliquant ce même endroit de l'Evangile.

Qui ne sera tenté de désespoir, leur disait-il, en entendant ce que dit l'Evangile, que ceux qui croiront auront le don de faire ces miracles ? car qui est-ce qui chasse les démons, parle de nouvelles langues, et détruit le venin des serpents ? est-ce donc qu'il n'y aura de sauvés que ceux qui auront ce-

(1) *Cap.* 2

pouvoir? Il y a, reprend ce saint abbé, des signes de salut plus certains et plus salutaires, et je ne pense pas qu'il soit difficile de connaître le sens spirituel dans lequel on peut entendre ces signes dont parle le Sauveur. Promet-il que le vrai fidèle chassera les démons, la componction du cœur les chasse en effaçant les péchés; promet-il que le fidèle parlera des langues nouvelles? la confession sincère de ses fautes est ce langage nouveau par lequel il renonce à la malice de ses pères qui cherchaient vainement à s'excuser dans leurs péchés; promet-il que le fidèle fera mourir les vipères? il a effectivement le pouvoir d'étouffer toutes les suggestions de l'ancien serpent; promet-il que le fidèle ne sera pas incommodé d'un breuvage mortel? ce breuvage peut s'entendre des premiers attraits de la concupiscence auxquels il refusera son consentement, et qui ne pourront lui nuire tandis qu'il n'en aura que le sentiment; promet-il enfin que le fidèle guérira les maladies? il le peut encore. Quelle maladie plus grande et plus dangereuse que les ténèbres de notre esprit, et que la corruption étonnante de notre cœur? cependant le fidèle peut dissiper ces ténèbres, se purifier de la corruption du péché, soulager la faiblesse par la prière, l'humilité et la pratique des autres vertus chrétiennes. Nous pouvons donc encore aujourd'hui dans un sens spirituel ce que pouvaient les premiers fidèles dans le sens littéral des promesses de Jésus-Christ. Combien de consolations renfermées dans ces deux vérités! reprenons-les, et tirons-en des conséquences qui montrent la fermeté inébranlable de notre espérance.

La religion chrétienne est fondée sur les miracles les plus évidents, son auteur a exercé un pouvoir souverain sur tous les éléments. Les premiers ministres de cette religion ont fait des prodiges encore plus grands que leurs maîtres par le pouvoir qu'ils en avaient reçu; les fidèles qui ont embrassé cette religion ont rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, la vie aux morts; ils ont apprivoisé les bêtes féroces, parlé des langues qu'ils n'avaient point apprises; exercé une puissance souveraine sur la nature et les puissances de l'enfer. De qui ces miracles sont-ils le langage, sinon celui de Dieu même? Il s'est donc hautement déclaré

en faveur de la religion chrétienne; cette religion est donc vraiment divine, et je ne puis pas plus douter de l'effet de ses promesses que de la fidélité de Dieu même : quelle puissante réflexion pour établir mon espérance touchant les biens futurs !

Nous pouvons tous dans un sens figuré ce que pouvaient les premiers fidèles dans un sens naturel. Vous pouvez, pauvres pécheurs qui gémissez sous l'esclavage du démon, chasser de votre cœur cet hôte dangereux, en vous pénétrant d'une sincère douleur à la vue de vos péchés; vous pouvez parler une langue nouvelle, en avouant humblement vos fautes à l'oreille d'un prêtre; vous pouvez faire mourir le serpent, en fermant vos oreilles aux suggestions du malin esprit, en les rejetant avec horreur aussitôt que vous vous en apercevez; vous pouvez vous dépouiller de votre faiblesse, en vous revêtant de la vertu d'en haut. Vous le pouvez par la grâce du Seigneur; sa promesse y est expresse; il n'y met d'autre condition qu'une foi ferme de votre part. Munis d'un tel pouvoir, que n'avez-vous pas droit d'espérer ? dites-donc maintenant avec le Prophète *: c'est Dieu même qui est mon refuge et ma force, c'est lui qui m'assiste dans les grandes afflictions ;* je le crois très-sincèrement, et parce que je le crois *; je ne serais pas saisi de crainte quand la terre serait renversée ;* oui, *j'espèrerais encore, quand les montagnes seraient transportées dans le fond de la mer.* Pourquoi ? parce que mon espérance est fondée sur les principes les plus fermes et les plus solides, sur la résurrection de Jésus-Christ, sur le caractère de dignité auquel était marquée la prédication de l'Evangile, et sur les miracles qui l'ont accompagné. Ce sont là, mes frères, autant de vérités que Jésus-Christ a eu soin de vous rappeler jusqu'à présent, pour justifier votre espérance : il en va fixer l'objet; ce sera le sujet d'une seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

Le Seigneur Jésus, après leur avoir ainsi parlé, fut élevé dans le ciel où il est assis à la droite de Dieu ; et Dominus

Jesus postquàm locutus est eis, assumptus est in Cælum, et sedit à dextris Dei. Ce sont les paroles de l'Evangile que nous avons à expliquer dans cette seconde partie, et qui vous montreront l'objet vers lequel vous devez porter votre espérance.

Notre divin Sauveur, après avoir vaincu le prince de ce monde, détruit l'empire du péché, établi le règne de la justice, élevé l'édifice de son Eglise sur ses travaux mêlés de son sang; après avoir assuré la vérité de sa résurrection par différentes apparitions faites aux saintes femmes, aux apôtres, et à un grand nombre de ses disciples; après avoir conversé pendant quarante jours sur tout ce qui concernait le royaume de son Eglise, sur l'administration des Sacrements, sur le gouvernement de ses ministres, et sur d'autres objets aussi intéressants (car ces jours, comme le remarque saint Léon, ne s'écouleront point dans une molle oisiveté; *non otiose transiere decursu*); enfin après avoir enseigné par sa doctrine et son exemple le chemin qui conduit au ciel, il se prépare à accomplir les prophéties qui annonçaient son retour vers son Père. Il prend (ce sont autant de circonstances que saint Luc ajoute au récit de saint Marc) il prend avec lui ses disciples, il les mène hors de la ville de Jérusalem, il les conduit jusqu'à Béthanie, et là se dispose prochaninement à monter au ciel, pour y recevoir la récompense de ses vertus et de ses mérites. Quel spectacle s'offre là à nos yeux, mes frères, ah! contemplez-le, je vous le demande par l'intérêt que je prends à votre salut; sortez de Jérusalem avec ce bon maître qui vous quitte, suivez-le jusqu'en Béthanie, transportez-vous en esprit jusque sur la montagne des oliviers, fixez vos yeux, si vous le pouvez, sur la gloire dont il prend possession, et jugez par là de celle qui doit faire l'objet de votre espérance, puisque la gloire du chef est celle de tous ses membres. Pour nous former une idée de cette gloire immense dont Jésus-Christ se revêt dans le mystère de son Ascension, il suffira de le considérer par rapport aux apôtres qu'il quitte, aux saints Patriarches qui l'accompagnent, et au ciel où il est reçu. C'est ce que je vais faire en suivant le récit des apôtres.

Depuis long-temps, ou plutôt de toute éternité il aimait ses disciples, comme le meilleur des pères aime ses enfants; il en fit alors la fonction, et leur laissa un gage précieux de sa tendresse. C'était une pieuse coutume établie dans la religion, que les pères avant d'aller réunir leurs cendres à celles de leurs ancêtres, appelassent leurs enfants pour les bénir. Isaac, comme le remarque l'Apôtre, avait donné à Jacob une bénédiction qui regardait l'avenir; *fide de futuris benedixit Isaac Jacob*. Celui-ci guidé par les mêmes lumières avait béni les deux enfants de Joseph en mourant; *fide Jacob moriens singulos filiorum Joseph benedixit* (1). Jésus-Christ observe la même cérémonie avant de quitter ses apôtres, et leur assurer cette rosée du ciel et cette graisse de la terre dont avaient parlé les patriarches d'une manière figurée. Vous connaissez, scrutateur des cœurs, vous connaissez leur faiblesse extrême et la force des ennemis au milieu desquels vous les laissez, vous savez à quels dangers ils sont exposés, et vous les munissez de votre grâce pour les rendre supérieurs à tous les périls du dedans et du dehors; voilà la graisse de la terre que vous leur souhaitez efficacement. Vous avez reçu de votre Père un royaume éternel, et vous en disposez, ô générosité prodigieuse, en leur faveur et en la nôtre : vous leur assurez cet héritage promis à leurs pères, cette terre d'où coule le lait et le miel des consolations divines; voilà la rosée du ciel dont vous voulez qu'ils soient abondamment pourvus; c'est dans cette vue que vous les bénissez, et que vous étendez vos mains, c'est pour leur marquer que vous les prenez sous votre protection, et qu'ils n'ont rien à craindre sous un protecteur aussi puissant, *elevatis manibus suis benedixit eis* (2).

A ce moment, mon cher auditeur, quels pensez-vous que furent les sentiments des apôtres, et surtout lorsqu'ils virent qu'une nuée le dérobait à leurs yeux? combien de mouvements de douleur, de confiance, d'admiration et d'amour se succèdent tour-à-tour dans leur cœur! Ils sont touchés d'une douleur profonde de ce que ce divin maître tendre-

(1) *Hæbr.* 13. — (2) *Luc.* 24.

ment aimé leur soustrait sa présence visible; ils s'excitent à une ferme confiance en se rappelant les promesses qu'il leur a faites autrefois, et qu'il vient encore de leur faire tout récemment de leur envoyer son Saint-Esprit, et de les revêtir de la force d'en haut; ils sont dans une admiration extatique en voyant la manière admirable dont il s'élève, non plus comme Elie par une force étrangère et sur un char de feu, mais de lui-même, et par ses propres forces, sur les nues jusqu'au plus haut des cieux; ils l'aiment tendrement, et ils ne peuvent se résoudre à le quitter; ils ont la vue fixée sur cet objet aimable jusqu'à ce que deux anges viennent du ciel leur dire de ne plus regarder; leur cœur, leur esprit, leurs yeux sont si attachés à leur maître que rien n'est capable de les distraire. Dites-le-nous, fidèles compagnons de Jésus-Christ, votre amour put-il alors vous laisser dans le silence? la vivacité de votre amour n'étouffait-il pas vos paroles? et si vous en avez proféré, pourquoi les expressions ne nous ont-elles pas été transmises? quel riche fonds de réflexions édifiantes elles eussent été pour nous! pour me dédommager en quelque sorte de cette perte, j'ai coutume, mes frères, de me rappeler deux faits dont l'un se lit dans le livre quatrième des Rois, et l'autre dans les annales de l'Eglise; le premier est la conversation d'Elisée avec Elie, lorsque celui-ci devait être enlevé de ce monde pour n'y plus paraître qu'à la fin des siècles. Combien des fois ce maître ne tente-il pas de se dérober à la vue de son disciple! et quel attachement ce disciple ne marque-t-il pas toutes les fois à son maître! Demeurez ici, disait Elie à Elisée lorsqu'ils étaient à Galgala, le Seigneur m'a envoyé à Béthel, ne m'y suivez point; je vous le demande: vive le Seigneur, s'écriait Elisée, j'en jure par cet Etre souverain et par vous-même, partout où vous irez, je m'y trouverai; *non dereliquam te.* Demeurez au moins ici, dit encore le maître à son disciple lorsqu'ils furent à Béthel, le Seigneur m'a envoyé à Jéricho, et je désirerais faire seul ce voyage: vive le Seigneur, reprend aussitôt Elisée, c'est par lui, c'est par votre vie que je le jure, je ne vous abandonnerai pas plus dans le second voyage que dans le premier; *non dereliquam te.* Vous ne me refuserez donc

plus de me laisser seul, dit Elie, lorsqu'ils furent à Jéricho, le Seigneur m'envoie vers le Jourdain, j'espère que vous me laisserez aller : vive le Seigneur, répond encore le disciple, j'en jure par ce qui m'est le plus cher, par le Dieu d'Israel, et par vous-même, fallût-il aller plus loin que le Jourdain et jusqu'aux extrémités des mers, je ne vous quitterai point; *non dereliquam te. Ayant donc passé le Jourdain ensemble, un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre, et Elie monta au ciel au milieu d'une tempête. Elisée le voyait monter, et disait : mon père, mon père, le char d'Israel et son conducteur; pater mi, pater mi, currus Israel et auriga ejus.* Comme s'il eût dit : ô vous qui me teniez lieu de père sur la terre, vous qui étiez le char d'Israel, et qui supportiez par votre patience les iniquités de votre peuple, vous qui en étiez le conducteur, et qui l'animiez par vos saintes exhortations (1), vous qui vous êtes acquis tant de gloire par vos miracles, vous qui, par la parole de votre Dieu, faisiez sortir les mortels du tombeau, vous qui brisiez sans peine la puissance des princes, vous qui donniez de la part de Dieu l'onction sainte aux rois pour venger les crimes, vous qui avez été destiné pour adoucir la colère du Seigneur, et rétablir les tribus de Jacob, vous qui seul teniez lieu aux Israélites de ce grand appareil de chars et de chevaux dont ses ennemis le combattentt-ah ! c'est dans ce moment que je connais ma perte et celle de mon peuple, l'amour que j'avais pour vous, et les bontés que vous aviez pour moi, l'excellence de vos mérites, et l'estime que le Seigneur faisait de votre vertu.

Je vous en conjure, continuez à vous souvenir que vous êtes mon père, le soutien d'Israel et son conducteur; *pater mi, pater mi, currus Israel et auriga ejus.* Ce sont les paroles et le commentaire que l'Esprit saint (2) donne aux paroles d'Élisée.

Avant de faire l'application de ce fait, je lui en joins un second tiré de la vie du grand saint Antoine. Ce saint aussi fameux par sa longue pénitence, que par ses combats con-

(1) *Greg. Magn.* — (2) *Eccl.*

tre les démons, était allé, selon un ordre qu'il en avait reçu de Dieu, visiter l'illustre Paul, le patriarche des solitaires; celui-ci, après un long et pieux entretien, l'avertit de sa mort, et lui dit d'aller chercher le manteau que saint Athanase lui avait donné pour ensevelir. Antoine, affligé de cette triste prophétie, et fondant en larmes, courut à son monastère éloigné de la grotte du vieillard de plusieurs journées. Il revenait déjà en diligence, lorsque tout-à-coup il vit dans les airs l'âme de saint Paul, dégagée des liens de son corps; aussitôt se jetant le visage contre terre, il disait : Paul, pourquoi m'abandonnez-vous? ah! faut-il que vous ayant connu si tard, vous me quittiez sitôt, c'est tout ce que sa douleur lui permettait de dire. Faisons, mes frères, l'application de ces faits aux mystères que nous traitons. Élie que le prophète Élisée quittait, et Paul qu'Antoine perdait, n'étaient que de faibles mortels semblables à eux, cependant leur séparation les plongeait dans la tristesse; ils déchiraient leurs vêtements, ils témoignaient leur affection par les paroles les plus tendres : quels pouvaient donc être les sentiments des apôtres éloignés de l'humanité de Jésus-Christ? ils furent d'abord plongés dans une mer de douleur, nous ne pouvons guère en douter; mais quelle douce joie succéda à ce premier moment de tristesse? le Seigneur déjà caché dans la nuée, et témoin de leur chagrin, envoya deux anges pour les consoler, et leur dire que Jésus-Christ viendrait à la fin du monde, non plus comme ils l'avaient vu sur la terre, faible et passible, mais comme ils l'avaient vu monter au ciel, c'est-à-dire, porté sur les nues, précédé de ses anges, revêtu de gloire et de majesté, les mains élevées pour bénir les uns et frapper les autres, prononcer sur la destinée éternelle des vivants et des morts. A ces paroles les apôtres se prosternèrent en terre, adorèrent Jésus-Christ, furent remplis de joie, et ensuite s'en retournèrent bénissant le Seigneur. *Ipsi adorantes regressi sunt in Jerusalem cum gaudio magno.* Voilà les sentiments dont les apôtres sont pénétrés; ce sont d'abord des sentiments de tristesse, ensuite de joie, d'humilité, d'adoration; quoi de plus glorieux à Jésus-Christ que ces sentiments? Les lui avait-on jamais voués

avec tant de pureté ? c'est la première fois que l'Ecriture remarque que les apôtres l'aient adoré ; tant ils avaient été jusqu'alors occupés de son humanité ; preuve certaine que l'ascension est un mystère glorieux à Jésus-Christ, si on le considère du côté des apôtres qu'il quittait.

Que j'élève maintenant la tête et les yeux vers le ciel, de quelles riches et précieuses dépouilles ne verrai-je pas orner son triomphe ! je verrai à sa suite les âmes des justes que son âme était allée chercher jusqu'aux portes de l'enfer, oubliant pour ainsi dire son corps qui était dans le tombeau ; je verrai ces illustres captifs de la mort, qui sont devenus autant de captifs de la victoire de Jésus-Christ sur la mort ; je verrai les Adams, les Abels, les Noés, les Abrahams, les Isaacs, les Jacobs, les Patriarches, les Prophètes, et les autres saints de l'ancien Testament : oui, c'est aujourd'hui enfin qu'est dignement récompensée la longue pénitence de nos premiers parents, l'aimable innocence du pieux Abel, la justice consommée de Noé, l'invincible foi d'un Abraham, l'obéissance héroïque d'Isaac, les travaux pénibles de Jacob, la timide chasteté de Joseph, la douceur incomparable de Moïse, le courage intrépide des Josués et des Gédéons, le zèle ardent des Isaïes et des autres hommes inspirés du Seigneur ; c'est aujourd'hui que leur souhaits sont accomplis, que les portes de bronze qui empêchaient leur retour à la lumière sont rompues, et qu'ils voient celui dont ils avaient si fort désiré de voir le jour ; c'est aujourd'hui, comme le dit saint Paul, que le Seigneur triomphe hautement de la mort, qu'il met sous ses pieds les puissances infernales, qu'il attache à la croix la cédule qui nous était contraire ; *ipsum tulit de medio affigens illud cruci, et expolians principatus et potestates traduxit confidenter, palam triumphans illos* (1) ; c'est aujourd'hui que notre divin chef met ses membres en possession de cette terre promise qu'ils avaient saluée de loin. Ah ! qu'il est beau, mes chers auditeurs, de suivre des yeux de la foi cette illustre captivité qui, comme parle l'Apôtre, est menée captive jusqu'au plus haut des cieux ! ô qu'il est

(1) *Coloss.* 2.

consolant pour nous qui sommes la masse et les branches, de voir les prémices et la racine ainsi honorées de notre Sauveur commun! qu'il est glorieux à cet Homme-Dieu (car il veut bien, tout Dieu qu'il est, se tenir honoré des dispositions de sa créature) qu'il lui est glorieux de recevoir aujourd'hui les hommages publics des princes, des pontifes, et généralement de tous ceux qui sont morts dans la sainteté! mais c'est dans le ciel surtout que le triomphe du Sauveur paraît dans tout l'éclat de sa gloire.

Ce pontife des biens futurs entre dans le vrai sanctuaire, non par un tabernacle fait de la main des hommes, dit l'Apôtre, mais par un tabernacle plus majestueux, et plus parfait, qui est son humanité sainte; *Christus assistens pontifex futurorum bonorum per amplius et perfectus tabernaculum... introivit semel in sancta :* il y entre, non par le sang des boucs et des autres victimes légales, mais par son propre sang, qui devient le prix de notre rédemption; *neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem.* Ce saint des saints, figuré par celui des Juifs, avait été jusqu'alors fermé, personne n'avait été digne de l'ouvrir; mais enfin le lion de la tribu de Juda a obtenu par sa victoire d'y entrer, et d'y faire entrer ceux qui ont combattu avec lui jusqu'à la mort. Les anges, étonnés et ravis d'admiration à la vue d'un spectacle si merveilleux et si nouveau, se demandent les uns aux autres quel est ce roi de gloire? *quis est iste Rex gloriæ?* et en voyant les cicatrices qu'il conserve sur son corps, ils s'écrient que c'est vraiment un roi fort, un roi puissant, un roi victorieux et invincible dans le combat; *Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ.* Ouvrez vos portes, ô princes, ajoutent-ils, et vous, portes éternelles, levez-vous, afin de laisser entrer le roi de gloire; *attollite portas principes vestras, et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ.* Des millions d'esprits célestes disent à haute voix, et en formant un doux concert, que l'Agneau qui a été égorgé est digne de recevoir d'une manière publique ce qu'il a toujours eu d'une manière inconnue aux hommes, la puissance, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction; *dignus es, Domine,*

accipere gloriam et honorem et virtutem (1). Dès l'instant il reçoit un nom qui est au-dessus de tout nom : tout dans le ciel, sur la terre et dans les enfers fléchit le genou devant lui pour marque de l'adoration qui lui est due, et toute langue confesse que Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père ; il est élevé au-dessus de toutes les principautés, au-dessus des puissances et des vertus, des dominations, des séraphins, et de toutes les dignités qui peuvent être nommées dans ce siècle et dans le siècle à venir ; *suprà omnem principatum et potestatem, et virtutem et dominationem, et omne nomen quod nominatur non solum in hoc sæculo, sed etiam in futuro* (2). Tout généralement est soumis à ses pieds, excepté celui qui lui soumet tout ; et comme nous le dit notre Evangile, comme l'a souvent remarqué saint Paul, comme nous le disons tous les jours, il est assis à la droite de Dieu son Père.

Or cette expression, comme vous le savez, ne doit pas être prise dans un sens naturel, comme si Dieu le Père avait une droite, Dieu est un pur esprit ; ou comme si le corps de Jésus était assis, saint Etienne le voyait debout ; mais elle nous marque, disent saint Athanase, saint Basile et d'autres docteurs de l'Eglise, que Jésus-Christ comme Dieu est égal à son Père en tout, en sagesse, en puissance, et dans les autres perfections, et que cette égalité, qui jusqu'alors avait été couverte du voile de son humanité ; ou bien ces paroles nous signifient, et c'est ce que disent les prêtres dans la messe de ce jour ; elles signifient, dis-je, que Notre-Seigneur a placé à la droite de la gloire de son Père la substance de notre fragilité qu'il s'est unie, c'est-à-dire, son humanité ; elles signifient que comme homme il est élevé au-dessus de toutes les créatures ; et ce que l'Ecriture et le symbole ajoutent qu'il est assis, marque qu'il goûte la paix et le repos qu'il s'est acquis par ses combats, qu'il règne et qu'il règnera dans son Eglise, sur ses élus, jusqu'à ce que Dieu mette à ses pieds tous ses ennemis, selon la promesse qui lui en a été faite par David en ces termes : *Sede à dextris meis, donec*

(1) *Apoc.* 4. — (2) *Eph.* 1.



ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum. Voilà ce que peut signifier cet endroit du symbole : *Il est assis à la droite de Dieu le Père ; sedet ad dexteram Dei Patris.* C'est donc à dire que cet homme de douleur, méconnaissable quelques jours auparavant, est aujourd'hui établi roi sur une montagne sainte, que les nations sont devenues son héritage, que sa possession n'est pas terminée par les bornes de la terre, qu'il règne sur l'univers entier, sur les justes par sa grâce, et sur les pécheurs par sa justice, qui est aujourd'hui comme assoupie, mais qu'il exercera terriblement quand il se lèvera pour juger les vivants et les morts ; c'est-à-dire, qu'il est pontife et roi au plus haut des cieux, faisant la félicité des Saints, faisant autant de rois et de prêtres qu'il y a des Saints, recevant leurs actions de grâces et leurs louanges continuelles. Quelle gloire ! quel bonheur ! quel triomphe de mon Jésus ! quelle gloire pour notre nature ! c'est elle, mes frères, qui ouvre les portes des cieux, c'est elle qui est reçue à l'acclamation des Anges, c'est elle qui pénètre jusqu'au plus haut des cieux, qui se présente au Père Eternel, que le Père reçoit de ses mains, dit saint Chrysostôme, qu'il place à sa droite sur son propre siége ; concevons-nous maintenant que l'Ascension de Jésus-Christ est pour lui un mystère de gloire, un mystère glorieux par la manière dont il quitte ses apôtres, par rapport aux saints dans la compagnie desquels il monte au ciel, par la manière dont il est aujourd'hui dans les cieux ? Oui, mon Sauveur, nous vous reconnaissons aujourd'hui pour un Dieu vraiment glorieux et admirable, nous nous joignons à vos apôtres pour vous adorer dans cette qualité, nous prenons toute la part possible à votre triomphe, nous voudrions être capables d'y ajouter par nos sentiments de joie, par nos louanges ; nous voudrions être avec vous pour vous louer d'une manière plus digne, nous regardons comme un malheur que notre exil soit prolongé.

Eh ! mes frères, quel malheur n'est-ce pas en effet ? saint Augustin et toute la religion nous l'apprennent, la gloire de Jésus-Christ dans son ascension est notre gloire même ; *Ascensio Domini glorificatio nostra est.* En qualité de membres

nous avons tous droit de prétendre au bonheur de notre chef, sa félicité est même le seul objet qu'il propose à nos désirs ; nous sommes tous appelés à rendre et à recevoir en quelque sorte les hommages qu'on rend à notre chef, et qu'il reçoit ; les apôtres pleins de joie l'adorent, et nous l'adorerons pendant les siècles des siècles, en disant : bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance à notre Dieu dans tous les siècles des siècles. *Amen* (1). Les âmes des justes lui forment un cortége honorable ! et vous, chastes épouses de Jésus-Christ, vous suivrez ce divin agneau partout, c'est votre privilége ; *Virgines... sequuntur agnum quocumque ierit.* Les anges dans le ciel lui chantent jour et nuit des cantiques de joie ; et vous, élus de mon Sauveur, vous célèbrerez éternellement ses miséricordes infinies. Le nom de notre chef est glorifié par toute la terre ; le nôtre, s'il est écrit dans le livre de la prédestination, sera un jour révéré de toute l'Eglise chrétienne, les anges se réjouiront de notre bonheur dans le ciel, nous serons admis dans l'auguste société des Saints, nous verrons notre Dieu face à face, et nous serons en quelque sorte semblables à lui, parce que nous le verrons lui-même, nous jouirons d'une félicité universelle qui rejaillira sur toutes les facultés de notre corps et de notre âme, d'une félicité continuelle que rien n'interrompra, ni ne diminuera, d'une félicité éternelle que rien ne vous enlèvera ; voilà, ô chrétiens, l'objet de vos désirs et de vos espérances ; votre cœur n'est formé ni pour les plaisirs de ce monde, ni pour ses biens et ses honneurs, il est trop vaste pour être rempli de ces vains objets, il est créé pour posséder Dieu même dans les cieux ; c'est là que votre chef vous invite à le suivre, c'est-là qu'il est allé vous préparer une place. Encore une fois, quel malheur n'est-ce pas pour vous de ne la pas occuper ! Ah ! mes chers frères, courons donc après notre divin Rédempteur, montons avec lui par les mouvements d'une vive espérance, suivons-le par les sentiments de notre cœur les plus tendres ; *post illum quomodo possumus spe ascendamus et corde sequamur* (2).

(1) *Apoc.* 7. — (2) *Aug. serm.* 3. *de Ascens.*

N'ayons plus de pensées et de désirs que pour le ciel, fixons là toutes nos prétentions, et qu'il soit désormais l'unique objet de nos vœux, comme il est la fin de tous les travaux de Jésus-Christ; voyons comment il en soutient l'espérance, c'est le sujet d'une troisième réflexion.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Grâces éternelles en soient rendues au Seigneur, nous connaissons enfin aujourd'hui l'objet véritable qui doit fixer nos cœurs ! à quelles épaisses ténèbres l'esprit de l'homme n'avait-il pas été livré sur ce point important qui décide de son sort éternel ? le gentil avait été jusqu'alors, dit saint Paul, sans espérance certaine, et sans Dieu réel ; *promissionis spem non habentes, sine Deo in hoc mundo* (1). Le Juif charnel bornait ses souhaits à voir un Messie tel que son esprit orgueilleux l'avait imaginé, un capitaine invincible qui commanderait à la tête d'une armée nombreuse, un conquérant heureux qui soumettrait les nations à son empire, un autre Salomon qui ferait des divers états qui partagent l'univers, un royaume dont les sujets vivraient dans une paix profonde et abondante. La mère des enfants de Zébédée, tout occupée de ces préjugés, demandait au Sauveur que ses fils fussent placés l'un à la droite, et l'autre à la gauche de Jésus-Christ; les apôtres mêmes, chose surprenante, les apôtres, engagés dans une erreur aussi grossière, demandent à leur divin Maître, peut-être un moment avant qu'il ne les quitte, dans quel temps il rétablira le Royaume affaibli d'Israel: voilà l'inclination, le penchant funeste de l'homme à mettre sa confiance dans la créature. Quel étrange oubli de sa fin dernière ! et que ceci nous prouve bien le besoin extrême qu'il avait d'un secours qui le détachât de la terre et l'élevât au-dessus de lui-même; or quel pouvait être ce secours? était-ce la raison seule? les païens l'avaient, et jamais ils n'ont conçu une idée juste du vrai bonheur; ce secours puissant et efficace était-il la lumière de la foi ! Les juifs avaient

(1) *Eph.* 2.

entendu ces paroles du Prophète : *heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller au conseil des impies* (1) ; les apôtres avaient entendu ces autres du Sauveur : *heureux les pauvres d'esprit, les doux et les pacifiques* (2), et cependant ils n'avaient encore que des idées basses et terrestres du royaume de Jésus-Christ. Quel pouvait donc être ce secours plus efficace que la raison, et plus fort que celui de la foi ? c'est l'Ascension du Sauveur, pourquoi ? parce que non-seulement Jésus-Christ justifie notre espérance avant de monter au ciel, fixe notre espérance en montant au ciel, mais soutient notre espérance par les bons offices qu'il nous rend auprès de son Père dans le ciel ; les dernières paroles de notre Evangile sont une preuve indubitable de cette dernière réflexion. Les voici.

Les disciples étant partis prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant leur parole par les miracles qui l'accompagnaient; illi autem profecti prædicaverunt ubique, Domino cooperante, et sermonem confirmante sequentibus signis. C'est ainsi que le Seigneur exécutait ses promesses en confirmant la foi des fidèles par des miracles de toute espèce, en donnant l'accroissement à la semence de la parole divine que jetaient les apôtres, et en coopérant avec eux en qualité de chef, de pontife et de médiateur. Ne perdez rien, s'il vous plaît, de ces dernières paroles, parce que c'est en cette qualité que Jésus-Christ coopère avec nous, et c'est dans ce sens qu'il soutient notre espérance.

Il est vrai, mon cher auditeur, nous ne trouvons au dedans de nous-mêmes que trop de raisons capables de nous décourager, et de nous faire désespérer d'arriver jamais au terme glorieux où nous appelle aujourd'hui le Sauveur. Combien de fautes nous en interdisent peut-être l'entrée actuellement ! Saint Paul nous dit que ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ne seront point héritiers du royaume des cieux,

(1) *Ps.* 1. — (2) *Matth.* 5.

et c'est ce que sont plusieurs parmi nous; plusieurs donc sont dans ce moment indignes de paraître en la présence de Dieu, et s'ils mouraient dans l'état présent, ils seraient exclus de leur céleste patrie pour toute une éternité. Quel sujet de crainte pour tous ceux à qui le témoignage de leur conscience n'est point favorable! espérez néanmoins, pécheurs, élevez les yeux vers le ciel, voyez Jésus-Christ assis à la droite de Dieu, c'est ce divin Jésus qui veut bien devenir votre avocat et votre patron auprès de son Père; *si quis peccaverit, advocatum habemus apud patrem Jesum Christum justum* (1). Mon père, s'écrie-t-il de là comme autrefois du haut de la croix, ah! pardonnez à ces pécheurs, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font; pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent combien le péché vous déshonore; pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent combien sont terribles pour eux les suites du péché; pardonnez-leur en vue de ces cicatrices dont ce corps est couvert, en vue de cette tête qui a été couronnée d'épines, en vue de ces pieds et de ces mains percés de clous, en vue de ce côté ouvert pour leur salut; *Pater, ignosce illis*: pardonnez-leur en vue des travaux que j'ai entrepris, des contradictions que j'ai essuyées, de la sueur dont mon corps a été trempé, et de mon sang versé pour leur salut; *Pater, ignosce illis*. Oui, pécheurs, voilà comment votre Sauveur intercède pour vous auprès de son père pour votre conversion. Quel motif d'espérance pour vous! celui qui crie était toujours exaucé lorsqu'il était sur la terre, il l'est encore aujourd'hui dans les cieux; ce qu'il demande est selon la volonté de celui à qui il s'adresse; vous ne pouvez douter que votre Sauveur ne sollicite dans ce moment la grâce de votre pardon, et que Dieu le Père ne soit disposé à vous l'accorder à sa prière. Allez donc, vous dit saint Paul, allez avec confiance vous présenter devant le trône d'où émanent toutes les grâces, afin d'y recevoir les riches effets de sa miséricorde; *adeamus ergo cum fiduciâ ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur* (2). Allez-y avec une pleine confiance, parce que vous trouverez sur ce trône même un

(1) 1. *Joan.* 2. — (2) *Hebr.* 4.

avocat puissant qui sonde la profondeur de votre misère, qui connaît les motifs qui agissent plus puissamment sur le cœur de Dieu, qui se présente lui-même comme victime de propitiation pour vos péchés; *ipse est propitiatio pro peccatis nostris.* Autre motif d'espérance plus efficace encore que le premier.

En effet, mon cher auditeur, qu'y a-t-il de plus consolant dans la religion pour un pécheur que cette pensée : il y a dans le ciel un pontife qui offre continuellement pour moi, et ce pontife c'est un Dieu; la victime qu'il offre est une victime dans laquelle il met toutes ses complaisances. Or cette pensée est fondée sur les oracles de l'Esprit saint les plus évidents, elle règne presque dans toute l'Epître de saint Paul aux Hébreux. Cet apôtre nous y enseigne que Jésus entre dans le saint des saints en qualité de précurseur; *ubi præcursor pro nobis introivit :* qu'étant prêtre selon l'ordre de Melchisédech, son sacerdoce durera autant que son empire, et qu'il en fera éternellement les fonctions, *Pontifex secundùm ordinem Melchisedech factus in æternum* (1). De là il conclut qu'il peut toujours sauver ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise ; pourquoi ? parce qu'il est toujours vivant, parce qu'il ne semble vivre que pour intercéder pour les siens; *semper vivens ad interpellandum pro nobis ;* et qu'il n'y a pas un moment où on ne puisse dire : à présent Jésus-Christ s'offre à son Père pour nous ; *ut nunc appareat vultui Dei pro nobis.* Non, je ne puis faire ces réflexions, que je ne me sente pénétré de toutes les consolations de mon Dieu ! quoi ! indigne que j'en suis, j'ai dans le ciel un pontife qui est aussi mon Dieu, ce pontife a daigné devenir en tout semblable à moi; *debuit per omnia fratribus similari :* il a voulu prendre ma ressemblance, afin d'être envers Dieu un pontife compatissant, *ut misericors fieret pontifex ;* afin d'expier mes péchés, *ut repropitiaret delicta populi* ; afin de pouvoir mieux me secourir, ayant été lui-même éprouvé. Quel amour infini de mon Sauveur pour moi ! bien loin que l'absence de ce pontife refroidisse sa

(1) *Cap.* 6.

charité à mon égard, c'est pour mes intérêts qu'il s'en est retourné à son Père, c'est parce qu'il m'était utile qu'il me précédât, et il ne me précède qu'avec promesse d'être toujours ici avec moi. Ce pontife connaît mes besoins, il veut me secourir, et il le peut : il est vrai, mes crimes crient fortement pour attirer sur moi les vengeances divines ; mais son sang crie encore plus puissamment pour apaiser la colère du Seigneur : mes péchés sont sans nombre, mais les trésors de ses mérites sont inépuisables ; les plaies que le péché a faites à mon âme sont profondes, mais les plaies de son corps sont plus profondes encore pour y cacher toutes mes fautes. Oui, Seigneur, voilà ce que la foi m'enseigne, ce que je crois, et ce à quoi je ne puis penser sans espérer tout de vous. Si vous vous donnez pour moi, qu'est-ce que votre Père ne me donnera pas pour vous ? si vous parlez pour moi, qui sera contre vous ? si vous m'animez de votre esprit, que deviendra l'aiguillon de la mort ? il sera émoussé, le péché sera détruit, et la crainte qu'il m'inspirait sera changée en une confiance entière. Tels sont, mes frères, les sentiments que fait naître dans mon cœur la considération d'un Jésus-Christ mon avocat et mon pontife ; ne sont-ce pas les vôtres, mon cher auditeur ?

Oui, me dites-vous, j'espèrerais pour le passé, si je ne craignais trop pour l'avenir ; mais après avoir éprouvé si souvent ma faiblesse, comment puis-je espérer que je persévèrerai jusqu'à la mort, que je ne renoncerai plus des habitudes qui m'ont été chères, et que je lutterai sans cesse contre mes inclinations, tandis qu'il restera en moi un souffle de vie ? le moyen de l'espérer, mes frères, c'est d'avoir recours à Dieu par la prière et la méditation de l'homme-Dieu qui s'est établi votre avocat auprès de Dieu ; c'est d'unir votre offrande à la sienne, en faisant de votre corps une hostie sainte par les pratiques d'une pénitence chrétienne ; c'est de vous souvenir de quel chef et de quel corps vous êtes membres ; c'est de penser souvent à ce que dit saint Paul, que vous êtes le corps de Jésus-Christ, et membres de ce corps et de ce chef ; *vos estis corpus Christi et membra de membro* (1).

(1) 1. *Corinth.* 12.

Oui, ô chrétien, voilà qu'elle est la dignité à laquelle vous avez été élevé dans ce jour auguste : Dieu le Père, en faisant asseoir son Fils à sa droite, l'a donné pour chef à toute l'Eglise, tous les fidèles sont devenus membres de son corps, il accomplit tout en tous; *ipsum dedit caput suprà omnem Ecclesiam, quæ est corpus ipsius... qui omnia in omnibus adimpletur* (1). C'est ce Fils unique du Père éternel qui est la tête du corps mystique que compose l'Eglise; c'est cet homme-Dieu qui vous donne le mouvement et la vie spirituelle aussi véritablement que votre corps reçoit véritablement la vie et le mouvement naturel de votre tête; c'est lui qui souffre avec vous lorsque vous souffrez, qui prie lorsque vous priez, qui combat contre vos ennemis spirituels lorsque vous combattez, qui gémit lorsque vous gémissez, qui se réjouit en Dieu lorsque vous vous y réjouissez; c'est de lui que vient toute grâce, toute bonne pensée, tout bon désir, toute bonne action; c'est lui à qui vous devez être uni comme la branche au cep pour pouvoir porter de bons fruits. Comme les membres suivent le corps partout, il faut aussi que vous marchiez sur les traces de Jésus-Christ; ce divin chef n'a jamais vécu pour le monde, il faut que vous mouriez tous les jours au monde en vous en détachant de plus en plus; ce divin chef a été mis dans le tombeau, il faut que vous ressembliez à un homme enseveli par votre indifférence pour les choses de la terre; ce divin chef est ressuscité pour ne plus mourir, il faut mourir tellement au péché que vous ne viviez plus qu'à la grâce; ce divin chef est couronné de gloire dans les cieux, il faut y porter vos désirs jusqu'au moment où les saints anges y porteront votre âme; il faut vous dire : mon chef est dans le ciel, et les membres doivent s'unir à leur chef; ah! il faut donc, mon Sauveur, que je me tienne uni à vous d'esprit en attendant que je vous sois uni en vérité. Mon chef est dans le ciel, et les membres doivent tendre vers le chef. Ah! cette terre n'est donc qu'un lieu d'exil et de pélerinage, et je dois soupirer après cette cité permanente dont le Seigneur est l'architecte et le fondateur.

(1) *Eph.* 1.

mier et le plus grand de tous les miracles; sur la conversion du monde opérée par la prédication de douze apôtres, sur le pouvoir réel qu'il donnait aux premiers fidèles de faire des prodiges de toute espèce. Quel gage de l'espérance chrétienne! et pourquoi donc ne cherchons-nous pas le ciel avec cette avidité que les mondains ont pour les choses de la terre? ô si nous étions bien pénétrés de ces trois vérités, que ce que nous espérons est certain dans son principe, infini dans son objet, facile dans son acquisition, avec quelle ardeur et quelle constance ne marcherions-nous pas sur les traces sanglantes de notre chef! rien n'arrête les apôtres qui en sont persuadés; ils partent, ils vont à travers les dangers et les glaives annoncer l'Evangile devant les princes et les rois. Nous ferions de même, rien ne pourrait nous empêcher de courir dans la voie des commandements de Dieu; si nous avions toujours les yeux fixés sur Jésus glorifié, nous ne négligerions rien pour le suivre et le faire suivre dans sa gloire; et parce que, suivant la pensée de saint Augustin, les péchés ne peuvent monter avec l'auteur de la justice, l'impureté avec le fils d'une Vierge, l'avarice avec celui qui s'est rendu pauvre pour nous, nous déposerions ce poids pesant de nos mauvaises inclinations, afin de le suivre plus facilement dans son triomphe. N'est-ce pas votre résolution, mes frères? n'êtes-vous pas déterminés à imiter Jésus-Christ dans sa vie douloureuse, afin de participer à sa vie glorieuse? cette vie ne sera-t-elle pas l'unique objet de vos espérances?

Nous l'avouons, Seigneur, nos sentiments ont été bien différents de ceux-là, notre empressement à chercher les choses de la terre est une preuve que nous ne désirons pas d'être sitôt établis dans le ciel: maintenant que nous vous considérons dans votre gloire, notre cœur est sans mouvement, sourd, insensible à ce que la foi nous en dit et nous en découvre. O le triste état! l'état déplorable d'une âme qui ne gémit pas après son Dieu! ô vous qui êtes assis à la droite du Père, Jésus notre rédemption, notre amour et notre désir, nous vous en conjurons, changez les affections de notre cœur, brisez-en la dureté, ô vous qui êtes le souverain pontife de nos âmes, offrez ces demandes à votre Père qui est aussi le

nôtre; régnez dans le ciel, régnez sur nous, étendez vos mains sur nous pour nous couvrir de votre protection; bénissez-nous comme vous bénîtes vos apôtres en ce jour, et que par la vertu de votre bénédiction nous puissions nous asseoir un jour au plus haut des cieux avec vous; c'est, mes frères, le bonheur auquel vous êtes appelés, et que je vous souhaite, etc.

ÉVANGILE

Du jour du Saint-Sacrement.

En ce temps-là, Jésus dit aux Juifs: Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange, vivra aussi pour moi. C'est là le pain qui est descendu du ciel. Il n'en est pas de ce pain comme de la manne. Vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts. Celui qui mange ce pain, vivra éternellement.

Homélie sur la fréquente communion.

Quel amour ineffable de notre divin Sauveur envers nous, mes frères! les admirables caractères de cet amour que nous découvrons dans notre Evangile! il nous montre en Jésus-Christ un amour ingénieux qui couvre toute la majesté de son corps adorable et de son sang précieux sous les viles espèces du pain et du vin, afin que son éclat ne nous effraie pas jusqu'à nous en éloigner; un amour véhément qui le porte à se communiquer à nous sous l'apparence de la nourriture la plus ordinaire, afin que nous comprenions par ce signe le désir ardent qu'il a de se donner souvent à nous; un amour sincère et efficace qui nous applique et le sang qu'il a

versé pour nous sur la croix, et les mérites qu'il nous a acquis par l'effusion de ce sang; un amour tout-puissant qui change les lois de la nature en séparant les accidents de leur substance, et en substituant à la place du pain et du vin son corps et son sang; un amour invincible qui n'a pu être arrêté dans l'institution de ce sacrement, ni par la perfidie de Judas, ni par les sacriléges et les impiétés qui se doivent commettre contre ce mystère dans la suite des siècles; un amour attentif qui pourvoit à nos besoins spirituels, en nous procurant abondamment les secours nécessaires à la vie de l'âme; un amour universel qui s'étend à tous les temps et à tous les lieux, puisque depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, dans tout le monde, on offre une hostie pure suivant la prédiction de Malachie; un amour tendre qui nous unit intimement à Jésus-Christ, et ce divin Sauveur à chacun de nous; un amour pur qui ne se propose d'autre fin que de nous faire vivre pour Jésus-Christ comme il vit lui-même pour son Père; un amour constant, puisque ce sacrement n'est établi que pour nous rendre immortels, et conserver pendant l'éternité l'union qu'il commence dans le temps; un amour heroïque à qui il ne suffit pas que le Verbe se soit fait chair, qu'il se soit rendu semblable à nous, qu'il se soit donné pour nous une fois en mourant, et qu'il n'a été satisfait qu'après l'institution d'un sacrement où il peut se donner encore à nous tous les jours. O charité incompréhensible d'un Dieu envers les hommes! ô bonté infinie de Jésus-Christ envers les siens! d'où me peut venir ce bonheur, ô mon aimable Jésus, que vous veniez vers moi, que vous fassiez vos délices d'être avec les enfants des hommes? ô que ne puis-je vous témoigner autant d'amour dans votre sacrement que vous m'en témoignez! vous y marquer autant de reconnaissance que vous m'y accordez de grâces! faire tout mon plaisir de vous y visiter, de vous y entretenir, et de vous y recevoir comme vous vous plaisez à me voir au pied de vos autels, à m'y entendre, et à vous y donner à moi! que je suis confus d'avoir jusqu'aujourd'hui paru si peu en votre présence, et avec si peu de respect et de ferveur!

Réparons nos négligences, mes frères, jetons-nous aux pieds de ce Roi immortel qui paraît aujourd'hui au milieu de nous

comme dans son triomphe, pour en obtenir le pardon; formons devant lui la résolution de venir souvent lui présenter nos hommages, lui exposer nos besoins, et surtout le recevoir dans un cœur pur et saintement disposé, c'est à quoi je me propose de vous exhorter aujourd'hui. Veuille le ciel bénir mes paroles, vous inspirer les dispositions nécessaires pour approcher dignement de la sainte table, et rendre vos communions aussi fréquentes qu'elles ont été rares jusqu'à ce jour. Voilà l'objet principal dont j'ai dessein de vous entretenir. La fréquente communion, fondée sur nos propres avantages, fera le sujet de mon premier point; la communion fréquente, fondée sur la volonté de Jésus-Christ, fera le sujet de mon second point; je me bornerai au premier aujourd'hui, me réservant de vous donner le second dimanche prochain, en expliquant l'Evangile de ce jour-là.

PREMIER POINT.

Si je parlais à des âmes bien parfaites et bien spirituelles, il me suffirait, pour les engager à la communion fréquente, de leur dire que c'est Jésus-Christ qui est dans le Sacrement de nos autels. Ces aigles prendraient aussitôt leur vol au-dessus des choses de la terre, et s'assembleraient autour du corps qui doit les nourrir, mais le grand nombre de ceux à qui je parle est celui des imparfaits : il faut donc leur proposer des motifs auxquels ils soient sensibles, et qui les intéressent assez pour piquer leur indifférence et leur inspirer des sentiments de ferveur. Les voici ces motifs, prêtez-y votre attention, s'il vous plaît.

Si, pour vous déterminer à fréquenter la sainte table, et à vous trouver souvent au banquet sacré du corps et du sang de Jésus-Christ, je vous y promettais de la part de Dieu même une nourriture qui vous fortifiât contre les ennemis de votre salut, et un breuvage salutaire qui éteignît les feux de la concupiscence; si j'ajoutais qu'en vertu de cette nourriture vous habiterez en Dieu et Dieu en vous, que vous ne vivrez plus que par lui; si enfin je vous assurais que vous recevrez dans son Sacrement le gage d'une glorieuse immor-

talité, tant et de si précieux avantages ne vous décideraient-ils pas pour la fréquente communion ? Qu'est-ce qu'un chrétien peut souhaiter sur la terre, sinon de vaincre ses ennemis, de dompter ses passions, d'être constamment uni à son Sauveur et à son Dieu, d'être aimé de son esprit, et de recevoir des assurances de son éternité bienheureuse ? Or ces avantages sont les fruits inséparables d'une digne communion, c'est-à-dire, d'une communion faite en état de grâce, sans attache actuelle ou habituelle au péché mortel, et dans les autres dispositions que je vous marquerai ailleurs en expliquant l'Epître de ce jour, vous avez pour garant de ces cinq avantages notre Evangile même.

Premièrement, *la chair de Jésus-Christ* réellement présente dans l'auguste Sacrement de nos autels, *est véritablement nourriture ; caro mea verè est cibus.* Elle est à l'égard des âmes ce que le pain matériel peut être à l'égard des corps ; ceux-ci ont leur accroissement et leur affaiblissement qui exigent que nous prenions notre nourriture tous les jours, et même plusieurs fois le jour ; il en est de même de nos âmes, elles peuvent se fortifier dans le bien, ou se laisser affaiblir par la force du penchant, la contagion de l'exemple, les suggestions de l'esprit de ténèbres : il faut donc pour la fortifier et réparer les pertes continuelles qu'elle souffre dans ses forces, faire un fréquent usage de la divine Eucharistie, parce qu'elle est, dit le saint Concile de Trente, la nourriture spirituelle qui nourrit et fortifie nos âmes, l'antidote qui nous délivre des fautes quotidiennes, et le remède qui nous préserve des péchés mortels (1) ; *antidotum quo liberemur à culpis quotidianis, et à peccatis mortalibus præservamur.* Voilà le principe sur lequel le même Concile souhaite ailleurs que les fidèles qui assistent à la messe vivent assez saintement pour y communier, non-seulement en esprit et par affection, mais encore par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin qu'ils reçoivent un fruit plus abondant de ce saint sacrifice (2). C'est ce même principe sur lequel se fondait saint Ambroise lorsqu'il faisait ce reproche à son peuple de Milan,

(1) *Sess.* 13. — (2) *Sess.* 22.

si l'Eucharistie *est le pain quotidien, pourquoi ne la recevez-vous qu'au bout d'un an? recevez-la tous les jours, afin qu'elle vous profite tous les jours; si quotidianus panis, cur sumis post annum? accipe quotidie quod tibi prosit quotidie* (1).

Mais vous êtes pécheurs, dites-vous, et parce que vous péchez, quoique ce n'est que véniellement, et sans affection habituelle au péché, vous prétendez qu'il faut vous éloigner de ce Sacrement! Raisonnement faux, conduite insensée, vous répond le même Père, il serait bien plus raisonnable de dire : je pèche tous les jours, donc j'ai toujours besoin de recourir au remède eucharistique, et je dois en faire un fréquent usage; *quia semper pecco, indigeo medicinâ.*

Mais je suis faible, dites-vous, et j'ai des imperfections qui m'en rendent indigne. Ah! que dites-vous, mes frères, reprend le célèbre Gerson, quelle sagesse y a-t-il à dire que vous n'approchez pas de l'Eucharistie, parce que vous vous sentez dans un état de tiédeur? vous ressemblez à celui qui dirait qu'il ne veut point aller au médecin, parce qu'il est malade; à celui qui ne voudrait point s'approcher du feu, parce qu'il est saisi de froid; à celui qui s'abstiendrait de manger, parce qu'il est faible : pourquoi? parce que l'Eucharistie est cette médecine qui doit vous guérir, ce feu qui doit vous réchauffer, et cette nourriture qui doit vous fortifier. Ah! recevez-la donc, quoique faibles, pourvu que vous ne soyez pas en état de péché, et que vous viviez de la vie de la grâce, et que vous produisiez des actes de cette vie, c'est la volonté expresse de Jésus-Christ même : *sumi autem voluit sacramentum hoc tanquam spiritualem animarum cibum, quo alantur et confortentur viventes vitâ illius* (2).

Mais il serait à craindre, dites-vous, de faire une habitude de la communion fréquente, et de tomber par là dans une tiédeur pire que celle qu'on voulait éviter : j'en conviens, il serait trop dangereux de communier par habitude, bientôt vous y apporteriez moins de préparation, ensuite vous oublieriez les dispositions les plus nécessaires, et vous ajou-

(1) *Lib.* 5. *de Sacram.* — (2) *Sess.* 13.

enivré de son sang, il était comme insensible à un tourment si cruel. Vous admirez la fermeté d'un saint Vincent martyr, c'est à la communion qu'il en était redevable; l'esprit heureusement enivré de ce calice, il se présente avec intrépidité au tyran, et se moque avec assurance de sa rage et de ses menaces, non par une vaine présomption, mais par la confiance qu'il avait au sang de Jésus-Christ. Quelle force du Sang de Jésus-Christ! quels merveilleux effets il produit dans une âme qui reçoit dignement son Sauveur! Comme il est vif et agissant, dit saint Bernard, il la tire du profond sommeil où elle était ensevelie; il la blesse pour la guérir; il la pénètre, fût-elle aussi dure que le marbre, il l'attendrit, il déracine ses méchantes habitudes, et après avoir détruit ses inclinations déréglées, il plante à leur place les vertus: si son cœur est sec, il l'arrose des eaux de sa grâce; s'il est dans les ténèbres, il l'éclaire; s'il est fermé, il l'ouvre; s'il est serré, il le dilate; s'il est froid, il l'échauffe; s'il est courbé, il le redresse (1); il opère toujours deux changements dans une âme bien disposée; lorsque les passions sont faibles, il en amortit le sentiment, il empêche qu'on ne consente à celles qui sont plus fortes et plus dangereuses; que si quelqu'un s'aperçoit qu'il est tenté moins souvent et moins fortement, que ses emportements ne sont plus les mêmes qu'auparavant, que la fortune de son frère n'excite plus sa jalousie, que la flamme impure qui le dévorait, est changée en une flamme de charité; c'est au sang de Jésus-Christ, dont la vertu opère en lui, qu'il en doit rendre grâces; *gratias agat sanguini Domini, quia virtus sacramentalis in eo operatur* (2). Voilà ce que ces Pères, voilà ce que tous les saints ont pensé de la vertu de ce vin précieux qui nous est présenté dans la coupe sacrée; ils ont pensé que le sang adorable de notre divin Sauveur produisait dans ceux qui sont bien disposés, une grâce victorieuse des tentations les plus dangereuses, qu'il donnait une grâce de force à ceux qui sont dans l'affliction, une grâce de force à ceux qui sont éprouvés par les contradictions, une grâce des

(1) *Bernard. in cant.* — (2) *Serm. de cœna.*

tempérance à ceux qui avaient du penchant pour les plaisirs de la table, une grâce de douceur à ceux qui étaient sujets à la colère, une grâce de chasteté à ceux que les inclinations corrompues portaient à des plaisirs criminels; en un mot, quelles que soient les passions, la foi vous assure que vous recevrez des grâces actuelles assez fortes pour en triompher. Quels puissants motifs de communier souvent! nous avons tous, et nous avons jusqu'à la mort de secrets penchants au péché, jusqu'à ce moment redoutable notre chair se révoltera contre l'esprit, et l'esprit contre la chair; jusqu'à ce moment nous aurons à combattre trois ennemis terribles: de la manière dont nous aurons combattu dépend notre éternité; de quelle importance n'est-il donc pas pour nous de remporter la victoire! pour cela il faut des secours aussi continuels que les combats qui nous sont livrés; ces secours, nous les trouverons dans la réception du sacrement admirable de nos autels; il faut donc (et ceci n'est pas de simple conseil, mais d'une étroite obligation pour tous les chrétiens) il faut donc recourir continuellement à cette source de grâces.

Prenons cependant garde de rien outrer ici, mes frères, lorsque je vous dis que vous devez tous recourir continuellement à la divine Eucharistie, je ne prétends pas vous faire une obligation de communier tous les jours, ni tous les huit jours ou tous les quinze jours; et par conséquent je ne dis pas que les symboles du pain et du vin soient une preuve convaincante qu'il faille manger aussi souvent le pain sacré que le pain matériel dont nos corps se nourrissent; mais ce que j'entends avec les meilleurs théologiens, c'est qu'il faut communier souvent, c'est que la signification de ce terme, *souvent*, doit se décider principalement sur les dispositions personnelles de chacun; ceux, par exemple, qui sont violemment tentés par le démon d'impureté, doivent se disposer à boire très-souvent le calice qui fait des vierges. Ce que j'entends encore, c'est qu'il y a une négligence très-criminelle de ne communier qu'une fois l'an, comme le font quelques-uns: l'Eglise qui défend d'être plus d'un an sans participer au banquet spirituel de l'Eucharistie, n'a jamais prétendu qu'il suffisait de s'y présenter une fois; ce qui prouve surtout

combien cette négligence à s'approcher du sacrement des autels est criminelle, c'est la conduite de ceux qui communient rarement : quelle différence entre leurs mœurs et celles des personnes qui sont dans l'usage de la fréquente communion ! voyez quel zèle ardent ont celles-ci pour la gloire de Dieu, quel est leur amour pour les pauvres, quelle est leur assiduité à prier, à assister aux offices d'une paroisse, et à remplir les devoirs de leur état ! quelle est leur douleur lorqu'il leur est arrivé de tomber en quelque faute légère, avec quelle promptitude elles s'en relèvent et en font pénitence ! Les autres au contraire se rendent tous les jours moins dignes de participer à la communion ; le temps ne fait que fortifier leurs habitudes, et serrer les liens de leur honteuse captivité ; n'est-ce pas ce que nous apercevons tous de nos propres yeux ? n'est-ce pas le reproche que vous fait votre conscience, vous qui paraissez à peine à la table sainte d'une Pâque à l'autre ? Ah ! je vous en conjure, témoignez plus d'amour à Jésus-Christ dans le sacrement de son amour ; venez dans ces jours solennels vous asseoir à la table que le Seigneur vous a préparée contre les ennemis de votre salut ; venez-y vous rendre terribles aux démons ; sortez-en, comme dit saint Chrysostôme, remplis d'un courage semblable à celui des lions qui jettent le feu par les narines : *tanquam leones ignem spirantes ab illa mensa recedamus facti diabolo terribiles :* c'est le changement admirable que peut opérer en nous la divine Eucharistie ; elle est le pain des forts, c'est un calice qui éteint le feu des passions ; *Sanguis meus verè est potus.*

Troisièmement la chair de Jésus-Christ réellement présent dans nos tabernacles, a la vertu de nous unir intimement à Jésus-Christ : *celui*, dit-il, *qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui ; qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo.* Quelle idée, mes frères, ces paroles ne nous donnent-elles pas de l'excellence de la divine *Eucharistie* ? Avant sa réception Jésus-Christ, comme Dieu, habitait déjà en nous par son immensité qui le rend présent partout, par sa puissance qui produit tout, par sa sagesse qui voit et

gouverne tout, par ses bienfaits et ses grâces qui sanctifient tout; comment donc peut-il se faire qu'il habite en nous par la vertu de son Sacrement? c'est qu'alors, dit saint Chrysostôme, nous ne faisons plus réellement qu'un corps avec Jésus-Christ, c'est que ce corps sacré qui fut autrefois immolé pour nous sur la croix, et qui aujourd'hui est assis au plus haut des cieux à la droite du Père, en descend néanmoins sans la quitter pour s'incarner de nouveau dans nos cœurs. Nous sommes alors tout à ce divin Rédempteur, et il est tout à nous; son corps, son sang, son âme et sa divinité, quel trésor infini pour nous! dans les autres sacrements Dieu nous accorde ses grâces, et dans celui-ci il nous donne l'auteur même des grâces; là c'est une vertu qui sort de Jésus-Christ, ici c'est Jésus-Christ en personne qui se communique à nous; il nous fait connaître nos besoins, il nous offre ses grâces pour y subvenir, il expose à nos yeux les richesses immenses de sa miséricorde, il nous permet, il nous ordonne de puiser à pleine main tout ce qui nous est utile et nécessaire; sa bonté pour nous, j'ose le dire, épuise sa puissance, et la sagesse qui guide cette bonté ne pourra jamais nous accorder un don plus parfait; car quelle est cette bonté ineffable de notre Dieu, et qui pourra ne la pas admirer? Il nous donne sa propre substance, afin que nous n'ayons plus avec lui qu'une même nature divine; afin, dit saint Cyrille d'Alexandrie, que nous soyons en lui et lui en nous comme un morceau de cire fondue se mêle avec un autre également fondue, et devient un avec lui; afin, dit saint Cyrille de Jérusalem, que nous devenions avec lui une même chair et un même sang; *concorporei et consanguinei Christi.* Quelle élévation de l'homme, et quelle bonté de Jésus-Christ, qui élève l'homme à une dignité si sublime! quel amour de ce bon Pasteur pour ses ouaillees! en fut-il jamais un qui lui ressemblât? Quel pasteur, demande encore saint Chrysostôme, quel pasteur a-t-on jamais vu qui nourrît ses ouailles de ses propres membres et de son sang? *quis pastor oves proprio pascit cruore?* Et que dis-je, des pasteurs? on voit un grand nombre de mères qui ne rougissent point de n'être que des demi-mères, et qui donnent à des nourrices

leurs tendres enfants ; et *quid dico, pastores? matres multæ sunt quæ post partûs dolores filios aliis tradunt nutricibus.* C'est ce que notre souverain pasteur ne souffre pas, mais il nous nourrit de son précieux sang ; *hoc ipse non est passus, sed ipse nos proprio sanguine pascit.*

Réfléchissons ici un moment à cette charité infinie de Jésus-Christ envers nous, considérons-le dans la divine Eucharistie comme un protecteur puissant qui vient nous offrir ses secours dans tous les besoins de cette vie, comme un Sauveur qui court nous délivrer des dangers auxquels nous sommes exposés, comme un libérateur qui descend avec nous dans le profond de l'abîme pour nous en tirer, comme une victime qui s'immole pour nos péchés, comme un roi libéral qui veut nous combler de ses dons, comme un charitable médecin qui veut nous guérir de nos infirmités, comme un bon pasteur qui se donne à nous pour devenir la nourriture spirituelle de nos âmes, comme un hôte qui vient se choisir une habitation au milieu de nous, qui veut se faire un temple de nos âmes, demeurer en nous comme dans sa maison, et nous faire demeurer en lui comme les membres vivants demeurent dans le corps qui les anime. En vérité, mon cher auditeur, pouvons-nous faire ces réflexions et ne pas soupirer après l'arrivée de ce divin hôte? nous qui aimons les honneurs, pouvons-nous penser que celui dont nous sommes repus, celui auquel nous sommes unis, celui avec lequel nous devenons un même corps et une même chair, c'est celui-là même que les anges ne voient qu'en tremblant? Pouvons-nous penser à tout cela et ne pas désirer de nous nourrir souvent de ce pain des anges et de cette manne céleste? Oui, Seigneur, mon âme vous désire comme le cerf altéré soupire après des eaux rafraîchissantes. Mon cœur est altéré de la soif de vos eaux salutaires ; ô vous qui êtes cette source vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, quand aurai-je le bonheur de paraître devant vous, et de m'asseoir à votre table revêtu de la robe nuptiale? *quando veniam et apparebo ante faciem Dei* (1)? Vous êtes prêt à habiter tous les jours

(1) *Ps.* 41.

dans mon cœur, pourrais-je encore refuser cet honneur pendant des mois et des années entières ? vous m'offrez tous les jours une habitation en vous ; le refus que j'en ferais ne me paraîtrait-il pas une ingratitude impardonnable? Non, Seigneur, je ne m'en rendrai plus coupable, je désire sincèrement que votre humanité sainte demeure en moi, et après qu'elle s'est retirée, que votre divinité y reste encore pour éclairer mon esprit et embraser mon cœur d'un amour toujours nouveau ; je veux aussi demeurer en vous en suivant les bonnes pensées et les bons sentiments que vous m'inspirerez.

Ne sont-ce pas là, mes frères, vos résolutions ? l'union réelle et intime qui se fait entre Jésus-Christ et celui qui le reçoit, ne vous les inspire-t-elle pas ? vous souhaiteriez, j'en suis sûr, et peut-être avez-vous déjà souhaité cent fois de pouvoir pleurer vos fautes comme la femme pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, de le loger comme Marthe dans votre maison, d'être formés à son école comme les apôtres, de le porter entre vos bras comme le bienheureux Siméon dans le temple de Jérusalem. Ah ! Chrétiens, s'écrie saint Chrysostôme, pourquoi ces souhaits inutiles? dans l'Eucharistie n'avez-vous pas le même Jésus-Christ ? ne le logez-vous pas dans votre cœur par la communion fréquente ? ne renouvelle-t-il pas tous les jours les mêmes mystères d'amour et de tendresse ? non-seulement vous le voyez et vous le touchez ; *ecce eum tangis et vides :* mais vous le mangez, vous le recevez au milieu de vous, il habite en vous et vous en lui par le Sacrement de son corps ; *tibi concedit intra te sumere* (1). Comment donc ne souhaiteriez-vous pas de le recevoir et de le recevoir très-souvent ? Voilà, mes frères, la sainte pratique à laquelle le troisième effet de la divine Eucharistie doit vous engager.

Quatrièmement, la chair de Jésus-Christ réellement présent dans l'Eucharistie, fait vivre pour ce divin Sauveur, il nous l'assure en ces termes dans notre Evangile : *Comme mon père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi pour*

(1) *Hom. 6. ad pop. Antioch.*

moi, sicut misit me vivens Pater et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, ipse vivet propter me. Développons le sens de ces paroles, et faisons sentir toute la force de la comparaison qu'elles renferment, c'est comme si Jésus-Christ disait : comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, aussi je suis vivant moi-même, et comme je vis pour mon Père à cause de mon union avec mon Père de qui je reçois tout, de même par la communion le fidèle ne vit qu'en moi, que par moi et que pour moi, de sorte que dans le moment où il reçoit mon corps il peut dire : Oui, je vis maintenant de la vie de mon Sauveur, de la vie de la foi, de la vie des justes, de cette vie seule digne de mon âme, et de celui qui a créé mon âme. Non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, qui éclaire mes ténèbres, qui répand la lumière dans mon esprit, qui me fait connaître la bassesse des biens de ce monde et la grandeur de ceux du ciel, qui me remplit d'estime pour ceux-ci et de mépris pour ceux-là, qui fait franchir à mon âme l'espace immense qui la sépare du séjour des saints, qui la place dans les cieux où elle habite déjà par la sainteté de sa conversation, par la vivacité de ses désirs, et par le mérite de ses bonnes œuvres. C'est Jésus-Christ qui vit en moi, parce qu'il m'anime de l'esprit qui l'a animé, parce qu'il me change en lui en détruisant le vieil homme pour me revêtir du nouveau. Oui, si je suis fidèle à l'esprit qui me vivifie ; c'est Jésus-Christ même qu'on verra vivre en moi, parce que comme lui je brûlerai du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, comme lui je renoncerai à ma volonté pour faire en tout et toujours la volonté de son Père céleste, comme lui je serai autant l'ennemi du monde et de ses passions que l'ami de la retraite et des austérités de la retraite ; comme il m'a aimé et qu'il s'est livré pour moi, je l'aimerai souverainement, je l'aimerai uniquement, je l'aimerai jusqu'à livrer mon âme pour lui, il sera la fin de mes pensées et de mes actions comme il en sera le principe ; si je vis, c'est pour lui que je vivrai, si je meurs, c'est encore pour lui que je mourrai, afin de lui appartenir à la vie et à la mort ; *sive vivimus, Domino vivimus, sive morimur, Domino morimur* (1). Comme lui

(1) *Rom.* 14.

je serai doux, humble de cœur, patient, chaste et bienfaisant envers tout le monde; et dans ce sens je dirai avec saint Paul: *Vivo autem jam non ego, vivit verò in me Christus : Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; si je vis maintenant dans ce corps mortel; je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même à la mort pour moi; quòd autem nunc vivo in carne, in fide vivo Filii Dei qui dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* C'est ce que peut dire un fidèle en qui Jésus-Christ habite par le Sacrement de l'Eucharistie, pourvu qu'il ait communié saintement. Quel est donc le bonheur infini que procure une bonne communion? elle fait vivre de l'esprit de Jésus-Christ, cet esprit sanctifie toutes les actions de la vie; chacune de ces actions glorifie Dieu, et mérite un nouveau degré de félicité dans le ciel; chaque degré de cette gloire de Dieu l'emporte sur tous les actes héroïques des plus grands conquérants; chaque degré de cette félicité vaut mieux que tous les biens de ce monde, fussent-ils multipliés à l'infini; voilà les richesses immenses que vous pouvez acquérir par les grandes actions que vous pouvez faire en communiant souvent, tant de gloire et tant de biens ne vous y engageraient-ils pas?

Enfin un dernier avantage qui doit vous y déterminer, c'est que la chair de Jésus-Christ réellement présent dans nos tabernacles, est le gage précieux de l'immortalité, les dernières paroles de notre Evangile nous le marquent: c'est ici le pain qui est descendu du ciel, dit Jésus-Christ en parlant de sa chair, (non que la chair fût descendue du ciel puisqu'il l'avait prise dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, mais parce qu'elle était unie au Verbe éternel descendu du ciel); *hic est panis qui de cœlo descendit. Ce n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée et qui ne les a pas empêchés de mourir, celui qui mange ce pain vivra éternellement; non sicut manducaverunt patres vestri manna et mortui sunt, qui manducat hunc panem vivet in æternum.* Pesez bien ces deux mots, *il vivra éternellement;* il vivra dans le temps de la vie de la grâce, et dans l'éternité de la vie de la gloire; il vivra ici-bas de la vie

de la grâce, il recevra en communiant la grâce sanctifiante, c'est-à-dire une grâce qui lui remettra les péchés véniels dont il sera contrit, et effacera de plus en plus les péchés mortels dont il aura déjà obtenu le pardon, une grâce qui le rendra juste, saint et agréable à Dieu, une grâce qui répandra dans son âme une beauté toute divine et toute surnaturelle, qui charmera les yeux des Séraphins et de Dieu même, une grâce qui le rendra enfant de Dieu, héritier du ciel et cohéritier de Jésus-Christ, une grâce qui le fera participer à la nature divine, une grâce enfin qui sera le principe et la mesure du bonheur éternel; outre cette grâce qui n'est comparable qu'à elle-même pour son prix et son excellence, il recevra les grâces actuelles nécessaires à la vie de l'âme, parce que les sacrements de la nouvelle loi opèrent ce qu'ils signifient; or les symboles du pain et du vin signifient que l'Eucharistie est le soutien de l'âme, elle la soutient donc véritablement, et c'est ce que nous marque, parmi plusieurs autres figures de l'ancien Testament, le plan qu'un ange envoyé du ciel présenta au prophète Elie dans le désert: ce saint homme fuyait la colère injuste de la reine Jézabel dont il avait jusque là repris inutilement les désordres; après avoir long-temps marché dans le désert, il s'endormit à l'ombre d'un genièvre plus accablé de sa douleur encore que de la fatigue de son voyage; pendant son sommeil l'ange vient à lui, le touche et lui dit: Prophète, levez-vous et mangez; *surge, comede:* le prophète obéit promptement à la voix de l'ange, il se lève, prend d'un pain cuit sous la cendre qu'il trouve près de lui et s'endort de nouveau. L'Ange revient bientôt après, réitère les mêmes ordres à Elie, l'avertissant qu'il lui reste un grand chemin à faire: *grandis enim tibi restat via;* et Elie, aussi soumis que la première fois, mange du pain qui lui est présenté, et boit de l'eau qu'il trouve dans un vase à côté de lui, et par la force de cette nourriture il marche pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne d'Horeb: *et ambulavit in fortitudine cibi illius quadraginta diebus, et quadraginta noctibus, usque ad montem Dei Horeb.* Prenez-y garde, mes frères: comme le prophète, nous sommes errants dans ce monde, qui est

pour nous un vrai désert; comme ce prophète, hélas! il nous reste encore un grand chemin à faire; *grandis tibi restat via.* Combien d'illusions à éviter, de difficultés à surmonter, de combats à livrer, d'ennemis à vaincre, de tentations d'orgueil, d'impureté, d'intérêt, de jalousie, d'impatience à surmonter, avant d'arriver au ciel figuré par la montagne d'Horeb! combien de défauts à corriger, d'habitudes à déraciner, de vices à détruire, de vertus à acquérir, avant de parvenir à ce terme où la persécution des hommes n'est plus à craindre! Où trouverons-nous le viatique nécessaire pour voyager dans ce désert épineux et difficile? où puiserons-nous les grâces pour éviter les piéges des ennemis, et pour avancer dans notre carrière? Dans la divine Eucharistie, mes frères; elle est un pain qui nous fera marcher à grands pas dans la voie étroite du salut, un pain qui la rendra douce et facile, un pain qui nous soutiendra jusqu'à ce que nous soyons arrivés à notre céleste patrie, un pain qui nous y fera vivre de la vie de la gloire, après nous avoir fait vivre de la vie de la grâce; et voilà, dit Jésus-Christ, une principale différence entre la vertu de la manne et celle de l'Eucharistie. La manne soutenait au plus quelques jours ceux qui la mangeaient, et ne les empêchait pas de mourir, et selon l'âme et selon le corps; *manducaverunt patres vestri manna et mortui sunt:* mais il n'en est pas ainsi du pain qui vous est offert dans le sacrement de mon amour; celui qui le mange vivra éternellement; *qui manducat hunc panem vivet in æternum.* Oui, mes frères, mangez le pain eucharistique, buvez le sang précieux de Jésus-Christ avec une foi agissante et avec un amour qui réponde à la grandeur de celui de ce divin Sauveur, et vous êtes sûr de vivre éternellement, c'est-à-dire, que jusqu'à la mort vous vivrez de la vie de la justice, si vous le voulez sincèrement. Ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances de l'enfer, ni le présent, ni l'avenir ne pourront vous en priver, si votre volonté n'est assez lâche pour y consentir. Vous trouverez dans ce pain sacré des forces supérieures à celles de tous vos ennemis, et jamais vous ne serez vaincus que parce que vous aurez voulu l'être; c'est-à-dire encore, que votre

âme ne mourra point, qu'après la mort de votre corps elle commencera à jouir d'une vie toute nouvelle qui ne finira jamais; c'est-à-dire enfin, que ce corps qui dans peu sera jeté dans le sein de la terre pour servir de nourriture aux vers, ressuscitera un jour, et que cette résurrection se fera en vertu de ce germe d'immortalité que la divine eucharistie communique à ceux qui l'ont reçu; c'est-à-dire enfin, que ce sacrement nous rend ce don que l'arbre de vie eût communiqué à nos premiers parents. Combien d'avantages renfermés dans une bonne communion! celui qui la fait (c'est la belle pensée de saint Bonaventure) procure à la sainte Trinité la plus grande gloire, aux anges la plus grande joie, aux pécheurs la rémission de leurs péchés, aux justes les secours de la grâce, aux âmes du purgatoire le soulagement de leurs peines, à l'Eglise une faveur signalée, et à lui-même une nourriture céleste qui le soutient, une eau salutaire qui tempère les ardeurs de la concupiscence, une union parfaite et intime avec Jésus-Christ, un moyen de ne vivre qu'en lui et que pour lui, toute sorte de grâces dans le temps, et un poids immense de gloire dans l'éternité. O *sacré banquet*, s'écrie l'Eglise, à la vue de tous ces avantages! ô sacré banquet où Jésus-Christ devient notre nourriture, où *la mémoire* de sa passion se renouvelle, où l'âme est remplie de grâces, et où nous recevons un gage de la gloire *future! ô sacrum convivium, in quo christus sumitur!* O charité infinie de Jésus-Christ qui se donne à de pauvres pécheurs comme nous! ô Sacrement adorable et salutaire, où l'homme goûte à longs traits les délices des anges, où il s'unit à Dieu sans réserve, et où Dieu se communique à l'homme sans mesure!

Ah! mes frères, courons donc à ce banquet spirituel, et cessons de négliger nos intérêts les plus chers; courez-y, gens du monde, et vous y trouverez de quoi vous *soutenir* contre les scandales du siècle; courez-y, chère jeunesse, Vierges de Jésus-Christ, et vous recevrez des grâces *de modestie* et de chasteté; courez-y, époux et épouses chrétiennes, et vous obtiendrez les secours qui vous sont nécessaires pour supporter les charges de votre état; courez-y, riches et

grands du siècle, et l'Homme-Dieu, pauvre et anéanti pour vous dans ce Sacrement, vous apprendra efficacement le cas que vous devez faire de vos richesses et de vos titres; courez-y, hommes d'épée, officiers et soldats, les dangers de votre état, loin de vous en dispenser, sont une raison de plus pour vous fortifier plus souvent du pain des anges. Loin de vous tout respect humain et toute crainte mondaine, ne craignez pas que cette piété vous fasse tort dans l'esprit de gens raisonnables. Les grands capitaines vous en ont souvent donné l'exemple avant de combattre. Faites-vous un devoir et un honneur de les imiter, ayez surtout devant les yeux le rare exemple que vous ont laissé le grand Sobieski, roi de Pologne, et l'incomparable Charles V, duc de Lorraine, sur la fin du dernier siècle. La sainteté de cette chaire qui ne me défend pas de citer quelquefois des faits de l'antiquité païenne, me permettra sans doute d'en rapporter un qui éternisera la mémoire des deux plus grands princes chrétiens qui aient vécu dans leur siècle. En 1623, Vienne, capitale de l'Autriche, était déjà réduite aux abois, et une armée formidable de trois cents mille Turcs menaçait l'empire de sa perte. Sobieski vient à son secours à la tête de quarante mille Polonnais, Charles se joint à lui, et l'instruit d'abord de la manière dont il faut attaquer les infidèles, ensuite ils font l'un et l'autre dresser sur une colline, à la vue des infidèles un autel sur un pavillon magnifique ouvert de toute part, ils entendent une messe qu'on dit à l'aurore, et que le roi sert tête nue et les bras en croix; ils y communient avec la plus tendre dévotion, et alors remplis d'une sainte confiance ils s'élancent sur leurs chevaux, viennent fondre sur les infidèles, les renversent, en tuent une partie, mettent l'autre en déroute, délivrent Vienne, l'Empire, et toute la chrétienté, des cruels fléaux qui les menaçaient, et viennent à la principale Eglise de Vienne, où le roi de Pologne entonne lui-même l'hymne ordinaire de l'action de grâce. Quel charmant spectacle! lequel admirez-vous davantage, mes frères, ou du courage de ces princes, ou de la tendre dévotion à l'Eucharistie qui leur inspirait ce courage? ils combattaient avec le Dieu des armées; qui pouvait être contre eux? c'est ce

qu'ils pensaient et ce que la religion veut que vous pensiez, et que vous pensiez dans l'ocasion; elle demande de vous qu'en tout temps vous ayez une grande confiance dans l'auguste Sacrement de nos autels, et que vous la témoigniez en vous en approchant fréquemment. Rien n'est plus édifiant que de voir un militaire allier cette pratique de la piété avec les devoirs de son état; courez donc à la table sainte, et venez vous y revêtir des armes propres à combattre les ennemis de l'état et ceux de votre salut; courez-y, justes, pour vous affermir dans la justice, et vous perfectionner dans l'amour divin; courez-y, pécheurs, (j'entends ici les pécheurs qui à la vérité sont ressuscités à la grâce, mais qui ne sont pas encore parfaitement guéris des blessures du péché), vous êtes faibles, et vous vous nourrirez du pain des forts, vous êtes assaillis par mille tentations secrètes qui vous tourmentent, et vous recevrez des grâces qui en sècheront la racine; le monde qui vous environne vous expose au danger de pécher, l'arche d'alliance renversera cette idole de Dagon qui séduisait votre cœur; le démon tourne sans cesse autour de vous, cherchant à vous dévorer, et le fort armé qui est Jésus-Christ, l'éloignera, l'enchaînera, lui enlèvera ses riches dépouilles; enfin, courons-y tous, parce que nous avons tous des ténèbres à dissiper, de mauvaises inclinations à corriger, des fautes vénielles à expier, des péchés à éviter, des grâces à obtenir, des devoirs à remplir, des mérites à acquérir; allons-y souvent, parce que ces besoins sont presque toujours présents, et que des communions rares ne suffisent pas pour y satisfaire.

J'ai fait tout cela, me dira peut-être ici quelqu'un, j'ai communié fréquemment, je me suis approché de la table sainte tous les mois, et même plus souvent encore; cependant je n'aperçois pas en moi tous ces effets admirables dont vous parlez, à la fin des années je me trouve aussi faible qu'au commencement; c'est toujours en moi mêmes emportements, mêmes jurements, mêmes habitudes de mentir, d'attaquer la réputation du prochain, d'omettre mes prières, ou de ne les faire que superficiellement; mon cœur n'est pas plus ardent après la communion qu'auparavant, il est froid dans sa con-

versation avec Jésus-Christ, il ne la commence qu'avec peine et dégoût, il la quitte toujours avec plaisir; si je travaille, si je m'occupe à quelque chose, Jésus-Christ n'est ni le principe, ni la fin, ni le motif de mes actions.

Ah! mon cher frère, je tremble pour votre salut éternel en vous entendant, j'appréhende que vous n'ayez changé le pain de vie en un poison mortel par votre faute : il fallait communier souvent sans doute, mais il fallait le faire dans de saintes dispositions, jamais avec précipitation, jamais sans attention, jamais sans vous être bien éprouvé, jamais dans un embarras d'affaires qui vous occupent tout entier, et moins encore dans un embarras de conscience qui vous fît douter de la sainteté de votre âme, mais toujours avec recueillement, toujours avec une réflexion proportionnée à la grandeur de l'action que vous alliez faire, toujours après un sérieux examen de votre état devant Dieu, toujours avec une assurance morale de sa grâce; voilà ce qu'il fallait faire. Voilà ce dont l'omission vous a rendu coupables de sacrilége le plus horrible, si vous aviez communié en état de péché mortel, comme je n'ai que trop de raison de le craindre; car enfin, mon cher frère, si vous aviez porté l'innocence à l'autel, vous auriez reçu une augmentation de la grâce sanctifiante avec une abondance de secours actuels, avec ces secours vous auriez remporté quelques victoires sur vous-mêmes, vous auriez, comme le dit saint Bernard, évité le péché dans les tentations les plus violentes, et les autres se seraient dissipées d'elles-mêmes; vous n'auriez plus qu'un cœur et qu'une âme avec votre prochain, vous l'auriez soulagé de vos biens; eût-il fallu les vendre pour secourir les nécessiteux, vous l'auriez fait; la prière aurait fait vos délices, la frugalité aurait été l'assaisonnement de tous vos repas, vos conversations auraient été chastes et édifiantes : ce sont là les fruits que les premiers fidèles tiraient de leurs fréquentes communions. Puis donc que vous êtes toujours sujets aux mêmes faiblesses, toujours aussi lâches, aussi tièdes, aussi vains, aussi opiniâtres dans vos sentiments, aussi indécents dans vos paroles, aussi emportés, aussi peu édifiants que vous l'étiez avant vos fréquentes communions; ah! il est

bien dangereux que vous n'ayez pas reçu la grâce du sacrement, que vous n'ayez communié en péché mortel, que vous n'ayez bu et mangé votre propre condamnation.

Y aurait-il un de ces Judas dans cette assemblée? quelqu'un aurait-il été assez malheureux pour recevoir dans un cœur souillé le Saint des Saints? hélas! oui, il y en a, nous ne pouvons en douter, c'est même le grand nombre. *Combien*, dit saint Augustin, *mangent le pain descendu du ciel, et meurent en le recevant; quàm multi de altari accipiunt, et accipiendo moriuntur!* Presque tous ceux qui communient rarement sont de ce nombre, parce qu'il est moralement impossible qu'on fasse bien cette action si on ne la fait souvent! *quàm multi de altari accipiunt, et accipiendo moriuntur!* Plusieurs de ceux qui sont dans l'usage de la fréquente communion, sont de ce nombre encore, parce qu'ils ne communient que par esprit d'ostentation, que par hypocrisie, par respect humain, et par d'autres semblables motifs! *quàm multi de altari accipiunt, et accipiendo moriuntur!* Faisons, mes frères, dans ce jour et dans toute cette octave, une réparation solennelle de toutes ces fautes énormes, entrons dans tous les sentiments de piété que l'Eglise a eu dessein de nous inspirer en instituant la fête du corps et du sang de Jésus-Christ; faisons-lui amende honorable pour tous les sacriléges que les infidèles et tous les mauvais chrétiens ont commis, et commettent encore tous les jours contre cet auguste sacrement; visitons en ce saint temps nos Eglises avec plus d'assiduité qu'auparavant, dans des sentiments de la foi la plus vive touchant la présence réelle du Sauveur, de la reconnaissance la plus sincère pour les dons excellents qu'il nous accorde en se donnant lui-même à nous, de la dévotion la plus tendre envers celui qui est tout amour et tout feu pour nous, du respect le plus profond pour le Dieu de gloire et de majesté qui veut bien habiter avec les enfants des hommes. Assistons aux processions qui se font dans ces jours, avec toute la modestie et le recueillement possibles; considérons-y les peuples qui environnent Jésus-Christ, comme autant de captifs qu'il a délivrés de la mort et du péché, et Jésus-Christ lui-même comme le con-

quérant et le vainqueur du monde et de son prince, assis sur son char de triomphe ; chantons alors des cantiques d'allégresse et de joie, et disons-lui dès ce moment :

O que vous êtes bon, mon divin Sauveur, d'avoir voulu vous donner à nous, et devenir notre nourriture ! combien de consolations vous avez réservées à ceux qui vous craignent ! *quàm magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te !* Mais que nous sommes méchants et indignes de vos miséricordes ! nous vous avons outragé jusque dans le sacrement de votre amour infini pour nous, nous vous en demandons pardon la face prosternée contre terre, nous vous demandons la grâce de réparer pendant cette octave tous nos sacriléges et nos profanations par une communion qui nous fortifie, nous unisse à vous, nous fasse agir pour vous, et vivre éternellement avec vous ; c'est, mes frères, la grâce que je vous souhaite, et que nous allons solliciter par l'oblation du saint sacrifice. *Amen.*

ÉVANGILE

Du jour de la Toussaint.

En ce temps-là, Jésus voyant autour de lui une grande foule de peuple, monta sur une montagne, où s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui ; et ouvrant sa bouche, il les enseignait, en disant : Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. Vous serez heureux, lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, et qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel.

Homélie pour le jour de la Toussaint.

C'est ainsi, mes frères, que notre divin Sauveur commença autrefois le premier de tous ses discours, et par lui la réforme du monde et de ses fausses maximes. Quelle différence paraît tout-à-coup entre ces deux maîtres ! Le monde appelle heureux ceux qui possèdent les biens de ce siècle; *beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (1); et l'Evangile ne croit heureux que ceux qui sont au moins de cœur détachés de ces mêmes biens; le monde condamne cette humble douceur qui supporte les injures et les mépris avec modération, et l'Evangile la préconise, en lui assurant la possession de la terre des vivants; le monde regarde comme un état malheureux celui d'où sont bannis les ris et les amusements, et l'Evangile regarde les larmes et la persécution comme les solides consolations de l'homme; le monde ne trouve rien que de fade dans la nourriture spirituelle des âmes, et l'Evangile ne promet de parfait rassasiement qu'à ceux qui courent après ce pain céleste, et qui aiment à s'en nourrir tous les jours; le monde autorise la vengeance par la loi qu'il en fait à ses partisans, et l'Evangile ne cesse de crier miséricorde en faveur des coupables; le monde ne reconnaît de crimes que ce qui blesse les yeux des hommes, et l'Evangile méconnaît toutes les vertus qui n'ont pas leur principe dans le cœur; le monde enfin prétend qu'une vie de souffrances est une vie digne de sa compassion pour ceux qui vivent dans les délices, beaucoup plus que pour ceux qui souffrent. Voilà le contraste qui règne partout entre le monde et l'Evangile.

(1) *Ps.* 143.

Quel est, mon cher auditeur, celui dont vous voulez écouter la voix ? lequel des deux vous promet une récompense plus digne de vous ? Je l'avoue, mes frères, les lois du monde sont plus conformes aux penchants de votre cœur, et celles de l'Evangile plus gênantes à la nature, et plus dures ; mais aussi quelle différence du prix attaché au service de l'un et de l'autre ! Vous avez servi le monde, et vous ne l'avez, hélas ! que trop servi jusqu'à présent ! quelles récompenses vous a-t-il accordées pour toutes vos complaisances, vos soins et vos travaux ? Servez Dieu au contraire, vous êtes assurés de posséder un jour tous les biens possibles, de les posséder tous ensemble, de les posséder pour une éternité, sans aucun mélange de maux. Voilà quel sera dans peu votre bonheur, et quel est dès aujourd'hui celui des saints dont nous honorons la mémoire. Ah ! mes frères, que ne puis-je tirer le rideau qui nous dérobe la gloire, la beauté et la magnificence du ciel ! ô que ce spectacle serait propre à vous détacher de la terre, et à vous faire naître le désir du ciel ! que les choses de ce monde paraissent viles et méprisables, quand on fixe les yeux sur celles de l'autre vie ! Si nous ne pouvons encore les contempler en elles-mêmes, considérons au moins ce que la foi nous en découvre ; rien n'est plus nécessaire que cette considération : nous ne perdons le salut que parce que nous sommes attachés aux objets d'ici-bas ; nous n'aimons trop les créatures que parce que nous aimons trop peu le créateur, et les biens qu'il nous prépare ; nous ne sommes indifférents à leur égard que faute d'y penser et de les avoir devant les yeux ; car quels biens seraient plus capables de toucher nos cœurs que les biens éternels, si nous en connaissions le prix ? et cependant quels biens nous touchent moins que ceux-là ?

Voilà, mes frères, ce que je me propose de vous montrer dans cette homélie, et voici quel en sera le plan et la distribution. Rien de plus désirable que les biens du ciel, vous le verrez dans mon premier point ; rien cependant de moins désiré, vous le verrez dans mon second point. Nous vous en supplions, esprits bienheureux, soyez nos intercesseurs auprès de celui qui sera éternellement l'objet de votre joie :

obtenez-nous par vos suffrages de connaître et d'aimer sur la terre les biens dont vous jouissez dans le ciel.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que le ciel dont jouissent les bienheureux dans l'autre vie, et qui fait l'objet de nos espérances dans celle-ci? Ne vous attendez pas, mes frères, à en avoir une idée claire et distincte, nous sommes encore à cet égard dans des ombres obscures que la mort seule dissipera; une nuée mystérieuse suspendue au-dessus de nos têtes nous en dérobe la vue, tandis que nous voyageons dans le désert de ce monde; personne, dit l'Ecriture, ne pourra vivre, et en même temps voir Dieu dans toute sa gloire; *non enim videbit me homo et vivet*; nous n'avons pas, il s'en faut bien, les mérites d'un saint Paul; et quand nous aurions été ravis comme lui jusqu'au troisième ciel, quelle idée pourrions-nous encore en avoir ou en donner? ce que nous pourrons en dire, c'est que dans le paradis on entend des merveilles si ineffables, on voit des objets si grands, qu'il n'est pas possible de les raconter; *arcana verba quæ non licet homini loqui*: ce que (1) nous pourrions ajouter, c'est que l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, et l'esprit de l'homme n'a jamais compris quelles sont les récompenses immenses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment; *oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus his qui diligunt illum*. Représentez-vous si vous voulez, tout ce que la religion a de plus auguste dans ses dignités et ses cérémonies, tout ce qu'il y a de plus éclatant dans l'empire le plus riche, un palais dont les murs soient de l'or le plus pur, les portes enrichies des perles les plus précieuses, un trône du métal le plus rare, sur lequel soit assis un grand roi environné d'une foule de courtisans illustres, chéri de ses sujets, craint de ses ennemis, honoré des étrangers, et faisant le bonheur des siens; joignez à cela tout ce que votre imagination pourra vous fournir, vous n'aurez aucune

(1) 2. Corinth. 12.

idée juste du bonheur des saints, vous serez contraints de dire avec l'Apôtre, que rien n'est comparable à ce que Dieu a préparé à ses élus; *nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.* Voilà l'idée générale que la foi nous donne du bonheur des saints.

Suivant celle que Jésus-Christ nous en donne dans notre Evangile, le ciel est un lieu où se trouvent tous les biens de l'âme et du corps, à l'exclusion de tous les maux; c'est ce que nous allons voir par l'explication du texte sacré.

Jésus-Christ voyant le peuple, monta sur une montagne, où s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui; videns, Jesus turbas, ascendit in montem, et cùm sedisset, accesserunt ad eum discipuli ejus.

C'est pour nous autant que pour ces peuples, que ce nouveau maître d'Israel monte sur cette montagne, et qu'il s'y assied : approchons-nous-en donc comme ses disciples, dans le dessein de recueillir avec respect tous les oracles infaillibles qu'il va y prononcer. Ce n'est plus en ouvrant la bouche des prophètes que cet homme-Dieu nous enseigne aujourd'hui, mais *la sienne propre; aperiens os suum, docebat eos.* Avec quelle vénération, avec quelle attention ne devons-nous pas l'écouter !

Bienheureux les pauvres d'esprit, nous dit-il, *parce que le royaume des cieux est à eux; dicens : beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Voilà par où le docteur de la nouvelle loi commence la première de ses instructions, c'est en parlant du bonheur de l'homme; il sait que nous désirons tous notre béatitude, que ce désir est l'âme de toutes nos actions, que tout ce que nous faisons, c'est pour être heureux; c'est pour cette raison qu'il parle d'abord de la béatitude, c'est pour nous montrer que son Evangile est conforme à nos intérêts les plus chers, qu'il n'est venu que pour nous les procurer, et que toute l'économie de son incarnation tend à notre vrai bonheur. Quel est-il donc ce vrai bonheur ? il était dangereux de s'y tromper et presque tous les hommes s'y étaient trompés, jusqu'alors; les uns l'avaient fait consister dans les honneurs, les autres dans les plaisirs, d'autres dans les richesses : on a compté jusqu'à

trois cents opinions des païens sur la béatitude, toutes infiniment éloignées de la vérité : quelles ténèbres ! quel malheur de l'homme qui sentait qu'il était fait pour la béatitude, et qui ignorait ce qui pouvait le rendre heureux ! quelle obligation ne doit-il pas avoir à celui qui lui découvre la vérité qu'il cherchait ! c'est ce que fait Jésus-Christ aujourd'hui. Il montre d'abord que la béatitude de l'homme consiste dans le royaume des cieux, *beati.... quoniam ipsorum est regnum cœlorum* : et ensuite il nous donne une idée des biens de ce royaume, en nous montrant que toutes les puissances de l'âme, la volonté, la mémoire, la conscience et l'esprit ; que toutes les facultés du corps, la vue, l'ouïe et les autres sens y trouvent tous les biens qui leur conviennent : entrons un moment dans tout ce détail intéressant.

De toutes les misères auxquelles l'homme soit exposé en cette vie, la plus grande est l'inconstance de sa volonté, le penchant furieux qu'elle a pour commettre le mal, la maudite concupiscence que nous avons héritée de nos premiers parents, et la révolte continuelle qu'il y a entre la chair et l'esprit ; tantôt c'est la vanité qui nous enfle, la jalousie qui nous pique, ou l'ambition qui nous dévore ; tantôt c'est l'esprit d'intérêt qui nous domine, celui de la vengeance qui nous anime, ou celui de la colère qui nous transporte ; tantôt c'est la volupté qui nous amollit, la sensualité qui nous entraîne, la crainte qui nous abat. Quel bonheur pour nous, mes frères, d'être ainsi délivrés de ce danger ! eh ! quand viendra-t-il, ô mon Dieu, ce moment ? quand est-ce que j'aurai le bonheur de vous servir dans une pleine liberté ? quand arrivera le jour où je vous posséderai sans crainte de vous perdre ? quand pourrai-je dire avec l'épouse du cantique : *Je suis toute à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi ; dilectus meus mihi, et ego illi.* Notre Evangile nous le marque, cet instant si désirable est celui où nous mériterions par notre douceur d'entrer dans le royaume des cieux : *Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre* des vivants, cette terre heureuse dont les habitants sont immortels ; *beati mites quoniam possidebunt terram.* Alors nous possèderons la terre, c'est-à-dire,

comme l'explique saint Bernard, que ce corps tiré de la terre et cette chair jusque-là rebelles, seront parfaitement soumis à la raison, et notre raison à celle de Dieu, le règne des passions finira, le foyer du péché sera éteint, et la concupiscence ne fera plus sentir son aiguillon ; nous n'aurons plus avec Dieu qu'une même volonté, la nôtre sera pour toujours affermie dans le bien, elle ne sera plus comme aujourd'hui sujette à ces légèretés qui la font passer du bien au mal, et du mal au bien à chaque moment ; nous haïrons tout ce que Dieu haïra, nous aimerons tout ce qu'il aimera.

Ce bien de la volonté paraîtra peut-être peu considérable aux âmes terrestres et charnelles qui ne se réjouissent que dans leur péché, mais qu'il est grand aux yeux de ceux qui connaissent le danger de ces vicissitudes, et qui s'écrient avec l'Apôtre : *Qui me délivrera de ce corps de mort? quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Il est vrai, nous ne le désirons pas, ou nous ne le désirons que faiblement ; mais si nous réfléchissions davantage sur le péril des tentations, ah ! que nous en connaîtrions mieux le prix ! nous demanderions à Dieu qu'il nous éloigne du mal ici-bas, et nous soupirerions après le moment où nous serions confirmés en grâce ; nous soupirerions après le ciel où notre volonté sera pleinement satisfaite, parce qu'elle sera maîtresse de tous ses mouvements ; *beati mites quoniam ipsi possidebunt terram.*

Notre mémoire y goûtera la plus douce consolation. *Bienheureux ceux qui pleurent*, dit Jésus-Christ, *parce qu'ils seront consolés ; beati qui lugent quoniam ipsi consolabuntur.* Larmes précieuses, diront alors les pénitents qui auront pleuré les dérèglements de leur vie, vous faisiez dès-lors les délices des anges, quelles sont donc celles que vous nous procurez aujourd'hui ? Œuvres de miséricorde, ô que votre souvenir est agréable ! c'est vous qui m'avez mis en possession de ce royaume, c'est en votre considération que ces consolantes paroles m'ont été adressées : *Venez, les bénis de mon Père, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez reçu ; j'étais malade, et vous m'avez visité.* C'est pour un habit de vil prix, pour un léger soulagement, pour un verre d'eau

donné au nom de Jésus-Christ que je reçois cette récompense. O que le Dieu d'Israel est bon pour ceux qui l'aiment dans les pauvres ! Aimable chasteté, diront les vierges, qu'il est doux de se souvenir de vous ! c'est vous qui nous donnez le droit de nous asseoir près de l'agneau et de le suivre partout, c'est l'estime que nous avons eue pour vous qui nous vaut cette couronne qui brille sur nos têtes. Il est vrai, cette couronne suppose des victoires, ces victoires des combats, ces combats des mortifications, des prières, des confessions, des communions ; mais que sont ces combats quand on les compare au repos qui les suit? c'est ainsi que les saints dans le ciel se rappellent les périls auxquels ils étaient exposés sur la terre. La providence qui les a soutenus au milieu des dangers, les tentations qu'ils avaient à surmonter, les devoirs qu'ils avaient à remplir, les secours qu'ils ont reçus du ciel, et le saint usage qu'ils en ont fait ; quel sujet de consolation pour eux. *Nous sommes remplis de joie*, disaient-ils au Seigneur dans un prophète, *pour ces jours où vous nous avez humiliés, et pour ces années où vous nous avez éprouvés par les maux ; lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala : Nous avons été comblés de vos miséricordes dès le matin* du grand jour de notre éternité ; *repleti sumus manè misericordiâ tuâ :* nous avons tressailli de joie, et nous avons été remplis d'une consolation qui durera autant que nous, *exultavimus et delectati sumus omnibus diebus nostris* (1). Nous nous souvenons d'avoir semé dans les larmes, et nous moissonnons aujourd'hui dans la joie ; *nous jetions la semence sur la terre en pleurant, et nous rentrons dans notre patrie avec des transports de joie en portant les gerbes de notre moisson ; euntes ibant et flebant, mittentes semina sua, venientes autem venient in exultatione* (2). Voilà, mes frères, le doux langage que nous pourrons tenir au Seigneur, si nous pleurons non pas la mort de nos péchés, de nos amis, de nos patrons, la décadence de nos maisons, ou la ruine de notre fortune, car ce ne sont pas là ces heureux dont parle notre

(1) *Ps.* 89. — (2) *Ps.* 125.

Sauveur, comme le remarque saint Ephrem ; *non dixit beatos qui deflent mortuum, aut damnum domûs, aut necessitatem;* mais si nous pleurons ici-bas nos chutes et nos égarements, nous pourrons lui dire : vous nous avez réservé une couronne de justice, ô mon Dieu, c'est parce que j'ai bien combattu contre les impatiences et les murmures dans les afflictions, contre l'orgueil et la présomption dans la prospérité, contre la volupté et ses attraits dans ma jeunesse, contre les charmes et la séduction du monde dans tous les temps de ma vie; *bonum certamen certavi. J'ai gardé le dépôt* précieux *de la foi*, j'ai vécu par son impression, j'ai terminé ma course en défendant les intérêts; *cursum consummavi, fidem servavi.* C'est pour cela que vous m'avez rendu comme juste juge le prix que vous donnez à tous ceux qui vous aiment; *in reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* C'est ce que le grand Apôtre disait déjà au Seigneur lorsqu'il était encore sur la terre, c'est la pensée qui le soutenait dans les persécutions et les travaux pénibles de son ministère; il savait que Dieu serait sa consolation, qu'il essuierait un jour ses larmes comme il essuie celles de tous ses élus, et il se ressouvenait avec la joie la plus pure de celles qu'il avait versées jusque-là ; quelle est donc sa joie aujourd'hui dans le ciel ? quelle sera la nôtre, mes frères, lorsque nous nous souviendrons des bonnes œuvres qui nous auront mérité le ciel ? Un des tourments les plus cruels des réprouvés est de penser qu'ils ont pu faire le bien, et qu'ils ne l'ont pas fait, et par une raison toute contraire, un des plaisirs les plus doux des bienheureux est de se rappeler qu'ils n'ont pas fait le mal qu'ils pouvaient; leur cœur ne goûte pas une joie moins parfaite que leur mémoire, autre motif qui nous porte à désirer le ciel.

Vous le savez, mon cher auditeur, et votre expérience vous l'apprend autant que la religion : rien dans ce monde ne peut contenter notre cœur, les désirs en sont trop vastes et trop étendus. Elevez-le ce cœur à telle dignité qu'il vous plaira, accumulez près de lui autant de richesses que cet univers en contient, faites-le nager dans tous les plaisirs que peut inventer la sensualité la plus raffinée, il se plaindra que ces digni-

tés et les honneurs qui y sont attachés ne sont qu'une fumée qui disparaît dans le moment ; que ces biens ne sont qu'un peu de foin qui est aujourd'hui et qui demain sera dévoré par les flammes ; que ces plaisirs ne lui laissent que de l'amertume. Comment en effet aucun de ces objets pourrait-il remplir l'immense capacité de ce cœur ? quelle proportion y a-t-il entre ce cœur et ces objets ? ceux-ci sont tous bornés et finis, notre cœur au contraire est infini dans ses désirs, jamais il n'est content de ce qu'il a, comment donc trouverait-il dans la possession des créatures de quoi remplir toute l'étendue de ses souhaits ? ces honneurs sont tout extérieurs, ces biens sont corporels, ces plaisirs n'affectent que les sens ; rien au contraire ne nous est si intime que notre cœur, il est aussi spirituel que notre âme, puisqu'il est notre âme même en tant qu'elle désire et qu'elle jouit, il est élevé au-dessus des sens et de ce qui les flatte, comment donc ce cœur pourrait-il être heureux par la jouissance de ces objets ? d'ailleurs, considérez, mes frères, d'un côté la bassesse de ces objets et la noblesse de votre cœur ; il vient immédiatement de Dieu, il est capable d'aimer et de posséder Dieu, comment une créature si noble dans son origine et si sublime dans sa fin, se reposerait-elle tranquillement dans le sein de tout ce qui ne serait pas Dieu même ? Non, Seigneur, rien sur la terre n'est capable de fixer nos désirs et nos espérances, vous ne nous avez pas créés pour rien de ce qui est dans ce monde, mais *vous nous avez faits pour vous-même, et notre cœur sera toujours inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous : fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te : il sera rassasié* alors suivant la promesse que Jésus-Christ fait *à ceux qui sont affamés et altérés de la justice ; beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.* Ce cœur sera, dis-je, rassasié, parce qu'il puisera en Dieu comme dans une vaste mer de délices tout ce qui sera nécessaire pour le rendre heureux ; il souhaitera d'aimer Dieu, et il l'aimera toujours avec un nouveau plaisir, jamais avec dégoût ; il désirera que sa félicité soit éternelle, et il sera assuré de ne la perdre jamais ; il demandera que Dieu soit glorifié dans ses saints, et il aura

la satisfaction de voir que les saints font leur occupation de cette gloire dans les siècles des siècles. Ah! que ne puis-je ici concevoir la force avec laquelle ce cœur tendra vers son centre, la sainte ardeur avec laquelle il s'élancera continuellement vers cet objet si aimable, ce pur amour avec lequel il s'unira à son Dieu, et la douceur des entretiens qu'il aura avec lui. J'ai donc enfin, dira-t-il, trouvé cette perle précieuse et ce trésor que j'ai cherché si long-temps; je possède mon bien-aimé, et il se communique à moi sans réserve, *il m'a fait entrer dans le cellier où il met son vin*, dans son cœur tout brûlant de charité pour moi : soutenez-moi avec des fleurs, vous qui êtes témoins de mon bonheur, *fortifiez-moi avec des fruits, parce que je languis d'amour; stipate me malis quia amore langueo* (1). Oui, mon Dieu, vous êtes mon bien-aimé, je vous aimerai toujours, et je n'aimerai jamais que vous; ô que le sentiment de mon bonheur est vif! qu'il est doux et consolant! Seigneur Dieu des armées, que vos tabernacles sont aimables! ah! qu'*un seul jour dans votre maison vaut bien mieux que mille autres* dans les tentes de pécheurs! *melior est dies una in atriis tuis super millia* (2). *Qu'il est bon d'habiter ici! bonum est nos hic esse!* C'est ainsi que l'apôtre saint Pierre s'expliquait déjà sur son bonheur lorsqu'il ne voyait encore qu'un échantillon de la majesté divine ; il se trouvait heureux sur le Thabor, il ne voulait plus descendre de la montagne, il demandait qu'on y dressât trois tentes ; quel peut donc être le sentiment de sa joie aujourd'hui qu'il est environné et fait participant de cette gloire ! quel sera le nôtre, mes frères, si nous avons le bonheur d'arriver au port du salut !

Un des motifs qui le rendra plus vif encore, c'est celui que Jésus-Christ ajoute dans notre Evangile, *qu'heureux sont les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde; beati mites, quoniam ipsi misericordiam consequentur*. Une des deux croix les plus affligeantes des âmes des justes dans cette vie, c'est de savoir qu'elles ont péché, et d'ignorer si elles ont obtenu le pardon de leur

(1) *Cant.* 2. — (2) *Ps.* 73.

secours du raisonnement ou de la foi, ce que lui enseignaient l'un et l'autre auparavant; car remarquez bien ce que disent ici les Pères, ce que nous aurons cru ici-bas sur la terre; nous le verrons dans le ciel, nous y verrons l'unité de Dieu, la trinité des personnes en Dieu, nous y verrons Jésus vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, nous y verrons comment il a pu souffrir et mourir pour notre salut, comment sous les espèces du pain et du vin il a pu se donner à nous pour servir de nourriture spirituelle à nos âmes; nous y connaîtrons les mystères de la grâce et de la prédestination. Ces mystères et tant d'autres qui occupent ici-bas nos esprits seront découverts à nos yeux, nous y verrons ce que nous désirons naturellement de savoir ici-bas; dans Dieu qui renferme tout nous lirons les choses les plus abstraites, les plus difficiles et les plus reculées; et comment ne verrons-nous pas tout, dit saint Grégoire, puisque nous verrons celui qui voit tout? nous nous connaîtrons nous-mêmes, et les nôtres, dit Tertullien, et ce qui mettra le comble à notre joie, c'est que nous connaîtrons tous les saints qui nous ont précédés et qui viendront après nous; là nous attend un grand nombre d'amis, dit saint Cyprien, là nous désire une multitude innombrable de parents, de frères, de fils de Jésus-Christ, déjà sûrs de leur immortalité, et aujourd'hui inquiets de la nôtre, quelle joie pour eux et pour nous lorsque nous nous verrons réunis pour ne nous quitter jamais! sur la terre nous entreprenons des voyages difficiles pour voir une personne d'un mérite distingué; quelle sera donc notre agréable surprise de voir une foule de Patriarches et de Prophètes qui nous ont devancés, les Adams, les Abels, les Noés, les Abrahams, les Élies, les Moïses, les Davids, les Isaïes, les Jérémies, le chœur glorieux des saints Apôtres qui ont été nos pères dans la foi, les armées des martyrs vêtus de blanc pour avoir teint leurs robes dans le sang de l'agneau, tous les ordres des esprits célestes, et la reine de tous les saints, Marie mère Dieu. Quelle sera notre allégresse d'être admis à leur société, de les embrasser comme nos concitoyens, d'être unis à tant de saints dont nous entendons parler dans les livres de l'Eglise, de pénétrer les cœurs de tous les saints, de ceux mêmes qui

nous étaient inconnus jusqu'aujourd'hui, de savoir qu'ils nous aiment, qu'ils se réjouissent sincèrement de notre bonheur, de reconnaître en eux les mêmes sentiments qu'en nous, les mêmes désirs, les mêmes inclinations sans craindre de changement ! s'il est si doux sur la terre d'avoir quelqu'un en qui on puisse répandre son cœur avec confiance, quelle joie produira dans le cœur de chaque élu l'union parfaite qu'il aura avec les autres ! Mon Dieu, quand je fais toutes ces réflexions, que le lieu de mon exil m'ennuie, qu'il est triste pour moi d'être condamné à vivre parmi des pécheurs, parmi les ennemis de la paix, de la justice et de la religion ! Ah ! quand viendra ce jour où je paraîtrai devant vous, où je jouirai de la compagnie de vos anges, où mon esprit ne sera plus distrait par les objets du monde, où il s'entretiendra de vous uniquement, où il vous contemplera dans un saint loisir ? Qu'est-ce que toutes les sciences, toutes les connaissances qu'on peut acquérir ici-bas en comparaison de celles du ciel ? je le reconnais, Seigneur, c'est dans le séjour de votre gloire seule que je trouverai les vrais biens de l'esprit, ceux de la conscience, du cœur, de la mémoire, de la volonté, et généralement de tout l'homme ; car peut-il manquer aucun bien à celui qui est appelé enfant de Dieu, à celui qui est véritablement fils adoptif de Dieu : or ce sont les qualités glorieuses des élus et des pacifiques en particulier ; *ils sont heureux*, dit l'Evangile, *parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu ; beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur : Considérez*, dit l'Apôtre saint Jean, *quel amour le Père nous a témoigné de vouloir que nous soyons en effet enfants de Dieu; videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.* Ce que nous serons un jour ne paraît pas encore, dit le même saint, mais nous savons que *lorsque Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui*, *parce que nous le verrons tel qu'il est ; similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* Quelle gloire, mes frères ! quelle miséricorde du Seigneur ! et quel bonheur de l'homme dans le ciel ! Oubliez tout ce que j'en ai dit jusqu'à présent, j'y consens, pourvu que vous considériez bien, comme dit saint Jean, celui qui vous est marqué

justes qui sont dans la gloire, de Jésus qui est le médiateur de la nouvelle alliance (1). Quelle heureuse destinée! vous ne vous arrêteriez pas à ces considérations, vous avanceriez vers ce qui est devant vous, comme dit l'Apôtre (2), vous courriez incessamment vers le bout de la carrière, pour remporter le prix de la félicité éternelle à laquelle Dieu vous a appelés par Jésus, et vous penseriez aux moyens d'y arriver, et vous les emploieriez fidèlement. Le faites-vous? suivez-moi dans l'explication de notre Evangile, et vous le comprendrez.

Quels sont les moyens que le Sauveur nous y propose pour parvenir au royaume des cieux? D'abord il appelle *heureux les pauvres d'esprit; beati pauperes spiritu*: par là il nous fait entendre que le premier moyen de mériter le ciel, est de renoncer à la terre, d'en posséder les biens comme ne les possédant pas, d'en user comme n'en usant pas; car voilà en quoi consiste la pauvreté d'esprit, c'est un renoncement total, au moins de cœur, à tous les biens de ce monde, à ses héritages, à ses trésors, à ses emplois, à ses honneurs; c'est un parfait détachement de soi-même, des commodités de la vie, et de tout ce qui peut flatter les sens. Où le trouverons-nous aujourd'hui ce dépouillement général de tout amour pour les choses de la terre? hélas! nous voyons que les pauvres, en effet, sont les plus riches en souhaits, aucun d'eux n'est content de son état, aucun n'en supporte la misère avec patience et résignation, aucun ne met des bornes à ses désirs: si quelques-autres sont dans l'abondance des biens temporels, ils en sont plus possédés qu'ils ne les possèdent, leur cœur est plus à leurs richesses, que leurs richesses ne sont à eux; qu'il est rare qu'on les recherche sans passion, qu'on les possède sans attache, qu'on les perde sans regret! qu'il y a donc peu de pauvres d'esprit, peu des chrétiens qui désirent sincèrement le ciel! *quàm pauci sunt!*

Le Sauveur appelle *heureux ceux qui sont doux; beati mites.* Il nous marque par ces paroles, qu'un second moyen de parvenir à la béatitude, c'est de réprimer soigneusement

(1) *Hebr.* 12. — (2) *Philipp.* 3.

les premiers sentiments de colère, de ne jamais rien faire dans son mouvement, de ne point résister au mal; mais, comme le dit l'Apôtre, de vaincre le mal par le bien : car c'est en cela, comme l'explique saint Augustin, que consiste la vertu de douceur. Celui qui pratique cette aimable vertu, possède toujours son âme dans la plus parfaite tranquillité; vous ne l'entendez jamais élever sa voix, jamais se quereller, jamais témoigner de l'humeur : si elle était donc aussi commune qu'elle doit l'être, vous jouiriez tous d'une paix profonde dans l'intérieur de vos maisons; cependant elles retentissent de toutes parts des emportements d'un mari, des vivacités d'une épouse, des murmures d'un enfant, des plaintes d'un inférieur, et des paroles trop dures d'un maître; on s'irrite, et vous vous irritez; on vous calomnie, et vous calomniez; on vous enlève injustement votre bien, et vous le redemandez avec animosité : qu'il y a peu de ces caractères de bonté qui sachent apaiser les esprits par une parole de douceur! ô qu'il y en a donc peu qui désirent le ciel; *quàm pauci sunt!*

Jésus-Christ appelle *heureux ceux qui pleurent; beati qui lugent.* Par là, il nous montre qu'un troisième moyen de nous rendre heureux dans le ciel, c'est de verser des larmes ici-bas, non pas sur la perte de quelques biens temporels (qui n'aurait droit, à ce prix, de prétendre à la béatitude? quel est le mortel assez heureux qui n'ait ses peines et ses chagrins?) mais sur nos péchés, sur les égarements de notre jeunesse, sur la crainte de perdre le Seigneur, sur le retard de son avènement, sur les désordres qui règnent dans le monde, sur l'oubli dans lequel vivent la plupart des hommes. Où coulent-elles ces larmes qui méritent les consolations célestes? hélas! la source semble en être tarie; aujourd'hui, il est vrai, il y en a encore beaucoup qui pleurent, dit saint Augustin, mais comment pleurent-ils? en citoyens de Babylone, pour une fortune périssable qui leur échappe, pour une maladie qui les met hors d'état d'en jouir, pour un objet qui possédait leur cœur, et dont ils se voient cruellement séparés. Qui osera parmi nous dire avec David, que ses yeux ont versé des torrents de larmes, parce qu'ils n'ont pas gardé

la loi du Seigneur ? qui de nous demande avec le Prophète une source féconde de pleurs pour ses yeux, afin qu'ils déplorent jour et nuit les malheurs spirituels de la nation ? quel est enfin le chrétien d'entre nous qui gémit sincèrement de demeurer plus long-temps dans cette vallée de larmes ? cependant il est certain que celui qui ne gémit pas comme étranger, ne se réjouira pas comme citoyen : ô que le nombre de ces citoyens sera donc petit ! car, hélas ! il y en a bien peu qui gémissent après le ciel, *quàm pauci sunt !*

Jésus-Christ appelle *heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ; beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.* Par ces paroles, il nous apprend qu'un quatrième moyen de béatitude, c'est pour un pécheur de soupirer après la grâce qui le délivrera de son péché ; et pour le juste, d'avancer toujours dans le chemin de la perfection ; pour tous les hommes, de désirer ardemment la grâce sanctifiante, l'accomplissement de la loi, l'amour de Dieu ; car le mot de justice signifie tout cela ; de la désirer comme un homme qui est pressé de la faim et de la soif, désire du pain pour se rassasier, et de l'eau pour se désaltérer. Ces deux sentiments sont-ils également vifs en vous ? désirez-vous aussi fortement d'aimer Dieu, et d'en être aimé, de faire sa volonté et d'obtenir sa grâce, que de perdre votre nourriture corporelle lorsque vous en avez besoin ? procurez-vous à votre âme le pain céleste de la divine Eucharistie et de la parole évangélique avec autant de soin que le pain matériel nécessaire au soutien du corps ? Quelle inquiétude, quelle constance dans le travail, quelle ardeur pour acquérir celui-ci ! au contraire, quel oubli, quelle faiblesse, quelle tiédeur lorsqu'il faut travailler à celui-là, s'approcher des sacrements, s'occuper d'une lecture spirituelle, entendre la parole divine, et pratiquer les autres exercices de la piété chrétienne ! combien de chrétiens à qui cette manne céleste paraît fade et insipide ! combien peu sont altérés de ces eaux merveilleuses qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle ! *quàm pauci sunt !*

Jésus-Christ appelle *heureux les miséricordieux, beati misericordes.* Que sont les hommes de miséricorde dans le sens des divines Ecritures ? ce sont ceux qui pardonnent vo-

lontiers à leurs ennemis ; qui assistent libéralement les pauvres et les indigents, qui instruisent charitablement ceux qui ignorent la religion, ou qui ont besoin de conseil ; ceux qui exercent ces œuvres de miséricorde, ont pour garant de celle du Seigneur, la parole infaillible de Jésus-Christ ; *misericordiam consequentur.* Les pratiquez-vous ces œuvres, cruels vindicatifs, ennemis implacables de la fortune et de la réputation de votre frère ? les pratiquez-vous, avares inhumains, oppresseurs iniques de la veuve et de l'orphelin ? les pratiquez-vous, pères et mères, et vous encore, maîtres et maîtresses, qui laissez vos enfants et vos domestiques dans la plus profonde ignorance du christianisme ? ô que ces devoirs de charité sont négligés parmi vous ! eh ! qu'il y en a donc peu qui témoignent un désir véritable du ciel ! *quàm pauci sunt !*

Jésus-Christ appelle *heureux ceux qui ont le cœur pur ; beati mundo corde :* c'est-à-dire, qui travaillent tous les jours à le dégager de toute attache aux créatures, qui le purifient avec soin de toutes les souillures qu'il contracte dans le comemerc du monde, qui le défendent contre les mauvais désirs, en l'éloignant des objets qui les inspirent, et qui consacrent tous ses mouvements au Seigneur ; ces hommes qui auront ainsi donné leur cœur à Dieu sur la terre, jouiront du bonheur de le voir éternellement dans le ciel ; *ipsi Deum videbunt.* En jouirai-je, mon Dieu ? mon cœur est-il assez pur pour vous voir un jour ? est-il assez vide de l'amour du monde, pour être rempli de vous-même ? est-il assez détaché des biens, des plaisirs et des honneurs de ce monde, pour mériter de vous être attaché dans la suite de tous les siècles ? Que me répondent là-dessus ces liaisons tendres que nourrit mon cœur, ces chagrins mortels que lui cause le moindre revers de fortune, ce vain empressement avec lequel il court après les honneurs du siècle ? Ces sentiments me font comprendre, hélas ! que je n'ai pas la pureté de cœur nécessaire pour voir le Seigneur, parce qu'ils sont incompatibles avec elle. Il est temps, Seigneur, que je travaille à l'acquérir et à rompre tous les liens par lesquels je tiens au monde ; donnez-m'en la volonté, et créez en moi un cœur nouveau, des in-

clinations nouvelles dont le poids m'entraîne vers vous uniquement; je vous demande cette grâce pour moi, je la demande pour vos chères ouailles : ah! que j'ai lieu de craindre pour elles, quand je réfléchis à tant de vices, et surtout à tant de vices grossiers d'impureté qui déshonorent l'auguste caractère de leur baptême! qu'il y en a peu qui aient conservé l'innocence et la purete! *quàm pauci sunt!*

Enfin, Jésus-Christ appelle heureux les pacifiques, et ceux qui souffrent persécution pour la justice : *Vous serez heureux*, dit-il à tous les peuples qu'il instruit sur la montagne, *vous serez heureux lorsqu'on vous maudira, lorsqu'on vous persécutera, lorsque faussement on dira toute sorte de mal contre vous à cause de moi : beati eritis, cùm maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos, mentientes propter me.* Voilà un septième état, dernier moyen de béatitude, que Jésus-Christ nous propose, et qui consiste à établir d'abord une paix solide au dedans de nous-mêmes, et ensuite à souffrir au dehors toute sorte de mauvais traitements; dans notre honneur, par les injures; dans notre corps, par la persécution; dans notre réputation, par la calomnie; à souffrir tout cela, non pour soutenir l'erreur, comme les hérétiques, non dans le désespoir, comme les mauvais chrétiens, non en philosophe, et par raison seulement comme s'en glorifient nos prétendus esprits forts, non pour aucun crime soumis aux lois; car quelle gloire y aurait-il, dit saint Pierre, si nous ne souffrions de la part des hommes que les peines dues à nos péchés? mais pour la défense de la vérité, mais dans l'innocence des mœurs la plus pure, mais en esprit de patience, mais pour le saint nom du Seigneur, *propter nomen meum :* quel poids de gloire nous serait accordé dans le ciel pour ce moment si court des tribulations de cette vie, si nous les supportions toutes dans ces dispositions? quelle récompense n'aurions-nous pas droit d'espérer, si nous étions ce que l'Evangile veut que nous soyons, désintéressés, doux, miséricordieux, pacifiques, et résignés à la volonté du Seigneur!

C'est là, mon cher auditeur, ce qu'ont été tous les saints

qui sont aujourd'hui dans le ciel ; tous ont été pauvres d'esprit, et plusieurs même se sont volontairement dépouillés de leurs grands biens en faveur des pauvres ; tous ont imité la douceur de leur divin maître, et ont rougi de s'être livrés à un mouvement léger de colère ; tous ont pleuré et gémi sur le retard que le ciel apportait à la délivrance de leurs corps ; tous ont eu des entrailles de compassion envers les misérables, ils les ont soulagés de tout leur pouvoir ; tous ont eu le cœur pur et dégagé de toute affection criminelle ; tous ont cherché la paix intérieure, et ont travaillé à la procurer à leurs frères ; tous enfin ont souffert, sinon avec joie, du moins avec soumission aux desseins de la providence. Tel était l'état de leur âme à la mort.

Tel aussi devrait être la nôtre, mes frères : nous sommes tous appelés au même bonheur qu'eux ; nous ne pouvons y arriver que par la même voie qu'ils ont suivie ; qu'en nous sanctifiant chacun dans notre condition, comme ils se sont sanctifiés dans la leur, qu'en en remplissant les devoirs avec la même ferveur et la même fidélité qu'eux, qu'en nous regardant comme des voyageurs sur la terre ; et qu'en soupirant sans cesse après notre chère patrie. O que ces sentiments seraient beaux ! c'est pour nous les inspirer que l'Eglise nous fait aujourd'hui célébrer la mémoire de tous les saints ; elle expose à nos yeux leurs combats, leurs victoires et leurs couronnes ; c'est pour nous engager à suivre leur exemple sur la terre, afin de partager leur gloire dans le ciel : mais, hélas ! que le nombre de leurs imitateurs est petit ! qu'il y en a peu qui aient pour le ciel des désirs aussi sincères et aussi efficaces qu'eux ! Y réfléchissons-nous bien, mon cher auditeur ? peu désirent le ciel ! ah ! quelle est donc la funeste disposition de la plupart des chrétiens ? hélas ! ce sont des hypocrites qui demandent tous les jours à Dieu ce qu'ils n'ont nulle envie d'obtenir ; qui prononcent de bouche ces paroles de l'oraison dominicale, *que votre royaume arrive* ; sans que leur cœur y ait aucune part ; qui s'approchent des sacrements pour y recevoir le germe de la vie, et qui craignent d'arriver trop tard au terme ; ce sont des citoyens de Babylone qui font leur patrie du lieu de leur exil, qui établissent

leur fin dernière dans la créature, et qui ne tendent que lâchement vers leur centre : ce sont des âmes basses et terrestres que l'Esprit saint ne remue point, puisque son impression principale est un mouvement continuel vers l'éternité bienheureuse ; ce sont des hommes sans espérance, puisqu'on n'espère que ce que l'on désire, que ce qu'on cherche, et qu'ils ne désirent et ne recherchent pas le ciel, qui est le seul objet de l'espérance chrétienne ; ce sont des hommes sans amour de Dieu, parce que, s'ils l'aimaient sincèrement, ils chercheraient à s'unir à lui, son absence les affligerait, le moindre retard les rendrait inconsolables, ils se plaindraient que leur pélerinage fût prolongé, ils se réjouiraient dans la pensée que chaque moment les approche de leur éternité : ce sont donc des hommes qui sont sous la puissance du démon, puisque, comme le dit saint Augustin, *il n'y a que l'amour de Dieu qui distingue entre les enfants de Dieu et les enfants du démon ; dilectio sola discernit inter filios Dei et filios diaboli.* Une disposition si horrible serait-elle la vôtre, mes frères ?

« Pour le bien connaître, dit saint Augustin, ne consultez » pas la chair, mais consultez l'esprit ; interrogez votre cœur, » écoutez ce qu'il vous répond ; écoutez la foi, l'espérance, » la charité qui ont commencé d'être en vous ; je suppose » que vous possédez de grands trésors, que vous êtes dans » l'abondance de toutes choses, que vous avez reçu l'assu- » rance que ces biens ne vous manqueront jamais, et que » Dieu vous dise : voilà votre partage, et je vous promets » avec ce partage que vous ne mourrez point, mais aussi » vous ne verrez point mon visage ; dans cette supposi- » tion, continue saint Augustin, vous réjouiriez-vous de ces » biens ? y a-t-il quelqu'un qui fût bien aise de ce partage, et » qui dît dans son cœur : me voilà dans l'abondance des biens » temporels, je me tiens heureux, et je ne désire rien da- » vantage ; *benè mihi est, nihil ampliùs quæro ?* Celui qui » dirait cela, ajoute le même docteur, n'aurait pas même en- » core commencé d'aimer Dieu, ni de gémir comme étranger » sur la terre ; *nondum cœpit esse amator Dei, nondum* » *cœpit suspirare tanquam peregrinus.* » O qu'il y a donc

peu de vrais amateurs de Dieu ! aucun de vous ne possède ces grandes richesses que suppose saint Augustin, très-peu même ont un nécessaire honnête, et encore ignorent-ils combien de temps ils le posséderont ; que feraient-ils si Dieu pliait sa volonté à leurs désirs ? ils préféreraient le plaisir de rester toujours sur la terre au bonheur de posséder le Seigneur dans le ciel ; c'est ce que vous ne cessez de répéter tous les jours, les uns forment des souhaits pour une longue vie, et les autres avouent ingénument qu'ils retarderont le grand voyage de leur éternité autant qu'ils pourront ; voilà la disposition habituelle où vous êtes presque tous. O la funeste disposition, mes frères ! ô que cet état vous paraîtrait horrible si vous y pensiez ! ne pas désirer le ciel, c'est n'avoir ni l'esprit de prière, ni l'espérance, ni l'amour de Dieu ; cependant, sans cet esprit, cette espérance, et cet amour, on n'est digne que des anathèmes du Seigneur et des supplices éternels. C'est donc à dire que ces âmes qui craignent l'arrivée de l'époux sans la désirer, sont des épouses infidèles, des épouses qui seront répudiées, des épouses à qui le Seigneur dira au jugement qu'il ne les connaît point, des épouses qui seront éternellement l'objet de sa haine ; c'est donc à dire que quiconque ne désire pas sincèrement le ciel, est dans l'état horrible d'une damnation éternelle ; tel est le vôtre si vous ne gémissez pas sur la longueur de votre exil. Quelle horreur de vous-mêmes ces réflexions ne doivent-elles pas vous inspirer ! Je le conçois néanmoins, si elles sont assez fortes pour vous effrayer à la vue d'un enfer qui vous menace, elles ne le sont pas assez pour vous faire désirer le ciel qui vous attend. Quelles sont donc celles que vous ajouterez à celles que je vous ai déjà marquées ? ce sont celles que la foi nous fournit sur le bonheur des saints, sur les misères de la vie présente, et la béatitude souveraine de la vie future. Pensons-y souvent, mon cher auditeur, et pensons-y en philosophes chrétiens, demandons-nous à nous-mêmes : quelle est notre condition sur la terre, et qu'espérons-nous dans le ciel ? sur la terre il y a dans nos membres une loi contraire à l'esprit qui nous captive sous la loi du péché, et dans le ciel nous serons tous comme les anges de Dieu, sans

concupiscence et sans passion ; sur la terre notre mémoire se charge de choses inutiles et souvent dangereuses, et dans le ciel nous ne nous souviendrons de rien que pour en glorifier le Seigneur ; sur la terre notre esprit s'occupe de pensées vaines et mauvaises jusque dans les occupations les plus saintes, et dans le ciel rien ne le distraira de la contemplation de son Dieu et de ses perfections infinies ; sur la terre notre cœur est dans le trouble et l'agitation, il se consume en mille désirs inutiles ou contraires, et souvent criminels, et dans le ciel il ne désirera que vous, ô mon Dieu, et il sera parfaitement rassasié du bien souverain qu'il trouvera en vous ; sur la terre nous courons à chaque moment le danger de perdre notre âme, et dans le ciel nous serons pleinement assurés de notre salut éternel. Quelle joie cette assurance ne nous procurera-t-elle pas ! quelle satisfaction n'est-ce pas pour un athlète de se voir couronné, pour un homme battu des vents d'arriver au port, et pour un voyageur d'être après un long voyage rendu à sa patrie et à sa famille ! sur la terre quel est le corps que nous traînons avec nous ? c'est, dit saint Paul, un corps animal, passible, corruptible et mortel, c'est un corps animal dont toutes les fonctions nous rapprochent des créatures sans raison ; dans le ciel ce sera un corps céleste et spirituel, dont Dieu lui-même sera la nourriture ; *seminatur corpus animale, surget spiritale.* Ici c'est un corps animal et passible exposé à mille accidents fâcheux, aux violences, aux fers, à la prison, à la torture, à la mutilation, à la faim, à la soif, au froid, au chaud ; un corps qui souffre tous les jours des hommes, des animaux, des éléments, toute la nature semble être armée contre lui ; dans le ciel ce sera un corps impassible, il n'y aura plus pour lui ni pleurs, ni cris, ni douleurs ; *seminatur in infirmitate, surget in virtute.* Ici c'est un corps passible et corruptible, tous les jours nous perdons quelque chose de notre substance, tous les jours nous sommes obligés de la renouveler par le repos et les aliments que nous prenons, dans le ciel il sera revêtu de l'incorruptibilité et de l'immortalité ; *seminatur in corruptione, surget in incorruptione.* Ici c'est un corps corruptible, hideux et difforme, la modestie des saints ne

leur permet pas sur lui le moindre regard indifférent : combien ne le sera-t-il pas davantage lorsqu'il ne sera qu'un cadavre inanimé, et lorsque ses membres seront jetés épars çà et là dans le sein de la terre ! Dans le ciel ce sera un corps glorieux et aussi resplendissant que les astres du firmament. Quel heureux changement se fera donc de nous dans le ciel, si nous avons le bonheur d'y arriver ! faisons nos efforts pour cela, mes frères ; considérons d'abord, et considérons souvent ce que c'est que le ciel et la terre, quelle différence il y a entre les biens de l'un et de l'autre, combien est petit tout ce qui est terrestre, et combien grand est tout ce qui est divin ! ô que cette considération sera propre à nous inspirer le mépris de ce monde et le goût des choses célestes ! Ajoutons à cette première considération celle des moyens qui conduisent au royaume des cieux : étudions-les, pratiquons-les dans l'occasion, soyons humbles, doux, pacifiques, chastes, patients, miséricordieux, affamés de la justice : quelle récompense n'aurons-nous pas droit d'espérer alors ! *réjouissez-vous*, nous dit le Sauveur, *et tressaillez de joie, parce qu'une récompense immense vous est réservée dans les cieux ; gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.*

Il est vrai, Seigneur, nous l'avons peu méritée jusqu'à présent cette récompense, nous en serions privés pour toujours si vous aviez égard à l'oubli dans lequel nous l'avons laissée ; mais nous en formons la résolution devant vous, nous ne penserons plus qu'au ciel, il sera l'unique objet de nos désirs et de nos recherches ; nous avons besoin de votre grâce pour exécuter un dessein si salutaire : nous vous la demandons, ô mon Dieu, par l'intercession de tous ces bienheureux dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire ; daignez nous l'accorder en vertu de leurs mérites et de ceux de votre Fils, afin qu'après avoir été humiliés avec lui sur la terre, nous méritions d'être glorifiés avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

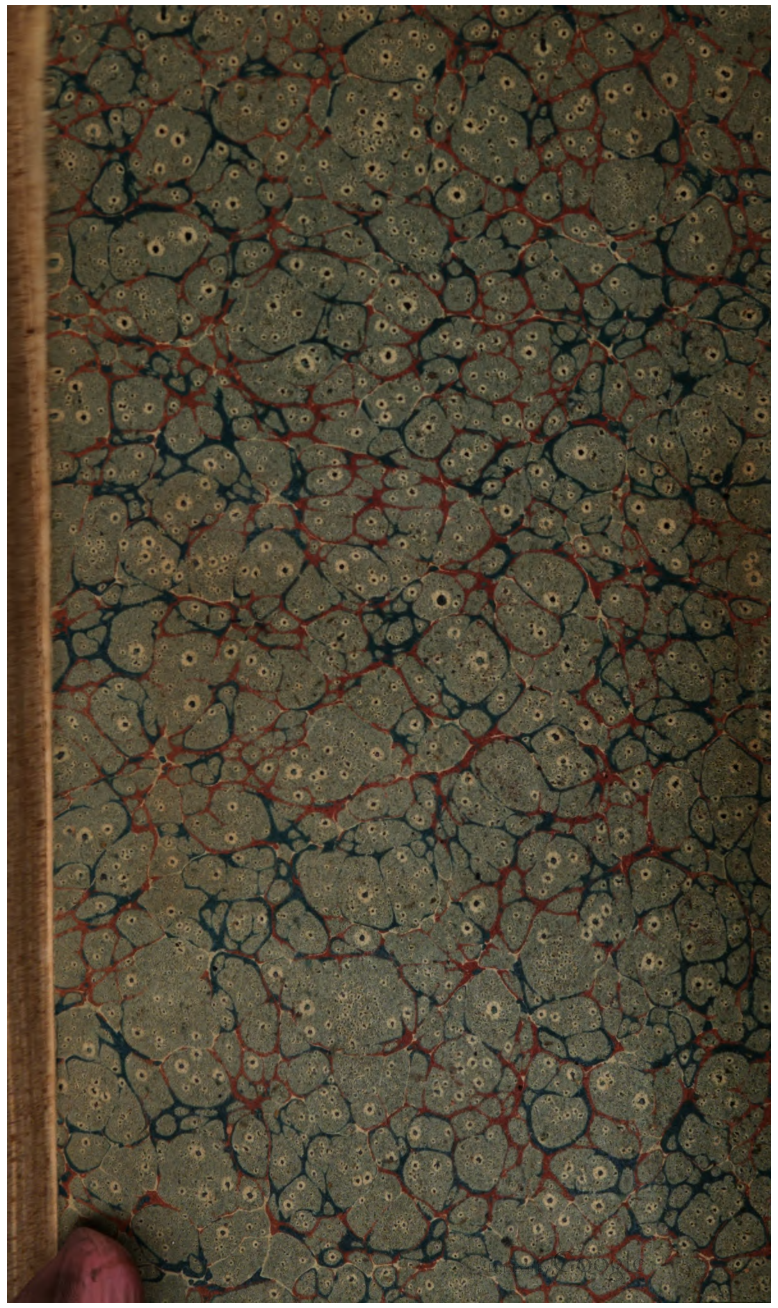
FIN.

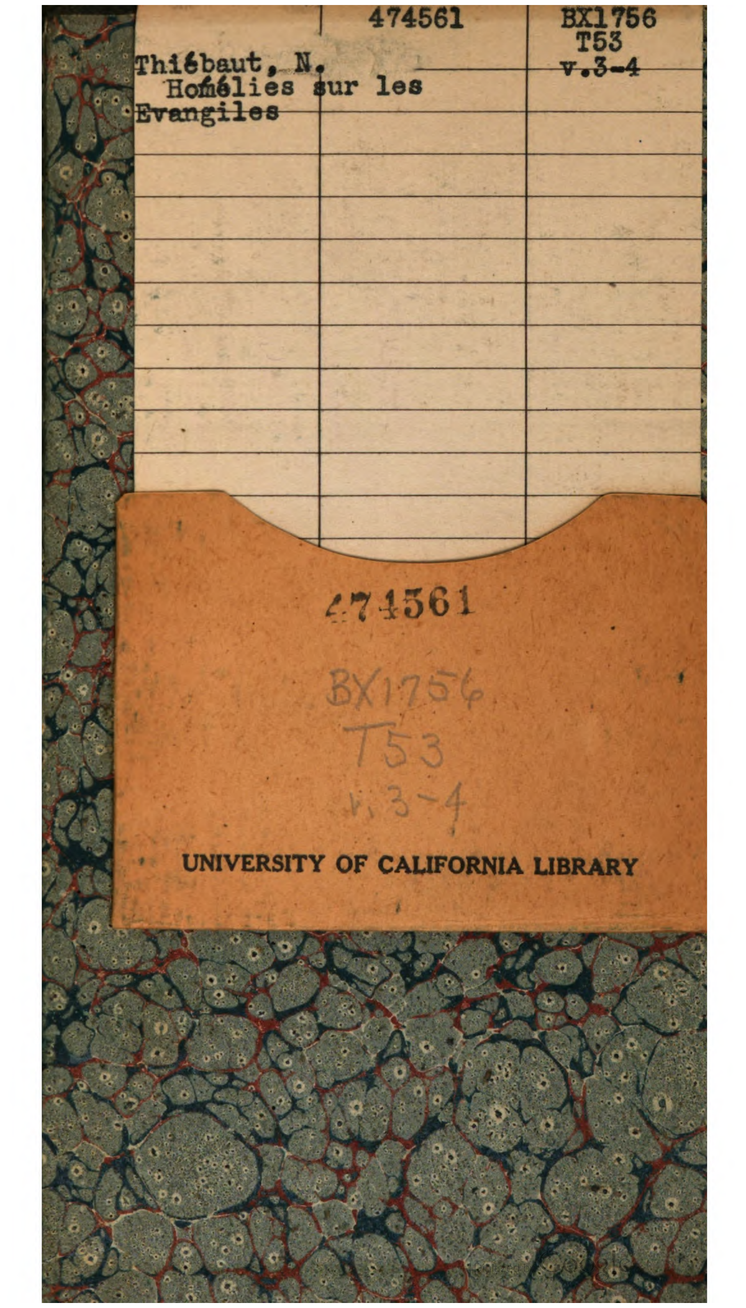
TABLE

DES HOMÉLIES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.




474561
BX1756
T53
v.3-4
Thiébaut, N.
Homélies sur les
Evangiles
474561
BX1756
T53
v. 3-4
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

